LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

Huitième année

1896



PARIS

ARMAND COLIN & Cie, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

Tous droits réservés

8e année. — N° 354 10 centimes. 7 décembre 1895.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Les fredaines de Mitaize. — Il leur montra un nid dans un buisson de houx.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

L'oncle ouvrait la marche, appuyé sur son bâton recourbé, les deux enfants ensuite, serrés l'un contre l'autre dans l'étroit sentier grimpant où l'on ne peut guère passer deux, puis Yermer, le dernier — car Martial n'était pas venu — portant le bâton à prendre les mésanges et les menus objets nécessaires à son maître.

En route, Yermer leur montra, au ras du sol, dans un fourré de houx épineux, un nid bourré d'oisillons.

Mitaize voulut s'élancer; le jeune garçon l'arrêta :

— Prenez garde, mademoiselle, vous vous piqueriez là dedans, et puis ce sont des geais et ils ne sont pas assez grands pour être ôtés du nid; mais je vous en attraperai un et je lui apprendrai à parler, si cela vous amuse.

— Ah! c'est charmant! fit Mitaize ravie; je l'emporterai à Paris, on le mettra sur un perchoir dans le salon.

— Et il dira des sottises à tes amies, dit Daniel en pouffant de rire et en s'élançant pour rejoindre l'oncle qui les avait distancés.

— Quel insupportable garçon, fit la petite, à laquelle l'offre de Yermer semblait mériter qu'elle se départît de sa raideur; il vous ennuie souvent, je crois?

— Non, mademoiselle, il ne m'ennuie pas, au contraire, et puis il est le propre neveu de M. Le Mauduy; cela fait que, s'il venait jamais à m'ennuyer, je ne me fâcherais pas quand même.

En arrivant à une certaine hauteur, deux ou trois fois déjà le sentier avait coupé les circuits de la route forestière, et, de temps à autre, il fallait escalader des éboulis de roches qui occupaient le fond de l'espèce de cirque boisé dont on gravissait une des pentes. L'oncle Le Mauduy s'arrêta, et laissant passer devant Yermer et Dany, il prit la fillette par le bras pour la soutenir dans le reste de l'ascension.

Elle avait d'abord essayé de pousser des petits cris de frayeur, mais il lui ordonna tout simplement de se taire : il ne fallait pas effaroucher les mésanges qui s'appelaient non loin de là, au plus haut des sapins.

Mitaize se tut donc; au reste, elle n'avait pas eu peur le moins du monde, mais elle croyait convenable de feindre des frayeurs nerveuses et, pour un moment, avait oublié que le vieil oncle ne les supportait pas.

A présent, adossée à une roche, elle se reposait, tandis que Yermer, en compagnie de Dany, se glissait dans la hutte pour préparer ses appeaux. L'oncle, debout, se tenait les bras croisés, immobile au-dessus de l'escarpement qu'ils avaient gravi.

Il se détourna de ce spectacle dont il ne se rassasiait jamais, et, voyant Mitaize assise fort tranquillement à deux pas de lui, il lui demanda gaîment.

— Eh bien! petite, sommes-nous fatiguée? trouvons-nous la forêt jolie?

Pour la première fois, Mitaize se montra sincère; ceci ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait : c'était beau ces roches, ces grands arbres, sans compter les myrtilles sucrées dont les petites baies noires piquaient le feuillage des buissons nains étalés sur le sol.

— Ah! ah! je vois ce que c'est, dit l'oncle, nous trouvons les myrtilles bonnes; eh bien! un de ces jours nous irons renouveler la provision de ta tante; en attendant, fais-moi le plaisir de te cacher derrière la hutte, il y a un tas de branches qui te masqueront et tu resteras bien tranquille.

Elle le retint par le bras :

— Mon oncle, je voudrais bien entrer avec vous dans la cabane.

— Tu seras très mal et tu ne pourras ni parler, ni remuer.

— Cela ne fait rien, mon oncle, je voudrais voir.

— Entre, alors.

Il souleva la touffe de feuillages masquant l'entrée basse et étroite et l'aida à se glisser à l'intérieur, où il la suivit. Yermer avait accroché le sac aux provisions à l'un des pieux qui soutenaient le fragile édifice, et préparé dans le fond un amas de rameaux qui pouvait, à la rigueur, servir de siège. Mais Daniel, dans sa hâte à faire manœuvrer le bâton plat, composé de deux planchettes parallèles, qui sert de piège, avait si bien embrouillé les ficelles que rien ne marchait plus. Mitaize offrit son aide avec bonne grâce et, au bout de quelques minutes, on fut en mesure de commencer.

Les pépiements des mésanges résonnaient dans le bois, et M. Le Mauduy, glissant entre ses lèvres un mince sifflet d'ivoire, commença à moduler des appels aigus, lents d'abord, puis plus rapides. Yermer debout, attentif, soutenait ouvertes les planchettes dont les deux extrémités sortaient des branchages qui masquaient les chasseurs; Daniel, anxieux, attendait un filet à la main pour y mettre les oiseaux au fur et à mesure des prises.

Pourtant les mésanges ne se décidaient pas,

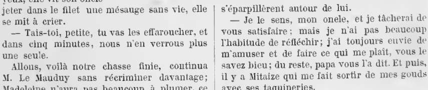
1. Voir le n° 353 du *Petit Français illustré*, p. 632.

leur défiance naturelle, excitée déjà par les allées et venues des enfants, les tenait en arrêt devant cet amas insolite de verdure.

— Nous aurions dû arriver avant le jour, grommela M. Le Mauduy.

Et Mitaize que, décidément la chose intéressait, regretta tout bas d'avoir été si paresseuse, mais il n'était plus temps. Enfin, une mésange parut, elle voleta quelques instants au-dessus de la hutte ; à un appel plus pressant du sifflet elle répondit descendant toujours, tourna plusieurs fois et s'abattit sur les planchettes. Celles-ci, d'un coup sec se refermèrent, emprisonnant la bestiole, et le piège disparut de l'ouverture, pour s'y replacer vide une seconde après. Alors, comme obéissant à un signal, les mésanges s'abattirent l'une après l'autre, parfois, plusieurs ensemble, sur les planchettes; folles de curiosité, elles tournoyaient au-dessus du piège jusqu'à ce qu'elles s'y fussent fait prendre, et Mitaize, les yeux fixés sur la trouée claire dans les branches où elle voyait se dessiner le profil des oiseaux, ne contenait pas sa joie.


Elle prit la petite sur ses genoux.



Mais comme, par hasard, en détournant les yeux, elle vit son oncle jeter dans le filet une mésange sans vie, elle se mit à crier.

— Tais-toi, petite, tu vas les effaroucher, et dans cinq minutes, nous n'en verrons plus une seule.

Allons, voilà notre chasse finie, continua M. Le Mauduy sans récriminer davantage; Madeleine n'aura pas beaucoup à plumer, ce soir. Yermer, puisque c'est fini, déballe les provisions, nous déjeunerons sous les sapins.

La tasse de lait du matin était loin, aussi les enfants firent-ils honneur aux tartines et à la volaille froide de tante Marie-Anne. Yermer, à l'aide d'un morceau d'écorce, improvisa dans le sable du ruisseau un mince courant par lequel l'eau limpide arrivait aisément jusqu'aux gobelets qu'on voulait emplir; puis, il se mit en devoir de cueillir, pour chacun des enfants, un gros bouquet de myrtilles, afin qu'ils pussent prendre leur dessert sans se déranger.

— On est mieux ici qu'au bois de Boulogne, déclara sentencieusement Daniel, qui mangeait comme quatre. Sa sœur l'eut contredit très volontiers, mais elle n'osait se risquer à mécontenter l'oncle, juste au moment où elle venait de lui en fournir le sujet; et puis, c'était vrai qu'il faisait bon là et que ce pays, qu'elle détestait à l'avance, n'était pas sans offrir certains agréments.

La journée s'avançait, la fraîcheur du bois se transformait en un air embrasé; sur les bruyères, les bourdons bruns cerclés d'or filaient comme des flèches, et le ruissellement de l'eau courante invitait si bien au sommeil que Mitaize n'y tint plus, et, après avoir lutté un instant contre la torpeur qui l'envahissait, elle s'endormit pour tout de bon.

— Tiens, Mitaize qui s'endort, fit Daniel en ramassant le paquet de branches de myrtilles qu'elle avait laissé échapper et où pendaient encore pas mal de fruits noirs.

— Ma foi! qui dort dîne et j'en serai quitte pour achever de manger ce qui lui reste.

M. Le Mauduy le regarda de son air le plus sévère :

— Ceci n'est pas bien, Dany, fit-il simplement.

Le jeune garçon rougit et rejeta le bouquet dont les branchettes s'éparpillèrent autour de lui.

— Je le sens, mon oncle, et je tâcherai de vous satisfaire; mais je n'ai pas beaucoup l'habitude de réfléchir; j'ai toujours envie de m'amuser et de faire ce qui me plaît, vous le savez bien; du reste, papa vous l'a dit. Et puis, il y a Mitaize qui me fait sortir de mes gonds avec ses taquineries.

— Tu ne la taquines donc jamais, toi?

Daniel se mit à rire :

— Mais si, très souvent, répondit-il; comment voudriez-vous que je ne lui rende pas la pareille?

— Alors, ne te plains pas; il me semble que vous êtes quittes. Pour le moment il s'agit de la réveiller, dormir ici sur la mousse fraîche peut être dangereux.

Mais tous les efforts furent inutiles. Mitaize, secouée par son frère, se retourna tranquillement et reprit son somme. Rien n'y fit et le vieillard, commandant à Yermer de rassembler ce qu'on devait rapporter à la maison, prit la

fillette dans ses bras comme il eût fait d'une poupée et s'engagea dans le sentier de descente.

Daniel le suivait pas à pas, conquis par le prestige de la force du vieillard. Un rude homme, son grand'oncle! et duquel on pouvait accepter des remontrances, parce qu'elles étaient justes; cela il le reconnaissait volontiers.

Le difficile serait d'en faire son profit; sans doute, il ne demandait qu'à travailler pour contenter son père, mais il se connaissait bien: le premier élan ne durait pas, il avait de la peine à continuer.

On arrivait à la ferme et, comme Mme Le Mauduy se levait, alarmée, croyant Marguerite blessée, son mari la rassura vite en déposant par terre la fillette, que tout ce bruit avait fini par éveiller et qui, très étonnée de se trouver là, se frottait les yeux.

— As-tu fait un bon somme sur mon épaule, petite?...

— Je n'ai donc pas rêvé qu'on m'emportait? dit-elle, seulement...

— Seulement quoi?

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, je rêvais que c'était un ogre.

M. Le Mauduy montra du doigt le filet destiné aux mésanges et dont un tout petit tas de plumes ébouriffées occupait seul le fond.

— Et l'ogre, qui n'a pas de chair fraîche à se mettre sous la dent, ne te croquera pourtant pas, ma mie, car les ogres eux-mêmes sont en progrès, ils ne mangent plus les enfants.

Mitaize, tout à fait réveillée et de belle humeur, courut se laver les mains et le visage où les myrtilles avaient laissé des traces, et aida gentiment Madeleine à mettre le couvert.

— T'es-tu bien amusée, ma fille? demanda la vieille femme.

— Oui, ma tante, il a fait très bon.

— Eh bien! tu retourneras en forêt tant que tu voudras, tu y gagneras de belles joues roses et de l'appétit.

— Marcelle Dorgebert dit que ce n'est pas distingué d'avoir de l'appétit et des couleurs, fit la petite.

— C'est qu'elle a mauvais estomac et que cela la rend pâle.

— Vous la connaissez donc? dit Mitaize surprise.

— Moi, pas du tout, et je ne désire pas la connaître, ce doit être une petite demoiselle trop bien mise, très coquette, très prétentieuse, qu'en dis-tu?

— Oh! comme c'est vrai, tante. Marcelle est une vraie peste, moqueuse, insupportable, personne de ses amis ne peut la souffrir.

— Alors, tu n'as pas perdu grand'chose en passant tes vacances loin d'elle; Daniel prétendait l'autre jour que vous étiez inséparables.

— Dany n'est qu'un méchant bavard; on peut très bien avoir des amies qu'on fréquente sans y tenir beaucoup. Les Dorgebert sont des gens très bien, vous savez, on les reçoit partout; ils nous invitent souvent à passer la journée chez eux et Dany est le premier à supplier maman de nous y laisser aller.

Mme Le Mauduy soupira:

— Je croyais que tu n'aimais pas à quitter ta maman?

La petite sentit l'ironie:

— C'est mon oncle qui vous a répété cela, fit-elle dépitée, je l'ai dit parce que j'étais fâchée de venir et quand on est fâché, n'est-ce pas, on dit un tas de choses.

— Je ne sais pas, Marguerite, j'avais toujours cru que les petites filles bien élevées ne se mettaient jamais en colère.

— Ah! bien, oui, Marcelle Dorgebert égratigne sa bonne, Camille Lelorrain se roule par terre...

— Tu ne les imites pas, j'espère?...

Elle eut un accès de franchise:

— Je ne tape pas la première, dit-elle, c'est toujours Dany qui commence, mais je lui rends tous les coups.

— Tu ne penses pas que tu peux faire de la peine à ta mère en te conduisant de la sorte?

— Non, dit-elle avec une vanité naïve, et puis, je ne suis pas plus méchante que les autres, au contraire, et comme je suis plus jolie, cela flatte toujours les mamans. Quand je vais à la promenade, j'entends dire: Quelle charmante enfant!... On ne dit jamais cela quand mesdemoiselles Dorgebert passent, et elles sont mieux mises que moi.

— Ma pauvre Mitaize, fit tante Marie-Anne, à la fois amusée et mécontente, mais tu rêves debout. Comment, toi qui n'es pas une sotte, oses-tu te faire un mérite de ta beauté? Le mieux en toi, ce sont encore tes jolies robes; si ton père venait à ne plus pouvoir t'en fournir, tu devrais y renoncer, et alors... Du reste, aux yeux de bien des gens, tu ne passerais même pas pour jolie. Quant à moi, je te trouve cent fois mieux quand tu es là, très sage, que dans tes belles toilettes que les gens de par ici appellent tes mascarades.

Et comme la petite prenait un air offensé, elle la prit sur ses genoux:

— Mignonne, dit-elle, je vais te dire ce que tu penses: tu te dis que tu ne t'inquiètes guère de l'avis des paysans; mais, partout, les gens raisonnables aiment la simplicité et la modestie, tu peux me croire, va. Toi-même, tu appelles Mlle Dorgebert une peste, et je suis sûre qu'au fond tu ne voudrais pas lui ressembler. Mais Madeleine nous fait signe que le souper attend et je vais vous faire des beignets soufflés.

(A suivre.) P. F.

Jeanne et son toutou.

Le parrain de bébé Jeanne lui a causé une grande joie aujourd'hui.

Il est arrivé, portant d'un air mystérieux une corbeille d'où sortaient de petits jappements plaintifs.

Très intriguée, bébé Jeanne se haussait sur la pointe de ses petits pieds :



Ils sont endormis dans les bras l'un de l'autre.

— Qu'est-ce que c'est, dis, parrain?

— Devine.

— Une poupée qui parle?

— Non, tu vois bien que ça remue!

— Un cheval à mécanique?

— Non, tu vois bien que ça crie!

Parrain est un peu taquin, mais il sait qu'une toute petite fille, comme bébé Jeanne, ne devine pas facilement. Aussi ne veut-il pas la faire attendre davantage. Il ouvre la corbeille, et qu'en sort-il? le devinez-vous?...

Un amour de petit chien tout noir qui vient en remuant la queue lécher la main de sa petite maîtresse. Quelle joie!

Bébé Jeanne saute au cou de son bon parrain qui lui fait toujours des surprises.

— Tu sais, mignonne, dit ce dernier, ce n'est pas un joujou que je t'ai apporté aujourd'hui. C'est une petite bête qui vit et qui sent. Il faudra donc ne jamais la faire souffrir et ne pas oublier de la faire manger; la traiter, en un mot, comme une créature du bon Dieu et non comme un jouet insensible.

Bébé Jeanne a écouté sagement son parrain, ses deux menottes derrière son dos.

Elle est toute petite, mais son cœur est déjà très grand. Aussi a-t-elle très bien compris la différence entre un joujou et un être vivant.

Elle hoche sa petite tête en signe d'approbation et la voilà partie avec son chien.

Quels jeux! quelles gambades!

Toutou (c'est le nom du chien) est un bébé, lui aussi, et il ne demande qu'à s'amuser.

Mais quand on a bien joué, il faut se reposer.

Voici l'heure de la sieste. Maman vient chercher bébé Jeanne pour dormir. Mais celle-ci ne voudrait pas se séparer de son chien.

Heureusement, les mamans ont toujours de bonnes idées. Celle-ci enlève bébé Jeanne dans ses bras et appelle Toutou qui vient en trottinant, car lui aussi aime déjà sa petite maîtresse. Maintenant ils sont endormis dans les bras l'un de l'autre. Bébé Toutou rêve des bonnes choses que sa maîtresse lui a données et bébé Jeanne rêve de son chien.

Un collège anglais.



Vue d'ensemble du collège de Harrow.

L'École de Harrow. — Son histoire. — Les classes.

Dans une contrée de prairies et de bois, sur une colline verdoyante que domine la pointe d'un clocher gothique, des avenues tranquilles bordées de riches et élégantes villas où le lierre encadre les hautes fenêtres, des constructions imposantes, légères pourtant, groupées autour d'une église de campagne : c'est Harrow et c'est Harrow School, la plus importante des écoles publiques anglaises, après Eton. L'école compte 640 élèves et l'on passerait au milieu de ses bâtiments sans s'en douter. Prévenu, on cherche l'école, on ne la trouve pas Elle est partout. Les classes, la chapelle, la salle de distribution des prix, les dortoirs, les terrains de jeu, la gymnastique, tout est disséminé, çà et là, dans la jolie petite ville, sur la colline. La visite d'un pareil établissement est longue, mais variée, et pleine d'enseignements pour des yeux étrangers.

Il importe tout d'abord de remarquer, quand on considère l'enseignement en Angleterre, que tout y est différent de ce qui existe en France, l'organisation, l'administration, les études, les récréations. Et tout diffère parce que le but à atteindre n'est pas le même. En France, le lycée prépare surtout aux examens; en Angleterre, l'école prépare à la vie, à l'existence active, militante, du commerçant, de l'industriel, du banquier.

En 1571, un riche bourgeois, John Lyon, obtint de la reine Élisabeth une charte lui accordant le droit de fonder à Harrow une école publique où seraient instruits des enfants pauvres, de quatorze à dix-huit ans. Vingt ans après, il rédigeait les statuts de son collège.

John Lyon, dans les règlements très détaillés dont il dota sa fondation faisait une grande part au tir à l'arc, un des exercices favoris de l'époque. Jusqu'à la fin du siècle dernier des concours de tir à l'arc ont eu lieu à l'école de Harrow.

En souvenir de son fondateur et du sport qu'il encourageait, l'école de Harrow a conservé dans ses armoiries un *lion* et deux *flèches* entrecroisées.

Mais, laissons le passé et voyons ce qu'est devenue, par la suite des temps, la modeste fondation du brave bourgeois John Lyon. Examinons d'abord l'installation matérielle.

Si Harrow School n'impose pas par la masse, par le grandiose des constructions, comme certains de nos lycées modernes, on est étonné du confortable et des richesses scolaires qui s'y rencontrent. Pénétrons d'abord dans les classes. La première qui nous est ouverte est une des curiosités de Harrow. C'est

entre ces murailles garnies de boiseries, dans cette modeste salle d'école mal éclairée où se respire un parfum rance de vétusté, que furent éduqués, il y a plus de trois cents ans, les petits protégés de John Lyon. Que ne donnerions-nous pas pour avoir une image de ces petits *manants* du quinzième siècle, groupés dans un mobilier très primitif, sous la férule du premier maître de Harrow School! Ils sont bien loin de nous, ces écoliers du temps d'Élisabeth, et rien ne nous reste, qui puisse nous aider à les imaginer, que ces bancs grossiers, couverts d'entailles au couteau et polis par plusieurs générations de fonds de culottes! Un autre souvenir demeure des années anciennes; un souvenir vivant, trop vivant parfois, c'est la baguette qui sert à fouetter les élèves coupables de quelque grave infraction à la discipline. Cet usage peut nous sembler barbare. Il est général dans les écoles d'Angleterre, et personne ne s'en plaint; au contraire, l'administration ayant, dans plusieurs écoles, tenté d'abolir le fouet, les élèves se sont opposés à sa suppression qui, naturellement, avait introduit un nouveau système de punitions : les retenues et les pensums. D'ailleurs, le châtiment corporel n'est pas prodigué. Il est considéré comme un premier pas vers l'exclusion définitive et les élèves évitent avec soin de s'y exposer.

J'ai visité des classes modernes. L'installation y est confortable, et semblable à celle que l'on trouverait dans nos lycées. Chaque élève a son banc et sa table, ce qui empêche les bavardages trop faciles chez nous. Les fenêtres sont ornées de petits carreaux où se dessinent les armoiries des maîtres et des bienfaiteurs de l'école. Sur les murs, en des panneaux de chêne sont gravés les noms des élèves qui, depuis de longues années, se sont distingués dans cette classe. Ainsi partout apparaît, comme un esprit de famille, une chaîne de sympathie qui relie les élèves aux professeurs et attache les uns et les autres à la maison.



La vieille classe.

Les figures des petits Harrovians, que ma présence ne semble nullement troubler, expriment l'intelligence, la franchise et une certaine confiance en soi que les jeunes Français de cet âge (15 ans environ) n'ont pas. La franchise, c'est la qualité qui prime tout, dans l'éducation anglaise. Un enfant peut être paresseux ou indiscipliné; les circonstances atténuantes ne lui seront jamais refusées; il s'en tirera avec une correction. Mais on est impitoyable pour le menteur, et souvent on trouve que l'exclusion n'est pas pour lui une punition exagérée.

Les classes de Harrow sont assez peu nombreuses. On considère avec raison que 25 ou 30 élèves suffisent à occuper l'attention d'un maître.

(*A suivre.*) G. S.

Chryséis au désert (*Suite*)[1].

Le colonel fut mal accueilli, je regrette de le constater, sa sœur lui reprocha cruellement de les avoir attirées dans un véritable guet-apens, en leur dissimulant les inconvénients, pis que cela, les dangers du climat. Et quand il eut, ahuri, reçu cette tuile en silence, sa fille se tourna vers lui, et le plus tranquillement du monde :

— Ma femme de chambre sera-t-elle bientôt à mes ordres, mon père? J'ai des dentelles à réparer et des bas à repriser; il me faut quelqu'un; mes robes sont froissées, et, si peu soucieuse que je sois de ma toilette, je ne puis les mettre sans qu'elles soient repassées.

Deuxième tuile. Le colonel balbutia, et finit par offrir son ordonnance comme femme de chambre. Chryséis se fâcha, et ne se radoucit que sur la promesse qu'on lui chercherait une Kabyle pour la servir. En attendant, puisque sa tante ne pouvait se lever, on allait leur porter à déjeuner. Et le pauvre colonel s'enfuit sans demander son reste.

En effet, l'ordonnance de M. Verduron ne tarda pas à apporter à ces dames du lait de chamelle, un plat d'agneau au riz et des dattes fraîches, bouillies dans du lait, le tout constituant un déjeuner très présentable. Le café non filtré, infusé à froid et mêlé au marc fit faire la grimace à la tante, qui invoqua :

« ... Cette liqueur au poète si chère.
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire [2] ».

Mais la nièce le but héroïquement, et consigna le fait sur son journal.

Après quoi les voyageuses firent la sieste. Tante Rosita n'était pas loin de trouver que c'était bien le meilleur moment de la journée, et elle avait pris l'habitude, depuis quelque temps, de la prolonger immodérément. Mais Chryséis n'était pas venue à Tombouctou pour flâner. Elle dormit deux heures, se releva bien reposée, et prête à de grandes expéditions. En conséquence, elle s'habilla, prit des gants frais, mit un chapeau de paille garni de gaze blanche, une voilette blanche, une ombrelle rose, se munit d'un pince-nez à verres fumés pour le soleil, passa en bandoulière une boîte verte en fer-blanc, prit ses filets à papillons, mit sous son bras une Flore du Sahara (?) et, ainsi armée de pied en cap, dit à sa tante qui essayait languissamment d'entr'ouvrir un œil :

— Ne te dérange pas; dors encore un peu. Je vais herboriser, maintenant que la forte chaleur est passée.

. . . .

— Oh! mon sergent! si vous saviez! disait Jean, l'ordonnance, à notre ami Jubier

Ils étaient sur le bord de l'ancien bras du Niger qui passe presque sous les murs de la ville, murs qu'il a renversés en partie dans l'inondation de 1640. Aujourd'hui le chenal est obstrué; la vase l'a envahi, et, sauf dans les grandes eaux, la couche liquide qui coule sur le fond marécageux est trop mince pour porter les embarcations. Par contre, les plantes aquatiques les plus variées, produits de la chaleur et de l'eau, les nénufars dans les criques, les grands papyrus dans les coutre-courants, les roseaux de toute espèce, les variétés fluviatiles de la Victoria Regia des grands lacs, toute la flore paludéenne et équatoriale enfin, couvrent perfidement les abords et même la surface du canal. Les rives sont bordées de fourrés de mimosas épineux, d'où s'élancent, comme des mâts porteurs d'oriflammes, des palmiers grêles, couronnés de leur bouquet de feuilles et parfois de régimes de dattes. Le botaniste peut faire là une rare et magnifique récolte, à laquelle l'entomologiste n'aura rien à envier, car les insectes les plus variés, les plus étranges, pullulent dans les hauts roseaux de la rive.

Il y pullule souvent même bien d'autres choses : des serpents infiniment nombreux, infiniment désagréables, — vu que leur venin est d'ordinaire mortel, — des crocodiles amateurs de boue, de soleil et de chair humaine, des bêtes rampantes ou grouillantes, plates ou rondes, visqueuses à souhait; enfin, des moustiques innombrables, grands et petits, silencieux et bourdonnants, tous piquant à qui mieux mieux et aussi amis de l'homme que les crocodiles. Les bords des marigots étant les seuls points où peut croître quelque verdure, c'est là que s'est réfugiée toute vie.

Le sergent Jubier était installé sur la berge de celui-là; sa peau tannée ne redoutait rien des moustiques auxquels il était habitué de longue date. Il pêchait à la ligne avec dévotion. Il était Parisien, et prétendait — avec combien d'imagination! — que ce chenal vaseux, sorte d'étuve d'où, sous le soleil saharien, montaient tous les miasmes de la fièvre, lui rappelait ses beaux dimanches de juillet, lorsqu'autrefois il allait taquiner le goujon vers le débouché de la Bièvre. Ici, d'ailleurs, la pêche était fructueuse, et Jubier comptait régaler Gobain d'une superbe friture : cela, bien entendu, sans s'en vanter

1 Voir le n° 353 du *Petit Français illustré* p. 626.

2. Delille (1738-1813).

aux laptots, qui, comme tous les indigènes, considèrent volontiers le poisson « et autres épices » comme une nourriture d'esclaves.

Jean était venu l'y retrouver, après avoir porté le déjeuner à ces dames, et semblait lui narrer des choses stupéfiantes, à en juger par la pantomime qui accompagnait le récit.

— Si vous saviez, mon sergent! Les murs, les beaux murs tout blancs que nous avions si bien peints avec Antoine! que mon lieutenant y avait même mis la main! Des murs tout neufs, enfin!

— Eh bien! quoi? Elles ne les ont pas démolis, je présuppose?

— Que ça ne serait pas pis, mon sergent!... Que la demoiselle au colonel, elle était là en manches de chemise...

— Qu'est-ce que tu dis là? Tu perds le respect, mon garçon : la demoiselle au colonel ne peut pas être en manches de chemise.

— Elle appelle ça un peignoir, mais c'est tout pareil, puisque c'est blanc. Et qu'elle barbouillait tous les murs avec du rouge et du bleu! Des murs si propres!... qu'on ne pourrait plus maintenant y écrire seulement le nom de sa payse!

Les ibis et les flamants, qui faisaient concurrence au sergent le long de la rive, poussèrent tout à coup leur cri rauque et s'envolèrent. Quelqu'un venait. Jubier tourna la tête : c'était Chryséis.

— Fichtre! dit-il, comme la voilà pomponnée, ma colonelle!.. ne lui manque qu'un œil de poudre sur son chignon!

Jean s'éloignait. Jubier restait seul. Chryséis, sans lui adresser la parole, se mit en devoir de recueillir fleurs rares et scarabées éclatants. Dans la boîte verte les *potamogétons* d'Afrique prenaient place près des superbes nymphéas bleus, blancs et roses, les fleurs à côté des oignons précieux que, de ses mains gantées, la fillette allait bravement arracher jusque dans la vase cuite au soleil : elle avait un art particulier, un art de Parisienne, pour patauger dans la boue sans se tacher. Mais les libellules aux merveilleuses teintes étaient plus difficiles à attraper que les fleurs, et c'est pour en avoir une que Chryséis se décida à parler :

— Sergent! oh! sergent!... cet *agrion*, je vous en prie!...

— Quel grillon, ma colonelle? fit le pêcheur en levant le nez.

— Là-bas... vert et rose!...

— Ah! c'est une demoiselle!... La voilà, ma colonelle : moins gracieuse que vous, nonobstant!

Chryséis rit du compliment, et Jubier fut forcé de s'avouer que quand elle riait, elle était une véritable petite fille, et par conséquent charmante.

— C'est seulement dommage que ça ne soit pas plus souvent...



Une mimosée à longues épines avait accroché sa jupe.

Un cri de sa voisine l'interrompit : une mimosée à longues, longues épines venait d'accrocher la jupe de batiste rose, et dans un mouvement trop vif pour se dégager, Chryséis, qui ne se croyait pas si bien prise, l'avait déchirée de la ceinture à l'ourlet. Consternée, son filet à papillons dans la main, elle regardait sa jupe transformée en tablier.

— Vous désolez pas, ma colonelle, fit la grosse voix du sergent. On a ce qu'il faut pour réparer le dommage.

Et il tirait de ses poches un peloton de gros fil *bis* et une énorme aiguille vraisemblablement destinée, en France, à raccommoder les matelas. Il offrit le tout à la jeune fille, avec, en guise de ciseaux, son couteau à débourrer sa pipe.

Elle regarda le tout sans le prendre, hésitant, ne sachant pas évidemment ce qu'elle voulait faire... Puis, avec une petite moue dédaigneuse, comme pour dire : « Au fond, que m'importe l'opinion de ce brave homme! », elle se décida, et avoua :

— Je vous remercie, sergent; mais voyez-



Des hommes sombres surgirent d'un fourré.

vous, je ne sais pas coudre; les raccommodages ont toujours été l'affaire de ma femme de chambre.

— Excusez! grommela le sergent entre ses dents; en voilà une propre à rien ! Si la Nicole était comme ça, je sais bien qui est-ce qui ne l'épouserait pas en rentrant au pays.

Puis tout haut et gracieusement :

— Pour lors, si ma jeune colonelle voulait me faire celui de me confier son cotillon, je pourrais me pourfendre de la joie de le réparer. Ça me connaît, moi, ces choses-là : c'est toujours moi que je recouds les semelles de mes godillots.

La fille du colonel, sans attendre la fin du discours, avait prestement ôté le cotillon en question, et restait en corsage de batiste rose et en jupon garni de dentelles — coquet accoutrement, mais, croyez-moi, peu pratique au désert. Puis, tandis que le sergent s'escrimait sur la malheureuse robe, elle continua sa tournée d'herborisation.

Mais de fleur didyname en fleur phanérogame, de coléoptère tétramère en aptère thysanoure, elle s'éloigna sans y faire attention du bouquet de cocotiers à l'ombre duquel se trouvait sa ravaudeuse improvisée. Le soleil baissait à l'horizon; la chaleur devenait moins lourde, la fraîcheur délicieuse de la nuit allait venir.

« Et les lépidoptères crépusculaires aussi, pensait Chryséis, et les fulgores que je n'ai jamais vus vivants vont croiser devant moi leurs orbes de feu... je veux les voir... »

Et elle s'éloignait, elle s'éloignait toujours...

Tout à coup, elle leva les yeux : un nuage avait-il passé, qu'il faisait soudain si sombre? Non : c'était le soleil qui venait de disparaître subitement, comme toujours dans les régions tropicales. La nuit allait venir, foudroyante : il fallait retourner.

Retourner!... Oh! comme elle avait marché! comme elle était loin! Que la grande mosquée, là-bas, lui paraissait lointaine! Elle avait bien encore une heure de marche, au moins, et il faisait presque nuit :

— Hâtons-nous! murmura-t-elle, sans s'inquiéter d'ailleurs, car elle était brave.

Elle fit quatre pas dans la direction du retour.. quatre, pas plus. Soudain d'un fourré de mimosas jaillirent, avec la rapidité de l'éclair, des hommes sombres, voilés de noir, qui l'enveloppèrent d'un burnous pour étouffer ses cris, sautèrent sur des meharis agenouillés dans le hallier, et l'emportèrent comme dans un rêve.

Il y a récompense honnête...

Cependant le colonel, sa sieste faite et ses ordres donnés, s'était rendu à la maison blanche, tant pour jouir (?) de la présence de sa sœur que pour prendre sa fille afin de lui faire visiter sous sa garde la curieuse capitale du centre africain.

Il trouva mademoiselle Rosita levée ou à peu près : vêtue d'une robe blanche à ceinture mauve, demi-couchée sur une natte et des coussins, elle pinçait de la guitare avec des poses sentimentales; un voile de tulle blanc artistement posé dissimulait un peu les désastres de la nuit : et très convaincue de ses charmes, elle modulait un air prétendu arabe que la guitare accompagnait avec des notes lamentables.

— Catherine est-elle éveillée? demanda M. Verduron qui ne pouvait s'habituer au nom

de Chryséis. La journée a-t-elle été moins pénible que la nuit?

— Chryséis est sortie depuis près de deux heures, mon frère.

— Pas seule, j'espère? fit vivement le colonel, sans penser que personne n'avait pu accompagner la fillette, puisque Rosita était là.

— Seule, au contraire. Ah! c'est une vaillante, une Amazone, une Atalante, que votre fille, Sigisbert; et j'ai su, faible et timide comme je le suis cependant :

Élever un aiglon sans lui couper les ailes.

— Sortie!... sortie seule!... Et tu l'as laissée faire, folle que tu es?

— Pouvais-je l'accompagner? murmura Rosita d'un ton de reproche en écartant son voile et montrant les traces des moustiques. Êtes-vous donc, mon frère, si peu soucieux de notre prestige?

— Je suis soucieux d'autre chose, interrompit le colonel avec un juron, et il y a de quoi. Comment! nous sommes en pays à peine soumis, en butte aux brigandages des Touareg et aux représailles des traitants[1] gênés dans leur commerce, dans une ville dont une moitié s'écroule pendant que l'autre s'envase, en face d'une population fanatisée qui peut d'un jour à l'autre se révolter... et une vieille folle comme toi laisse une enfant de quinze ans s'aventurer seule au milieu de tout cela!... Mais la pauvre fillette s'égarera aux premiers pas, et...

— Elle a une carte, déclara mademoiselle Rosita avec dignité. D'ailleurs, sa science géographique...

Le colonel haussa les épaules :

— Où est-elle allée?

— Sur les quais (!!!) du vieux Niger, pour botaniser, et, si je puis ainsi dire, *lépidoptériser*.

— Quoi? cria le colonel ahuri.

— Chercher des papillons, daigna expliquer la muse avec une méprisante condescendance.

Le colonel ramassa son casque de toile blanche et prit la porte sans en demander plus long.

— Quel caractère! quelle grossièreté! soupira mademoiselle Rosita; comment ai-je pour frère un être aussi inférieur?

. . . .

Cependant M. Verduron hâtait le pas, tout en grommelant et en gesticulant, et ses grandes jambes l'amenaient à un poste d'observation qui dominait l'espace verdoyant et marécageux qui fut le port de Tombouctou.



Le colonel l'interrompit avec un juron.

Là il respira : derrière un massif de mimosas d'où s'élançait un bouquet de palmiers, il distingua, tranchant sur les roseaux verts qui bordaient le marigot, il distingua, dis-je, un pli de robe rose qui ne pouvait appartenir qu'à sa fille.

Rassuré, il descendit de son observatoire, et se dirigea d'un pas plus tranquille vers la robe rose qui ne se déplaçait pas. Supposant que la fillette cueillait des fleurs, il avançait paisiblement, pendant que les accents d'une voix de contralto lui arrivaient du bord du fleuve, un peu coupés par le vent du nord.

— Elle chante, murmura-t-il. Que j'étais fou de m'inquiéter!

Seulement il remarqua combien le chant transformait la voix claire de sa fille.

— Ce n'est pas du tout celle de sa mère... Ah! la chère femme! si elle avait vécu!

Cela en disait long, quoique ce fût court. Mais tout en monologuant, M. Verduron tournait le bouquet de mimosas... et jetait un cri de stupeur à la vue du sergent Jubier qui, tout en chantant une complainte, raccommodait en conscience la jupe de Chryséis.

G. M.

(*A suivre*).

1. Marchands d'esclaves.

Variétés.

Ce qu'on boit dans du rhum. — Fabriquer du « Rhum de la Jamaïque » à Paris, passe encore, mais le fabriquer avec de vieilles tiges de bottes, voilà qui dépasse les bornes. Or telle est la recette employée par nombre de falsificateurs pour obtenir une « liqueur tonique, apéritive, digestive et hygiénique, aussi bonne à l'estomac qu'agréable au goût ». Pour fabriquer du rhum ils prennent : des alcools effroyables de grains et de betteraves, leur donnent une belle teinte dorée en y mêlant des pruneaux, des clous de girofle, du goudron, et communiquent enfin à cette composition le goût traditionnel en y ajoutant différentes substances chimiques, des râpures de cuir tanné, des infusions de raisin sec, de caroube, d'écorce de chêne, de cachou, de caramel, etc., etc...

« Mon Dieu, s'écriera notre ami Babylas, s'il lit cela, mon Dieu, comme ces gens inventent des choses compliquées pour abuser de notre simplicité! »

***

Un pigeon de 1625 francs. — Il ne s'agit pas ici, comme bien l'on pense, d'un de ces vulgaires pigeons qui, selon l'expression consacrée, « demandent à être rôtis ». Non, il s'agit d'un pigeon voyageur. Il a été acheté tout récemment par un aviculteur de Dewsbury, en Angleterre. Cet oiseau rare possédait, il est vrai, des titres exceptionnels : il avait été médaillé à diverses expositions et avait même gagné à Birmingham la coupe du championnat, tout comme un cheval de course ou un cycliste.

***

La cuisine électrique. — Rien de plus commode, de plus propre, de plus expéditif, mais quelquefois aussi, paraît-il, rien de plus dangereux. En effet, si le fond des casseroles dont on se sert est composé de deux métaux, il peut se produire pendant la cuisson des combinaisons chimiques très nuisibles, surtout si l'aliment en préparation est acide. Il faut donc, pour la cuisine à l'électricité, se servir d'une batterie de cuisine spéciale, dont tous les récipients soient formés d'un seul métal, si l'on veut éviter les accidents et n'avoir pas à regretter la primitive mais inoffensive broche de Robinson Crusoë.

Fausses nouvelles (par notre câble spécial). — La grande arche du Pont-Euxin vient de s'écrouler. Ce vénérable ouvrage d'art songe, dit-on, à rendre son tablier! Les voitures n'y passaient plus depuis longtemps; on n'y accédait plus que par les échelles du Levant, en Asie, et par les marches de Hongrie, en Europe.

***

Au régiment. — « Caporal, vous qui êtes malin, je parie que vous ne savez pas qui c'est qu'a inventé le caoutchouc...

— Ma foi, non!

— Eh bien! c'est un *nommé Lastique*. »

***

Modes féminines. — Au moment de partir en voyage :

Madame : « Où donc ai-je posé mon sac de voyage et mon carton à chapeau? Je ne puis mettre la main dessus.

Monsieur : — As-tu regardé dans tes manches? Je ne serais pas surpris qu'ils se soient perdus là dedans. »

RÉPONSES A CHERCHER

Anciennes mesures. — Comparées aux mesures actuelles de longueur, que valent les anciennes mesures françaises suivantes : la *toise;* le *pied;* le *pouce;* la *ligne;* l'*aune;* la *lieue de poste?*

***

Mots francisés. — Dans les phrases suivantes, remplacer les points par des mots empruntés à la langue russe et devenus français par l'usage.

En Russie, l'empereur porte le nom de ...; son palais à Moscou est le...; ses édits s'appellent des ...; les grands seigneurs sont des ...; les plaines désertes sont des ..., les distances se mesurent en ..., les paiements se font en ..., en...; les condamnés reçoivent le . .

Mot carré.

Phénomène atmosphérique. — Œuvre littéraire. — Contraire d'aval. — Petit lacet. — Verbe à l'infinitif, employé en horticulture.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 353

I. Étymologies florales.

Le sarrasin (Polygonum Fagopyrum) est originaire de la Perse. Les Arabes ou *Sarrasins* l'introduisirent en Espagne; en France il ne fut cultivé qu'à partir du XVe siècle.

Le mil ou millet (*milium*) tire son nom de ses innombrables graines, qu'un seul grain semé produit non au centuple, mais par *milliers*.

Le maïs (Zea Mays) porte le nom que lui donnaient les peuplades américaines qui le firent connaître aux Espagnols. C'est donc à tort qu'on l'appelle parfois blé de Turquie.

II. Connaissances pratiques.

Quand un commerçant fait ce qu'on appelle de mauvaises affaires, il arrive un moment où il ne peut plus payer ce qu'il doit. Il faut alors qu'il entre en arrangements avec ses créanciers. Il dresse son *bilan*, c'est-à-dire l'état de son *actif* (ce qu'il possède) et de son *passif* (ce qu'il doit), et il le dépose chez le président du tribunal de commerce.

Les créanciers sont alors avertis et se réunissent pour examiner la situation. S'ils jugent que leur débiteur, tout en étant demeuré honnête, est inhabile et incapable d'améliorer ses affaires, ils font nommer un étranger, un *syndic*, qui gérera le commerce, vendra les marchandises et partagera l'actif entre les créanciers. C'est ce qu'on appelle la *faillite*.

Mais si les créanciers s'aperçoivent que leur débiteur est non seulement incapable mais malhonnête, qu'il a cherché à dissimuler une partie de son *actif*, ils le dénoncent à la justice, qui peut le condamner à la prison. C'est la *banqueroute frauduleuse*.

III. Petit casse-tête.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

IV. Charade.

Bar—Biche

Le Gérant : Maurice Tardieu

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de [illegible]0 centimes en timbres poste.

8e année. — N° 355. 10 centimes. 14 décembre 1895.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Une coutume canadienne — Dans certaines sociétés de Montréal il est d'usage d'imposer aux membres nouvellement admis un divertissement (?) qui consiste à les lancer en l'air pour les recevoir... à bras ouverts. Cet exercice, pour lequel on endosse un costume spécial, s'appelle *Bouncing*. Il est tenu pour fort honorable, et des personnages éminents se souviennant avec plaisir d'y avoir participé.

Chryséis au désert (Suite)[1].

Sans se démonter, le brave garçon fit le salut militaire, et dit tout naturellement, ses bons yeux de chien fidèle levés sur son officier :

— Voilà, c'est fini, à vos ordres, mon colonel: vous pouvez le dire à mademoiselle

— A mademoiselle? fit M. Verduron recouvrant la parole. Mais où est-elle, mademoiselle?... Comment êtes-vous occupé à raccommoder ses jupes? Est-ce là votre besogne ?

— Mon colonel... balbutia le pauvre Jubier en tordant l'aiguille à matelas entre ses gros doigts, c'est que... c'est que notre jeune colonelle, nonobstant qu'elle est charmante, avait déchiré son cotillon aux épines d'un grand propre-à-rien de buisson. Alors, que je lui ai offert subséquemment d'avoir l'amabilité de conjonctiver les morceaux... Comme c'était une demoiselle, je pouvais pas faire autrement; surtout qu'elle était du régiment...

— Fort bien ; mais où est-elle?

Jubier regarda autour de lui, comme s'il eût pensé voir Chryséis sortir d'une touffe de roseaux. Mais elle ne le fit point, et pour cause.

— Mon colonel... je ne sais pas. Elle ne doit pas être loin : elle cherchait toutes sortes de bêtes par ici, tout à l'heure... Et puis, elle n'a pas son cotillon : elle ne peut pas s'être éloignée.

— Je l'espère, fit le colonel plus inquiet qu'il n'eût voulu. Vous allez vous mettre à sa recherche d'un côté, tandis que j'irai de l'autre... Mais j'ai bien peur que la pauvre petite se soit égarée : et si elle s'est égarée, comment se retrouvera-t-elle avant la nuit?... Sergent!

— Mon colonel?

— Allez dire à la musique de donner une sérénade à ma sœur : ma fille entendra et se rapprochera de la ville. Quelle direction a-t-elle prise?

— Celle-là, mon colonel, répondit Jubier en montrant le levant.

M. Verduron se mit, tout maugréant, à suivre le Niger en descendant le courant, mais il chemina longtemps sans rien apercevoir. Son inquiétude, un instant calmée, renaissait avec plus de force . où pouvait se cacher Catherine? Enfin, au moment où le soleil baissait, loin, très loin à l'horizon, il aperçut tout à coup un point rose et mouvant, qui devait être Chryséis et son corsage.

— L'imprudente! grommela-t-il.

Et il appela de toutes ses forces

— Catherine!... Catherine!..

Mais la voix ne portait pas assez loin, sans doute, car le point rose ne témoigna point qu'il eût entendu.

En ce moment, un piétinement de chevaux retentit derrière lui : c'était une ronde dirigée par le lieutenant Rozel. L'arrêter afin de l'envoyer à la recherche de sa fille, fut pour le pauvre père l'affaire d'un instant; lui-même prit l'un des chevaux, et la petite troupe partit au galop à la poursuite du point rose.

Les jeunes gens n'osaient pas rire, mais mordaient leurs moustaches en se remémorant les distractions déjà apportées dans la monotone garnison africaine par la famille de leur chef, et Lucien disait tout bas à Paul :

— Ça promet pour l'avenir, mon ami ; on ne s'ennuyera plus à Tombouctou, désormais.

Mais, lorsqu'on arriva à l'endroit où tout à l'heure on avait aperçu Chryséis, on ne vit plus rien que le sable mou sur lequel étaient empreintes les traces d'un passage de meharis.

... Et la nuit tomba tout d'un coup comme la toile d'un drame dont le premier acte est fini.

Les officiers ne riaient plus.

. . . .

— Eh bien! Sigisbert, où était-elle, dit Mlle Rosita des moucharabiés de sa fenêtre, en voyant approcher son frère. Elle herborisait, n'est-ce pas?... Comme vous rentrez tard!

— Que le diable vous emporte! vous aviez bien besoin de venir ici!

— Oh! mon frère!

Et Mlle Rosita devint cramoisie — ce que personne ne put voir, car il faisait nuit.

Mais le colonel entrait dans la chambre, et si peu physionomiste que fût la vieille fille, elle fut terrifiée par l'expression de désespoir que reflétait ce mâle visage.

— Catherine est perdue! dit-il, d'une voix rauque : Catherine est enlevée par des Touareg pillards! Dieu veuille que nous la revoyions un jour!

Et, après un court silence :

— Et quand je pense, reprit-il en serrant les poings, quand je pense que c'est ta faute! la tienne, oui, la tienne! que si tu l'avais élevée en femme raisonnable...

— Sigisbert, interrompit la muse en se redressant en une pose tragique, ne brisez pas davantage le cœur maternel que j'avais pour votre fille. Les fleurs de ma jeunesse se sont fanées sur son berceau, et si je pouvais chau-

---

1. Voir le nº 354 du *Petit Français illustré*, p. 8

ger mon sort contre le sien, je le ferais avec joie.

— Ah! si c'était possible! soupira le colonel avec anxiété.

Djaoud

Comment se passa la nuit, on le devine. Le colonel, désespéré, mais ne voulant pas encore croire à l'enlèvement de sa fille, fit battre les faubourgs de la ville et la ville elle-même; des rondes militaires aux flambeaux se succédèrent jusqu'au jour, tandis qu'au bord du fleuve les laptots armés de coupe-coupe abattaient roseaux et mimosas, et que de quart d'heure en quart d'heure les sonneries aiguës du clairon retentissaient aux quatre points de l'horizon vide. Rien ne répondit, rien, sinon au loin, tout à fait au loin, du côté du nord, les sourds rugissements du lion, et vers l'ouest, dans le grand silence de la nuit, la plainte incessante et majestueuse des cataractes du Niger.

C'était fini : la jolie Chryséis avait disparu, et une véritable consternation avait remplacé les sourires moqueurs de l'arrivée. Qu'elle fût la proie d'un marchand arabe qui vendrait bien cher la chrétienne sur les marchés de l'Est, ou que des Touareg pillards en fissent leur esclave et leur chien, que le crocodile ou le lion l'eût dévorée, ou qu'elle se fût noyée dans les roseaux perfides du fleuve, le sort de la pauvre petite n'était pas moins affreux, et Paul Rozel, comme Lucien Charmes, comme tous leurs camarades, regrettaient maintenant leurs railleries, bien innocentes pourtant.

Quant à Mlle Rosita, sa nuit fut encore plus mauvaise que la précédente. La vieille fille adorait sa nièce, presque autant qu'elle s'adorait elle-même, et les travers qu'elle avait donnés à Catherine la lui rendaient plus chère encore. Comme elle vivait d'habitude dans un nuage plus ou moins bleu ou rose, elle ne savait rien de la vie, et ne se doutait nullement des dangers que pouvait courir la pauvre fillette. Mais elle comprenait cependant l'inquiétude de son frère, et se reprochait un peu au fond, bien au fond, d'en être cause; et cette idée, jointe à la crainte très sérieuse que la petite ne prît un rhume de cerveau et ne fût piquée des moustiques en couchant à la belle étoile, l'empêcha de dormir et lui suggéra une héroïque résolution.

Au jour, elle sortit de sa maison, hermétiquement voilée de vert, et s'en fut à la recherche de son frère. Elle le trouva vers les tentes du convoi arrivé l'avant-veille, faisant seller les meharis des spahis postiers, afin d'envoyer un détachement dans la direction de l'ouest, qu'on avait négligé d'explorer la veille. Jubier se trouvait naturellement désigné pour le commandement de la petite troupe, mais



Le chameau s'enfuit d'une allure furieuse.

comme il dirigeait les batteurs de buissons du fleuve, c'est Gobain qui dut le remplacer.

— Mon frère, dit la muse, en touchant le bras du colonel.

— C'est toi? fit celui-ci en se retournant brusquement. Qu'est-ce que tu veux?

— Voler à la recherche de ma nièce chérie, de la vierge aux cheveux d'or que nous a ravie un ennemi cruel. « Un cheval! un cheval! mon royaume[1].. ».

— Es-tu décidément folle? dit le colonel furieux. Parle français : je n'ai pas le cœur à tes balivernes.

— Eh bien! ordonnez à ces hardis cavaliers de me seller un de ces nobles animaux, vaisseaux du désert, afin que je les accompagne... Je ne puis plus supporter ma douleur.

M. Verduron, touché malgré lui, haussa cependant les épaules :

— Tu es stupide, ma pauvre Rose, dit-il;

1. Citation de Shakespeare, dans *Richard III*. Ce roi, à la bataille de Bosworth, qui devait lui coûter la couronne et la vie, blessé et couvert de sang, s'écrie : « Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! »

rentre chez toi, et laisse les soldats faire leur métier. Vous, que l'on soit parti dans un quart d'heure.

Il s'éloigna, et sa sœur le laissa partir sans rien dire. Mais, dès qu'il eut tourné le dos, elle revint aux soldats :

— Jeune officier, dit-elle à Gobain, vous avez entendu : la tendre sollicitude de mon frère redoute pour une jeune dame comme moi les fatigues de l'expédition. Mais il me connaît mal; je loge un cœur d'homme dans un cœur de femme, et j'ai été nourrie de la moelle des lions!

— Sauf votre respect, madame, dit Gobain poliment, c'était pas là une nourriture de chrétien. Et c'est bien aimable à vous de m'appeler officier, mais autrement j'aimerais mieux que vous m'appelleriez sergent, qu'est mon grade, parce que ça pourrait me faire « fourrer à l'ours ».

— A l'ours? fit Mlle Rosita, un peu rêveuse. Cette métaphore m'échappe. Néanmoins, écoutez-moi, monsieur le sergent : il faut que votre courtoisie me permette de me joindre à vous. Moi seule puis retrouver ma nièce.

— Vous pouvez la retrouver? s'écria Gobain transporté. Bon sang de bon sang! Quelle danse de jubilation il va pincer, le pauvre colonel! Vite, vous autres, un chameau pour la vieille dame!

— La vieille dame! murmura Rosita froissée. A quoi pense ce jeune homme?

Mais elle se remit vite :

— Après tout, se dit-elle, ce doit être dans sa pensée un terme de respect, comme *patricien*, dont la racine signifie père, ou *archiduchesse*, dont le préfixe *archi* correspond à antique... Mais j'éclaircirai plus tard ce point de linguistique populaire, ainsi que ce mot *à l'ours* que Chryséis pourra peut-être m'expliquer. L'essentiel est de partir : Chryséis aux bras blancs, ma fille bien-aimée, les dieux de l'Afrique australe me guideront sur ta trace!

Décidément elle tenait à son Afrique australe. Pendant ce monologue, le sergent l'avait hissée sur un bât peu commode qui tanguait comme une mer houleuse à chaque pas du chameau. Ce n'était plus la commode litière de l'arrivée, mais quand on va en expédition militaire, c'est bien le moins qu'on dédaigne un peu ses aises.

Mlle Rosita le comprenait, d'ailleurs, et si elle souffrait un peu du mal de mer, du moins elle souffrait sans se plaindre. Au contraire, elle tenait, avec Gobain, la tête de la caravane, et ne cherchait qu'à activer la course de son mehari. La noble bête n'avait pas besoin d'encouragement. On sait, en effet, ce que c'est qu'un mehari : ils équivalent à nos plus coûteux chevaux de selle, et leur éducation est longue et difficile. L'Arabe soigne le jeune mehari comme son enfant, et le brave animal le paie, ensuite, au delà de ses peines. Leur course est plus rapide que celle d'un cheval au galop, et ils sont presque infatigables.

Aussi le sergent répétait-il à Mlle Rosita :

— Faut pas l'exciter, madame; sinon il vous jouera un tour.

— Un tour?... quel tour? finit-elle par dire à la troisième objurgation.

— Quel tour? mais celui de vous faire aller plus vite que vous ne voulez. Vous ne savez donc pas combien c'est fatigant, le trot de ces bêtes là? Les Arabes, qui y sont habitués, pourtant, ne le supporteraient pas sans les larges ceintures doubles qui leur soutiennent le corps. Par ainsi, vous ferez bien de vous calmer, parce que le v'là déjà qu'a l'air de s'emballer.

— Eh! que m'importe? s'écria la muse impatientée. Me prenez-vous pour une femmelette? Ne vous ai-je pas dit...?

— Oui, oui, fit Gobain en hochant la tête, que vous aviez mangé toutes sortes de saucissons pas ordinaires, mais pour ce que je vous dis là vous pouvez me croire; la nourriture n'y fait rien; ne tarabustez pas trop Djaoud. C'est le meilleur de la bande, du reste, et je flanquerai deux jours à l'imbécile qui vous l'a donné; s'il s'emballait, nous ne serions pas capables de le rattraper, pour sûr.

— Eh! vous m'impatientez, sergent! s'écria la vieille demoiselle. Pour vous prouver que je ne crains rien, attendez...

Et détachant la longue épingle qui retenait son voile vert, elle l'enfonça sans ménagements dans l'épaule de Djaoud. Celui-ci poussa un bêlement de douleur, allongea ses jambes fines, et s'enfuit d'une allure furieuse dans l'ouest, pendant que Mlle Rosita hurlait de terreur.

Un instant après, ce n'était plus qu'un point, et Gobain, furieux et désespéré, activant sans résultat hommes et bêtes, répétait avec rage :

— Faut donc que nous en perdions chacun une? Jubier la nièce, moi la tante! et Djaoud avec cela!... Me voilà propre!

Où l'on manque d'égards envers Chryséis.

Que devenait Chryséis, pendant que Djaoud emportait sa tante dans le désert immense?

Le colonel ne s'était pas trompé : c'étaient bien des Touareg pillards qui avaient enlevé sa fille.

Le plus cancre des écoliers de France, — en admettant qu'il puisse y avoir des cancres dans nos écoles, ce que je me refuse totalement à penser, — sait ce que sont les Touareg et quelles fonctions humanitaires ces braves gens se sont données au désert. Cependant, quoique ce soit parfaitement inutile, je vais faire comme si mes lecteurs avaient besoin d'explications.

(*A suivre.*) G. M.

Un collège anglais (*Fin*)[1].

Les salles des Sciences.

A quelque distance du bâtiment principal, de l'autre côté de la grande rue de Harrow, s'élèvent plusieurs constructions élégantes de nance intelligente d'un ami, contiennent les photographies des chefs-d'œuvre de la peinture dans tous les pays.

Sur la muraille je lis cette inscription : « D'après la volonté expresse du donateur, ces



Vue extérieure des salles des Sciences.

brique rouge, aux fenêtres ogivales encadrées de lierre et de chèvrefeuille. D'un côté, sont les salle des sciences, de l'autre sont la chapelle de l'école et la Bibliothèque.

La salle des Sciences, appelée musée Butler, du nom d'un des derniers proviseurs de Harrow, est une fondation récente (1886). Le musée comprend une précieuse collection d'antiquités égyptiennes, minéraux, poteries, pièces de monnaie, etc., dons de sir Gardner Wilkinson. D'autres donateurs ont ajouté à ces legs. Je remarque, sur les murs, d'immenses albums qui, par un système ingénieux, s'ouvrent sur un support mobile qu'un enfant pourrait manier. Ces magnifiques volumes, offerts aux élèves de Harrow par la préve- albums demeurent toujours ouverts. La reconnaissance demande un usage discret de ce qui est librement offert. »

J'interroge le gardien de ce musée scolaire, il m'affirme qu'il a seul la surveillance des collections et que sa tâche est des plus faciles.

Harrow School est dotée, depuis 1865, d'une Société scientifique. Des réunions ont lieu régulièrement chaque quinzaine et, en été, on fait des excursions les jours de congé. Beaucoup d'élèves se passionnent pour les sciences naturelles et, grâce à de nombreux loisirs et à une liberté presque entière, arrivent à établir de riches collections de minéraux, d'insectes, d'œufs d'oiseaux, etc.

1. Voir le n° 354 du *Petit Français illustré* p. 6.

La Bibliothèque.

La Bibliothèque, ou *Vaughan Library*, est une des richesses de cette magnifique école de Harrow où il semble que le travail doive être un plaisir, la distraction naturelle d'un esprit jeune, intelligent, que la règle n'astreint pas à des tâches ennuyeuses. L'endroit est clair et gai. Les hautes fenêtres en saillie montrent la campagne verdoyante qui descend en étages jusqu'aux plaines, les arbres touffus, les prairies grasses où les troupeaux de bœufs mettent çà et là des taches blanches. La salle est ornée de portraits d'anciens directeurs de Harrow, figures graves et douces.

Ici, dans le silence des livres, en face de ce riant paysage, les studieux de l'école, ceux que n'attirent pas les gloires du champ de *cricket* ou de *football*, viennent lire et rêver à leur aise. Les plus jeunes ne sont admis qu'à certaines heures de la journée, les aînés ont accès libre et jouissent même du privilège d'emporter dans leurs chambres les volumes. Quand ils quittent l'école, ils ajoutent au catalogue un ou plusieurs numéros, en reconnaissance des bonnes heures d'étude et d'intelligente flânerie.

Nous entrons dans le petit temple protestant de l'école. La lumière multicolore qui tombe des vitraux éclaire les rangées de bancs polis où, le dimanche, les élèves viennent prier à côté des familles de leur directeur et des professeurs. Sur les murs, des plaques de marbre blanc rappellent le souvenir des auteurs défunts de la prospérité de Harrow. Quelques-uns sont représentés en un buste, un médaillon. Une tablette conserve à la postérité les noms des Harrovians tués en 1854 dans la guerre de Crimée.

Notre guide, qui ne veut rien nous épargner, nous entraîne encore dans le *Speech Hall* ou salle de distribution des prix. La pièce est vaste, demi-circulaire, la corde de l'arc étant occupée par l'estrade où siègent les autorités et par un orgue à l'usage des élèves. Sur les gradins, un millier de personnes viennent se presser le jour où les récompenses sont décernées aux élèves. Cette journée voit la grande solennité de l'année. Les puissants patrons de Harrow School arrivent de Londres avec leur famille, en grand équipage. Le prince de Galles lui-même assistait avec sa suite à la dernière distribution des prix. L'entrée de chaque personnage est saluée, dans la salle, de hourras frénétiques. Des discours sont prononcés, puis les prix sont distribués au milieu des applaudissements d'une jeune et tumultueuse assistance. Ces prix consistent souvent en médailles d'or, dons annuels de différents bienfaiteurs. Ainsi furent fondés des prix de version latine, de mathématiques, de version grecque, de vers latins, de langues vivantes, etc.

La vie des collégiens anglais.

Voyons maintenant quelle est l'existence de ce jeune Harrovian, pour lequel furent édifiées ces vastes et élégantes constructions où ont été réunis tous les perfectionnements pratiques, tous les accessoires de l'étude. D'abord, il ne faut pas oublier que le *master John Bull* qui fréquente les écoles publiques est d'ordinaire un jeune aristocrate, par le nom ou par la fortune. Il ne vient pas à l'école pour y conquérir un diplôme qui sera un gagne-pain. Son but est d'y apprendre ce qu'il est nécessaire qu'un homme du monde n'ignore pas. Il y ajoute par coquetterie un peu de latin et de grec, pour conserver une supériorité sur les fils des commerçants et des employés divers qui ne font que des études primaires ou professionnelles. Surtout il désire se préparer à la vie, devenir un caractère, quelqu'un, et il travaille autant à développer sa vigueur physique, son courage, sa volonté que son intelligence. Dans une telle éducation, l'entraînement physique a une grande part. Un professeur anglais disait, en regardant ses élèves jouer au *football* : « J'aimerais mieux les voir privés de deux classes que manquer à une de ces parties-là. »

La culture morale est particulièrement soignée. On enseigne aux enfants et aux jeunes gens la droiture du caractère, la franchise, l'énergie, et une certaine assurance qui fait que chacun a confiance en ses propres ressources et est fier d'être lui-même et non pas un autre. C'est dans cet esprit-là que furent dressés les grands capitaines, les marins, les explorateurs, les hommes d'État dont l'Angleterre s'honore.

L'instruction ne vient qu'en troisième ligne, et, alors qu'en France, elle est l'objet de tous les soins de l'éducateur, elle semble n'être, chez les Anglais, que le complément de l'éducation morale.

C'est-à-dire que les collégiens anglais, aussi bien à Harrow qu'à Éton et ailleurs, consacrent peu d'heures au travail.

Les classes se terminent vers 3 heures et les élèves sont alors libres de s'en aller jouer au cricket ou au football ou à la balle au mur, jeu pour lequel sont construits des murs spéciaux.

Deux fois par semaine ils jouissent d'un demi-congé. Le dimanche est consacré aux exercices religieux.

J'entre dans une des maisons habitées par les élèves. Car l'internat-caserne est remplacé ici par l'internat-familial, infiniment plus coûteux, mais aussi plus doux et plus agréable.

Les professeurs de l'école et le directeur reçoivent chez eux de dix à quarante élèves payant de 2 000 à 2 500 francs de pension. Mme B. S., qui dirige une de ces *maisons*, comme on les appelle, m'eu fait les honneurs avec une gracieuse affabilité. J'apprends entre temps que son mari, le professeur B. S., est un écrivain distingué, auteur d'un volume sur Mahomet et les Mahométans.

Je pénètre dans plusieurs chambres d'élèves, même à trois élèves. Mais le *dortoir* n'existe pas.

Nous descendons au sous-sol où se trouve le réfectoire. Deux tables servent, trois fois par jour, aux 40 élèves de la maison. Dans certaines maisons, le professeur mange, avec toute sa famille, à la table des élèves. Ce n'est pas le cas pour M. B. S.

Le service est fait par des domestiques en livrée.



Vue extérieure de la Bibliothèque.

Les pièces sont de petite dimension, meublées simplement mais avec goût. Le lit est relevé, pendant le jour, dans une sorte de placard.

Les cheminées sont garnies de fleurs, de portraits de famille, de souvenirs.

Une pancarte annonce les concours de football ou de cricket de la saison.

Sur une petite table l'élève a étalé ses cahiers.

Au mur est accrochée une étagère où sont rangés ses livres. Les rayons sont recouverts par lui de rideaux d'étoffe abritant les volumes de la poussière.

C'est ici que se font les devoirs. L'étude et le maître d'étude sont également inconnus. Et rien n'empêche l'écolier d'emporter ses livres et son papier sur le bord de l'eau, à l'ombre d'un arbre, partout où il lui plaît. Le règlement exige seulement que le devoir soit fait pour la classe.

Souvent, la même chambre sert à deux et

Le menu du repas de 1 heure, auquel j'assiste, est simple : roastbeef saignant avec pommes de terre bouillies et choux, pudding aux confitures. Comme boisson, la plupart des élèves boivent de l'eau, d'autres de la bière ou du lait. La nourriture anglaise est peu variée, mais saine et substantielle. Dans les classes moyennes de la société, elle se compose presque uniquement de viandes rôties, de légumes cuits à l'eau, sans assaisonnement, et de puddings.

Un élève me conte que, en dehors des repas, les Harroviens font une grande consommation de gâteaux Il est généralement admis par les parents qu'outre l'argent de poche un budget spécial doit être accordé pour la pâtisserie.

Le spectacle est amusant, à la sortie de la classe du soir, des écoliers faisant irruption dans les rues de la petite ville, et se portant en foule chez les pourvoyeurs ordinaires de leur gourmandise. Comme costume, les Harroviens

portent une culotte grise, une veste et un gilet noirs et un chapeau de paille avec ruban bleu foncé, couleur officielle de l'école. Les *grands* portent, en grande tenue, l'habit noir et le chapeau de haute forme.

Les sports et les grands jeux de plein air occupent une large place dans les préoccupations de l'écolier anglais. Toute la nation, d'ailleurs, est d'accord avec les jeunes gens pour s'intéresser aux prouesses des joueurs de *cricket* ou de *football*, des coureurs et des rameurs. Le capitaine d'une équipe d'athlètes jouit de la même considération, auprès de ses camarades et de ses maîtres, que le fort en thème de la classe.

Tout le long de l'année, des concours ont lieu, qui stimulent l'ardeur des joueurs. Tantôt les différentes *maisons* rivalisent entre elles, tantôt les sujets les plus remarquables de chaque maison s'unissent pour défier une école rivale.

Ainsi l'émulation est constante et la passion du sport est entretenue par la préparation des différentes rencontres.

Les maîtres, loin d'arrêter l'enthousiasme des élèves pour la vie physique, le favorisent, considérant qu'une partie de ballon (football) est le meilleur enseignement possible du courage, de l'initiative, de la courtoisie dans la lutte, toutes choses qui ne s'apprennent pas dans les livres. Il n'est pas rare de voir un professeur revêtir le maillot de laine et se mêler aux jeux de ses élèves, même à un âge assez avancé.

Un grand progrès a été accompli en France dans le sens de l'éducation physique. Nous renvoyons nos jeunes lecteurs, sur ce chapitre, à l'article que nous avons publié dans notre numéro de Pâques (exceptionnel hors série; n° 4. — Pâques 1895), sur les *Sports athlétiques*.

S'il est un exercice où les Harrovians excellent particulièrement, eux qui les pratiquent tous, c'est le tir. Ils sont considérés comme presque invincibles et leurs succès ne se comptent plus.

Ils ont organisé, en outre, un corps de volontaires qui s'exercent régulièrement au maniement des armes de guerre et prennent part, chaque année, aux manœuvres d'Aldershot.

La musique à l'école.

Les distractions de Harrow School ne sont pas uniquement des exercices physiques. J'ai déjà mentionné la Société des sciences; il existe également une Société musicale, pour la musique instrumentale et vocale. Est-ce dans cette société qu'ont été composées ces chansons de Harrow que les élèves entonnent en chœur, par les soirs d'hiver, aux veillées? Si la musique en est parfois jolie, les paroles manquent souvent de poésie, les sujets étant inspirés par les occupations de l'écolier ou ses jeux, matières peu poétiques. Cependant il en est d'amusantes comme *The Ducker*, la Mare aux Canards, du nom de la pièce d'eau où se baignent les élèves de Harrow.

Mais la littératnre harrovienne ne se limite pas à des chansons. Harrow possède, comme toutes les écoles publiques, son journal, *The Harrovian*, douze pages de texte, sous couverture bleu foncé, portant les armoiries de l'école. Le texte, qui est en grande partie l'œuvre des élèves eux-mêmes, comprend des renseignements sur le petit monde scolaire de Harrow, des comptes rendus des réunions des diverses sociétés, des pièces de vers avec des devises en latin, des essais littéraires et de copieuses informations sur les différents sports des Harrovians.

Ce journal, sous son apparence modeste, est un puissant trait d'union entre toutes les personnalités qui s'intéressent à l'existence de la grande école anglaise. Parti de ce petit coin de Harrow où il est entre toutes les mains, on le retrouve sur les tables des anciens Harrovians, des hommes politiques, des jurisconsultes, des pasteurs, partout affirmant ce grand caractère de l'école anglaise, cette grande qualité que nous ne connaissons pas assez dans nos lycées et qui est une force : la sympathie entre tous, la solidarité. G. S.

Un bon raisonnement. — Votre mère vous a grondé; vous êtes tenté de vous éloigner d'elle et de bouder : au contraire, courez à elle, jetez-vous dans ses bras, priez-la de vous pardonner. Vous verrez comme vous aurez le cœur plus tranquille.

Vous vous êtes disputé avec votre sœur : ne lui en gardez pas rancune et ne vous endormez pas, le soir, sans avoir fait la paix.

J'ai connu un jeune garçon, intelligent et raisonnable, qui ne boudait jamais. Quand il voyait que son frère, avec qui il se querellait parfois un peu, était tenté de bouder, il lui disait : « Allons, Pierre, embrassons-nous, oublions cela. Crois-tu qu'à cause de ce petit rien nous resterons sans nous parler jusqu'à la fin de nos jours ?... Non, n'est-ce pas ? Eh bien, puisqu'il en est ainsi, réconcilions-nous tout de suite. Mieux vaut plus tôt que plus tard. »

Il embrassait son frère, qui se trouvait désarmé par ce raisonnement et cette bonne humeur. Ils se mettaient à rire tous les deux. C'était fini.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

La promesse des beignets dissipa les derniers nuages, et Mitaize courut à la recherche de son oncle et de son frère. On soupa dehors, sous le grand noyer ; les beignets à la croûte dorée, encore pétillants de graisse, eussent disparu sans qu'il en restât un seul, si Mme Le Mauduy n'en avait réservé deux ou trois pour la petite Jeanne à qui Yermer les porta en courant; puis Mitaize et Daniel regagnèrent leurs chambres, presque aussi contents l'un que l'autre de leur journée.

Le lendemain, Daniel apporta livres et cahiers sous le grand arbre où étaient placées, à demeure, une table et des chaises rustiques, et M. Le Mauduy ne critiqua pas cette organisation de la salle d'études; il entendait ne point chicaner sur les détails et sentait bien que lorsqu'il serait obligé de quitter son élève, la présence même de Martial ne pourrait empêcher celui-ci de gaspiller son temps à des bagatelles. Distrait pour distrait, mieux valait donc qu'il le fût en plein air, où la surveillance pourrait s'exercer de loin, presque sans qu'il s'en doutât.

Le jeune garçon s'installa donc et son oncle s'assit près de lui :

— Tu sais ce que j'ai promis à ton père, mon ami, nous allons dresser ensemble notre plan d'études, si tu le veux bien. Je donnais des leçons à Martial Claudel, il viendra dorénavant les prendre ici; un peu d'histoire et de géographie, quelques versions; l'histoire naturelle, nous n'en parle-



1. Voir le n° 354 du *Petit Français illustré*, p. 2

rons que pour mémoire, nous avons le temps de nous en occuper dans nos courses. Beaucoup d'arithmétique ; es-tu fort ?

Daniel baissa la tête :

— Pas trop, mon oncle.

— Je m'en doutais, mais comme il faut que je connaisse ta force avant de faire venir Martial, nous allons travailler ensemble. Mitaize, elle, profitera de la leçon.

Mitaize arriva, les mains gardant des traces de farine, se prenant déjà au sérieux dans son rôle de ménagère; cependant, comme tout ce qui était changement lui plaisait, elle se mit à calculer d'assez bonne grâce, tandis que Daniel, les yeux fixés devant lui, cherchait vainement un résultat qui ne venait pas.

C'est que, par là, à quelques mètres, c'était la forêt, et ses profondeurs mouvantes ; sur la lisière, la petite maison du garde et les enfants qui jouaient dans le jardinet; puis, l'étang aux truites dont on devinait la place entre les premières frondaisons, le déversoir duquel s'échappait dans les prés en contre-bas un mince filet d'eau irisé par la lumière.

Et voilà que la solution du problème s'obstinait à rester introuvable, que l'étude lui paraissait ennuyeuse, qu'il lui venait une irrésistible envie de s'enfuir. M. Le Mauduy le devina, se fit lire le problème, critiqua la marche suivie et finalement donna une explication si claire que Mitaize, triomphante, l'acheva la première et cria : « J'ai trouvé », bien avant que Daniel eût déposé sa plume.

— Combien trouves-tu, toi, fit-il?...

— Cinq mille quarante-neuf francs.

Il refit rapidement quelques chiffres et, d'un air détaché :

— Tiens, moi aussi...

L'oncle jeta un coup d'œil sur son cahier et d'un ton sévère :

— Parce que tu l'as posé comme total sans t'inquiéter si tes opérations étaient justes, et elles ne le sont pas. Je t'avertis qu'avec moi, de pareils moyens n'abontiront qu'à te faire punir, car il ne s'agit pas d'employer tes heures d'une façon quelconque, mais d'arriver à réaliser des progrès. Pour la première fois, je me contente de t'avertir; un autre jour, je punirai.

— Mais c'est trop difficile, oncle.

— Un peu de calcul oral, alors.

Ceci alla mieux, chacun des enfants ayant la présence de l'autre pour stimulant. Dany se trouvant dépité d'entendre Mitaize compter plus vite que lui, Mitaize faisant tous ses efforts pour le dépasser, et la leçon de calcul donna de meilleurs résultats que le début ne l'avait fait prévoir. Puis, Mitaize rentra à la maison pour prendre sa couture, Daniel ouvrit son histoire et en revit consciencieusement les premiers chapitres. Il fallait pouvoir répondre tout à l'heure et il ne se souciait pas d'être puni, pas plus que de paraître moins fort que le camarade qu'on lui annonçait.

Quand il eut terminé sa tâche, M. Le Mauduy se leva :

— Vacances complètes maintenant, dit-il. Voyons, sois franc, est-ce donc si dur, le travail ?

— C'est toujours dur pour moi, répondit Daniel, mais aujourd'hui, cela a encore assez bien marché.

— Cela marchera bien ou mal selon que tu auras ou non de la bonne volonté, mon ami; je compte donc que tu en montreras toujours et que je n'aurai à envoyer à ton père que des notes excellentes. Va t'amuser, à demain la version latine.

Il courut, tout d'une haleine, jusqu'au ruisseau qui alimentait l'étang aux truites, sur le bord duquel Yermer lui avait aidé à installer un petit moulin, et, se jetant sur l'herbe toute semée de silènes roses, il s'étendit sur le dos, les mains soutenant sa tête, comme s'il se fut reposé de quelque terrible besogne, et si décidé à ne pas bouger que, malgré lui, ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit profondément.

L'heure du dîner venue, on le chercha partout, on l'appela, rien ne répondit et, comme un fermier venait en hâte appeler M. Le Mauduy près de sa femme malade, tante Marie-Anne, très contrariée du retard de Daniel, proposa de dîner sans lui.

Mais son mari, devinant son inquiétude, n'y consentit pas. Tout à coup, on entendit la voix de Mitaize qui arrivait en criant le long du ruisseau, poursuivie par Daniel, les poings levés. Yermer se précipita et retint le petit garçon au moment où il rejoignait sa sœur, et il reçut à la place de celle-ci le coup de poing qui allait l'atteindre.

— Eh bien ! que signifie ? s'écria l'oncle...

— C'est Mitaize...

— C'est Dany...

— Expliquez-vous tranquillement, si vous pouvez. Depuis quand un garçon bien élevé frappe-t-il sa sœur ?..

— Mon oncle, c'est elle qui a commencé, je vous assure, j'étais là-bas, bien tranquille...

— Je crois bien, il dormait, interrompit Mitaize, narquoise...

— Je fermais les yeux, voilà tout... alors, elle est venue me chatouiller le nez avec de l'herbe.

— Comme si j'aurais seulement pu essayer s'il n'avait pas dormi comme un loir...

— Je me suis levé en colère et je lui ai dit de finir.

— Tu m'as dit : « Finis ou tu recevras un soufflet », et je t'ai répondu . « Je me moque de toi et du soufflet », je m'en moque encore, je ne

l'ai pas reçu, continua-t-elle en le bravant du regard.

— Non, c'est Yermer qui a été frappé à ta place, fit tante Marie-Anne indignée ; vous avez été aussi déraisonnables l'un que l'autre, vous serez donc punis tous les deux.

Les enfants, surpris de cette sévérité inattendue chez la vieille dame toujours si indulgente, n'essayèrent pas de résister ; ils dînèrent en silence et se mirent à leur besogne, sans qu'on eût besoin de le leur ordonner de nouveau. Mme Le Mauduy, les voyant occupés, en profita pour se livrer à divers rangements intérieurs ; du reste, Yermer mettait dans le verger des supports aux pommiers trop couverts de fruits et, en passant près de lui, sa maîtresse lui avait recommandé de l'appeler de suite, si les enfants faisaient mine de s'éloigner.

Ils n'y pensaient ni l'un ni l'autre, paraissant faire assaut de bonne volonté, ce qui ne les empêchait pas de causer à voix basse :

— Mitaize, je ne viens pas à bout de ma version, je ne tiens pas le sens...

— Qu'est-ce que cela fait, dit-elle avec la plus grande tranquillité, est-ce que tu te figures que l'oncle y verra quelque chose? c'est pour se donner des airs de savant, ce qu'il en fait, voilà tout.

— Mais, ma sœur, pour être médecin, on fait ses classes.

— Pour être garde forestier, on n'a pas besoin de les faire, déclara-t-elle ; mais toi, tu n'es qu'un trembleur. Je te dis qu'il n'est pas capable de voir si ta version est bonne ou mauvaise.

— Et s'il le voit?

— Eh bien ! il grondera... la belle affaire ! et nous serons là pour écouter le sermon.

— Je serai puni...

— Ce ne sera pas la première fois.

— Mitaize, tu m'exaspères, je voudrais te sentir à ma place.

Elle se leva, oubliant toute prudence.

— Je ne suis pas mieux que toi, bien sûr ; c'est ta faute si nous sommes ici, et tu ne te figures pas que je m'amuse dans ce vilain trou....

— Moi, je m'y amuse, et s'il n'y avait pas les devoirs, je crois que je m'y plairais tout à fait.

— Mais voilà, il y a les devoirs, ricana-t-elle, et un tas d'autres choses gênantes. Il n'y a pas à dire, mon pauvre Dany, nous sommes en pénitence tous les deux. Tiens, voilà un de mes mouchoirs ourlé ; pas bien... oh ! çà non, mais tant pis, je ne tiens pas à ce que cette vieille méchante femme soit contente.

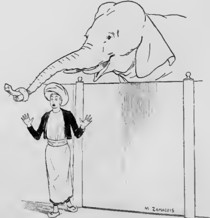
— Il faut être juste, Mitaize, elle n'est pas méchante du tout ; nous lui causons pas mal d'embarras, tu penses, et elle n'a pas l'air d'y prendre garde.

— Parce qu'elle est très flattée d'avoir chez elle les enfants du docteur Servaize. Je parie qu'elle a raconté à toutes les commères des environs que papa est un grand médecin parisien. Et puis, ils ne sont pas riches, je l'ai entendu dire à la bonne, et ils ne doivent pas être fâchés de recevoir l'argent de notre pension.

(*A suivre*). P. F.



« Fais-moi songer, sans faute, à te donner demain un morceau de sucre ».



Le lendemain, à la première heure, l'éléphant avait fait un nœud à son mouchoir !

Variétés.

Bégaiement lunatique. — Un fait bien curieux était signalé dernièrement à un journal anglais par un de ses correspondants de Bénarès. D'après l'observateur, la lune semblerait exercer une influence sur le bégaiement. Ainsi un bègue aurait remarqué que plus la nuit était claire et plus son parler était obscur, tandis qu'au contraire, plus la nuit était obscure et plus sa parole était claire. — Mystère et astronomie!

* * *

Cheval sauteur. — Jusqu'ici les plus beaux sauts de chevaux que nous eussions vus dans les cirques ne dépassaient pas 1m,50; mais il paraît qu'un cheval américain du nom d'*Ontario* laisse bien loin derrière lui ses congénères les mieux doués. Ce cheval extraordinaire aurait, en effet, franchi un obstacle de 2m,10 de hauteur, avec un cavalier de 70 kilogs en selle.

Nous espérons bien que si l'on exhibe quelque jour le fameux cheval dans les cirques d'Amérique, son heureux propriétaire voudra bien lui laisser faire un saut jusqu'en France.



Chiens de guerre ambulanciers. — Pourquoi n'emploierait-on pas, pour la recherche des blessés sur les champs de batailles, les chiens qui dans les montagnes savent si bien retrouver les voyageurs égarés?

On vient de faire, aux États-Unis, des expériences très concluantes à ce sujet. Ainsi l'on a vu un chien retrouver en une demi-heure huit hommes couchés au milieu des buissons et simulant des blessés. A chaque nouvelle découverte, le chien venait retrouver son maître et le conduisait auprès de l'homme étendu sur le sol.

De plus, on a imaginé de munir ces chiens d'une sorte de bât portant une lanterne électrique, ce qui permettrait aux soldats des ambulances de faire des recherches en pleine nuit en suivant leur chien.

* * *

Maximes. — La rue qui s'appelle Demain conduit à la place Jamais (proverbe espagnol).

Il faut faire non ce qu'on a du plaisir à faire, mais ce qu'on sera content d'avoir fait.

Fausses nouvelles (par notre câble spécial). — Nous apprenons que le célèbre docteur Bomba est en train de mener à bonne fin des expériences de laboratoire pour la vaccination du canon Krupp. Si les théories du savant ne sont pas démenties par les faits et s'il trouve la facilité de les appliquer librement dans la pratique, il arrivera sans doute à rendre, par inoculation, le Krupp inoffensif.

* * *

Bizarreries du langage. — Sur un transatlantique ;

« Les cabines sont bien petites, dit un passager à son voisin.

— Comment! monsieur, nous sommes au large et vous vous plaignez d'être à l'étroit! »

REPONSES A CHERCHER

Lettres inconnues. — A chacun des huit mots suivants, ajouter une lettre qui n'y soit pas déjà contenue, et différente pour chacun d'eux, de façon à former huit noms de couleurs :

Orge. — Élu. — Toile. — Ret. — Jeun. — Nager. — Clan. — Roi.

* * *

Étymologie. — Quel est l'origine de l'exclamation « Hourrah! »

* * *

Curiosité historique — A quel époque l'expression « Bête comme la paix » fut-elle très répandue en France? De quelle paix s'agit-il dans cette expression?

Charade.

Mon premier est dans la grammaire,
Chapitre : Adjectifs possessifs.
Mon second dur, ardu, sévère,
Dans la mer forme les récifs.
Mon tout, un empire d'Afrique,
Nous vient, dit-on, des Sarrazins;
Son roi, despote, tyrannique,
Est en guerre avec ses voisins.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMERO 354.

I. Anciennes mesures.

Avant l'adoption du système métrique, la *toise* était, en France, la principale unité de longueur. Elle se divisait en 6 *pieds*, le pieds en 12 *pouces*, le pouce en 12 *lignes*, la ligne en 12 *points*. — Comparées aux mesures actuelles de longueur, les anciennes valent la toise, 1m 949, le pied, 32 cm 484, le pouce, 2 cm. 707, la ligne, 2mm 256 — L'*aune*, unité pour la mesure des étoffes, valait 1m 188. La *lieue de poste*, valait 3898 mètres.

II. Mots francisés.

En Russie l'empereur porte le nom de *tsar*; son palais à Moscou est le *Kremlin*, ses édits s'appellent des *ukases*, les grands seigneurs sont des *boyards*, les distances se mesurent en *verstes*, les paiements se font en *roubles*, en *kopecks*, les condamnés reçoivent le *knout*.

III Mot carré.

O R A G E
R O M A N
A M O N T
G A N S E
E N T E R

Le Gerant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 356. 10 centimes. 21 décembre 1895.

LE

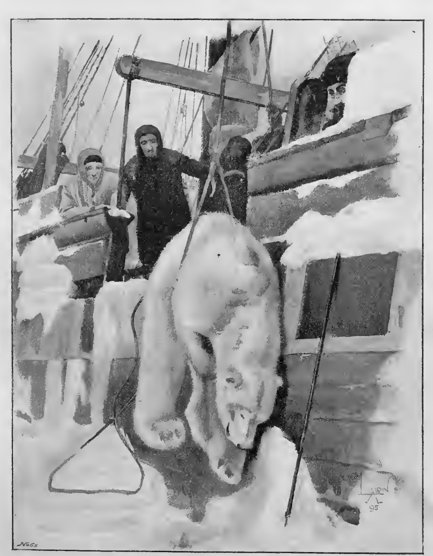
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



En route vers le Pôle. — Le petit Noël des explorateurs.

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

Les Touareg, au singulier Targui, sont des peuplades étranges qui habitent le Sahara : ils ont la peau blanche, parfois même les yeux bleus, ce qui est chez eux un signe de pureté de race, et par conséquent de noblesse. Ils sont vêtus d'étoffes de coton d'un bleu très foncé, qu'on fabrique au Soudan ; ils se coiffent d'une pièce de même étoffe qui forme turban, visière et voile : ce dernier trait leur est particulier; les yeux seuls sont visibles entre les deux plis de ce masque presque noir. L'éclat du soleil, et sa réverbération sur le sable, ont sans doute donné naissance à cet usage, si bien ancré aujourd'hui dans les mœurs, qu'un guerrier targui ne quitte pas même son voile pour dormir, et croirait commettre une grave inconvenance en laissant voir ses traits. Par contre, les femmes sortent à visage découvert, et ont beaucoup d'autorité ; elles sont généralement plus instruites que leurs maris, et ceux-ci les respectent assez pour n'avoir jamais qu'une épouse. Ils comprennent plusieurs classes : des nobles ou guerriers, des serfs et des esclaves, ceux-ci nègres ou captifs de guerre Des peuplades entières sont leurs tributaires, et souvent sont durement opprimées. Les Touareg sont des peuples essentiellement pasteurs, et, parmi leurs nombreux troupeaux, le premier rang appartient aux meharis splendides qui font leur orgueil et qu'ils préfèrent de beaucoup aux chevaux. Mais là n'est point la principale source de leurs revenus, et c'est ici que je reviens à leur rôle au désert.

Ce rôle, mal apprécié par quelques esprits chagrins, est tout d'humanité. Une caravane passe-t-elle, lourdement, pesamment chargée? Vite, le Targui s'offre à la soulager; quatre, cinq, dix chameaux, selon l'importance du convoi, passent avec leurs bagages au pouvoir de la tribu, qui, en échange et par bonne amitié, escortera courtoisement ses nouvelles connaissances jusqu'au territoire du clan voisin. Là, un nouveau cadeau assure aux voyageurs les bonnes grâces des maîtres du pays, lesquels imiteront leurs frères. Grâce à cette coutume patriarcale, qui rappelle un peu les agissements de certains seigneurs féodaux ou de quelques brigands espagnols ou napolitains, la caravane arrive à destination sans encombre, et notablement diminuée, ce qui est toujours appréciable pour les gens pressés que retardent trop facilement d'embarrassants bagages. Que si un convoi malappris refuse d'offrir aux amis voilés les petits présents traditionnels, ceux-ci ne répondent plus de rien : justement froissés de ce manque de délicatesse, ils s'entendent avec les tribus voisines, et... dame! il peut se faire que la caravane n'arrive pas du tout au terme de son voyage. Ce n'est pas la faute des Touareg, peuvent-ils, en bonne justice, faire la police du désert au profit de gens qui ne paient pas ? Ceux-ci en ont pour leur argent : c'est bien fait pour eux.

Cela posé, on comprendra combien ils avaient dû être blessés de la façon d'agir du dernier convoi destiné à Tombouctou. Non seulement on ne s'était pas adressé à eux pour éclairer la route, mais, par une indigne méfiance, chameaux et voyageurs étaient solidement protégés : les spahis meharistes étaient armés jusqu'aux dents, tout comme les soldats indigènes qui escortaient les djemels chargés de vivres et de munitions. Conséquences : d'abord les Touareg avaient été frustrés des « cadeaux » ordinaires; ensuite on leur avait témoigné une injurieuse méfiance ; enfin, comme ils n'avaient pas osé attaquer un aussi imposant cortège, les chiens de Français avaient passé sans encombre. Cela criait vengeance : c'est évident.

Aussi le chef de la tribu qui nous occupe, le très noble Sidi-el-Hadj, avait-il pris immédiatement ses mesures pour venger cet outrage national. Le colonel Verduron était un très brave et très habile officier, mais il était venu depuis peu d'Europe, et n'avait pas les traditions militaires de l'armée d'Afrique, notamment sur le doublement des sentinelles. On entend par là le système par lequel les vedettes forment une chaîne double de cinquante pas en cinquante pas, de façon que ni homme ni bête ne puisse pénétrer à leur insu dans le campement qu'elles gardent. Il en était de même pour la dénudation du pays, que le colonel n'avait pas ordonnée, et qu'en ces régions il faut faire avec le plus grand soin, l'ennemi se servant le plus souvent des buissons et des herbes hautes pour dissimuler sa présence.

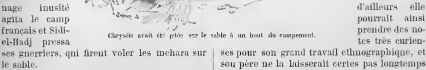
C'est de ces différentes circonstances que Sidi-el-Hadj avait profité. Avec une petite troupe de guerriers choisis, il s'était approché très près de la ville. On ne s'était pas aperçu de ses mouvements, parce que les Touareg opèrent de préférence la nuit, et que ceux-ci, au contraire, bravant sous leur voile l'ardente réverbération du sable, avaient profité de l'heure de la sieste pour traverser l'espace découvert où tout Tombouctou aurait pu les voir. Puis ils s'étaient tapis dans une de ces

1. Voir le n° 355 du *Petit Français illustré*, p. 14

vastes excavations naturelles qui abondent autour de Tombouctou; et là, cachés par un bouquet de palmiers, lentisques, mimosées de toutes sortes, ils avaient attendu patiemment le moment d'un coup de main.

Aussi, quand Chryséis, pour son malheur, s'était approchée du fatal fourré, Sidi-el-Hadj n'avait pas même eu besoin de faire un signe à ses guerriers. Cette jolie petite fille en toilette élégante, ce n'était peut-être pas le profit, mais c'était certainement la vengeance, car il était bien évident qu'elle occupait un rang élevé chez les roumis. Quoi qu'on fît d'elle, on aurait toujours montré à Sidi-Verduron qu'on ne se jouait pas impunément d'un chef targui.

D'ailleurs, il fallait bien se contenter de Chryséis comme butin, car presque aussitôt un gros de cavaliers français se montra vers la ville, des sonneries de clairon se firent entendre, un remue-ménage inusité agita le camp français et Sidi-el-Hadj pressa ses guerriers, qui firent voler les mehara sur le sable.


Chryséis avait été jetée sur le sable à un bout du campement.

Mais la pauvre Chryséis, ficelée dans un burnous, jetée comme un paquet en travers de la haute selle de Sidi-el-Hadj, la pauvre Chryséis n'était point à la noce, et ses impressions de voyage s'enrichissaient la d'un chapitre qu'elle n'avait pas prévu, et qui ne lui paraissait pas drôle. Les conditions dudit voyage étaient, en effet, déplorables. Outre qu'être jetée, jambes de-ci, tête de-là, en travers d'une selle, n'a rien de délicieux en soi, le mehari avait allongé le pas et pris le grand trot : — lisez le grand galop d'un cheval qui aurait des jambes de deux mètres; — et il secouait la malheureuse enfant de façon à lui rompre les os. Telles on voit de tendres feuilles de laitue dans un panier à salade étincelant agité par une main vigoureuse, telle était la fille du colonel Verduron sur le cou du mehari de son ravisseur (ceci est une comparaison pastorale imitée directement d'Homère). De plus, mille circonstances pénibles augmentaient ses souffrances ; le burnous, qui semblait avoir servi à toute la tribu, exhalait une odeur complexe de poil de chameau, de graisse de mouton et de crasse humaine, qui soulevait le cœur; la boîte de fer-blanc dansait au bout de sa courroie, et retombant en cadence sur les reins de la captive, martelait douloureusement le côté qui échappait aux bonds du mehari. Rien ne manquait, en un mot, aux charmes de la promenade.

Cependant la fillette elle-même était plus étonnée, indignée, que très épouvantée de l'aventure. Très énergique au fond, elle n'avait ni perdu connaissance, ni essayé de s'échapper du burnous; elle sentait d'ailleurs que tout effort pour se dégager serait inutile. Mais, pour employer un mot de Jubier, elle *rageait en dedans*, si l'extérieur était à peu près calme. Être enlevée, passe : cela donnait même au voyage d'Afrique un certain ragoût qui n'était pas sans charme; d'ailleurs elle pourrait ainsi prendre des notes très curieuses pour son grand travail ethnographique, et son père ne la laisserait certes pas longtemps en captivité. Mais être enlevée avec un tel sans-gêne, enveloppée dans un manteau malpropre, secouée comme on secoue les colis fragiles sur nos grandes lignes de chemins de fer, cela, c'était au-dessus de ses forces et passait toutes les bornes. Aussi se promettait-elle bien de dire son fait au malappris qui traitait ainsi une Française et une bachelière.

... C'est en pleine nuit que la troupe arriva au douar. Les cavaliers firent agenouiller les chameaux, et mirent pied à terre. Et, tandis que les esclaves prenaient soin des bêtes, le cheik *déballa* Chryséis.

Débarrassée du manteau qui l'étouffait, la fillette apparut, toute rose de colère — et de chaleur — les cheveux ébouriffés, se secouant comme un oiseau au bord du nid, et tout joliment éclairée par le feu qui brûlait au milieu du camp. Autour de ce feu, les femmes s'étaient groupées, comme elles le font souvent, le soir, pour chanter et jouer de la rebaza[1], et l'arrivée

1. Sorte d'instrument à une corde et à archet.

des guerriers avec leur butin avait interrompu le concert. Chryséis formait donc le centre d'un cercle dont les mille yeux s'intéressaient à ses moindres mouvements, comme à ceux d'une bête curieuse. Elle ne se démonta pas, et, d'un regard circulaire, fit le tour de l'assistance. Cela n'était point banal, d'ailleurs. Au premier rang du cercle, Sidi-el-Hadj s'appuyait familièrement sur l'épaule d'une jeune femme assise à ses pieds : une grande et belle créature, à la peau blanche, aux yeux bleus, signe de noblesse, aux magnifiques cheveux d'un blond doré, fière et élégante de traits et de taille : Mme Sidi-el-Hadj, en un mot, de son petit nom Aouka. Et tout autour d'elle Chryséis vit le même spectacle : les guerriers debout, voilés, grands, élancés, presque terrifiants dans leur aspect mystérieux; et, près d'eux ou à leurs pieds, des femmes aux cheveux et aux yeux clairs, « blanches comme des chrétiennes, » vraies fleurs du désert écloses dans les sables de feu. De beaux enfants se jouaient autour du brasier, ou riaient dans les bras de leurs mères; tandis qu'au plus haut du ciel la lune blanche versait sur le désert sa lumière d'argent : c'était un tableau inoubliable...

Mais Chryséis n'était pas en train d'admirer le pittoresque du campement : cela se comprend un peu, vu sa situation particulière. Toute à son exaspération, elle se tourna vers le cheik, qu'elle reconnut tout de suite pour le maître de céans, et lui adressa la parole avec une véhémence et une indignation qui parurent beaucoup amuser le Targui. Dans ses yeux durs, qui brillaient seuls entre les plis de son voile, passait une gaîté inaccoutumée en écoutant les reproches et les adjurations passionnées de la fillette. Il se pencha et dit un mot à Aouka, qui éclata de rire, et toutes les femmes firent chorus : quant aux guerriers, ils ne rient jamais, mais on vit leurs yeux sourire.

Chryséis vit qu'on se moquait d'elle, et sa rage redoubla. Elle frappa du pied, et s'avançant furieuse vers le cheik, lui mit sous le nez ses deux petits poings fermés.

Cette pantomime se comprend dans toutes les langues ; mal en prit à Chryséis de l'avoir employée : Aouka se dressa, blanche de colère, et lui asséna deux soufflets qui lui apprirent que l'air du Sahara vaut au moins autant que le fer Bravais pour développer les muscles des jeunes femmes.

Quant au cheik, il souriait toujours, mais son regard était devenu très dur, et, sur un mot de lui, Aouka fit un signe : deux esclaves bronzés saisirent Chryséis, lui ficelèrent les pieds et les mains malgré ses cris et sa résistance, et l'emportèrent comme une plume, loin dans l'ombre des tentes, à l'autre extrémité du campement. Là, ils la jetèrent sur le sable, à côté des chameaux endormis, et la laissèrent seule exhaler sa colère et son désespoir.

Merced.

C'était la nuit, la nuit d'Afrique, splendide et silencieuse; la lune avait fui, là-bas, derrière les collines du couchant, mais l'écrin divin diamantait de tous ses feux l'étendue immense. Les étoiles paisibles luisaient comme des flammes dans le ciel sombre, et sur le désert endormi tombait une fraîcheur presque glaciale. Rien de brusque, en effet, comme le changement de température du jour à la nuit dans ces pays secs et sans nuages, où les brumes de l'air ne viennent pas s'interposer pour empêcher le rayonnement de la chaleur terrestre.

Là-bas, derrière les tentes, à côté des bêtes endormies, la fille du colonel se tordait sur le sable, dans un paroxysme de rage exaspérée. Ses liens lui meurtrissaient les membres; elle avait froid sous ses légers vêtements; mais, plus cruellement que le froid et que ses meurtrissures, elle ressentait l'affront qu'elle avait reçu. Souffletée! on l'avait souffletée, elle! Et c'était une femme sauvage, une femme de voleur, qui l'avait ainsi traitée! Et on l'avait jetée là, avec les animaux, comme une ferraille au rebut, sur un signe de cette créature!

Elle en criait de colère, et des larmes perlaient dans ses yeux assombris. Oh! si elle la tenait, cette Aouka!... Mais que ces cordes lui faisaient donc mal! et comme elle avait froid!... Qu'allait-elle devenir, au milieu de ses ravisseurs? que feraient-ils d'elle?... Et la terreur se glissait maintenant dans ce cœur orgueilleux, une vraie terreur de petite fille craintive... Et, n'y tenant plus d'effroi et de désespoir, elle se mit à gémir tout haut :

— J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur!

— Chut! tais-toi, ne réveille pas les maîtres, ils te battraient, dit en sabir, tout près d'elle, une voix très douce, une voix d'enfant.

Une forme svelte et mignonne se dessina plus noire dans les ténèbres, tandis qu'une main petite, mais adroite, desserrait les nœuds de ses poignets.

— Qui es-tu? dit Chryséis stupéfaite. Défais les nœuds tout à fait : ne comprends-tu pas qu'ils me gênent?

Elle avait si bien l'habitude de commander, l'aimable enfant, que le naturel reprenait tout de suite le dessus.

— Oh! si! je le comprends, répondit la voix avec un rire contenu Mais si je les défais, je serai battue aussi, sans que tu y gagnes grand'-chose : c'est inutile

Les yeux de Chryséis s'habituaient à présent, et distinguaient la silhouette d'une fillette mignonne, plus jeune qu'elle probablement,

tant elle paraissait délicate et fragile. Elle s'assit sur le sable à côté de la captive, et, l'aidant à se soulever, l'appuya contre elle, ce qui soulagea un peu Chryséis. Puis elle l'enveloppa, et elle-même en même temps, d'une couverture mince et usée, mais que la prisonnière apprécia à sa valeur.

— Là! dit-elle alors, es-tu mieux?

— Oui, je te remercie. Mais j'ai grand'faim. Chez Chryséis, l'estomac ne perdait jamais ses droits : elle estimait, avec assez de raison, d'ailleurs, que ceux-là sont au moins aussi imprescriptibles que les Droits de l'Homme. Sa compagne, sans avoir un égal développement intellectuel, semblait à ce sujet partager sa manière de voir, car elle répondit :

— Nous allons souper ensemble; j'ai apporté mon dîner, que nous partagerons, et nous causerons en même temps.

Elle lui mit une datte dans la bouche, en riant gentiment. Chryséis n'avait pas envie de rire, et trouvait pénible de recevoir la becquée comme un baby : mais elle n'avait pas le choix et l'estomac criait désespérément. Elle accepta donc les dattes de sa compagne, sans lui rien dire de désagréable, ce qui était très beau de sa part, pendant que la fillette jasait :

— Je suis Espagnole, moi. Toi, tu es Française, à ce qu'il me semble ; tu ne me comprends peut-être pas très bien, parce que je vois que tu ne sais guère le sabir; mais tu t'habitueras et nous causerons bientôt facilement.

« Tu t'habitueras! » Cette idée saugrenue fit sauter Chryséis :

— Je ne m'habituerai pas du tout, répliqua-t-elle sèchement. J'espère bien ne pas rester ici assez longtemps pour cela. Tiens! cette datte est véreuse : ne pourrais-tu les mieux choisir?

— Je ne les choisis pas; on me les donne quand il en reste... En voici une autre... Tu y resteras peut-être bien plus que tu ne veux, ma pauvre amie. Ainsi, moi, il y a quatre ans que je suis l'esclave d'Aouka, deux ans que je suis, en réalité, la servante de toute la tribu : je t'assure pourtant bien que je n'aurais pas été fâchée de m'en aller depuis longtemps.

G. M.

(*A suivre.*)

Les étrennes du facteur.

Il y a quelques années, j'eus la curiosité de savoir ce que pouvait exactement rapporter « les étrennes » au facteur, à ce quotidien et infatigable serviteur, qui, mieux que le gendarme, aurait dû être surnommé Pandore, lui dont la boîte contient indistinctement toutes les bonnes et les mauvaises choses!

Quand on s'apitoie sur le dur service de cet humble employé et sur l'exiguïté de ses appointements, les malins clignent de l'œil et disent : « Pas beaucoup de fixe, c'est vrai, mais ces gaillards-là ont les étrennes!... »

Je voulus savoir une bonne fois pour toutes quel Pactole roulait dans leur caisse pendant cette fin de décembre, et je revins de mon enquête légèrement déconfit.

Non! ce n'est pas gai d'aller porter des calendriers aux gens, et ce n'est pas non plus aussi lucratif qu'on le pense. D'abord, le public a la manie de faire revenir plusieurs fois le collecteur. Est-ce pour reculer le plus loin possible une échéance? Est-ce avec la mauvaise arrière-pensée que l'intéressé se lassera? Toujours est-il que dans les maisons bourgeoises la bonne répond souvent trois ou quatre fois de suite : « Madame n'est pas là... Monsieur ne m'a pas laissé d'ordre... repassez! » Il n'est pas rare que ce soit « madame » elle-même qui ouvre la porte et affirme, dans son négligé du matin, que la patronne n'y est pas. Le facteur, qui a fait signer la veille à son interlocutrice un reçu de lettre chargée, dissimule un sourire, salue poliment et s'en va. A la quatrième visite il « étrennera » enfin. Les pièces de cent sous, dans la classe moyenne, indiquent déjà des donateurs très généreux ; elles sont rares. Combien de locataires payant 3 et 4 000 francs de loyer se contentent de donner 2 francs, 1 franc même! C'est à n'y pas croire.

Aussi le facteur n'aime-t-il pas beaucoup la collecte aux étages inférieurs. Il prétend que souvent on y froisse son amour-propre. L'un d'eux me disait : « On n'en a pas pour ses humiliations. » Par contre, tout en haut de l'escalier, on le reçoit comme un ami, on lui donne tout de suite, sans ambages, la pièce qui lui est réservée, en l'accompagnant d'une poignée de main. En proportion, les pauvres donnent infiniment plus aux facteurs que les riches, et cependant ils reçoivent bien moins de lettres.

A Paris, l'arrondissement de Cocagne pour le facteur, c'est celui de la Bourse. Là, il y a un tas de grosses administrations, de maisons de banque et de commerce qui inscrivent les étrennes postales dans leur budget de fin d'année. L'employé qui les paye exécute un ordre, il n'y a donc pas lieu de balbutier et de tourner son képi entre ses doigts pour entrer en matière. Les quartiers du centre rentrent plus ou moins dans cette heureuse catégorie

mais dès qu'on s'éloigne, la récolte devient plus maigre et plus pénible.

Si le facteur des lettres n'est pas toujours enchanté, que dira le facteur des imprimés,



qui passe en second, et le facteur du télégraphe qui arrive en troisième?

J'ai eu la curiosité de suivre un de ces derniers dans une partie de sa tournée, voici les résultats :

La rue de l'Abbaye tout entière nous a rapporté 7 francs 35 centimes. Dans une maison, le concierge nous a interdit l'entrée ; dans une autre, le cerbère nous a permis de sonner au rez-de-chaussée, mais défendu de monter aux divers étages. Je tairai le nom de ces obscurs mais cruels pipelets, qui mériteraient cependant bien d'être désignés à la vindicte des rapins.

Le tiers de la rue du Four-Saint-Germain a rendu quinze francs. La rue Bonaparte est habitée par un certain nombre de députés, sénateurs et autres hommes publics, qui font assez grand usage des télégrammes ; à la date de notre visite, aucun des législateurs n'avait donné d'étrennes au facteur des télégraphes, sauf un qui avait remis cinq francs. Un autre a l'habitude de remettre dix centimes à chaque petit bleu qu'on lui porte... des douzièmes provisoires !...

Tout cela n'est pas brillant, mais il y a tant et tant de monde à Paris, qu'à force de récolter quarante sous par-ci, dix sous par-là, la tirelire se remplit tout de même et, quand on la brise le jour de l'an, entre camarades du même service, les postiers y trouvent encore, suivant les quartiers, de 200 à 400 francs pour chacun, et les télégraphistes de 30 à 150 francs, après prélèvement du prix des calendriers fournis.

Celui qu'il faut plaindre pour de bon, ce n'est donc pas surtout le facteur parisien, c'est le facteur rural qui, par le froid et la neige, va chercher ses gratifications de ferme en ferme. A l'approche du jour de l'an, il offre un aspect curieux. Son sac déborde de lettres et de journaux ; il a en outre deux ou trois paquets ficelés qu'il porte au bras ou au bout d'un bâton, plus le sac de toile contenant les calendriers à distribuer. Il ne peut, comme son collègue de la ville, commencer sa tournée plusieurs semaines à l'avance ; le paysan n'est jamais pressé de délier les cordons de sa bourse : il faut le prendre à propos, le jour où le mot « étrennes » est dans toutes les bouches. Le piéton arrive, dépose sa charge de mulet, s'essuie le front, souhaite la bonne année et offre son calendrier. Le paysan feint de confondre le facteur avec le colporteur marchand d'almanachs, il débat le prix. Enfin on tombe d'accord pour une pièce de cinq sous. Tope là ! en voilà pour jusqu'à l'année prochaine.

La moyenne des étrennes des facteurs ruraux n'atteint pas cinquante francs.

G. T.

La fête de Noël en Moravie. — En Moravie, quand vient la Noël, des pauvres gens, descendus des montagneuses frontières de la Hongrie, s'en vont à travers les petites villes, les bourgs et les villages, promenant et montrant de maison en maison une crèche où figurent les personnages traditionnels : l'Enfant-Jésus, la Vierge et saint Joseph, les rois mages et l'âne et le bœuf. Partout ces pauvres gens sont bien accueillis, et, en échange du pieux spectacle qu'ils accompagnent de Noëls populaires chantés sur d'anciennes et naïves mélodies, ils reçoivent quelque menue monnaie, des gâteaux et des fruits.



La fête de Noël en Moravie. (D'après une composition de A. Mucha.)

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

Daniel parut surpris :

— Je suis certain qu'on ne paie pas pour nous, dit-il, et il ne faut pas dire cela, Mitaize, l'oncle ne nous a emmenés que pour rendre service à papa.

— Fameux service, riposta-t-elle ; moi, je suis bien décidée à ne pas m'éterniser ici ; hier encore, je pensais pouvoir m'y plaire, mais je vais écrire à maman de nous rappeler.

— Comment feras-tu parvenir ta lettre ? à moins d'être un oiseau, il te faudra la donner au facteur devant tante Marie-Anne.

— Que les garçons sont stupides ! fit-elle, comme si Yermer n'était pas là !... C'est lui que je chargerai de porter mon billet au facteur, sur la route, en le priant de l'affranchir.

— Tu as donc de l'argent, toi ?...

— Certainement, j'ai emporté ma bourse ; tu l'as fait aussi, je pense ?

— Oui, mais il me reste à peine quelques francs ; j'avais presque tout dépensé ces derniers temps.

Il hésita une seconde, puis :

— Dis donc, Mitaize, si tu écris, ne dis pas à maman trop de mal de l'oncle et de la tante ; elle les aime beaucoup, cela lui ferait de la peine, et puis elle ne te croirait pas...

Mitaize haussa les épaules avec dédain :

— Je lui dirai ce qu'il faudra, dit-elle de son ton le plus sec, et le collégien n'insista pas.

Son naturel un peu lourd le prédisposait à subir toujours l'influence d'autrui, et c'était une des contradictions de son caractère, d'habitude si rebelle à la règle et à l'obéissance.

Tante Marie-Anne avait reparu en secouant les derniers grains de poussière incrustés sur son tablier. Elle donna un coup d'œil et un encouragement au travail du petit domestique, puis elle regagna sa place ordinaire et déroula son tricot :

— Avez-vous fini, mes enfants ?...

— Oui, ma tante, fit Marguerite avec effronterie, Dany vient d'achever et il ne me reste que deux ou trois points à faire.

— Voyons cela... oh ! fillette, quels ourlets !... mais la plus petite élève de notre école de village plierait mieux les siens.

— Cela se comprend, ma tante, ces petites apprennent leur métier, moi je n'ai pas besoin de savoir coudre.

Mme Le Mauduy croisa ses bras sur son fichu à franges :

— Mais tu déraisonnes, ma fille, s'écria-t-elle, car je ne veux pas croire que tu te moques de moi. Qu'es-tu donc pour n'avoir pas besoin de savoir travailler ? Te figures-tu que, si tu ne sais pas te servir toi-même, tu seras capable de commander ? Rien ne prouve même que tu auras jamais à commander ; bien d'autres que toi, élevées dans l'aisance, se sont réveillées pauvres et ont dû tirer parti de leur travail. Tu n'es pas sotte, tu es vive, adroite, et tu ne veux pas te servir de ces qualités, tu n'écoutes aucun conseil, et, au lieu d'apprendre ce que je cherche à te montrer, tu préfères perdre ton temps. Ce n'est pas répondre aux désirs de ta mère, et, si tu continues, je penserai que tu as un bien mauvais cœur.

La petite retenait ses larmes à grand'peine ; très sérieusement, elle croyait déroger en s'appliquant à un modeste travail d'aiguille ; jamais les fillettes qu'elle rencontrait aux cours ne parlaient entre elles d'autres tâches que de leurs leçons de piano ou de dessin ; deux ou trois brodaient sur de la peluche ou terminaient une tapisserie achetée échantillonnée. C'était tout. Aussi ce n'était pas sans un secret mépris qu'elle voyait sa mère occuper ses heures, dans sa chambre de malade, à de fins raccommodages ou à des travaux de couture ; ces habitudes laborieuses lui paraissaient un reste d'éducation campagnarde dont Mme Servaize, si distinguée pourtant, n'aurait pu se défaire ; elle en souffrait pour sa mère comme d'un défaut dont celle-ci n'avait point conscience, et toutes les exhortations de la jeune femme étaient restées sans effet. Mesdemoiselles telle ou telle ne travaillaient pas de leurs doigts ; elle ne travaillerait pas davantage, sa petite cervelle vaniteuse l'avait ainsi décidé sans appel.

Mme Le Mauduy la regardait tristement, se demandant, comme se l'était déjà demandé son mari, si l'on pourrait mener à bien l'œuvre entreprise : déraciner les idées fausses, découvrir le bon sentiment auquel on pourrait s'adresser pour toucher la petite, rendre enfin celle-ci moins orgueilleuse.

Certes, elle avait bien élevé Laure Servaize, mais que la tâche avait été facile. Laure était douce, aimable, obéissante ; pourquoi la maladie la forçait-elle à remettre en des mains moins attentives que les siennes la surveillance de ses enfants ?... Pourquoi la foire aux vanités tient-elle aujourd'hui ses assises partout, et pourquoi fallait-il que les enfants eux-mêmes fussent admis à y figurer ?...

Mais ce n'était point le procès des temps

1. Voir le n° 355 du *Petit Français illustré*, p. 21

qu'il fallait instruire, mieux valait essayer de guérir Mitaize de l'orgueil démesuré qui la rendait insupportable, sans qu'elle s'en doutât. Elle prit donc les deux mouchoirs et commença, sans rien dire, à défaire les ourlets mal cousus.

— Ma tante, je ne pourrai certainement pas mieux, déclara Mitaize d'un ton agressif.

— Cela ne te fait pas honneur, ma mie, mais puisque tu me le dis, je te crois; aussi vais-je refaire de suite ces ourlets: j'ai l'intention de faire taire pour reconnaître bravement ses torts; elle préféra donc laisser croire à Mme Le Mauduy qu'elle ne savait réellement pas assez coudre, et se borna à suivre attentivement la marche du travail qui s'achevait.

Cependant, M. Le Mauduy débouchait du bois et Daniel, repris de certaines craintes, commençait à regretter de s'être donné si peu de peine; il le regretta bien davantage quand le vieillard, débarrassé par Yermer de son bâton ferré



Mme Le Mauduy prit les mouchoirs pour défaire les ourlets mal cousus

donner ces mouchoirs à Yermer, et je ne veux pas l'humilier en lui laissant croire que je les lui donne parce que je n'en voudrais pas moi-même.

Mitaize se mordit les lèvres :

— Vous êtes trop bonne pour lui, ma tante!...

— Pas du tout. Yermer fait énormément de besogne; il ne ménage pas ses peines, et je tâche de l'en récompenser de temps à autre par de légers cadeaux. Ce ne serait pas bien de lui donner des objets de rebut.

Cette fois, la petite fille baissa la tête; tante Marie-Anne avait frappé juste en lui faisant pour ainsi dire toucher du doigt le ridicule de ses prétentions. Ce n'était plus Mitaize qui dédaignait une besogne trop humble à son gré, c'était la propre besogne de Mitaize qu'on dédaignait; c'était presque Mitaize elle-même.

Son amour-propre se révoltait contre la leçon, et elle n'était pas encore disposée à le et de son manteau, eut pris place dans le large cercle d'ombre formé par les branches du noyer.

Ce ne fut pas un sermon, comme disait Marguerite, qui accueillit le travail du paresseux, mais un franc éclat de rire :

— Oh! oh! Dany, mon garçon, quel galimatias! Avoue que tu as eu des distractions et que tu n'as pas travaillé du tout. Enfin, par ce beau soleil, tu as des excuses, ne serait-ce que celle de me sentir loin... mais, puisque, tous ces jours-ci, je devrai m'absenter pour voir ma malade, je me suis arrangé de façon à ce que mes sorties ne nuisent pas à la régularité des heures d'études. L'instituteur de Saint-Jean viendra tous les matins te donner une leçon de deux heures, que Martial partagera. Une fois par semaine seulement, Yermer vous conduira, à la ville, chez un professeur du lycée.

Mitaize adressa à son frère un coup d'œil

et une grimace qui signifiaient clairement :

« Avais-je raison, est-il capable de corriger un devoir latin ? »

Mais le malin vieillard, qui n'avait rien perdu de leur pantomime, continua :

— Pourtant, comme il serait impossible de présenter à un professeur une copie comme celle-ci, je reverrai les thèmes et les versions, cela me rappellera mon jeune temps.

Daniel se résigna d'assez mauvaise grâce à cet arrangement ; ce compagnon qu'on lui imposait l'ennuyait fort ; pourvu, au moins, qu'il ne fût pas trop avancé... bah ! un petit paysan, ce n'était guère probable. Mais, en y réfléchissant bien, il allait lui rester une bonne partie de ses journées, et il suffirait de bien employer sa matinée pour être libre le reste du temps.

Il se résolut donc à tenter un véritable effort pour dompter sa paresse et arriver à un progrès.

Le lendemain, à l'arrivée de Martial et du maître annoncé, il se mit à l'œuvre avec une docilité extrême et, au grand étonnement de l'oncle, M. Gérard se déclara satisfait de ses deux élèves.

« Feu de paille » pensait M. Le Mauduy.

Mitaize pensait de même, très vexée au fond de cette lubie de M. son frère ; Dany travailleur ne serait plus Dany, c'est-à-dire le garçon facile à mener qu'il était, le camarade toujours prêt aux amusements de toute espèce. Ah ! la vie serait agréable, s'il fallait le voir s'appliquer à des devoirs insipides, lutter d'émulation avec ce petit Martial, au lieu de s'unir tous les deux pour jouir de ce qui, en somme, était des vacances, et forcer les deux vieillards à les laisser tranquilles !

Enfin, elle le laisserait à ses bonnes résolutions, cela ne durerait pas, elle en était sûre.

En attendant, le lendemain était jour de congé complet, on partait de bonne heure avec Martial et ses trois petites sœurs pour les hauteurs de la Bure. M. Le Mauduy, en passant, verrait sa malade et rejoindrait la bande un peu plus tard dans le bois de la Crenaie, où l'on devait trouver quelques gamins de Saint-Jean, appelés comme renfort pour rapporter les paniers remplis de myrtilles.

Daniel se réjouissait franchement et Marguerite elle-même daigna trouver l'expédition à son gré. Avant de se coucher, elle vaqua même sans bruit à quelques apprêts que l'entrée de sa tante lui fit interrompre très vite, et elle se mit au lit, pour ne faire attendre personne quand l'heure du réveil sonnerait.

Dès l'aube, Marguerite était debout, vêtue de son sarrau le plus froissé, comme sa tante le lui avait recommandé, car la récolte des myrtilles ne va pas toujours sans quelque dommage, quelques taches noires aux vêtements, quelques déchirures de ronces ; mais lorsqu'on fut prêt, que Martial et Yermer eurent poussé jusqu'à la maison forestière pour presser les marmots en retard, Mitaize grimpa l'escalier en courant et reparut, deux minutes après, étroitement enveloppée de son manteau de pluie.

— Il fait frais ce matin, ma tante, je prends mes précautions.

Mme Le Mauduy approuva du geste en lui criant : Bonne promenade ! mais la fillette n'entendait plus, elle rejoignait en courant le groupe qui tournait déjà le coin de la route forestière.

On marchait d'un bon pas, sauf Daniel qui, toujours peu pressé, s'attardait à couper des baguettes dans les haies, lançait des pierres aux corbeaux qui sautillaient dans les champs ou agaçait devant les fermes les chiens de garde qui tiraient sur leurs chaînes en aboyant.

Marguerite, très digne, avait ouvert une vaste ombrelle rouge, ne se trouvant sans doute pas assez abritée par son chapeau de paille, et, comme on passait le long d'un pré, quelques vaches levèrent la tête, prises d'inquiétude.

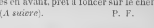
— Marguerite, ferme ton ombrelle, fit M. Le Mauduy, le troupeau de Saint-Jean est par ici.

— Je ne suis pas peureuse, mon oncle.

— Fais ce que je te dis, n'est-ce pas, ordonna-t-il en la regardant de cette façon à laquelle on ne résistait pas.

Elle obéit donc lentement, à regret, puis elle se mit à faire tourner sur son épaule l'ombrelle repliée pour bien montrer qu'elle n'obéissait qu'autant que la chose lui plaisait. Mais, de l'autre côté de la haie de clôture, un peu en contre-haut, un trot pesant martelait le terrain, et, comme on passait devant une large trouée dans la haie, la tête menaçante du taureau apparut, le muffle couvert d'écume, les cornes en avant, prêt à foncer sur le chemin.

(*A suivre*). P. F.



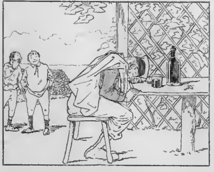


Arithmétique pratique.



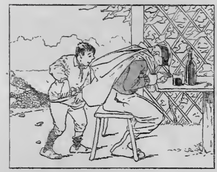


Mamz'elle Victoire ayant prié Camember d'aller lui chercher des pommes de terre à la ferme, le sapeur s'empresse, mais ne peut s'empêcher de trouver la route longue et le soleil cuisant. Heureusement qu'au loin il aperçoit une auberge ..

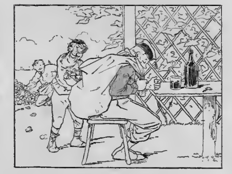


— Tiens, dit Anatole à son ami François, veux-tu que je te prouve que la somme d'un tas de petits nombres tout petits peut être très grande ?

— Je veux bien, répond François.



Commencement de la démonstration.



Suite de la démonstration.





Re-suite de la même.



Ce qu'il fallait démontrer (C. Q. F. D.).

Variétés.

Bambous comestibles. — On croit généralement que les bambous ne peuvent être utilisés dans nos pays que pour la fabrication des cannes ou des meubles. Or, un médecin français qui eu cultive, dans le département de Maine-et-Loire, a fait cuire les plus jeunes et les plus tendres pousses de ces végétaux ; il les a accommodées à la sauce blanche (comme des asperges?) et a fini par leur trouver une saveur analogue à celle des choux de Bruxelles (!) mais plus fine. Un autre avantage de ce comestible serait d'être sain, facile à digérer et très économique.

On sait, d'ailleurs, que les Chinois et les Japonais consomment le bambou d'une manière habituelle et ne s'en trouvent pas mal, ce qui est fort possible, mais constitue tout de même une faible recommandation. Depuis que des voyageurs ont raconté que les Célestes ne dédaignaient pas de jeunes chiens confits dans l'huile ou des sangsues accommodées a la sauce tomate, beaucoup de gens ont gardé quelque méfiance a l'endroit de la cuisine des pays d'Extrême-Orient.

***

Les famines dans l'Inde. — Nous avons de la peine à nous imaginer, nous autres Européens qui vivons dans des pays où les chemins de fer et la navigation répartissent si rapidement les produits de la terre, que des milliers d'individus puissent mourir en même temps de faim. Et cependant cela n'est que trop vrai pour certaines contrées. Ainsi dans l'Inde, on a compté, depuis cent-vingt-deux ans, plus de dix-sept grandes famines.

Madras perdit 200 000 habitants sur 500 000 en 1832-33. En 1837, dans l'Inde septentrionale, il y eut au moins 800 000 victimes; en 1860-1861, dans le Nord-Ouest, il périt au moins 500 000 personnes. En 1865-1866, à Orissa seulement, il est mort un million d'individus.

Ces épouvantables famines, qui rappellent les grands fléaux du moyen âge, sont dues le plus souvent a la sécheresse. Il suffit, en effet, de la cessation précoce des pluies pour faire manquer la récolte du riz, qui constitue presque la seule alimentation des indigènes.

***

Contre les gerçures. — Avec l'hiver et par les temps froids, les mains et les levres se gercent et se coupent. Voici la recette très simple d'une bonne pommade qui guérit les gerçures et qui peut même en prévenir la formation : cire vierge, 12 gr.; huile d'olive, 66 grammes. Faire fondre la cire sur un feu doux ; y ajouter l'huile ; bien mélanger et laisser refroidir.

***

Babylas photographe. — Notre ami, de passage a Paris ces jours derniers, est allé prendre une vue de l'Arc de triomphe. Ayant avec soin disposé son objectif et réglé la mise au point, il élève la main vers le monument et, grave, lui fait cette recommandation suprême :

« Et maintenant, attention : ne bougeous plus ! »

***

Réponse à tout. — Le fusilier Pitou va chez un pharmacien demander du laudanum pour son colonel :

— On ne donne pas du laudanum au premier venu.

— Mais je ne suis pas le premier venu, puisqu'il y avait six personnes avant moi!

— Oui, mais il faut une ordonnance.

— Mais puisque c'est moi l'ordonnance du colonel!

Le pharmacien, affolé, a donné le laudanum.

RÉPONSES A CHERCHER

Petit casse-tête. — Avec chacun des groupes de lettres suivants former un mot; puis mettre les mots trouves dans un ordre tel qu'ils forment un trés connu et très joli vers de Voltaire :

etelospis ce carge la tes la tes evasiy que l' à pitres au

***

Étymologies florales. — D'où vient le nom de *Souci*, et comment s'écrivait autrefois le nom de cette plante ?

***

Question littéraire. — Parlant d'un personnage très insinuant, quelqu'un veut faire à ce sujet une citation, et dit :

« Laissez-lui mettre un pied chez vous,
Il en aura bientôt mis quatre. »

Pourquoi ces deux vers ainsi travestis sont-ils absurdes, et comment faut-il les rétablir ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 355.

I. Lettres inconnues.

Orge	et	u	font	rouge
Elu	—	b	—	bleu
Tode	—	v	—	violet
Ret	—	v	—	vert
Jeun	—	a	—	jaune
Nager	—	t	—	grenat
Clan	—	b	—	blanc
Roi	—	n	—	noir

II Étymologie.

Selon Littré, l'exclamation « Hourrah ! » vient du slave *hu-raj*, qui signifie « eu paradis », d'apres l idée, tres générale chez toutes les races guerrieres, que l'homme qui meurt en combattant va droit au paradis.

Toutefois, on a propose une autre explication d'apres laquelle *urah*, serait l'impératif du verbe turc *urmak*, qui signifie « tuer ». Les janissaires, rangés en ordre de bataille, poussaient ce cri devant leurs chefs pour sommer ceux-ci de les conduire au combat.

Il résulterait de cette dernière étymologie, que l'exclamation que les Allemands emploient aujourd'hui dans le sens de « Vivat ! » signifie exactement « A mort ! »

III. Curiosité historique.

Par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé en 1748, et qui mettait fin à la guerre dite de la Succession d'Autriche, la France de Louis XV et de Mme de Pompadour faisait, sans compensation et avec une générosité naive, le sacrifice de ses plus belles conquêtes. L'opinion publique, en France, ne s'y trompa pas, et, apres les premiers jours de satisfaction et même d'allégresse, ce dicton courut sur toutes les lèvres . « Bête comme la paix. »

IV. Charade.

Maroc.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 357. 10 centimes. 28 décembre 1895.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Chryséis au désert — La valse finie, la malheureuse dut passer à la polka.

Chryséis au désert (*Suite*)[1].

— Deux ans !.. servante de la tribu ! s'écria Chryséis suffoquée. Mais tu devrais comprendre que je ne peux pas rester ici deux ans, ni servir ces gens-là, moi, je n'ai pas été élevée pour cela. Comment peux-tu faire des comparaisons pareilles ?

— Que tu aies été élevée ou non pour cela, le cheik n'y regardera guère, fit la petite en secouant la tête. Mais je ne fais pas de comparaisons, je t'assure : je vois bien que tu es une demoiselle. Moi, je n'ai guère été instruite, parce qu'on n'a pas pu m'envoyer à l'école. Chez nous, à Xérès de la Frontera, nous étions devenus très pauvres, parce qu'il y avait une vilaine petite bête qui avait mangé toutes nos vignes[2]. Alors mes parents ont vendu leurs terres, qui ne valaient plus rien, et qui du reste n'étaient pas grandes ; et nous sommes venus en Algérie, chez les Français du pays d'Oran, pour cultiver l'alfa sur les plateaux. Seulement, nous sommes allés le plus au sud possible, parce que les terrains n'y sont pas chers. En attendant que nous en trouvions d'assez bon marché pour nous, nous nous louions aux propriétaires ; moi je coupais déjà très bien l'herbe dure. Mais voilà qu'une belle nuit, la ferme alsacienne où nous étions pour le moment est attaquée, incendiée : un massacre, une horreur, enfin ! C'était une tribu de Touareg, qui faisaient une razzia. Le père Kessner et la bonne mère Salomé ont été égorgés ; mon père, ma mère, tués en voulant me défendre, et moi, emmenée pêle-mêle avec les troupeaux : le cheik me voulait pour amuser sa fille Aouka. J'avais onze ans alors, j'en aurai bientôt quinze. L'année dernière, Aouka s'est mariée avec Sidi-el-Hadj, et nous sommes venus dans le sud : voilà ! Seulement la vie est dure, ici, car Aouka n'est pas bonne, et je suis, comme je te l'ai dit, la servante de tout le monde.

Chryséis ne répondit pas tout de suite : évidemment ses réflexions étaient amères. Enfin elle reprit :

— Que veulent-ils faire de moi ? le sais-tu?

— Une esclave, comme moi, répondit la petite Espagnole. Je les ai entendus discuter là-dessus : le cheik voulait te vendre aux marchands arabes qui vont vers l'Égypte, mais Aouka n'a pas voulu : elle ne me trouve pas assez forte pour tout faire, et d'ailleurs elle a déclaré qu'elle te voulait, que tu lui plaisais. Cela ne veut pas dire qu'elle sera bonne pour toi, au contraire.

— Elle me plaît aussi, répondit Chryséis, les dents serrées, et si je pouvais l'étrangler de ma main, je n'y manquerais pas.

— *Santa Virgen!* veux-tu te taire ! s'écria la petite, effarée, en faisant un signe de croix. Te voilà juste comme elle quand elle est en colere !... As-tu soif? j'ai un peu de lait.

— Donne... Qu'il est mauvais ! c'est l'ordinaire de chaque jour, cette espèce de nourriture ?

— Je n'en ai pas toujours autant : il m'est arrivé de voler des os aux slouguis[3].

Chryséis frissonna. Quelle vie allait être la sienne !... Oh ! mais, cela ne durerait pas longtemps, heureusement ! et son père viendrait bientôt la délivrer. Son père ! quelle joie de le revoir ! d'être arrachée par lui à cet enfer ! Pour la première fois elle s'aperçut qu'un père est parfois bon à quelque chose ..

Ses idées tournèrent là-dessus : certaine d'être délivrée avant peu, tenant même la chose pour faite, elle cessa de s'inquiéter de sa situation, et l'élève chérie de tante Rosita reparut tout d'un coup.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Des Numides ou des Gétules ?

— Des quoi ? fit l'autre, ahurie. Ce sont des Touareg pillards, des *djouad*[4], quoiqu'ils soient eu ce moment dans le sud. Ils viennent du Harrar et y retourneront sans doute.

— Je ne te demande pas cela, fit Chryséis impatientée ; une cuisinière m'en dirait autant. Je te demande leur origine : sont-ce des restes des anciens Numides, descendus au désert pour fuir la domination étrangère, ou de ces Gétules lybiens dont parle l'histoire, à la peau blanche, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui, se mêlant aux envahisseurs puniques, formèrent la race des Liby-Phéniciens ?

— Je n'en sais rien du tout, dit l'Espagnole de plus en plus étonnée. Ce sont peut-être bien les derniers, puisqu'ils sont blancs, et que chez eux, c'est un signe de grande race que d'avoir les yeux bleus.

— C'est probable, alors. Sais-tu ce que j'ai pensé? C'est une opinion qui est de moi, et que j'ai développée tout au long dans ma grande étude sur les races africaines. C'est que ces Gétules étaient des Gaulois, et qu'ainsi on s'explique...

— Je suis bien bête, ma pauvre amie, interrompit tres gentiment la petite esclave, mais

1. Voir le n° 356 du *Petit Français illustré*, p. 26.
2. Le phylloxera.
3. Levriers arabes très féroces et chasseurs.
4. Les Touareg du nord prennent le nom de *djouad* ou nobles, par opposition aux tribus du sud, de race plus mélangée.

je t'avoue que je ne comprends rien du tout à ce que tu me dis. Ce sont probablement des choses au-dessus de mon intelligence.

— Et de ton éducation. Si tu avais été élevée comme moi...

Et la fille du colonel se mit à raconter orgueilleusement sa vie à sa nouvelle compagne, l'éblouissant de tableaux grandioses, l'assommant du programme de ses études, l'écrasant de comparaisons insolentes. La fillette écoutait comme un enfant écoute un conte de fées. Et peu à peu une idée s'ancrait dans cette petite âme très humble, très bonne et très droite : c'est que la captive était une personne infiniment supérieure à elle sous tous les rapports, moraux et même physiques, une personne néanmoins peu agréable comme relations, mais surtout, surtout, une personne qui avec son éducation et son tour d'esprit, allait se trouver horriblement malheureuse dans sa nouvelle condition. (Car, il faut l'avouer, Merced était quelque peu sceptique à l'endroit de la délivrance prochaine dont Chryséis parlait comme d'une chose déjà faite.) Cette dernière pensée domina toutes les autres, et la bonne petite fille, enlaçant tendrement sa compagne de ses bras frêles, lui dit tout bas :


— As-tu soif ? j'ai un peu de lait.

— Je t'aiderai le plus que je pourrai dans ta tâche, et je ferai en sorte qu'on me batte au lieu de toi. Comment t'appelles-tu ? Moi je me nomme Merced.

Chryséis hésita un instant, puis avec un soupir :

— On m'appelle Catherine, dit-elle.

Tidi-hou, fils des dieux.

Pendant que Chryséis s'endort dans les bras de Merced et rêve que son père vient la chercher à la tête d'une armée, retournons vers Mlle Rosita, que nous avons laissée, le lendemain de l'enlèvement de sa nièce, égarée en plein désert, entraînée par le fantasque Djaoud dans une direction inconnue.

Or ce jour-là même, une tribu de nègres Bambaras, alliés de la France, pêcheurs et chasseurs, étaient allés prier les fétiches de protéger leur pêche. Un de leurs chefs les guidait.

C'était un superbe prince, mais le plus singulier échantillon de race sang-mêlé qu'on pût voir ; en un mot ni nègre, ni mulâtre, ni quarteron, mais pie. Oui, pie, tacheté de noir et de blanc, ce qui était fort avantageux pour lui, car ce type étant peu répandu, la rareté en fait le prix et l'on arrive, chez les Bambaras, assez vite à l'état de divinité. C'était le cas ici : Tidi-hou, fils des dieux, était à peu près dieu lui-même. Au physique, c'était un grand et bel homme à la mine hautaine qui, par un raffinement de coquetterie assez singulier, poudrait à blanc ses cheveux crépus ; le reste de sa toilette était, par contre, beaucoup moins XVIIIe siècle. Une douzaine de négrillons de trois à treize ans l'accompagnaient, tendres rejetons des quatre femmes qu'avait massacrées une peuplade ennemie, le mois précédent. Par un sentiment rare et digne d'éloges, il n'en avait pas encore pris d'autres, et rêvait, disait-on, une alliance avec les vainqueurs blancs de Tombouctou.

C'est que Tidi-hou n'était pas le premier venu. Il comptait parmi ses ancêtres un homme blanc, de la race des dieux, qui avait daigné se laisser adorer par la tribu pendant quelque temps, et avait même honoré de son alliance une fille de roi dont le nom était : Gracieuse-dent-d'éléphant-mort.

Le souvenir du divin « Toossa-La-Beneti » — dans lequel les savants français ont cru reconnaître Toussaint-Lavenette, l'illustre et héroïque compagnon de Robert-Robert[1], s'était

1. L'histoire de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint-Lavenette a réjoui tous les enfants d'autrefois. que nos jeunes lecteurs le demandent plutôt à leurs parents.

transmis de père en fils dans la tribu, avec une profonde vénération pour sa postérité, représentée actuellement par Tidi-hou.

C'est en souvenir de l'ancêtre que les princes de cette famille poudraient leur laine frisée. C'est dans leur case que se conservaient les reliques, oubliées par lui le jour où il fut enlevé par les dieux, ses collègues : savoir le peigne fin dont il relevait sa chevelure soyeuse, et un exemplaire des œuvres de M. de La Harpe, d'abord relié en veau, puis recouvert en peau humaine. Aux jours de grande cérémonie, on y mettait des fleurs, et on brûlait des plantes aromatiques devant ces fétiches. Les dévots venaient même y égorger des oiseaux de différentes espèces, dont le plumage bariolé décorait la case, tandis que la chair réconfortait l'estomac sacré de Tidi-hou, fils des dieux.

Or, c'était précisément de ce côté que le zéphyr et le chameau portaient Rosita et sa fortune. La flamme verte flottait au vent, et la muse jetait des cris désespérés.

Alors Tidi-hou, fils des dieux, rassembla ses guerriers, et parla.

Il était éloquent. Il avait été, dans sa jeunesse, à *l'école des fils de chefs*, fondée par le général Faidherbe à Saint-Louis, cette école qui est destinée à instruire à la française les otages que nous confient — bon gré, mal gré — nos alliés de toutes les couleurs. Aussi Tidi-hou, nourri dans les principes de cette éloquence qui nous a donné Mirabeau, Tidi-hou avait le don de la parole, et les abeilles de l'Hymette voltigeaient sur ses lèvres.

Donc Tidi-hou parla ainsi :

— Tenez-vous, fils du désert, à nous unir à jamais à nos frères de France? Les esprits invoqués se laissent toucher par nos dons; la puissance vient à nous. L'âme divine de mes pères parle en moi : elle me dit que le chef blanc qui s'est rendu maître de Tombouctou au nom de la puissante République, reine de France, a reçu, par le dernier convoi, sa fille et sa sœur, qu'il donnera comme épouses aux rois de ce pays qui sauront s'en montrer dignes. Et maintenant, voyez là-bas, sur ce chameau rapide, cette femme éperdue : c'est l'épouse blanche que me destine le dieu, mon ancêtre. Elle vient à nous, et cette fille des esprits chantera dans ma case, cuira mon poisson, moudra mon grain et me lavera les pieds.

Quel succès eut ce discours, on se l'imaginerait difficilement. Une heure ne s'était pas écoulée, que la pauvre Rosita, descendue bon gré mal gré de son mehari, entraînée dans la case royale avec autant d'énergie que de salamalecs et de marques de respect, entourée et ahurie par les négrillons enchantés, entendait l'imposant Tidi-hou lui dire en mauvais français :

— Tu es à moi, Fleur d'occident; demain les sorciers viendront pour la cérémonie nuptiale :

..... Qui peut sonder les mystères d'un cœur de vieille fille? Cet enlèvement, ces fiançailles au désert, cet accueil chaleureux, tout cela, jusqu'aux négrillons, avait eu le privilège de faire vibrer la corde romanesque, si puissante dans l'âme de Mlle Rosita. L'aventure n'était point banale, et ce grand nègre élancé, distingué même dans son singulier bariolage, respecté aveuglément par les autres, ne lui semblait point un époux si méprisable : pour être reine, on peut sans honte transiger sur une question de couleur. Et d'ailleurs « un nègre, c'est un brun qui a eu le courage de continuer son chemin ».

Bref, Mlle Rosita Verduron, après une nuit de réflexions, ne chercha pas plus à fuir qu'à résister. Le lendemain, avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas, elle devint irrévocablement la reine Ro-si-ta Tidihha, et en fut ravie, se réservant, bien entendu, de faire ratifier plus tard son mariage par les autorités françaises. Par un rare bonheur, un missionnaire irlandais, allant au nord, se trouvait de passage par là; il bénit ces noces étranges sans trop d'étonnement, — il en avait vu bien d'autres, et ne pouvait douter que la fiancée fût majeure.

Ce fut une belle cérémonie. Je ne veux pas entrer dans les détails du festin, où toute la tribu se régala de queues de mouton et s'abreuva de *raki*. Hommes et femmes roulèrent avec ensemble sous les tables qu'ils n'avaient pas, et Tidi-hou se grisa royalement. Puis, lorsque l'on n'eut plus rien à manger, et plus guère à boire, des danses de caractère terminèrent la fête. Pendant que la tribu, sous les palmiers, au grand air du désert, se livrait à d'effroyables bamboulas, Tidi-hou et ses nobles, réunis dans la case royale, fumant d'innombrables pipes et crachant dans des récipients que des femmes esclaves tenaient sous leurs augustes nez, Tidi-hou et sa cour assistaient à un plus austère spectacle.

Le roi, désireux de faire valoir son épouse, l'avait priée de faire connaître à ses hôtes les danses européennes. Celle-ci, bien qu'un peu gênée par les oripeaux royaux qu'on avait ajustés par-dessus ses vêtements — témoignage de son auguste origine — celle-ci ne songea pas un instant à se dérober.

Et, agitant avec une grâce mignarde une écharpe brodée d'or, la « jeune reine » essaya la valse à trois temps au milieu du cercle des fumeurs.

Puis, la valse finie, elle dut passer à la polka,

puis à la gigue; enfin le quadrille des lanciers, dansé en *dame seule*, eut une immense succès. Le roi, transporté d'admiration pour sa nouvelle épouse, prit une poignée de confitures de dattes dans ses augustes mains, et la lui tendit noblement. Cette marque d'intérêt étonna d'abord la reine, mais elle prit bravement son parti, et, jugeant qu'il fallait respecter les usages de sa nouvelle patrie, elle mangea les confitures.

Elle pensait alors pouvoir se reposer, car elle était un peu essoufflée : l'habitude lui manquait des exercices chorégraphiques aussi précipités. Mais Tidi-hou, fils des dieux, en jugeait autrement; il lui fit tendre la *derbouka* par un des négrillons, en l'invitant à chanter.

La forme de l'instrument l'étonna encore; elle crut qu'après les confitures on lui offrait à boire. Mais elle se ressouvint vaguement de la cruche à musique chère aux pays d'Orient, et improvisa une danse d'ours qui dut donner à sa cour crépue une singulière idée de la mélodie française. Puis, d'une voix quelque peu usée, elle commença la romance connue de « Marlborough s'en va-t-en guerre ».

Marlborough, avec son refrain oriental, retour des croisades, eut tout le succès qu'il méritait. Tidihou dodelinait de la tête en mesure, les négrillons reprenaient déjà en chœur : « mironton, mirontaine »; les conseillers d'État crachaient au nez de leurs femmes par distraction. Et, lorsque ce fut fini, Sa Majesté, sans se départir de sa dignité, murmura un grave : encore! et fit rapporter de l'eau-de-vie.

La pauvre Rosita, qui n'en pouvait plus, essaya une des romances de sa jeunesse :

« Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée... »

Mais cela réussit beaucoup moins que Marlborough, et son royal époux l'interrompit au milieu par un :

« Changez! » fort imposant.

Haletante, et commençant à trouver que son diadème recélait des épines, elle entreprit la triste odyssée du petit navire.

... qui n'avait ja... ja... jamais navigué...

Cette fois ce fut de l'enthousiasme. Ceux des ministres qui comprenaient quelques mots de français saisirent le sens de l'histoire et furent charmés d'apprendre que les blancs se mangeaient aussi entre eux. Aussi, dès que l'épousée ralentissait, un retentissant : « encore! » dit en chœur, la forçait à recommencer... Las! elle dut répéter, pendant deux heures et cinquante-deux minutes, la lamentable histoire du petit mousse, si bien que la voix lui manqua à la fin tout d'un coup et qu'elle tomba épuisée sur le sol.

— *Bono! bono!* disait paternellement Tidihou, fils des dieux!

Et dans sa tendre sollicitude, il lui fit



Chryséis fut introduite parmi les dames de la tribu.

apporter du lait de chamelle aigri délayé avec des confitures de roses et de l'eau-de-vie de palmes.

La toilette de Chryséis.

Chryséis rêvait qu'elle allait, escortée par le régiment tout entier, recevoir la grande médaille de la Société de Géographie « pour ses travaux et ses efforts en vue de l'avancement de la science en Afrique », lorsqu'un grand diable de nègre, qui riait jusqu'aux oreilles à l'idée de la bonne farce qu'il allait faire, la réveilla d'un coup de pied magistral.

Elle se dressa furieuse : le procédé était choquant, il est vrai. Mais elle n'eut pas le temps de s'en formaliser; le nègre, de plus en plus joyeux, coupa ses liens, la mit debout comme on met un sac de pommes de terre, et,

la prenant rudement par le poignet, la traîna vers la tente du cheik.

Celui-ci n'était pas là. Mais, en revanche, dame Aouka présidait une réunion aussi nombreuse que choisie, formée des dames nobles de la tribu.

Il y en avait de jeunes et belles, un enfant dans les bras; il y avait d'imposantes matrones, chargées de bijoux; il y avait d'horribles vieilles, aux traits déformés, hideuses autant qu'étaient ravissantes les jeunes *hanoums* qui riaient à leur baby. Mais toutes, jeunes, vieilles, mûres, accueillirent la Française par un même gloussement de joie : elles semblaient se promettre en sa personne une intéressante distraction.

G. M.

(A suivre.)

Les étrennes des déshérités.

En ce jour de l'An qui est la vraie fête des enfants, quand tous les petits visages s'illuminent et rayonnent, un même doute vient inquiéter nos cœurs : existe-t-il des enfants assez délaissés pour que la fée des Etrennes ignore leur adresse et pour que leur tristesse vienne s'accroître de toute la joie des autres?

Petits garçons et petites filles à qui la fortune a souri, célébrez en paix la fête d'aujourd'hui, les orphelins ne sont pas oubliés. Vous n'imaginez pas, assurément, que les femmes charitables qui donnent asile aux enfants sans abri aient pu ne point avoir le même souci que vous, que madame Louise Koppe, par exemple, dont le nom est si connu, tant elle a su se dévouer pour venir en aide aux humbles d'ici-bas, n'ait pas organisé sa petite réjouissance, comme aussi la Société philanthropique, comme aussi les diverses associations protectrices de l'enfance! Mais vous vous disiez que l'Administration, dans la sécheresse de son budget et la rigueur de ses règlements, pouvait bien manquer de crédits ou d'attention pour les imiter. Il n'en est rien.

L'Assistance publique a prévu l'anniversaire.

A la prison de Saint-Lazare, où l'infirmerie contient toute une section réservée aux petites pensionnaires des maisons correctionnelles que leur état de santé oblige à un traitement, et aux enfants dont les mères sont en détention, nul ne pensait, il y a quelques années, à cette catégorie de malheureux. Un écrivain, M. Hugues Le Roux, signala cette lacune. Depuis lors, des personnes charitables envoient, tous les ans, des jouets en nombre suffisant pour cinquante petites filles de moins de quatre ans. Mme Bogelot, directrice de l'Œuvre des libérées, y joint, la veille de Noël, un lot d'étrennes utiles, des bas, des robes, des souliers. Mme Mallet, du comité protestant, se charge des bonbons et des fantaisies. Toutes ces richesses sont étalées sur une grande table dans la salle des nourrices, et les enfants ont l'illusion d'une visite à quelque magasin bien fourni, où on leur laisserait le plaisir de faire leur choix. Chacun désigne l'objet de ses convoitises et l'emporte tendrement serré sur son cœur.

Si quelques-uns de nos lecteurs parisiens avaient, le matin du premier janvier, la curiosité de faire le voyage de Bicêtre et de pénétrer dans la section des *arriérés* du docteur Bourneville, ils verraient, à dix heures, une cérémonie analogue. Les pauvres petits idiots connaissent aussi la joie éphémère du jour de l'An, et, dans la soirée, leurs parents peuvent venir les embrasser et leur souhaiter un avenir meilleur.

J'ai vu là une scène bien touchante.

Un petit idiot d'une dizaine d'années environ avait reçu, pour sa part de distribution, un superbe polichinelle qu'il serrait de ses petites mains crispées, avec la ferme volonté de ne s'en plus séparer. On n'avait pas pu le lui faire abandonner pendant le déjeuner, et Polichinelle avait déjà des éclaboussures sur sa bosse antérieure. Dans l'après-midi, l'enfant reçut la visite de son frère, bien portant et âgé d'un an de moins que lui. Il s'aperçut qu'il avait les mains vides.

— Tu n'as donc pas de joujoux? lui dit-il avec beaucoup de pitié.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que papa ne travaille point en ce moment et qu'il ne peut rien acheter.

Deux grosses larmes perlèrent aux yeux du petit malade.

Il regarda son polichinelle, l'embrassa tendrement, puis le fourrant sous le bras de son frère :

— Tiens! dit-il, emporte-le, je te le donne! Aies-en bien soin!...

On dut céder au désir du pauvre petit malade, sous peine de provoquer une crise.

En voilà un chez qui le cœur était moins arriéré que le cerveau.

On voit qu'il n'y a guère de groupes d'enfants à qui la charité n'ait pas songé, mais il se rencontre des parents trop pauvres pour



La petite gourmande (d'après un tableau de Th. Grust).

donner autre chose qu'un baiser à leurs petits au jour de l'An.

Voulez-vous me permettre de vous citer un de ces cas, au risque de jeter, en finissant, une ombre sur le tableau de la bienfaisance?

L'an dernier, un brave ouvrier français d'une ville du Nord, nommé Vermeersch, enterrait sa femme, après une longue et coûteuse maladie qui avait épuisé ses dernières ressources. Il restait veuf avec une orpheline, une ravissante petite fille de sept ans, du nom de Marie. Le travail manquait. L'ouvrier se souvint qu'il avait à Paris un frère établi, dans une assez bonne situation. « Je lui écrirais bien, pensa-t-il, mais le temps presse et puis, par lettre, il me refuserait peut-être, tandis qu'en arrivant avec Marie, il verra combien sa nièce est gentille, et il n'aura pas le cœur de nous laisser manquer d'asile pendant quelques jours. A bref délai, je trouverai du travail. Ce n'est pas ce qui manque à Paris, et nous serons sauvés. »

Comme Vermeersch n'avait plus assez d'argent pour payer une double place en chemin de fer, il prit Marie par la main et, par étapes, ils vinrent de Lille à Paris, le père portant l'enfant dans ses bras quand la petite était trop fatiguée. Quand les fortifications furent franchies, le dernier centime était mangé.

A Paris, un désastre attendait l'ouvrier. Son frère avait fait faillite et était parti sans laisser d'adresse. Les deux malheureux restèrent comme anéantis. Vingt-quatre heures ils errèrent, à demi morts de faim et de lassitude; ils songèrent à tout, même à se jeter à l'eau, mais non à demander l'aumône; les vraies misères sont fières. Par hasard, je rencontrai ces désespérés et les fis monter chez moi.

Le pauvre homme m'expliqua son cas en phrases menues et embarrassées. De lui, il parlait très peu, mais il insistait sur le triste sort de sa fille... « Une enfant si gentille et si douce, monsieur. Voyons, Marie, montre au monsieur comme tu avais bien appris à l'école... »

Et voilà ce pauvre petit oiseau meurtri, qui n'avait pas eu la becquée depuis vingt-quatre heures, se mettant avec un joli sourire triste à me réciter un « compliment » et à me chanter une petite chanson apprise à l'école en vue du jour de l'An.

Pour les étrennes de Vermeersch je pus, cette année, le faire admettre, lui et Marie, au Dépôt de Nanterre. On me fit observer qu'on me faisait une grande faveur, le Dépôt étant plein et n'admettant que les mendiants. Je m'empresse d'ajouter que l'homme n'y resta pas longtemps; il put en sortir quelques jours après et trouver une place assez lucrative, étant bon ajusteur-mécanicien.

Rappelez-vous tout de même son histoire, quand on viendra quêter vos vieux joujoux pour les enfants pauvres.

G. T.

Les grenouilles mangeuses de poisson. — Un membre de la Société des agriculteurs de France déclare la guerre aux grenouilles dans la *Pisciculture pratique*. « J'ai vu, dit-il, des grenouilles vertes manger des petits poissons, longs de sept à huit centimètres. Voici dans quelles circonstances : un étang avait été mis à sec pour pêcher; des petits



poissons étaient restés sur la vase et sautillaient et l'on voyait les grenouilles accourir d'assez loin et les avaler avec avidité.

« Jusqu'alors j'avais considéré la grenouille comme inoffensive et bonne, tout au plus, à faire le déjeuner de la couleuvre, qui la fascine et l'attire de fort loin dans sa gueule, sans se déranger.

« Lorsque la grenouille est sous la fascination de la couleuvre, elle pousse des coassements tout particuliers, jusqu'au moment où elle se fourre, la tête la première, dans la gueule de la couleuvre.

« En fin de compte, on doit faire une guerre d'extermination aux grenouilles.

« Tout le monde connaît la pêche de la grenouille : on fait une petite boulette avec un morceau d'étoffe rouge ou une fleur de coquelicot, on met cette boulette au bout d'un fil long de 50 à 60 centimètres, on attache le fil à une petite gaulette d'environ 2 à 3 mètres, on présente la boulette à la grenouille qui la prend dans sa gueule, on l'enlève doucement, elle ne lâche pas, dans la crainte de tomber; on la prend par les pattes, et, d'un coup de ciseau, on enlève les cuisses dont on fait un plat fort recherché par les gourmets. »

Sauvegarder le poisson et manger d'excellentes grenouilles, voilà un double résultat que chacun se fera certainement un plaisir d'atteindre.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].



Mitaize attira en avant les plis frippés de sa robe.

Les enfants du garde s'enfuirent comme une volée d'oiseaux peureux, sauf Martial, qui était devenu très pâle; Daniel, ne se doutant pas du danger, s'était arrêté pour couper une branche lorsque son camarade lui saisit le bras et, s'accrochant d'une main aux traînes épineuses de la haie de gauche, le força à grimper à sa suite dans le champ en face. Yermer, avec une rare présence d'esprit, faisant pirouetter Mitaize, lui avait enlevé son ombrelle qu'il avait jetée prestement aux pieds du dangereux animal; puis, profitant de la courte minute de surprise qui l'hypnotisa sur ce rouge aveuglant, cause de sa soudaine colère, il entraîna la petite fille au plus vite.

M. Le Mauduy, qui était resté tout le temps en travers du chemin, les suivit rapidement, formant l'arrière-garde et se retournant quelquefois; mais le taureau ne songeait plus à s'échapper de la prairie, pas plus qu'à les poursuivre; il s'acharnait sur l'ombrelle rouge qu'il piétinait avec rage en poussant des meuglements sourds.

Mitaize, qui n'avait pas eu conscience du danger de la rencontre, non plus de la part qu'elle y avait eue, se mit à crier, dès que Yermer l'eut laissée libre :

— Mon ombrelle, je veux mon ombrelle! pourquoi l'a-t-on jetée à cette vilaine bête? c'est une pure méchanceté!

— Crois-tu, petite? fit M. Le Mauduy; qui donc a été le plus méchant, de toi, qui agites ton ombrelle au moment où je t'avertis que le troupeau est là, ou de Yermer qui, pour te préserver, a quelque peu risqué sa peau? N'as-tu pas honte de mener si grand bruit pour un mauvais chiffon?

Daniel et Martial, qui avaient longé la haie jusqu'à ce qu'elle leur offrît un passage, reparaissaient alors :

— Dis donc, Mitaize, cria le premier, il l'a joliment arrangée ton ombrelle, le taureau; brr... quand on pense que si nous avions été seuls ici, c'est sur nous qu'il se serait jeté, cela donne le frisson, tu ne trouves pas? Heureusement pour moi que Martial n'a pas perdu la tête; vrai, ça mérite un merci pour la peine.

Elle regarda son frère, vit qu'il était sérieux, et, se rapprochant de Yermer, elle lui tendit la main en souriant. Lui, très gêné, très rouge, balbutia qu'il n'y avait pas de quoi remercier, que tout le monde en aurait fait autant, et d'abord que M. Le Mauduy avait été tout le temps entre eux et le taureau; qu'il aurait bien voulu trouver sous sa main autre chose que la belle ombrelle de Mlle Marguerite pour détourner d'eux l'attention de la bête, mais celle-ci était trop près....

— Bah!... si ce n'est que cela qui t'ennuie, fit Mitaize oubliant déjà qu'elle venait de regretter bruyamment l'objet perdu, maman m'en achètera une autre plus jolie, je lui écrirai

[1]. Voir le n° 356 du *Petit Français illustré*, p. 38.

demain et je lui dirai que nous avons échappé, grâce à toi, à un taureau très méchant.

— Pas très méchant, mademoiselle, mais, voyez-vous, ces bêtes-là ça n'aime pas qu'on les aguiche, c'est comme les geus qui ont mauvais caractère, vaut mieux les laisser tranquilles; celui-là va donner du fil à retordre à son gardien jusqu'à ce soir.

Le reste du chemin s'acheva sans encombre; les trois plus petits avaient rejoint le groupe à peu de distance, et M. Le Mauduy ne laissa plus les enfants s'écarter.

Cela ne faisait pas tout à fait le compte de Dany, toujours prêt à sauter les fossés et à courir dans les friches, mais il se dédommagea en causant avec Martial; Mitaize, redevenue très digne, un peu raide, marcha fort tranquillement près de son grand-oncle, qui put croire que l'incident de tout à l'heure lui avait servi de leçon.

Il n'en était rien cependant; elle gardait l'impression qu'on s'était entendu pour exagérer le péril afin de la mieux convaincre d'imprudence, mais, au lieu de se dire que si elle avait obéi à son oncle rien ne fût arrivé, elle s'indignait tout bas contre un pays où les animaux dangereux n'étaient pas mieux gardés, et où Mlle Servaize ne pouvait pas agir à sa fantaisie.

On arrivait sous bois et, dès les premiers pas, les myrtilliers nains qui tapissaient toutes les pentes offraient aux regards leurs feuilles lisses et leurs milliers de fruits noirs; mais Mme Le Mauduy avait bien recommandé de cueillir seulement les myrtilles mûries au soleil, et le vieillard conduisit sa bande un peu plus haut.

On se mit à l'œuvre; les quelques petites filles qui venaient d'arriver de Saint-Jean se dispersèrent avec les enfants du garde dans le rayon assez étendu qu'elles voulaient explorer. Daniel et Martial, sous la conduite de Yermer, devaient se rejoindre au haut de la pente, à l'endroit même où M. Le Mauduy avait fait déposer sacs et paniers.

— Puis-je être assuré de votre sagesse, mes enfants? demanda-t-il.

— Certainement, mon oncle, firent à la fois Daniel et Mitaize.

— Vous ne vous éloignerez pas, vous vous tiendrez à portée de voix de Yermer jusqu'à mon retour. Je dois voir ma malade et je serai à peine une heure absent, travaillez bien et amusez-vous bien aussi.

D'un rapide coup d'œil, il inspecta les alentours : pas de ruisseau où l'on pût choir; il vit Mitaize à genoux, cueillant des myrtilles; Yermer, attentif à tout, et il s'éloigna, rassuré.

Mais à peine avait-il disparu que la petite poussa un soupir de soulagement et se releva; d'un tour de main rapide, elle défit son manteau qu'elle déposa sur un des sacs, et apparut devant son frère, vêtue, non de son sarrau de toile, mais d'une toilette de surah rose brodé de blanc, un nœud de moire formant ceinture.

— En voilà une idée, Mitaize, de t'être attifée ainsi! tu vas te couvrir de taches; comment tante Marie-Anne t'a-t-elle permis?...

— Je ne lui ai pas demandé la permission, riposta aigrement Mitaize, je suis lasse de porter des robes dont une pauvresse ne voudrait pas, et je me suis habillée comme il m'a plu.

— Tu seras grondée, tu verras.

— Bah! l'oncle ne s'en apercevra seulement pas; est-ce que les hommes s'entendent à ces sortes de choses?...

Et, d'un air plus majestueux que jamais, elle descendit vers les petites filles qu'on entendait rire et jouer un peu plus bas.

Lorsqu'elle arriva, les rieuses se turent, intimidées par la présence inattendue de Mitaize en grande toilette, et la vaniteuse petite savoura délicieusement leur évidente admiration; aussi, se montrant bonne fille, voulut-elle se joindre à elles pour aider à la récolte et, pendant un quart d'heure, travailla consciencieusement. Mais elle devait se lasser vite d'un travail assidu, et, laissant les petites emplir seules les paniers que les gamins emportaient à mesure pour les vider dans de plus grandes corbeilles, elle s'assit à quelques pas comme pour bien indiquer que sa condescendance de tout à l'heure n'impliquait pas une entière égalité.

Daniel, oubliant sa paresse ordinaire dès qu'il s'agissait de s'amuser, avait quitté Martial qui faisait plus d'ouvrage que personne; il aidait les gamins dans leurs voyages et, comme eux, une fois à destination, dévalait la pente en se laissant glisser du haut en bas. Martial riait franchement de leurs culbutes et, gagné à la fin, suivit leur exemple.

Une fois son effet produit, Mitaize commença à se sentir embarrassée de son personnage : son costume élégant la gênait, elle se repentit presque d'une coquetterie qui ne lui avait procuré qu'une courte satisfaction, et quand elle se fut ennuyée quelques minutes, au milieu de l'indifférence générale, elle appela les petites filles.

— Mais, mademoiselle, nous n'avons pas encore fini.

— Qu'est-ce que cela fait? vous devez être fatiguées, venez vous amuser, nous jouerons à faire des visites.

Les enfants se regardèrent et la plus petite se risqua à dire :

— Nous ne savons pas ce jeu-là, mademoiselle!...

— Je vous apprendrai; allons, venez vite ici, c'est très amusant, vous verrez.

Yermer risqua une observation :

— C'est que tous les paniers ne sont pas

pleins, mademoiselle, et les enfants feraient bien de se hâter, le temps se couvre et nous serons peut-être forcés de rentrer plus tôt qu'on ne pensait; un peu de courage, vous jouerez après.

Les petites hésitaient entre le désir d'achever leur tâche et l'envie de connaître ce jeu si amusant que Marguerite voulait leur apprendre. Ce que voyant, celle-ci déclara tout net à Vermer que ramasser des myrtilles était ennuyeux, qu'on en avait assez et qu'il n'avait qu'à s'en aller s'il n'était pas content. S'en aller, Vermer l'eût bien voulu s'il eût pu abandonner son poste de surveillant. Il n'osa non plus résister en face à Marguerite.

Il marcha droit à Daniel, songeant à l'envoyer bien vite chercher M. Le Mandny, mais une idée subite l'arrêta à mi-chemin; si c'était une maladie contagieuse que son maître soignait à la ferme?... De grosses gouttes de sueur perlèrent à son front. Que faire! fallait-il y aller lui-même et risquer des reproches?

Une explosion de rires bruyants interrompit ses réflexions, et il s'élança, suivi de Daniel et de Martial, du côté où Mitaize s'était installée avec ses compagnes, pendant que les gamins accouraient, eux aussi, de toutes parts.

Voici ce qui était arrivé : les petites filles avaient dû s'asseoir sur des souches d'arbres ou des pierres et prendre l'attitude de personnes attentives, tandis que Mitaize, qui était censée leur rendre visite, pérorait gravement au milieu du groupe. En ce moment, elle faisait mine de prendre congé et, s'arrêtant, le bras encore tendu pour une poignée de main, elle semblait ne rien comprendre à cette explosion de gaieté.

Comme Vermer s'approchait, il l'entendit répéter en frappant du pied :

— Faites donc attention! ne pouvez-vous dire comme moi?... tenez, je recommence, l'une de vous doit me répondre :

« A bientôt, chère Madame, j'aurai le plaisir de vous revoir cette semaine, chez Mme Lorrain. »

Mais les enfants riaient de plus belle, et Daniel qui arrivait à son tour, les mains dans ses poches, s'associa à leur hilarité, si bien que Mitaize, ne se possédant plus, s'élança sur la petite fille qui se trouvait le plus près d'elle et la secoua rudement par le bras en lui demandant ce que signifiaient ces rires.

La petite baissa la tête en se pinçant les lèvres pour contenir une nouvelle explosion de gaieté, puis, d'un geste timide, elle indiqua la robe de Mitaize.

Hélas! la jolie toilette de surah rose avait pour jamais terminé son élégante existence; les lés de derrière, mis imprudemment en coutact avec les myrtilliers sur lesquels Mitaize s'était assise, offraient l'aspect d'un plumage de pintade étonnamment réussi. Chaque myrtille écrasée y avait imprimé une petite tache ronde, et la moire frangée de la ceinture disparaissait sous de longues macules noirâtres.

Mitaize se baissa, attira en avant les plis frippés de sa robe, mesura l'étendue du désastre et, en même temps, comprit le ridicule de sa situation, ridicule souligné par les rires étouffés des petites paysannes.

(*A suivre*). P. F.



Une dinette.

Variétés.

Les voitures à vapeur. — En 1834, une sorte de voiture automobile fut construite qui fit le trajet de Paris à Saint-Germain et retour. La durée de chaque voyage fut d'environ une heure et demie et la côte de Saint-Germain fut franchie en 13 minutes. La même machine fit en 1839 un trajet de l'Observatoire à l'Arc de Triomphe devant une commission de l'Institut qui constata la facilité de conduite de la machine et la sécurité de sa marche à travers les rues.

Enfin, dans les derniers mois de 1855, on fit même fonctionner sur la route de la Révolte une voiture à air comprimé portant trois personnes.

Ainsi donc, il y a plus d'un demi-siècle que l'on songeait déjà à trouver l'intermédiaire entre le chemin de fer, qui ne va pas toujours où l'on voudrait aller, et les voitures à chevaux qui ne vont pas toujours comme on voudrait aller.

***

La force et la ruse. — Exposés à la voracité des grosses et moyennes bêtes, les insectes ont dû, pour défendre leur chétive existence, recourir aux procédés les plus ingénieux, et faire de la ruse la première des qualités guerrières.

Attaqués par des animaux de force supérieure, les uns « font le mort », ce qui, au fond implique une certaine dose de courage; d'autres projettent sur l'ennemi des jets de liquide venimeux ou nauséabond qu'ils tiennent en réserve dans des glandes spéciales. Certains insectes n'hésiteraient même pas, dit-on, pendant la bataille, à déchirer les parties faibles de leurs téguments et à rejeter sur leurs adversaires dégoûtés une partie de leur sang.

Cette manière de *jeter de la poudre aux yeux*, pour faire croire qu'on est le plus fort, est bien permise, après tout, lorsqu'il s'agit non d'attaquer mais de se défendre.

***

Balbine, sœur de Babylas. — La sœur de notre délicieux ami, la jeune Balbine, demandait l'autre jour à son papa :

« P'pa, chante-moi donc ce morceau qui est si joli, tu sais bien, le... ah! oui, c'est ça, le *de profundis* du Troubadour.

— ?

— Mais si, tu sais bien, tra la la la... Léonore...

— Ah! j'y suis : tu veux dire le *Miserere* du Trouvère.

— Mais oui, c'est la même chose! »

***

Quelques maximes. — L'ordre est aux idées ce que la discipline est aux armées (NECKER).

— Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté (LA BRUYÈRE).

— Un seul mensonge mêlé parmi les vérités les fait suspecter toutes.

***

Mot d'enfant. — Maman surprend Bébé en train de griffonner sur son papier à lettres.

« Que fais-tu là, Bébé?

— Je t'écris une lettre.

— Tu ne sais pas écrire...

— Si.

— Alors lis-moi ce que tu m'écrivais.

— Voyons, p'tite mère, tu sais bien que c'est pas ceux qui écrivent les lettres qui doivent les lire, c'est ceux qui les reçoivent. »

RÉPONSES A CHERCHER

Curiosité historique. — Citer une ville qui fut successivement espagnole, française et anglaise dans la même journée.

***

Étymologie. — Quel est, d'après son étymologie, la signification exacte du mot *poëte?* Y a-t-il une langue vivante dans laquelle le poète puisse être désigné par un mot ayant le même sens?

Rébus graphique.

```
T O I  T O I                 R A R A R A
T O I                            R A
T O I                            R A
      T O I       L SI L
T O I                            R A
T O I                            R A
T O I  T O I                     R A
```

***

Calembredaine. — Toutes les lettres de l'alphabet sont invitées à une soirée. A quel moment arrivent *u, v, x, y, z?*

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 356

I. Petit casse-tête.

Les vers de Voltaire qu'il s'agissait de rétablir sont les suivants :

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage.

II. Étymologies florales.

Le souci, autrefois soulcy, tire son nom du mot latin *Solsequium* (fleur qui suit le soleil) parce que, comme ceux du *Tournesol*, qui est de la même famille végétale les capitules du souci semblent suivre le soleil dans sa course tout au moins sa fleur ne s'épanouit-elle qu'en plein soleil

Aucun rapport étymologique avec *souci*, soin, tourment, qui a la même racine que sollicitude. Malgré cela, et en raison de l'homonymie, la fleur de souci a été prise pour emblème de l'inquiétude et du chagrin.

III. Question littéraire.

Il est clair que si les deux vers de La Fontaine étaient exactement cités, le personnage dont parle le fabuliste devrait être *au moins* un quadrupède! La citation exacte est :

Laissez-lui *prendre* un pied chez vous
Il en aura bientôt *pris* quatre.

En effet, il s'agit ici d'un *pied* de terrain le *pied*, ancienne mesure de longueur qui équivaut à 33 centimètres

Le Gérant : MAURICE TARDIEU

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 358. 10 centimes. 4 janvier 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER . 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Les fredaines de Mitaize — Minonne, le front bandé, était assise près de l'âtre.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

— Pourquoi riez-vous? cria Mitaize, exaspérée...

— Parce que vous êtes joliment drôle, allez, mademoiselle, riposta la plus hardie.

Et Mitaize, à cette impertinente réponse, s'élança, trop heureuse de pouvoir assouvir sa colère, et poussa si fort la petite qu'elle tomba et se heurta rudement le front contre une souche à fleur de terre.

Ce fut le signal d'une mêlée générale : les petits paysans prirent parti pour leurs sœurs ou leurs camarades et, sans Daniel et Martial, Mitaize eut probablement passé un fort mauvais quart d'heure. Mais, bien qu'ils ne l'approuvassent pas, ils ne s'en croyaient pas moins obligés à la défendre, ce qu'ils firent sans enthousiasme, à son grand dépit, car elle devina à l'instant leur véritable pensée.

Martial avait relevé sa petite sœur et cherchait à la calmer de son mieux, mais la vue du sang qui maculait son mouchoir lui arrachait des cris d'épouvante, et il n'était pas facile de la maintenir.

Daniel eut une inspiration de génie ;

— Voici l'oncle ! cria-t-il...

Tous, garçons et filles, se dispersèrent comme une volée de moineaux, abandonnant récolte et paniers ; la petite blessée elle-même oublia de crier pour fuir aussi vite que les autres ; en un clin d'œil, les trois enfants se trouvèrent seuls avec Yermer.

— Maintenant, qu'allons-nous faire ? fit Yermer très embarrassé; je ne peux pourtant pas vous laisser ici, mon maître l'a défendu, et je ne peux pourtant pas non plus emporter nos corbeilles.

— Nous t'aiderons, Martial et moi, fit Daniel, et, si M[lle] Mitaize n'est pas une sotte, elle portera bien un panier aussi.

M[lle] Mitaize ne releva pas l'apostrophe, elle eût voulu rentrer sous terre et maudissait pour la première fois de sa vie sa toilette malencontreuse; mais voilà, le pire était qu'il ne lui restait aucun moyen de cacher sa mésaventure; son manteau avait disparu, la plus maligne de la bande l'avait emporté en s'enfuyant, sans que Mitaize, encore dans tout le feu de la colère, s'en fût aperçue à temps.

Elle souleva cependant avec courage un des lourds paniers et se mit en route sans tenter la moindre observation; elle n'avait plus qu'un désir : dissimuler à son oncle l'état pitoyable de son costume, échapper au coup d'œil perçant, moqueur, qu'elle redoutait, si tant est qu'elle pût redouter quelque chose. Pour cela, il fallait envoyer Yermer le prévenir qu'on regagnait les Molières sans lui et continuer sa route au plus vite avec Daniel et Martial.

Hélas! elle dut renoncer vite à cet espoir; l'oncle les rejoignit juste à la sortie de la forêt, et il fallut bien donner une raison de ce retour précipité, avouer la fuite des enfants.

Yermer essaya en vain de prendre sur lui une part de la faute, de dire que le manteau de M[lle] Marguerite s'était égaré et que les enfants avaient voulu le chercher...

Mais il ne savait pas mentir, il balbutiait, si bien que M. Le Mauduy se mit à interroger Martial.

Celui-ci n'osa répondre.

— Décidément, fit le vieillard, vous vous entendez pour me cacher quelque chose; mais vous ne me persuaderez jamais qu'il n'y a pas là-dessous quelque tour de Mitaize.

Et comme il examinait celle-ci, dont la mine confuse l'étonnait, il aperçut sa robe couverte de taches.

— Qu'est-ce que c'est, fit-il, ces petites t'ont roulée dans les myrtilliers?... Par exemple, ceci passe les bornes; je vais de ce pas me plaindre à leurs parents. Comment as-tu laissé faire tes sœurs? Martial.

Le jeune garçon regarda Mitaize, comme s'il attendait qu'elle parlât, et, devant le muet reproche de ce regard, un besoin subit de franchise vint à la petite fille, elle voulut s'accuser, mais sa rancuneuse humeur l'emporta. Ces gamins qui avaient osé rire de Marguerite Servaize méritaient une punition; tant mieux donc si l'oncle leur en faisait donner une sévère, et, comme après tout Yermer et les deux garçons n'avaient rien vu, elle pouvait réellement laisser croire que les petites, par méchanceté, avaient taché sa robe, et cela leur apprendrait à rire; elles n'auraient que ce qu'elles avaient mérité.

On arriva enfin à la ferme après s'être reposé bien des fois, car les corbeilles pleines de myrtilles étaient lourdes, et Daniel, pas plus que Mitaize, n'avaient l'habitude d'en porter; aussi M[me] Le Mauduy commençait-elle à être inquiète de leur absence prolongée, car elle avait vu passer les petites Claudel en courant et Madeleine, qui venait de rapporter le manteau de Mitaize, n'avait pu rien comprendre aux explications des enfants.

Du premier coup d'œil, la vieille dame vit le

1. Voir le n° 357 du *Petit Français illustré*, p. 40.

costume de sa petite nièce et les avaries qu'il avait subies; sa gravité l'abandonna et elle se mit à rire, tout comme les petites campagnardes avaient ri.

Rien ne pouvait humilier davantage la vaniteuse Mitaize que d'être ainsi l'objet de la raillerie générale; mais elle fit assez bonne contenance pendant que son oncle expliquait l'accident, que Yermer rentrait sans mot dire les corbeilles et que Martial retournait chez lui.

Mme Le Maudny écouta sans rien dire les explications de son mari, puis, se tournant vers Mitaize :

— Est-ce ainsi que les choses se sont passées? dit-elle.

— Certainement, ma tante.

— Fais attention de me dire la vérité; pense que les petites du garde vont être punies et qu'elles ne doivent pas l'être injustement.

M. Le Mauduy semblait étonné des questions de sa femme et de son ton sévère.

— Jean, étiez-vous là quand la chose s'est faite? demanda-t-elle.

— Non, bien entendu; je suis arrivé trop tard et je n'ai pu constater que les dégâts commis; mais la robe tachée de Mitaize est une preuve...

— Oh! mon pauvre Jean, une preuve!... oui, la preuve de la méchanceté et de la vanité de sa propriétaire, voilà tout. L'avez-vous seulement remarquée, cette robe?... savez-vous pourquoi elle l'a mise en se cachant de moi? c'est pour exciter l'envie des enfants qui devaient vous accompagner, et je serais presque contente de ce qui lui arrive, si je ne trouvais dans le reste de sa conduite une duplicité qui me peine.

Si on lui avait taché sa robe exprès, les taches ne seraient pas si rondes, ni si régulières, il y en aurait sur le corsage et un peu partout; au lieu de cela, vous n'en trouverez que sur les lés de derrière, presque à distances égales, comme si elle s'était assise sur des myrtilliers.

— Mais, c'est vrai que Mitaize s'est assise longtemps par terre! s'écria Daniel qui n'avait encore rien dit.



Le garde forestier se présenta amenant ses enfants.

— Tu n'en sais rien, riposta-t-elle furieuse.

— Si, je le sais, je t'ai vue; tu n'as pas cueilli des myrtilles seulement un quart d'heure: tu as laissé tout faire aux autres, et tu t'es assise.

— Quand je me suis assise, tu n'étais pas là, cria-t-elle; tu n'es arrivé que quand elles ont ri et que je me suis fâchée.

— La cause est entendue, fit M. Le Manduy; ce qui est arrivé se devine. Mitaize a tourmenté les petites, celles-ci en ont ri en la voyant si sale; c'est pourquoi cette jeune personne trouvait bon de me laisser croire qu'on lui avait joué un méchant tour.

— Aussi, fit la vieille dame, comme c'est Mitaize seule qui mérite d'être punie pour son défaut de soin, elle portera dimanche sa robe,

telle que la voilà, pour aller à la messe. Ne réplique pas, Mitaize, c'est inutile, je déteste les mensonges et les menteurs.

Bon gré, mal gré, le dimanche suivant, force fut à Mitaize d'endosser la fameuse robe et d'accompagner sa tante à la grand'messe; elle essaya bien de résister au moment de partir, de retirer sa main de celle de Mme Le Mauduy, mais la vieille femme tenait ferme et ne la laissa pas aller.

Mitaize dut supporter les regards curieux des fermiers et des fermières, entendre certaines réflexions peu faites pour lui inspirer de l'orgueil, et, pour mettre le comble à sa honte, le hasard voulut que le curé de Saint-Jean prêchât sur l'humilité.

Une autre eût profité de la leçon, mais Mitaize était trop furieuse pour se promettre sincèrement de changer; tout le long de la messe, elle rumina des projets de fuite, elle agita dans sa tête ce qui pourrait contrarier ses vieux parents; mais, qu'eût-elle imaginé pour blesser tante Marie-Anne, toujours si calme, si maîtresse d'elle-même? Quant à s'attaquer à l'oncle, sa vaillance n'allait pas jusque-là.

A la sortie de la messe, Mme Le Mauduy, jugeant la punition suffisante, prit des mains de Yermer, qui attendait près du porche, le manteau de Mitaize et, sous ses plis amples, les malencontreuses taches purent être dissimulées. Puis la vieille dame reprit la main de la fillette :

— Maintenant, quitte ton air maussade, lui dit-elle, ta punition est finie. Je souhaite qu'elle te profite et que je ne sois plus jamais forcée de te punir.

Mitaize détourna la tête; elle eut mieux aimé être battue que subir les remontrances doucement formulées par sa tante; elle les sentait justes et n'osait point s'insurger ouvertement. Mais, reconnaître ses torts!... cela, c'était plus que ne pouvait faire Marguerite Servaize, plus qu'elle ne voulait, plutôt, car ce qui lui manquait en toutes choses, c'était surtout la bonne volonté.

Claudel, le garde forestier, ayant appris la façon désagréable dont s'était terminée la récolte des myrtilles, s'était présenté chez M. le Mauduy, amenant deux de ses enfants, pour apporter des excuses; mais le vieillard ne le laissa pas achever, il montra du doigt Mitaize assise près de sa tante :

— Claudel, dit-il, voilà celle qui devrait s'excuser; demandez-lui si elle y a seulement pensé; elle sait pourtant à qui votre petite Minonne doit d'avoir passé une mauvaise nuit causée par la fièvre, et je lui aurais cru meilleur cœur.

Le teint blanc de Mitaize s'empourpra, toutefois elle fit bonne contenance et, s'absorbant dans sa couture, feignit de n'avoir rien entendu.

— Non, non, Claudel, je ne veux pas entendre parler de gronder vos enfants, elles m'ont été fort utiles, et je n'ai pas à les punir d'avoir ri d'une chose ridicule; dites à votre femme que j'irai voir Minonne tantôt.

Et ils s'éloignèrent ensemble. Dès que les deux hommes furent à quelque distance, Mitaize jeta son ouvrage :

— C'est trop fort, dit-elle, cette sotte Minonne qui se fait dorloter comme si elle était bien malade, pour une simple égratignure, qu'elle ne se serait pas faite, si elle avait été moins maladroite. Et c'est à moi que l'oncle donne tort, c'est une injustice.

Tante Marie-Anne ôta tranquillement ses lunettes dont elle essuya les verres à son tablier :

— Tu trouves, fillette?...

Mitaize devant son clair regard, perdit un peu de son aplomb, mais elle répéta :

— Oui, ma tante, c'est une injustice.

— Je vais donc prendre ton parti contre l'oncle, petite, car réellement, il me semble que tu as raison. Nous disons donc que tu as bien travaillé hier, aussi bien qu'elles toutes?...

— Non, ma tante, fit Mitaize avec une franchise peu ordinaire chez elle, cela m'a ennuyée tout de suite.

— Tu as été polie, très polie, du moins?

Mitaize hésita :

— Je n'ai pas été polie, ma tante, cela n'en valait pas la peine.

— Vraiment! quand j'étais petite fille, moi, on me recommandait d'être polie toujours et avec tout le monde; la mode a changé depuis ce temps-là, paraît-il; enfin, passons; elles ont fini par te battre, ma pauvre Mitaize?

La fillette devint cramoisie :

— Vous savez bien que c'est moi qui ai commencé et vous vous moquez de moi, ma tante, fit-elle en pleurant. Je ne l'aurais pas cru; je croyais que vous m'aimiez un peu et ce n'est pas vrai du tout. L'oncle me déteste.

— Il déteste tes défauts et il a bien raison, mon enfant; lui et moi nous voudrions te sentir parfaite ou du moins, très bonne, très gentille, tandis que tu fais ton possible pour te montrer désagréable; est-ce bien de ta part, dis-le moi?

Mitaize s'était appuyée sur l'épaule de la vieille dame et réfléchissait. Tout un lent travail se faisait dans son esprit, elle comparait la douceur de tante Marie-Anne aux aigres reproches qu'elle avait entendu adresser à Marcelle Dorgebert par Mme Dorgebert elle-même, à ceux qu'il lui fallait subir de chacune de ses

gouvernantes; elle s'avoua, qu'après tout, le vieux couple s'était imposé un grand sacrifice en les recevant tous les deux, et tout d'un coup, prise d'un remords, elle passa ses bras au cou de la vieille dame et l'embrassa presque tendrement.

Mme Le Manduy lui rendit son baiser :

— Mitaize, nous irons ce soir voir Minonne ensemble, nous lui porterons de la confiture, je sais qu'elle l'aime beaucoup et que sa mère n'en fait jamais.

— Si vous voulez, ma tante, répondit Mitaize qui n'osa décliner la proposition, bien qu'elle en eût grande envie.

Et le soir même, M. Le Mauduy, en pénétrant dans la cuisine du garde, où Minonne, le front bandé, se tenait assise près de l'âtre, vit avec surprise Marguerite installée près d'elle, de l'autre côté du petit fauteuil de l'infirme, et causant avec les enfants de l'air le plus franchement aimable.

A sa vue, elle se leva, prête à quitter la place, mais il ne lui en laissa pas le temps, il s'assit au milieu du groupe et, sans paraître remarquer le mutisme subit de sa nièce, il s'occupa de sa malade, constata que la plaie du front n'allait pas mal, demanda à Jeanne des nouvelles de sa santé et se mit à causer si gaîment que Mitaize ne le reconnaissait plus.

Quand Mme Le Mauduy, qui avait fait le tour du jardin avec la mère Claudel, vint reprendre sa nièce dont la conduite n'était pas sans lui inspirer quelques inquiétudes, elle la trouva écoutant une histoire que l'oncle contait avec verve, et riant aux éclats, tout comme Minonne, tandis que l'infirme les couvrait de son regard affectueux.

(*A suivre.*) P. F.



Une expérience de mécanique amusante. — Priez quatre personnes, choisies parmi les plus robustes de l'assistance, de vouloir bien tenir, deux à deux et comme il est indiqué par la gravure ci-dessus, deux bâtons, de préférence deux manches à balai de longueur égale.

Au milieu de l'un des manches à balai vous attachez solidement une corde assez longue, puis vous faites passer cette corde cinq ou six fois autour des deux manches, en ayant soin de ne pas la croiser sur elle-même.

Vous priez alors les quatre personnes de tenir deux à deux les manches à balai parallèlement et à un mètre à peu près l'un de l'autre. Puis vous vous déclarez prêt à parier contre quiconque que vous obligerez les deux manches à se rapprocher, quels que soient les efforts en sens contraire des quatre personnes qui les tiennent.

Pour cela, il vous suffira de tirer sur la corde, car l'effort produit par vous se trouvera multiplié, comme cela a lieu dans les moufles, par le nombre de tours de la corde autour des deux manches. L'expérience est des plus amusantes sur un parquet bien ciré et glissant.



Visite au chef de l'Etat — publique. dévouement sincère .. licitude .. pouvoirs publics. res. publica. . gislature. .
— Merci

Dans les Ministères. — .avec lesquels, M. le Ministre ..s vous assurons de notre fidélité à vos principes, ..si qu'à ceux de vos illustres prédécesseurs .
part) — Et la petite gratification?



— Tenez! voici quarante francs, et je vous dispense de me dire vos ...



« Ces quatre petits vers vous offrent mes étrennes
Ces quatre petits vers , ces quatre petits vers

— Mon amie, il a fait des progrès étonnants· l'année dernière il n'avait pas pu arriver au second vers. , donne-lui trois francs

— Doucement mes enfants, doucement. , vos étrennes sont dans ma poche, vous allez les casser.

— Elles sont bien petites, dis, nos étrennes, qu'elles tiennent dans ta poche!



— A papa et à maman
La Belette et le petit Lapin (fable)



— Allons belle-maman un peu de courage! embrassez votre gendre.

— Nous ne sommes pas de ceux qui croient prouver leur amitié en apportant un riche sac de bonbons nous sommes de vrais amis, nous venons simplement vous embrasser





— Mon petit papa, tu as encore fait des folies, j'en suis sûre.
— Mais non!.. mais non!... ma fille.
— Si, si je te connais, papa, si tu n'as pas fait de folies, tu en feras!



— Tiens, mon petit, voilà cinquante centimes, amuse-toi bien et ne les dépense pas!



— Mon lieutenant, le caporal qu'il m'a dit que vous vouliez me faire un riche cadeau pour mes étrennes.
— Vous me ferez 4 jours de clou, imbécile!



— Que les petits riches qui ont des étrennes pensent aux petits pauvres qui n'en ont pas.



— Oui, monsieur, Monsieur est là...
— Tant pis. S'il n'avait pas été là, j'aurais été heureux de lui serrer la main, mais pour ne pas le déranger, je vais simplement laisser ma carte.



— Espérons, ma chère, que le 31 décembre prochain aucun de nous deux ne sera veuf..
— Ou remarié!



— J'avais pensé, Estelle, qu'en vous offrant mon portrait...
— Vous me rappelleriez le temps où l'on me donnait des polichinelles?



— Allons, bon!.. une dent cassée!
— Es-tu bête, mon pauvre ami! tu manges des bonbons que nous a envoyés le dentiste.. ils sont en marbre!



— Donne-moi le louis que t'a donné ta mère pour tes étrennes, je vais te le mettre à la caisse d'épargne .. dans quatorze ans tu en auras deux!



— On a donné à Monsieur de bien mauvais cigares
— Et à Madame de bien mauvais bonbons



— J'ai joint l'utile à l'agréable, mon ami, j'ai renouvelé pour un an ton abonnement au *Petit Français*.

Chryséis au désert (*Suite*)[1].

Derrière Aouka, debout, attentive au moindre signe, se tenait une petite esclave blanche, frêle, pâle et un peu triste, qui n'avait guère d'autre beauté que ses yeux noirs très doux. Elle souriait affectueusement à Chryséis, et joignait les mains comme pour lui recommander la patience. C'était Merced.

Mais déjà la kadine avait fait approcher Chryséis. Sans lui parler, mais en communiquant ses réflexions à ses amies, comme s'il se fût agi d'un animal ou d'une chose, elle la fit tourner et retourner; elle releva ses manches et lui tâta les bras; elle lui fit ôter ses bottines et ses bas, tâta aussi ses chevilles fines, et rit en voyant avec quelle grimace de douleur la fillette posait ses pieds nus sur le sable. Puis elle plongea les doigts dans les cheveux dorés, auxquels ressemblaient les siens, les releva, les laissa retomber, les soupesa, les flaira, tout en parlant avec volubilité. Jugez, pendant ce temps, de l'exaspération de Catherine, qui ne pouvait souffrir qu'on la touchât, ni surtout qu'on touchât ses cheveux, quasi sacrés à ses yeux. Mais ni ses protestations, ni sa résistance ne semblaient parvenir jusqu'à sa maîtresse, qui s'intéressait décidément beaucoup à l'étude qu'elle faisait.

A la fin, Aouka appela deux de ses amies, qui, à leur tour et avec elle, relevèrent les manches de la captive et s'assurèrent de la force de ses biceps. Les cheveux ne furent pas oubliés dans l'examen, et, avec forces exclamations mystérieuses, on les compara à ceux d'Aouka.

Puis, après ces deux dames, le tour passa à d'autres, et Chryséis exaspérée fit ainsi le cercle complet. Une vieille, noire et horrible, lui mit les doigts dans la bouche, pour voir ses dents. De rage, la petite la mordit. Mais elle reçut en échange un magnifique soufflet, et elle constata avec amertume que c'était le troisième depuis la veille au soir : c'était trois de plus qu'en toute sa vie !

Elle avait donc les nerfs passablement tendus quand elle revint devant Aouka. Elle n'était cependant qu'au début de ses épreuves : la jeune femme l'attira près d'elle, et, en un tour de main, lui enleva ses boutons d'oreille. Chryséis, en effet, avait les oreilles percées. Je ne sais si la femme du cheik s'y prit maladroitement ou si elle y alla trop vite, mais il y eut une goutte de sang sur la collerette et Catherine jeta un cri aigu.

Et elle compta son quatrième affront. Ceux d'Aouka étaient très raides, je crois l'avoir dit.

Alors Catherine se tut, jurant bien de ne rien dire de plus, quoi qu'il pût lui arriver. Vous voyez que la crainte du Seigneur est bien réellement le commencement de la sagesse. — Seulement elle voulut remettre ses bas : Aouka se mit à rire : — songez quelle prétention ! des bas à une esclave! — et d'un coup de son petit pied chaussé de babouches brodées d'or, elle envoya bas et bottines hors de la tente ouverte. Là, le nègre qui veillait les prit en riant de plus belle, et les porta soigneusement au feu qui faisait cuire le couscoussou.

Chryséis s'était redressée, cramoisie de colère, cependant elle ne dit rien. C'était très beau, et je pense que Merced en conçut une sincère admiration.

Alors Aouka ordonna que l'on fît la toilette de la nouvelle esclave, qui allait entrer immédiatement en fonctions. Et ces dames se partagèrent les dépouilles de la Française. L'une eut le jupon de soie garni de dentelles, l'autre la petite montre ornée de perles. La vieille de tout à l'heure, — peut-être la reine-mère, — prit le corsage de batiste rose qu'elle endossa, ô horreur! immédiatement. Toute la fine lingerie, toute la coquette parure de la fillette y passa; en dépit de ses résolutions de fraîche date, elle voulut résister, crier, se débattre : la matraque, cette fois, eut raison d'elle. Et lorsque, dépouillée de ses hardes, couverte de guenilles sans nom, qui avaient passé d'une négresse à l'autre pendant bien des saisons, humiliée, battue, contusionnée, Chryséis tomba sur le sol en sanglotant nerveusement, Aouka donna un ordre qui fit pâlir Merced.

— O maîtresse! murmura-t-elle.

— Quoi? fit hautainement la jeune femme en se retournant, le regard foudroyant.

— Ayez pitié d'elle, je vous supplie !

— De quoi se mêle l'esclave? répliqua la femme du cheik en tournant le dos à Merced. Ah! voici Fatoum!

Une vieille femme arrivait, clopin-clopant, portant les énormes cisailles avec lesquelles on coupe, la seconde année, le poil des jeunes chameaux. Un rire joyeux l'accueillit dans le cercle, et Merced détourna les yeux. Alors Fatoum s'agenouilla devant Chryséis qui pleurait toujours par terre, saisit d'une main le lourd flot d'or de ses cheveux, et de l'autre, maniant la cisaille, trancha tout net.

Un cri, ou plutôt un rugissement de bête fauve, répondit au coup de ciseaux. La fillette

1. Voir le n° 357 du *Petit Français illustré*, p. 38

se roulait sur le sol en proie à une horrible attaque de nerfs, taudis qu'Aouka dédaigneuse, secouant la toison blonde que Fatoum lui avait remise, disait à ses amies :

— Il serait beau qu'on vît sur la tête d'une esclave une chevelure semblable à la mienne !

. . . .

Et si, à l'heure du repas du soir, mademoiselle Rosita eût passé par là, elle fût sans doute restée bouche bée au spectacle qu'offrait la cuisine du goum.

Tandis que Merced roulait habilement dans ses mains les boulettes de farine qui entrent dans la confection du couscoussou, mademoiselle Verduron, la future académicienne, cheveux courts et en gueuilles, s'exerçait, après avoir gâché une quantité notable de farine, à casser des brindilles pour allumer le feu, qu'elle aurait à alimenter ensuite avec de la fiente de chameau desséchée.

Et elle ne murmurait pas, je vous assure. Elle avait faim, n'ayant pas déjeuné, et tenait à gagner son souper.

Lettre de faire part.

Le colonel passa devant les deux sergents qui déambulaient ensemble dans la grand'rue de Tombouctou. Il leur rendit distraitement leur salut, et continua son chemin vers son logis, la tête baissée, le regard morne.

— Ce qu'il est changé, notre pauvre colonel ! fit Jubier tout attendri en le suivant des yeux.

— Dame ! mon vieux, c'est qu'il y a de quoi ! La demoiselle et la tante le même jour ! Sans compter Djaoud, encore, la pauvre bête !

— Oui, ça, c'est une perte *conséquente*, répondit Jubier. Mais pour la tante, tu sais, je crois que c'est pas son évanouissement qui a fait maigrir le colonel.

— Au contraire, ricana le sceptique Gobain, ça l'a peut-être aidé à digérer l'autre.

Jubier rit sans répondre, et continua :

— Non, le pire, vois-tu, c'est la pauvre demoiselle. Ce n'est pas qu'elle était bien commode, au fond ; et puis, vois-tu, une femme qui ne sait pas raccommoder son cotillon, faut pas m'en parler. Mais elle savait si bien commander ! un amour de petit officier, quoi ! Et puis, enfin, c'est sa fille, au colonel, et il peut bien y tenir ; il n'en a pas de rechange ..

— Sans compter qu'avec la consigne, qui n'est pas drôle, il ne peut pas bouger d'ici pour la chercher ; il faut se contenter de faire battre la campagne aux environs, où il n'y a rien, naturellement.

— C'est cela qui doit être dur, murmura le sergent tout pensif. Pas le droit de faire un pas hors d'ici, et sa fille qu'on lui tue peut-être là, tout près !...

. . . .

Oui, c'était dur, bien dur.

Le colonel était rentré chez lui. Les deux coudes sur la table, il cachait son mâle visage dans ses mains, et des larmes de désespoir filtraient brûlantes entre ses doigts.

Où était-elle maintenant, sa pauvre Catherine, sa chère petite fille, son enfant adorée et



Une vieille femme arrivait, clopin-clopant, portant d'énormes cisailles.

choyée ? Esclave, ou morte ? Et lequel des deux destins son cœur de père appréhendait-il le plus ?

— Ma fille ! ma fille !...

Et il la revoyait toute petite, lorsque sa femme tant aimée la lui recommandait en mourant. Qu'elle était mignonne, et câline, alors ! Pourquoi l'avait-il laissée à Rosita ? sans elle, qui avait mal élevé la chérie, qui lui avait faussé le jugement, pareil malheur ne serait jamais arrivé.

Et pourtant !... avait-il bien le droit de parler ainsi de la sœur dévouée qui avait, disait-elle, renoncé au mariage pour se sacrifier à l'orpheline, qui lui avait voué tout ce qui lui restait de jeunesse et de force, et qui, si elle l'avait mal aimée, l'avait du moins aimée uniquement, en renonçant pour elle à un foyer, à une famille, à ce qui fait que la vie est douce ? Pouvait-il nourrir une pensée de rancune contre la pauvre femme perdue, elle aussi,

dans le désert immense, morte peut-être de terreur, de faim, de soif, sans avoir pu descendre de sa monture affolée ?... Non, il était un ingrat, un mauvais frère...

Mais cette inaction, cette immobilité le rendaient fou!... Ah! quelle torture! D'atroces tentations lui venaient, et il ne savait plus s'il pourrait toujours leur résister... Partir! oh! partir!... tout laisser, tout abandonner, déserter le drapeau, mais courir là-bas, dans l'est, à la recherche de l'enfant perdue!

En ce moment, un grand remue-ménage se fit au dehors, et le brosseur du colonel entra en coup de vent, sans dire gare, ce qui était contraire à tous les règlements :



Le sorcier s'inclina trois fois jusqu'à terre.

— Mon colonel! mon colonel! si vous saviez ce qui arrive!

M. Verduron fut debout d'un seul bond :

— Des nouvelles?

— Djaoud, mon colonel! Djaoud qui revient!... Et toute une ambassade nègre, conduite par un sorcier qui tient comme qui dirait une lettre!

Et en effet un cortège multicolore se déployait en demi-cercle devant le palais lézardé que le colonel avait choisi pour sa demeure. Les guerriers étaient peints de leurs couleurs de fête; les plumes les plus nobles et les plus variées se balançaient avec grâce sur leurs têtes laineuses: d'invraisemblables anneaux s'entrechoquaient au bout de leur nez; et le sorcier, monté sur Djaoud, coiffé d'un bonnet conique et couvert d'un manteau de plumes de perroquet, tenait une enveloppe immense fermée par plusieurs énormes pains à cacheter de différentes couleurs, comme ceux que les belles du pays appliquent en guise de mouches sur leurs fronts d'ébène.

Le colonel, debout devant sa porte, ouvrait des yeux dilatés par l'étonnement. Le sorcier descendit de sa monture, s'inclina trois fois jusqu'à terre, et à la troisième lui tendit le pli si généreusement cacheté.

D'un coup d'œil, M. Verduron reconnut l'écriture de sa sœur, et fit sauter les pains à cacheter avec une hâte facile à comprendre. Il déploya une immense feuille de papier, dans laquelle il put reconnaître l'envers d'une image d'Épinal racontant les aventures du prince Mirliton. Il ne s'arrêta point à cette histoire, qu'il connaissait, du reste, et lut la stupéfiante épître que voici :

Du palais de Tidi-hou, fils des dieux et roi des Bambaras, ce sixième jour de la lune.

De la reine Rosita Tidi-ha au colonel Sidi Verduron, représentant de la puissante République française à Tombouctou, son noble frère.

Mon bien-aimé Sigisbert,

« Je ne veux pas qu'une autre plume que la mienne vous apprenne le grand changement qui s'est produit dans mon obscure existence. Moi aussi, faible femme, vouée jusqu'ici dans le silence au culte des Muses, moi aussi je suis destinée à servir la noble cause de la politique coloniale et à rallier à la France les peuplades malveillantes...

— C'est encore plus embrouillé que d'habitude, marmotta le colonel en reprenant haleine. Enfin elle est vivante, c'est l'essentiel.

« En cherchant ma bien-aimée nièce, — que vous avez retrouvée sans doute et dont j'ai bien regretté l'absence auprès de moi — j'ai été accueillie comme un céleste esprit par une nation amie de notre mère-patrie. Là, le roi Tidi-hou, un noble descendant de l'immortel Toussaint Lavenette, m'a offert l'alliance de son peuple en échange de ma main. »

— De sa main!... C'est complet!

G. M.

(*A suivre.*)

Petit gourmand.

Janot est encore un tout petit garçon. Il n'a pas encore huit ans ! Et pourtant il va commencer, dès aujourd'hui, à gagner de l'argent!

Il faut vous dire que les parents de Janot sont pâtissiers. Ils confectionnent chaque jour des babas, des tartes, des choux à la crème. Puis ils vont les vendre dans une petite maisonnette à l'entrée des promenades publiques.

Ils sont cinq enfants, chez Janot. Or il faut beaucoup de sous pour nourrir cinq enfants, aussi le papa Briochard a-t-il mis tout son petit monde au travail.

Il n'y a que Janot qui, jusqu'à présent, n'a rien fait. Mais papa a déclaré que ça ne pouvait pas durer comme ça ! C'était l'opinion de papa Briochard, et tout le monde sait, chez lui, que quand il a parlé, il faut obéir!

Maman a donc bien vite taillé et cousu pour son Janot un gentil costume de pâtissier. Son grand frère lui a confectionné, avec des planches et une grosse corde, une petite boutique ambulante qu'il suspendra à son cou et dans laquelle papa Briochard a étalé sur un papier blanc de jolis bâtons de sucre d'orge ! Il y en a vingt-deux morceaux. C'est donc vingt-deux sous que Janot doit rapporter ce soir.



Janot a choisi dans son étalage un joli sucre d'orge

Mais qu'est-ce que je vois ? Il me semble que monsieur Janot étrenne lui-même sa marchandise ! Mais oui, je ne me trompe pas. Il a choisi dans son étalage un des plus jolis bâtons de sucre d'orge et il le suce sans honte !

Fi ! le vilain gourmand !

Que dira-t-on chez lui ce soir ? Maman trouvera peut-être des excuses, mais papa ne plaisante pas, et Janot le sait bien ! Il dira, ce papa, qu'un petit garçon, si petit qu'il soit, est toujours assez grand pour comprendre qu'il ne doit pas s'approprier ce qui ne lui appartient pas.

Variétés.

Cyclisme et modestie. — Voici un sauvetage que nos pères ne connaissaient pas : le sauvetage à la bicyclette.

Dernièrement, au cours d'une manœuvre faite sur la ligne de Barcelone à Lérida, deux wagons chargés de blé se détachèrent, et, la voie étant en pente, partirent avec une vitesse vertigineuse. Un vélocipédiste passait par là. « N'écoutant que son courage », le brave garçon s'élança, non pas à leur tête, mais à leur suite, et, grâce à la fermeté de son jarret, il parvint à les dépasser et avertit un train qui arrivait en sens contraire. Celui-ci put s'arrêter à temps; il en fut quitte pour une forte secousse et une avarie à la machine, mais sans autre accident. « Le cycliste ne s'est pas fait connaître », ajoute le nouvelliste.

Une telle modestie, alliée à un si beau coup de pédales, mérite les plus grands éloges.

L'écrevisse s'en va. — Hélas! Bien loin de faire des progrès, l'élevage des écrevisses lui-même marche à reculons!

Au grand dommage des gourmets, l'écrevisse tend à disparaître de nos cours d'eau français contaminés, en général, par les résidus des usines. Or, l'écrevisse ne peut vivre que dans l'eau claire et courante.

Il n'y a plus guère d'écrevisses que dans la Meuse. Presque toutes les écrevisses que l'on mange chez nous viennent d'Allemagne. Et il nous en vient, chaque année, pour 15 millions environ!

Les « cuivres » en aluminium. — Il paraît que l'on commence, en Autriche, à se servir de l'aluminium pour la fabrication des instruments de musique dits « de cuivre ». Le 3e régiment d'infanterie et les musiques régimentaires, en garnison à Vienne, l'ont déjà employé sous forme de tambours qui, dit-on, rendent un son très mélodieux (!). D'ici peu, sans aucun doute, nous aurons des trombones, cornets à piston et ophicléides en aluminium.

La musique gagnera peut-être au change, mais notre langue y perdra : « cuivre » vibrait si bien! Au lieu de « une voix cuivrée », nous faudra-t-il dire « une voix alumin..? ». — Non, faisons, s'il le faut, des trompettes en aluminium et continuons à dire : « les cuivres ».

Fausses nouvelles (par notre câble spécial). — On nous télégraphie de Fontainebleau :

Le célèbre et sympathique *Franchard* à qui les touristes ne manquent jamais de rendre visite, est gravement indisposé. La *Gorge de Franchard* est fortement enflammée. Le Dr T..., fameux spécialiste, appelé en toute hâte, l'a examinée au laryngoscope et croit être sûr qu'elle est obstruée par une arête, très probablement une arête de *sole*. Le voisinage de la *Vallée de la Sole* rend cet accident vraisemblable et justement l'on croit savoir que le malade *venait de la Vallée*.

A propos de bottes. — « Moi, je ne porte que le soulier Molière.

— Moi aussi, mais je ne l'ai pas porté pendant six mois qu'il devient le soulier *bout-l'eau*.

Petits dialogues. — « Comment va? »

— Mal. J'ai la fièvre.

— Coupe-la ..

— Ah! mais non : ça m'en ferait deux.

RÉPONSES A CHERCHER

Curiosité historique. — Quels sont les deux grands généraux français qui moururent le même jour, l'un assassiné, l'autre en pleine victoire?

Locution proverbiale. — Que signifie l'expression « C'est comme à la cour du roi Pétaud... » Et quelle en est l'origine?

Mots en losange.

Se trouve dans la lingerie.
Un exil ou bien un appel.
Gloires de la pâtisserie.
Un ange descendu du ciel.
Hommes de petite stature.
Un pronom mis au pluriel.
Se rencontre dans la lecture.

Rébus.

Lié
GD 9, 13 et 3.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 357.

I. Curiosité historique.

La ville dont il s'agit est Dunkerque. — Dunkerque était aux mains des Espagnols, lorsque en 1658, à la suite d'un traité conclu entre la France et la République anglaise, dont le président ou *Protecteur* était Cromwell, Turenne vint assiéger la place. Turenne et ses troupes agissaient, non pour le compte du roi de France, mais pour le compte de l'Angleterre. L'héroïque cité s'empressa de se livrer à Louis XIV pour ne pas tomber aux mains de l'Angleterre. Le roi de France d'ailleurs, dut le jour même rétrocéder la ville aux Anglais, selon les clauses du traité. En sorte que Dunkerque, espagnole le matin, française dans la journée, était anglaise le soir.

II. Étymologie.

Poète vient du grec *poiêtês*, artisan, *faiseur* (de *poieô*, je fais).

Le poème (*poiêma*) était, pour les Grecs, l'œuvre par excellence.

En anglais un poète se désigne parfois aussi par le nom de *maker*, faiseur (de *to make*, faire).

Mais il est certain que, chez nous, un poète que l'on traiterait de « faiseur » n'aurait pas lieu d'être très flatté.

III. Rébus graphique.

E de TOI (c'est-à-dire E fait de TOI), L SI L T de RA (c'est-à-dire T fait de RA).

Aide-toi, et le ciel t'aidera.

IV. Calembredaine

L... r, y, s arrivent nécessairement après le t (après le thé

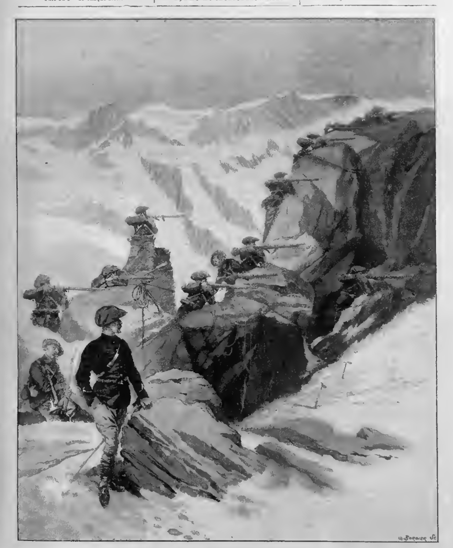
Le gérant, MAURICE TARDIEU

8e année. — N° 359 10 centimes. 11 janvier 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER · 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Manœuvres de chasseurs alpins. — La défense d'un défilé.
Composition inédite d'après nature, par LABREY.

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

Le colonel, suffoqué, se laissa tomber sur la borne placée devant sa porte.

« Pouvais-je refuser? changer peut-être en un dépit dangereux l'attachement d'un prince qui se donnait à nous?... Que dire? La couronne de laurier des Muses s'est inclinée sous le poids du diadème royal; je suis l'épouse de Tidi-hou, qui envoie à son frère de France et à notre nièce Chryséis nos présents de noces.

Mais croyez-le bien, mon frère : mon cœur ne sait pas changer. Si haute que soit la situation où me place la main de Dieu, reine ou simple jeune fille, je reste pour vous la sœur dévouée dont vous avez pu si souvent apprécier la tendresse.

Rosita Tidi-ha,
belle-fille des dieux.

P.-S. — Mon bonheur veut que, tout en entrant dans la case de mon époux, mon cœur materuel trouve où verser les trésors qu'il renferme. J'ai treize adorables beaux-fils et belles-filles de trois à douze ans. J'ai commencé leur éducation qui me paraît avoir laissé beaucoup à désirer jusqu'à présent. Je serai heureuse de vous les présenter, ainsi qu'à ma nièce, leur cousine, qu'ils souhaitent passionnément connaître. »

— Ah! par exemple!... ah! par exemple!... mâchonnait le colonel, cela dépasse les bornes!... Je lui ai toujours cru la tête fêlée, mais pas à ce point-là!

Et tout à coup prenant son parti :

— Tant pis pour elle, après tout! fit-il. Elle est majeure, et je n'ai pas la responsabilité de ses actions. Du moment où elle est vivante, reine, épouse, belle-mère de treize négrillons, le tout en vingt-quatre heures, et enchantée par-dessus le marché, je serais bien fou de m'en casser la tête!... Je n'ai plus à penser qu'à toi, ma pauvre petite Catherine, ma chérie, tout ce qui me reste au monde... si seulement ..

Il n'acheva pas, mais secouant énergiquement la tête, il appela. Ses ordres donnés pour qu'on sustentât et surtout qu'on désaltérât l'ambassade (il fait si chaud, là-bas!), il répondit à sa royale sœur :

« Ma chère Rosita,

« Permets-moi de te féliciter bien sincèrement de ton rapide avancement. Par malheur, je suis obligé de t'apprendre que je suis toujours sans nouvelles de ma pauvre Catherine. Parles-en, je te prie, à mon royal beau-frère, et demande-lui de me rendre l'inappréciable service de s'en informer chez les peuplades voisines.

« Tu comprendras, ma bonne Rose, que dans ces tristes circonstauces je n'aie pas le cœur de t'en dire plus long. Je remercie mon illustre frère des précieux cadeaux qu'il m'envoie, et je charge ses ambassadeurs de tout ce que tu as apporté de France : j'espère que cela te sera remis fidèlement.

« Ton frère affectionné,

« Sigisbert Verduron. »

— Où est le lieutenant Rozel?

— Présent, mon colonel.

— Prenez quelques hommes avec vous, et faites débarrasser votre appartement de tout ce qui est personnel à ma sœur; elle est en sûreté, et souhaite rester où elle a été accueillie.

— Chez ces geus-là? demauda le lieutenant stupéfait, sans penser, dans son étonnement, qu'il questionnait son chef.

Celui-ci se mordit les lèvres, et, s'abstenant de répondre à cette demande indiscrète, continua :

— Cette ambassade lui fera parvenir ses bagages. Mais comme je n'ai pas grande confiance en ces noirs, veillez à tout, lieutenant, et ne laissez toucher à rien de ce qui appartient à ma fille.

Les ordres furent religieusement exécutés. Le lendemain, les messagers nègres quittaient Tombouctou, emportant en triomphe le trousseau et surtout la guitare de leur reine. Mais très fiers de l'alliance qu'ils venaient de conclure, enchantés de l'accueil qui leur avait été fait, les ambassadeurs avaient divulgué le secret de leur mission. Si bien que toute la garnison savait maintenant que le colonel Verduron avait pour beau-frère Tidi-hou, fils des dieux, et que ses nouveaux alliés le décoraient du titre enviable de « Source d'eau-de-vie du désert ».

Chryséis couturière.

Et Mlle Verduron jeune continuait à étudier — de près — la cuisine arabe et les mœurs des Libyo-Punico-Vandalo... Touareg. Et, si ses connaissances ethnographiques, culinaires, ancillaires et autres ne progressaient pas, ce n'était pas la faute de ses maîtres.

[1] Voir le n° 358 du *Petit Français illustré*, p. 56

Pauvre Catherine!... Où était-elle, la jolie petite maison de Passy? Où était-elle, la chambre rose, si gentiment capitonnée? Et où était Annette, la petite femme de chambre, qui savait si bien « se dépêcher » d'exécuter les ordres de mademoiselle?

Qui l'eût reconnue d'ailleurs, aujourd'hui, « mademoiselle », dans l'état où l'avaient réduite quelques semaines d'esclavage? Oui, cette grande fillette pâle et maigre, au regard mauvais toujours révolté, à la bouche crispée par un rictus sauvage, aux cheveux courts en désordre couvrant son front baissé de leurs mèches inégales, cette fillette aux pieds nus, en haillons sans couleur, qui peinait pour retirer de la fontaine ses deux grandes jarres pleines d'eau, c'était Chryséis, la coquette Chryséis, l'élève chérie de tante Rosita.

... Elle fit encore un effort, en soulevant à deux mains la seconde jarre... Non, c'était trop lourd décidément.

— Je ne peux pas, non, je ne peux pas! murmura-t-elle. Ils me battront s'ils veulent.

Et elle se laissa tomber sur l'herbe qui bordait la source, à côté des lourdes amphores. Là, accroupie, la tête entourée de ses deux bras pour parer les coups les plus violents, elle attendit que Dadouk, le grand nègre d'Aouka, vînt la chercher, matraque en main.

— Qu'as-tu, ma pauvre Catherine? fit la douce voix de Merced tout près d'elle.

L'autre releva ses yeux sauvages, et brusquement :

— J'ai que je ne peux pas porter cela. Laisse-moi toute seule : tu attraperais ta part de la distribution; c'est inutile.

— Te laisser? pas du tout. Allons, un peu de courage, petite amie : relève-toi, nous en viendrons à bout à nous deux. Vite, voilà Dadouk, là-bas.

— Je me moque de Dadouk.

Et Chryséis se roula de nouveau en peloton. Merced haussa doucement les épaules, et souleva la jarre. Elle était moins forte, mais plus adroite que sa compagne...

— Veux-tu m'aider, Catherine? je ne peux pas toute seule.

— Je le pense bien! s'écria Chryséis avec impétuosité en se déroulant vivement. Comment peux-tu seulement essayer? Je t'ai toujours dit que tu n'étais qu'une sotte.

— Je le sais bien, dit humblement l'Espagnole.

Mais elle souriait imperceptiblement, d'un sourire plein de tendre et fine malice. Chryséis avait enlevé la jarre d'un bras vigoureux, l'avait chargée sur sa propre épaule, et, de la main restée libre, soutenait l'autre, moins grande, sur celle de Merced. La patiente petite fille avait atteint son but, et fait faire à sa compagne le travail qu'elle refusait tout à l'heure.

— Il y a de la farine à préparer et du pain à faire : que préfères-tu? dit-elle tout en cheminant vers la tente d'Aouka.

— Je ne peux pas faire le pain, dit Chryséis; je n'en ai pas l'habitude; ces travaux-là sont faits pour toi. Je broierai le grain.



Chryseis soutenait la jarre sur l'épaule de Merced.

Merced hésita. Ce qu'elle avait à dire était comme un cocon de soie : elle n'en trouvait pas le bout. Enfin elle se risqua :

— La dernière fois, Aouka a trouvé le pain trop grossier. Pourrais-tu faire la farine plus fine?

— Aouka?... et que m'importe ce que dit Aouka?... Je ferai comme il me plaira.

— Ou comme tu pourras, se dit à part Merced. Et tout haut : Tu as raison; je ne dis que des sottises. C'est que je n'avais pas eu à souper, l'autre fois.

— Pourquoi?

— A cause du pain...

Chryséis ne répondit rien, et Merced n'insista pas. Elle savait que le grain était semé, et germerait. La chère fillette avait su prendre sa revêche compagne de la seule manière qui fût possible; et si sa tendre affection, qui lui épargnait les plus durs travaux et la sauvait parfois des mauvais traitements, n'avait pas encore trouvé le chemin du cœur de la Française, si Chryséis ne savait pas encore ce que c'est qu'aimer les autres et se dévouer pour eux, du moins faisait-elle quelquefois pour Merced

ce qu'elle n'eût fait ni pour menaces, ni pour coups.

L'aimait-elle, cependant? Pas encore. L'affection implique l'oubli de soi-même, et elle n'en était pas là. Aimer une petite fille ignorante et misérable, une esclave, n'était d'ailleurs pas chose digne d'elle. Seulement, à défaut de l'amitié, qui ne pouvait germer encore dans un cœur trop aride, un sentiment de justice, inné dans une âme, au fond très droite, la forçait à rendre à Merced, quand elle le pouvait, service pour service. Le rendait-elle gracieusement? Cela, c'est autre chose.

Elles étaient sous la tente d'Aouka. Là était pour Chryséis l'épine la plus aiguë de son fagot. Aouka l'avait prise en grippe dès la première heure, et, dès la première heure, Chryséis le lui avait rendu : simple assaut de bons sentiments. Or, entre ces deux natures altières, d'orgueil égal, dont l'une commandait, dont l'autre était forcée d'obéir, c'étaient des chocs continuels, où la jeune femme déployait une rare habileté pour frapper aux endroits sensibles, et qui laissaient toujours Chryséis plus meurtrie et plus exaspérée.

— Cette paresseuse ne peut porter deux jarres toute seule? dit la kadine du plus loin qu'elle les aperçut. Elle est assez lâche pour se faire aider par plus faible qu'elle? Je savais bien que les Français n'étaient pas même bons à faire des esclaves!

Les yeux de Chryséis brillèrent de colère, et elle fit un pas en avant, les poings serrés.

— Pour sûr! dit-elle. C'est bon pour vous autres, ce métier-là!

Aouka devint blanche, leva la main, et Merced reçut le coup.

— Lâche! cria Aouka, triple lâche! elle laisse battre Merced pour elle!

— Toi, je t'étranglerai un jour! fit en français Chryséis qui suffoquait de colère.

(Vous savez que c'était son idée fixe.)

Et, prenant Merced par la taille, elle la fit pivoter sur elle-même et se mit devant, bravant la maîtresse.

— Tiens! frappe donc! disait-elle toute crispée, frappe! voilà de la chair française!... Mais frappe donc, Aouka! les Français ne sont pas même bons à faire des esclaves!

Mais Aouka n'avait plus envie de frapper. Elle riait, et c'était bien pis pour Catherine.

— Tiens! dit-elle en lui jetant un riche manteau de laine, j'ai compassion de ta faiblesse. Borde mon manteau avec ce galon d'or; Merced fera ta besogne. Assieds-toi ici, sur ce tapis, et travaille devant moi. Hors d'ici, Merced!

L'Espagnole était déjà loin, — heureuse des rudes travaux qui allaient lui incomber, et se réjouissant pour sa compagne de cet adoucissement, — que Chryséis était encore hébétée sur son tapis, le manteau sur ses genoux, sans savoir par quel bout s'y prendre.

Vous souvient-il qu'au témoignage d'Annette, elle n'eût pas su recoudre un bouton? Vous souvient-il qu'en une circonstance récente et fatale, la jupe de batiste n'avait trouvé un secours réparateur que dans la grosse aiguille du sergent?

Hélas! hélas!... O mœurs des peuples lybio-punico-romano-vandalo-arabo-sahariens! que vous êtes dures à qui doit vous étudier de près, à qui ne s'y est pas préparé par un entraînement suffisant!

Aouka était sortie; elle avait laissé la petite Française méditer sur les vicissitudes de sa destinée et sur la manière de coudre un galon d'or, à points perdus, au bord d'un manteau de cérémonie. Catherine essayait cependant, je dois le dire; elle essayait en conscience. Elle avait, après plusieurs essais infructueux, réussi à enfiler son aiguille. Puis elle fit à son fil un énorme nœud, comme en font les toutes petites filles, c'est-à-dire en nouant son fil comme on noue la ficelle d'un paquet.

Ce travail préliminaire accompli, elle fit un ouf! de fatigue, releva ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, et commença d'examiner sérieusement son ouvrage. Sans se laisser arrêter par de vaines considérations, elle prit bravement le galon par un bout et le posa tel quel sur le bord du manteau, sans plus se préoccuper du point par où elle commençait que de l'endroit ou de l'envers de la bordure et du vêtement. Puis, la conscience pure, elle se mit en devoir de coudre.

Seulement elle avait oublié de se laver les mains, que ses divers travaux de cuisine ne contribuaient pas à blanchir. De plus, les exercices variés et inaccoutumés auxquels elle venait de se livrer, joints à la chaleur, la faisaient suer sang et eau. Hélas! hélas!

Quand Aouka revint, elle trouva Chryséis le nez baissé sur son ouvrage, tirant l'aiguille avec une telle application qu'elle en faisait la moue. La kadine en conclut que sa servante était tout à fait dans son élément, et s'en préoccupa d'autant moins que Sidi-el-Hadj venait d'entrer, revenant de la chasse

— Trois gazelles et des oiseaux, femme, dit-il avec bonne humeur; nous n'avons pas perdu notre matinée.

— N'es-tu point fatigué, cher seigneur? dit affectueusement la jeune femme. Veux-tu que les esclaves te lavent les pieds?

— Non, inutile. Et riant : Mon mehari en aurait plus besoin que moi... Les lévriers, eux, meurent de faim; je n'ai rien voulu leur donner avant que nous fussions de retour. écoute-les hurler.

(*A suivre*). G. M.

Pincé!



Toutou se sent la patte pincée comme par un étau.

Voilà déjà longtemps que Bébé a prédit à son incorrigible Toutou qu'il lui arriverait malheur!

Ça devait être! Toutou est bien le petit chien le plus téméraire, le plus désobéissant, le plus touche-à-tout qui se puisse voir! C'est ce que lui répète chaque jour en gémissant sa petite maîtresse! Mais que voulez-vous? Toutou s'obstine à n'en faire qu'à sa tête; cette bonne grosse tête carrée qui renferme malheureusement plus d'idées biscornues que d'idées raisonnables.

Mais, c'est égal, Toutou devrait être plus docile! On ne me fera jamais croire qu'avec un peu de bonne volonté il n'eût pas évité la désagréable histoire qui lui est arrivée! Jugez-en:

Ce matin encore sa maîtresse lui a répété d'être bien sage, de ne rien voler à la cuisinière, et surtout de ne rien toucher!

Toutou a écouté ces excellents conseils avec attention. Il n'est pas contrariant, Toutou! Jamais il ne dit non! Mais à quoi cela sert-il, puisqu'il ne tient pas compte des avertissements.

Le voilà parti! Il fait d'abord son petit tour habituel à la cuisine.

Tiens! qu'est-ce qui remue donc là-bas dans cette bourriche? Toutou n'a jamais rien vu de ce genre. C'est vivant, puisque ça remue!

Toutou voit d'abord une longue corne qui se meut de côté et d'autre. Puis, peu à peu, sortant avec peine de la bourriche, une grosse patte formant comme une pince; enfin un corps noirâtre et une queue qui se replie sur elle-même.

Toutou est très intrigué!

Vous croyez qu'il va battre en retraite? Pas du tout! Il commence par japper, il fait de petits bonds de côté et d'autre, se baissant sur ses pattes de devant. Ma parole, il croit que les écrevisses vont faire une partie avec lui! Mais celles-ci ne se soucient nullement de ses bonds. Elles sont sorties de la bourriche, à présent, et elles marchent de droite et de gauche avec des mouvements maladroits.

Comme c'est drôle! Toutou les regarde avec stupéfaction. S'il avançait la patte? peut-être ne l'ont-elles pas vu et seraient-elles bien aises de faire une petite partie?

Ouah! ouah! hi! hi!

Entendez-vous la jolie musique? C'est Toutou qui se sent la patte pincée comme par un étau!

Crie, mon ami! Cela t'apprendra une autre fois à être plus obéissant. On ne meurt pas d'une bonne pincée et, si celle-ci peut te guérir de toucher à tout, nous dirons: Tant mieux!

Les finesses de Bertoldo *(Suite)*[1].

Le sbire sort Bertoldo du sac et y entre à sa place.

— Allons, compère, sors de là !

— M'y voici! Que dis-tu de mes grâces ?

— Aïe ! je n'ai vu de ma vie homme plus mal tourné. Pauvre diable, je te plains !

— Tu as bon cœur, mon compère; aussi, pour te récompenser, j'ai bien envie de faire de toi, cette nuit même, un homme riche, heureux et envié de tous. Vois-tu, je suis absolument décidé à ne pas me marier; ma fortune ne me sert pas à grand'chose, puisque, à cause de ma laideur et de ma difformité, je suis résolu à vivre à jamais caché au fond des bois. Si donc je te donnais cette fortune et te laissais prendre ma place dans ce sac, tu serais demain matin l'homme le plus favorisé de la terre.

C'est à la première heure que l'on doit venir me chercher pour me conduire à la chapelle et célébrer le mariage qui me fait horreur.

— Tu me la donnes belle, compère; me renfermer dans ce sac, pour que l'on voie en l'ouvrant ce changement de figure, ce serait là un bon moyen de me faire mettre la corde au cou!

— Mais je ne t'ai pas dit que le mariage doit s'accomplir en me laissant dans ce sac, pour éviter à la fiancée des impressions désagréables pendant la cérémonie? Crois-moi, lorsque tu auras montré le papier que je vais te signer et qui te rendra maître de tous mes biens, on sera trop heureux de l'échange, surtout en te voyant avec cette figure d'honnête homme et de beau garçon. Du reste, une fois le mariage fait, ils ne le pourront défaire. Mais tout cela est un rêve! Finissons-en. En somme, je rentre dans mon sac et dans ma fortune. Allons, viens m'aider!

— Attends un peu, nous avons le temps.

— Non, viens, tiens ce sac pour que j'y rentre à mon aise...

— Attends, attends, mon ami, ne m'ôte pas cette grande espérance...

— J'ai bien envie de te refuser, mais un honnête compagnon ne peut manquer à la parole donnée. Je vais t'écrire une donation de tous mes biens.

Et le malicieux personnage, prenant dans sa poche un papier et un crayon, écrivit sous les yeux du sbire impatient cet acte qui lui donnait une si belle fortune et de si beaux châteaux... en Espagne.

Le sbire, absolument convaincu, se fourra dans le sac, où il ne tarda pas à s'endormir, rêvant d'or remué à la pelle et de fiancées plus belles que le jour.

Bertoldo s'échappe, laissant le sbire dans le sac.

Aussitôt qu'un ronflement sonore eut averti notre Bertoldo que le sbire était profondément endormi, il songea aux moyens de s'échapper du palais.

L'idée d'une nouvelle farce traversa alors son esprit; il saisit sur un escabeau la robe et le manteau de la reine et s'en revêtit. Ainsi déguisé, il traversa les pièces où dormaient les filles d'atours, gagna les jardins, et, s'aidant des branches d'un figuier qui se séparaient près de terre, il passa par-dessus le mur et s'élança dans la campagne, cherchant où il pourrait se cacher.

Le jour approchait; rien ne lui paraissait sûr. Enfin, rencontrant un four banal sur son chemin, il s'y engouffra.

Le lendemain, le premier soin de la reine fut d'aller rendre visite à son prisonnier.

Ne voyant plus la sentinelle qu'elle avait placée près du sac, elle crut tout d'abord que c'était cet homme qui avait dérobé ses vêtements, et elle en fut tellement furieuse qu'elle ordonna de pendre le voleur sur l'heure, si l'on pouvait s'en emparer.

Elle s'approcha du sac et, se figurant parler à Bertoldo, elle lui dit :

— Eh bien! compère la Malice, es-tu toujours d'humeur aussi riante ?

— Reine, répondit le sbire, je suis prêt à épouser la belle fiancée que vous m'offrez.

— Que me parles-tu de fiancée, maître sot ? La peur t'a-t-elle troublé la cervelle ?

— Non, non, reine, j'accepte la femme et les doublons, qu'on me conduise à la chapelle.

— Par la barbe de mes aïeux ! s'écria Sa Majesté, cet homme est devenu fou, retirez-le de ce sac.

A la vue de la naïve figure du sbire, la reine comprit comment il avait été joué.

— Qui t'a mis dans ce sac ? demanda-t-elle

— Celui qui devait se marier ce matin par les ordres de Votre Majesté. J'espère, Reine, que vous m'accepterez en son lieu et place.

— Holà! s'écria la reine, qu'on vienne et qu'on emmène en prison cet imbécile.

Puis elle ordonna que, de tous côtés, l'on se mît à la recherche de Bertoldo avec la plus grande diligence et qu'il fût immédiatement pendu haut et court.

(A suivre.) A. de G.

[1] Voir le n° 303 du *Petit Français illustré*, p. 635.



Chant triomphal — Cavaliers chanteurs et musiciens dans l'Asie russe.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

A ce moment, Daniel et Martial arrivèrent de la ville où ils étaient allés prendre leur leçon, et l'on rentra aux Molières tous ensemble. Marguerite s'endormit, ce soir-là, presque contente de sa journée, satisfaite de sa démarche, de Jeanne, de l'oncle, d'elle-même, et trouvant, au fond de sa conscience, la certitude, perceptible déjà, bien qu'encore un peu confuse, d'un devoir accompli.

Depuis ce moment, elle se plut à fréquenter la maison forestière, plusieurs fois par semaine, elle vint s'asseoir près de la petite paralytique dont la douceur lui plaisait, on eût dit que de la résignation, de la patience vraiment extraordinaire de l'enfant se dégageait un charme qui la rendait sympathique à tous, car Mitaize, près d'elle, s'humanisait, ne se vantait pas ainsi qu'elle en avait l'habitude, ne se plaignait de personne, et, très doucement gagnée par une influence salutaire, faisait, sans s'en douter, certains progrès.

Jeanne, très fine, n'était pas sans avoir remarqué le grand travers de Mitaize, et, avec l'espèce de sensibilité maladive qui était le fond de son caractère, elle eût voulu l'apaiser, lui persuader que ses parents ne voulaient que son bien.

Mais elle savait que des conseils directs eussent été mal venus, elle se bornait donc à laisser parler son cœur, à dire la reconnaissance des siens pour M. et Mme Le Mauduy, sa propre gratitude pour leurs bontés.

Mitaize la laissait dire, ne croyant lui montrer qu'une condescendance polie, mais en réalité ployant son esprit à de nouvelles idées, gagnant au contact de l'infirme une sorte de défiance de soi-même qui la rendait moins brusque et moins hautaine.

Il lui arrivait encore de se plaindre, de regretter d'être venue, et un jour elle s'écria :

— Si vous étiez à ma place, Jeanne, vous ne



Mitaize revint pour recevoir une assiette d'crème sucrée.

1. Voir le n° 358 du *Petit Français illustré*, p. 50

trouveriez pas que tout est bien, j'en suis sûre : je désirais aller avec maman, ou ne m'a pas plus écoutée que si j'avais demandé la chose la plus déraisonnable du monde.

— C'est qu'on ne pouvait pas vous écouter, mademoiselle. Allez ! les parents, tous les parents, cherchent à faire plaisir à leurs enfants, mais les enfants ne doivent pas demander l'impossible ; tenez, moi qui ne sors jamais, savez-vous que je rêvais une chose : aller un jour à Nancy où j'ai une tante et des cousins ; mais, si je le disais, cela tourmenterait maman de ne pas pouvoir m'y conduire, et je n'en ai jamais parlé.

— Pourquoi n'iriez-vous pas ? fit Mitaize avec surprise.

— Parce qu'il faudrait d'abord gagner la gare et que je ne puis pas marcher, et puis le voyage coûte cher, surtout dans les conditions où je l'entreprendrais ; il vaut donc mieux que j'y renonce. Dans les premiers temps que j'avais cette idée-là, il me semblait que je ne pourrais jamais ; à présent, c'est devenu facile. Martial a fait le voyage, lui, il me raconte ce qu'il a vu, et je vous assure qu'en l'écoutant, je suis aussi heureuse que si j'avais vu moi-même.

— Voir Nancy, fit Mitaize assez dédaigneusement, mais c'est assez peu de chose, ma chère ; Paris, je ne dis pas ; les monuments, les promenades, tout enfin ; je voudrais vous y voir, Jeanne ; que vous auriez de choses à admirer !...

— Je n'irai pas plus qu'à Nancy, mademoiselle Marguerite, répondit Jeanne avec un léger soupir, et je pense quelquefois que le bon Dieu a mis quand même sous mes yeux ma part de belles choses ; de ma fenêtre, je vois la forêt, la prairie, j'entends les oiseaux chanter, je ne suis pas à plaindre, et, du reste, personne n'est à plaindre tout à fait ; chacun a sa part de joie, il ne faut pas la dédaigner.

Et les douces paroles de Jeanne se frayaient un chemin dans le cœur de Mitaize ; petit à petit, elle s'attachait à l'infirme et se plaisait davantage auprès d'elle.

A présent, elle semblait prendre à tâche de contenter tout le monde ; on eût pu croire qu'elle avait oublié ses amies parisiennes, les réunions, les bals d'enfants, les visites dont, jadis, le récit revenait sans cesse dans ses conversations ; elle ne maugréait plus contre la simplicité de ses sarraux unis, ne cherchait plus à éblouir les petites filles du village qu'elle rencontrait quelquefois, et paraissait se contenter enfin des plaisirs à sa portée.

Daniel, pas très ami de l'étude, essayait néanmoins de travailler avec suite ; il eût eu honte d'être trop distancé par Martial, et la présence de celui-ci, pour lequel l'étude était une joie, l'empêchait de se ralentir. M. Le Mauduy, qui ne le perdait pas de vue, se montrait assez satisfait ; aussi le jeune garçon, rendu plus attentif encore par quelques brefs éloges, donnait-il le maximum de ses efforts. Rien ne le distrayait quand il avait une fois ouvert ses livres : il copiait, corrigeait, calculait avec un véritable entrain, ce qui ne l'empêchait pas de pousser un soupir de soulagement quand l'heure du repos sonnait, que Martial, refermant son livre, reprenait le chemin de la maison forestière.

M. Le Mauduy croyait Daniel tout à fait changé, et formait des projets, trop ambitieux au gré de sa femme qui souriait, ne se fiant qu'à demi à cette soudaine fringale de travail.

— Attendons, répétait-elle ; un changement si complet a besoin de la sanction du temps ; ce n'est peut-être qu'une lubie passagère, un engouement qui ne durera pas, pour Jeanne et Martial ; encourageons-les de notre mieux, montrons-leur que nous sommes satisfaits, mais qu'ils nous sentent toujours prêts à les reprendre, s'ils font quelque sottise.

M. Le Mauduy approuvait et, de temps à autre, une velléité de paresse du côté de Daniel, une réponse impertinente de Mitaize lui prouvaient que ces apparences de sagesse n'étaient pas encore la sagesse elle-même.

Yermer avait à peu près terminé l'éducation du geai qu'il destinait à Marguerite ; l'oncle Jean avait donné une belle cage où maître Jack se prélassait, lissant ses plumes bleues et grises ; sa future propriétaire lui en ouvrait parfois la porte, sans qu'il songeât à s'écarter beaucoup.

Il se mêlait aux poules devant la maison, leur prenait sous le bec les graines qu'elles picoraient, avec une adresse et une malice qui causaient à la petite fille de vrais transports de joie. Il la suivait maintenant, attentif à ses moindres gestes, imitant de son mieux ce qu'il lui voyait faire, et toujours prêt, lorsqu'elle n'ouvrait pas assez vite la porte de la cage, à crier de sa voix rauque : « Mitaize, Mitaize. »

Combien d'heures le pauvre Yermer avait-il prises sur ses nuits pour apprendre à parler à maître Jack ?... il ne le disait pas. Quoi qu'il en soit, Mitaize était ravie et avait solennellement promis d'avoir le plus grand soin de l'oiseau, quand elle l'aurait enfin pour elle seule.

Sur ces entrefaites, elle reçut un court billet de sa mère, et madame Le Mauduy, qui le lui remit sans observations, ne lui demanda pas davantage ce qu'il contenait.

Sans doute, maman nous rappellera bientôt, et elle me l'annonce, songeait la petite fille en ouvrant la mignonne enveloppe, et elle s'étonnait de n'être pas plus joyeuse à cette idée d'un départ, qu'elle avait tant caressée. Mais Mme Servaize ne parlait pas de départ, elle répondait

par un simple refus à la folle lettre de Marguerite sollicitant son rappel, et, s'adressant à la raison, au bon cœur de sa fille, elle lui recommandait une obéissance absolue à tante Marie-Anne.

Sa santé un peu meilleure restait assez mauvaise pour qu'on l'obligeât à poursuivre, un mois de plus, un traitement qui lui faisait du bien; et elle avait besoin de sentir ses chéris en bonnes mains pour être rassurée sur leur compte. Il ne fallait pas songer à les rappeler près d'elle, et leur père, toujours occupé, était, ainsi qu'elle-même, heureux de les sentir près de ses parents.

« Ma chère Mitaize, crois-moi, disait-elle en terminant, profite des leçons de ta tante; en la contentant, c'est moi que tu contentes. On m'écrit que tu as grandi, que Daniel commence à travailler; rien ne saurait me faire plus de plaisir; encore un mois donc, ma chérie. Si tu savais combien il y a de pauvres enfants qui ne connaissent la campagne que par ouï-dire, qui ne sentiront jamais la bonne odeur des forêts, qui ne verront jamais les bruyères fleurir le long de la côte des Molières!...

« Penses que si je le pouvais, je serais avec vous, près des chers vieux qui m'ont élevée et auxquels je te charge de rendre un peu de cette affection qu'ils m'ont donnée autrefois.

« Je te parle comme à une grande fille, Marguerite, j'oublie que tu es trop jeune pour me bien comprendre, mais j'espère quand même que tu comprendras un peu et que tu ne voudras plus me peiner en te plaignant comme tu l'as fait. »

Mitaize replia la lettre et resta songeuse: assez contente d'être traitée en personne sérieuse, pas très satisfaite de sentir ses doléances rester sans effet; elle poussa un soupir à l'idée du second mois qu'il faudrait passer aux Molières. Jusqu'alors, elle avait bien compté ne pas s'y éterniser; son orgueil robuste l'empêchait de croire à autre chose qu'à une punition pour le paresseux Daniel, punition qu'elle partageait sans l'avoir le moins du monde méritée; aussi s'était-elle accoutumée lentement à la vie tranquille qu'on y menait, elle s'y fût plu tout à fait si on l'eût laissée libre de partir ou de rester.

Puis elle relut la lettre de sa mère qui lui disait un mot de ses amies; Mme Dorgebert et Mme Drancy étaient venues lui faire une visite avant leur départ: la dernière emmenait sa famille au Tréport, les autres partaient pour les Vosges, probablement pour Bussang ou Gérardmer.

Eh bien! quand elle les reverrait, après les vacances, Mitaize ne serait plus forcée de subir leurs récits de voyages, ni leurs exclamations admiratives; elle pourrait conter aussi ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait fait... en arrangeant un peu, bien entendu. La ferme, l'étang, la maison forestière, la chasse, la pêche aux truites: tout cela serait bien à sa place dans un récit pittoresque, et ces demoiselles, si vaines de leur fortune, envieraient peut-être les plaisirs qu'elle avait goûtés. Ce serait une légère compensation aux ennuis du présent.

Les prunes achevaient de mûrir dans le verger, et on profita d'un jour de soleil pour secouer les arbres qui les portaient; avant cette opération qui terminait la cueillette, Yermer, monté sur les pruniers, en avait choisi les mirabelles les plus mûres et les plus grosses que Mme Le Mauduy allait convertir en confitures.

C'était une besogne difficile, laquelle, nécessitant tous les soins de la ménagère, mettait généralement M. Le Mauduy en fuite jusqu'au soir; il ne reparaissait que quand le dernier pot était rangé sur les hautes tablettes d'une armoire, et que les bassines de cuivre étaient replacées le long des murs.

Il ne manqua pas à sa coutume et comme, ce jour-là, Daniel avait congé, il lui proposa de l'associer à sa promenade. On devait pousser jusqu'aux restes, assez éloignés, d'un camp romain, redescendre pour dîner à l'auberge d'un village et revenir ensuite par la forêt un peu avant la nuit. Le jeune garçon, enchanté, accepta, mais sa sœur, à laquelle, pour la forme, il avait offert de venir aussi, déclara tout net qu'elle était nécessaire à sa tante, et qu'elle comptait aider à préparer les confitures.

Mme Le Mauduy ne se souciait peut-être pas beaucoup des services de la fillette, mais elle parut en faire grand cas; puisqu'on ne pouvait empêcher Mitaize de croire à son importance, mieux valait diriger vers les soins de l'intérieur et la conduite du ménage ce désir de dépasser autrui. Donc, elle remit à la petite un grand tablier blanc qu'on noua sur sa robe et qui protégeait absolument celle-ci, puis elle dut aider sa tante à enlever les noyaux des mirabelles.

Les doigts de Mitaize s'engluaient d'un jus sucré qui sentait bon, le tas de prunes grossissait dans la terrine, et Yermer en apportait toujours. Il y en avait de pleines corbeilles, débordantes, par rangées bien alignées sur la table, et Mitaize, déjà fatiguée, s'arrêta, les yeux fixés avec découragement sur ces corbeilles inépuisables.

— Jamais nous n'aurons fini, ma tante!...

Mme Le Mauduy se mit à rire.

Et moi qui avais compté sur une aide hors ligne, dit-elle!... Allons, appelle Madeleine qui a fini de pétrir sa pâte; vois aussi si Yermer a chauffé le four?

— On fait donc les confitures au four?...

— Mais non, seulement on y fait sécher les prunes qui se gâteraient et qu'on est bien aise

de retrouver en hiver; alors, comme il nous faut penser au souper de ton oncle, le four servira aussi à cuire une belle tarte.

Madeleine accourait; sur un signe de sa maîtresse, elle saisit un couteau, une corbeille qu'elle plaça sur ses genoux, et fit tant et de si rapide besogne que Mitaize ne parla plus de se remettre à l'œuvre. Pourquoi faire? Madeleine finirait sa tâche bien plus vite toute seule, et, comme elle-même aimait à varier ses occupations, elle s'en alla flâner dans le verger où quelques fruits tachaient de leurs teintes dorées l'herbe foulée au pied des arbres, et se mit à les ramasser.

Près d'une heure s'écoula dans ce travail peu absorbant, car la fillette en prenait à son aise, lorsqu'elle se souvint que la marmelade devait cuire et que sa tante lui avait parlé d'une certaine écume sucrée, très bonne, qu'on enlevait à mesure pour la manger toute chaude, en tartines.

Elle revint donc, juste à temps pour en recevoir sur une assiette et la déclarer excellente, puis elle aligna avec la plus grande symétrie les pots de faïence blanche sur la vaste table de hêtre, regarda l'horloge, bâilla, se plaignit de la chaleur, et, finalement, se souvint qu'elle avait oublié de faire à Yermer la commission de sa tante. Elle s'élança dehors et trouva le jeune domestique sous le hangar où il rangeait une échelle.

— Allez-vous-en, mademoiselle Marguerite, dit-il, c'est plein de poussière par ici, et puis il faut que je ramasse des épines que je veux brûler, vous pourriez vous piquer.

— Tu te piques bien, toi, et puis il n'y a pas de danger, je ferai attention; tiens, ton four, n'est pas allumé, et ma tante qui le croyait déjà prêt; attends, je vais t'aider, donne-moi les allumettes.

— Je vous en prie, Mademoiselle, ne vous en mêlez pas, ce n'est pas de l'ouvrage pour les demoiselles, de chauffer le four. Il s'agitait, gêné, inquiet, n'osant la renvoyer tout à fait, quand la voix de Mme Le Mauduy le fit sursauter.

— Que fais-tu là, Yermer? mes tartes sont prêtes!...

Très rouge, tout pénétré de l'idée qu'il venait de manquer gravement à ses devoirs, Yermer se précipita pour achever sa besogne, et Mitaize, de l'air le plus indifférent, s'en retourna par le jardin vers la cuisine.

Comme elle allait y entrer, elle aperçut maître Jack, dont la cage était suspendue à l'une des fenêtres de la grande salle, et, faisant bien attention de n'être pas vue, elle donna la liberté à l'oiseau.

Pourquoi à ce moment plutôt qu'à un autre? peut-être parce que Mme Le Mauduy avait fait enfermer Jack, de crainte qu'il ne causât quelque dommage, et que Mitaize avait tout simplement envie de chercher noise à quelqu'un.



Quoi qu'il en soit, deux minutes après, pendant que la fillette tournait autour de la table où, maintenant, refroidissait la confiture, le geai arriva en sautillant par la porte laissée ouverte; mais lui qui, d'ordinaire, faisait assez bon ménage avec le chat Piquet, s'approcha de l'écuelle où celui-ci buvait tranquillement son lait et, voyant que son commensal ne voulait point abandonner la place, sauta dans la jatte où il se mit à secouer ses plumes, comme s'il eût voulu s'y baigner.

Du coup, le chat, enlevé à sa quiète béatitude par cette invasion malpropre, lui lança un coup de griffe et la bataille s'engagea.

(*A suivre.*) P. F.



Du bois qui travaille.

Variétés.

Le journal le plus « avancé » du globe. — Ce journal paraît chez les Esquimaux, en plein Groenland. L'éditeur est un certain M. Moëller, qui le rédige, l'imprime et le colporte lui-même. Il a fondé une imprimerie assez primitive à Godthaale et accomplit deux fois par mois, sur ses patins, un long voyage à travers le pays pour vendre son journal. Cette feuille, vu l'état de culture intellectuelle du public auquel elle s'adressait, ne contenait d'abord que de grossières illustrations sans texte. Puis, M. Moeller publia un alphabet, puis des mots et enfin des phrases entières; aujourd'hui il imprime de longs articles sur les événements du jour : on peut donc dire que M. Moeller a littéralement appris à lire à ses compatriotes.

* * *

L'hiatus — On sait que la poésie française condamne l'*hiatus*, c'est-à-dire la rencontre de deux voyelles, l'une terminant, l'autre commençant deux mots qui se suivent. Les jeunes poètes d'aujourd'hui s'insurgent contre cette règle qu'ils déclarent mal fondée. L'un d'eux en donne pour preuve la jolie pièce suivante :

« Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée. »
Rien que pour ces deux vers, judicieux Boileau,
Tu méritais vingt fois d'être jeté à l'eau.
— Qu'a-t-il dit? *jeté a?*... Quelle cacophonie!
— S'il disait : *lauréat*, quelle exquise harmonie!
On accueille *Israel* et son frère *Esaü*,
On proscrit *comme a elle*, aussi bien *qu'elle a eu*.
Le monstre la *tuait*... Consonnance admirable!
Vieux monstre que *tu es*... Rencontre intolérable!
L'eau et le vin... fi donc! *Chloé :* délicieux!
Zaïre, *Samuel*, *Oasis*, rien de mieux.
On permet *nez a nez* (le Z en est la cause);
Ne a Saint-Pétersbourg... inadmissible chose!
J'ai soulagé ma bile, et désormais, motus!
Puisque règle *il y a*, évitons l'hiatus.

* * *

A peu près. — Balbine, qui apprend son catéchisme, demande une explication à son frère :

« Qu'est-ce que cela signifie, quand on dit que Dieu est éternel? »

L'inimitable Babylas faisant un appel désespéré à ses souvenirs :

« Cela veut dire qu'il n'a pas eu de commencement et qu'il ne *mourra jamais de faim!* »

* * *

Maximes. — « Il faut aimer les autres malgré leurs défauts, comme on s'aime soi-même malgré les siens. » (E. Marbeau).

* * *

« Etre bon, c'est le plus sûr moyen d'être juste. » (Ch. Dupuy).

* * *

Mot d'enfant. — Bébé à son grand frère :

« Donne-moi ta pelle, dis, pour faire des tas de sable.

— Une pelle? mais je n'en ai pas...

— Alors pourquoi que papa a dit ce matin que tu avais ramassé une pelle? »

RÉPONSES A CHERCHER

Langue française. — Quelle est l'origine du mot *chenet?*

Quelle est l'origine du mot *assiette?*

* * *

Géographie. — Quel est le cours d'eau qui a son embouchure à Marseille?

* * *

Physique amusante. — Vous avez une barrique pleine de vin et une bouteille vide; comment vous y prendrez-vous pour remplir de vin cette bouteille par la bonde de la barrique, sans employer d'autre appareil que la bouteille elle-même?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 358.

I. Curiosite historique.

Kléber et Desaix périrent l'un et l'autre le 14 juin 1800

Le premier, né en 1753, fils d'un maçon, s'engagea en 1792, et parvint rapidement aux grades les plus élevés Vainqueur à Fleurus (1794), à Altenkirchen, à Friedberg (1796), il fut emmené en Egypte par Bonaparte qui l'y laissa comme commandant en chef (1799) Vainqueur à Héliopolis, il s'occupait à consolider la puissance française en Egypte, lorsqu'il fut assassiné au Caire par un Turc fanatique.

Desaix, né en 1768 d'une famille noble, était lieutenant au regiment de Bretagne lorsque éclata la Revolution, dont il adopta les idées. Général de division à 26 ans, il se distingua à l'armée du Rhin, puis en Égypte Rentré en France en 1800, il reçut le commandement de deux divisions à l'armée d'Italie Son arrivée sur le champ de bataille de Marengo décida la victoire, mais il y fut tué en plein triomphe.

II. Locution proverbiale.

Le roi Pétaud (qui devrait s'écrire Péto, du verbe latin *peto*, je demande) était le nom que portait au moyen âge le roi des mendiants. On sait qu'à cette époque toutes les communautés, toutes les corporations, tous les groupements d'individus avaient un roi élu, les mendiants eux-mêmes se conformaient à cette règle Mais dans ce monde des mendiants, les disputes, querelles, batailles étaient continuelles, d'où cette expression : « C'est la cour du roi Petaud », pour désigner un milieu désordonné, bruyant et troublé.

III. Mots en losange.

G
B A N
B A B A S
G A B R I E L
N A I N S
S E S
L

IV. Rébus.

J'ai des souliers neufs très étroits.

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 360. 10 centimes. 18 janvier 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



La première permission (Composition inédite de P.-R. de Lacresse).

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

— Mitaize, enferme le geai bien vite et chasse Piquet d'ici! cria tante Marie-Anne.

La petite se mit donc à poursuivre les deux adversaires à travers la cuisine, sans se presser cependant, car le combat la divertissait; deux ou trois fois, elle fit mine de saisir l'oiseau, mais, soit maladresse, soit désir d'éterniser la poursuite, elle le laissa échapper.

— Voyous, Madeleine, dit encore Mme Le Mauduy, il faut que vous vous en mêliez, ma fille, Mitaize n'arrivera à rien de bon!

Alors, Mitaize, laissant Madeleine courir après Jack, qui de nouveau se précipitait sur son adversaire, voulut montrer qu'elle était vraiment capable de quelque chose, elle s'élança sur Piquet, auquel un coup de bec dans les yeux arrachait des miaulements plaintifs, et comme jusqu'alors elle n'avait jamais manqué, en passant près de lui, de lui tirer la queue ou les oreilles, le chat, pris de peur à son approche, s'enfuit.

En deux ou trois bonds désordonnés il atteignit la porte, que Madeleine avait couru ouvrir, mais comme Mitaize voulait le saisir, il tourna sur lui-même, affolé, et sautant par-dessus la table, s'échappa, renversant toute une rangée de pots de confiture. Ceux-ci se brisèrent en tombant et laissèrent échapper leur contenu sucré et poisseux sur le sol.

Tante Marie-Anne ne put retenir un cri :

— On dirait que tu l'as fait exprès, Mitaize, c'était vraiment bien la peine de tant travailler pour que tu puisses emporter des confitures que tu aimes!... Pourquoi avais-tu lâché cet oiseau?

— Ce n'est pas moi, ma tante, dit Mitaize de l'air le plus sincère, ce doit être Yermer ou Daniel; non, pas Daniel, nous l'aurions vu plutôt, ce doit être Yermer, il était tout à l'heure par là.

Mme Le Mauduy la regarda d'un air soupçonneux :

— Pourquoi Yermer l'aurait-il fait?

— Je ne sais pas, ma tante, il ne faut pas le gronder, il ne pouvait pas savoir que le chat renverserait la confiture.

Cet essai de défense convainquit la vieille dame que Yermer n'était pour rien dans la désobéissance que lui attribuait Mitaize et, dès qu'elle eut terminé sa besogne, replacé le dernier ustensile et commandé à Madeleine de mettre le couvert, au lieu de se reposer, elle s'en alla vers le hangar où le petit domestique rangeait des fagots et l'interrogea :

Aux premiers mots, tout à la surprise d'une accusation imméritée, il voulut nier, mais quand Mme Le Mauduy ajouta :

— Je te répète ce que dit Marguerite; mais elle peut t'accuser à tort, de peur d'être grondée, et je sais que tu ne mentiras pas...

Il ouvrit la bouche pour dire la vérité, puis il se ravisa. Il ne voulait pas faire punir Marguerite; certes, elle seule avait pu ouvrir la cage, ce n'était point douteux, mais l'avoir accusé, lui, oh! il ne le croyait pas. Mme Le Mauduy l'avait mal comprise, et puis le geai était bien assez malin pour s'être sauvé tout seul. Satisfait de cette solution qui lui permettait de ne pas en vouloir à Mitaize, il la communiqua à sa maîtresse et celle-ci dut s'en contenter.

Mais Mitaize, qui sentait qu'elle avait mal agi en accusant le pauvre garçon, ne s'eût pas repentie le moins du monde si elle n'eût songé qu'il pourrait bien, à l'occasion, lui jouer quelque mauvais tour, et jusque-là elle l'avait trouvé si parfaitement esclave de ses volontés qu'elle songea à s'excuser près de lui.

Dès qu'elle vit sa tante occupée, elle se glissa dehors et, sous le prétexte de porter du grain aux poules, elle pénétra à son tour sous le hangar.

— Mon pauvre Yermer, dit-elle, est-ce que tu as été grondé bien fort?

— Non, mademoiselle, Mme Le Mauduy n'a pas grondé du tout, et puis, si elle s'était fâchée, il valait encore mieux que ce soit contre moi que contre vous.

— Merci, mon bon Yermer, c'est que, vois-tu, j'ai été si effrayée quand j'ai vu tomber la confiture que je n'ai pas osé avouer à ma tante que j'avais ouvert la cage; alors, elle a cru que c'était toi, et... et je suis bien aise qu'elle ne t'ait pas grondé.

Le naïf Yermer n'en demandait pas tant pour trouver Mitaize la meilleure demoiselle de la terre, il n'était pas assez fin pour remarquer avec quelle adresse elle avait glissé sur sa faute et son mensonge, et il répondit avec une sorte de malice :

— J'ai dit à Madame que Jack s'est peut-être sauvé tout seul, et on ne peut gronder ni Jack, ni Piquet, pas vrai, mademoiselle?

Il se mit à rire, de cet air que Mitaize déclarait niais au possible, quand elle parlait du pauvre garçon, et la petite fille, lui faisant un geste amical, disparut.

Qu'il était nigaud, ce Yermer! comme on lui

---

1 Voir le no 359 du *Petit Français illustré* p. 68

faisait dire et croire ce qu'on voulait! mais, vraiment, si les petites Drancy, toujours si moqueuses, l'avaient vue causer avec ce stupide garçon, elles auraient pu rire et faire rire leurs amies aux dépens de Mitaize, forcée de se contenter d'un pareil auditeur dès qu'elle voulait trouver à qui parler. Il est vrai qu'il y avait aussi la petite Jeanne et que celle-ci, dans sa simplicité naïve, valait mieux que beaucoup d'autres, il fallait l'avouer; aussi Mitaize se dit qu'ayant désobéi à sa tante une certaine condescendance à ses désirs ne gâterait rien, et s'en fut de son pas délibéré vers la maison forestière où la paralytique était seule.

Rien ne pouvait être plus agréable à Jeanne que cette visite de Mitaize, et celle-ci, charmée du bon accueil de l'infirme, oublia un instant ses prétentions ordinaires et son insupportable vanité. Elle fut elle-même, c'est-à-dire une petite fille rieuse et naturelle, sans rien de la préciosité et de l'affectation qu'elle croyait de bon ton de mettre en toutes choses; cependant elle n'osa parler de son aventure du jour, trop certaine que les yeux clairs de Jeanne prendraient une expression de blâme muet qu'elle ne voulait pas affronter.

Et puis, désobéir, passe encore, mais elle avait menti, et son orgueil lui-même s'accommodait mal de cette bassesse qu'on nomme un mensonge. Le mieux était donc de n'y plus penser. Mitaize, en effet, n'y pensa plus.

Quelques jours après, au retour d'une course, M. Le Mauduy annonça que, le lendemain, il conduirait Mitaize à la ville, chez des amis auxquels venaient d'arriver des visiteurs. La petite fille serait enchantée de trouver une compagne de jeux, on l'inviterait donc à venir aux Molières, et Mitaize, suivant son habitude, manifesta une hésitation qui frisait le déplaisir: « Qui est cette petite fille?... est-elle bien?... pourquoi veut-elle me connaître?... il me semble que je préférerais rester ici... »

— Cette petite fille est fort bien élevée, répondit l'oncle visiblement agacé, et tu peux rester si tu veux, car elle n'a pas demandé à te connaître, c'est moi seul qui m'étais avisé qu'une nouvelle amie te plairait, puisque ta grandeur s'accommode mal des fillettes de nos environs; mais si cet arrangement ne t'agrée pas, tu es libre, petite.

Mitaize regrettait déjà ce qu'elle avait dit, et quand Mme Le Mauduy fut seule :

— Ma tante, fit-elle d'un ton décidé, j'aimerais à voir cette petite fille, vous savez...


Sous le prétexte de porter du grain aux poules, elle pénétra sous le hangar

— On ne l'eût pas dit tout à l'heure, Mitaize, et tu peux te flatter d'être changeante.

— C'est que, ma tante, j'ai craint qu'elle ne soit pas convenable, et maman recommandait toujours à Mademoiselle de choisir mes amies.

La vieille dame se mit à rire :

— Bah! vraiment! Espères-tu me faire croire que tu risques de mécontenter ta mère en fréquentant les familles où ton oncle te conduira; tu ne manques pas d'aplomb, sais-tu, fillette?... Dois-je penser que tu désires vraiment accompagner l'oncle demain?

— Oui, oui, ma tante.

— Eh bien! je le lui dirai et il t'emmènera, petite girouette.

Le lendemain, Mitaize, toute pimpante dans un de ses costumes parisiens, s'en allait gaiement le long du sentier qui gagnait sous bois la route de la ville voisine. Daniel et Martial, leurs livres sous le bras, marchaient en avant, cueillant çà et là une myrtille restée aux branches ou une framboise; Daniel sifflait un air de chasse, tandis que Mitaize, l'air posé, réglait son pas sur celui de l'oncle, très préoccupée de ne pas déranger l'harmonie de sa toilette et de paraître à son avantage. Où son oncle la conduisait-il? chez quelques vieux

bourgeois maniaques et insupportables, où elle s'ennuierait beaucoup pour peu que la compagne qu'elle allait y trouver fût tant soit peu niaise.

Un mot de Daniel lui ouvrit, un moment, des perspectives peu agréables.

— Oncle, est-ce que nous pourrons vous rejoindre à la pharmacie quand nous aurons pris notre leçon ?

— Certainement, si nous y sommes encore, et nous y serons, pour peu que Mitaize soit gentille et s'amuse.

Ladite Mitaize ne put réprimer une grimace : une pharmacie de petite ville, pouah ! on allait s'enfermer dans quelque maussade arrière-boutique, encombrée de pilons, sentant le camphre et les drogues ; mais aussi comment avait-elle pu s'imaginer que son oncle avait des connaissances distinguées !

Son démon familier lui soufflait toutes sortes d'excuses pour ne pas aller plus loin, mais il fallait oser les donner, et Mitaize n'osa pas ; elle entra donc en ville, très sincèrement désolée d'être revenue sur sa première résolution et décidée à se tenir sur la réserve.

Elle traversa la place du marché à la suite de M. Le Mauduy qui recevait et rendait de nombreux saluts, et sa maussaderie devint si évidente que Dany, avant de disparaître dans l'allée de la maison ou habitait son professeur, se tourna vers elle pour lui demander en riant si elle se sentait vraiment chagrine de le quitter.

Mitaize pinça les lèvres et se détourna juste à temps pour entendre une grosse dame dire à sa compagne.

— N'est-ce pas la nièce de M. Le Mauduy, cette petite fille en toilette bleue ? ce serait la fille de Laure Le Mauduy, vous savez, cette jolie personne qui a épousé un médecin parisien ?

Mais la jeune femme, enveloppant Mitaize d'un rapide coup d'œil, répondit :

— Ce n'est pas probable, madame, une petite Parisienne aurait l'air moins guindé ; celle-ci serait gentille sans cette raideur d'automate ; sa toilette est...

On passa, et il parut à la fillette, qui n'avait pu comprendre le reste de la phrase, que son oncle n'avait pas perdu un mot des réflexions de ces dames, car une espèce de sourire glissait sous sa moustache blanche.

Par exemple ! Ces bavardes provinciales se figuraient-elles entendre quelque chose à la tenue ou à la toilette.. et Mitaize, se retournant, les toisa d'un regard malveillant. Il n'y avait pas à dire, leurs simples toilettes du matin étaient correctes, leur tournure point ridicule, et elle dut reconnaître avec dépit qu'elles paraissaient des femmes comme il faut.

Cet incident n'était pas de nature à lui rendre sa belle humeur, et, quand on vit, au tournant de la place, la devanture de la pharmacie, Mitaize était plus décidée que jamais à se montrer strictement polie, mais à ne point risquer la moindre avance.

Cependant au lieu d'entrer dans le magasin, M. Le Mauduy frappa trois coups sur un timbre à l'entrée du vestibule et fit passer sa nièce ; ils montèrent un vaste escalier à rampe de fer forgé et une bonne les introduisit dans un coquet salon du premier étage, où une jolie dame se leva, tendit la main à M. Le Mauduy, embrassa Mitaize et lui présenta une petite fille à peine plus jeune qu'elle, qui s'amusait dans un coin avec des albums.

La mauvaise humeur de Mitaize s'était évanouie devant cet accueil aimable ; certes, partout jusqu'alors on l'avait bien reçue, mais quelle différence entre les campagnards un peu frustes des Molieres et cette dame si bien mise !

Mitaize, qui ne voulait voir en tout que l'apparence et qui préférait un extérieur élégant à toutes les qualites du monde, était, cette fois, servie à souhait. Au bout d'un instant, la petite Georgette et elle étaient devenues amies, aussi M. Le Mauduy put-il la confier à la jeune Mme Spielmann pour aller, comme d'ordinaire, faire un bout de causette en bas.

Ceci ne faisait pas l'affaire de Georgette Spielmann qui, s'accrochant à lui, le supplia de les emmener chez grand-papa.

— Tu verras comme c'est amusant, dit-elle à Mitaize, tous ces tiroirs, ces pots de faïence où il y a écrit des noms qu'on ne comprend pas, et puis grand'maman nous donne des pastilles de reglisse et toutes sortes de bonnes choses.

Mitaize regarda son oncle :

— Mais je ne demande pas mieux, dit-il, amusez-vous, mes enfants, c'est de votre âge.

Mitaize et Georgette descendirent donc ensemble. Mme Spielmann prit sa broderie et s'installa près du fauteuil où sa belle-mère tricotait ; M. Le Mauduy s'assit derrière le comptoir, aux côtés du pharmacien dont l'élève dosait une mixture sous sa surveillance.

Georgette avait eu raison, c'était amusant : par les vitres claires, on voyait défiler les passants dont la silhouette minuscule se mouvait très lente, la tête en bas, dans les grands bocaux rouges et bleus de la devanture, puis on avait, bien à soi, dans un coin, une table basse mise là exprès pour Georgette.

Les prétentions de Mitaize à la supériorité avaient beau jeu avec Georgette Spielmann dont le naturel sociable, le caractère doux, faisaient une compagne douée de tout le bon vouloir désirable. C'était donc Marguerite Servaize qui tenait le premier rôle, et sa compagne l'écoutait gentiment parler.

P. F.

(*A suivre*).



Enfants ramassant des plumes sur le passage d'un troupeau d'oies.

Plumes d'oies. — Tous les volatiles de la basse-cour réunis ne valent pas l'oie toute seule, au point de vue de la valeur des plumes. Le prix moyen de la plume d'oie peut être fixé à 168 fr. les 100 kilog. Dans un kilogramme, on trouve de 2000 à 2200 petites plumes, de 600 à 800 moyennes, et de 200 à 400 grosses.

Mais les prix sont assez variables suivant la température. On s'imaginerait que lorsqu'il fait froid la plume est plus abondante et plus belle; mais non, car, dans les hivers rigoureux, les couvées d'oies ne réussissent pas. C'est ce qui est arrivé l'hiver dernier : d'où une hausse de prix très sensible.

LE ROI BOIT ?...

TEXTE ET DESSINS HENRIOT



L'origine de la fête des Rois se perd dans la nuit des temps. Ésau, victime de sa passion pour les lentilles, l'ignora sans doute, quoiqu'il fût un délicat gourmet ; il faut franchir les siècles et arriver au célèbre Lucullus pour découvrir *Le Roi du Festin* ».

Le vénérable historien Tacite parle, à propos des *Saturnales*, de l'usage de faire désigner par le sort, dans les banquets, une sorte de Cornélius-Major de table d'hôte, Roi du Dîner, qui préside au repas et fait « des farces ».

Et pendant que les esclaves apportent les rougets agonisants, la hure de sanglier, les moules douces et les oursins de mer, le Roi salue les poulets de Phrygie, qu'on arrosait de vin de Chypre et de vin du Vésuve, précurseur du Lacryma-Christi.



Le Roi égayait la table par des plaisanteries du meilleur goût, obligeant le patricien antimélomane à jouer de la flûte, et faisant servir uniquement des épinards au citoyen qui avait en horreur ce légume.



* * *

La fête des Rois, telle que nous la célébrons encore le 6 janvier, rappelle l'arrivée des Rois Mages.

Au moyen âge, la cérémonie religieuse précédait les repas joyeux. Dans l'église illuminée, arrivaient trois chanoines revêtus de costumes éclatants. Ils indiquaient la direction de l'étoile qui les avait guidés, déposaient devant la crèche l'encens, l'or et la myrrhe. Puis un ange vêtu de blanc chantait l'accomplissement des faits annoncés par les prophètes, et, après l'office, bourgeois et manants se précipitaient du côté des victuailles.

* * *

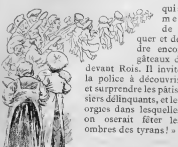
Je ne vous conterai ni le détail de la cérémonie de la fève, sous le grand Roi, ni les démêlés des boulangers avec les pâtissiers, lesquels, de par arrêt du Parlement, avaient seuls le droit de fabriquer les gâteaux de Roi.



* * *

Pendant la Révolution, la fête fut contrariée, ainsi que le prouve un arrêté du 4 nivôse, an III :

« Le citoyen-maire informe le Conseil de la section que le Comité révolutionnaire vient de lui dénoncer qu'il y a des pâtissiers aux intentions liberticides



qui se permettent de fabriquer et de vendre encore les gâteaux des ci-devant Rois. Il invite la police à découvrir et surprendre les pâtissiers délinquants, et les orgies dans lesquelles on oserait fêter les ombres des tyrans! »

* * *

Aujourd'hui, la fête des Rois est surtout la fête du Pain; les boulangers ont l'habitude d'offrir, le 6 janvier, à leurs clients, une galette dans laquelle, au lieu de la fève traditionnelle, on insere maintenant un petit bébé de porcelaine. Idée de dentiste à court de clientèle. Car le nombre de dents à raccommoder le lendemain de l'Épiphanie est considérable!

Vous savez comment se passe la cérémonie: La maîtresse de maison découpe la galette



et fait adroitement passer la part contenant la fève ou le bébé à un convive distrait, lequel avale quelquefois le signe de la royauté, s'étrangle souvent, et s'étonne toujours. Le Roi se lève, embrasse sa Reine, on lui crie: « Le Roi boit! » Le dimanche suivant, il offre une seconde galette et la petite fête se termine ainsi.

* * *

La fête des Rois a occasionné la chute d'une pièce de La Calprenède « Mithridate ».



On donnait la première justement le 6 janvier. A un moment psychologique, Mithridate s'avança, une coupe de poison à la main. Il délibéra longtemps, puis il s'écria en avalant le contenu.

« Mais c'est trop différer!.. »

Un farceur acheva le vers en s'écriant:

« Le roi boit! Le roi boit!! »



La pièce ne put pas continuer.

* * *

Dans les villages, à la chaumière comme au château, on célèbre encore les Rois avec l'inévitable galette. Dans les fermes de Beauce, la fête a conservé son caractère primitif.

On nomme un roi du dîner, le vieillard le plus digne. Puis un enfant apporte le gâteau traditionnel. Et le roi demande à l'enfant, en coupant la première part: « Pour qui le morceau?



— Pour le bon Dieu! »

Aussitôt, derrière la porte, quelques mendiants, prévenus depuis longtemps, chantent comme par hasard:

« Honneur à la compagnie
De cette maison,
Nous souhaitons année jolie
Et biens en saison.
Nous sommes d'un pays étrange
Venus en ce lieu,
Pour demander à qui mange
La part du bon Dieu!

Chryséis au désert (Suite)[1].

Chryséis palfrenier et valet de chiens.

Des aboiements sauvages retentissaient dans l'oasis. Catherine, qui avait des slouguis une peur horrible, frissonna, et baissa encore plus la tête sur le malheureux manteau qu'elle détériorait.

— Je vais y envoyer Dadouk, fit Aouka en se levant avec empressement.

— Non, tout à l'heure; il vaut mieux qu'ils aient moins chaud.. Outre notre chasse, nous avons encore fait de bonne, mais fatigante besogne, continua le cheik.

— Quoi donc ?

— Nous avions emmené les hengs [2] pour les habituer à trotter. Oh ! les révoltés ! les vaillantes bêtes !

Aouka riait :

— Ils sont difficiles ?

— Tu ne peux te l'imaginer. Il n'y a point de cabrioles, de ruades, de passades qu'ils n'aient faites. Sans l'anneau de servitude, on ne les dompterait jamais. Mais que fait là cette petite ?

— Elle garnit d'or le beau manteau dont tu m'as fait cadeau hier. Ici, Catherine !

La fillette sursauta. Elle n'était plus du tout à la situation; comme il lui arrivait toutes les fois que son travail était purement mécanique, Chryséis redevenue Chryséis enfourchait son dada et revenait au galop à ses chères études. En ce moment, elle développait *in petto* sa thèse favorite, fruit de la découverte qu'elle avait faite la nuit de son enlèvement : « comme quoi les Touareg sont des Gaulois. » Elle en était — non au chapitre des chapeaux, où la ressemblance eût pu paraître illusoire — mais à l'article toilette cependant : à la blouse bleue de nos paysans, la blouse celtique, qu'elle retrouvait dans la longue chemise de coton bleu foncé que le Targui drape et serre autour de lui.

Le chapitre sur l'organisation quasi féodale de ses ravisseurs était déjà fait dans sa pensée, et conduisait à de savants parallèles avec les clans écossais. Mlle Chryséis Verduron (de l'Institut, lauréat de la Société de géographie de France) ravie d'elle-même, savourait avec une touchante modestie un triomphe bien mérité, pendant que Catherine, la petite esclave française, cousait machinalement... Et ses points étaient irréguliers et grands, oh ! combien grands !...

Aussi la voix d'Aouka la fit-elle doublement frémir : elle l'arrachait à son rêve auréolé, elle la replongeait dans une réalité que, malgré son inexpérience, elle devinait inquiétante.

Elle s'avança cependant, baissant la tête, et coulant sous ses cils noirs un regard à la fois farouche et craintif. Aouka lui arracha le manteau des mains, regarda, et jeta une exclamation d'horreur, suivie bientôt d'un torrent d'injures et de cris de colère,

Il est vrai que l'œuvre de Catherine était terriblement laide, et l'on comprenait un peu le désappointement de la kadiue, en voyant gâté le riche vêtement dont l'affection de son mari l'avait parée. La bordure passée à l'envers, effrangée, effilochée par une main maladroite qui s'y était cramponnée comme à une corde de salut, cousue en zigzags étranges avec des points bizarres, et, par-dessus tout, la fine laine blanche froissée, tordue, souillée, comme ces ouvrages malheureux qu'un enfant traîne en classe pendant des mois : tout était réuni pour exciter la colère d'Aouka.

Chryséis avait fourré sa tête entre ses deux bras, dans son attitude ordinaire, et, muette comme une carpe, attendait la grêle qui devait suivre l'orage.

La grêle suivit en effet; et lorsqu'elle eut les bras et les épaules couverts de noirs et de bleus destinés à devenir jaunes et verts, — lorsque le haut de son crâne, qui dépassait un peu son abri improvisé, fut orné d'assez de bosses pour rappeler le site de Rome, la ville aux sept collines (qui sont huit); — lorsqu'elle eut reçu enfin tout ce que comportait son état et son crime, alors elle pensa qu'elle pouvait s'en aller et se dirigea vers la porte.

Elle était loin de son compte.

— Arrête un peu, petite ! dit Sidi-el-Hadj, qui n'avait pas proféré un mot.

Et s'adressant à sa femme :

— Elle est incapable de servir à quoi que ce soit sous la tente, ce me semble ?

— Oh ! tout à fait, tu le vois, répondit Aouka qui pleurait de colère sur son manteau perdu. Je ne veux plus la voir : je la tuerais !

— C'est bien. Comme il faut qu'elle se rende utile et qu'elle gagne au moins sa nourriture, elle va donner à manger aux slouguis, et soi-

1. Voir le n° 359 du *Petit Français illustré*, p. 62.

2. Les *hengs* sont les jeunes méharis que l'on commence à dresser. Jusqu'à un an, l'animal est un *bou-kueta* et vit libre sans quitter sa mère. Puis il devient un *heng*, on passe dans sa narine, que l'on perce, un anneau où s'attache la corde qui servira pour le conduire. l'extrême sensibilité du nez lui fait la blessure très douloureuse, et par conséquent le rend d'une assez grande docilité.

gner les hengs qui ont souffert de la chaleur et de la course de ce matin.

— Les slouguis ! cria Catherine. Non ! non ! ils me font peur !... Et les heugs !... Je ne veux pas !...

— Je le veux, moi, répondit le cheik avec un calme glacial ; et tu vas le faire tout de suite.

. . . .

Comme ils ruaient ! comme ils bondissaient, les jeunes méharis, exaspérés par la fatigue et l'ardeur du soleil ! Et quelle besogne, que leur pénible — l'autre partie de la besogne de Chryséis lui apparut, terrible, sous la forme d'une immense jarre, d'une taille invraisemblable, que toutes les tentes enviaient à cause de sa grandeur, et qui contenait le déjeuner des slouguis.

Les slouguis ! la terreur de la fille du colonel !... Quand elle les voyait, les grands lévriers élancés, les terribles chasseurs, quand elle les voyait accourir en bondissant, la gueule ouverte montrant des crocs formidables, rem-



Chryséis laissa échapper la jarre qui se brisa en mille morceaux.

pansage ! Ah ! ce n'était pas ainsi, certes, que Chryséis avait rêvé d'étudier la faune africaine !

De son bras vigoureux, Dadouk maintenait la bête ; et la fillette, frémissante de rage et de honte, l'éponge fine à la main, baignait d'eau claire les naseaux irrités par la poussière, blessés par l'anneau de servitude, baveux, sanguinolents, et si sensibles que le plus léger attouchement faisait bondir l'animal.

Puis il fallut visiter les pieds des hengs, les laver à leur tour, ôter délicatement les épines et les cailloux des sabots encore tendres et faciles à blesser ; et cette toilette de pieds des chameaux ne fut pas ce qu'il y eut de moins désagréable pour Chyséis, sans compter la frayeur assez naturelle qu'elle éprouvait à chaque mouvement inattendu de ces poulains sauvages.

Le pansage terminé — ce qui fut long et plissant le camp de leurs aboiements féroces, sautant autour de leur maître jusqu'à la hauteur de ses épaules, elle frissonnait jusqu'au fond des moelles. Et voilà qu'il lui fallait leur porter à manger ! Et cela précisément quand ils étaient exaspérés par la faim ! Jamais, non, jamais, elle ne pourrait ; ce serait pour sûr les forces qui lui manqueraient, car elle se sentait défaillir rien qu'à les entendre aboyer.

Elle reçut cependant la jarre des mains de Dadouk, et, tremblant comme une feuille, détournant les yeux de la pitance qui l'écœurait, elle se dirigea vers le lieu de supplice.

Près de là, Merced écrasait le grain entre deux meules à bras, et la farine tombait, fine et blanche, sur une peau de chèvre à cet usage. Elle leva les yeux avec étonnement en voyant passer sa compagne, et la suivit d'un regard inquiet.

Elle avait raison de craindre. L'instant

d'après, Chryséis, affolée par la terreur, entourée des slouguis hurlants, jetait un cri d'épouvante en sentant un lévrier poser ses pattes sur ses épaules, et laissait échapper la précieuse jarre qui se brisait en mille morceaux.

Comme un éclair, Merced fut près d'elle... là-bas, Aouka paraissait entre sa belle-mère et deux de ses amies...

— Tais-toi! tais-toi! fit Merced comme un souffle en jetant ses bras au cou de Chryséis pour l'embrasser.

Puis elle courut aux kadines et se jeta aux genoux d'Aouka :

— Maîtresse! ô maîtresse, pardonnez-moi!... j'ai voulu aider Catherine et j'ai cassé la jarre!

— Tu as cassé la jarre, malheureuse! s'écria Yasmeh, la belle-mère. Une jarre qui venait de mon aïeule, et que j'avais donnée à ma belle-fille en cadeau de noces!

— Pourquoi quittais-tu ton ouvrage? fit Aouka froidement. Dadouk!

— O maîtresse! pardon! grâce! cria la petite avec épouvante.

Dadouk arrivait, la lanière de cuir à la main. Merced devint livide, mais elle ne se rétracta pas.

Et Chryséis, là-bas, appuyée défaillante contre la barrière, au milieu des lévriers qui se disputaient leur pâture répandue sur le sol, Chryséis qui croyait que Merced intercédait pour elle, vit tout à coup Dadouk relever brutalement l'enfant, déchirer d'un coup d'ongle les haillons qui couvraient ses épaules... Chryséis fit un pas en avant, les yeux hagards, la gorge serrée, voulant crier, ne le pouvant pas... La lanière de cuir avait sifflé dans l'air, et quand elle retomba, le sang jaillit... Alors Chryséis sentit quelque chose se briser en elle, étendit les bras, et tomba sans connaissance.

. . . .

Merced gisait sur le sol, tout en sang, les yeux fermés, comme une morte. Jamais le noir n'avait frappé si fort; jamais Aouka n'avait fait durer la punition si longtemps : la pauvre petite avait fini par défaillir, si courageuse qu'elle fût. Chryséis, les larmes aux yeux pour la première fois de sa vie, essayait de la ranimer. Enfin, la fillette revint à elle; et essayant de sourire en voyant la figure bouleversée de la Française :

— Ce n'est rien, j'ai l'habitude, vois-tu... Mais toi, tu en serais peut-être morte.

... Pendant trois jours, Merced, enfiévrée et délirante, fut incapable de se tenir debout. Sa compagne connut alors toutes les joies de la vie d'esclave à tout faire dans une tribu du désert. Elle eut pour son partage inégal les coups, les travaux, la peine, les privations dont elle n'avait eu jusque-là qu'une moitié, la plus petite. Elle souffrit cruellement. Mais ce qui lui parut le plus affreux, ce ne fut point de faire toute seule ce qui était trop lourd pour deux : ce fut de ne pouvoir point soigner l'enfant héroïque qui s'était si simplement dévouée pour elle; de la laisser seule toute la journée sans pouvoir la distraire, sans pouvoir éventer son front en feu, sans pouvoir presser sur ses lèvre le jus d'un de ces citrons doux qu'Aouka suçait toute la journée. Rien pour la petite esclave dévorée par la fièvre, rien que de l'eau et encore! La source qui raffraîchissait l'oasis était peu abondante, et les bêtes buvaient beaucoup; on rationnait quelque peu les servantes...

Le soir seulement, quand tout le monde dormait, quand seules les étoiles compatissantes répandaient leur douce lumière sur les deux petites esclaves, Chryséis venait vers la fillette malade, la berçait dans ses bras, l'endormait comme un petit enfant, et pleurait tout bas quand Merced était endormie.

Seulement sa haine pour Aouka, haine déjà si violente, allait grandissant dans son cœur, à mesure que ce cœur, si longtemps fermé, s'ouvrait pour sa sœur d'esclavage.

Chassez-Croisez.

« Tambours, clairons, musique en tête,
V'là qu'il arrive le régiment... »

sifflotaient Lucien Charmes en faisant fourbir devant lui la batterie de cuisine de sa compagnie.

— Et ce n'est, ma foi! pas dommage!... répliqua Paul Rozel qui arrivait.

Car partout où était occupé Lucien, on voyait apparaître Paul, comme on était sûr que Lucien surgissait de terre dès que Paul se trouvait là.

— Pour sûr! répondit son ami. En voilà une faction de longueur!... Depuis le temps que nous mangeons du couscousson et des dattes le matin, pour manger des dattes et du couscousson le soir, depuis le temps que je m'éveille en regardant les cigognes de la grande mosquée et que je m'endors en les contemplant, il me semble qu'il a dû me pousser des cheveux blancs. J'ai été, pour me procurer une distraction avouable, jusqu'à entreprendre de compter combien il y a ici d'autruches apprivoisées, sans queue, par conséquent.

— Et tu en as trouvé?... dit Paul en riant.

— Trente-huit mille sept cent quatre-vingt-trois. Alors j'ai trouvé le chiffre formidable, et je me suis aperçu que je recomptais toujours les mêmes, faute de mettre un collier à celles que j'avais déjà numérotées; cela m'a dégoûté, et je n'ai pas eu le courage de recommencer.

G. M.

(*A suivre*).



La fête de l'Épiphanie en Russie. — Le jour de l'Épiphanie est un jour de grande joie chez les paysans russes. On y fait cuire pieusement la *Koutya*, sorte de bouillie de froment, de maïs et de pavot; un jeune homme en lance une poignée au plafond, tandis que l'aïeule, qui passe sa vie couchée sur le haut du grand poêle, cherche des présages d'avenir dans les marques que cette poignée de *Koutya* a faites au plafond.

Variétés.

Le cavalier cycliste. — Un riche fermier américain possède, nous dit-on, un cheval et une bicyclette, et celle-ci est la préférée. Or, pour donner de l'exercice à son cheval, sans abandonner sa bicyclette, voici ce que notre homme a imaginé : chaque matin, il fait une longue promenade à bicyclette et se fait suivre par son cheval qu'il dirige à l'aide d'une longe. C'est là une façon d'« avoir plusieurs cordes à son arc », comme on dit. En effet, s'il est fatigué de pédaler, l'ingénieux cycliste peut atteler son cheval à la machine ; si le « pneu » se crève, il n'a qu'à charger sa « bécane » sur le cheval, qu'il monte lui-même ; mais si, par malheur, la bicyclette était mise hors d'usage et le cheval blessé, notre Yankee serait bien embarrassé : il lui faudrait en effet remorquer piteusement son cheval et sa machine, manière de voyager à pied que J.-J. Rousseau lui-même n'aurait certes pas goûtée.

* * *

Le commerce de l'ivoire. — L'éléphant, si doux, si intelligent, est impitoyablement poursuivi par les chasseurs qui font le commerce de l'ivoire, un des plus lucratifs et des plus prospères.

D'après une statistique récente, nous voyons, en effet, que l'on exporte d'Afrique environ huit cent mille kilogrammes de défenses d'éléphant par an.

La plus grande partie de ces défenses est expédiée en Angleterre, aux Indes et dans l'Amérique du Nord. La valeur peut en être estimée à 20 millions de francs. En prenant 10 kilos comme poids moyen d'une défense, cette production correspond à une hécatombe de 40 000 éléphants chaque année.

L'ivoire de Zanzibar est le plus renommé. Les défenses d'éléphants adultes atteignent de 1 mètre à 1m,25 et pèsent de 35 à 40 kilos. On en rencontre quelquefois, mais assez rarement, qui mesurent jusqu'à 2m,50 de longueur et pèsent 80 kilos.

* * *

Contre le coryza. — Voici une petite formule à l'usage des personnes affligées de cette affection appelée vulgairement rhume de cerveau ; on mélange bien ensemble :

Poudre d'iris, 4 grammes,
Poudre de guimauve, 4 grammes,
Tanin, 20 centigrammes.

On prend une prise de cette poudre quatre ou cinq fois par jour et l'on peut ainsi éviter d'appeler une dame : *badame*, et un gâteau : une *badeleine*.

* * *

Babylas et son tailleur. — Bonjour, mon cher Grumpir, dit à son tailleur notre ami Babylas, qui depuis quelque temps est dans la gêne, je viens vous commander un complet.

— Je veux bien vous le faire, monsieur, mais auparavant il faudrait me payer votre petite facture...

— Voyons, mon cher Grumpir ! un petit complet cheviotte, le mien est décousu....

— Oh ça ! des réparations, tant que vous voudrez.

— Eh bien! alors, fait Babylas en tirant un bouton de sa poche, veuillez donc remettre un veston à ce bouton.

* * *

Le bœuf et la mode. — Lu sur un prospectus de restaurant :

Bœuf à la mode · 50 centimes.
A la dernière mode : 60 centimes.

RÉPONSES A CHERCHER

Étymologie. — Quelle est l'origine du nom de la ville d'Anvers?

* * *

Problème alphabétique. — Aux mots suivants, ajouter une seule et même lettre pour former d'autres mots :

Braire, clause, domanial, doute, émule, évader, idéal, laide, Louise, madone, malsaine, plieur, racine, raideur, ramer, rieu, ruiner, sauter, trouer.

* * *

Arithmétique amusante. — Avec les chiffres 1 à 9, former un carré de manière à trouver sur les lignes horizontales, verticales et diagonales, 15 à l'addition.

* * *

Problème géographique.—Trouver cinq noms géographiques qui se lisent indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 359.

I. Langue française.

Autrefois, l'ustensile nommé aujourd'hui *chenet* (destiné à soutenir le bois soulevé dans le foyer), portait généralement, sur le devant, en manière d'ornement, une figure de petit chien couché ou *chiennet*. On donna ensuite au tout le nom de la partie, ainsi qu'il arrive souvent, et, par corruption, *chiennet* devint chenet.

Quant à l'*assiette*, elle marque la place où chaque convive doit s'*asseoir* à table. Pendant fort longtemps elle fut figurée par un morceau de pain coupé en rond

II. Géographie.

L'*Huveaune*, petit fleuve côtier de la France méridionale, prend naissance dans le département du Var, puis passe dans le département des Bouches-du-Rhône où il coule assez torrentueusement entre des monts déchirés. L'Huveaune se perd enfin dans la Méditerranée à Marseille, au bout de la promenade du Prado, après un cours de 55 kilomètres.

III. Physique amusante.

Vous remplissez d'eau la bouteille ; puis, bouchant l'ouverture du goulot avec le doigt, vous la renversez et vous introduisez le goulot dans la bonde de la barrique, dont le vin doit affleurer les bords. Au bout de quelques instants vous verrez le vin, plus léger, remplacer peu à peu dans la bouteille l'eau qui s'en est allée dans la barrique.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 361 10 centimes 25 janvier 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Chryséïs au désert. — Les deux fillettes étaient blotties au fond d'un panier suspendu au flanc d'un vieux chameau.

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

— Je comprends cela, dit Paul qui se tenait les côtes. J'en ai bien été réduit, moi, à compléter des vers commencés par Mlle Rosita sur une rame de papier à lettres laissée dans mon appartement de garçon!... Écoute!

« Un cuirassier, c'est superbe
Lorsqu'il est couché dans l'herbe
Comme un rouge coquelicot... »

Cela est de mademoiselle Rosita; j'ai enfourché Pégase derrière elle, et, comme le soleil tapait dur, voici ce que j'ai trouvé:

« Le soleil, dans sa cuirasse
Le cuit, comme, en sa carapace
Cuirait une tortue au pot!.

Cette distraction valait la tienne, mais maintenant que les camarades vont venir nous relayer, cela va changer de note.

— Je l'espère bien. D'abord, j'imagine qu'on va donner au colonel les pleins pouvoirs qui lui sont nécessaires pour rechercher sa fille, quoiqu'il n'y ait guère de chance maintenant de retrouver la pauvre petite... Alors, s'il a besoin d'un brave garçon qui se fasse casser gaîment la tête pour lui venir en aide, j'aime à supposer qu'il ne refusera pas le baby à maman?

— Ni le petit Paul ici présent, acheva le jeune officier.

— Merci, mes enfants, dit, derrière eux, la voix bien changée du colonel. Si je puis rechercher ma pauvre enfant, je compte sur vous pour m'y aider. Mais mon successeur va m'apporter des ordres, seront-ils ce que je souhaite si ardemment?...

Et le colonel blanchi, courbé, méconnaissable, s'éloigna le front baissé, sans que les deux jeunes gens osassent dire un mot.

Le lendemain, les troupes annoncées arrivèrent et les soldats qui venaient fraternisèrent avec ceux qui partaient.

Tandis que les officiers recevaient leurs camarades, le colonel de Bonchamp, qui remplaçait M. Verduron, lui communiquait les ordres qu'il était chargé de lui transmettre.

L'autorité supérieure prenait en considération le malheur qui avait frappé le colonel et lui confiait une mission qui devait favoriser ses recherches. Il était spécialement chargé de poursuivre dans le sud-est les tribus rebelles, quelles qu'elles fussent, jusqu'à la sphère d'influence anglaise, et était autorisé à employer tels moyens qui lui sembleraient bons, à suivre telles routes qui lui paraîtraient meilleures...

— En un mot, à faire ce que vous voudrez, dit M. de Bonchamp, c'est un blanc-seing qu'on vous donne là, mon cher colonel, avec le régiment à vos ordres : je crois qu'on ne pouvait guère faire mieux »...

.... Et deux jours après :

« Tambours, clairons, musique en tête »,

le régiment Verduron partait pour l'est, « afin de châtier les tribus rebelles. »

— En réalité, disait Paul, pour aller chercher la Toison d'or[2].

— La Toison d'or? fit Lucien.

Eh bien, mademoiselle Chryséis n'est-elle pas blonde comme de l'or fondu? Et quoi de plus beau pour un régiment français que de voler au secours de l'innocence captive?...

Et, plus sérieusement.

— Pourvu que nous la retrouvions, la pauvre petite!...

. . . .

Au campement de Sidi-el-Hadj, on mettait les petits pots dans les grands. Un cheik voisin avec une douzaine de guerriers, leurs faucons, leurs slouguis, leurs esclaves, était venu faire une visite, au courant d'une de ces parties de chasse qui retiennent parfois les chefs plus d'un mois loin de leur douar.

Sidi-el-Hadj avait emmené ses visiteurs sur la piste d'un troupeau de gazelles, qu'on avait levées quelques jours avant, et le soir, au retour, chaque cavalier portait une biche en travers de sa selle; les slouguis ardents bondissaient autour de leurs maîtres, et les faucons, lassés, reployant leurs ailes sur le poignet des chefs, s'endormaient sous le capuchon de cuir à grelots d'argent.

Un splendide *diffa* attendait les arrivants, festin qui avait coûté bien des larmes et valu bien des coups aux deux petites captives. Chryséis avait été contrainte de tenir par le museau les moutons dont le boucher de la tribu faisait voler la tête à coups de sabre, et toute couverte des jets tièdes du sang des malheureuses bêtes, elle avait en vain demandé grâce.

Puis il avait fallu moudre le blé pour que Merced fît le pain, et écraser les olives sous le pressoir de pierre pour avoir de l'huile fraîche. Moudre le blé entre deux pierres rondes est un des ouvrages les plus pénibles pour une femme;

1. Voir le n° 360 du *Petit Français illustré*, p. 80.
2. Allusion à l'expédition des Argonautes sous la conduite de Jason, pour conquérir la Toison d'or, expédition racontée dans l'histoire légendaire de la Grèce.

quant au pressoir à olives, il faut d'ordinaire, pour le mouvoir, au moins quatre femmes, tournant en courant la lourde meule, à la façon de nos battoirs à chevaux. Les deux petites l'avaient manœuvré seules; mais pour leur donner des forces, Dadouk, le fouet à la main, frappait en cadence sur leurs épaules; plus elles couraient vite, moins elles recevaient de coups : l'huile fut bientôt prête...

Et lorsqu'après la diffa les seigneurs burent le café, on renvoya les esclaves : on n'avait plus besoin d'elles. Elles eurent pour leur part du festin une écuelle des débris des olives concassées et une poignée de farine.

Heureuses de tant de générosité, elles allèrent se blottir près des bêtes, comme d'ordinaire : les grands moutons sans laine, à grosse queue, étaient les seuls êtres qui ne leur voulussent pas de mal.

— Oh! les sloughis! disait Chryséis, comme ils me font peur!...

— Ils sont parfois méchants, dit Merced, et si forts! ils étrangleraient un homme!

— S'ils pouvaient étrangler Aouka!...

A ce souhait sauvage, qui revenait sans cesse sur les lèvres de sa compagne, Merced frissonna :

— Que tu es méchante! ne put-elle s'empêcher de dire.

— Et elle? la trouves-tu bonne?... fit sa compagne. Mais tu es faite à l'esclavage, toi!

— Crois-tu qu'on se fasse à ces choses-là? dit doucement Merced. Mais la maudire ne m'avancerait à rien, et la colère souillerait mon âme : je ne puis rien que souffrir avec patience; laisse-moi faire comme j'ai toujours fait.

— Pourquoi nous ont-ils renvoyées?... t'en doutes-tu? demanda Chryséis qui sentit le besoin de changer la conversation.

— Sans doute ils avaient à parler de choses importantes que nous ne devons pas entendre.

— Je ne les comprendrais pas, puisque leur langue m'est inconnue... C'est peut-être du celtique pur?... murmura Chryséis du fond de ses réflexions.

— Non, c'est du targui, et je le comprends, moi. Dormons.

— Dormons.

. . . .

Si les petites captives s'étaient doutées de la communication que le cheik étranger avait faite à leur maître, elles auraient tout bravé pour entendre. Celui-ci, en effet, s'était dérangé de sa partie de chasse tout exprès pour apprendre à Sidi-el-Hadj que les soldats roumis de Sidi-Verduron venaient de quitter Tombouctou et s'avançaient vers l'est. Leur route semblait devoir les conduire à l'oasis que les Touareg occupaient; par conséquent, il lui avait paru d'un bon allié de prévenir Sidi-el-Hadj. Il était bien inutile de risquer ses jeunes gens dans un combat contre les chiens d'infidèles, ceux-ci surtout étant bien armés et bien commandés : fuir était donc de la prudence, on se vengerait plus tard.

Tout cela était d'autant plus juste que la tribu maîtresse de Chryséis se trouvait alors fort peu nombreuse; car le frère du cheik avait emmené quinze jours auparavant plus de la moitié des guerriers dans une expédition qui



Pour leur donner des forces, Dadouk les frappait de son fouet.

promettait d'être fructueuse, mais dont ils ne reviendraient guère avant un mois.

Braver les Français dans de telles conditions était un suicide : Sidi-el-Hadj n'en avait pas le goût. Aussi remercia-t-il chaudement son hôte et lui fit-il de nombreux présents lorsqu'il prit congé le lendemain à l'aube.

Puis, lorsque les visiteurs furent partis, que Sidi-el-Hadj les eut, de ses yeux d'aigle, longtemps suivis à l'horizon, il se tourna vers ses guerriers, et, d'un ton bref, donna quelques ordres.

Aussitôt ce fut un tumulte, un brouhaha indescriptibles. Tout le monde se mit à la besogne, guerriers, femmes, esclaves, enfants même; les méharis furent sellés, les djemels harnachés; on démonta les tentes, on empaqueta les vêtements, les étoffes, la batterie de cuisine, les provisions, pêle-mêle; on en chargea les djemels. Puis on mit les lévriers en laisse, les fauconniers prirent les oiseaux de chasse sur le poing; les femmes et les enfants furent hissés dans les litières; les guerriers se mirent en selle, et moins de deux heures après le départ des hôtes, la tribu entière,

avec ses tentes, prenait sa route vers le nord.

Sidi-el-Hadj guidait la colonne, accroupi sur le cou de son meilleur méhari, qu'il dirigeait, selon l'usage, par la pression du pied, gardant ses mains libres pour se servir de ses armes au besoin. Dans la gaine de cuir cousue à sa manche, son grand poignard jouait librement, attaché au poignet par un anneau de cuir ; son long sabre à deux tranchants, à la poignée en croix, était suspendu à sa selle avec un fusil damasquiné de toute beauté ; et le petit bouclier de peau d'antilope, retenu par une courroie, battait les flancs du méhari. Assis droit sur sa haute selle, le front levé, sa longue lance à la main, le cheik était vraiment imposant et superbe.

Le reste de la tribu suivait, les enfants avec les femmes au milieu, les guerriers les entourant. Puis venaient les troupeaux et les esclaves, un peu pêle-mêle. A la queue de la caravane, enfin, les deux fillettes étaient blotties ensemble au fond d'une sorte de panier suspendu au flanc d'un vieux chameau pelé et boiteux, ayant pour contrepoids un énorme paquet de vieilles ferrailles, de vaisselle grossière et de fatras de toutes sortes.

Où Tidi-hou fait volte-face.

Les destinées de la tante et de la nièce avaient décidément d'étranges accointances. A l'heure même où les deux cheiks touareg délibéraient, les émissaires d'une tribu nègre, alliée, celle-là, de je ne sais quelle compagnie anglaise — elles pullulent, on le sait, sur le continent noir — se présentaient à la case emplumée de Tidi-hou, fils des dieux.

Le souverain les reçut dans son intérieur familial. Il était gravement assis sur le tronc de palmier enluminé qui lui servait de trône, et mâchait du tabac, entre deux esclaves agenouillées, dont l'une tenait le plateau de fine paille tressée où reposait le rouleau, le peloton, si vous voulez, de la délicieuse substance, dont l'autre soutenait le crachoir à la hauteur du menton royal. A côté, Rosita, le volume sacré de M. de la Harpe à la main, faisait déclamer à ses treize beaux-fils les alexandrins d'une tragédie. Ils n'en comprenaient pas un mot, cela va sans dire, mais ils n'en récitaient pas moins presque aussi bien que des perroquets, et leur mélopée un peu zézayante et surtout psalmodiante ravissait leur heureux père, qui se félicitait de plus en plus d'avoir épousé « la sorcière blanche de Tombouctou ».

Ce tableau de famille eût tenté Greuze ou Chardin, et fait pleurer Diderot. Mais il n'émut pas les hommes d'État de la tribu voisine, qui, drapés dans des uniformes rouges flétris et dans leur dignité d'alliés de la puissante dame Angleterre, reine des Indes, prièrent Tidi-hou d'éloigner les enfants et les femmes, afin qu'on pût délibérer sur les choses sérieuses qui se passaient au désert.

Rosita, sur un mot, fort courtois d'ailleurs de son époux, qui la regardait comme une espèce de fétiche, fit une belle révérence aux noirs, et s'éloigna, le livre en main, suivie de ses élèves. En même temps, Sa Majesté pommelée, avant de donner audience à ses visiteurs, leur faisait apporter un grand choix de rafraîchissements, au milieu desquels trônait un odorant mélange d'eau de Cologne et d'absinthe[1].

Pauvre Tidi-hou ! Quels ne furent pas sa surprise et son désappointement, quand les diplomates d'ébène lui apprirent en confidence, comme le tenant de leurs alliés aux cheveux rouges, que « Sidi-Verduron » était en fuite, qu'il errait dans le désert avec tous ses soldats, que « bien sûr » Tombouctou était repris, les Francs de madame République « roulés », et qu'il n'y avait plus de salut pour lui, Tidi-hou, que dans la protection de madame Angleterre, qui lui tendait, grands ouverts, ses bras maternels.

Le sensible souverain se montra fort attendri de cette mansuétude ; on en profita pour lui faire comprendre qu'il ne devait plus avoir d'attache avec les chiens de blancs qui avaient profané la ville sainte, et qu'il fallait venger les fétiches, tout en augmentant ses États au détriment des possessions françaises « abandonnées par massa Verduron ».

Ce discours machiavélique, où se trouvaient mêlés la ville sainte des musulmans et les fétiches des Bambaras, fit que Tidi-hou, fils des dieux, se gratta longuement l'occiput, — de préoccupation, je pense. — Disons bien vite, à sa louange, que s'il ne mit pas un instant en doute la véracité des émissaires, pas un instant non plus il ne songea à se défaire de Rosita : elle lui tenait décidément fort au cœur.

Mais quant à l'autre question, il était de son pays et de son siècle. Du moment où les Français ne pouvaient plus lui servir à rien, la politique la plus élémentaire des pays sauvages — et souvent même des autres — lui commandait de tourner casaque. Ses alliés étaient défaits, exterminés, détruits ? Il fallait les achever, leur donner ce qu'en terre classique on appelle le coup de pied de l'âne, et porter son casse-tête triomphant au puissant voisin, dont la recon-

1. Ceci n'est pas une invention. Le général Faidherbe raconte que cette boisson incendiaire fut inventée par Biraima, damel du Cayor (1859), qui, ravi de sa découverte, en but une pleine chope et tomba foudroyé, malgré son habitude de l'alcool. Il paraîtrait d'ailleurs que l'eau de Cologne tend à se répandre de nos jours en Angleterre, dans certaines classes de la société, comme boisson enivrante, et produit un alcoolisme aigu.



Rosita faisait déclamer à ses treize beaux-fils les alexandrins d'une tragédie.

naissance pourrait donner quelque profit.

Sa décision fut donc vite prise. Puisque les Français étaient en fuite, il allait envahir le territoire des tribus leurs alliées, et y opérer quelques gentilles razzias, pour s'entretenir la main et faire quelques bénéfices. Quant à Rosita, il se bornerait à la tenir dans une douce ignorance de ce qui se passait : les choses de guerre ne sont pas pour les femmes, et la paix du ménage avait une large part dans les préoccupations de ce bon papa de Tidi-hou. . . . . .

(*A suivre.*) G. M.

Comment manœuvre une escadre.

Une escadre, comme celle de la Méditerranée, à laquelle est arrivé, à la fin de l'année dernière, l'accident des îles d'Hyères, se compose généralement de plusieurs divisions. Chacune de ces divisions est sous les ordres d'un contre-amiral et se compose d'un certain nombre de bâtiments : cuirassés et croiseurs.

Tous ces bâtiments naviguent ensemble, rangés dans des ordres différents, suivant les idées du commandant en chef, qui est toujours un vice-amiral. C'est le vice-amiral Gervais pour l'escadre de la Méditerranée. Les différentes manières d'arranger les bâtiments de l'escadre s'appellent des *formations*. Il y en a deux principales : la formation en *ligne de front*, dans laquelle les bâtiments sont sur une même ligne et naviguent les uns à côté des autres ; la formation en *ligne de file*, dans laquelle ils marchent les uns derrière les autres. Il y en a bien d'autres, et des plus compliquées, qui se prennent suivant les circonstances de la navigation ou de la guerre : c'est ainsi que les divisions peuvent se suivre en naviguant chacune en ligne de front, comme les compagnies dans un régiment, ou marcher l'une à côté de l'autre en ligne de file.

Dans ces manœuvres, les bâtiments sont relativement très près les uns des autres, à 400 mètres et même à 200, et l'on conçoit avec quelle précision et quelle exactitude il faut exécuter les ordres de l'amiral, pour qu'il ne se mette pas de confusion dans l'escadre et que ces gros vaisseaux ne viennent pas à se choquer, ce qui entraînerait certainement leur perte.

Chaque contre-amiral commande sa division, mais obéit lui-même au vice-amiral commandant l'escadre. Celui-ci donne ses ordres au moyen de signaux, qui sont répétés par les contre-amiraux pour être transmis à leurs divisions.

Ces signaux sont faits, le jour, au moyen de pavillons de couleurs et de formes différentes, chacun d'eux correspondant à une lettre de l'alphabet. Un gros volume, qui s'appelle le *code des signaux*, contient une liste de tous les ordres que peut donner le commandant à son escadre, et, en face, trois lettres de l'alphabet. Lorsque l'amiral veut donner un ordre, on cherche dans le code les trois lettres qui lui correspondent et on hisse, à l'un des mâts du bâtiment amiral, les trois pavillons qui les représentent et dans l'ordre où elles sont.

Les commandants des divisions répètent le signal, c'est-à-dire qu'ils hissent les mêmes pavillons, et tous les autres bâtiments, lorsqu'ils ont compris le signal, hissent *l'aperçu:* c'est un pavillon spécial, blanc, avec des ronds bleus. Au moment où tous les bâtiments ont aperçu, et quand il veut faire exécuter la manœuvre, le vice-amiral fait amener son signal, tous les aperçus doivent s'amener en même temps et la manœuvre s'exécuter.

La nuit, ces pavillons sont remplacés par une rangée de fanaux électriques hissés les uns au-dessous des autres en ligne droite à l'arrière des bâtiments. On en cache un certain nombre, on en laisse d'autres briller et les combinaisons que l'on peut former avec ces fanaux brillants ou éteints sont aussi des signaux.

L'amiral, à bord de son bâtiment, ne s'occupe pas lui-même, naturellement, de tous ces détails. Il a auprès de lui, sur la passerelle, son *capitaine de pavillon*, qui est le commandant du bâtiment qui porte l'amiral et qui obéit, comme les autres, aux signaux. L'amiral, en effet, commande l'escadre et non son bâtiment. Il a en outre, auprès de lui, son chef d'état-major et ses aides de camp.

L'un de ses aides de camp est également chargé des signaux et ce n'est pas peu de chose, puisque la moindre erreur dans l'opération peut amener des catastrophes. Ce sont les *timoniers*, c'est-à-dire des matelots habitués à ce genre de travail qui disposent les pavillons et les hissent. Les pavillons sont disposés dans un coffre à casiers. Ils sont roulés pour occuper moins de place, ou, comme on dit, *ferlés*. On les attache les uns au-dessous des autres à la *drisse* qui passe en tête du mât et on les hisse tout ferlés. Ce n'est que lorsqu'ils sont en haut qu'on les *déferle*, en tirant d'en bas sur la drisse par un coup sec.

Les timoniers qui font cela constamment finissent par avoir une grande habitude de ces manœuvres, et comme ce sont eux aussi qui, à l'aide d'une longue vue, lisent les signaux des autres bâtiments, ils remplissent à bord une fonction qui n'est pas une sinécure quand on navigue en escadre.

Un autre aide de camp de l'amiral est chargé de la navigation. C'est lui qui détermine à chaque instant à l'aide de la carte, lorsque l'on est en vue de terre, ou tous les jours et même plusieurs fois par jour, quand on est en pleine mer, par des observations astronomiques, la position de l'escadre.

J'ai dit combien il était délicat de manœuvrer ces gros bâtiments quand ils naviguent en escadre. Il faut que leur vitesse soit bien égale et bien régulière pour qu'ils ne tombent pas les uns sur les autres; il faut qu'ils obéissent toujours parfaitement à leur gouvernail, afin de bien garder leur poste. Tout cela exige donc une surveillance continuelle des officiers et du commandant. Malgré toutes les précautions, les machines sont si délicates et quelques-unes si compliquées qu'il arrive quelquefois des accidents. La faute n'en est pas toujours à ceux qui commandent, et les gens du métier savent bien trop à quoi s'en tenir là-dessus, pour juger les faits avant de les connaître dans tous leurs détails.

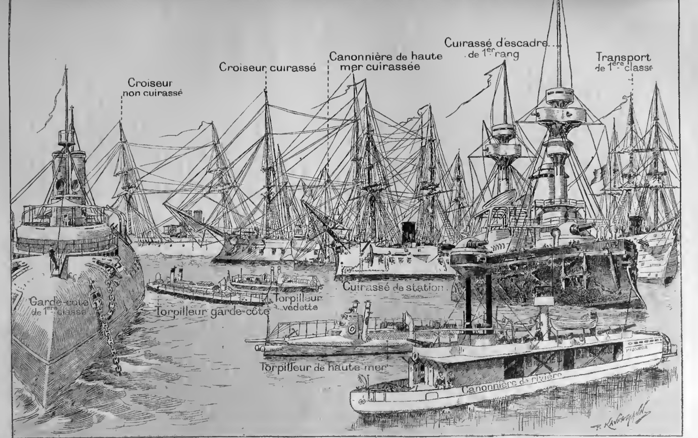
L'un des plus graves accidents qui puisse arriver n'est pas l'échouage. S'il fait beau, comme c'était le cas aux îles d'Hyères, il suffit presque toujours d'alléger le bâtiment en lui enlevant son charbon et, au besoin ses canons, pour qu'il puisse flotter et quitter sa mauvaise position.

C'est surtout lorsque deux bâtiments s'abordent que la catastrophe est terrible. Il suffit quelquefois que deux cuirassés se touchent pour se faire des avaries dangereuses. Malgré les compartiments étanches qui partagent tout l'intérieur, et une série de chambres d'où l'eau ne peut sortir pour envahir tout le reste, il est rare qu'un bâtiment ainsi touché puisse continuer à naviguer convenablement, et il est bien endommagé. Si, par malheur, l'un d'eux aborde l'autre par son éperon, comme c'est arrivé, il y a deux ans, à l'escadre anglaise de la Méditerranée, l'abordé est bien perdu et parfois même il sombre trop vite pour que l'on puisse sauver les matelots qui sont à son bord. Tel a été alors le cas du « Victoria », qui a coulé entraînant presque tout son équipage.

Il faut pourtant que le commandant en chef n'ait pas peur de tous ces événements que rien ne peut faire prévoir. Il faut qu'il habitue ses officiers aux manœuvres bien plus périlleuses que l'on serait forcé de faire en cas de guerre, avec l'émotion du combat en plus, et les familiariser avec ce qu'elles ont de dangereux.

Un chef d'escadre qui, par crainte d'accidents toujours possibles, se contenterait de faire exécuter à ses divisions des manœuvres de parade, celui-là serait vraiment coupable d'imprudence.

R. de L.



Principaux types de la marine de guerre française.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

Bientôt, lasse de raconter, Marguerite insinua qu'elle aimerait jouer à peser quelque chose, comme l'élève, qui avait une si jolie balance et qui puisait de temps en temps dans un tiroir.

Georgette se leva avec docilité et alla tout bas demander une permission à son grand-père, ce qui ne laissa pas de mortifier un peu Mitaize; puis elle revint, très joyeuse d'avoir obtenu ce qu'elle désirait, et toutes deux s'en allèrent dans le laboratoire, conduites par l'élève qui, tout en roulant ses pilules, verrait à surveiller leurs jeux.

A un certain moment, Mitaize lui demanda le nom d'une poudre qu'il manipulait avec précaution, replaçant toujours hors de leur portée le bocal de verre où il la prenait.

— C'est du poison, mademoiselle, répondit-il.

— Je voudrais voir, dit-elle.

Georgette la tira doucement par la manche :

— Oh! je vous en prie, Marguerite, laissez ces vilaines choses-là.

— Poltronne, fit Mitaize, je suis sûre, au contraire, que ce serait très amusant de toucher à ces choses...

— Grand-papa le défend, Marguerite.

— Qu'est-ce que cela fait? riposta Mitaize avec le plus grand sang-froid.

— Oh! oh! fit l'élève qu'elle ennuyait, cela fait, mademoiselle, que Georgette, qui est une bonne petite fille, ne désobéit pas, elle se contente de jouer à ce qui est permis.

— Alors, si on ne peut rien faire, rentrons avec les vieux, dit Mitaize fort contrariée, cela va être amusant!...

— Oh! oui, va, fit la petite qui n'avait pas saisi l'intention, j'aime tant grand-papa et grand'maman Spielmann, ils sont si bons, si gais, maman aussi les aime beaucoup et nous avons été enchantées de venir. Mais j'oubliais, M. Le Mauduy est presque comme ton grand-père et tu sais aussi ce que c'est d'être gâtée.

Mitaize hocha la tête d'un air peu convaincu.

— Mon oncle ne s'inquiète guère de m'être agréable, dit-elle, et si ton grand-père est bon pour toi, tant mieux, tout le monde ne lui ressemble pas, va.

— Oh! Mitaize, tu ne veux pas dire qu'on est méchant pour toi? fit la petite, scandalisée.

— Bien sûr qu'on ne me bat pas! répondit Mitaize, mais on me contrarie toute la journée, ma tante est sévère et ne me laisse aucune liberté. C'est pour cela que mes vacances ne ressemblent pas aux tiennes, tu peux te plaire ici, moi je me déplais aux Molières, voilà tout.

Georgette ne répondit pas. Mitaize lui faisait trop l'effet d'une grande personne pour qu'elle osât lui donner tort et pourtant, pourtant... cette manière de s'exprimer sur le compte de personnes de sa famille bouleversait toutes ses notions sur la bienséance et le respect; elle regardait sa nouvelle amie sans rien dire, et Mitaize, que sa mine étonnée divertissait fort, reprit :

— Je ne sais comment papa a eu l'idée de nous envoyer ici, où nous sommes sermonnés, tourmentés toute la journée, et de toutes les façons. On me fait un crime de n'avoir pas le goût d'un tas de travaux bons pour une fille de ferme; je n'ai pour toute compagnie que celle de deux ou trois enfants ignorants et grossiers, puis-je m'y plaire, je vous le demande?

Ce fut Mme Spielmann qui répondit; elle était venue fort doucement en soulevant une portière qui masquait l'entrée de la pièce voisine, et n'avait rien perdu des doléances de Mitaize.

— Voyons, ma mignonne, il ne faut rien exagérer, dit-elle, pendant que Mitaize, à cette apparition inattendue eût souhaité être à cent lieues. La petite Jeanne Claudel que vous pouvez voir, je crois, n'est ni grossière, ni ignorante, et puis, si votre oncle vous condamnait à n'avoir aucune relation hors des Molières, vous ne seriez pas ici. Quant aux occupations qu'on vous impose, êtes-vous sûre qu'elles excèdent vos forces?

— Je n'ai pas dit cela, madame, répondit Mitaize avec embarras.

— Alors, dites-moi en quoi elles consistent au juste, je puis prier Mme Le Mauduy de vous les épargner?

— Ce n'est pas la peine, madame, elle ne vous écoutera pas.

— Enfin, voyons toujours...

— Eh bien! je dois faire ma chambre et travailler deux heures chaque matin à de grossiers raccommodages ou à des coutures dans du linge commun, tricoter des bas de grosse laine.

— Est-ce tout?...

— Oui, madame, et je dois finir ma tâche avant de pouvoir m'amuser.

— Alors, ma mignonne, je ne vois pas que vous ayez sujet de vous plaindre et je vous avoue que j'approuve tout à fait votre tante. Georgette aussi a sa tâche, elle s'en acquitte moins bien que vous, sans doute, puisqu'elle est plus jeune, mais enfin, j'exige qu'elle la remplisse tous les jours. Pour le plus ou moins d'élégance du travail, cela n'a pas d'importance;

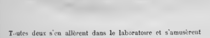
[1] Voir le nº 363 du *Petit Français illustré*, p. 74.

si on ne vous confie maintenant que du linge ordinaire, vous pourrez, plus tard, mener à bien des travaux plus délicats.

— Je voudrais seulement qu'on se mît à ma place, riposta Mitaize énervée, quand il faut compter les points d'un ourlet ou d'un tricot jusqu'à en avoir mal aux yeux !

— C'est pourtant ce que font toutes les petites filles.

— Mes amies ne le font pas, madame.



Toutes deux s'en allèrent dans le laboratoire et s'amusèrent à peser.

— Elles ont tort, Marguerite, ou plutôt leurs parents ont tort de ne pas les y forcer, et Mme Le Mauduy vous rend le plus grand des services en l'exigeant de vous, vous le comprendrez plus tard. Maintenant, laissons là ces choses sérieuses, je suis venue vous chercher pour goûter.

C'était donc une gageure, un complot! Chacun s'entendait pour blâmer ses moindres actes, ses moindres paroles, et le goûter succulent servi dans de curieuses faïences ne dérida pas la vaniteuse petite. Comme si l'on pouvait établir une comparaison entre elle et Georgette! celle-ci ne passait que huit jours chez ses grands-parents, et, si elle n'y retrouvait point toutes ses habitudes, du moins l'ennui était de courte durée pour elle; pour Mitaize, au contraire, le séjour à la campagne impliquait une entière soumission à une règle de conduite trop pénible, à des travaux qu'elle qualifiait d'inutiles, à des sujétions vexatoires, et, dans une des révoltes dont son esprit avait l'habitude, elle repoussait la seule idée d'obéir volontiers et de mettre ainsi un terme à la situation ambiguë où elle se plaçait vis-à-vis de ses vieux parents.

Elle insista convenablement sur l'invitation de son oncle à Georgette et à sa mère, car elle ne voulait pas être taxée d'impolitesse, mais lorsqu'elle embrassa son amie qui la reconduisait, elle se fit violence pour ne pas la mordre ou la griffer, comme elle en avait envie, au mépris de sa correction de petite femme.

Daniel, auquel son professeur avait rendu sa liberté, juste à temps pour lui permettre une courte station à la pharmacie, et que le goûter n'avait pas laissé insensible, crut, une fois en route, pouvoir déclarer que les Spielmann, vieux et jeunes, étaient des gens très chic.

— Qu'en penses-tu, Mitaize? demanda M. Le Mauduy.

— Georgette est une petite sotte et sa mère une poseuse, déclara sèchement la fillette.

— Pas si sottes ni si poseuses que toi! fit Daniel furieux.

— Eh là! mon garçon, un peu de calme, s'il te plaît, laisse à ta sœur ses idées, si elles lui paraissent bonnes; en tous cas, elles sont neuves, car jamais personne n'a accusé de pose cette aimable Mme Spielmann. J'espère cependant, Mitaize, que ton opinion, quelle qu'elle soit, ne t'empêchera pas d'être parfaitement convenable à leur égard.

— Pourquoi ne serais-je pas convenable? demanda-t-elle d'un air qui semblait proclamer que Marguerite Servaize l'était nécessairement toujours.

— Mais, parce que tu appelles trop souvent les convenances ce qui te convient à toi, fillette, et que moi, je les appelle : ce qui convient aux autres. Ah ! voilà que j'empiète sur les attributions de ta tante ; les sermons, comme tu dis, sont de son ressort. Tu t'es donc ennuyée chez les Spielmann, que te voici de mauvaise humeur ?...

Mitaize fit déballer un service de porcelaine

— Pas trop d'abord, mais nous n'avons presque pas pu nous amuser dans le laboratoire, il y avait là un stupide garçon qui semblait faire exprès de nous contrarier en tout.

— Parions que tu voulais lui apprendre à manipuler ses drogues ?...

— Oh ! non, seulement l'aider un peu.

— Et il n'a pas accepté ton aide, le nigaud, fit M. Le Mauduy, riant de tout son cœur ; qu'est-ce qu'il a donné pour raison d'un pareil manque d'égards ?

— Rien du tout, répondit Mitaize, nous l'avons planté là pour aller goûter et j'ai mangé deux parts de crème pour être sûre qu'il n'en resterait pas pour lui.

Daniel éclata de rire :

— Ma pauvre Mitaize ! quel dommage qu'il y ait eu deux jattes de crème semblables : tout le monde y a goûté. Martial lui-même est arrivé à temps pour avoir sa part, et ce n'était pas la peine de paraître gourmande, ni de risquer une indigestion pour si peu.

Mitaize n'eut pas d'indigestion, mais elle bouda son frère toute la soirée, sans que, du reste, il parut s'en inquiéter beaucoup, car décidément, son oncle le remarquait, à mesure qu'il se soumettait au travail, la dangereuse influence de Mitaize perdait du terrain.

La journée du lendemain s'annonça fort belle. Marguerite ne songea pas à récriminer lorsqu'elle dut seconder sa tante pour de menus rangements ; elle prit même l'initiative de certains préparatifs, et, dans son zèle nouveau, elle accablait Madeleine d'ordres contradictoires où la pauvre fille ne se reconnaissait plus.

Mitaize avait enfin, suivant l'expression de Dany, trouvé une bonne occasion de faire ses embarras, et, profitant de ce que tante Marie-Anne lui avait permis de commander un peu, elle avait ouvert les armoires, fait déballer un service de porcelaine dont le vieux ménage ne se servait jamais, mis un complet désordre dans les piles de serviettes pour en choisir de finement ouvrées. Elle voulut mettre la table tout de suite pour être sûre que tout serait disposé à sa guise, mais quand tante Marie-Anne reparut, ce fut pour blâmer tant d'apprêts, qu'elle ne se gêna point de qualifier d'inutiles.

— Ma chère enfant, je croyais que tu m'avais mieux comprise ; nous autres campagnards nous ne pouvons offrir qu'une hospitalité sans le moindre étalage de luxe. Mme Spielmann, qui vient nous voir chaque année, s'en contente, et je ne sais pourquoi nous changerions quelque chose à nos habitudes.

En un tour de main, elle fit disparaître les assiettes de porcelaine à filets dorés, les serviettes damassées et les quelques pièces d'argenterie qui ornaient la table et remplaça le tout par de la faïence à fleurs, des serviettes de toile bise à liteaux rouges embaumant la lavande.

P. F.

(*A suivre.*)

Un monsieur poli.



HISTOIRE SANS PAROLES, PAR E. COTTIN

Variétés.

La pêche silencieuse. — Il y a quelque temps, un avocat de Paris, ayant un procès de pêche à plaider, consultait d'anciens textes, lorsqu'il tomba sur cet article étrange du règlement, ayant force de loi en la matière : « Il est défendu de pêcher au son du clairon, du fifre, ou de tout autre instrument de cuivre. » Fort intrigué, l'avocat remonta aux origines de la législation et apprit qu'à Marseille, autrefois, on pêchait souvent, la nuit, à l'aide de grands feux allumés avec des fagots qu'on appelait, dans le pays, *clairons* ou *clérons*. Ce mode de pêche, ayant donné lieu à des abus, fut défendu. Plus tard, un intendant zele rencontra cet article et ne le trouva pas clair : croyant qu'il s'agissait de pêcher en musique, au son du clairon, il modifia le texte, puis, pour simplifier les choses, il étendit la prohibition à d'autres instruments et prescrivit ainsi de pêcher « sans tambour ni trompette ».

* * *

Pomme de terre monstre. — On vient de trouver une pomme de terre qui mesure 70 centimètres de longueur, 37 centimètres de diamètre, et pèse plus de 49 kilogrammes !

Inutile de dire que c'est l'Amérique, pays des merveilles et des monstruosités, qui a produit ce tubercule, d'une excellente qualité d'ailleurs.

C'est Parmentier, s'il revenait en ce monde, qui serait étonné de voir la même pomme de terre, capable de constituer, arrangée à toutes les sauces, le menu de toute une famille pendant plusieurs repas !

* * *

Invasion de sauterelles. — On a vu, il y a quelques semaines, sur les frontières de l'Idaho et de l'Utah, aux Etats-Unis, un vol de sauterelles — une armée, pourrait-on mieux dire — qui mesurait 16 kilomètres de longueur et 400 mètres environ de front. Ces insectes ont saccagé, ravagé tout sur leur passage.

Quand elles arrivaient à de petits cours d'eau, elles sautaient dedans et nageaient, ou bien, grimpant sur les saules, en faisaient plier les branches sous leur poids et abaissaient celles-ci jusqu'à terre, sur l'autre rive.

Si l'on se rappelle les pertes que coûtèrent à l'agriculture les invasions de sauterelles en Algérie, l'on voit que les Américains courent, de ce fait, un véritable danger.

* * *

Courtoisie. — Taupin interrompt, au beau milieu d'une conversation, un homme savant et grave, de sa connaissance, puis se ravisant :

— J'allais dire une bêtise, balbutie-t-il.

— Eh bien ! alors, souffiez que je continue, reprend son interlocuteur, car c'est une occasion que vous retrouverez, à coup sûr.

* * *

Guibollard et Babylas. — Guibollard à notre ami Babylas, devenu son secrétaire :

— Savez-vous l'anglais ?

— Non, monsieur.

— Ça ne fait rien. Voici des journaux anglais, coupez-moi là-dedans les articles qui vous paraîtront intéressants ; je me charge après de les traduire.

* * *

A un écuyer. — Le comble de l'habileté pour un écuyer : monter une scie.

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire. — Quelle est la femme célèbre qu'on a appelée quelquefois : « La maman mignonne de la plus jolie fille de France » ?

* * *

Question géographique. — Quel est le cours d'eau dont on dit « qu'il mit, par sa folie, saint Michel en Normandie ? »

* * *

Problème-calembour. — Prendre les noms de quatre villes de France, et à l'aide d'une multiplication et d'une soustraction, former le nombre 20.

Charade.

Mon premier déchire la terre,
Mon tout fut philosophe austère,
Cherchez mon second.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMERO 360

I. Étymologie.

Dans les armes de la ville d'Anvers on voit un château féodal surmonté de deux mains coupées. Voici la légende qui semble avoir donné naissance à cette allégorie et expliquer le nom de la ville.

Il existait sous Jules César un géant, Druon Antigon, qui rançonnait les mariniers de l'Escaut et s'emparait de la meilleure partie de leur butin. A ceux qui essayaient d'échapper à ses exactions, Druon coupait la main droite et la jetait dans le fleuve. De là le nom flamand de *Handwerpen* (*Hand*, main ; *werpen*, jeter) donné à l'espèce de forteresse qu'il s'était construite sur le Steen, et qui fut l'origine de la cité qui garda son nom de *Handwerpen*, par corruption : *Antwerpen*, Anvers.

II. Problème alphabétique.

En ajoutant la lettre B aux mots donnés, on obtient les mots suivants :

Barbier, bascule, abdominal, debout, meuble, adverbe, déblai, diable, ebloui, abdomen, balsamine, publier, cinabre, baudrier, marbre, bénir, buriner, arbuste, brouter.

III. Arithmétique amusante.

6	7	2
1	5	9
8	3	4

IV. Problème géographique.

Noyon, Senones, Callac, Selles, Serres

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 362 10 centimes 1er février 1896

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



Les fredaines de Mitaize — Yermer gagna le bord, que Daniel tout tremblant l'aida à escalader

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

Mme Le Mauduy plaça au milieu, dans un pot de grès commun, un gros bouquet de bruyères, et se tournant vers sa petite nièce :

— Est-ce que mon couvert ne te plaît pas, Mitaize ?

La petite fille, qui ne manquait pas de goût, n'osa pas cacher que celui-ci lui plaisait, mais elle eut soin d'ajouter :

— Seulement, avec si peu de chose, vous aurez l'air d'être par trop pauvres.

— Nous ne sommes pas riches non plus, ma mie, fit tranquillement tante Marie-Anne, mais que cela ne te tourmente pas, nous y sommes habitués. Pourvu qu'on ait le nécessaire, un peu plus, afin de pouvoir aider plus pauvre que soi, c'est tout ce qu'il faut à de vieilles gens comme nous. A quoi nous servirait d'être riches? Pourquoi, surtout, ne l'étant pas, chercherions-nous à le paraître?

— Pourquoi? ma tante, mais pour être estimés, considérés; on l'est bien davantage quand on est riche!

— Ma pauvre enfant, où as-tu pris de pareilles idées? ce n'est pas ta mère, qui te les a mises en tête, pourtant?

— Non, ma tante, ni maman, ni papa, mais tout le monde sait ces choses-là. Si papa n'avait pas de coupé à lui pour faire ses visites, on les lui paierait bien moins cher, si maman n'avait pas un bel appartement; nous passerions pour gênés et cela nous ferait beaucoup de tort.

— Bravo! fit la voix sonore de M. Le Mauduy qui entrait, voilà une petite fille bien savante. Marie-Anne, ma chère, est-ce qu'elle ne vous donne pas envie de porter des robes et des chapeaux à la dernière mode?... non!... vous êtes donc incorrigible, tout comme moi qui projette de recevoir nos hôtes sans m'endimancher. Voyons, Mitaize, ne fais pas la moue; si les balivernes que tu nous contes sont vraies pour certaines gens, c'est que ces gens-là sont des sots. Souviens-toi que, au contraire, mieux vaut n'avoir qu'un peu, très peu de mérite, pourvu que ce peu vous appartienne, que de tromper les gens par de fausses apparences Sur ce, viens-tu sur la route, au-devant de notre monde?

— Je ne suis pas habillée, mon oncle.

Il haussa légèrement les épaules :

— Tu n'es pas deshabillée non plus, il me semble, mais peut-être tiens-tu à éclipser Georgette? à ton aise, petite, fais-toi belle et ne la conduis pas du côté des myrtilliers.

Mitaize baissa la tête : toute allusion à sa dernière sottise lui était fort pénible; aussi, de peur qu'il ne prît fantaisie à l'oncle d'en parler aux dames Spielmann, dès qu'il les rencontrerait, elle se décida brusquement à le suivre sans changer de robe.

— Allons, c'est bien, ma mie! fit-il, ne devinant pas le réel motif de l'empressement de Marguerite.

Celle-ci se garda de le détromper. Sa vanité toujours en éveil se satisfaisait pourtant des moindres choses; elle était enchantée de passer devant la maison forestière en compagnie de personnes distinguées, et d'exciter la curiosité des babys. Le même mauvais sentiment qui l'eût portée à dédaigner les Spielmann s'ils s'étaient trouvés en face des demoiselles Dorgebert, la portait à faire montre de ses nouvelles connaissances sous les fenêtres de l'infirme. Jeanne s'était dernièrement permis de lui donner un conseil, oh ! un bien petit conseil, bien facile à suivre, et Mitaize, quand son détestable caractère ne l'emportait pas sur son cœur, s'était montrée presque reconnaissante; aujourd'hui, par un brusque retour en arrière, elle regrettait ce qu'elle nommait sa condescendance, et eût voulu faire repentir Jeanne de la liberté grande.

Mais, à son vif étonnement, la jeune Mme Spielmann s'arrêta devant la maison forestière, et la femme du garde dut lui amener ses petites filles auxquelles Georgette donna le sac de bonbons qu'elle leur apportait; puis, elle remit un volume à Jeanne dont les yeux brillants de plaisir et les mains tremblantes disaient assez l'émotion.

Pendant leur courte visite, Mitaize, froissée d'être reléguée au second plan, se tint un peu en arrière, très digne et très froide. M. Le Mauduy, qui s'en aperçut, avait grande envie de rabattre ses grands airs en emmenant les trois petites filles chez lui; mais il réfléchit qu'il faudrait alors trop surveiller Mitaize qui, certainement, n'aurait de repos qu'en leur jouant quelque mauvais tour. Dany achevait ses devoirs quand Georgette et sa mère arrivèrent; il s'était hâté, car son oncle, tout en le dispensant de sa leçon pour ce jour-là, ne lui avait pas accordé un congé complet.

Mitaize, au lieu de l'exciter au travail, s'était élevée contre ce qu'elle appelait en cachette une tyrannie, et, en l'écoutant, il avait un moment hésité à se mettre à l'ouvrage. Qui sait, l'oncle n'oserait pas le punir devant Mme Spielmann?... Une crainte le retint; Mitaize

1. Voir le nº 361 du *Petit Français illustré*, p. 92

avait beau le traiter de « poule mouillée », désobéir, c'était risquer beaucoup, car l'oncle ne plaisantait pas avec la discipline; il préféra donc se mettre en règle avec lui.

Content de soi et des autres, il fit donc le meilleur accueil à sa petite amie Georgette, lui fit les honneurs du jardin et du verger, si bien que Mitaize, désireuse de le surpasser en politesse, proposa d'aller voir la cascade, tandis que Mme Spielmann se reposerait près de tante Marie-Anne.

— Oui, j'aimerais voir la cascade et je vais demander la permission, dit Georgette qui courut vers les deux dames et revint presque aussitôt, tenant la main de M. Le Mauduy.

— Marchez devant, mes enfants, je vous suis, fit l'oncle Jean en allumant sa pipe; un petit tour de forêt vous ouvrira l'appétit. Toi, Mitaize, conduis Georgette et prends garde en traversant le ruisseau.

La vanité de Mitaize trouvait son compte à servir de guide à la petite : c'était encore posséder une supériorité, celle de l'âge. Celle de la raison aussi, pensait-elle alors et, avec des précautions infinies, elle la fit passer sur les ponts de bois un peu étroits et glissants qui permettent de franchir le ruisseau aux divers endroits où il traverse le chemin.

Elle lui aida gentiment à escalader le raide sentier coupé de pierres qui mène à la cascade et voulut la conduire au bord du lac en miniature où se réunissent les eaux de la chute, au pied des roches d'où elle tombe.

Georgette, enchantée, battit des mains et déclara qu'elle n'aurait jamais cru la cascade si jolie, que c'était bien dommage que son grand frère ne fût pas là pour la dessiner....

— Mais tu sais, toi, Marguerite, tu me l'as dit, tu me la dessineras, n'est-ce pas ?...

Mitaize, qui n'avait pas cru être si vite priée de montrer le talent

Mitaize se redressa brusquement et se trouva debout.

dont elle avait fait grand bruit, dut avouer qu'elle ne dessinait pas encore d'après nature et sa bonne humeur se ressentit de l'aveu.

Daniel, en ce moment, venait de découvrir, dans un ravin en contre-bas, une fougère curieuse et cherchait à la déraciner sans pouvoir y parvenir seul, il demanda donc à son oncle de l'aider et celui-ci, tranquille sur le compte des petites qui s'étaient assises sur une roche, en face de la cascade, leur recommanda encore de les attendre pour revenir à la maison, et descendit retrouver Daniel qui s'épuisait en efforts inutiles.

A peine eut-il disparu que Mitaize, lasse de son immobilité fatigante, se trouva debout :

— Ce Dany, qui s'imagine avoir découvert une plante extraordinaire, dit-elle, quelle sottise! je parie que les fougères qui poussent là-haut, vois-tu, sur ce rocher d'où tombe le ruisseau, sont plus belles que la sienne !...

— Mais celles-là, on ne peut pas les cueillir...

— Par exemple !... on peut très bien, en faisant le tour du rocher; il y a un sentier commode qui conduit dessus, juste où sont les plants de fougères; viens un peu, je vais t'y conduire.

Georgette, à qui l'assurance de Mitaize imposait, la suivit docilement, et le bruit léger de leurs pas, étouffé du reste par le jaillissement de l'eau dans son bassin caillouteux, n'arriva pas jusqu'à l'oncle Jean.

Lorsqu'au bout de quelques minutes il reparut à la place qu'il avait quittée tout à l'heure, son regard chercha les fillettes : plus personne... Il allait appeler, quand sa voix s'étrangla dans sa gorge; Georgette, sur l'extrême bord de la roche surplombante, à droite de la cascade, se penchait pour atteindre des fleurs sauvages dont elle se confectionnait un bouquet.

Plus près qu'elle encore de la coupée à pic, Mitaize, sans souci du danger, arrachait tranquillement un brin de fougère.

Comment les tirer de là, quand le moindre mouvement de surprise pouvait provoquer une chute mortelle? livide, il laissa tomber sa pipe sur le sentier où elle se brisa, et, s'avançant le plus près possible du bord du lac, il affermit sa voix et appela : « Mitaize ! ».

Elle se redressa brusquement, et se trouva debout sur les pierres chancelantes qui jonchaient l'espèce de plate-forme moussue :

— Fais descendre Georgette par où vous êtes montées, ou plutôt non, donne-lui la main, et ne bougez pas de votre place, je viens!

Mais il avait compté sans le besoin de désobéissance qui inspirait une bonne part des actions de sa nièce, car, à peine eut-il tourné la cascade dont le bruit allait s'atténuant derrière son écran pierreux, qu'il entendit la voix de Mitaize, disant :

— Viens vite, descendons, nous allons faire une surprise à l'oncle, nous serons en bas avant qu'il arrive.

— Marguerite, il a dit que nous devions attendre, et puis, j'ai peur de descendre.

— Sotte, poltronne! riposta Mitaize, allons, desceuds bieu vite, il n'y a pas le moindre danger.

Cette fois, M. Le Mauduy n'hésita plus, il se lança dans le sentier qu'il escalada avec une rapidité de jeune homme, et arriva au sommet comme Mitaize, rouge de colère, poussait la petite en avant, au risque de la tuer sur les roches.

Heureusement, au lieu de rouler sur la pente, Georgette s'abattit entre les bras solides de l'oncle Jean, qui l'assit doucement sur la mousse au revers de la roche et se retourna vers Mitaize pour lui tendre la main.

Mais la petite, sûre d'être grondée pour son escapade, ne voulant pas avouer qu'elle s'était mise dans son tort en se risquant là-haut, se rejeta en arrière :

— Ne me tenez pas, mon oncle, je vais très bien descendre seule... commença-t-elle. Mais son pied glissa sur la mousse humide, elle chancela et ne trouvant rien pour se retenir, tomba en arrière du haut de la roche dans le petit lac.

Heureusement, Yermer, envoyé par sa maîtresse pour prévenir les promeneurs que le déjeuner les attendait, arrivait à la cascade; il s'élança dans le bassin peu profond, et soulevant Mitaize étourdie, à moitié suffoquée et même un peu meurtrie, bien que l'eau eût amorti le choc, il gagna le bord que Daniel, tout tremblant, l'aida à escalader. Georgette effrayée poussait des cris lamentables.

M. Le Mauduy, pâle comme un mort, arrivait enfin, il saisit Mitaize qui ne bougeait plus et se mit à courir vers la ferme.

Il y eut un instant de confusion inexprimable quand Mme Le Mauduy, qui causait tranquillement avec sa jeune visiteuse, vit de loin apparaître son mari, portant Mitaize ruisselante; mais c'était une femme de tête, elle devina qu'il fallait du secours plutôt que des paroles, et, moins de cinq minutes après, Mitaize déshabillée, entourée de chaudes couvertures, était au lit où sa tante la forçait d'avaler une tasse de thé.

P. F.

(A suivre).

La Saint-Charlemagne.



Charlemagne est, en France, le patron des écoles et des écoliers.

La Saint-Charlemagne, qui revient le 28 janvier de chaque année, est, par toute la France, la fête des écoles et des écoliers. Le grand empereur « à la barbe fleurie » est votre patron, lecteurs et lectrices du *Petit Français illustré*, — et c'est un patron dont on peut être fier.

Entre deux rudes chevauchées, Charlemagne se plaisait à visiter les écoles qu'il avait fondées. Au sortir à peine des ténèbres sanglantes de l'époque mérovingienne, ce grand homme comprit que le plus humble livre pesait autant dans la balance de l'avenir que la plus lourde épée. Par là, il a mérité que son nom fût à jamais honoré de quiconque sait lire. B.

La guerre Sino-Japon



1. Débarquement des troupes japonaises en Corée

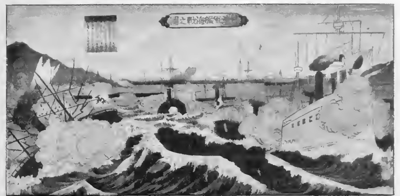


2. A peine débarqués, l'envoyé du Mikado et les troupes japonaises mettent en déroute les rebelles Coréens.



3. Le ministre japonais et le général en chef posent un ultimatum à un conseil de Chinois et de Coréens

d'après un album japonais inédit en France.



4. Rencontre navale dans la rade de Hoto.



5. Combat d'infanterie. — Rupture d'un pont.



6 Le capitaine Matzuzaki s'empare d'un drapeau chinois. (*A suivre.*)

Vieux wagons.

Si de votre nature vous êtes curieux (qui n'est pas curieux?) vous avez dû certainement vous demander quelquefois ce que deviennent les vieux wagons de chemins de fer quand, à force de rouler à toute vitesse à travers les plaines et les monts, ils ne peuvent plus sans danger faire partie d'un train. Les rails ont beau constituer une voie assez douce, les pauvres wagons sont bien secoués durant leur existence; on les entretient soigneusement, il est vrai, mais dès qu'ils ne présentent plus une solidité absolue, que leurs ais commencent à gémir, il faut se hâter de ne plus les faire circuler, car s'ils venaient à se démolir pendant la marche d'un train, il en résulterait des accidents épouvantables. Souvent, du reste, les voitures de chemin de fer terminent leur carrière avant d'être hors d'état de servir, parce que les voyageurs sont de plus en plus difficiles. Nous ne nous contentons plus des wagons assez incommodes qui suffisaient à nos pères, et nous en voulons de capitonnés, où l'on soit plus à l'aise, mieux assis, où les fenêtres, les sièges soient plus larges.

Lors donc que les wagons commencent à vieillir, on cherche à les utiliser, pour ne rien perdre, et, comme ce sont en somme des sortes de maisons roulantes avec portes et fenêtres, on leur ôte leurs roues et on les dépose à terre pour en faire de petites maisons condamnées dès lors pour toujours à l'immobilité. Souvent, dans les gares anglaises notamment, on peut voir ainsi des bureaux, des lampisteries, des magasins installés dans de vieux wagons de toutes sortes, dont naturellement on a enlevé sièges et cloisons. Ces pauvres voitures, qui ont peut-être été jadis luxueusement décorées, doivent être bien humiliées de se voir ainsi utilisées et surtout d'apercevoir leurs pareilles passer devant elles en fendant l'espace!

Souvent aussi le vieux wagon quitte complètement le monde des chemins de fer où il a constamment vécu jusqu'alors : on le vend au premier venu, qui en fera une maisonnette à la campagne, où il pourra s'abriter quand il ira visiter ses champs. Si vous vous promenez dans certains coins de la banlieue de Paris, près des fortifications, vous pourrez apercevoir des chiffonniers qui se sont payé à peu de frais le luxe de posséder une demeure, laquelle est tout simplement une ancienne voiture de chemin de fer. Et il faut bien vous figurer que c'est là une excellente maison, qui durera souvent plus longtemps que son propriétaire, maintenant qu'elle est à l'abri des cahots.

Nous avons parlé seulement des wagons; mais nous pouvons ajouter que, sur leurs vieux jours, les locomotives qui ont fait autrefois l'orgueil des compagnies auxquelles elles appartenaient, les reines de la voie ferrée, maintenant poussives, fatiguées, sonnant la ferraille, sont employées d'abord sur les petites lignes; puis elles ne sont même plus bonnes à cela, et, tel l'ancien vainqueur d'un derby arrivé sur ses vieux jours et qui traîne la charrette, on leur fait tirer des trains de cailloux, de ballast. On n'a plus confiance en elles, elles ont perdu cette puissance, cette légèreté, cette vitesse qui étaient leur gloire, et comme on n'a pas pour elles la même ressource que pour les wagons, on arrive à les mettre en pièces, à les vendre à la ferraille... à moins cependant qu'elles soient assez heureuses pour prendre place dans quelque musée, où elles resterout comme un souvenir des anciens temps, et où on les regardera d'un œil étonné en comparant leur aspect primitif aux magnifiques locomotives actuelles, surtout à la locomotive électrique qui supplantera dans un avenir prochain la locomotive telle que nous la voyons encore aujourd'hui.

D.

Un album japonais inédit. — Un ami du *Petit Français illustré* nous a rapporté d'Extrême-Orient un curieux album où sont représentés les principaux événements de la guerre entre la Chine et le Japon, entre les Fils du Ciel et les Fils du Soleil levant. Cet album se compose de planches en couleur d'un effet extrêmement amusant, que nous sommes malheureusement obligés de réduire et de tirer en noir. Telles quelles, nous sommes sûrs qu'elles intéresseront nos lecteurs : c'est l'histoire de la guerre sino-japonaise racontée — il ne faut pas l'oublier — par les vainqueurs, et comme pourrait le faire chez nous l'imagerie dite d'Epinal, mais, on doit le reconnaître, avec une supérorité évidente sur notre imagerie populaire.

La minutie, le fini qui caractérisent l'art japonais, sont remarquables dans ces dessins. C'est le cas de dire qu'il ne manque aux soldats du Mikado ni une boucle de ceinturon, ni un bouton de guêtre.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro les six dernières planches de cette curieuse série.

B.

Chryséis au désert (Suite)[1].

La paix était en effet complète; et le petit-fils de Lavenette était le plus heureux des époux et des pères. Les treize négrillons étaient enchantés de leur helle-mère : ils n'avaient jamais vu *sorcière*[2] pareille, et leur éducation faisait de grands progrès. Le quadrille des lanciers, qui avait tant charmé l'entourage royal le jour des noces, n'avait plus de secrets pour eux. On sait d'ailleurs quelle est la passion des nègres pour la danse : aussi les plus austères vieillards de la tribu, ceux qui se souvenaient d'avoir mangé, dans leur heureuse jeunesse, plus d'une côtelette européenne, s'arrêtaient émus et charmés en les voyant tourbillonner comme un vol de libellules, ou un manège de chevaux de bois, aux sons enchanteurs de la guitare de la reine.

J'ai parlé des tirades de vers ; mais ils savaient encore bien d'autres choses : se moucher dans une feuille de palmier au lieu de leurs doigts, signer leurs noms à la française, dire : « Boujour monsieur; bonjour, madame », et saluer poliment; ils avaient des notions (vagues, il est vrai) de cosmographie, de géographie, d'histoire générale même, et croyaient que Napoléon était un roi d'Égypte qui fut vendu par ses frères pour avoir voulu leur faire boire de la ciguë, drogue qu'ils pensaient être du tafia détérioré. Ils savaient qu'on doit tenir sa main devant sa bouche quand on bâille, et ne pas cracher sur ses voisins ni dans leur assiette; ils ne tiraient plus la langue à leur père ni à Rosita; du moins ils ne le faisaient que par derrière. Enfin, ils devenaient des princes accomplis.

La reine eût bien voulu aussi leur apprendre l'orthographe; mais la pénurie de papier fut un sérieux obstacle, Tidi-hou tenant beaucoup à son stock d'images d'Épinal. En revanche, et par un échange tout patriarcal, tandis qu'elle leur apprenait le français du grand siècle, elle apprit d'eux un « sabir » très panaché; elle ne s'était jamais doutée, avant ce temps-là, que *boulotter* voulait dire *manger* et mille belles choses de ce genre. Combien de petits Français, dignes d'être nègres, parlent sabir sans le savoir!

Et tandis que les jours de Rosita s'écoulaient ainsi, tissés d'or et de soie, Tidi-hou, fils des dieux, buvait de l'eau-de-vie de palme avec les tentateurs, trahissant sans vergogne ses alliés de la veille, et n'ayant pas conscience de son indignité.

Et la reine s'endormait du sommeil de l'innocence, rêvant que des colombes blanches apportaient une couronne de roses mousseuses pour l'auguste front de Tidi-hou. Et cependant le roi transfuge, passant sur le territoire français, s'emparait d'un village voisin endormi, le pillait, y mettait le feu, et finalement se grisait



Jubier ramassa à ses pieds une loque informe.

sur des ruines fumantes en compagnie de ses nouveaux alliés.

Le casaquin à mademoiselle.

— Formez les faisceaux!... posez les sentinelles!... dressez les tentes : on va camper.

Et le colonel, ses ordres donnés, se mit à se promener de long en large, les mains derrière le dos, au bord de l'oued intermittent qui fertilisait l'oasis.

Seul avec ses réflexions, toujours de plus en plus triste, il ne prêtait aucune attention au remue-ménage du campement.

Cependant tout le monde s'en donnait à cœur

1. Voir le n° 361 du *Petit Français illustré*, p. 86.

2. Les peuples sauvages ne donnent pas à ce mot le sens méprisant que nous lui appliquons. Pour eux, il équivaut à prêtresse-fée, et c'est, au contraire, un terme d'honneur.

joie : après une journée de marche longue et pénible, sous le soleil et dans les sables enflammés. qui brûlent également les souliers et les yeux, on venait d'arriver à une véritable île de végétation, fraîche et reposante à la seule vue, où avait déjà campé, c'était visible, quelque caravane.

Aussi, c'était avec un réel enthousiasme qu'on se préparait à s'y installer. L'ordre de dresser les tentes indiquait que le colonel voulait s'y arrêter, et en faire, en quelque sorte, son quartier général, jusqu'à ce qu'il eût, par ses éclaireurs, des renseignements précis sur la marche qu'il voulait suivre.

Et Gobain et Jubier s'escrimaient à qui mieux mieux pour installer leurs hommes, car ils se vantaient tous deux d'avoir les escouades les mieux soignées du régiment. Jubier, en effet, avait suivi le colonel; il en avait demandé et obtenu la permission, car il voulait contribuer de toutes ses forces au salut de Chryséis; il avait encore sur le cœur les reproches de son chef le jour de l'enlèvement, et il voisinait en ce moment avec Gobain, tout en surveillant ses hommes.

— Lanternois, animal! criait ce dernier, est-ce ainsi qu'on enfonce un piquet?... il est droit comme mon bras quand je me mouche....... Eh bien! mon vieux, nous voilà dans le sentier de la guerre, comme ils disent dans le *Journal des Voyages*... C'est là dedans qu'il y en a des aventures!

— Oui, j'y ai lu l'histoire d'un crocodile qu'avait sauvé une demoiselle parce qu'il y avait un Parisien dedans... C'était beau!... Seulement qu'il était empaillé, le crocodile... Mais nos aventures, à nous, elles ne valent peut-être pas celles-là?... Espèce de tête de veau! Picard, c'est à vous que je cause! où allez-vous dresser cette tente-là?...

— Pour sûr, que les nôtres les valent! Seulement, voilà?... est-ce que nous aurons la chance du crocodile? nous sauverons-t-y la demoiselle?... C'est ça qui me paraît difficile!...

— Que si c'était facile, ça ne serait pas la peine de faire donner les enfants de Paris! répliqua Jubier avec la juste fierté de son illustre origine.

— Si tu crois que ceux de la Comté ne les valent pas?... dit Gobain légèrement froissé. Maroles, voilà trois fois que je vous récupère la distance à mettre entre les tentes, et c'est comme si je chantais!...

— Qu'est-ce que tu crois qu'elle nous dira, quand on la retrouvera, si on la retrouve? fit Jubier, n'insistant pas sur la question d'origine.

— Elle nous dira, fit Gobain imitant la voix claire de Chryséis : « Sergent, j'ai bien l'honneur de vous remercier. Mon cher père, une poignée de pinces »! Et elle secouera gentiment ses jupes pour qu'il n'y reste pas de poussière.

Et Gobain de secouer avec grâce les pans de sa tunique comme avait fait la fillette en descendant de chameau. Jubier riait :

— Ses jupes! ses jupes! mon vieux!... d'abord il en manquera une : le cotillon rose que j'ai eu celui de repriser avec tout l'art dont auquel je suis susceptible.

Le cotillon? je croyais que c'était un casaquin?...

— Un casaquin? jamais de la vie! Un cotillon, que je te dis, couleur de rose de mai; je te prie de croire que je le connais depuis des jours et des jours que je le vois... Lanternois, fourbissez votre gamelle, triple propre-à-rien que vous êtes!...

— Tu l'as donc toujours dans ton sac?

— Itérativement dans mon sac, prêt à le rendre à ma jeune colonelle. Signalement : rose comme les joues d'une demoiselle, avec des choses après, comme qui dirait un volant de broderie blanche dans le bas... Mais saperlotte de saperlotte! qu'est-ce que je vois? Est-ce que je deviens toqué?

Et Jubier, tout pâle, ramassa à ses pieds une loque informe, horrible, sans couleur, mais qui avait dû être un corsage de batiste rose, garni de broderie blanche.

Il battit un entrechat formidable, et, à la stupeur de tous ses hommes scandalisés, exécuta une danse de Peau-Rouge autour des faisceaux en hurlant à pleine-voix :

— Le v'là le casaquin! le v'là!... Mon colonel!... hé! mon colonel!... le casaquin à mademoiselle!...

M. Verduron était loin, très loin; comment entendit-il? comment comprit-il?... Le fait est qu'il se retourna d'un bond et accourut comme un fou :

— Quoi? qu'y a-t-il? cria-t-il d'une voix haletante.

— Le casaquin, mon colonel! le casaquin! criaient les deux sergents en chœur.

Les mains du colonel tremblaient en recevant la guenille... Quoi! c'était vrai?... sa fille, sa bien-aimée avait passé par là? Ah! elle vivait, sans doute, car Dieu ne lui aurait pas envoyé ce signe de son passage s'il n'avait pas voulu la lui rendre!... Comme il eût baisé cette loque, s'il eût été seul!... Et telle était l'émotion empreinte sur ce mâle visage, que Gobain, tout dur-à-cuire qu'il fût, se détourna pour cacher une grosse goutte d'eau tiède qui roulait dans sa moustache.

— Vite! dit M. Verduron d'une voix étranglée, vite! que l'on relève les traces de ceux qui ont campé ici, et que l'on parte! Démontez les tentes, mes enfants, c'est inutile; vous dor-

mirez dans vos couvertures, et à l'aurore, nous partirons.

... La bonne nouvelle s'était vite répandue; et les officiers, joyeux de la lueur d'espérance qui semblait faire revivre leur chef, étudiaient eux-mêmes le terrain pendant que les hommes faisaient la soupe. M. Verduron allait et venait dans tout le campement, ne pouvant tenir sur place.

— Mon colonel, vint bientôt lui dire Paul Rozel tout essoufflé, j'ai relevé les traces d'une troupe nombreuse, guerriers, meharis, djemels de charge et chiens, dans la direction du nord!

— Vers le nord? très bien...

— Mon colonel, interrompit Lucien qui arrivait à son tour, les traces se dirigent au sud; une troupe nombreuse, avec chiens et chameaux...

— Vers le nord, voulez-vous dire, lieutenant? interrompit le colonel.

— Non, mon colonel, vers le sud...

— Allons! bon!... que faire?...

Et, tout au bout du camp, on entendait la voix harmonieuse de Jubier qui chantait à ses hommes une de ses plus belles romances.

« Comme l'âne de Buridan,
— Buridan!
Vous vous demandez, je gage... »

. . . .

Mais le colonel ne tarda pas à être tiré d'embarras. Les éclaireurs revenaient : Gobain ramenait avec lui un nègre aux allures presque civilisées, au costume moitié européen, puisqu'il portait un pantalon et une bretelle unique, tranchant en blanc sur son corps d'ébène.

— Au sud! mon colonel, au sud! cria Gobain du plus loin qu'il vit son officier. Le naturel qu'il a l'honneur d'être devant vous s'est échappé d'un village allié incendié cette nuit, et détruit par des diables-à-quatre de moricauds, qu'ils ont une femme blanche que le chef traîne toujours avec eux, que ça doit être la demoiselle à mon colonel.

— Où est le fuyard?...



Gobain ramenait avec lui un nègre portant un pantalon et une bretelle.

— Là, mon colonel; il parle presque comme vous-z-et moi, vu qu'il a été éduqué par un missionnaire espagnol, qu'il en sait le latin!...

Tout en parlant, le sergent faisait signe au noir d'approcher, ce qu'il fit avec aisance, saluant à l'européenne et disant en sabir mêlé de consonances latines :

— *Massa illustrimus centurio*[1]...

— Que diable me débite-t-il là? dit le colonel tout interloqué; au fait, mon ami, au fait, j'ai un peu oublié mes classiques.

— Si la demoiselle au colonel était là! dit Jubier à Gobain, ça ne l'embarrasserait pas, pour sûr!...

— Si elle était là, imbécile, est-ce qu'on aurait besoin du baragouin de ce particulier?

— Pour sûr que non! reprit Jubier avec conviction.

G. M.

(*A suivre.*)

1. Ce n'est point là un fait isolé. De toutes les langues, m'a assuré un officier qui avait fait plusieurs campagnes lointaines, c'est le mauvais latin, le latin de cuisine, qui peut rendre le plus de services auprès des indigènes, tout en permettant de communiquer avec les Européens de nationalités différentes

Variétés.

Robinson Crusoé et Robinson suisse. — Nous avons deja parlé à nos lecteurs des îles Juan-Fernandez, récifs de la côte chilienne où vécut seul, pendant plus de quatre ans, le matelot écossais Selkirk, et nous leur avons dit comment le récit des souffrances de cet homme fournit à Daniel de Foe, l'idée première de son immortel roman : *Robinson Crusoé*.

C'est un Suisse, M. Rodt, qui, maintenant, joue dans le moins aride des deux rochers de Juan-Fernandez le rôle de Robinson Crusoé. En 1872, ce personnage a loué l'île au gouvernement chilien pour y former une colonie agricole qui est actuellement en pleine activité. M. Rodt combattit pour la France en 1870, notamment à la bataille de Champigny. Il est actuellement quasi souverain dans l'île de Robinson, où, sous la réserve de la souveraineté du Chili, qui n'a jamais été invoquée jusqu'à présent, il exerce à lui seul les fonctions législatives, administratives et judiciaires.

* * *

Une prime aux voyageurs. — Aux Etats-Unis l'exploitation des chemins de fer n'est pas un monopole de l'État, et souvent il arrive que plusieurs compagnies desservent les mêmes localités. Aussi les Compagnies se font une concurrence très vive, chacune cherchant a attirer le plus grand nombre de voyageurs par les moyens les plus divers.

Une Compagnie de Chicago vient d'inaugurer un procédé curieux pour encourager le public a prendre ses trains. Elle place a la disposition des voyageurs des exemplaires de six journaux quotidiens, de trois publications hebdomadaires illustrées, et enfin de huit revues mensuelles. Et, le plus beau, c'est que les voyageurs ont le droit de conserver les journaux quotidiens.

Il n'est pas douteux que sous peu la Compagnie rivale offrira, avec les journaux, des cigares pour fumer en les lisant.

* * *

Pompes à incendie. — Les deux plus puissantes pompes a incendie qui existent ont été construites, il y a près de trois ans, pour la ville de Liverpool à la suite d'une série d'incendies très violents. Ces pompes coûtent cinquante mille francs chacune. Elles lancent verticalement un jet de 45 m. de hauteur, et horizontalement un jet de 150 m. environ. Leur débit dépasse 8200 litres d'eau à la minute.

Chose curieuse, depuis qu'elles sont en service, il ne s'est déclaré a Liverpool que des incendies relativement insignifiants. L'adage *si vis pacem para bellum* (si tu veux la paix, prépare la guerre) serait-il donc vrai aussi pour le feu ?

* * *

Bizarreries du langage. — A la boulangerie :

— Donnez-moi un petit pain bien frais.
— En voici un qui est tout chaud !

* * *

Le chic anglais. — Ça m'est égal d'avoir l'air bête pourvu que j'aie le *chic* anglais, disait un élégant.

— Votre but est atteint, jeune homme, repartit son interlocuteur.

* * *

Les lentilles. — Les opticiens ont bien raison de dire que les lentilles grossissent les objets, affirmait Babylas ; j'en ai mangé beaucoup ce matin et j'ai le ventre comme un tonneau.

RÉPONSES A CHERCHER

Question historique. — A quel traité donne-t-on, dans l'histoire de France, le nom de *paix des Dames*, et pourquoi cette appellation?

* * *

Question géographique. — Quel est le département dont le préfet exerce sur un petit Etat voisin le contrôle de l'administration française ?

* * *

Petit casse-tête. — Dans chacun des groupes de lettres suivants retrouver un mot, puis mettre tous ces mots dans un ordre tel qu'ils forment deux vers célèbres de Boilcau :

NECENO ROPU SEL TE CE TENVARRI S' TIOCÇON NO CLENMERITA L' TSOM QEU BENI TASIMENE DERI EL.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 361

I. Qnestion littéraire.

C'est Mme de Sévigné qui fut appelée quelquefois, dans les salons où elle fréquentait, « la maman mignonne de la plus jolie fille de France ». On sait, en effet, qu'elle avait une fille gracieuse et jolie, qu'elle idolâtrait, et qui épousa, en 1669, M. de Grignan, devenu deux ans apres gouverneur de Provence. Mme de Grignan dût quitter sa mère pour suivre son mari. C'est à leur longue séparation que nous devons ces *Lettres* si celebres dans notre litterature. Mme de Sevigné avait aussi un fils, qui fut un homme d'esprit et un brave officier.

II. Question géographique.

Troyes, Foix, Cette (3 fois) = 21
Autun (ôte un) — 1

Reste = 20

III Problème-Calembour.

On disait autrefois

Le Couesnon, par sa folie,
Mit Saint-Michel en Normandie

Le Couesnon, cours d'eau qui se jette dans la baie du Mont-Saint-Michel et séparait autrefois les provinces de Bretagne et de Normandie, changeait en effet fréquemment de cours, et, après avoir coulé à l'est du mont Saint Michel, s'était rejeté vers l'ouest.

Naguère encore, chaque grande marée déplaçait son lit. Aujourd'hui le Couesnon est enfermé par des digues, alternativement émergées et sous-marines, qui en conduisent les eaux jusqu'à la base de la roche de Saint-Michel.

IV. Cbarade.

Soc - rate.

Le Gérant MAURICE TARDIEU

8e année. — N° 363. 10 centimes. 8 février 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Le petit amateur d'estampes. — Fac-similé d'une lithographie d'Ed. Frère, d'après son tableau (Salon de 1857).

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

Le noir continuait son récit avec une parfaite aisance, sautant sans scrupule du sabir au latin et du latin au dialecte des Bambarras; le colonel écoutait anxieux, faisait répéter et comprenait plus facilement qu'on ne l'eût cru, car il y a des grâces particulières pour les pères qui ont perdu leurs filles.

Le nègre racontait l'assaut de son village, la nuit précédente, par une tribu noire qui avait tout saccagé, enlevé le drapeau français, pillé, brûlé, enfin bu, en quelques heures, toute l'eau-de-vie du tata.

Cette tribu guerrière avait disparu avant le jour, entraînant en esclavage plusieurs jeunes filles et huit hommes vigoureux pour porter, disait-il, la litière de la femme blanche que le roi ne voulait pas laisser à son gourbi, de peur que les guerriers francs ne la lui reprissent.

Comme le cœur du pauvre père battait dans sa poitrine! Évidemment c'était Chryséis, car il ne pouvait être question de Rosita et de son beau-frère Tidi-hou, attaché si étroitement à l'alliance française. Sa petite Catherine prisonnière de ces gens sans foi ni loi! sa chère enfant entre les mains d'un roitelet nègre, brutal, ivrogne et grossier!... Que voulait-il en faire? un otage, peut-être..., peut-être un objet de trafic : les esclaves blanches se vendent si cher sur les marchés d'Égypte!...

...: Mais on la lui reprendra!... on la lui reprendra!... — Et s'il la tue avant? siffle une voix désespérante au fond du cœur du pauvre père... Non pas, ces gens sont lâches et n'oseraient pas!... Du moins le colonel essaye de se le persuader...

Mais cette fois on est fixé sur la piste à suivre; les ordres sont brefs, précis. Cependant Paul Rozel insinue :

— On a pu vendre la femme blanche à une caravane allant vers le nord. Depuis que les Français font la loi sur le marché de Tombouctou, la traite blanche et noire opère où elle peut; je crois, mon colonel, qu'on aurait tort d'abandonner absolument la seconde trace; quels remords, plus tard, si la première piste n'était pas la bonne!...

— Allons donc! dit Lucien Charmes, il me semble que c'est assez clair.

— Rien n'est clair dans la politique des nègres, mon bon; il y a belle lurette qu'on a dit que c'était la bouteille à l'encre!...

Cependant l'objection du lieutenant avait frappé le colonel.

— Votre idée est bonne, Rozel, et vous serez, en conséquence, à la tête du détachement Nord; de cette façon ma pauvre petite sera certainement délivrée, à moins que...

Le colonel n'acheva pas, il songeait à tous les pauvres enfants de France traîtreusement massacrés, lors de la conquête, presque sous les murs de Tombouctou[2].

Où Merced fait le catéchisme.

Dans l'espèce de panier où elles étaient blotties, balancées par le pas rythmé du vieux chameau, les petites causaient. Chryséis parlait le sabir maintenant, et, malgré ses hautaines protestations du premier jour, elle avait eu le temps de l'apprendre.

Merced avait entrepris une tâche difficile, elle catéchisait Chryséis.

Cette fillette était exquisement bonne et elle souffrait littéralement de tous les défauts de sa compagne; chaque fois que Chryséis avait un accès de rage — et cela arrivait souvent — c'était pour Merced une vraie douleur, comme si elle l'eût vue souffrir d'un mal physique. Lorsque l'altière petite Française la rudoyait, l'humiliait, se montrait ingrate à tout ce que faisait Merced pour elle, la petite Espagnole, très doucement, se disait : « Cela lui fait du bien; elle souffrira moins quand elle m'aura dit tout ce qu'elle a sur le cœur. Si elle pouvait donc devenir bonne!... »

Chryséis ne paraissait guère en prendre le chemin, car sa haine pour ses maîtres et surtout pour Aouka, sa principale ennemie, semblait augmenter chaque jour.

Peu à peu, cependant, ce cœur fermé s'ouvrait pour Merced. Catherine n'avait jamais aimé rien ni personne, sinon elle-même, comme il arrive aux enfants très gâtés qui ont toujours vu leurs souhaits prévenus, et n'ont jamais eu occasion de sacrifier quoi que ce soit à qui que ce soit.

Or, toute tendresse est faite de sacrifices, et celui qui ne s'est jamais renoncé lui-même, celui-là n'a jamais aimé les autres.

Chryséis s'était laissé adorer par sa tante et par son père, et avait trouvé cela tout naturel : ils étaient là pour cela... Aujourd'hui tous deux lui manquaient, et plus d'une fois, pendant la nuit, Merced l'avait entendue sangloter en murmurant :

— Ma bonne Rosita!.., Père! ah! père!... ne m'embrasserez-vous donc plus jamais?...

Et un mot revenait après ce souhait ardent, un mot que Merced ne comprenait pas, qu'elle

1. Voir le n° 362 du *Petit Français illustré*, p. 105.

2. Le colonel Bonnier et ses compagnons.

ne pouvait pas comprendre : J'ai refusé... j'ai refusé le baiser de ce pauvre père!... Comme je suis punie!...

Ce n'était pas seulement au souvenir des siens que Chryséis s'attendrissait lorsqu'elle se croyait bien seule. La pauvre enfant n'avait jamais eu d'amie, jamais elle n'avait connu cette joie d'avoir une compagne de son âge, travaillant avec elle, jouant avec elle, pleurant avec elle, riant avec elle encore; cette intimité si douce, qui n'est point tempérée par le respect, où la jeunesse trouve son compte dans des rires joyeux, elle ne l'avait point connue. Tante Rosita avait jalousement éloigné d'elle toute enfant qui eût pu être une rivale, et, dans son désir de faire de sa nièce un prodige, elle l'avait absorbée dans des études au-dessus de son âge. Ainsi la pauvre petite avait été sevrée des plus fraîches et des plus douces joies de l'enfance; encore presque une petite fille par les années, elle avait un cœur vieilli et desséché à l'avance, sans jamais avoir été jeune.

Aujourd'hui tout cela changeait, jour après jour. Catherine étonnée, et tour à tour révoltée et ravie, se découvrait des idées nouvelles, des sentiments nouveaux. Souvent, lorsque Merced la soulageait dans ses durs travaux, en prenant pour elle double tâche, lorsque Merced se jetait au devant des coups, lorsque Merced, de ses bras trop frêles, portait la lourde jarre, remplaçant l'ancienne, que Catherine aurait dû porter aux lévriers, alors la fillette se sentait bouleversée par quelque chose de très doux et de pénible à la fois... qu'elle avait déjà senti le jour de la jarre cassée...

... Surprise, elle s'y laissait aller un court instant, puis, elle se redressait vite, indignée, plus altière : c'était une esclave, après tout, que Merced, tandis qu'elle, Catherine, était une demoiselle. Merced l'avait bien dit, le premier jour : il était très naturel que l'esclave soulageât la demoiselle.

« Non, répondait tout bas sa conscience, non, ce n'est pas naturel... et ce qui l'est moins encore, c'est que ton cœur soit si dur... »

Dur? il ne l'était pas; il n'était que cuirassé d'égoïsme, et c'est la douce petite Espagnole, l'ignorante petite récolteuse d'alfa, qui ne savait que sa prière, qui en avait un jour trouvé la clé au prix de son sang; c'était elle qui allait l'ouvrir enfin.

— Ecoute, disait Merced, laisse-moi te dire une chose qui me pèse... Il y a longtemps que j'aurais voulu le faire, mais je suis si ignorante, si sotte à côté de toi! Et cependant je sens bien que je dois parler...

— Quoi? dit Catherine avec impatience, quelque chose de nouveau dans notre destinée?...

— Non. Il s'agit d'Aouka.

— Ne me parle pas d'elle, je te le défends! s'écria Catherine dont les yeux brillèrent de colère. Elle qui m'a souffletée, qui me traite en esclave, elle qui t'a fait battre presque jusqu'à te tuer!...

Elle s'arrêta, suffoquée par des sanglots nerveux que provoquaient à la fois sa colère et son impuissance.

— Calme-toi, je t'en prie, fit tendrement Merced. Tu te rends malade de colère chaque fois que tu penses à elle, et moi, tu me fais souffrir plus que si on me battait, chaque fois que je te vois si mauvaise.

— Je te fais souffrir? fit Chryséis étonnée.

— Oui, je ne peux pas t'expliquer cela : je suis si nulle! Mais je sais pourtant bien qu'il



Catherine, l'éponge fine à la main, rafraîchissait les beaux pieds de la maîtresse.

faut pardonner à ses ennemis, je sais qu'il ne faut pas se croire plus que les autres, et que plus nous sommes mauvais, plus nous sommes malheureux.

— C'est vrai, murmura sourdement Chryséis.

— Ainsi, est-ce que tu crois que je n'ai pas bien plus de raisons encore que toi d'en vouloir aux maîtres? Ils ont égorgé mes parents : ma chère maman s'est fait tuer à coups de lance devant la porte de la grange où elle m'avait cachée, et j'ai passé sur son corps encore palpitant, lorsqu'ils m'en ont arrachée à demi morte.

Merced se tut un instant, sa douce voix d'enfant s'étranglait dans sa gorge : et Chryséis se souvint que jamais un mot de révolte n'était sorti de ses lèvres, pas plus en l'absence des maîtres qu'en leur présence. Mais cela, elle ne le comprenait pas.

— Et tu leur as pardonné? dit-elle frémissante.

— Oh! j'ai eu bien de la peine! fit Merced tout bas. Mais maman me l'avait si souvent répété autrefois : « N'aie jamais de haine pour personne, et sache pardonner les pires offenses. » J'ai essayé de lui obéir, pour lui plaire, même

après qu'elle fut partie; je crois que j'ai un peu réussi.

Chryséis avait passé en silence son bras autour de la taille de la fillette : cette enfant lui paraissait maintenant si grande qu'elle n'osait lui répondre. Mais elle regardait en dedans son âme haineuse et sauvage, et s'effrayait de la comparaison.

— Ce que je te dis là, reprit Merced, ce n'est pas, tu comprends, pour te faire la leçon : je suis trop peu de chose auprès de toi pour avoir prétention pareille. Mais c'est pour te dire que je serais si heureuse, si heureuse, si tu voulais essayer de ne plus en vouloir à Aouka, et de ne pas t'aigrir et te désespérer sans cesse comme tu le fais. Cela me fait tant de peine, quand je t'entends avoir des crises de rage, ou te désespérer de ton malheur sans vouloir essayer de le surmonter. Il me semble que si tu voulais te dominer, tu souffrirais moins, et que ce serait plus noble. Vois-tu, ma chère, chère Catherine, Dieu veut que nous pardonnions pour qu'il nous pardonne : et d'être bon et d'aimer les autres, c'est encore la seule chose qui puisse nous soutenir et nous consoler.

Cette fois, Merced avait vaincu. Le but qu'elle avait atteint n'était cependant pas tout à fait celui qu'elle poursuivait : Chryséis lui avait jeté les bras autour du cou, abandonnant tout orgueil et toute fausse honte, et elle pleurait de tout son cœur en répétant :

— Merced, ma petite sœur, ma chérie, oui, je ferai ce que tu voudras, mais guide-moi, conseille-moi! sans toi je ne puis rien : apprends-moi à pardonner, apprends-moi à m'oublier, afin que Dieu me pardonne, afin qu'il console mon pauvre père!

— Et tu essayeras d'oublier les duretés d'Aouka? fit Merced les yeux brillants de joie.

Chryséis hésita un instant, puis résolument :

— J'essayerai! dit-elle.

. . . .

La chaleur était accablante; les chameaux s'arrêtèrent, on faisait halte, pour la sieste. Mais on ne dressa pas les tentes : c'était une halte, rien de plus. La route était pénible, on était dans les sables; au loin, rien que le désert vide, reflétant le soleil comme un miroir brûlant; et la route du nord que l'on suivait semblait, aussi loin que l'œil pouvait porter, pareille à la pénible étape que l'on venait de fournir.

Aouka, descendue de sa litière, fit appeler ses femmes : elle voulait qu'avant de manger on lui lavât les pieds. Les fillettes frémirent : cette opération était généralement une des plus belles occasions d'orage, et faisait régulièrement regretter à Chryséis la fameuse toilette des jeunes méharis, lesquels au moins ruaient et se défendaient, mais n'avaient ni langue ni fouet. Or Aouka se servait aussi adroitement de l'une que de l'autre, et blessait aussi profondément.

L'eau tiède et parfumée coulait dans le bassin d'argent; Catherine l'éponge fine à la main rafraîchissait les beaux pieds de la maîtresse que Merced séchait doucement dans un linge fin, en attendant qu'elle pût teindre les ongles de henné.

Mais Aouka n'était pas satisfaite; Catherine avait cette fois rempli ses fonctions avec une promptitude, une adresse et une soumission qui dépassaient celles de Merced elle-même : le plaisir favori de la cruelle jeune femme lui manquait.

— Il me semble que tes cheveux repoussent, esclave? dit-elle tout à coup.

Les yeux de Catherine brillèrent : qu'allait-elle encore inventer? Aouka sourit : elle avait touché juste.

— Oui, ils repoussent. D'ailleurs on les avait mal coupés. Je vais faire appeler Fatoum, elle te tondra de tout près comme les jeunes méharis.

— Oh! cria Chryséis comme si elle avait de nouveau senti la main de Fatoum sur elle.

— Que signifie? dit Aouka en levant le fouet qui ne la quittait guère, tu protestes, vile créature?...

Le fouet retomba sur les épaules de Catherine qui pinça les lèvres et ne cria pas. Aouka considéra ce silence comme une offense personnelle et redoubla. La fillette continua à se taire : à genoux devant Aouka, comme l'avait surprise le premier coup, elle ne fit pas un mouvement, ne desserra pas les dents... la maîtresse frappait, de plus en plus furieuse; Catherine se taisait; le sang ruisselait de ses épaules déchirées, et Merced suppliait en pleurant la jeune femme qui ne semblait pas l'entendre...

Ce fut Sidi-el-Hadj qui mit fin à cette scène affreuse en donnant l'ordre du départ.

Merced entraîna jusqu'à leur monture Catherine tout en sang et voulut panser ses épaules meurtries; mais celle-ci, rompant enfin le silence :

— Laisse, dit-elle, tu vois bien que je ne peux pas lui pardonner, c'est elle qui ne le veut pas!...

Les Touareg avaient repris leur marche hâtive vers le Nord.

Jusque-là on avait marché dans le sable fin, où enfonçait le pied des bêtes et où l'on n'avançait que lentement. Mais tout à coup le sol changea, devint rocailleux sans être mauvais, et les chameaux hâtèrent leur pas égal que ne retardait plus la nature du terrain.

G. M.

(*A suivre.*)

Les tournois au XVe siècle.

Il faut lire la description des tournois dans le curieux traité que le roi René d'Anjou leur a consacré à la fin du quinzième siècle, pour voir combien ces parades militaires différèrent à cette époque des exercices violents et dangereux qui portaient le même nom au douzième et au treizième siècle.

D'abord, l'organisation d'un tournoi, divertissement fort onéreux, est devenue l'affaire des plus puissants seigneurs. Puis il y a tout un trouver ». Les juges à leur tour font leur entrée dans la ville. Dès le soir de leur venue, ils réunissent dans une grande salle, après souper, tous les tournoyeurs et les dames; invitation est criéée aux seigneurs par le roi d'armes et ses poursuivants do faire apporter leurs heaumes en l'hôtel des Juges; et la soirée se termine par des danses.

Le lendemain a lieu l'exposition des heaumes; la répartition en est faite après une enquête auprès des dames, qui fait connaître si l'un des tournoyeurs n'a pas manqué à quelque devoir de chevalerie; le soir, nouvelles danses, pendant lesquelles les rois d'armes invitent les seigneurs à venir le jour suivant « sans armure, habillés le mieux et le plus joliment qu'ils pourront » avec leur escorte, pour prêter serment de ne point contrevenir aux lois du tournoi.



« Le cri du tournoi » d'après une miniature du *Livre des Tournois* du roi René d'Anjou. (Manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale.)

ensemble de règles minutieuses auxquelles il faut se conformer et dont les rois d'armes et les hérauts sont les dépositaires.

Celui qui veut faire un tournoi en envoie d'abord la proposition à quelque autre seigneur de même rang que lui; si celui-ci accepte, il choisit les quatre *juges diseurs*. Ensuite a lieu le *cri du tournoi*. L'assistant du roi d'armes ou *poursuivant* fait savoir « qu'en tel jour de tel mois, en tel lieu de telle place, sera un grandissime pas d'armes et très noble tournoi frappé de masses de mesure et épées rabattues, en harnais propres pour ce faire, en timbre, cottes d'armes et houssures de chevaux armoyés des nobles tournoyeurs, ainsi que de toute ancienneté est de coutume ».

Les seigneurs se rendent au lieu désigné, accompagnés « de la plus grand quantité de chevaliers et écuyers tournoyants qu'ils peuvent

La troisième journée est consacrée à cette cérémonie qui est l'occasion d'un brillant défilé. Enfin, le quatrième jour, a lieu le tournoi; il dure autant qu'il plaît aux juges; quand ceux-ci estiment qu'il y a eu un nombre suffisant de combats singuliers ou de luttes en groupe, ils font sonner les trompettes; on ouvre les lices, et les combattants reviennent « en leurs auberges ». Les prix sont distribués à la réunion du soir; puis le roi d'armes fait crier les joutes et les prix pour le lendemain. (*A suivre*).

La guerre Sino-Japonais



7. Les Coréens accueillent triomphalement les Japonais.



8. Départ du Mikado pour Hiroshima où fut transporté le quartier général japonais.



9. Une audience du Mikado au quartier général.

après un album japonais inédit en France (*Fin*).



10. Un conseil d'Etat-Major à Hiroshima.



11. Une revue au quartier général.



12. Le dernier combat de la guerre Sino-Japonaise.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

C'était une triste fin pour une journée de plaisir, et Mme Le Mauduy songeait avec un frisson qu'il s'en était fallu de bien peu qu'au lieu d'un bain froid et de quelques meurtrissures, Mitaize se fût brisé la tête sur les bords rocheux du petit lac, ou peut-être se fut noyée, si personne n'eût été là pour lui porter secours à temps.

Serait-ce une leçon pour la désobéissante fillette? Il fallait l'espérer, mais lorsque Georgette, après bien des sollicitations, fut enfin admise à voir sa compagne, celle-ci fut prise d'un accès de fiévreuse colère et refusa obstinément de lui parler.

— Marguerite, je ne suis pas cause, n'est-ce pas, et tu ne m'en veux pas? dis-moi que tu n'es pas fâchée?...

— Si, je suis fâchée, dit enfin Mitaize, tu n'es qu'une sotte petite et tu es cause de tout; si tu étais descendue quand je te l'ai dit, je ne serais pas tombée!

Et elle tourna son visage contre le mur pendant que Georgette s'en allait, les larmes aux yeux. Marguerite en voulait au monde entier de sa propre sottise, et elle s'attendrissait sur elle-même en songeant à ce qui aurait pu lui arriver; au fond de sa conscience, elle sentait bien que sa seule désobéissance avait causé tout le mal, mais elle n'était pas disposée à le reconnaître, car, à ses yeux, ses torts avaient toujours d'excellentes excuses.

En se laissant soigner par l'oncle Jean, qui, de peur de complications imprévues, voulut la veiller lui-même la première nuit, elle ne trouva pas un mot de regret et de gratitude pour lui, pas plus que d'affection pour sa tante.

Grâce aux soins éclairés de M. Le Mauduy, l'accident n'eut pas de contre-coup fâcheux sur la santé de la petite fille; mais son détestable caractère parut s'aigrir encore pendant la courte réclusion qu'elle dut subir, et, malgré toute la patience de la vieille dame, celle-ci en arriva à ne plus pouvoir retarder les reproches qu'elle se devait de lui adresser.

Daniel, au retour de la ville, apportait à son oncle les compliments de mesdames Spielmann, mère et fille, et, une fois ramené par ce nom au souvenir du dernier exploit de sa sœur, il ne put se tenir d'en parler :

— Quel plongeon! ma pauvre Mitaize, dit-il, j'y pense toujours... Quelle chance tu as eue de t'en tirer à si bon compte!

— Quelle chance j'ai eue? Je te conseille d'en parler, de ma chance; est-ce que c'en est une de rester dans ma chambre, depuis ce jour-là, quand il ferait si bon aller voir les faneuses au pré?

— Je croyais justement que tu n'aimais pas ce genre de distractions.

— Cela dépend, fit-elle d'un ton sec, et puis cela ne te regarde pas.

— Marguerite, tais-toi, interrompit Mme Le Mauduy avec sévérité, tu deviens positivement grossière, et je ne le souffrirai pas. Daniel n'avait pas l'intention de t'être désagréable, et si, dans ton accident, il y a eu de la faute de quelqu'un, ce n'était certes que de la tienne; supporte donc ce que tu ne peux empêcher, et ne récrimine pas.

— Si, du moins, j'étais chez nous! fit-elle, espérant, par cette dernière phrase, déplaire encore à la vieille dame; mais celle-ci répondit simplement :

— Je serais enchantée de t'y voir, ma chère, car je commence à croire que tous mes efforts ne te rendront pas meilleure pour un centime; mais tes parents ont besoin de repos, je ne te renverrai donc pas un seul jour avant l'époque fixée, ce serait leur rendre un trop mauvais service.

Mitaize ne répondit pas, très vexée que sa précieuse présence pût être regardée comme un fardeau par cette vieille femme, et, dans ses loisirs forcés, elle ébaucha tout un plan de fuite qu'on pourrait aisément exécuter, si toutefois Dany voulait consentir.

Jeanne Claudel avait tant supplié son père de la conduire chez Mitaize qu'un beau jour le garde forestier l'apporta suspendue à son cou comme un petit enfant, et que Madeleine lui installa un fauteuil dans la chambre de Marguerite.

Celle-ci parut touchée de cette démarche de l'enfant, et leur intimité fit un grand pas : dans sa solitude égayée par la présence de Jeanne, Mitaize oublia de bouder et de se fâcher de tout; elle n'osa plus se plaindre d'une réclusion qui allait finir, devant la pauvre petite qui ne pouvait faire un pas sans secours; la bonne humeur de Jeanne aida à une détente dans les manières bourrues de Mitaize, et personne ne s'en plaignit.

Depuis ce temps-là, elle vint plus souvent encore jusqu'à la maison forestière, près de la petite paralytique dont la douceur l'avait conquise.

Madeleine, pendant les jours où Mitaize avait gardé la chambre, s'était multipliée pour éviter

1. Voir le n° 362 du *Petit Français illustré*, p. 98.

tout travail à sa maîtresse, et celle-ci lui en savait gré. Elle faisait volontiers l'éloge de sa bonne volonté, de son amour du travail, ce qui n'était pas sans ennuyer Mitaize, que le moindre éloge accordé à autrui blessait comme une injure personnelle.

Cependant; comme à deux ou trois reprises, devait, sinon atténuer les défauts de Mitaize, du moins inspirer à la petite le désir de se vaincre.

Marguerite, si rebelle jusque-là aux leçons directes de la vieille tante, parut même trouver de l'intérêt aux menus travaux exécutés par Madeleine; puis, s'humanisant tout à fait et



Jack, surpris, lui happa le doigt de son bec noir et dur.

elle fut obligée de recourir aux bons offices de la jeune bonne, celle-ci se montra si obligeante, si serviable que l'orgueilleuse Mitaize la prit en gré aussi soudainement qu'elle l'avait détestée au début. Elle lui parlait volontiers, lui faisait donner des détails sur sa famille, sur Jeanne, sur Martial, voulait savoir tout ce qui les concernait, comme si réellement elle y eût pris un plaisir extrême.

Mme Le Mauduy encourageait ces rapports, car elle savait que sa nièce ne pouvait que gagner au contact du bon sens de Madeleine. Sous ses dehors simples, cette fille cachait un grand fonds de droiture et de franchise ; elle était parfaite pour ses parents et pour Jeanne qu'elle adorait, active, d'un naturel soumis ; toutes qualités dont la fréquentation journalière sous prétexte de se désennuyer un jour de pluie, elle voulut apprendre à pétrir une galette.

Comme chacun, le soir même, déclara ladite galette excellente, Mitaize, enchantée de son succès, se persuada facilement qu'elle possédait un vrai talent de cuisinière, et Mme Le Mauduy eut toutes les peines du monde à modérer cette ardeur.

Ce ne fut, du reste, qu'un feu de paille ; elle essaya ensuite de dépasser Madeleine et Jeanne dans l'art difficile des reprises, mais le désir forcené de l'emporter sur les autres n'est pas toujours couronné par le succès : pour réussir, il faut travailler, et Mitaize ne voulait pas perdre ses heures à des essais parfois malheureux.

Un jour, elle prétendit réparer seule la déchirure d'une nappe de toile fine ; aussi, n'ayant abouti qu'à produire un affreux assemblage de fils bizarrement entrecroisés, elle jeta son ouvrage avec dépit. Madeleine le ramassa vite, offrit de réparer la besogne mal faite, et Mitaize, toute rassérénée, acceptait, lorsque maître Jack, perché sur l'appui de la fenêtre, s'avisa de crier : « Mitaize, Mitaize, sotte petite ! »

Il avait retenu ces deux mots qu'à tout propos la fillette adressait aux petites du garde, et il se rengorgeait, très fier de sa prouesse, ses petits yeux vifs fixés sur elle, comme s'il eût eu conscience de sa malice.

Madeleine ne put s'empêcher de sourire, mais Mitaize n'était pas disposée à rire de la chose, elle courut à la fenêtre :

— Vilain oiseau, cria-t-elle, attends, tu vas me le payer !

— Laissez-le, mademoiselle, je vous en prie ! intercéda Madeleine, qui regrettait déjà d'avoir ri.

Du reste, Jack, très docile d'ordinaire, ne paraissait pas vouloir se laisser atteindre ; il sautillait lestement, la tête penchée de côté, d'un air narquois qui acheva d'exaspérer Mitaize, et comme l'oiseau, perché sur le haut d'un buffet, répétait : « Mitaize, sotte petite ! » elle le saisit et l'attira si violemment par une aile que Jack, surpris, lui happa le doigt de son bec noir et dur. Elle poussa un cri de douleur et voulut le jeter à terre, mais il ne lâchait pas prise, cramponné des deux pattes à sa robe ; tout hérissé de colère, il lui lançait des coups de bec furibonds.

Madeleine s'était levée pour venir à l'aide, Mme Le Mauduy accourait du fond du jardin, croyant à un accident sérieux, tant Marguerite poussait des cris aigus, mais l'une et l'autre arrivèrent pour voir l'oiseau lâcher prise, à demi étouffé par les petites mains de Mitaize furieuse, et tomber sur le sol, pantelant, les ailes à demi ouvertes.

Madeleine le ramassa vite et l'emporta vers la grange où elle savait trouver Yermer, puis, appelant le jeune domestique, elle lui tendit l'oiseau sans rien dire.

— Qui est-ce qni l'a arrangé de la sorte ? fit le pauvre garçon désolé, est-ce toi, Madeleine ?... tu peux te vanter d'être méchante, et je ne l'aurais pas cru.

— Mais non, ce n'est pas moi, c'est Mlle Marguerite ; Jack l'a appelée sotte petite, alors elle s'est fâchée, ils se sont battus, fit Madeleine à laquelle le souvenir de la scène donnait encore le fou rire, malgré le piteux état du geai. Tiens ! continua-t-elle, il remue, donne-lui un peu à boire et porte-le dans sa cage.

— Dans sa cage, jamais de la vie ! reprit-il d'un ton mécontent. pourquoi dit-elle tout le temps des sottises aux gens, Mlle Marguerite, si elle ne veut pas que Jack les apprenne ? Oh ! je ne la croyais pas si peu raisonnable, je lui avais donné Jack de bon cœur, mais elle ne l'aura plus jamais !

Il cacha l'oiseau sous sa blouse et s'en alla le mettre en sûreté dans le réduit qu'il occupait près de l'étable.

Mme Le Mauduy avait été rassurée par un simple coup d'œil qui lui montra sa nièce debout, au milieu de la salle. Mais quand elle la vit entourer de son mouchoir le doigt que Jack avait pincé, elle s'approcha rapidement :

— Que t'avait donc fait cette pauvre bête, ma fille ?

— Il m'a injuriée, ma tante, et quand j'ai voulu le punir, il s'est révolté et m'a pincée jusqu'au sang ! alors... je crois que je lui ai tordu le cou un tout petit peu.

Mme Le Mauduy attira une chaise à elle et s'assit :

— Tu ne t'en repens pas, dis, Mitaize ?...

Mitaize, par bravade, voulut dire que non, mais, tout d'un coup, au souvenir du pauvre geai, si amusant, si comique, si bavard, elle se sentit prise d'un regret véritable, et, cachant son visage sur l'épaule de sa tante, elle se mit à pleurer en murmurant :

— Oh ! ma tante, je voudrais n'avoir pas tant serré !

— Je ne te gronderai donc pas, ma fille, puisque tu le regrettes, mais si certaines personnes de ma connaissance tordaient le cou aux petites filles méchantes, penses-tu que ce serait très bien ?

Mitaize, confuse, baissa la tête :

— Ce n'est pas la même chose, dit-elle.

— Non, sans doute, les petites filles savent ce qu'elles font quand elles sont impolies, le pauvre Jack ne le savait pas du tout. Va maintenant au-devant de ton oncle, je le vois venir, et s'il rapporte des livres de la ville, il ne sera pas fâché qu'on l'en débarrasse.

Et Mitaize partit en courant.

Si peu durable qu'eût été son repentir, le seul fait de l'avoir éprouvé fut cependant agréable à tante Marie-Anne; cela donnait raison au jugement qu'elle avait porté sur Mitaize : « Mauvais caractère, esprit faussé, mais au fond, du cœur. Reste à savoir si on réussira à faire prendre le dessus à ce cœur-là. »

Et depuis son arrivée, Mitaize n'avait pas laissé voir qu'il existât chez elle le moindre bon sentiment, elle eût cru s'abaisser en témoignant le moindre regret d'une de ces fredaines dont elle était coutumière, et les larmes d'aujourd'hui, larmes vite refoulées pourtant, marquaient aux yeux de Mme Le Mauduy une détente et un progrès.

(A suivre). P. F.

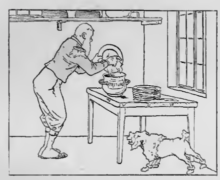
L'économie de Camember.



— Vous avez déjà servi, sapeur? — Que je suis à mon troisième congé, ma colouelle! — Oui! je sais bien! mais vous confondez. — Comme il plaira-z-à ma colonelle! — Je vous demande si vous avez déjà servi... à table. — Faites pardon, ma colouelle! — Très bien! mais pas de gaspillage, sapeur! ne jetez aucun reste sans ma permissiou.



Et voilà comment il se fait que notre iugénieux et sympathique sapeur se tronve remplacer Yves, l'ordonnance du colonel, lequel Yves est pour le moment malade. Or, ce jour-là précisément, le colonel recevait à déjeuner M le Sous-Intendant, M. le Préfet et quelques officiers.



A chaque service, Camember, esclave de la consigne, a bien soin de verser dans le pot de graisse les sàuces et autres résidus laissés par les convives dans leurs assiettes. Cette façon d'agir provoque de violentes protestations de la part de Sac-à-Puces, le chien du colonel.



Puis il aide mamz'elle Victoire : « Voyez-vons, mamz'elle Victoire, nne supposition que vous aureriez un peu de goutte : votre gosier il est trop délicat pour la boire, pour lorssse vous la laissez moisir ; c'est de la pordig...gi...galité! Vous la dounez au sapeur : c'est de l'économie. »



Après quoi Camember se livre à un travail mystérieux.
— Vous voirez, mamz'elle Victoire, vous voirez comme la colonelle elle sera satisfaisante de voir que le sapeur il est-z-économique, vous voirez!



— Mais, sapeur, qu'est-ce que vons faites donc là?
— Ma colonelle peut voir que le sapeur il obtempère radicalement aux ordres de sa colonelle... qui lui a défendu de rien jeter... pour lorssse je retaille les cure-dents.

Variétés.

L'arrêt des trains. — Lors de l'étrange accident de la gare Montparnasse, à Paris, on a beaucoup parlé des moyens à employer pour ralentir rapidement la marche d'un train sans secousse brusque.

Voici, à ce propos, une disposition préventive appliquée par les ingénieurs allemands dans plusieurs gares *terminus*, notamment à Metz :

Ils répandent sur la voie, et sur une longueur de quelques mètres, une couche de sable en plan incliné, haute d'environ 60 centimètres au heurtoir, et finissant en pente au point où les roues la rencontrent. La locomotive dont le mécanicien n'est plus maître, en continuant à rouler sur les rails, pénètre dans cette couche de plus en plus profonde, et sa vitesse se trouve détruite progressivement.

* * *

Le pastel. — On donne le nom de *pastel* (en italien, *pastello*, du latin *pastillus*, petit gâteau) à un crayon composé d'une couleur quelconque pulvérisée et pétrie avec de l'eau gommée. Autrefois le mot de *pastel* servait seulement à désigner une pâte de couleur bleue, tirée de l'*isatis* ou *guède*, genre de plantes qui croissent dans les régions chaudes ou tempérées de l'Europe et de l'Asie. L'*isatis* ou *guède* reçut par suite le nom de *pastel*. La culture du *pastel* comme plante tinctoriale a eu une importance très grande jusqu'au XVIe siècle. Mais depuis, la découverte de l'*indigo* l'a très considérablement restreinte.

* * *

Collection de timbres-poste. — Le comte Primoli, vient de vendre 150 000 fr. à un amateur parisien, sa collection de timbres-poste. Cette collection a ceci de particulier qu'elle se compose entièrement de timbres neufs. Un des timbres a été évalué à 8 000 fr., c'est celui de Moldavie ; deux autres, les fameux timbres de la Réunion, à 5 000 fr.; le rarissime 3 *lire* de Toscane a été coté 3 000 fr. C'est vraiment pour rien !

* * *

Maxime. — Une écriture illisible est une forme du mépris d'autrui : elle prouve qu'on attache plus de prix à son temps qu'à celui des autres.

(GROTE).

* * *

Où va la poésie ? — Un poète a eu la singulière idée de mettre la géométrie en vers. Nous cueillons, dans ce poème, le remarquable distique que voici :

La perpendiculaire *se pique*
D'être plus courte que l'oblique !

Est-elle heureuse cette perpendiculaire !

* * *

Enseigne d'un changeur. — L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

* * *

A propos de pantoufles. — Deux petites filles d'invalides font des pantoufles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— Je crois bien ! répond l'autre. Tu as de la chance, toi... ton bon papa, il n'a qu'une jambe !...

* * *

Un moyen radical. — Calino cause avec un ami, qui lui dit :

— C'est idiot à la fin ! Je ne peux arriver à faire des économies ! Tous les quinze jours, je retire à l'aide d'une lame de couteau les quelques pièces de monnaie amassées avec peine dans ma tirelire, et dont il ne reste plus rien le soir.

— C'est bien simple, réplique Calino, achetez une tirelire sans ouverture.

RÉPONSES A CHERCHER

Étymologie — Y a-t-il une différence entre la *soupe* et le *potage* ? Quelle est l'origine de ces deux mots ?

* * *

Question historique. — Qu'appelait-on au XVe siècle les *fillettes du roi* ?

* * *

Homonyme. — Trouver un substantif qui soit le nom d'une île, d'une ville, d'une bombe, d'un fruit ?

* * *

Problème alphabétique. — Former, avec la première syllabe du nom de quatre sous-préfectures de France, le nom d'une autre sous-préfecture ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 362.

I. Question historique.

On appelle *paix des Dames*, la *paix de Cambrai*, qui, conclue en 1529, mit fin à la seconde guerre entre François Ier et Charles-Quint et nous rendit la Bourgogne que François Ier avait abandonnée en 1526 par le traité de Madrid. — On l'appela *paix des Dames* parce qu'elle fut négociée par Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, et Louise de Savoie, mère du roi de France.

II. Question géographique.

Celui de nos départements dont le préfet exerce le contrôle de l'administration française sur un petit État voisin est le département des *Pyrénées-Orientales*, et ce petit État est la république *d'Andorre*. Ce territoire est placé, en effet, sous la suzeraineté de la France d'une part, et d'autre part, de l'évêque d'Urgel, en Espagne. Le gouvernement est aux mains d'un Conseil général composé de 24 membres. Le pouvoir exécutif appartient à un syndic et à un vice-syndic. La France et l'évêque d'Urgel nomment, l'un et l'autre, un viguier (magistrat chargé de rendre la justice criminelle) et, alternativement, un juge civil. Enfin trois députés andorrans prêtent serment entre les mains du préfet des Pyrénées-Orientales. Cette petite république, qui a une superficie de 452 kilomètres carrés, compte une population de 6 000 habitants.

III. Petit casse-tête.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

(Boileau.)

Le Gérant. MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 364. 10 centimes. 15 février 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Une école indigène au Soudan (Composition inédite de Martin).

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

Où l'on joue au Petit Poucet.

Les deux petites se taisaient; Chryséis dormait à demi, avec un pli mauvais au coin des lèvres, une grande ride au milieu du front. Merced, très éveillée, au contraire, et interrogeant l'horizon, avait, cela se voyait, une terrible envie de parler : dans ses jolis yeux noirs animés, sur ses lèvres à demi souriantes, se lisait une pensée joyeuse qu'elle voulait faire partager à sa compagne.

Mais elle n'osait pas : Catherine n'avait pas l'abord agréable quand elle était de mauvaise humeur, et l'on avouera que, cette fois, elle était en droit de l'être. Aussi Merced, quelque affection que sa compagne lui eût montrée le matin, ne se risquait pas à éveiller le chat qui dormait.

Cependant, quand elle sentit l'allure des bêtes s'accélérer, quand, se penchant hors du panier, elle vit la nature du terrain changer et les chameaux voler sur ce sol rocheux sans laisser plus de traces que les aigles dans l'air, elle se décida :

— Catherine !

— Quoi ? fit sèchement la jeune fille, sans ouvrir les yeux.

— Écoute donc !... Les Touareg...

— Ce sont des Gétules, ou tout au plus des Numides.

— Des Gétules, si tu veux. Eh bien ! les Gétules fuient, cela se voit : ce n'est pas un voyage ordinaire ; songe qu'on n'a pas, pour ainsi dire, emporté de provisions, ce qu'on fait toujours quand on se déplace.

— Qu'est-ce que cela me fait? marmotta Chryséis en se rencognant dans le panier, laisse-moi dormir.

— Mais non... s'ils fuient c'est qu'on les poursuit.

— C'est Amilcar, murmura Chryséis du fond de son rêve. Il les attend au défilé de la Hache...

— Mais non, fit encore Merced qui ne s'émouvait pas pour si peu, car elle en avait entendu bien d'autres. Ce général-là ne doit pas être en Afrique, car je n'en ai jamais entendu parler. Si les maîtres — elle n'osait plus dire les Touareg — sont poursuivis, cela ne peut guère être que par les Français.

— Tu crois ?

Et Chryséis, se redressant, ouvrit tout grands ses yeux gris :

— Où vois-tu des Français ?

La petite Espagnole, sans se faire prier, répéta patiemment ses explications et ses suppositions, puis elle ajouta :

— Tu sais qu'il faut nous aider pour que le ciel nous aide. Je crois donc que nous ferons bien d'être très attentives à tout : d'abord parce que les maîtres sont bien plus méchants lorsqu'ils sont en guerre, ensuite pour profiter de la moindre occasion favorable.

— Oui, murmura Chryséis ; tu dois avoir raison. Mais tu comprends que ceux qui nous poursuivent vont vite perdre nos traces, dans cet affreux désert. Tiens, regarde, ajoute-t-elle en se penchant, cela me paraît être un banc de gneiss, ce terrain-là ; jamais on n'y retrouvera vestige de notre passage...

— Bon ! fit Merced avec un frais éclat de rire, toi, une Française, tu ne connais pas le Petit Poucet ?

— Je ne lisais pas ces sornettes, répliqua la fille du colonel avec un de ces restes d'acidité qu'on trouve parfois au fond des vieux citrons, même vidés de leur jus. Je les connais cependant ; j'ai fait une étude spéciale sur leurs origines et je sais que ce sont des mythes solaires. A quel propos viens-tu m'en parler ? Qu'est-ce que le Petit Poucet peut avoir à démêler avec notre situation ?

— Ce qu'il peut avoir à démêler ? et comment a-t-il retrouvé son chemin ?

Et Merced, riant toujours, ôta une de ses longues boucles d'oreilles de filigrane, se pencha hors du panier où elle était emboîtée, et laissa tomber le pauvre bijou sur le sol.

Chryséis, qui avait suivi ses mouvements avec un intérêt croissant, battit des mains avec une joie et des rires d'enfant :

— Oh ! la bonne idée !... la bonne idée ! Merced ! ma petite Merced ! il faut que je t'embrasse...

Et elle se jeta au cou de la fillette qui, toute rougissante de joie, lui rendit son baiser en murmurant :

— Oh ! tu es contente ?... Cela me fait tant de plaisir !...

... Et la tribu fugitive continuait sa route, toujours en hâte, toujours fuyant. Et les deux fillettes, désormais unies comme deux vraies sœurs, continuaient, elles, à semer leur chemin des cailloux blancs du Petit Poucet. Après les boucles d'oreilles de Merced, ce furent des lambeaux de leurs vêtements ; puis, hachées avec un mauvais couteau, des mèches de leurs cheveux : si courtes que fussent les boucles

1. Voir le n° 363 du *Petit Français illustré*, p. 110.

renaissantes de Chryséis, elle les sacrifia gaiement en disant :

— Aouka ne les trouvera plus trop longs, mes pauvres cheveux!

... Puis, en hésitant, en rougissant un peu, Catherine tira de son sein une chaînette d'or, échappée à ses maîtres, où pendaient trois médailles.

— Santa Virgen! dit l'Andalouse, tu as des médailles saintes?..

Et l'étonnement de Merced était si visible quo Chryséis rougit plus fort :

— Oui, dit-elle, ce sont celles de ma première communion... je n'y pensais plus guère, car ma tante me faisait tant étudier que je n'avais guère le loisir d'aller souvent à l'église, mais je les avais gardées...

Et soupirant, elle ajouta :

— C'est cependant ce qu'il y a de meilleur, que de prier et d'avoir confiance en Dieu! Et sans toi, ma chérie, je ne l'aurais peut-être jamais compris. J'ai courage, à présent, et j'aurai patience, car tu m'as appris ce que je ne savais pas, malgré tout ce que j'avais étudié : c'est quo « Celui qui me garde ne sommeillera pas ».

Et sans regarder Merced, elle laissa tomber sur le sable une des médailles qui étincela au soleil.

... Le soir était venu. On fit halte, on campa. Mais un terrible accident était arrivé dans la journée sans qu'on s'en fût aperçu. Soit par un manque de soin, dans la hâte du départ, soit par la chaleur trop ardente, la moitié des outres d'eau s'étaient ouvertes, et pendaient flasques sur les djemels. Ce fut une consternation générale ; il n'y avait ni puits ni oued[1], à des distances énormes, et pour désaltérer bêtes et gens, l'eau allait manquer avant deux jours. Pour commencer on rationna les serviteurs, et les deux fillettes n'eurent pour elles deux que la valeur d'un verre d'eau saumâtre.

— Pourvu qu'on nous rattrape bien vite! dit Merced avec épouvante. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que la soif au désert! j'ai failli en mourir, l'an dernier...

... Et le lendemain la fuite reprit. La chaleur augmentait, le soleil devenait de feu, le sol brûlait. La soif dévorait les petites qui n'avaient eu pour leur nourriture qu'une poignée de farine de maïs et quelques dattes gâtées. Les moutons, qu'on avait rationnés, bêlaient lamentablement, et, clopin-clopant, suivaient la caravane en s'échelonnant à de longues distances les uns des autres.

Merced et Chryséis avaient jeté, à de longs intervalles, les deux autres médailles et la chaînette d'or, et maintenant, silencieuses, n'ayant plus rien qui pût guider les sauveurs, souffrant sans oser se le dire, elles feignaient de sommeiller. Tout à coup Chryséis releva vivement la tête :

— Merced! Merced!... une idée!...

— Laquelle? fit la petite prestement réveillée.

— Ce couffin qui nous fait contrepoids, que contient-il?

— De la ferraille, de la vaisselle, des... tu as raison!...



Sidi-el-Hadj tua ses deux plus beaux lévriers.

Et sans en demander plus, les yeux brillants de joie, la fillette se dressa sur le chameau, plongea son bras dans le couffin et en tira une cruche de terre.

— Ce n'est peut-être pas très honnête de casser la vaisselle des maîtres, fit-elle gaîment, mais il faut vraiment avouer qu'ils nous paient trop irrégulièrement nos gages.

Elle cassa là-dessus la cruche en mille morceaux, et les tessons remplacèrent les médailles.

... Mais la soif, l'horrible soif, devenait intolérable. Le soir à la halte, rien à boire pour les esclaves; quelques gorgées pour les bêtes et pour les maîtres. On saigna quelques moutons que l'on mangea ; c'était autant de moins à désaltérer. Mais toute la nuit les hurlements des slouguis tinrent les petites éveillées, muettes de terreur.

Le lendemain fut plus dur encore. Des chiens, devenus fous de soif (« hydrophobes », murmura Chryséis), galopaient sur le flanc de la troupe, et Sidi-el-Hadj lui-même, très pâle et les larmes aux yeux, tua de deux balles ses deux plus beaux lévriers qui avaient voulu mordre Aouka. Les moutons morts jonchaient la route; les fillettes n'avaient plus besoin de bouées pour signaler leur passage. A la halte de midi on tua des brebis pour boire leur sang...

1. Rivière de la région saharienne, le plus souvent intermittente.

Les petites, depuis longtemps, enfiévrées, à demi mortes, ne trompaient leur soif qu'en conservant des cailloux dans leur bouche.

... Puis on égorgea des chameaux de charge, dont on abandonna les bagages, et les chefs et leurs femmes burent l'eau qui restait dans leur estomac... Les autres suçaient des oignons, buvaient quelques gorgées de beurre fondu, selon l'usage des caravanes en détresse. Mais les puits étaient bien loin encore... Sidi-el-Hadj ne se préoccupait plus de dissimuler ses traces : il voulait seulement arriver jusqu'à l'eau... Mais combien y arriveraient vivants ? et les deux petites esclaves, mourantes au fond de leur litière improvisée, vivraient-elles encore jusque-là ?

G. M.

(*A suivre.*)

La leçon d'histoire.

MONOLOGUE

PERSONNAGE : UN COLLÉGIEN EN UNIFORME.

(Il débute sur un ton désolé) Papa ne veut pas me croire ! Papa me traite de paresseux ! et pourtant... (cherchant à convaincre son auditoire) et pourtant ça n'est pas ma faute ! (baissant le ton) Je suis un cas très curieux, très intéressant, un cas que les docteurs devraient étudier avec soin : (très grave) je ne peux pas retenir mes leçons d'histoire.

(En pressant un peu) Je retiens bien mes autres leçons, les leçons (cherchant)... d'écriture... de gymnastique... d'instruction militaire, et ça... c'est presque de l'histoire ! — mais l'histoire de France, l'histoire avec des noms propres et des dates... oh ! les dates ! ça m'est tout à fait contraire ! (il passe sa main sur son front) Pour moi, c'est du surmenage chronologique.

(Changeant de ton — plus gai) Mais comme il ne faut pas se faire punir, j'ai dû imaginer quelques petits moyens honnêtes pour échapper aux punitions fatales, et puisque les prix sont passés et (regardant à gauche et à droite) que nous sommes entre nous (fort) je vais faire ma confession.

(Un temps assez long pendant lequel il se recueille) Parbleu ! Si le maître vous pose la question de cette façon :

(Imitant la voix d'un vieillard) « Mon petit ami, dites-moi la date de la bataille d'Azincourt qui fut livrée en 1415 et où fut battue la noblesse française ? »

(Ton naturel) Cela va tout seul !

Mais on ne peut pas espérer toutes les fois une aubaine pareille ! et je suis plus souvent victime de questions aussi indiscrètes que celle-ci :

(Brusquemment d'une voix rude) « Qui succéda à Henri IV ? »

(Ton naturel) Qui succéda ?... qui succéda ?... J'ai toujours envie de répondre : « Vous êtes bien curieux ! » ou encore : « Ça n'est pas moi, m'sieur ! »

Mais comme ma réponse serait peut-être mal interprétée, je cherche consciencieusement (prenant son menton dans sa main droite d'un air soucieux) qui succéda... à Henri IV ?... à Henri IV ?

(Comme s'il venait de trouver subitement) Qui succéda à Henri IV? Mais Henri V, m'sieur ! (vite) Car il ne faut jamais hésiter, lorsqu'on ne sait pas.

(D'un ton doctoral) Dites une bêtise, mais dites-la sans broncher ! on ne sait pas ce qui peut arriver ; le maître peut être distrait ; enfin le hasard peut s'en mêler et vous faire tomber juste.

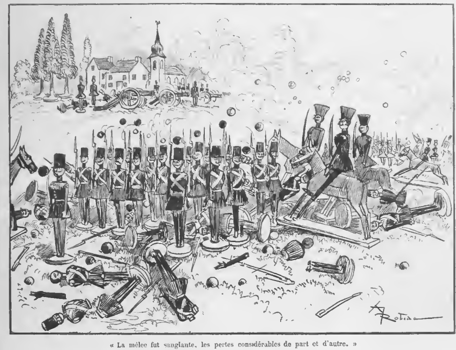
Mais le cas insoluble — ou du moins, qui semble insoluble au premier abord, est celui-ci, par exemple : (Imitant un maître très doux) « Voyons, Victor, parlez-moi, je vous prie, de la bataille des Pyramides ? »

(S'adressant à l'auditoire) La question porterait sur la bataille de Pavie ou de Sébastopol que le cas serait identiquement le même. Il s'agit de raconter un événement dont vous ne connaissez pas le premier mot.

(Très content de lui) Pour moi, voici comment je procède et comment je vous engage à procéder. Une question ainsi posée est un véritable triomphe.

(Un temps) Ne parlez ni des vainqueurs ni des vaincus, cela vous entraînerait trop loin ! Et puis, vous pourriez vous tromper. En outre, chaque peuple raconte la même bataille à sa façon ; ça n'a donc aucune importance.

(Presser) Ne vous embarquez ni dans les causes qui ont pu déterminer cette bataille, ni dans les traités qui ont pu la suivre : tout le monde les connaît, ça n'intéresse plus personne. (Élevant le ton) Mais levez-vous bruyamment, lancez le nom de la bataille avec chaleur, comme un bon élève tout plein de son sujet, puis débutez brusquement... (s'arrêter net, puis d'une voix grave et lente)... brusquement... pour n'être pas interrompu. (Il lance à pleine voix) « La bataille de Malplaquet... (Moitié riant) ou de Trois-Étoiles. (La



« La mêlée fut sanglante, les pertes considérables de part et d'autre. »

suite sur un ton légèrement déclamatoire) « La journée fut terrible : les troupes avaient contre elles le climat, les intempéries de la saison, les difficultés d'un pays ignoré, l'infériorité du nombre, mais, en revanche, toute la vaillance de la race, toute l'énergie d'un sang bien français.

« Dès le matin, toutes les dispositions avaient été prises — et bien prises. Un gros d'infanterie (Il ponctue de gestes toute la suite du récit) était massé devant la cavalerie dissimulée derrière un mamelon que couvrait l'artillerie. Le terrain bien choisi mettait toutes les chances de notre côté.

(Avec enthousiasme) « Trois fois l'ennemi revint à la charge ; trois fois il fut repoussé !

(Tragique) « La mêlée fut sanglante, les pertes considérables de part et d'autre, et, si la victoire fut achetée au prix de bien des héroïsmes, ce fut, pour les vaincus, un désastre glorieux ! »

(Un temps — puis d'un ton grave) « On retrouve bien loin dans l'histoire les éclatants résultats de cette mémorable journée ! »

(Se reprenant) Vous vous arrêtez (Un temps) et vous attendez.

Il n'y a pas de milieu : ou vous obtenez le maximum, ou vous passez à la porte.

C'est Austerlitz... ou Waterloo !

H. D.

Danger des apéritifs. — Il y a quelque temps, à l'une des séances de l'Académie de médecine, un savant distingué a entretenu ses collègues du danger des *apéritifs*.

Les *apéritifs* sont ces liqueurs qui, sous des noms variés, amers, absinthes, bitters, vermouths, contiennent, avec une forte dose d'alcool, une essence végétale qui est presque toujours un poison.

Ces *apéritifs*, dont malheureusement quelques-uns sont agréables au goût, produisent des effets désastreux sur l'organisme tout entier, principalement sur le cerveau et sur le système nerveux. L'appétit devient nul, l'estomac fonctionne mal, la mémoire s'éteint, la parole s'alourdit, les mains tremblent.

L'absinthe, surtout, est dangereuse ; la plupart de ses victimes succombent à la phtisie pulmonaire ; d'autres tombent en proie aux fureurs sans cause, à la paralysie, à la folie, à toutes les misères et toutes les hontes de l'alcoolisme.

Presque tous les *apéritifs* sont des poisons. L'*absinthe* est le pire des apéritifs.





Au moment où le cortège va passer — le bœuf étant redevenu « à la mode », — j'interroge les intéressés : 1° le vieux statisticien qui pleurait depuis vingt-cinq ans la disparition du bœuf gras, — 2° les figurants du cortège, — 3° le public, — 4° le bœuf lui-même !

Le vieux statisticien. — Mossieu, a-t-il commencé, l'origine du bœuf gras se perd dans la nuit des temps. Le bœuf Apis...

— Pardon, je n'ai que peu d'instants à vous donner... lui dis-je, passons au moyen âge.

— Bien, Mossieu. Le bœuf *villé*, ou *viellé*, ainsi nommé parce qu'on le promenait au son des vielles et des violons, est cité par Rabelais comme un des divertissements du jeune Gargantua.

— Dépêchons, je vous en prie...



— Soit. Nous sommes en l'an de grâce 1739, le jeudi gras. Le bœuf gras s'avance, ayant sur la tête une grosse branche de laurier (celle que l'on mettra dans la sauce) et sur le dos un riche tapis. Un enfant, décoré de rubans bleus, « le Roi des Bouchers », conduit triomphalement la victime, un sceptre à la main. Le cortège, précédé de fifres et de tambours, va comme d'habitude, faire visite aux grands personnages et aux magistrats. Ne trouvant pas chez lui le président du Parlement, la cavalcade envahit le Palais de justice, et le bœuf gravit avec majesté l'escalier de la Sainte-Chapelle, traversant les salles et ressortant par la porte Dauphine aux acclamations du peuple !...



Sous la Révolution, Mossieu, pas de bœuf gras ! L'Empereur le rétablit. En 1812, le bœuf gras s'échappe et tue trois personnes. C'était un fâcheux présage que Napoléon ne voulut pas écouter ; ce bœuf-augure eût épargné le passage de la Bérésina ! Le premier bœuf gras que j'ai vu, moi, de mes yeux vu, fut celui de 1843 ! Un bœuf énorme, pesant 1 900 kilogrammes ! Ah ! quel cortège ! L'Olympe défilait derrière le magnifique représentant de la race bovine ! Il se rendit chez les ministres, aux Tuileries et chez les ambassadeurs ! Puis de là, au restaurant du *Bœuf à la mode*, rue de Valois, où eurent lieu bombances et libations pendant que l'orchestre jouait « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !* »



J'ai vu tous les bœufs gras, Monsieur ; j'ai vu celui de 1845, le *Père Goriot ;* celui de 1846, *Dagobert ;* ceux de 1847, *Cesar* et *Monte-Christo ;*



celui de 1852, *Manlius;* j'ai vu *Porthos, Aramis* et *d'Artagnan, Sébastopol et Malakoff:* j'ai vu *Solferino*... Puis en 1870, hélas !... ce fut fini... Enfin, grâce au ciel et au conseil municipal, le cortège nous est rendu... le bœuf est ressuscité... »

Je quittai ce monsieur précieusement renseigné et j'écoutai le public.

***

Un municipal, glacé de froid, un confetti dans l'œil. — Mince de réjouissance !... Si le bœuf gras pouvait faire disparaître ces sales confetti ! Circul lez... circullllez... Allons, bon! un coup de petit balai sur la nuque à présent... Circullllez... circullllllez...

***

Un page Henri III. — Sale mode !... j'ai les mollets sans connaissance. Pour sûr que je vais pincer une fluxion de poitrine... Quels crétins, ces Valois... de n'avoir pas porté des bottes !... (il éternue) Allons, bon !... ça y est... tout ça pour le bœuf gras !

***

Un meurt de faim. — L'bœuf gras... si encore on pouvait m'en donner une tranche... même d'un maigre... !

***

Un pick-pocket. — Bonne affaire... j'ai déjà recueilli neuf montres.

***

M. Prudhomme et son fils. — Tu vois, mon garçon, aujourd'hui le Capitole et demain la roche Tarpeienne

Une Vénus. — Demain redevenir blanchisseuse... ça qu'est dégoûtant !...

***

Un Dieu du cortège. — V'là le 22ᵉ apéritif que je prends... pour... célébrer... la résurrection du bœuf gras... Ousqu'est mon sceptre ?... il n'est pas là, mon sceptre ?

(Il prend en titubant le parapluie d'un monsieur qui se fâche. Le municipal emmène le monsieur et Jupiter au poste.)

***

Au Bœuf, maintenant ! Sa majesté, grisée par le succès, fait néanmoins quelques réflexions mélancoliques :

— *To be, or not to be*... fteak aux pommes ! Oui, l'on n'a pas été grand'chose si l'on n'a pas été bœuf gras... Voilà bien la foule, la voilà bien ! Je suis au faîte des grandeurs, on m'applaudit comme un général populaire. Oui, mais demain ? « De quoi demain sera-t-il fait ? » Aujourd'hui le velours, demain le sapin ! Ah ! n'eût-il pas mieux valu ruminer, maigre et inconnu, dans les pâturages verts ? N'eût-il pas mieux valu devenir insalubre ? Qui sait ?... On m'eût



peut-être tout de même découpé pour les soldats ! *Vanitas vanitatum*, tout n'est que vanité !

Mais j'entends les trombones et la grosse caisse... Adieu, badauds ! celui qui va mourir vous salue !

H.



Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

De nouveau, Daniel montrait des velléités de paresse; ses devoirs, bâclés à la hâte, ne supportaient plus la comparaison avec ceux de Martial. Celui-ci travaillait avec ardeur, ne perdait pas une des explications de leurs maîtres et semblait en passe de devenir un élève hors ligne ; c'est que, pour lui, c'était une joie de continuer des études entreprises à l'aventure, poursuivies sans suite, au hasard de ses lectures.

Mais Dany, lassé déjà d'un court effort, se relâchait, malgré les conseils de son camarade.

— Vous ne connaissez pas votre bonheur, disait celui-ci, vous n'avez qu'à parler, on vous donne des maîtres, vous pouvez choisir votre carrière, rien ne vous empêche de la suivre; moi, sans M. Le Mauduy, je fréquenterais l'école du village encore quelques mois, puis j'en resterais là, pas assez instruit pour obtenir une place quelconque, trop pauvre pour devenir cultivateur. Heureusement qu'il m'a aidé, heureusement que vous êtes venu, Daniel; sans vous, je n'aurais pas tous les jours des leçons. Il y avait tant de choses que je ne comprenais pas seul, et je n'osais pas le dire au bon M. Jean, car il serait venu plus souvent chez nous, et cela le dérangeait, je le sais bien.

Daniel s'étira les bras en étouffant un bâillement.

— Mon pauvre Martial, je t'admire, mais je ne peux pas te ressembler. Que veux-tu ! nous n'avons pas les mêmes goûts; cela t'amuse d'étudier; moi, cela m'ennuie; tu es reconnaissant à ceux qui t'instruisent; moi, je les voudrais voir à cent lieues. Et puis, tu as Jeanne, qui te conseille et t'encourage; moi, ma sœur me dérange tant qu'elle peut. Comme tu le dis très bien, tu veux te créer une position et rien ne te distrait de tes livres; quant à moi, j'ai le temps d'y songer, je ne vois pas pourquoi je me tuerais de travail. Papa désire que je fasse mes études de médecine; je les ferai donc, mais sans me presser. Quand je serais recalé deux ou trois fois à mon bachot, cela est arrivé à bien d'autres!

— Aux paresseux surtout, monsieur Daniel.

Daniel fit claquer ses doigts d'un air détaché :

— A eux et aux autres, va... Après, je prendrai mes inscriptions, je suivrai les cours, et, ma foi, il n'y a pas de limite d'âge pour devenir docteur.

— Oh ! monsieur Daniel, vous ne voudriez pas gaspiller votre temps quand vous pouvez avoir fini moitié plus vite !

— Il n'y a pas grand mal à s'amuser un peu, au lieu de s'abrutir à travailler.

— Si, monsieur Daniel, fit Martial avec vivacité, si... perdre son temps est mal. Je vous en prie, travaillez, c'est si bon quand on réussit. vos parents seront si heureux! et puis, je ne devrais pas vous dire cela, mais si vous veniez à les perdre, on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt, n'est-ce pas?... et vous vous repentiriez de ne pas leur donner le plus de satisfaction possible.

— Tu as raison, mon cher, mais vois-tu, que je travaille ici... une fois à Paris, je serai distrait de nouveau par tant de gens et de choses, les amies de Mitaize, mes amis à moi; je ne pourrai pas m'empêcher de négliger ma besogne, c'est certain.

Demandez à votre papa de vous mettre en pension.

— En pension ! Comme tu y vas, toi! pourquoi pas en prison tout de suite; me lever de grand matin !...

— Mais vous vous levez de bonne heure, ici.

— Tiens, c'est vrai... Oui, mais il y a les études, les cours, presque pas de récréations.

— On doit si bien s'amuser aux vacances, alors !

— Tais-toi, Martial, tu es vraiment trop raisonnable, tout le monde est raisonnable ici, personne ne fait de sottises, et si je n'avais pas Mitaize, j'oublierais d'en faire aussi.

— Mlle Marguerite n'est pas assez grande pour savoir toujours ce qui est bien.

— Tut, tut, tut, mon cher, Mitaize est un diable incarné et tu n'as pas besoin de la défendre, je t'assure; je sais ce qu'elle vaut et, malgré tout, elle a le talent de me faire faire tout ce qu'elle veut.

Tout en parlant, il avait fermé ses cahiers et se disposait à reconduire Martial jusqu'à la maison forestière; c'était une courte promenade qui lui procurait le plaisir de donner, en passant, un coup d'œil à son petit moulin, sans compter que l'étang aux truites était proche et qu'il faisait bon voir bondir les poissons argentés hors de l'eau pour happer les moucherons qui tourbillonnaient dans la lumière.

En descendant à la ville, le lendemain, avec Martial, Dany était pensif, les conseils de son camarade lui revenaient à la mémoire et, quoi qu'il fît pour les oublier, il n'y parvenait pas

1. Voir le n° 363 du *Petit Français illustré*, p. 116.

entièrement et convenait, tout bas, qu'ils avaient du bon.

Il ne revint cependant pas sur ce sujet : les allées et venues du marché qui emplissaient la ville de bruit et de tapage, sa leçon, difficile ce jour-là, et surtout une rencontre qu'il fit, changèrent le cours de ses idées, et quand il reparut aux Molières, il n'y songeait déjà plus.

teur des hypothèques à Saint-Dié. Cette dame les a engagés à prolonger un peu leur séjour, elle doit leur faire voir les environs. Fanny Dorgebert parle de passer une huitaine à Saint-Dié et nous pouvons nous atteudre à les voir apparaître. Ce sera toujours une après-midi de passée; eh bien ! tu ne me sautes pas au cou pour la nouvelle que je t'apporte ?...



Dany s'assit près de Mitaize, au bord du chemin.

— Dis donc, Mitaize, fit-il en courant vers sa sœur, très agité, dès qu'il l'aperçut assise au bord du chemin, — assez loin de la maison, mais dans les limites permises, tante Marie-Anne pouvant toujours la voir de chez elle, — devine un peu qui j'ai rencontré tout à l'heure?

— Je ne sais pas.

— Devine, voyons, devine ?...

— Mais tu m'impatientes, comment veux-tu que je devine? les Spielmann, peut-être?

Il fit un signe négatif.

— Les Dorgebert, en personne! déclara-t-il avec emphase. Ils sont venus en bande de Gérardmer et ont rencontré une cousine des Lelorrain dont le mari est, je crois, conserva-

— D'abord, de qui la tiens-tu, ta nouvelle? interrogea Mitaize énervée et mécontente.

— De qui? mais d'eux-mêmes! Je les ai vus. ils m'ont parlé; ces dames m'ont demandé de tes nouvelles, elles viendront ici, je te dis. Mais ton histoire, Mitaize, elle ne va plus tenir debout. Comment leur feras-tu croire que l'oncle Jean et tante Marie-Anne sont de vieux paysans très attachés à notre famille, c'est qu'il ne faudrait pas que Fritz Dorgebert le prît de trop haut avec l'oncle, tu sais.

Mitaize frappa du pied :

— Il ne faut pas qu'ils viennent, dit-elle.

— C'est très bien, mais je ne vois pas comment tu les en empêcheras, ma chère;

l'endroit est joli, les touristes le connaissent, et, à moins de demander à tante Marie-Anne de nous emmener pour n'être pas là quand ils arriveront... Tu pourrais dire que tu ne tiens pas à les voir, que... oui, c'est cela... que maman n'aime pas que nous les fréquentions; ce serait la vérité, du reste.

Elle eut un geste d'impatience :

— Ou pourrait essayer de cela, si l'on était sûr qu'elles viennent aujourd'hui, et encore, il n'est pas sûr du tout que tante Marie-Anne consente; il faut autre chose; quoi? je ne sais pas; je réfléchirai.

Cette après-midi là, Mitaize fut particulièrement aimable avec Yermer, elle s'attacha à lui faire oublier sa méchanceté passée, dont le naïf garçon lui avait gardé rancune; lui-même eût tout supporté de Mitaize, mais la cruauté envers un animal inoffensif l'avait indigné, aussi resta-t-il d'abord assez indifféreut aux flatteries de la petite fille.

Celle-ci, cependant, arriva à le faire causer, le questionna sur les divers chemins de la forêt et finit par lui avouer qu'elle voudrait faire l'ascension de la montagne pour redescendre de l'autre côté, au col du Spitzenberg; ce ne devait être ni très long ni très difficile.

— N'y pensez pas, mademoiselle, à moins que M. Le Mauduy ne vous conduise, parce qu'on peut très bien se perdre par là, et puis, c'est trop loin pour vous.

— Tu crois? fit-elle. Moi, je pense que j'irais très bien jusque-là; Dany pourrait m'accompagner et, si l'oncle refusait, est-ce que tu ne pourrais par venir, toi?...

Yermer la regarda, hésitant :

— Si le maître ne veut pas, mademoiselle, comment voudriez-vous que j'y aille?...

— Je m'arrangerai autrement, alors, dit-elle en s'éloignant sans ajouter un seul mot.

Et le reste du jour, Yermer se demanda ce qu'elle avait voulu dire; sûrement, ce n'était pas qu'elle irait seule, une petite demoiselle comme celle-là ne pourrait pas oser traverser sans guide une forêt si profoude, risquer de se casser le cou dans les roches, pour voir quoi?...

Yermer qui, de sa vie, n'avait été curieux, ne s'en doutait même pas.

Mitaize, peudant ce temps, très satisfaite de sa conversation, était remontée daus sa chambre; elle s'y livra à de mystérieux préparatifs, puis redescendit et, sous prétexte d'aller jusqu'à la maison forestière porter à Jeanne un livre très amusant qu'elle venait de trouver au fond de sa malle, elle demanda à emmener Daniel.

Comme on était parvenu au tournant et qu'on se trouvait hors de vue, elle l'arrêta en le prenant par l'épaule :

— Es-tu sûr que cette dame, comment dis-tu,... la femme du conservateur des hypothèques, ne sache pas que nous sommes les neveu et nièce de M. Jean Le Mauduy?...

— Elle ne peut pas le savoir, puisqu'elle vient seulemeut d'arriver.

— Et elle ne connaît pas non plus les Spielmann?...

— Quand je te dis qu'elle arrive et qu'elle n'a encore fait aucune visite; c'est bien pour cela qu'elle est ravie d'avoir les Dorgebert

— C'est que, tu sais, il ne faudrait pas que Mme Dorgebert et Fanny ou Marcelle viennent à appreudre d'un autre côté ce que je leur ai caché.

— Bien entendu, et pourtant, Mitaize, l'oncle et la tante ne méritent pas qu'ou en ait honte; tu pourrais peut-être insinuer que nous uous sommes déplu où l'on nous avait envoyés, que l'oncle et la tante nous ont repris et que nous sommes enchantés du changement...

— Ce serait un mensonge.

— Mitaize, je t'en prie, l'autre chose aussi était un mensonge; eh bien! dis la vérité telle qu'elle est, cela vaudra mieux.

— Il n'est plus temps, fit-elle; s'ils arrivent, je n'aurai pas même le mérite de leur rien dire avant qu'ils aient tout découvert, et ils seront ravis de nous prendre en faute; ils épilogueront à perte d'haleine, nous serons la risée de toutes nos counaissances quand nous rentrerons à Paris.

— La risée, je voudrais bieu voir...

— Tu le verras, mon cher, mais je suis décidée à ne pas le supporter, je ne veux pas attendre leur visite, il y a longtemps que je me déplais ici.

— Je croyais que tu te déplaisais moins, que tu aimais assez la petite Jeanne et aussi un peu Madeleine?

Mitaize haussa les épaules :

— Madeleine est une brave fille et sa sœur une merveille de patience, mais je n'ai pas son caractère, moi, je ne sais pas me contenter de tout, être toujours de l'avis des autres, me plier à toutes les exigences. Je regretterai Jeanne, c'est certain, mais rester à cause d'elle, non, non, c'est impossible et je vais partir!

— On ne nous le permettra pas, petite sœur.

— Certes, t'imagines-tu que je vais demander la permission?...

Il la regarda, stupéfait :

— Tu ne feras pas cela, Mitaize! s'écria-t-il.

— Je le ferai, répondit-elle d'un air calme, à moins que tu ailles « me moucharder ».

— Oh! Mitaize, peux-tu croire?...

— Alors, tu en es, n'est-ce pas?

— Non, dit-il, non, je n'en suis pas, j'aime encore mieux supporter ce que les Dorgebert

pourront dire : ils n'inventeront toujours pas des horreurs, et si Fritz cause trop, je le ferai taire à coups de poing.

— Fameux argument! dit-elle de son ton le plus dédaigneux; enfin, puis-je compter que tu te tairas?

— Bien sûr, fit-il, mais tu réfléchiras, Mitaize, c'est un long voyage d'ici Paris, et tu ne l'as jamais fait seule, sans compter que tu seras mal reçue là-bas, je t'en réponds!

— Nous verrons cela, dit-elle, maman n'aura jamais le courage de me gronder.

— Hum, hum, fit Daniel en s'en allant, très peu convaincu.

Il remonta vers le haut du ruisseau et s'assit sous bois, les jambes pendantes sur le bord d'une roche.

Cette Mitaize!... où allait-elle chercher cette hardiesse et, malgré sa désapprobation de tout à l'heure, il l'admirait néanmoins, la trouvant crâne, sentant déjà moins l'extravagance de son idée, bien que celle-ci lui déplût encore par son caractère d'ingratitude.

Tout à coup, au-dessus de lui, dans le sentier de la forêt, il entendit des voix, des promeneurs sans doute, et il se souleva, inquiet: si c'était déjà les Dorgebert!

Il écouta une seconde, puis, philosophiquement, reprit sa position première.

Ma foi, tant pis si c'étaient eux! Mitaize s'arrangerait comme elle pourrait; pour lui, il avait la ressource de ne point reparaître avant le soir, il dirait qu'il avait dormi et, comme ce n'était pas la première fois, on le croirait.

(*A suivre.*) P. F.



Daniel tout à coup entendit des voix et se souleva, inquiet.

Pourquoi il faut aimer la Patrie française. — Sachez, enfants, que vous apprenez l'histoire non pas pour mettre dans vos mémoires quelques faits et quelques dates, mais pour graver dans vos cœurs l'amour de votre Patrie. Rappelez-vous le lointain passé de votre pays.

Au temps où les peuples n'étaient pas civilisés, quand la gloire consistait dans des expéditions aventureuses, les Gaulois, vos ancêtres, ont été des vaillants.

Les Francs, vos ancêtres, ont été des vaillants au temps où Charlemagne les menait en Italie, en Espagne et au fond de l'Allemagne encore barbare, où ils ont porté la civilisation.

Les Français, vos ancêtres, ont été des vaillants lorsqu'ils ont combattu à Bouvines contre l'envahisseur allemand et, pendant la guerre de Cent ans, contre l'envahisseur anglais.

Ceux-là aussi sont de vaillants ancêtres qui ont travaillé dans les écoles, écrit de beaux ouvrages, composé de beaux poèmes. Ils ont honoré l'esprit français.

Ceux-là encore sont des vaillants ancêtres qui ont élevé nos cathédrales, ou bien qui ont travaillé dans les ateliers des corporations, car ils ont honoré l'art et l'industrie de la France.

C'est un devoir pour vous d'aimer par-dessus tout une Patrie que vos pères ont honorée par leur travail et pour laquelle ils ont versé leur sang. (Ernest Lavisse.)

Variétés.

La naissance du « canard ». — « C'est un canard! » dit-on couramment en parlant d'une fausse nouvelle. Voici quelle serait l'origine de cette expression. Un membre de l'Académie de Bruxelles, en veine d'imagination et de bonne humeur, communiqua certain jour à un journal l'expérience suivante, bien propre à démontrer la voracité peu commune du canard :

On avait réuni 20 de ces volatiles. L'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec et ses pattes et servi aux 19 autres, qui l'avaient avalé gloutonnement. L'un de ces derniers, à son tour, servit de pâture aux 18 suivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui, dans un temps déterminé et fort court, se trouvait avoir dévoré ses 19 camarades.

Ce récit plaisant fit le tour de la presse. Or un jour il revint d'Amérique, flanqué d'un procès-verbal d'autopsie du dernier de 20 canards, chez qui l'on avait constaté de graves lésions du tube digestif! Aussi, quand on voulut parler d'une nouvelle fantaisiste, prit-on l'habitude de dire : « Encore un canard! »

***

Roulettes en papier. — Le papier ne sert pas seulement à écrire, à faire des petits bateaux et des boulettes; certains peuples, comme les Japonais et les Américains, l'emploient à une foule d'usages inattendus. Ces derniers notamment fabriquent pour mettre sous leurs meubles des roues ou galets en papier aggloméré, collé et comprimé. On s'en sert beaucoup pour les meubles tels que fauteuils et chaises, que l'on déplace souvent, car ces roulettes ne rayent pas le parquet, tout en ayant, paraît-il, beaucoup de résistance et de durée.

***

Collection de tabatières. — C'est à Paris que se trouve la plus belle, la plus riche et la plus artistique collection de tabatières. Elle fut réunie par L. Lenoir, ancien patron du célèbre café Foy, au Palais-Royal, qui, à sa mort, en 1864, la laissa au Louvre. Matériellement elle est évaluée à plus d'un million; quant à sa valeur artistique, elle est inestimable.

***

Fausses nouvelles (par notre câble spécial). — On nous télégraphie de Massouah : Chassez le naturel, il revient au galop.

« Les troupes du corps expéditionnaire d'Abyssinie ont reçu des instructions du ministre de la guerre recommandant d'apporter la plus sérieuse attention à l'hygiène du costume. Les chefs de corps veilleront à ce que les hommes sous leurs ordres prennent des *habits sains*. »

***

A la table d'hôte. — Un voyageur prend le plateau aux radis et le vide sur son assiette.

Son voisin réclame.

— Pardon, monsieur, mais je vous ferai observer que j'aime aussi les radis.

Et le voyageur avec âme :

— Oh! pas tant que moi, monsieur, pas tant que moi!

RÉPONSES A CHERCHER

Question historique. — Que signifie l'expression : « A la lanterne! » De quelle époque date-t-elle ?

***

Histoire naturelle. — Y a-t-il des chats sans queue? Où en trouve-t-on ?

***

Vers à reconstruire. — LES DEUX ÉPIS. — *Fable.*

D'un brin touffu voisin, un babillard épi, sans grain, allongé, sec, lui disait : « Dieu! comme vous penchez, camarade; seriez-vous donc malade? — Malade, moi? non; c'est que je suis plein. » Ainsi toujours en guerre avec le sens commun, le sot léger, vide, au vent porte sa tête, tandis que le savant, rempli, regarde la terre et baisse la sienne. »

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 363

I. Étymologie.

Aujourd'hui, nous appelons plus particulièrement *soupe* un aliment composé de bouillon gras ou maigre et de pain, et *potage*, un aliment composé de bouillon et de pâtes, de légumes, de purée, etc... Toutefois nous confondons généralement ces deux mots qui avaient pourtant, à l'origine, une signification bien distincte.

Soupe (en espagnol *sopa*) était, au quinzième siècle, une tranche de pain mince, et jusqu'au dix-septième siècle ce mot conserva ce même sens. — *Potage*, proprement ce qu'on met dans le pot (du latin *potare*, boire), ne s'appliquait primitivement qu'à un aliment liquide. Mais comme on ajouta au potage des tranches de pain, des légumes, des pâtes, etc., les mots *soupe* et *potage* finirent par être employés l'un pour l'autre.

II. Question historique.

Au quinzième siècle, on appelait *fillettes du roi* de lourdes chaînes dont on chargeait les prisonniers. « A l'extrémité de la chaîne, dit l'historien Commines, était suspendue une grosse boule de fer beaucoup plus pesante que n'était de raison. » — Dans la suite, Louis XI remplaça les chaînes par des cages de fer où il faisait enfermer les prisonniers d'État et qu'on appelait aussi ses *fillettes*.

III. Homonyme.

Grenade.

IV. Problème alphabétique.

Lure, *Nérac*, *Villefranche*, *Le Vigan*, dont les premières syllabes font *Lunéville*.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 365. 10 centimes. 22 février 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Un moment critique, d'après un tableau de W. Kuhnert.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

Comme Dany considérait, les yeux en l'air, le sentier ondulant entre les arbres, un peu au-dessus de lui, une robe claire, puis une autre flottèrent dans la verdure, et une voix de femme demanda :

— Mon brave homme, ce chemin conduit-il jusqu'aux Molières ?

Ce fut la voix de M. Le Mauduy qui s'éleva, très nette :

— Vous allez y être, mesdames, les premières maisons du hameau arrivent jusqu'à la lisière du bois, encore quelques pas, vous serez arrivées.

— Pourriez-vous nous dire où logent deux petits Parisiens, le frère et la sœur; ils sont en pension chez d'anciens domestiques de leur famille, et nous leur avons promis d'aller les voir. Croyez-vous que chez ces gens-là, nous puissions trouver de quoi nous rafraîchir et nous reposer, ou devrons-nous nous arrêter à l'auberge?

Daniel se souleva, le cœur lui battait, il attendait, effrayé, quasi stupide.

— Si vous voulez bien vous contenter de ce que ces gens-là auront à vous offrir, mesdames, je puis vous garantir au moins leur bonne volonté.

— Moi, je préfère descendre à l'auberge, dit une voix que Dany crut reconnaître pour celle de Fritz Dorgebert, nous mourons de soif, et boire du lait dans des tasses de faïence écornées ne me semble pas l'idéal des plaisirs champêtres.

— En ce cas, l'auberge est tout près, à quelques minutes à peine, répondit l'oncle Jean avec une politesse railleuse. Vous avez raison, personne aux Molières ne recevrait convenablement des personnes telles que vous.

— Conduisez-nous, alors, mon brave homme, il y aura du pourboire.

— Excusez-moi, mon petit monsieur, on m'attend, je suis pressé.

Daniel écoutait toujours; aux intonations de M. Le Mauduy, il se le figurait vêtu de sa blouse, appuyé sur sa lourde canne, et si amusé de l'offre d'un pourboire..., il s'imaginait ses yeux perçants, plissés par un rire contenu; oui, mais les Dorgebert les avaient demandés, ils avaient dit qu'ils habitaient chez d'anciens domestiques. Seigneur! qu'allait penser l'oncle Jean? il devinerait sans peine qu'ils avaient désavoué leur parenté, et alors...

Juste à cette minute, Mme Dorgebert disait avec une pointe d'impatience :

— Enfin, il faudrait savoir si réellement ces petits habitent aux environs. Voyons, mon brave homme, si vous habitez par ici, vous devez connaître deux enfants, très gentils, très bien élevés, la petite surtout, un amour..., ils sont en pension pour toutes les vacances dans une propriété des Molières?

Et la voix tout à fait moqueuse de l'oncle Jean répéta avec une placidité narquoise qui fit monter un pied de rouge aux joues de Dany :

— Deux enfants très gentils, très bien élevés? je ne connais pas cela, pas du tout. Les seuls étrangers qui soient ici ne répondent pas à ce signalement, et puis, une propriété par ici, non madame, je ne vois pas, il n'y a que des fermes et une maison forestière aux Molières, rien qui puisse convenir à des gens de votre monde. Je suis votre serviteur, mesdames.

Il s'en allait et Daniel bouleversé, condamné à une immobilité absolue, entendit les promeneuses se consulter, puis finalement retourner sur leurs pas :

— Mitaize m'avait pourtant dit : les Molières, et peut-être ce vieux bonhomme nous a-t-il trompées? disait Mme Dorgebert mécontente.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, mesdames? dit une autre voix inconnue à Daniel, probablement celle de la femme du conservateur. Venir un de ces jours par la grande route, c'est également une très agréable promenade, et nous pourrons nous informer au hameau même ou à la maison forestière.

Dès qu'il n'entendit plus rien, Daniel se redressa et essuya son front où perlaient des gouttes de sueur. Comment affronter les regards de l'oncle après cela? rester près de la tante quand elle saurait que ceux auxquels elle avait offert de si bon cœur l'hospitalité avaient rougi d'elle à l'avance? Et il fallait rentrer, oui, il le fallait pour ne pas attirer par trop l'attention sur ses faits et gestes.

Il s'en vint donc, à l'abri du bois, jusque assez près de la maison, puis il pénétra dans le verger, longea les carrés bordés de groseilliers du jardin et se glissa dans la cuisine.

Là, près du feu sur lequel Mme Le Mauduy plaçait une marmite de laitage, l'oncle Jean, appuyé au chambranle, bourrait tranquillement sa pipe d'écume, tandis que Mitaize, debout à quelques pas, arrangeait de la bruyère dans un gros vase.

Il la regardait, tout en paraissant continuer une conversation commencée avec sa femme :

1 Voir le n° 364 du *Petit Français illustré* p. 128.



Mitaize arrangeait de la bruyère dans un vase.

ce sont eux qu'ils cherchent, et tu les recevras si tu veux.

Daniel regardait avec inquiétude du côté des écuries d'où Yermer pouvait arriver d'un instant à l'autre; s'il allait dire que le matin même, lui, Daniel, avait causé en ville avec des dames étrangères, que celles-ci projetaient une visite aux Molières et qu'il le savait bien!...

Heureusement, Yermer ne parut pas et Daniel énervé, incapable de tenir en place, alla s'asseoir dans le verger sous prétexte d'étudier ses leçons pour le lendemain, en réalité, pour ne pas entendre les commentaires de sa tante sur les Parisiennes.

Son oncle, qui voulait émonder un pommier, l'y découvrit bientôt, et comme il lui adressait un léger reproche pour ses notes devenues mauvaises cette semaine-là, il voulut répliquer, et ne le fit pas en trop bons termes.

M. Le Mauduy, mécontent, lui imposa silence, mais Daniel ne se tut pas, perdant toute mesure, emporté par une de ses colères d'autrefois. Il fut grossier, criant qu'on l'ennuyait à la fin, qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il était las de se voir traité comme un gamin aux lisières.

Cette fois, ce fut du mépris qu'exprima le clair regard de l'oncle Jean :

— Des lisières, pour toi? dit-il... une douche plutôt, mon ami, en ce moment cela te ferait le plus grand bien, je t'assure.

Et remettant son sécateur dans sa poche, il tourna le dos à son neveu, comme s'il jugeait inutile de parler raison avec lui.

Daniel, fou de colère, courut s'enfermer dans sa chambre et refusa de souper. Sa tante, inquiète, monta plusieurs fois sans obtenir qu'il ouvrît sa porte, mais l'oncle Jean la tranquillisa :

— Ne donnez pas trop d'importance à cette incartade que je punirai demain, dit-il, je le connais, il sera honteux de sa conduite; peut-être la regrette-t-il déjà, mais il faut qu'il reconnaisse son tort, et il ne le ferait pas,

— Et je me suis donné le plaisir de les laisser chercher, fit-il en riant; cela valait quelque chose de voir leurs grands airs. Je ne peux pas me plaindre : elles m'offraient un pourboire pour les conduire.

— Oh ! Jean, si elles avaient besoin de quelque chose, il fallait les amener ici.

— Pas le moins du monde, dit-il, je hais les lanceurs de poudre aux yeux, et ces gens-là me faisaient l'effet d'en être. Ils avaient soif, mais dans cette saison, la soif est supportable; du reste, il y a des fontaines partout dans le bois et j'ai poussé la complaisance jusqu'à leur indiquer l'auberge... qu'ils y aillent.

— Jean, si c'étaient Mitaize et Daniel qu'ils voulaient voir?...

— Je ne crois pas, fit-il, riant toujours, je le leur ai dit, le signalement donné n'était pas exact. En tout cas, ils sont libres de revenir, si

ma chère, s'il vous voyait prête à pleurer.

Tante Marie-Anne redescendit donc, sachant bien que son mari avait raison, mais elle envoya Mitaize porter au coupable son souper, qu'il accepta bien vite, enchanté qu'on ne l'eût pas entièrement pris au mot.

Il n'avait rien dit à sa sœur, mais quand celle-ci se fut couchée, il vint, sur la pointe du pied, la rejoindre dans sa chambre.

— Dors-tu, Mitaize? fit-il à voix basse.

— Non, je ne dors pas, mais dépêche-toi de parler, je vais dormir.

— Est-ce que tu veux toujours te sauver?

— Toujours, mais il faudrait pouvoir.

— Ne t'en va pas sans moi, en tout cas.

— Comment! tu es décidé? fit-elle en se soulevant, toute surprise.

— Oui, l'oncle m'a grondé, je lui ai mal répondu, c'est fini, il ne me le pardonnera pas et je veux m'en aller.

— Alors, c'est bon, va te coucher. Tu penses bien que nous ne pouvons pas nous sauver cette nuit; je t'avertirai quand il faudra. Mais, va-t'en donc, ils vont nous entendre causer!

Daniel promit tout ce qu'elle voulut, et docilement alla se mettre au lit, soulagé par la décision prise, ne voulant plus réfléchir à rien, plus penser à l'ingratitude de cette fuite, plus se dire que Mitaize ne réussirait pas, et se répétant seulement :

— Je m'en irai, je m'en irai, je veux m'en aller!

Il finit cependant par s'endormir d'un profond sommeil, où il trouva à la fois la détente nécessaire à ses nerfs fatigués et le bon repos de l'enfance, coupé de ses songes heureux qu'on a oubliés au réveil.

Daniel ne s'éveilla qu'au bruit de certaines allées et venues sous ses fenêtres : plusieurs voix s'élevaient, son oncle descendait à demi vêtu et courait appeler Yermer. Une lueur d'aube montait au-dessus des bois ; était-ce donc le jour? se pouvait-il qu'il eût déjà tant dormi?... Non, car le long de la route forestière des bruits de pas résonnaient dans le grand silence, une rumeur confuse faite de voix nombreuses, et tout d'un coup, la cloche de Saint-Jean-d'Ormont tinta lentement.

C'était un incendie, de l'autre côté de la montagne, pas très loin, autant qu'on en pouvait juger maintenant, car des gerbes de lumière rouge dépassaient les cimes des sapins.

M. Le Mauduy parlait en bas :

— Il est inutile que tu viennes, Marie-Anne, disait-il, tu nous retarderais; reste donc, peut-être n'est-ce qu'une meule de foin ou un hangar.

— Jean, laisse-moi y aller! S'il y a là-bas des gens en détresse, ils seront bien aises de me voir arriver à l'aide; va toujours en avant, je te suis.

— Mais les enfants, peut-on les laisser seuls?

— Oh! ils dorment, je suis entrée dans la chambre de Mitaize qui n'a rien entendu; ils dormiront jusqu'au jour.

Tout se tut et Daniel ne bougea pas, si bien dans la tiédeur douce des oreillers qu'il n'en fût sorti qu'à regret. Ils devaient être partis tous, les pieds dans la rosée; par le froid des premières heures du matin, grand bien leur fasse, il ne se sentait pas la moindre envie de les suivre.

Tout à coup, sa porte s'ouvrit et Mitaize, habillée déjà, enveloppée de son manteau, coiffée de sa toque de paille, apparut, son bougeoir à la main.

— Voici la meilleure occasion, dit-elle, on la croirait faite exprès; voyons, paresseux, prépare-toi vite, il ne faut pas risquer de les rencontrer quand ils reviendront.

Daniel, encore somnolent, eut besoin d'un effort pour se rappeler sa colère de la veille. Il n'avait plus envie de partir, mais Mitaize se campa devant son lit :

— Tu recules, vilain poltron, ce n'était pas la peine d'être si décidé hier; reste donc, je pars seule. Tu les consoleras de ma perte, ajouta-t-elle en soufflant sa bougie.

— Marguerite, réfléchis, je t'en prie!...

— Cela me retarderait, dit-elle en riant, tu ne viens décidément pas? Alors, adieu, — et Mitaize referma la porte.

Daniel se précipita hors de son lit, décidé cette fois à la suivre et à essayer de la ramener, s'il le pouvait. Si seulement il avait pu écrire, laisser derrière eux un mot pour avertir, pour empêcher qu'on s'inquiétât, mais il y voyait à peine, et puis le temps manquait, Mitaize était déjà au bas de l'escalier.

— Mitaize, cria-t-il, attends-moi, me voici!

— Est-ce sûr, au moins?...

— Tout à fait sûr.

— Eh bien! eh bien! ne va pas allumer la lampe maintenant, j'ai ce qu'il nous faut dans un petit sac, dépêche-toi ou je pars seule.

Force fut à Daniel de descendre à peine vêtu; dans l'obscurité presque complète du rez-de-chaussée, il se heurta à sa sœur qui, trouvant la porte close, venait d'ouvrir une des fenêtres de la grande salle.

— Passons vite et referme le volet, dit-elle.

Il avait déjà enjambé l'appui et tendait les mains à sa sœur pour l'aider quand elle se rejeta en arrière :

— Mitaize! avait crié une voix perçante.

Mais la petite fille reprit vite son sang-froid.

— Oui, oui, Mitaize, sotte petite! J'ai eu presque peur, c'est le geai de Yermer qui retrouve sa voix. Pas par cette route, Dany...; tu penses bien

que si l'on nous cherche quelque part, ce sera de ce côté. Aussi, comme rien ne leur serait plus facile que de savoir si nous avons pris uos billets à la gare, et qu'ils pourraient nous arrêter en route avec une simple dépêche, nous irons prendre le train à la première station.

— Tu ne connais pas le chemin, dit-il, abasourdi par cette façon péremptoire de tout arranger à sa guise.

— Si, je le sais, les petits Claudel me l'ont montré l'autre jour, et j'ai retenu l'endroit où l'on prend le sentier; nous n'avons qu'à marcher jusqu'au Col de la Bure, à suivre, à gauche, dans les genêts jusqu'au pied de la montagne; une fois là, c'est le sentier de la Créuaie qu'il faut prendre jusqu'au haut du bois, puis on redescend sur la grande route. Ne crains rien, nous serons arrivés pour prendre le premier train au passage.

— Crois-tu qu'il n'est pas possible de se perdre? essaya-t-il, ne sachant que faire pour la détourner de son projet.

— Retourne, si tu as peur, dit-elle, je ne te force pas à venir.

Et il la suivit, ne comptant plus que sur le hasard pour venir à son aide. La hardiesse de la petite produisait sur lui son effet ordinaire; il n'osait lui résister en face et elle y avait bien compté.

— As-tu assez d'argent pour nous deux? fit-il encore.

— Oui, j'ai assez, tout juste pour payer nos places, en troisièmes, par exemple! Ce sera pis qu'en arrivant, mais cette fois, cela m'est égal.

On passait devant les fermes qui garnissent le haut de la côte; mais, leurs habitants ayant couru au feu, les maisons étaient closes et muettes. Les fuyards atteignirent donc le Col sans avoir fait la moindre rencontre; le soleil déchirait la mer de brume qui rampait sur les champs, les bruyères roses embaumaient, et des buissons montaient de courts et furtifs froissements d'ailes; la rosée perlait dans l'herbe et argentait les toiles d'araignées tendues presque au ras du sol, sur l'herbe étoilée de scabieux lilas.

— C'est beau, tout cela! fit Daniel en montrant les hauts rochers gris dont la silhouette se dressait fièrement sur les cimes.

— J'aime mieux Paris, déclara Mitaize; ici, je serais morte d'ennui.

— Oh! Mitaize, tu n'es pas juste, l'oncle et la tante sont bien bons... et c'est mal ce que nous faisons là!

— Possible, répondit-elle, mais je ne te demande pas ton avis, et quand j'ai commencé une chose, je la termine.

Il soupira et se tut. Quelle enragée que cette Mitaize, et comme il eut mieux aimé retourner aux Molières que courir ainsi à l'aventure! mais il ne pouvait plus l'abandonner et, tout



Mitaize s'approcha enveloppée de son manteau et coiffée de sa toque.

doucement, s'habituait à l'idée que leur fuite était possible, que Mitaize, après tout, avait ses raisons et qu'il était de son devoir, à lui, de l'accompagner.

On s'enfonça sous bois, le chemin gazonné et coupé d'ornières était assez large; sous la haute colonnade des sapins, une fraîcheur pénétrante montait du sol et Mitaize frissonna, tout en ramenant autour d'elle les plis de son manteau :

— Tu as froid? fit Daniel.

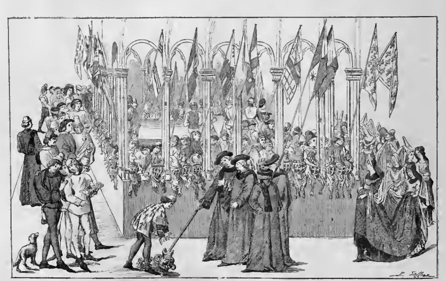
— Ne t'en inquiète pas, je me réchaufferai en marchant, et puis, c'est ma faute, j'avais préparé un châle de laine et je l'ai oublié.

(*A suivre.*) P. F.

Les tournois au XVe siècle *(Fin)*[1].



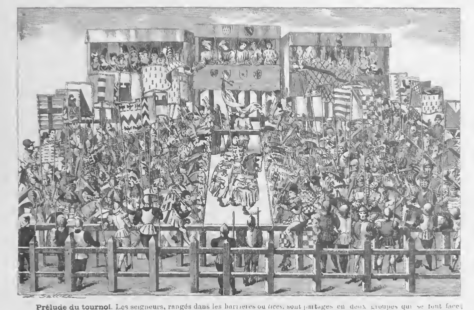
L'entrée des juges du tournoi dans la ville où doit avoir lieu la joute d'après une miniature du *Livre des Tournois* du roi René d'Anjou (Bibliothèque nationale, fonds français, 2692). Les juges, précédés de trompettes, de poursuivants et de rois d'armes, tiennent en main chacun « une verge blanche qu'ils doivent porter, à pied et à cheval, partout où ils seront durant la fête, afin que mieux on les connaisse être juges diseurs ».



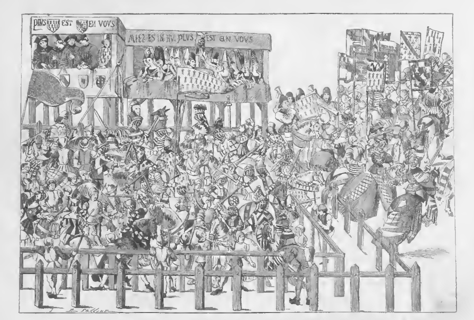
L'exposition des heaumes avant le jour du tournoi, d'après une miniature du *Livre des Tournois*. Les dames, sous la conduite des juges, font le tour des galeries; on leur indique le nom des chevaliers possesseurs des heaumes; et si l'un d'eux a médit d'une dame, celle-ci fait connaître le coupable au juge. « Et doit être si bien battu le médisant, que ses épaules s'en sentent très bien » et qu'il profite de la leçon.

---

1 Voir le n° 363 du *Petit Français illustré*, p. 113.



Prélude du tournoi. Les seigneurs, rangés dans les barrières ou *lices*, sont partagés en deux groupes qui se font face; derrière eux sont leurs écuyers tenant leurs bannières. Sur les balustrades, on voit assis quatre hommes, munis chacun d'une « grande hache de charpentier ». Au signal donné par les juges, ils couperont la corde et les tournoyeurs s'élanceront les uns contre les autres. Au fond de la seène trois tribunes ; dans celle du milieu se tiennent les juges diseurs et le roi d'armes.



« **Comment les tournoyeurs se vont combattant par troupeaux** ». On voit au premier plan les barrières ou lices où se tiennent les valets et les hommes d'armes; à l'intérieur des lices, les cavaliers combattant les uns contre les autres, à l'arrière-plan, deux échafaudages réservés, l'un aux juges, l'autre aux dames, celui-ci porte le « couvre-chef de plaisance » du chevalier d'honnour. Ce personnage, choisi par les dames, avait mission d'intervenir pour protéger le chevalier qui, s'étant rendu coupable de quelque infraction, était châtié par ses compagnons d'armes. Cet épisode marque la fin du tournoi : les cavaliers, après une dernière passe d'armes, retournent « en leurs auberges ».

Les finesses de Bertoldo *(Suite)*[1].

Bertoldo est découvert par une vieille femme qui a reconnu un pan du manteau royal sortant de l'ouverture du four.

Comme ce pauvre Bertoldo était dans sa cachette, il entendit autour de lui des allées et venues de gens qui s'interrogeaient.

« L'avez-vous vu ? disait l'un, la reine a commandé de le prendre.

— C'est une fine mouche, répondait l'autre, on ne le prendra pas avec du vinaigre. »

Tout cela perçait le cœur de notre héros et, pour cette fois, il eut réellement peur de la mort et regretta grandement d'avoir renoncé à la liberté de ses paisibles montagnes, pour courir les dangers de la cour.

Comment avait-il fait cela, lui, un sage ?

***

Il se désolait de l'aversion que lui témoignait la reine, car, dans son cœur, il ne sentait que du dévouement pour ses souverains et ne se reprochait que quelques innocentes malices et le trop grand essor donné à sa verve gouailleuse.

Mais, par contre, il se repentait maintenant sérieusement du tour joué au sbire et était fort inquiet du sort de ce pauvre diable.

La malechance voulut que, par suite d'un mouvement trop brusque, un pan du manteau royal sortît un instant de l'ouverture du four; cela suffit pour qu'une vieille femme qui passait vînt regarder avec curiosité à l'intérieur et, reconnaissant les broderies armoriées, se mît à crier :

« La reine est dans le four ! La reine est dans le four ! »

Le cri passa de bouche en bouche, si bien qu'en peu de temps, toute la ville scandalisée savait que la reine était cachée dans un four, à la campagne, presque aux portes de la ville.

***

La nouvelle en arriva comme le vent aux oreilles du roi, et sa première pensée fut de croire à quelque nouvelle farce de Bertoldo, qui avait pu trouver le moyen d'attirer la reine dans ce four par quelque malicieuse invention.

Cela, il ne le lui eût pas pardonné; c'eût été trop d'audace.

Il courut donc dans les appartements de sa royale épouse et la trouva en proie à une indescriptible fureur.

Elle lui raconta aussitôt la corruption de la sentinelle et comment « son » Bertoldo s'était emparé de la robe et du manteau royal.

Elle se plaignit avec éloquence du manque de respect du favori et demanda justice.

***

Le roi se rendit incontinent au four banal et, se penchant par l'ouverture, il aperçut Bertoldo couvert des vêtements de la reine.

Furieux, il lui jura alors que la mort seule pouvait payer un tel outrage à la majesté royale.

Le pauvre hère fut retiré du four, et jamais plus étrange figure ne se vit depuis que le monde est monde.

Bertoldo, que la nature avait déjà fait le plus laid des hommes, était horrible à faire crier.

***

Ses habits de femme, qui étaient beaucoup trop longs, traînaient autour de lui d'une façon piteuse; une énorme fraise de dentelle salie encadrait son grotesque visage couvert de suie : on eût dit un diable.

***

« Ah ! pour cette fois, je te tiens, canaille ! s'écria le roi. A qui ne fait pas ce qu'il doit faire, arrive enfin ce à quoi il ne s'attendait guère.

— Aïe, Seigneur ! il n'y a que celui qui ne marche pas qui ne tombe pas et celui qui tombe ne se relève pas toujours propre.

— Tu le seras toujours assez pour gigoter à quelque branche maîtresse. Holà ! qu'on s'empare de cet homme et aussitôt pris, aussitôt pendu. Surtout, que nul n'écoute ses paroles enjôleuses ni ses supplications. Obéissez sans retard à mes ordres.

— Mon doux sire, considère, je t'en prie, que chose faite en courant ne valut jamais rien. Pour avoir dit la vérité à la cour, ai-je mérité la mort ? Toi qui aimais ton pauvre Bertoldo, tu ne seras pas si cruel.

— Trêve de paroles, Bertoldo, c'en est fait, tu m'as offensé dans la personne de la reine; à cela, il n'y a pas de pardon; prépare-toi à mourir.

A. DE G.

(A suivre.)

1. Voir le nº 359 du *Petit Français illustré* p. 66.

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

Politique nègre.

... Et le colonel suivait l'émissaire nègre à la bretelle blanche du côté des *tatas*[2] dévastés, relevant les traces des Bambaras rebelles et croyant être sur celles de son enfant.

... Et Tidi-hou, fils des dieux, allait de village en village, surtout dans ceux où il savait les guerriers absents, pillant, rançonnant tout le long du jour, et s'alcoolisant tous les soirs avec l'eau de feu des vaincus.

... Et Rosita, toujours dans les nuages, toujours dévouée à l'éducation de ses nobles beaux-fils, ne descendait pas de l'empyrée où planait son poétique esprit, bien loin de surveiller la politique de son royal époux qu'elle croyait toujours ami avec les Français.

... Et les treize négrillons ne mettaient plus les doigts dans leur nez, chantaient la table de multiplication et la complainte des départements dont ils intervertissaient l'ordre avec la plus complète désinvolture.

... Et les noirs partisans de l'alliance anglaise étaient heureux comme des rois, si toutefois les rois, même gorgés d'alcools, pouvaient être heureux.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des royaumes noirs, lorsque, la colonne française approchant, les deux troupes se rencontrèrent et Tidi-hou apprit à ses dépens que les Anglo-nègres s'étaient joués de lui.



Treize négrillons se tenant par la main s'avançaient en chantant.

Aussi lorsque le malheureux fils des dieux trouva occupé par les Français le village qu'il croyait seulement gardé par les femmes, il plia prudemment bagage, se contentant d'enlever une vieille sorcière de l'endroit pour avoir quelques détails. Ainsi il laissa ses guerriers se débrouiller comme ils pourraient avec les partisans de l'Angleterre, et profita du tumulte pour regagner sa capitale avec toute sa famille.

Et pendant la route, la sorcière parlait. Comme l'indiquait son nom, traduisible par la périphrase : « la Puce qui aboie », c'était une vieille femme hargneuse, ravie de retourner le poignard dans le cœur de Tidi-hou, lui vantant la puissance guerrière des Francs, déroulant à l'avance devant ses yeux les représailles qu'ils

1. Voir le n° 364 du *Petit Français illustré*, p. 122.

2. Village fortifié, le plus souvent entouré de fossés.

ne manqueraient pas d'infliger à l'allié transfuge, lui apprenant que non seulement Tombouctou n'était pas abandonné, mais encore qu'il était occupé par de nouvelles troupes, tandis que les anciennes parcouraient le pays pour la défense du bon droit et l'anéantissement du brigandage...

Et tout cela perçait le cœur de Tidi-hou, fils des dieux, dont la conscience n'était pas tranquille.

— Un jour viendra, continuait à prophétiser la sorcière, où d'autres bateaux de feu viendront du pays franc, lançant depuis la Djoliba[1] des globes de fer noir qui renverseront les tyrans pillards, un jour où le dragon nourri de feu, portant des hommes blancs dans son ventre[2], traversera le désert, ameutant le règne de la justice, un jour où tous les Bambaras, devenus frères des Francs, seront protégés par eux, non seulement contre les Touareg, mais contre les chefs injustes...[3]

Et Tidi-hou, fils des dieux, bourrelé de remords, se demandait ce qu'il allait devenir pour avoir attaqué sans provocation aucune la puissante République, reine de France?...

Et, sans se douter des angoisses paternelles, les jeunes princes chantaient à tue-tête et en chœur, avec la plus parfaite insouciance de la géographie et des terribles circonstances où ils se trouvaient :

« Caen, chef-lieu de la Lozère,
Mende, chef-lieu du Calvados,
Saint-Étienne, chef-lieu de la *Louère*
Et de la Gironde, Bordeaux... »

Comme la rime y était tout de même, Rosita, emportée sur les ailes de la mélodie, ne s'apercevait même pas de quelle façon ses élèves panachaient la carte de France.

. . . .

Cependant Tidi-hou, fils des dieux, avait pris le parti qui lui semblait le plus sage, vu l'impasse où il se trouvait acculé ; il avait trahi ses alliés lorsqu'il les croyait vaincus : quoi de plus simple?... Il lui semblait tout naturel de passer à présent l'éponge sur ses erreurs passées, et de revenir aux Français, maintenant qu'ils étaient vainqueurs.

Tidi-hou, fils des dieux, rassembla donc ses guerriers en déroute et leur parla à peu près en ces termes :

— Les traîtres qui nous ont entraînés de force contre nos frères alliés aux Francs seront punis de mort s'ils reparaissent parmi nous. L'ensorcellement qu'ils avaient jeté sur la tribu est rompu, grâce aux invocations de la sorcière blanche : c'est en frère, en allié, en ami, que nos vaillants recevront le puissant chef franc de Tombouctou, la source d'eau-de-vie du désert.

J'ai dit! Que l'on prépare des présents, que l'on tue les poules les plus tendres, les agneaux les plus gras, que l'on défonce un tonneau de tafia et que l'on dresse, au-dessus de la case royale, l'invincible drapeau des Francs.

Que l'on se peigne des couleurs de fête et que tous les sorciers du tata apportent leurs tamtams et leurs derboukas pour fêter dignement l'entrée de Sidi Verduron, mon frère, guerrier favori de la puissante République, reine de France!...

Et pour rendre hommage à son terrible beau-frère, Tidi-hou distribua à sa progéniture près de trois cents pains à cacheter de différentes couleurs, ce qui permit à ces jeunes princes d'organiser promptement une parure dont l'originalité égalait la variété de bon goût.

Rosita apprit seulement alors, de la bouche sacrée de Tidi-hou, fils des dieux, que son frère venait leur rendre visite et qu'il était juste qu'elle servît de trait d'union entre les fidèles alliés.

. . . .

Le colonel avait vu les noirs fuir devant lui, comme s'ils avaient eu, à l'instar de Mercure, des ailes aux pieds; cependant il avait pu recueillir des renseignements précieux sur la direction prise par ceux qui veillaient sur la femme blanche, et la journée n'était pas terminée qu'il arrivait devant l'enceinte en pisé du tata inexpugnable où régnait son frère Tidi-hou...

— Mais..., mon colonel!... s'exclama Lucien Charmes avec stupéfaction, ce village est à nous!... voyez le drapeau?... nous avons dû nous tromper ?...

Il n'acheva pas, le pont-levis des remparts venait de s'abaisser livrant passage au groupe bigarré des sorciers de la tribu. Puis des guerriers s'avançaient au-devant d'eux avec des cris gutturaux et des danses joyeuses, accompagnées de tamtams, de trompettes et de derboukas; de jeunes négresses aux pagnes éclatants portaient des corbeilles remplies de fleurs et d'oiseaux rares, tandis que treize négrillons se tenant par la main, en rang de taille, s'avançaient en chantant de leurs voix discordantes :

« Des Pyrénées-Orientales
Le chef-lieu c'est Draguigna.
De Seine-et-Oise Versailles
Et du Var c'est Perpigna... »

— Comme géographie, c'est réussi!... s'écria Lucien Charmes qui se tenait les côtes.

1. Le Niger.
2. Le chemin de fer.
3. Ces opinions, si étrange que la chose puisse paraître, ont réellement cours parmi un certain nombre d'indigènes.

— Si l'on peut m'expliquer ce que cela signifie?... dit le colonel abasourdi.

Comme si les souverains n'avaient attendu que cette invocation pour paraître, un brancard orné de feuillage, porté par vingt hommes vigoureux et surmonté d'un énorme parasol en plumes d'autruche, surgit comme par enchantement entre les deux tours en pisé qui marquaient l'entrée du tata, et sur cette litière M. Verduron reconnut avec stupeur, côte à côte avec le roi nègre, sa tendre sœur Rosita, sceptre en main et diadème en tête!...

— C'est elle qui est la femme blanche!... murmura avec le plus profond découragement le colonel désappointé... Catherine! Catherine! ma pauvre enfant, tout espoir est donc perdu?...

— Peut-être la trace du Nord est-elle la bonne, mon colonel?... essaya de dire le lieutenant Charmes, tandis que les négrillons chantaient à tue-tête :

« — De la Charente-Inférieure
La Rochelle est le chef-lieu,
Le souvenir y demeure
Du cardinal Richelieu... »

La fête était donc splendide. Cependant l'entrevue fut gênée de part et d'autre, malgré les déclarations bruyantes de Tidi-hou, fils des dieux. Il expliqua, en effet, avec l'accent ému de la vérité, qu'étant allé défendre les villages attaqués par des partisans de l'alliance anglaise, il était revenu à la hâte préparer un accueil digne de lui à son frère blanc, pensant bien qu'il ne quitterait pas le territoire de Bambaras sans lui faire visite...

Bon gré, mal gré, il fallut assister aux danses guerrières de la tribu, lesquelles eurent lieu aux sons de deux grandes boîtes à musique qui jouaient ensemble, l'une les *Cloches de Corneville*, l'autre le *Miserere du Trouvère*. Puis, toujours avec les mêmes airs à la clef, il fallut faire honneur à un repas capable d'apaiser la faim d'un régiment de cuirassiers à jeun depuis six mois. Tidi-hou ne pouvait rassasier ses yeux de la vue divine de son frère de France, et, attendri par de fréquentes libations, lui faisait des déclarations de fidélité et de dévouement qui firent pleurer les crocodiles des marigots voisins.

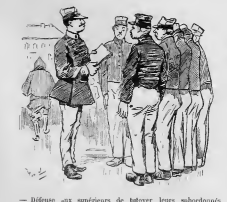
Comme « sidi Verduron » l'avait mis au courant de ses recherches infructueuses, espérant qu'il lui serait de quelque utilité, il cherchait dans son cerveau étroit un moyen de se venger de ses alliés de la veille, et il assurait dans des discours non moins longs que diffus que « pour lui » la disparition de Chryséis ne pouvait être attribuée qu'aux traîtres qui se disaient partisans d'Angleterre, reine des Indes, et avaient si lâchement pillé les villages voisins.

On chantait, on dansait, on buvait surtout. Le cœur du colonel n'était cependant guère à ces fêtes; la satisfaction fraternelle, modérée du reste, qu'il éprouvait dans la société de Rosita, de son mari et de leur cour, ne contrebalançait pas la terrible déception éprouvée en retrouvant celle-ci au lieu de Chryséis.

(*A suivre*). G. M.

Nouvelles à la main illustrées

PAR HENRIOT



— Défense aux supérieurs de tutoyer leurs subordonnés. Voilà l'ordre!

— Pardon, sargent, et la subordonné est-ce qu'il pourra tutoyer sa supérieur?



— C'est agaçant! Je ne peux pas dire à quelqu'un : « J'ai un rhume » sans qu'il me réponde : « Ça n'est rien à côté du mien. »

Variétés.

Complet dernier genre. — Il n'est ni en drap, ni en cheviot, ni en soie, ni en toile, il est en peaux de vipères!

C'est un habitant du Puy qui le porte, et, qui mieux est, l'a fabriqué A l'occasion de la foire de Saint-André, il établit sur une place de la ville une baraque où il s'exhibe, vêtu de ce costume original, qui coûta la vie, dit-il, à 900 vipères.

Ce tueur de vipères a déposé à la préfecture, depuis le commencement de 1889 jusqu'à ce jour, 9 175 têtes de ces vilaines bêtes. C'est en 1893 qu'il en a tué le plus, 2502, qui lui ont été payées par la préfecture à raison de 50 centimes par tête. Mais il est probable qu'on a trouvé que le gaillard gagnait trop à ce métier, et la prime a été réduite à 0 fr. 25.

C'est dommage, car cet industrieux chasseur a rendu à la contrée de grands services, et puis il a inventé un si beau complet!

*
* *

La discipline allemande — Une revue militaire allemande raconte comment, de l'autre côté du Rhin, on empêche les jeunes soldats d'être sales ou négligents. Voici la traduction littérale du texte :

« Les individus sales ou qui ont un penchant à la malpropreté sont reconnus dès leur incorporation. On les fait étriller une bonne fois sous la pompe de la caserne par leurs camarades, à l'aide de sable et d'un balai. La cure est particulièrement efficace en hiver, par le froid et la neige. Il est extrêmement rare qu'une seconde leçon soit nécessaire; le criminel est ordinairement guéri après la première...

« Les matelots doivent changer de linge et de veste de travail deux fois par semaine. Comme ils doivent laver eux-mêmes leurs effets, la moindre tache ou trace de malpropreté est sévèrement punie; la peine consiste, par exemple, à laver une seconde fois l'objet dans l'eau salée, et il s'ensuit nécessairement pour les mains des crevasses et des érosions douloureuses. »

*
* *

Enlèvement des taches de graisse sur le papier. — Voici une façon pratique de procéder pour faire disparaître les taches de graisse qui peuvent souiller le papier :

On recouvre le papier taché d'une feuille de papier-brouillard sur laquelle on promène un fer chaud, en déplaçant le buvard à mesure qu'il boit la graisse. On termine en enduisant à l'aide d'un pinceau les deux faces du papier, encore chaud, avec de l'essence de térébenthine bouillante; enfin, on rend à la feuille sa blancheur primitive en imbibant la place de la tache avec de l'alcool rectifié.

*
* *

Fausses nouvelles (*par notre câble spécial*). — On parle beaucoup à Vienne, en ce moment, de construire des omnibus en caoutchouc. Ces voitures d'un nouveau genre présenteraient des avantages qui n'échapperont à personne : lorsqu'elles seraient pleines, en effet, elles pourraient s'étendre un peu et faire ainsi place à des voyageurs supplémentaires. Et puis les gros messieurs et les grosses dames pourraient y prendre leurs aises sans se soucier de leurs voisins.

*
* *

Le comble de l'avarice. — Je ne connais pas, disait l'autre jour Babylas, d'homme plus avare que M. Rapiat. Ainsi chaque fois qu'il y a foule au guichet de la gare, pour prendre les billets, il se met le dernier de la file, afin de conserver son argent plus longtemps dans sa poche

*
* *

Bizarreries du langage. — Lu dans un journal de province :

« Un enfant trouvé vient d'être perdu. Il est sourd-muet et répond au nom de Joseph. »

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire. — Quel est l'auteur dramatique français qui fut tailleur de pierre dans sa jeunesse?

*
* *

Question géographique. — Qu'est-ce que la Floride ? D'où vient ce nom ?

*
* *

Étymologie. — D'où vient l'expression : « A propos de bottes ? »

*
* *

Calembredaine. — Quelle est la rivière de France et de Belgique qui est la plus méchante?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 364.

I. Question historique.

« A la lanterne! » cri sauvage que l'on entendit souvent pendant les tumultueuses journées de la Révolution, était le cri par lequel on désignait quelqu'un à la vengeance populaire. « Mettre à la lanterne » consistait à pendre les gens avec les cordes des réverbères. On sait, en effet, qu'au XVIII[e] siècle, Paris était éclairé au moyen de lanternes à réverbère suspendues par une corde au milieu de la rue et manœuvrées par une poulie. C'était le lieutenant de police Sartine qui, sous Louis XV, avait doté Paris de ce mode d'éclairage.

A propos des pendaisons revolutionnaires, rappelons le mot de l'abbé Maury (1746-1817) :

Comme la foule le poursuivait en hurlant : « A la lanterne! à la lanterne! » — « Eh bien! répliqua-t-il, quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair? »

II. Histoire naturelle.

Il existe à la vérité une race curieuse de chats, caractérisés par l'absence d'appendice caudal. Malgré bien des recherches, personne n'a encore donné d'explication satisfaisante de cette bizarrerie. C'est dans l'île de Man que se trouve cette race particulière. On sait que cette île, qui dépend de l'Angleterre, est située dans la mer d'Irlande, près de la pointe sud-ouest de l'Écosse.

III. Vers à reconstruire.

LES DEUX ÉPIS. — *Fable.*

Un épi babillard, sec, allongé, sans grain,
Voisin d'un brin touffu, lui disait « Camarade,
Dieu! comme vous penchez; seriez-vous donc malade?
— Malade, moi? non; c'est que je suis plein. »
Avec le sens commun ainsi toujours en guerre,
Le sot, vide, léger, porte sa tête au vent,
Tandis que le savant,
Rempli, baisse la sienne et regarde la terre.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 366. 10 centimes. 29 février 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Les fredaines de Mitaize. — Les bûcherons mangeaient, assis sur des troncs abattus.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

Daniel n'insista pas, ce simple incident ramenait devant ses yeux la folie de cette fuite que tout à l'heure il trouvait presque toute simple, et il éprouvait une honte à s'en être fait le complice; il songeait que Mitaize n'eût peut-être pas osé se risquer sans sa colère de la veille, sans sa faiblesse de ce matin.

Il se repentait de l'avoir suivie au lieu de la retenir, de la faire rentrer de force dans sa chambre; maintenant, il n'avait plus qu'à marcher avec elle, car, aussi bien, le jour était tout à fait venu, les gens des Molières étaient peut-être déjà rentrés chez eux, et leur fuite allait être découverte.

On arrivait à la Crénaie, et Mitaize, résolument, s'engagea dans le chemin devant elle.

— Tu es sûre que c'est par là? demanda Daniel; il me semble que pour gagner Denipaire, il faut descendre?

— Oui, je suis sûre, n'aie pas peur, je n'ai pas envie de me perdre.

Mais cent pas à peine plus loin, une sorte de clairière se présenta, et, autour du plateau couvert d'herbe, quatre ou cinq sentiers rayonnaient, s'enfonçant sous les futaies dans toutes les directions.

Cette fois, une hésitation arrêta la petite, et son frère la prit par la main :

— Marguerite, retournons? veux-tu, il est facile de dire que le bruit nous a réveillés, que nous sommes sortis et que nous avons été trop loin, nous serons un peu grondés, voilà tout.

Elle le toisa d'un coup d'œil méprisant :

— Voilà tout! dit-elle, eh bien! moi, je ne veux pas être grondée; surtout je ne veux pas être là quand les Dorgebert arriveront.

— Cela ne les empêchera pas d'apprendre que l'oncle et la tante Le Mauduy ne sont pas nos domestiques, fit-il.

— Tu m'ennuies, ils ne pourront toujours pas se vanter que nous nous plaisions chez eux, et je trouverai moyen d'expliquer les choses à Fanny ou à Marcelle Dorgebert; mais ne perdons pas notre temps à causer, il faut prendre le sentier du milieu.

— Mitaize, il monte celui-là, je ne crois pas que pour gagner l'autre côté de la montagne on ait besoin d'escalader cette hauteur, le chemin du bas doit tourner le bois plus facilement.

— Celui-ci est plus court, je le prends, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas la réplique; quand nous descendrons, nous verrons la gare devant nous.

Daniel n'en était pas si sûr, il lui semblait vaguement reconnaître ce sentier pour l'avoir pris lors de son excursion au camp romain; mais il la suivit quand même dans l'étroit chemin dont les pierres se détachaient sous leurs pas, rendant l'ascension si pénible qu'ils durent reprendre haleine plusieurs fois.

Mitaize, pour rien au monde, n'aurait proféré une plainte; cependant, elle dut se déchausser pour enlever un caillou qui la blessait et qui s'était introduit dans son fin soulier de cuir jaune. Elle n'avait pu mettre ses bottines de marche, car Madeleine les avait descendues pour les cirer, et elle n'avait pas voulu s'attarder à les chercher.

Et puis, la gare n'était pas bien loin, et elle se reposerait en wagon.

Ils atteignirent enfin le sommet; mais, au lieu de redescendre, le sentier filait entre les arbres sur une sorte de plateau tapissé de mousse; ce que Mitaize avait cru une simple montée à franchir était, en réalité, une partie de la montagne qui se continuait assez loin, en éperon.

Au lieu de prendre un chemin de traverse, Mitaize avait choisi le plus long, celui qui suit les cimes, et, à moins de retourner sur ses pas, on devait le continuer au hasard, sans même savoir si ses détours conduiraient au but. Elle ne voulut pas avouer son désappointement.

— Ce sont ces stupides enfants qui m'ont trompée! fit-elle avec dépit; ils m'ont pourtant dit : « Toujours tout droit. » Enfin, maintenant, au moins, le chemin est beau, c'est tout à fait agréable.

Et elle se remit en route, le long de ce chemin si agréable, où cependant croissaient d'ennuyeuses ronces qui, tout à coup, s'accrochaient sournoisement à sa robe et ne s'en laissaient pas détacher sans quelque avarie; au moindre choc contre les branchés, celles-ci laissaient échapper leur rosée sur la gaze roulée autour du chapeau de Mitaize, lui donnant un aspect lamentable.

Bientôt la mousse disparut, cédant la place à un tapis glissant formé des aiguilles de pins tombées sur le sol.

Mitaize serrait les lèvres et avançait toujours; mais elle dut, plusieurs fois, se retenir au bras de son frère pour ne pas tomber. Ils marchaient depuis longtemps déjà, le soleil montait rapidement dans le ciel et, même à l'abri des arbres, la chaleur devenait torride; la petite avait enlevé son manteau, au grand dommage

1. Voir le nº 365 du *Petit Français illustré*, p. 134.

de sa robe légère qui, maintenant, s'accrochait partout, car les sapins rapprochés ne laissaient plus qu'une place étroite entre leurs troncs aux branches basses qu'il fallait écarter à chaque pas.

Tout à coup Daniel la retint :

— Je ne m'étais pas trompé ; je suis déjà venu ici, et il doit y avoir un ravin devant nous. Laisse-moi descendre le premier.

En effet, traversant le plateau du nord au sud, un fossé profond creusait le sol de sa coupure nette dont les parois rocheuses disparaissaient sous les herbes folles et les arbustes épineux.

Mitaize descendit avec précaution, puis remonta bravement, non sans peine ; mais quand elle eut atteint l'autre bord et qu'elle vit le sol tout couvert de roches éboulées, de pierres moussues entassées comme un mur devant eux, elle se laissa tomber sur un quartier de roche et se mit à pleurer.

— Je ne pourrai jamais passer là dedans, dit-elle.

— Alors, retournons, Mitaize, veux-tu?...

Elle secoua la tête négativement et essuya ses yeux.

— Pour cela, non; mais il faut que je me repose ou bien je ne pourrai pas aller plus loin, et je ne voudrais pas manquer le train.

En ce moment, par delà la forêt silencieuse, un coup de sifflet aigu résonna, que répétèrent deux ou trois échos, et le roulement sourd d'un train en marche monta de la plaine.

— Oh! nous ne pouvons plus arriver, quel ennui ! fit-elle; nous voici forcés de ne prendre que le train suivant.

— Bah! fit Daniel, ravi de sentir du temps devant eux, cela nous permettra de déjeuner; j'ai faim, tu sais, Mitaize, et il faut ouvrir ton panier.

Hélas! les provisions emportées se réduisaient à deux tablettes de chocolat et quelques pastilles; et Daniel fit la grimace devant ce déjeuner de poupées.

— Je meurs de soif, dit-il; si nous cueillions quelques mûres? cela vaudrait mieux que rien.

— Cueilles-en si tu veux, répondit-elle, moi, je n'en puis plus.

Mais, au bout de cinq minutes, la petite, restée seule, fut prise de terreur à l'idée que Daniel pouvait partir sans elle et elle se jeta dans le taillis en l'appelant de toutes ses forces.

— Eh bien! quoi? me voici, dit-il en reparaissant près de là; qu'est-ce qui te prend, de crier si fort?

Elle baissa la tête, confuse et ne répondit pas.

— Sais tu que tu es jolie, fit-il en la regardant du haut en bas; tu as l'air d'une mendiante, ma chère, ta robe est en loques, ton chapeau est horriblement déformé.

Et toi, dit-elle très froissée, ton pantalon est déchiré aux genoux; si tu crois être correct, tu te trompes beaucoup.

— Marchons, n'est-ce pas? il faut absolument nous presser.

Elle avait repris son air accoutumé, et, tous



Mitaize se laissa tomber sur un quartier de roche.

deux s'engagèrent à travers les pierres amoncelées où, çà et là, des myrtilliers avaient pris racine; ils buttaient contre des souches, se heurtaient à des quartiers de roche trop hauts pour être franchis et qu'ils devaient contourner; les obstacles semblaient s'accumuler comme à plaisir pour leur barrer le passage; puis les arbres s'écartèrent et, dans l'espace libre où les hautes tiges des digitales se balançaient

au vent, une sorte d'autel carré se dressa.

— Tu vois, c'est le camp romain, fit Daniel, il m'avait bien semblé reconnaître les alentours; vois-tu, Mitaize, ici on a fait des fouilles; à droite, où il y a cette longue pierre creusée, il paraît que c'est le cercueil d'un chef et l'on a trouvé là dedans toute sorte de choses curieuses. Viens voir, là, par terre, il y a des pierres sculptées, une tête d'homme, on croirait qu'il nous regarde.

Mitaize s'était curieusement avancée, mais, à la vue du bas-relief, en partie enfoui dans la mousse et d'où une tête de grandeur naturelle émergeait seule, fixant sur eux ses yeux de pierre, elle poussa un cri de terreur et s'élança en avant.

Heureusement, au delà du front du camp, la pente, très raide, n'avait plus de roches, et Daniel se mit à la poursuite de sa sœur. Elle courait affolée, ne sentant plus sa fatigue; tant qu'on fut sous la futaie, tout alla bien, mais quand il fallut traverser le taillis, dont la large bordure enserrait le bois, les difficultés recommencèrent et la toilette de Mitaize subit encore plus d'un accroc fâcheux.

Enfin, lasse à mourir, la petite fille s'arrêta, et les deux fuyards regardèrent autour d'eux. Des arbres, partout des arbres, des sapins qui couvraient les pentes de leurs hautes colonnades toujours pareilles; plus de trace de sentier...

— Qu'allons-nous faire? demanda-t-elle, presque timidement.

— Que veux-tu que nous fassions? répondit-il avec mauvaise humeur, trouver un chemin qui nous conduise quelque part, après nous verrons. Tiens, il y a une fumée, à gauche,... la vois-tu? allons de ce côté, peut-être y a-t-il des bûcherons auxquels nous pourrons demander la route...

Il n'osa pas ajouter... la route des Molières, mais il comptait bien, à présent que sa sœur pouvait toucher du doigt la folie de son entreprise, qu'elle ne ferait plus d'objection, le moment venu.

A grand'peine on parvint à l'endroit où le feu était allumé; c'étaient en effet des bûcherons qui, à l'abri d'une roche, venaient de préparer leur repas; un chariot dételé reposait à terre sa longue limonière, deux bœufs encore jouxtés ruminaient, le nez dans leur provende, et les hommes, assis sur des troncs abattus, mangeaient, puisant à même, chacun avec sa cuiller, dans la marmite de terre.

L'un d'entre eux avait aperçu les enfants :

— Parions que vous n'avez pas trouvé la fontaine? leur dit-il d'un air entendu, les gens de la ville qui viennent par ici n'en font pas d'autre et, quand il fait chaud, rester sur sa soif n'est pas amusant. Si le cœur vous en dit, ma petite demoiselle, vous pouvez vous rafraîchir à la cruche.

Mitaize prit une mine dégoûtée et regarda son frère, mais celui-ci, qui avait encore plus faim que soif, ne la laissa pas répondre; il prit la parole le premier.

— Si vous vouliez nous vendre un morceau de pain, dit-il, vous nous rendriez grand service.

Le plus âgé des bûcherons était déjà debout; il tirait d'un sac de toile une grosse miche de pain noir à peine entamée et en coupait deux larges tranches.

— Vendre, non, dit-il, mais donner, oui. Ça ne se refuse pas du pain. Et il ajouta : Je vois ce que c'est, vos parents sont quelque part là-haut, vous avez voulu marcher en avant et vous vous êtes perdus.

Dany n'osait pas répondre, mais Mitaize s'écria très vite.

— Mais nous devons les rejoindre à la gare de Saint-Michel, et nous y arriverons en même temps qu'eux, si vous voulez bien nous indiquer le chemin à suivre.

— La gare est encore loin d'ici, ma petite demoiselle, et vous avez l'air bien fatiguée, dit-il en hochant la tête.

Elle se redressa en s'efforçant de sourire :

— J'irai très bien jusque-là, je vous assure.

— En ce cas, vous n'avez qu'à couper à gauche, sous bois. Par là, tenez..., ne vous inquiétez pas des sentiers et descendez toujours jusqu'à la lisière, de là, vous verrez le village droit devant vous. Pourtant, croyez-moi, reposez-vous un moment, un de nous ira à la recherche de vos parents qui sont peut-être inquiets.

— Non, fit Daniel, c'est inutile, vous ne les trouveriez pas et nous vous remercions beaucoup; puisque vous le permettez, nous allons rester là un instant, ma sœur a besoin de repos et moi aussi.

Le vieux bûcheron jeta sur le sol une brassée de branches de sapin et fit signe aux enfants de prendre place sur ce siège improvisé.

Mitaize s'y laissa glisser avec un soupir de soulagement et Dany, plus perplexe que jamais, s'y étendit auprès d'elle. Lorsqu'il avait abordé les bûcherons, son premier mouvement avait été de se nommer et de prier l'un d'eux de les reconduire aux Molières, puis il s'était décidé à attendre une occasion de parler, et maintenant il n'osait plus. Son caractère assez mou se refusait à toute initiative et, puisqu'il avait suivi sa sœur, autant valait continuer jusqu'à ce qu'elle s'avouât incapable d'aller plus loin.

P. F.

(*A suivre.*)

Les enfants de troupe.



Le gymnase à l'École d'enfants de troupe de Rambouillet (Cliché Jules David).

Sous l'ancien régime, les soldats étaient autorisés à se marier, et un grand nombre de femmes accompagnaient l'armée. Dans les régiments naissaient des enfants que les parents avaient grand'peine à élever, le roi ne faisant absolument rien en faveur des familles militaires : la maigre solde du père devait subvenir à tous les frais. Aussi les enfants de soldats étaient-ils appelés de bonne heure à gagner leur vie, et beaucoup d'entre eux devenaient « valets » ou « goujats ».

On appelait ainsi alors des jeunes gens qui, sans être enrôlés dans l'armée régulière, suivaient les troupes pour apprendre le métier des armes et que nourrissait la charité des gens de guerre auxquels ils rendaient des services en faisant leurs corvées, au même titre probablement que les mousses de nos jours qui sont, en quelque sorte, à bord, les serviteurs des matelots.

L'armée se mettait-elle en campagne, femmes et enfants partaient avec elle, se blottissant tant bien que mal dans de pauvres charrettes. On voit, dans beaucoup de tableaux ou estampes du temps de Louis XV, des enfants de sept à dix ans jouant, à la halte, avec les soldats. Comme le dit M. le capitaine Mader, auquel nous empruntons ces détails[1], ces enfants ne peuvent guère être que des enfants de soldats.

La situation de ces petits malheureux était donc fort triste. Condamnés à une existence nomade, vivant dans un milieu peu recommandable, réduits, sinon à la mendicité, du moins à la servilité, ayant sous les yeux plus de mauvais exemples que de bons, ils ne pouvaient espérer sortir de leur humble condition. Ils devenaient la plupart du temps musiciens, fifres ou tambours. « A toutes les phases de notre histoire, nous retrouvons sur le champ de bataille et un peu partout les petits tambours, ces enfants de soldats, ces enfants, quelquefois maraudeurs et indisciplinés, mais toujours insouciants et braves devant l'ennemi. »

Vers 1767, un officier de cavalerie, le chevalier de Pawlet, conçut le projet, ainsi qu'il l'expose lui-même dans un mémoire, « de tirer des hôpitaux de Paris 700 jeunes orphelins ou autres enfants d'indigents amoncelés dans ces lieux-là par la misère et dans la misère, de les rassembler dans une caserne pour les élever sous une forme militaire en leur faisant apprendre différents métiers en raison de leur

1. *Les Écoles d'enfants de troupe*. 1 vol. in-8, Paris, 1894 (Henri Charles-Lavauzelle)

plus ou moins de dispositions, surtout les plus intéressants pour des soldats. » On voit, d'après ce programme, que le philanthrope Pawlet se proposait de préparer de bonnes recrues à l'armée, mais non d'instruire les enfants de troupe. Mais l'institution qu'il rêvait de créer appela l'attention sur ces pauvres petits. Il ouvrit en 1772, à la barrière de Sèvres, un établissement destiné à recevoir les fils de militaires morts ou blessés au service, et sa généreuse initiative inspira au duc de Liancourt l'idée de fonder une école d'enfants de troupe.

La Révolution bouleversa ces tentatives. Au commencement de ce siècle, on en revint au système ancien, en le réglementant : on laissa les enfants de troupe dans les régiments, en les plaçant sous la surveillance directe d'un officier, secondé par des sous-officiers et caporaux. Ce personnel devait leur enseigner à lire, à écrire, à calculer, leur donner en outre l'instruction militaire, leur faire faire des exercices physiques, tels que la natation, surveiller leur instruction morale et leur faire apprendre un art ou un métier utile aux armées. C'est ainsi que les uns étaient mis en apprentissage chez les maîtres-ouvriers, pour devenir tailleurs, bottiers ou bourreliers, tandis que les autres prenaient part aux leçons des élèves-tambours ou des élèves-clairons.

Mais, comme on le voit, il semblait qu'on cherchât à les maintenir dans la condition humble dont ils étaient sortis. Peu à peu cependant les chefs de corps encouragèrent les efforts de ceux qui montraient des dispositions particulières. Ceux qui obtenaient des bourses dans les lycées étaient admis à en suivre les cours : toutes facilités leur étaient offertes à cet égard. Aussi n'est-il pas tout à fait juste de dire, comme le capitaine Mader, que, jusqu'en 1884, l'enfant de troupe était fatalement condamné à ne devenir qu'un tambour ou un ouvrier dans les régiments.

Toutefois il est bien certain que cette date de 1884 marque le début d'une ère nouvelle. C'est l'époque de la création des Écoles militaires préparatoires et de l'Orphelinat de la Boissière, établissement dû à la munificence du commandant Hériot, digne imitateur, à un siècle de distance, des Pawlet et des Liancourt.

Aux termes de la loi du 19 juillet 1884, les fils de militaires peuvent être, sous certaines conditions, admis dans l'armée et classés enfants de troupe. Ils restent jusqu'à treize ans dans leurs familles, celles-ci recevant une petite pension pour les élever (de 100 à 180 francs par an). Mais, de treize à dix-huit ans, ils sont versés dans les écoles, lesquelles sont au nombre de six, savoir : à Rambouillet, à Montreuil-sur-Mer, à Saint-Hippolyte-du-Fort et aux Andelys, pour l'infanterie ; à Autun, pour la cavalerie ; à Billom, pour l'artillerie et le génie.

A dix-huit ans, l'élève doit contracter un engagement de cinq ans, faute de quoi il est rendu à ses parents, et ceux-ci sont alors tenus de rembourser à l'État la moitié des frais d'entretien que leur fils lui a coûtés.

Ces établissements fonctionnent depuis une dizaine d'années, et déjà ils ont rendu de grands services à l'armée en lui fournissant des sujets instruits capables de faire; pour la plupart, sinon des officiers, du moins de bons sous-officiers. Sans posséder encore les éléments d'une statistique complète, on peut évaluer la proportion des sergents et des maréchaux des logis à un tiers des engagés ; un autre tiers reçoit les galons de caporal ou de brigadier ; le dernier tiers se compose de simples soldats (musiciens, ouvriers, prévôts d'armes, moniteurs de gymnastique, etc.).. Mais on peut admettre que beaucoup de ces simples soldats et de ces caporaux sont destinés à devenir sous-officiers par la suite.

Quant à ceux qui ont de plus hautes ambitions, libre à eux de quitter l'école : ils n'ont qu'à obtenir une bourse dans un établissement quelconque d'instruction, lycée ou collège, et ils sont immédiatement rayés des contrôles.

Les cours sont professés, dans les Écoles d'enfants de troupe, soit par des officiers, soit par des instituteurs civils. Les études sont à peu près celles de l'enseignement primaire ou de l'enseignement secondaire moderne. Le dessin de paysage et la musique vocale figurent au programme. On y joint la musique instrumentale. La plupart des écoles ont une fanfare, et c'est un spectacle amusant de voir tel de ces bambins porter un instrument presque aussi grand que lui et marcher gravement, les joues enflées, comme la grenouille lorsqu'elle cherchait à se faire aussi grosse que le bœuf.

« Si la musique a une importance réelle dans les régiments, dit le capitaine Mader, à plus forte raison est-elle pour les enfants un stimulant dans les marches, dans les exercices ; elle rehausse l'éclat des revues et constitue toujours pour les élèves une distraction et un délassement.

« Elle augmente enfin l'intérêt et l'attraction des fêtes annuelles qui, à l'exemple du régiment, sont données dans plusieurs écoles. Dans ces cérémonies, les enfants exécutent les exercices les plus variés en présence d'un public toujours nombreux ; ils montrent leur adresse et leur vigueur et ils excitent souvent l'admiration par la souplesse et l'agilité dont ils font preuve et par la régularité dans les mouvements. »

En effet, les exercices physiques se font, dans les diverses écoles militaires d'infanterie, avec une rare perfection : boxe, canne, gymnastique, escrime, sont l'objet des soins les plus attentifs. La danse, bien que réglementairement elle fasse partie des arts d'agréments enseignés, est naturellement plus négligée. Quant à la vélocipédie et aux sports, en honneur dans la jeunesse civile, ils n'ont pas encore acquis droit de cité dans les Écoles d'enfants de troupe, mais nul doute qu'on ne finisse par y venir un jour ou l'autre.



Exercices de canne (Cliché Jules David).

Il est malheureusement un point qui laisse à désirer. Le budget de ces écoles est maigrement doté, et les frais d'instruction proprement dits l'absorbent complètement. Aussi n'a-t-on pu constituer des bibliothèques abondamment pourvues d'ouvrages dont la lecture soit saine. Obligé de renoncer à des acquisitions coûteuses, on a fait appel aux bonnes volontés individuelles. Des donateurs bien intentionnés ont fait cadeau aux écoles des livres qu'ils ne tenaient pas à garder. Ils les ont envoyés sans y regarder d'assez près quelquefois, et sans se demander si c'était bien ce qui convenait à des enfants de condition médiocre. Trop heureux de donner à cette jeunesse quelque chose qui pût l'intéresser, qui parlât à son imagination, qui variât l'objet de ses réflexions, qui étendît le champ de ses connaissances, qui satisfît la curiosité de son esprit, on a accepté avec reconnaissance tout ce qu'on recevait et on l'a presque indistinctement donné en pâture à ces jeunes gens, sans songer qu'il y avait là dedans bien des ouvrages qui n'étaient guère à leur portée.

De plus, les livres, à force d'être lus, sont abîmés, déchirés : ils finissent par s'user ou se perdre. Les écoles ne peuvent pas toujours recourir à la générosité de leurs donateurs habituels. Aussi les bibliothèques deviennent-elles de plus en plus pauvres.

C'est pourquoi j'ai songé à m'adresser aux lecteurs du *Petit Français illustré*. Si vous avez des livres amusants ou instructifs dont vous vouliez faire profiter les fils des soldats, vos futurs camarades de régiment, vos futurs compagnons de chambrée, faites-en un ballot que vous enverrez aux écoles dont j'ai donné la liste.

Ces livres seront les bienvenus, j'en suis certain, et on vous remerciera d'avoir songé à de bons petits Français qui aiment leur pays, qui ne rêvent que de le défendre, de le venger, et qui ont pris, comme ceux de Montreuil, cette jolie devise : « *Sus tout qu'on nous attende !* » E. M.

Chrysëis au désert *(Suite)*[1].

Malgré toutes les protestations de ses alliés, le colonel refusa de s'arrêter plus longtemps, et reprit tristement, dès le petit jour, le chemin qu'il avait suivi la veille avec tant d'espoir.

Tidi-lhou, fils des dieux, était incapable de lui proposer de l'accompagner, ne se tenant plus sur ses jambes; mais il pleura comme un veau en le voyant partir. Cependant, comme il restait encore des victuailles, le festin ne fut pas interrompu par le départ des Français, et reprit de plus belle après, tant qu'il resta un os de poulet, une queue de mouton et une calebasse d'eau-de-vie.

Le colonel avait donc fait fausse route. L'autre détachement avait-il été plus heureux?

On s'en doute, puisque Paul Rozel avait relevé la trace du nord, la seule bonne, et qu'il s'y était tenu. La double direction des vestiges, qui avait trompé M. Verduron, tenait à la visite qu'avait reçue Sidi-el-Hadj, la veille : la trace du sud, qui se confondait plus loin avec d'autres, était celle des Touareg qui avaient averti le cheik.

A l'aube donc, les deux détachements s'étaient séparés, et Paul avait dit à son chef :

— Mon colonel, je vais faire chou-blanc, pour sûr : c'est à vous que le succès est dû. Aussi, soyez tranquille, dès que je serai sûr que je me trompe, j'aurai vite fait de rebrousser chemin et de vous rejoindre.

Chryséis retrouvera-t-elle son cotillon?

Tout ébranlé qu'il fût dans sa confiance, Paul Rozel voulut faire les choses consciencieusement. Jubier et Gobain l'accompagnaient, et, à l'envi, relevaient les traces. Cela dura ainsi une demi-journée, dans des sables fins qui brûlaient les pieds des hommes, les fatiguaient, et décourageaient le jeune officier, presque persuadé maintenant, tant Lucien s'était moqué de la trace du nord, qu'il faisait, comme il disait, de la bouillie pour les chats.

Tout à coup, aux sables fins, succéda le gneiss, comme l'avait fort bien reconnu Chryséis, et les traces cessèrent complètement.

— Envolé, le gourbi! fit Jubier.

— Deux sous de récompense à qui le retrouvera! ajouta Gobain.

— Ça fait encore un objet perdu, quoi!... ce qu'il en pleut dans ce pays-ci!... Mon lieutenant?

— Qu'y a-t-il, sergent?

— Sans vous commander, est-ce que je pourrais m'astiquer de vous demander ce qu'ils vont chercher, ceux que nous courons après? Il n'y a rien que le vrai désert de tous les côtés à partir d'ici : ils ont donc bien besoin de se sauver, qu'ils se carapatent dans un pays pareil?...

La réflexion frappa Paul Rozel, déjà presque résolu à rebrousser chemin, tant l'odeur de la poudre l'attirait dans le sud.

— Vous avez peut-être raison, sergent, dit-il. Déployons-nous en éventail et avançons encore.

Bien leur en prit. Cent pas plus loin, Gobain suffoqué de joie, ramassait une boucle d'oreille et disait à son officier :

— Ah! mon lieutenant, ça pousse-t-il dans le sable, ces brimborions-là?... on ne l'a pas perdue, que je vous dis, on l'a jetée exprès!...

Et l'on avança... et l'on trouva la seconde boucle d'oreille.

Puis ce fut un lambeau d'étoffe, qui suggéra aux sergents la même idée qu'à Merced :

— Tiens! v'la qu'on joue au Petit Poucet!

Puis on trouva un fragment de mouchoir marqué C. V., et l'on ne douta plus. Mais Jubier ne se tint pas de dire tout bas à Gobain :

— Mon vieux, j'ai idée que nous allons retrouver mademoiselle dans une fichue toilette!...

Excités par l'espoir du succès, les soldats, qui savaient maintenant que l'on était sur les traces de « mademoiselle », allaient devant eux sans demander de repos, sans songer à leurs fatigues, riant entre eux de la déconvenue certaine de leurs camarades, se faisant une fête de ramener la fillette à leur chef. Car elle vivait, elle espérait, elle appelait à son secours : chaque indice le criait bien haut.

Un peu plus loin, c'était une courte mèche de cheveux blonds, arrachés plus que coupés. Très ému, Paul Rozel les serra pieusement dans son portefeuille pour les remettre au colonel en murmurant :

— Ah! si son père était là!...

Et les jeunes officiers, qui, peu de temps auparavant, s'étaient tant amusés de l'arrivée et de l'extravagance de Chryséis, se sentaient à présent tout impressionnés en présence de ces lambeaux, muets témoignages des souffrances de la captive, pressants appels à leur dévoûment, à leur courage.

Quelques pas plus loin, Jubier et Gobain, qui marchaient en avant, s'arrêtèrent ahuris :

— Mon lieutenant!...

— Qu'y a-t-il?...

— V'là qu'ils sont noirs, maintenant, les cheveux de notre demoiselle!... Est-ce que nous

1. Voir le n° 365 du *Petit Français illustré*, p. 141.

serions comme qui dirait les pompiers d'escorte du coiffeur de la tribu?...

Paul regardait avec une stupéfaction égale les cheveux de Merced.

— Ou bien, insinua Gobain, si ça serait qu'elle aurait bruni? il fait si chaud, dans ce pays-ci!

Paul haussa les épaules en souriant :

— Je crois plutôt, sergent, que nous ferons d'une pierre deux coups, et que nous en délivrerons deux pour une. La pauvre petite aura trouvé une compagne de captivité; ce n'est malheureusement pas rare chez ceux que nous poursuivons.

— Ah! si c'est comme cela! murmura le sergent convaincu. Alors, mon lieutenant, que nous serions par supposition des chiens de Terre-Neuve, et que nous mériterions la médaille de sauvetage ou le prix de M. de Montyon?

— Précisément, mon ami... Bon, une médaille maintenant! c'est ce que vous réclamiez...



Paul regardait avec stupéfaction les cheveux de Merced.

Après les médailles et la chaînette, il y eut une interruption dans les petites bouées. La nuit tombait d'ailleurs, il fallut s'arrêter. Le lendemain, à quelque distance, on commença par trouver un tesson.

— Les voilà qui cassent la vaisselle, déclara Jubier enchanté. J'ai toujours pensé que notre demoiselle était plutôt capable de cela que de la disposer artistement sur une table. . . . . .

Et la marche en avant continuait, infatigable, ardente; les soldats, bien approvisionnés, soutenus par l'espoir du succès, gagnaient, sans s'en douter, à chaque heure du terrain. Le troisième jour, on trouva les restes du campement : des moutons morts de soif près d'un feu éteint.

— Diable! dit Paul, cela se gâte : ils n'ont plus d'eau. Ils n'iront peut-être pas bien loin, mais qui sait si cela ne sera pas trop loin encore pour celle que nous cherchons?...

Désormais plus de débris, ou à peine sur la route du nord, mais de distance en distance un mouton ou des agneaux morts. Puis deux lévriers tués à coups de fusils...

— Cela va mal, cela va mal, disait Paul. Toutes ces bêtes sont mortes depuis longtemps : de combien sont-ils en avance sur nous?

Et il craignait, sans oser le dire, de trouver au milieu de ces épaves mortes le corps déjà roidi de la petite fille aux cheveux blonds qu'il venait chercher si loin.

La troupe partageait son angoisse : arriver trop tard après avoir été si près!... non, Dieu ne le permettrait pas... Enfin on trouva les chameaux éventrés dont la poche de réserve avait fourni la dernière goutte d'eau aux Touareg.

—Victoire! cria Paul, ils palpitent encore. Un effort, camarades! nous les tenons... et elles sont vivantes; tenez!

Et sur le sable brûlant, à côté des chameaux morts, il ramassait joyeux deux mèches de cheveux nouées ensemble.

— En avant! mes amis, en avant!

Et Jubier, remontant son sac d'un tour d'épaule :

— J'ai idée que je vais lui rendre son cotillon, pour lors, et qu'elle n'en sera peut-être pas fâchée.

Tidi-hou passe définitivement au rang des dieux.

« En cyprès noirs, changez les myrtes d'hyménée... »

O Rosita!... triste retour des choses humaines : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse;

tant s'engouffrent les queues de mouton dans un estomac élastique qu'à la fin il se rompt; tant va le gosier, si cuirassé qu'il soit, à l'eau-de-vie, qu'un jour vient où il se consume... Mais à quoi bon continuer cette fatale litanie? Qu'il suffise de savoir qu'une indigestion horrible, surhumaine, convulsionnait, à la suite de ses fraternelles agapes, Tidi-hou, fils des dieux, au milieu des lamentations de son peuple consterné.

Il se roulait littéralement sur le sol, malgré les tasses de thé, sucrées au miel sauvage, que Rosita lui préparait sans relâche et qu'il trouvait bien fades; ses fils l'entouraient, à la fois émus et surpris, ne trouvant pas logique qu'un excès de victuailles eût pu l'affaiblir à ce point.


La main de Tidi-hou pendait inerte sur la natte qui lui servait de lit.

Les sorciers avaient, d'autorité, envahi la case; ils brûlaient force plumes de poulets sur un réchaud d'or ciselé devant les fétiches du logis, afin d'obtenir la guérison du malade; l'air devenait irrespirable, mais le mieux ne se prononçait pas, au contraire. Entre deux hoquets, Tidi-hou se tourna vers Rosita en balbutiant :

— Musique!... Sorcière du pays des blancs, musique!...

La pauvre reine, les yeux remplis de larmes, décrocha la guitare d'une main tremblante, et le fils des dieux fit signe que c'était bien cela qu'il voulait.

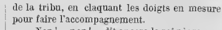
Elle essaya quelques accords...

— Non!... non! balbutia Tidi-hou.

Elle s'approcha tout près de lui :

— Que veux-tu? lui demanda-t-elle... que veux-tu?...

Un des négrillons entonna le chant de guerre


de la tribu, en claquant les doigts en mesure pour faire l'accompagnement.

— Non!... non!... dit encore le roi nègre.

— Il était un petit navire? chantonna la reine qui avait plutôt envie de pleurer, en voyant son mari dans un si triste état, quoique l'idée d'une issue fatale ne se fût pas encore présentée à son esprit.

— Non!... non!... mironton... mirontaine.

— Malborough! murmura Rosita d'une voix qu'étranglait à la fois l'émotion, et l'asphyxiante fumée des plumes de poulets qui se consumaient sans relâche aux psalmodies incessantes des sorciers.

La reine se mit à chanter, Tidi-hou était tout oreilles, malgré ses souffrances, et ses tremblements nerveux suivaient presque la mesure, tandis que ses yeux convulsés se tournaient vers la sorcière blanche avec une sorte d'extase.

— Elle vit venir son page,
Mironton, ton ton, mirontaine
Elle vit venir son page
Tout de noir habillé...

Le pauvre monarque eut une syncope dont la reine, les sorciers et les négrillons eurent grand'peine à le tirer.

— Encore!... dit-il en reprenant ses sens. L'héritier du trône crut que c'était de l'eau-de-vie qu'il demandait et courut en chercher, mais Tidi-hou détourna la tête avec un tel dégoût, que, pour faire disparaître avec une attention toute filiale le corps du délit, les négrillons se le partagèrent séance tenante.

Ce refus avait consterné les sorciers, qui, à partir de ce moment, n'augurèrent plus rien de bon de l'état du malade.

— Mironton... mirontaine..., balbutia le moribond.

Le cœur serré, quoiqu'elle fût encore sans inquiétude, Rosita reprit la chanson; Tidi-hou dodelinait de la tête comme un vieux chat mélomane, et semblait regarder dans le vague la belle dame blanche sur sa tour et le page tout de noir habillé.

— Quittez vos habits roses
Mironton, ton ton, mirontaine,
Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés...

La main de Tidi-hou, fils des dieux, pendait inerte sur la natte qui lui servait de lit.

G. M.

(*A suivre.*)

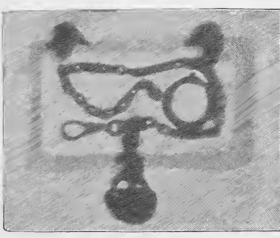
La photographie de l'invisible.

Il n'y a guère plus de six semaines, un fait extraordinaire mettait en rumeur le monde savant. Un professeur allemand, le docteur Roentgen, de Würtzbourg, venait, après de longues recherches, d'obtenir un cliché photographique d'une espèce toute particulière.

Squelette d'une main, photographié à travers la peau, les chairs et les muscles.

Ce cliché représente le squelette d'une main humaine, vivante, squelette que l'appareil photographique a été saisir à travers les muscles, la chair et la peau, et dont il a fixé l'image.

Pour cela, l'opérateur a éclairé l'objet (c'est-à-dire, dans ce cas particulier, la main d'un homme vivant) à l'aide de rayons que les savants appellent, jusqu'à nouvel ordre, « rayons X », et qui proviennent du passage d'un courant électrique dans un tube de verre où l'on a d'abord fait le vide. Ces rayons, dont on ignore encore la vraie nature, traversent la peau, la chair, les muscles, le bois, le carton, comme les rayons du soleil traversent le verre. En d'autres termes, des corps opaques, comme le bois, le carton, la peau, la chair, les muscles, sont transparents pour ces rayons qui n'ont sans doute pas encore dit leur dernier mot.



Une chaîne de montre photographiée à travers les parois du coffret qui la contenait.

Et, de même que l'on peut, à la lumière du soleil, photographier un objet placé derrière une vitre, il est désormais possible, à la lumière de ces rayons encore mal connus, d'atteindre, pour en fixer l'image, un objet placé derrière un corps opaque, et soustrait par conséquent à l'action de la lumière ordinaire. — On remarquera, dans le cliché ci-contre représentant le squelette d'une main vivante, que le métal de la bague s'est comporté non comme les muscles et la peau, mais comme les os eux-mêmes, c'est-à-dire est resté opaque aux rayons X.

Depuis, dans tous les laboratoires de physique du monde, on s'escrime à répéter, à varier la surprenante expérience imaginée par le professeur Roentgen. On photographie des serrures à travers des portes closes, des boussoles ou des montres enfermées dans des écrins ou dans des boîtes. Enfin, chose plus intéressante encore, on cherche à appliquer la nouvelle découverte à l'étude des maladies, fractures, blessures du système osseux. On a pu déjà, paraît-il, redresser un pied déformé, après avoir pris une image du squelette de ce pied.

Enfants qui nous lisez aujourd'hui et à qui la vie réserve des années nombreuses, de quelles étranges merveilles, de quels prodiges inattendus vous serez un jour les témoins!

H. B.

Variétés.

Le passeport d'un chien. — Le nommé Owney, « chien de la poste des États-Unis d'Amérique », possédait, avant sa mise à la retraite, un passeport qui lui avait été délivré en bonne et due forme par le consul américain au Japon. Voici quelques passages de ce document : « Ce passeport est délivré au chien Owney afin qu'il puisse voyager à l'intérieur. Le chien est invité à se conduire d'une manière convenable et conciliante envers les autorités et le peuple du Japon... Il est prié d'observer l'avis ci-dessous :

« Le porteur, en voyageant à l'intérieur, doit obéir à tous les règlements locaux. Il ne lui sera pas permis de se livrer au commerce, de conclure des contrats, de louer des maisons ou de résider à l'intérieur du pays. Il ne lui sera pas permis de faire usage d'armes à feu ni de chasser en dehors des concessions. Il lui est interdit d'aller à cheval voir les incendies, et de négliger de payer les péages et sa place à bord des bacs à vapeur. »

Inutile d'ajouter qu'Owney s'est scrupuleusement conformé à la plupart de ces prescriptions.

*
* *

Herbiers anciens. — La durée de la conservation des herbiers dépend de l'habileté et des précautions apportées dans la préparation des plantes, et un peu aussi de la constitution et du choix des végétaux. On cite un certain nombre de collections qui datent d'une époque assez lointaine. Tels sont :

A Bâle, l'herbier de Gaspar Bauhin, botaniste, mort en 1582 ;

A Paris, à la bibliothèque du Jardin des Plantes, dans les nouveaux bâtiments : l'herbier de Tournefort, mort en 1708 ; celui de Vaillant, mort en 1722 ; celui de Michaux, mort en 1802 ;

A Londres, au Musée britannique :

Celui de Wray, mort en 1705 ; celui de Kaempfer, mort en 1710.

*
* *

Le café de boutons. — On avait cru jusqu'à présent que le corozzo ou ivoire végétal ne servait qu'à faire des boutons ; or il paraît qu'il a d'autres propriétés. La manipulation du corozzo donne, en déchet, une poudre blanche qui, torréfiée, possède un arome comparable au meilleur « Bourbon » ou « Java ». Des commerçants peu scrupuleux s'en serviraient, paraît-il, pour opérer des mélanges réputés. Nos pères n'auraient pas trouvé cela, le café de boutons de culottes !

*
* *

Fausses nouvelles (par notre câble spécial). — Le savant ingénieur Pierre Raplâtre vient de découvrir au Texas une très importante mine de papier mâché. Il y aurait, paraît-il, dans ce gisement, de quoi faire des boulettes pendant plusieurs siècles. Nul doute, par conséquent, que cette mine ne soit bientôt florissante.

*
* *

A l'École. — Le Maître : — Voici un morceau de fer. Pour en faire une barre comment s'y prend-on ?

L'Élève. — ???

Un camarade complaisant souffle :

— On le passe au laminoir.

L'Élève, qui a mal entendu :

— On lui passe un habit noir.

*
* *

Centre de gravité. — Qu'est-ce qu'il a donc Gustave, à marcher de côté comme ça ?

— C'est bien simple. Il faisait sa raie au milieu depuis sept ans et son équilibre a été rompu depuis huit jours qu'il la fait sur le côté.

REPONSES A CHERCHER

Les inventions. — De quels genres de voitures attribue-t-on l'invention à Pascal ?

*
* *

Étymologie. — Que signifie l'expression « Monter sur ses grands chevaux ? » Quelle en est l'origine ?

*
* *

Charade. — Je vous rends de très grands services, et cependant vous me tournez le dos : dites ce que je suis ?

Rébus.

L'oisiveté $\frac{\text{vent}}{\text{N nous N}}$ O mal.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 365.

I. Question littéraire.

Sedaine (Michel-Jean), auteur dramatique, né à Paris (1719-1797), était fils d'un architecte pauvre. Ayant perdu de bonne heure ses parents, il se fit tailleur de pierres pour vivre ; mais il lisait et étudiait tout en faisant ce métier, et bientôt il le quitta pour se livrer aux lettres et travailler pour le théâtre. Il a écrit des comédies, des livrets d'opéra-comique, d'opéra, des pièces de vers. Il fut reçu à l'Académie française en 1786. Ses deux meilleures comédies, restées d'ailleurs au répertoire du Théâtre-Français, sont : *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*.

II. Question géographique.

La Floride est une presqu'île de l'Amérique du Nord et l'un des États de l'Union, entre le Golfe du Mexique, l'Atlantique, l'État d'Alabama et la Géorgie. Son nom lui vient de ce qu'elle fut découverte par l'Espagnol, Ponce de Léon, en 1513, le jour des Rameaux (en espagnol, *Pascua Florida*, *Pâques fleuries*).

III. Étymologie.

La justice se rendait autrefois en latin, et les mots *debotat* et *debotavit*, d'où est venu *débouté*, revenaient fréquemment dans les protocoles.

L'ordonnance de Villers-Cotterets, due à François Ier, prescrivit que, dorénavant, tous les arrêts judiciaires seraient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties « en langage maternel françois ».

Cette célèbre ordonnance excita le mécontentement des gens de robe dont elle bouleversait les usages. Ils crurent la ridiculiser en disant qu'elle était venue « à propos de bottes », et c'est alors que fut mise en vogue cette expression, employée pour désigner une chose faite ou dite hors de propos et sans motif raisonnable.

IV. Calembredaine.

C'est l'Escaut, puisque l'*Escaut griffe !*

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 367. 10 centimes. 7 mars 1896.

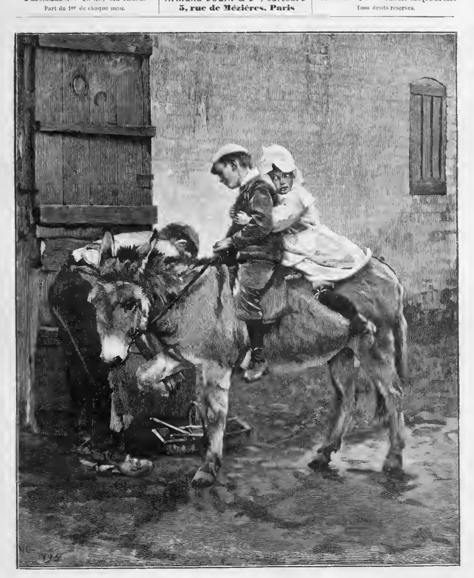
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



La promenade interrompue

Chryséis au désert *(Suite)*[1].

La fumée des plumes de poules avait envahi toute la case, où l'on ne se voyait plus que comme dans un nuage, et l'on entendait, au dehors, dans la brousse, jacasser au soleil les perroquets jaseurs...

— Mironton... mirontaine... encore!.. soupira la voix du roi qui s'éteignait dans un râle.

— Monsieur de Malborough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Monsieur de Malborough est mort,
Est mort et enterré...

Tidl-hou, fils des dieux, était mort, lui aussi, et la chanson de Rosita se termina par des hurlements de douleur.

. . . .

Les funérailles du royal descendant de Toussaint Lavenette eurent lieu le surlendemain avec tout le cérémonial usité en pareil cas. La reine régente, les yeux en boules de loto à force de pleurer, à moitié pâmée de désespoir, édifia tous ses sujets par ses crises de nerfs; le bûcher éleva bien haut ses flammes rouges et sa fumée blanche, les oiseaux s'enfuirent à tire-d'aile du bouquet de bananiers, les tamtams et les trompettes, tout ce qui avait servi à l'apothéose du colonel, vint rehausser la fastueuse incinération de Tidi-hou, fils des dieux. La veuve entendit cependant, avec horreur, quelques anciens murmurer contre l'abandon des saines traditions et regretter la vieille coutume qui consistait à manger ses morts, ce qui, du moins, ne laissait rien se perdre et transmettait plus sûrement les vertus des héros.

Les négrillons témoignèrent, eux aussi, du plus profond désespoir, le prince héritier se tailla les bras avec une pierre coupante en jetant des cris affreux, et la danse funèbre des douzes autres fut proportionnée à leur piété filiale. Mais les anciens disaient aussi qu'il y avait beaucoup plus d'union dans les tribus au temps regretté où le nouveau roi faisait vendre comme esclaves ou égorger sur le bûcher du défunt tous ses frères et sœurs, ce qui prévenait toutes les révolutions possibles et assurait la tranquillité du pays.

Rosita ne pût s'empêcher de frissonner, en entendant, bien malgré elle, ces profonds politiques. Qu'allait-elle devenir chez ces gens, décidément peu civilisés, maintenant que son cher époux n'y était plus?... Ces anciens, dont les discours la faisaient frémir, n'auraient qu'à ressusciter quelque usage du même genre relatif aux reines douairières ?...

Et dans l'air adouci du soir s'élevaient les flammes du bûcher qui achevaient de consumer la dépouille mortelle de Tidl-hou, fils des dieux.

Comme quoi Chriséis découvrit sa vocation et retrouva sa jupe.

Terrassés par la soif, la fatigue, la chaleur terrible du milieu du jour, les Touareg dormaient dans le sable, à côté des bêtes épuisées. Point de veilleurs, pas même les chiens pour les garder; parmi ceux-ci, quelques-uns affolés, hurlaient sans discontinuer; les autres gisaient sur le sol, pantelants, la gueule haletante, l'œil glauque, mourants. Le sommeil, qui fait oublier, planait un instant sur la tribu fugitive.

Les deux petites esclaves sommeillaient à demi dans les bras l'une de l'autre. Les pauvres enfants étaient dans un triste état : dévorées par la fièvre, elles se soutenaient à peine; les maîtres s'étaient montrés la veille plus durs que jamais, et Chryséis, qu'un soufflet d'Aouka avait renversée dans le feu, les bras cruellement brûlés, le visage noirci, était presque méconnaissable. Elle avait déliré toute la nuit, pendant que Merced éventait son front brûlant et pleurait de n'avoir pas même une goutte d'eau pour rafraîchir ses lèvres : et dans ses paroles incohérentes, la pauvre fillette mêlait le nom de son père à ceux de Genséric, d'Amilcar, d'Annibal, tous personnages parfaitement inconnus de Merced, mais que la petite Espagnole supposait être de grands savants de Paris qu'avait fréquentés sa compagne.

... Soudain une éclatante fanfare retentit : le désert frissonna tout entier aux notes joyeuses de « la casquette », les Touareg bondirent sur leurs armes, et, sans explications préalables, une fusillade enragée éclata.

— Mon père!... s'écria Chryséis, qui se trouva debout, soudain ranimée. Que Dieu nous sauve!...

. . . .

C'était, comme on le devine aisément, notre ami Paul. Il avait fait marcher ses soldats pendant l'heure de la sieste, pour essayer de surprendre les fugitifs, et cette heureuse tactique avait réussit au delà de toute espérance.

Mais il avait affaire à forte partie, et le combat n'était pas égal. Le détachement de Paul, s'il était plein d'ardeur et d'entrain, était par contre peu nombreux, et fatigué par la longue étape; les Touareg étaient de robustes et vaillants guerriers, et, quoique ayant souffert de

1. Voir le n° 366 du *Petit Français illustré*, p. 152.

la soif, ils défendaient leur peau avec une vigueur et une énergie incroyables.

Le mot d'ordre de Paul était : « Attention à la prisonnière ! » et d'un commun accord les Français dirigeaient tous leurs efforts vers un retranchement improvisé où devait se trouver Chryséis.

C'était là, en effet, dans un cercle formé par les chameaux, les bâts, les litières renversées, que Sidi-el-Hadj avait rapidement enfermé les enfants et les femmes. Mais les Touareg, qui sentaient là ce qu'ils avaient de plus cher, en défendaient héroïquement les approches. La fusillade ne s'arrêtait pas, et des slouguis, réveillés par l'attaque et par l'odeur du sang, bondissaient en avant, montrant leurs yeux flamboyants et leurs dents féroces ; ce ne serait pas chose facile que de forcer ce ring[1] improvisé.

Déjà, au milieu des femmes éplorées, Aouka se montrait vraiment reine, et Chryséis seule pouvait lui être comparée comme vaillance. La jeune femme était assise sur le meilleur des méharis, agenouillé, mais tout sellé, tout prêt à partir :

— Si nous sommes vaincus, avait dit Sidi-el-Hadj, essaie de fuir : ne t'inquiète pas de moi ; si je suis tué, tu me feras venger par les guerriers de mon frère.

C'était la chance suprême à tenter ; mais Aouka n'en voulait profiter qu'à l'extrémité dernière. Le regard altier, le visage impassible, elle était aussi tranquille qu'un jour de fête au milieu de ses femmes : elle suivait de ses yeux bleus très fiers les péripéties du combat, et ne sortait de son hautain silence que pour essayer de relever le courage de ses compagnes, qui hurlaient de terreur à chaque pas en avant que faisaient les Français.

Ceux-ci gagnaient peu à peu du terrain, et Chryséis en exultait de joie. Debout derrière sa maîtresse, un bras autour de la taille de Merced, la fillette était ressuscitée : ses yeux brillaient, ses joues se coloraient et volontiers elle eut battu des mains. Son enthousiasme juvénile ressemblait aussi peu au courage calme et un peu dédaigneux d'Aouka, que la vibrante Française à l'Orientale fataliste et digne.

L'odeur de la poudre grisait littéralement Chryséis, qui n'avait pas l'air de se douter le moins du monde qu'elle courût quelque danger.

— Ah ! Merced ! que c'est beau une bataille ! disait-elle à la petite Espagnole qui tremblait comme la feuille... Tiens !... tiens ! regarde !... les voilà qui escaladent le retranchement !.. bravo, sergent !... bravo !... Gare au cheik !... il va tirer !... Bon ! il l'a évité !...Que c'est beau, Merced ! que c'est beau !... Ah ! pour sûr, si j'en réchappe, je n'épouserai jamais qu'un officier, et je le suivrai à la guerre !...

La pauvre Merced ne l'écoutait pas : elle disait son chapelet, tressaillant à chaque sifflement des balles qui s'entrecroisaient au-dessus de leurs têtes, et toutes les *Virgen* de la Castille — et il y en a — se succédaient dans ses invocations.

Paul Rozel saisit Aouka à la gorge.

— *Santa Maria del Pilar!* Comment peux tu dire une chose pareille, Catherine !... Que j'ai peur !... Ayez pitié de nous, *Virgen del Rosario!...*

— Pauvre chérie, fit Chryséis en l'embrassant, tu n'es pas fille de militaire, toi !... c'est de famille, vois tu, ces idées-là !...

— Cela se peut... ah !... un soldat tué... là... tout près !... *Maria santissima !* j'en mourrai, pour sûr !...

Cependant les assiégeants étaient assez près pour qu'on pût distinguer leurs visages, et Chryséis cherchait des yeux, parmi les combattants, le père, jadis si méconnu, aujourd'hui si aimé, si ardemment désiré...

— Où est-il ? se demandait-elle avec angoisse... je ne le vois pas...

— Santa Maria de Séville !... nous sauverez-vous, bonne Mère ? ,.

— Victoire !... Merced ! victoire ! les Français gagnent du terrain... Oh !... l'affreux lévrier qui saute à la gorge du sergent !... Ah ! .. il l'a

1. Le *ring* ou cercle était une enceinte de sept (ou neuf) fortifications ou les Avares (270) avaient entassé leurs trésors. Le ring fut forcé et pris par Pépin, fils de Charlemagne.

tué... il n'est pas mordu... Est-ce que mon père serait en embuscade ? Il a peut-être repris le plan d'Annibal à la Trebia... Tu connais le plan d'Annibal, Merced ?...

— Non, Catherine, je ne le connais pas, ce gentilhomme... *Virgen de los Dolores*, ayez pitié de nous...

— Ici, les esclaves !... commanda la voix brève d'Aouka.

Un grave événement, qui perdait les Touareg, venait de se produire.

Sidi-el-Hadj tombait mortellement frappé, et ses guerriers en désordre livraient passage aux assaillants. Le faible retranchement allait être forcé : c'était la minute suprême pour nos deux fillettes...

Elles obéirent cependant à la voix de la maîtresse. Blanche comme une morte, ses yeux bleus brillant d'une épouvantable férocité, celle-ci attira d'une main de fer Chryséis jusqu'à elle :

— Misérable fille, lui dit-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, c'est pour toi, c'est pour te reprendre, que les tiens m'ont tué mon mari, le plus vaillant et le plus noble des guerriers de la tribu !... Je jure par la barbe de mon père qu'ils ne t'auront pas vivante !

Mais la petite n'eut pas même l'air d'avoir entendu ces terribles paroles; elle suivait la bataille d'un regard étincelant : Paul Rozel et le sergent Jubier, escaladant les méharis, la touchaient presque, les Touareg fuyaient...

— Victoire !... Victoire ! criait Paul.

— A nous !... répondit Catherine, à nous !... et vive la...

Elle n'acheva pas, Aouka, bondissant sur elle comme une panthère, l'avait renversée ; un genou sur sa poitrine, elle brandissait au-dessus d'elle un poignard affilé : Chryséis se vit perdue...... Mais en même temps, et comme dans un rêve, elle entrevit Paul Rozel qui surgissait entre la maîtresse et l'esclave, saisissait Aouka à la gorge et, tenant un pistolet par le canon, allait assommer la mégère. La jeune fille eut un cri suprême :

— Ne la tuez pas !... ne la tuez pas !...

Et elle perdit connaissance pour tout de bon.

. . . .

Quand elle revint à elle, elle était dans les bras de Merced, qui riait et pleurait à la fois en l'embrassant.

Devant elle le sergent Gobain, agenouillé, tenait encore la gourde d'eau-de-vie dont il avait frictionné ses tempes, et Paul Rozel, debout, très ému, attendait son retour à la vie. A côté, Jubier ficelait artistement Aouka qui, insensible en apparence, se laissait faire sans résister.

— Mon père ?... demanda tout de suite Chryséis, qui redevint toute pâle en ne voyant pas le colonel.

— Sain et sauf, mademoiselle, mais égaré sur une fausse piste. Comme il va être heureux !...

— Et moi donc ! murmura la fillette. Lieutenant, nous vous devons la vie, ma sœur et moi...

D'un geste plein de tendresse elle montrait Merced. Le jeune homme salua la fillette et répliqua gaiement :

— Il était grand temps, en effet, d'intervenir, mademoiselle. Il y avait une diablesse qui allait finir notre expédition de terrible manière... Que voulez-vous qu'on en fasse ?... j'allais l'assommer, ce que je regretterais maintenant, car, enfin, c'est une femme,... et c'est votre voix seule qui m'a arrêté... Ai-je bien entendu ?...

Merced leva un regard anxieux sur son amie.

— Oui, lieutenant, dit Catherine d'une voix un peu tremblante. Elle m'a fait du bien en voulant me faire du mal, et si je suis moins mauvaise c'est à Merced et à elle que je le dois. Et maintenant laissez partir ce qui reste de la tribu, lieutenant, je vous en prie; la leçon a été bien dure, et je ne voudrais pas que ma délivrance fût marquée par des représailles. N'est-ce pas, ma chère Merced? c'est bien ce que tu veux ?...

La fillette sourit doucement, et Paul Rozel s'inclina :

— Votre volonté sera respectée, mademoiselle.

Et Jubier, lâchant Aouka, fit le salut militaire :

— Et pour lors, ma colonelle, vous voulez-t-y votre cotillon ?...

Au bercail.

... Et les cigognes perchées sur la grande mosquée, et les flamants roses qui se miraient dans les marigots, et les autruches sans queue jacassant dans les rues poussiéreuses de la ville Sainte, et les grands lézards se chauffant au soleil sur les ruines blanches, et les crapauds plaintifs des canaux embourbés se racontaient la rentrée triomphale du corps expéditionnaire escortant le colonel et son enfant retrouvée. C'est que ç'avait été une vraie fête dans Tombouctou, d'abord parce que le colonel était adoré par ses hommes et même par la population indigène qui avait appris à l'apprécier ; ensuite parce que, — c'est le Marseillais de Déroulède qui l'affirme :

« ... Triompher fait toujours plaisir. »

G. M.

(*A suivre.*)



La mort du Cid[1].

FRAGMENT DU ROMANCERO

I

En son grand palais, à Tolède,
Le roi don Alphonse songeait : —
Le temps où Mahom ravageait
Sa terre a pris fin, grâce à l'aide
Que lui donna, que donne encor
Le bon *Cid*, le Campéador.

Tranquille, il siège sur son trône.
Le *Cid* défend comme un lion
Castille, Galice, Léon,
Ces trois fleurons de sa couronne.
Plus de bataille à tout propos;
Il a la paix et le repos.

1. Nos jeunes lecteurs savent que don Rodrigue Diaz de Bivar, mort en 1099, contribua, plus qu'aucun autre guerrier espagnol du XIe siècle, à refouler les Maures dans le sud de la Peninsule hispanique. Les rois qu'il avait vaincus lui donnèrent le titre de *Saïd*, c'est-à-dire « seigneur », d'où l'on a fait *cid* Son autre surnom, le *Campeador*, correspond assez exactement à notre mot *champion*. — La légende qui fait le sujet de la pièce ci-dessus est tirée du *Romancero General*, recueil de poèmes populaires et héroïques, où Corneille a puisé les éléments de sa tragedie le *Cid*, chef-d'œuvre que tout le monde connait. — L'épée favorite du Cid s'appelait *Tizona*, ou plutôt *Tizon*, c'est-à-dire « glaive ardent »; il l'avait enlevée au roi maure qui défendait Valence, elle était estimée mille marcs d'or (le marc valait 8 onces, soit environ 270 grammes). — Son cheval, *Babiéca*, avait également été conquis par lui au siège de Valence. — Mahom est l'abréviation de Mahomet, et désigne les sectateurs de ce prophète, ou Mahométans, qui sont ici les Maures.

C'est assez, pour tenir l'épée,
D'un bras fidèle et jamais las :
Tout devant lui vole en éclats;
La puissance maure est frappée.
On peut dormir sur son trésor,
Quand veille le Campéador.

II

Mais une rumeur de la rue
Monte jusqu'au royal retrait; —
Cris de douleur et de regret
Qu'en bas pousse la foule accrue.
Un galop s'arrête au portail;
Des pas... Roi, voici du travail!...

— Un messager!... Qu'on l'introduise...
De Valence!... Qu'apportez-vous ?...
Parlez haut, car ne suis jaloux
Des faits du *Cid*, quoi que l'on dise.
— Il est victorieux et mort,
Sire, le bon Campéador. —

Le visage du roi s'altère,
Un nuage assombrit ses yeux;
Il penche son front soucieux
Vers l'homme, les genoux en terre :
— Viens ici, près de moi, debout!
Parle vite et franc, dis-moi tout! —

III

— Fatigué de mainte victoire,
Le bon *Cid* dormait sur son lit.
Soudain, il s'éveille et pâlit.
(Lui-même m'a conté l'histoire.)
Saint Pierre lui touchait le bras,
Lui disant : — « Bientôt tu mourras.

« Dieu n'attend pas, quand il appelle.
« Tu seras en son Paradis
« Avant que les Maures maudits
« Qui suivent Bucar, le rebelle,
« Soient signalés de tes remparts.
« Pourtant, l'âme tranquille, pars,

« Bon *Cid!* Dieu veut, en récompense
« De l'église qu'à Cardeña
« Ta piété me dédia,
« Qu'ignorant ta mort, Bucar pense
« Dans vos rangs voir reluire encor
« Le glaive du Campéador,

« Et que, sans soupçon de prodige,
« Il fuie et te laisse le champ.
« Au trentième soleil couchant,
« Cette chose adviendra, te dis-je.
« A toi de trouver les moyens.
« Ma voix t'instruit, instruis les tiens. »

Trente jours après, sur sa couche,
Au matin, le bon *Cid* mourait,
Et Bucar au loin se montrait.
Mais il nous avait de sa bouche
Expliqué les desseins prédits.
Contre un les Maures étaient dix;

Qu'importe? Sortant de Valence
Avec nous, droit sur son cheval,
Le Campéador sans rival
Apparaît. Sa dextre balance
Le fer qu'en bataille il gagna,
L'épée ardente, Tizona.

Il est vêtu de son armure;
Sous lui piaffe Babiéca,
Qu'éperon jamais ne piqua;
Sous son heaume on croit qu'il murmure
Les ordres dont chefs et sergents
Dirigent et poussent les gens.

La mêlée est folle et sanglante :
Les armes volent en morceaux;
Les corps s'entassent par monceaux,
Et toujours, d'une marche lente,
Avancent, sous le soleil d'or,
Les restes du Campéador.

Plus qu'en sa vie il est terrible,
A la fois fantôme et de chair.
En vain les Maures vendent cher
Leur vie : il va, tragique, horrible,
Bravant les traits, à travers tout,
Partout frappé, toujours debout.



Deux ais le fixent à la selle
Et maintiennent son front hautain;
Mais nul ne voit son œil éteint.
Ce qui brille, c'est l'étincelle
Que l'acier tire de l'acier.
Le sang jaillit, mais du coursier.

Enfin, sur la plaine rougie
Qu'emplissent les cris des blessés
Tordant leurs membres convulsés,
Le soir vient; la lune élargie
Éclaire, en montant, un charnier
Que Bucar a fui le dernier.

Et depuis Valence, Messire,
Nous escortons le corps du mort.
Pour prix de son posthume effort,
Dans son testament il désire
Qu'on l'enterre en ce Cardeña
Qu'à Pierre, Apôtre, il dédia.

IV

L'homme se tut, et don Alphonse
Eut grande douleur et pleura
Celui que nul ne lui rendra.
Mais un roi longtemps ne s'enfonce
En d'inactifs et vains regrets :
Son devoir court et sans arrêts.

Il fit donc creuser une fosse
A Cardeña, près de l'autel,
Pour y coucher le grand mortel.
La mesure se trouva fausse;
Muscles, tendons étaient durcis :
Le *Cid* voulait dormir assis.

On entendit alors Chimène
Gémissante, parler au roi :
— Sire, disait-elle, pourquoi
Faut-il sous terre qu'on emmène
Et qu'on cache pendant qu'il dort,
Mon époux, le Campéador?

Et le roi dit : — Je veux vous plaire.
Et le *Cid*, en harnais de fer,
L'épée en main, rigide et fier,
Fut mis et reste en une chaire,
Droit en face du maître-autel,
Mort, sans doute, mais immortel.

B.-H. Gausseron.



Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

Deux des bûcherons étaient partis, la hache à l'épaule, ils allaient commencer une coupe à peu de distance; deux seulement restaient, les deux plus vieux, sans doute, moins forts et moins ingambes; ils s'étaient étendus près du feu, le chapeau sur les yeux pour faire la sieste, et Mitaize put croire qu'ils dormaient, tout comme elle venait de dormir elle-même.

Mais, si une fatigue plus forte que sa volonté l'avait abattue, un mal de tête violent l'avait bientôt réveillée et, dans la demi-somnolence qui la tenait encore étendue, elle perçut un murmure de voix tout près d'eux. Les bûcherons causaient à voix basse :

— Je te dis que j'en suis sûr, Mathieu, ces petits-là sont les propres neveux de M. Jean Le Mauduy, je les ai vus pas plus tard que dimanche à la ville et ce ne serait peut-être pas un mal de pousser jusqu'aux Molières pour l'avertir qu'ils sont ici.

— Tu dis que tu es sûr?

— Oui, père Mathieu.

— Alors, vas-y si tu veux, un peu de chemin à faire n'est pas pour t'effrayer. Moi, je vais dire aux autres qu'ils fassent leur besogne sans t'attendre et je reviendrai pour retenir les enfants quand ils s'éveilleront.

Les deux hommes se levèrent et disparurent sous la futaie. Mitaize s'étira les membres, se mit debout avec quelque peine et secoua Daniel qui dormait profondément.

— Que veux-tu? dit-il, dès qu'il put rassembler deux idées.

— Je veux partir, fit-elle, tout de suite, tout de suite, ou nous allons manquer le train.

Il la regarda, surpris, vaguement alarmé à la vue de son visage enflammé, de ses yeux luisants, de ce je ne sais quoi d'abattu et de fiévreux à la fois qu'il remarquait dans ses mouvements.

— Oh! Mitaize, Mitaize, fit-il, n'allons pas plus loin, je t'en prie, les bûcherons nous remettront sur le chemin des Molières,... je dirai que c'est moi qui t'ai emmenée, si tu veux, si tu as peur que l'on te gronde.

— Je n'ai pas peur du tout, mais décide-toi, voyons, dit-elle d'un ton saccadé, viens-tu ?

— Oui, je viens, murmura-t-il, mais vraiment, Marguerite, que penseront-ils de nous là-bas? la pauvre Jeanne qui avait tant de plaisir à te voir, Martial, que j'aimais bien, après tout?...

— Je serais restée si les Dorgebert n'étaient pas venus, répondit-elle, mais je ne voulais pas subir leurs grands airs. Tâchons de marcher plus vite, ici, à la descente...

Elle trébuchait souvent, dans sa hâte à mettre un plus grand espace entre eux et l'endroit où les bûcherons pouvaient revenir d'un moment à l'autre; mais elle s'entêtait à continuer quand même, et Daniel, quoique édifié sur son caractère dominateur, la trouvait si follement obstinée qu'il ne la reconnaissait plus.

Enfin, ils étaient hors de la forêt. Debout tous les deux sur le talus couvert d'herbe roussie, ils pouvaient voir la plaine abaisser devant eux ses ondulations revêtues de champs déjà moissonnés, jusqu'à la route, là-bas, très loin encore au milieu des prairies.

Comment irait-on jusque-là?...

Le regard de Mitaize se détourna de celui de son frère, dans lequel il eût été trop facile de lire cette question qu'il ne formulait pas, et elle se remit en marche, d'un pas assez ferme encore.

Le soleil était chaud sur le chemin sans ombre; la sueur inondait le visage des deux petits voyageurs, attirant des nuées de mouches qui les harcelaient de leurs piqûres.

— Il doit au moins être quatre heures, murmura Daniel découragé, je suis sûr qu'on nous cherche. Si les bûcherons allaient nous poursuivre... eux qui connaissent la route, ils nous rejoindront, c'est certain. Penses-y, Mitaize, si nous voyions arriver mon oncle, là, tout d'un coup!...

Sur le visage altéré de Mitaize passa la flamme orgueilleuse d'un sourire :

— Oui, si je n'avais pas pris mes précautions. Mais j'ai dit à Yermer que j'avais envie d'aller au Spitzemberg, il doit l'avoir raconté et je suis sûre qu'on nous cherche de ce côté-là !..

— Sais-tu bien que tu es joliment rusée, Mitaize! fit-il sur un ton admiratif qui la flatta, mais cela ne m'empêche pas de trouver que nous avons tort. Si c'était à recommencer, je resterais aux Molières, coûte que coûte.

— Retournes-y, dit-elle avec une tranquille indifférence.

Il haussa les épaules :

— Il n'est plus temps. Je suis venu jusqu'ici, j'irai jusqu'au bout, je ne suis pas un lâcheur.

— Oh! je puis aller seule, la station n'est plus loin.

Il lui indiqua de la main les deux clochers

1. Voir le n° 366 du *Petit Français illustré*, p. 146

qui, presque en face d'eux, se profilaient sur le ciel.

— Près duquel se trouve la station ? dit-il.

— Nous le demanderons tout à l'heure.

— A qui donc? vois-tu quelqu'un à portée dans les champs ?

— Allons plus loin, insista-t-elle.

Comme ils quittaient le talus et tournaient dans un étroit chemin, la voiture d'un vannier ambulant leur barra le passage, et un chien, couché sous la voiture, gronda en se dressant, prêt à mordre.

Une femme en haillons, qui tressait une corbeille dans l'étroit carré d'ombre formé par la cahute roulante, les regarda venir d'un air peu bienveillant, mais, quoique Mitaize eût grand'peur du chien, elle s'approcha encore un peu et demanda poliment :

— Madame, sommes-nous bien sur le chemin de Saint-Michel ?

La femme ne répondit pas tout de suite, elle les examinait avec attention, puis étendant le bras à gauche, elle indiqua le clocher le plus proche :

— Saint-Michel est là, dit-elle, et comme le chien montrait les dents et s'approchait, elle le rappela.

— Vous n'êtes donc pas du pays, questionna-t-elle, que vous ne connaissez pas les chemins?... mais vos souliers sont déchirés, ma petite demoiselle, attendez un peu, je vais appeler un de nos hommes qui vous les raccommodera. De ses mains brunes, elle retenait le manteau que Mitaize avait gardé sur son bras, mais la petite l'avait senti palper sa poche, et avec un geste de dégoût, elle se rejeta en arrière.

— Merci, madame, nous ne pouvons pas nous arrêter, dit-elle.

Mais la femme tenait toujours le manteau et ne semblait pas décidée à le lâcher; alors Mitaize le lui abandonnant, saisit la main de Daniel guère plus rassuré qu'elle-même, et les deux enfants se mirent à courir droit devant eux, jusqu'à se sentir hors d'haleine.

A la fin, Mitaize épuisée, s'arrêta :

— Oh! Dany, que cette horrible femme m'a fait peur, elle voulait me voler, j'en suis sûre... et le chien... je croyais qu'il allait nous poursuivre... heureusement, il n'est pas venu; le village est tout près, n'est-ce pas, continua-t-elle en passant la main sur son visage couvert de sueur, il me semble que je n'y vois plus, je tombe de fatigue.

Il leur fallut suivre longtemps encore la route poussiéreuse qu'ils avaient fini par rejoindre, puis le village montra ses maisons basses, un peu écartées les unes des autres et, tout au bout, la station du chemin de fer.

En face de celle-ci, sur le mur d'une maison neuve, Daniel put lire : « Antoine, restaurant, loge à pied et à cheval. »

— Maintenant, Mitaize, il faut demander à dîner ici; cela ne doit pas coûter très cher, ajouta-t-il timidement, car il savait qu'elle avait peu d'argent.

Elle jeta sur sa robe en lambeaux, sur ses souliers troués, un regard humilié, et, avec un grand soupir :

— Entrons tout de même, dit-elle, mais tu parleras, toi, je n'ai plus la force.

Deux ou trois enfants jouaient de l'autre côté du chemin; ils relevèrent la tête pour les voir passer et Mitaize s'imagina qu'ils se moquaient d'eux; aussi, malgré sa fatigue, se hâta-t-elle de gravir le perron de l'auberge et de pousser la porte d'entrée.

Au premier moment, dans la grande salle obscure et fraîche, ils ne distinguèrent rien et comme ils restaient debout sur le seuil, une voix rude cria :

— Fermez la porte, hé! là-bas! pas besoin de laisser entrer les mouches.

Daniel poussa sa sœur en avant et referma soigneusement la porte derrière eux, puis il s'avança vers un coin de la pièce où ses yeux, qui s'habituaient à la quasi obscurité, distinguaient deux ou trois hommes attablés.

— Qu'est-ce que vous voulez, petits? reprit la voix, nous ne faisons pas la charité aux vagabonds.

— Nous ne sommes pas des vagabonds! s'écria Daniel indigné, et si nous venons demander à dîner, nous vous paierons, soyez tranquille.

— Oh! si tu paies!... qu'est-ce qu'il te faut, mon garçon ?

— Ce que vous avez : des œufs, un potage, n'importe quoi, le plus vite possible; nous prenons le train de 5 heures.

Une grosse femme avait déposé son tricot sur la table :

— On va vous servir tout de suite, dit-elle.

— Oh! oui, tout de suite, s'il vous plaît, murmura Mitaize dont le regard ne quittait pas l'horloge qui marquait 4 heures et demie.

Il y eut des allées et venues du côté de la cuisine, les consommateurs avaient repris leurs places après avoir examiné les nouveaux venus, et la petite devina qu'ils parlaient d'eux, car, à plusieurs reprises, l'un des hommes se retourna. Mais la maîtresse d'auberge en servant un potage coupa court à leurs remarques et le potage disparut si vite que l'aubergiste ne put s'empêcher d'observer qu'on leur eût fait grand tort en les laissant attendre. Comme Daniel se levait, pressé de payer et de partir, il les retint :

— Oh! vous avez encore plus d'un grand quart d'heure, fit-il d'un air bonhomme tout

en comptant sa monnaie, et vous avez l'air si fatigués qu'il vaut mieux attendre le train ici. Vous devez venir de loin comme cela?...

Daniel regarda sa sœur comme pour savoir ce qu'il pourrait dire et son hésitation n'échappa pas plus à l'aubergiste qu'à l'homme qui les avait regardés tout à l'heure et qui, s'étant retourné sur sa chaise, les examinait avec attention.

— Non, de pas très loin, mais nous nous sommes perdus dans la forêt et nous avons manqué le train que nous devions prendre.

— Alors, vous venez par la forêt? fit l'homme, ce n'est pas le chemin des voyageurs, pourtant; voyez-vous, monsieur Antoine, continua-t-il à demi-voix en s'adressant à l'aubergiste, ces enfants-là ont quelque chose sur la conscience, vous devriez faire chercher le garde champêtre.

Mitaize, toute pâle, s'était levée et marchait vers la porte, entraînant son frère. Comment ces gens-là devinaient-ils qu'elle avait quelque chose sur la conscience? peut-être qu'il était venu aux Molières, celui qui parlait, qu'il les avait vus, qu'il devinait leur fuite et qu'il s'amusait à les tourmenter?

— Et où allez-vous, si ce n'est pas être trop curieux? demanda l'homme qui, debout, cette fois, les avait suivis jusqu'au seuil.

Mitaize hésita, voulant nommer une station du voisinage et n'en connaissant pas les noms; mais Daniel, qui ne voulait pas mentir et que ces questions énervaient, répondit très vite :

— A Paris, monsieur; mais je me demande en quoi le but de notre voyage vous intéresse?

L'aubergiste se redressa :

— Pourquoi cela m'intéresse? dit-il, parce que, depuis qu'il y a des bohémiens dans le pays, on a volé pas mal de choses dans nos environs, et ce ne serait pas étonnant qu'ils aient des affiliés pour emporter d'ici ce qu'ils nous ont pris. Peut-être bien que vous en êtes tous les deux?

Mitaize eut un éclat de rire nerveux, tandis que Daniel ébauchait un geste de dénégation :

— Vous vous trompez, fit orgueilleusement la petite, nous retournons à Paris, dans notre famille, nous sommes les enfants du docteur Servaize, un médecin très connu.



La femme, de ses mains brunes, retenait le manteau.

Elle avait cru que ce nom, ainsi prononcé, allait mettre fin à la scène et forcer les paysans à des excuses, mais l'aubergiste s'était tourné vers ses compagnons.

— Servaize! qui est-ce qui connaît cela, par ici? Personne, pas vrai, les amis? Je parie que la gamine prend ce nom-là au hasard, pour ne pas avouer qu'elle vient du camp des bohémiens.

Daniel, du coup, perdit patience.

— Si nous étions ce que vous croyez, dit-il, nous n'aurions pas eu besoin de venir dîner à l'auberge. Et comme il les voyait indécis, il ajouta :

— Je m'appelle bien Daniel Servaize, ma sœur que voici est bien Mlle Marguerite Servaize...

(*A suivre*). P. F.

Variétés.

Tué par une balle. — Un des hippopotames du jardin zoologique de Berlin vient de mourir atteint d'une balle dans l'estomac. Cette nouvelle n'aurait en soi rien d'extraordinaire si l'on n'ajoutait que ladite balle était en caoutchouc, et cependant rien n'est plus vrai. Voici les faits :

Il y a quelques temps, des enfants, jouant dans le jardin zoologique, égarèrent leur balle dans l'enclos du pachyderme. Charmé par le caractère élastique de cet objet, l'hippopotame l'avala ; mais il ne put le digérer et il étouffa.

*
* *

Mœurs d'autrefois. — On sait qu'au Moyen âge et jusqu'en 1789 les différents corps d'ouvriers ou de marchands étaient organisés en sociétés ayant des règlements et des privilèges particuliers. Ces associations étaient fermées et l'exercice de leur monopole donna souvent lieu à des abus.

Ainsi, sous Louis XV, nous voyons des corporations demander et obtenir, sous prétexte d'encombrement et de concurrence excessive, des arrêts qui leur interdisaient, pendant trente et quarante ans de suite, de recevoir des apprentis et des maîtres. A Montpellier, le nombre des orfèvres fut fixé à 12 ; à Nîmes, les perruquiers réclamèrent énergiquement contre un arrêt du parlement qui avait autorisé les chirurgiens à friser les cheveux. A Paris, un chapelier, Leprévost, s'était fait une nombreuse clientèle en fabriquant des chapeaux avec de la laine mêlée de soie ; mais, comme les statuts ne mentionnaient que la laine pure, les jurés de la corporation vinrent à plusieurs reprises saisir ou détruire ses chapeaux, sous prétexte qu'ils n'étaient pas conformes aux statuts.

*
* *

Une originalité de J.-J. Rousseau. — Cet écrivain, qui naquit en 1712 et mourut en 1778, avait une manière particulière d'écrire la date de ses lettres. Il avait pris cette manière au docteur Tronchin (1709-1781), premier médecin du duc d'Orléans. Il partageait l'année par deux chiffres, placés l'un sur l'autre, l'inférieur marquant le numéro du mois de l'année, et le supérieur le quantième de ce mois. Ainsi $17\frac{9}{2}70$ voulait dire le 9 février 1770. — Paris, $17\frac{26}{6}64$ voulait dire : Paris, 26 juin 1764.

*
* *

Le chien du boucher. — Une dame, qui accompagne sa cuisinière chez le boucher, remarque sous l'étal un gros dogue.

— Est-ce que votre chien ne vous mange jamais de viande ? demande-t-elle au marchand.

— Oh ! non, madame, il la lèche tout au plus.

*
* *

Maxime. — Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.

*
* *

Remède ingénieux. — LA MAMAN AFFOLÉE : — Docteur ! docteur ! que dois-je faire ? Bébé vient d'avaler un paquet d'aiguilles...

LE JEUNE MÉDECIN (qui cherche en vain dans sa mémoire un antidote contre l'ingestion des aiguilles) : — Faites... faites... lui avaler, tout de suite, une grosse pelote...

*
* *

« **Ils sont trop verts** ». — Avez-vous des homards, ce matin ? demande à une marchande notre ami Babylas.

— Oui, monsieur, en voici de très frais.

— Quel ennui ! reprend alors Babylas en apercevant les sombres carapaces, je ne les aime pas verts. N'en avez-vous pas de plus mûrs ?

RÉPONSES A CHERCHER

Questions littéraires. — De quel personnage est-il question dans le quatrain suivant et quel en est l'auteur ?

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

*
* *

Phrases à compléter. — Quand on saura cette nouvelle, il y aura du bruit dans.... — Il est comme l'anguille de..... : il crie avant qu'on l'écorche. — Quand les Français rendront...., les souris mangeront les chats.

Énigme.

J'étends les deux bras sur le Rhône
En même temps que sur le Pô ;
On me voit assis sur un trône ;
J'habite au-dessus de Saint-Lô ;
Je plane sur toutes les têtes ;
Je préside à toutes les fêtes ;
Je nage même sur le moût,
Et surmonte aussi le dégoût.
Qui me voit si souvent paraître,
Sans peine doit me reconnaître.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 366

I. Les inventions.

On attribue à Blaise Pascal, illustre écrivain et géomètre français, né à Clermont-Ferrand en 1623, mort à Paris en 1662, l'invention de la *brouette* et du *haquet*. Tout le monde connaît la brouette, sorte de petit tombereau à une seule roue et à deux brancards que l'on pousse devant soi. Quant au haquet, c'est une charrette longue, étroite, sans ridelles, que l'on peut faire basculer sur ses deux roues. Le haquet sert surtout au transport des tonneaux.

II. Étymologie.

« Monter sur ses grands chevaux » signifie prendre les choses avec résolution, avec hauteur, se gendarmer, se préparer à combattre. Cette locution vient de ce que les chevaliers allant en guerre et chevauchant sur des *palefrois*, chevaux de taille moyenne, d'allure douce et qui servaient surtout pour les voyages, montaient, pour combattre, leurs *destriers* ou *dextriers*, qui étaient des chevaux de haute taille. Le nom de destrier fut donné au cheval de bataille parce que l'écuyer qui le conduisait le tenait à sa droite (en latin, *dextra*) et lorsque l'ennemi paraissait il le présentait à son maître.

III. Charade.

Une chaise.

IV. Rébus.

L'oisiveté nous entraîne souvent au mal.

Le Gérant, MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 368. 10 centimes. 14 mars 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Chryséis au désert. — Rosita était soutenue par les bras robustes de M. Verduron.

Chryséis au désert (*Fin*)[1].

Ç'avait été une fète parce que le « carnet mondain » est peu rempli dans le centre africain et que le retour de Chryséis, qui pour les belles commerçantes d'ivoire et d'or ciselé était « la Française », formait la grande attraction du moment.

Quant à Paul Rozel, il avait grandi d'une coudée aux yeux de ses camarades. C'était à qui lui serrerait la main, le complimenterait sur son succès et lui ferait raconter avec détails son heureuse expédition.

Le pauvre Paul en eût perdu la respiration si Lucien ne l'avait relayé de temps à autre en racontant l'entrée triomphale au *Tata*, et l'accueil chaleureux des alliés Bambaras. Mais il avait moins de succès et en convenait; « car, disait-il, ce n'est pas moi qui ai retrouvé la Toison d'Or. »

— La Toison, nouvelle édition revue, et corrigée même, ajoutait Paul Rozel. Je commence à croire qu'il n'y a rien de tel qu'une saison au Sahara pour terminer l'éducation des jeunes personnes. Si je suis jamais Président de la République, ou seulement ministre de l'instruction publique, je ferai établir ici une succursale d'Écouen.

— C'est une idée...

. . . .

Oui, l'édition était revue et corrigée, et Catherine n'était plus Chryséis. De quel cœur elle avait embrassé son père! et comme elle était loin, la ligue anti-microbienne! Et avec quelle tendresse elle lui avait présenté « sa sœur Merced! » Le bon colonel, tout ému en apprenant ce que la petite Espagnole avait été pour sa fille, avait ouvert les bras à l'orpheline, qui croyait rêver et demandait qu'on ne l'éveillât pas.

— La gentille enfant! disait le lieutenant Charmes. C'est elle, Paul, elle toute seule, qui a changé la Toison d'Or.

Et la Toison d'Or, comme disait Lucien, avait commencé l'éducation de Merced « parce qu'elle savait mieux que personne maintenant quels sont les dangers d'une instruction mal comprise. »

— Je n'ai rien à t'apprendre, en retour, moi, disait la fillette avec tendresse; je te devrai tout, Catherine.

— Comme tu te trompes! répliquait vivement Chryséis. C'est moi, moi qui te serai éternellement redevable : car c'est toi qui m'as appris que j'avais une âme et un cœur, toi qui m'as rendue à mon père telle qu'il m'avait toujours souhaitée, toi qui m'as faite heureuse, enfin, en m'apprenant le vrai secret du bonheur.

Et ce bonheur était bien réellement le partage de tous, à commencer par le colonel, qui eût volontiers jeté une bague au Niger, pour conjurer le mauvais sort, tant il était surpris parfois d'être si heureux après avoir tant souffert. Heureux, bien heureux, il l'était, en effet, non seulement d'avoir retrouvé sa petite Catherine, mais de l'avoir retrouvée bien meilleure qu'il ne l'avait perdue; Chryséis et Merced avaient décrété une revue consciencieuse du linge et des bagages du colonel; Chryséis et Merced mettaient la main à la cuisine et ne dédaignaient pas de prendre les recettes indigènes pour les exécuter plus proprement que les laptots. Le soir, lorsque le colonel racontait ses angoisses et ses recherches aux deux fillettes, sur la terrasse en pisé de son habitation, il se croyait à mille lieues de la ville mystérieuse, qui n'avait plus de mystères pour lui depuis longtemps.

. . . .

Il y avait huit jours déjà que la jeune fille était retrouvée, et, sur la terrasse baignée par un clair de lune splendide, le colonel racontait éloquemment l'odyssée de Rosita à Chryséis et à Merced, qui riaient et admiraient tour à tour, lorsqu'une caravane parut à l'horizon. Elle fut bientôt tout proche, faisant d'énergiques signaux et agitant un pavillon blanc.

— Des marchands, sans doute, dit M. Verduron sans s'émouvoir; que viennent-ils faire à une heure pareille? Ils peuvent attendre à demain pour entrer.

— Ils montrent patte blanche, pourtant, dit Chryséis.

— Nuit tombée, ville close, déclara le colonel; ce serait trop facile vraiment à MM. les Touareg, que la bonne foi ne gêne guère, s'ils pouvaient entrer ici de nuit sous un burnous d'emprunt.

— Et si c'était tante Rosita qui nous donnait de ses nouvelles?... reprit Chryséis en riant; le convoi parti lundi pour Ségou avec ma lettre pour elle a dû la lui faire parvenir; peut-être nous envoie-t-elle chercher pour faire de nous ses dames d'honneur?

La caravane approchait cependant, et, de la terrasse qui dominait le mur d'enceinte, on la voyait dérouler ses méandres au son d'une mélopée véritablement funèbre; un émissaire s'en était détaché et parlementait avec l'officier de garde.

1 Voir le n° 367 du *Petit Français illustré*, p. 158.

— Pardon, excuse, mon colonel, disait cinq minutes après notre ami Jubier en apparaissant sur la terrasse, c'est encore une ambassade de feu Tidi-hou, qu'il avait l'honneur d'être votre beau-frère, rapport à Mme Rosita. Mais celle-là n'a pas l'air follichonne, pas plus que leur satanée musique!...

— Feu Tidi-hou?... répéta Chryséis.

— Eh bien! qu'on la fasse camper, cette ambassade, je la recevrai demain matin. On ne se présente pas à dix heures du soir.

seule, accoudée au rebord : avait-elle le droit de troubler ces épanchements de famille?... Elle n'en avait plus, elle, de famille, et Catherine, redevenue une demoiselle, n'aurait-elle pas honte un jour de la petite cueilleuse d'alfa?... Que serait cette tante, cette grande dame sans doute, qui arrivait là?

Une grosse larme qu'elle ne songea pas à retenir roula silencieuse sur la joue de la petite fille.

— Merced!... Viens-tu, Merced? cria tout à



De la terrasse, le colonel, Chryséis et Merced voyaient approcher une caravane.

— Sauf excuse, mon colonel, reprit Jubier en faisant le salut militaire, c'est que la banlieue n'est pas sûre, rapport aux Touareg, ces demoiselles le savent bien... et qu'il y a avec eux la reine elle-même, qu'elle a l'honneur d'être la sœur à mon colonel...

— Ma tante est là? interrompit Chryséis.

— Oui, ma colonelle et qu'elle a l'air rudement vannée par le voyage, sauf vot'respect...

— C'est différent, dit vivement M. Verduron. Est-ce qu'il y aurait déjà de la brouille dans le ménage?...

— Mais non, puisqu'il est mort... murmura candidement Jubier, que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à mon colonel.

— C'est bien, sergent, je n'avais pas entendu; nous vous suivons.

M. Verduron et sa fille disparaissaient déjà dans l'escalier de la terrasse. Merced resta

coup Chryséis en reparaissant au-dessus de l'escalier, vite!... vite!...

Et prenant la main de son amie, elle l'entraîna dans la maison, disant affectueusement:

— N'es-tu pas ma sœur, chérie?... ma tante est la tienne, par conséquent.

Et les larmes de Merced, taries comme par enchantement, furent essuyées par un baiser de Chryséis.

. . . .

Le colonel était dans le vestibule. Sous les reflets vagues jetés par la lampe fumeuse suspendue à la voûte ronde, on voyait, au milieu d'un cercle de pleureuses nègres, Rosita tout éplorée, soutenue par les bras robustes de M. Verduron.

— O Sigisbert!... mon frère bien-aimé, disait-elle; tout est fini pour moi en ce monde!... Tidi-hou!... Tidi-hou, fils des dieux, mon cher époux!... ton loyal allié!... que tu as

vu si plein de force et de vie... il a rejoint ses pères!

Elle s'arrêta dans une explosion de sanglots immédiatement imitée, avec un ensemble parfait, par la troupe des pleureuses noires.

— Il n'est plus, le cœur de mon cœur, l'âme de mon âme! la grandeur, la bravoure, la fidélité, la tendresse réunies!... hélas!... le poète l'a dit :

> Il était de ce monde, où les plus belles choses
> Ont le pire destin!...[1].

— Il faut se raisonner, ma pauvre sœur, dit le colonel attendri malgré lui, j'ai été veuf, moi aussi!

— Une femme n'est pas un homme!... déclara Rosita avec explosion!...

Et après l'énoncé de cette vérité rudimentaire, elle gémit de plus belle :

— Tidi-hou!... mon cher Tidi-hou!

— Quand, comment, cela est-il arrivé?

— Si du moins j'avais pu me sacrifier pour ses enfants! gémit Rosita sans répondre; mais les Anciens ont tout de suite fait choix d'épouses pour les aînés, dans les cases desquels vivront les autres!... et comme je n'ai pas de fils, je reviens chez toi, Sigisbert, pleurer à jamais celui que j'ai perdu, en attendant que je le rejoigne, ce qui ne tardera pas, j'espère!...

Nouvelle explosion de sanglots, immédiatement imitée par les pleureuses.

— Si tu n'as pas de fils, chère tante, dit Chryséis tenant toujours Merced par la main, tu auras deux filles, et deux filles plus dociles que ta nièce d'antan.

Pour la première fois Rosita regarda Merced, et, se redressant soudain, l'examina de pied en cap, à travers ses larmes.

— C'est l'amie dont tu me parlais, Chryséis?... oui, mes enfants, je serai une mère pour vous... Et je tâcherai de vous trouver des époux comme celui que je pleure...

— Oh! pour ça, non! protestait tout bas Jubier, pour ça, non!...

— Viens sur la terrasse, Rosita, dit paternellement le colonel, nous serons plus tranquilles; sergent Jubier, veillez à désaltérer et héberger ces femmes.

— Ayez pas peur, mon colonel, répondit Jubier; m'est avis que rien ne consolera ces particulières comme une calebasse de tafia...

Et ce seul mot, en effet, avait suffi pour faire étinceler joyeusement, sous leurs larmes de commande, les yeux éteints des pleureuses noires.

ÉPILOGUE

Où l'on fait espérer au lecteur bienveillant que Chryséis suivra sa vocation.

... Et maintenant, que vous dirais-je que vous ne sachiez ou que vous ne deviniez, lecteurs aimables qui avez bien voulu m'écouter jusqu'ici? Le colonel Verduron est maintenant le plus heureux des hommes et Tombouctou lui paraît la plus enviable des garnisons.

Tout lui semble délicieux, soit que Chryséis — redevenue Catherine maintenant et pour toujours, bien que son père prétende regretter son joli nom grec, — soit que Chryséis raccommode ses chaussettes, soit que Merced — qui ne dirait plus maintenant d'Annibal qu'elle ne connaît pas ce gentilhomme — lui lise les campagnes du grand vaincu de Rome, à l'étude desquelles il s'est remis avec entrain, voulant aller, dit-il, à l'école près de sa fille.

Son opinion sur les charmes de Tombouctou est partagée, vous vous en doutez bien aussi, par Paul Rozel et Lucien Charmes, qui ne pensent plus du tout à compter les autruches sans queue, et attendent joyeusement les dix-huit ans des deux fillettes : c'est l'époque fixée par le colonel pour s'informer si Chryséis n'a pas changé de vocation depuis le jour de la bataille, et si Merced poussera le dévouement jusqu'à imiter son amie.

D'autre part, j'ai quelques raisons de supposer que ces demoiselles, quoique très bien élevées et ne faisant aucune différence entre les invités du colonel, surveillent toujours un peu plus attentivement la cuisine lorsque les deux lieutenants doivent être de la fête. Jubier et Gobain le savent bien, et quand ils voient les deux officiers prendre le chemin de la maison de leur chef, ils se disent :

— V'là le lieutenant qui va se lécher les moustaches jusqu'aux oreilles des sauces de Mlle Catherine... fameuse cantinière, mon vieux!...

— Et v'là le lieutenant qui va se pâmer d'écouter Mlle Merced trimballer ses doigts sur son piano.

— Hein?... mon vieux, ce que c'est que de perdre son cotillon, tout de même!...

Et madame Rosita?

« Rosita Tidi-ha, belle-fille des dieux » ainsi que le portent les cartes de visite noires et blanches, — pommelées comme l'époux regretté, — qu'elle s'est commandées à Saint-Louis, est de plus en plus inconsolable.

Elle s'est fait construire une maison en forme de mausolée, où elle a élevé un autel de marbre noir et blanc, un autel enguirlandé de cyprès et décoré de pains à cacheter multicolores,

1. Malherbe, *Stances à Du Perrier*.

double symbole des goûts des deux nations.

Là, devant les sandales de cérémonie de Tidi-hou, qu'elle avait emportées subrepticement comme des reliques bien chères, brûlent constamment deux lampes à alcool :

Rosita a choisi ce système d'éclairage par allusion aux préférences du bien-aimé :

— Il l'aimait tant!... soupire-t-elle (c'est de l'alcool que je veux parler).

Elle a cependant été heureuse de revoir sa nièce; elle s'est prise d'affection pour Merced et veut que la fillette n'accepte que d'elle la dot réglementaire.

... Mais le meilleur de son cœur est resté là-bas, sous les palmiers du pays Bambara... Elle cherche à oublier ses douleurs en écrivant ses mémoires. Faut-il ajouter que ces mémoires, mis gracieusement à notre disposition, nous ont été d'un grand secours pour la rédaction de cette véridique histoire?...

. . . .

Lecteur, un grand malheur vient d'arriver. Une dépêche de Saint-Louis nous parvient à l'instant même, et nous apprend que, le 15 du mois dernier, Mme Rosita, lisant à haute voix un chapitre de ses mémoires aux sandales du roi, a renversé l'une des lampes... Le malheur est irréparable : l'ouvrage entier a été consumé : nous devons renoncer à vous l'offrir un jour.



Jubier et Gobain regardent les deux officiers prendre le chemin de la maison du colonel.

FIN. G. M.

Les gâteaux monstres.

Quand j'étais enfant, j'étais gourmand (il m'en est même resté quelque chose); je rêvais d'énormes babas, de monstrueuses pièces montées qu'on aurait pu découper à la hache pour mes amis et pour moi. Je me souviens même d'avoir lu avec enthousiasme un livre où l'auteur avait imaginé la construction d'une de ces merveilles de la pâtisserie, qui s'élevait comme un palais au milieu d'une place publique : les murs en étaient d'une pâte succulente que des petits pâtissiers avaient apportée dans des brouettes, comme le font les maçons pour le mortier; le sucre était transporté dans des charrettes, tant il en fallait pour cette pièce fantastique, et le reste à l'avenant.

Malheureusement ce n'était là qu'une histoire imaginée à plaisir. Cependant on fait parfois en Angleterre des pièces montées, qui ne sont sans doute pas grosses comme des maisons, mais qui sont monstrueuses quand on les compare à celles que vous admirez aux devantures des pâtissiers, — des gâteaux qui pourraient assouvir la faim de tout un régiment.

A tout repas de noces, en Angleterre, il y a toujours sur la table un *wedding-cake* (ce qui se prononce *ouèding-quèke* et qui veut dire tout simplement « gâteau de mariage ») : c'est une pièce de pâtisserie qu'on se paye toujours, même dans le mariage le plus modeste. Quand il s'agit d'un mariage riche, la pièce montée est d'autant plus considérable, d'autant plus volumineuse et magnifiquement décorée que les mariés appartiennent à des familles plus importantes. Jugez alors ce qu'a dû être le *weddink-cake* de la reine d'Angleterre actuelle, la reine Victoria, quand, le 10 février 1840, elle a épousé le prince Albert ! Et il n'y avait pas qu'un seul gâteau, il y en avait bien deux immenses, et cent autres petits, qui furent exposés sur la table, et envoyés, après la cérémonie, aux familles royales des quatre coins du globe. L'un des monstres pesait 136 kilogs., c'est-à-dire autant que deux hommes de bonne taille, et il n'avait pas moins de 4 mètres de circonférence; on y voyait trois statues moulées en sucre, dont les plus petites

avaient 30 centimètres de haut; le gâteau était orné de drapeaux, de nœuds de ruban, et, avant le mariage, 20 000 persounes étaient venues l'admirer dans l'atelier du pâtissier qui avait eu la mission de confiance de le fabriquer.

Au mariage du prince de Galles, en 1863, le *wedding-cake* ne pouvait être oublié, et M. Pagnier, le pâtissier de la Reine, un véritable artiste en son genre, en avait fabriqué, on peut dire construit un, qui n'avait pas moins de 1 mètre et demi de haut! C'était un vrai monument, décoré dans le haut de 3 plumes d'autruche, qui constituent les armes du prince de Galles. Enfin, nous pouvons citer un gâteau de noces encore plus extraordinaire : il fut fait à l'occasion du Jubilé de la reine Victoria, c'est-à-dire quand on célébra le cinquantième anniversaire de son avènement au trône, et, ce qui est à remarquer, c'est que cette merveille sortait des magasins de M. Gunter, celui-là même qui avait fourni un des gâteaux monstres du mariage de la souveraine. Il avait 4 mètres de haut, autant que bien des petites maisons à la campagne, et il pesait 250 kilogs.; on ne s'étonnera point quand nous dirons qu'il avait coûté 7 500 francs.

C'est qu'en effet c'est une œuvre longue et difficile que de fabriquer une pareille pièce de pâtisserie. La décoratiou en est très compliquée : des statues, des oiseaux, des fleurs, des fruits, parfois des maisons, et tout cela moulé en sucre ou fait de pâte. Le plus souvent les sujets qui ornent le gâteau rappellent la vie, les occupations du marié ou même des deux époux : au mariage du célèbre amiral Markham, qui commanda une expédition au pôle, le *wedding-cake* portait un modèle en sucre du navire de l'amiral, pris dans une énorme masse de sucre qui représentait fidèlement un « iceberg », un de ces énormes blocs de glace qu'on rencontre dans les mers polaires.

Sans raconter en détail comment se font ces gâteaux, qu'il nous suffise de dire qu'on met parfois six mois à en préparer un. Enfin, pour consoler les gourmands qui regretteraient de ne pas approcher d'un de ces monstres, ajoutons qu'ils sont plus étonnants que bons.

A côté de ces énormes pièces montées, nous en signalerons une minuscule, de sept centimètres de haut, qui a été faite par un des premiers pâtissiers de Londres, et qui était tout simplement destinée à un mariage... de poupées.

D. B.

Le radeau de la Méduse.

Géricault (Théodore) naquit à Rouen le 26 septembre 1791 et mourut à Paris le 26 janvier 1824. Il vint à Paris en 1806, entra, en 1808, dans l'atelier de Carle Vernet et, peu de temps après, dans celui de Guérin. En 1811, passionné pour les chevaux et les scenes militaires, il s'engagea dans les mousquetaires du roi, et, quand, après le retour de l'île d'Elbe, son régiment fut licencié, il voyagea en Italie, puis fit, vers la fin de sa vie, un séjour de trois ans à Londres (1820-1823).

Œuvres principales; au Louvre : *Le Radeau de la Méduse. — Officiers de chasseurs à cheval de la garde impériale. — Cuirassier blessé. — Course de chevaux à Epsom.*

Le *Radeau de la Méduse* est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la peinture française de notre siècle.

De ses attaches avec l'école de David, Géricault n'y a conservé que les qualités de dessin et de composition enseignées avec tant de sévérité par le peintre du *Sacre de Napoléon*, en y ajoutant des éléments dramatiques et une vigueur de coloris jusqu'alors inconnus chez nous.

L'attention populaire était encore éveillée lorsque Géricault exposa son tableau; la frégate la *Méduse* faisait route vers le Sénégal, portant à son bord 400 hommes d'équipage et passagers, lorsqu'elle fit naufrage le 2 juillet 1816. Les canots ne purent recevoir tous les passagers et 59 personnes furent abandonnées sur un radeau qui, pendant 12 jours, flotta sur l'Océan. Le manque d'eau, de vivres, arma les naufragés les uns contre les autres, et leur nombre ne s'élevait plus qu'à 15 lorsqu'ils furent recueillis, à bout de forces, presque mourants, par le brick l'*Argus*, dont le tableau montre, à l'horizon, la minuscule silhouette.

Sur ce radeau, construit d'épaves, au premier plan, un père porte la main sur le cœur de son fils mourant pour en sentir les battements ; à gauche, un matelot mort, étendu; au centre, un personnage accroupi, les jambes cachées par un cadavre; enfin, dans la partie supérieure, les officiers et l'équipage, ranimés par l'espoir, qui viennent d'apercevoir à l'horizon le vaisseau libérateur et qui tendent les mains vers lui, se hissent, de toutes leurs forces, en agitant des lambeaux d'étoffe pour attirer l'attention sur leur détresse.

Géricault, pour reproduire tous les détails de ce tragique épisode, ne recula devant aucun sacrifice. Il s'efforça de retrouver tous les survivants du drame : il se rendit au Havre pour des études d'après la mer déchaînée; il aban-

donna son atelier de la rue des Martyrs pour s'installer au faubourg du Roule et pour se rapprocher de l'hôpital Beaujon, dont le voisinage lui permettait d'étudier chaque jour les moribonds ou les morts. M. Ch. Clément, dans son ouvrage sur Géricault, raconte même qu'un de ses amis, ayant eu une jaunisse très prononcée, Géricault lui proposa de faire son portrait en lui disant : « Ah! mon ami, que vous êtes beau! »

D'ailleurs, les personnages représentés dans son tableau sont connus : celui qui tend les bras vers l'*Argus*, est le capitaine Corréard; celui qui est placé au pied du mât, le chirurgien Savigny; Jamar, un ami du peintre, a posé pour le personnage placé entre Savigny et le nègre; Delacroix, pour la figure appuyée au radeau; Dastier, officier d'état-major, pour l'homme vu de dos, à la droite; le mulâtre, qu'on hisse sur un baril était un modèle connu dans tous les ateliers, et qu'on appelait Joseph.



Le radeau de la Méduse, par Th. Géricault (Musée du Louvre).

Géricault commença son tableau pendant l'hiver de 1818; l'œuvre était prête pour le Salon de 1819 et fut transportée au foyer du Théâtre-Français, salle Favart, où avait lieu, cette année-là, l'exposition. Géricault s'aperçut alors que la partie gauche de sa toile était un peu vide; il y ajouta une figure. C'est encore un de ses amis, M. Martigny, qui posa.

La critique d'alors fut très sévère pour cette œuvre nouvelle, qui dénotait des qualités auxquelles elle n'était pas accoutumée. Quelques rares gens de goût, entre autres le peintre Gros, la louèrent hautement. Toutefois, elle ne fut classée que la onzième sur la liste des prix, et Géricault, désabusé, se rendit en Angleterre avec son tableau. Il fut exposé à Londres où on pouvait le voir moyennant un shilling (1 fr. 25) et chaque visiteur, en souvenir, recevait une gravure au trait, due à la collaboration de Géricault et de Charlet. Cette exposition fut fructueuse. Elle rapporta 17 000 francs à l'artiste.

L'Etat, qui, aujourd'hui, ne consentirait pas à se défaire de cette toile, même si on la couvrait d'or, hésita beaucoup avant de l'acquérir. Après la mort de Géricault, on fit la vente de son atelier; le ministre, sur les instances du directeur des musées royaux, n'accorda qu'un crédit de 4 à 5 000 francs; les enchères atteignirent 6 005 fr. et M. Dedreux-Darcy, qui devint acquéreur de cette œuvre désormais célèbre, la céda à ce prix au Ministère des Beaux-Arts, qui l'accepta, non encore sans quelques hésitations.

C. G.

Les finesses de Bertoldo (*Suite*)[1].

Dernière finesse de Bertoldo pour échapper à la pendaison.

« Hélas! hélas! se disait Bertoldo, que faire? Paroles prononcées, pierres lancées ne retournent jamais en arrière. « Décidément, une once de liberté dans son pays fait mieux qu'un kilog. d'esclavage daus un palais.

« Voyons, Bertoldo, mon toujours plus cher ami, vas-tu rester conrt en la plus grave affaire de ta vie? Courage! Qu'est devenu ton génie d'invention si prôné à la cour? Es-tu donc passé maître-sot en quelques heures? Cherche un peu... Y es-tu?... Eh bien! mais oui, la voilà, l'idée libératrice! Bertoldo, Bertoldo, mon petit ami chéri, tu n'es pas encore pendu! »

Et s'approchant du roi en faisant la chattemite, il lui dit :

— Mon doux sire, puisque tout espoir de pardon m'est interdit, mo voici prêt à obéir à tes ordres avec résignation et courage; mais avant de mourir, je te demande une grâce dernière que ta générosité ne peut me refuser.

— Non, certes, mon pauvre Bertoldo; point ne serai assez cruel pour être sourd à ta prière en un pareil momeut. Que désires-tu de moi?

— Deux choses, mou doux seigneur : que tu m'accordes grâce pour le malheureux sbire que j'ai trompé, et que tu donnes à tes bourreaux l'ordre de ne me pendre qu'à l'arbre que je choisirai moi-même. Si tu m'accordes ces faveurs, je mourrai content et te bénirai.

— N'est-ce que cela? Accordé! Vous entendez, vous autres : Bertoldo ne sera pendu qu'à l'arbre qu'il aura choisi. Et maintenant, adieu, mon pauvre ami, il faut que justice se fasse, mais ton compère le roi en a le cœur tout marri.

Bertoldo baisa la main du souverain, lui rendit grâce, et disparut avec les gardes qui l'entraînaient.

Si quelque esprit malin eût pu voir à son aise au fond du cœur d'Alboïn, peut-être y eût-il découvert que le bon sire avait parfaitement compris la métaphore de son ancien favori, mais le secret des sentiments du roi fut bien gardé, et la reine elle-même, malgré toute sa finesse, n'y vit que du feu.

Toujours est-il que Bertoldo, conduit par ses gardes, fut promené de bois en bois, de forêts en forêts, daus tous les coins du royaume, et que, bien entendu, jamais aucun arbre ne fut jugé digne de servir à sa pendaison, quelque pompeux éloge qu'on lui pût faire de la beauté de ses branches et de son feuillage.

A force de courir par monts et par vaux, les gardes, éreintés, fourbus, et comprenant enfin toute la malice de leur prisonuier, se décidèrent à le laisser en liberté et, forts penauds, retournèrent à Vérone pour rendre compte au roi de cette nouvelle aventure.

Alboïn parut grandemeut étonné et s'exclama sur le génie de cet humble paysan qui s'était sorti à sa gloire de tant de situations critiques ou désespérées.

Toute sa colère était tombée et les regrets venaient.

Peu de temps après la disparition de son favori, une grande tristesse s'empara du bon sire et il donna tous les signes d'une maladie de langueur.

Ses médecins, avec lesquels il avait eu une entrevue tenue fort secrète, déclarèrent que la distraction lui était absolumeut nécessaire et que, comme Bertoldo était l'homme le plus gai et le plus spirituel de l'Italie, il fallait le rappeler en toute hâte à la cour.

La reine, qui aimait fort son royal époux, n'en demanda pas davantage et donna son consentement.

Des envoyés du roi furent donc chargés d'aller chercher Bertoldo et de le ramener sans retard, lui affirmant au nom de leurs Majestés que tout était pardonné. Mais Bertoldo, devenu prudent, répondit avec sagesse aux envoyés :

— Dites au roi de ma part que je lui rends grâce, mais que plat réchauffé et amitié renouée ne valureut jamais rien; de plus, ma liberté m'a coûté trop cher pour qu'à aucun prix je veuille la revendre.

En appreuant le refus de Bertoldo, le roi fut désolé.

Les médecins, après un nouvel entretien secret, ordonnèrent un voyage au royal malade, et ce fut précisément du côté du pays de Bertoldo qu'ils lui conseillèrent de se diriger.

La montagne s'entêtant à ne pas vouloir venir à lui, il alla à la montagne.

— Ah! mon pauvre Bertoldo, si tu savais comme je m'ennuie! Je t'emmène! cria-t-il à sou favori en l'apercevaut.

— Jamais, mon bon sire, jamais! riposta notre héros; l'air de la cour tue sou monde ».

Mais il eut beau protester et s'en défendre, le roi l'enleva bel et bien et le ramena à la cour où il lui obtint les meilleures grâces de la reine.

A. de G.

(*A suivre.*)

1. Voir le n° 365 du *Petit Français illustré*, p. 140.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

La femme de l'aubergiste intervint :

— A qui ferez-vous croire cela ? dit-elle. Quand on est les enfants d'un médecin de Paris, on n'est pas habillé comme vous; regardez vous donc, petite effrontée, et avouez que vous avez

Daniel s'était précipité vers elle :

— Mitaize, dit-il, sois raisonnable, et vous, madame, et vous, messieurs, laissez ma sœur, nous ne vous avons rien fait, nous voulons partir.



Mitaize se laissa conduire devant la glace par la femme de l'aubergiste.

ramassé vos nippes dans la défroque d'une demoiselle.

Pâle de honte et de colère, Mitaize se laissa conduire devant la glace. Hélas ! cette femme avait raison; qui eût pensé que c'était la fille du docteur Servaize, cette fillette au visage hâlé où la sueur et la poussière avaient collé des mèches embrouillées de cheveux, cette déguenillée dont les vêtements pendaient déchirés, salis, rendus plus lamentables que de vraies loques par l'ancienne fraîcheur dont ils portaient encore les traces? Et tout d'un coup, elle éclata en sanglots.

— Eh ! eh ! mon jeune coq, pas si vite, vous ne nous devez rien, c'est vrai, mais qui sait ce que vous avez fait ailleurs? vous nous dites que votre sœur s'appelle Marguerite et vous l'appelez d'un autre nom... C'est-y un nom de chrétienne, Mitaize ?... Et l'aubergiste, triomphant, se campa les poings sur les hanches.

Un roulement de tonnerre monta, lointain d'abord, puis grandissant et faisant trembler les volets clos de l'auberge.

— Le train ! murmura Mitaize qui fit un vain effort pour gagner la porte.

— Minute, ma petite, avant de partir, vous

1. Voir le n° 367 du *Petit Français illustré*, p. 16.

montrerez vos papiers au garde champêtre...

Marguerite, à bout de forces, se laissa tomber sur une chaise et couvrit de ses mains son visage brûlant. Quelle honte! n'eût-il pas mieux valu subir les railleries des Dorgebert que cette injure atroce : être pris pour des vagabonds?

Et clairement elle comprit toute l'ingratitude de sa conduite envers M. et Mme Le Mauduy, toute la laideur de son action quand sa folle vanité les avait reniés, et pour qui?... pour des gens qui ne les valaient probablement pas.

Cette punition inattendue l'humiliait jusqu'au plus profond de son être, mais, brisée de fatigue et aussi de frayeur, elle demeurait anéantie. L'esprit inventif de la pauvre Mitaize ne lui fournissait plus de ressources pour échapper à sa pénible situation, la tête lui tournait, elle croyait sentir le sol se dérober sous elle, la voix lui manquait.

Daniel, qui d'ordinaire se laissait conduire par elle, vit bien qu'il ne devait plus compter que sur lui-même, et se tournant vers l'aubergiste :

— Nous n'avons pas de papiers, dit-il hardiment, mais si notre oncle, M. Jean Le Mauduy, des Molières, était avec nous, vous n'oseriez pas nous menacer du garde champêtre.

— Allons donc, vous... les neveux de M. Jean? jamais de la vie! il ne vous laisserait pas courir les chemins en pareil équipage!

Il se tourna vers sa femme. Qu'en dis-tu, Lisbeth?...

— Je dis que Mme Le Mauduy a vraiment marié sa nièce à un médecin de Paris, et si c'était vrai que ce soient ses petits-neveux...

— Oui, dit-il plus bas, il y a, malgré tout, du louche dans l'affaire et j'ai bien envie d'envoyer, à tous risques, prévenir M. Jean. S'il ne connaît pas les enfants, il le dira; s'ils sont ses neveux, il sera peut-être bien aise de savoir où ils sont; service pour service, M. Jean m'a trop bien soigné l'hiver dernier pour que je ne fasse pas ce que je pourrai.

Daniel, debout près de sa sœur, attendait la décision de l'aubergiste. Il avait bien remarqué que le nom seul de son oncle avait produit une impression favorable et il n'était pas loin de souhaiter qu'on les reconduisît tout simplement, car, à mesure qu'il raisonnait mieux, il se sentait coupable, et il en voulait cruellement à sa sœur de l'avoir entraîné dans cette ridicule aventure.

Cependant Mitaize était trop accablée pour qu'il lui fît des reproches, surtout quand ils n'étaient pas seuls; elle s'appuyait au mur, les yeux bouffis, le visage rouge, comme boursouflé, elle frissonnait de temps en temps et toute son attitude révélait une telle lassitude que le jeune garçon, de plus en plus inquiet, lui demanda à voix basse :

— Mitaize, veux-tu que je demande une chambre où tu pourras te reposer?...

Elle le regarda comme si elle n'avait pas compris.

— La tête me fait mal, murmura-t-elle en se mettant debout... je voudrais... je voudrais...

Elle ne put achever, et pâlissant jusqu'aux lèvres, Marguerite Servaize se trouva mal au grand effroi de son frère et des assistants.

La femme de l'aubergiste s'était précipitée.

— Vous lui avez fait trop peur aussi, à cette petite, dit-elle avec aigreur à son mari... tiens... mais, est-ce qu'elle aurait pris un coup de soleil, que son cou est si rouge?... peut-être bien que c'est la rougeole aussi... voyez-vous, elle a de petits boutons. Je vais la réchauffer; toi, Antoine, tu courras aux Molières tout de suite.

L'enfant revenait à elle, mais l'espèce de somnolence qui la tenait encore ne lui laissait plus l'entière conscience de ses actes et Daniel, désolé, s'attribuant cette fois tous les torts, demanda le premier qu'on fît chercher son oncle ou, si c'était plus facile, un médecin n'importe où :

La femme réfléchit une seconde :

— Il vaudrait encore mieux trouver une voiture pour vous reconduire, dit-elle; avant que votre oncle ou un autre médecin soit ici, il peut se passer bien du temps, et si la petite commence une maladie, elle sera mieux soignée là-bas.

— Oh! oui, je vous en prie, trouvez une voiture, supplia Daniel horriblement tourmenté par la vue les marbrures rouges qui couvraient les poignets et le cou de Mitaize.

Elle grelottait à présent, une petite toux la secouait, et la mère Antoine, qui, décidément, était une bonne femme, l'enveloppa dans un grand châle et l'emporta dans sa cuisine où, provisoirement, elle l'installa sur un fauteuil, près du feu, pendant qu'elle lui préparait une infusion de tilleul et que celui qui, tout à l'heure, parlait du garde champêtre, courait au plus vite à la recherche d'une voiture.

Mitaize voulut balbutier un remerciement, mais la mère Antoine ne lui permit pas d'achever :

— M. Le Mauduy est trop aimé par ici pour qu'on ne cherche pas à lui rendre un peu du bien qu'il nous fait, dit-elle.

Et la petite fille, pour la première fois, comprit le peu qu'elle valait par elle-même, la sottise de son orgueil et elle eut regret de son ingratitude. Il ne lui était pas possible d'y réfléchir beaucoup, les idées se confondaient dans son esprit, une soif ardente la dévorait et la mère Antoine hochait la tête, plus inquiète qu'elle

ne l'avouait. Quand son mari vint annoncer qu'un de leurs voisins allait atteler, elle poussa un soupir de soulagement véritable.

Des roues grincèrent sur la route et Daniel qui avait entendu une voiture s'arrêter devant l'auberge, s'élança :

— Il est impossible que Georges soit déjà prêt, mon jeune monsieur, dit l'aubergiste, ce doit être une voiture de la ville.

Il allait, très déçu, regagner sa place, lorsque

Mme Dorgebert semblait sur des épines, elle ne répondit pas et alla droit à la cuisine où Mitaize, les bras abandonnés, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, semblait dormir. Fanny Dorgebert et Marcelle n'avaient pas bougé, elles causaient vivement à son frère et à leur amie; à leur air, on pouvait deviner que le service demandé leur plaisait peu et qu'elles eussent infiniment préféré ne point le rendre que d'écourter leur promenade.



Mitaize, la tete appuyée au dos de son fauteuil, semblait dormir.

des rires et des exclamations joyeuses résonnèrent sur le perron :

— Oh! madame, je vous en prie, goûtons ici, voulez-vous. Maman, dites oui, nous rentrerons à la fraîcheur, ce sera charmant.

Un trait de lumière éclaira l'esprit bouleversé de Daniel, ces voix qu'il venait de reconnaître... c'étaient celles des Dorgebert. Ils faisaient une promenade en voiture et avaient eu l'idée de s'arrêter là; il ne songea pas un instant que Mitaize s'était enfuie pour ne pas les rencontrer, il ne se dit pas qu'il serait obligé de leur avouer cette parenté dont elle avait eu honte, mais il courut à eux, leur expliqua brièvement qu'il s'était perdu dans les bois avec sa sœur, que celle-ci, fatiguée et malade, ne pouvait regagner les Molières à pied et qu'il les suppliait de les emmener ou de les faire reconduire.

Mais, on venait de dire que Mitaize était malade et elles avaient bien compris le coup d'œil impérieux de leur mère, qui leur interdisait de quitter la salle.

Mme Dorgebert reparut presque aussitôt, suivie de la maîtresse de l'auberge :

— Ma brave femme, disait-elle, il ne peut être question de nous charger de cette petite, je crains que sa maladie soit contagieuse et je ne dois pas exposer mes enfants à la contracter.

— Madame, je vous en prie, insista Daniel, laissez-nous seulement la voiture, les deux chevaux nous conduiront vite et le conducteur reviendra vous chercher aussitôt. Pensez que je suis seul avec Mitaize et qu'il lui faut des soins qu'on ne peut pas lui donner ici.

P. F.

(*A suivre.*)

Variétés.

La douane et les bolides. — On sait que, parfois, des corps appelés *bolides*, errant dans l'espace céleste avec d'énormes vitesses, se trouvent échauffés par leur frottement contre l'atmosphère de notre planète, éclatent et tombent en débris qu'on nomme *aérolithes*. Dernièrement, un phénomène de cette nature s'est produit au-dessus de Madrid : à une hauteur considérable du sol, un bolide a éclaté avec un sourd grondement et en faisant trembler la terre.

A propos de la chute d'une de ces *pierres de tonnerre*, on raconte l'anecdote suivante : Un jour, un bloc de fer, fragment d'un bolide, tomba dans le champ d'un fermier bolivien. Le gouvernement apprit la chose et intenta un procès au fermier pour avoir dans sa propriété un bloc de fer entré dans le pays sans acquitter les droits de douane. Le brave homme protesta, alléguant que ce minerai « lui était tombé du ciel ». — « Mais précisément, lui répondit-on, si cette aubaine vous tombe du ciel, il est bien juste que vous en partagiez le profit. » Et le fermier dut payer.

*
* *

Photographies décoratives. — Pour décorer les vitres, écrans, paravents, on peut employer avec succès les clichés photographiques transportés sur une vitre dépolie. On sait quelle douceur, quelle finesse de ton et de dessin on obtient avec la photographie sur verre.

Partant de ce principe, on peut faire des panneaux de différentes dimensions, sur lesquels sont disposés, sans aucun encadrement, des portraits, des vues et souvenirs de tous genres, sorte d'album perpétuellement ouvert sous les yeux, d'un effet très décoratif et que l'on emploiera de cent façons. Ce procédé donne des épreuves extrêmement jolies dont le groupement prête à une variété très artistique.

*
* *

Les boulangers. — Avant la Révolution, il n'était pas rare de compter, dans certaines professions, autant et même plus d'entrepreneurs que de salariés; mais c'étaient, en général, de plus petits entrepreneurs qu'aujourd'hui. C'est ce qui explique leur nombre relativement considérable dans plusieurs villes à cette époque. Voici un exemple pris dans une profession qui appartient encore aujourd'hui à la petite industrie : en 1721, Paris avait moins de 600 000 habitants et 757 boulangers, soit un par 792 habitants; aujourd'hui, 2 448 000 habitants et 1 522 boulangers, soit un boulanger par 1 608 habitants.

*
* *

Maxime. — « Écoute beaucoup et parle peu ».

*
* *

Les gaîtés de l'enseigne. — Cueilli cette enseigne, à Bordeaux, à la devanture d'un bourrelier :

SELLERIE *RAVE*.

L'esprit d'autrefois. — A un dîner chez le ministre de la justice, deux convives importants se faisaient attendre. Il était tard, et le garde des sceaux, s'adressant au président Dupin, lui demandait s'il ne pensait pas qu'on dût faire servir.

— Je suis de cet avis, répondit le président, d'autant plus qu'en dînant nous les attendons, tandis qu'en les attendant nous ne dînons pas.

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire. — De qui est le quatrain suivant, et à qui fut-il adressé :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

*
* *

Dicton. — Que signifie l'ancien dicton :

Qui veut la guérison du *mire*
Il lui convient tout son mal dire.

*
* *

Géographie amusante. — Citer les noms de quatre villes de France qui, lus de droite à gauche, donnent quatre noms nouveaux de villes également françaises?

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 367.

I. Questions littéraires.

Ces vers sont de *Boileau* (1636-1711), l'auteur des *Satires*, des *Epîtres*, de l'*Art poétique* et du *Lutrin*. Ils avaient été composés pour être mis au bas du portrait du moraliste Jean de La Bruyère (1645-1696), l'auteur célèbre des *Caractères*.

II. Phrases à compléter.

« Quand on saura cette nouvelle, il y aura du bruit dans *Landerneau*. » Se dit lorsqu'il s'agit d'une nouvelle qui doit produire une grande sensation. Landerneau est, en effet, une petite ville du Finistère ordinairement très calme.

Il est comme l'anguille de *Melun* : « Il crie avant qu'on l'écorche. » Ce dicton s'applique aux gens douillets qui poussent des cris avant qu'on leur ait fait aucun mal; ou bien encore, dans un sens figuré, à ceux qui se plaignent avant qu'on leur ait causé aucun tort.

« Quand les Français rendront *Arras*, les souris mangeront les chats. » La ville d'Arras, qui faisait partie du domaine de Charles le Téméraire, fut assiégée par Louis XI, après la mort de ce duc, en 1477. Les habitants avaient écrit, dit-on, sur une de leurs portes :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

Une fois maîtres de la ville, les Français ôtèrent le *p* du premier vers.

III. Enigme.

C'est l'accent circonflexe.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 369. 10 centimes. 21 mars 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Les fredaines de Mitaize. — L'oncle Jean avait saisi Mitaize et l'avait emportée dans la maison.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

Mme Dorgebert hésitait :

— Voyons, Fanny, continua Daniel en s'adressant à la plus grande des jeunes filles, priez Madame votre mère de consentir, si vous voyiez Mitaize...

— Mais justement, je ne veux pas la voir, se récria-t-elle dans un grand élan d'égoïsme, maman a raison, nous ne pouvons pas vous laisser la voiture, ni risquer de gagner une maladie; tout ce que nous pourrons faire, dès que nous serons rentrés, c'est de vous envoyer une autre voiture.

Fritz Dorgebert, lui, s'avança et tendit la main à Daniel indigné de cette cruelle réponse :

— Mon pauvre vieux, dit-il à demi voix, quand les femmes se mêlent d'avoir peur, il n'y a pas moyen de compter sur elles, vois-tu.

L'aubergiste venait de reparaître à son tour :

— Mon petit monsieur, dit-il, puisque ces dames-là ne vous aident pas de bon cœur, n'y pensons plus. Nous prendrons la voiture de Georges, et je vous conduirai par la traverse. Le chemin est difficile, mais nous gagnerons près d'une heure. Y êtes-vous ?...

Daniel salua froidement les Dorgebert, qui faisaient mine de regagner leur voiture et courut à sa sœur :

— Mitaize, dit-il, Mme Dorgebert refuse de se charger de nous, mais nous allons partir quand même ; peux-tu faire quelques pas ?

Elle se leva péniblement.

— Oui, je peux, mais j'ai le vertige, et les yeux me piquent, la femme dit que ce sera peut-être la rougeole, est-ce que tu le crois, dis ?...

— Bah! fit-il, personne ne le sait, ne te tourmente pas à l'avance, ce ne sera peut-être rien. Donne-moi le bras, je t'aiderai à marcher.

Mais la mère Antoine s'empara de Mitaize qu'elle enveloppa étroitement d'une couverture, et, l'emportant comme une plume, traversa la salle et la plaça au milieu d'une botte de paille fraîche qui servait de siège de fond à un chariot à échelles.

Puis, laissant Daniel monter près de sa sœur, elle vint au maître de la voiture qui escaladait les brancards et lui fit à mi-voix certaines recommandations.

On prit la traverse au trot pesant du cheval de labour. Mitaize, accotée assez commodément dans la paille épaisse, se sentait un peu mieux; avant de tourner hors du village, elle montra à Daniel un breack qui filait grand train sur la route :

— Ce sont eux, ils se sauvent, n'est-ce pas? demanda-t-elle, de sa voix un peu rauque et changée...

Il fit signe que oui.

— C'est vilain, ce qu'ils font, Daniel.

— C'est affreux, c'est lâche, cria-t-il, je ne leur reparlerai de ma vie, refuser un pareil service à des amis !

Elle secoua la tête :

— C'est que maman avait raison, ce ne sont pas de vrais amis, et puis, tu sais... peut-être que moi, à leur place...

Elle n'acheva pas, mais il comprit qu'elle se repentait d'avoir pris trop souvent les Dorgebert pour modèles et que la leçon d'humilité d'aujourd'hui pourrait lui être salutaire.

On avançait assez lentement, dans le chemin coupé d'ornières qui filait entre des haies envahies par les ronces et les liserons ; Mitaize, au bercement régulier du chariot, venait de s'endormir et Daniel veillait à ce qu'elle ne sortît pas ses mains de la couverture et à ce que son chapeau abritât bien son visage, mais le pauvre garçon comptait les minutes. A chaque détour du chemin, il demandait au conducteur si l'on approchait. Hélas ! les Molières étaient loin. Invariablement, l'homme, du bout de son fouet, désignait un point encore lointain dans la montagne, en face d'eux et il semblait à Daniel qu'on n'arriverait jamais.

Mitaize ne se réveilla pas ; son visage était moins enflammé, mais elle avait des sursauts fébriles, se mettait à tousser, puis retombait dans sa lourde somnolence.

Le soir tombait quand la voiture approcha des Molières et que Daniel en descendit pour courir vers la ferme ; mais on les avait aperçus, et ce fut l'oncle Le Mauduy, qui rentrait harassé, couvert de poussière, avec Yermer, qui se pencha le premier sur Mitaize. Celle-ci ouvrit péniblement les yeux, et, rappelée par sa vue au souvenir de sa récente fredaine, elle voulut parler.

Mais il ne le lui permit pas et, comme Mme Le Mauduy accourait les bras levés, si effrayée par l'aspect lamentable des fugitifs qu'elle ne trouvait pas un mot, l'oncle Jean saisit Mitaize et l'emporta dans la maison.

— Tu as besoin de ton lit et on va te le bassiner, ma mie, dit-il. Ah! tu croyais qu'on s'en va aisément d'ici avec de petites jambes comme les tiennes et cela t'ennuie de reveuir, n'est-ce pas? Ne crains rien, nous prendrons bientôt le chemin de fer si tu te laisses bien soigner.

1. Voir le nº 368 du *Petit Français illustré*, p. 177.

Mitaize ne répondit pas, elle eut un faible sourire. Elle n'avait plus du tout peur de l'oncle, il faisait très bon être portée ainsi, et puis, c'était un soulagement inattendu de n'avoir pas été grondée, de sentir sur son front moite la caresse de la forte main du vieillard.

Elle se laissa déshabiller docilement, et, quand tante Marie-Anne, qui se penchait pour la border, l'embrassa doucement, elle lui noua au cou ses deux bras en murmurant d'une voix faible : Pardon !



M. Servaize prit entre ses doigts le poignet amaigri.

Puis, épuisée par ce semblant d'effort, la petite fille se rendormit.

Il se passa de longues journées avant que M. Le Mauduy pût se prononcer sur la nature de la maladie. L'éruption, si soudainement apparue, n'avait pas continué sa marche naturelle, les boutons s'étaient affaissés sans toutefois disparaître entièrement, l'oppression s'aggravait et le vieil oncle redoutait des complications.

Daniel avait voulu s'installer près de sa sœur, mais son oncle ne le lui permit pas ; au premier mot, il l'emmena hors de la maison et, lui parlant comme à un homme, ne lui cacha pas ses inquiétudes.

Il le questionna sur leur fuite, voulut en connaître les moindres incidents, et comme le jeune garçon s'accusait :

— Il ne s'agit plus de cela, mon enfant et je me doute bien que tu te repens, mais j'avais besoin de tout savoir. A présent, je tiens à n'être pas distrait de la tâche que je commence. Il faut guérir ta sœur, et si je suis obligé de m'occuper de toi, si je puis craindre de te voir tomber malade aussi, je n'aurai pas la liberté d'esprit nécessaire. Je vais donc te demander un sacrifice.

— Tout ce que vous voudrez, mon oncle.

— Eh bien! tu vas entrer comme pensionnaire au collège de Saint-Dié; comme on est en vacances, tu ne suivras pas de cours réguliers, mais tu prendras des leçons et je serai sûr, du moins, que tu te trouves en bonnes mains.

Rien ne pouvait être plus pénible à Dany que cette demande, mais il avait promis ; du reste, il sentait que l'oncle eût pu ordonner au lieu de faire appel à son bon vouloir. Cependant il ne répondit pas tout de suite, il réfléchissait. C'était bien la peine de n'avoir pas voulu être interne à Paris pour le devenir dans un collège de province, disait l'esprit d'indiscipline ; mais Dany ne voulait plus l'entendre et quand l'oncle reprit :

— Mon ami, j'ai télégraphié à ton père de venir, j'ai besoin de sa présence pour diminuer ma responsabilité, et vraiment, tu me rendrais la tâche moins lourde, si je te savais hors d'ici.

Alors, Daniel, dominant l'espèce de crainte

qu'il avait toujours éprouvée près de son oncle, se décida :

— Je veux bien, mon oncle, dit-il très vite, mais je me connais, je suis paresseux, et, si je dois travailler seul, je ne ferai rien qui vaille, une fois les premiers jours passés. Sans compter que je serai inquiet de la pauvre Mitaize, et puis, si je m'en vais, Martial sera privé de ses leçons, cela lui fera de la peine, si l'on pouvait?... si vous vouliez le mettre en pension avec moi, j'en serais bien aise et papa voudrait peut-être payer sa pension avec l'argent qu'il me donne pour m'amuser?

Le vieillard lui tendit la main :

— C'est convenu, mon brave, et ton idée n'est pas pour me déplaire; j'aime les gens qui se soucient des autres, et tu peux considérer la chose comme faite. Va demander à Martial ce qu'il en pense et dis à son père que je compte sur son consentement.

La joie du jeune garçon fut si sincère que Daniel en trouva son propre sacrifice amoindri. Ce qui rendait l'un si heureux ne devait pas, en somme, être si pénible pour un autre, et il fit ses préparatifs sans mauvaise humeur; seulement, avant son départ, il supplia sa tante de lui faire parvenir chaque jour des nouvelles de Mitaize.

— Et surtout, ajouta-t-il, ne me cachez rien, tante Marie-Anne, si... si elle était plus mal, rappelez-moi; vous promettez, n'est-ce pas?

— Sois tranquille, dit-elle et ne te mets pas martel en tête, nous la soignerons si bien qu'elle guérira. Yermer ira tous les jours vous voir et vous porter des nouvelles.

Le jeune garçon partit donc, satisfait au fond de s'être vaincu, mais surpris de l'espèce de chagrin ressenti en quittant cette maison où il était venu malgré lui. C'est que l'exemple du travail, de la simplicité des habitudes, la paisible influence de ces cœurs droits avaient porté leurs fruits. Daniel Servaize s'était, sans le vouloir, dépris de ses anciens défauts, et lorsqu'il fit passer devant lui Martial pendant que la petite porte du collège retombait sur eux, il n'éprouva qu'un sentiment d'orgueil légitime en songeant aux progrès qu'il voulait faire, qu'il ferait à tout prix, puisqu'il en avait la volonté.

Ce fut une quinzaine longue et triste pour les gens des Molières que celle qui s'écoula. M. Servaize, prévenu, était arrivé en toute hâte et ne put qu'approuver le traitement employé par le vieux médecin; il avait dû laisser ignorer à sa femme la maladie de Mitaize, de peur qu'une émotion trop vive anéantît chez elle le mieux qui s'était récemment produit, et il avait coloré son absence du prétexte d'une consultation loin de Paris.

Quand Mitaize le vit entrer, elle essaya de se soulever, sans pouvoir y parvenir, une quinte de toux la secoua violemment et lui ôta la parole. Le père était devenu très pâle, mais, se dominant, il prit entre ses doigts son poignet maigre, et comme elle le regardait, anxieuse, il s'efforça de sourire.

— Je suis donc bien malade, papa, qu'on vous a fait venir?

— Mais non, fillette, seulement j'étais un peu en mal de vous deux et votre maman aussi, alors, je suis venu.

Elle soupira, puis :

— Papa, je voudrais bien vous dire quelque chose à l'oreille.

Il se pencha aussitôt.

— Vous ne savez pas, j'ai été horriblement méchante ici, et l'oncle et la tante sont trop bons, j'ai du regret...

Elle s'arrêta...

— Dites-le-leur, vous, papa, dites aussi que je ne recommencerai plus jamais.

Très ému de cette confession soudaine, il s'efforça de paraître gai et, menaçant du doigt la petite malade :

— C'est beaucoup promettre, ma mignonne; dès que tu seras sur pied, je suis sûr que l'ancienne Mitaize se réveillera et fera des siennes, comme toujours.

— Oh! papa, fit-elle avec tant de confusion qu'il ajouta bien vite :

— Mais je ne demande pas mieux que d'avoir une petite fille très sage; voyons, Mitaize, ne t'agite pas, laisse tes bras sous la couverture, ce sera un commencement de sagesse.

Elle obéit, cherchant sur l'oreiller une place fraîche pour sa tête.

— Je crains une scarlatine de mauvaise nature, dit M. Servaize au vieil oncle dès qu'ils se retrouvèrent seuls, et l'on pourrait demander une sœur pour veiller.

— Jamais ma femme n'y consentira, pas plus que Madeleine.

— Qui est Madeleine?

— C'est la fille aînée du garde forestier Claudel, mon successeur et mon voisin; elle est en service chez nous, et l'on peut compter absolument sur elle.

— Mais cela est dangereux; il ne peut être question pour une jeune fille de s'exposer ainsi à la contagion.

M. Le Mauduy hocha la tête :

— Dès le premier jour, j'ai tenté de la renvoyer, dit-il, je n'y ai pas réussi; elle veut rester, et ses parents, auxquels je me suis adressé alors, lui ont donné raison. Nos montagnards sont têtus et, parce que la brave fille croit nous devoir une certaine reconnaissance, rien au monde ne lui fera quitter son poste. Mitaize est aussi en sûreté entre ses mains qu'entre celles d'une garde-malade de profession.

P. F.

(A suivre).

Master Punch et sa femme Judy.

« Master Punch » est en Angleterre ce que Guignol est chez nous, et plus encore : il est plus répandu ; il va dans le monde officiel aussi bien que dans les carrefours de la ville, ou sur la place du marché dans les villages. Comme la famille royale d'Angleterre compte beaucoup d'enfants, Master Punch y est admis à donner ses représentations ; et quand le « montreur » a su plaire à l'auditoire, il a chance de recevoir, avec une lettre de félicitations, l'autorisation de porter les armes royales, et le titre de « Royal Punch and Judy ». Dès lors il est désigné à la faveur populaire, et pour peu qu'il sache profiter de sa veine, il est en route pour la fortune.

« Master Punch », il n'est pas besoin de le dire, c'est Polichinelle lui-même, *Punchinello*, — le héros des farces italiennes au moyen âge et aux débuts de la Renaissance ; la troupe qui l'accompagne est faite, pour la plupart, des personnages consacrés dans les comédies d'autrefois : Judy, l'épouse, le Baby, Scaramouche, devenu le clown, et Toby, le chien. Selon les aventures prêtées au héros, la troupe s'augmente d'un magistrat, d'un docteur, d'un *constable* (juge) — du bourreau, même. Ce sont les comparses tout indiqués dans la vie du brigaud Polichinelle, mais on ne les amène que suivant les besoins de l'action : tandis qu'il n'est pas de « Mr. Punch » possible sans Judy, Toby et Scaramouche.

Si Mr. Punch, Judy, Scaramouche, se retrouvent aussi bien chez nous que chez nos voisins, c'est en Angleterre seulement — et dans les pays de langue anglaise — que l'on trouve l'intéressant personnage de Toby.



« Royal Punch and Judy »

Toby est un chien, un vrai chien, dressé à remplir son rôle avec exactitude, et il ne faudrait pas croire que tous les rejetons de la gent canine soient aptes à tenir le personnage : il y faut un griffon (*mongrel*), rien autre ; toute

autre race est incapable de garder les traditions. Un bon « Toby » est une richesse ; et comme l'auditoire rit de bon cœur lorsque la brave bête, agacée par les tracasseries de Punch, lui attrape le nez et le promène ainsi autour du théâtre!

Le montreur du « Royal Punch and Judy » actuel se nomme M. Jesson ; et il semble que le père de celui-ci ait été l'original du personnage si pittoresque de « Short », dans l'œuvre de Charles Dickens. — Le Toby qui tient l'emploi est un griffon de onze ans, et depuis l'âge de quelques mois, il remplit son personnage à la grande joie de tous les spectateurs. Voilà un brave acteur, qui ne connaît ni les rhumes, ni les indispositions subites, et ne laisse jamais « en plan » les spectateurs idolâtres!

Autrefois, les pauvres « montreurs de poupées » étaient vouées à des vicissitudes sans nombre; ils allaient par les chemins, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente ; et le « Toby » de la troupe partageait la dure vie de son maître; aussi disait-on que jamais plus de six ans un chien ne pouvait tenir le rôle. Le Toby de M. Jesson démontre le progrès qui se fait en toutes choses; encore succédait-il à son père, qui avait vingt-deux ans, et tenait l'emploi depuis le temps de ses dents de lait.

C'est qu'aujourd'hui la profession est prospère ; les malicieux disent même qu'on y fait fortune plus souvent que dans le commerce, les beaux-arts, le journalisme ou les mines d'or; ce qui fait que cela est très demandé. Il y faut beaucoup de qualités pour réussir : avoir de l'esprit pour le dialogue, la voix aisée pour les chansons, les mains adroites pour l'entretien et le maniement des poupées, enfin les lèvres souples pour l'emploi du « *squeaker* » le petit instrument que nous appelons « voix de polichinelle » ou « pratique ». Il faut savoir varier les réparties, et glisser habilement des actualités piquantes dans le dialogue qui reste le fond de la représentation, surtout dans celui où. Mr Punch cause amicalement avec son bon ami le clown.

Ce sont des broderies que le montreur ajoute au texte ordinaire, — lequel, lui, ne varie guère.

Voici les principales dispositions de l'ensemble :

Tout d'abord, Mr. Punch, dans la coulisse, fait entendre son cri particulier, et il entre en scène, saluant trois fois les spectateurs ; puis il s'arrête, et fait sa petite harangue :

« Mesdames et messieurs, je vous prie, comment allez-vous ?

« Si vous êtes heureux, je suis heureux aussi.

« Arrêtez-vous, et voyez mon joyeux petit jeu ;

« Si je vous fais rire, je ne vous le ferai pas payer. »

Après un salut il se retire, et on l'entend chanter dans la coulisse, sur quelque air populaire à la mode, ou sur l'air de Malborough, la chanson : « Mr. Punch est un aimable et bon compagnon... Son habit est tout rouge et jaune ; et si, quelquefois, il va dans les vignes du Seigneur, c'est seulement avec ses bons amis. »

Mr. Punch et le chien Toby.

Tout en chantant et en dansant, il entre; puis il appelle sa femme : « Judy, ma chère Judy ! »

Mais c'est Toby qui entre ; donc, scène deuxième. Mr. Punch lui fait mille gentillesses, et le chien lui répond; mais bientôt le mauvais taquin revient à ses habitudes et fait kiss, kiss, à l'innocent Toby, qui se fâche et aboie.

— Vous êtes un vilain, un désagréable chien, dit Punch, en le frappant de son bâton.

Irrité, Toby saute au nez du méchant, et Punch, alors, change de note ;

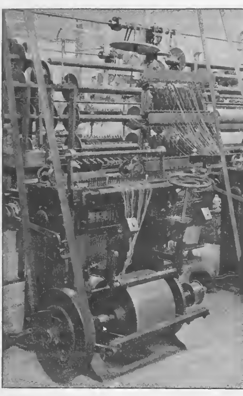
— Oh, mon nez! mon pauvre nez! O chère, chère! mon beau nez! Allez-vous-en, allez-vous-en, méchant chien! Je vais dire cela à votre maître... O chère, chère Judy !

Mais pendant qu'il appelle Judy, Toby se venge, et traîne par le nez Mr. Punch autour du théâtre, après quoi il le lâche, et s'enfuit.

M. Punch tient son pauvre nez des deux mains et appelle le maître de Toby, Scaramouche, le clown, qui entre bientôt, un bâton à la main. Ce bâton semble dangereux au maître coquin, qui se tient à distance; la scène qui suit est une petite perle dans son genre. (*A suivre.*) A. L.

La laine.

Vous êtes-vous jamais demandé, mes jeunes amis, comment se fabriquaient les vêtements de laine si souples et si commodes dont vous vous habillez quelquefois ? Avez-vous jamais songé au rapport qui pouvait exister entre vos costumes brillants de lawn-tennis ou de bains de mer et les moutons que vous rencontrez dans vos promenades, qui se poussent sur la route, en soulevant des nuages de poussière, et qui bêlent désespérément à la vue d'un passant ? On vous a dit vaguement que la laine des moutons servait à fabriquer les habits qui vous couvrent le jour et les couvertures qui vous abritent la nuit, mais c'est tout ! Or, cette transformation est bien plus longue, bien plus compliquée que vous ne pensez. Nous sommes loin, aujourd'hui, des matrones romaines qui filaient paisiblement la laine ou des paysannes qui font tourner leurs fuseaux agiles, l'hiver au coin du feu, et sur le pas de leur porte en été. Avec les exigences modernes, tout le monde veut des vêtements de laine, tout le monde en porte. Il a donc fallu trouver des moyens expéditifs et commodes pour satisfaire aux besoins de tous. De là est née l'industrie du filage et du tissage de la laine.



Moulinage de la laine

De même que pour un civet, il faut un lièvre, de même pour faire une étoffe de laine il faut un mouton. Que dis-je, un mouton ? des milliers et des milliers de moutons. Bien que la France en nourrisse, sur les plateaux désolés des Causses, dans les vallées des Vosges ou dans les prairies normandes, de nombreux troupeaux, elle ne suffit pas aux exigences des fabricants. D'ailleurs la laine du mouton français n'est pas la meilleure. Elle casse souvent et ne donne pas une étoffe bien solide. Il n'y a guère que les manufactures du Midi (Mazamet et Castres, par exemple) qui se servent de ces toisons parce qu'elles reviennent beaucoup moins cher. Aux grandes fabriques du Nord, à celles qui tissent les étoffes les plus épaisses, il faut des moutons spéciaux, les moutons mérinos. Notre Champagne crayeuse en élève bien un petit nombre, mais que pourrait-on faire avec quelques milliers de moutons ? Aussi a-t-il fallu s'adresser à l'étranger.

Il y a, au delà des mers, de vastes régions peu habitées et où se nourrissent, à notre intention, d'immenses troupeaux de moutons. En Australie, par exemple, les pâturages s'étendent sur des centaines de kilomètres carrés, et il n'est pas rare qu'un seul propriétaire possède jusqu'à cent mille têtes d'animaux à la fois. Quand ces armées de moutons se mettent en route sous la surveillance de quelques bergers à cheval elles défilent pendant des heures. Il n'est pas rare de voir un train stopper pendant quatre ou cinq heures devant les colonnes pressées de ces animaux et attendre patiemment que ce fleuve vivant ait cessé de s'écouler. Dans certaines parties de l'Amérique ou dans les fraîches et vertes vallées de l'Irlande et de l'Angleterre vivent aussi de nombreux moutons condamnés à une mort prématurée. Tous les mois, de gros vaisseaux emportent à

Londres ou au Havre les toisons arrachées à ces victimes. Les fabricants viennent les acheter par centaines de mille à la fois et les transportent à leur tour dans les combles de leurs usines.

C'est maintenant que le vrai travail va commencer. Toute cette laine n'a pas, naturellement, la même valeur. La laine des cuisses est trop courte et trop dure; on s'en débarrasse à vil prix. Au contraire, celle de l'épaule et celle du dos est de qualité supérieure. Suivant que la laine est plus ou moins haute, plus ou moins fine, on la réserve pour une fabrication ou pour une autre. La meilleure donnera les *étoffes à trame;* les moins bonnes les *étoffes à chaîne.* Or, il faut une grande habitude et un coup d'œil exercé à ceux qui font ce premier triage.

Mais cette laine est sale, couverte de poussières, d'aspérités et de nœuds; elle est de couleur brune, presque noire; elle poisse les mains et se casse facilement. Il convient donc de lui donner, avant tout, cette couleur blanche si agréable à l'œil et cette souplesse si douce au toucher. Des ouvriers plongent toutes ces toisons dans d'immenses cuves remplies d'eau chaude; puis, toutes ruisselantes, elles sont étendues dans des étuves chauffées à 70 degrés. Elles y restent un quart d'heure environ, séchées en dessous par un feu très vif, rafraîchies au-dessus par un courant d'air énergique. Il n'y a pas de microbes qui soient assez robustes pour résister à un pareil régime. Quand la laine sort des étuves, elle est d'une blancheur éclatante et d'une propreté méticuleuse. Souvent même le but a été dépassé; cette laine est si sèche qu'il est impossible de la travailler.



Filage de la laine

On l'humecte alors d'huile d'olive pour qu'elle puisse glisser plus facilement : cette opération porte le nom bizarre d'*ensimage*.

Voyez-vous ces gros cylindres garnis de nombreuses aiguilles et ce treuil mobile qui circule en dessous. La laine sera disposée sur le treuil et les mille pointes des aiguilles la pénètrent avec autant de soin et plus de rapidité que le coiffeur le plus expérimenté pourrait le faire pour notre chevelure. D'un cylindre la laine passe à un deuxième, puis à un troisième. Un petit couteau qu'actionne la vapeur détache d'un coup sec la laine ainsi travaillée, et nous verrons sortir pendant de longues heures un long ruban blanc et brillant qui tombe soigneusement dans de profonds paniers en tôle. La laine est-elle enfin prête à être filée? Quelle erreur! Nous ne sommes pas au bout de nos peines. (*A suivre.*) C. G.

Mon oncle le général-major.

Il disait : « La volonté c'est tout, la colère, ce n'est rien. »

C'était un homme froid, ou plutôt d'allure froide, car l'âme était sensible, enfantine, presque timide. Mais il savait se dompter par une énergie peu commune de l'esprit. C'était factice peut-être, mais il n'en arrivait pas moins à des résultats surprenants.

Je me souviens — et tout le monde se souvient de cette aventure dont on parla longtemps à mots couverts, et qui le rendit célèbre dans l'armée...

Mon oncle était alors commandant de la place de Dombow, sur la petite rivière Volska.

Les troupes murmuraient. Je ne sais trop ce qu'il y avait. Quelques officiers et sous-officiers se montraient d'une rigueur excessive. Il y avait un certain capitaine Kolossof, une tête de dogue rageur que je vois toujours, qui par son injustice et sa brutalité avait attiré sur lui l'exécration. Si Kolossof ne savait pas se faire aimer, il ne savait pas non plus se faire respecter, et ses hommes étaient les plus indociles du régiment.

D'ailleurs il soufflait cette année-là une espèce de mauvais vent. Dans plusieurs garnisons de l'ouest, des faits graves s'étaient produits. L'Empereur en avait été informé, et il avait dit, paraît-il :

« Je veux que la discipline soit mieux observée. »

Tout le monde avait tremblé sous la parole impériale, et les chefs plus encore que les soldats.

Et puis l'Allemagne bougeait. D'inquiètes rumeurs couraient, des rumeurs de guerre prochaine. Il fallait, en effet, que l'ordre fût exemplaire.

A Dombow, mon oncle avait une position difficile. Il sentait bien ce qu'il y avait de fondé dans le mécontentement sourd des soldats; mais il sentait mieux encore la nécessité de maintenir l'ordre. Il ne voulait pas qu'il se passât chez lui ce qui s'était passé ici ou là et avait motivé l'observation de l'Empereur.

Un matin, l'adjudant se présenta chez mon oncle avant l'heure habituelle. Le général se disposait justement à me donner ma leçon d'équitation. J'avais douze ou treize ans, et je sautais déjà comme un Cosaque. Il est vrai que mon oncle était un excellent professeur. Mais la leçon qu'il me donna ce jour-là valut mieux.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Sergueïef Alexandrovitch? dit mon oncle.

— Mon général, fit l'adjudant d'une voix inquiète, il y a eu hier au soir de l'agitation dans les chambrées. Cette brute de Kolossof en a tant fait que les hommes se seraient concertés, d'après les bruits qu'on a pu recueillir, pour se livrer à une manifestation contre lui. L'agitation gagne de proche en proche. On craint une mutinerie. L'esprit est très mauvais, ce matin.

— Il n'y a pas eu de faits précis?

— Non; mais Votre Excellence ferait peut-être bien de prendre des mesures de prudence, pour éviter un scandale.

Mon oncle réfléchit un instant.

— C'est bien, dit-il. J'irai tout à l'heure moi-même passer l'inspection.

L'adjudant eut une grimace significative. Il pensait, sans doute, que ce n'était pas précisément, cela, une mesure de prudence. Mais il ne répliqua rien. Mon oncle n'aurait pas supporté que l'on discutât une de ses décisions.

Un quart d'heure après, mon oncle se dirigeait à petits pas du côté des casernes. Il avait mis sa casquette de tous les jours, un peu plus enfoncée sur le front que d'habitude, seulement. Son sabre faisait tan! tan! contre les amas de boue gelée.

Moi, je m'étais glissé sur ses talons; puis, par un long détour, en courant, j'étais allé me blottir derrière la berge de la Volska, les pieds sur la glace. De là, je le voyais venir, fumant tranquillement son *papiros* (cigarette), le ventre un peu lourd sur ses jambes trapues. Et en face de moi, entre les grands bâtiments ocre de la caserne, je voyais aussi la file des soldats dont les derniers se perdaient en ombres vagues dans le fin brouillard du matin. Des commandements partaient; on entendait la voix rogue de Kolossof qui hurlait des jurons.

Tout à coup, il se fit un grand silence, après ce bruissement rapide des soldats qui rectifient leurs positions.

Le général venait d'apparaître entre les deux piliers du portail inachevé qui servaient d'entrée à la cour principale.

Quelques officiers se détachèrent aussitôt. Il les entretint un instant. Puis il s'avança sur le front des troupes, en lançant le traditionnel :

— Salut, mes enfants!

Pour la première fois, sans doute, depuis que l'armée russe existe, les soldats ne répondirent pas au salut de leur chef. Un pareil manquement était épouvantable. Tout le monde le comprit, et les plus braves parmi les officiers se mirent à trembler. Ce ne pouvait être que le prélude d'une effroyable rébellion.

Et cependant les troupes restaient immo-

biles, l'arme au bras, dans un ordre parfait. Le sang-froid de ces hommes, qui venaient de commettre un crime, n'en était que plus effrayant.

La face de mon oncle avait rougi, comme sous un soufflet.

Il s'avança plus au milieu et répéta à plus forte voix :

— Salut, mes enfants!

Un imperceptible frémissement courut, comme une crispation : mais pas une voix ne répondit. L'angoisse me saisit à tel point que mes tempes se mirent à transpirer abondamment.

Alors, le général se dirigea sur la première compagnie, qui était justement celle du capitaine Kolossof, et dit brièvement :

— L'appel!

Un sous-officier, livide, se mit en devoir de faire l'appel :

— Pétrof!...

Mon oncle interrompit d'un geste. Il ordonna à Pétrof de faire trois pas en avant. Pétrof fit trois pas en avant. C'était un graud garçon imberbe, aux paupières clignotantes, l'air un peu souffreteux des paysans des gouvernements du nord.

— Salut, Pétrof! dit mon oncle.

Pétrof devint blanc comme un linge, ses paupières cessèrent de clignoter, et l'on vit alors ses petits yeux gris, où passait une lueur de défi. Il ne répondit pas.

Mon oncle attendit quelques secondes, puis, sans ajouter autre chose, il prit dans sa poche son revolver, le débarrassa de sa gaine, l'arma miuutieusement, visa Pétrof au cœur et fit feu.

Le corps tomba lourdemeut, et l'on entendit le fusil claquer sur la terre battue avec un bruit de ferraille.

Le général fit signe de contiuuer.

— Valoubief! appela le sous-officier, plus mort que vif.

Avant même qu'on le lui eût ordonné, Valoubief avait fait trois pas en avant. Son pied gauche frôlait la capote du cadavre de Pétrof.

— Salut, Valoubief! dit le général-major.

Valoubief avait une figure rose de poupon, sur laquelle commençait à friser une légère moustache. Ce devait être un fils de marchand. Mon oncle le regarda bien en face, comme pour le transpercer, mais d'un regard où il y avait plus de supplication que de menace. Le soldat hésita, jeta des yeux désespérés sur ses camarades; puis il se raidit, comme pour dire : j'ai juré! et ses lèvres demeurèrent closes.

Mon oncle le visa au cœur, comme l'autre; et une seconde après, le cadavre de Valoubief s'abattait sur celui de Pétrof.

— A la suite, fit mon oncle.

Le sous-officier voulut continuer, mais la voix s'arrêta dans son gosier. Mon oncle lui prit la feuille des mains, et ce fut lui-même qui appela le *numéro trois*.

Ce *numéro trois* se nommait Bourovsky. Il s'avança, presque verdâtre de peur, les jambes flagellantes, et tout le monde crut qu'il allait tomber avant d'avoir achevé sou troisième pas. Mais par miracle il se tint debout, tandis que la parole de mon oncle retentissait une nouvelle fois dans la vaste enceinte, et le saluait par son nom.

— Salut, Bourovsky!...

Alors, dans le silence solennel, dans la tension extrême de toutes ces émotions, on perçut — mais l'acuité de la minute était telle que ce fut entendu certainement jusqu'aux derniers rangs des files, là-bas, dans le brouillard — on perçut un vague bredouillement, l'infime filet de voix du misérable Bourovsky, qui balbutiait :

— Salut, Votre Excellence!

Aussitôt, de partout, de toutes les compagnies, de toutes ces poitrines d'hommes qui venaient d'être si terriblement secouées, un même cri, une clameur immense s'éleva, roulant de rang en rang avec le fracas du tonnerre :

— Salut, Votre Excellence!... Salut, Votre Excellence!!.....

Des larmes jaillissaient des yeux, des sanglots partaient de toutes parts... C'était la révolte manquée qui crevait maintenant comme un orage... Les officiers, blêmes d'émoi, se pressaient autour de leur sauveur. Affalé contre un mur, Kolossof défaillait. Seul, le général-major demeurait calme.

J'avais bondi hors de la Volska; je m'étais précipité sur mon oncle, et je lui baisais la main avec transport. Je m'aperçus seulement alors qu'il tremblait.

— Ah! tu as vu ça, petit? me dit-il. Dieu veuille que tu n'aies jamais à exercer d'autorité que sur toi-même!

Et je sentis bien qu'il les aurait tous tués les uns après les autres, plutôt que de céder, quitte à se tuer lui-même ensuite.

Un rapport très détaillé sur cette affaire fut adressé confidentiellement à l'Empereur. Peu de temps après, mon oncle fut déplacé et envoyé dans une garnison du centre. Mais il reçut en même temps les insignes de lieutenant-général et la croix de Saint-Vladimir. L. D.



Choses et autres

PAR HENRIOT



— Ernest, tu as oublié le coup de pied que je t'ai administré hier... tu recommences.
— Oui papa. . Le Ministre a dit qu'il ne fallait pas abuser de la mémoire des collégiens.



— Je t'avais bien dit que ça ne t'amuserait pas...
Qu'est-ce que c'est que la *lotographie ?*
— Rien... c'est avec ça qu'on fait des cartes de visite.



— Hé bien, tu sais... tu en as de la veine!... Ta bécane n'a rien... mais rien du tout!



— Ah! mon Dieu... ma femme qui se trouve mal...
— Voilà! voilà!... Monsieur, je vais lui donner un peu d'air avec ma pompe!



— Oh! oh! c'est la première fois que vous chassez? et qu'est-ce que c'est que ce cor?
— J'ai remarqué que tous les grands chasseurs en emportaient toujours un avec eux pour attirer le gibier.



— Tournez l'aiguille à droite!
— Mais, monsieur le Magistrat, je vais faire dérailler un train!
— Justement! il faut, pour mon enquête, que je voie comment s'est produit le dernier accident!

Variétés.

Musique silencieuse. — Il existe, paraît-il, à New-York, une « école muette de piano ».

Dans cet établissement, le piano ordinaire est aboli et remplacé par des tables garnies de certains appareils, claviers muets sur lesquels les doigts peuvent être exercés comme sur un véritable piano.

Or, bien que la pratique de ces appareils soit parfois, dit-on, très pénible pour les malheureux élèves dont les doigts manquent de souplesse, ils paraissent toutefois présenter un grand avantage pour les voisins des débutants, qui ne sont plus forcés de subir, dans les mêmes morceaux mille fois répétés, les mêmes accords faux et les mêmes fausses notes. En un mot, cet instrument de musique (?) est peut-être, comme tous les autres, un instrument de torture pour les doigts des débutants, mais au moins ce n'en est pas un pour les oreilles des indifférents.

* * *

Le doyen des chiens. — On regarde généralement comme arrivés à un âge assez avancé des chiens de douze ou quinze ans. Aussi a-t-on récemment signalé aux curieux un chien courant qui habite aux environs de Washington, aux États-Unis. Né en juin 1870, il aurait actuellement plus de vingt-cinq ans et demi.

Grand chasseur naguère, ce vénérable quadrupède est maintenant obligé de renoncer à la chasse. Il est d'ailleurs très sourd, et la goutte et l'âge ont déformé ses pattes. Néanmoins il jouit, paraît-il, de toutes ses facultés « intellectuelles ».

* * *

La plus grande ferme du monde. — Le record de l'exploitation agricole est détenu par la ferme de l'Américain C. Warren, dans l'État de Wyoming. Elle a un contour de soixante-quinze fois 100 milles anglais, ou environ 12 mille kilomètres, et d'immenses troupeaux comprenant chevaux, bovins, moutons, chèvres, porcs et buffles demi-sang. L'inventaire nous apprend que ces vastes pâturages nourrissent journellement 400 chevaux, 20000 bêtes à cornes et plus de 150000 moutons.

* * *

Encres sympathiques. — On appelle ainsi des encres qui ne laissent, dans des conditions ordinaires, aucune trace visible des caractères formés. Les plus simples sont le jus de citron ou le jus d'oignon. Lorsqu'on écrit avec ces liquides sur une feuille de papier blanc, les caractères demeurent invisibles, mais ils reparaissent aussitôt si l'on approche légèrement le papier du feu.

* * *

Un bon truc. — Êtes-vous toujours ennuyé par les poules de votre voisin? demandait à Babylas un de ses amis.

— Non, il les tient enfermées maintenant.

— Comment avez-vous pu arriver à ce résultat?

— Tous les soirs je semais des œufs dans mon gazon, et je les enlevais tous les matins sous les yeux de mon voisin.

* * *

L'inutilité des précautions. — *Madame* (s'adressant à la bonne) : Il me semble, ma fille, que vous prenez pour manier ces porcelaines fort peu de précautions.

La bonne. — N'ayez pas peur, madame. Elles sont si légères qu'elles ne me feraient aucun mal, même si elles me tombaient sur les pieds.

RÉPONSES A CHERCHER

Question littéraire. — Que signifie ce proverbe :

« Au bout de l'aune faut le drap? »

* * *

Étymologie. — Qu'est-ce que Plessis-lès-Tours? Que signifie le mot « lès » dans ce nom composé?

* * *

Les 36 zéros. — Étant donné 36 zéros disposés en carré, en ôter 6, de manière qu'il en reste un nombre pair dans chaque colonne, en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

* * *

Calembredaine. — Quel est le mot de la langue française qui a le plus d'*n*?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 368.

I. Question littéraire.

Ces vers furent adressés par Voltaire (1694-1778) au poète Destouches, auteur de comédies à tendances morales et d'une facture ingénieuse. Né à Tours en 1680, Destouches fut, dans sa jeunesse, acteur, puis soldat; enfin il entra dans la carrière diplomatique. Après la mort du Régent il se consacra tout entier aux lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1723. Il s'est appliqué surtout à poursuivre les ridicules et les travers, comme l'indiquent les titres de ses ouvrages : *Le Curieux impertinent*, l'*Ingrat*, l'*Irrésolu*, le *Médisant*, l'*Ambitieux*, l'*Archi-Menteur*, l'*Envieux*, etc... Ses chefs-d'œuvre sont : le *Philosophe marié* et le *Glorieux*, dont parle Voltaire dans son quatrain. Ces deux comédies sont en cinq actes et en vers. A l'âge de soixante ans, Destouches cessa d'écrire pour le théâtre, et, jusqu'à sa mort (1754), il ne s'occupa plus que d'études théologiques.

II. Dicton.

Ce dicton signifie : Qui veut être guéri par le médecin, doit lui dire tout son mal. On donnait, en effet, au moyen âge, le nom de *mires* aux médecins. Rappelons qu'à cette époque les médecins, souvent Juifs ou Arabes, employaient d'étranges remèdes qui attestent souvent l'ignorance et la superstition du temps. Jusqu'au dix-huitième siècle les médecins conservèrent des signes distinctifs, en particulier la robe longue et l'usage de la langue latine.

III. Géographie amusante

Néac (Gironde) et Caen (Calvados).
Nonac (Charente) et Canon (Calvados).
Nades (Allier) et Sedan (Ardennes).
Sail (Loire) et Lias (Gers).

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 370. 10 centimes. 28 mars 1896.

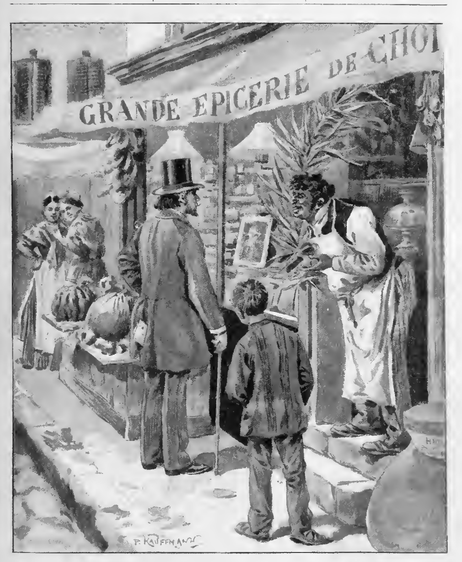
LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Une histoire de sauvage. — L'épicier avait exposé dans sa devanture la photographie du « Sauvage ».

Une histoire de sauvage.

Deux lettres de Beaucaire. — Un Sauvage! — Conversation avec le chef de gare. — Barbissoustes et Gastambidistes! — Enthousiasme de l'épicier Thomassin. — M. Barbissou, pharmacien de 1re classe.

Le 1er avril dernier le courrier du matin m'apporta deux lettres timbrées de Beaucaire (Gard).

La première était conçue en ces termes :

« Monsieur et cher collègue,

« Un article paru sous votre signature dans le journal *La Sentinelle de Seine-et-Marne*, contient les allégations suivantes : « Nous avons « tout lieu de croire que Marius Barbissou, *le* « *Sauvage de Beaucaire*, n'est qu'un mythe qui « doit aller rejoindre, dans le domaine des « légendes, l'invalide à la tête de bois » et vous ajoutez : « C'est sans doute le fruit d'une ima- « gination surchauffée par le soleil du Midi. »

« Eh bien, non, non, trois fois non, monsieur et cher collègue, Marius Barbissou n'est ni un mythe ni un fruit, et vous avez eu tort de tenir en suspicion la véracité de la presse beaucairoise : *il* existe en chair et en os; notre cité est fière de le compter au nombre de ses enfants et de le posséder dans ses murs... et puis, après tout... té... si vous n'y croyez pas, venez donc le voir.

« En attendant nous espérons que vous voudrez bien rectifier et nous vous prions d'agréer, etc., etc...

« Pour la rédaction du *Progrès*,

« ROUMEGUEYRE, aîné. »

La seconde contenait les lignes suivantes :

Monsieur,

« Roumegueyre vient de me dire que vous contestiez l'existence de *notre* sauvage et que vous aviez écrit cela dans les journaux. Eh bien moi, Jérôme Barbissou, qui suis le père du Sauvage, je vous somme d'insérer une rectification formelle, dans les vingt-quatre heures, entendez-vous, ou bien... té, Paris n'est déjà pas si loin de Beaucaire.

« Je vous salue,

« J. BARBISSOU, Pharmacien de 1re classe. »

Voilà un honorable pharmacien, pensais-je en remettant ces deux lettres dans leur enveloppe respective, qui me semble fort en colère; son écriture est irrégulière et tremblée... et puis cette menace : « Té! Paris n'est déjà pas si loin de Beaucaire.. »

Chose étrange! la seule lecture de ces lettres méridionales ne tarda pas à me faire bouillir le sang dans les veines, et ce fut presque avec l'accent pétillant, chantant, des gens de Beaucaire que je m'écriai, bien en colère, tout à fait en colère : Té! Beaucaire n'est déjà pas si loin de Paris, les chemins de fer n'ont pas été inventés pour le roi de Prusse et j'irai te trouver dans ton officine, pharmacien Barbissou de 1re classe.

Vingt-quatre heures après, je débarquais à Beaucaire.

Vous comprendrez aisément que ma colère avait eu le temps de s'apaiser, de sorte qu'en approchant de la station je m'étais demandé à diverses reprises bien sérieusement, si vraiment le but de mon voyage n'était pas quelque peu puéril. Faire 850 kilomètres à propos d'un sauvage!... mais j'étais bien excusable, ce sauvage de Beaucaire était un sauvage célèbre, qui faisait parler de lui, dont les aventures aussi véridiques que merveilleuses défrayaient toutes les conversations, dont les farces désopilantes dilataient toutes les rates... Je redoutais cependant d'être mystifié par ces gens du Midi qui n'ont pas leurs pareils pour raconter des histoires et dont l'imagination ardente... enfin, n'insistons pas.

Comme je n'avais pu prendre langue dans le wagon et me renseigner sur l'objet de mon voyage, j'avisai aussitôt sur le quai, en descendant du train, un gros homme à l'aspect très avenant et qu'à sa casquette galonnée je reconnus être le chef de gare.

Je l'abordai poliment et lui posai la question suivante :

— Monsieur le chef de gare, connaissez-vous à Beaucaire M. Barbissou, pharmacien de... 1re classe?

Il eut comme un soubresaut, me regarda avec stupéfaction et me répondit :

— Comment! vous ne connaissez pas Barbissou!

Il allait ajouter sans doute : mais d'où venez-vous donc! êtes-vous un Iroquois, un Canaque, un...? lorsqu'il remarqua, fort à propos, mon air naïf et sans malice d'homme du Nord, et s'écria :

— Eh parbleu, si je connais Barbissou! l'excellent Barbissou!,..

— Et, lui demandais-je avec quelque hésitation..., est-il vrai qu'un sauvage...?

— Un sauvage! mais c'est Marius, le fils de Barbissou...

— Alors, c'est donc bien vrai, le sauvage de Beaucaire existe?...

— S'il existe! mais cher monsieur regardez-moi bien. Je n'ai pas l'air d'avoir la berlue,

n'est-ce pas... hein?... eh bien je l'ai vu descendre de wagon, il y a juste aujourd'hui quatre jours; il s'est précipité dans mes bras (car il faut vous dire que Barbissou est un ami à moi, un vieil ami à moi et que j'ai vu Marius tout petit, haut comme ça), il m'a fait une peur terrible ce « couquin » de Marius; ce sont ses cheveux rouges qui me l'ont fait reconnaître, car, quant au reste, il était méconnaissable. Figurez-vous, cher monsieur... mais vous le verrez, c'est en ce moment la grande curiosité de Beaucaire... ce sont ceux-là de l'autre côté du Rhône, — et du doigt le chef de gare me désignait Tarascon, — qui enragent... leur Tartarin est enfoncé et la Tarasque n'est plus qu'une bête sans conséquence.

— A propos de bêtes, monsieur le chef de gare, voudriez-vous me dire quels sont ces animaux que je vois là-bas sous le hangar?...

— Eh! précisément, c'est le marsupiau géant et le casoar empaillé que *notre* sauvage a rapportés de ses lointains voyages; ils sont destinés au Musée de la ville. Voilà, cher monsieur, ce qui vous convaincra de l'existence de Marius Barbissou...

— Je viens de Paris tout exprès pour faire sa connaissance.

Le chef de gare parut flatté et, me prenant à part, loin des oreilles indiscrètes, il me dit :

— Il y a une chose que vous ne savez pas : vous tombez en pleine révolution!...

— Comment... en pleine révolution?...

— Je m'explique. Beaucaire est partagé en deux camps ennemis...

— Les Grecs et les Troyens! m'écriai-je.

— Non, cher Monsieur, les Gastambidistes et les Barbissoustes.

— Hein? que dites-vous?

— Les Gastambidistes tiennent pour la municipalité et les Barbissoustes pour le sauvage.

Et, me retenant par un bouton de mon habit, il me glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Moi je tiens pour Barbissou. Vive le sauvage!

— Alors vous m'indiquerez où se trouve la demeure de cet excellent pharmacien, afin que j'aie l'honneur de lui faire visite.

— Comment donc! Vous voyez d'ici la rue qui débouche en face la gare; suivez-la, prenez la première rue à droite, ensuite la seconde à gauche, vous verrez une maison peinte en vert, c'est là.

Je le quittai après une vigoureuse poignée de main et je pris la direction indiquée; aux vitrines de tous les commerçants, libraires, épiciers, cafetiers, se voyaient des photographies représentant de face, de trois quarts, de profil un affreux sauvage qui, un anneau dans le nez, sur la tête des plumes de perroquet plantées dans une touffe de cheveux, semblait vous regarder d'un air féroce, sans doute à cause du tatouage bizarre qui enluminait son visage; au-dessous de chaque photographie, se lisait, en gros caractères, l'inscription suivante : *Marius Barbissou, le sauvage de Beaucaire*. Parfois on avait ajouté à la main : *Vive le sauvage! vive le héros de Beaucaire!* et je lus même : *A bas Gastambide!*

L'épicier, qui avait exposé dans sa devanture,



J'abordai poliment le chef de gare.

entre des paquets de bougies et des boîtes de sardines, artistement étagées, la photographie du « Sauvage », agrémentée de cette dernière inscription, était, à coup sûr, un Barbissouste; il s'avança sur le seuil de sa boutique et, avec une familiarité toute méridionale, me dit :

— Hein! vous le regardez, c'est *lui!*

— J'espère bien, répondis-je, le voir au naturel, et je vais de ce pas chez M. Barbissou.

— Vous êtes étranger, je le vois, s'écria l'épicier, vous ne savez peut-être pas où il demeure, je vais vous y conduire.

Et il me fit signe de le suivre.

Tout en marchant, l'épicier me disait :

— Depuis que notre Marius est de retour, il y a plus de joie à Beaucaire qu'il n'y en a dans tout l'univers.

— C'est à ce point là?

— C'est comme je vous le dis.

— En effet, vous paraissez bien contents, fis-je observer.

— Eh oui! nous sommes contents; il y avait trop longtemps que ceux de Tarascon nous échauffaient les oreilles avec leur Tartarin... on n'entendait parler que de ce Tartarin; nous autres de Beaucaire nous n'étions rien du tout.. c'était à ne plus passer le pont... Maintenant le vent a tourné, leur Tartarin est vieux, usé, il ne peut même plus voyager, et nous avons, nous autres, notre sauvage; celui-là en a vu des pays!... et il faut l'entendre raconter ses voyages, cela vous transporte d'enthousiasme. Quand je pense que le maire, ce cornichon de Gastambide, lui a refusé la grande salle de la mairie, je pourrais sortir de ma peau!...

— Et pourquoi votre sauvage voulait-il la grande salle de la mairie?

— Té!... C'était pour nous réunir dans cette salle. Marius devait nous raconter ses aventures... Mais voilà, Gastambide n'a pas voulu, et depuis ce temps il ne cesse de faire des misères à notre sauvage... Ah! si je le tenais en ce moment comme je vous tiens...

— Lâchez-moi, monsieur l'épicier, vous me serrez à m'étouffer et vous me secouez comme un prunier! Sapristi... vous n'y allez pas de main morte...

— Eh bien! je le mettrais la tête en bas dans un tonneau de mélasse!

— Voyons... calmez-vous... je ne suis pas Gastambide.

— Vous avez de la chance, car j'ai voué une haine... mortelle à ce magistrat municipal qui empêche les autres de danser en rond et de s'amuser. Gastambide n'est pas du Midi, c'est un homme du Nord, un rien du tout... il n'a pas de rate... c'est un trouble fête... Mais nous voici devant la maison de Barbissou, le célèbre inventeur de la *pâte pectorale des princes de Zanzibar* et du *sirop dépuratif des Radjahs*, je vous laisse... sans adieu, hein? je m'appelle Thomassin et suis tout à votre service.

— Merci et sans rancune, lui dis-je en ouvrant la porte de la pharmacie de 1re classe où le nom de Jérôme Barbissou s'étalait en lettres d'or. Au bruit de la sonnette, un petit homme, entre deux âges, gros et rond comme une futaille, au teint coloré et dont les petits yeux pétillaient de malice et de bonne humeur sous des bésicles à larges verres, qui lisait le journal, assis dans son comptoir, leva la tête et me regarda par dessus ses lunettes. Voyant sans doute que je n'étais pas de Beaucaire, il se leva à demi en retirant sa calotte de velours à gland d'or, ce qui me permit d'apercevoir un crâne aussi reluisant et dépourvu de cheveux qu'une bille d'ivoire.

Je m'avançai vers lui sans répondre à son salut, tout en tirant de mon portefeuille la lettre qu'il m'avait adressée et je lui demandai:

— Vous êtes bien M. Barbissou, pharmacien de 1re classe?

Il me regarda tout étonné et répondit :

— Eh! qui voulez-vous donc que je sois? est-ce que je ressemble au Grand-Turc?

— Puisque vous êtes M. Barbissou, vous reconnaissez cette lettre?

— Té! c'est la lettre que j'ai envoyée à ce monsieur...

— Ce monsieur, c'est moi, et je trouve que vous n'êtes pas poli, et je...

Mais je n'eus pas le loisir d'achever; le pharmacien Barbissou s'était précipité dans mes bras en s'écriant :

— Ah! c'est vous le monsieur de Paris... et vous venez de Paris exprès pour voir notre sauvage... ah! mon *cèr* ami, comme c'est gentil... c'est un triomphe pour notre cause... je vais faire venir Roumegueyre... et nous allons rédiger un article pour le *Progrès*. Gastambide n'a qu'à se bien tenir... voilà ce que nous allons dire... oui voilà... tenez... quelque chose comme cela : « Un des plus illustres écrivains de la capitale, délégué par la presse parisienne tout entière, porteur des sympathies de tous les habitants du Nord de la France pour le sauvage de Beaucaire, désireux de protester contre les procédés inqualifiables du sieur Gastambide... est venu pour assister à la seconde audition des voyages de Marius Barbissou... »

— Mais je ne suis le délégué de personne et je ne porte rien du tout! m'écriai-je. Qu'est-ce que vous me racontez là? je ne connais pas les procédés de Gastambide...

J'aurais aussi bien fait de crier dans le désert, le pharmacien Barbissou ne m'écoutait pas. Planté au milieu de la pharmacie, il gesticulait et lançait d'une voix sonore, — avec cet accent pétillant de Beaucaire, qui réchauffe et transporte, cet accent inimitable, dont je voudrais pouvoir ponctuer ce récit afin de lui donner toute sa saveur locale. — les phrases ronflantes de son prochain article; les bocaux s'entrechoquaient et les fioles en vibraient sur les étagères. Il s'arrêta enfin, s'épongea le front et me dit, cette fois bien posément, d'un ton convaincu :

— C'est un coup de massue pour Gastambide, il n'en reviendra pas...

— Puisque cela vous fait plaisir, cela m'est égal, répondis-je, mais je ne comprends rien à toutes vos histoires et je ne veux pas être mêlé à vos luttes intestines.

— Après tout, vous avez raison, me dit-il, je ne vous demande pas de prendre tout de suite parti pour l'un ou pour l'autre, vous resterez neutre pour l'instant... comme la Suisse... mais je ne vous donne pas vingt-quatre heures pour devenir un ardent Barbissouste.

(*A suivre*). E. P.

Master Punch et sa femme Judy *(Fin)*[1].

SCARAMOUCHE. — Hallo! Mr. Punch, qu'est-ce que vous avez fait à mon pauvre chien?

PUNCH (reculant devant le bâton et se tenant dans le coin de la scène). — Ah! mon bon ami! Comment allez-vous? Je suis content de vous voir si bien. (A part) Je voudrais vous voir bien loin, avec votre vilain grand bâton.



Mr. Punch et Mrs Judy.

SCARAMOUCHE. — Vous avez battu et maltraité mon pauvre chien, Mr. Punch!

PUNCH. — Il a meurtri et maltraité mon pauvre nez, M. Scaramouche. Qu'avez-vous là, monsieur?...

SCARAMOUCHE. — Où?

PUNCH. — Dans votre main?

SCARAMOUCHE. — Un violon.

PUNCH. — Un violon! Quelle jolie chose c'est, un violon! Savez-vous en jouer, de ce violon?

SCARAMOUCHE. — Venez ici; je vais essayer!

PUNCH. — Non; je vous remercie, je puis très bien entendre la musique là où je suis.

SCARAMOUCHE. — Alors vous essayerez vous-même. Savez-vous jouer?

PUNCH (venant vers lui). — Je n'en sais rien, tant que je n'ai pas essayé. Laissez-moi voir! (Il prend le bâton et va et vient lentement, en chantant un air populaire. Il atteint SCARAMOUCHE d'un léger coup, comme par accident).

SCARAMOUCHE. — Vous jouez très bien, Mr. Punch; maintenant, laissez-moi essayer aussi. Je vous donnerai une leçon de violon (Il prend le bâton et danse sur le même air, portant à PUNCH un rude coup en arrière de la tête). Voilà de la douce musique pour vous!

PUNCH. — Je n'aime pas votre jeu autant que le mien. Laissez-moi jouer encore (Il prend le bâton et danse comme auparavant; tout en dansant, il va derrière Scaramouche et, d'un coup violent, lui enlève tout net la tête de dessus les épaules). Comment trouvez-vous cet air-ci, mon bon ami? C'est de douce musique, hein? Hi! hi! hi! (Riant et jetant au loin le bâton). Vous n'entendrez plus jamais un autre air, aussi longtemps que vous vivrez, mon garçon! (Il chante en dansant l'air de « Malborough », ou quelque autre, puis appelle). Judy! Judy! ma chère Judy! ne pouvez-vous répondre, ma chérie?



Mr. Punch et le « policeman ».

JUDY (en dehors). — Bon! Qu'est-ce qu'il vous faut, Mr. Punch?

PUNCH. — Venez ici, j'ai besoin de vous!

Si Punch a besoin de Judy, Judy est peu

[1] Voir le n° 360 du *Petit Français illustré* p. 183.

empressée, car elle connaît le personnage; elle s'en méfie et répond à ses empressements par des railleries narquoises; alors Punch demande le Baby, et, cette fois, Judy obéit : elle va chercher l'enfant. Punch exulte.

Tout d'abord, Punch dorlote avec amour le poupon, le berce, lui chante ses plus jolies chansons et joue avec lui.

Mais aux agaceries de son papa, Baby ne tarde pas à répondre par des cris.

Punch. — Qu'est-ce qu'il y a? Pauvre petit! Il a mal au cœur, je crois bien (l'enfant crie, Punch essaie de le distraire. Il s'assied, et le berce sur ses genoux). Cher petit! (appelant) Judy! l'enfant a mal au cœur!

L'enfant continue à crier, et Judy ne vient pas; alors le coquin change de ton, et comme le petit crie toujours, il le cogne plusieurs fois contre le mur; l'enfant hurle de plus belle; alors, en colère, Punch le jette par-dessus bord, parmi les spectateurs, en disant :

« Allez au diable, méchant, criard, insupportable enfant! »

Et content de son haut fait, il chante et danse de plus belle.

Judy revient et réclame le petit. C'est une scène terrible.

« Où est l'enfant? demande Judy.

— Parti; il est allé dormir!

— Je l'ai entendu crier. Où est-il?

— Comment le saurais-je?

— Je vous ai entendu, vous faisiez crier le pauvre mignon...

— Je l'ai jeté par la fenêtre.

A ce tranquille aveu, Judy éclate en imprécations et pleure, mais veut se venger.

« Oh! vous êtes un cruel, un horrible brigand! Je vais vous faire payer cela! »

Elle sort, et revient bientôt avec un bâton, passe derrière Punch et le frappe à la tête pendant qu'il n'y prend pas garde.

Le brigand demande grâce, mais en vain. Judy, furieuse, le poursuit, le frappe à coups redoublés, en criant :

« Méchante, cruelle brute! Je vous apprendrai à jeter mon enfant par la fenêtre! »

Alors Punch reprend l'offensive, se jette sur Judy, lui arrache le bâton, et tape dessus à son tour; Judy est bientôt à terre, — c'est-à-dire la tête sur la plate-forme du théâtre; mais elle continue à résister.

Punch, continuant à frapper. Je pense que je vous rendrai bientôt calme!

Judy, levant encore la tête. Non!

Punch la frappe de nouveau, et les coups se suivent jusqu'à ce que Judy reste sans vie; Maintenant, si vous êtes satisfaite, je le suis aussi. (S'apercevant qu'elle ne bouge plus). Là, allons-nous en, Judy, ma chère. Je ne vous battrai pas davantage; personne ne veut votre mort; c'est seulement pour rire. Avez-vous pris le mal de tête? Allons! — (Il pousse le corps du bout de son bâton, et dit) Perdre une femme c'est gagner une fortune.

Et le premier acte finit, le rideau tombe sur le corps gisant de l'infortunée Judy.

Le second acte débute par l'apparition solennelle du magistrat, qui se promène lentement, et tout à coup, sur le milieu de la scène, s'arrête : son cou à ressort s'allonge jusqu'à ce qu'il paraisse aussi long que le reste du corps. Tout le monde a vu cela à Guignol, et chacun sait le fou rire qui prend les enfants devant ce spectacle.

Punch, d'ailleurs, poursuit le cours de ses coquineries; après une course à cheval, il tombe et, se croyant tué, il appelle à l'aide; un docteur arrive.

Tandis que le docteur, penché sur lui, cherche son mal avec sollicitude, Punch lui met le doigt dans l'œil. Le docteur se sauve en criant : « Mon œil, mon œil! » et le scélérat reste en scène, dansant et chantant :

— Le docteur est simplement un âne, messieurs, de penser que je me sois cassé comme verre, messieurs; je suis seulement tombé sur l'herbe, messieurs.

Mais tandis que Punch danse et se réjouit de ce bon tour joué à son ami le docteur, celui-ci entre avec un grand bâton, et en administre de solides raclées à son diable de client.

— Qu'est-ce que cela, docteur?

— Une médecine, monsieur Punch, une médecine pour votre mal.

— Je n'aime pas cette médecine; elle me donne mal à la tête.

— C'est que vous n'en avez pas pris assez. En voilà encore...

Et le docteur le poursuit de tous les côtés du théâtre : à la fin il le tient dans un coin et le corrige de main de maître. Mais Punch, dans un effort désespéré, arrache le bâton au docteur, et à son tour le poursuit, le frappe, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Alors, joyeux et triomphant, il commence un vacarme terrible avec une grosse clochette; un officier intervient pour le faire taire : cela incommode les voisins. Après un dialogue encore facétieux, un combat s'engage, et c'est encore un cadavre à la charge de Mr. Punch.

Dans le bon vieux drame, Punch triomphait ainsi successivement de la justice humaine, du juge et du bourreau — voire même du diable. Mais aujourd'hui le sentiment de l'équité domine celui de la révolte; Punch baisse la tête devant le « policeman » qui lui demande compte de ses scélératesses et il finit par recevoir une bonne correction. Rien ne réjouit les enfants comme cela, nous a dit un des meilleurs « montreurs de poupées ».

A. L.



L'industrie de la laine. Machines à peigner et à carder. — On ne se figure pas l'importance de certaines de nos usines de tissage. Quelques-unes d'entre elles occupent plus de 700 ouvriers ou ouvrières. Les salles de tissage mises bout à bout auraient une longueur de six kilomètres et certaines de ces salles s'étendent sur 70 mètres. Là, au milieu d'un vacarme assourdissant, fonctionnent plus de 200 métiers de tissage, pendant que 14000 broches peignent sans interruption la laine nécessaire. Chaque matin, un millier de kilogrammes de laine entrent à la fabrique, et chaque soir le tissage en rend une quantité à peu près égale.

La laine (*Fin*)[1].

Certains des fils sont trop grands, d'autres trop petits; quelques-uns se cassent; d'autres se uouent. Vite voici une autre machine, la machine d'étirage qui doublera les fils, compensera les inégalités et nous donnera un ruban bien égal.

Notre laine a déjà pris un aspect séduisaut; mais que diriez-vous si vos vêtements vous salissaient et s'engluaient à vos doigts? Que diriez-vous si les machines encrassées s'arrêtaient brusquement? Il faut, encore une fois, faire la toilette de la laine. On va la débarrasser de son huile en la plongeant dans une eau chaude et savonneuse. C'est ce qu'on uomme le *lissage*.

Le ruban passe maintenant sous la peigneuse qui ne conserve que les mèches d'égale longueur, les assemble en rubans uuiformes et laisse tomber en dessous les fils trop lougs ou trop courts. Ce résidu s'appelle, eu terme de métier, la *blousse*. Mais, dans uue industrie bien entendue rien ne se perd. Ces blousses seront vendues au dehors et serviront à fabriquer les fils cardés.

Est-ce fini cette fois? Non, car un vêtement ainsi fabriqué serait d'un tissu grossier qui vous écorcherait cruellement. Pour que le ruban soit d'une finesse extrême, on l'étirera de nouveau, trois ou quatre fois encore, pour avoir un fil de laine digne de vous habiller.

Maintenant voici venir enfin le tissage. Ces rubans enroulés autour de bobines seront disposés sur des roues que l'on appelle des *rouls*. Chacun d'eux sera passé à travers un autre fil disposé transversalement et qu'on désigne sous le nom de *lame*. Il faudra encore nouer et rentrer les fils récalcitrants qui tenteraient de s'affranchir de l'alignement. Enfin l'ouvrier s'assied en face du métier ainsi disposé; uue navette circule à travers le voile léger des fils; dans quelques heures l'étoffe pourra être expédiée aux tailleurs qui l'attendent.

Si vous avez bien compté, cela fait quatorze opérations successives qu'a dû subir la laine depuis le jour ou elle a été arrachée du dos du mouton jusqu'au moment où elle fait, sous forme d'étoffe, son entrée dans le monde; quatorze opérations qui ont demandé une vingtaiue de mains différeutes et qui toutes ont contribué à peigner, à lustrer, à égaliser, à filer et à tisser le ruban. Quand bien même les opérations se succéderaient sans interruption, il faudrait au moins dix jours pour fabriquer la moindre pièce d'étoffe. En réalité, on compte beaucoup plus le temps; ce n'est guère qu'après uu mois que l'étoffe est prête à être livrée.

On raconte cependaut, qu'à l'exposition de Vienne de 1873, un filateur a pu fabriquer à l'empereur d'Autriche un costume complet en onze heures et quelques minutes. Le souverain, après avoir vu la laine brute qui devait servir à cette confection, assista à ses brillantes et rapides métamorphoses et put, le soir même, revêtir le costume attendu. L'histoire ne dit pas qu'il fut bien solide et, dans tous les cas, ce sont là jeux de prince.

On ne se figure pas l'importance de certaines de nos usines de tissage. Quelques-unes d'entre elles occupent plus de 720 ouvriers ou ouvrières. Les salles de tissage mises bout à bout auraient une longueur de six kilomètres. Là, au milieu d'un vacarme assourdissant, fonctionnent plus de 200 métiers de tissage, pendant que 14000 broches peignent sans interruption la laine nécessaire. Chaque matin, un millier de kilos de laine entrent à la fabrique, et chaque soir le tissage en rend une quantité à peu près égale.

Quelle activité! Au centre de l'usine, une machine immense s'essouffle avec une hâte fiévreuse pour distribuer la force motrice nécessaire pour activer toutes les broches et mettre en mouvement tous les métiers. La vapeur actionne une roue colossale sur laquelle tourne pendaut des heures une courroie de dimensions gigantesques, et cette vapeur, force invisible, commande à toute l'armée d'ouvriers. C'est là que bat le cœur de cet orgauisme compliqué. Que la machine s'arrête et tout devient silencieux et mort, qu'elle se mette en marche, et tout repreud sa vie. L'humble flocon de laine lui doit sa transformation. Devenu étoffe brillaute et bigarrée, il quittera l'usine, courra le monde et les aventures. Elle finira un jour, suivant les hasards de la destiuée, dans la garde-robe d'un millionnaire ou sur le dos d'un nègre perdu au centre de l'Afrique.

C. G.



1. Voir le n° 369 du *Petit Français illustré*, p. 187.

Les fredaines de Mitaize (*Suite*)[1].

Durant les quelques jours que M. Servaize resta aux Molières, il trouva en Madeleine une aide habile, toujours prête, jamais lasse; et, comme il la remerciait, elle sourit :

— Cela me connaît, les enfants malades, Monsieur; j'ai cinq frères et sœurs, ils ont tous eu la rougeole, et je les ai soignés.

— Mais ceci est plus grave que la rougeole, mademoiselle; vous pourriez gagner la maladie et en conserver des traces.

— Bah! dit-elle gaîment, vous me dites cela pour me faire peur et me renvoyer, mais je ne m'en irai pas; Mme Le Mauduy aurait bien trop d'ouvrage, et j'aimerais mieux cent fois être malade que la sentir se fatiguer toute seule.

Il n'insista plus, comprenant qu'il finirait par la blesser, et ces pénibles jours se passèrent sans que Madeleine consentît à prendre plus de quelques heures de repos; enfin, une détente se produisit dans l'état fiévreux de la malade : l'éruption d'abord avortée envahit tout le corps avec une rare violence; mais, si le visage boursoufflé de Mitaize était devenu horrible, au moins le danger était écarté. M. Servaize partit rassuré — il ne pouvait rester davantage — mais, lorsqu'il embrassa Mitaize en lui promettant de revenir dans quelques jours, elle lui dit :

— Embrassez-moi, papa, voulez-vous? et dites à Dany que je ne serai plus jamais vaniteuse, ni méchante; je sais bien que ma laide figure ne l'empêchera pas de m'aimer.

— Ta laide figure se guérira, ma mignonne, et très vite même, à condition que tu ne commettes pas d'imprudence. Je compte sur ta promesse, ma chère petite fille; je veux pouvoir dire à ta maman quelles bonnes résolutions tu as prises, cela lui fera tant de plaisir!

— Vous reviendrez, papa?

— Oui, dans huit jours et, peut-être, si ta maman va bien, te l'amènerai-je.

Mitaize tint parole. Elle n'essaya pas une seule fois de désobéir, bien qu'elle en eût assez souvent envie; elle n'eût pas été fâchée d'essayer si l'une des fantaisies difficiles à contenter, dont elle était coutumière, avait chance de révolutionner la maison, mais elle n'osa pas; Mme Le Mauduy avait une façon si douce et en même temps si ferme de dire : non, que Mitaize sentait bien que toute insistance serait inutile. Quant à Madeleine, elle n'était que la suppléante de sa maîtresse et ne faisait rien sans la consulter.

Par un changement étonnant, la personne que Mitaize préférait avoir près d'elle, c'était l'oncle Jean : lui seul la soulevait doucement, lui seul lui donnait volontiers un peu de raisin ou un quartier d'orange pour apaiser sa soif; de temps en temps, il lui racontait une histoire. Oh! ces histoires, si amusantes, si drôles, Mitaize en raffolait, et, s'il n'était pas resté entre eux le souvenir de certaines choses désagréables, ils eussent été vraiment très bons amis.

Lui, n'avait pas l'air de se souvenir, mais elle se souvenait trop, et, sans un reste de mauvaise honte, elle aurait essayé de savoir s'il lui en voulait beaucoup.

Un jour, la convalescence étant en bonne voie, on avait installé la petite dans un grand fauteuil devant la fenêtre ouverte; Mme Le Mauduy, son tricot à la main, ses lunettes sur le nez, agitait ses aiguilles comme si elle eût dû fournir de bas tout le village; devant la maison, Madeleine étendait du linge dans le pré; Yermer emmanchait une bêche, pendant que Jack, la tête penchée, suivait tous ses mouvements.

Dans la forêt touchée par l'automne, des tons rouillés marquaient la place des hêtres au milieu des sapins d'un vert noir, et, dans l'air pur, les moucherons dansaient au soleil; les poules bigarrées gloussaient en ramenant leur couvée; les abeilles et les bourdons filaient au-dessus des résédas et des roses du jardinet, pendant que les cigales emplissaient l'air de leurs stridentes crécelles.

Mitaize s'enfonça dans son fauteuil d'un air de béatitude :

— Qu'il fait bon ici! murmura-t-elle.

Et, tout de suite, elle se repentit d'avoir parlé, en remarquant l'air étonné, quasi incrédule de la vieille dame, et surtout le sourire de l'oncle; ah! comme il avait vite retrouvé sa malice.

Aussi la petite fille ne put-elle le supporter, et elle répéta avec une pointe d'entêtement :

— Oui, il fait bon... Ne riez pas, mon oncle, je sais à quoi vous pensez... à une petite fille très sotte et très méchante qui vous a causé beaucoup d'ennuis et qui vous en cause encore.

Tante Marie-Anne laissa tomber son tricot et fit semblant d'essuyer les verres de ses lunettes qui n'en avaient pas besoin, mais l'oncle, très sérieux, posa sa forte main brune sur l'épaule de la convalescente :

— Ne parlons pas des ennuis d'aujourd'hui, ma mie, ils sont finis, puisque te voici vaillante; les autres, eh bien! ils sont finis également, puisque tu regrettes de nous les avoir donnés. En t'amenant ici, je savais que tu n'y venais pas de bon gré et je n'attendais pas la

1. Voir le no 369 du *Petit Français illustré*, p. 182

moindre reconnaissance ; je savais que notre compagnie n'avait rien pour te plaire, que tu nous prenais pour des sauvages, grâce à certaines idées vaniteuses dont tu avais la tête farcie, mais tes parents espéraient qu'un séjour ici te serait profitable comme à ton frère, je t'ai donc amenée volontiers, et ce qui devait arriver est arrivé. Après t'être ennuyée beaucoup, tu t'habitues à nos vieilles figures, tu ne

— Ah ! ah ! tu ne serais pas fâchée de retrouver monsieur ton frère. Il n'aura la clé des champs que dans huit jours; d'ici là, tu ne pourras tourmenter que Madeleine et Yermer.

— Mais je ne les tourmenterai pas, se récria Mitaize, ne voulant pas qu'on mît en doute la sincérité de ses résolutions.

— Je n'en répondrais pas, fit l'oncle, mais tranquillise-toi, je n'exigerai pas la perfec-



On avait installé Mitaize dans un grand fauteuil devant la fenêtre ouverte.

te déplais plus autant, et tout est bien si tu comprends enfin qu'on peut être heureux partout, même sans luxe, sans étalage de belles robes. Il suffit de faire toujours ce qu'on doit, de s'accoutumer à obéir, ce qui paraît terrible d'abord et qui n'est qu'une habitude comme tant d'autres. Tu ne te sauveras plus maintenant, dit-il en caressant la blonde tête qui se baissait avec confusion, parce que tu sais qu'on t'aime ici, même quand on te gronde, et tu ne voudras plus nous causer d'inquiétudes. Pourtant, j'avoue que si tu n'avais pas été malade, je t'aurais administré à ton retour, une fouettée d'importance.

— Jean !... implora tante Marie-Anne.

— C'est bon, c'est bon, fit le vieillard, on peut en parler puisque la maligne pièce nous a forcés de nous occuper d'elle autrement.

— Mon oncle, est-ce que Dany ne reviendra pas bientôt ?

tion en un seul jour, nous saurons nous contenter d'une sagesse par à peu près; sans cela, gare aux rechutes.

— Comme vous êtes bon! murmura-t-elle d'un ton câlin.

— Tous les oncles le sont, Mitaize.

— Pas tant que vous, oncle Jean.

— Flatteuse, va, dit-il, c'est que moi, je suis trop laid, tu sais bien, alors il faut que je me le fasse pardonner.

— Oh! mais, vous n'êtes pas toujours bon, s'écria-t-elle, ainsi, vous ne l'êtes pas du tout en ce moment, quand j'ai dit cela, j'espérais vous fâcher et je croyais vous faire repartir sans nous.

Tante Marie-Anne souriait.

— J'ai toujours pensé que tu te corrigerais, Mitaize, il était impossible de supposer que tu conserverais ce détestable caractère, cela n'était pas naturel.

— J'étais toujours méchante chez nous, dit-elle avec franchise; d'abord, c'est la faute de Fanny Dorgebert : elle est si menteuse, si colère que je l'imitais un peu trop. A présent, c'est fini, je dirai à maman le vilain tour que sa mère nous a joué et je ne la verrai plus, puis toutes mes amies le sauront.

— Et tu réponderas à un mauvais procédé par un autre?...

— C'est bien juste, n'est-ce pas, ma tante?

— Juste... peut être, mais pas digne le moins dn monde de ta sagesse toute neuve.

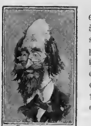
— Ah! c'est vrai, fit-elle ennuyée, eh bien! je ne dirai rien à mes amies, mais je ne fréquenterai plus Fanny, je ne pourrais pas m'empêcher de lui dire son fait.

— Tu feras ce que dira ta maman, petite, elle ne demande qu'à te garder près d'elle et à te voir devenir raisonnable et bonne.

(*A suivre.*) P. F.

Boîte aux lettres — L'éminent M. Polyxène Billentoque, professeur d'astronomie physiologique irrationnelle à l'École normale supérieure d'apiculture, a bien voulu nous communiquer la lettre suivante qu'il vient de recevoir. Nous lui en adressons, au nom des lecteurs du *Petit Français illustré*, nos sincères remerciements.

MONSIEUR ET ILLUSTRE MAITRE,



La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir à votre laboratoire, nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que cette fin du dix-neuvième siècle était marquée par une éruption vraiment prodigieuse d'inventions et de découvertes.

Il semble que la Science Moderne veuille procéder par bonds. La nature ne fait pas de sauts (si ce n'est avec un *o*), dit un adage scientifique, mais la science ne se gêne pas pour exécuter d'extraordinaires cabrioles en avant.

Eh bien! j'apporte aujourd'hui ma contribution au trésor scientifique du dix-neuvième siècle expirant! Je veux que vous soyez, cher et illustre maître, le premier informé d'une découverte dont vous ne méconnaîtrez certainement pas l'immense portée.

J'ai trouvé le moyen de *fixer* et *conserver* le feu et la flamme en les portant à la congélation dans un appareil frigorifique spécial, et de les découper ensuite à la scie mécanique en tablettes de vingt-cinq centimètres. Ces tablettes de flamme, désormais incombustibles, mises dans des boîtes en fer blanc, comme les sardines, sont prêtes à être expédiées par colis postal ou autrement.

Pour se servir de mes conserves de feu de bois, charbon ou chandelle, il suffit de les mettre réchauffer trois minutes au bain-marie; elles durent ensuite indéfiniment, sans usure très appréciable, une tablette de flamme pouvant faire tout un hiver.

Vous voyez d'ici les avantages : économie formidable pour le chauffage et l'éclairage, facilité de transport précieuse pour les voyages dans les régions polaires, propreté, etc.

Le gouvervement lapon, mis par des indiscrétions de laboratoire au courant de mes recherches, m'offre déjà des sommes et des honneurs considérables, des croix de commandeur de tous ses ordres enrichis de diamants en givre, une statue équestre en neige éternelle à ériger dans sa capitale, sur une grande place publique, au milieu du cercle polaire illuminé par mon procédé, etc., si je consens à lui réserver les cinquante mille premières tablettes de flamme.

Avec le noble dédain du lucre qui me caractérise, j'ose le dire, je laisserai à une société par actions le soin d'exploiter ma découverte, me contentant d'une simple prime de 75 millions pour la première année.

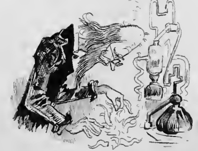
J'ai fixé à votre intention la flamme d'une pipe que vous recevrez par ce courrier. Elle pourra vous durer deux ans, mais n'oubliez pas de la mettre d'abord trois minutes au bain-marie.

Veuillez agréer, Monsieur et illustre maître, l'assurance de mon profond respect.

THÉODULE ASENBROUCK,
de l'Académie des sciences de Flyssemugue.

Ci-joint mon portrait photographié que vous m'avez demandé pour votre laboratoire.

26 mars 1896.



Variétés.

La doyenne des chattes. — Après le doyen des chiens, que nous avons signalé dernièrement, la doyenne des chattes. Celle-ci est encore plus âgée que celui-là. Née en 1868, elle compte, en effet, aujourd'hui vingt-huit hivers, et ronronne, à l'heure qu'il est, dans la loge de son maître, le concierge du palais national de Rambouillet. Cette vénérable hête a, paraît-il, encore bon pied, bon œil et, à l'occasion, assez bonne dent pour croquer les souris qui passent à sa portée.

* * *

Un volcan à vendre. — Dans quelques jours, annonce un journal anglais, en la salle des ventes de Tokeuhouse-Yard, à Londres, sera mise aux enchères la montagne de Vulcano, le fameux volcan de l'archipel des îles Lipari, non loin des côtes de la Sicile.

Il paraît, ajoute sérieusement l'informateur, que, contrairement à l'usage, l'objet de la vente ne figurera pas, au préalable, dans la salle d'exposition de l'établissement.

* * *

Une noce pantagruélique. — Une noce, comme on en voit rarement, a été dernièrement célébrée à Plouhinec, dans le département des Côtes-du-Nord. Elle a duré trois jours, et douze cents personnes y assistaient.

Aux nombreux repas qui ont été servis, cette armée d'invités a consommé 36 veaux, 3 bœufs, 15 sacs de pommes de terre, 400 pains de 6 livres, le tout arrosé de 25 barriques de cidre.

Et pourtant le grand-père de la mariée n'a pas pu, dit-on, s'empêcher de s'écrier : « Mes enfants, tout cela n'est rien à côté des noces bretonnes d'autrefois ; de mon temps on avait bon appétit, tandis qu'aujourd'hui mes convives ont mangé comme des petits oiseaux ! »

* * *

Une pépinière dans une oreille. — A l'automne dernier, une fillette de sept ans, dont le père habite Bellegarde-Coupy, dans l'Ain, se fourrait dans l'oreille des graines de platane. Depuis ce moment elle ne s'était aperçue de rien ; mais, ces jours derniers, elle ressentit de violentes douleurs dans l'oreille et dut garder la chambre : c'était une graine qui venait de germer. Les parents ne furent pas peu surpris, en effet, de voir dans l'oreille de leur enfant une jeune pousse de platane. Le père, avec beaucoup de précautions, retira cette végétation et la petite fille n'éprouva plus aucune douleur. Mais il était temps, car la plante aurait pu causer de graves accidents. — Cette histoire vraie est dédiée aux enfants désobéissants qui ont la manie de s'introduire toutes sortes d'objets dans la bouche, dans le nez... et dans les oreilles.

* * *

Maximes. — Il ne faut jamais dire d'une chose raisonnable qu'elle est impossible. (C. DE RÉMUSAT.)

On compte les défauts de celui qui se fait attendre.

* * *

Économie pratique. — Dans un petit village des bords de la Marne éclate un incendie. On court à la mairie.

— M'sieu le maire, vite les pompes ! Y a le feu !

— Mes pompes ! s'écrie le maire avec stupéfaction, mes pompes neuves !... Pour qu'on me les abîme... merci !

* * *

Entre gourmets. — Deux fins buveurs sont à table. Le domestique apporte une fiole couverte de poussière et de toiles d'araignées. On déguste ce vieux vin en cherchant son âge. La bouteille se vide.

— Cette fiole a au moins quinze ans, dit le premier.

— Ah ! dit l'autre avec un soupir, elle est bien petite pour son âge.

RÉPONSES A CHERCHER

Le costume. — A quelle sorte de vêtement Robespierre a-t-il laissé son nom ?

* * *

Arithmétique amusante. — Huit personnes conviennent de dîner ensemble tous les jours, jusqu'à ce qu'elles se soient assises à table en épuisant toutes les manières possibles de varier l'ordre des convives.

Combien de fois doivent dîner ensemble ces huit personnes ?

* * *

Problème alphabétique. — Trouvez un mot contenant les cinq voyelles avec une seule consonne.

* * *

Calembredaine. — Quel est le contraire d'un ver de vase ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 369.

I. Question littéraire.

Dans la locution « Au bout de l'aune faut le drap », le mot *faut* ne vient pas du verbe *falloir*, mais du verbe *faillir*, dont il est une forme ancienne, et qui signifie être au bout, au terme. Par conséquent, ce proverbe veut dire : A force d'auner, de mesurer, on arrive au bout de la pièce de drap — et, dans un sens figuré, — toutes choses ont leur fin.

I. Étymologie.

Plessis-lès-Tours est un village d'Indre-et-Loire, situé à un kilomètre au sud de Tours. On y voit les restes d'un château fameux où résida et mourut, en 1483, le roi Louis XI.

Dans ce nom, *lès* est mis pour *lez*, préposition ancienne signifiant : à côté de, proche de, tout contre ; ce qui s'explique bien ici, d'après la courte distance qui sépare Le Plessis de Tours. On disait de même autrefois : Saint-Denis-lez-Paris. *Lez a lez* signifiait côte a côte.

III. Les 36 zéros.

0	0	0	0	0	0
0	0	×	×	0	0
0	×	0	×	0	0
0	×	×	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

IV. Calembredaine.

Centaine (cent π).

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 371. **10 centimes.** 4 avril 1896.

LE

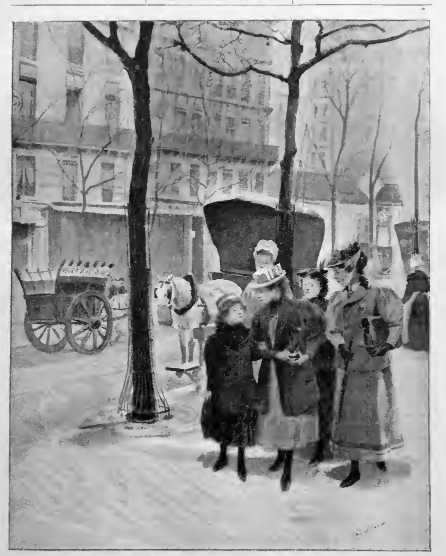
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Les fredaines de Mitaize. — Les demoiselles Drancy accompagnaient Mitaize au cours.

Les fredaines de Mitaize *(Suite)*[1].

A ce moment, maître Jack, fatigué de sa longue station près de son maître, s'en vint en sautillant vers la maison et sauta sur l'appui de la fenêtre, juste comme Mitaize achevait de parler.

« Mitaize ! Mitaize ! », cria-t-il en se rengorgeant.

La petite avait étendu la main, au risque de recevoir un coup de bec, mais Jack, tout à fait bon prince, se plaça gravement sur le bras de son fauteuil pour becqueter plus à l'aise certaines miettes de biscuit qu'il avait aperçues.

— Le pauvre oiseau ne m'en veut plus, dit-elle, et toi, Yermer, tu n'es plus fâché?...

Yermer rougit.

— Non, mademoiselle, je ne peux pas rester fâché contre vous, ce serait offenser mes maîtres, mais, sur le moment, quand j'ai fait courir tout le monde jusqu'au Spitzemberg, rapport à ce que vous m'aviez dit, j'ai joliment enragé. Çà, c'était encore pis que d'avoir tordu le cou à Jack ; vous me preniez pour une bête, sauf respect, mademoiselle, et voyez-vous, on a son petit amour-propre. Je ne pouvais pas croire cela de vous, et je m'entêtais à vous chercher là-bas, si Georget ne m'avait point dit...

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, Georget? voyons.

Devant l'embarras de Yermer, M. Le Mauduy prit la parole :

— Eh bien ! ma mie, Georget a dit tout simplement à Yermer : Ta Mlle Mitaize qui te fait croire qu'elle vient ici doit être ailleurs, c'est une mauvaise gale, et voilà !...

Mitaize se souleva, furieuse :

— Georget me le paiera ! cria-t-elle; puis, se reprenant :

— Il me le paierait, si je n'étais pas changée, corrigea-t-elle, et c'est heureux pour lui que je le sois, parce qu'il verrait, le polisson !

— Bravo, Mitaize, fit la voix de Daniel qui arrivait par les prés sans avoir été aperçu.

Et comme M. Le Mauduy voulait gronder.

— Ne grondez pas, mon oncle, je vais repartir tout de suite, si vous voulez, mais je suis venu vous chercher, Martial est malade, il ne l'avoue pas, tant il a peur d'être obligé d'interrompre son travail; alors j'ai obtenu la permission de vous prévenir; devant vous, il n'osera pas nier et il se soignera.

M. Le Mauduy se leva :

— J'espère que ce n'est rien de grave, dit-il.

— Il travaille trop, mon oncle, pour ne pas perdre une minute de son mois d'études; j'ai beau faire, je suis joliment dépassé. Mais, j'ai pensé à vous demander une chose... je crois que cela le guérirait et que... je ne m'en trouverais pas plus mal...

— Qu'est-ce que c'est, mon garçon?

— Ce serait de le laisser au collège tout à fait; s'il était sûr de pouvoir y achever ses classes, il ne se tuerait plus à travailler nuit et jour, comme il l'a fait depuis notre entrée et alors... j'aimerais à rester interne avec lui.

— Toi ! s'exclama Mitaize au comble de la surprise, c'est toi qui veux être interne, mais tu te sauveras par-dessus les murs au bout d'un mois !

— Jamais de la vie; quand tu n'es pas là, riposta-t-il, je ne fais pas la moitié de sottises, tu le sais bien, et si j'ai Martial avec moi, je n'en ferai plus une seule, c'est un bon garçon, lui, il vaut mieux que Fritz Dorgebert, et Paul Drancy et tous les autres.

— Nous verrons, nous verrons, dit l'oncle; en attendant, je vais toujours le voir; dis à Madeleine de nous accompagner, il ne faut pas effrayer ses parents sans raison, mais on peut compter sur Madeleine.

Daniel était déjà dans le pré et, lorsqu'il reparut avec la jeune fille, Mitaize appela celle-ci :

— Veux-tu bien prendre mon jeu d'histoire de France, Madeleine? tu diras à Martial que je le lui donne.

— C'est trop beau, mademoiselle, il ne voudra pas.

— Mais je veux qu'il l'aie, moi, tu lui diras que cela me fait plaisir de le lui donner; recommande lui aussi de se bien soigner, pour que l'année prochaine, tout le monde se trouve ici bien portant.

— Tu reviendras donc l'an prochain? fit Mme Le Mauduy, dès qu'elles furent seules....

— A moins que vous ne me vouliez plus, taute.

— Je te voudrai toujours, mignonne, tu le sais bien.

— Dites, tante Marie-Anne, est-ce que vous ne pourriez pas vous passer de Madeleine? maman serait si contente de l'avoir, et moi, qui l'aime beaucoup, je suis sûre que je serais plus sage avec elle qu'avec une nouvelle bonne que je ne connaîtrais pas du tout.

La vieille dame l'embrassa :

— Quand ton père arrivera, je lui en parlerai, petite, mais il faut te coucher et bien dormir en attendant.

[1] Voir le n° 370 du *Petit Français illustré*, p. 201.

Mitaize regagna docilement sa chambre et son lit où elle ne trouva que de beaux rêves, résultat naturel du contentement de soi-même qu'elle éprouvait et des bonnes résolutions qu'elle avait prises.

Le plus grand calme régna les jours suivants dans la maison des Molières. Martial, qui n'avait souffert que d'un excès de travail, était de retour, en même temps que Daniel, qu'on rappelait pour jouir d'un reste de vacances.

Lorsque Mme Servaize arriva avec son mari, ce fut une grande joie pour elle de retrouver Dany, fortifié par le bon air de la montagne, Mitaize, un peu maigre encore mais très grandie, la mine raisonnable d'une petite personne bien élevée, si différente de la Mitaize tapageuse et volontaire d'autrefois, que M. Servaize déclara bien haut qu'on la lui avait changée.

Après quelques jours passés ensemble, Mitaize devait reprendre, seule avec ses parents, la route de Paris, car Daniel persistait dans sa résolution et accompagnait Martial au collège de Saint-Dié.

L'inspecteur des forêts obtenait bourse entière pour le jeune Claudel et M. Servaize se chargeait du trousseau ; le plus grand désir du brave enfant était satisfait et Daniel se réjouissait de sa joie.

La discipline, qu'il avait haïe, ne lui inspirait plus la moindre crainte, tant l'émulation en masquait les côtés pénibles ; l'ancienne paresse avait disparu avec les anciens amis et les anciens plaisirs, et, si Daniel persévérait, on pouvait bien augurer de l'avenir.

Mitaize, malgré son changement apparent, donnait encore des inquiétudes à Mme Servaize, qui ne pouvait la croire guérie de sa ridicule vanité, de sa désobéissance habituelle. Que deviendraient ses bonnes résolutions lorsqu'elle se retrouverait avec ses anciennes compagnes ?...

Jusqu'alors, aux reproches de sa mère, Mitaize n'avait jamais répondu que par des câlineries et par des promesses vite oubliées et personne ne pouvait prévoir si le mieux d'aujourd'hui serait durable? Elle en parlait un soir, assise devant la maison avec le vieux couple, tandis que Mitaize aidait Daniel et Martial à tendre des plateaux dans le pré, au bord du ruisselet, pour la pêche aux écrevisses :

— Voici nos vacances finies, soupira-t-elle. Si du moins Mitaize continuait à être docile! Mais elle ne le sera plus hors d'ici, j'en ai peur.



Maître Jack sauta sur l'appui de la fenêtre.

— Pourquoi donc, ma nièce? interrompit le vieillard. Vous pouvez, dès à présent, l'accompagner et la surveiller; quand vous ne le pourrez pas, faites-vous suppléer par Madeleine, lors même que l'enfant regimberait un peu, tenez bon, elle vous en respectera davantage. Tant qu'elle s'est laissé dominer par de mauvaises amies, elle est allée d'instinct à ce qui l'amusait : la toilette, les réunions, les papotages. Elle était en train de se rendre insup-

portable; maintenant elle s'est placée à un autre point de vue : elle a connu de pauvres gens, honnêtes, bons, parfaitement estimables; elle s'est d'abord étonnée de n'être au milieu d'eux qu'une petite fille comme les leurs, sachant des choses que celles-ci ignorent, mais ignorant aussi beaucoup de choses nécessaires que les autres connaissent. Sa maladie a été une grande leçon ; il s'est fait, dans son esprit, tout un petit travail dont je ne suis pas mécontent. Elle est violente, orgueilleuse, mais ne manque pas de droiture; laissez-la reprendre sa vie ordinaire et attendez.

Huit jours plus tard, Mitaize, rentrée à Paris, retournait au cours sous la surveillance de Madeleine et y retrouvait ses amies. Laure Drancy se précipita à sa rencontre et, dans le premier feu des causeries, personne ne remarqua l'air embarrassé de Fanny Dorgebert.

Mais comme Mitaize ne fit aucune allusion à leur dernière rencontre, la grande fille reprit vite son aplomb; elle n'était pas loin de penser que Mitaize, humiliée du misérable équipage dans lequel ses amies avaient pu la voir, lui saurait plutôt gré de ne pas rappeler l'incident. Mais Laure et Hermine Drançy avaient entrepris le récit de leurs vacances : elles avaient noué des relations avec une famille installée à Villers tout près d'eux, on s'était promis de se voir souvent...

— Et toi, Mitaize, à quoi as-tu passé ton temps dans les Vosges?

— J'ai eu la scarlatine, répondit Mitaize que ces questions ennuyaient passablement.

— Oh! quel ennui...! on aurait dit que tu avais un mauvais pressentiment, tu sais, tu ne comptais pas t'amuser.

— Je me suis pourtant bien amusée, répondit la petite, je n'ai été malade qu'à la fin.

— C'est donc pour cela que tu ne m'as pas écrit? Aussi je n'ai pas pu donner ton adresse à Fanny qui me la demandait.

— Elle n'en a pas eu besoin, nous nous sommes vues quand même, répondit Mitaize avec un peu d'énervement.

Fanny avait pincé ses lèvres minces.

— C'est une bien jolie excursion que les Molières, pour les gens qui ne s'y arrêtent pas, du moins; des futaies splendides, des points de vues ravissants, mais pas l'ombre de confortable; comment tes parents ont-il pu vous envoyer là? Que pouviez-vous devenir dans un pareil endroit. Je comprends que tu te sois sauvée, Mitaize, car tu te sauvais, n'est-ce pas quand nous t'avons rencontrée?

Mitaize était devenue écarlate... Cette peste de Fanny... Elle eut envie de lui lancer quelque phrase impertinente, mais elle se contint :

— Tout le monde a été parfait pour nous, dit-elle avec simplicité, et nous nous y sommes trouvés si bien que nous y retournons l'année prochaine. Je dis nous, c'est moi qu'il faut dire puisque Daniel a prié papa de l'y laisser, il est interne au collège de Saint-Dié.

— Vraiment! fit Laure Draucy, mes frères vont regretter de perdre leur copain; heureusement, M[lles] Darlot ont un frère avec qui Paul est très bien, il l'a invité à venir le voir à Sceaux, on ira en bande au premier jour pour inaugurer la pelouse du tennis.

— Ce n'est pas aux Molières qu'on pourrait installer un jeu quelconque, remarqua Fanny. Mitaize a beau dire, sa mère a été positivement barbare de l'y envoyer.

Cette fois, Mitaize éclata. Elle avait assez du mensonge et des vilenies qu'il entraîne, il fallait qu'elle avouât la première de ses sottises, celle qui en avait inspiré tant d'autres et que, jusqu'alors, Daniel et l'oncle seuls connaissaient.

— Je ne suis pas allée du tout chez des gens vulgaires ou mal élevés, dit-elle, j'étais chez un oncle et une tante de maman, et j'ai tout à fait honte de n'avoir osé le dire à personne quand je suis partie. Je vous entendais toutes parler de villas, de châteaux, et aller dans une simple ferme m'humiliait si fort que je n'ai pas voulu reconnaître que nous serions chez des parents. Daniel m'en a fait assez de reproches, mais je me suis entêtée; il m'écoute toujours, Dany, vous savez, alors, il s'est tu.

— Et dans laquelle de ces horribles maisons étiez-vous? demanda Fanny avec une apparente commisération.

— Dans la plus horrible sans doute, fit Mitaize narquoise, une hutte véritable que l'oncle a jugée indigne d'abriter ta précieuse personne, puisqu'il ne t'a pas offert d'y entrer, bien qu'il soit le plus hospitalier des hommes. Je ne sais que depuis peu combien il a ri quand vous lui avez offert un pourboire.

En ce moment, Mitaize se tourna vers Madeleine immobile :

— Tu étais là quand il est rentré, toi, dit-elle, n'est-ce pas qu'il s'est moqué devant tante Marie-Anne des personnes qui l'avaient pris pour un bûcheron?

— C'est vrai, mademoiselle, mais M. Le Mauduy a dit que ces dames pouvaient très bien se tromper en le voyant vêtu de sa blouse et chaussé de gros souliers; l'habit fait quelquefois le moine, vous savez, mademoiselle, et des étrangers ne pouvaient pas savoir.

— Alors, ce n'était pas un bûcheron, le bonhomme à qui nous avons parlé, c'était ton oncle? dit Fanny piquée des sourires des autres jeunes filles. Mes compliments, Mitaize, tu as des gens distingués dans ta famille...

P. F.

(*A suivre.*)

La Tour de Londres.



La Tour de Londres vue de la Tamise. — Brouillard du matin. (Dessin inédit, d'après nature, par A. Robida).

La capitale de l'Angleterre a conservé sa Bastille, la célèbre Tour de Londres, qui remonte à Guillaume le Conquérant. C'est, à bien des titres, le plus intéressant de ses monuments, celui qui, au centre de la ville moderne, dans le tourbillon commercial et industriel battant ses vieilles pierres avec les eaux de la Tamise, évoque les siècles les plus rudes de l'histoire d'Angleterre, mille souvenirs et bien des sombres légendes.

Sur les bords du fleuve, entre la Cité qui brasse tant de milliards d'affaires et les Docks où tout aboutit, dans les fumées de tant de navires venus de toutes les mers du globe, une masse de pierre colossale surgit, une tour carrée énorme, entourée d'une ceinture d'autres tours plus petites, quoique encore importantes, reliées par un mur crénelé qu'entoure un large fossé. C'est la *Tower of London*, jadis forteresse, palais et prison d'État tout à la fois, aujourd'hui arsenal historique et musée. Que de drames a-t-elle vus et combien d'événements se sont déroulés dans ses murs!

Il y eut d'abord, dit-on, une forteresse romaine sur ce point. Le duc Guillaume de Normandie, pour s'établir fortement dans sa conquête, construisit, vers 1078, le formidable donjon carré appelé la Tour Blanche, par les soins d'un de ses compagnons de la conquête, l'évêque de Rochester, vaillant guerrier et ingénieux architecte militaire. Les successeurs de Guillaume modifièrent la forteresse, apportèrent des changements ou des adjonctions considérables suivant les progrès de l'art militaire. Un autre évêque, gouverneur de la Tour, une centaine d'années après sa construction, agrandit fortement ses défenses extérieures. Puis, dans la suite des âges, Henri III, Édouard Ier et d'autres ajoutèrent encore des murailles et des tours à celles qui déjà donnaient une si imposante physionomie.

L'ensemble de la forteresse actuelle couvre un énorme espace; son rempart continu, crénelé ou percé de larges embrasures où s'allongent des gueules de canons, est flanqué de douze grosses tours, différentes de structure et de force, presque toutes surmontées ou accompagnées de tourelles carrées.

Dans l'intérieur, autour de la Tour Blanche qui occupe le centre, à la façon des donjons de la première époque du moyen âge, se groupent des édifices nombreux, maisons de fonctionnaires, casernements, magasins de l'armée, et une église.

L'entrée de la Tour est à l'angle sud-ouest, donnant sur la Tamise, à la *Lion's gate*, Porte des Lions, ancien emplacement de la ménagerie que les rois entretenaient à la Tour et qui fut conservée par tradition presque jusqu'à notre époque. Passé la Porte des Lions, on se trouve devant la *Middle Tower*, ouvrage avancé situé en dehors du fossé et formant un beau massif de deux tours rondes et deux tours carrées, en arrière desquelles un pont de pierre franchit le fossé et aboutit à la *Tour Byward*, seconde porte entre deux sombres tours rondes, magnifique repoussoir pour les uniformes rouges des soldats de garde ou pour les gardiens de

la Tour avec qui l'on fait ici connaissance.

C'est un petit corps particulier composé de vieux soldats, dont l'organisation et l'uniforme



L'entrée de la Tour.

datent du temps de S. M. Henry VIII, le roi Barbe-Bleue, prince magnifique qui lutta de somptuosités avec François Ier de France, au Camp du Drap d'Or. Ce corps, les *Yeomen* de la garde, était alors composé de gentilshommes ; ce sont maintenant de vieux guerriers dont les barbes blanches cadrent parfaitement avec les antiques et sévères maçonneries. Ils sont vêtus d'un large pourpoint rouge et portent sur la poitrine les trois fleurs emblématiques de la Grande-Bretagne, surmontées de la couronne royale : la rose d'Angleterre, le chardon d'Écosse et le trèfle d'Irlande. Des bas, des souliers à rosettes rouges et blanches, une collerette plissée et un chapeau seizième siècle complètent le costume.

Les braves gardiens de la Tour qu'on rencontre sous quelque voûte sombre, appuyés sur leur pertuisane, donnent l'illusion de figures du moyen âge que le temps n'aurait pas osé toucher dans leur forteresse. Il est vrai qu'ils ne portent ce vieil uniforme au complet que dans les grands jours et que, le plus souvent, ils revêtent sous le pourpoint un simple pantalon noir qui leur retire de leur majesté.

Le nom populaire de ces gardiens est *Beefeaters*, nom étrange qui signifie littéralement « mangeurs de bœuf », mais qui n'est qu'une corruption du mot français *buffetier* (attaché au service de la table, du *buffet*), vieux souvenir du temps où les mots et les usages de France étaient en honneur à la cour d'Angleterre.

Le gouverneur de la forteresse porte le titre de Connétable de la Tour. C'est généralement un grand personnage, qui se contente du titre honorifique et fait remplir ses fonctions par le Lieutenant de la Tour. Les vieux usages, à la Tour, sont aussi soigneusement conservés que les vieux titres. Chaque soir, à onze heures, le gardien-chef à la tête d'une patrouille fait la ronde de corps de garde. Au : Qui va là ? dont l'interpelle la sentinelle de chaque poste, un colloque s'engage. Le gardien-chef répond : « Les clés. — Quelles clés ? — Les clés de Sa Majesté la Reine. — Clés de la Reine passez, tout va bien ! — Dieu bénisse la reine Victoria. — Amen ! » répond la sentinelle.

La scène est fort jolie. Par malheur les visiteurs du jour ne peuvent avoir l'agréable aubaine de cette pittoresque patrouille.

Une seconde porte, une arcade basse et sombre, sous la Bloody-Tower — la Tour Sanglante — donne entrée dans l'enceinte intérieure ; nous sommes en pleine tragédie avec la Tour Sanglante, la porte nous en paraît tout de suite plus noire. Suivant la tradition, c'est dans cette tour qu'en 1483 furent assassinés les enfants d'Édouard IV. Un drame de Casimir Delavigne, un tableau de Paul Delaroche ont mis ce meurtre fameux dans toutes les mémoires.

Ce fut un des plus lamentables épisodes des longues guerres entre les deux partis, York



Un gardien de la Tour.

et Lancastre, qui s'arrachaient successivement la couronne.

(*A suivre*). A. R.

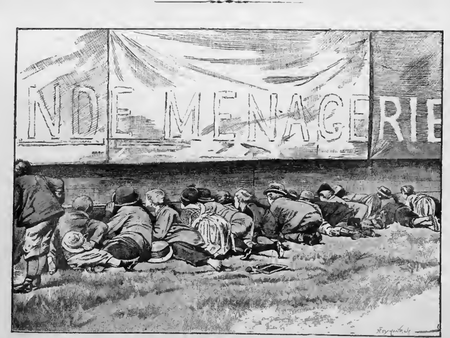
Une façon de voyager peu commune. — Il y a quelque temps, un jeune Indou de quinze ou seize ans ayant été sévèrement grondé par ses parents, et se sentant sans doute la vocation des grands voyages, avait résolu de quitter la maison paternelle et de se sauver bien loin. L'enfant habitait Kulbarga; c'est une ville fort importante où passe la ligne ferrée appelée Chemin de fer de la péninsule indienne et de Madras, et qui réunit Madras, sur la côte est, à Bombay sur la côte ouest. Kulbarga, ou Gulbarga, est à moitié chemin entre ces deux villes.

L'enfant, persuadé qu'il saurait bien se tirer d'affaire dans une grande cité comme Bombay, avait décidé de s'y rendre. La distance était énorme, des centaines de kilomètres, mais le chemin de fer était là. Toutefois il se présentait une légère difficulté : notre jeune Indou n'avait pas un sou dans sa poche ou plutôt pas un *anna*, pour employer le nom d'une monnaie du pays, qui vaut quelque chose comme deux sous.

Ce n'était pas pour l'embarrasser. Il pénètre sur la voie, sans qu'on l'aperçoive, ce qui est bien facile là-bas; il se glisse sous le train dès que celui-ci est en gare, et, au moyen de ces amples vêtements que portent les Orientaux, il se fait un espèce de siège assez peu confortable et assurément peu sûr sous un des wagons, en attachant ces vêtements aux tiges métalliques nombreuses qui se trouvent toujours sous un wagon de chemin de fer. Le train part, l'emportant ainsi accroché, et il parcourt une distance de plus de 300 kilomètres sans qu'on l'aperçoive aux arrêts du train. Cependant, à la station de Dixal, un de ces employés qui se promènent le long des voitures avec un long marteau, dont ils frappent les roues pour s'assurer qu'elles ne sont pas fêlées, aperçoit un bout de manteau, tire bon gré mal gré de sa cachette le propriétaire dudit manteau, et le remet à la police. Notre jeune voyageur fut ramené à sa famille après une semonce pour s'être fait transporter sans payer sa place.

Pareille chose est, paraît-il, fréquente dans l'Inde; on nous a même parlé d'une femme qu'on a trouvée assise, entre deux wagons, sur ces espèces de gros champignons qu'on appelle des tampons et qui empêchent les voitures de se choquer violemment. Quand on l'a découverte, elle avait déjà parcouru au moins vingt kilomètres dans cette position aussi dangereuse qu'incommode.

D. B.



Le spectacle gratis.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

Le récit du pharmacien Barbissou. — La foire de Beaucaire. — Le colonel Séraphin. — L'accident. — Dévouement de la famille Barbissou. — Horribles angoisses! — Utilité des toiles de tente.

— Ce qui vous préoccupe le plus pour le moment, continua Barbissou, c'est de savoir comment Marius est devenu un sauvage. Je vais vous raconter cela, il n'est que dix heures; nous avons le temps; vous déjeunerez avec nous, hein? vous verrez notre sauvage et vous assisterez à la conférence; maintenant que je vous tiens je ne vous lâche plus.

— Le sauvage n'est pas là, demandais-je?

— Non, il est allé au collège pour la première fois depuis son retour et je suis curieux de savoir ce que dira M. le Principal lorsqu'il le verra arriver en sauvage. Ses camarades vont avoir l'occasion de se dilater la rate... Mais ne perdons pas notre temps, je vais vous mettre au courant de ce qui s'est passé.

D'un geste amical, le pharmacien Barbissou me désigna un siège dans son comptoir, entre deux bocaux de *quassia amara* et de *boruscalis strontinia* et, après s'être mouché bruyamment, commença en ces termes :

— Je ne dirai pas que la haine que ce Gastambide nous témoigne remonte dans la nuit des temps, ce serait aller trop loin, et bien que je sois du Midi, je ne veux rien exagérer; mais nous n'avons pas cessé de nous combattre. J'ai mes partisans, il a les siens; depuis quelques années, cependant, on se tenait de part et d'autre sur la défensive, lorsque, l'année dernière, à pareille époque, l'accident de la foire est venu jeter de l'huile sur le feu, et, dès que nous nous sommes connus, nous sommes tombés en arrêt l'un devant l'autre comme deux coqs! Ah! ce Gastambide, si je le tenais,... si je le tenais comme je vous tiens, je lui ferais avaler un tonneau d'huile de ricin!

— Voyons, ne me bousculez pas comme cela, monsieur le pharmacien! Déjà en venant, l'épicier Thomassin m'a secoué comme un prunier... si cela continue...

— Vous avez raison, excusez-moi... c'est plus fort que moi. Ce qui vous intéresse le plus ce n'est pas ce Gastambide, c'est le sauvage, et je vais vous raconter son départ; vous connaîtrez le reste par lui-même, puisque vous assisterez, cette après-midi, à sa conférence.

La sonnette de la porte d'entrée se mit à tinter et un jeune garçon entra tout essoufflé, disant :

— Je viens chercher la potion pour M. Ouradon

— Ah! c'est vrai, la potion Ouradon, s'écria M. Barbissou..., reviens dans un quart d'heure, elle sera prête.

— J'avais oublié cette potion, ajouta-t-il en se levant et en prenant sur l'un des rayons de son officine un mortier, dans lequel il versa une substance blanchâtre; mais cela ne fait rien. si vous le permettez je vais procéder à sa confection tout en vous racontant la chose; et toi, « lou pitiou » viens la chercher dans un quart d'heure, elle sera prête.

— Je commence : chaque année, le 22 juillet, s'ouvre la célèbre foire de Beaucaire; on vous dira, mon cher ami, que notre foire n'a de rivales que celles de Leipzig, de Francfort, de Novgorod et autres lieux; cela est vrai, et vous ferez bien de le croire. L'année dernière, Gastambide, qui venait d'être nommé maire et qui voulait faire de la popularité, fit venir de Toulouse le Grand Cirque Olympien Rouqueyrolles et s'aboucha avec un certain Séraphin, aéronaute de son état, lequel, montant un grand ballon qui s'appelait « le Beaucairois », devait s'élever dans les airs à quatre heures de l'après-midi, après le concert donné par la fanfare municipale.

« Il faut vous dire que, depuis sa plus tendre enfance, Marius avait manifesté un goût extraordinaire pour les ballons. Sa tanto Palmyre, qui ne savait rien lui refuser, ne cessait de lui apporter ces petits ballons rouges que l'on trouve chez les marchands de jouets, et notre Marius passait son temps à confectionner de petites nacelles en papier, dans lesquelles il plaçait des grains de plomb, selon la force ascensionnelle du ballon; notre salle à manger était remplie de ballons qui montaient et descendaient, et quand notre bonne Proserpine ouvrait la porte de sa cuisine, ce qui faisait un courant d'air, les ballons se mouvaient dans la pièce comme de véritables ballons dans les nuages, qui étaient figurés par la fumée de ma pipe. Aussi lorsque, quelques jours avant l'ouverture de la foire, on vit s'étaler sur les murs de grandes affiches multicolores sur lesquelles, au-dessous du nom du capitaine Séraphin, imprimé en grands caractères, se voyait un immense ballon qui planait dans l'espace, tandis que l'aéronaute, debout dans la nacelle, saluait la foule, son chapeau dans la main droite, et agitait de la main gauche le drapeau tricolore, notre Marius, qui était cependant devenu un grand garçon, ne se tint pas

1. Voir le n° 370 du *Petit Français illustré*, p. 194.

de joie, il comptait les jours, les heures, les minutes, je dirai même les secondes.

« Enfin, ce jour tant désiré arriva. L'*Indépendant*, qui est le journal de Gastambide, comme le *Progrès*, rédigé par Roumegueyre, est un journal à moi, annonça le matin que le ballon, accompagné du capitaine Séraphin, était dans nos murs. Ce ballon, c'était Gastambide qui l'avait fait venir et, pour ce motif, je ne serais pas allé le voir, parce que tout ce qui vient de ce Gastambide me fait bouillir, .. bondir, sortir de ma peau, ah! si je le tenais... mais je ne à l'aide de cordages, car il semblait impatient de s'élancer dans les airs. Nous réussissons à nous frayer un passage au milieu de la foule et nous approchons de l'enceinte réservée, interdite au public.

Dans cette enceinte, un homme se promenait, les mains derrière le dos, surveillant les préparatifs du départ : c'était le capitaine Séraphin ; je le reconnus tout de suite à sa casquette à huit galons d'or, une casquette d'amiral. Tu vas l'appeler commandant, me dis-je, c'est un homme vaniteux, cela se voit à sa casquette



Barbisson et moi étions assis dans le comptoir.

voulais pas faire de peine à Marius et j'avais dû lui promettre que je l'accompagnerais. Vers deux heures, Marius ne tenait plus en place ; du champ de foire montait une rumeur confuse qui était parfois dominée, selon la direction du vent, par les sons éclatants et mélodieux de l'orgue-trompette qui excitait la course tournoyante des chevaux de bois du grand manège Phocéen, tenu par Laurent aîné, qui vient chaque année de Nîmes exprès pour la circonstance. Ma femme et mes deux filles, Themistoclea et Epaminonda, étaient déjà prêtes. Nous partons. Marius tenait en laisse notre chien Brutus.

« Il ne nous faut pas cinq minutes pour arriver au champ de foire. Au tournant de la rue des Bœufs, Marius s'écrie en brandissant le bras : « le voilà! »

« En effet, on apercevait le ballon qui, déjà à moitié gonflé, se balançait, se dandinait sous la poussée du vent. On l'avait maintenu au sol et, en le flattant, il te laissera entrer dans l'enceinte réservée.

« Alors, de ma voix la plus aimable, je me mets à crier : « Commandant! » il se retourne, je le salue, il me salue et je lui dis : « Commandant, j'ai un service à vous demander... »

« Il me répond d'un ton brusque : « C'est complet. »

« Vous comprenez mon étonnement à cette réponse. Je lui demande alors ce qui est complet.

« Eh parbleu! me répond-il, le nombre de mes passagers, j'enlève le fils du percepteur et un lieutenant du 29e avec la permission de son colonel. »

« Oh! m'écriai-je, mon cher colonel, je n'aurais jamais osé vous demander une faveur pareille, ce que je désirerais obtenir de votre extrême amabilité ce serait l'autorisation de pénétrer avec ma famille dans l'enceinte

réservée, parce que, voyez-vous, celui-là (et je désignais Marius)... c'est un aéronaute.

« Il allait, par ma foi, me tourner le dos sans me répondre lorsque je m'écriai : « Mais écoutez-moi donc, mon général, je suis Barbissou, le pharmacien Barbissou, honorablement connu à Beaucaire, à Tarascon, à vingt, à cinquante lieues à la ronde, je suis le directeur du *Progrès*... »

« Il était un peu impatienté, je le reconnais et je l'excuse, il avait assez à faire à surveiller son ballon, il me répondit : « Eh bien, entrez... »

« Je ne me le fis pas répéter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions déjà dans l'enceinte, auprès du ballon, qui devenait de plus en plus gros; c'était merveille de le voir s'arrondir à mesure que le gaz pénétrait dans ses vastes flancs, et il se dandinait, se balançait, faisait le beau, et voilà Marius qui se précipite vers la nacelle, je vois le capitaine Séraphin froncer le sourcil, je crie à Marius : « Ne touche à rien! M. Séraphin ne serait pas content. » Ah bien oui, il voulait tout voir, il examinait les cordages, les sacs de lest. M. Séraphin cherchait maintenant à se concilier mes bonnes grâces, il me demandait de faire dans le *Progrès* l'éloge de son ascension, quand, tout à coup, j'entends un grand bruit, les câbles se tendent, le capitaine s'aplatit par terre comme si on lui eut donné un croc en jambe, je regarde,... une rafale de vent (ce ne pouvait être que le mistral) allait emporter le ballon, les cordages craquaient les uns après les autres comme de simples ficelles, je crie : « Marius où es-tu? » je l'aperçois dans la nacelle, je m'élance avec la rapidité de l'éclair, je me cramponne au rebord, Sophie (c'est ma femme) se jette sur moi, me prend à bras le corps et mes deux filles lui saisissent les jambes, l'étreignent et se cramponnent à elle avec l'énergie du désespoir.

« Nous nous étions tous compris, il ne fallait pas que ce coquin de ballon emportât dans les airs notre Marius, nous voulions le maintenir à terre par notre poids, au risque de nous casser le cou, de nous briser les jambes.

« Mais, aidé par ce brusque coup de vent, le ballon était déjà parti en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter, il nous enlevait comme une plume : en une seconde nous étions à plus de cinquante mètres de hauteur, nous tenant toujours accrochés les uns aux autres...

« Alors (on se souvient de ces choses toute sa vie et on se rappelle ce qu'on s'est dit dans des circonstances pareilles) je me dis : tu es perdu, mon pauvre Barbissou, et avec toi ta famille entière; vous ne pouvez monter dans la nacelle, et tout à l'heure vous dégringolerez de cent mètres de hauteur; alors, à moins de tomber dans le Rhône et de vous y noyer, vous serez aplatis comme des galettes ou bien empalés sur les échalas d'un champ de vignes. Ça n'est vraiment pas drôle!

« Tout à l'heure une grande rumeur montait du champ de foire, l'orgue-trompette jetait les notes stridentes de la valse du Tutu-pan-pan; en ce moment régnait le plus profond silence, tout Beaucaire, le nez en l'air, suivait anxieusement les péripéties de l'horrible drame.

« J'eus un accès de rage folle. Je pèse de tout mon poids, un formidable hurrah s'élève de la foule; j'entends distinctement : Bravo, Barbissou! vive Barbissou!

« Le vent avait cessé tout à coup, le ballon baissait, je redouble d'efforts, je crie à Sophie et à mes filles : « Ne lâchez pas! courage! il baisse, gonflez-vous, faites-vous bien lourdes... »

« Il s'abaissait, en effet, doucement, majestueusement; nous allions être vainqueurs, la foule battait des mains; je jette un regard au-dessous de moi : on se rapprochait de la terre. Il était temps, j'étais à bout de forces. Alors je me dis : tu peux te vanter, Barbissou, d'avoir de la chance, toi et toute ta famille vous en serez quittes pour des contusions sans gravité, cela vaut mieux que d'être mort.

« Tout à coup des cris de désappointement, de frayeur s'élèvent vers moi; une immense clameur s'élève, le ballon remonte lentement, mais enfin il remonte, et le vent, le « couquin » de vent, faisait encore des siennes.

« Cette fois, nous étions perdus; je me mis à crier : ah! ma pauvre Sophie! J'entendis des sanglots, les cris de mes pauvres filles. Le ballon montait, montait. Je sentis mes bras faiblir; les uns après les autres, mes doigts se détachaient de la nacelle, je n'en pouvais plus. L'espace d'une seconde, je me retins encore suspendu par les pouces; je fermai les yeux, je jetai un cri terrible, je lâchai prise.....

« Té! Je vois à votre air étonné que vous allez me demander comment il se fait que, tombé de près de 50 mètres de hauteur, je sois ici présent, en train de vous raconter cet événement extraordinaire tout en préparant une potion pour M. Ouradou... je vais vous le dire...

« Ah! c'est une singulière sensation que l'on éprouve en tombant de pareille hauteur. La tête vous tourne, vous avez le vertige, il semble que vous vous abîmez dans des profondeurs sans fin... eh bien! mon cher ami, cela ne manque pas de charme, je dirai même que l'on éprouve un véritable plaisir....

« Tout à coup je reçus un coup formidable dans le dos, je me sentis rebondir à plus de dix mètres de hauteur, et je vis auprès de moi Sophie et mes deux filles, qui rebondissaient comme des balles élastiques. Nous étions tombés sur la toile du Grand Cirque Olym-

pien Rouqueyrolles[1]. Cette toile, neuve et solidement tendue, venait de nous sauver la vie.

« Et je me souviens très bien que je repris tout à fait mes esprits au moment où je dégringolais sur la pente en compagnie de Sophie et de mes deux filles. Heureusement que, sur le rebord du toit, se trouvaient fixés de larges tableaux sur lesquels M. Rouqueyrolles, propriétaire du Grand Cirque Olympien, avait fait peindre les exercices équestres et autres qu'il donnait en représentation ; autrement, vous comprenez bien que, de cette hauteur, nous risquions encore de nous rompre le cou.

— Et le ballon ?

— Le « coquïn » de ballon emportait notre Marius dans l'immensité, ce n'était plus qu'un point dans l'espace, un pépin de raisin (oun péping dé raising !....).

— Et Marius?

— Il vous fera lui-même le récit de ses aventures. »

Au collège. — Un sauvage qui veut continuer ses études. — Observations très justifiées de l'excellent M. Rosencœur. — Le terrible fauve ! — Trois innocentes victimes.

Pendant que le pharmacien Barbissou me racontait comment Marius avait été enlevé par un ballon à l'affection de sa famille, voici ce qui se passait au collège :

Quelques instants après l'entrée des externes, et alors que les classes devaient être commencées, le portier, qu'on appelait familièrement le père Thomas et qui, comme tous ses confrères, joignait à ses fonctions de Cerbère celle beaucoup plus lucrative de marchand de gâteaux poussiéreux et de sucres d'orge avariés à l'usage des élèves fortunés qui pouvaient disposer de quelque argent de poche (il faisait cependant crédit, bien que cela lui fût formellement interdit), vit arriver Marius Barbissou.

Le père Thomas avait reçu l'injonction formelle de M. le Principal d'avoir à refuser la porte au sauvage s'il venait se présenter, car notre héros avait fait annoncer, quelques jours auparavant, par le *Progrès*, qu'il se rendrait au collège en sauvage et qu'il continuerait ses études en sauvage ; il était devenu sauvage et entendait rester sauvage malgré M. le Principal, suspecté de gastambidisme. Mais la porte était entr'ouverte ; Marius la poussa et le père Thomas n'eut rien à refuser; de sorte que le sauvage, ses livres tout neufs sous le bras, passa devant le bonhomme stupéfait et ahuri, lui lança un regard farouche qui le terrifia, un vrai regard de sauvage et, le poussant dans sa loge, l'euferma à double tour ; puis il traversa la cour, prit le premier corridor à droite et s'arrêta devant une porte, au-dessus de laquelle on lisait, en belles lettres romaines : *Classe de rhétorique.*

Marius prêta l'oreille ; à travers la porte, il entendait M. le professeur Rosencœur qui



Le ballon nous enlevait comme une plume.

expliquait la règle des supins en u, et l'élève Meuessou, qui sans doute n'avait pas très bien écouté, répétait, disant « : Les supins en u... en n... en u... »

Il tourna le bouton et entra... brusquement.

(*A suivre*). E. P.

1. C'est le cirque dont il est si souvent question dans *Robert le Diable et Cie* (Voir la 2e année du *Petit Français illustré*, nos 53-60). Ce cirque était encore dirigé par Rouqueyrolles aîné surnommé le *Prince du Congo*.

Variétés.

La courte-pointe. — Tout le monde connaît ces petites couvertures de lit appelées couvre-pieds ou courtes-pointes, et cependant peu de personnes, sans doute, se sont demandé d'où vient ce dernier nom. L'etymologie du mot est curieuse. Il n'y a là ni *courte* ni *pointe*. Une couverture n'est pas, en effet, une pointe longue ou courte. L'expression vient du latin *culcita puncta*, couverture piquée, d'où en français *coulte poincte*. Comme le terme *coulte* n'était pas compris du vulgaire, il a été métamorphosé en *courte*, jouant ainsi le rôle d'adjectif, tandis que pointe (c'est-a-dire piquée) est devenu substantif. Voila comme l'ignorance de l'etymologie a doté la langue française d'un mot qui s'entend aujourd'hui très bien, mais qui n'a pourtant aucun sens.

* * *

La guenon-secrétaire. — Il y a de par le monde, dit-on, des petits écoliers très paresseux qui ont bien de la peine à apprendre a lire, à ecrire, a calculer. Quoique nous n'en croyons rien, il est cependant curieux de signaler, par contre, l'application et la facilité extraordinaires d'un certain chimpanzé femelle du nom de Johanna. Cette bête, qui n'est pas bête du tout, apprend à écrire sous la haute surveillance de M. Mac-Kay, directeur du Central-Park-Zoo, de New-York. Elle fait des progrès très sensibles, paraît-il, et son maitre songerait même à se l'attacher comme secrétaire.

* * *

Épouvantail odoriférant. — On dit que l'odeur du pétrole est particulièrement désagréable aux animaux sauvages, comme en témoigne l'expérience. On a grand'peine, en certaines contrées, au moment des récoltes, à se débarrasser de l'incommode voisinage des sangliers et des cerfs. On fait bien quelques battues, on va bien de temps à autre à l'affût, mais cela ne suffit pas. Aussi un garde a-t-il imaginé un procédé très ingénieux et qui donne les meilleurs résultats.

Il fiche en terre, dans les champs qu'il s'agit de protéger, quelques baguettes de 0,50 à 0,60 c. de long. Il les fend au bout et y fixe un chiffon quelconque qu'il imbibe de pétrole, en renouvelant celui-ci quand l'odeur en est devenue trop faible. Jamais les sangliers, les cerfs, les chevreuils ou même les simples lièvres ne se sont hasardés sur les champs ainsi parfumés.

Les gaîtés de l'enseigne. — Une bonne enseigne au-dessus d'un magasin d'habillements :

N'ALLEZ PAS VOUS FAIRE VOLER AILLEURS ! VENEZ ICI !

* * *

Échange de bons procédés. — Comment? Babylas, vous n'étiez pas a l'enterrement de ce pauvre Durand, un de vos intimes, de vos plus anciens amis!

— Monsieur, je ne vais à l'enterrement de mes amis que lorsqu'ils prennent la peine de venir au mien.

* * *

Preuve irréfutable. — Un commis bien frisé et pommadé s'adressant à une cliente :

— Vous avez tort, madame, de ne pas vous décider... Cette soie est inusable, absolument inusable... Toutes les personnes à qui j'en ai vendu viennent m'en redemander...

* * *

Mot d'enfant. — Regarde donc, ma petite Suzette, la jolie famille de lapins! Tu vois, le papa, la maman, les enfants...

— Et la bonne ?

REPONSES A CHERCHER

Question historique. — Qu appelle-t-on le vœu du paon ?

Charade.

Je viens sans qu'on y pense,
Je meurs à ma naissance,
Et celui qui me suit
Ne viens jamais sans bruit.

Rébus graphique.

```
    L          L          L
   L L        L L        L L
  L L L      L L L      L L L

    L          L          L
   L L        L L        L L
  L L L      L L L      L L L
```

* * *

Petit casse-tête. — Avec chacun des groupes de lettres suivants former un mot, puis mettre les mots trouvés dans un ordre tel qu'ils forment une maxime de morale pratique :

Trot oravi c'ivora a tes maigrenet tmuoé sarino.

RÉPONSES AUX QUESTIONS OU NUMÉRO 370.

I. Le costume.

Robespierre (1759-1794), membre de la Constituanto, puis de la Convention, a laisso son nom à une certaine sorte de *gilet* blanc, à grands revers et à deux rangs de boutons, fort à la mode en 1793 Ces gilets étaient ornés d'attributs brodés, générolement d'uno guillotine.

Depuis los premiers siècles do la Gaule, on a porté, en France, des vêtements faisant office de gilets, mais ce n'est guère que sous Louis XIV, à l'époque où parut l habit à la française, que le gilet prit la forme générale qu'il a conservee, à travers les changemonts do la mode, jusqu'à nos jours. Au dix-huitièmo siècle, lo luxo des gilets en vint à la folie : les élégants les ornaiont des accessoiros les plus extravagants ot les faisaient broder de figures et de scènes voriées Sous la Révolution, les ornements des gilets à la Robespierre furont beaucoup plus simples, mais los boutons en étaient énormes. Puis les muscadins ot los incroyables, sous lo Directoire, ramenerent le luxe des gilets. Enfin, en 1830 et en 1848, on essaya de renouer la tradition dos gilets à la Robespiorre, mais cette résurrection fut do courto dureo.

II. Arithmétique amusante.

Les huit convives doivent dîuor 40 320 fois, c'est-à-dire pendant 110 ans, 170 jours, et, en tenant compto des années bissextiles, pendant 110 ans, 143 jours.

III. Problème alphabétique.

Oiseau.

IV. Calembredaine.

Un vase de verre.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 372. 10 centimes. 11 avril 1896.

LE

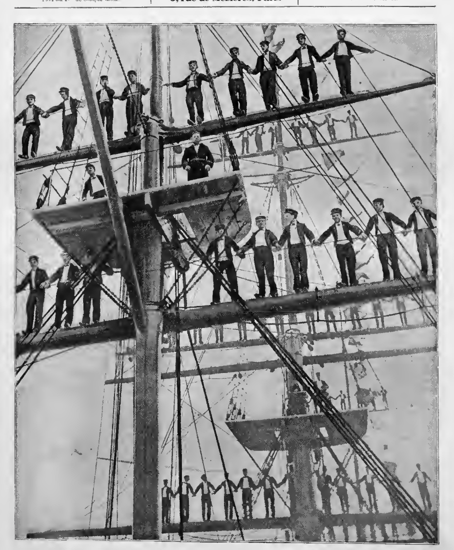
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



Cadets de la marine anglaise dans les vergues du vaisseau-école Worcester
d'après une photographie de MM. Symmons et Thiele, de Londres.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

A la vue du Sauvage, M. Rosencœur se leva dans sa chaire, ébahi, rajustant ses lunettes pour mieux voir, et aussi toute la classe se leva comme un seul homme. Les pensionnaires étaient mis au courant par les externes de ce qui se passait à Beaucaire; ils savaient tous que le Sauvage avait affirmé, dans le *Progrès*, qu'il se rendrait en classe, malgré M. le Principal.

Le Sauvage avait tenu parole!

Alors l'enthousiasme juvénil et l'exubérance méridionale ne connurent plus de bornes :

— Té! c'est bien lui, s'exclamaient les pensionnaires en écarquillant les yeux, — car depuis son retour, ils n'avaient pas encore vu ce fameux sauvage, — nous le reconnaissons à ses cheveux rouges, vé! il a tout de même changé, hein! et, montés sur les tables, levant les bras, brandissant leurs règles et leurs porte-plume, les élèves de rhétorique, secoués comme par un courant électrique, lancèrent avec ensemble un formidable cri : Vive le Sauvage! vive Barbissou!

— Messieurs! criait M. Rosencœur, essayant de dominer le tumulte en frappant sur son pupitre avec sa règle, messieurs!...

On ne l'écoutait pas et le Sauvage s'était avancé jusqu'au pied de la chaire et là, superbe, impassible, il saluait en tirant la touffe de cheveux rouges qui se dressait, armée de plumes aux couleurs nationales, sur le sommet de sa tête, puis, faisant signe de la main qu'il allait parler, ce qui eût aussitôt pour effet de rétablir le silence, il demanda très poliment à M. Rosencœur :

— Excellent monsieur Rosencœur, après une année d'absence je suis bien content de vous revoir, où dois-je me placer?

M. Rosencœur répondit, d'un ton très digne, avec une nuance de sévérité dans la voix, mais avec la douceur et la politesse dont il ne se départait en aucune circonstance :

— Votre place n'est pas ici, Marius Barbissou, elle est au milieu de ces peuplades sauvages dont vous portez encore le costume...

— Té! je ne puis cependant pas me détatouer, s'écria Marius...

— Je ne demande pas que vous vous... détatouassiez, continua doucement M. Rosencœur, mais, dites-moi, jeune Barbissou, ne pourriez-vous enlever ces plumes multicolores qui ornent votre chef, cet anneau suspendu à votre appendice nasal?.., quand vous viendrez dans une tenue plus en rapport avec les progrès de la civilisation, je puis vous dire, de la part de M. le Principal, que vous trouverez place sur ces bancs. En attendant, je me vois dans la triste nécessité de vous prier de sortir.

Mais le Sauvage n'avait pas attendu la fin du petit discours de M. Rosencœur et il s'était installé au banc d'honneur, à côté de Perruchot, le meilleur élève de la classe.

Aussi M. Rosencœur dût-il ajouter :

— Vous m'avez entendu, Marius Barbissou?

Marius répondit :

— Je regrette de vous contrarier, monsieur Rosencœur, de mon temps vous étiez le meilleur professeur et l'homme le plus estimable du collège, nous vous aimions tous...

— ... C'est encore vrai, s'écrièrent les élèves qui, malgré tout, rendaient justice à la douceur et à la patience, devenues proverbiales, de M. Rosencœur.

— Eh bien, continua Marius, cela me fait de la peine de vous contrarier, mais Gastambide a fait dire dans son journal que je n'aurais pas l'impudence de venir en sauvage m'asseoir sur ces bancs, j'y suis venu, je m'y suis assis et j'y reste! Té! pourquoi donc ne pourrais-je pas continuer mes études en sauvage? qu'est-ce que cela peut faire?... Si Gastambide ne s'était pas mêlé de tout cela...

— C'est très bien, interrompit M. Rosencœur, je sais ce qui me reste à faire. Levez-vous, Perruchot, et priez M. le Censeur de vouloir bien se rendre dans ma classe.

Au nom de M. le Censeur, tous les élèves, qui s'étaient approchés du Sauvage et contemplaient curieusement son tatouage multicolore, se hâtèrent de regagner leurs places respectives, il y eût un frémissement. M. Peyron était un homme terrible, craint et redouté; quelques années auparavant un rhétoricien, né malin, lui avait donné un surnom qui lui était resté, on l'appelait Le Fauve; jamais surnom ne fut mieux mérité, car cet homme taillé en colosse au cou de taureau, à la crinière de lion et à la barbe hirsute, ne parlait pas, il rugissait et quand, appelé par quelque professeur dans une classe indisciplinée, il lançait de sa voix qui faisait trembler les vitres, en roulant des yeux féroces, congestionné, hérissant ses moustaches : « Si vous bougez, si vous remuez seulement le petit doigt, je vous mets tous en marmelade et je bois votre sang comme un verre d'eau sucrée! »

1. Voir le n° 371 du *Petit Français illustré*, p. 212.

personne ne soufflait mot ; terrifiés, les élèves retenaient leur respiration, on eût entendu voler une petite mouche.

L'annonce de la venue du terrrible censeur produisit son effet accoutumé, et, pendant que Perruchot, qui s'était levé, se dirigeait vers la porte, M. Roseucœur fermait sa grammaire latine, après avoir soigneusement marqué la page, ôtait ses lunettes qu'il posait sur la grammaire et disait, toujours très doucement :

— Je reprendrai la leçon quand Marius Barbissou, *cognomine barbaro*, aura quitté ces lieux.

Perruchot grimpa les escaliers quatre à quatre et arriva chez le censeur ; il frappa timidement à la porte, une voix répondit, comme un coup de tonnerre :

— Entrez !

Comme toujours Le Fauve était de fort mauvaise humeur, mais ce matin-là il était encore de bien plus mauvaise humeur que de coutume ; en apercevant Perruchot, les veines de son cou de taureau se gonflèrent et se mirent à saillir comme des cordes à violons, il devint rouge comme une tomate bien mûre et c'est à peine s'il put articuler, transporté de fureur :

— Comment !... c'est toi... Perruchot... le fort en thème... l'espoir du collège.., c'est toi... tu auras le double, entends-tu . le double ! .

Terrifié, Perruchot balbutia :

— C'est M Rosencœur qui...

— Ah ! tu raisonnes, rugit le fauve .. tu auras le quadruple . . entends-tu.. le quadruple... et il se mit à crier : Jean ! Jean !

— Voilà ! Monsieur, dit en entrant, le garçon qui se tenait dans son antichambre.

Il faut bien dire ici, pour l'intelligence de ce récit que chaque fois qu'un élève était renvoyé de classe il devait se rendre chez le censeur chargé d'appliquer la punition ; on savait d'ailleurs en quoi elle consistait, c'était selon l'humeur du Fauve et la qualité de l'élève un nombre respectable de vers à copier dans une des cellules qui se trouvaient sous les combles, et le pain sec par-dessus le marché ; Jean, un garçon de réfectoire, était chargé de saisir les délinquants, de les mettre sous clef et il devait à ces fonctions le surnom de Jean Poigne.

C'est en vain que Perruchot voulut protester, il était déjà saisi par la forte main de Jean Poigne, entraîné, porté, entièrement ahuri et prêt à fondre en larmes, puis jeté daus l'une des cellules où se trouvaient une plume, un encrier et quelques feuilles de papier blanc.

Jean Poigne redescendit, satisfait ; il venait de mettre en cage un oiseau rare, le premier prix d'excellence, le fort en thème de la rhétorique, un sujet de concours général.

Quelques instants après, l'élève Ribieyre, envoyé par M. Rosencœur qui, comme sœur Anne, ne voyant rien venir, commençait à s'impatienter, frappa timidement à la porte de M. le Censeur.

— Entrez ! rugit celui-ci.

Marius saluait en tirant sa touffe de cheveux rouges.

L'élève Ribieyre, dont les gros yeux, à fleur de tête, exprimaient toujours l'ahurissement le plus complet, et qui était d'une timidité excessive, déjà effrayé par le rugissement du Fauve et aussi par le bruit que lui-même, venait de faire en tournant le bouton de la porte, entra, tremblant de peur et, lorsque Le Fauve lui eût jeté de côté un regard foudroyant, l'infortuné, fasciné comme l'innocent petit oiseau par le regard du serpent venimeux, resta cloué au sol, il essaya vainement d'ouvrir la bouche.

— En voilà assez ! cria le censeur, Jean ! Jean !

Jean fit son apparition, empoigna l'innocent Ribieyre qui le suivit docilement ; c'était un bon élève, depuis peu au collège et qui n'avait pas encore fait connaissance avec les cellules ; il comprit vaguement qu'il était puni, mais il éprouvait un immense soulagement de se

trouver hors de la présence du Fauve; arrivé en haut de l'escalier, quand Jean Poigne ouvrit une des cellules il se mit alors à fondre en larmes, frotta ses gros yeux ronds de la paume des deux mains et sanglota :

— « Hi hi!... je n'ai rien fait ».

Pauvre Ribieyre!

Cinq minutes après, ce fut Menessou, dépêché par M. Rosencœur dont l'inquiétude augmentait à mesure que ses messagers disparaissaient sans qu'une solution vint mettre un terme au désordre provoqué daus sa classe par la présence du Sauvage, ce fut donc le paresseux, l'indécrottable, le cancre Menessou qui vint innocemment frapper à la porte de M. le Censeur.

Menessou semblait triomphant; lui qui, d'habitude, venait là en rechignant, les mains dans ses poches, les yeux baissés, sachant bien ce qui l'attendait, il était cette fois chargó d'une mission de confiance, il rayonnait.

Aussi ce fut le sourire sur les lèvres qu'il tourna le bouton de la porte lorsque, après avoir frappé avec assurance, il eut entendu la terrible voix du Fauve crier :

— Entrez!

M. le Censeur écrivait, il leva la tête et ne vit qu'une chose: Menessou, et Menessou qui souriait, la boucbe fendue jusqu'aux oreilles.

— Hein! s'écria-t-il en se levant d'un bond, tu ris... tu oses rire... tu me nargues!...

— Mais, m'sieu, répondit Menessou en le regardant, le nez en l'air, avec assurance...

— Tais-toi! rugit Le Fauve.

Menessou était un des clients habituels de Jean Poigne et, comme celui-ci l'avait vu entrer, il se tenait déjà derrière lui, ses larges mains grandes ouvertes, semblables à deux battoirs de blancbisseuse.

— Empoigne-le, celui-là, commanda Le Fauve.

Menessou ne riait plus, il était abasourdi. Cependant, sa conscience ne lui reprochant aucun méfait, il reprit aussitôt son assurance et s'écria :

— Mais, m'sieu, laissez-moi vous expliquer ..

— Tu raisonnes, rugit Le Fauve, cinq cents lignes de plus à copier, entends-tu, Menessou, cinq cents!...

Et comme Jean Poigne l'entraînait, Menessou, devenu rageur, cria encore à moitié étranglé :

— Mais, m'sieu, c'est une commission...

— Mil-le lignes! cria Le Fauve en scandant les syllabes, mil-le lignes do plus! et il ferma la porte avec violence, faisant trembler la cloison.

— Ah! ça, c'est trop fort! disait Menessou en montant l'escalier. Pour une fois que je ne le mérite pas...

Et il essaya de se dégager de l'étreinte de Jean Poigne; mais celui-ci le tenait ferme par sa cravate, aussi Menessou balbutia, presque suffoqué :

— C'est bon... je ne bouge plus... laissez-moi... je connais le chemin... ce n'est pas une main que vous avez, c'est un étau.

Jean Poigne parut flatté; il lâcha Menessou, mais en le suivant de près, par mesure de précaution.

Et, tout en montant, Menessou disait :

— Elle est forte celle-là! C'est M. Rosencœur qui m'envoyait pour prévenir M. le censeur...

— De quoi donc? demanda Jean Poigne.

— Après tout, coutinua Menessou, puisque c'est comme cela qu'on me traite...mille lignes... ah! bien, merci,... plus souvent que je ferai encore la commission par-dessus le marché!

Jean Poigne fit entrer Menessou dans la troisième et dernière cellule.

C'est le Sauvage! — Ce qui se passait dans la classe de rhétorique. — De l'influence du papier comme moyen de civilisation. — Voilà Le Fauve! — Un coup de sang. — Où le Sauvage perce le cœur du Fauve. — Quatre cuvettes. — Conversion inattendue : Vive Barbissou !

M. Peyron, le terrible Fauve, achevait d'écrire sa lettre, interrompue trois fois par la venue des messagers de M. Rosencœur, lorsque, de nouveau, on frappa à sa porte.

— Encore un autre, cria-t-il en jetant son porte-plume, et toujours de la classe de rhétorique, sans doute; cette fois, il voyait rouge, et ce fut d'un ton féroce qu'il cria et appela en même temps :

— Eutrez!... Jean!

La porte s'ouvrit, il bondit de son fauteuil et... se trouva nez à nez avec le concierge, le père Thomas.

C'était toujours en tremblant que celui-ci abordait le terrible censeur; mais il faut bien reconnaître qu'il ue l'avait jamais vu aussi fort en colère; aussi, tournant et retournant entre ses doigts sa casquette graisseuse, il resta un moment interdit, les paroles ne lui venaient pas.

— Eh bien! qu'y a-t-il? rugit Le Fauve.

Alors, après avoir respiré une bonne fois pour se donner du courage, le père Thomas répondit, d'une voix étranglée :

— M. le Censeur... voilà... c'est le Sauvage.

— Quel sauvage? demanda le ceuseur qui ne comprenait pas.

— Le Sauvage... Marius Barbissou.

— Marius Barbissou!

E. P.

(*A suivre*).

La Tour de Londres *(Suite)* [1].

La Tour de Londres, dans ces longues guerres, joua surtout le rôle de prison, mais cette prison


La Tour Sanglante.

vit mourir tragiquement plus d'un de ses nobles prisonniers. Édouard IV, victorieux des Lancastriens, avait pour frère Richard, duc de Glocester, âme de Caïn dans un corps contrefait, un monstre, boiteux, bossu, étique et féroce. Pendant qu'Édouard régnait, Glocester maître de la Tour attendait son heure.

Édouard, mort en 1483, laissait deux jeunes enfants dont Richard de Glocester se déclara le protecteur et qu'il enferma à la Tour. Deux mois après la mort d'Édouard, Glocester se fit proclamer roi et, pour débarrasser sa route des deux fils de son frère, il donna l'ordre au gouverneur de la Tour de les mettre à mort. Sur le refus du gouverneur, trois hommes, Tyrrel, Forest et Dighton, se chargèrent du meurtre. Une nuit, ces malheureux enfants furent étouffés dans cette Tour Sanglante et on les enterra sous un escalier de la Tour Blanche, où, longtemps après, leurs squelettes ont été retrouvés.

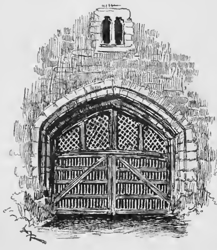
Devant la Tour Sanglante s'ouvre dans le rempart extérieur, sous un bâtiment carré à tourelles, une porte basse qui mérite une mention spéciale. C'est la *Porte des Traîtres*, donnant sur la Tamise; c'est par là qu'étaient amenés les prisonniers d'État débarquant sans être vus de personne sous la voûte même de la prison. Combien sont entrés jadis par cette *Traitor's Gate*, qui, pendant de longues années, ont langui ensuite au fond des nombreux cachots pratiqués dans les tours, et sur les murailles desquels on peut lire maintes inscriptions lamentables! Combien après avoir souffert plus ou moins longtemps, ont été torturés dans ces murailles, ont été décapités sur le terre-plein au pied de la Tour Blanche, ou bien, quand on voulait donner plus d'éclat à l'exécution, sur la Tower Hill, la colline située au nord, en dehors des fossés du château.

Les péripéties de la guerre des Deux Roses ont amené ici comme prisonnier le malheureux roi Henry VI de Lancastre, jeté pieds et poings liés à la Tour pendant que sa femme Marguerite


La Tour Blanche, vue prise de la Tamise.

1. Voir le nº 371 du *Petit Français illustré*, p. 209.

d'Anjou errait avec son fils dans les forêts, où la pitié de quelques voleurs lui sauvait la vie. Il y végéta plus de dix ans, à moitié fou, en fut tiré par une victoire de sa femme Marguerite,



La Porte des Traitres.

remonta sur le trône pour quelques mois, en fut précipité bientôt par une définitive défaite et rejeté à la Tour, où il trouva bientôt la mort par les soins de Richard de Glocester, en 1471.

A cet effroyable duc de Glocester, la tradition reproche encore un autre meurtre, celui de son frère Georges, duc de Clarence. Celui-ci, en lutte avec son frère Édouard IV, avait été emprisonné en 1468 dans la *Bowyer-Tower*, tour des arcs ou des archers, au nord de la Tour Blanche. Glocester donna à son frère Clarence, ivrogne et débauché, une fin digne de lui : il le fit noyer dans un tonneau de vin de Malvoisie.

Cet énorme cube de maçonnerie qu'est la Tour Blanche, mesurant une quarantaine de mètres sur les côtés et vingt-huit mètres de hauteur, avec des murs qui ont seize pieds d'épaisseur, est soutenu de hauts contreforts et flanqué de quatre tourelles aux angles.

L'intérieur renfermant des pièces de toute grandeur qui furent des prisons, des salles nombreuses et une curieuse chapelle, constitue aujourd'hui un très riche musée où sont conservées des armures historiques, une grande quantité d'armes curieuses, et différents souvenirs. La chapelle Saint-John, aux rudes piliers romans, était la chapelle royale, aux temps où les rois habitaient la Tour et tenaient leur cour dans l'immense Palais-Forteresse. Les murailles, nues aujourd'hui, ont vu bien des cérémonies fastueuses et passer bien des princes heureux ou malheureux, les rois sanglants de la rude période du moyen âge, les Plantagenets, les Lancastres, puis les Tudors, Henri VIII, Élisabeth, qui ne laissèrent pas non plus sans ouvrage la hache du bourreau de la Tour; elles ont vu le prince Noir au retour de ses campagnes victorieuses et le roi Jean de France, pris à Poitiers...

Dans la grande salle du Conseil, un certain nombre de cavaliers bardés de fer se tiennent la lance, l'épée ou la hache d'armes au poing, assemblée imposante de chevaliers de différentes époques, à côté d'hommes de pied, d'archers ou d'arbalétriers dont l'équipement présente également le plus grand intérêt. Ce sont armures historiques ayant été portées aux batailles d'autrefois par des rois ou de nobles seigneurs. On y voit l'armure du malheureux Henri VI qui souffrit si longtemps et mourut à la Tour, celle d'Édouard IV, son rival victorieux, puis les armures de princes du seizième siècle, d'aspect moins rébarbatif que les précédentes, celle d'Henri VII, celle d'Henri VIII très ornée, de même que les pièces de protection de son cheval où, parmi les ornements, à côté de la rose d'Angleterre, le lys de France symbolise les prétentions des rois anglais sur la terre de France. Une autre armure de tournoi a encore appartenu à Henri VIII, elle est plus richement décorée, et couverte, ainsi que l'armure du cheval, de rinceaux, de sujets divers et d'ornements héraldiques.

Voici ensuite des figures historiques du dix-



La chapelle Saint-John.

septième siècle et la fin des grandes armures, derniers échantillons du vieil art de l'armurier. Georges Villiers, duc de Buckingham, le comte d'Armedel, le comte de Strafford, Jacques Ier, le

général Monk, qui ramena les Stuarts après le règne de Cromwell, lord-protecteur de la république d'Angleterre. Ce ne sont plus les chevaliers bardés de fer jusqu'au bout des pieds, ils ne portent plus que la cuirasse, les spallières et quelques tassettes sur les cuisses, les énormes bottes de cuir de l'époque remplaçant les jambards.


Armures du seizième siècle.

Quelques casques du temps de la Révolution d'Angleterre sont à remarquer, casques des fantassins de Cromwell ou de ses régiments de cuirassiers surnommés les *Côtes de fer*. L'infortuné Charles Ier, que les hommes qui portèrent ces casques et brandirent ces piques ou ces vieux mousquets jetèrent à bas du trône, est là aussi, représenté par une armure complète, à lui offerte par la Cité de Londres, alors qu'il n'était encore que prince de Galles.

Combien de ces armes accrochées pêle-mêle aux murailles se sont dressées l'une contre l'autre et rougies dans le sang des guerres civiles, longues guerres de York contre Lancastre ou guerres du Parlement contre la Royauté!

(*A suivre*). A. R.

Boîte aux lettres. — L'illustre Th. Asenbrouck n'a pas voulu être moins gracieux que son éminent correspondant envers les lecteurs du *Petit Français illustré*. Il nous communique, et nous nous empressons de publier, la réponse ci-dessous, qu'il vient de recevoir du savant professeur Polyxène Billentoque.

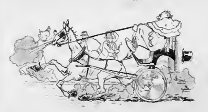
Monsieur et très illustre confrère,



Votre acte de haute courtoisie m'honore, et votre découverte si remarquable et si féconde du feu congelé enflamme mon enthousiasme. J'ai froidement réfléchi aux conséquences que peut avoir votre belle invention et plus j'y pense plus j'en deviens un chaud partisan. Je vais faire une ardente propagande et je brûle de me signaler, moi aussi, par quelque brillant trait de génie.

En attendant, permettez-moi d'apporter ma petite pierre à votre édifice. J'ai fait cette remarque, que les chevaux des petites voitures parisiennes ne dévorent pas l'espace, peut-être parce qu'ils ne sont pas habitués à dévorer grand'chose. Ne pourriez-vous pas m'envoyer à titre de spécimen quelques tablettes de *feu de pur-sang habitué à brûler le pavé?* On en mettrait chaque matin quelques grammes sous les sabots des chevaux de fiacre, qui iraient alors à une allure plus vive et nous feraient ainsi gagner un temps précieux. On aurait soin bien entendu de protéger leurs sabots au moyen d'un « paracorne » incombustible en amiante ou oxyde de Zirconium, afin qu'il n'y ait que le pavé de brûlé.

Merci de votre feu de pipe. Mais êtes-vous bien sûr de ne pas vous être trompé de boîte? A peine eus-je allumé ma pipe que je fus pris



d'une folle envie d'aller au palais de l'Industrie où je me rendis acquéreur des 3 bœufs gras, de 4 moutons et de 6 porcs. Ne m'auriez-vous pas, par mégarde, envoyé une tablette du « feu des enchères ».

Agréez, monsieur et illustre confrère, l'assurance de ma scientifique sympathie.

Polyxène Billentoque,
Professeur d'Astronomie physiologique irrationnelle à l'École normale supérieure d'Apiculture.

P.-S. — Ci-joint ma photographie.



Les finesses de Bertoldo (*Fin*)[1].

Maladie et mort de Bertoldo.

Peu à peu, Bertoldo devint le conseiller intime de Leurs Majestés, mettant à les servir tout le zèle de son esprit si fin, leur donnant tout le dévouement de son brave cœur; aussi, pendant les quelques années qu'il passa auprès du couple royal, toutes choses marchèrent avec bonheur et justice dans le royaume.

Mais, hélas! il n'est en ce monde si bonne chose qui ne finisse. Bertoldo, privé de sa nourriture habituelle et sollicité de prendre part aux festins délicats servis aux officiers du roi, où ne manquaient ni les vins généreux, ni les liqueurs exquises, vit sa santé s'altérer peu à peu; enfin il tomba très dangereusement malade, au grand chagrin du roi et de la reine.

Les médecins administrèrent au malade toutes sortes de remèdes, lui appliquant emplâtres sur emplâtres, onguents sur onguents.

Tout cela eût peut-être fait merveille sur de grands seigneurs et des gens de cour, mais le pauvre Bertoldo n'eu fut que plus malade. Il voyait très clairement son état et demandait avec instance qu'on lui donnât pour tout traitement une bonne soupe de farine de maïs et une croûte de pain frottée de sel et d'ail, à la mode de son village. Cela fit pousser des cris de paon aux médecins, qui déclarèrent que leur malade voulait se suicider.

Hélas! pour le plus grand malheur du pauvre diable, Alboïn n'osa contrarier ces membres omnipotents des hautes facultés d'Italie, si bien qu'avec leur aide respectable le regretté Bertoldo passa de vie à trépas.

Le roi et la reine en furent inconsolables. La cour partagea leurs regrets, car il avait été bon et serviable pour tous.

Sous l'oreiller de feu Bertoldo, l'on trouva, enveloppé dans de vieux mouchoirs, un testament en bonne et due forme qui fut aussitôt porté au roi. Sa Majesté fit mander en toute hâte le notaire par lequel cet acte avait été dressé, et qui arriva incontinent.

— Lis-moi ce grimoire, lui dit le roi, car, avec votre coutume de baragouinages extravagants, je n'entends rien à votre langage.

— Cependant, Sire, si vous aviez jeté un coup d'œil sur celui-ci, vous auriez vu combien la façon en est unie, car ne travaillant que pour de pauvres artisans et paysans, il faut que je me fasse comprendre d'eux.

— Comment te nommes-tu?

— Simple Duhameau.

— Il est certain que ton nom te convient à merveille; mais toute ta corporation devrait avoir saint Embrouille pour patron. Allons, lis-nous ce testament.

Voici cet acte mémorable que le roi Alboïn fit placer dans les archives du royaume:

« Moi, Bertoldo, fils de Bertolazo, sain d'esprit « et de corps, j'écris ici mes dernières volontés.

« Je lègue mon chapeau au grand maître des « cérémonies, afin que, le plaçant dans la « grande salle du palais au bout d'un bâton, « il en fasse un épouvantail pour la gent « courtisanesque, trop portée à la flatterie, au « mensonge, à la délation.

« Je lègue mon habit au premier pauvre qui « passera, afin qu'aux jours d'hiver, quand il « aura chaud, il songe à prier pour mon âme.

« Je lègue mes souliers au grand trésorier « du roi, pour qu'ils l'aident à marcher dans le « chemin de la probité.

« Enfin, et j'ai gardé ceci pour la bonne « bouche, je lègue à mes bien-aimés souve- « rains... un bon conseil, qui est la plus pré- « cieuse chose du monde: — Qu'ils s'habituent « de plus en plus à se faire l'oreille fine, afin « d'entendre jusqu'au plus petit mot que leur « murmurera dame Conscience; en l'écoutant, « ils feront le bien; en faisant le bien, ils seront « heureux. Je les prie de garder un sou- « venir à leur fidèle

« BERTOLDO. »

Le roi et la reine ne purent retenir leurs larmes à la lecture de cet admirable document et se jurèrent de suivre fidèlement le conseil de cet ami dévoué.

Alboïn fit enterrer son vieil ami avec les plus grands honneurs, et la cour prit le deuil.

Pour perpétuer la mémoire de cet incomparable ami, le roi et la reine des Lombards firent graver en lettres d'or, sur la pierre de sa tombe, cette épitaphe:

Ci-gît Bertold, homme de bien,
Grand esprit, grand cœur, grand courage,
Qui fut au roi bon ami, bon soutien;
Il vécut et mourut en sage.
Car il n'est plus! Las! les sombres destins
Voulant ravir cette âme précieuse
Inspirèrent au roi l'idée aventureuse
De remettre Bertold aux soins... des médecins.

Les vers ne valaient rien, mais ils étaient du roi et passèrent à la postérité.

A. DE G.

1. Voir le n° 368 du *Petit Français illustré*, p. 176.

Les fredaines de Mitaize *(Fin)*[1].

Madeleine fit un geste indigné, s'avança d'un pas, puis se recula en regardant Mitaize d'un air anxieux. Celle-ci n'avait pas sourcillé, elle était seulement un peu pâle :

— L'oncle et la tante Le Mauduy sont très bons, très considérés et très aimés dans le pays, cela vaut mieux que de ressembler à certaines gens distingués qui ont un bien mauvais cœur. Mais je ne peux pas en vouloir à ceux qui les dédaignent, puisque j'ai commencé par là; Fanny a raison, mesdemoiselles, je me sauvais quand elle m'a rencontrée et je puis bien le dire devant elles, parce que cette sottise-là, je l'ai faite pour que la vérité ne se découvre pas. Si Mme Dorgebert nous avait trouvés chez l'oncle, on aurait su tout de suite que je l'avais fait passer pour un ancien domestique, et j'ai eu si peur qu'il le sût que j'ai entraîné Daniel à se sauver avec moi. J'aurais mieux fait de rester, il m'aurait pardonné cette bêtise-là avec bien d'autres, tandis que j'ai manqué de mourir de fatigue, sans compter que j'ai gagné la fièvre en route, et que, sans les soins de l'oncle et de la tante, je ne me serais pas guérie.

On entrait dans la salle et la conversation se trouva interrompue, mais Marguerite soulagée, joyeuse par sa confession volontaire, travailla mieux qu'elle ne le faisait d'ordinaire. Ce n'était que cela, avouer ses torts? Vraiment c'était peu de chose, elle avait cru plus difficile l'aveu qu'elle s'était imposé.

On se retrouva à la sortie, mais Fanny Dorgebert, prétextant une course, ne s'attarda point à causer; seules les demoiselles Drancy, qui devaient suivre le même chemin que Mitaize, l'accompagnèrent, et la petite Juliette Drancy ne put s'empêcher de lui demander :

— Où as-tu été quand tu t'es sauvée, dis, Mitaize?

Mitaize, qui croyait avoir épuisé la question ne répondit pas tout de suite, elle se demandait s'il était bien nécessaire de prêter à rire et de donner des détails de son aventure, dont le récit parcourrait le cercle de ses connaissances; puis il faudrait accuser les Dorgebert, et elle s'était promis de l'éviter.

Mais Juliette insista et Mitaize finit par tout dire, la grande faim qu'ils avaient eue, la rencontre des bûcherons, leur course en forêt, enfin sa rentrée aux Molières dans un chariot à échelles.

— C'est quand on te reconduisait que tu as rencontré les Dorgebert?



Mitaize courut embrasser la petite paralytique.

— Non, fit Mitaize, c'était avant, mais il paraît que quelqu'un avait, devant eux, parlé de la rougeole, aussi la bande entière s'est sauvée et je serais restée sans secours, car le pauvre Dany perdait la tête, sans les maîtres de l'auberge qui m'ont ramenée chez mon oncle.

— Ce n'est pas gentil des Dorgebert, déclara Juliette.

— Non, bien entendu, mais tu penses... la rougeole... on n'aimerait pas la gagner, et Marguerite a dû le comprendre, dit la grande sœur.

— Je ne l'ai pas compris ce jour-là, je t'assure, fit Mitaize, je ne raisonnais pas si bien et Dany était joliment furieux, mais tout cela est passé. Ma maladie a eu l'avantage de me prouver combien mon oncle et ma tante sont bons, et vous savez, ils y ont eu du mérite, car il n'y a pas de mauvais tours que je ne leur aie joués.

1. Voir le n° 371 du *Petit Français illustré*, p. 206.

— Et tu y retournes l'année prochaine?...

— Je crois bien, avec plaisir, va!

Juliette se pencha vers elle.

— Est-ce que vraiment tu demeurais dans une hutte, ma pauvre Mitaize?

— Pourquoi pas dans un terrier, Juliette, dit la petite fille en riant; la maison Le Mauduy n'est ni un château, ni une villa, mais avec son petit jardin, son verger en pente jusqu'au ruisseau, elle est très agréable, je t'assure. Et puis, quand elle ne le serait pas! ajouta Mitaize, en relevant la tête... c'est là que j'ai appris bien des choses bonnes à savoir; je sais coudre maintenant, je brode, je tricote, j'aide maman à surveiller la maison.

— Tu sais encore te vanter, Mitaize?...

— Tiens, c'est vrai, fit-elle, ah! vous pensez bien qu'on ne se corrige pas de tout à la fois, et puis... je ne vous ai pas dit que je faisais ces choses-là très bien, je commence. Seulement là-bas, Daniel, qui a pour camarade un garçon travailleur, est capable de devenir un très bon élève, alors, moi, je n'ai qu'à travailler de mon côté. Maman m'avait prédit que tante Marie-Anne me rendrait sage, et vrai, la pauvre tante a eu de la peine, mais, à présent, pour lui plaire, je ferais beaucoup.

Laure eut un geste de doute discret que Mitaize ne releva pas; elle savait se dominer maintenant. Mieux encore qu'avaut son retour, elle éprouvait le peu de consistance de ces amitiés de surface qu'on croit si solides et qui sont réellement si fragiles; Laure Drancy, à la place de Fanny Dorgebert, ne se serait pas plus qu'elle exposée à la contagion pour son amie, et Mitaize ne s'en étonua pas.

Comme elles, elle avait été égoïste, personnelle, sous les dehors d'une politesse irréprochable; il avait appartenu aux deux vieillards, à une petite infirme et aussi à la bonne Madeleine de lui montrer d'autres façous d'agir, de lui faire comprendre, par leur exemple, que la vanité est un odieux défaut, parfois même une petitesse, et qu'on ne doit pas agir en vue de l'opiniou du monde.

Une fois dans la bonne voie, Mitaize n'en devait plus sortir.

L'année suivante, Mme Servaize, pas encore très vaillante, mais cependant guérie, arriva avec Mitaize, à Saint-Dié, le jour même de la distribution des prix du collège. Daniel l'en avait priée et elle eut la joie de le couronner à diverses reprises. M. Le Mauduy et tante Marie-Anne, assis près de la jeune femme, aux premiers rangs des spectateurs, applaudissaient franchement aux succès de leur neveu, succès bien dépassés par ceux de Martial qui s'était mis tout à coup hors de pair.

Mitaize avait bien éprouvé encore un mouvement de déplaisir lorsque, à l'arrivée, son premier coup d'œil était tombé sur la simple robe de laine brune de Mme Le Mauduy, sur son bonnet à trois rangs de dentelles, et sur le châle de cachemire un peu court, croisé étroitement sur son buste, mais la vieille dame recevait tant de témoignages de sympathie, tant de respectueux saluts; l'oncle lui-même recevait et rendait tant de poignées de main que la petite fille put se convaincre que, pour eux, du moins, l'estime ne se mesurait pas à la mise, et, honteuse déjà de son court réveil de vanité, elle se glissa près de taute Marie-Anne qu'elle ne quitta plus.

On partit ensemble pour les Molières dans un immense landau que Mme Servaize avait fait reteuir, tandis qu'une autre voiture suivait avec les bagages. Madeleine et le père Claudel grimpèrent près du cocher, les deux collégiens et Mitaize s'installèrent sur le devaut, Mme Laure Servaize dans le fond entre l'oncle et la tante, et, tandis qu'on montait la côte au pas :

— Te souviens-tu, Marguerite, c'est ici qu'en arrivant nous avons failli nous battre pour une fraise; nous n'étions pas toujours d'accord, tu sais bien, l'an dernier.

— Oui, mais c'était l'an dernier, fit-elle d'un ton qui indiquait, à n'en pas douter, qu'il y avait un abîme entre ce temps-là et le présent.

La maison du garde se montrait à travers les arbres et la mère Claudel accourait, le coin de son tablier retroussé, et tout émue en voyant Martial, chargé de livres et de couronnes, descendre de la voiture pour courir à elle.

Tout le monde l'avait imité, et Mitaize, à la vue de la petite paralytique dont le pâle visage souriant s'appuyait aux vitres claires, s'élança dans l'allée de la maison et courut l'embrasser :

— Ma chère petite Jeanne, dit-elle, que je suis contente de te voir, que je suis contente d'être ici, je viendrai souvent, va, ou plutôt, tu viendras, toi.

— Je ne pourrai pas, mademoiselle, mais cela ne fait rien, si vous voulez bien vous déranger quelquefois, ce sera la même chose.

— Tu viendras, je te dis.

Elle montra du doigt un fauteuil mécanique qu'on descendait devant la maison forestière.

— J'ai pensé à toi tout le temps, Jeannette, j'ai profité de tes conseils pour devenir un peu plus sage et papa m'a laissé choisir une récompense. C'est cela que j'ai choisi et tu u'auras plus besoin qu'on te porte dehors, tu marcheras seule, tu verras.

Les yeux brillants de Jeanne s'emplirent de larmes, elle voulut parler, remercier; Mitaize ne lui laissa pas placer un mot.

— Je me sauve, dit-elle, à bientôt, à tout à l'heure : tante Marie-Anne doit m'attendre et

ta mère va t'amener dans le fauteuil neuf.

Elle gagna le seuil en deux bonds et ne rejoignit les siens qu'à la ferme dont la porte, ouverte toute grande par Yermer endimanché, laissait voir la table mise et le dîner servi.

Madeleine courut enlever sa robe des dimanches pour reprendre sou costume de travail, puis, forçant sa maîtresse à présider le repas, elle se mit seule à la besogne.

M. Le Mauduy avait voulu que pour les Claudel, ce jour-là fut un jour de fête, et ils durent tous, même les plus petits, accepter la cordiale hospitalité de leurs voisins.

Pas un instant, Mitaize n'eut à faire effort pour se mettre au niveau de la gaîté générale, elle se montra bonne camarade avec les babys intimidés, combla d'attentions Jeanne et Martial et ne s'oublia pas une seule fois.

Elle ne comprenait plus comment elle avait osé mépriser le milieu honnête et simple qu'elle retrouvait avec joie; elle n'osait se souvenir de ses sottises passées qu'avec une confusion véritable, et son premier jour de vacances se passa plus joyeux que ne s'était passé celui de l'année précédente.

Lorsqu'après le dîner les Claudel et leur famille eurent regagné la maison forestière, Mme Servaize s'installa sous le grand noyer près de tante Marie-Anne, tandis que l'oncle fumait sa grosse pipe à quelques pas plus loin, et Daniel s'assit avec Mitaize à l'entrée du jardin fleuri de dahlias et de soleils.

— Comment vont les Dorgebert? demanda le jeune garçon?

— Les pauvres gens, fit la petite, ils sont ruinés, tu sais, je te l'ai écrit, mais on espérait leur garder quelque chose, et il n'est rien resté du tout, quand les affaires ont été terminées. On a vendu leur château, leur mobilier de Paris et on a cru que Mme Dorgebert mourrait de chagrin; Fanny et Marcelle sont parties pour la campagne, chez un parent qui s'en charge, en attendant; Fritz vient de s'engager. Maman est allée les voir très souvent, il paraît que personne n'y allait plus.

— Et toi, Mitaize, y es-tu allée aussi?

— Oui, répondit-elle, et je t'assure qu'ils m'ont fait de la peine, j'ai mieux compris encore combien tante Marie-Anne et maman avaient raison de vouloir me faire travailler.

— Alors, c'est tout à fait sérieux, tu travailles, toi?... pas beaucoup, je pense?...

Elle le regarda, non sans tristesse:

— Si, je t'assure, je fais de mon mieux, pourquoi n'aurais-je pas autant de bonne volonté que toi, Dany?... je comprends que tu doutes j'étais si méchante l'année dernière, mais, c'est fini, va.

Tout à coup, Yermer parut à la fenêtre de la cuisine, la cage de Jack à la main, et sur son visage épanoui, une si grande expression de joie naïve que Daniel lui demanda:

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux?

Yermer ne répondit pas, il cligna de l'œil et ouvrit la cage. L'oiseau, remis en liberté, sauta hors de la maison, et la tête inclinée, ses vifs yeux noirs fixés sur le groupe des habitants de la ferme, il cria de sa voix enrouée:



Mitaize, la tête sur les genoux de sa mère, restait immobile.

« Mitaize! Mitaize! bonne Mitaize, où es-tu?... »

— Mon bon Yermer, s'écria la petite touchée, c'est toi qui as pris la peine de le lui apprendre, combien d'heures il a dû te falloir pour cela!... mais tu me fais bien plaisir.

Sur le visage ridé de tante Marie-Anne, sur le visage souriant de Mme Servaize, aussi bien que dans l'air satisfait du vieil oncle, se lisait une grande joie et une grande confiance en l'avenir.

La petite s'était glissée près de sa mère et, la tête appuyée sur ses genoux, restait immobile, très heureuse dans la calme tranquillité de cette douce réunion de famille. Désormais, elle rendait affection pour affection à ceux qui l'avaient aimée, elle apprenait à obéir, à suivre les avis de ceux qui voulaient avant tout son bonheur; les fredaines de Mitaize étaient bien finies.

P. F.

Variétés.

Les chiens et les crocodiles. — Il y a dans l'île de Madagascar de nombreux troupeaux de chiens qui circulent en liberté dans le pays. Il y a aussi de nombreux troupeaux de crocodiles qui se baignent dans les rivières marécageuses. Or, les bons caïmans aiment tellement les chiens qu'ils les mangent, tandis que les chiens aiment si peu les caïmans qu'ils inventent toutes sortes de ruses pour éviter leur fâcheuse rencontre. Ainsi, lorsqu'il leur faut passer l'eau, ils se réunissent d'instinct en une compagnie de six, dix ou plus, se portent au bord de la rivière et aboient tant qu'ils peuvent. Aussitôt, accourent de tous côtés les caïmans, qui déjà se régalent par la pensée. Mais, lorsque les horribles hôtes sont toutes réunies, les chiens partent tous ensemble au grand galop, remontent la rive, et vont rapidement passer la rivière à deux ou trois cents mètres en amont. De sorte qu'il ne reste plus aux crocodiles déçus qu'à verser, dans leur colère, quelques-unes de ces larmes dont on parle tant.

* * *

Le doyen des rosiers. — Après le chien de Washington et la chatte de Ramhouillet, dont nous avons parlé précédemment, le doyen des rosiers du monde.

Ce rosier serait celui qui existe dans le cimetière de Hildesheim, petite localité du Hanovre. La tige primitive est morte depuis longtemps, mais de nouvelles tiges se sont frayé un chemin à travers les crevasses d'un mur et sont venues couvrir toute la chapelle de leurs branches, sur une hauteur et une largeur de 12 mètres.

D'après la tradition, ce rosier aurait été planté vers l'an 800 par Charlemagne. L'église ayant été brûlée au onzième siècle, la racine de l'arbrisseau continua à croître dans le sous-sol. Ce rosier, est en tout cas, mentionné dans un poème écrit en 1690.

* * *

Un tueur de tigres. — Le grand chasseur Wetzel, dont les exploits en Cochinchine rappellent ceux du célèbre Gérard, dit « le tueur de lions », vient de mourir à Saïgon, après une longue maladie.

Il avait vingt-deux ans de colonie et le grade de garde des forêts de 2e classe.

On peut évaluer à cinquante environ le nombre de tigres qu'il a tués depuis son arrivée dans notre colonie, et à plus de quatre-vingts les grands pachydermes, éléphants ou rhinocéros, que sa terrible carabine a mis a mal.

Pile ou face. — Tout le monde connait ces deux termes, par lesquels on désigne l'endroit et l'envers d'une médaille ou d'une monnaie. Autrefois on disait *croix* et *pile*, parce que les anciennes monnaies royales représentaient d'un côté une croix et de l'autre des piliers. Or, bien après que ces signes eurent disparu, on continua d'employer ces deux mots, et le mot pile a même subsisté jusqu'a nos jours. Quant au nom de *croix*, il a été remplacé par celui de *face*.

* * *

Maximes. — Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

(RACINE).

Les bons mots sont souvent de mauvaises actions.

* * *

A l'école. — LE MAITRE : Quel est le roi qu'on a surnommé le Chevelu ?

TOUS LES ÉLÈVES, *en chœur :* Charles le Chauve !

* * *

Les gaîtés de l'enseigne. — Lu à la vitrine d'un tapissier :

GRAND CHOIX DE TAPISSERIES ANCIENNES

Haute nouveauté

RÉPONSES A CHERCHER

Question historique. —. Qu'appelait-on *mauvais garçons* au moyen âge ?

* * *

Étymologie. — D'où vient l'expression *avoir maille a partir avec quelqu'un?*

* * *

Problème géographique. — Trouver douze noms géographiques qui se lisent de gauche à droite et de droite à gauche, sans être dénaturés.

Anagramme.

RREEENO

Reconstruire avec les lettres ci-dessus une solution, qui, si elle est juste, ne le soit pas.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 371.

I. Question historique.

Le *paon* était appelé, dans les siècles de chavalerie, le *noble oiseau*, et sa chair était regardée comme la *viande des preux*. Aussi, dans les festins, avant de découper le *paon*, souvent un chevalier se levait pour prononcer un *vœu d'audace*, qu'on appelait *vœu du paon*, et qui augmentait la solennité de la réunion ; par exemple, il jurait de porter, dans le prochain combat, le premier coup de lance à l'ennemi, de planter, le premier, un étendard sur le mur d'une ville assiégée. On passait ensuite le paon aux autres chevaliers, et chacun d'eux tenait à se signaler par la bizarrerie de son vœu.

II. Charade

L'éclair et le tonnerre.

III. Rébus graphique.

Citadelle (*Six tas faits avec la lettre L*).

IV. Petit casse-tête.

Avoir aigrement raison c'est avoir à moitié tort.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d adresse doit être accompagnée de l'une des dernieres bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année — N° 373. 10 centimes. 18 avril 1896

LE

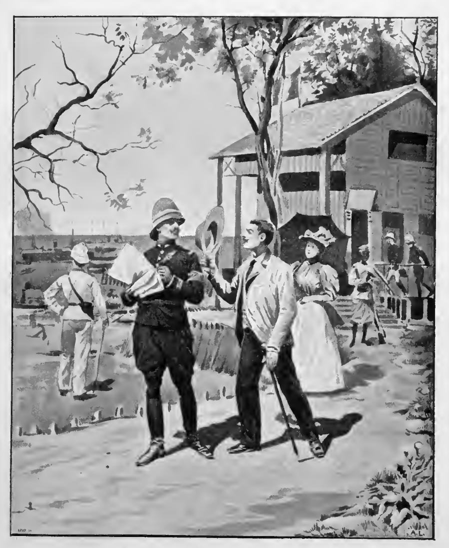
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN. SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER · 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



L'ambulancière de Madagascar. — Henri s'adressa au capitaine Gaulard pour voir le général Metzinger.

L'ambulancière de Madagascar.

Au quartier général.

Le 29 février 1895, le *Shamrock* entrait en rade de Majunga ayant à bord le général Metzinger, commandant en chef provisoire du Corps Expéditionnaire. Dès le leudemaiu, un jeune homme et une jeune fille, en grand deuil, se présentaient à la porte de la Maison Shakadam, où le quartier général avait été installé.

La consigne était formelle : défense de laisser entrer personne, en dehors du service. Aussi les deux visiteurs furent-ils impitoyablemeut repoussés par le planton, tirailleur algérien du plus beau noir.

Sans se décourager, ils s'éloignèrent de quelques pas seulement, attendant sans doute qu'une heureuse circonstance leur permît de franchir cette porte si bien gardée.

Le hasard parut en effet vouloir les favoriser, car au bout de quelques minutes un officier en tenue de campagne, avec le triple galon d'or sur la manche de son veston, sortit de la maison, tenant à la main une liasse de papiers qu'il feuilletait d'un air très absorbé.

Mû par une inspiration soudaine, le jeune homme en deuil s'avança et, abordant poliment l'officier :

— Mou capitaine, lui dit-il, je désirerais parler au Général.

— Impossible ce matin, Monsieur ! répondit l'officier assez brusquement. Le Général ue reçoit personne. Nous avons de la besogne pardessus la tête et vous comprenez...

— Il faut pourtant que je le voie !

— Oui, il le faut! ajouta la jeune fille, en s'approchant à son tour.

Surpris, le capitaine regarda l'étrangère, vraimeut touchante à voir dans ses vêtements de crêpe, et dont le petit ton résolu contrastait d'uue façon piquante avec la fraîcheur et la grâce de ses dix-sept ans.

— Mon Dieu, Mademoiselle, dit-il d'uue voix radoucie, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable, mais je vous assure que ce n'est pas possible. L'ordre est pour tout le monde.

— Je suis sûre, reprit-elle en souriant gentiment, que si vous voulez bien essayer, vous obtieudrez de Monsieur le Général qu'il consente à nous recevoir. Ce que nous avons à lui dire, mon frère et moi, est de la plus grande importance pour nous, et ne peut manquer de l'iutéresser aussi lui-même.

— Écoutez, Mademoiselle, répondit le capitaine ébraulé, je veux bieu essayer, mais j'ai peur de ne point réussir. Le Général n'est pas de très bonne humeur; en débarquant nous n'avons rien trouvé de prêt, et il faut que nous fassions tête à tout; nous sommes débordés. Le moment est vraiment bien mal choisi.

— C'est que nous ne l'avons pas choisi, Monsieur; nous l'attendous depuis si longtemps et avec tant d'impatience! dit doucement la jeune fille, en glissant encore du côté de l'officier un regard persuasif.

— Je vais me faire rabrouer de la belle façon! Enfin, je ne peux pas vous refuser ce qui semble vous tenir si fort au cœur. Voulez-vous me donner vos noms?

— Henri et Marguerite Berthier-Lautrec.

Faisant signe au planton de s'effacer pour les laisser passer, il introduisit les deux jeunes gens dans une antichambre assez vaste ; les y laissant, il frappa légèrement à une porte, et entra sans atteudre de réponse.

Puis d'autres portes s'ouvrirent et se fermèrent; à travers une cloison, qui ne devait pas être fort épaisse, on entendit des éclats de voix, qui semblaient indiquer que la négociation n'allait pas toute seule. Eufin les choses finirent sans doute par s'arranger, car on distingua bientôt ces paroles prononcées avec une rondeur quelque peu narquoise :

— Ah! bien, si elle est aussi jolie que cela, je ne m'étonne plus que vous eu parliez avec tant de feu. Ce Gaulard! je vous reconnais là! Allez me chercher votre jolie personne, et tâchez surtout qu'elle ne reste pas trop longtemps. Aujourd'hui, nous avons d'autres chiens à fouetter.

La « jolie personne » rougit jusqu'aux oreilles, tout en lançant du côté de son frère un sourire de triomphe. Presque aussitôt le capitaine Gaulard reparut et dit aux deux jeunes gens que le Général, fort occupé, chargeait le colonel Lebreton, un de ses principaux officiers, de les recevoir à sa place; puis il les fit passer chez celui-ci, en leur recommandant de ne pas trop prolonger leur visite.

— Vous avez demandé à voir le général? dit le colonel en s'inclinant poliment.

Alors Henri Berthier-Lautrec raconta avec une émotion communicative les tristes événements qui les avaient laissés orphelins tous deux à quinze cents lieues de Paris, où ils étaient nés et où ils avaient grandi. Leurs parents avaient quitté la France dix-huit mois auparavant pour venir à Madagascar avec un capital assez important, sur les conseils d'un vieil oncle à eux établi

depuis longtemps déjà à Manakarana, dans la province de Boueni. Eux-mêmes s'étaient installés à Maevasamba, près de la baie de Narinda, pour y faire de la culture; mais, à peine l'exploitation ouverte, la maladie du pays, l'inexorable fièvre, s'était abattue brusquement sur leur mère et l'avait emportée en moins de douze heures; leur père, au désespoir, était tombé peu à peu à une maladie noire, à un dégoût et un détachement de tout; et alors la charge et la responsabilité de l'exploitation leur étaient incombées à eux deux, malgré leur jeunesse et leur inexpérience; jusqu'au jour où, leur père ayant enfin repris avec son intelligence et son énergie ordinaires la direction de son œuvre, l'avenir s'était annoncé sous de meilleures couleurs. Puis, de nouveau, le malheur avait fondu sur leur maison : leur père, attiré dans un guet-apens, avait été lâchement assassiné par une bande de Sakalaves Fahavalos aux gages du gouverneur du Boueni lui-même, Ramasombazaha. Leur oncle, les voyant si jeunes, abandonnés aux périls, aux embûches, aux charges de toute sorte, sans autre protection que celle de quelques domestiques dévoués, les avaient engagés à liquider au plus vite leurs affaires pour retourner en France, ou tout au moins pour venir s'installer chez lui à Manakarana; mais ils avaient refusé énergiquement de quitter le coin du monde où leurs parents étaient morts, bien résolus à reprendre l'œuvre entreprise par leur père, dès qu'ils seraient parvenus à faire châtier ses assassins. Leur joie avait été grande en apprenant l'imminence de la guerre, puis le débarquement du Corps Expéditionnaire, et ils étaient accourus aussitôt à Majunga pour se présenter au Général commandant en chef.



Les soldats s'arrêtent devant les mercantis.

Le jeune homme sut trouver, surtout en rappelant les détails navrants du meurtre de son père, des paroles si touchantes que sa sœur éclata en sanglots et que le colonel, ému lui-même, les assura tous deux de son vif intérêt.

— Ce que je vous demande, mon colonel, répondit Henri, c'est de venger la mort de notre père, en faisant châtier ses assassins comme ils le méritent.

— Je vous promets, en ce qui me concerne, dit le colonel, de m'employer de mon mieux pour vous donner satisfaction.

— Ce n'est pas tout, mon colonel. Je n'oublie pas non plus que je suis Français. S'il ne m'est pas possible en raison de mon âge de solliciter de vous un fusil et une place dans le rang, je pourrais du moins, grâce à ma connaissance du pays, de la langue, des habitudes des Malgaches, vous rendre quelques services comme secrétaire, interprète ou simple guide.

— Ah! pour cela, ce n'est pas aussi facile que vous pensez, répondit le colonel. Ici, tout le monde est classé, numéroté, immatriculé. Vous ne rentrez dans aucun de nos cadres, et je ne vois pas trop comment je pourrais utiliser votre bonne volonté. D'ailleurs, vous n'êtes pas seul, vous ne pouvez pas abandonner Mademoiselle dans un pays si peu sûr et au milieu de circonstances si troublées.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, Monsieur le colonel! dit Marguerite.

— Notre oncle est installé dans d'excellentes conditions à Manakarana, ajouta Henri. Il adore ma sœur et ne demande qu'à la prendre avec lui jusqu'à la fin de la campagne.

— Allons! je vois que vous avez réponse à tout, conclut le colonel. Je tâcherai, avec le chef d'État-major, de trouver un joint pour vous attacher au quartier général. Revenez me voir dans deux ou trois jours, je vous dirai si la chose est possible.

La revanche de l'oncle Daniel.

Trois jours après, Henri Berthier-Lautrec se présentait à la Résidence de France, où le quartier général avait été transporté. Mais il se heurta à des consignes extrêmement rigoureuses, et cette fois personne ne se trouva là à point nommé pour l'aider à les franchir. En

vain il insista, protestant que c'était le colonel Lebreton lui-même qui lui avait dit de venir, qu'il le recevrait. Comme ce n'était pas pour affaires de service, on ne l'écouta même pas, et il dut se retirer finalement, sans toutefois se décourager.

Deux autres tentatives n'ayant pas eu un meilleur résultat, Henri se souvint fort à propos de l'obligeance que lui avait montrée, à lui et à sa sœur, un des officiers d'ordonnance du Général, le capitaine Gaulard, et résolut de



L'oncle Daniel chez le colonel Lebreton.

recourir de nouveau à son entremise. Il eut assez de chance pour mettre la main le jour même sur l'aimable officier, qui se montra cette fois encore très gracieux.

— Il ne faut pas vous étonner que nous vous ayons un peu oublié, lui dit-il. Il faut faire face à tous et à tout. Mais je vous promets de saisir le premier moment favorable pour rappeler au colonel votre offre de mettre à notre disposition votre connaissance des gens et de la langue du pays. Laissez nous encore quelques jours pour nous retourner, et je m'engage à vous obtenir une réponse qui, je l'espère, vous donnera toute satisfaction.

Henri remercia chaleureusement le capitaine Gaulard et regagna la petite maison indienne où il s'était installé avec sa sœur pour suivre de plus près son affaire. Il y trouva leur oncle Daniel Berthier-Lautrec, le vieux colon de Manakarana, arrivé une heure auparavant. C'était un homme grand et fort, malgré ses soixante-deux ans, au teint bronzé par le soleil et dont l'allure générale annonçait l'énergie, la décision et l'habitude du commandement.

En apprenant de la bouche de son neveu dans quel embarras se débattait le haut commandement, Daniel poussa les hauts cris.

— Je me doutais bien que ça ne marchait pas ! dit-il. Je n'ai fait que traverser la ville, et ce que j'ai vu m'a suffi. Tous ces soldats qui vont et viennent, les mains dans les poches, autour des tas de patates, que les Comoriens et les gens de la Côte leur vendent vingt fois ce qu'elles valent ; se bousculant pour entrer dans les paillottes, où les mercantis leur versent une absinthe de contrebande ; pendant que les bâtiments et les baraquements n'avancent pas. C'est pitoyable !

Malgré tout ce qu'on essaya pour le retenir, dès le lendemain matin, le diable d'homme se dirigea vers la Résidence, avec l'idée formelle d'arriver jusqu'au colonel Lebreton et de lui expliquer carrément sa façon de penser.

Deux heures après, plus furieux que jamais, il revenait trouver Henri.

— Eh bien ? lui dit celui-ci, vous avez vu le colonel ? Comment vous a-t-il reçu ?

— Il m'a flanqué à la porte. Mais c'est égal, je ne lui ai pas mâché ce que j'avais sur le cœur. Croirais-tu que d'abord il ne voulait pas me recevoir et qu'il a fallu que je fasse un boucan de tous les diables à sa porte pour qu'on me laissât entrer ? Alors nous avons causé tranquillement pendant quelque temps. Tout à coup voilà mon homme qui saute au plafond, en criant comme un sourd : « Est-ce que vous vous figurez que nous ne savons pas tout ça aussi bien que vous ? Mais qu'est-ce que vous voulez que nous y fassions ? Est-ce notre faute, à nous, si cet animal de *Brinckburn*, qui portait la plus grande partie des chalands et des canonnières, s'est laissé bêtement aborder dans le détroit de Messine, ce qui l'a forcé de relâcher à Malte je ne sais combien de temps pour faire réparer ses avaries ? Est-ce notre faute, à nous, si ces sauvages de roi Tsialana et de reine Binao, qui devaient nous amener des Sakalaves par milliers, n'en ont pas amené du tout. Et puis, après tout, je suis bien bon de vous écouter. Est-ce que c'est vous qui nous procurerez les bateaux qui nous manquent ? Est-ce que c'est vous qui nous fournirez les porteurs et les auxiliaires indigènes dont nous avons besoin ? Non, n'est-ce pas ? Et bien, alors, faites-nous le plaisir de nous laisser tranquilles ! Serviteur ! » Et là-dessus il ouvre la porte, et me voilà dehors. Je crois même que, si je n'étais pas parti tout seul, il m'aurait parfaitement poussé par les épaules. Mais j'aurai ma revanche !

(*A suivre*). A. B.

La Tour de Londres *(Fin)*[1].

Les salles voisines renferment aussi des curiosités de toutes sortes, grandes figures



Casques du temps de Cromwell.

équestres, arcs, arbalètes, arquebuses, canons même, heaumes, boucliers, épées à deux mains, salades et morions, hallebardes de toutes les



Une pièce d'artillerie chinoise.

formes. Parmi ces guerriers à cheval couverts de fer, une figure de femme attire l'attention : habillée de riche brocart, la fraise autour du cou, coiffée d'une couronne de perles, c'est la reine Élisabeth, montée sur une haquenée qu'un page tient par la bride.

Autres curiosités d'ordres différents : le casque à cornes de bélier d'un bouffon de Henri VIII et le billot des exécutions, qui n'a que trop servi, on le voit aux profondes entailles du bois. Les derniers prisonniers décapités sur ce billot furent trois lords écossais : Balmerino, Lovat et Kilmarnock, pris dans le dernier soulèvement du dernier des Stuarts, Charles-Édouard, en 1745 Une hache de bourreau, à côté, a ses états de service aussi ; elle a servi à trancher la tête du comte d'Essex, sous Élisabeth.

Les tours de l'enceinte sont au nombre d'une douzaine et presque toutes ont dans leurs annales des souvenirs historiques nombreux et bien sombres pour la plupart. Nous avons parlé de la tour Sanglante ; la tour Beauchamp ne lui cède en rien et ne le cède à aucune autre tour pour le nombre et la qualité des prisonniers que gardèrent ses fortes murailles, ni pour les scènes dramatiques auxquelles elle a servi de théâtre. C'est une grosse tour ronde flanquée de deux tourelles carrées, sans autres ouvertures qu'une ou deux fenêtres étroites et des archères, ouvertures en croix pour les arbalètes ou les arquebuses.

La tour Beauchamp fut la prison des femmes du Barbe-Bleue royal, Henri VIII. Nous avons vu son armure de noces, pour ainsi dire, portée par lui au tournoi donné pour les fêtes de son mariage avec Catherine d'Aragon, armure couverte des chiffres entrelacés et des armes réunies des deux époux. Catherine était la tante de Charles-Quint ; n'osant faire plus, il se contenta de la répudier, pour épouser Anne de Boleyn. En 1536, on fit une magnifique réception de la jeune reine à la Tour de Londres ; en 1539, Anne revint comme prisonnière dans la forteresse. Henri VIII trouva des juges pour prononcer contre elle la peine de mort et l'arrêt fut exécuté dans cette cour, peut-être sur le billot que nous avons vu tout à l'heure.

Le lendemain même du supplice, le roi épousait Jeanne Seymour. Celle-ci mourut peu après de mort naturelle, évitant le sort d'Anne Boleyn ; mais pour une autre de ses épouses le roi Henri VIII fit encore intervenir le bourreau de la Tour. C'était Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk. Elle ne fut pas longtemps reine ;

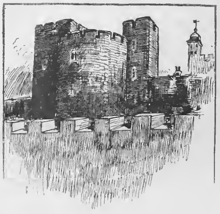


La reine Élisabeth et son page.

1. Voir le n° 372 du *Petit Français illustré*, p. 221.

peu de mois après, la prison d'Anue Boleyn la recevait et elle allait, à vingt aus, porter sa tête sur le même billot.

Entre Jeanne Seymour et Catherine Howard, Henri VIII, sur la foi d'un portrait peint par Holbeiu, avait épousé Anne de Clèves; mais à l'arrivée de la princesse, le roi trouva probablement que le peintre avait flatté sou modèle, car il renvoya la jeune princesse à son père. Cependant, le bourreau de la Tour, en cette occasion, eut encore à paraître; le roi lui envoya le ministre qui lui avait remis le portrait et conseillé le mariage, et fit décapiter à la



La Tour Beauchamp.

Tour Thomas Cromwell, qui précédemment avait été l'instrument de ses férocités.

La fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, la reine Marie Tudor, que l'histoire appelle Marie la Sanglante, envoya aux cachots de la tour la malheureuse Jeanne Grey, arrière-petite-fille d'Henri VII, qu'ou avait voulu lui opposer. La prison de Jeanne Grey était dans la Tour de hriques; cependant on trouve son nom gravé sur le mur d'une des chamhres de la tour Beauchamp, parmi beaucoup d'autres noms. C'était son mari, que la tour Beauchamp gardait alors; tous deux sortirent hientôt de prison pour être décapités, elle au pied des tours, lui sur la colline en dehors de l'enceinte.

Marie la Sanglante avait une sœur, fille d'Anne Boleyn, destinée à devenir la grande Élisabeth, elle l'avait emprisonnée dans la Tour de la Cloche; située derrière la tour Byward. Sortie de prison pour occuper le trône, Élisabeth ne laissa pas la Tour manquer de prisonniers, ni la hache de l'exécuteur se rouiller. Le favori d'Élisabeth, Rohert Devereux, comte d'Essex, eut pour prison la tour qui porte aujourd'hui son nom, à côté de la tour Beauchamp, et fut décapité au pied de la chapelle Saint-Pierre.

Parmi les plus célèbres de la longue liste des captifs de la Tour, il faut citer encore : sir Walter Raleigh, au commencement du dix-septième siècle, qui passa de longues années dans un cachot situé dans la Tour Blanche et fut décapité en 1618, tandis que sa femme, emprisonnée aussi, ayant perdu la raison après une évasion manquée, mourait à la Tour; lord Strafford, ministre de Charles Ier, sacrifié par celui-ci dans sa lutte contre le Parlement et décapité également... Cette petite église Saint-Pierre, qui occupe l'angle nord-ouest de la forteresse, eutre les tours Beauchamp et Devereux, possède aussi son cimetière. Combien de malheureuses victimes, illustres ou inconnues, ont trouvé dans ce tragique coin de terre le repos définitif, après des années passées au fond des cachots, ou après l'échafaud; combien, depuis les nobles pris dans les hatailles de la guerre des deux Roses jusqu'aux partisans des Stuarts, condamnés au siècle dernier! C'est là que dorment Anne Boleyn, Jeanue Grey et son mari, le comte d'Essex. Catherine Howard et nombre d'autres décapités à la Tour.

La Tour de Londres, dans sa longue existence u'a jamais eu à subir les attaques d'aucun ennemi étranger; la guerre civile seule l'a touchée quelquefois. Son rôle a été celui d'une résidence royale et surtout celui d'une prison. A la Révolution, le protecteur Cromwell jeta dans ses solides cachots bou uomhre de partisans de Charles Ier, et quand Mouk eut rendu le trône à Charles II, d'auciens révolutionnaires ayant trempé dans la mort de Charles Ier vinreut les remplacer au fond des tours, ou porter leur tête sur l'échafaud de la Tower-Hill.

Plus tard ce ne fut plus qu'un arsenal. En 1841, un terrible incendie, commencé dans la Bowyer-Tower, dévasta les bâtiments de cet arsenal, au pied de la Tour Blanche, et détrui-



L'exercice dans les fosses de la Tour.

sit une immense quantité d'armes de toutes sortes. Par bonheur on put préserver la Tour Blanche et les collections historiques.


Masque du bouffon de Henri VIII.

La forteresse de la Tour garde encore aujourd'hui les joyaux de la couronne d'Angleterre, diamants, sceptres, couronnes et ornements royaux d'une considérable valeur, mais pour la plupart modernes, les anciens joyaux insignes ou objets précieux de la monarchie ayant été vendus par la Révolution.

La Tour est caserne aussi pour quelques compagnies de superbes grenadiers à tuniques rouges, dont on voit en passant de petits pelotons évoluer et faire l'exercice au fond des larges fossés.

Enveloppée par l'immense Londres moderne aux quatre millions d'habitants, la vieille Tour silencieuse dans le tumulte affairé des docks et du fleuve, demeure comme une leçon d'histoire chargée de raconter aux générations entraînées dans le tourbillon moderne, les âges troublés, les grandeurs et les violences du passé, les horreurs et les magnificences lointaines.



A. R.



La falsification des perles. — Quelque extension qu'ait prise la *fabrication* des perles depuis le début de ce siècle les femmes des Pharaons elles-mêmes, s'il faut en croire une Revue polonaise à laquelle nous empruntons ces intéressants détails, n'auraient pu jurer de l'authenticité des perles qu'elles portaient.

Les Arabes de l'antiquité, qui recueillaient l'huître perlière sur la portion immergée des côtes de la mer Rouge, pratiquaient couramment, pour rendre plus lucrative leur profession, si périlleuse il est vrai, quelque chose qui n'était pas positivement de la falsification, mais qui correspondait bien à ce que l'argot commercial moderne appelle du « truquage ». Ils savaient que la perle est une sécrétion morbide. A l'aide d'une pointe métallique, ils blessaient les mollusques, et ceux-ci sécrétaient en conséquence une sorte de pus qui bientôt se solidifiait à l'air en des globules ressemblant si étonnamment aux perles naturelles, que la plupart des personnes, même les plus méfiantes et les plus compétentes, s'y trompaient.

C'est donc à tort que l'on attribue à Linné la *première* découverte de la fabrication des perles authentiques. On sait qu'en 1760 il informa le gouvernement de son pays de la possibilité de cette fabrication, et que, devant le scepticisme qui lui fut opposé, il vendit à un marchand, pour cinq cent ducats, le secret dont il pensait être l'unique détenteur, car il est douteux au fond qu'il ait eu connaissance de la méthode arabe.

Les Chinois se livrent à la même fabrication depuis un temps immémorial. Le principal des nombreux établissements qu'ils y ont consacrés se trouve près de Canton et occupe des milliers d'ouvriers. C'est là évidemment, et non ailleurs, qu'il faut chercher l'origine de la désignation de Rivière des Perles, donnée au bras de mer qui baigne la grande cité de la Chine méridionale.

Avec les Vénitiens, nous abordons la falsification proprement dite. Ils remplissaient d'une infime gouttelette de mercure des globules de verre coloré, et le tour était joué. Ce procédé avait été à ce point perfectionné, que ceux qui l'exploitaient acquéraient rapidement une fortune énorme, et que la République, ayant besoin, dans une des phases de son interminable lutte avec l'empire ottoman, d'une somme considérable, n'eut pour la trouver qu'à confisquer les biens des trois ou quatre notables de la corporation. Encore aujourd'hui, c'est à Murano qu'est le centre principal de la fabrication des fausses perles de prix, et celles-ci ont gardé dans le commerce le nom de perles *vénitiennes*.

Il est bon d'ajouter que la France — n'en soyons pas plus fiers — a surpassé Venise dans l'art de cette falsification, depuis le dix-septième siècle.

Un jour, un certain Jacquin, patenôtrier de son état, autrement dit fabricant de chapelets, se promenant dans son jardin, fut frappé d'apercevoir un miroitement irisé en un certain point de la surface du bassin qui ornait une allée. Il examina le phénomène, et constata qu'il était causé par le groupement d'écailles perdues par les petits poissons dont le bassin était peuplé. Il recueillit les parcelles nacrées, et après maints tâtonnements parvint à en composer une sorte de vernis qu'il appela l' « essence d'Orient », et qui donnait aux globules de verre que l'on en imprégnait l'apparence de perles de la plus belle eau.

Telle est l'origine de la fabrication des fausses perles de prix, dites *perles françaises*.

Une histoire de sauvage (Suite)[1].

— Oui, M. le censeur, répondit le père Thomas, il est entré tout à l'heure au collège... je serais venu plus tôt prévenir M. le censeur...

— Le Sauvage est ici? s'écria le censeur d'une voix de tonnerre.

— C'est comme j'ai l'honneur, répondit le père Thomas, en ne cessant de saluer de la tête.

— Et vous l'avez laissé entrer?

— Il m'a bousculé, M. le censeur, il m'a regardé d'un air féroce...

— Thomas!

— M. le censeur...

— Je vous supprime jusqu'à nouvel ordre la vente des sucres d'orge et pâtisseries.

— Que M. le censeur me laisse lui expliquer...

— Taisez-vous... où est-il ce Sauvage?

— Je ne sais pas, M. le censeur; il est entré, il a traversé la cour...

Ce fut comme un trait de lumière dans l'esprit de M. le censeur : Perruchot, Ribieyre, Menessou lui avaient été dépêchés par M. Rosencœur; est-ce que Menessou, entraîné au cachot par Jean Poigne, ne parlait pas de commission?... il sauta sur son chapeau, l'enfonça sur sa tête d'un seul coup, bouscula le père Thomas, ferma la porte derrière lui à toute volée, pan!... renversa Jean Poigne, qui se trouvait malencontreusement sur son passage, et dégringola l'escalier.

En bas, dans la classe de rhétorique, l'aiguille tournait lentement sur le cadran et, du haut de sa chaire, l'infortuné M. Rosencœur ne voyait rien venir; le terrible Barbe-Bleue, qui devait le délivrer du Sauvage, n'arrivait pas; M. Rosencœur, pris d'une vague inquiétude, se demandait ce que cela voulait dire; ses messagers avaient disparu comme par enchantement, il pouvait à bon droit soupçonner le cancre Menessou de s'être allé promener dans les cours, mais il savait pouvoir compter sur Perruchot et sur Ribieyre, qui étaient deux bons élèves. Qu'est-ce qu'ils pouvaient donc bien faire? pourquoi ne revenaient-ils pas? c'était à n'y rien comprendre.

Et, à mesure que le temps s'écoulait, les élèves, que l'annonce de la venue du terrible Fauve avait remplis de crainte et d'effroi, reprenaient peu à peu confiance, ils se disaient que le Fauve devait être sorti puisqu'il n'était pas déjà là, en train de les foudroyer avec ses regards de feu et de les faire trembler au son de sa voix de tonnerre comme tremblaient les vitres dans leurs châssis. Les plus hardis descendirent les gradins, se rapprochèrent de Marius; des colloques animés succédèrent bientôt aux chuchottements discrets; écarquillant les yeux, chacun admirait les tatouages; Marius était accablé de questions.

L'élève Ouradou mouilla son doigt et demanda au Sauvage la permission de frotter pour voir si « ça s'en irait ».

— Eh! tu peux bien frotter tant que tu voudras, répondait le Sauvage, c'est dans la peau et je mourrai avec...

— Et cet oiseau-là? demandait le même Ouradou, en désignant un perroquet rouge, dont la queue multicolore venait s'épanouir sur le visage de Marius et se déroulait en spirales autour de ses yeux.

— C'est le perroquet sacré, répondait Marius, il a été exécuté de la propre main de Son Altesse Sérénissime la reine des Papouins.

Impuissant à rétablir le silence, M. Rosencœur était resté dans sa chaire, très digne, les mains croisées sur sa grammaire latine, les yeux fixés sur la porte d'entrée, s'attendant à chaque instant à voir apparaître le censeur qui devait rétablir l'ordre et procéder, en un tour de main, à l'expulsion du Sauvage; mais peu à peu et sans trop s'en rendre compte, il prêta l'oreille aux explications données par Marius; elles l'intéressaient vivement. N'avait-il pas fait, quelques années auparavant, une étude remarquable sur les tatouages usités dans les peuplades sauvages, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et dans lequel il démontrait que ces pauvres sauvages avaient été naturellement amenés, par la force des choses, à reproduire sur leur propre peau les objets familiers qui se présentaient à leur vue, et cela parce qu'ils ne connaissaient pas l'usage du papier, des plumes et de l'encre de la petite vertu, d'où il concluait que, si les sauvages avaient à leur disposition « ce qu'il faut pour écrire », ils ne se serviraient plus de leur peau; aussi son étude était-elle intitulée : *De l'influence du papier comme moyen de civilisation;* c'était un volume in-8° qui tenait son rang dans la « Bibliothèque de la civilisation », ladite bibliothèque à l'usage des explorateurs.

Donc, M. Rosencœur, captivé par les explications de Marius qui racontait dans quelle mémorable circonstance et comment il avait été tatoué, écoutait de ses deux oreilles; comme tous les grands savants, il devait être nécessairement

1 Voir le n° 372 du *Petit Français illustré*, p. 218.

distrait, il oublia qu'il était professeur, que quelques minutes auparavant il avait envoyé quérir le Fauve, il descendit de sa chaire et, tirant une loupe de sa poche, il se mit à examiner curieusement les tatouages du sauvage.

Cependant, une vague anxiété régnait dans la classe, on avait entendu au loin un bruit de portes fermées avec violence et les élèves se disaient : « le voilà, il vient... »

Tout à coup la porte s'ouvrit, violemment, et alla battre le mur.

C'était lui!

D'un coup d'œil il aperçut les élèves groupés autour du Sauvage et, au milieu d'eux, M. Rosencœur, pétrifié, sa loupe à la main, qui le regardait.

Il croisa les bras et s'avança lentement au milieu de la classe. Personne ne soufflait mot.

Il s'arrêta tout à coup, les jarrets tendus, faisant bomber sa poitrine, regarda Marius Barbissou et, du doigt montrant la porte, mugit d'une voix de tonnerre :

— Sortez!

Alors, au milieu de l'émotion générale, le Sauvage se leva. On croyait qu'il allait se diriger vers la porte et obéir à l'injonction du terrible Fauve, lorsque, sorti du banc, il tourna à droite et gravit lentement les degrés de la chaire que venait de quitter M. Rosencœur.

Ce trait d'audace eut pour effet de diminuer la crainte inspirée par le Fauve, et les visages s'épanouirent lorsqu'on vit Marius, debout dans la chaire, secouer la tête, ce qui faisait tressaillir ses plumes tricolores, claquer des dents comme un chimpanzé et rouler des yeux féroces, des yeux de sauvage, en faisant des gestes étranges.

— Ah! tu ne sors pas, « couquïn », rugit le Fauve, que rien ne pouvait intimider, tu me nargues, sauvage de malheur!... Papouin maudit..., pomme de discorde..., toi qui mets Beaucaire en révolution..., toi qui empoisonnes l'existence de mon ami Gastambide..., toi qui....

Il n'acheva pas, les paroles s'étouffèrent dans sa gorge; de rouge qu'il était, il devint bleu, de bleu violet, et de violet noir, il battit l'air des mains et tomba sur le dos, tout d'une pièce.

— Au secours! s'écria M. Rosencœur.

— Au secours! s'écria la classe tout entière, ouvrant les portes et se répandant dans les corridors, au secours!

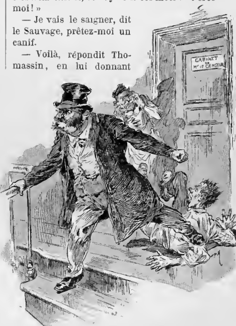
Marius, à la vue du Fauve abattu aux pieds de la chaire comme par un coup de massue, s'était précipité à son secours. En un tour de main il eût défait le nœud de sa cravate, puis, le dépouillant prestement de sa redingote pendant que ses camarades stupéfaits, épouvantés le regardaient faire, il déchira la chemise et mit à nu le bras gauche du Fauve.

Et, sur ce bras, se trouvait tatoué un petit cœur!

Ce terrible Fauve, qui semblait n'avoir pas de cœur là où il se trouve généralement, en avait un sur le bras! Et ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'au milieu de ce cœur, écrits très lisiblement, se voyaient ces mots : « Percemoi! »

— Je vais le saigner, dit le Sauvage, prêtez-moi un canif.

— Voilà, répondit Thomassin, en lui donnant un canif avec une lame longue et effilée.



« Le Fauve » renversa Jean Poigne qui se trouvait malencontreusement sur son passage.

Le Sauvage palpa le bras, choisit son endroit, c'était précisément au milieu du cœur que se trouvait la bonne place; avec une sûreté de main digne d'un de ces praticiens célèbres que l'on nomme les princes de la science, il enfonça la lame, le sang jaillit.

— Une cuvette, demanda le Sauvage.

— Prenez la mienne, dit M. Rosencœur, qui était sur le point de se trouver mal, là... dans mon placard.

— Et courez vite chercher le médecin, dit Marius en plaçant la cuvette sous le bras du Fauve, de sorte que le sang s'écoulait dans cette cuvette, la remplissant rapidement, un sang noir et épais : c'était tout le mauvais sang que faisaient au terrible Fauve les élèves du collège et qu'il se faisait aussi à lui-même, le pauvre! il faut bien le reconnaître.

— Comme il en a du sang! disait Ouradou, ahuri.

— Une autre cuvette, demanda Marius.

Les élèves se précipitèrent dans la classe voisine et rapportèrent une seconde cuvette; les classes avaient été subitement interrompues à l'annonce de l'événement qui venait de se passer; on criait dans les corridors: M. Peyron a un coup de *sangue!* Comme une traînée de poudre, le bruit s'était en même temps répandu de l'arrivée du Sauvage et de la mort du Fauve; on allait même jusqu'à dire que le Sauvage avait percé le cœur du Fauve et qu'il perdait tout son sang, ce qui était vrai d'ailleurs; de toutes parts les professeurs accouraient et les élèves se pressant à la porte, s'étouffant, montés sur les tables, assistaient à ce curieux spectacle d'un Sauvage qui, penché sur le terrible Fauve, qui semblait mort, lui tenait le bras et veillait consciencieusement au remplissage de la cuvette.

— Une autre cuvette! cria Marius.

— Cela n'est pas étonnant, disait M. Barbichon, le professeur de quatrième, si ce pauvre M. Peyron était d'une irascibilité excessive: c'est le sang qui le gênait.

— Encore une cuvette! cria Marius.

Des élèves zélés galopèrent dans les corridors à la recherche des cuvettes et revinrent des dortoirs rapportant onze récipients.

Deux, trois, cinq, neuf cuvettes furent remplies. Et le *sangue* coulait toujours, le Fauve semblait inépuisable!

A la treizième cuvette, le Fauve poussa un profond soupir: de noir il redevint violet, de violet bleu, de bleu rouge et de rouge blanc, et il ouvrit un œil... qu'il referma aussitôt, car, vision étrange, fantastique, il venait d'apercevoir un sauvage; croyant sans doute s'être trompé, il ouvrit l'autre œil et revit le même sauvage; il ferma alors obstinément ses deux yeux, faisant une grimace des plus comiques et cherchant à rassembler ses esprits qui flottaient dans le vague.

Heureusement, le Dr Potardin arrivait, tout essoufflé; il eut bien de la peine à se frayer un passage à travers la foule qui encombrait les corridors, ainsi que la classe de rhétorique. Parvenu enfin auprès du Fauve, il eut un coup d'œil satisfait à la vue des treize cuvettes remplies jusqu'au bord, auprès desquelles sept autres récipients semblaient attendre leur contenu; encore une cuvette, dit-il, en frappant dans la paume de la main droite du censeur, cela fera le compte; mais qui donc a eu la bonne idée de débarrasser mon brave Peyron de tout ce mauvais sang qui devait sûrement l'étouffer.

— C'est Marius Barbissou, répondit M. Rosencœur, rassuré maintenant par la présence du Dr Potardin.

— Le Sauvage! s'écria le Dr Potardin. Viens dans mes bras, sur mon cœur, tu as sauvé mon pauvre Peyron!

Qui est-ce qui fut bien étonné, à ce moment, ce fut le pauvre Peyron qui, ouvrant tout à coup les deux yeux, vit le Sauvage dans les bras du Dr Potardin. Il se mit sur son séant, ayant, cette fois, réussi à rassembler ses esprits pendant que le docteur opérait la ligature de l'artère et lui bandait le bras.

— Tu as encore de la chance, disait le docteur en serrant fortement la bande, et tu peux te vanter de revenir de loin; sans le Sauvage, tu allais retrouver tes ancêtres dans les Champs-Élyséens.

Et comme le Fauve le regardait de ses gros yeux ronds encore injectés de sang, le docteur ajouta:

— Mais oui... mais oui, tu lui dois une fameuse chandelle.

— Alors, c'est lui... balbutia le Fauve.

— C'est lui qui a percé le cœur que je t'avais tatoué sur le bras, afin que l'on connût bien, en cas d'accident, la place de la veine artérielle, et il a eu là une fameuse idée; sans lui, je te le répète...

Le Fauve s'était mis sur ses deux jambes et, ouvrant les bras, il s'écria d'une voix bien affaiblie.

— Viens sur mon cœur, Marius Barbissou, et c'est maintenant entre nous à la vie et à la mort! Je déserte le drapeau des Gastambidistes, je passe chez les Barbissoustes avec armes et bagages. Vive Barbissou! Vive le Sauvage! Je deviens encore plus sauvage que toi!

Les spectateurs de cette scène attendrissante avaient tous les larmes aux yeux; bientôt de toutes les poches sortirent les mouchoirs, et chacun, incapable de contenir son émotion, se moucha bruyamment, puis un formidable cri de: Vive Barbissou! fit trembler les vitres et se répercuta dans les longs corridors.

Le tumulte, les cris provoqués par cet incident étaient parvenus jusqu'aux oreilles de M. le Principal qui, dans son cabinet, était plongé dans la lecture des *Annales* de Tacite. M. le Principal était un homme d'étude, doux et timide, qui se reposait sur le Fauve du soin de discipliner l'ardente jeunesse. Aussi il ne bougea pas de son fauteuil; mais, comme le tumulte continuait et allait toujours progressant, il se décida, bien à regret, à descendre.

Il arriva encore assez à temps pour voir un gigantesque monôme se dérouler dans la cour; le Sauvage marchait en tête; derrière lui, les mains posées sur ses épaules, venait Ouradou, puis tous les élèves. Il vit ledit monôme se diriger vers la grande porte et sortir en tirant la langue au père Thomas, ahuri par tant d'événements, terrifié par la présence du Sau-

vage, étourdi par le formidable cri de : Vive Barbissou! que chacun lui jetait, en passant, dans les oreilles. De temps en temps, il levait les bras au ciel, comme pour le prendre à témoin de son impuissance à s'opposer à l'écoulement de ce torrent.

Hilarité intempestive du jeune Laurent. — Le monôme. — Où je puis, pour la première fois, admirer le fameux Sauvage. — Distribution de pastilles de menthe. — Dispersion de la manifestation barbissouste. — Un sauvage mouillé. — Une invitation. — Arrivée triomphale de Tartarin.

Le jeune garçon, qui était venu quelques instants auparavant chercher la potion de M. Ouradou, entra tout à coup comme un boulet dans la pharmacie, se laissa tomber sur une chaise, tout essoufflé; puis, quand il eut repris sa respiration, il fut secoué par un accès de fou rire : hi! hi! hi! hi! hi! hi!

M. Barbissou le considéra sévèrement du haut de son lorgnon, les lèvres pincées, et lui demanda d'un ton de dignité blessée :

— Laurent, est-ce que tu prends le sanctuaire de la science pour une boutique de la foire?...

Mais Laurent se tenait les côtes et pleurait de rire.

— Est-ce que tu ne pourrais pas te comporter autrement?

— Hi! hi! hi!

— M'expliqueras-tu, enfin, les motifs de ce rire intempestif au-dessous du buste d'Hippocrate qui te considère d'un air courroucé?

— Hi! hi! hi! ne... vous fâchez... pas... hi! hi! hi! monsieur Barbissou...

— Quand tu auras fini, tu me feras plaisir, entends-tu, Laurent? s'écria M. Barbissou en se levant, rouge de colère.

— Hi! hi! hi! voilà... c'est si drôle... hi! hi! hi! tout le collège est sorti...

— Comment cela?... le collège est sorti?

— Et oui! en ce moment, ils tournent autour de la mairie... ils se suivent à la queue leu leu... et ils chantent quelque chose que je n'ai pu comprendre... et, quand Gastambide s'est montré à la fenêtre... ils ont crié : ... puons Gastambide!...



Le sang du « Fauve » s'écoulait dans la cuvette

— Je sais ce que c'est, dis-je au pharmacien, c'est un monôme...

— Attendez... cela vient du grec, interrompit M. Barbissou en posant un doigt sur son front.

— Cela vient du grec... comme étymologie, et aussi de Paris comme exportation; et je ne sais trop comment il se fait qu'une aussi détestable coutume se soit introduite dans les mœurs innocentes des collégiens de Beaucaire... mais tenez, écoutez... le monôme se rapproche.

En effet, une grande rumeur s'élevait par intervalles et devenait de plus en plus distincte... Bientôt on entendit retentir, mugi par deux cents voix :

« Conspuez Gastambide! »

« Conspuez! »

(*A suivre*). E. P.

Variétés.

Le lait d'ânesse. — Il y a longtemps que le lait d'ânesse, comme le lait de chèvre, sert à l'alimentation. L'exploitation de l'ânesse laitière était en honneur chez les peuples anciens, Grecs et Romains, et, pendant le moyen âge, on usait du lait d'ânesse pour le traitement de certaines affections.

Le lait d'ânesse a été vulgarisé en France par un médecin juif qui, mandé à Paris, près de François Ier, ne lui conseilla autre chose que du lait d'ânesse qui lui réussit très bien. La mode s'en répandit, et, plus tard, un malade plaisant crut devoir exprimer sa reconnaissance par le quatrain suivant :

Par sa bonté, par sa substance,
D'une ânesse le lait m'a rendu la santé,
Et je dois plus, en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

***

A propos de recensement. — On a procédé, il y a peu de temps, au recensement de tous les habitants de la France ; or, on peut voir aux Archives un document sur un recensement « par feux », ou par famille, exécuté dans toute la France en 1328, au lendemain de l'avènement au trône de Philippe VI de Valois.

Ce recensement constate, entre autres choses, qu'il se trouve « en la ville de Paris et de Saint-Marcel » 35 paroisses et 61 098 feux, ce qui donnerait, à raison d'une moyenne de 4 personnes par feu, 250 000 habitants environ.

Depuis, il n'y eut plus, jusqu'en 1801, que des évaluations plus ou moins fantaisistes.

***

Les pommes pour tous. — Ce n'est pas seulement dans le pays de Cocagne que les arbres fruitiers bordent les routes, offrant au passant, pour calmer sa soif, des pommes, des poires et des oranges. Il existe en France même de ces routes généreuses. En effet, l'automne dernier, l'ingénieur en chef du département de la Somme donnait l'ordre de planter sur les routes du département quinze cents pommiers à cidre. Ces arbres présentent, entre autres avantages, celui de ne nuire à la végétation environnante que dans un périmètre beaucoup moins grand que le peuplier, généralement employé. Quant à leurs pommes, il est fort probable qu'elles ne tomberont pas d'elles-mêmes par l'effet d'une trop grande maturité.

***

Chez le coiffeur. — LE GARÇON. — Monsieur, vos cheveux sont bien clairsemés ! Vous devriez mettre quelque chose dessus...

LE CLIENT. — C'est ce que je fais plusieurs fois par jour.

LE GARÇON. — Puis-je vous demander ce que vous mettez?

LE CLIENT. — Je mets mon chapeau.

***

Les amis de Babylas. — LA MAMAN. — As-tu à l'école beaucoup d'amis de ton âge?

BABYLAS. — Ce sont les seuls qui me restent.

LA MAMAN. — Comment cela?

BABYLAS. — Oui, les plus petits je les ai rossés et les plus grands m'ont rossé à leur tour.

***

Une inscription. — Lu à l'entrée d'un cimetière de campagne :

« On n'enterre dans ce cimetière que les morts vivant dans la commune. »

REPONSES A CHERCHER

Question historique. — D'où vient le nom de Caligula?

***

Question littéraire. — De qui est le quatrain suivant et de quel poète y est-il question?

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

***

Onomatopées — Qu'est-ce qu'une *onomatopée?* Qu'expriment les onomatopées suivantes :

Glouglou. — Cliquetis. — Tictac. — Ronron. Panpan. — Crincrin.

***

Métagramme géographique. — Changez ma lettre initiale et vous aurez tour à tour :

Une ville de la Prusse rhénane célèbre par son eau ;

Une ville d'Italie fameuse par ses saucissons et son école de peinture ;

Une région de la France, naguère marécageuse et malsaine, mais qui devient de jour en jour plus hygiénique et plus prospère ;

Un royaume d'Europe plusieurs fois partagé.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 372.

I. Question historique.

On appela *mauvais garçons* des bandes de pillards qui désolèrent la France aux XIVe, XVe et XVIe siècles. Ces *mauvais garçons* étaient souvent des soldats mercenaires. Ils se rendirent redoutables, au XIVe siècle, sous le nom de *Grandes-Compagnies*, *Tard-venus*, *Malandrins*, etc...

II. Étymologie.

L'expression *avoir maille à partir avec quelqu'un* veut dire avoir quelque démêlé avec lui et, proprement, quelque différend, comme si l'on avait *une maille à partager*. La *maille* était une petite monnaie de cuivre qui valait la moitié d'un denier. On remarquera que dans cette locution le verbe *partir* signifie diviser en plusieurs parts. *Partir*, fort peu usité aujourd'hui au sens de partager, a conservé ce sens dans les composés *départir*, *répartir*.

III. Problème géographique.

Savas (Ardèche). — Sarras (Ardèche). — Noron (Calvados). — Sees (Orne). — Sajas (Haute-Garonne). — Sos (Lot-et-Garonne). — Erre (Nord). — Esse (Charente). — Eve (Oise). — Eze (Alpes-Maritimes). — Afa (Corse). — Sus (Basses-Pyrénées).

IV. Anagramme.

ERRONÉE.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 374. 10 centimes 25 avril 1896

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières. Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Une histoire de sauvage. — Tartarin s'avançait suivi de la fanfare de Tarascon.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

Voilà ta potion, dit-il à Laurent, en lui mettant dans la main une bouteille cachetée et étiquetée, tu diras à Ouradou d'en prendre une cuillerée toutes les heures... et maintenant prends la poudre d'escampette, je ne veux pas te voir rire sur le seuil de mon officine.

Et, très digne, après avoir rajusté son lorgnon et enfoncé sur son crâne chauve sa calotte de velours noir à gland d'or, le pharmacien Barbissou se campa fièrement devant sa porte, la main droite enfoncée dans son gilet; c'était une pose qu'affectionnait Napoléon premier.

Une immense clameur retentit :

Conspuons Gastambide,
Conspuez.

La figure du pharmacien Barbissou rayonna et, se penchant vers moi, il me dit :

Ce Gastambide n'a que ce qu'il mérite... cette fois la guerre est ouvertement déclarée et je passe le Rubicon...

A toutes les fenêtres de la rue apparaissaient des têtes effarées et curieuses, tous les boutiquiers avaient déserté leurs comptoirs et à la vue du monôme partirent de tous côtés, comme les fusées d'un feu d'artifice, des éclats de rire bruyants, de ces éclats de rire du Midi qui remplissent l'air d'ondes sonores et résonnent comme des éclats de fanfare.

En ce moment la tête du monôme arrivait devant la pharmacie et il me fut enfin permis de contempler dans toute sa gloire le fameux sauvage de Beaucaire.

Ce sauvage était vêtu d'une culotte et avait aux pieds des bottines à élastiques dans lesquelles devaient se trouver des chaussettes, c'était là tout son habillement, son buste découvert était tatoué de la plus étrange façon; des perroquets fantastiques étalaient sur sa personne leur plumage multicolore, entrecroisaient et déroulaient leurs queues en spirales et en courbes savantes, s'épanouissaient sur sa figure, lui traçant autour des yeux comme une paire de lunettes; dans toute cette variété de couleurs le rouge dominait et donnait à la physionomie du sauvage un aspect étrange; sa bouche toujours ouverte dans un rire continuel était fendue jusqu'aux oreilles. On devinait que ce grand sauvage était doué d'une bonne humeur et d'une gaieté inépuisables.

C'était du reste un grand garçon d'une quinzaine d'années environ, monté sur une paire de jambes qui n'en finissaient plus (il rentrait évidemment dans la catégorie des échassiers) et dont la tête emmanchée d'un long cou était ornée à son sommet d'une touffe de cheveux du plus beau rouge dans laquelle étaient plantées trois plumes de je ne sais quel oiseau; elles étaient rouges, blanches et bleues et ne laissaient aucun doute sur le patriotisme du héros de Beaucaire.

Parvenu devant la pharmacie, le monôme s'arrêta et vint s'enrouler autour du sauvage qui se trouva ainsi en occuper le centre, puis une clameur formidable s'éleva : Vive Barbissou !

A la fenêtre du 1er étage Mme Barbissou, flanquée d'Épaminonda et de Themistoclea, fit son apparition et fut saluée d'une immense acclamation à laquelle ces dames répondirent en agitant leurs mouchoirs.

Quant au pharmacien Barbissou il pleurait d'attendrissement. Cependant il parvint à surmonter son émotion et s'écria : Ardente jeunesse de Beaucaire !...

Il eut beau crier, il ne parvint pas à se faire entendre au milieu des cris, des hurlements, des mugissements et des rires sonores qui partaient à chaque instant de la foule amassée devant la pharmacie et à laquelle s'étaient joints un grand nombre d'habitants de Beaucaire qui s'étaient empressés de saisir cette occasion pour dérouiller leur gosier et criaient en conséquence. Quelques partisans du maire Gastambide s'étaient glissés dans cette grandiose manifestation barbissouste et déchaînaient des tempêtes de protestation quand ils lançaient d'une voix stridente un « Vive Gastambide ». Fatigué sans doute de dépenser son éloquence en pure perte, le pharmacien me saisit par le bras et m'entraîna dans la pharmacie; une inspiration subite lui était venue, il prit deux bocaux de pastilles de menthe, m'en remit un en disant : « Nous allons leur distribuer des pastilles; quand ils auront la bouche pleine ils ne crieront plus et alors je pourrai placer mon discours. »

Idée sublime, m'écriai-je, en m'emparant du bocal et, animés d'une noble ardeur, nous voilà tous deux lançant les pastilles de menthe à la volée, « l'ardente jeunesse » les attrapait avec une rare dextérité après avoir salué par un formidable cri de « Vive Barbissou » la libéralité du pharmacien; quand les bocaux furent vides celui-ci fit signe qu'il allait parler, et comme nos collégiens avaient la bouche pleine il s'établit un silence relatif.

1. Voir le n° 373 du *Petit Français illustré*, p. 236.

Alors le pharmacien enfonça sa main gauche dans son gilet et leva la main droite dans un geste qui commandait l'attention (c'était le geste de Mirabeau) et s'écria d'une voix forte :

« Ardente jeunesse de Beaucaire, Tarascon a sa Tarasque, Marseille à sa Canebière, Nîmes a ses arènes, Dijon a son pain d'épice, Beaucaire a son sauvage; ce sauvage c'est notre gloire... »

Il ne put en dire davantage, tout à coup les fenêtres du premier étage de la maison d'en face s'ouvrirent et trois solides gaillards lancèrent à toute volée sur la foule attentive des seaux d'eau projetés avec une telle violence que l'infortuné pharmacien vint rouler au milieu de sa boutique aux pieds du buste d'Hippocrate et que la foule, cédant aux averses qui s'abattaient sur elle sans relâche, se dispersa au milieu des cris de protestation, et il faut bien le dire, hélas ! de quelques épithètes malsonnantes lancées à l'adresse de l'herboriste de 1re classe Romatour qui, étant le concurrent du pharmacien Barhissou, devait nécessairement professer des opinions Gastambidistes et avait organisé cette contre-manifestation.

Enfin une dernière douche vigoureusement lancée eut raison du sauvage qui à ce moment, ouvrant la bouche afin d'inviter ses camarades en rupture de ban à réintégrer le domicile collégial, manqua d'en être suffoqué.

Je m'attendais à voir le pharmacien se relever furieux, montrer le poing à son rival l'herboriste de 1re classe et s'écrier : Par la rhubarbe, tu me paieras cela, Romatour! Quel fut mon étonnement en voyant Barhissou se relever, s'asseoir, tirer son mouchoir de sa poche et s'éponger de son mieux en disant d'un ton très reposé, très calme : « Voilà un bon tour, auquel je ne m'attendais pas, eh! eh! Romatour a bien pris ses dispositions... les fenêtres se sont ouvertes tout à coup... Nous lui rendrons la monnaie de sa pièce, n'est-ce pas, Marius ? »

Rien ne saurait mieux exciter la compassion qu'un sauvage mouillé; le pauvre Marius présentait aux yeux des civilisés un spectacle piteux, sa touffe de cheveux ne se dressait plus sur sa tête semblant menacer le ciel, et les plumes qui l'ornaient pendaient... lamentablement; ce fut dans cet état peu flatteur pour son amour-propre de sauvage qu'il me fut présenté; il me serra la main néanmoins, m'affirmant qu'il était enchanté de faire ma connaissance.

— C'est le délégué de la presse parisienne, disait le pharmacien, tout en s'épongeant, le porteur des sympathies des gens du Nord... le plus illustre écrivain de la France...

Et je protestais, m'efforçant de modérer son enthousiasme pour ma personne, je n'y pus parvenir qu'en lui faisant observer qu'il était... mouillé et qu'il ferait bien de changer de vêtements.

— Je cède à vos instances, me dit-il, mais vous êtes la modestie personnifiée, et si vous voulez me faire un grand plaisir, monsieur le



La foule, cédant aux averses qui s'abattaient sur elle sans relâche, se dispersa.

Parisien, eh bien restez à déjeuner avec nous, sans façon, à la bonne franquette, nous sommes tous comme cela dans le Midi; à deux heures vous assisterez à la conférence et vous entendrez notre sauvage raconter ses aventures. Vous avez une rate ?...

— Dame... je suppose.

— Elle se dilatera, soyez tranquille, surtout si l'épicier Thomassin s'en mêle... comme c'est

probable; en voilà un enragé... mais vous acceptez n'est-ce pas?

— Té! m'écriai-je, j'accepte.

Ainsi voyez, me dit-il avec un fin sourire, il n'y a pas une heure que vous êtes avec nous, et vous avez déjà l'accent de Beaucaire.

— C'est contagieux, répondis-je, ainsi que votre gaieté; moi qui étais morose comme tous les gens du Nord je suis devenu gai comme une bergeronnette, je ris de vous voir rire, je partage votre enthousiasme, je ne me suis jamais tant amusé et je regrette de n'être pas un de vos concitoyens; au moins vous autres vous comprenez la vie; la gaieté est saine et la joie fortifie.

Je pris place à la droite de Mme Barbissou qui était une petite femme vive et sémillante, mais comme elle ne joue aucun rôle dans ce récit je n'en parlerai pas davantage. Mlles Themistoclea et Epaminonda étaient deux jeunes filles bien sages qui se pâmaient d'admiration devant le sauvage leur frère et qui ne cessaient, tout en mangeant, de le dévorer des yeux; tout allait bien, je racontais à M. Barbissou les nouvelles de la capitale, je m'essayais, moi faible homme du Nord, à avoir un peu de l'esprit de ces hommes du Midi; le sauvage parlait de venir à Paris et me demandait de le présenter aux ministres et au chef de l'État, lorsque fut malencontreusement prononcé le nom de Gastambide.

Aussitôt le pharmacien Barbissou partit comme une fusée.

— Ah! le « couquin! » et sans cet autre couquin de Romatour je prononçais un discours, mais j'ai reçu un formidable jet d'eau dans la bouche; si je n'étais retenu par les convenances, car je ne veux pas user de ce procédé, je demanderais au vétérinaire de 1re classe, l'excellent M. Peyrecave, de nous prêter ses grosses seringues, nous pourrions les mettre en batterie aux fenêtres du 1er étage, mais... je le répète, cela serait peu convenable de faire usage de ces instruments, et je ne veux pas mettre les torts de mon côté.

— Nous prendrons la lance qui nous sert à arroser le jardin, s'écria Marius.

— Mais nous n'attaquerons pas les premiers, dit M. Barbissou, nous ouvrirons le feu si Romatour veut arroser nos partisans; mais je n'y pense pas, il est bientôt une heure et c'est à deux heures que commence la conférence.

— Et vous avez déjà une trentaine de personnes réunies devant votre porte, dis-je au pharmacien, en regardant par la fenêtre, et tout le monde est muni d'une chaise.

— Eh oui, je n'aurais jamais eu assez de sièges pour tout ce monde et je leur ai recommandé de s'en munir lorsque je leur ai fait annoncer la conférence.

Et, devant la porte, la foule des Barbissoustes grossissait à vue d'œil, les conversations allaient leur train, on commentait avec animation les incidents de la matinée, c'était un feu roulant de plaisanteries dont le pétillement incessant était accompagné de cris et de rires.

Voilà de la gaité, me disais-je ; ah ! que ces gens du Midi sont heureux et comme ils s'amusent et comme il ferait bon de vivre ici...

Mes réflexions furent interrompues par M. Barbissou qui, me touchant le bras, me dit, tout en prêtant l'oreille, avec un enthousiasme que je ne puis décrire :

— Le voilà!

— Qui donc, demandai-je?

— Lui! Tartarin! Il avait promis de venir, il vient; il amène la fanfare de Tarascon.

— Enfin! m'écriai-je, je vais donc voir ce Tartarin qui a tant fait parler de lui.

— Vous le verrez, s'écria M. Barbissou, enthousiasmé; en voilà un homme, je cours, je vole à sa rencontre.

Déjà il dégringolait le petit escalier, et me penchant alors par la fenêtre, je vis déboucher de la rue des Bœufs une troupe nombreuse, précédée d'un gros homme, court, sanguin, qui souriait, montrant toutes les dents et faisant sans cesse de la main un salut amical pour répondre aux cris de : Vive Tartarin! qui saluaient son passage. Derrière lui venait la fanfare suivie par une foule de citoyens tarasconnais qui tous portaient sur leur tête une chaise, et tout ce monde marchait d'un pas alerte et sautillant aux accords rythmés et mélodieux de la célèbre valse du Tutu-pan-pan.

Et encore, derrière cette foule, venaient quatre hommes d'équipe de la Cie P.-L.-M., portant un casoar empaillé et un marsupian géant, également empaillé. C'étaient les animaux que j'avais aperçus le matin même remisés sous le hangar de la gare de Beaucaire.

Déjà M. Barbissou était sur le perron de sa pharmacie, levant les bras au ciel, et Tartarin dès qu'il l'aperçut en fit autant.

Bientôt les deux hommes furent dans les bras l'un de l'autre, et au milieu des cris enthousiastes de : Vive Barbissou! vive Tartarin! je pus percevoir la conversation suivante :

— Enfin! te voilà, mon bon!

— Oui, me voilà, cher ami.

— Que je t'embrasse!

— Et moi que je te serre sur mon cœur !

— Mon bon Tartarin!

— Mon cher Barbissou!

— Quel honneur pour nous! Quel succès pour les Barbissoustes, Gastambide en aura la jaunisse.

Et Tartarin, se dégageant de l'étreinte de M. Barbissou, lui dit d'un ton énergique et sérieux; j'avais promis de venir, je suis venu, me voilà!

(*A suivre*). E. P.

Ambroise Thomas.

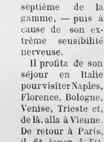
Ambroise Thomas, le doyen des compositeurs de musique français, est mort le 12 février dernier dans sa 85e année. Depuis 1871, il était directeur du Conservatoire, où il avait succédé à Auber et, malgré son grand âge, il continuait à remplir ses fonctions avec une activité infatigable. Tous les professeurs et les élèves vénéraient ce beau vieillard à la figure austère et mélancolique encadrée de barbe et de longs cheveux gris, et qui, pendant la période des concours de fin d'année, de la tribune où il présidait le jury, suivait avec une attention que rien ne lassait les épreuves des concurrents.



Que de joyeuses émotions lorsque Ambroise Thomas agitait sa sonnette et, après avoir fait appeler les heureux lauréats, leur annonçait : « Monsieur, mademoiselle, le jury vous a décerné un premier prix. » Le vieux maître restait impassible en apparence, mais son cœur devait goûter un véritable charme à proclamer ces récompenses et à se souvenir du temps lointain où lui-même était là, studieux élève de cette école, et où le président d'alors eut tant de fois à appeler son nom.

Ambroise Thomas avait seize ans lorsqu'il vint à Paris suivre les cours du Conservatoire. Né à Metz en 1811, fils d'un professeur de musique, à l'âge de quatre ans il avait commencé l'étude du solfège, et à sept ans, celle du piano et du violon. Cet enfant bien doué, très laborieux, qui avait appris la langue musicale presque en même temps que sa langue maternelle, était déjà un artiste quand il entra dans les classes de notre École nationale ; aussi, chaque année fut-elle marquée pour lui d'un nouveau succès : il remporta le premier prix de piano, le premier prix d'harmonie, et enfin, en 1832, le grand prix de composition musicale, le *prix de Rome*, dont les lauréats passent trois années à Rome, pensionnaires de la villa Médicis.

C'était le septième élève de Lesueur qui obtenait cette suprême récompense, et il aimait à conter que son maître l'appelait familièrement sa *note sensible*, pour cette raison d'abord — mes jeunes lecteurs savent sans doute que cette note est la septième de la gamme, — puis à cause de son extrême sensibilité nerveuse.



Il profita de son séjour en Italie pour visiter Naples, Florence, Bologne, Venise, Trieste et, de là, alla à Vienne. De retour à Paris, il fit jouer à l'Opéra-Comique, en 1837, un petit acte, la *Double Échelle*, qui réussit brillamment. Dès lors commença pour Ambroise Thomas une période de production incessante; il a écrit de la musique de chambre, des morceaux religieux, des chœurs d'orphéon, etc. Parmi les œuvres dramatiques sorties de sa plume prodigieusement féconde, les plus connues sont le *Caïd*, le *Songe d'une nuit d'été* et surtout les deux opéras qui l'ont rendu célèbre et ont étendu sa renommée dans le monde entier : *Mignon* et *Hamlet*. C'est dans sa villa de l'île d'Illiec, au bord de l'Océan, qu'Ambroise Thomas a composé la musique de *Mignon*, dont la jolie gavotte, les douces et rêveuses mélodies sont devenues vite populaires.

Le 13 mai 1894, on célébrait à l'Opéra-Comique la 1000e représentation de *Mignon*. Ce fut une fête sans précédent, où le vieux maître fut salué par les acclamations d'un public respectueux et enthousiaste. A cette occasion, il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur : c'est le premier musicien qui ait été élevé à cette dignité, la plus haute de l'ordre. Ambroise Thomas était, depuis 1851, membre de l'Institut.

Ce grand artiste fut un homme de cœur et de

bien et il laisse le souvenir d'une longue carrière honnêtement et noblement remplie. Pendant la guerre, il a donné un bel exemple de patriotisme : déjà sexagénaire, il a voulu faire son devoir de citoyen, prendre son rang parmi ceux qui veillaient sur Paris assiégé; et ce fut un spectacle réconfortant pour les plus jeunes de voir ce vieillard monter la garde sous la neige, avec la croix de commandeur brillant sur sa vareuse de garde national.

On peut lui appliquer les belles paroles de M. Lavisse que le *Petit Français* publiait dans son numéro du 15 février dernier :

« Ceux-là aussi sont de vaillants ancêtres qui ont travaillé dans les écoles, écrit de beaux ouvrages, composé de beaux poèmes. Ils ont honoré l'esprit français. »

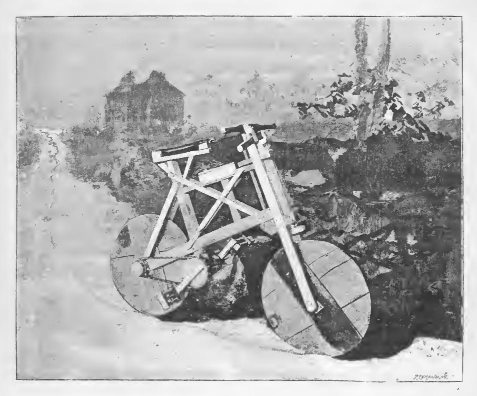
C'est ce *vaillant ancêtre* que la foule qui s'était jointe au cortège est venue saluer le jour des obsèques d'Ambroise Thomas, et M. le Ministre de l'Instruction publique, après avoir rappelé le rôle bienfaisant de l'artiste, qui soulage les misères morales de l'humanité en berçant ses chagrins par des rythmes harmonieux, a eu raison de dire : « La France tout entière, respectueusement inclinée sur votre tombe, vous remercie dans un suprême adieu! »

M. M.

Fausse alerte. — Les comédiens qui jouaient ce soir-là à Rueil n'arrivèrent qu'extrêmement tard. M. de Lisieux prit plaisir aux violons; Mme de Vendôme ne se lassait point de voir danser mademoiselle sa fille. Enfin l'on s'amusa tant que la petite pointe du jour (c'était dans les plus grands jours de l'été) commençait à paraître quand l'on fut au bas de la descente des Bonshommes, à Chaillot. Justement au pied le carrosse arrête tout court. Comme j'étais à l'une des portières avec Mlle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il arrêtait et il me répondit avec une voix fort étonnée : « Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi? » Je mis la tête hors de la portière, et comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Mme de Choisy, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher; je dis du carosse, car cinq ou six laquais qui étaient derrière criaient : « Jésus! Maria! » et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta hors du carrosse au cri de Mme de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs; je sautai aussi hors du carrosse; je pris l'épée d'un laquais, je la tirai, et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais pas. Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit en me poussant du bras et assez bas : « Je vous le dirai; mais il ne faut pas épouvanter ces femmes » qui, dans la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *Oremus;* vous connaissez peut-être les cris aigus de Mme de Choisy; Mlle de Vendôme disait son chapelet; Mme de Vendôme se voulait confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : « Ma fille, n'ayez point de peur; vous êtes en la main de Dieu »; et le comte de Brion avait entonné, bien dévotement, à genoux, avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme vous vous pouvez imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner et de l'air dont il eût donné une bataille, avec ces paroles : « Allons voir ces gens-là. — Quelles gens? » lui repartis-je; et dans le vrai je croyais que tout le monde eût perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables. » Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie et que nous étions, par conséquent, plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'eu parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne, mais qui, par la réflexion que je fis que j'avais longtemps cherché des esprits et qu'apparemment j'en trouvais en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ses manières ne lui permettaient de faire. Je fis deux ou trois sauts vers la procession. Les gens du carrosse, qui croyaient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri, et ce ne furent pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur. Les pauvres Augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle les Capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, l'eurent très grande; et l'un d'eux, se détachant de la troupe nous crie : « Messieurs, nous sommes de pauvres religieux qui ne faisons mal à personne, et qui venons de nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. »

Nous retournâmes en carrosse, M. de Turenne et moi, et nous dûmes constater, avec des éclats de rire, que celui de nous deux qui avait paru armé du plus grand courage et dont le visage trahissait le moins d'émotion était précisément celui qui se sentait le moins rassuré.

(*Mémoires du Cardinal de Retz*).



Une bicyclette de 30 sous.

Depuis quelques années, la bicyclette est devenue un instrument de sport intéressant et à la mode. — De nombreuses modifications y ont été apportées, son commerce a pris une grande extension, et les prix en ont beaucoup diminué; malgré cela la bicyclette est souvent trop chère pour bon nombre de ses amateurs. Voilà qu'il vient d'être trouvé un nouveau modèle de machine qui n'est certes pas le dernier mot des perfectionnements de la mécanique, mais est le dernier mot du bon marché, ce qui est à considérer. Elle n'a pas été construite par un savant ingénieur, mais par un jeune garçon que le désir a rendu ingénieux. Rêvant de posséder une bicyclette, mais dans une situation sans doute trop modeste pour s'en procurer une chez le bon faiseur, F. Dodson, qui est âgé de quatorze ans et Américain, naturellement, a fabriqué lui-même toutes les pièces de la machine qui sont en bois. La selle, formée de bandes de cuir, est munie d'une vis qui permet de les tendre quand elles se relâchent. La roue est en bois également, et la chaîne de transmission est remplacée par une courroie de cuir percée de trous. Et le tout, façonné et ajusté, revient à environ 1 fr. 50.

Certes cela est moins léger que les bicyclettes de courses, moins confortable que les machines à pneumatiques, mais c'est si solide! Quelques personnes, en regardant notre gravure, trouveront peut-être la plus récente création de l'industrie du cycle d'un style un peu bien primitif et disgracieux comme bicyclette de dame. Mais on ne peut pas avoir tout à la fois, et c'est déjà bien beau que ce petit échafaudage de 30 sous roule et se tienne en équilibre. Le propriétaire-constructeur a parcouru avec sa « bécane » d'assez longs espaces; il a même, nous dit-on, traversé New-York au milieu de l'active circulation des voitures.

Si l'on en croit le dessin, le chemin que suit la bicyclette dans sa marche n'est pas, il est vrai, toujours parfaitement rectiligne; mais qu'importe! par ce chemin sinueux le jeune inventeur arrivera peut-être à la gloire? P. F.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Or, voici quelle fut la revanche de l'oncle Daniel. Le lendemain même de sa visite malencontreuse au quartier général, il repartait pour Manakarana, où il restait quelques jours ; puis un beau matin il reparut en rade de Majunga, à la tête d'une véritable petite flotille, composée de bâtiments de toute sorte, baleinières, chalands, pirogues, chaloupes, boutres arabes, avec pour vaisseau amiral un brick marchand, *la Ville de Paris*. Toutes ces embarcations, petites ou grandes, étaient montées par environ six cents indigènes, recrutés moitié dans le personnel des comptoirs du vieux négociant, moitié dans la région avoisinant Manakarana, grâce aux cordiales relations qu'il entretenait avec les chefs des principaux villages. Tout ce monde débarqua en bon ordre sous la surveillance de Daniel, puis, après s'être formé en cortège, traversa la ville au milieu de la curiosité générale et vint se masser devant la petite maison indienne habitée par Henri et sa sœur, où leur oncle était également descendu.

Quant à celui-ci, il se rendit directement à la Résidence ; il y arriva juste au moment où le colonel Lebreton en sortait pour monter à cheval et prendre la tête d'une petite colonne qui partait en reconnaissance dans la direction de Marovoay. Avec son aplomb ordinaire, le vieux colon s'approcha en soulevant son chapeau.

— C'est encore vous, monsieur? dit le Colonel d'un air rogue, en reconnaissant son original visiteur de la semaine précédente.

— Oui, mon Colonel! répondit l'oncle Daniel, sans se laisser démonter par cet accueil glacial. Vous m'avez demandé l'autre jour si j'avais des bateaux à vous offrir pour remplacer ceux qui vous manquent et des auxiliaires indigènes pour vous tenir lieu de ceux dont vous avez besoin. Je ne vous ai rien répondu sur le moment! mais aujourd'hui je viens vous dire qu'il y a en rade de Majunga, à l'heure qu'il est, un brick marchand, cinq chalands, deux baleinières, vingt-cinq pirogues, dix chaloupes et dix-huit boutres arabes de cinquante tonnes chacun, le tout m'appartenant ou loué par moi; qu'en outre, devant la maison que j'habite, au quartier de Marofotona, six cents indigènes vigoureux et bien portants, amenés par moi de Manakarana ou des environs, se trouvent réunis. Embarcations et indigènes sont à votre service, mon Colonel, et attendent vos ordres.

— Ah! fit le Colonel en montant sur le cheval qu'un planton lui amenait, et, regardant le vieux Daniel en face, il ajouta ce simple mot : Combien ?

Daniel devint cramoisi jusqu'à la racine des cheveux; mais, se contenant :

— Mon Colonel, dit-il, je me nomme Daniel Berthier-Lautrec, négociant à Manakarana. Bien que j'aie quitté mon pays depuis de longues années, je n'en suis pas moins resté aussi bon Français, aussi bon patriote que personne. Je ne vous vends, ni ne vous loue mes bateaux, ni mes hommes; je les mets simplement à votre disposition, sans vous demander pour cela aucune rétribution ni indemnité.

Ceci fut dit avec une si parfaite dignité que le Colonel en fut retourné du coup. Jetant les guides de son cheval au planton, il mit pied à terre et, tendant la main à l'oncle Daniel :

— Pardonnez-moi, monsieur Berthier-Lautrec, lui dit-il avec une cordialité émue. Jusqu'à présent je n'ai guère vu dans ce pays que des pêcheurs en eau trouble, et des mercantis à l'affût de quelque coup à faire. Si je vous disais que ce matin même j'ai fait jeter à la mer cinquante caisses de mauvaise absinthe et d'autres liqueurs abominablement falsifiées. Vous m'excuserez donc de n'avoir pas cru tout d'abord à un désintéressement aussi... insolite. Vos généreuses propositions vont nous rendre un très grand service; je les accepte donc avec reconnaissance et vous remercie, monsieur Berthier-Lautrec, en mon nom personnel et au nom de la France.

Puis, devenus les meilleurs amis du monde, le Colonel et Daniel prirent divers arrangements pour tirer parti le plus rapidement et le plus avantageusement possible des embarcations et des six cents hommes mis à la disposition des divers services de la Marine et de la Guerre.

— C'est égal, dit le bon Daniel en racontant la chose à Henri, si tu avais vu la tête du Colonel quand il a reconnu qu'il s'était fourré le doigt dans l'œil sur mon compte, c'en était comique. Je m'étais promis d'avoir ma revanche; je l'ai eue et complète.

Mort du colonel Gillon.

Le capitaine Gaulard n'avait pas oublié la promesse qu'il avait faite à Henri de le rappeler au souvenir du colonel Lebreton. Sans doute aussi celui-ci saisit l'occasion de remercier l'oncle en faisant plaisir au neveu. Toujours est-il que quelques jours après Henri recevait par un planton du quartier général sa commission régulière

1. Voir le n° 373 du *Petit Français illustré*, p. 230

d'attaché, à titre auxiliaire, au service des renseignements de la première brigade.

Henri était ravi; il allait donc pouvoir trouver l'application de ses connaissances spéciales, de son patriotisme et de son activité.

Ce qui, dès le premier jour, le frappa d'une réelle admiration, ce fut l'entrain inaltérable des soldats, leur gaîté poussée parfois jusqu'à la gaminerie, au milieu des circonstances les plus pénibles, échangeant entre eux des lazzi, ou chantant des couplets grotesques sur « Madame Gascar »,— la seule manière logique, disaient-ils, de prononcer Madagascar —, ou sur « Ramasset-on-Bazar » comme ils appelaient Ramasombazaha. le féroce gouverneur du Boueni, commandant en chef des troupes de cette province. Quand les voitures en fer dites voitures Lefebvre restaient en plan dans un passage trop difficile, ils poussaient en riant à la roue, apostrophant de belle façon les malheureux conducteurs kabyles, donnant à la fois le coup d'épaule et le coup de langue. Les officiers étaient les premiers à montrer à leurs hommes l'exemple du dévouement et de l'endurance, prenant la pioche eux-mêmes ou poussant la brouette. afin de remonter le moral de ceux que la fatigue finissait par abattre. Mais ce qui aurait mieux valu encore pour faire oublier aux hommes toutes leurs épreuves, c'eût été une bonne rencontre avec l'ennemi, et jusqu'ici il ne semblait aucunement pressé de se montrer.

Le Général aurait voulu pousser immédiatement jusqu'à Marovoay. Malheureusement, des pluies incessantes jointes aux marées d'équinoxe ayant considérablement grossi le lit du fleuve Betsiboka et inondé ses rives, il n'y avait plus moyen de se faire accompagner par l'artillerie, et cependant elle était d'autant plus indispensable que les canonnières de haute mer ne pouvaient pas aborder en face de Marovoay Dans ces circonstances le Général préféra remettre à un peu plus tard l'occupation de cette place; puis, comme il ne voulait pas imposer à ses soldats un séjour prolongé au milieu des palétuviers et des marais de Miadana, il rentra avec eux à Majunga, laissant seulement à Mahabo et à un autre village nommé Mevarano un nombre d'hommes suffisant pour conserver les avantages que sa marche hardie lui avait valus.

La semaine suivante le temps étant redevenu plus favorable, il reprit les opérations. Les Hovas ne tinrent pas devant l'élan de nos troupes, et se sauvèrent dans toutes les directions. Dans la place si rapidement enlevée on trouva une mitrailleuse, vingt canons, deux mille obus, plus quinze cents bœufs environ et de forts approvisionnements de riz. On y trouva en outre les somptueux costumes militaires que Ramasombazaha revêtait dans les grandes circonstances, la sagaie d'argent qui était l'insigne de sa dignité et jusqu'à une correspondance volumineuse qu'il n'avait pas eu le temps d'emporter avec lui dans sa fuite précipitée.

Aussitôt après la prise de Marovoay, le général Metzinger, apprenant l'arrivée de l'affrété *Notre-Dame-du-Salut*, à bord duquel le général



Les soldats préparaient la route sur le passage des voitures.

Duchesne avait pris passage, se hâta de revenir à Majunga pour remettre le commandement au Général en chef du corps expéditionnaire.

Du premier jour, le général Duchesne se montra l'homme de la situation : chaque service reçut des instructions nettes et parfaitement limitées ; les multiples travaux de Majunga reçurent une impulsion nouvelle et énergique.

Puis, voulant tout voir par lui-même, le Général monta à cheval et visita minutieusement la ligne des postes échelonnés sur la route entre Majunga et Marovoay; partout son premier soin fut d'examiner les installations du service de la Santé et de rappeler aux officiers que ce seraient ceux qui auraient le moins de malades qui seraient les mieux notés ; il recommanda de prendre les précautions les plus rigoureuses contre le soleil et donna les instructions les plus sévères pour qu'en aucun cas, malgré le manque presque absolu des moyens de transport, les troupes ne fussent à court de vivres. Cette activité infatigable, cette conscience scrupuleuse qui ne négligeait rien rendirent le Général rapidement populaire auprès des soldats, heureux de voir leur chef se prodiguer sans

compter, et partager leurs fatigues comme le plus jeune des sous-lieutenants. Seuls, les débitants de boissons qui s'étaient abattus comme une pluie de sauterelles dans les cases de Majunga firent la grimace, car la vigilance du commandant en chef ne laissa pas que de contrarier singulièrement le développement menaçant de leur industrie. Ces sages précautions étaient d'autant plus indiquées que l'état sanitaire, par suite de la prolongation anormale de la mauvaise saison et plus encore de la nécessité où l'on s'était trouvé de faire camper les troupes dans des régions marécageuses et de les employer a l'établissement de la route, prenait une tournure inquiétante. Les compagnies du génie étaient les plus éprouvées, avec les tirailleurs algériens et le 200e de ligne.



Les tirailleurs algériens à Marovoay.

Ce régiment, composé généralement de volontaires trop jeunes, avait heureusement pour chef un homme de haute valeur, aussi vigilant pour ce qui concernait le soldat que prêt à payer de sa personne en toutes circonstances, le colonel Gillon. Avant de quitter Marseille, le colonel Gillon avait pris soin de faire distribuer à chacun de ses hommes une courte note relative aux mesures d'hygiène à observer au cours de l'expédition.

« A Madagascar, disait cette note, vous aurez à vous défendre contre trois ennemis bien plus redoutables que les Hovas : le soleil, la fièvre et la dysenterie.

« Contre ces trois ennemis vous avez le casque, l'eau bouillante et la ceinture de flanelle.

« Vous ne devrez jamais sortir sans casque, car même sous un ciel nuageux le soleil est mortel. Dans les haltes ne vous couchez jamais sur la terre qui est plus chaude que l'air et vous empoisonnerait par ses miasmes. Bornez-vous, pour vous reposer, à vous asseoir sur le sac.

« Vous ne sortirez jamais à jeun et ne boirez que de l'eau bouillie avec du thé et du café.

« Pour éviter les refroidissements du ventre et conséquemment la dysenterie, vous ne quitterez pas votre ceinture de flanelle.

« Voilà ce qu'il faut faire.

« Ce qu'il ne faut pas faire sous aucun prétexte, c'est boire de l'alcool et manger des fruits qui, même s'ils ressemblent aux nôtres, renferment de violents poisons.

« En suivant ces recommandations, vous reviendrez en France pour la récompense de vos victoires. »

Hélas ! en dictant ces conseils si pratiques, si judicieux, l'excellent colonel Gillou ne se doutait pas qu'il serait lui-même une des premières victimes de ce climat meurtrier, contre lequel il mettait si bien en garde ses soldats.

On a su depuis, du reste, qu'il souffrait déjà depuis deux ans d'une maladie d'entrailles. Lorsqu'il avait été désigné pour commander le 200e de ligne qu'on allait créer de toutes pièces avec des volontaires pris dans divers régiments, il était à Bayonne, à la tête du 49e de ligne. Au moment de partir pour rejoindre son nouveau poste, il avait consulté le médecin-major de son régiment, qui lui avait répondu :

— Mon colonel, c'est la vérité que vous me demandez? Mon devoir est de vous la dire. Dans l'état de santé où vous vous trouvez, partir pour une campagne aussi pénible que sera celle de Madagascar, c'est aller volontairement au-devant de la mort.

— J'ai été choisi sur mes notes par le général Duchesne, avait répliqué le colonel. Je ne puis refuser un poste d'honneur. C'est mon devoir que j'accomplis. Advienne que pourra !

Le médecin-major du 49e n'avait que trop raison. Dès le départ de Marseille et surtout pendant la traversée de la mer Rouge, l'état du colonel s'était sensiblement aggravé ; et, lorsque l'*Uruguay*, à bord duquel il se trouvait, arriva à Majunga, le malheureux officier débarqua dans de bien mauvaises conditions pour résister efficacement aux inévitables épreuves de l'acclimatement.

(*A suivre*). A. B.

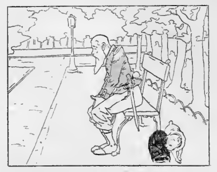
Ce gros malin de Camember.



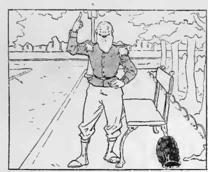
Combien cette pipe, s'ous plait, sans vous commander, mame Udoxie?

— Oh! mais ça c'est une belle pipe... parce que c'est vous, je vous la laisserai à 4 fr. 50.. Mais j'y perds, M'sieu le sapeur, j'y perds.

Camember trouve la somme un peu forte pour ses faibles ressources



Alors Camember se plonge dans un abime de perplexitéa et nage dans un océan d'incertitudes. — « C'est cher, se dit-il, il faut cependant que je remplace Dagoberte. » C'est sa vieille pipe que l'ingénieux sapeur designait sous ce nom parce qu'elle avait jugé à propos de se culotter de travers.



Tout à coup Camember sort de son abime et émerge de son océan. Un eclair de genie illumine sa mâle physionomie. — « Je crois, s'écrie-t-il, que j'ai trouvé le moyen de remplacer Dagoberte d'une façon économique! »



— M'sieu l'épicier, vous n'aureriez pas des bonbons qu'il y en aurait beaucoup pour pas cher.

— Si fait, militaire, nous en avons depuis 0 fr. 50 le demi-kilo.

— Voilà justement mon affaire! donnez-m'en un demi-kilo.



Et Camember attendit patiemment le mois de décembre. — Mamz'elle Victoire, que nous sommes au 30 décembre et que je m'ai subjugué à votre vis-à-vis d'étrennes et autres à seule fin de vous parfumer de l'admiration instumpétueuse dont à laquelle j'ai celui de me pavoiser en regard de vos yeux de tourterelle.

— Che suis gonflée, monsieur Camempre!



— Ah! à propos d'étrennes! avez-vous vu les cliques pipes qu'il y a chez mame Udoxie?

— Mais che ne fume pas, Mossieu Camempre, bourquoi que fous me barlez te pipes?

— Oh! je vous parle de pipes comme je vous dirais « mon sac », tout simplement pour vous dire qu'il y a des cliques pipes chez mame Udoxie (gros malin, va!).

Variétés.

Duel de locomotives. — La locomotive joue un grand rôle dans l'imagination des Américains : c'est une vérité dont sont convaincus les tout jeunes lecteurs de Jules Verne. Naguère, les Yankees organisaient une course de bicycle contre locomotive ; ils ont fait mieux. Les partisans des locomotives électriques et à vapeur discutaient furieusement à Chicago, lorsqu'ils eurent l'idée d'un duel entre les deux machines les plus « représentatives » de chaque type. On attacha ces deux machines dos à dos et, à un signal donné, on les fit tirer en sens contraire. La locomotive électrique fut honteusement entraînée par sa rivale à vapeur, que les électriciens dédaigneux déclaraient pourtant condamnée à s'échouer bientôt, instrument archaïque, dans quelque musée rétrospectif. Des paris énormes ont été gagnés et perdus sur ce duel pour le championnat de la locomotive.

* * *

Au pôle en ballon. — Sans attendre qu'on ait des nouvelles certaines de M. Nansen, parti à la découverte du pôle nord, on organise en ce moment une autre expédition dans le même but, qui provoque un très vif intérêt dans le monde scientifique.

Un aérostat, d'une force ascensionnelle capable de porter l'explorateur, M. André, et deux compagnons, sera gonflé et lancé des îles du Spitzberg, au commencement de l'été de 1896. Le ballon emportera, y compris le lest, les vivres et les instruments d'observation, un poids de 3000 kilogrammes ; son imperméabilité calculée lui permettrait un séjour de trente jours en l'air. Il a été payé 51000 francs et serait, dans une certaine mesure, dirigeable. Mais M. André compte partir un jour où le vent soufflera du sud, et croit, d'après la théorie acceptée des mouvements cycloniques, qu'une bourrasque venant du nord le rejettera à droite, sur les côtes de la Sibérie. En cette prévision, il apprend en ce moment les dialectes des peuplades tongouses qui habitent ces contrées.

L'un des ascensionnistes de cette expédition si extraordinairement aléatoire et périlleuse est le géologue Eckholm, nouvellement marié. Mme Eckholm, que son mari est venu récemment chercher en France, avait sollicité l'honneur de partager les dangers du voyage. On n'a pas pu ou voulu le permettre et elle accompagnera seulement les voyageurs à Norskear, où aura lieu, en août probablement, le départ du ballon.

Le roi de Suède a prévenu les Esquimaux qu'ils verront passer dans le ciel un objet de forme extraordinaire, afin que, avertis, ils ne s'effraient pas.

* * *

Comment Buonaparte devint Bonaparte. — Le 27 mars 1796 le futur empereur arrivait à Nice pour prendre en remplacement de Schérer le commandement suprême de l'armée des Alpes. Et ce jour-là il signa *Bonaparte* pour la première fois.

* * *

Mot d'enfant. — Bien imprévues, les réflexions de Toto : en jouant, il se donne un coup dont la place noircit à vue d'œil.

C'est moi qui ne voudrais pas être nègre ! s'écrie-t-il. Ça fait si mal quand on a seulement un tout petit bout de la peau noir !

RÉPONSES A CHERCHER

Charade.

Mon premier appelle à la chasse
Stop qui saute hors de mon dernier
L'architecte cherche la place
Où doit figurer mon entier.

* * *

Problème de noms locaux — De quel nom désigne-t-on les habitants :

1° De Draguignan ; 2° de Pamiers ; 3° de Pontarlier ; 4° de Pont-à-Mousson ; 5° de Lavaur ; 6° de Lons-le-Saunier ; 7° de Meaux ; 8° de Nancy ; 9° de Neufchâteau.

Mot carré.

D'abord une prohibition
Puis un chef à la mine fière
Un mot marquant la possession
Et pour finir, une rivière.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 373.

I. Question historique.

Caligula (Caius-Cæsar-Augustus-Germanicus) est le troisième des Douze-Césars. Fils de Germanicus et d'Agrippine, il se rendit célèbre par ses cruautés et ses excès inouïs. Il périt, après quatre ans de règne, assassiné par un parti de conjurés dont son odieuse conduite avait attiré la vengeance. Son enfance s'était passée dans les camps romains, et ce furent les soldats qui lui donnèrent le surnom de *Caligula* (*petite calige*) parce qu'il portait la *caliga*, chaussure de l'infanterie romaine.

II. Question littéraire.

Ces vers furent écrits par Boileau pour mettre au bas du portrait de Racine, le grand poète tragique. Racine naquit en 1639 à La Ferté-Milon. Fils d'un contrôleur du grenier à sel, il fit, à Port-Royal, de solides études et étudia particulièrement les poètes latins et grecs. Deux odes le firent connaître des lettrés et le mirent de bonne heure en relation avec Boileau, Molière et La Fontaine. Racine fit jouer successivement *La Thébaïde*, *Alexandre*, *Andromaque*, *Les Plaideurs*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*. — *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), tragédies tirées de l'Écriture sainte, furent jouées par les demoiselles de Saint-Cyr.

Boileau professait pour les œuvres de Racine la plus grande admiration, et lorsque l'apparition de *Phèdre* et d'*Athalie* souleva contre Racine et la cour et la ville, Boileau soutint jusqu'au bout son ami.

Racine, outre son théâtre, a laissé des *cantiques spirituels*, des *épigrammes*, des *discours académiques*, un *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, etc... Il mourut en 1699

III. Onomatopées.

On appelle *onomatopée* un mot dont le son est imitatif de la chose qu'il signifie. C'est ainsi que le nom de *coucou* a été donné au chant de certain oiseau et à cet oiseau même par imitation de son chant. Ainsi les onomatopées proposées expriment respectivement .

Le bruit d'un liquide s'échappant d'une bouteille. — Le bruit produit par des corps sonores qui s'entrechoquent. — Le bruit occasionné par un mouvement régulier. — Le bruit fait par un chat pour marquer son contentement. Un bruit soudain répété souvent. Le bruit produit par un mauvais violon, et, par suite, un mauvais violon.

IV. Métagramme géographique.

C, B, S, P } ologne

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 375 10 centimes. 2 mai 1896.

LE

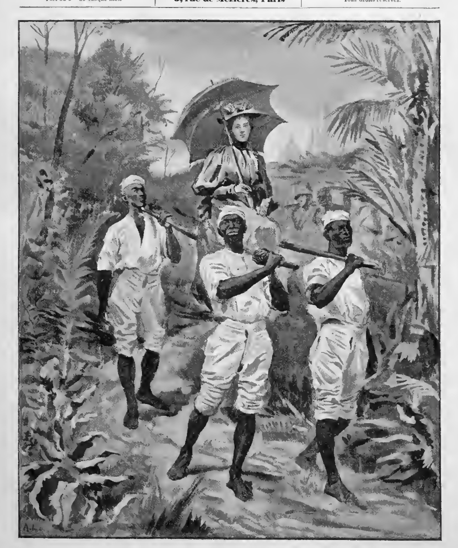
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



L'ambulancière de Madagascar. — Marguerite monte en filanzane.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Malgré cela, tout entier à ses devoirs de chef, il se prodigua pour entraîner ses hommes, organisant dans tous ses détails la marche du régiment vers l'intérieur, surveillant lui-même l'installation des campements et leur ravitaillement. Bien qu'épuisé par la dyseuterie, il ne voulut laisser à personne le soin de conduire son cher régiment à Marovoay et prit une part brillante aux opérations; mais il avait trop présumé de ses forces : vaincu par le mal, il dut entrer à l'infirmerie volante organisée dans le Rova même de Marovoay. Refusant encore de croire à la gravité de son état, il se fit simplement porter comme malade à la chambre et continua de gérer le 200e et d'expédier les affaires courantes.

Quelques jours après, cependant, malgré son indomptable énergie et son désir de garder le commandement de son régiment, il fallut bien qu'il se soumît aux prescriptions formelles du médecin-major et qu'il consentît à se laisser transporter à l'hôpital. Il y arriva très fatigué, et navré surtout d'être obligé de quitter son cher 200e. Dès le lendemain, son état s'étant encore aggravé, on jugea indispensable de le transporter à Majunga, où l'on serait plus à même de le soigner comme il avait besoin de l'être.

Sans débarquer à terre, il fut transbordé aussitôt sur le transport le *Shamrock*, transformé en hôpital militaire. Mais, en dépit des soins empressés qui lui furent prodigués, le malheureux officier était trop affaibli par l'extraordinaire dépense d'éuergie qu'il avait dû faire depuis le commencement de sa maladie pour pouvoir se rétablir; il mourut dans la nuit du 12 au 13 juin, moins encore de son mal que de la patriotique obstinatiou avec laquelle il avait lutté contre lui pour conserver son commaudement.

Il fut enterré le 13 juin au cimetière européen de Majunga. A ses obsèques, une émotion intense étreignit tous les cœurs, et plus d'une moustache grisonuante sut mal dissimuler les grosses larmes qui coulaient des yeux sur le passage du vaillant et malheureux coloucl, derrière lequel un groupe d'officiers portait une immense feuille de palmier en guise de drap mortuaire.

Les opérations ne pouvant être interrompues, le lieutenant-colonel Bizot, qui avait pris provisoirement le commandement du 200e, pendant la maladie de son chef, fut désigné pour lui succéder définitivement.

Vigoureux officier, chez lequel l'énergie virile et l'esprit de décision se rencontrent à un degré éminent, militaire dans l'âme, « troupier fini », très tolérant en même temps et plein de sollicitude pour ses subordonnés, le colonel Bizot était l'homme le plus propre à déployer les qualités de commandement indispeusables dans les douloureuses circonstances que son régiment venait de traverser, et à maintenir le moral et l'entrain de ses hommes.

Suivant l'expression du pauvre colonel Gillon, le commandement du 200e était entre bonnes mains.

Une ambulance improvisée.

Mise au courant, par une lettre de sou frère, des tristes phases et du fatal dénoûment de la maladie du pauvre colonel, Marguerite Berthier en fut douloureusement affectée. Elle savait déjà, toujours par Henri, que les cas de fièvre, d'anémie paludéenne, de dysenterie, devenaient de plus en plus fréquents et que les services de Santé commençaient à être fort occupés. Son oncle se rendait à Majunga une fois par semaine au moins pour avoir des nouvelles, et en rentrant il lui faisait des récits qui la terrifiaient. L'affluence des malades fournis par les corps d'avant-garde, surtout par ceux employés à l'établissement des routes et des ponts, par le génie et le 200e de ligne, tournait à l'encombrement. Les médecins ne savaient plus où donner de la tête.

Le cœur navré, Marguerite se désolait de ne rien pouvoir pour soulager toutes ces misères ; elle aurait voulu se dévouer à ces pauvres malades, s'employer à les soigner, essayer de les guérir, ou tout au moins d'adoucir leurs souffrances. Elle ne pouvait plus penser à autre chose ; elle voyait dans son imagination les visages émaciés de ces malheureux soldats, abandonnés presque sans soins, malgré le zèle du personnel médical, et attendaut, tout grelottants de fièvre, qu'il y eût un coin de libre dans un des hôpitaux. Enfin elle n'y tint plus ; un matin elle déclara à son oncle qu'elle avait décidé d'installer une ambulance, ou un sanatorium plutôt, dans leur maison de Maevasamba, abandonnée depuis l'ouverture de la campagne sous la garde de quelques domestiques de confiance, mais demeurée en état, toute meublée, tout aménagée, prête en un mot à être habitée. Stupéfait, le vieux Daniel leva furieusement les épaules.

1. Voir le n° 374 du *Petit Français illustré*, p. 248.

— Mais, mon petit (c'était le mot dont il se servait le plus souvent quand il s'adressait à sa nièce), s'écria-t-il ; une ambulance ! c'est toute une histoire à installer, à diriger, à entretenir ! Tu n'y penses pas ?

— Je ne pense qu'à cela, au contraire, mon cher oncle; et ce n'est qu'après de mûres réflexions que je me suis décidée.

— De mûres réflexions, toi, mon petit! Tieus! Tu m'amuses avec tes mûres réflexions !

— Voyons, mon oncle, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes et écoutez-moi. D'abord, vous savez que la maison est grande; ce n'est donc pas la place qui nous manquera. Le rez-de-chaussée et le premier pourront aisément, à eux seuls, loger dix malades, chacun dans sa chambre. — Oh ! j'ai fait mon compte, j'ai mes dix chambres, en supprimant, bien entendu, le vestibule, le salon et la salle à manger.

— Et ta chambre, à toi? tu la supprimes aussi?

— Bien sûr. Moi, je suis solide et bien portante. Je m'arrangerai un petit coin n'importe où. Mais laissez-moi continuer. Au deuxième, je compte que nous pourrons installer dix autres chambres, dont trois à deux lits. Ça nous fait donc vingt-six lits de disponibles. La salle de bains, la salle de douches sont toutes prêtes. La pharmacie, je la mets dans la serre.

— Tu mets la pharmacie dans la serre! C'est parfait ! Et les remèdes, c'est toi qui les fabriqueras, dans la serre, et qui les appliqueras aussi sans doute? Tu seras à la fois le pharmacien, le médecin et le reste?

— Je serai simplement l'infirmière. Le médecin, ce sera notre excellent docteur Hugon. Et je suis sûre qu'au lieu de se moquer de moi comme vous, il ne demandera qu'à m'aider, lui. Il est assez malheureux qu'on n'ait pas voulu accepter ses bons offices au quartier général, sous prétexte que le service de Santé était au grand complet.

— Alors tu crois sérieusement que Hugon, en admettant qu'il consente, et toi, vous suffirez à faire marcher une ambulance?

— Oh ! ça, non. Il nous faut encore quelqu'un qui ait l'habitude de commander et de diriger, quelqu'un d'intelligent, d'actif, de pratique, pour se charger de toute la partie administrative, s'occuper des approvisionnements, recruter et gouverner le personnel, etc.

— Enfin tu avoues que tu ne suffiras pas à tout; c'est heureux.

— Bien entendu. Mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. J'ai mon affaire sous la main.

— Ah ! Tu as ton affaire?

— Oui, oui, le meilleur des administrateurs, l'administrateur idéal.

— Au moins, peut-on savoir...?

— Et qui pourrait-ce être sinon vous, le plus charitable et le plus généreux des hommes, avec vos vilains airs bougons? s'écria la jeune fille, en se jetant au cou de son oncle.

Puis, sans laisser au vieux Daniel, complètement ahuri, le temps de se remettre, elle ajouta :

— Oui, oui, je vous connais mieux que per-



Transport du colonel Gillon à terre.

sonne, mieux que vous-même ; et c'est pour cela que je vous aime, malgré vos gros sourcils froncés. Vous avez beau toujours gronder, je sais parfaitement que non seulement vous n'avez jamais dévoré personne, mais que bien au contraire vous seriez plutôt homme à empêcher les gens d'être dévorés. Est-ce que vous n'avez pas été le premier, après avoir crié comme un sourd contre la façon dont l'expédition avait été préparée et engagée, à courir à Majunga vous mettre à la disposition du Général, vous, vos bâtiments, votre personnel et tous les Comoriens, les Somalis et les Makoas que vous aviez pu recruter autour de vous? Et maintenant, monsieur mon oncle, voyons si vous aurez le courage de me dire en face que vous refusez d'être le directeur, l'administrateur, l'économe, le factotum, le vrai maître en un mot de notre ambulance.

Le vieux Daniel adorait sa nièce, et si parfois

il lui résistait il n'en finissait pas moins par faire ce qu'elle voulait. Il est vrai qu'elle était adorable, cette petite Marguerite, et que jamais elle ne voulait que des choses bonnes et généreuses. Attendri par le touchant emballement de la jeune fille plus encore que convaincu par son argumentation, il céda, comme toujours; tout au plus essaya-t-il de couvrir sa retraite par un semblant de protestation.

— Écoute, mon petit, dit-il, puisque tu tiens tant à ce que je sois le directeur de ton ambulance, je ne demande pas mieux que d'essayer. Nous verrons bien ce qui sortira de tout cela et lequel aura finalement raison, ou d'une petite folle comme ma nièce, ou d'une vieille bête comme ton oncle.

— A la bonne heure! Vous voilà redevenu tout à fait gentil. J'étais bien sûre que vous ne vous feriez pas prier trop longtemps.

— C'est bon! c'est bon! Et alors, mademoiselle l'infirmière, quand comptez-vous commencer?

— Quand? Mais tout de suite.

— Tu nous laisseras bien le temps de nous retourner?

— Mais pas du tout, au contraire. Pensez donc à ces convois de malades qui arrivent tous les jours de l'intérieur, — c'est vous qui me l'avez raconté — et qui encombrent les hôpitaux, les ambulances et le sanatorium. Est-ce que ça ne vous serre pas le cœur de penser qu'en ce moment peut-être un brave petit marsouin ou un pauvre légionnaire va mourir, faute de place, à la porte de l'hôpital? Quand nous n'en sauverions qu'un seul, mon oncle, ne croyez-vous pas que nous serions largement payés de nos peines?

— Alors?

— Alors, mon bon oncle, demain matin nous partons tous les deux pour Maevasamba, où nous mettons rapidement tout en ordre. Au fait, si nous emmenions le docteur Hugon, il pourrait nous donner de bons conseils pour nos arrangements; il verrait en même temps ce qui pourrait manquer à notre stock de médicaments. Puis, quand tout sera prêt, vous repartirez bien vite et vous gagnerez Majunga, où vous irez trouver le directeur du service de Santé — qui vous connait bien, d'ailleurs — et vous lui direz : « Mon cher docteur, je viens vous informer que nous avons installé à Maevasamba, dans une situation exceptionnellement favorable, une ambulance, un sanatorium, — dites un sanatorium, ça le flattera, cet homme de l'art! — largement pourvu de tout, et prêt à recevoir vingt-six convalescents, qui y trouveront tous les soins nécessaires à leur état, sous la direction d'un excellent praticien, le Dr Hugon. Confiez-nous donc ceux de vos malades en voie de guérison qu'un changement d'air achevera de remettre; cela vous fera de la place pour les autres et nous nous engageons à vous rendre au bout d'un mois ou deux vos pensionnaires plus forts et plus solides que jamais. Et pour cela nous ne vous demandons rien du tout; c'est pour le plaisir et pour l'honneur que nous travaillons. »

— Tiens! mon petit, tu es un ange! dit le vieux Daniel en embrassant sa nièce. C'est entendu; tout ce que tu voudras, on le fera.

Dès le lendemain matin, suivant ce qu'elle avait décidé, la future infirmière montait dans son filanzane, accompagnée de son oncle et du Dr Hugou. Celui-ci avait accepté tout de suite le rôle et la mission qui lui avaient été attribués; depuis la mort de madame Berthier-Lautrec, qu'il n'avait pu empêcher, ayant été prévenu malheureusement trop tard, il s'était attaché profondément à Marguerite et jamais il n'aurait eu le courage de lui rien refuser.

Quant à l'oncle Daniel, il était maintenant plein d'enthousiasme. Il ne se souvenait même plus d'une seule des réserves qu'il avait faites de prime abord. Il était ravi de la perspective du bien à faire et des services à rendre, et puis aussi de l'aliment que cela devait donner à son activité naturelle, condamnée au repos depuis l'interruption du mouvement commercial.

Le surlendemain de leur départ de Manakarana, nos voyageurs arrivaient à Maevasamba, où ils trouvaient tout en fort bon état. Comme l'avait prévu Marguerite, il suffirait de quelques jours pour approprier la maison à sa nouvelle destination.

A.B.

(*A suivre.*)





Poum et le zouave.

Poum, gentleman de huit ans, friand de tartines et gobe-la-lune, menait dans un grand jardin une vie de langueur fiévreuse, un songe continu dont la rêvasserie, les yeux ouverts, ne différait pas sensiblement des rêves qu'il formait la nuit, les yeux clos. Des jeux, des gourmandises, des craintes, l'émerveillement et la stupeur de vivre, des désobéissances, un éloignement des siens, qui le grondaient, un attrait pour les domestiques et les animaux, tissaient de sensations nuancées la trame vivante de sa mince personnalité.

Il s'ennuyait fort, un jour que ses parents l'avaient laissé par pénitence à la maison, et il avait épuisé toutes les ressources de son esprit inventif, tracassé le chien, rempli ses souliers à la pompe, eu très peur d'un cafard, bâillé aux mouches, craché dans le bassin, appelé de tout son désir, puis voué à l'exécration son amie Louisette, parce qu'elle ne venait pas, humé en l'air les cheveux pommadés de la petite fille, rêvé qu'il était le Pape, décidé qu'il serait soldat et qu'il couperait les têtes des ennemis, convoité pour le jour de l'an une boite à musique, appelé mentalement son vieux professeur, le père Moinot, un « sale moineau », récité la leçon du lendemain : « Les fleuves principaux de la Frauce sont . sont... », sans en

pouvoir déclarer un seul, — sur quoi, un dégoût précoce de tout l'avait envahi, et avec l'extravagance d'un Néron qui aurait lu Schopenhauer, ledit Poum s'était mis d'abord à sauter à clochepied le long des allées, en arrachant toutes les feuilles, puis à faire la locomotive : « *Phou! Phou! Phou!* » en entrant dans la salle à manger pour y chiper quelque fruit, quand — ô stupeur ! — un être rare et dont la singularité dévait le hanter désormais lui apparut !

C'était un zouave.

Perché sur une échelle, en culotte rouge et souquenille de toile, ce zouave peignait les boiseries du plafond. Il ne parut pas surpris qu'une locomotive entrât ainsi dans une salle à manger, et cria :

— Cornichon! Dix minutes d'arrêt! Buffet!

Poum restant partagé entre le saisissement et le doute si Cornichon devait s'interpréter comme une plaisanterie ou comme une insulte, le zouave abaissa sur lui un regard de chat-pard, montra des dents culottées en bouts de pipe, et grave, le pinceau à hauteur de l'œil :

— Salut, mon colonel !

Poum prit un air digne, celui avec lequel son papa rendait le salut aux factionnaires, en élevant à demi son avant-bras à cinq galons. Bienveillant, il daigna même dire :

— Si votre échelle n'est pas solide, vous pourriez bien tomber.

— Ça me guérirait du torticolis ! dit le zouave qui, haussant et déclanchant son cou d'une façon bizarre, fit un terrible moulinet avec sa tête, comme s'il se préparait à la lancer dans le jardin.

Un cri en partit à Poum, de terreur et d'admiration.

— Tiens, dit le zouave très vexé, v'là mon œil qui vient de tomber! Cherchez donc, s'il vous plaît, là, sous l'échelle, à gauche !

Effectivement, sa paupière gauche, fermée, suggérait, dessous, un réceptacle vide.

— C'est la seconde fois que ça m'arrive, quand je remue la tête trop fort. L'autre fois, c'était à la chasse en Tartarie, chez Barbari, mon ami. Un crocodille l'a bouffé!

— Je ne vois pas d'œil par terre, dit Poum qui cherchait, à demi crédule, tant le flegme du zouave l'impressionnait.

L'homme fit une cabriole, dégringola de l'échelle sur le parquet, capta dans sa fuite bizarre et zigzagante un objet invisible et se le réintégra, en l'aplatissant d'une tape, dans l'orbite.

— Tiens, Mathieu! Comment vas-tu, mon vieux?

Il rouvrit la paupière, ses deux yeux au complet.

Poum, soulagé, se mit à rire. Le zouave aussi.

— Juste comme le crocodille, fit-il. Il se rigolait tant d'avoir avalé mon œil que le voilà qui le restitue, sauf votre respect, à la façon de ma grand'mère, quand elle s'empiffrait des pièces de cent sous.

Poum ouvrit de grands yeux.

— Vous ne me croyez pas? demanda le zouave. Peut-être que vous n'avez jamais entendu parler de ma grand'mère, Barbe Scaramoucha, rue de la Ficelle, à Crakenville-les-Voleurs. Elle est bien connue, pourtant!

Poum déclara, très ferme, quoique poli :

— Je ne la connais pas.

— Avez-vous une pièce de cent sous?

Poum secoua négativement la tête.

— Et une pièce de quarante sous?

— Pas davantage.

— Vous avez bien une pièce de dix sous! dit cet homme avec une ironie si impérative que Poum s'extirpa, inquiet d'avance pourtant, une pièce toute neuve du fond de sa poche, où elle voisinait avec une toupie et un soldat de plomb.

— N'y a pas de mérite, un enfant l'avalerait. N'importe! Ouap!

Dans cet aboi, le zouave escamota la pièce.

— Oh! rendez-la-moi! supplia Poum.

L'autre ouvrit de grands yeux :

— Mais puisque je l'ai avalée!

— Oh! rendez-moi ma pièce !

— Ecoutez, il faut que je travaille, la peinture n'attend pas! Et votre papa, donc!

Il fit mine de regrimper à l'échelle.

— Ma pièce! gémit Poum.

Le zouave, soupçonneux, dit alors d'un air d'inquisiteur :

— Êtes-vous sûr que ce soit de l'argent et pas du plomb?

— C'est dix sous, en argent, tout neuf!

— Mais en êtes-vous tout à fait sûr?

Son ton extraordinaire marquait une angoisse telle que Poum balbutia :

— Pourquoi?

— Si votre pièce est fausse, autant me le dire tout de suite. Je suis un homme mort.

Il se prit le ventre, convulsa ses traits :

— C'est une pièce fausse. Je suis empoisonné!

Il se tordit.

— Il n'y a qu'un remède. Pas un mot! N'appelez personne. Un bon cigare me sauverait ou une pincée de tabac. Est-ce qu'il n'y a pas de tabac ici? Ah! que je souffre! Attendez, j'ai entendu dire qu'un verre de rhum, en pareil cas... Oh! mon Dieu! quelle torture! Ou seulement du kirsch... Ah!... Ah! Ah! là là!

Poum se précipita sur le buffet, atteignit un flacon, versa un verre à bordeaux plein, le tendit au zouave qui roulait des yeux blancs.

— Ah! ah! Merci! (Il but.) C'est du — ouye! — ah! qu'il est fort! — du (il clappa sa langue) schnick coupe en quatre numéro un.

Il se renversa le reste dans le gosier et dit :

— Plus de danger, la pièce est fondue !

Il asséna sur Poum uu regard clair, irréfragable.

— Fondue, psst! dissoute ! évaporée !

— Ma pièce ! recommença Poum.

Le zouave lui dit, compatissant et professoral :

— Il y avait une reine qui s'appelait Cléopâtre, du temps de saint Antoine. Elle avait avalé ses boucles d'oreilles, en perles, pour faire sa tête. Elle but un grand pot de vinaigre et digéra le tout, sans ça, *macache bono!* Ça lui restait sur l'estomac !

Il ajouta, pensif :

— C'est pas des blagues. Tenez, moi qui vous parle, je suis frauc-maçon. Regardez, j'ai la marque.

Il releva sa manche : sur son bras blanc, tiqneté de poils, un tatouage bleu figurait un cœur traversé d'une flèche :

— C'est pour vous dire que les francs-maçons, quand on révèle leurs secrets, on peut être sûr qu'un fantôme vous percera le cœur et vous fera mourir. Ainsi, une supposition : vous diriez comme ça, à votre papa, que vous m'avez parlé, vous raconteriez ce qui s'est passé entre nous — (le zouave le regardait fixement, d'horrifique manière), — eh bien, la nuit, quand tout le monde dort, voilà une main qui sort de dessous votre lit, une tête de mort qui s'avance, et...

Le zouave s'arrêta court, médusé, comme si le fantôme lui apparaissait, tandis qu'une voix foudroyante, échappée à une bonche hérissée d'une moustache blanche, ricanait dans le fond de la salle :

— Continuez, zouave, continuez!

Poum fit un saut de carpe eu reconnaissant le colonel, son papa, qui dit sévèrement sans le regarder :

— Rendez ses dix sous à ce petit imbécile !

Le zouave devint rouge, plus rouge que sa culotte, et restitua la pièce. Poum la prit, content de la revoir, mais humilié d'être appelé imbécile devant son mystificateur.

Le colonel regardait le buffet ouvert, le carafon décoiffé, le verre vide. Il y eut un grand silence, pendant lequel il mâchait sa moustache :

— Mon cognac est-il bon ? demanda-t-il enfin, sarcastique et terrifiant.

Silence du zouave, la main sur la couture du pantalon.

— Mon cognac est-il bon? répéta-t-il plus fort.

Alors, plus faible qu'un souffle, indiscernable, la voix du zouave :

— Oui, mon colonel!

— Charmé de l'apprendre! Eh bien, mon garçon, cela vous a donné du courage? Ne vous privez pas de travailler parce que je suis là!

Le zouave bondit sur l'échelle et se mit à badigeonner vertigineusement la corniche, transpercé par l'œil de lynx de son chef, tandis que Poum, lui, se faisait tout petit et palpait sa pièce en évitant de renifler !

P. M.

La vie de collège au siècle dernier.

A l'égard de notre collège, son caractère distinctif était une police exercée par les écoliers sur eux-mêmes. Les chambrées réunissaient des écoliers de différentes classes, et parmi eux l'autorité de l'âge ou celle du talent, naturellement établie, mettait l'ordre et la règle dans les études et dans les mœurs. Ainsi l'enfant qui, loin de sa famille, semblait hors de la classe être abandonné à lui-même, ne laissait pas d'avoir parmi ses camarades des surveillants et des censeurs. On travaillait ensemble et autour de la même table ; c'était un cercle de témoins qui, sous les yeux des uns et des autres, s'imposaient réciproquement le silence et l'attention.

Un usage, que je n'ai vu établi que dans ce collège, y donnait aux études, vers la fin de l'année, un redoublement de ferveur. Ponr monter d'une classe à une autre, il y avait un sévère examen à subir, et l'une des tâches que nous avions à remplir pour cet examen était un travail de mémoire. On s'y prenait de loin ; et ce travail, pour ne pas empiéter sur nos études accoutumées, se faisait dès le point du jour jusqu'à la classe du matin. Il se faisait dans la campagne, où, divisés par bandes, et, chacun son livre à la main, nous allions bourdonnant comme de vrais essaims d'abeilles. Dans la jeunesse, il est pénible de s'arracher au sommeil du matin; mais les plus diligents de la bande faisaient violence aux plus tardifs ; moi-même bien souvent je me sentais tirer de mon lit encore endormi ; et si depuis j'ai eu dans l'organe de la mémoire un peu plus de souplesse et de docilité, je le dois à cet exercice.

Les nouveaux venus, les plus jeunes, apprenaient des anciens à soigner leurs habits, leur linge, à conserver leurs livres, à ménager leurs provisions. Tous les morceaux

de lard, de bœuf ou de mouton que l'on mettait dans la marmite, étaient proprement enfilés comme des grains de chapelet; et, si dans le ménage il survenait quelques débats, la bourgeoise en était l'arbitre. Quant aux morceaux friands qu'à certains jours de fêtes nos familles nous envoyaient, le régal en était commun et ceux qui ne recevaient rien n'en étaient pas moins conviés. Je me souviens avec plaisir de l'attention délicate qu'avaient les plus fortunés de la troupe à ne pas faire sentir aux autres cette affligeante inégalité. Lorsqu'il nous arrivait quelqu'un de ces présents, la bourgeoise nous l'annonçait, mais il lui était défendu de nommer celui de nous qui l'avait reçu, et lui-même il aurait rougi de s'en vanter. Cette discrétion faisait, dans mes récits, l'admiration de ma mère.

Nos récréations se passaient en exercices : en hiver, sur la glace et au milieu de la neige; dans le beau temps, au loin dans la campagne, à l'ardeur du soleil; et ni la course, ni la lutte, ni le pugilat, ni le jeu de disque et de la fronde, ni l'art de la natation, n'étaient étrangers pour nous. Dans les chaleurs, nous allions nous baigner à plus d'une lieue de la ville; pour les petits, la pêche des écrevisses dans les ruisseaux; pour les grands, celle des anguilles et des truites dans les rivières, ou la chasse des cailles au filet, après la moisson, étaient nos plaisirs les plus vifs; et, au retour d'une longue course, malheur aux champs d'où les pois verts n'étaient pas encore enlevés! Aucun de nous n'aurait été capable de voler une épingle; mais dans notre morale il avait passé en maxime que ce qui se mangeait n'était pas un larcin. Je m'abstenais tant qu'il m'était possible de cette espèce de pillage; mais, sans y avoir coopéré, il est vrai cependant que j'y participais. Faire comme les autres me semblait un devoir d'état dont je n'osais me dispenser, sauf à capituler ensuite avec mon confesseur, en restituant ma part du larcin en aumônes.

Cependant je voyais dans une classe au-dessus de la mienne un écolier dont la sagesse et la vertu se conservaient inaltérables, et je me disais à moi-même que le seul bon exemple à suivre était le sien; mais, en le regardant avec des yeux d'envie, je n'osais croire avoir le droit de me distinguer comme lui. Amalvy était considéré dans le collège à tant de titres, et tellement hors de pair au milieu de nous, qu'on trouvait naturel et juste l'espèce d'intervalle qu'il laissait entre nous et lui.

Dans ce rare jeune homme, toutes les qualités de l'esprit et de l'âme semblaient s'être accordées pour le rendre accompli. La nature l'avait doué de cet extérieur que l'on croirait devoir être réservé au mérite. Je le voyais arriver au collège ayant toujours à ses côtés quelques-uns de ses condisciples, qui étaient fiers de l'accompagner. Social avec eux sans être familier, il ne se dépouillait jamais de cette dignité que donne l'habitude de primer entre ses semblables.

La croix, qui était l'emblème de cette primauté, ne quittait point sa boutonnière; pas un même n'osait prétendre à la lui enlever. Je l'admirais, et, toutes les fois que je l'avais vu, je m'en allais mécontent de moi-même. Ce n'était pas qu'à force de travail je ne fusse, dès la troisième, assez distingué dans ma classe; mais j'avais deux ou trois rivaux; Amalvy n'en avait aucun. Je n'avais point acquis dans mes compositions cette constance de succès qui nous étonnait dans les siennes, et j'avais encore moins cette mémoire facile et sûre dont Amalvy était doué. Il était plus âgé que moi; c'était ma seule consolation, et mon ambition était de l'égaler. En démêlant, autant qu'il m'est possible, ce qui se passait dans mon âme, je puis dire avec vérité que dans ce sentiment d'émulation ne se glissa jamais le malin vouloir de l'envie : je ne m'affligeais pas qu'il y eût au monde un Amalvy, mais j'aurais demandé au ciel qu'il y en eût deux, et que je fusse le second.

MARMONTEL.

Les favoris du Shah. — Ne croyez pas que je veuille faire un mauvais jeu de mot, mais je vous assure que le *Shah* de Perse aime tout particulièrement les chats : il en possède au moins une cinquantaine qu'il adore et qui ont, dans son palais, une pièce spéciale où ils vivent en famille, soignés par des domestiques attachés à leur personne. Quand le Shah va en voyage, il ne manque point de les emmener avec lui : on les transporte à dos de cheval dans de magnifiques cages ornées de velours.

Le préféré était, récemment, un animal magnifique nommé *Bebr Kahn*, ce qui signifie en persan le « Prince Tigré » : quand son maître prenait ses repas, il était toujours à ses côtés et il happait assez souvent quelque bon morceau au passage. Aujourd'hui, *Bebr Kahn* a disparu d'une façon quelque peu tragique : un jour, il ne se présenta point à l'appel de son royal maître, on le chercha partout, mais en vain. Le Shah apprit qu'un de ses serviteurs avait le « Prince Tigré » en haine, sans doute pour quelque coup de griffe bien appliqué et qu'il avait voulu le faire disparaître. On pouvait donc légitimement le soupçonner, et, pour venger *Bebr Kahn*, le Shah a fait enfermer son serviteur en prison pour la vie. La justice est expéditive en Perse. D. B.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

— Entrez, chers Barbissoustes, s'écria le pharmacien, en ouvrant à deux battants les portes de la pharmacie, on se réunit dans le jardin, il y a de l'ombre et vous serez au frais.

Et tous les Barbissoustes firent irruption dans le jardin qui fut bientôt bondé. Le pharmacien avait fait d'avance le sacrifice de ses plates-bandes; un carré de tulipes, pour lesquelles il avait un faible, fut envahi malgré les fils de fer qui devaient les protéger. Chacun se casait comme il pouvait, on plantait sa chaise dans le sol meuble et on s'asseyait dessus, la place était prise ; aussi les auditeurs s'étaient-ils placés sans aucun ordre; ce qu'il y a de certain c'est que le jardin était bondé, une épingle ne fût pas tombée à terre. Serré contre le tronc d'un poirier, le gros M. Peyrecave, vétérinaire de 1re classe, qui avait gracieusement mis son artillerie à la disposition de Barbissou, était cramoisi et cependant il n'eût pas donné sa place pour un plat de bouillabaisse.

Et de cette foule, une rumeur s'élevait, on attendait avec impatience l'arrivée de Marius qui, de son côté, préparait son entrée; il disposait auprès de la fenêtre du 1er étage, donnant sur le jardin, son marsupiau et son casoar empaillés. En bas, dans le jardin, une table recouverte d'un tapis vert, sur cette table une sonnette ou plutôt une cloche; auprès de cette table, Barbissou, très entouré, très félicité. La cloche fait entendre un son fêlé, Barbissou réclame le silence et s'écrie :



Tous les Barbissoustes firent irruption dans le jardin qui fut bientôt bondé.

— Je propose à l'honorable assemblée de nommer président notre bon ami Tartarin.

Toutes les mains se lèvent et de toutes les poitrines sort le cri de : Vive Tartarin! Vive Tarascon! Puis douze vice-présidents, huit secrétaires sont nommés afin que les plus influents parmi les Barbissoustes puissent dire en rentrant à leurs épouses : j'étais du bureau. O vanité humaine!

On jetait les noms : Peyrecave, Thomassin, Donadille... ; à la nomination du douzième, une voix s'écria :

1. Voir le n° 374 du *Petit Français illustré*, p. 242

— Té, nous sommes tous du bureau. Pourquoi est-ce que l'on nomme des vice-présidents?

— C'est cela, dit le gros Peyrecave, nous sommes tous vice-présidents, comme cela tout le monde sera content.

Et Tartarin prend place au fauteuil de la présidence d'un air souriant et bon enfant, il agite la cloche, au-dessus de sa tête la fenêtre s'ouvre brusquement et Marius apparaît.

— Té, le voilà, s'écrient ciuquante voix... Vive le Sauvage!

Ouvertnre de la première conférence. — Expulsion d'un commis voyagenr. — La pendaison de Brutns. — Et le ballon montait toujours! — Les variations atmosphériques. — Efficacité de la pâte pectorale des princes de Zanzibar. — Résurrection de Brutns. — Terrible situation. — La zone mortelle!

C'était un enthousiasme indescriptible et il devint bien plus indescriptible encore quand on vit entrer M. Peyron, le terrible censeur, devenu Barbissouste, qui donnait le bras à M. le Principal, suivi de M. Rosencœur et d'une délégation composée des trois innocents Perruchot, Ribieyre, Menessou que le Fauve avait mis sous clef; c'était un dédommagement. Barbissou courut à leur rencontre, se confondit en remerciements, réussit à les iustaller quelque part et tout heureux glissa ces mots à l'oreille de Tartarin :

— Gastambide va en faire uue maladie, nous avons pour nous l'Université.

— Et l'armée? demanda Tartarin, un peu inquiet...

— J'ai essayé de convaincre le capitaine de gendarmerie qui la représente... il est resté impénétrable...

— Il n'a rien dit ?

— Si, il m'a dit : je ne prends parti ni pour vous ni pour Gastambide, seulement si vous troublez l'ordre je vous mettrai tous deux à la raison, sans distinct-i-on.

— Ah! ah! et la magistrature ?

— Se tient sur la réserve, dit le pharmacien; le juge de paix, qui la représente, hésite, il attend...

— Il ne t'a rien dit?

— Si, si, faites-vous pincer, m'a-t-il dit, en flagrant délit d'attroupement, de cris séditieux; que vous soyez Barbissoustes ou Gastambidistes, cela m'est égal, je condamne.

— Et le clergé?

Oh! le clergé, tu sais, Tartarin, qu'il ne faut pas le mêler à nos luttes intestines; la religion est au-dessus de toutes les misères de la pauvre humanité, c'est ce que m'a fait très justement remarquer M. le curé, et il a mille fois raison.

— Si ou commençait, demanda Tartarin.

— C'est le moment, répondit le pharmacien, l'auditoire commence à donuer quelques signes d'impatience, il faut le laisser uu peu s'impatienter, mais cependant il y a une limite, je crois qu'il est à point, ouvre la séance.

Tartarin se mit à agiter furieusement sa cloche, et de sa voix chaude et sonore dit posément : La séance est ouverte, la parole est au sauvage Marius Barbissou, et il ajouta, levant la tête vers celui-ci : Tu peux commencer, Marius.

Le sauvage se pencha trois fois sur la barre d'appui de la fenêtre, tira trois fois sa touffe de cheveux pour saluer l'assistance et d'uue voix vibrante, avec cet accent entraînant et pétillant que je ne puis malheureusement reproduire, commença en ces termes :

Comment je suis deveuu un sauvage! Voilà ce que vous désirez savoir, chers Barbissoutes de Tarascon et de Beaucaire; je m'efforcerai de satisfaire votre ardente curiosité, je vous racouterai les aventures extraordiuaires, les voyages merveilleux que j'ai accomplis dans les espaces infinis où scintillent les étoiles, dans les profondeurs de la mer immense; vous saurez comment, devenu le jouet des flots courroucés, j'abordais enfin, après mille péripéties, sur ce rivage hospitalier où le roi de la tribu des Pingouins m'accueillit avec tous les égards qui sont dus à uu citoyen de Beaucaire. (*Très bien, vifs applaudissements!*)

Il y a un an, à pareille époque, c'était la foire de notre ville, un gigantesque ballou devait, à cette occasiou, s'élever daus les airs... Vous savez ce qui arriva : monté dans la nacelle malgré la défense de mon vénérable père (ah! mesdames et messieurs, la désobéissance est toujours cruellement punie! (*C'est vrai*) le ballon m'enlevait dans l'immensité, tenant suspendue au rebord de sa nacelle, dans un sublime dévouement..., comme une grappe humaine..., ma famille tout entière. (*Frémissement dans l'auditoire.*)

Et quand elle tomba, d'une hauteur de cinquante mètres, sur la toile du grand Cirque Olympien Rouqueyrolles...

Toile de première qualité, s'écria une voix retentissante et dont les sons vibraient comme ceux d'un trombone; et celui auquel elle appartenait, montant sur une chaise, se mit à faire pleuvoir sur l'auditoire une nuée de prospectus, débitant avec volubilité les paroles suivantes: toiles pour bâches, pour toitures, toiles imperméables, goudronnées, huilées, de la célèbre maison Tiffany et Cie de Marseille, la première maison du monde, connue dans tout l'Univers...

Tartarin agita sa cloche et se mit à dire, très rouge, très en colère... Je vous retire la parole. Est-ce que nous sommes venus ici pour entendre votre réclame?... Mais le commis voyageur cou-

tinuait son monologue d'une voix qui dominait le son fêlé de la cloche et faisait pleuvoir les prospectus multicolores qu'il tirait de ses poches inépuisables.

— Eh bien, s'écria le pharmacien, ne vous gênez pas, faites comme chez vous... Quand vous aurez fini.

Mais le commis voyageur ne finissait pas.

— Expulsez-le, cria Tartarin, impatienté.

Vingt paires de bras se saisirent du commis voyageur, et pendant qu'il était enlevé et porté au dehors il n'en continuait pas moins son boniment au milieu des rires, des cris et des protestations.

Et une nuée de prospectus lancés avec vigueur par-dessus le mur du jardin vint encore s'abattre sur l'auditoire.

— Maintenant, continue, Marius, dit le président Tartarin, je te redonne la parole.

Je n'avais pas été le témoin, continua Marius, du dévonement de ma famille, la violence du choc, au départ du ballon, m'avait jeté tout étourdi dans la nacelle. Lorsque je revins de mon évanouissement, j'étais dans les nuages... le ballon montait dans l'immensité avec la vitesse d'un boulet de canon, il sifflait en fendant l'air! (*Oh! oh!*) Je me dresse tant bien que mal sur mes jambes, je jette un regard au-dessous de moi et... que vois-je?

Brutus, mon pauvre chien Brutus, se balançait dans le vide, pendu à sa laisse que j'avais attachée solidement à la nacelle lorsque j'avais commis l'imprudence d'y monter; le pauvre tirait une langue aussi longue que celle de ma petite sœur Epaminonda lorsqu'elle lèche sa tartine de confitures. (*Ah! ah!*)

Je parviens à hisser Brutus dans la nacelle, la pauvre bête ne donnait plus signe de vie. Je la frictionne, je l'appelle par son nom, je desserre le collier; hélas! peines inutiles. Et ce fut alors que j'éprouvai un grand chagrin et que je ressentis tout le poids de la solitude. Précisément à ce moment le ballon traversait une couche de nuages tellement épaisse que je me trouvais presque dans l'obscurité. J'avais des idées noires, cela se conçoit, et je me plaignais! j'avais pitié de moi! Je me disais : Mon pauvre Marius, te voilà dans une jolie situation, que diable allais-tu faire dans cette nacelle; le moins qui te puisse arriver, pauvre garçon, ce sera de tomber dans la mer ou bien de monter si haut, si haut dans les airs que tu ne reviendras jamais! jamais!

Et le ballon montait toujours! il avait traversé les nuages noirs et se baignait maintenant dans la radieuse lumière de l'astre du jour. Je me sentis renaître, la confiance fit place au découragement; tout à coup une idée lumineuse me traverse l'esprit. Et la soupape, m'écriai-je, est-ce que la soupape est faite pour le roi de Prusse? Té, Marius, tu n'as qu'à tirer sur la corde, elle s'ouvrira, le gaz s'échappera et lentement tu redescendras sur cette terre que tu n'aurais jamais dû quitter. (*Marques d'assentiment.*)



Tartarin se mit à agiter furieusement sa cloche.

Je cherche la corde, je ne la trouve pas, je regarde avec attention, elle était restée accrochée au filet du ballon, tout en haut, bien au-dessus de la couronne; impossible de la saisir sans risquer une chute qui, de la hauteur à laquelle je me trouvais, eût été probablement mortelle.

C'est même certain, opina le président Tartarin d'un ton sentencieux.

J'étais donc sans aucun espoir, à la merci de ce monstre qui m'emportait dans l'espace et qui montait, montait toujours. Ce fut alors que je fis appel à toute ma force d'âme, je mis mes mains dans mes poches et je sifflai la valse du Tutu-panpan; pour l'instant c'était ce que j'avais de mieux à faire. (*Très bien.*)

E. P.

(*A suivre*).

Variétés.

Les villes décorées de la Légion d'honneur. — Les villes de Belfort et de Rambervillers viennent d'être autorisées par le président de la République à placer dans leurs armes la croix de la Légion d'honneur.

Seul un décret présidentiel peut accorder cet honneur aux villes qui se sont distinguées par leurs actes patriotiques, et pour lesquels figure un dossier à la grande chancellerie.

Jusqu'à présent, cinq villes seulement avaient droit à faire figurer la croix de la Légion d'honneur dans leur blason municipal ; ces villes sont : Chalon-sur-Saône, Tournus, Saint-Jean-de-Losne, Roanne et Châteaudun. Voici donc le nombre augmenté de deux.

Les trois premières furent décorées en 1815 par Napoléon Ier en raison de leur belle conduite pendant l'invasion de 1814. — La ville de Roanne, bien qu'ayant eu le même mérite, ne fut décorée qu'en 1864.

En 1877, Châteaudun reçut la croix de la Légion d'honneur pour son héroïque résistance faite à l'invasion allemande en 1870.

Belfort supporta un siège qui dura 105 jours, et un bombardement de 73 jours.

En 1870 les gardes nationaux défendaient Rambervillers. Ils finirent par succomber devant le nombre des Allemands qui abusant de leurs droits de vainqueur assassinèrent en plein jour quantité d'hommes, de femmes et d'enfants.

Il est bon de faire remarquer aussi que peu nombreux sont les régiments décorés de la Légion d'honneur. Ceux dont les étendards portent la croix sont : les 51e, 57e, 76e, 99e régiments d'infanterie, le 1er bataillon de chasseurs, les 2e et 3e régiments de zouaves, le 3e régiment de tirailleurs algériens et le 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

*
* *

Architecture américaine. — C'est un joli effort que celui des architectes américains, qui ont construit, à New-York, l'hôtel à vingt-trois étages de l'American Surety Company. Ces artistes dans le genre colossal veulent faire mieux. « De plus en plus fort », se sont-ils dit, tout comme chez Nicolet.

Ils se proposent donc d'élever un édifice sans pareil. Sera-t-il palais, caserne, banque ou magasin? Ils l'ignorent. Ce qu'ils savent, c'est qu'il aura deux cents étages, s'élèvera à une hauteur de 900 mètres (pauvre tour Eiffel !), occupera 120 000 mètres carrés, contiendra 100 000 appartements et pourra héberger 400 000 locataires.

*
* *

Fleurs artificielles. — L'imitation des fleurs est un art charmant qui demande autant de goût que d'adresse.

Les fleurs en étoffe teinte soie, satin, batiste, velours, sont les plus usitées. On en fait également avec de légères feuilles de cire, spécialement préparée, et qui se prête à merveille à ce genre de travail.

La cire habilement teinte et modelée rend bien le doux éclat des pétales. On emploie depuis peu de temps la moelle d'araina, plante exotique qui se travaille dans la perfection et qui donne une illusion parfaite de la nature. Parmi les travaux féminins, c'est un de ceux qui méritent le plus d'encouragement et pour lequel les adeptes se passionnent en s'y appliquant. Il faut, en effet, une véritable étude et du talent pour arriver à découper, nuancer, peindre, en un mot, copier une fleur. On complète l'illusion en y introduisant un parfum subtil, dans lequel on a soin de faire toujours entrer une faible partie d'essence de clous de girofle.

*
* *

Mot d'enfant. — Bonjour, Pierre ; tu viens de l'école ?

— Oui, mon oncle.
— Tu travailles bien ?
— Oh ! oui, mon oncle.
— Et qu'est-ce que tu fais à l'école?
— J'attends qu'on sorte.

REPONSES A CHERCHER

Les sept cygnes. — Quels sont les sept écrivains qui ont reçu le surnom de *Cygnes* et dont les sept initiales sont représentées par les lettres capitales de ce vers :

Chacun Fait Pas à Pas son Pénible Voyage.

Métagramme.

Passant trop près de mon premier,
Vous avez taché mon deuxième ;
Comment ce malheur réparer?
En recourant à mon troisième.

Mot en losange.

Ce qu'on voit à la fin d'un bal.
Un très répugnant animal,
Un cri par lequel on acclame
Un chien très agile, très vif.
Ce qu'un chemin de fer réclame.
Un simple *pronom possessif.*
Le commencement d'une rame.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 374.

I. Charade.

Cornicho.

II. Problème de noms locaux

1° Les Dracéens ; 2° Les Apaméens 3° Les Pontissaliens, 4° Les Mussipontains, 5° Les Vauréens, 6° Les Lédoniens; 7° Les Meldois ; 8° Les Nancéens ; 9° Les Néocastriens.

III. Mot carré.

V E T O
E M I R
T I E N
O R N E

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 376. 10 centimes. 9 mai 1896.

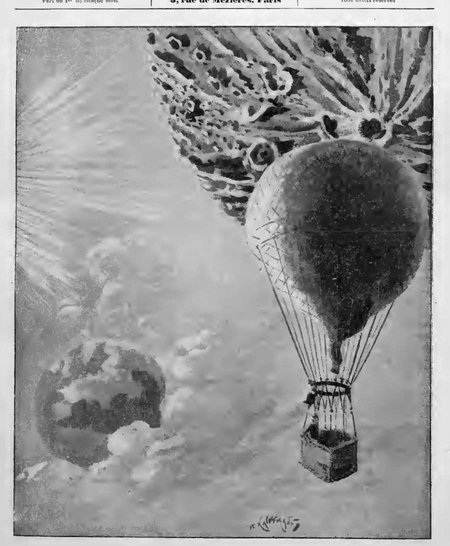
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Une histoire de sauvage — Je voyais la terre diminuer progressivement de grosseur.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

« Mais ne croyez pas que notre célèbre valse pouvait me distraire, je ne dis pas des sentiments de crainte, d'épouvante qui pouvaient m'assaillir dans une circonstance aussi critique, un enfant de Beaucaire n'a jamais connu la crainte (*Bravo! bravo!*), mais bien du magnifique spectacle qui se déroulait à mes regards; sous mes pieds, les nuages roulaient leurs masses épaisses, s'amoncelaient, diversement colorés par les rayons du soleil, au-dessus de ma tête, c'était l'immensité!

« Et le ballon montait toujours! A mesure et comme il se rapprochait des derniers nuages, d'une blancheur éblouissante qui flottaient à ces altitudes, je ressentis une vive sensation de froid, ces nuages étaient formés de flocons de neige et bientôt la nacelle, les cordages, l'enveloppe du ballon furent hérissés de petites aiguilles de glace; grâce à cette circonstance, le ballon, alourdi, resta en suspension au milieu de ces nuages, il ne montait plus.

« Je grelottais de froid, j'avais le bout du nez gelé, mais je n'en sifflais pas moins la valse du Tutu-panpan. (*Bravo! bravo!*) Et s'il m'était permis de donner un conseil aux honorables personnes qui me prêtent leur bienveillante attention je les dissuaderais d'aller se promener dans les nuages à cause des variations de la température, tantôt dans un courant d'air froid, tantôt dans un courant d'air chaud; elles se verraient obligées de passer leur temps à s'habiller et à se déshabiller, elles risqueraient de devenir les victimes des coryza ou rhumes de cerveau, des rhumes ou fluxions de poitrine, des bronchites, des pneumonies, à moins que... (*Marques d'attention*), à moins qu'elles ne se soient munies d'une de ces excellentes boîtes de pâte pectorale des princes de Zanzibar, spécialité de mon honoré père le pharmacien Barbissou. (*Ah! ah!*)

« Car c'est une de ces pastilles qui me sauva la vie. Grelottant de froid, perclus, transi, je dus interrompre notre célèbre valse pour lui demander des forces et combattre l'oppression qui commençait à me gagner; je ne l'eus pas plutôt avalée que je ressentis un immense soulagement et une sorte de chaleur intérieure; un feu qui faisait fondre la glace autour de moi. (*Oh! oh!*)

« Quelques instants après, du reste, le ballon se dégageait des nuages glacés qui l'environnaient et se trouvait de nouveau exposé aux rayons du soleil, ce qui eut pour effet de dilater le gaz contenu dans son enveloppe et par conséquent de lui donner une nouvelle force ascensionnelle, il montait, montait toujours! Maintenant au-dessus de ma tête, il n'y avait plus aucun nuage, c'était l'immensité, le vide et il me semblait que l'azur du ciel s'assombrissait de plus en plus.

« Tout à coup, j'entends un faible gémissement, je regarde; Brutus donnait quelques signes de vie, je le frictionne énergiquement, il ouvre un œil, puis l'autre; ô bonheur! je n'étais plus seul, perdu à ces hauteurs... vertigineuses. J'avais un compagnon, un ami, il se mit avec peine sur ses quatre pattes, me regarda d'un œil étrange, et au lieu de me prodiguer, comme de coutume, les marques de son attachement, il se mit à aboyer faiblement, le son s'étranglait dans sa gorge. Je me dis : il proteste contre sa pendaison, je comprends cela et j'aurais tort de lui en vouloir; après tout c'est bien de ma faute si nous sommes tous deux dans cette situation... élevée mais périlleuse. J'étends la main pour le caresser, il gronde sourdement, et me montre les dents. Comment, lui dis-je, tu ne reconnais donc pas ton maître, Marius Barbissou, celui qui t'a élevé et qui t'a sauvé la vie, car Roumestan voulait te noyer dans le Rhône alors que tes yeux s'ouvraient à peine à la lumière du jour? Voyons, mon bon Brutus..., mais je n'eus pas le temps d'en dire davantage, il se jette sur moi, cherchant à me mordre; ses yeux étaient injectés de sang, sa gueule écumante; alors je compris tout, il était enragé!...

« Et le ballon montait toujours! A des hauteurs... vertigineuses je me trouvais dans une petite nacelle en société d'un chien enragé! Quelle épouvantable situation (*Quelques frémissements dans l'auditoire*). Je n'avais d'autre alternative que de me jeter dans les airs la tête en bas, pour éviter ses morsures ou bien de me laisser mettre en pièces, car je n'étais pas de taille à lutter avec Brutus. Cependant je n'avais pas peur, un enfant de Beaucaire ne connaît pas la peur (*Triple salve de bravos*). Sans perdre mon sang-froid je réussis une première fois à l'éviter en me jetant de côté, puis lestement je saute sur le rebord de la nacelle; là, j'étais à l'abri de ses morsures, car chaque fois que d'un bond il cherchait à saisir mes mollets dans sa gueule écumante, je m'enlevais à la force des bras au moyen des cordages, ensuite je reprenais pied sur le rebord de la nacelle, puis je recommençais le même manège.

« Et le ballon montait toujours! Cette terrible situation ne pouvait durer bien longtemps, mes forces s'épuisaient, déjà il avait réussi

[1] Voir le n° 375 du *Petit Français illustré*, p. 261.

à m'arracher le bas de mon pantalon qu'il se mit à déchirer avec... rage, lorsque tout à coup, par un caprice de chien enragé, il cessa de bondir et se mit à déchirer à belles dents le fond de la nacelle; il en arrachait l'osier, ne sachant pas, le pauvre, qu'au dessous de lui...

« Eh bien! je n'hésite pas à l'affirmer, personne, fût-ce même un Anglais, ne s'est trouvé dans une pareille situation. (*C'est vrai, c'est vrai. Vive la France!*)

« Heureusement, je vis tout à coup l'infortuné Brutus trembler sur ses pattes, il fit entendre un dernier aboîment (jamais chien n'aboya à de telles hauteurs) et tomba sur le flanc; la crise rabique était passée. Voyant qu'il ne remuait plus, je fis appel à tout mon courage; avec précaution je descendis dans la nacelle, je commençai, cela se conçoit, par m'assurer de la solidité du plancher, car enfin, si tout à coup... (*Frémissement dans l'auditoire.*) Heureusement il pouvait encore me supporter... il craquait bien un peu cependant... il fléchissait... (*Assez! assez!*) La laisse de Brutus était encore attachée à la nacelle, doucement je lui remets son collier et rapidement je le saisis par le cou, je le soulève avec peine et je le précipite dans le vide...

« Il y eut un choc terrible... la nacelle oscilla d'une façon inquiétante, le plancher fit entendre de sinistres craquements... Heureusement il tint bon... je venais d'échapper à un redoutable péril!

« Et le ballon montait toujours!

« Ce fut alors que je me souvins, avec angoisse, de ce que nous disait un jour notre savant professeur M. Rosencœur (*tous les regards se dirigent vers M. Rosencœur qui sourit avec modestie*), il nous disait : à 5,000 mètres d'altitude commence pour l'homme la zone dangereuse; aucun être humain ne peut atteindre la hauteur de 10,000 mètres sans périr, c'est la zone mortelle!

« A quelle hauteur me trouvais-je alors, je l'ignore, je ne l'ai jamais su, je ne le saurai jamais..., toujours est-il que je devins haletant, j'aspirais l'air comme un soufflet de forge, un air qui devenait de plus en plus rare. Bientôt mes yeux s'injectèrent de sang, mes oreilles bourdonnèrent, je ressentis une soif ardente et...

Le vertige de la hauteur. — 76 000 lieues par seconde. — La lune. — Interruption de l'épicier Thomassin — Une discussion confuse. — Le Soleil. — Nouvelle interruption dudit Thomassin. — Les planètes. — Les soleils et les mondes. — Voyage dans l'infini.

« Saisi d'un effrayant vertige, il me sembla que j'étais emporté [dans l'immensité, vers ces sombres hauteurs que tout à l'heure j'avais vu béantes au-dessus de ma tête, avec la vitesse de la lumière, je franchissais 75 000 lieues par seconde. (*Oh! oh!*)

« Je tiens d'abord à protester, dit le sauvage, contre ces interruptions qui me paraissent exprimer quelque doute sur la véracité de mon récit, et je prie M le professeur Rosencœur de m'arrêter si mes paroles ne sont pas conformes aux données de la science. Est-il vrai que la lumière franchisse 75 000 lieues par seconde?

— 76 000 répondit M. Rosencœur.



Je m'enlevais à la force des bras au moyen des cordages.

— Té, je ne dis pas le contraire, cria l'épicier Thomassin, mais toi, est-ce que tu peux franchir 75 000 lieues...

— Puisqu'il avait le vertige, crièrent plusieurs voix.

— C'était le vertige qui l'emportait, un effrayant vertige, dit le vétérinaire Peyrecave, le sauvage vient de le dire. (*Ah! ah! c'est différent.*)

— La séance continue, cria le président, en agitant la cloche.

— Oui, mes amis, dit Marius, j'étais attiré vers l'infini par quelque mystérieuse puissance avec une force invincible et je voyais la terre diminuer progressivement de grosseur, j'apercevais encore distinctement l'Europe, l'Afrique, et la plus grande partie de l'Asie, éclairées d'une vive

lumière que rendait encore plus éclatante la masse sombre des océans qui entourent ces continents; en une seconde et demie je passais devant la lune (*Chut, chut, écoutez*). Le paysage lunaire s'offrait à mes regards dans toute son étrangeté, dans toute sa désolation. Çà et là, des blocs de rochers, entassés dans un pêle-mêle indescriptible, s'élevaient à de grandes hauteurs, affectaient les formes les plus diverses et semblaient un amoncellement de ruines gigantesques. Au loin s'étendaient les immenses plaines du milieu desquelles émergeaient, par groupes, les montagnes creuses et les pics dentelés; des crevasses profondes sillonnaient le sol qui n'était composé que de laves durcies, de sables et de blocs de rochers. Ce paysage était éclairé d'une lumière blanche, éblouissante pour les parties exposées aux rayons du soleil. Nulle atmosphère ne donnait aux objets cette diversité de couleurs, ces teintes variées des choses de la terre, nul vent ne soufflait sur ces plaines arides, aucun nuage ne se voyait dans ce ciel toujours sombre... (*Très bien! s'écrie M. Peyron, voilà une belle tirade!*)

— Et les habitants de la lune, demanda l'épicier Thomassin.

— Je n'ai pas eu l'honneur de faire leur connaissance, répondit Marius, pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Comment pourraient-ils exister sur ce globe privé d'atmosphère, où les pierres et le sable...

— L'autruche mange des pierres, interrompit Thomassin, elle se nourrit de petits cailloux...

— L'autruche est herbivore, fit timidement remarquer M. Rosencœur.

— Elle respire, fit observer le vétérinaire Peyrecave.

— C'est possible (*Oh! oh!*), cria Thomassin, parce qu'il y a de l'air, mais dans la lune (*Assez! assez!*)... l'autruche... (*Assez! assez!*)

— Qu'est-ce que vient faire ici cette autruche dans la lune, cria à son tour le président qui dominait le tumulte de sa voix puissante, en se levant et en brandissant sa cloche, je rappelle à l'ordre l'interrupteur. (*Très bien!*) Continue, Marius.

— Je continue, mon président, car je viens d'employer le temps que nous a fait perdre M. Thomassin à me rapprocher du soleil; je viens de parcourir 37 000 000 de lieues!...

— Té, tu dois être bien fatigué, cria encore l'incorrigible Thomassin.

« L'astre du jour se présentait à mes regards éblouis...

— Tu aurais dû ne pas oublier tes lunettes fumées...

— Ah! mes chers amis, comment n'ai-je pas été vaporisé, volatilisé comme une goutte d'eau par un fer rouge, en approchant de cette fournaise, de cette masse de feu gigantesque dont le volume égale quatorze cent mille fois celui de la terre!

« Tout à l'heure la lune m'avait offert l'image de l'immobilité du silence éternel, ses rochers amoncelés semblaient de gigantesques sépulcres; maintenant s'étendait devant mes regards un océan de feu sans rivages, un océan de flammes qui embrasait le ciel. De cette masse incandescente s'élevaient jusqu'à 500 000 kilomètres de hauteur des jets de flamme; des montagnes de feu, de la dimension de la terre, s'épanouissaient dans l'atmosphère incendiée, se développaient en nuages de lumière ou retombaient en pluie de feu sur cet océan qui toujours brûle; dans une atmosphère vaporeuse mais transparente flottaient des gaz en combustion et parfois, au sein de ces masses de matières incandescentes, des cratères s'ouvraient, tellement grands, que la terre tout entière s'y serait abîmée comme une pierre au fond d'un puits!

— Et les taches du soleil, ces fameuses taches...

— M. Thomassin... (*Assez, chut, écoutez!*)

... Qui font chez nous la pluie et le beau temps à ce que l'on dit. (*Mouvement d'attention.*)

— Je les ai vues, monsieur Thomassin, mais je ne saurais de même que nos plus illustres astronomes en déterminer la nature.

— Oh! je te demande cela, petit Marius, parce que, si tu m'avais prévenu...

— Eh bien, monsieur Thomassin?

— J'ai dans mon magasin quelques bonbonnes d'excellente benzine (*Oh! oh! rires*). Hein! quelle gloire pour Beaucaire si tu avais détaché le soleil. (*Rires, bravos. Vive Thomassin!*)

— Mais il n'y en a que pour ce Thomassin, dit le président, devenu jaloux, à l'oreille de son voisin; il est temps que cela finisse parce que je ne me retiens plus...

— Té! cria encore Thomassin, je te propose...

Mais il n'eût pas le temps d'achever, le président agitait sa cloche avec frénésie et criait: — Je rappelle à l'ordre l'interrupteur Thomassin.

— Avec inscription au procès-verbal, dit une voix moqueuse.

— Oui! répondit-il, avec inscription au procès-verbal, et s'il continue je prononce la censure, je fais procéder à son expulsion par la force armée! Continue *lou pitiou*.

— Je prie notre fidèle partisan l'épicier Thomassin de ne plus m'interrompre, dit Marius, notre rate ne peut toujours se dilater, il faut la laisser un peu se reposer; tout à l'heure, soyez sans crainte, elle s'épanouira de nouveau comme une bonne rate du Midi, mais pour l'instant je demande l'attention et le sérieux de l'auditoire, parce que je vous parle de choses sérieuses, admirables, sublimes, et que cette vision des merveilles célestes est conforme aux données de la science. (*Mouvement d'attention.*)

E. P.

(*A suivre.*)

Comment peut-on savoir le temps qu'il fera?

Pour savoir le temps qu'il fera, me direz-vous, c'est bien simple : il suffit de regarder un baromètre. Tout le monde sait ce que c'est : cela a la forme d'un cadran comme celui d'une pendule autour duquel il y a des chiffres et tout à côté les mots : *très sec, beau fixe, beau temps, variable, pluie ou vent, grand vent, tempête.* Si l'aiguille qui se déplace sur le cadran indique le beau fixe, on sort avec sa canne; si elle marque pluie ou vent, on prend son parapluie; si elle indique variable, les gens prudents prennent leur parapluie et les autres leur canne. Et pourtant, parfois cet instrument — je parle du baromètre — trompe ceux qui ont en lui trop de confiance. On est sorti avec son parapluie et il fait beau toute la journée; on a pris sa canne et on rentre le soir trempé jusqu'aux os. C'est donc alors qu'il ne vaut rien : non, mais il faut comprendre ce qu'il vous dit et c'est ce que je vais tâcher de vous expliquer.

D'où tombe la pluie? M. de La Palice, qui était un grand savant, a dit que c'était des nuages. Qu'est-ce qui amène les nuages? Le même savant apprend que c'est le vent ou du moins le vent qui vient d'une certaine direction. Il semble donc que, lorsque nous saurons quelle est cette direction, il suffira de regarder une girouette et quand elle indiquera le mauvais côté, nous saurons aussi qu'il pourra bien pleuvoir, puisque ce vent-là amène la pluie. Vous pourriez en conclure que le baromètre serait avantageusement remplacé par une girouette. C'est assez mon avis pour le but que nous nous proposons qui est tout modestement de savoir le matin le temps qu'il fera dans la journée, mais vous allez voir que le baromètre n'est pas inutile non plus.

Les nuages sont donc de l'eau en suspension dans l'air et qui ne demande qu'à tomber. Pour être ainsi en l'air, cette eau a dû monter de la surface de la terre où elle se trouve. C'est la chaleur du soleil qui transforme cette eau en vapeur— absolument comme elle se transforme en vapeur dans une bouillotte sur le feu, cette vapeur que l'on voit sortir par le goulot quand l'eau s'échauffe — et c'est cette vapeur qui forme les nuages. Lorsque ces nuages se refroidissent, la vapeur se transforme en eau, elle tombe et c'est cette eau que nous appelons la pluie.

Les nuages doivent donc se former au-dessus des endroits où il y a de l'eau. Il s'en forme quelques-uns au-dessus des glaciers; le soleil fond en partie la surface de la glace, la transforme en eau, puis en vapeur. D'autres au-dessus des lacs ou des rivières, et vous avez certainement remarqué quelquefois le matin au-dessus des rivières un brouillard blanc qui se dissipe quand le soleil devient fort; c'est qu'alors les nuages s'élèvent peu à peu. Mais la plus grande quantité des plus épais se forme au-dessus de la mer, comme c'est naturel. Donc le vent qui nous amènera le plus de nuages et par suite le plus de pluie sera celui qui viendra de la mer; donc, en France ce sera le vent d'ouest ou de sud-est.

Au contraire les vents d'est, de nord ou de sud qui viennent de la terre, n'amèneront pas de nuages ou des nuages très légers et par suite pas de pluie. Alors c'est bien simple : quand la girouette indiquera que le vent vient du sud-ouest ou de l'est, il faudra se défier de la pluie : si elle indique un autre côté il y aura des chances pour qu'il fasse beau.

Il est bien évident que ce que nous venons de dire ne s'applique pas à tous les pays et qu'il peut y en avoir où le vent d'ouest n'amène pas le mauvais temps. Mais restons en France.

Il est pourtant certain que le baromètre indique quelque chose, puisque de toute éternité on s'y est confié et que les inscriptions qui sont autour ont dû y être mises par des gens qui s'y connaissaient. Voyons donc ce qu'il veut dire.

J'ai expliqué que le beau et le mauvais temps étaient dus uniquement à la direction du vent. Vous savez que nous vivons dans une épaisseur d'air de 6 ou 7 kilomètres de hauteur qui entoure toute la terre. Cet air est extrêmement facile à remuer et c'est quand il se déplace rapidement qu'on dit qu'il y a du vent. Le baromètre, au moyen d'un appareil dissimulé par le cadran dont nous parlions tout à l'heure et qui fait seulement mouvoir l'aiguille, indique tout simplement la hauteur d'air qu'il y a au-dessus de lui. Si elle est grande, le baromètre est haut et l'aiguille marque : *Beau temps;* si elle est petite, le baromètre marque : *Pluie ou vent.*

Supposez maintenant qu'au-dessus de nos têtes il se forme un grand trou dans cet air, son épaisseur sera faible, le baromètre sera bas et, comme je viens de le dire, l'aiguille indiquera : *Pluie* ou *vent.* Ce grand trou ne peut subsister, pas plus qu'il ne peut y avoir de trou dans l'eau qui remplit un bassin, parce que toute l'eau qu'il y a autour se précipite dedans pour le combler. L'air fait de même; tout l'air voisin se précipite vers le trou : il se déplace, donc il fait du vent. C'est bien ce qui indique le baromètre. Seulement, le vent n'arrive pas tout de suite au moment où le trou arrive sur nos têtes; le baromètre a donc marqué qu'il ferait

du vent avant que ce vent ne se produise, et cela peut se faire deux ou trois jours à l'avance. C'est là l'avantage du baromètre qui permet par suite de prévoir quelque temps d'avance s'il fera du vent.

Si, au contraire, l'épaisseur de l'air est grande, le baromètre est haut, tout est calme, il n'y a pas de raison pour qu'il fasse du vent et il marque beau fixe.

Vous voyez donc que les indications du cadran sont exactes en ce sens que les plus grands vents venant en France de l'ouest ou du sud-ouest, lorsque le baromètre baisse, c'est qu'il y aura de la pluie. Seulement, vous comprenez, en même temps que ces indications peuvent être fausses pour d'autres pays où il peut faire beaucoup de vent sans qu'il pleuve.

En réalité, le baromètre sert surtout aux marins auxquels il est extrêmement précieux parce que le vent, d'où qu'il vienne, les intéresse, puisque c'est lui qui rend la mer mauvaise quand il est fort. Il faut, en effet, ajouter que ce trou, dont je vous parlais tout à l'heure et que l'on appelle une *dépression*, lorsqu'il est formé se déplace souvent avec uue grande rapidité. C'est un tourbillon d'air qui augmente de sa vitesse celle du vent qui se précipite vers lui. Au fur et à mesure qu'il approche, le baromètre baisse; quand il s'éloigne, le baromètre remonte et, chose curieuse, c'est quelquefois seulement quand le baromètre commence à remonter que le vent se déclare. Les marins connaissent bien ces particularités et étudient surtout la façon dont le baromètre baisse. S'il baisse très rapidement, c'est que la dépression se rapproche avec une grande vitesse et alors le mauvais temps est sûr. S'il baisse lentement, au contraire, il faut aussi se défier, mais le danger est moins grand. Plus il baisse, plus aussi le vent sera violent, et s'il est très bas c'est une grande tempête, mais le baromètre ne dit rien sur la direction dans laquelle elle viendra.

Pour en revenir à la girouette qui, elle, n'indique que la direction du vent, il est très facile de compléter ses indications. Le vent du nord venant des pays froids amène de l'air froid. Au contraire, les vents du sud amènent de la chaleur. Et alors, avec ces quelques connaissances-là, il est assez simple de savoir à peu près exactement le temps qu'il fera sans sortir de chez soi, il n'y a qu'à regarder une girouette et à consulter le petit tableau suivant :

	NORD	NORD-EST	EST	SUD-EST	SUD	SUD-OUEST	OUEST	NORD-OUEST
Été.....	Beau temps. Frais.	Beau temps. Frais.	Beau temps. Tiède.	Beau temps. Chaud.	Beau temps. Chaud.	Pluie ou vent. Tiède.	Pluie ou vent. Tiède.	Variable. Frais.
Hiver...	Beau temps. Froid.	Beau temps Froid.	Beau temps. Frais.	Beau temps. Tiède.	Beau temps. Tiède.	Neige ou pluie. Tiède.	Neige ou pluie. Tiède.	Variable. Froid.

Il est évident que si, dans le courant de la journée, le vent vient à changer de direction le temps change aussi. Mais ces variations-là sont rares, et l'on n'a rien à se reprocher si l'on s'est conformé aux règles ci-dessus qui sont une simple affaire de bon sens.

On se sert aussi quelquefois pour prévoir le temps d'autres petits instruments que vous avez certainement vus, mais qui étaient autrefois, je ne sais pourquoi, beaucoup plus en honneur qu'aujourd'hui. L'un de ces petits appareils représente un moine qui met son capuchon quand il va pleuvoir et qui le retire quand il fait beau. Ils sont construits autrement que le baromètre et ce qui les fait marcher, c'est le plus ou moins d'humidité de l'air.

On a dit, ce doit être encore M. de La Palice ou Gribouille, qu'il n'y avait rien de plus humide que l'eau. Quand il va pleuvoir, il y a de l'eau dans l'air : autrement dit, l'air est humide; quand il fait très beau, l'air est sec.

Si l'on prend un cheveu, un cheveu ordinaire, assez long bien entendu et qu'on le tende pendant qu'il est sec, aussitôt qu'il devient humide, il se détend. Ce cheveu est attaché d'un bout aux pieds du moine et de l'autre à son capuchon. S'il fait beau, l'air est sec, le cheveu aussi : le moine a son capuchon maintenu en arrière par le cheveu ; s'il va pleuvoir, l'air est humide, le cheveu se détend et le capuchon retombe sur la tête du moine.

M. C.



La médaille de sauvetage.

MONOLOGUE

Personnage. — Un enfant de 12 à 15 ans, vêtu à volonté, une médaille de sauvetage à la boutonnière ou sur la poitrine.

Accessoires — Médaille de sauvetage (voir au bas de la page 272).

(Il entre fièrement et commence d'un air épanoui). Mais oui! C'est bien moi! (Montrant sa médaille). Cette médaille est bien à moi! Elle m'a bien été



décernée par monsieur le maire de Saint-Remy-sur-Deule pour faits de haute bravoure : un sauvetage (détachant les syllabes) « exceptionnellement dangereux » comme dit le *Journal* ce matin (Scrutant l'auditoire). Ah! je vois votre étonnement! Vous vous demandez comment le plus poltron des poltrons de l'École a pu se risquer une fois en sa vie à sortir des règles de la plus élémentaire prudence? (Un temps, puis d'une voix sombre). C'est vrai! J'ai toujours eu un trac à ne pas oser monter seul sur une balançoire. (Changeant de ton; gai). Mais je n'en rougis plus, puisque (montrant sa médaille) j'ai fait mes preuves! (Très simple.) Voici comment la vocation me vint : (un temps) Seul, parmi tous mes camarades, je ne savais pas nager. Heu!... (Il hésite et se dit à mi-voix en se caressant le menton) je ne sais pas encore très bien! Pour faire passer ma frayeur de l'eau, papa m'avait promis (il montre ses doigts) dix sous si je plongeais la tête dans n'importe quelle eau.

J'avais essayé dans ma cuvette (il plonge le corps en avant et imite quelqu'un qui plonge la tête dans une cuvette). Glou! Bele! Bele! Bele! (Il se relève). Il n'y avait pas assez d'eau! Je la buvais, j'inondais le plancher, et j'étais grondé.

J'avais essayé au bain chaud (mystérieux) dans le silence de la cabine. Les yeux fermés, d'une main je me pinçais le nez (il se pince le nez et ferme les yeux), de l'autre je tenais le cordon de la sonnette (il étend le bras droit) en cas d'accident. A peine ma bouche avait-elle disparu dans le

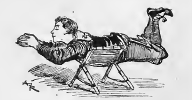


liquide de l'établissement que je l'ouvrais toute grande pour appeler (criant) « au secours! au secours! » (Il rouvre les yeux, ouvre la bouche très grande en appelant au secours et fait avec les bras des gestes désespérés).

Au bain froid, j'avais été jusqu'aux oreilles; mais j'avais entendu un tel brouhaha que j'avais cru à une cataracte m'inondant l'intérieur par mes trompes d'Eustache. — J'y avais renoncé.

Quant à nager, la théorie marchait à merveille. A sec, j'étais de première force. A plat ventre sur un pliant, personne ne m'en remontrait

pour les mouvements décomposés : un!... *deusse!...* Un!... *deusse* ! (il décompose lentement en se penchant le plus possible en avant les mouvements de natation). J'avais même eu un prix, un second prix,



de natation sèche. Mais quand je passais à la pratique : Un !... *deusse* (gestes vifs et désordonnés de quelqu'un qui ne sait pas nager)! Un!... *deusse* ! je coulais à pic!

Pour forcer ma timidité, je pris une résolution énergique : devant tous mes camarades réunis, je déclarai un jour (solennel) à haute et intelligible voix que je savais enfin nager.

Au premier bain, il allait donc falloir nager ou ne pas survivre à ma honte.

Nager c'était problématique, mais me suicider jamais; je n'en aurais jamais eu le courage. Brr!

Nous arrivions au moment décisif. Le maître venait de sonner la cloche et nous accourions pour nous jeter à l'eau (il presse le débit).

Alors, d'une barque descendant la rivière (il s'arrête brusquement). Mais non! Vous ne me croirez pas ! (Interrogeant du regard). Si ? (poursuivant) Eh bien ! d'une barque de promeneurs, des voisins, qui habitaient à côté, sur la berge, tombe à l'eau un petit chien. Un cri perce l'air et un enfant se jette à sa suite, sans doute pour rattraper le toutou.

Ici nous entrons dans le drame (jeter brusquement et avec chaleur ce qui suit) : la mère se précipite à son tour pour sauver son enfant, puis — puis je ne voulus pas en voir davantage. Les sauver tous était impossible. Mes camarades, les passants pétrifiés restaient cloués à leur place, anéantis par l'horreur de la situation.

Alors, je m'élance (un léger temps) en sens inverse à la rivière. Je m'enfuis vers l'habitation de ces gens, j'ouvre la porte du chenil à la mère du pauvre petit toutou en train de se noyer et je crie de toutes mes forces : « Va chercher ! Apporte ! »

La brave chienne tirant son petit, le petit chien tirant l'enfant, l'enfant remorquant sa mère, la mère le père, le père le batelier et le batelier son bateau, tout le monde fut sauvé, grâce à ce que le *Journal* appelle mon incomparable présence d'esprit. Les naufragés atterrirent sans encombre et mes camarades me portèrent en triomphe !

(Plus calme). Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais depuis ce jour-là, pour ne pas faire mentir ma médaille sur laquelle est écrit le mot « Bravoure », je plonge ma tête dans la cuvette et je commence à faire quelques brasses ; une! deusse ! une ! deusse ! (mouvement de natation des bras bien exécutés) comme ça sans se presser. Je vous certifie que si le gouvernement se décidait à donner des médailles de sauvetage à tous les poltrons, il n'y aurait plus en France que des braves à trois poils (il sort très digne).

H. B.

Décorations françaises.



Croix (ou plaque) de grand-officier de la Légion d'honneur.



Croix de chevalier de la Légion d'honneur.



Médaille militaire.



Palmes académiques.



Médaille de sauvetage.



Mérite agricole.



Médaille de Sainte-Hélène.



Tonkin.

Gravures extraites du *Dictionnaire des Connaissances pratiques*, par E. Bouant, page 234. Relié, toile, 6 francs. ARMAND COLIN et Cie, éditeurs.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Un supplément de couchettes et de literíe, ainsi qu'un fort approvisionnement de quinine et de quelques autres médicaments, voilà surtout ce qu'il était urgent de faire venir; l'oncle Daniel s'en chargea. Sur les instances de sa nièce, il la laissa achever, avec le Dr Hugon, les dernières installations et regagna Manakarana, où il s'embarqua aussitôt pour Majunga. Il s'agissait maintenant de voir le directeur du service de Santé et de lui demander de distraire de l'hôpital n° 1, ou du *Shamrock*, vingt-six convalescents pour les diriger sur l'ambulance de Maevasamba. L'excellent homme se figurait qu'il allait être reçu à bras ouverts et que son offre généreuse serait acceptée avec force remerciements; grande fut sa surpriso en coustatant que la chose n'était pas si simple qu'il l'avait pensé.



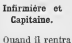
Étonnement des indigènes à la vue d'un lieutenant en bicyclette.

Au quartier général, où il ne fut pas reçu sans peine, on l'envoya, avec de bonnes paroles, au service de Santé; là, on lui opposa toute sorte de règlements administratifs: on verrait, on étudierait, on lui donnerait une réponse; il devait comprendre qu'une affaire aussi importante ne pouvait pas se traiter légèrement; ils avaient la responsabilité des hommes, etc.

Le brave Daniel insista longuement, mais sans rien gagner. Heureusement encore qu'il était fort connu à Majuuga; autrement on l'eût carrément envoyé promener, sans autre forme de procès; il n'en décolérait pas. Il revint à la charge quand même; mais tout ce qu'il put obtenir, à force de pas et de démarches, ce fut la promesse qu'on enverrait prochainement à Maevasamba un médecin-major de première classe pour visiter l'installation de l'ambulance, ses conditions climatériques et hygiéniques, les ressources qu'elle offrait au point de vue du confortable, des soins, des médicaments.

Si le rapport du médecin-major était favorable, alors seulement on pourrait envoyer à ladite ambulance des anémiés et des convalescents assez solides pour supporter la traversée en boutre de Majunga à Manakarana et le voyage en filanzane de Manakarana à Maevasamba.

Faute de mieux, le vieux Daniel dut se contenter de ce maigre résultat; mais il était de fort méchante humeur lorsqu'il quitta Majunga.



Infirmière et Capitaine.

Quand il rentra à Maevasamba, l'oncle Daniel n'était pas encore calmé. Marguerite le consola très gentiment en lui persuadant que, somme toute, elle n'était pas autrement fâchée d'avoir encore quelques jours de répit devant elle, attendu que ses petites installations avaient demandé un peu plus de temps qu'on ne l'avait peusé et n'étaient pas encore tout à fait prêtes.

Le Dr Hugon réclamait, de son côté, un appareil distillatoire, dans la crainte que l'eau du ruisseau d'Antsingo, qui alimentait Maevasamba, ne vînt à s'altérer quelque jour, pour une cause ou pour une autre. Il désirait également une machine à fabriquer de la glace qui, pendant les beures chaudes de l'après-midi, pourrait rendre d'inappréciables services.

— Tu auras ton appareil distillatoire, dit Daniel à son vieil ami. Quant à ta macbine à fabriquer de la glace, j'en ai vu une montée à Majunga par un individu de Bourbon et qui fonctionne parfaitement; je te promets de t'en rapporter une semblable; à mon prochain voyage. — A ce propos, tu n'as pas idée, mon vieil Hugou, des changements que j'ai trouvés en arrivant à Majunga. La ville est presque européanisée, ou francisée, maintenant. C'est au point que j'avais quelque peine à m'y retrouver, et Dieu sait pourtant si je la

1 Voir le n° 375 du *Petit Français illustré*, p. 254.

connais dans les coins et les recoins! Les anciennes rues, étroites et tortueuses, ont été nettoyées, redressées, élargies, et les vieilles cases construites à l'arabe qui les bordaient remplacées par des maisons bâties à l'européenne.

On a installé des trottoirs avec un éclairage superbe. Des faubourgs s'élèvent petit à petit sur de nouveaux tracés. En même temps que d'aspect, les rues ont changé de nom; il y a maintenant l'avenue de France, la rue du Primauguet, la rue de la Résidence, la rue Laborde, la rue Sylvain-Roux. Il y a même l'avenue du Bois-de-Boulogne; d'ici peu sans doute on y pourra voir les belles Malgaches faisant la roue en de mirifiques équipages attelés de bœufs, pendant que nos plus brillants officiers caracoleront dans l'allée cavalière. En attendant, j'ai failli moi même y être écrasé par un jeune sous-lieutenant monté sur une bicyclette et qui filait comme le vent devant les yeux ahuris de la population noire.

Mais c'est le mouvement du port surtout qui est extraordinaire; j'y ai vu à la fois jusqu'à quarante ou cinquante bateaux de différents tonnages à l'ancre dans la rade, où naguère encore on voyait tout juste un seul bateau des Messageries maritimes, le *Mpanjaka*, et de loin en loin un navire de guerre. J'ai compté quinze à vingt affrétés de gros tonnage, cinq bâtiments de guerre et une légion de boutres arabes.

Du matin au soir le port est sillonné par des embarcations et des remorqueurs de toute taille et de toute forme, employés au débarquement des voiliers arrivés de Bourbon, de Maurice, de Zanzibar, des Comores, du Cap ou de l'Amérique, avec d'énormes stocks de marchandises et une foule d'émigrants de toute couleur venant chercher fortune à l'abri de notre drapeau. Enfin, sais-tu où j'ai dîné, et fort bien dîné, ma foi! la veille de mon départ?

— Chez Justin Leroy, ton correspondant.

— Non pas, mais au restaurant! Oui, mon vieux Hugon, il y a maintenant un restaurant à Majunga, un grand restaurant en bois, construit de toutes pièces par trois économes des Messageries maritimes. C'est là que mangent presque tous les officiers. Il y a aussi un cercle, le Cercle français, avec des terrasses élevées qui donnent sur la mer. J'y ai passé la soirée, en compagnie de nombreux consommateurs, tant civils que militaires, qui, leur besogne terminée, venaient y chercher un peu de brise et commenter les nouvelles du jour.

Cependant le temps passait et le fameux médecin-major de première classe annoncé ne se montrait pas vite à Maevasamba. Déjà le bouillant Daniel commençait à perdre patience, lorsqu'il arriva enfin. Après une visite minutieuse de toutes les installations, il déclara que rien ne laissait à désirer. Le docteur rédigea son rapport séance tenante, et promit de le remettre lui-même au chef du service de Santé, aussitôt qu'il serait rentré à Majunga.

Malgré ces belles promesses, huit jours, dix jours, deux semaines s'écoulèrent encore sans qu'on entendît parler de rien de nouveau à Maevasamba. Il y avait de quoi désespérer!

Enfin, n'y tenant plus, le vieux Daniel déclara que, si le lendemain le convoi de convalescents promis n'arrivait pas, il irait lui-même à Majunga le chercher. Et le lendemain, en effet, n'ayant rien vu venir, il monta dans son filanzane et se mit en route. Cette fois encore, en arrivant à Majunga, il se heurta aux mêmes formalités administratives qui l'avaient si fort irrité à son précédent voyage; mais il tint bon, résolu à ne point repartir sans avoir obtenu satisfaction. Tout en courant la ville pour



En rade de Majunga.

tâcher d'employer ses relations à faire fléchir la rigueur absurde des règlements, il n'oublia point les acquisitions que lui avait demandées le Dr Hugon. Mais là encore sa patience, qui n'était pas excessive, comme on a pu en juger, devait être mise à une rude épreuve. Il put se procurer assez facilement un appareil distillatoire et une machine à faire de la glace; mais, lorsqu'il voulut acheter le supplément de médicaments qui lui manquait, ce fut une autre affaire. L'affluence extraordinaire que les événements avaient attirée à Majunga avait eu pour conséquence immédiate la raréfaction et par suite le renchérissement exagéré des denrées de toute sorte. Le marché, installé sur la place principale, était assez bien approvisionné, mais tout s'y vendait dix fois plus cher que dans les conditions normales : la bière — et quelle bière! — 2 francs la bouteille; les saucissons 8 et 10 francs le kilo; les pruneaux 30 et 40 sous la livre; le beurre — du soi-disant beurre d'Isigny — 4 francs les 500 grammes; le fromage de Hollande, une petite boule desséchée, 8 francs; le savon de ménage, — un des articles les plus demandés, on se battait pour en avoir! — 2 francs le kilo; et le reste en proportion. Les drogues n'étaient pas moins chères, d'autant qu'elles commençaient à devenir rares. La quinine elle-même manquait à Majunga. Tout ce que put recueillir le vieux Daniel, en battant les divers quartiers et en fouillant les cases des innombrables mercantis établis dans la ville, ce fut un certain nombre de bouteilles d'eau minérale qu'on lui vendit 1 fr. 75 la pièce, bien qu'elles ne continssent que de l'eau légèrement chargée de bicarbonate de soude.

Furieux, il prit le parti de télégraphier directement à ses correspondants de Marseille, la maison Cassoute frères, de lui expédier par le prochain courrier un fort approvisionnement de quinine, d'ipéca, de teinture d'iode, de bandes, de charpie, de vins de Coca et de Banyuls, et de diverses eaux minérales.

Justement le câble destiné à relier Majunga à la France par Mozambique avait été inauguré et livré au public depuis déjà deux mois. Jusqu'alors, en effet, la voie la plus courte pour télégraphier en France était d'envoyer la dépêche à Port-Louis, la capitale de Maurice, qui correspondait avec l'Europe par l'*Eastern Telegraph Company;* or l'aviso le *Papin*, préposé à ce service, ne mettait pas moins de deux jours pour franchir les 500 milles qui séparent Port-Louis de Tamatave; soit quarante-huit heures de perdues pour aller confier à des mains anglaises le sort d'un cablo-gramme auquel les circonstances pouvaient donner parfois une haute gravité. Aussi l'immersion du câble, long de 740 kilomètres, entre Majunga et Mozambique avait-elle été une des premières opérations exécutées à l'ouverture de la campagne; ce travail, d'une utilité si urgente, avait admirablement réussi et dans un délai remarquablement court : dix jours avaient suffi pour le mener à bonne fin, et depuis le 3 avril la ligne fonctionnait parfaitement. Bien que les dépêches envoyées par cette voie dussent encore emprunter l'*Eastern Telegraph Company* à partir de Mozambique, l'opération si heureusement et si rapidement conduite de l'immersion de notre câble avait eu le don d'exaspérer nos bons amis les Anglais, qui se montraient chaque jour plus hargneux et plus hostiles.

Tout en étant ouverte aux dépêches privées, la nouvelle ligne, établie surtout en vue des besoins du corps expéditionnaire, n'était pas encore très accessible au public civil; non seulement le prix des transmissions était très élevé — dix francs par mot — mais encore aucune dépêche ne pouvait être expédiée sans le *visa* du Général, et les messages chiffrés n'étaient pas admis.

Sur ce point, toutefois, le vieux Daniel eut assez facilement cause gagnée. En l'absence du Général, le Colonel commandant la place visa tout de suite sa dépêche; et, dès le lendemain, il recevait par la même voie la réponse de la maison Cassoute frères, l'avisant que l'envoi demandé serait fait par le *Yang-Tsé*, des Messageries maritimes, courrier de Madagascar et de Maurice, lequel devait partir de Marseille le 23 courant.

Quelques jours après, l'*Ambohimanga*, l'un des petits vapeurs loués au sultan de Zanzibar pour le service du Betsiboka, arrivait de Marovoay avec vingt-cinq hommes indisponibles, c'est-à-dire profondément anémiés à la suite d'une atteinte de fièvre, et qui n'étaient guère bons qu'à être rapatriés. Or le steamer affrété la *Provence* venait justement de prendre la mer avec six cent cinquante-quatre convalescents de la Guerre et de la Marine, et il ne devait pas y avoir de nouveau départ pour France avant une quinzaine au plus tôt. D'autre part, l'hôpital de Majunga était comble, ainsi que le *Shamrock* et le *Vin-Long*, ce dernier récemment transformé, lui aussi, en hôpital flottant. Quant au Sanatorium de Nossi-Comba et aux autres sanatoria installés sur les hauts plateaux de la Réunion, à Saint-Denis, Saint-François et Salazie, ils n'avaient qu'un très petit nombre de lits disponibles; de sorte qu'on ne savait où caser les nouveaux arrivants.

Daniel offrit au Service de Santé de s'en charger et de les emmener tous à Maevasamba. Cette fois la nécessité pressante fit passer pardessus règlements et formalités, et la proposition du vieux colon fut acceptée.

(*A suivre*). A. B.

Variétés.

Origine du nom de Carcassonne. — Un chef de ces Sarrasins qui s'avancèrent jusque dans la France s'était fait roi de Carcassonne, selon l'usage des Sarrasins de donner le titre magnifique de royaume à leurs moindres possessions conquises.

Il se nommait Balahac.

Dans une sortie qu'il fit pendant le siège que fit de cette ville l'empereur Charlemagne, il fut pris et pendu.

Il laissait une veuve, femme d'un grand courage et d'une grande capacité, nommée Carcasse, nom devenu dans la suite aussi ridicule pour une femme qu'il fut illustre alors par les exploits de cette héroïne.

Sa représentation se voit encore sur la porte de la cité avec l'inscription *Carcas sum*, dont la corruption a sans doute donné le nom à la ville.

La veuve de Balahac entreprit de le venger et soutint le siège. Pressée par la famine, elle employa un stratagème qui n'eut pas le succès qu'elle en attendait. Elle fit jeter par-dessus les murailles un porc, après lui avoir fait manger deux boisseaux de blé.

Comme elle l'avait prévu, les assiégeants s'en saisirent, l'ouvrirent et en conclurent qu'on ne manquerait pas sitôt de blé dans une place où l'on en rassasiait jusqu'aux porcs.

Cependant la ville ne tarda pas à se rendre.

Carcasse reçut avec bonne volonté la proposition du baptême. Elle se fit chrétienne et Charlemagne lui laissa la seigneurie de la ville.

Bien des carcasses ne sont pas aussi favorisées.

* * *

Curieuse particularité. — L'année 1895 a présenté une particularité astronomique remarquable. Le vendredi saint (12 avril) les astres qui ont gravité autour du soleil occupaient la position exacte qu'ils avaient au firmament le jour où le Christ est mort sur la croix. C'est la première fois que cela s'est produit depuis 1862 ans. Nous disons 1862 ans, car on sait que l'ère chrétienne date de la naissance de N. S. et non de sa mort qui eut lieu, selon la tradition, lorsqu'il avait 33 ans. Donc, le vendredi saint dernier, à 4 heures 20 minutes du matin, la lune a passé devant l'épi de la Vierge et a caché cette constellation pendant plus d'une heure.

* * *

Malice d'enfant. — Charlot n'a que six ans et il n'aime pas qu'on l'ennuie. Un ami de la maison, chauve comme un œuf, lui donne à tout propos des conseils. Charlot, fais ceci... Charlot, fais cela...

Charlot, n'y tenant plus, passe la main dans ses cheveux longs et bouclés, et d'un air triomphant il dit à ce commandant :

— Fais-en autant, gros malin !

* * *

Entendu à un examen. — Un élève cité comme un des plus forts de sa classe se présente à un examen : « Quel fut le premier inventeur? interroge l'examinateur.

— Adam, répond le candidat d'un air assuré.

— Ah ! Et voulez-vous me dire pourquoi?

— Parce qu'il inventa la brosse qui porte son nom !!!!!

RÉPONSES A CHERCHER

Questions à répondre. — Trouver douze villes de deux syllabes dans les vingt-quatre syllabes suivantes :

Tour. — Rho. — Tes. — Très. — Tiers. — Ce. — Lac. — Non. — Non. — Val. — Lou. — Re. — Poi. — Cas. — Gail. — Ni. — Sen. — Dez. — Nan. — Lis. — Tho. — Hans. — La. — Lu.

* * *

Questions géographiques. — Quel est le département le plus boisé?

Quel est le plus grand lac de France?

Quel est le premier chemin de fer, avec locomotives, construit en France?

* * *

Problème amusant. — Disposer les 9 chiffres, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, dans les 9 cases de la figure ci-dessous, de telle façon que le total des 3 chiffres de chaque ligne verticale, horizontale et diagonale soit égale à 15.



RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 375.

I. Les sept cygnes.

1. André Chénier,	Le Cygne de	Byzance.
Fénelon,	—	Cambrai.
Platon,	—	l'Académie.
Pindare,	—	Dircé ou Thébain.
Shakspeare,	—	l'Avon.
Pope,	—	Windsor.
Virgile,	—	Mantoue.

Bien d'autres écrivains ont été surnommés des *Cygnes*, nous ne citons que les plus célèbres.

II. Metagramme.

Peinture — Ceinture — Tointure.

III. Mots en losange.

L
V E R
V I V A T
L E V R I E R
R A I L S
T E S
R

Le Gerant : Maurice TARDIEU.

8e année. — N° 377. 10 centimes. 16 mai 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



La Diligence (Composition inédite, par Denis).

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Le jour même, la *Ville-de-Paris* levait l'ancre, ayant à bord les deux officiers et les vingt-trois soldats amenés par l'*Ambohimanga*. Sauf un des officiers, aucun d'entre eux ne paraissait trop gravement atteint pour que le changement d'air et un régime reconstituant n'eussent pas raison de leur état d'anémie. Daniel emportait en outre la machine à faire de la glace et l'appareil distillatoire réclamés par le Dr Hugon, ainsi que trois cents bouteilles d'eaux minérales, tout ce qu'il avait pu rafler chez les mercantis de Majunga, en attendant l'envoi que devait lui apporter le *Yang-Tsé*.

La première étape, c'est-à-dire la courte traversée à bord de la *Ville-de-Paris*, fut rapidement franchie, sans fâcheux incident. Ce fut à Manakarana seulement que les difficultés commencèrent. Il fallut tout d'abord — ce qui n'était pas chose aisée pendant ces temps troublés — trouver immédiatement des filanzanes et des porteurs en quantité suffisante pour transporter jusqu'à Maevasamba, non seulement les vingt-cinq convalescents, mais encore les nombreuses caisses dans lesquelles Daniel avait entassé un fort supplément de literie et de lingerie pour les besoins de l'ambulance. Heureusement l'excellent colon était débrouillard, il envoya immédiatement des hommes de confiance battre les villages voisins, et, grâce à sa situation considérable dans la région et à sa réputation de générosité, il eut en moins de vingt-quatre heures autant d'hommes et autant de filanzanes qu'il lui en fallait. Il organisa aussitôt sa petite caravane et se mit en route après avoir envoyé en avant un courrier prévenir Marguerite et le Dr Hugon de sa prochaine arrivée.

Lorsque le convoi parvint en vue de Maevasamba, tout était prêt à le recevoir; une heure après, chacun des vingt-cinq nouveaux pensionnaires de l'ambulance était installé dans un bon lit garni de sa moustiquaire, sous la direction du docteur, qui se contenta d'un examen sommaire pour ne pas ajouter à la fatigue du voyage.

Dès le premier jour, Marguerite se révéla infirmière consommée. Il faut dire qu'elle mettait à sa délicate besogne le meilleur de son cœur et cet instinct quasi maternel qui existe, en germe tout au moins, chez presque toutes les femmes. Là où elle excella surtout, ce fut dans l'art de faire oublier à ses malades qu'ils étaient des malades; s'ingéniant à écarter de leurs yeux ce qui pouvait le leur rappeler; dissimulant adroitement, à l'aide d'un pan de rideau, d'un paravent, d'un bout d'étoffe de couleur claire, l'attirail peu réjouissant des flacons et des remèdes; égayant même l'atmosphère de chaque chambre avec des petits riens coquets, des images de journaux illustrés, des photographies encadrées ou quelque fleur piquée dans un verre de Bohême ou de Venise. Elle avait



mis au pillage tous ses bibelots, son petit trésor de jeune fille, ne trouvant rien d'assez beau, rien d'assez gai surtout pour ses chers malades.

La première fois que le vieux Daniel avait vu les fleurs de Marguerite, il les avait jetées brutalement par la fenêtre, en disant à sa nièce qu'elle était folle de mettre des fleurs auprès des malades, que rien n'était plus mauvais pour eux. La pauvre Marguerite en avait pleuré! elle avait justement choisi les fleurettes les plus inoffensives, celles qui n'avaient point d'odeur, ou qui en avaient à peine. Et, par le fait, personne ne semblait s'en être mal trouvé; tout au contraire, à partir du jour où les fleurs eurent disparu par ordre du vieux Daniel, la dépression physique et morale, si préjudiciable à la guérison des anémies paludéennes, montra une tendance marquée à revenir. Consulté en cachette par Marguerite, le Dr Hugon fit entendre raison à l'oncle féroce, qui se contenta, pour

1. Voir le n° 375 du *Petit Français illustré*, p. 273.

toute vengeance, de lui répondre en bougonnant :

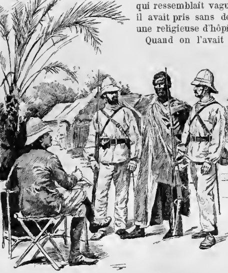
— Oh ! toi ! elle te fait faire tout ce qu'elle veut, cette petite ! Elle te dirait d'avaler une couleuvre grosse comme mon bras, que tu l'avalerais !

— Et avec plaisir encore ! riposta gaîment Hugon.

— Vieille bête, va ! grommela Daniel entre ses dents, et il sortit furieux.

Ce qui ne l'empêcha pas, du reste, cinq minutes plus tard, de n'y plus penser du tout.

Tout marchait donc le mieux du monde dans la plus confortable et la plus coquette des ambulances. Soignés, dorlotés, gâtés comme peu d'entre eux l'avaient jamais été, malades et convalescents se rétablissaient à vue d'œil. Seul, un des officiers, le plus sérieusement atteint, était toujours dans un état des plus précaires.



Henri interroge Salma

Depuis son arrivée à Maevasamba, il n'était pas encore sorti de la prostration profonde où l'avaient plongé les secousses du voyage. Ce n'était pas sans peine qu'on arrivait à lui faire prendre un œuf ou un verre de lait. Et cependant il fallait le soutenir à tout prix.

— Ne vous découragez pas, disait à Marguerite le docteur Hugon : si on l'écoutait, il se laisserait parfaitement mourir, ce gaillard-là !

L'œsophage se refusant à accepter aucun aliment solide, Marguerite essaya d'y glisser de la viande crue hachée Deux fois de suite, le malade eut des nausées et rejeta la viande. Sans se lasser, Marguerite recommença jusqu'à ce que la viande eut passé. Enfin, la prostration céda quelque peu, mais la faiblesse restait extrême; personne ne pouvait toucher le pauvre malade sans qu'il poussât des gémissements d'enfant, le moindre bruit lui brisait le tympan et la lumière lui causait une véritable douleur; aussi était-on obligé de le laisser dans une demi-obscurité.

Une nuit que Marguerite entrait doucement dans sa chambre, elle s'aperçut à la faible lueur de la veilleuse voilée encore par un large écran, que les yeux du malade, creusés profondément par la fièvre, étaient grands ouverts et se posaient sur elle avec une sorte d'égarement.

— Vous n'avez besoin de rien? dit-elle, en s'approchant du lit. Voulez-vous boire ?

— Merci, ma sœur ! articula le malheureux officier d'une voix à peine intelligible.

Trompé par le costume de nuit de Marguerite, une ample robe de chambre de couleur sombre et sur la tête une mantille de dentelle qui ressemblait vaguement à une cornette, il avait pris sans doute la jeune fille pour une religieuse d'hôpital.

Quand on l'avait amené de Majunga, il était dans un tel état de faiblesse que c'est à peine s'il avait eu conscience de la traversée, des deux journées de filanzane et de son installation dans la meilleure chambre de l'ambulance; aussi, en reprenant possession pour la première fois de son intelligence, avait-il pu se croire dans un hôpital, avec une sœur de charité à son chevet.

Le lendemain, toutefois, l'amélioration s'étant maintenue, il se rendit mieux compte des choses. Quand Marguerite reparut, il comprit son erreur et, fixant la jeune fille avec des yeux surpris, il dit :

— Où suis-je ? Et qui êtes-vous ?

— Vous êtes chez des amis, répondit Marguerite simplement.

— Par pitié, mademoiselle, insista-t-il. J'ai la tête encore si faible ! Dites-moi que je ne suis pas fou, ou que je ne rêve pas. Il me semble que je vous ai déjà vue. Où? Je ne sais pas, je ne me souviens plus. Mais je vous reconnais.

— Voulez-vous bien ne pas parler autant ! dit Marguerite vivement sans autrement répondre. Vous allez me faire gronder par notre bon docteur. Justement, voici l'heure de sa visite. Je me sauve.

Et, légère comme un oiseau, elle quitta la chambre Elle avait reconnu, elle aussi, le malheureux officier dès le premier moment, mal-

gré sa figure amaigrie, rendue plus effrayante encore par une barbe de deux mois. Daus cet ordre d'idées, les jeunes filles ont des yeux particulièrement pénétrants. Elle n'avait même pas eu besoin de consulter la feuille des hospitalisés délivré à l'oncle Daniel par le Service de Santé de Majunga et qui portait en tête :

« Gaulard, Georges, capitaine breveté, attaché à l'état-major du Général de brigade, commandant le 1er groupe; 33 aus; fièvre, anémie paludéenne. »

Henri retrouve les assassins de son père.

Quaud Henri Berthier-Lautrec et sa sœur s'étaient séparés vers le milieu de mars, Henri pour prendre possession de son poste auprès du colonel Lebreton et Marguerite pour aller s'installer chez son oncle à Manakarana, la jeune fille avait fait promettre à son frère de leur envoyer de ses nouvelles aussi fréquemment que les circonstances et ses occupations le lui permettraieut. Tout d'abord les lettres du jeune attaché au Service des renseignements de la 1re brigade étaient arrivées assez régulièrement; puis, à mesure qu'il pénétrait dans l'intérieur avec son chef, elles étaient devenues de plus en plus rares pour s'espacer davantage encore lorsque le colonel Lebreton eût dépassé Suberbieville; en outre, Marguerite et son oncle ayant sur ces entrefaites quitté Manakarana pour Maevasamba, les lettres si impatiemment attendues ne leur parveuaient plus qu'avec un mois, et parfois davantage, de retard.

C'est ainsi que Marguerite ne reçut que vers la fin de juillet la lettre suivante, que son frère lui avait adressée du camp d'Ankaboka dans les premiers jours de juin :

« Ma chère Marguerite,

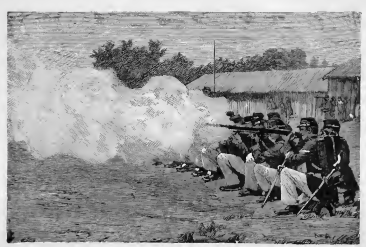
Une grande nouvelle, tout d'abord. Les principaux assassins de notre père sont tombés entre nos mains par une suite de circonstances vraiment merveilleuses et ils viennent d'expier leur crime. Dès aujourd'hui une partie de la tâche que je m'étais fixée se trouve donc accomplie; mais j'espère bien ne pas m'en tenir là et venger plus complètement encore la mort du meilleur et du plus tendre des pères.

Voici maintenant quelques détails sur cette extraordinaire aventure. Tu sais que par ma fonction je suis chargé plus particulièrement d'interroger les Hovas et les Sakalaves qui tombent entre nos mains. A la fin de mai, des faits de brigandage s'étant multipliés dans la région d'Ankaboka, le général Duchesne voulut faire un exemple et donna l'ordre d'aller saisir chez lui Salima, roi des Sakalaves, véhémentement soupçonné d'avoir provoqué, ou tout au moins favorisé, les meurtres et les pillages dont ses sujets s'étaient rendus coupables. Il faut te dire que ce madré personnage, presque aussitôt après le débarquement du colonel Lebreton à Majunga, était venu en grand tralala faire sa soumission et protester de son dévouement à la France ; après quoi, la conscience tranquille, il était retourné chez lui et avait repris ses petites habitudes, c'est-à-dire qu'il s'était livré ouvertement, ou sous main, aux exactions de tout genre, vols, pillages, etc., dont il tire le plus clair de ses ressources. Le drôle méritait donc une bonne leçon. Deux officiers du 2e bataillon du 200e, le capitaine Deniau et le lieutenant Paris, se chargèrent avec le lieutenant Pierre, chef du port d'Aukaboka, d'aller à eux trois mettre la main sur Salima et de le ramener au camp mort ou vif; ils partirent tranquillement, le revolver à la ceinture, gagnèrent rapidement le village où résidait Salima, s'emparèrent de sa personne sans difficulté et le ramenèrent avec eux. On l'enferma au milieu du camp dans une case, où il fut gardé à vue par deux factionnaires. Le lendemain, je reçus l'ordre de procéder à son interrogatoire. Il commença par vouloir m'éblouir en me déclarant d'un ton emphatique qu'il était très riche, qu'il possédait un trésor de deux cent mille piastres et un nombre incalculable d'esclaves et de bœufs.

(*A suivre*). A. B.

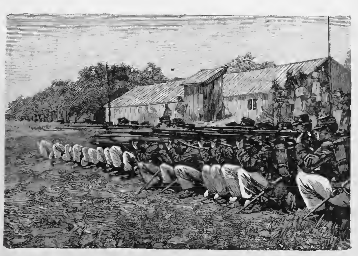


La poudre sans fumée.



Tir avec poudre ordinaire (d'après une photographie instantanée)

Il est aisé de comprendre combien il est commode d'avoir une poudre qui ne fasse pas de fumée : un chasseur qui tire sur un lièvre ne voit pas, une fois le coup parti, si son gibier a été touché. C'est seulement quand s'est dissipé le nuage de fumée (ou plus exactement peut-être de vapeur) formé par la détonation de la cartouche, c'est seulement alors qu'il peut constater si le lièvre a roulé à terre ou s'il continue à filer, en prenant ses jambes à son cou, manière de marcher pas commode du tout, comme dit la chanson. Dans ce cas, on remet vite en joue et on fait feu encore une fois, en tâchant de mieux viser.



Tir avec poudre sans fumée (d'après une photographie instantanée)

A la guerre, lorsqu'on a affaire à un ennemi qui fond sur vous, en un instant on l'a ajusté

et on a pressé sur la détente. Mais si vous l'avez manqué par trop de précipitation, il est déjà sur vous avant que vous ayez pu le voir, aveuglé que vous avez été par la fumée de votre cartouche, en supposant que vous vous serviez de l'ancienne poudre à canon.

Celle-ci d'ailleurs avait encore un autre inconvénient. Non seulement elle vous cachait pendant un temps plus ou moins long les gens sur lesquels vous tiriez, mais elle vous empêchait de vous cacher. Vous aviez beau vous dissimuler derrière un buisson ou un tronc d'arbre, la fumée qui s'en échappait, au moment où vous faisiez usage de votre arme, apprenait à votre adversaire d'où partait la balle qui venait de siffler à ses oreilles, et il savait ainsi de quel côté il avait à riposter ou à s'abriter. Il n'y a pas de fumée sans feu; c'est du point où on en voyait s'élever qu'on avait fait feu.

Aujourd'hui, avec la poudre sans fumée découverte par M. Vieille, l'ennemi sur lequel vous tirez entend bien le bruit de la détonation et le sifflement du projectile. Il se rend compte que la balle vient de ce côté-ci ou de ce côté-là, de la gauche, par exemple. Mais il y a à gauche bien des endroits où vous pouvez être posté, et il lui est impossible de savoir si vous êtes derrière cette meule de paille, ou dans un fossé invisible, derrière cette haie-ci ou abrité par ce pan de mur ou installé dans cette maison. Ce n'est pas drôle de recevoir des balles, c'est encore moins drôle d'en recevoir sans savoir d'où elles partent, parce qu'on n'a pas la satisfaction de se venger. Et c'en est une..., à la guerre. On ne va pas sur le champ de bataille pour être mis hors de combat, mais pour mettre hors de combat les soldats de l'armée ennemie. C'est triste, assurément, bien triste même, et très contraire à la philanthropie. Mais la guerre ne peut se faire qu'à cette condition.

Vous comprenez donc sans peine quel changement considérable l'invention de M. Vieille a dû apporter aux conditions de la guerre, à la physionomie des batailles et à ce qu'on appelle la tactique. Les deux dessins ci-contre vous montrent un même peloton exécutant un feu de salve avec l'ancienne poudre d'abord qui fait devant le front un masque blanc opaque, un rideau gênant et révélateur, puis avec la nouvelle poudre qui donne à peine un jet de poussière avec une fugitive lueur, qu'il est aisé de dissimuler en se plaçant derrière un pli de terrain ou de hautes herbes.

A la vérité, il se trouve des gens pour prétendre que le tir sans fumée n'est pas sans avoir quelques inconvénients : du moins n'a-t-il pas l'avantage de soustraire le tireur à l'émotion que lui fait éprouver la vue du danger. De même que l'autruche se cache la tête en face du péril, de même il arrive qu'un poltron ferme les yeux au moment où va lui être porté un coup. Un certain instinct le pousse à ne pas vouloir regarder ce qui va se passer. Aussi certains militaires pensent-ils que le soldat regrettera parfois le bandeau que la fumée pouvait mettre temporairement sur ses yeux. Mais ce sont là de simples hypothèses, et ces considérations théoriques n'ont empêché aucune nation d'adopter des poudres plus ou moins analogues à la nôtre.

Ce M. Vieille, dont j'ai parlé, est un ingénieur français. Il sort de l'École polytechnique, et il a eu, pour maîtres, M. Berthelot qui vient d'être ministre, et M. Sarrau, deux grands savants, membres l'un et l'autre de l'Institut. Il a rendu un service considérable à notre pays en arrivant, par ses recherches scientifiques, à la préparation chimique qui s'appelle la « poudre sans fumée ».

Cette appellation, soit dit en passant, n'est pas très exacte. Le mot poudre s'applique à des objets qui sont à l'état de grains très fins : il est presque synonyme de poussière. On dit : du tabac en poudre, pour parler du tabac à priser, et vous connaissez tous la poudre qu'on emploie pour sécher l'encre, à défaut de papier buvard. Déjà on avait détourné ce mot de son acception primitive en l'appliquant à de gros grains dont certains étaient plus volumineux que le poing. On l'applique maintenant à une substance assez analogue, en apparence, à de la colle à bouche, et qu'on découpe, soit en petits fragments gros comme des pépins de groseille pour les cartouches des fusils, soit en longues lamelles, semblables à des copeaux de bois, pour les gargousses des canons.

Cette substance s'enflamme difficilement; aussi est-on obligé de mettre dans les gargousses des canons un peu d'ancienne poudre, sans laquelle elle aurait grand'peine à prendre feu. Il en résulte que le tir de l'artillerie fait un peu de fumée, oh! très peu. De plus, le vent des pièces soulève toujours de la terre et du sable, si le sol est sec. Enfin, l'éclair du coup est assez brillant. Il en résulte que l'artillerie se cache moins aisément que l'infanterie. Néanmoins, le progrès accompli par l'adoption du nouvel explosif est, pour elle aussi, considérable.

Il n'est donc pas étonnant que l'Académie des sciences ait décerné à M. l'ingénieur Vieille un prix de 20 000 francs pour ses beaux travaux. Mais ce savant, aussi modeste et désintéressé que laborieux et habile, n'a pas voulu garder cette somme qu'il avait pourtant si bien gagnée. Il l'a partagée entre le personnel placé sous ses ordres, comme si tous ses ouvriers avaient été les collaborateurs de son œuvre. S'il leur a donné l'argent, il a conservé la gloire, et nous ne devons lui marchander ni l'estime, ni la reconnaissance. E. M.



« Va bourdonner dans sa corbeille. »

L'Abeille.

par Hégésippe Moreau (1810-1838).

Comme l'abeille fugitive
Qui fait son miel en voyageant,
Le chansonnier de rive en rive
Va bourdonnant et voltigeant,
Comme elle du myrte à la treille
Il recommence vingt détours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

Hélas! je rampais, demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim vers la nue
S'envole dans un tourbillon;
Mais Dieu me sourit, Dieu qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : « Vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours ».

« Loin des tourbillons de poussière
Que font les grands et leurs laquais,
Dans la mansarde ou la chaumière
Murmure à de joyeux banquets;
Mais en fuyant pique à l'oreille
Les Midas qui peuplent les cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
Un dard caché pour les méchants;
Mais si quelque vierge enfantine
Cueille des bluets dans les champs,
Va bourdonner dans sa corbeille
Et fais-la rêver aux amours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre
Teinte du sang des oppresseurs;
Longtemps l'éclat du cimeterre
Sur l'Hymette effraya tes sœurs;
Mais à la Grèce qui s'éveille
La Liberté rend ses beaux jours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir,
Quand vient la brise je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

Alors, pris d'un vertige qui dépassait encore en rapidité la vitesse de la pensée, je traverse les espaces infinis, je vois les soleils sans nombre, de toutes dimensions et de toutes couleurs, suspendus dans l'immensité sans bornes, animés de vitesses prodigieuses, soutenus dans le vide immense et disséminés à des distances incommensurables les uns des autres sur l'équilibre des lois divines de la gravitation universelle; chaque soleil attire chaque soleil, ils se sentent tous à travers l'immensité, subissent leurs influences mutuelles et glissent silencieusement dans le vide éternel emportés par l'attraction de chacun et de tous.

Et, retenus autour d'eux par leur chaleur rayonnante, tournent les planètes, les mondes, équilibrés les uns par les autres; il me sembla que pendant des milliards d'années je voyageais ainsi, plus rapide que la pensée, au milieu des soleils et des mondes; mais plus loin, toujours plus loin, flamboyaient encore les soleils et tournaient autour d'eux les mondes auxquels ils dispensaient la chaleur, le mouvement et la vie. Parfois passaient rapides, les astres errants, les morceaux des mondes, des terres rayées du Livre de vie et qui allaient s'engloutir dans la masse incandescente des soleils, fournissant ainsi à leur activité un nouvel élément!

Et après ces milliards d'années, animé de cette vitesse plus rapide que le rayon lumineux, plus prompte que la pensée, je n'avais pas fait un seul pas dans l'immensité et ma pensée se sentit confondue et humiliée devant l'éternité de la durée et l'infini de l'espace.

(*Très bien, très bien, triple salve d'applaudissements.*)

Est-ce que maintenant on peut rire un peu? demanda Thomassin.

Déjà je m'éloignais du soleil, non plus avec la vitesse de la lumière, 76 000 lieues par seconde, mais avec la rapidité de la pensée; mon esprit seul traversait les espaces, j'avais laissé dans la nacelle du ballon ce corps périssable; cette enveloppe mortelle qui retient notre âme captive sur cette goutte de boue que l'on nomme la Terre! Avec la rapidité de la pensée je sortais de la sphère d'attraction de notre Soleil, je vis suspendue autour de lui, glissant silencieusement dans l'espace évoluant sur elles-mêmes, animées de vitesses prodigieuses, les planètes sœurs de la nôtre, je me sentis attiré par une force irrésistible vers cette petite étoile de la constellation d'Hercule vers laquelle notre soleil nous emporte tous, terre, lunes, planètes et je vis alors que ce que nous appelons des étoiles ne sont autre chose que des soleils encore plus grands, encore plus actifs que le régulateur de notre monde, je m'élançais vers l'étoile, vers le soleil de la constellation australe du Centaure qui se trouve, de toutes les étoiles, la plus rapprochée de la Terre bien que sa lumière, à raison de 75 000 lieues par seconde, mette encore trois ans et huit mois à parvenir jusqu'à nous, j'atteignis encore une de nos plus proches voisines, l'étoile Vega de la constellation de la Lyre, dont le rayon lumineux emploie vingt et un ans et trois mois pour franchir la distance qui nous sépare d'elle!

La descente. — En pleine mer. — Voyage sous-marin. — Les merveilles de l'océan. — Interruptions de l'épicier Thomassin — Les arbres et les fleurs vivantes. — Indignation présidentielle. — Les méduses. — Les forêts sous-marines. — La pieuvre! — Le collège est empoisonné!

J'avais été le jouet de ce phénomène bien connu des aéronautes et que l'on nomme le vertige de la hauteur; je n'avais pas à m'en plaindre puisque, pendant tout le temps qu'avait duré mon évanouissement, dû à la raréfaction de l'air, j'avais parcouru, sous l'influence de je ne sais quelle hallucination, des milliards de milliards de lieues dans les espaces célestes, et je fais ici appel à l'autorité de M. le professeur Rosencœur, tout ce que j'ai vu, tout ce que je vous ai raconté sur les merveilles des cieux n'est-il pas conforme aux données de la science (*M. Rosencœur fait un signe d'approbation*).

Mais à mesure que le ballon descendait, car peu à peu le gaz hydrogène, qui est très subtil, s'échappait de son enveloppe, bien qu'elle fût composée de plusieurs tissus superposés enduits d'un épais vernis, je me sentais renaître, l'air rentrait dans mes poumons.

Bientôt le ballon traversa de nouveau des couches d'air dont la température était très variable; il fut saisi, emporté par ces courants aériens, froids ou chauds, perpétuellement en lutte dans l'atmosphère et qui engendrent les tempêtes; de nouveau il se trouva au milieu des nuages, tantôt diversement colorés, tantôt obscurs lorsque leur épaisseur ne permettait pas aux rayons du soleil de les pénétrer; parfois un mince rayon filtrait à travers leur masse et

1. Voir le n° 376 du *Petit Français illustré*, p. 266.

ressemblait, au milieu de l'obscurité, à une coulée de lave étincelante.

Le ballon descendait toujours!

Enfin une éclaircie se fit entre les nuages et j'aperçus, à perte de vue, une surface unie, miroitante, qui brillait sous les rayons obliques du soleil couchant.

C'était la vasfe mer! la mer immense!

La descente du ballon devenait de plus en plus rapide; de la hauteur à laquelle je me trouvais, j'embrassais un vaste horizon; sur cette immense surface, je cherchais vainement une voile, la fumée d'un steamer; je compris alors que je me trouvais en dehors des routes habituelles suivies par les navires; je n'avais pas à compter sur le secours des hommes!

Je l'avoue, j'eus un moment de découragement, je me plaignis : « Mon pauvre Marius, me disais-je, te voilà encore dans une belle situation, cette fois c'est fini! bien fini! »

Mais cela ne dura pas longtemps; je me souvins que j'étais de Beaucaire (*très bien!*) Je résolus de lutter contre la mauvaise, contre l'implacable fortune, et je me posai la question suivante : « Qu'est-ce tu as de mieux à faire? »

Je répondis de suite à cette question en disant : « Ce que tu as de mieux à faire c'est de maintenir le ballon dans les airs aussi longtemps que cela te sera possible, et quand tu verras un navire, tu feras des signaux de détresse; (*C'est cela!*) on mettra une chaloupe à la mer et on viendra te recueillir, pauvre naufragé que tu es! »..

La descente du ballon devenait de plus en plus rapide, je n'avais pas un instant à perdre; je m'efforce de détacher la corde à l'extrémité de laquelle pendait le corps inerte de l'infortuné Brutus, c'était un poids dont je pouvais me débarrasser; mais cette corde, gonflée par l'humidité, était tellement serrée que je ne pus parvenir à la détacher; je cherche mon couteau, je l'avais égaré.

Le ballon ne descendait plns, il tombait!...

J'enlève ma veste, mes souliers, mon pantalon lui-même, je les jette par-dessus bord; je mo débarrasse de tout ce qui avait du poids. Cependant je dois à vérité de reconnaître que, même dans cette circonstance critique, en présence de la mort qui m'attendait, je ne pus consentir à me défaire de cette boîte de pâte pectorale des princes de Zanzibar... (*Interruptions... ah! ah!*).

Pendant une minute à peine le ballon ralentit sa chute; ce fut une minute d'angoisse; les doigts ensanglantés, je m'efforçai de détacher la corde qui supportait Brutus; allégé d'un poids aussi considérable, le ballon devait remonter et se maintenir encore quelque temps dans les airs. J'essayai de la couper avec mes dents. Hélas! peine inutile! Et dans mon angoisse, il me semblait que c'était le poids de Brutus qui m'entraînait dans l'abîme, dans ce tombeau, le plus vaste des tombeaux... celui où l'on ne retrouve pas ses morts. (*Frémissements dans l'auditoire.*)

Maintenant le ballon précipitait sa chute avec une vitesse vertigineuse... la tête me tournait, mes jambes vacillaient, je tombai dans le fond de la nacelle et... je m'évanouis. . j'étais en proie au vertige de la profondeur!

Il me sembla que la nacelle s'enfonçait dans la mer, attirant à elle le ballon dégonflé; elle longeait les parois presque verticales d'une montagne sous-marine dont le sommet se trouvait à peine à vingt mètres de profondeur; le sable s'était accumulé dans les anfractuosités des rochers, et au milieu des herbes marines se jouaient une multitude de poissons, de formes et de couleurs variées; ils nageaient autour de la nacelle avec souplesse et agilité, et je n'affirmerai rien de contraire à la vérité en disant que leurs gros yeux ronds manifestaient à n'en pas douter un certain étonnement de voir dans leur élément une nacelle et un ballon, choses qu'ils n'avaient probablement jamais encore eu l'occasion de contempler (*Approbation*).

— Et ils chantaient en chœur la valse du Tutu-panpan, s'écria l'épicier Thomassin (*Rires dans l'auditoire*).

— Monsieur Thomassin, cria le président, je vous rappelle à l'ordre! (*Très bien! Très bien! continue Marius.*)

Après les merveilles des cieux, il m'était permis d'admirer les merveilles de la mer.

Car c'étaient de véritables merveilles qui s'offraient à mes regards; tous ces poissons, dont les écailles scintillantes reflétaient les plus vives couleurs et les nuances les plus variées, ne le cédaient en rien pour la beauté de leur parure aux oiseaux et aux papillons de la terre, et j'en comparais l'éclat à ces pierres précieuses, topazes, saphirs et émeraudes que nous pouvons admirer à la vitrine de notre concitoyen Meynardet, ici présent, qui est, comme chacun sait, le premier joaillier-bijoutier du département. (*Très bien!*)

Aucune région de notre terre ne saurait vous donner l'idée de l'exubérance de vie qui se manifeste dans la mer : ici des crevettes se jouent entre les herbes, des hippocampes enlacent leur queue autour des tiges marines et se tiennent tout droit, dressant leur tête qui ressemble à celle d'un cheval; là des anguilles, au dos cendré et au ventre d'un blanc laiteux, glissent sur le sable et se dissimulent entre les herbes; plus loin, des écailles étincellent moirées de vert brillant ou de bleu sombre, des formes vagues laissent sur leur passage des lueurs azurées et fuient avec plus de rapi-

dité qu'un vol d'oiseaux effarouchés; ce sont des fuites précipitées, des attaques et des ruses continuelles. Une raie, qui avait jusqu'à trois mètres de longueur, posée à plat ventre sur le sable avec lequel elle se confondait, se tient en embuscade; elle semble dormir; mais tout à coup, d'un coup de sa longue queue armée de griffes, elle atteint un poisson qu'elle saisit et engloutit aussitôt; une autre, nageant entre deux eaux, agite ses larges nageoires ainsi qu'un aigle agite ses ailes et se précipite sur sa proie avec la rapidité de l'éclair.

Et, dans les cavités du rocher, les crabes, immobiles, les pinces en avant, attendent patiemment qu'une proie vienne à passer à leur portée; quelques-uns sont gigantesques; leur carapace est envahie par les plantes marines et incrustée de coquillages. Tout à coup, l'obscurité se fait; au-dessus de ma tête, des poissons, en quantité innombrable, passent à la surface de la mer, c'est un banc de harengs dont les écailles, d'un bleu verdâtre et d'un blanc argenté, produisent des lueurs phosphorescentes.

— Et la baleine, crie l'épicier Thomassin, qui a la manie d'interrompre, as-tu vu la baleine?

— Il n'y en avait probablement pas dans ces parages, répond Marius...

— C'est bien dommage, elle t'aurait avalé, toi et ton ballon, et tu aurais pu nous dire ce qu'elle avait dans le ventre...

— Si M. Thomassin continue à m'interrompre...

— Té, tu ne serais pas mort pour cela, est-ce que Jonas n'est pas resté trois jours dans le ventre d'une baleine? (*Ah! ah!*)

— Monsieur Thomassin...

— Et il faisait du feu là-dedans, il se servait de son huile pour faire frire les poissons qu'elle avalait... (*Oh! oh!*)

— Tu nous ennuies avec ta baleine, nous ne sommes pas venus ici pour entendre tes histoires, s'écrie le président, en brandissant sa cloche. Continue, Marius.

« Le ballon descendait toujours; les algues devenaient plus abondantes. Ces plantes marines qui n'ont pas de racines et sont nourries et portées par la mer, revêtaient les formes les plus étonnantes et les plus bizarres. Les unes ressemblaient à de longues lanières que les courants faisaient onduler (car je reconnus que la mer était sans cesse agitée, de même que l'atmosphère, par des courants dont la principale cause était due à la différence de la température des eaux), les autres se déroulaient semblables à de larges rubans, à des écharpes transparentes. Comme elles n'étaient pas encore trop éloignées de la surface, elles présentaient toutes les nuances du plus beau vert.

Et à mesure que le ballon descendait dans l'abîme, le paysage sous-marin qui s'offrait à mes regards émerveillés, prit un aspect tout différent; les polypiers, ces arbres aux branches dénudées, desquels sortent des fleurs vivantes aux couleurs éclatantes, prenaient leur point d'appui sur les flancs du rocher, dans toutes les anfractuosités, les anémones, fleurs animées, épanouissaient leurs couronnes de tentacules ou s'étendaient sur les fonds de sable, parmi les hérissons et les étoiles de mer aux formes bizarres, comme un parterre de renoncules variées; les unes étaient d'un blanc de lait, les autres d'un beau violet tendre, leur collerette, de couleur aussi éclatante mais toujours différente de celle de leur corps, ajoutait encore à la beauté de leur parure. Qu'un petit ver, une crevette, un poisson nouvellement éclos, vînt se mettre étourdiment à leur portée, aussitôt, par un brusque mouvement, la fleur, ou plutôt l'animal vorace poussait l'imprudente victime vers sa bouche béante et l'engloutissait...

Le rire sonore de l'épicier Thomassin vint encore une fois interrompre le récit de Marius et il criait, en se tenant les côtes :

Des plantes sans racines, hi hi hi... et des fleurs qui mangent des petits poissons, hi hi hi!... Tiens, Marius, tu me feras mourir de rire... Jamais je ne me suis tant amusé.,.

— C'est cependant l'exacte vérité, j'en appelle à la science de M. Rosencœur...

M. Rosencœur se leva et dit :

— C'est l'exacte vérité, Marius n'invente rien et... M. Thomassin est un ignorant (*Très bien! très bien!*)

Sans rien dire, le président s'était levé, il était rouge de colère, il retirait sa veste...

— Laissez-moi empoigner Thomassin et le mettre dehors, rugit-il...

Mais le pharmacien l'entoura de ses bras, cherchant à le retenir et lui cria dans l'oreille, au milieu du tumulte soulevé par cet incident :

— Comment!... mettre Thomassin à la porte... Mais c'est le plus chaud de nos partisans... Retiens-toi, mon président.

Le président, déjà tout essoufflé, remit sa veste; puis il consentit, non sans quelque violence, à s'asseoir de nouveau dans le fauteuil présidentiel et, quand le tumulte se fut un peu calmé, Marius s'écria :

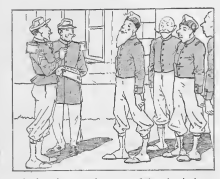
— Je comprends la noble indignation de notre président, mais je lui demande de mettre un frein à son juste courroux, M. Thomassin me fait signe qu'il ne m'interrompra plus.

En effet, l'incorrigible interrupteur avait mis un doigt sur sa bouche et restait immobile, les yeux fermés.

E. P.

(*A suivre.*)

Troisième début de Camember.

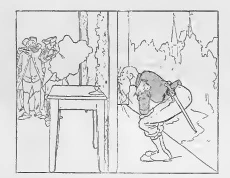


On demande, comme figurants au théâtre, les plus beaux hommes du régiment. Naturellement, Camember qui a déjà débuté se présente, flanqué de Cancrelat. Etant donné leur expérience bien connue des choses du théâtre, ils sont aussitôt agréés.



Le Regisseur. — Voici ! Quand le défenseur de la jeune opprimée dira au traître « Tu vois cette bougie ! .. » faudra vous préparer, et au coup de pistolet vous soufflez par ce trou la chandelle qui est derrière.

Camember. — Compris, mon regisseur !



Le defenseur de la jeune opprimée (au traître). — Misérable ! je pourrais t'anéantir ! Regarde cette bougie ! (Camember s'apprête)... Pan !

Pfft ! fait Camember. Malheureusement ce fallacieux Cancrelat a collé sur le trou une invisible pelure d'oignon.



Le defenseur de la jeune opprimée (ahuri). — Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui !

Le traître (aimablement). — On n'est pas toujours bien disposé ! Vous pouvez recommencer !

Le defenseur — Pan ! .. Pfffffft, fait Camember.



Le traître (gracieusement). — On a trois coups.

Camember (illuminé d'une idée subite) — Je parie 14 sous que le trou il est obstructionné jusqu'à la 3e capucine. Gueux de Cancrelat ! Tu me le payeras !



Le defenseur (rageant, bas à Camember). — Souffle donc plus fort, animal !

Pfft, fait Camember aussitôt, puis il ajoute : Cette fois, je crois que ça-z-y-est !

C'est depuis cette époque que le sapeur fut systématiquement refusé comme figurant.

Variétés.

Le produit d'un simple sou. — A-t-on jamais pensé à ce que la plus petite pièce de monnaie, un simple sou, aurait pu produire au 31 décembre 1894, si elle avait été placée à la naissance de Jésus-Christ et capitalisée depuis à 3 p. 100? — Tout simplement la modeste somme de 100 sextillons 758 quintillons 472 quatrillons 218 trillons 528 milliards 223 321 324 fr. 25. Or, avec le revenu à 3 p. 100 de cette somme, chacun des 38 218 000 Français pourrait avoir une rente journalière de 350 528 552 510 fr. 60. Tout cela pour un sou!

*
* *

L'air de la mer et des montagnes à domicile. — Un savant propose de mettre dans le commerce des houteilles d'air pris sur les montagnes ou au hord de la mer. Cet air serait liquéfié sur place et pour avoir l'air pur chez soi, on n'aurait qu'à déhoucher une houteille d'air liquéfié, liquide hleuâtre qui reprendrait aussitôt son état gazeux. D'après le procédé de liquéfaction inventé par M. Linde, on pourrait ohtenir par heure un mètre cuhe d'air à 70 p. 100 d'oxygène. Le prix de revient de l'air liquéfié serait peu élevé.

*
* *

Une leçon de politesse. — Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations pressantes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui se méfie de tous ceux qu'elle ne connaît pas, appelle sa bonne et lui dit tout haut :

— Amélie, enlevez d'ici mon coffret à bijoux et mettez-le en place dans la chambre voisine.

Justement froissé, l'ouvrier enlève aussitôt de la poche de son gilet sa chaîne et sa montre et les tendant à sou apprenti :

— François, lui dit-il, va porter cela chez moi : il paraît que la maison n'est pas en sûreté!

*
* *

Aimable invitation. — A l'occasion du mariage de sa fille, un bon paysan, qui a fait fortune, invite quelques personnages de la haute société à venir assister au banquet qui doit avoir lieu après la cérémonie.

Voici comment il termine sa lettre d'invitation :

... Il y aura au dîner plusieurs oies, quelques dindons et un cent d'huîtres. J'espère que vous y serez.

*
* *

Prière touchante. — La maman du petit Henri lui recommande de prier le bon Dieu pour son oncle gravement malade. Le soir, avant de se mettre au lit, l'enfant fait en ces termes sa touchante prière :

« Mon Dieu, conservez mon oncle au moins jusqu'aux étrennes! »

RÉPONSES A CHERCHER

Problème amusant. — Un monsieur demande l'heure qu'il est à un passant. Celui-ci lui répond : « Il était, il y a un quart d'heure, la moitié du quart des deux tiers de douze heures »

Quelle heure est-il ?

*
* *

Origines curieuses. — Quelle est l'origine des locutions proverbiales suivantes :

1° Après cela il faut tirer l'échelle.
2° Après moi le déluge.
3° Nettoyer les étables d'Augias.

*
* *

Géographie. — Citez deux mers qui communiquent, dont l'une est plus élevée que l'autre, et dites par quoi elles communiquent entre elles.

*
* *

Logogriphe.

Sur mes cinq pieds je suis une pierre hrillante
Aux reflets azurés, laiteuse et chatoyante.
Sans ma tête, je suis hlême et perds mes couleurs,
Indice trop certain du deuil et des douleurs.
Sur mes trois derniers pieds je deviens une hière
Que messieurs les Anglais prétendent la première;
Et sur deux pieds, enfin, je suis un petit mot
Qui, seul, ne vous dit rien : il est presque de trop.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 376.

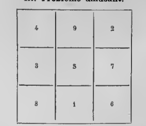
I. Questions à répondre.

Tournon — Poitiers — Rhodes — Castres.
Nantes — Gaillac — Nice — Senlis.
Thonon — Laval — Luro — Louhans.

II. Questions géographiques.

1° Le département des Landes (depuis qu'on a remplacé par des plantations de pins les flaques d'eau qui au commencement du siècle faisaient de ce département une région désolée). Ensuite viennent le Var et les Vosges. Les moins boisés sont : la Manche, la Vendée, le Finistère.
2° Le lac du Bourget en Savoie.
3° Celui de Saint-Étienne à Lyon (établi en 1826).

III. Problème amusant.



4	9	2
3	5	7
8	1	6

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 378. 10 centimes 23 mai 1896.

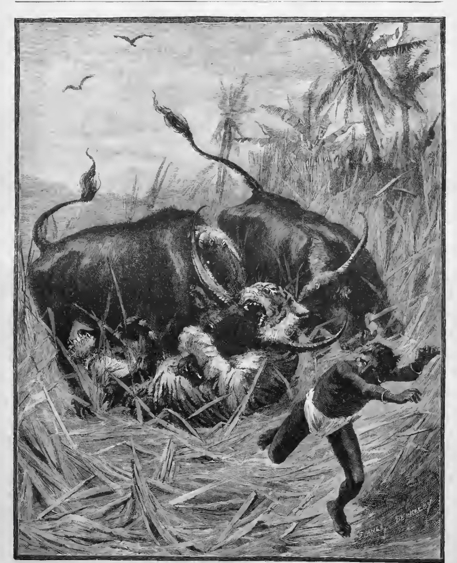
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Buffles attaqués par un tigre.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

— Et maintenant je continue, dit Marius :

« Le ballon descendait toujours ! Je ressentis un léger choc, la nacelle venait de heurter une masse gélatineuse qui présentait les teintes les plus vives et les reflets les plus brillants; c'était un animal, une méduse. Je la vis s'élever vers la surface de la mer et j'en aperçus plusieurs autres qui flottaient gracieusement au-dessous de moi, en forme de cloches demi-transparentes, tantôt d'un bleu tendre, tantôt d'un rose affaibli; de longs filaments partaient de leurs bords dentelés et ressemblaient à des racines.

A mesure que le ballon accentuait sa descente, la végétation marine revêtait une teinte de plus en plus sombre, c'est à peine si je pouvais distinguer les immenses forêts qui tapissaient les parois des rochers et formaient des massifs impénétrables.

Cependant des légions d'animaux parcouraient encore ces abîmes dans tous les sens, et comme ils se trouvaient à une trop grande profondeur pour recevoir la lumière, ils produisaient eux-mêmes des lueurs phosphorescentes qui éclairaient leur marche. Des animaux microscopiques rayonnaient dans les ténèbres. Des bouquets de feu lançaient des étincelles et parfois le large disque d'argent du poisson lune traversait avec majesté le tourbillon des petites étoiles, puis, tout à coup, l'obscurité se faisait, plus profonde.

Et le ballon descendait toujours! Nul bruit ne venait troubler le silence des mystérieuses profondeurs qu'il venait d'atteindre. Je me sentais alors oppressé par une angoisse indéfinissable, une sorte de torpeur m'envahissait lorsque j'aperçus, à quelques mètres à peine, deux yeux énormes briller dans l'obscurité, comme ceux des chats, d'une lueur phosphorescente; ce regard, immobile, épouvantait et fascinait par son étrange fixité. J'aperçus, adhérant au rocher, une sorte de sac épais, lisse, visqueux, offrant, à une extrémité, une grosse tête arrondie, avec des yeux latéraux énormes et, vers le sommet, une bouche, ou pour mieux dire, un bec de corne dur et tranchant, comme celui d'un perroquet; autour de ce bec vibraient, dans une agitation continuelle, dix bras longs et effilés, sortes de trompes munies de deux ou trois rangées de ventouses ou suçoirs. C'était une pieuvre!

Il me sembla que les yeux énormes de ce monstre se dilataient dans l'obscurité. J'étais attiré et fasciné par la fixité et l'étrangeté de leur éclat. J'allais être bientôt à sa portée; je fis un effort pour échapper à son étreinte, mais un des bras gluants de la bête hideuse s'enlaça autour de mon cou, ses suçoirs s'appliquèrent sur mon visage, un autre entoura ma taille, mes bras furent paralysés et eu un instant je fus saisi, étouffé, attiré vers le bec qui s'entr'ouvrait déjà pour me déchirer, lorsque je poussai un cri terrible... »

Le récit du sauvage fut interrompu par l'arrivée soudaine du père Thomas, le concierge du collège.

Il était tout essoufflé, la sueur ruisselait sur son visage et il levait les bras en l'air, sans pouvoir parler. Quand il eut repris le souffle, il s'écria :

— Ah! monsieur le Principal! monsieur le Principal. Ah! monsieur Peyron...

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, parle... explique-toi... cria le fauve.

— Le collège est empoisonné!

— Comment... qu'est-ce que tu dis... le collège est empoisonné?

— Ils se tordent dans des souffrances épouvantables, les pauvres garçons! Ah! monsieur Peyron...

Toute l'assistance s'était levée. M. le Principal et M. Peyron, au milieu du tumulte soulevé par cette étonnante nouvelle, couraient vers la porte, suivis du père Thomas. Tout à coup, le pharmacien Barbissou se leva à son tour, frappé d'une inspiration subite, et courut à la pharmacie. Il se précipita vers le rayon qui, le matin, supportait ses bocaux remplis de pastilles de menthe; il en restait quelques-unes, il les prit, les goûta, poussa un cri et se laissa tomber sur la chaise qui se trouvait au-dessous du buste d'Hippocrate. Le plus grand médecin de l'antiquité semblait le considérer d'un air narquois.

Les pastilles, généreusement distribuées le matin à « l'ardente jeunesse », étaient, hélas! des pastilles d'ipécacuana! Et comme elle en avait absorbé des quantités considérables...

Dans son désespoir, l'infortuné pharmacien enleva sa calotte et fit mine de s'arracher les cheveux qu'il n'avait plus, puis, pensant qu'il pourrait être utile au collège et contribuer à son désempoisonnement, il saisit deux bocaux et, de toute la vitesse de ses longues jambes, prit sa course dans la direction du collège, suivi de tous les Barbissoustes qui avaient leurs enfants placés dans cet établissement et dont on se figure aisément l'anxiété.

1. Voir le nº 377 du *Petit Français illustré*, p. 284.

Efficacité de la pâte pectorale. — Quelques explications du pharmacien Barbissou. — Un mystérieux entretien. — L'arrêté municipal. — L'homme apparent et l'homme caché. — Effervescence causée par l'arrêté de Gastambide. — Un défi. — Un colis suspect. — Triomphe du Sauvage. — Le siège de l'épicerie Thomassin.

— Quelle alerte! monsieur le Parisien, s'écria le pharmacien Barbissou à son retour du collège. J'en suis encore tout ému, mes jambes flageollent, je n'en puis plus. . heureusement, ce n'est pas grave. . mais ces pauvres garçons ont été bien malades.. Songez donc un peu, ils ont absorbé le coutenu de deux bocaux de pastilles d'ipécacuana... c'est un vomitif très énergique, comme vous le savez sans doute, ce sont des pastilles de ma fabrication, elles ont un petit goût de menthe anglaise qui les rend délicieuses à avaler.. Mais ils sont guéris maintenant; cette pâte est vraiment une pâte incomparable ..

— De quelle pâte s'agit-il ? demandai-je.

— Mais de la *pâte pectorale des princes de Zanzibar* il n'y en a pas d'autre, c'est la seule et unique, je leur en ai généreusement distribué quelques boîtes, l'effet a été pour ainsi dire instantané; vous comprenez, je tenais à réparer mon erreur de la matinée. A propos, et les Barbissoustes, et Barigoule [1]?...

— Les Barbissoustes sont rentrés chez eux, répondis-je, et M. le Président est parti en donnant le bras à votre sauvage .



En un instant, je fus saisis, attiré, étouffé

— Il n'est pas fâché, je pense ?

— Euh! il n'avait pas l'air très content, mais Marius a réussi a le calmer et il a mis cette interruption de séance sur le compte de Gastambide.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, demain nous continuerons la conférence, je vais faire prévenir Barigoule, et vous resterez avec nous, monsieur le Parisien, je vous offre l'hospitalité, allons... acceptez ..

— Bien volontiers, répondis-je, je ne me suis jamais tant amusé et il faut venir chez vous pour apprendre à rire.

— N'est-ce pas que c'est drôle ? Mais ce n'est pas fini. Quand les Barbissoustes supposeront qu'il y a dans cette histoire quelque ténébreuse machination de Gastambide, — je ne le pense pas car entre nous, Gastambide ne pouvait pas savoir que je distribuerais des pastilles de menthe à « l'ardente jeunesse » et c'est Thimothée, mon garçon de laboratoire qui a dû se tromper d'étiquette, — les imaginations vont travailler, et la lutte entre les deux partis va devenir plus ardente...Mais rassurez-vous, monsieur le Parisien, nous n'avons pas de haine, nous autres, et cela se passe, comment dirais-je... à la surface, c'est une haine factice, vous comprenez, et au fond, c'est plutôt pour passer le temps agréablement que nous luttons les uns contre les autres, autrement on s'ennuierait trop. Beaucaire n'est pas Paris.

Vers les dix heures du soir, entre chien et loup, j'entendis ouvrir avec précaution la porte de la pharmacie; je prêtai l'oreille,

1. C'est ainsi que nous appellerons désormais le Président, M. Alphonse Daudet nous ayant demandé de ne pas faire usage du nom de son célèbre héros Tartarin.

machinalement, le petit escalier en spirale qui donnait accès de la pharmacie au premier étage, faisant l'office de tuyau acoustique, j'entendis la voix du pharmacien qui disait : « Eh, eh ! ça va bien, ça va bien ! » et il se frottait les mains.

Une autre voix, que j'entendais moins distinctement, répondait : « Le capitaine de gendarmerie... rapport... préfet... » Puis ce furent des rires étouffés : « Chut! disait Barbissou, le Parisien est là-haut... je l'ai gardé... » La conversation continua, à voix basse, entrecoupée de rires... d'exclamations... puis la porte de la pharmacie fut ouverte, Barbissou disait : « C'est entendu. — Oui, oui, répondait la voix... ne me ménage pas... cela m'est égal... c'est pour les pauvres... » puis tout rentra dans le silence.



Alors, à haute voix, je lus ce qui suit.

Et, le lendemain matin, comme je regardais par la fenêtre, heureux de respirer l'air pur des premières heures de la journée, je vis arriver l'appariteur de la mairie, coiffé de son képi galonné; il se dirigea vers la pharmacie, monta les trois marches du perron et se mit à tambouriner du poing sur la devanture de la boutique encore fermée.

Il attendit un instant, puis levant la tête, il m'aperçut, retira son képi et me demanda :

— Il n'y a donc encore personne dans la boutique ?

— Puisqu'on ne vous ouvre pas, répondis-je, c'est que M. Barbissou n'est pas encore descendu, mais je vais le prévenir.

M. Barbissou était occupé à se raser; je le mis au courant de la visite matinale qui lui était faite...

— Comment! s'écria-t-il, l'appariteur de la mairie... qu'est-ce qu'il me veut encore celui-là?

Et, la figure toute barbouillée de savon, il courut à la fenêtre sur la rue :

— Eh bien! qu'est-ce que tu me veux, Roumestang?

— Je viens te notifier quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un arrêté de M. le Maire.

— Pourquoi?

— Il te défend de laisser sortir Marius en sauvage dans les rues de la commune.

— Hein ? s'écria le pharmacien rouge de colère... il me défend... répète voir un peu

— Eh! ne te mets pas en colère, si tu ne veux pas recevoir mon arrêté, je vais le glisser sous la porte.

Et Roumestang pliait déjà le papier, lorsque le pharmacien s'écria :

— Non! non! je te le défends... je ne veux pas que tu introduises quoi que ce soit dans ma pharmacie.

— Au fait, dit Roumestang, je vais te le lancer par la fenêtre, cela vaudra mieux et tu ne pourras prétendre ne pas l'avoir reçu; c'est toi-même qui m'as appris à l'école, il y a de cela bien longtemps, à confectionner des flèches en papier.

— Vite, me dit le pharmacien, fermons la fenêtre.

Mais une petite table placée auprès de la fenêtre le gêna dans sa manœuvre qui ne put être assez promptement exécutée, et la flèche-arrêté vint s'abattre au milieu de la chambre.

Barbissou ramassa la flèche, la déplia et, tremblant de colère, essaya de lire, mais, comme il n'avait pas son lorgnon, il me tendit bientôt le papier. Alors, à haute voix, je lus ce qui suit :

« Arrêté municipal,

« Nous, Maire de Beaucaire,

« Attendu, qu'un certain sauvage persiste à se promener dans les rues de notre commune,

« Attendu que ledit sauvage est cause de troubles et jette la perturbation dans notre paisible population,

« Arrêtons :

« Il est défendu à ce sauvage du nom de Marius Barbissou, de se montrer en sauvage dans les rues de notre commune, sous peine de l'application des pénalités portées par la loi.

« Fait en notre mairie de Beaucaire, le 25 juillet 1894.

« Le Maire :

« Signé : GASTAMBIDE. »

(*A suivre*). E. P.

Le Cinématographe.

Depuis quelque temps, on peut voir fonctionner à Paris, un petit appareil des plus curieux : c'est une lanterne magique; mais une lanterne magique d'espèce particulière et singulièrement perfectionnée. Les personnages projetés sur l'écran blanc, au lieu d'être figés dans une immobilité de statues, vont, viennent, remuent, s'agitent, donnant aux spectateurs stupéfaits la complète illusion de la réalité et de la vie. On voit, par exemple, apparaître sur l'écran une scène représentant des ouvriers armés de pioches, de pics, de leviers et qui semblent occuper à démolir un mur. Seulement tout cela, pour le moment, est immobile. Mais voilà que la scène s'anime, les pioches, les pics, vigoureusement maniés, sapent la muraille, les leviers l'ébranlent, le contremaître affairé s'agite en tous sens. Puis, sous l'effort combiné des démolisseurs, le mur oscille sur sa base, s'incline et s'abat enfin sur le sol, soulevant un épais nuage de poussière derrière lequel disparaissent les travailleurs pour reparaître ensuite graduellement lorsque le nuage se dissipe.

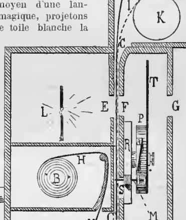
Ce n'est certes pas la première fois que l'on essaie de projeter des images dites animées; mais ces images grossières, plus ou moins habilement machinées, présentaient toujours des mouvements saccadés d'automates, ne ressemblant en rien à ceux, pleins de naturel et de moelleux, qu'exécutent les personnages projetés par le Cinématographe : c'est ainsi que l'on nomme le merveilleux appareil inventé par MM. Lumière, de Lyon.

Ici, c'est la nature même qui est prise sur le fait, puisque ce sont des photographies de scènes réelles que l'on nous fait voir : tantôt on nous montre un train de chemin de fer arrivant en gare à toute vitesse; tantôt c'est la mer qui déferle et se brise en écumant sur le sable d'une plage. Et tout cela est d'une vérité saisissante.

Comment MM. Lumière ont-ils obtenu ces surprenants résultats? C'est là précisément ce que nous allons tâcher de vous faire comprendre.

Quand nous regardons un objet quelconque, l'image de cet objet vient se photographier dans le fond de notre œil, sur la membrane sensible qui s'y trouve et qu'on nomme la *rétine*. Cette photographie rétinienne, ne s'effaçant que graduellement, persiste un certain temps dans notre œil, même si nous cessons de regarder l'objet qui l'a produite. Ainsi, fixez le soleil couchant, puis fermez les yeux. Vous n'en continuerez pas moins à voir pendant assez longtemps l'image du soleil. C'est à ce phénomène bien connu que les savants ont donné le nom de *persistance des impressions lumineuses sur la rétine*. Pour un objet moyennement éclairé, la persistance de l'impression est d'environ 1/30 de seconde.

Supposons, dès lors, que l'on ait réussi à prendre, au moyen d'un appareil approprié, des photographies instantanées, se succédant à 1/15 de seconde, d'un cheval qui trotte. On aura reproduit ainsi en 1 minute, 900 attitudes successives de l'animal.

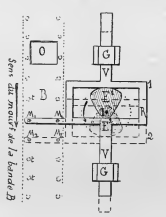


Au moyen d'une lanterne magique, projetons sur une toile blanche la photographie n° 1 et, quand son image est bien fixée au fond de notre œil, éclipsons cette photographie n° 1 en faisant passer devant la lumière de la lanterne un écran opaque qui la masque pendant 1/40 de seconde seulement. Comme la persistance de l'impression dure, avons-nous dit, 1/30 de seconde, c'est-à-dire plus de temps que l'écran n'en met à passer, nous ne nous apercevrons pas de l'éclipse et nous croirons que l'image projetée n'a pas quitté la toile blanche qui est devant nous. A peine aurons-nous remarqué une faible diminution de l'éclairement.

Mais imaginons que nous ayons été assez habile pour profiter du passage rapide de l'écran afin de substituer dans la lanterne la photographie n° 2 à la photographie n° 1 : notre

œil, qui n'a pas vu s'effectuer la substitution, croira et nous fera croire que c'est l'image n° 1 qui s'est modifiée pour prendre l'attitude nouvelle représentée par la photographie n° 2.

Que l'on remplace, de même, pendant les périodes d'éclipses successives et rapides, le n° 3 par le n° 2, le n° 4 par le n° 3... et ainsi de suite jusqu'au n° 900 qui arrive au bout d'une minute à succéder au n° 899, il est clair que l'œil s'imaginera avoir toujours eu devant lui



l'image primitive n° 1 qui se serait modifiée peu à peu de façon que le cheval a paru passer insensiblement de l'attitude 1 à l'attitude 900. Nous croirons donc voir trotter le cheval.

Évidemment, la difficulté était d'opérer ce remplacement presque instantané d'une photographie par la suivante pendant le passage de l'écran destiné à masquer la lumière de la lanterne c'est-à-dire durant une très petite fraction de seconde.

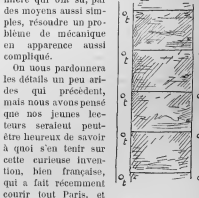
Pour cela, les 900 photographies sont disposées les unes au-dessous des autres sur une bande flexible de 15 mètres de long, bande que les amateurs de photographie connaissent bien sous le nom de *bande pelliculaire*.

Des trous *t* sont pratiqués à la base de chaque photographie sur la bande pelliculaire qui, enroulée sur un tambour A, se rend à un autre tambour B, placé plus bas. Chaque photographie qui se trouve devant la lumière L, sur la ligne des orifices E, F, G, peut être projetée sur la toile blanche disposée en avant de l'appareil, à condition toutefois que l'écran T n'intercepte pas la lumière.

La substitution des photographies de la bande pelliculaire est obtenue au moyen d'une pièce R qui fait descendre par saccades cette bande pelliculaire. C'est un cadre, guidé par deux verrous V. Grâce à la pièce E qui peut tourner dans le sens de la flèche autour du point I, on voit que le cadre peut être animé d'un mouvement de va-et-vient, de haut en bas et de bas en haut. Quand la pièce E occupe la position E^1, le cadre est en haut. Alors deux pointes, placées en M_1M_1, viennent se placer dans les trous *t* de la bande pelliculaire B. A ce moment, l'écran opaque passe et, pendant son passage, la pièce E^1, en tournant autour des point I, prend la position E^2, tirant le cadre vers le bas et l'amenant dans la position 2. Dans ce mouvement de descente du cadre, les pointes M_1 engagées dans les trous de la bande pelliculaire s'abaissent aussi et emmènent par conséquent avec elles la bande pelliculaire. La substitution est opérée, l'écran opaque s'écarte et c'est la photographie suivante qui se projette sur la toile blanche.

Pendant que la projection se fait, les pointes M se dégagent des trous de la bande pelliculaire, la pièce E, dans son mouvement de rotation, revient de E^2 en E^1 faisant remonter le cadre et ramenant de M_2 en M_1 les pointes qui s'engagent aussitôt dans les deux trous suivants de la bande pelliculaire, et le même jeu recommence jusqu'à ce que toute la bande y ait passé.

Quand on pense que le mouvement de va-et-vient du cadre s'effectue 15 fois par seconde, avec une merveilleuse précision, et que tous ces mouvements, parfaitement réglés, sont commandés par une simple manivelle mue à la main, on ne peut trop admirer la remarquable ingéniosité de MM. Lumière qui ont su, par des moyens aussi simples, résoudre un problème de mécanique en apparence aussi compliqué.



On nous pardonnera les détails un peu arides qui précèdent, mais nous avons pensé que nos jeunes lecteurs seraient peut-être heureux de savoir à quoi s'en tenir sur cette curieuse invention, bien française, qui a fait récemment courir tout Paris, et qu'ils auront très probablement bientôt l'occasion de juger eux-mêmes, car l'instrument étant de très petit volume est facilement transportable et ne manquera pas de faire d'ici peu son tour de France.

C'est là assurément un des progrès les plus intéressants qui aient été réalisés depuis longtemps dans le domaine des applications photographiques. G. C.



Le goûter improvisé.

Le père Briochard est bien à plaindre! C'est un brave homme qui peine toute l'année pour élever ses cinq garçons. Il les élève militairement, je vous en réponds.

Et cependant il y en a deux qui font le tourment de papa Briochard. Ils sont si gourmands, si gourmands qu'il n'est pas sur terre de gourmands pareils. Chez un pâtissier, c'est, vous le comprenez, un défaut très gênant.

L'autre jour, Janot, le Benjamin, le plus gâté de toute la famille, a commencé à travailler.

Eh bien, vous vous rappelez comment monsieur Janot s'est rendu digne de la confiance qu'avait mise en lui son papa en lui confiant vingt-deux gros bâtons de sucre d'orge? Il a choisi le plus joli morceau et s'est mis à le sucer sans remords.

Aujourd'hui c'est Jaquot, l'aîné des cinq, celui qui devrait donner le bon exemple à toute la maisonnée.

Ah! bien oui, le bon exemple! Il lui faudrait pour cela n'être pas gourmand et ce n'est pas précisément son cas.

Jaquot avait été envoyé par son père chez un des plus gros clients de la maison pour porter une douzaine de petits gâteaux.

Après de nombreuses recommandations, notre garçon était parti, le panier sur la tête, sifflotant d'un air dégagé, sans songer à mal.

Malheureusement, Jaquot ne sait pas résister à la tentation.

Il aperçoit tout à coup Marius, son camarade, familièrement appelé « Boule-de-Suie ».

Ce Boule-de-Suie est un mauvais sujet que le père Briochard n'aime guère voir en compagnie de Jaquot.

A la vue de la corbeille, la frimousse noire de Boule-de-Suie s'épanouit de joie :

— Tiens, Jaquot, bonjour!

— Bonjour Marius.

— Tu passes bien fier, que portes-tu là?

— Des éclairs au chocolat, laisse-moi, je suis pressé.

— Tu me les montreras bien un peu ces éclairs, rien que pour voir s'ils sont réussis?

Du moment qu'on met en doute le talent de son père, Jaquot ne peut hésiter. Déposant sa corbeille sur le bord du trottoir, il entr'ouvre le papier de soie afin de montrer à son camarade les alléchants gâteaux.

Mais hélas! la tentation est trop forte. Le malin Boule-de-Suie n'a pas grand'peine à persuader à son ami de partager les éclairs et la corbeille est bientôt vide.

Pauvre Jaquot! quels remords, quand, son ami parti, il lui fallut retourner chez lui l'oreille basse. Vous jugez de l'indignation du père Briochard!... Jaquot a passé un mauvais quart d'heure, mais avouez que c'était bien mérité.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Pressé par mes questions, Salima se défendit comme un beau diable d'avoir trempé dans les brigaudages qui lui étaient reprochés, et rejeta toute la responsabilité desdits brigaudages sur un autre chef, nommé Bako, et sur les Fahavalos. J'eus beau le tourner et le retourner dans tous les sens, le rusé compagnon ne sortit pas de là ; et, bien que son intervention directe ne fît point de doute pour moi, il me fut impossible de l'établir. Force fut donc de le laisser bénéficier du défaut de preuves formelles ; toutefois on le retint enfermé sous bonne garde. En même temps on envoyait à Marolambo saisir Bako ; celui-ci protesta également de son innocence, mais il déclara connaître les coupables, et désigna des villages où ils avaient amené quelques femmes et un grand nombre de bœufs ; il s'offrait même à aller chercher les femmes et les troupeaux de bœufs. On le prit au mot, et on l'envoya, flanqué d'une escorte respectable, dans les villages en question ; les voleurs avaient déguerpi, bien entendu, quand on y arriva, mais on trouva les femmes et les bœufs, et on les ramena au camp. Sur ces entrefaites, Salima, continuant ses révélations, m'avoua qu'il connaissait une bande de Sakalaves et de Fahavalos qui pillaient la région du bas Betsiboka. Cette fois, je demandai à me charger moi-même de l'opération. Je pris avec moi quelques bons tireurs de la 8e compagnie du 200e et j'allai reconnaître consciencieusement les bords du fleuve ; je surpris trois chefs de Fahavalos à l'entrée d'un petit village abandonné ; mais la bande elle-même s'était divisée et portée à la fois sur Maroabo et sur Mahabo. Nous partîmes à sa poursuite et nous réussîmes à nous emparer de trois autres chefs que nous ramenâmes le soir même, avec les trois premiers, au camp d'Aukaboka.

Je procédai à l'interrogatoire de mes prisonniers et n'eus pas de peine à reconnaître qu'ils étaient coupables tous les six d'une série de vols, de pillages, de meurtres, d'incendies, avec cette circonstance aggravante qu'ils avaient trouvé moyen de commettre tous ces brigandages au nom de la France, en se servant pour cela de faux laissez-passer signés du colonel Lebretou. Le Conseil de guerre, réuni deux jours plus tard, les condamna tous les six à mort, après de courts débats où je figurai au double titre d'interprète et de témoin. On les emmena aussitôt ; mais à peine avaient-ils passé le seuil de la case où s'était tenue la séance du Conseil qu'on entendit le bruit d'une bousculade furieuse et des cris confus. Je sortis précipitamment, et quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant, se débattant au milieu du groupe formé par les six condamnés et leur escorte, Naïvo, mon brave Naïvo, qui me sert d'ordonnance. Il était venu m'apporter je ne sais quelle pièce à signer et, se trouvant sur le passage des bandits, il s'était approché pour les regarder de plus près quand tout d'un coup on l'avait vu bondir sur deux d'entre eux en poussant un cri terrible : « *Mahafaty! Jolahy !* » (Assassins ! brigands !), hurlait-il en les secouant furieusement à la gorge. Si on ne les eût arrachés de ses mains, il les étranglait. J'arrivai à ce moment. En m'apercevant, il courut à moi, et me désignant les deux hommes à demi pâmés, les nommés Audrianany et Ouledy, il m'expliqua en mots entrecoupés que c'étaient ces deux bandits qui avaient tué mon père ; il les reconnaissait ; il en était sûr ; comment s'y serait-il trompé, d'ailleurs, puisqu'il avait assisté au drame en faisant le mort lui-même, et qu'il n'avait rien perdu de ce qui s'était passé ?

Tu devines, ma chère Marguerite, l'émotion qui me bouleversa en apprenant que j'avais en face de moi les misérables qui avaient si lâchement assassiné notre père. Moi aussi, il fallut qu'un ami me retînt de force pour m'empêcher de me jeter sur les deux bandits et les étrangler de mes mains. A quoi cela eût-il servi, d'ailleurs, puisqu'ils ne pouvaient échapper maintenant au châtiment ?

Mais je veux te finir le récit de cette tragique histoire. En attendant leur exécution, fixée au lendemain matin, les six condamnés avaient été enfermés dans une case, près de la popote des officiers de la 3e compagnie du 200e. Je ne sais pas s'ils dormirent cette nuit-là ; quant à moi, il me fut impossible de fermer l'œil ; la pensée que ces misérables, qui avaient fait de moi un orphelin étaient là, à quelques pas de moi, suffit pour me tenir éveillé ; j'avais peur aussi qu'ils ne parvinssent à tromper la surveillance des hommes de garde. Aussi ne respirai-je que lorsque cette interminable nuit eût pris fin. — Mais alors, chose étrange, avec l'assurance que rien ne pouvait plus désormais venir se mettre entre moi et la satisfaction de ma vengeance, une détente se produisit dans mes sentiments. Je m'étais bien promis d'assister à l'exécution. Au dernier moment, le cœur me manqua. J'avais vu sans broncher des camarades tomber à mes côtés. J'avais fait

1. Voir le n° 377 du *Petit Français illustré*, p. 278.

le coup de feu moi-même et abattu à bout portant d'une balle de revolver, à la prise de Marovoay, un grand diable de Hova qui accourait sur moi en brandissant ses deux sagaies; mais autre chose est de tuer dans la chaleur de l'action un homme qui cherche lui-même à vous tuer, autre chose est d'assister froidement à la mise à mort légale et solennelle d'un prisonnier, les mains et les pieds entravés, hors d'état de résister et de se défendre, ce prisonnier fût-il d'ailleurs le dernier des misérables.

En revanche, Naïvo, dont la nature beaucoup



Exécution des brigands Fahavalos.

plus simpliste n'aurait rien compris à ces subtilités, arriva l'un des premiers sur le lieu de l'exécution, choisi près du village indigène, à la lisière d'un petit bois de tamariniers, et il ne quitta la place que lorsque l'expiation eût été entièrement consommée. Sa face, ordinairement plutôt bonasse, avait encore un rictus féroce lorsqu'au retour il vint me raconter ce qu'il avait vu

Quoi qu'il en soit, voilà donc la mort de notre père vengée, en partie du moins; car si les principaux assassins ont expié leur crime, celui qui l'a inspiré, l'odieux gouverneur du Boneni, Ramasombazaha, est encore vivant et libre. Mais j'ai le ferme espoir qu'il n'échappera pas non plus au juste châtiment qui lui est dû.

Que te dirais-je maintenant, ma chère Marguerite? Tu es informée sans doute des faits et gestes du Corps expéditionnaire; il est probable même que tu en sais plus que moi sur ce sujet; car, à l'avant-garde, nous ignorons absolument tout ce qui se passe en arrière de nous. Ce que je puis te dire c'est que nous avançons toujours, lentement mais sûrement. Le général Duchesne, en homme conscient de la responsabilité qu'il a assumée, ne laisse rien au hasard, et ne fait pas un pas en avant qu'il n'ait assuré ses communications et ses approvisionnements.

Tu n'es pas sans savoir non plus que le plan primitif de la campagne a dû être refait de fond en comble et l'itinéraire dressé dans les bureaux de la Guerre entièrement modifié. Au lieu de couper au plus court, comme l'État-Major le désirait, nous avons été obligés de subordonner la détermination de notre route, entre Majunga et Suberbieville, à la découverte d'eau potable; sans eau potable, en effet, il eût été impossible aux nombreuses colonnes qui se suivaient de continuer leur marche.

Au delà de Suberbieville, nous aurons de l'eau partout; en revanche, le bois nous fera défaut. Les Hovas détruisent tout derrière eux, en se retirant; c'est même leur seule manière de se défendre, car ils se dérobent chaque fois que nous sommes sur le point de prendre contact avec eux.

Quant à l'état sanitaire, sans être bien fameux encore, il est moins mauvais que dans les commencements. Je m'étonne même qu'avec les chemins abominables que nous avons suivis à travers des marécages pestilentiels, et surtout avec toutes les besognes qu'on a dû demander aux soldats, nous n'ayons pas eu encore plus de fiévreux; les cas de dysenterie ont été assez rares et, chose assez surprenante, nous n'avons pas eu un cas de typhus. La température commence à être plus agréable, les

journées ne sont pas trop chaudes et les nuits sont plutôt fraîches, tandis qu'en avril la chaleur était suffocante et que nous avions, nuit et jour, la même température humide. Les moustiques, qui nous ont fait beaucoup souffrir, ont presque entièrement disparu; il est vrai qu'il y a encore les fourmis rouges qui envahissent par milliers nos lits, nos chaises, nos tables, et dont il nous est tout à fait impossible de nous débarrasser. En ce qui me concerne personnellement, je vais toujours très bien. Je suis vacciné contre la fièvre par mes dix-huit mois de séjour dans l'île, et, comme je me garde soigneusement de toute imprudence, j'ai le ferme espoir de tenir bon jusqu'au bout.

Je compte que, vous aussi, vous vous portez bien à Manakarana. Donne-moi quand même de vos nouvelles, ma chère Marguerite, et dis-moi ce que vous devenez. Nous recevons nos courriers très irrégulièrement et avec des retards considérables; mais enfin les lettres finissent toujours par nous arriver. Ne me ménage pas les tiennes, je t'en prie. Si tu savais quelle joie c'est pour moi de causer un peu longuement avec toi!

Je vous embrasse tous les deux, mon bon oncle et toi.

Ton frère,
Henri Berthier-Lautrec.

Les grandes colères de l'oncle Daniel.

Dans les premiers jours d'août, le vieux Daniel reçut l'avis que le *Yang-Tsé* venait d'entrer en rade de Majunga. Il partit aussitôt pour aller prendre livraison du stock de médicaments qu'il s'était fait expédier par la maison Cassoute frères, de Marseille.

Mais on eût dit que tout conspirait pour mettre aux plus rudes épreuves le peu de patience que la nature avait départi à l'excellent négociant; non pas que le paquebot des Messageries maritimes ne recélât dans ses vastes flancs l'envoi si impatiemment attendu; bien au contraire, lorsque Daniel se présenta à bord, le subrécargue lui montra quatorze caisses de dimensions respectables empilées dans l'entrepont, et qui toutes portaient son nom et son adresse en belles lettres romaines imprimées en couleur très noire; mais ce fut au moment du règlement des comptes que les difficultés surgirent. Habitué à traiter rapidement les questions d'argent, Daniel, en entrant dans le bureau du subrécargue, tira son carnet de chèques sur la succursale du Comptoir d'Escompte de Majunga, et demanda quel chiffre il devait inscrire.

Le subrécargue ouvrit son livre et répondit:

— Mais vous ne me devez rien, monsieur. Tout est payé.

— Comment cela? répondit Daniel stupéfait. C'est impossible. Il y a erreur.

— Voyez vous-même.

Daniel regarda sur le livre et constata qu'en regard de l'inscription des quatorze caisses expédiées à M. Daniel Berthier-Lautrec, ambulance de Maevatanana, par Manakarana, province du Boueni, Madagascar, livrables en gare de Majunga, il y avait la mention : « Tous frais payés, rien à percevoir. » Cela était en contradiction si formelle avec la façon de procéder ordinaire de ses correspondants de Marseille que Daniel ne voulait point se rendre, d'autant plus que, tout compris, l'envoi devait se monter à une somme assez ronde, cinq ou six mille francs pour le moins. Convaincu que ce ne pouvait être qu'un malentendu, il voulait laisser une forte provision entre les mains du subrécargue; mais celui-ci s'y refusa énergiquement; son livre étant parfaitement en règle, il lui était impossible d'encaisser des fonds qui ne lui étaient pas dus. Le vieux Daniel insistant pour payer, le subrécargue s'obstinant à ne pas recevoir, la discussion menaçait de tourner à l'aigre, si bien qu'impatienté, le subrécargue déclara tout net au vieux Daniel que, si celui-ci ne se décidait pas enfin à prendre livraison des quatorze caisses expédiées de Marseille à son adresse, il se verrait dans la nécessité de les faire débarquer d'office pour être déposées dans les magasins des Messageries.

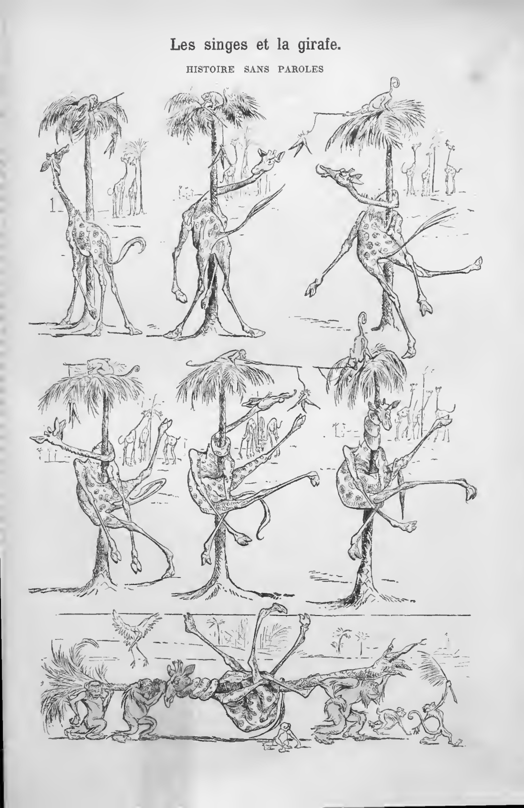
Il ne fallut pas moins que cette mise en demeure catégorique pour décider enfin l'entêté Daniel à faire enlever les précieux colis. Ce qui lui semblait plus extraordinaire que tout le reste, c'était qu'un envoi fait dans des conditions aussi anormales n'eût pas été au moins accompagné d'une lettre explicative de la maison Cassoute frères.

(*A suivre*). A. B.



Les singes et la girafe.

HISTOIRE SANS PAROLES



Variétés.

Le réveil-téléphone. — Une nouvelle invention nous vient des États-Unis. On y songe sérieusement à remplacer le réveille-matin suranné par le très moderne téléphone. Une Société vient de se constituer pour mener ce projet à bonne fin. Chaque soir avant de se coucher, l'abonné indiquera à la station centrale, l'heure à laquelle il entend se lever le lendemain matin. A l'heure dite, un carillon éclatant le tirera brusquement de son sommeil. L'américanisme consistant, comme on sait, à joindre le sérieux au pratique, il est fortement question d'adapter encore au téléphone un phonographe qui récitera une prière et sans doute aussi chantera un psaume tandis que l'abonné nouera sa cravate et boutonnera son pardessus.

* * *

La gélatine pétrifiée. — Un corps récemment préparé, l'aldéhyde formique, possède la propriété de rendre la gélatine insoluble, et de la durcir comme la pierre. On peut alors fabriquer très facilement une foule d'objets avec la gélatine ainsi préparée.

Si, par exemple, on veut en faire des statuettes, on prend 1 kilogramme de gélatine qu'on laisse tremper dans 1 litre d'eau pendant toute une nuit. Après quoi, on fait fondre le tout au bain-marie. Le moule étant prêt, on mêle l'aldéhyde formique à la gélatine légèrement refroidie, et l'on verse le mélange, rendu bien homogène, dans le moule, où on le laisse refroidir. Au démoulage, on plonge l'objet dans une solution concentrée d'aldéhyde formique.

Les objets obtenus sont transparents. Il suffit d'ajouter à la gélatine un peu de blanc de zinc, mêlé d'un peu d'eau ou d'alcool, pour obtenir de belles imitations de marbre blanc. On peut varier les colorations par l'addition de couleurs appropriées à l'oxyde de zinc.

* * *

Prévenance conjugale. — Une noce est attablée dans un restaurant rustique. La mariée, soudain, pousse un cri d'effroi :

— Oh! j'ai laissé tomber mon bifteck. Le chien va le manger...

Et le marié, avec son sourire le plus aimable :

— N'ayez pas peur, j'ai le pied dessus.

* * *

Réponse à un concours. — Une Société savante de la Nouvelle-Orléans qui avait proposé un prix de cent dollars au meilleur mémoire qui lui serait envoyé sur cette question : « Quels sont les plus sûrs moyens pour détruire les rats? » adjugea le prix au docteur Blancassets, de Saint-Louis, qui avait fait cette réponse laconique :

« Multiplier le nombre des chats. »

* * *

A l'hôtel. — Un voyageur se présente, auquel on donne a remplir le bulletin où sont posées les questions habituelles : nom, âge, nationalité, profession, dernière demeure, etc.

Le voyageur répond sincèrement, mais arrivé à « dernière demeure » il hésite :

— Diable! fait-il, c'est que je ne suis pas fixé... Je puis dire seulement que ma famille possède un caveau au Père-Lachaise.

RÉPONSES A CHERCHER

Questions historiques. — 1° Quelle est la ville de France qui fut prise pendant la nuit par les Anglais, marchant sur la neige, vêtus de blanc et portant des échelles blanches?

2° Quel est le roi qui fut poignardé dans la forêt de Livry par un seigneur qu'il avait fait battre de verges?

3° Qu'était-ce que le pacte de famine?

4° Qu'était-ce que le pacte de famille?

* * *

Origines curieuses. — 1° D'où vient l'expression « Coup de Jarnac? »

2° D'où vient l'expression : « Faire des châteaux en Espagne? »

* * *

Devinette. — Quels sont les deux fleuves qu'on trouve dans sa soupe?

* * *

Physique amusante. — Pourquoi un cheval, qui galope dans un cirque, s'incline-t-il davantage vers le centre de l'arène à mesure que sa vitesse est plus grande?

* * *

Questions de langue française. — Comment appelez-vous les expressions suivantes, que vous remplacerez par un seul nom : 1. Les disciples d'Apollon. — 2. L'aigle de Meaux. — 3. Les disciples d'Hippocrate. — 4. Le fabuliste français. — 5. L'esclave de Phrygie.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 377.

I. Problème amusant.

Les 2/3 de 12 heures = 8 heures; le 1/4 de 8 = 2 heures; la moitié de 2 heures = 1 heure. Il est donc 1 heure 1/4.

II. Origines curieuses.

1° Quand on pendait ensemble plusieurs criminels, lorsque le dernier était attaché au gibet on disait : « Après celui-là il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. »

2° Mot de Louis XV, qui se consolait ainsi de la défaite de Rosbach.

3° Augias, héros fabuleux, dont les étables furent nettoyées par Hercule qui y fit passer le fleuve Alphée. C'est un des *douze travaux d'Hercule*.

III. Géographie.

La mer Rouge est plus élevée que la Méditerranée de 2m,12. — Elles communiquent par le canal de Suez.

IV. Logogriphe.

Le mot est O — pa — le = Opale.

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

8e année. — N° 379. 10 centimes. 30 mai 1896.

LE
Petit Français illustré
JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



L'heureuse famille.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Le subrécargue fit observer à l'oncle Daniel que le courrier ayant été débarqué pour être distribué une heure après l'entrée du *Yang-Tsé* en rade de Majunga, il était fort possible qu'une lettre d'explication à lui adressée, en supposant qu'il y en eût une, fût déjà partie pour sa destination.

— Vous l'aurez croisée en route, et vous la trouverez en rentrant chez vous, dit l'agent à Daniel.

Le vieux négociant n'était point convaincu; mais, de guerre lasse, il dut s'incliner. Sur son ordre, la *Ville-de-Paris*, qui l'avait amené de Manakarana, vint se ranger bord à bord contre le *Yang-Tsé ;* le transbordement se fit sans accident et, le soir de ce même jour, Daniel quittait la rade de Majunga, cherchant encore à comprendre comment les choses avaient dû se passer.

A Manakarana, il fallut ouvrir les caisses et les dédoubler, car elles étaient fort pesantes, et leur transport ne demanda pas moins d'une trentaine de porteurs, qui mirent trois jours à gagner Maevasamba.

En arrivant, Daniel trouva, comme l'avait supposé le subrécargue du *Yang-Tsé*, une lettre de la maison Cassoute frères qui lui donnait la clef du mystère.

Aussitôt la réception de la dépêche de Daniel, le bruit s'était répandu dans Marseille qu'on préparait chez Cassoute un stock considérable de médicaments pour une ambulance privée de Madagascar. A cette nouvelle, l'Association des Dames françaises, section de Marseille, s'était émue; le comité, convoqué d'urgence, avait voté à l'unanimité qu'on prendrait au compte de l'Association tous les frais de l'envoi, transport compris. Dans un élan de patriotique enthousiasme, les charitables dames marseillaises avaient également résolu de ne point borner ledit envoi aux médicaments demandés par le vieux Daniel, et elles y avaient joint tout un chargement de denrées diverses, d'un usage pratique et réconfortant. Et voilà comment, au lieu des trois ou quatre caisses qu'il attendait, l'excellent homme s'en était vu délivrer quatorze, et pourquoi, lorsqu'il avait voulu régler la note, l'agent du *Yang-Tsé* lui avait fermé sa caisse au nez.

A la vue de toutes les richesses que les trente porteurs de son oncle vinrent déposer à tour de rôle sous la véranda de la maison, Marguerite battit des mains comme une enfant, heureuse pour ses chers malades qu'elle allait pouvoir gâter à son aise. Chaque ballot qu'on ouvrait devant elle lui arrachait des cris de joie, et tout de suite elle pensait à la somme de jouissances qui allait pouvoir se répandre en pluie bienfaisante sur les pensionnaires de l'ambulance.

Outre un fort approvisionnement de médicaments de toute sorte, dont le Dr Hugon s'empara avec un empressement jaloux, il y avait de tout dans les précieuses caisses : des eaux minérales de Vichy, de Vals, de Saint-Galmier, avec des filtres Lutèce, du lait conservé, stérilisé, pasteurisé, des conserves de viande, de poisson mariné, de légumes variés ; des vins de Bordeaux et de Champagne; des paquets de tabac, de cigares et de cigarettes par centaines; des chemises, des gilets et des ceintures de flanelle, des tricots, des chaussettes de laine; jusqu'à des jeux de cartes et de dominos ; des rames de papier à lettres, des livres, des journaux illustrés ; toute une provision de pains de savon, de fil, d'aiguilles et quantité d'autres objets du même genre.

Immédiatement, Marguerite voulut faire une première distribution de ses trésors. Chacun reçut sa part, sauf en ce qui concernait les vins, le docteur réclamant le soin de les distribuer lui-même, en raison des grands ménagements dont la plupart des malades avaient encore besoin.

On pense que le capitaine Gaulard ne fut pas oublié, d'autant que son état continuait à s'améliorer sensiblement, quoique trop lentement à son gré.

C'était, d'ailleurs, le plus charmant garçon du monde. D'un caractère aimable et d'un esprit élevé, il avait la plus vive reconnaissance pour les soins qui lui étaient prodigués et ne savait comment la témoigner. Aussi tout le monde l'aimait-il à l'ambulance, Marguerite d'abord dont il était le favori, puis le Dr Hugon et l'oncle Daniel. Celui-ci en était arrivé à ne plus pouvoir se passer de son capitaine, lequel avait pris sur lui un empire absolu, sans avoir rien fait pour cela; tout au contraire, et bien qu'ils fussent aussi bons patriotes l'un que l'autre, il était difficile de rencontrer deux hommes de nature et d'humeur plus dissemblables : autant le capitaine voyait les choses du bon côté et l'avenir en rose, autant le vieux négociant grondait et grognait, n'épargnant personne dans ses critiques, et se montrant très pessimiste en ce qui concernait l'issue de la campagne. Aussi n'étaient-ils presque jamais du même avis; c'était entre eux continuelle-

1 Voir le n° 374 du *Petit Français illustré*, p. 248.

ment, à propos de tout et de rien, des attrapages homériques; ce qui ne les empêchait pas de s'estimer et de s'aimer tous les deux.

En particulier, l'histoire des fameuses caisses transportés par le *Yang-Tsé* et surtout l'intervention de l'Association des Dames françaises de Marseille en cette affaire, dont le vieux Daniel n'avait pas encore pris son parti, avaient provoqué entre lui et le capitaine une interminable discussion.

— Il faut qu'elles se fourrent partout, ces femmes! s'était écrié le vieux grondeur. Est-ce qu'on leur demandait quelque chose? Qu'elles donnent à ceux qui leur tendent la main, ça c'est leur affaire, mais qu'elles nous laissent tranquilles, pour l'amour de Dieu!

— Voyons, voyons, cher monsieur Berthier, avait répliqué le capitaine, vous ne pouvez pourtant pas faire un crime à ces dames de leur généreuse initiative?

— Si encore elles s'étaient contentées d'envoyer des médicaments, des eaux minérales, des conserves même! Mais quelle idée bizarre de nous encombrer de tous ces colifichets! Pour un peu, pendant qu'elles y étaient, elles auraient pu nous faire un envoi de confitures et de berlingots.

— On voit bien que vous ne vous êtes jamais trouvé dans un poste isolé, sans autres ressources qu'un peu de riz et un morceau de biscuit dur comme de la pierre. Sans cela, vous sauriez avec quelle joie délirante on voit arriver à dos d'homme ou de mulet quelque caisse remplie de ces colifichets que vous dédaignez si fort.

Voyez-vous, monsieur Berthier, il faut se méfier des impatiences irréfléchies et de cette tendance à tout critiquer qui est dans notre nature, à nous autres Français. J'enrage quand je lis dans les journaux qu'on m'envoie de Paris des correspondances de Madagascar évidemment fabriquées de toutes pièces sur le Boulevard, et où un monsieur sans talent ni conscience étale impudemment une ignorance absolue de la réalité et un parti pris odieux de dénigrement.

— Tout cela est très joli; mais il n'y en a pas moins eu de grosses fautes de commises dès le début. Le *wharf*, par exemple, qui devait avancer si facilement dans la mer jusqu'à trois cents mètres et qu'on n'a jamais pu pousser plus loin que quatre-vingts, les fonds étant impraticables; ce qu'on aurait pu découvrir plus tôt, j'imagine, avec des sondages bien exécutés!

— Eh! croyez-vous que c'était déjà si commode de pratiquer des sondages minutieux dans l'estuaire de Majunga avant le débarquement de nos troupes? Il a bien fallu s'en remettre à l'expérience et à l'habileté de la Compagnie chargée du travail, la même du reste qui avait construit avec un plein succès le *wharf* de Cotonou, lors de l'expédition du Dahomey.

— Soit! mais, au moins, on aurait pu s'arranger pour faire venir à temps les canonnières, les remorqueurs et les chalands destinés à assurer le ravitaillement du corps expéditionnaire, en remontant le Betsiboka sur une longueur de plus de cent quarante kilomètres.

— C'est facile à dire. Mais là encore les renseignements fournis à l'avance se sont trouvés



Arrivée des caisses des *Femmes de France* sur le *Yang-Tsé*.

inexacts et ne permettaient aucunement de prévoir que la rivière n'avait pas un tirant d'eau suffisant pour porter les chalands? Ce sont là des difficultés assez malaisées à deviner quand on doit manœuvrer en pays à peu près inconnu.

Quant à la route qui nous a coûté si cher et causé tant de retards, sa seule excuse est qu'elle était absolument indispensable. Vous qui connaissez le pays, vous savez mieux que personne qu'autre chose est de suivre, à quelques vingt, ou trente, ou même cent hommes, si vous voulez, un sentier de caravane, seule piste qui existât antérieurement, ou de faire avancer quinze mille soldats, sans parler de l'artillerie, des munitions, des approvisionnements de tout genre.

— Il fallait vous assurer à l'avance un nombre suffisant de porteurs indigènes.

— On a fait ce qu'on a pu. Une commission spéciale, composée de deux officiers et d'un fonctionnaire civil, a été envoyée en temps opportun sur la côte orientale d'Afrique pour

recruter des Somalis et autres indigènes en quantité suffisante. Seulement, pour plusieurs raisons, notamment parce que très probablement certaines puissances européennes avaient usé de leur influence dans ces régions pour détourner les indigènes d'accepter nos propositions, l'insuccès fut à peu près complet; à peine pûmes-nous en recruter quelques centaines, au lieu des vingt ou vingt-cinq mille dont nous avions besoin

— C'est comme pour les mulets, alors?

— Pour les mulets, il nous en aurait fallu presque autant en effet, plus les conducteurs. Au reste, ces animaux n'auraient pas rendu sans doute les services qu'on attendait d'eux, par la raison qu'il leur faut, surtout dans ce pays, une nourriture assez abondante; et qu'ils n'auraient pu porter par suite grand'chose, en plus de leur provision d'orge pour huit jours.

La création d'une route s'imposait donc, si coûteuse qu'elle pût être; et l'on ne peut nier qu'elle nous donne d'excellents résultats, puisque les voitures Lefebvre...

— Ah! oui, les fameuses voitures Lefebvre! Parlons-en!



L'oncle Daniel discutant avec le capitaine Gaulard.

— Bon! vous voilà comme les autres, comme les journaux de Paris qui semblent avoir pris ces malheureuses voitures pour tête de Turc. Il est certain, je suis le premier à le reconnaître, que les voitures Lefebvre manquent de solidité, surtout en ce qui concerne la jonction des brancards avec la caisse; elles ont été évidemment construites avec trop de hâte; peut-être aussi s'est-on montré trop indulgent dans la réception du travail. Mais voilà, on était pressé, on n'avait plus de temps à perdre. Le véritable inconvénient de ces voitures, c'est qu'elles ont nécessité l'établissement de cette maudite route qui nous a causé tant de retard et coûté tant de monde.

— Si encore on n'y avait employé que les contingents d'Algérie et du Sénégal, les tirailleurs sakalaves, les soldats de la légion étrangère et les Haoussas, tous gens habitués aux températures tropicales! Quant aux troupes européennes, il aurait fallu leur faire traverser rapidement les parties basses et torrides de l'île, et les envoyer le plus vite possible sur les plateaux salubres de l'Imerina. On aurait ainsi sauvé la vie et la santé à un nombre considérable d'hommes.

— Il faut dire aussi que nos soldats sont beaucoup trop jeunes pour la plupart et offrent par suite peu d'endurance au climat. D'ailleurs, le plus souvent, c'est à l'imprudence incroyable des soldats qu'on doit les accidents qui surviennent, et même les attaques de fièvre ou de dysenterie. Malgré la surveillance la plus stricte et les plus pressantes recommandations, il y a toujours des hommes qui veulent faire les malins, qui mettent une sorte de point d'honneur « à ne pas couper », comme ils disent. Allez donc empêcher ces hommes-là de boire un coup d'alcool après une marche forcée dans la brousse, en leur expliquant que l'alcool ici c'est presque toujours la mort ou tout au moins la maladie! Je me souviens qu'un jour à Marololo, apercevant un soldat en train de déjeuner tranquillement, assis sur un tertre en plein soleil, je lui fis remarquer qu'à moins de deux mètres de là il y avait une sorte de hangar vide où il serait au moins abrité; vous croyez qu'il me remercia? Ce fut tout au plus, au contraire, s'il ne m'envoya pas promener; il ramassa ses vivres en maugréant et gagna le hangar en me lançant un regard de côté, comme si c'était pour lui être désagréable que je l'avais engagé à éviter une insolation. Une autre fois, j'ai vu le général Duchesne obligé d'infliger, pour l'exemple, un mois de prison à un Haoussa qui, au mépris de la consigne, s'était baigné en plein midi dans le fleuve, ce qui était d'autant plus sot que le Betsiboka dans ces parages est rempli de caïmans.

(*A suivre*). A. B

Coins pittoresques.

Chartres.

De très loin, on aperçoit les clochers jumeaux de la cathédrale, les deux joyaux qui sont



Cathédrale de Chartres.

l'orgueil de la vieille ville beauceronne. C'est vers eux que je me dirige en débarquant du train. La ville, telle qu'on la juge à l'arrivée, a un air d'importance. Les boulevards sont larges, les places spacieuses. Mais le calme le plus absolu règne sur ces grandes voies désertes. Nous sommes bien dans une petite cité bourgeoise, tranquille, sans industrie, sans commerce, sans vie. Au détour d'une ruelle, sur la hauteur, la cathédrale apparaît. Le *vieux clocher*, qui date du douzième siècle, dresse dans le ciel sa pointe nue, à une hauteur de 106 mètres. Si ce n'était le respect qui est dû à son grand âge, sa forme le ferait irrévérencieusement comparer à ces éteignoirs que nos aïeules posaient sur leurs chandelles. L'autre flèche, ouvragée, élégante, ornée de colonnettes, de statues, est une merveille de légèreté et de grâce.

Les visiteurs sont autorisés à y monter, moyennant une faible redevance au gardien. Je gravis, dans le demi-jour d'un étroit escalier, les 378 marches du *clocher Neuf* et, errant à l'aventure sur les balcons et les tourelles, je contemple dans tous ses détails cette splendide cité de pierre qu'est la cathédrale de Chartres.

Par cette tiède et claire matinée de printemps, du haut d'un balcon qui domine de beaucoup les toits, la ville s'étend en panorama, entourée de plaines à perte de vue, c'est la Beauce, productrice de blé, le grenier de la France. Au milieu de la mer des toits de tuiles brunes émergent quelques monuments, les églises Saint-Pierre et Saint-Aignan, des chapelles de couvents, le théâtre, le lycée. Çà et là, un parc privé étend son tapis de verdure entre les murs gris.

Aucun bruit ne monte des rues paisibles, que le tintement strident de l'enclume d'un forgeron et la sonnerie lointaine d'une fanfare de cuirassiers qui défilent là-bas, tout petits, dans un nuage de poussière.



Sculptures du chœur de la cathédrale.

Autour de moi, des corneilles peu farouches volent, se posent, piquent des têtes dans le vide

effrayant, et semblent en user très familièrement avec les saints de pierre entre les bras desquels elles bâtissent leurs nids. L'intérieur de la cathédrale, avec ses voûtes gigantesques, ses antiques vitraux aux nuances adoucies par le temps, ses curieuses sculptures autour du chœur, est un spectacle grandiose et imposant. Une chapelle toute constellée d'*ex-voto*, éclairée par la lueur des cierges, est consacrée à la Vierge du Pilier ou vierge noire.

de la Poissonnerie. Le pittoresque des noms de rues est une des singularités de Chartres. C'est ainsi que l'on y rencontre les rues de la Poêle-Percée, de la Planche-aux-Carpes, des Vieux-Rapporteurs, des Vieux-Capucins, du Soleil-d'Or, du Puits-de-l'Ours, du Grand-Cerf, du Cheval-Blanc, noms empruntés, pour la plupart à d'anciennes enseignes d'auberges.

En bas d'un des escaliers ou *tertres* qui conduisent à la *basse ville*, le quartier popu-



Chartres, vue prise de l'Eure.

L'image de la Vierge est une statue en bois peint et doré, du quinzième siècle.

L'aspect du centre de la ville est peu intéressant. Les maisons sont petites, les magasins vulgaires. Le commerce chartrain est ruiné par la concurrence de Paris. De nombreuses boutiques sont à louer.

J'arrive, par le hasard de la flânerie, en face d'une très ancienne maison de bois à pignon et à auvent. On dirait un décor pour *l'Avare* et *les Plaideurs*. Sur une des poutres qui soutiennent la maison, est sculpté un saumon. Un passant m'apprend que cette construction date du quinzième siècle. La petite place sur laquelle elle est élevée est aujourd'hui, comme elle l'était déjà sans doute il y a quatre cents ans, le rendez-vous des marchands de poisson. Elle se nomme la place

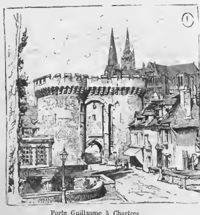
laire, une tourelle ornée de sculptures de bois et percée de petites fenêtres décore une maison d'ailleurs banale qui sert de crèche à la ville. La porte entr'ouverte laisse voir une cour plantée d'arbres où un petit peuple d'enfants pauvres se presse autour d'une élégante visiteuse qui leur fait une distribution de friandises. Cette tourelle, connue sous le nom d'*Escalier de la reine Berthe*, est du seizième siècle.

Le quartier vraiment pittoresque de Chartres, celui que les artistes et les photographes ne se lassent pas de reproduire, c'est, dans la basse ville, le cours de l'Eure, bordé de lavoirs, de hangars, d'arcades, de jardins. D'antiques ponts en dos d'âne coupent la rivière.

Ce coin est comme une Venise de pauvres gens.

Tout auprès de là passe le *Tour-de-Ville*, large boulevard planté de vieux arbres, et d'où l'on aperçoit, par delà les fossés, la ville qui s'élève en étages et que domine l'immense vaisseau de la cathédrale.

Ici passait autrefois le mur d'enceinte. Çà et là se retrouvent quelques vestiges des anciennes



Porte Guillaume à Chartres.

fortifications. Ainsi la *Porte-Guillaume*, la seule des sept portes de Chartres que le temps ait épargnée, nous fait songer, avec ses tours massives à créneaux et à machicoulis, aux époques guerrières de la féodalité.

Sur une maison du Tour-de-Ville, une plaque de marbre blanc porte cette inscription gravée :

MAISON OU SONT NÉS, DEPUIS 1740,
les membres de la famille COCHON, branche cadette
A la mémoire de mes aïeux.
ALEX. COCHON.

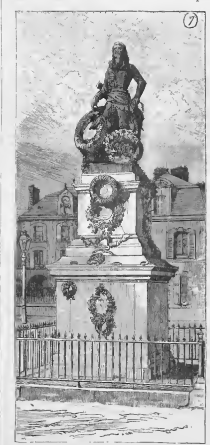
Une boulangère qui a l'honneur d'habiter cet immeuble désormais historique veut bien me donner quelques renseignements explicatifs. Un très riche marchand de Chartres, du nom de Cochon, ayant vu ses fils sur le point de changer le nom paternel, les menaça de les déshériter et fit poser cette plaque pour protester contre leur manque de respect filial... Mais, plus tard, lorsque l'obligeante boulangère ne sera plus là pour conter la légende aux passants et que ses successeurs l'auront oubliée, cette inscription intriguera fort la perspicacité des archéologues.

Ne quittons pas Chartres sans présenter nos hommages à son grand homme, Marceau, le général des guerres de la première République, qui fut tué à 27 ans sur le champ de bataille d'Altenkirchen.

On sait l'héroïque et rapide histoire de ce fils d'un procureur au bailliage, qui, engagé volontaire à 16 ans, fut à 24 ans nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. L'état-major autrichien voulut, par honneur, défiler devant la dépouille mortelle du jeune héros. Il n'est pas dans toute l'histoire des guerres républicaines de figure plus mâle et plus pure que celle de Marceau.

« Marceau fut notre ennemi, chanta le poète anglais Byron, mais ne l'en honorons pas moins. Sur la tombe du jeune héros des larmes, de grosses larmes tombèrent des paupières des rudes soldats qui, tout en pleurant sa mort, enviaient le sort de celui qui périt en défendant dans la bataille les droits de la France. »

Marceau a sa statue de bronze sur la plus



Statue de Marceau à Chartres.

belle place de la ville et les couronnes qui ornent son socle sont un touchant témoignage du sentiment patriotique des Beaucerons.

G. S.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

— La loi! s'écria Barbissou en gesticulant, la figure toujours barbouillée de savon, quelle loi?... Est-ce qu'on empêche les Arabes de se promener en Arabes, les Chinois en Chinois, les Turcs en Turcs, les Polonais...

— En Polonais, oui, monsieur Barbissou, je vous vois dans une telle fureur que je ne veux pas vous contrarier...

— Et un sauvage est-ce qu'il ne peut pas se promener en sauvage! Ah! c'est comme cela, Gastambide me fait la guerre au couteau, eh bien! tant pis pour lui, il récoltera ce qu'il a semé, je vais afficher son arrêté à la porte de ma pharmacie... et quand on saura cela... eh bien! tout Beaucaire sera en révolution... et quand Gastambide viendra me demander d'user de mon prestige pour rétablir l'ordre, je lui répondrai: « Non, non, non! » et quand...

— Mais il y a le capitaine de gendarmerie, interrompis-je.

Barbissou se pencha vers moi et me glissa dans le tuyau de l'oreille, de sorte que je dus essuyer le savon dont il me gratifia :

— Le capitaine s'appelle Du Peyrou, c'est un enfant du pays et... il est Barbissouste.

— Cependant ne vous a-t-il pas dit que si l'ordre était troublé, il vous mettrait tous à la raison, sans dis-tinct-i-on.

— C'est un Barbissouste, vous dis-je; hier, au moment du monôme, je l'ai aperçu à l'extrémité de la rue avec deux gendarmes, dont le brigadier; vous croyez qu'il est venu nous mettre à la raison sans dis-tinct-i-on, pas du tout, il a tourné les talons et a fait semblant de ne rien voir... et puis, voyez-vous, monsieur le Parisien, je ne sais pas si c'est comme cela dans le Nord... c'est probable... dans tout homme il y a deux hommes...

— Comment cela ?

— Il y a l'homme apparent et l'homme caché; l'homme apparent c'est le capitaine de gendarmerie; celui-là dit : « Je vous mettrai tous à la raison, sans dis-tinct-i-on... » Ensuite il y a l'homme caché; celui-là est un barbissouste et se frotte les mains de tout ce qui arrive à Gastambide.

— C'est très judicieux ce que vous dites là, monsieur le pharmacien.

— Et il y a même encore un troisième homme; celui-là se dit : il y aura des troubles dans Beaucaire, je ferai un beau rapport au préfet et cela attirera sur moi l'attention de mes supérieurs... J'aurai peut-être de l'avancement, il y a onze ans que je veille à la sûreté et à la tranquillité des citoyens de Beaucaire, ce sera l'occasion de changer de garnison.

— C'est très judicieux, très judicieux...

— N'est-ce pas?... Et j'ajouterai qu'il y a même encore un quatrième homme...

— En voilà des hommes... en un seul!...

— Oui, mais je n'insiste pas, peut-être même qu'un... cinquième homme...

— Oh! oh! ce capitaine composera bientôt à lui seul tout un régiment.

— Eh oui, cher ami, vous êtes encore jeune, et votre candeur naïve me fait plaisir, vous ne connaissez pas la nature humaine, en attendant je vais me barbifier, et puisque vous n'avez rien à faire, voulez-vous afficher l'arrêté à la porte de la pharmacie. J'entends Timothée qui enlève les volets...

— Comment donc ! avec plaisir et empressement; je vais avoir l'occasion de vous prouver mon zèle barbissouste.

J'eus vite fait d'afficher l'arrêté municipal au moyen de quatre pains à cacheter sur la porte de la pharmacie, et je repris mon poste d'observation à la fenêtre du premier étage.

Un garçon boulanger qui passait, avec des pains dans les bras, s'arrêta devant l'affiche, puis ce fut le tour d'un garçon laitier, puis les boutiquiers du voisinage qui enlevaient les volets de leur magasin, voyant un groupe de deux personnes arrêté devant la pharmacie, accoururent; en quelques minutes, il y eut bientôt cinquante personnes, commentant avec animation les termes de l'arrêté de Gastambide. Té, disait l'un, voilà que notre sauvage ne peut plus sortir en sauvage. Vé, disait un autre, il sortira tout de même, tu ne le connais pas... Gastambide n'est pas un patriote... Non, non, c'est un homme du Nord... on le renie, on le conspue, comme disait le collège tout entier... Conspuons Gastambide... notre sauvage c'est notre sang... c'est la gloire de Beaucaire... Tous ceux de Tarascon en ont la jaunisse... Nous lutterons contre Gastambide, il n'aura pas le dernier mot... Mort à Gastambide !... Vive Barbissou !

Le pharmacien l'avait prédit : c'était une révolution... Les têtes s'échauffaient, maintenant, on ne parlait plus, on criait, et ces cris s'accompagnaient de gestes furibonds, et je me sentis moi-même, homme du Nord, envahi par la contagion de cet enthousiasme pour le sauvage et de cette haine pour Gastambide, et je me mis à crier de toutes mes forces par la fenêtre: Vive Barbissou ! vive le sauvage ! A bas

1. Voir le nº 378 du *Petit Français illustré*. p. 290.

Gastambide!... Toutes les têtes se levèrent, un long cri partit de cette foule qui allait toujours s'augmentant:

— Où est notre sauvage?... Qu'il se montre... Gastambide l'a peut-être empoisonné !...

— Me voilà, mes amis, cria Marius qui, à ce moment, entrait dans ma chambre, en se précipitant à la fenêtre, je suis votre sauvage à la vie à la mort... Tous pour un, un pour tous...

La foule poussa un tel cri de: « Vive le sauvage! » que la terre et les maisons en tremblèrent.

— Gastambide veut m'empêcher de sortir en sauvage... Eh bien, je sortirai! (*Enthousiasme indescriptible*).

Je lève l'étendard de la révolte! En avant! En avant! En avant! Je sortirai à neuf heures... à neuf heures j'irai faire une visite à Gastambide à la mairie. (*Oh! oh! enthousiasme délirant, cris : nous t'accompagnerons... nous t'escorterons... oui, oui!*)

Dans une heure, cria le sauvage, que tous les fidèles barbissoustes ne manquent pas au rendez-vous. Et le sauvage se mit à entonner les premières mesures de la valse du Tutu-panpan. Puis il salua et ferma la fenêtre.

— Écoutez, monsieur le sauvage, lui dis-je, ce n'est pas la valse du Tutu-panpan qu'ils chantent. Entendez-vous ces accents guerriers : « Aux armes, citoyens!... » On a la tête près du bonnet dans votre pays.

— C'est Gastambide qui l'aura voulu; mais venez prendre votre café au lait.

— Quel beau sauvage vous faites ce matin, vos tatouages ont de vives couleurs et vos plumes tricolores...

— Timothée m'a enduit ce matin d'une couche d'huile d'olive, cela fait ressortir les couleurs, et ma petite sœur Epaminonda a refrisé mes plumes... Mais ne perdons pas de temps, j'ai un appétit de sauvage.

Je m'en aperçus bien. Marius engloutissait sans relâche les tartines beurrées que sa petite sœur ne cessait de lui confectionner, tout en disant:

— Ce beurre a une drôle de couleur! pourvu que Gastambide ne l'ait pas empoisonné; il est capable de tout ce Gastambide, et le café... il a un goût .. tu ne trouves pas, papa Barbissou...

Tout à coup le pharmacien, sa tartine d'une main, son couteau de l'autre, s'écria :

— J'ai une idée!...

— Voyons ton idée, papa, demanda Marius.

— Si tu sortais en voiture... dans notre petite voiture à bras, traînée par Timothée, assis sur une chaise... avec un drapeau...

— Excellente, ton idée, papa, s'écria Marius.

Justement Timothée venait d'entr'ouvrir la porte et disait, tout essoufflé:



La voiture à bras s'arrêta devant la mairie.

— Il paraît que Gastambide sait que le sauvage viendra à la mairie, il s'est écrié : « Eh bien, qu'il vienne donc, ce sauvage! je n'ai pas peur d'un sauvage, mais il n'entrera pas dans ma mairie... »

— Ah! ah! il a dit cela... C'est bien, Timothée, retourne à ton laboratoire et prépare la charrette à bras... nous allons en avoir besoin.

Quand Timothée fut parti, Marius s'écria :

— J'ai une idée, papa.

— Voyons ton idée, Marius.

— C'est que... voilà... J'aime mieux ne rien dire... hi! hi! hi! ce sera drôle... Ce pauvre Gastambide... je le plains... laissez-moi faire.

Et Marius avala d'un trait son bol de café au lait et sortit précipitamment.

Quelques instants après, je vis l'épicier Thomassin arriver à la pharmacie. Il eut avec le sauvage une conversation très animée, et bientôt je le vis s'éloigner, l'air joyeux; il se frottait les mains et parfois s'arrêtait pour rire.

Ensuite je vis Timothée introduire la charrette à bras dans le jardin par la petite porte qui donnait sur la rue, puis je vis le même Timothée introduire dans ledit jardin, avec l'aide du pharmacien, une grande caisse, celle probablement qui contenait le casoar empaillé venu d'Océanie; enfin je voulus descendre dans le jardin pour voir ce qui allait se passer, lorsque j'entendis un tour de clef donné à la serrure de ma chambre. J'étais prisonnier...

Ce sont des gens avisés et prudents, me disje, ils ne veulent pas que l'expédition qu'ils tentent contre la mairie échoue par suite d'une maladresse de ma part, je les excuse et leur pardonne ce procédé si peu en rapport avec une hospitalité écossaise.

Je repris donc mon poste d'observation à la fenêtre donnant sur la rue, je vis Thomassin entrer de nouveau dans la pharmacie accompagné de quelques fidèles barbissoustes, puis, comme l'heure annoncée par Marius pour son départ approchait, la foule encombra la rue, très animée, très bruyante, attendant avec impatience l'apparition du sauvage.

Neuf fois la cloche de l'horloge de l'église retentit sous le marteau, un profond silence se fit subitement dans la foule, tous les yeux étaient braqués sur la porte de la pharmacie. Le sauvage tiendrait-il sa promesse, braverait-il les foudres municipales de Gastambide? Au neuvième coup et lorsque les ondes sonores se furent élargies et perdues dans l'espace, ce ne fut pas la porte de la pharmacie qui s'ouvrit, mais bien celle du jardin.

Et on en vit sortir un étrange équipage qui souleva dans la foule un enthousiasme indescriptible, suivi de rires sonores, de cris, de vivats en l'honneur de Barbissou.

Trois fidèles barbissoustes traînaient la charrette à bras; dans cette charrette se voyait une grande caisse, et dans l'intérieur de ladite caisse se trouvait le sauvage. Elle n'était pas assez haute, semblait-il, car à son sommet avait été ménagée une large échancrure par laquelle passaient la touffe de cheveux et les plumes patriotiques du sauvage.

— Vous m'excuserez, monsieur le Parisien, me dit le pharmacien Barbissou en entrant dans ma chambre, mais c'est une surprise que je voulais vous faire, vous êtes libre maintenant et, si vous voulez, nous irons ensemble sur la place de la Mairie pour être témoins des événements mémorables qui vont se passer dans notre ville. Hein!... vous ne voyez pas ces choses-là à Paris, et vous ne regretterez pas votre voyage!

— Je vous pardonne, monsieur le pharmacien, et j'irai au bout du monde pour avoir un semblable moment de gaieté... Mais ne perdons pas de temps, voilà le sauvage qui vient de disparaître au tournant de la rue des Bœufs.

Nous eûmes bientôt rejoint la charrette et son contenu. A la vue du pharmacien, cent bras se levèrent pour le saisir et le porter en triomphe, mais Barbissou s'y refusa modestement, et ce fut pressés, bousculés, que nous arrivâmes sur la place de la Mairie, déjà noire de monde, une véritable fourmilière. Et de toutes les rues adjacentes débouchaient encore de nouveaux groupes; comme une traînée de poudre la nouvelle de la sortie du sauvage s'était répandue dans toute la ville, la renommée aux cent bouches l'avait même portée jusqu'à Tarascon, de sorte que c'était sur le fameux pont suspendu une procession ininterrompue de Tarasconnais affairés, pressés, se dirigeant vers Beaucaire.

La charrette s'arrêta devant la mairie dont toutes les fenêtres étaient hermétiquement closes, ainsi que la grande porte, devant laquelle se promenait, impassible, les mains derrière le dos, l'appariteur Roumestang.

— Ah! voilà les gendarmes, cria une voix.

Les yeux s'écarquillèrent... dans le lointain en effet... il semblait bien... mais ce n'était pas la gendarmerie, c'était le garde champêtre, coiffé de son bicorne, en grande tenue, qui accourait; il vint se placer d'un air martial aux côtés de Roumestang.

La curiosité fit taire toutes les langues, un profond silence régnait maintenant dans la foule.

Et sortant de la caisse, on apercevait la touffe de cheveux et les plumes tricolores du sauvage qui s'agitaient furieusement, sans doute en manière de défi.

Il ne sortira pas de sa caisse, disaient les uns, un peu impatientés... il n'osera pas entrer dans la mairie... — Té, vous verrez cela, disaient les autres... le sauvage n'a peur de rien... tenez, voici la caisse qui se soulève, il va sortir...

Mais, le sauvage ne sortait pas...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il attend? crièrent plusieurs voix d'un ton de désappointement.

Tout à coup, une des fenêtres de la mairie, s'ouvrit et Gastambide apparut, les bras croisés, superbe de résolution, jetant sur la foule un regard de défi.

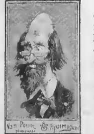
Le sauvage ne sortait pas.

E. P.

(*A suivre*).

Boîte aux lettres. — Cela devait arriver! Les deux illustres savants dont les découvertes étonnantes et les mirifiques inventions feront la stupéfaction des siècles à venir, ont pris la douce habitude de ne plus communiquer entre eux que par l'intermédiaire du *Petit Français illustré*. Sous peine de froisser nos inimitables correspondants — on sait combien est irritable l'amour-propre des inventeurs — il nous faut ouvrir nos colonnes à leurs prodigieuses élucubrations. Nous nous en consolons d'ailleurs aisément, car nous avons appris que cette *Boîte aux lettres* a reçu le meilleur accueil de beaucoup de nos lecteurs.

Très honoré Monsieur et Maître.



Je ne sais si vous avez été comme moi frappé du regrettable abandon dans lequel, depuis les progrès de l'automobilisme et du cyclisme, on laisse le *Cheval-vapeur*, ce courageux auxiliaire de l'homme. On s'est pris d'un engouement inconsidéré pour les véhicules nouveaux, pour les cycles bi ou tri, et on a négligé tout à coup notre brave *Cheval-vapeur* si apprécié naguère et qui reste pourtant notre plus noble conquête, ainsi que l'a dit le grand mécanicien Buffon.

Peut-être, pour expliquer ce douloureux état de choses, faut-il admettre aussi les difficultés du dressage, qui à la longue ont rebuté les éleveurs; c'est fort probable; aussi, après de longues méditations, révolté par cette ingratitude envers un vieux serviteur, et d'autre part désireux de montrer qu'il est toujours apte à soutenir la lutte contre tous ses concurrents, je viens de fonder au bord de la mer, dans les grasses prairies de la Normandie, un vaste établissement d'élevage et de dressage du *Cheval-vapeur*, où par une méthode rigoureusement scientifique je me fais fort de produire un Cheval-vapeur absolument merveilleux, plein d'ardeur et de résistance en même temps, réunissant si j'ose dire la fougue de la cavale arabe, le brillant du pur-sang anglais, le fond des vigoureux percherons, la patience de la mule espagnole, etc. Et ce, grâce à une sélection bien comprise, à des croisements intelligents, à un exercice raisonné, au bon air ainsi qu'à une foule de soins particuliers. Voir ma brochure : « *Une classe méconnue de mammifères biellés, le Cheval-vapeur, son histoire naturelle, sa dégénérescence et son avenir.* »

Je serais heureux de vous faire visiter un jour mon haras, et de vous montrer mes

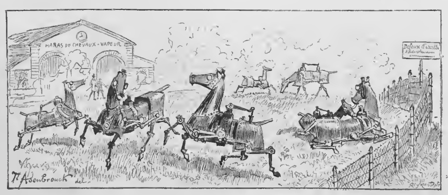


chevaux-vapeur de tout âge, lâchés en liberté dans mes prairies, ou s'exerçant sur piste avec des entraîneurs de confiance.

J'ai dressé, cher maître, à votre intention un charmant petit *poney-vapeur*. Comme vous êtes replet, avec la jambe noble mais courte, un poney m'a paru devoir vous aller tout à fait convenablement; permettez-moi de vous l'offrir, il est plein de sagesse et ne s'emballera pas, si vous voulez veiller à ce qu'on ne lui donne qu'une nourriture modérée.

Daignez agréer, avec l'hommage de mon admiration, toutes les politesses de l'humble.

Théodule Asenbrouck.



Variétés.

Manière de prendre le thé au Maroc. — Au Maroc, on ne boit pas de café; mais en revanche on absorbe une très grande quantité de thé.

Chez les riches Marocains, celui qui prépare le thé est souvent un parent, toujours un homme de confiance. Il échaude d'abord la théière avec de l'eau bouillante, puis il y jette le thé et le sucre, et laisse infuser.

Au bout de quelques minutes, il se verse une tasse, déguste en aspirant bruyamment, remet le reste de la tasse dans la théière, ajoute du thé ou du sucre, puis il déguste de nouveau jusqu'à ce que son palais soit satisfait. On sert alors les invités. Si vous n'avalez pas tout le contenu de votre tasse, ce qui en reste est versé dans la théiere et on procède à une préparation nouvelle, car l'usage veut que vous preniez trois tasses de thé, la première sucrée, les deux autres parfumées à la menthe ou à la vanille.

Les tasses changent naturellement de titulaires sans avoir été lavées.

* * *

Emploi des coquilles d'œufs dans les basses-cours. — On a le tort, dans les campagnes, de jeter au fumier les coquilles d'œufs, parce qu'on ignore que le calcaire qu'elles contiennent possède de précieuses qualités pour l'alimentation des poulets, des jeunes porcs ou des veaux. Nou seulement il aide au développement des os, mais il favorise la ponte chez les poules et la croissance chez les porcs et les veaux. Il suffit de piler les coquilles et de les mêler aux aliments.

L'agriculteur devrait donc ne pas laisser perdre cette ressource, surtout aux environs des villes, où les pâtissiers et les confiseurs emploient beaucoup d'œufs et jettent à la rue les coquilles, qu'il serait aisé de recueillir.

* * *

Entre papas :

— Que fais-tu de ton fils?

— Je lui ai demandé de choisir une carrière et il m'a répondu qu'il se sentait une vocation irrésistible pour les planches : alors...

— Alors, tu l'as mis au théâtre?

— Du tout. Je l'ai fait entrer chez un menuisier.

Au restaurant. — Le maître d'hôtel va de table en table recueillir les commandes :

— Et comme vin, monsieur?

1er CLIENT. — Une bouteille de bordeaux ordinaire.

2e CLIENT. — Une bouteille de saint-estèphe.

3e CLIENT. — Une bouteille de pomard.

Une minute après, par la porte laissée imprudemment ouverte, toute l'assistance entend avec stupeur retentir ces mots à l'office :

— Trois bouteilles de rouge, trois!!!

* * *

Entendu récemment. — Deux beaux ivrognes, à la trogne vermeille, assistent au repêchage d'un noyé qui a longtemps séjourné dans la Seine :

— Tu vois, mon vieux, dit un des ivrognes à son copain, ce que c'est que de boire de l'eau.

REPONSES A CHERCHER

Physique amusante. — Pourquoi le lait déborde-t-il quand il commence à bouillir?

* * *

Question des emblèmes. — Que signifient les emblèmes suivants :

Ancre, — Balance et épée, — Bride,
Lampe, — Mains entrelacées, — Roue.

Mot en losange.

Est au milieu d'une courbure.
Dans le sud de la France une sous-préfecture.
Napoléon le fit à cinq gens à la fois.
Tel qu'un bouc, un cerf, un bélier, un chamois.
On les connaît où l'on habite.
Dès que l'on n'est plus jeune on trouve qu'ils [vont vite.
Toujours dans une échelle on peut en compter trois.

* * *

Questions historiques. — 1° Au moyen âge, quelles étaient les personnes qui avaient le droit de placer des girouettes sur leurs maisons et que fallait-il faire pour avoir ce droit?

2° Quelle est la première monnaie française sur laquelle ou ait frappé un buste?

RÉPONSES AUX QUESTIONS OU NUMÉRO 378.

I. Questions historiques.

1° Pontoise en 1435.

2° Childéric II.

3° Le *Pacte de famine* était nne société qui s'était formée, dans les dernières années du règne de Louis XV, pour accaparer les grains et qui, en produisant la famine au sein de l'abondance, gagnait des sommes énormes.

4° On appelle *Pacte de famille* le traité d'alliance contre l'Angleterre conclu en 1761, à l'instigation du duc de Choiseul, ministre de Louis XV, entre les Bourbons de France, d'Espagne et de Naples.

II. Origines curieuses.

1° Dans un duel avec La Chataigneraie, en 1547, Jarnac renversa son adversaire d'un coup d'épée traîtreusement donné sur le jarret. C'est depuis lors qu'on appelle un coup déloyal « un coup de Jarnac ».

2° Pendant longtemps on ne batit aucun château en Espagne dans la crainte d'une invasion des Maures.

III. Devinette.

Pô — Toge (potage).

IV. Physique amusante.

Parce que le cheval oppose instinctivement la pesanteur de son corps incliné, qui l'attire vers la terre, à la force centrifuge qui le projetterait en dehors du cercle s'il voulait garder la station verticale.

V. Questions de langue française.

Ces expressions, en terme de grammaire, s'appellent des périphrases ; c'est une figure qui consiste à dire en plusieurs mots ce qu'on pourrait dire en un seul.

1. Les poètes. — 2. Bossuet. — 3. Les médecins. — 4. La Fontaine. — 5. Esope.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 380. 10 centimes. 6 juin 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



La première blessure

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

— Vive Barbissou ! cria la foule, vive le sauvage ! sors donc de ta caisse, Marius, voilà Gastambide.

Comme pour répondre à ces encouragements le sauvage secoua furieusement ses plumes.

— Chers concitoyens, cria Gastambide...

— Hou! Hou! Conspuons Gastambide!

— Chers concitoyens...

Il n'acheva pas; derrière lui, le sauvage, le vrai sauvage s'était dressé en poussant un cri de triomphe; de ses longs bras il enlaça Gastambide, éperdu, et... deux fois... l'embrassa malgré lui... et l'infortuné Gastambide s'efforçait de repousser le sauvage et levait les bras vers le ciel comme pour le prendre à témoin de son infortune !...

Ce fut une explosion d'enthousiasme indescriptible, la terre et les maisons en tremblaient. Victorieux, le sauvage sortit de la mairie, Roumestang et le garde champêtre voulurent se saisir de lui, mais en un clin d'œil il fut délivré et la charrette contenant dans sa caisse le faux sauvage, suivie d'une foule en délire qui portait le vrai sauvage en triomphe, reprit le chemin de la pharmacie.

Mais, en arrivant devant le magasin d'épicerie de Thomassin, une bande de Gastambidistes, dissimulée derrière une voiture de fourrage, fit une charge aussi soudaine que vigoureuse. Bien que défendu avec acharnement, le sauvage fut sur le point d'être fait prisonnier et, pour éviter ce sort funeste, ne trouva rien de mieux que de se réfugier dans la boutique d'épicerie, suivi d'un grand nombre de Barbissoustes, qui, prenant ce qui leur tombait sous la main, firent pleuvoir sur les assaillants Gastambidistes des projectiles d'un nouveau genre ; les pruneaux, les oranges, les olives, fendaient l'air en sifflant, les harengs-saurs faisaient entendre un ronflement témoignant de la vigueur avec laquelle ils étaient lancés, et moi-même, fidèle Barbissouste, je reçus dans l'œil gauche une poire tapée qui ne m'était pas destinée, pendant qu'une figue bien mûre venait s'écraser sur le nez de Timothée toujours attelé aux brancards de la charrette.

Et de la caisse placée sur cette charrette se faisaient entendre des protestations... des cris de désespoir... Son contenu s'agitait, essayant d'en sortir... enfin elle fut soulevée, renversée sur le côté et on vit en sortir l'épicier Thomassin, rouge comme une tomate bien mûre, des plumes tricolores dans les cheveux, qui entra comme un boulet dans son magasin et arrêta par ses supplications le gaspillage des munitions ; du reste les Gastambidistes, bientôt débordés par le nombre, avaient déjà battu en retraite.

Effets irrésistibles de la valse du Tutu-panpan. — Encore une manifestation barbissouste. — La Conférence (*Suite*). — Traitement à l'usage des noyés. — A bord de l'Œnophore. — C'est un Anglais ! — Les tonneaux et le Gulf-stream. — La mer des Sargasses. — Où le Dr Poupardin fait usage de son siphon. — Sauvés !

— Ils me feront tourner en bourrique ! s'écria l'infortuné Gastambide en apprenant le siège de l'épicerie Thomassin; l'émeute gronde dans les rues de Beaucaire, le lion populaire est déchaîné !... et il se promenait à grands pas dans son cabinet à la mairie, les mains derrière le dos, parlant tout haut sans s'en apercevoir. Et cet empoisonnement du collège, on ne manquera pas de dire : « C'est Gastambide... Toujours Gastambide !... Conspuons Gastambide ! » et tout cela à propos d'un sauvage !

Tout à coup il s'arrêta brusquement, un éclair de joie brilla dans son regard, et il se frotta les mains à s'enlever l'épiderme en s'écriant d'une voix qui fit trembler les vitres : Je tiens ma revanche !

— Monsieur le maire a... crié? demanda l'appariteur un peu effrayé en ouvrant discrètement la porte.

— Moi?... c'est bien possible... Mais, Roumestang, écoute voir un peu, qu'est-ce que c'est que cette musique?

— C'est la fanfare de Tarascon, monsieur le maire.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, la fanfare de Tarascon?

— Elle accompagne le président Barigoule qui vient de passer le... Rhône pour assister à la deuxième conférence du sauvage.

— C'est vrai, Barigoule ne marche jamais sans sa fanfare...

— Tenez, monsieur le maire, entendez-vous, s'écria Roumestang enthousiasmé, c'est la valse du Tutu-panpan... et il se mit à fredonner : Tutu, tutu, tutu, panpan !

— Voyons, Roumestang...

— Excusez-moi, monsieur le maire, mais ça me produit un effet... tenez voilà mes jambes qui se trémoussent... c'est plus fort que moi... Tutu, tutu, tutu, panpan... Et comme les mesures de la célèbre valse arrivaient main-

1. Voir le n° 379 du *Petit Français illustré*, p. 308.

tenant plus distinctes, Roumestang se mit à danser.

Gastambide s'assit dans son fauteuil et dit :

— Quand vous aurez fini, Roumestang, vous me ferez plaisir ; eh bien, ne vous gênez pas... si vous croyez que la municipalité vous paye pour danser la valse du Tutu-panpan dans mon cabinet!... mais bientôt entraîné lui-même par le rythme captivant de la valse, il se leva et timidement esquissa quelques pas... trouvant plaisant de danser aux sons d'une fanfare ennemie, lorsque brusquement la musique se tut et on entendit une formidable acclamation.

Revenu au sentiment de la réalité, le maire dit à Roumestang qui s'épongeait :

— Allez voir, Roumestang, pourquoi la fanfare a si brusquement interrompu...

Mais la porte s'ouvrait et le concierge de la mairie disait, tout effaré :

— Si M. le Maire pouvait voir ce qui se passe dans la rue, il serait bien étonné : M. le censeur à la tête d'une députation des élèves du collège vient de se joindre à la manifestation Barbissouste...

— Ah ! ah ! Et qu'est-ce qu'ils font donc maintenant? on n'entend plus la musique.

— Ils font des discours, M. le Maire... oh ! il y en a pour longtemps... c'est Barigoule qui a commencé ; tenez, de cette fenêtre on peut entendre... Voilà maintenant M. le censeur qui répond, entendez-vous sa voix puissante... ?

En effet des lambeaux de phrases arrivaient, apportées par le vent : « l'intérêt supérieur de la science... voyages extraordinaires du sauvage... gloire de Beaucaire... Gastambide le conspué... instruction de nos enfants... assister aux conférences. »

— Cela signifie, dit Gastambide, que M. le principal a autorisé les élèves à assister aux conférences du sauvage, dans l'intérêt supérieur de la science. Nous verrons jusqu'à quel point M. le recteur d'académie sera satisfait de cette interruption des études pour entendre les balivernes de ce sauvage de malheur que tous les diables puissent emporter dans le fin fond de leurs enfers!... mais je tiens ma revanche... rira bien qui rira le dernier...

Le monologue du maire fut interrompu par un formidable cri de : « A bas Gastambide! »... le fauve venait d'achever son discours...

C'est bon..., criez toujours, dit Gastambide, les lèvres pincées, nous verrons bien !

— Le cortège se remet en marche, annonça Roumestang qui regardait par la fenêtre, dissimulé derrière les rideaux. Barigoule donne le bras à M. le censeur et la fanfare s'apprête à reprendre les accords mélodieux de la célèbre valse... Ah! M. le Maire, il nous reste bien peu de partisans... c'est un défilé interminable de gens qui portent tous une chaise sur leur tête !...



Il se leva et timidement esquissa quelques pas.

Gastambide ne répondit rien, mais il eut un sourire équivoque et se mit à se frotter vigoureusement les mains. Entraînés par l'exemple de leur supérieur, Roumestang et le concierge se mirent à en faire autant.

Cependant, cette manifestation de contentement semblait peu justifiée; assurément les partisans de Barbissou s'étaient considérablement accrus, et ce fut avec peine qu'ils purent trouver place dans le jardin du pharmacien.

Monté sur une chaise, Barbissou imposa silence des deux mains et se mit à crier d'une voix de fausset :

— Chers Barbissoustes, vous avez été tous témoins des événements de cette journée mémorable, l'épicerie de notre ami Thomassin a été mise à sac, ses figues, ses pruneaux, ses poires tapées ont servi de projectiles; l'infortuné, enfermé dans sa boîte, n'a pu voler à temps au secours de ses foyers menacés par les entreprises des odieux partisans de ce... Gastambide. Nous lui devons un dédommagement. Jurons tous de ne plus avoir d'autre épicier que Thomassin ; qu'il prenne pour enseigne : *Au Sauvage*, et qu'un tableau à l'huile représentant la gloire de Beaucaire,

serve à son magasin à la fois d'ornement et de signe de ralliement! (*Approbation unanime et trépignements d'enthousiasme.*)

— La parole est au Sauvage, cria Barigoule, en agitant sa cloche.

Ce fut salué par une longue acclamation que Marius fit son apparition à la fenêtre du premier étage, entre son marsupiau et son casoar empaillé; il tira trois fois sa touffe de cheveux armée des plumes tricolores pour saluer l'assistance, et commença en ces termes :

— Je vous ai décrit, chers Barbissoustes, les merveilles de la mer, entrevues comme dans un rêve; mais pourquoi ce rêve merveilleux s'était-il terminé dans un épouvantable cauchemar? Une pieuvre, animal immonde, m'enlaçait de ses bras gluants armés de ventouses; c'est que, à ce moment, je me trouvais suspendu par les pieds, la tête en bas, à un cordage. Quand ce cauchemar se dissipa, je ressentis une sensation de bien-être, il me sembla que la montagne qui pesait sur moi de tout son poids devenait légère pendant que de ma bouche s'écoulait... s'écoulait...

« Quatrième seau, disait une petite voix flûtée, à côté de moi, capacité extraordinaire..., phénomène étrange..., dilatation poche stomacale...

— Et il y en a encore, M. le docteur, interrompit une grosse voix, ce particulier-là doit être de Beaucaire (*ah! ah!*) il n'y a que les gens de Beaucaire pour faire tenir dans leur estomac autant d'eau... »

— Ou de vin, plutôt de *ving*, cria Barigoule, avec son *assent* inimitable.

— Autant de liquide, rectifia le sauvage. Maintenant je crois que nous pouvons commencer, M. le docteur.

— Allez, dit le docteur, tapez, frappez, pan, pan...

— Cette conversation je l'avais entendue, mais par une sorte de phénomène étrange il m'était encore impossible de manifester mon retour à la vie. Tout à coup je fus frappé à coups redoublés du plat de la main et avec une vigueur peu commune sur toutes les parties de mon individu et particulièrement sur l'endroit que la bienséance m'empêche de nommer...

— Suffit, dit Barigoule, nous comprenons.

Cette fois je voulus protester en essayant de remuer un peu, et il faut croire que j'y réussis, car la petite voix flûtée qui appartenait à celui qu'on appelait M. le docteur se mit à dire : Il revient! dépendez..., frictionnez...



Tous les trois nous fûmes précipités dans la mer.

J'ouvris les yeux et j'aperçus assis sur le bastingage, car je me trouvais sur le pont d'un navire, un petit homme, rond comme une futaille, aux yeux à fleur de tête protégés par de larges bésicles; c'était le docteur, vraisemblablement la pieuvre de tout à l'heure.

Je fus donc dépendu et frictionné, la vie reprenait possession de mes membres engourdis, déjà glacés par le froid de la mort, une douce chaleur envahit tout mon être, j'ouvris la bouche, et savez-vous quel fut mon premier cri? ce fut : Maman! (*Ah! ah!*)

Oui, à cet instant où la mort abandonnait sa proie ce fut le cri qui s'échappa de mes lèvres. Et, je vous le demande, chers Barbissoustes, n'est-ce pas vers notre mère que s'élance notre

cœur dans les périls suprêmes? (*C'est vrai! vive Madame Barbissou!*)

— Continue, Marius, dit Barigoule, d'une voix émue, en se mouchant bruyamment.

— Je me trouvais à bord d'un brick-goélette de Pauillac, l'*Œnophore*, capitaine Pamphile, qui se rendait aux îles du Cap Vert avec un chargement de vin du Médoc; le Dr Poupardin, qui était plutôt docteur en chimie que docteur en médecine, avait reçu la mission de la faculté de Montpellier de faire chaque jour l'analyse des vins pendant le voyage afin de faire connaître à l'illustre faculté quelles étaient « les modifications ou altérations topiques dans l'agglutination des parcelles moléculaires de la masse vineuse qui pouvaient résulter du transport par voie de mer », et le Dr Poupardin, qui était président de la Société Œnophile descendait à cet effet chaque jour à fond de cale muni d'un syphon en fer-blanc qui ne le quittait jamais et qu'il portait comme un sabre, ayant percé à cet effet un trou dans la poche gauche de son vaste paletot. Il passait des heures entières en compagnie de ses tonneaux et réapparaissait sur le pont, le nez rouge, les yeux vagues, la bouche pâteuse... A ce défaut, il joignait celui de toujours parler en langage télégraphique, il faut toutefois reconnaître que cet homme était un puits de science.

— Mais ça n'est pas intéressant ce que tu nous racontes là! s'écria Barigoule. (*Cris : c'est vrai! c'est vrai!*)

— Tout à coup, continua Marius (*Ah! ah!*) tout à coup, par 20° de latitude et 30° de longitude, un matin, par un brouillard épais, (le capitaine cependant avait fait allumer les fanaux), une masse énorme apparut, grandit dans le brouillard; on entendit comme un souffle puissant, et aussitôt un choc épouvantable ébranla le navire que j'entendis gémir jusque dans ses œuvres vives. A ce moment je me trouvais sur le pont en compagnie du docteur Poupardin et du capitaine Pamphile; le choc fut tellement violent que tous les trois nous fûmes précipités dans la mer, la tête la première. Cependant le capitaine Pamphile eut le temps de crier : « Abordés ! c'est un Anglais ! »

Nous revînmes après un plongeon à la surface de l'eau.

« Les canots à la mer! s'efforça de crier le Dr Poupardin, navire coulé, hop! hop! au secours! »

Mais le navire abordeur continuait sa route et se perdait bientôt dans l'obscurité.

Le capitaine haussa les épaules. (*Oh! oh! Une voix : puisqu'il nageait!*).

— On peut hausser les épaules en nageant, riposta Marius. (*Oui! oui! non! non!*)

— Je vais mettre la question aux voix, cria Barigoule, se levant et agitant sa cloche: est-il vrai qu'en nageant... (*Cris, tumulte; dans le fond du jardin, on échange des coups de poing.*)

Ce fut avec beaucoup de peine que Barigoule, le pharmacien Barbissou et quelques auditeurs de sang-froid réussirent à apaiser le tumulte soulevé par cette question aussi intéressante qu'inopportune; mais, par cet incident, on se convaincra combien l'auditoire avait le souci de la vérité. Certainement le sauvage, malgré tout son prestige, ne lui en ferait pas accroire.

(*A suivre.*) E. P.

Aux Jeux Olympiques.

NOTES D'UN SPECTATEUR.

C'est en 1894 que le rétablissement des Jeux Olympiques, dans des conditions conformes aux nécessités de la vie moderne et appropriées aux usages sportifs de notre époque, a été voté sur la proposition d'un Français, M. Pierre de Coubertin, par le Congrès athlétique international réuni à Paris, au palais de la Sorbonne. Dans la pensée de tous, il s'agissait de donner une consécration éclatante et périodique à cette renaissance de l'éducation du corps et du caractère par les jeux, qui est assurément l'une des manifestations les plus significatives du dix-neuvième siècle. Les Jeux Olympiques internationaux réaliseront cette manifestation; quel autre nom eût mieux convenu à l'idéal essentiellement hellénique que poursuivent leurs promoteurs? et puisque l'on avait décidé qu'ils seraient célébrés tous les quatre ans dans des capitales différentes du monde civilisé, quelle nation aurait eu l'audace de disputer à Athènes, qui la réclama au Congrès par la bouche de son délégué, M. Bikélas, la gloire de les inaugurer dans l'antique stade relevé de ses ruines?

A onze heures du matin, le 5 avril, a eu lieu, sous une pluie battante, l'inauguration de la statue de Georges Averof, le nouvel Hérode Atticus, à qui on doit la réédification du stade. Parti de rien, cet Épirote s'est bâti d'abord une fortune de trente millions. Aujourd'hui, vieux et sans enfants, il élève avec cet argent des monuments somptueux qu'il offre à sa patrie.

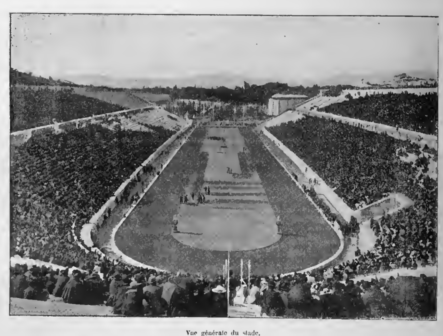
Le stade panathénaïque est le dernier de ces dons, nn cadeau de deux millions. Retenu par l'âge dans sa résideuce d'Alexandrie, ce généreux citoyen, qui compte d'ailleurs plusieurs émules pour le plus grand embellissement d'Athènes, a adressé à M. Philémon, le secrétaire général du Comité hellène, une lettre touchante dout j'extrais ce passage qui résume bien les sentiments de tous les Grecs, plus heureux que George Averof, que les Jeux Olympiques ont attirés à Athènes :

« Je ne cache pas mon désir de fouler le sol sacré de la libre patrie, de voir de près ses progrès, et d'unir mes vœux à ceux de l'hellénisme tout entier, qui sera représenté aux modernes Jeux Olympiques pour un meilleur et plus glorieux avenir d'une Grèce grande et indivisible. »

On lui a élevé une statue à l'entrée de son stade. Il la mérite.

Le 6 avril, première réuuion au stade.

Ce stade! la langue française manque certainement d'épithètes correspondant exactemeut à cette splendeur, à cette blaucheur démesurées. Vide, c'est quelque chose d'immense et d'énorme: plein, le prodigieux hémicycle revêt une majesté quasi céleste. Soixaute mille personnes peuvent s'asseoir sur ses gradins : entre les deux murailles vivantes, l'arène, longue de 232 mètres et large de 33, paraît, avec sa piste de cendres, une étroite bande de terre noire. Vers le cintre, deux Hermès, retrouvés à la place même au cours du déblaiement, marquent le tournant. On n'a pas eu le temps de tailler assez de blocs de marbre pour garnir entièrement les pentes de la double colline. Les bancs du fond, derrière les deux trônes royaux, simples fauteuils sculptés à même le gradin, ainsi que les trois premiers rangs latéraux, proviennent seuls des blanches carrières du Pentélique. Les autres ont été construits, provisoirement, en pierre calcaire blanche du Pirée, ou même en simple bois peint dans le même ton. La couleur de cette partie du Stade n'a pas l'éclat des travées de marbre et tire très légèrement sur le gris.



Vue générale du stade.

Ce monument grandiose ne représente pas le seul effort du Comité hellène qui en l'espace de 18 mois, en ne faisaut appel qu'aux souscriptions volontaires, a pu en outre édifier au Phalère un vélodrome qui a coûté 60 000 francs, à Callitréa, un stand perfectionné qui en a demandé 200000, au Phalère et au Pirée des installations compliquées pour les régates et la natation. OEuvre véritablement grande, si l'on songe à l'élan patriotique qu'elle suppose, et qui n'aurait pu être menée à terme sans la

coopération énergique du prince héritier, qui s'est fait dès le premier jour la volonté maîtresse du comité, soutenant les courages, enflammant l'optimisme de M. Philémon, le secrétaire général, donnant aux commissions les princes, ses frères, pour présidents, sans surtout l'enthousiasme du peuple Hellène, qui a vu dans la solennité internationale que l'on préparait une occasion merveilleuse de faire connaître au musiques militaires ont entonné l'hymne national.

Le prince royal, en sa qualité de président du Comité des Jeux Olympiques, s'avance devant le trône paternel et adresse au roi une allocution inaugurale, dans laquelle il lui demande de vouloir bien déclarer ouverts les premiers Jeux Olympiques internationaux. L'instant ne manque pas de solennité. Dans la voix du



Les gradins du Stade, vue prise d'un point de la piste

monde *de visu* ce dont la Grèce est capable après un demi-siècle à peine de l'indépendance assurée.

Mais une sonnerie de clairon retentit. Il est trois heures. Le ciel, gros d'orages le matin, à ce point que l'on a pensé remettre les jeux, s'est éclairci peu à peu; le soleil dore les masses noires de la foule sous laquelle disparaît la blancheur immaculée du glorieux stade, caressant ici et là une toilette plus claire, enveloppant de sa brume lumineuse les mille plumets rouges, bleus, blancs des officiers, qu'un vent léger balance comme des fleurs sur leurs tiges. Le roi fait son entrée; la reine marche auprès de lui; derrière les souverains, la princesse Sophie, femme du prince héritier; les princes Georges, Nicolas et André, la princesse Marie et son fiancé, le grand duc Georges Michaïlowich. Tout le stade est debout; les

prince, on sent trembler le cœur généreux qui a soutenu les efforts de tous ceux qui l'entourent et qui sont les premiers citoyens du pays. Les musiques de nouveau repartent. Cette fois on entend l'hymne olympique du maestro Samara, composé spécialement pour la circonstance.

Un brouhaha : ce sont les athlètes. Vêtus d'un maillot aux couleurs de leur cercle et d'une courte culotte flottante, les pieds nus dans des souliers dont la semelle est armée de longues pointes, pour ne pas glisser sur la piste, ils vont se ranger au poteau du départ. Leur costume allie la décence à la commodité, certainement, mais qu'il est disgracieux et leur donne une démarche drôlement dégingandée! Sous le rapport de la plastique, les athlètes d'autrefois étaient vraiment plus favorisés par les mœurs de leur temps. (*A suivre.*) R. F

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

— Ce ne sont pas, continua le capitaine, les bons conseils ni les prescriptions pratiques qui ont manqué aux hommes, et en tout cas il n'a pas tenu au Général que la fièvre ou les accidents n'aient fait moins de victimes. Heureusement, à mesure que le Corps expéditionnaire s'avance vers les plateaux, l'état sanitaire ne peut manquer de s'améliorer. La température, encore très élevée dans la journée, s'abaisse sensiblement durant la nuit et les fièvres ne sont plus guère à redouter.

— Oui, mais gare la mauvaise saison!

— Avant la mauvaise saison, nous serons à Tananarive.

— Le ciel vous entende! fit l'oncle Daniel, à bout de raisons; et, sous un prétexte quelconque, il quitta brusquement le capitaine.

Prise de Mavétanana.

Ce fut bien autre chose lorsque, quelques jours après, le capitaine Gaulard déclara que, se sentant guéri, il avait le devoir de ne pas rester davantage à l'ambulance et qu'il comptait en partir incessamment pour aller reprendre son poste auprès du général Metzinger.

— Guéri! lui cria le vieux Daniel, pris d'un accès de fureur qui le secouait tout entier. Ah! vous vous sentez guéri! Mais regardez-vous donc. Vous ne tenez pas debout. Si encore on avait besoin de vous! Mais ce ne sont pas les hommes qui manquent, il me semble, et, si l'on doit entrer à Tananarive, on n'y entrera pas un jour plus tôt parce que vous serez là. Votre devoir! Laissez-moi donc tranquille; vous avez fait plus que votre devoir. Vous avez largement payé votre dette et vous pouvez sans aucun scrupule laisser à d'autres le soin d'achever la besogne que vous avez commencée.

Le pauvre Daniel était bleu de colère. C'est que jamais l'idée ne lui était venue que le Capitaine pouvait songer à reprendre du service actif au cours de la campagne. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec ce malade récalcitrant, dont la résolution semblait parfaitement arrêtée, il lui déclara qu'il s'opposerait, fût-ce par la force, à ce qu'il quittât l'ambulance avant d'être radicalement guéri; sa responsabilité à lui, Daniel Berthier-Lautrec, était engagée à l'endroit du Service de la Santé de Majunga, et il était décidé à ne le laisser partir que sur un *exeat* en bonne et due forme signé par le Dr Hugon.

Bien entendu, Daniel se réservait *in petto* de chapitrer le brave docteur et d'obtenir de lui qu'il ne se laissât arracher le fameux *exeat* sous aucun prétexte; mais, à sa grande surprise, il trouva le vieil Hugon complètement rétif à sa manière de voir. Le docteur affirmait que le capitaine était assez remis pour reprendre son service, à condition qu'il continuât encore certaines prescriptions pendant quelque temps.

Comme la scène se passait en préseuce de Marguerite, Daniel se tourna vers elle pour la prendre à témoin et la sommer d'empêcher ce qu'il appelait une crimiuelle folie. La jeune fille semblait tout attristée elle-même par la perspective du départ de son malade favori, mais ce n'en fut pas moins d'une voix ferme qu'elle répondit à son oncle :

— Assurément, il n'est guère prudent à M. Gaulard de rejoindre son poste avant d'être parfaitement guéri. Mais du moment que notre bon docteur juge qu'il peut nous quitter, nous n'avons pas le droit de le retenir contre sa volonté.

L'oncle Daniel n'en revenait pas.

— Alors, s'écria-t-il tout dépité, si vous vous mettez tous contre moi, je n'ai plus qu'à me taire. C'est bien! Faites comme il vous plaira. Seulement je vous préviens que je me lave les mains de ce qui pourra arriver. Avant huit jours, le pauvre diable retombera plus bas que jamais, mais c'est lui et c'est vous qui l'aurez voulu.

Et là-dessus il sortit, en claquant les portes derrière lui; ce qui, du reste, ne l'empêcha pas le lendemain matin de preudre lui-même, avec un soin minutieux, toutes les dispositions pour assurer et faciliter le voyage de retour du capitaine. Il prétexta même, pour l'accompagner jusqu'à Majunga, l'obligation où il était de le remettre lui-même entre les mains du directeur du Service de Santé, qui le lui avait confié.

En prenant congé de ses amis, comme il voulait les appeler désormais, le capitaine Gaulard leur dit avec émotion quels souvenirs reconnaissants il emportait des soins qui lui avaient été prodigués, soins si parfaits, si délicats, si affectueux que certainement il n'aurait pas été mieux traité dans sa propre famille; il promit de leur donner de ses nouvelles toutes les fois que les circonstances le lui permettraient, et de ne point rembarquer pour la France, une fois la campagne terminée, sans venir revoir Maevasamba et passer quelques jours avec ses aimables hôtes.

Lorsque, trois semaines après, le capitaine

1. Voir le nº 379 du *Petit Français illustré*, p. 302.

eut rallié Suberbieville où se trouvait encore le général Metzinger, et qu'il se présenta devant son chef, celui-ci ne pouvait en croire ses yeux.

Les camarades du capitaine lui firent fête également. Eux aussi l'avaient considéré comme perdu, ou tout au moins comme hors d'état de continuer la campagne, et ils l'avaient beaucoup regretté, car c'était un excellent compagnon en même temps qu'un excellent officier.

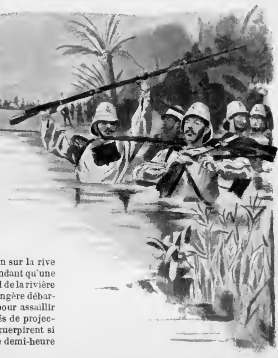
Bien qu'il se fût déjà fait mettre au courant des faits de guerre qui s'étaient passés en son absence, il se fit donner des détails sur les deux plus importantes de ces opérations, le passage du Betsiboka et la prise de Mavetanana.

— Le passage du Betsiboka, lui dit le commandant Hubert, un de ses meilleurs amis, avait soulevé par avance d'assez vives appréhensions; il s'opéra néanmoins dans les meilleures conditions, en dépit des nombreux Hovas massés sur la rive gauche de la rivière, près de son confluent avec l'Ikopa. Dès que notre avant-garde parut, les Hovas ouvrirent le feu sur elle; mais notre artillerie et notre infanterie ayant pris position sur la rive droite à la hauteur du confluent, pendant qu'une des canonnières remontait le chenal de la rivière et qu'une section de la Légion étrangère débarquait sur la rive gauche de l'Ikopa pour assaillir l'ennemi de flanc, les Hovas, criblés de projectiles et menacés d'être tournés, déguerpirent si précipitamment qu'en moins d'une demi-heure ils avaient complètement disparu.

Aussitôt le passage commença, à l'aide d'un chaland d'abord; puis, comme cela marchait trop lentement et que le Betsiboka, large de près de quatre cents mètres, est coupé en deux par un îlot et guéable, le reste de l'avant-garde passa à gué. Des bords de la rivière, le coup d'œil ne manquait pas de pittoresque; il était même assez émouvant.

Ce fut l'infanterie qui passa la première, avançant lentement dans l'eau jusqu'à l'aisselle, l'arme levée à bout de bras au-dessus de la tête; ce bain forcé, loin de refroidir l'entrain des soldats, réveillait plutôt leur gaieté; c'était à qui lancerait la blague la plus drôle. Après l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie passèrent; les petits chevaux arabes entrèrent gaillardement dans le fleuve, fendant le courant de leur poitrail, le pied sûr, bien appuyé; malgré la profondeur qui atteignait par endroits un mètre vingt, les chutes furent rares; encore étaient-elles imputables bien plus à la lourdeur du paquetage qui surchargeait l'animal qu'à son manque d'adresse et de solidité. Mais quand ce fut le tour des mulets du convoi, les choses changèrent de face.

Si on ne les avait pas maintenus debout à grands coups de fouet, ils se seraient tous couchés, trop heureux de trouver l'occasion de



Ce fut l'infanterie qui passa la première, avançant lentement dans l'eau.

se rouler dans une eau fraîche et de se débarrasser de leur lourd fardeau. Quelques-uns, plus tenaces ou plus durs aux coups, s'offrirent quand même cette fantaisie; et plus d'un officier, en arrivant à l'étape, eut le désagrément de constater d'horribles dégâts causés dans sa cantine par l'eau du Betsiboka. Quelques bagages même, entraînés au fil de l'eau, durent être abandonnés; car les caïmans, éloignés par le bruit de tout ce monde, recommençaient à montrer leurs têtes en aval et il n'y eut pas d'offre, si alléchante qu'elle fût, qui pût décider les conducteurs kabiles à s'aventurer à la recherche des cantines naufragées. En somme, on peut dire que le passage de l'avant-garde s'est effectué sans accident sérieux; mais pour le reste du Corps expé-

ditionnaire, et surtout pour les services du ravitaillement, il fallait absolument jeter un pont; car il était impossible de songer à faire passer à gué les voitures des convois. Ce n'était pas une petite affaire, le fond mouvant de la rivière se refusant à recevoir un pont de chevalets, et les voitures Lefebvre n'étant pas non plus utilisables dans l'espèce, leurs caisses assemblées devant nécessairement former digue et risquer d'être emportées par le courant. Heureusement, le dévouement et l'habileté du Génie étaient à la hauteur des circonstances, et l'opération, attaquée avec entrain, fut menée rondement et enlevée dans un laps de temps incroyablement court.

Quant à la prise de Mavetanana, nous nous en tirâmes également avec un bonheur et une rapidité que nous n'osions pas espérer. La position était très forte en effet, et cinq cents hommes de bonnes troupes françaises auraient pu y tenir indéfiniment contre toute une armée; heureusement pour nous, nous n'avions affaire qu'à des Hovas. Aussitôt le Betsiboka passé, l'avant-garde avait continué son mouvement. Dans la matinée du dimanche 9 juin, elle arriva au pied de la colline isolée et escarpée sur laquelle s'élève Mavetanana. Nos canons de batterie prirent position sur un petit mamelon à deux mille cinq cents mètres de la ville, encadrés à droite par le 40e bataillon de Chasseurs et à gauche par les Tirailleurs algériens. Des lambas blancs s'étant laissés apercevoir dans un petit bois à mi-côte, l'artillerie le fouilla avec quelques obus, pendant que Chasseurs et Tirailleurs prononçaient leur mouvement en avant par le nord et par le sud à la fois. Les canons ennemis ouvrirent alors le feu; leur tir devait être repéré, car leurs obus arrivaient dans nos lignes, et un lieutenant de la batterie eut son casque traversé par un éclat. Nous répondîmes vigoureusement; et, un groupe de Hovas assez imposant s'étant montré à la pointe nord de la ville, on envoya dans cette direction quelques projectiles chargés à la mélinite. L'effet produit fut extraordinaire. Le bruit terrifiant et tout particulier que fait la mélinite en éclatant, les gerbes de terre et de pierres qu'elle soulève et projette de tous côtés, déterminèrent immédiatement un sauve-qui-peut général. Nous entendîmes une immense clameur qui dominait le fracas des détonations; puis les canons hovas se turent et nous vîmes de loin les milliers de lambas blancs dévalant précipitamment par les pentes sud, poursuivis par nos feux de salve qui en démolirent des quantités. « Les balles françaises, nous dit le soir même un prisonnier, balayaient nos rangs comme l'eau qu'un jardinier répand dans un jardin au moyen d'un arrosoir. » Un détail assez topique : les officiers et soldats qui réussirent à échapper aux balles de nos tirailleurs et aux coups de sabre de notre cavalerie s'enfuirent absolument nus; c'est, paraît-il, une coutume chez les Hovas de retirer leurs vêtements avant d'aller au combat. Encore un souvenir qui me revient: en voyant le mouvement de retraite des Hovas se dessiner, le général Metzinger, se retournant vers les officiers de son entourage, donna l'ordre d'envoyer planter le drapeau sur le Rova de la Place.


Nos canons de batterie prirent position sur un petit mamelon à 2 500 mètres de la ville.

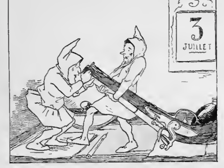
— C'est fait, mon Général! dit le capitaine Bulot, de la 3e compagnie de la Légion étrangère, en montrant de la main un drapeau tricolore qui flottait en effet depuis quelques instants sur la crête du Rova.

Voici ce qui s'était passé. Dès que les Hovas s'étaient mis à dégringoler leurs sentiers de chèvres, la 3e compagnie de la Légion, qui se tenait à l'arrière avec le convoi, avait jeté sac à terre et, prenant le pas de course, elle avait escaladé les escarpements, pénétré dans le Rova, et hissé son drapeau juste au moment où les Chasseurs à pied arrivaient de leur côté.

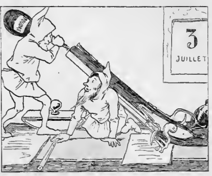
(*A suivre.*) A. B.

Les malices de Plick et Plock.

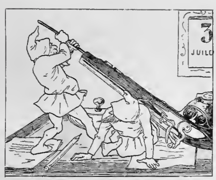
NE TOUCHEZ JAMAIS AUX ARMES A FEU.



« Tiens ! dit Plick, un pistolet ! Nous allons bien nous amuser. Ça fait pouf ! ces machines-là, quand on sait s'y prendre ».



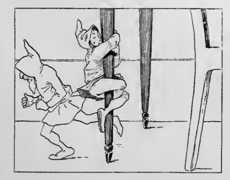
« Justement voici de la poudre ! Par la fée Carabosse ! Il a bien fait de laisser ouverte la porte de son bureau, notre Monsieur ! »



« Puis on tire la baguette, on met un tampon en papier et on bourre, on bourre, on bourre ! »



« Ensuite on met en guise de balle quelque chose de rond, par exemple une bille qui traîne. Mais quel est ce bruit ? »



« On vient ! Plock, filons ! Nous ferons pouf ! une autre fois. C'est assommant d'être toujours dérangé comme ça quand on s'amuse.

— C'est Pierre et sa sœur Lucie, dit Plock. »



« Prends garde, Pierre, avait dit Lucie, ne touche pas au pistolet. — Bah ! il n'est pas chargé ! » Cela ne l'a pas empêché de partir, et Lucie s'est évanouie de peur. — Tout de même, c'est bien heureux que Plick n'ait pas eu le temps de mettre la bille.

Variétés.

Les pierreries du Shah. — Nassr-Eddin, qui vient d'être assassiné, possédait une merveilleuse collection de pierreries. — Parmi cet amas de gemmes, on distingue un magnifique diamant que sa splendide beauté a fait appeler « mer de lumière ». — Le joyau de cette royale collection est un globe terrestre en or massif, de soixante centimètres de diamètre, tout enrichi de pierreries, du pôle nord au pôle sud, et dont les noms des capitales, indiqués en lettres persanes, sont montées avec des brillants. Les Indes sont représentées par des améthystes splendides, l'Afrique forme une surface de rubis, l'Angleterre scintille, tracée par des brillants de la plus belle eau, les mers sont en émeraudes.

De plus, il y a un magnifique trône portatif en marbre, surmonté d'un grand soleil en or, étincelant de pierreries. Sous ses rayons sont fixés des oiseaux au plumage entremêlé de pierres précieuses. Le tapis qui le recouvre et les coussins sont brodés et frangés de grosses pierres fines.

Enfin, quantité d'armes et de *serdari* (vêtements à longs pans plissés), enrichies de pierreries et de diamants de très grand prix, complètent cette inestimable collection.

***

Le plus vieux rosier du monde. — Ce rosier existe dans le cimetière de Hildesheim, petite localité du Hanovre.

La tige primitive est morte depuis longtemps, mais de nouvelles tiges se sont frayé un chemin à travers les crevasses d'un mur, et sont venues, sur un espace de 12 mètres, couvrir toute la chapelle de leurs branches.

D'après la tradition, ce rosier aurait été planté en l'an 800 par Charlemagne. L'église ayant été brûlée au onzième siècle, la racine de l'arbuste continua à croître dans le sous-sol. Il est fait mention de ce rosier dans un poème écrit en 1690. Mais est-ce bien le même, celui qui porte encore, chaque année, de jeunes roses fraîches?

***

Un cimetière de chiens. — New-York va avoir, comme Londres, son cimetière de chiens; ce *campo santo* d'un genre spécial sera établi aux portes de Long Island City, près du Calvary Cemetery. C'est une femme de bien qui a eu l'idée de cette pieuse entreprise; elle a pensé que nous n'avions pas jusqu'ici assez d'égards pour la dépouille de nos fidèles amis. L'excellente dame a expliqué qu'elle avait déjà fait dresser par un architecte le plan et le règlement du futur cimetière; les terrains les plus vastes et les mieux situés seront réservés aux chiens illustres ou de grandes familles; mais personne ne sera exclu; on épargnera même aux caniches pauvres la douloureuse promiscuité de la fosse commune; il y aura tout un quartier de petits terrains à la portée des bourses les plus modestes. On a publié, d'après les descriptions de la fondatrice, une vue perspective du nouveau cimetière; et l'on y voit circuler, parmi les stèles, les colonnes tronquées, les médaillons de king-charles, les bustes d'épagneuls et les statues de danois, la triste théorie des familles éplorées et portant des fleurs.

***

Le célèbre sculpteur David d'Angers, était fort mauvais joueur.

Ayant un jour pour adversaire, à une table d'écarté, madame Vigée-Lebrun qui le gagnait avec persistance, il se leva, jeta les cartes sur la table et s'écria de l'accent agressif qui lui était habituel :

— On ne peut pas jouer avec vous, madame, vous enlevez tous les rois.

— Monsieur, répliqua la gracieuse artiste avec une mordante ironie... on sait le sort que vous leur faites.

David avait voté en 1793 la mort de Louis XVI.

***

Logique enfantine. — Un enfant s'était levé fort tard. Son père le gronde et ajoute à la mercuriale ce petit apologue :

— Un homme diligent qui s'était levé fort matin trouva sur son chemin une bourse pleine d'or.....

— Oh! papa, interrompt vivement l'enfant; celui qui l'avait perdue s'était levé encore plus matin que lui.

RÉPONSES A CHERCHER

Géométrie amusante. — Quel nom donne-t-on en géométrie à ce qui n'a ni longueur ni largeur, ni épaisseur?

***

Questions de langue française. — 1° Quel rapport de sens y a-t-il entre *colliger* et *cueillir*; — *molaire* et *meulière*; — *médian* et *moyen?*

2° Quelle différence y a-t-il entre *voici* et *voilà*?

***

Proverbes à expliquer. — 1. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. — 2. A cheval donné on ne regarde pas la bride. — 3. Un singe habillé est toujours un singe.

Mot carré.

Ce que d'un partage on emporte.
Ce que ne fait pas un flâneur.
En Russie une ville forte.
Synonyme, plaisant de peur.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 379

I. Physique amusante.

Parce qu'il se forme à la surface du lait une pellicule qui emprisonne la vapeur, et que la tension de celle-ci, en augmentant, soulève la pellicule et entraîne le liquide avec elle.

II. Question des emblèmes.

Ancre : salut. — Lampe : travail. — Balance et Épée : justice. — Mains entrelacées : fidélité. — Bride : modération. — Roue : inconstance.

III. Mots en losange.

B
D I E
D I C T A
B I C O R N E
È T R E S
A N S
E

IV. Questions historiques.

1° A l'origine, les nobles seuls avaient le droit de placer des girouettes sur le faîte de leurs châteaux, encore devaient-ils être montés les premiers à l'assaut de quelque place forte et y avoir planté leur bannière.

2° La monnaie que la ville de Lyon fit frapper pour Charles VII et Anne de Bretagne, sa femme.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année — N° 381. 10 centimes. 13 juin 1896.

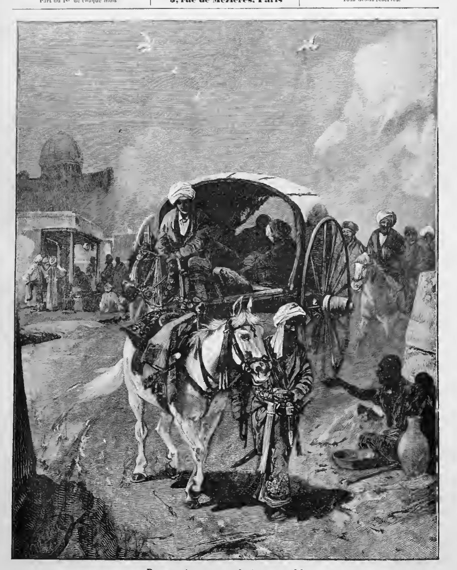
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Paysans turcs se rendant au marché.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Nous trouvâmes dans la ville et dans le Rova cinq pièces de canons, dont trois *Hotchkiss* portant la marque de fabrique de Saint-Denis, de nombreuses caisses de munitions sur lesquelles on lisait encore l'adresse du sieur Shervinton, par Vatomandry, de la dynamite, de la poudre, et tout un stock de Snyders, de fusils à piston et de fusils à pierre; peu d'autres marchandises dans les magasins : quelques volailles, nombre de cochons et une assez grande quantité de riz. Nous pûmes en outre faire dans les champs avoisinants une ample moisson de riz encore sur pied, dont les chevaux et les mulets se régalèrent.

Mevatanana prise, l'occupation de Suberbieville n'était plus qu'une simple formalité, Suberbieville étant commandée par Mevatanana, à peu près comme Neuilly l'est par le Mont-Valérien. Une surprise nous y attendait. Étant donné que les troupes Hovas sont tout ce qu'il y a de plus irrégulier et de plus indiscipliné, nous pensions trouver le village pillé, saccagé, détruit : au contraire, les dégâts étaient insignifiants; le mobilier du personnel, le matériel, l'outillage étaient presque intacts. Cette exploitation de Suberbieville a déjà été pour nous une base sérieuse d'influence dans le pays, et elle est destinée à servir de point de départ à son extension progressive. En attendant, elle rend au Corps expéditionnaire les plus grands services, grâce à sa situation et au dévouement intelligent du personnel. Depuis le représentant de M. Suberbie, M. Guilgot, jusqu'au plus modeste de ses agents, tous nous prètent spontanément le concours le plus empressé, et nous fournissent pour notre marche en avant, à travers un pays presque inconnu, les renseignements les plus précieux, que nous n'avions aucun moyen de nous procurer. C'est surtout au point de vue de la concentration des approvisionnements, la grosse question de cette campagne, que Suberbieville va prendre dès à présent une importance considérable. Nous allons y organiser notre base de ravitaillement pour la marche sur Tananarive, et en même temps y concentrer, avec les points d'appui et de réserves en hommes et en vivres de toute nature établis à Marovoay, à Ankaboka et à Marololo, la division échelonnée en arrière de nous depuis Majunga. Du reste, les canonnières sont toutes montées maintenant et fonctionnent régulièrement; leur point d'attache est Ankaboka, sur la rive gauche du Betsiboka, en face Marovoay. De plus, mille à quinze cents voitures sont en route, venant de Majunga; elles ont déjà dépassé Ambato. A partir de Marololo surtout, d'interminables convois circulent à la fois à dos de mulet par la voie de terre, et par la voie fluviale sur les canonnières et d'innombrables pirogues. Aussi les tonnes de vivres commencent-elles à s'accumuler dans des proportions formidables à Suberbieville; il s'y trouve dès à présent plus cent mille rations carrées; mais, si c'est assez pour nous faire vivre pendant quinze jours, c'est encore trop peu pour que nous puissions nous porter en avant. Le service des ravitaillements va donc continuer à entasser ses ressources à Marololo et à Suberbieville, pour de là les porter sur nos lignes d'opération au fur et à mesure que nous avancerons sur Andriba. Le Général ne veut partir que lorsqu'il sera débarrassé de toute inquiétude sur l'achèvement complet de l'approvisionnement en tout genre. Cela permet d'ailleurs aux troupes de se refaire par un repos prolongé; et je vous assure qu'après la traversée des marécages que nous avons laissés derrière nous, ce n'était pas du luxe.

Le quatorze Juillet à Suberbieville.

Quelques jours après, l'ancien hospitalisé de Maevasamba s'était si complètement remis à son service, qu'il lui semblait ne l'avoir jamais quitté. Redevenu très alerte de corps et d'esprit, il attendait impatiemment l'occasion de prendre une part active aux opérations; aussi accepta-t-il avec joie l'offre que lui fit son général d'accompagner une reconnaissance qui allait partir de Suberbieville, avec l'ordre de gagner Tsarasaotra, village assez important à quinze kilomètres environ, sur la rive droite de l'Ikopa, et d'ouvrir ensuite la route vers Andriba.

Cette reconnaissance, commandée par le chef de bataillon Lentonnet, comprenait la 6e compagnie du régiment d'Afrique, une section de la 6e batterie d'artillerie et un peloton de Chasseurs d'Afrique.

Tsarasaotra, occupé sans difficulté le 21 juin, le commandant Lentonnet s'y établit solidement, en se gardant par une série de petits postes avancés. Le 28, un de ces petits postes établis en avant du village, sur le chemin du Mont Beritsa, aperçut des groupes de Hovas qui essayaient de s'approcher en se dissimulant; il tira sur eux quelques coups de fusil; puis, ne se sentant pas en force, il se

1 Voir le n° 380 du *Petit Français illustré*, p. 320.

replia sur Tsarasaotra pour ne pas risquer d'être enlevé pendant la nuit.

Le lendemain matin, à 5 h. 45, au moment où, sur l'ordre du commandant Lentonnet, une section de cinquante hommes se rassemblait derrière les faisceaux pour aller reconnaître les environs du village, les sentinelles les plus avancées signalèrent du côté Sud un parti de trois cents Hovas qui arrivait de l'est en se glissant derrière les replis de terrain. Aussitôt la section déjà rassemblée se porta au-devant de l'ennemi. Mais, quelques minutes plus tard, un autre parti de quatre cents Hovas se montrait du côté du Nord-Ouest, pendant qu'un troisième groupe prenait rapidement position du côté Ouest, formant ainsi avec les autres un demi-cercle complet. Les trois groupes se portèrent alors sur le village avec une telle impétuosité qu'ils parvinrent du premier élan jusqu'aux gamelles où le café était en train de chauffer.

Le commandant Lentonnet ne disposait que de cent cinquante fusils ; mais c'était plus qu'il n'en fallait pour donner une leçon aux douze cents Malgaches qui avaient espéré nous surprendre et nous envelopper. L'attaque fut repoussée avec vigueur, mais, dans l'action, nous eûmes deux tués : le lieutenant Augey-Dufresse, de la 6e compagnie du régiment d'artillerie, frappé d'une balle qui lui perfora le foie, et le caporal Sapin, également du régiment d'Algérie, tué raide d'une balle en pleine poitrine. L'ennemi rejeté hors du village, le commandant Lentonnet, qui venait de recevoir deux compagnies de renfort, accourues de Behanana, petit poste intermédiaire entre Suberbieville et Tsarasaotra, à sept kilomètres de distance de ce dernier point, prit l'offensive et poursuivit l'ennemi l'épée dans les reins au delà de plusieurs kilomètres.

Avisé par le télégraphe optique de ce qui se passait, le général Metzinger partit aussitôt de Suberbieville avec trois compagnies du 40e bataillon de Chasseurs et une section de la 16e batterie ; après un *raid* admirable de vingt et un kilomètres, par un sentier rempli de débris de quartz qui rendaient la marche extrêmement pénible, il atteignit Tsarasaotra dans la soirée.

Le lendemain 30, avec toutes ses forces, se montant à neuf cents hommes environ, le Général marchait sur l'ennemi qui occupait les crêtes du mont Beritsa avec beaucoup de monde et deux pièces à tir rapide, excellentes et bien approvisionnées. Dès que nos soldats furent à portée, l'artillerie hova, heureusement fort mal dirigée, les couvrit de feux sans pouvoir arrêter leur élan : c'était vraiment un beau spectacle que celui de cette attaque menée



L'infanterie mit baïonnette au canon, les clairons sonnèrent la charge...

sous un feu incessant avec un calme et une précision admirables, sans riposter par un coup de fusil. Arrivés à deux cents mètres, les tirailleurs se déployèrent et ouvrirent le feu pendant quo la section de la 16e batterie prenait position à deux mille cinq cents mètres environ de l'ennemi, les trois compagnies de Chasseurs en réserve. Les Hovas tombèrent en foule, mais sans lâcher pied ni cesser de tirer ; cette fois, nous avions évidemment affaire à de meilleures troupes qu'à l'ordinaire. Cependant il fallait en finir. L'infanterie mit baïonnette au canon, les clairons sonnèrent la charge, et les hommes, escladant avec un entrain magnifique les crêtes du Beritsa, culbutèrent en un rien de temps les lambas blancs, qui s'enfuirent précipitamment à travers la brousse, non sans qu'il en tombât un grand nombre dans un ravin qui leur barrait le chemin.

Arrivées sur le sommet du Beritsa, nos troupes furent tout étonnées de se trouver au milieu d'un double camp de deux cent cinquante à

trois cents tentes chacun, ce qui permettait de fixer à quatre mille hommes au moins le chiffre des contingents ennemis. A la vue de toutes ces tentes, ce fut une course folle entre les Tirailleurs et les Chasseurs pour mettre la main sur les vivres et les munitions des Hovas; cette fois encore, les Tirailleurs arrivèrent bons premiers. Quelques traînards ennemis qui commençaient à incendier les tentes furent passés par les armes. Quant au butin, outre le drapeau de la Reine, un canon et quantité d'obus, il se composait d'un approvisionnement assez important en munitions



14 Juillet. — Jeu de bagues dans les rues de Suberbieville.

et en vivres, plus quantité d'objets divers, toiles, chaussures de femmes, etc.

Le combat n'avait duré que trois heures. De notre côté pas de tués, mais seulement sept blessés, dont le lieutenant Audierne et le capitaine adjudant-major de Bouvier, tous deux du 40e Chasseurs; le premier atteint légèrement et le second simplement contusionné. De son côté, l'ennemi laissait deux cents morts sur le terrain; le nombre de blessés était certainement encore plus grand; mais, comme ils avaient été enlevés suivant l'habitude constante des Hovas, leur chiffre ne put être apprécié que très approximativement.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi nous avait opposé en cette circonstance une résistance à laquelle il ne nous avait pas habitués; il avait même témoigné dans cette tentative de surprise d'un certain esprit d'initiative et d'une véritable habileté stratégique. L'explication fut donnée par les prisonniers. Informés par leurs espions que Tsarasaotra était faiblement occupé, les Hovas, commandés par un nouveau chef, — un banquier de Tananarive nommé Rainianjalahy, qu'on avait bombardé général en remplacement de Ramasombazaha, — avaient résolu de reprendre le village, puis de marcher en force sur Mevatanana. Mais ils comptaient sans la vigilance du commandant Lentonnet, qu'ils espéraient surprendre, et sans la vigueur et l'énergie du général Metzinger.

Lorsque ce dernier rentra à Suberbieville, quelques jours après, faire son rapport au Général en chef sur l'affaire du mont Beritsa, si brillamment menée, il reçut des mains du Général Duchesne, pour sa récompense le brevet de Divisionnaire que le Ministre de la Guerre venait de lui notifier par un cablogramme en date du 11 juillet.

Trois jours plus tard, c'était l'anniversaire du 14 Juillet. Le Général en chef, désireux que ce jour fît trêve aux travaux et aux épreuves de tous, donna ordre qu'il fût fêté dans chaque poste et chaque cantonnement par une revue des troupes et une série de réjouissances dont l'organisation était laissée à l'initiative des hommes.

L'ordre fut exécuté avec un entrain patriotique sur les deux cents kilomètres de la ligne d'occupation, de Majunga au mont Beritsa; mais nulle part la célébration de la fête nationale n'eut plus d'éclat qu'à Suberbieville même, à cause surtout de la présence du Général en chef du Corps expéditionnaire et de l'État-major général.

Dès le 13 au soir, elle avait commencé par une retraite aux flambeaux qui avait parcouru la petite ville et le camp, entièrement décorés de lanternes multicolores. Le cortège, composé de soldats et de convoyeurs, porteurs de lampions, de lanternes, de pavois en verres de couleur, était précédé de clairons et de fifres; la *nouba* du régiment d'Algérie fermant la marche. La variété de teint et de costume des divers corps qui avaient fourni leur contingent à cette retraite, lui donnait un aspect original et curieux.

A neuf heures, le lendemain matin, le Général en chef reçut, dans la grande salle de la maison Suberbie, qu'il habitait avec avec M. Ranchot, les officiers de tout grade présents à Suberbieville La petite ville était brillamment pavoisée; pas de maison, de case, ni de baraquement qui n'eût arboré son drapeau; chacun avait tenu à manifester en l'honneur de la fête nationale et s'était ingénié à donner à sa manifestation un caractère pittoresque et joyeux.

Comme toujours, la revue des troupes fut le clou de la journée. On aurait pu difficilement, d'ailleurs, imaginer une cérémonie plus émouvante dans sa simplicité.

A. B.

(*A suivre*).



Emplacement occupé par les ruines du stade avant la restitution.

Aux Jeux Olympiques (*Fin*)[1].

NOTES D'UN SPECTATEUR.

On commence par l'épreuve de 100 mètres. C'est le début d'une série presque ininterrompue de succès pour les Américains, qui triompheront dans tous les sports athlétiques. Cependant mon cœur de Française éprouve une joie sincère au cours de cette journée : Lermusiaux gagne l'une des épreuves de la course de 800 mètres, après une lutte

Louïs, le vainqueur de la course de Marathon, entrant dans le stade.

acharnée. Que la victoire est douce, quelle qu'elle soit, remportée sur la terre étrangère, en présence d'un grand concours de peuple et contre des enfants d'autres patries!

Figurez-vous que les Grecs, en fouillant les vieux auteurs, en étudiant les attitudes des statues antiques, à force de les prendre eux-mêmes, sont parvenus à reconstituer exactement le mouvement du lanceur de disque d'Olympie! N'est-ce pas aussi intéressant que la découverte d'un poème de l'époque?... vous diriez oui, je vous assure, si vous aviez admiré le jeune Versis (« dont les formes sont parfaites et qui a presque la tête de l'Hermès de Praxitèle », ainsi s'exprime le *Messager d'Athènes*), au moment où dans la posture classique du discobole penché, il prend son élan pour faire voler dans les airs le lourd palet aux lames de bronze. Un Américain l'emporte encore sur ce bel athlète, cependant, au grand désappointement de l'assistance.

Le 8 avril, bonne journée pour nos couleurs. Deux victoires. Elle sont enlevées par Gravelotte et Flameng, dans le championnat d'escrime et celui de 100 kilomètres à bicyclette. Le drapeau tricolore, claquant au vent du Phalère,



Le concours d'escrime.

a été acclamé par dix mille spectateurs; mon cœur y a battu encore une chamade...

1. Voir le n° 380 du *Petit Français illustré*, p. 317.

10 *avril*. — La victoire de Marathon ! c'est le titre glorieux que les Hellènes, débordant de joie et d'orgueil, donnent au succès de leur concitoyen Louïs dans le prix fondé par M. Michel Bréal, notre éminent compatriote, et qui a été disputé aujourd'hui. Pour quelques jours au moins, Miltiade va partager la reconnaissance de ses petits-fils — et il n'aura pas la plus grosse portion, certes, — avec un paysan du village d'Amaroussi, car celui-ci, lui aussi, a vaincu les « barbares ».

Inoubliable journée ! De ma vie, je n'avais senti une plus grande somme d'émotion autour de moi. Le stade offrait un spectacle miraculeux. Aux réunions précédentes, la foule si considérable fût-elle, avait ses aises dans l'immense hémicycle, les couloirs de dégagement demeuraient libres. Cet après-midi, un ballon passant au-dessus de l'espace compris entre l'arène et le sommet des collines aurait pu en toute sécurité laisser tomber un louis d'or : il n'aurait pas touché la terre. Combien y avait-il là de personnes assemblées, tant à l'intérieur qu'autour de l'enceinte? le coup d'œil exercé d'un général d'armée eût pu seul en évaluer le nombre approximatif. Peut-être deux cent mille, pas moins de cent vingt mille à coup sûr. Et ce qui était plus prodigieux encore que son énormité, c'était l'angoisse de ce peuple assemblé.

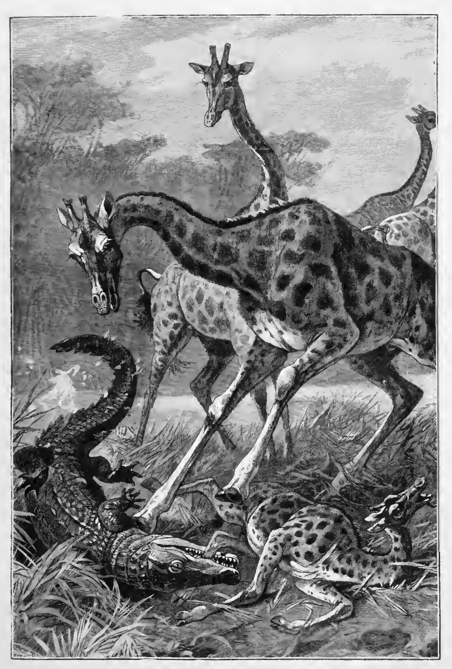
Les nouvelles avaient été mauvaises pour les Grecs, bonnes pour nous. Le vaillant petit Lermusiaux avait pris jusqu'à trois kilomètres d'avance sur tous ses concurrents; les officiers à cheval qui l'accompagnaient avaient dû charger un *pappa* qui le poursuivait armé d'un gourdin et voulait l'assommer, ne voyant plus que ce moyen pour l'empêcher de gagner; l'Australien Flack était second, l'Américain Blake troisième. En arrivant à Pickermi, à moitié route, le premier des Grecs, un nommé Louïs, d'Amaroussi, s'était arrêté. Il avait avalé deux verres de vin coup sur coup, puis il avait demandé d'une voix farouche : « Que sont devenus ces deux Francs qui sont passés devant moi comme des chacals? » On se répétait cette anecdote et d'autres encore. Vers quatre heures et demie, un cavalier arrivé ventre à terre apporta aux princes l'information suivante qui vola de bouche en bouche : « Dix kilomètres avant Athènes, l'Australien était premier, un Grec le suivait de près. » A partir de ce moment, le spectacle de l'émotion générale fut une chose sublime.

Aussi, lorsqu'ils apprirent que le sort de la partie se décidait non loin des portes d'Athènes entre un étranger et un Hellène, leur agitation devint-elle épouvantable. Cela dura trente minutes, et lorsque, encadré dans la porte de marbre, un homme aux vêtements blancs liserés de bleu et la figure noire, apparut enfin, parmi des officiers couverts de poussière qui brandissaient leurs képis, l'explosion fut formidable : on lâcha des pigeons remorquant le drapeau national; les applaudissements roulèrent dans toute l'étendue de la vallée sur le passage de Louïs, soutenu aux aisselles par l'héritier de la couronne et par le prince Georges ; de vieux généraux, une larme tremblant au bout de leur rude moustache, quittaient leurs places et couraient embrasser le petit paysan d'Amaroussi sans prendre garde à la sueur et à la terre dont son visage était souillé ; une dame de Smyrne détacha la riche montre qu'elle portait à son corsage et la lui fit tenir avec la chaîne ; la physionomie malicieuse du roi n'était pas, enfin, dépourvue d'émotion, quand Sa Majesté adressa des compliments au modeste triomphateur et lui serra la main.

D'ailleurs, les inquiétudes que nous inspire le sort de Lermusiaux empêchent le groupe français de participer autant qu'il le voudrait à la joie de ses hôtes. Qu'est devenu notre camarade? Grisel et Flameng sont rentrés seuls. Ils rapportent que notre champion, pris de fringale et n'ayant pas mangé en temps voulu, a succombé à une faiblesse d'estomac : ils l'ont transporté à demi évanoui dans une voiture qui suivait, et l'ont confié au médecin militaire qui le ramènera à notre hôtel; sa vie n'est nullement en danger. Quant à Flack, l'infortuné coureur australien, après avoir dépassé Lermusiaux, est tombé à son tour à trois kilomètres du but, lorsqu'il a vu Louïs devant lui ; il a été rejoindre notre compatriote dans le landau-ambulance.

— Et Blake? Le redoutable Américain, lui, est resté en route au milieu du parcours pour avoir absorbé imprudemment une grande quantité d'eau. Un petit Allemand, haut comme une botte, qui s'était mis en ligne, a disparu on ne sait à quel moment. Les cinq coureurs étrangers figurant au départ, un seul, le Hongrois Kellner, a terminé le parcours, finissant quatrième. En somme, c'est un succès complet pour les Grecs dont dix coureurs sur douze sont revenus au stade. Louïs a mis 2 heures 58 minutes 50 secondes à parcourir les 40 kilomètres qui séparent Marathon d'Athènes. Deux femmes s'étaient entraînées en vue de la course ; l'une d'elles avait fourni le parcours en 4 heures et demie, dit-on ; elles ont dû renoncer à leur projet, les Jeux Olympiques modernes n'admettant pas de femmes à leurs concours. Il paraît que les règlements anciens étaient encore plus sévères : sous peine de mort, une femme ne pouvait paraître dans l'enceinte. On est plus galant aujourd'hui.

R. F.



Girafes attaquées par un caïman au passage d'un gué.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

— Le capitaine Pamphile haussa les épaules, pour tirer sa coupe (*oh! oh! à la bonne heure!*), continua Marius, et répondit : « C'est un Anglais... *time is money*.

« Monde noyé, marchandises perdues! » cria le Dr Poupardin, qui battait l'eau des deux mains et nageait comme un caniche.

« *Time is money* », répondit le capitaine, qui faisait la planche.

« Abomination!... sauvagerie!

« *Time is money .. rule Britannia!*

« Ce sont des... », cria le docteur... Mais sa bouche s'emplit d'eau, il leva les bras; le capitaine Pamphile n'eut que le temps de le saisir par les cheveux. Hélas! ceux-ci lui restèrent dans la main... c'était une perruque. L'infortuné docteur coulait à fond... A un mètre devant soi, on ne voyait rien... un brouillard à couper au couteau... J'entendis le capitaine crier... je vis des formes vagues se débattre dans l'obscurité... puis plus rien.

Qu'auriez-vous fait à ma place? (*marques d'attention*) vous vous seriez maintenus sur l'eau aussi longtemps que possible (*quelques rires*); c'est ce que je fis. Bientôt le brouillard se dissipa sous les rayons ardents du soleil, et j'aperçus, ô bonheur suprême! venir à ma rencontre un tonneau à moitié immergé. Je réussis à monter à cheval sur ce tonneau! (*oh! oh!*)

Et ce tonneau était suivi de plusieurs autres tonneaux; et, sur ces tonneaux, j'aperçus, à quelques centaines de mètres, assis à califourchon, le capitaine Pamphile, le Dr Poupardin, sauvés des flots! l'équipage entier du brick-goélette! Chose singulière, étonnant phénomène, mon tonneau restait à peu près immobile, à la même place, alors que ces tonneaux étaient entraînés par un courant et défilaient devant moi.

Le Dr Poupardin, dont le crâne chauve reluisait maintenant comme une bille d'ivoire, me fit signe de la main de venir vers lui, et le capitaine, faisant de ses deux mains un porte-voix, me cria : Arrive donc, Marius, entre dans le Gulf. (*Marques d'étonnement dans l'auditoire.*)

Je compris! J'étais sur les rives d'un fleuve, je devais entrer dans le courant.

— Un fleuve dans la mer! s'écria l'épicier Thomassin, est-ce que tu nous prends pour des gens des Martigues?

— Le Gulf-stream est un véritable fleuve, s'écria Marius; ses rives et son lit sont des couches d'eau froide entre lesquelles coulent à flots pressés ses eaux tièdes et bleues. (*M. le censeur approuve de la tête.*) Mais mon tonneau était peu dirigeable et, voyant que j'allais perdre la seule chance de salut qui me restait, et me trouver séparé des autres naufragés, je n'hésitai pas, je piquai une tête dans l'onde amère et, nageant vigoureusement, je parvins à entrer dans le courant, je réussis à monter sur un tonneau inoccupé; cela n'est pas facile et c'est un exercice que je recommande à notre ami Peyrecave pour le faire maigrir! Je m'efforçai alors de rejoindre mes compagnons d'infortune, et j'y réussis; seul, j'aurais peut-être désespéré du salut; maintenant que je me trouvais en société, j'avais bon espoir.

— L'homme est un animal sociable, fit observer M. le censeur.

— Un animal! s'écria Barigoule en se levant.

— Ne vous fâchez pas, illustre Barigoule, répondit M. le censeur, je prends le mot animal dans le sens d'être animé... nous sommes... des êtres animés... sociables. (*Ah! ah! à la bonne heure!*)

— Alors, continua Marius, le Dr Poupardin, auprès duquel j'avais réussi à me placer, me dit d'un air joyeux : « Courant du gulf... sept kilomètres par heure, eh! eh! route qui marche, comme disent les Chinois. »

Et il se mit à se frotter les mains.

« Eh oui, mon garçon, ajouta le capitaine Pamphile en voyant mon air ahuri, étonné, ce courant nous entraîne dans la direction des îles du Cap-Vert, de sorte que, comme il est neuf heures du matin et que la terre est éloignée de nous d'environ soixante kilomètres, nous arriverons vers six heures du soir; ce sera l'heure de nous mettre à table pour le souper. Cependant... nous pourrions bien peut-être naviguer comme cela pendant plusieurs années; à l'endroit où nous sommes, le Gulf-Stream fait un détour, revient dans la mer des Antilles et accomplit ainsi un circuit qu'il met trois ans à parcourir et qui embrasse la mer des Sargasses ou de Varechs. C'est là que viennent toujours se réunir les plantes, les bois de dérive, les épaves de toute nature charriées par l'Océan.

« Exact! superlativement exact! dit le Dr Poupardin : chapeau tombé dans mer Marseille, retrouvé mer Sargasse. Capitaine, homme de mer, connaît Océan. Voyager trois ans!... prendre des forces pour long voyage : *bonum vinum lætificat cor hominis*, et, tirant son siphon de sa poche, son inséparable siphon,

1 Voir le n° 330 du *Petit Français illustré*, p. 314.

il se mit en devoir d'enlever la bonde de son tonneau.

« Un navire! m'écriai-je... voyez-vous cette fumée?

Le capitaine regarda attentivement et répondit : « La fumée s'élève toute droite, ce n'est pas un navire... c'est la fumée d'un volcan, c'est le *Fuego*, le seul volcan en activité des îles du Cap-Vert. Allons, je commence à croire que nous pourrons nous tirer d'affaire; qu'en pensez-vous, docteur? »

Le docteur était trop occupé pour répondre. Son siphon fonctionnait à merveille; il avait déjà réussi à s'ingurgiter quelques bonnes

et bientôt nous vîmes hisser un pavillon à mi-mât: on nous avait aperçus.

Mais le Dr Poupardin monologuait toujours; il était revenu à des pensées plus gaies, et il disait élevant la voix : « O printemps... ô prairies verdoyantes... papillons... »

« Où voit-il des papillons? s'écria le capitaine. Quant à la prairie verdoyante, nous sommes entourés d'une telle quantité de varechs et de plantes marines qu'à la rigueur...

« Ombrages séculaires.., continuait le docteur, sycomores... »

« C'est le soleil qui lui tape sur son crâne chauve, dit le capitaine Pamphile, et qui fait



Le docteur avait déjà réussi à s'ingurgiter quelques bonnes lampées.

lampées, et parfois il s'interrompait pour monologuer d'un ton grave, tout en serrant son siphon sur son cœur : « Un volcan!... l'eau et le feu... Qu'est-ce que la terre? un globe de feu... Et l'écorce terrestre... presque rien... quelques kilomètres... soixante... qu'est-ce que cela... Prenez globe de verre... un mètre de diamètre... l'intérieur... du feu... matières en fusion... la mince couche de verre qui forme surface, exactement l'épaisseur de l'écorce terrestre... ô fragilité des choses humaines... ô instabilité... ô équilibre!... »

« Il va le perdre..., me cria le capitaine.

Mais le docteur en chimie enfonça son siphon jusqu'au fond du tonneau, s'en servit comme point d'appui et, ayant ainsi assuré son équilibre, continua son monologue, auquel personne ne s'intéressa, car le capitaine, mettant sa main gauche au-dessus de ses yeux, désignait de la droite, à l'horizon, un point noir à peine perceptible, en disant : « Cette fois, c'est un navire; il arrive droit sur nous! »

Suivant la coutume usitée en pareil cas par les naufragés, nous agitâmes nos mouchoirs,

fermenter le jus de la vigne que... bon! le voilà dans l'eau. »

En effet, le docteur venait de se laisser glisser dans la mer comme s'il se fût étendu sur un lit de mousse.

« Voilà huit fois que je le repêche depuis notre départ de Pauillac, dit le capitaine d'un ton ennuyé, j'ai bien envie de le laisser... il ira retrouver sa perruque dans la mer des Sargasses. »

Quelques instants après, nous étions tous, y compris le Dr Poupardin repêché pour la neuvième fois, mais ne donnant plus signe de vie, sur le pont du navire. On soumit le docteur, qui n'avait pas lâché son siphon, au traitement qui m'avait si bien réussi : il fut suspendu par les pieds, et quand il eut restitué toute l'eau... rougie qu'il contenait, une vigoureuse correction le rappela au sentiment de la réalité.

Nous étions à bord du *Triomphant*, capitaine Dubec, qui battait pavillon français et se rendait au cap de Bonne-Espérance après avoir fait escale à Saint-Vincent.

Le livre de bord. — Le « Triompbant » de la ligne P. O. M. — La famille Pituitt et le musée Pompéius. — Le « Plum-Cake » steamer line. — Larguez les ris !... chargez les soupapes...— Hip ! Hip ! Hurrah ! Vive la France ! — Naufrage (3e édition). — Le cyclone.

— Maintenant, nous demanda le capitaine du *Triomphant*, qui êtes-vous? Je suis obligé d'inscrire sur mon livre de bord tous les inci-



Vin à analyser ? demanda timidement le docteur Poupardin.

dents de la route, d'autaut plus que vous m'avez fait perdre vingt minutes.

— Sans doute, nous allons vous renseigner! s'écria le capitaine Pamphile, je suis capitaiue et je connais le livre de bord...

— Ah! vous êtes capitaine? alors on peut vous serrer la main.

— Comment donc, très honoré collègue!

— Et votre navire?

— Coulé!

— Par un Anglais?

— Parbleu! par qui voulez-vous que ce soit?

— Toujours ces Anglais! et ce jeune homme?

— C'est un naufragé, un aéronaute que nous avons repêché en vue des côtes d'Espagne; il voyageait en ballon dans les profondeurs de la mer...

— Étrange!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Voici le docteur en chimie Poupardin, chargé par la Société œnophile...

— Oui, oui, je vois cela à son nez...

— Et voici l'équipage, onze matelots et un mousse, nous sommes au complet; il n'y a que les marchandises qui manquent; du reste, sans les tonneaux de la cargaison, nous serions à l'heure présente la proie des pieuvres et autres animaux malfaisants.

— Et ces tonneaux sont pleins?...

— D'un excellent vin du Médoc, et cela me chagrine fort de penser qu'entraînés par le courant du Gulf-Stream ils iront grossir dans la mer des Sargasses le nombre de ces épaves...

— J'en aurais bien repêché quelques-uns, interrompit le capitaine Dubec, mais je n'ai pas le temps... nous voulons couler les Anglais.

— Sapristoche! J'en suis! s'écria notre capitaine.

— Nous en sommes tous! hurla l'équipage.

— Entendons-nous: vous êtes capitaine, je puis vous compter la chose : la ligne du Havre au Cap par St-Vincent P. O. M. fait concurrence à la ligne anglaise qui part de Weymouth P. P. C. Le *Triomphant* est un nouveau bateau de la ligne P. O. M., il file 18 nœuds, les Anglais en filent autant et ils sont partis en même temps que nous; cependant leur navire, le *Plum-Cake* a sur nous une avance de huit heures..., vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre... J'ai juré d'arriver premier au Cap..., j'y arriverai...

(*Cris de vive la France! Chut! chut! écoutez*).

— Vous êtes ici chez vous, nous dit le capitaine avec un sourire aimable. Je vous débarquerai au Cap.

— Vin à analyser? demanda timidement le docteur Poupardin.

— Je n'ai pas de vin à analyser, répondit le capitaine avec un regard de défiance; mais quel est cet instrument que vous portez suspendu à votre flanc gauche à l'instar d'une rapière?

— Siphon, répondit le docteur Poupardin.

— Ah! je comprends, eh bien, je vous préviens que je vais faire poser une serrure de sûreté à la porte de la cambuse.

Ce qui fut dit fut fait, et on vit les jours suivants le docteur Poupardin sevré de son précieux liquide, errer, comme une âme en peine, sur le pont du navire, en proie à une noire mélancolie.

Les passagers qui se trouvaient à bord du *Triomphant* se composaient d'une famille anglaise : Mr. Pituitt, esquire; Mistress Pituitt; Miss Arabella Pituitt, seuls passagers de première classe (Mr. Pituitt avait manqué le départ de Saint-Vincent sur le bateau anglais qui avait huit heures d'avance sur le *Triomphant*, et avait dû, à son grand regret, prendre le bateau français qui suivait).

Mais les personnages les plus augustes, et qui auraient dû figurer à la place d'honneur, se trouvaient à fond de cale : c'étaient la reine Vic-

toria, impératrice des Indes (*Oh! oh! l'auditoire manifeste des signes d'incrédulité*); M. Félix Faure, président de la République Française; S.M. l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, en uniforme de hussard jaune, accompagné de ses fidèles Brandebourgeois; le prince Bismarck en uniforme de cuirassier blanc; S. M. le tsar, Nicolas II, et S.M. la gracieuse tsarine (*Très bien! Vive la Russie!*), puis quelques personnages d'ordre secondaire parmi les têtes couronnées: le féroce roi Behanzin et ses fidèles cabécères; la reine de Madagascar, Ranavalo III; des illustrations de la science et de la littérature: M. Pasteur, Mme Sarah-Bernhard.

Tous ces personnages illustres étaient en cire et constituaient le matériel du musée des célébrités contemporaines. Son propriétaire, le célèbre Sicilien Pompéius qui figurait également au nombre des passagers, se rendait au Cap avec l'intention d'offrir la collection de ses illustrations et de ses gloires à l'admiration des indigènes.

Le troisième jour de notre sauvetage il y eût une violente altercation entre le docteur Poupardin et Mr. Pituitt; le docteur n'avait cessé, du reste, de manifester à l'égard de la famille anglaise des intentions franchement hostiles : il leur emboîtait le pas, d'une façon menaçante, les moustaches hérissées, brandissant son siphon lorsqu'ils se promenaient sur le pont, à tel point que Mr. Pituitt dût prendre plusieurs fois l'attitude du boxeur; donc, le troisième jour, le docteur Poupardin aborda Mr. Pituitt et lui reprocha avec indignation la façon barbare dont les Anglais se conduisaient en mer, à quoi Mr. Pituitt répondit, sans desserrer les dents, du haut de son faux col : « lé mer été lé domaine de lé Angleterre, » pendant que la jeune Arabella roucoulait avec des mines effarouchées, aôh! aôh, shoking, very shoking! Le capitaine intervint, mit tout le monde d'accord en disant que les Anglais se conduisaient comme des Anglais; la famille Pituitt, satisfaite, répondit par un formidable aôh, yes!

E. P.

(*A suivre*).

Boîte aux lettres.

Cher et très illustre Confrère.

Ce m'est un régal incroyable qne la lecture de vos lettres si substantielles, si pleines d'aperçus nouveaux et ingénieux, aussi cours-je moi-même audevant de vos communications en vous priant de les faire moins rares.

J'ai reçu, et je vous en remercie, votre charmant *poney-vapeur*. Il était, malgré son voyage, encore plein de feu et rongeait son frein avec une sorte de fureur. Malgré son aspect peu engageant, je pris mon courage à denx mains et de l'autre saisissant le moment propice, je m'élançai avec grâce et souplesse sur le dos de l'animal. Malheureusement, monsieur, vous avez oublié de placer sur le dos de vos chevaux-vapeur destinés à la vaporéquitation, un corps mauvais conducteur de la chaleur, une selle calorifuge à courant continu d'eau froide, par exemple. Vous devinez la suite : Je poussai un cri, que dis-je, un hurlement de douleur qui effraya sans doute mon ardente monture et lui fit prendre aussitôt la soupape aux dents. Et plus de frein pour l'arrêter, puisqu'elle l'avait préalablement rongé comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire! Sans un brave agent, la science eût eu peut-être à se voiler de deuil. Je vous envoie la réduction d'un petit tableau de 125 mètres de long qu'un peintre de mes amis a fait pour conserver la mémoire de cet émouvant épisode.

Je ne vous garde pas rancune, mon très cher confrère; je ne suppose pas que votre erreur ait été intentionnelle. Je ne serais même pas étonné qu'elle fût le résultat d'un regrettable oubli du palfrenier-chauffeur chargé de l'expédition.

Votre bien dévoué,

POLYXÈNE BILLENTOQUE.

P.-S. — Je compte d'ici peu vous envoyer le compte rendu et la description d'une invention nouvelle au sujet de laquelle je désire avoir votre avis.

Variétés.

Un âne témoin. — Il arrive rarement que le souci de bien juger conduise un magistrat à faire comparoir par-devant lui un âne, et à considérer cette bête de somme comme le témoin principal d'un procès. Le fait s'est présenté à l'audience de la cour de police de Liverpool.

L'âne appartenait au plaignant qui, l'ayant acheté du défendeur, prétendait avoir été trompé sur la qualité de son acquisition, l'âne étant quasi-aveugle, et demandait la résiliation du marché. Le juge a opiné sagement qu'il ne pouvait prononcer sur la vue d'un âne absent, et il a ordonné que ce témoin à décharge fût extrait de son écurie pour être amené devant lui. L'exécution de cet ordre a présenté quelques difficultés, la salle d'audience étant située à l'entresol. De plus, le baudet, en proie à « l'émotion inséparable d'un premier début», ou croyant peut-être sa vie en péril, a couvert de ses braiements la voix des avocats et dominé même la parole autorisée du juge. Finalement il a été déclaré atteint de myopie incurable et les parties furent renvoyées dos à dos.

Pendant ce débat, l'animal avait sans doute repris son sang-froid et senti naître en lui le goût des choses judiciaires, car on a eu toutes les peines du monde à lui faire quitter la barre et surtout à le faire redescendre au rez-de-chaussée.

***

Le chapeau antique. — L'horrible coiffure appelée chapeau haut de forme serait, dit-on, menacée. Les élégants d'Outre-Manche entreprennent contre lui une campagne. On affirme que le prince de Galles serait décidé à ne jamais plus porter de chapeau haut de forme, prétextant que ce couvre-chef est disgracieux et incommode.

On a dit que ce vilain cylindre était tout moderne. Il n'en est rien; le chapeau, même le chapeau haut de forme, était connu dans l'antiquité.

Les anciens se couvraient habituellement d'un chapeau à larges bords pour se garantir des intempéries des saisons, et si leurs artistes, préoccupés avant tout de la pureté de la ligne et de la correction des contours, ne nous en ont laissé que de rares représentations, c'est que cette coiffure, disgracieuse d'aspect, s'harmonisait fort mal avec les autres parties du costume ; elle avait, de plus, l'inconvénient de cacher ou d'obombrer trop fortement le haut du visage.

Cependant un chapeau haut de forme figure d'une façon très nette sur une stèle royale des Hétéens.

***

L'arrosoir d'un homme d'esprit. — Alphonse Karr avait pour voisin de campagne à Nice, un certain G..., qui possédait une bibliothèque.

Un jour, Karr lui fait demander les œuvres d'Alfieri :

« Impossible, répond le voisin, j'ai pour règle de conduite de ne pas laisser sortir mes livres de ma maison. Cependant, si M. Karr veut lire chez moi toute la journée, il est bien libre de le faire. »

Peu de temps après, ce même voisin voulut emprunter à l'écrivain-jardinier un arrosoir.

« Impossible, répond Karr, j'ai pour règle de conduite de ne pas laisser mes arrosoirs sortir de mon jardin. Cependant, si M. G... veut arroser chez moi, il pourra le faire..... toute la journée. »

RÉPONSES A CHERCHER

Question géographique. — Quel est la plus petite république d'Europe ?

***

Question historique. — Qu'appelait-on dans l'armée, sous Louis XIV, des passe-volants ?

***

Question de physique. — Pourquoi, lorsqu'on fait bouillir de l'eau sur une haute montagne, cette eau entre-t-elle en ébullition avant d'avoir atteint la température de 100 degrés !

***

Problème des contraires. — Chercher les contraires des mots suivants, et avec l'initiale des mots trouvés, former un proverbe de cinq mots : Inquiétude — division — sensé — repos — fortune — souvenir — activité — amusement — santé — mauvais — lent — hostile — insipide — grossir — désespoir — vivante — douleur — blâmé — insensible — silence — lâche — bas — borné — artificiel — loquace.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 380.

I. Géométrie amusante.

C'est le *point* géométrique. En géométrie, le *point* résulte de la rencontre de deux lignes, droites ou courbes, qui se coupent.

II. Questions de langue française.

1° *Colliger* signifie *rassembler de divers côtés.* — *Cueillir* signifie *détacher* des fleurs ou des plantes de leur tige pour les *rassembler en bouquets ou en touffes.*

Molaire désigne les dents aplaties destinées à *broyer* les aliments, comme le ferait une meule.

Meulière est le nom de la pierre dure qui sort à faire les *meules à broyer* le grain ou d'autres matières.

Médian signifie : *qui est au milieu.*

Moyen signifie : qui tient le milieu entre les deux extrêmes.

2° *Voici* désigne les choses *dont on va* parler ; *voilà* celles *dont on a* parlé.

III. Proverbes à expliquer.

1. De même que la mousse ne peut pas s'attacher à la pierre qui roule sans cesse, de même ceux qui changent constamment de situation ne peuvent pas épargner pour leurs vieux jours.

2. Il ne faut pas critiquer les cadeaux qu'on vous fait ; c'est l'intention seule qu'il faut considérer.

3. Ce proverbe est l'équivalent de celui-ci : « L'habit ne fait pas le moine », et signifie que ce ne sont pas les beaux habits qui donnent du mérite à un homme.

IV. Mot carré.

P A R T
A G I R
R I G A
T R A C

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 382. 10 centimes. 20 juin 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Une histoire de sauvage. — Les naufragés du *Triomphant* se cramponnaient au cou des illustres personnages.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

Cependant, Mr Pituitt exigea que le Dr Poupardin fut désarmé : « Cette tuyau de fer était dangereuse », disait-il ; on enleva donc le siphon au pauvre docteur.

Le cinquième jour, le capitaine, qui ne cessait d'inspecter l'horizon avec sa longue vue marine du haut de la dunette, poussa un cri de joie; il passa la lunette au capitaine Pamphile qui se trouvait auprès de lui à ce moment et lui demanda : — Qu'est-ce que vous voyez?

— Un navire, répondit le capitaine Pamphile, sur la ligne de l'horizon.

— Comment est-il?

— Il est à vapeur, peint en noir.

— Quelle distance?

— Six milles environ.

— C'est le *Plum-Cake*, le navire de la ligne anglaise P. P. C.; il n'a plus sur nous qu'une avance de deux heures, nous arriverons au Cap avant lui. Faites hisser au grand mât le pavillon tricolore (*cris de Vive la France!*), gouvernons sur lui et ne le perdons pas de vue.

Mais le matin du sixième jour, lorsque la brume se fut dissipée, le capitaine eût beau fouiller l'horizon de sa longue vue marine, le *Plum-Cake* avait disparu...

Il monta lui-même au sommet du grand mât afin d'élargir le champ de son horizon, il n'aperçut rien.

Nous comprîmes tous alors ce qui s'était passé (*Marques d'attention dans l'auditoire; chut, chut, écoutez*).

— Le *Plum-Cake* nous avait aperçu, et il avait accéléré sa marche, tenant à garder son avance.

— Forcez les feux! cria le capitaine dans le porte-voix de la machinerie.

Le huitième jour, le capitaine, qui ne cessait d'inspecter l'horizon avec sa longue-vue marine, poussa un cri de joie; il venait d'apercevoir le *Plum-Cake*, et peu à peu, vers la fin de la journée il put se convaincre qu'il le gagnait de vitesse.

— Nous devons le dépasser dans 24 heures, dit-il au capitaine Pamphile qui se tenait auprès de lui, sur la dunette, autrement la ligne P. O. M. est enfoncée, nous le dépasserons!

Comme pour répondre à cette affirmation, le *Plum-Cake* hissa au sommet de son grand mât le pavillon anglais.

— C'est compris, dit le capitaine, nous verrons bien, mais voici le vent qui tourne au quart N. O., il saisit son porte-voix et commanda: « Toutes voiles dehors! »

En un clin d'œil le navire se couvrit de toiles.

Le *Plum-Cake*, qui marchait également à la vapeur et à la voile, répéta la même manœuvre et sous l'impulsion du vent et de la vapeur les deux navires filaient avec une rapidité vertigineuse; malgré tout, le *Plum-Cake* semblait maintenir ses distances.

— Larguez les ris! commanda notre capitaine.

— Sapristoche! s'écria le capitaine Pamphile, nous allons couler, nous embarquons.

En effet, le vent qui avait maintenant plus de prise sur les voiles par suite de cette manœuvre inclinait le navire à bâbord d'une façon inquiétante.

— A votre avis, marchons-nous plus vite? demanda le capitaine.

— Sans doute, capitaine, mais si nous coulons?

Les yeux toujours fixés sur le *Plum-Cake*, le capitaine ne répondit pas. Tout à coup le matelot de vigie cria : « Terre! »

— Dans trois heures nous serons au Cap, dit le capitaine, c'est maintenant qu'il faut lutter et qu'il faut vaincre et il cria dans le porte-voix : « Forcez les feux, chargez les soupapes! »

Sans doute le capitaine anglais venait d'exécuter la même manœuvre, il avait crié dans son porte-voix : « Forcez les feux, chargez les soupapes! »

Cependant le *Triomphant* gagnait peu à peu, il était sur le point de rejoindre le *Plum-Cake* lorsque celui-ci sembla animé d'une nouvelle vitesse et on entendit distinctement les hip! hip! hurrah! poussés par l'équipage.

Dans le porte-voix le capitaine demanda :

— Vous avez le maximum?

— Oui, capitaine.

— Les soupapes sont chargées?

— Oui, capitaine.

— Pouvez-vous encore augmenter?

— Oui, capitaine, mais nous pouvons sauter.

— Eh bien, sautons! cria le capitaine.

— Faites pas ça! exclama le Dr Poupardin, non, non, préfère arriver Cap en retard.

L'ordre d'augmenter fut exécuté, car le *Triomphant*, une heure après, en vue du Cap, dépassait le *Plum-Cake*, le drapeau tricolore fièrement déployé à son grand mât (*cris de Vive la France!*) et l'équipage enthousiasmé par cette victoire, grisé par cette lutte de vitesse, allait crier : Vive la France! lorsqu'une explosion se fit entendre (*ah! ah!*); c'était le navire... anglais qui sautait, ses chaudières venaient de faire explosion.

1 Voir le n° 381 du *Petit Français illustré*, p. 332.

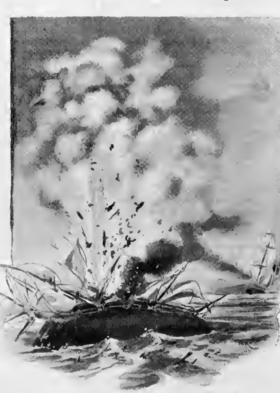
Afin de se porter au secours des naufragés, notre capitaine fit stopper et commanda machine arrière; cet ordre venait à peine d'être exécuté qu'une explosion épouvantable me projeta à plus de cinquante mètres (*oh! oh!*) de hauteur. Les chaudières n'avaient pu résister à l'épouvantable pression, leurs parois avaient cédé, à notre tour nous avions sauté!

« Après le formidable plongeon que je fis en tombant dans la mer d'une hauteur de cinquante mètres, vous pouvez supposer, chers Barbissoustes, que j'étais à bout do souffle et j'allais disparaître pour toujours dans l'élément liquide, je battais l'air des mains, je coulais, lorsque je rencontrai à ma portée un objet qui surnageait; je le saisis, il me maintint à la surface, et lorsque aveuglé par l'eau je pus enfin ouvrir les yeux, je reconnus, ô stupéfaction! que je m'étais cramponné au cou de la reine de Madagascar.

Et j'aperçus dansant sur les vagues, car la masse de plomb qui assurait leur stabilité sur terre les maintenait verticalement dans l'eau à moitié immergés, tous les personnages en cire du musée Pompéius qui se faisaient vis-à-vis dans un quadrille des plus fantastiques : le féroce roi Behanzin s'inclinait et se redressait devant Mme Sarah Bernhard qui lui rendait ses saluts, et je vis, ô surprise! la plupart des naufragés du *Triomphant*, sans le moindre souci de l'étiquette, cramponnés au cou de ces augustes personnages; je reconnus notre capitaine, le capitaine Pamphile, Mr Pituitt; mistress Pituitt serrait dans ses bras un fidèle Brandebourgeois et miss Arabella embrassait un cabécère! le Dr Poupardin devait son salut à la reine d'Angleterre.

Vous concevez bien que, malgré le plaisir que nous devions éprouver à nous trouver en d'aussi bons termes avec ces illustres personnages, nous ne ponvions rester indéfiniment dans cette situation critique. Je vis avec satisfaction les deux capitaines et plusieurs matelots se diriger vers des épaves du navire, ils réussirent après bien des efforts et avec l'habileté de « vieux loups de mer » à construire un radeau sur lequel nous pûmes tous trouver place, quelques tonneaux de harengs salés furent recueillis par mesure de précaution, tous les principaux personnages du musée Pompéius auxquels la plupart d'entre nous devaient la vie furent repêchés, sauf uu seul : le Président de la République française. (*Cris dans l'auditoire, tumulte.*)

— Té, il se retrouvera! s'écria le président



Le navire anglais venait de sauter.

Barigoule en agitant sa cloche..., continue Marius.

— Je crois vous avoir dit que nous étions en vue du Cap, nous pouvions donc légitimement espérer qu'un navire nous apercevrait et viendrait à notre aide; il me tardait pour ma part, après tous ces naufrages, de fouler le plancher des vaches que je n'aurais jamais dû quitter. Mais je n'avais pas encore épuisé la coupe d'amertume.

Vers les quatre heures du soir, alors que notre radeau flottait sur une mer calme et que nous interrogions anxieusement l'horizon, notre capitaine désigna du doigt un nuage noir encore très éloigné qui faisait tache sur le ciel bleu et il s'écria : c'est un cyclone, il se

dirige de notre côté, nous sommes perdus!

Le cyclone, qui est un phénomène atmosphérique particulier à ces régions, s'avançait vers nous, le nuage noir grossissait à vue d'œil, une large tache d'encre semblait s'étendre sur le ciel, bientôt l'ouragan éclata avec une violence inouïe, la mer semblait comme aspirée par les nuages, des trombes d'eau s'élevaient çà et là, en tournoyant au milieu du fracas du tonnerre et de la lueur aveuglante des éclairs, une pluie torrentielle se mit à tomber, elle nous permit du moins d'étancher notre soif.

Lorsque le cyclone fut passé et que l'horizon se fut éclairci, ce fut en vain que nous cherchâmes la terre du regard, nous avions été rejetés en pleine mer, loin des côtes du Cap, nous étions perdus dans l'immensité sur un frêle radeau; de toutes parts s'étendaient le ciel sans fin et la mer immense!

Du moins nous eûmes la joie de constater qu'aucun des nôtres n'avait été victime de la tornade, nous étions au complet, sauf cependant quelques personnages du musée Pompéius: M. le Président de la République, l'infortuné M. Pasteur, un fidèle Brandebourgeois, deux cabécères et la reine de Madagascar avaient été emportés par les vagues; Behanzin avait perdu sa pipe, et, sur le radeau, le propriétaire du Musée des célébrités contemporaines, le signor Pompéius se désolait, s'arrachait les cheveux, prenait le ciel à témoin de ses malheurs et répétait sans cesse: « Santa Madona, ze souis perdou, ze souis rouiné! » alors le capitaine Dubec impatienté lui fit observer flegmatiquement que c'était un petit malheur. — Ouue petit malhour! gémissait le signor Pompéius, ma fortoune perdoue!

Nous avions bien des chances de servir de nourriture aux requins de ces parages, car nous avions été jetés par la tempête en dehors de la route suivie par les navires; déjà des bandes de requins rôdaient autour du radeau, un fidèle Brandebourgeois qui s'était laissé choir dans l'onde amère fut happé par un de ces voraces animaux; il ne restait plus qu'un seul fidèle Brandebourgeois au service de l'empereur d'Allemagne qui gisait sur les planches du radeau dans son uniforme de hussard jaune; hélas! les vicissitudes éprouvées par l'infortuné souverain avaient réduit ce brillant uniforme en un piteux état.

Ah! je me souviendrai de ces jours d'épouvantables angoisses! Si vous me voyez vieilli avant l'âge (*oh! oh!*) c'est la preuve convaincante des souffrances endurées. Comment pourrais-je vous les retracer? quelle langue pourra jamais redire ce que peuvent endurer sur un radeau pendant huit longues et mortelles journées d'infortunés naufragés, sans espoir, sans eau, sans vivres? Fallait-il compter pour quelque chose ces barils de harengs salés qui devaient au contraire augmenter notre soif? (Cris : *non! non!*).

Le carnet d'un naufragé. — Huit jours sur un radeau. — Horribles détails.

Voici mon journal. J'ai eu le courage chaque jour de consigner mes observations sur mon carnet et je les ai ensuite complétées d'après mes souvenirs; je vous les livre dans toute leur éloquente et navrante simplicité :

Premier jour. — La nuit a été mauvaise, la mer encore agitée secoue fortement notre radeau dont les planches semblent à chaque instant sur le point de se disjoindre; je renonce à garder mon équilibre, je me couche et j'embrasse une poutre, personne ne dort.

4 heures 1/2, matin. — L'aurore aux doigts de rose vient entr'ouvrir les portes de l'orient, bientôt le disque du soleil s'élève lentement sur la ligne de l'horizon, il fera chaud à midi. Un mousse, monté sur un tonneau de harengs salés ne cesse de faire des signaux avec le mouchoir à carreaux du Dr Poupardin. Serons-nous aperçus? Le capitaine Dubec fait dresser un mât et le capitaine Pamphile offre sa ceinture bleue qui flottera à l'extrémité. Le capitaine Dubec fait observer que la couleur rouge ou blanche se voit mieux. Mr Pituitt a une ceinture rouge, il refuse de la prêter : « elle était à moâ! » — Naturellement, répond le capitaine Dubec, mais prêtez pour signal. Nouveau refus. Le Dr Poupardin devient rouge comme un homard cuit et entre dans une fureur épouvantable, il s'écrie : « Eh bien! moi, je prête ma chemise », et il se met en devoir de se déshabiller. La famille Pituitt pousse des cris de paon et, pour éviter ce scandale sur un radeau, Mr Pituitt consent enfin à prêter sa ceinture rouge qui est incontinent fixée à l'extrémité du mât.

9 heures. — Le soleil commence à chauffer... si nous ne sommes promptement secourus, qu'allons-nous devenir? la mer est calme... heureusement!

10 heures. — Quel soleil! Le crâne chauve du Dr Poupardin prend des teintes rose-carmin.

11 heures. — La reine Victoria commence à fondre, le signor Pompéius, au désespoir, ne cesse de l'arroser d'eau de mer; le gros Bismarck manifeste également des velléités de fondaison, on ne sait trop ce qui se passe sous sa cuirasse; Sarah Bernhard ne fond pas et pour cause, Behanzin est habitué au soleil, cela se voit, il ne bronche pas, mais il parait inconsolable de la perte de sa pipe, il a toujours la main étendue comme s'il la tenait encore.

Midi. — Quel soleil! Sarah Bernhard com-

mence à fondre! Le signor Pompéius, haletant, va fondre comme ses personnages; il s'arrête pris d'une idée géniale et les amarre à l'extrémité du radeau constamment baignée par l'eau. Comme cela ils seront au frais et pourront peut-être se conserver, mais, hélas! leurs costumes sont dans un triste état, le roulis leur imprime des postures et des attitudes étranges peu conformes à leur dignité. L'empereur Guillaume II se cogne le nez contre le dos de Sarah Bernhard et la reine Victoria se laisse embrasser par l'horrible Behanzin; le Dr Poupardin assis sur une poutre contemple ce spectacle avec une douce philosophie et fait des réflexions sur la vanité des choses humaines, on l'entend monologuer: « La gloire! fumée, vapeur, souffle, rien...empereurs. . rois... poussière .. néant... »

Mais sapristi! quelle chaleur!

Une heure. — Quel soleil! Il devient intolérable... Nous ne savons où nous mettre, le Dr Poupardin arrose de temps à autre son crâne chauve, qui semble à chaque instant sur le point d'éclater. Un cri se fait entendre: « J'ai soif!... » Qui donc a crié ainsi? C'est le Dr Poupardin. Parbleu, nous avons tous soif! nous mourons tous de soif... Et rien ne se montre à l'horizon, toujours la mer immense et le ciel sans fin, qu'allons-nous devenir!



Il brûle ficelé au sommet du mât.

3 *heures.* — J'ai soif et je ne pense qu'à cela: j'ai beau sucer ma langue je ne ressens aucun soulagement, le corps a besoin d'eau et je me souviens qu'un savant en a fixé la quantité, mais quel soleil! j'ai la cervelle en ébullition.

5 *heures.* — Le soleil qui, à midi, nous tapait sur la tête, nous prend maintenant de flanc, de quelque côté que je me retourne, je suis rôti.

7 *heures.* — Enfin ce diable de soleil se prépare à se coucher, il était temps; qu'il reste donc au lit le plus longtemps possible, et même s'il voulait bien ne pas se lever demain matin quel plaisir il nous ferait!

A la soif viennent maintenant se joindre les tortures de la faim. Le capitaine Dubec fait connaître que les vivres se composent uniquement d'un baril de harengs salés; un hareng sera distribué par jour et par personne. La distribution commence, chacun reçoit son hareng salé, on entend bientôt des cris: A boire! à boire!

9 *heures.* — Les voiles de la nuit s'étendent sur la mer immense, le capitaine Pamphile s'écrie: « Un signal de nuit; il nous faut un signal de nuit, brûlons les célébrités contemporaines... » Le signor Pompéius proteste et recommence ses jérémiades: « Ze souis rouiné!... Ma fortoune perdoue... » On ne l'écoute pas. Brûlons Bismarck. Le chancelier de fer est saisi, débarrassé de sa cuirasse et de ses bottes! Quelles bottes! Le Dr Poupardin avec une joie féroce lui perce un trou dans la tête, y introduit un cordage, il brûle, on le hisse et on le ficèle au sommet du mât. Cette lueur attirera-t-elle l'attention d'un navire? Bismarck serait-il capable de nous sauver la vie? Nous en doutons. Quelle odeur insupportable répand ce Bismarck, une odeur de cadavre, il brûle en grésillant. Fumée noire et épaisse. J'essaie de dormir, impossible, cette odeur nauséabonde me soulève le cœur. Le Dr Poupardin se lance dans une dissertation de philosophie internationale, elle se termine par cette conclusion: peuples... cornichons!

Deuxième jour: 5 *heures.* — Le soleil vient d'apparaître, préparons-nous encore à endurer les plus horribles souffrances. Nous en sommes réduits à souhaiter un cyclone, une tempête, pourvu qu'il pleuve. La journée se passe sans incident, nous sommes torturés par la soif, je mâche ma langue qui me semble un morceau de caoutchouc durci.

(*A suivre*). E. P.



Le jeune Lawrence esquissant un portrait dans le cabaret paternel.

Un portraitiste anglais.

Le célèbre peintre Thomas Lawrence naquit à Bristol en 1769. Son père, qui avait fait un peu tous les métiers, y compris celui de comédien, finit par s'établir cabaretier à Oxford.

C'est là, dans le cabaret paternel, que le jeune Thomas manifesta, dès l'âge de six ans, d'extraordinaires aptitudes artistiques, et en particulier un goût très marqué pour le portrait. Tantôt il déclamait des vers tragiques, tantôt il esquissait la silhouette des clients ou des voisins qui fréquentaient l'établissement de son père ; dès lors, dit la légende, il montrait une prédilection pour les portraits de femmes élégantes et parées.

Cependant il se crut tout d'abord destiné au théâtre, et s'engagea dans une troupe de comédiens; mais il n'y réussit guère, partit pour Londres et revint à ses crayons. Le célèbre peintre Reynolds, alors à l'apogée de sa réputation, lui donna des leçons, et bientôt la vogue de l'élève en vint presque à dépasser celle du maître. L'aristocratie se pressait dans l'atelier de Lawrence : les belles dames avaient enfin trouvé le portraitiste de leurs rêves, celui qui sait ce qu'une toilette de haut goût et bien portée, un chapeau hardi, peuvent ajouter de saveur et de grâce à une effigie féminine.

Bientôt les commandes affluèrent, et les honneurs par surcroît. Lawrence, à la mort de Reynolds, fut nommé premier peintre du roi. C'est à cette époque qu'il portraitura un grand nombre de femmes du monde, la plupart célèbres par leur beauté ; d'ailleurs tout ce que l'Angleterre comptait d'illustre à cette époque, hommes d'État, savants, poètes, reçut du pinceau de Lawrence une nouvelle et somptueuse vie. Ses portraits de jeunes mères parées et embellies de la présence de leurs enfants, sont surtout célèbres, et, parmi ceux-là, il n'en est pas qui caractérise mieux la manière du peintre que celui dont nous donnons ci-contre une belle reproduction : le portrait de la comtesse Gower et de sa fille.

Thomas Lawrence fut en somme un grand artiste, malgré bien des faiblesses et des lacunes qu'il sut dissimuler sous de brillantes qualités. S'il n'eut pas le sens de la pure simplicité, il eut celui de la grâce et de l'élégance fastueuses présentées dans un milieu bien adapté et non sans un certain éclat harmonieux.

B.



Portrait de la comtesse Gower et de sa fille, d'après Lawrence.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Certes les uniformes manquaient un peu de brillant, mais la tenue de campagne, sensiblement défraîchie, des hommes qui défilèrent devant le Général en chef avait bien son éloquence. L'allure crâne de nos troupiers, auxquels leur barbe de trois mois et leur visage hâlé donnaient l'air de vieux soldats, faisait plaisir à voir. Malgré l'absence à peu près complète de la musique (celle du 200e avait dû être dissoute, la plupart des musiciens étant anémiés par la fièvre; et celle du 40e bataillon de Chasseurs à pied étant à Tsarasoatra avec le bataillon), le défilé, sonné uniquement par les clairons du régiment d'artillerie, n'en marcha pas moins très bien. Avec leur blouse de toile bise et leurs grandes guêtres bleues, les Tirailleurs s'avancèrent dans un ordre parfait; la tenue des Chasseurs d'Afrique était également superbe. Le défilé des pièces de montagne à dos de mulet, et celui du train avec les bêtes tenues en bride par les agiles et robustes conducteurs sénégalais — ceux de tous les coolies qui résistent le mieux et font le meilleur service — furent très curieux à voir.

Le déjeuner qui suivit la revue des troupes fut d'autant plus gai qu'en l'honneur de la solennité du jour l'ordinaire avait été relevé par des distributions supplémentaires de vin et de café.

Après la sieste de rigueur, les hommes se répandirent dans le camp pour prendre leur part des réjouissances variées qu'avait organisées l'ingéniosité du lieutenant-colonel, faisant fonction de commandant de place, et de quelques autres officiers. Il y eut d'abord une « pêche miraculeuse » à la dynamite dans un petit lac tout voisin de la maison Suberbie; malgré son titre affriolant, cette pêche fut plutôt maigre, de l'aveu général; mais les hautes gerbes d'eau soulevées par les cartouches de dynamite eurent beaucoup de succès; un des officiers de l'État-major général en tira plusieurs clichés. Puis ce furent des courses de mulets montés par des Somalis et des Kabyles, des fantasias d'allure fantastique, un jeu de bagues installé dans la grande rue de Suberbieville. c'est-à-dire dans la belle et large route qui traverse la petite ville. Ce dernier « numéro » fut particulièrement réussi; les Chasseurs d'Afrique y trouvèrent l'occasion de prouver leur adresse de cavaliers et la vitesse de leurs montures. Plus loin, en face du quartier-général, un jeu de tonneau avait été installé, mais un jeu de tonneau qui n'avait rien de commun avec ceux qui font le plus bel ornement des « bouchons » de la banlieue parisienne; il s'agissait ici d'un barillet rempli d'eau et suspendu à une potence, au-dessous duquel il fallait passer au galop d'un mulet en évitant de le renverser sur son dos; bien peu s'en tirèrent sans une forte douche, aux joyeux éclats de rire de la galerie.

Pour clôturer la fête, le Général en chef donna le soir une grande réception en plein air, sous la voûte d'un ciel magnifiquement étoilé et, après un petit speech patriotique prononcé d'une voix vibrante, but un verre de punch à la France et au Président de la République.

Cette journée, où, suivant la formule consacrée, la plus grande gaîté n'avait pas cessé de régner un seul moment, fit assurément davantage pour remonter le moral des troupes et chasser les fièvres que toutes les pilules de quinine.

Le lendemain, à la première heure, le général Metzinger inaugurait sa troisième étoile en allant reprendre sa marche sur Andriba, où il comptait arriver avant le 1er août.

Une lettre d'Henri.

A Suberbieville, le capitaine Gaulard avait retrouvé Henri Berthier, toujours attaché au service des renseignements de la 1re brigade; et tous deux avaient pu causer longuement de Maevasamba, de Marguerite et de cet original d'oncle Daniel, le plus grognon des hommes et le meilleur à la fois.

Vers la fin de juillet le général Voyron, commandant la 2e brigade du corps expéditionnaire, la brigade de marine, y arrivait pour prendre le service d'avant-garde avec ses marsouins, plus âgés et plus solides que les lignards et les Chasseurs à pied de la 1re brigade, et par suite bien moins éprouvés par la fièvre et la dysenterie. Il était certain que les troupes du général Metzinger n'en pouvaient plus; épuisées par les fatigues des travaux de la route qu'on n'aurait jamais dû faire exécuter à des européens, et par les stationnements prolongés dans des régions marécageuses, elles n'avaient eu pour se refaire qu'une alimentation insuffisante et peu variée, et, pour se remettre des marches forcées sous un soleil de plomb, que des nuits sans sommeil dans des tentes où la chaleur n'était guère moins suffocante. La 2e brigade au contraire avait beaucoup moins souffert; elle formait une troupe superbe. Son chef, le général Voyron, un des plus jeunes

[1] Voir le n° 381 du *Petit Français illustré*, p. 326.

généraux de l'armée, avait fait toute sa carrière dans l'Infanterie de marine en Cochinchine, à la Nouvelle-Calédonie, au Tonkin; très actif, très vigoureux, très alerte, il avait en plus un don aussi précieux que rare, celui de se faire aimer du soldat.

Le Général en chef l'attendait, disait-on, pour attaquer la dernière partie de la marche sur Tananarive. Le bruit commençait en effet à courir que, renonçant à pousser la route plus loin qu'Andriba, le général Duchesne allait concentrer sur ce point de grands approvisionnements en vivres et en matériel, et organiser une colonne légère avec les éléments les plus vigoureux et les plus résistants, pour franchir sans arrêt prolongé les cent quarante cinq kilomètres qui séparent Andriba de la capitale hova. Ce petit corps d'armée, auquel serait réservé l'honneur de planter le drapeau de la France au cœur de l'Imérina, compterait de trois mille cinq cents à quatre mille hommes, forces très suffisantes pour faire face aux masses plus ou moins bien armées que le gouvernement malgache tenait rassemblées, dit-on, aux environs de Tananarive. Au surplus, la contrée à travers laquelle la colonne aurait à se mouvoir était salubre, et ne réservait pas à nos soldats les mêmes fatigues ni les mêmes dangers que les régions traversées depuis Majunga.

En attendant, le mouvement sur Andriba se prononçait de plus en plus. Le 9 août, la brigade d'avant-garde arrivait en vue de Soavinandriana, où le général Duchesne la rejoignait le 21.

Deux camps hovas considérables, sous le commandement de deux généraux, Rainitavy et Rainianjalahi, défendaient les abords d'Andriba, assemblage de petits villages situés sur un pic très élevé. Le 22, dès le lendemain de l'arrivée du Général en chef, par une nuit très noire, les deux camps étaient enlevés, et l'armée malgache se défilait avec une telle précipitation qu'elle abandonnait sur place vivres et munitions, armes, filanzanes, effets de campement, malles et cantines des officiers, ainsi que les quelques canons sans affût qu'on avait réussi non sans peine à hisser sur les flancs du morne d'Andriba. Entraînés dans la fuite de leurs soldats, les chefs durent se sauver à pied, à peine vêtus.

« Lorsque le jour se fit, raconta un prisonnier fait le jour suivant, nous avons regardé de loin nos ennemis et nous nous sommes aperçus avec étonnement qu'ils étaient peu nombreux, peut-être 250; mais il n'était plus temps de revenir sur nos pas. »

Des deux généraux hovas, l'un, Rainitavy, qui avait déjà reçu une balle dans l'épaule au cours d'un précédent combat, disparut au milieu de la bagarre sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu; quant à Rainianjalahi, on assure qu'il réussit à gagner Kinahy.

Andriba, évacuée précipitamment à la suite de cette affaire, fut immédiatement occupée. Cette position, très forte naturellement, commande la plaine et donne la clef des plateaux qui s'étagent jusqu'aux plaines de l'Imérina. Déjà, en raison même de l'altitude, la température devient plus clémente et l'air plus sain. Désormais les troupes allaient avoir beaucoup moins à souffrir.

Henri Berthier, par sa situation particulière à l'état-major de la brigade d'avant-garde, se trouvait à même d'être informé des premiers de ce qui se préparait; il aurait donc pu en aviser aisément son oncle et sa sœur Marguerite, si les communications n'avaient pas été si difficiles. Plusieurs fois, cependant, il avait eu l'occasion de faire passer à Maevasamba des lettres où il rassurait les siens sur sa propre santé. Quant à celles de Marguerite et de l'oncle Daniel, il en avait reçu un certain nombre, bien que fort irrégulièrement; c'est ainsi qu'il avait appris depuis longtemps la création de l'ambulance, puis la maladie et la guérison de son ami Georges Gaulard. En rejoignant son poste, d'ailleurs, le Capitaine lui avait raconté en grands détails et avec une reconnaissance attendrie les soins admirables que lui avait prodigués Marguerite.



Les Hovas avaient évacué leur camp.

— Elle m'a sauvé la vie tout bonnement! lui avait-il dit. Il n'y a pas de médecin, d'infirmier, de garde, qui aurait passé des nuits comme elle

à veiller à mon chevet et à m'empêcher, dans les moments de crise aiguë, de me jeter la tête contre les murs de ma chambre. Et avec quelle patience, quelle ténacité elle me forçait à avaler, malgré ma répugnance invincible, quelques cuillerées de lait ou de viande crue hachée! Ce n'est pas une fois, c'est dix fois, c'est vingt fois que je serais mort sans elle, sans ses soins de tous les instants!

A la suite de l'occupation d'Andriba, un jeune lieutenant attaché également à l'État-major du Général ayant été envoyé à Marovoay auprès du colonel Palle, chargé du service des étapes, Henri profita de la circonstance pour faire parvenir à sa sœur une lettre où, entre autres nouvelles, il lui annonçait ce qu'il avait appris le matin même, à savoir que Ramasombazaha, l'odieux et grotesque gouverneur du Bouéni, le vaincu de Marovoay et de Mevatanana, l'homme enfin qui avait été l'inspirateur de l'assassinat de leur père, venait d'être exécuté lui-même à Tananarive par ordre du Premier Ministre. Après la prise de Marovoay, le triste sire, exaspéré de sa défaite et redoutant, non sans quelque raison, le courroux de Rainilaïarivony, avait cru très malin de rejeter toute la responsabilité des événements sur quelques subalternes, qu'il avait fait décapiter sans autre forme de procès et dont il avait envoyé les têtes à Tananarive. Mais cet ingénieux stratagème n'avait pas eu tout le succès qu'il en espérait. Quelques jours précisément avant l'occupation d'Andriba par nos troupes, il était encore tranquillement à la tête de ses hommes lorsqu'il avait reçu la visite de quatre *tsimondoas* — courriers royaux — envoyés par le Premier Ministre pour s'emparer de sa personne et l'emmener à Tananarive. Accusé d'avoir livré Marovoay presque sans combat et d'avoir pris lâchement la fuite, au lieu de s'ensevelir sous les ruines de la place après avoir mis le feu aux maisons, aux munitions et aux approvisionnements, comme il en avait reçu l'ordre, Son Excellence Ramasombazaha, 14e honneur, Gouverneur général du Bouéni, Général en chef des armées de la reine, avait été condamné comme traître à être brûlé vif; et immédiatement après la proclamation de la sentence son exécution avait eu lieu dans un des faubourgs de Tananarive.

« Voilà donc, continuait Henri, le véritable assassin de notre père châtié comme il méritait de l'être. Malgré l'atrocité de son supplice, je ne me sens aucune pitié pour lui; j'aurais volontiers porté mon fagot au bûcher sur lequel il a péri. Bien que je n'aie été pour rien dans cette trop juste expiation du plus abominable des crimes, je me sens un gros poids de moins sur la poitrine, et maintenant seulement je vais pouvoir me consacrer à mon service, le cœur complètement libre de toute préoccupation. Depuis la disparition de Ramasombazaha, nous avons déjà usé deux autres généraux, Rainitavi et Rainianjalahy. Voilà qu'on parle maintenant d'un nouveau Général en chef, nommé Rainianjanoro, un simple *tsiarondaly* — esclave de la couronne —, ce qui ne l'empêche pas d'être 12e honneur; on le dit intelligent et énergique, et on ajoute qu'il jouit d'un grand ascendant sur ses troupes; nous verrons bien; quand même il aurait personnellement quelques qualités de commandement, je le défie de donner un peu de cohésion à l'armée hova, recrutée à la hâte parmi de pauvres diables plus faits pour manier la bêche que le fusil à tir rapide. Jusqu'à présent nous en sommes encore à attendre l'occasion de prendre un contact sérieux avec ces singuliers soldats qui n'ont d'autre préoccupation que de ne pas être coupés de leur ligne de retraite. Nos hommes sont enragés de ne jamais pouvoir se venger sur la peau jaune de ces Hovas, qui fuient sans cesse devant eux, de toutes les souffrances qu'ils ont endurées. Le matin, quand les clairons sonnent le boute-selle, ils croient toujours qu'ils vont aller au feu et ce sont des cris de joie: « A Tananarive! à Tananarive! » Que ne pourrait-on entreprendre avec de tels soldats! Et quel malheur d'être obligé de les laisser se consumer dans l'inaction!

On assure que c'est à Babay que nos soldats se mesureront avec l'armée régulière de Ranavalo, laquelle armée comprendrait dix mille hommes. Ces dix mille hommes, Rainilaïarivony les encadrerait de tous les Hovas en état de porter les armes, dans l'espérance que la vue seule de ces masses profondes suffirait pour jeter l'épouvante au cœur de nos braves troupiers. M'est avis que le cher homme se fait encore de grosses illusions, s'il se flatte de nous empêcher d'entrer à Tananarive avec cette horde de va-nu-pieds armés de fusils à pierre et de sagaies.

Quant à l'état sanitaire de notre avant-garde, il s'améliore sensiblement, à mesure que nous approchons des hautes régions. Pendant le jour, le soleil est encore très dur, mais les nuits sont fraîches, trop fraîches plutôt; tentes, couvertures, vêtements, tout est insuffisant à certaines heures pour empêcher l'humidité de percer jusqu'à l'épiderme; de sorte que l'on se surprend à souhaiter impatiemment le retour de ce soleil qu'on a tant maudit pendant le jour, pour réchauffer doucement ses rotules trempées et ses épaules endolories. En somme, nos meilleurs moments sont de sept heures à neuf heures le matin, et le soir de quatre heures et demie à six.

A. B.

(*A suivre*).

Camember trouve plus malin que lui.



— Endrez ! Mossieu Camempre ! Endrez donc. Chustement je pensais à fous !

— A moi ? Comment ! Mamzelle Victoire, le sapeur, il serait assez heureux pour réciproque de pensées à l'égard de votre individu séraphique-z-et péremptoire.



— A propos, sauf vot'respect, permettez, Mamzelle Victoire, que je vous insinue, à l'occasion du nouvel an, l'expression itérative de mes sentiments respectifs dont auquel j'ai celui d'être le vôtre, Mamzelle Victoire.



— Mossieu Camempre, che feux regonnaître fotre amabilité. Che feux fous vaire une bétide surbrise. . Definez guoi !

— Bon ! se dit Camember, c'est ma pipe ! mais soyons malin.. (*Haut*) Je parie que c'est une boite de tripoli.



— Non ! Mossieu Camempre, c'est quèque chose qui se fume !...

— Ah ! Mamzelle Victoire, mamzelle Victoire, j'ai comme une idee que vous avez fait des folies !



— Foilà l'objet, Mossieu Camempre, che ne fenx pas vous faire lanquir. Oufrez ! Mossieu Camempre, oufrez, che fous prie.



— Mais, Mamzelle Victoire, vous avez dit que ça se fumait ?

— Eh pien ! un saucisson, tans mon pays, ça se fume... tans la cheminée

Variétés.

L'anguille et les petits pois. — On sait qu'il n'est pas rare de rencontrer des anguilles dans les prairies bordant les cours d'eau ; mais des anguilles mettant à mal un plant de petits pois, le fait n'est pas commun, bien qu'il soit authentique :

Sur les bords de l'Ornain, dans la Meuse, à 150 mètres de la rivière, un agriculteur avait planté des carrés de petits pois. Ils mûrirent à souhait, mais, dès lors, chaque jour on trouva des cosses coupées comme à l'emporte-pièce, rongées, vidées.

Ce braconnage avait lieu pendant les nuits pluvieuses. On accusa les mulots, on empoisonna quelques innocents campagnols. Les déprédations continuèrent, jusqu'au jour, ou plutôt, jusqu'à la nuit pendant laquelle un garde vigilant vit serpenter dans les carrés de pois, une dizaine d'anguilles de belle venue.

On les prit sans doute et sans doute aussi on les mangea; mais n'insistons pas sur ce point, car le fait de pêcher la nuit des anguilles dans des carrés de petits pois pourrait déconcerter la jurisprudence.

* * *

Les arbres et la foudre. — Cette question, dont nous nous sommes déjà plusieurs fois occupés, vient d'être remise en actualité par de graves accidents survenus au cours d'orages récents

On sait que certaines essences forestières, pour des raisons encore mal déterminées, sont frappées par la foudre infiniment plus que d'autres. D'après des statistiques portant sur une période de onze années dans un territoire forestier d'Allemagne, la foudre a frappé 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, alors qu'il y avait 7 hêtres sur 10 arbres exposés à l'orage. C'est donc le chêne, le bon *quercus robur*, qui détient, comme on dit, le record de la fulguration. Il convient aussi de ne pas abuser du sapin, ainsi que le montre cette statistique.

* * *

Les couleurs et la végétation. — De curieuses expériences relatives à l'influence des différentes couleurs du prisme sur la végétation, il résulte que des fruits, des plantes (même de celles dites sensitives) exposés aux rayons bleus pendant plusieurs mois n'ont subi aucune modification. Mais au contraire, exposés aux rayons rouges, les fruits ont mûri prématurément, et certaines tiges sont devenues quatre fois plus hautes qu'à la lumière ordinaire.

* * *

Les clous et le plâtre. — A qui n'est-il pas arrivé de pester devant l'impossibilité de faire tenir solidement un clou dans du plâtre? Rien de plus simple pourtant : il suffit de bien mouiller le clou avant de l'enfoncer; la rouille détermine une forte adhérence.

* * *

Examen de musique. — Monsieur Babylas, veuillez me citer un instrument à cordes.
— Les cloches, Monsieur.

* * *

Perplexité. — Guibollard est malade. Je suis bien embarrassé, nous dit-il. J'ai eu le tort de consulter deux spécialistes : l'un m'envoie à Pau pour une maladie de foie et l'autre à Foix pour une maladie de peau.

RÉPONSES A CHERCHER

Devinette. — Quels sont les trois personnages imaginaires ou historiques qui, à eux trois, font six ?

* * *

Langue française. — Quel est le genre des mots : Épigramme. — Métagramme. — Anagramme?

* * *

Géographie. Comment feriez-vous pour aller de Paris à Versailles sans entrer dans le département de Seine-et-Oise?

* * *

Problème amusant. — Former le nombre 9999 par l'addition des huit premiers nombres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 381

I. Question géographique.

La république de Saint-Marin, enclavée dans le royaume d'Italie, au nord de la province d'Ombrie.

II. Question historique.

On appelait *passe-volants* des hommes recrutés n'importe où et qui ne figuraient dans les compagnies que les jours de revue. Il en résultait qu'une compagnie, pour laquelle le roi payait en réalité la solde de soixante hommes, risquait de n'en comprendre que quarante. Cette fraude très grave fut sévèrement réprimée par Louvois. En 1667, le passe-volant était puni de mort; en 1676, on se contentait de lui couper le nez.

III. Question de physique.

Le principe général qui préside aux lois de l'ébullition des liquides est celui-ci : *Tout liquide entre en ébullition au moment où la tension de sa vapeur égale la pression qu'il supporte.* Ainsi, l'eau bout à la température de 100° lorsque la pression atmosphérique est égale à $0^m,760^{mm}$. Or, comme la pression atmosphérique diminue à mesure qu'on s'élève, il en résulte que, sur les hautes montagnes, l'eau entre en ébullition avant d'avoir atteint la température de 100°. Sur le mont Blanc, par exemple, l'eau bout à 84 degrés.

IV. Problème des contraires.

Les contraires des mots indiqués sont :
Quiétude — union — insensé — travail — ruine — oubli — paresse — ennui — maladie — bon — rapide — amical — sapide — subtil — espérance — mort — assuré — loué — ému — tapage — rude — élevé — immense — naturel — taciturne.
Dont les initiales donnent le proverbe de cinq mots :
Qui trop embrasse mal étreint.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 383. 10 centimes. 27 juin 1896.

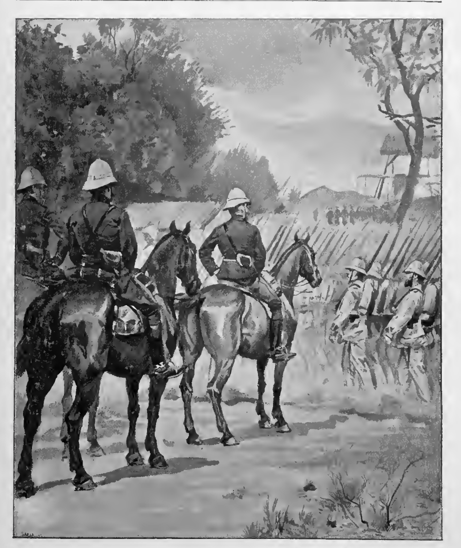
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie. éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER · 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



L'Ambulancière de Madagascar. — La Revue du 14 juillet, à Suberbieville.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Personnellement je continue à me défendre énergiquement contre la fièvre, qui ne laisse pas que d'exercer encore quelques ravages autour de moi. Avec force tasses de thé, quelques bonnes pilules de chlorhydrate de quinine tous les matins et de temps en temps un petit vomitif, ou même un petit purgatif on s'en tire encore. Mais tout le monde, malheureusement, n'est pas aussi raisonnable. Il ne manque pas de camarades qui déclarent que c'est encore moins ennuyeux d'être malade que de se soigner: quand ils se sentent pincés, ils se couchent et attendent patiemment la fin de l'accès, après quoi ils vont se promener. Mais, pour traiter la fièvre de cette façon cavalière, il faut avoir le cœur bien accroché et ne pas se laisser anémier.

Heureusement, le moral est toujours solide, d'autant plus que la phase la plus mauvaise de la campagne, celle du stationnement, est passée. Rien de décourageant en effet, rien qui pousse plus à l'affalement que cette inaction exaspérante où trop longtemps on a dû nous laisser. Jamais une alerte, jamais une occasion de décharger son fusil, sinon sur les caïmans qui pullulent dans le Betsiboka et ses affluents; il y avait de quoi perdre patience et les officiers de tout grade devaient se donner un mal du diable pour remonter le moral de leurs hommes. Il ne faut pas oublier toutefois que quelque regrettables qu'aient été ces arrêts prolongés à Majunga, à Marovoay, à Suberbieville et à Andriba, ils étaient absolument forcés, attendu qu'en se retirant les Hovas brûlent derrière eux les villages, détruisent les récoltes, enlèvent les bœufs et tout ce qui pourrait servir à l'alimentation de nos soldats; le service des subsistances ne devait donc compter désormais que sur les ressources tirées de Suberbieville et de Majunga; et, en s'avançant autrement qu'avec une extrême prudence, on pouvait s'exposer à manquer de tout.

C'est égal, nous ne serons pas fâchés quand nous serons arrivés. Vous aussi vous devez commencer à trouver que la solution se fait bien attendre; et encore vous, vous pouvez vous rendre compte des obstacles qui nous barrent le chemin. Mais en France, à Paris, on ne doit rien comprendre aux lenteurs de notre marche en avant; on doit s'inquiéter, s'impatienter, s'emporter même. Je les entends d'ici, ces stratégistes en chambre, fulminer, en arpentant le boulevard, un bon cigare à la bouche, contre cette expédition qui n'aboutit point. Comme on voit bien qu'ils ne connaissent pas le pays! Ils se figurent évidemment qu'il n'y a qu'à avancer, d'étape en étape, sur une route toute tracée, pavée même peut-être. Je voudrais les voir un jour seulement se débrouiller avec nous. Enfin, espérons qu'une fois que nous serons à Tananarive, ils daigneront reconnaître qu'après tout cette rude campagne ne laissait pas d'offrir quelques difficultés.

Mais ne parlons plus de cela. Si seulement notre ordinaire était un peu moins uniforme, nous prendrions mieux notre parti d'être injustement jugés dans les cabinets de rédaction des journaux de la métropole. Le bœuf sous toutes les formes, voilà le fond de notre cuisine. Chaque soir on nous sert un pot-au-feu, où la julienne sèche joue le rôle du chou et des navets absents; ou bien un aloyau entouré de riz. Et le lendemain, ça recommence. Certes le bœuf est une viande excellente; à la longue cependant il devient fastidieux; nous vendrions notre part de paradis pour un gigot de mouton aux haricots; mais c'est seulement lorsque nous serons au cœur de l'Imerina que nous aurons du mouton. En attendant, c'est à qui s'ingéniera pour varier un peu notre éternel menu. Nous en venons à regretter les mercantis, qui nous ont si cruellement écorchés pourtant dans le Bouéni. Quand je pense qu'à Marovoay un de ces estimables industriels qui se disait de Marseille, mais qui était plutôt Grec, à moins qu'il ne fût Croate, nous faisait payer cinq francs un paquet de tabac de dix sous, et quatre francs cinquante un litre de vin qui valait soixante-quinze centimes à Majunga! De loin en loin des Sakalaves, plus ou moins suspects de maraudage, nous apportent des bananes, des canards, voire des tortues de l'Ikopa qu'ils cherchent à nous vendre le plus cher possible, deux francs cinquante à quatre francs, suivant leur taille qui varie entre quarante et cinquante centimètres. Mais nous sommes bien trop heureux de couper par une légère variante la désolante monotonie de notre popote pour nous montrer difficiles sur la provenance des denrées susdites, ni sur leur prix. C'est égal, m'est avis qu'au retour la cuisine de Maevasamba me paraîtra joliment savoureuse.

Allons! il faut que je te quitte! A bientôt maintenant, ma chère Marguerite; donne-moi de vos nouvelles à tous le plus souvent possible; embrasse mon cher oncle; une bonne poignée de main au docteur.

Je t'embrasse.
Ton frère,
HENRI.

---

1. Voir le n° 382 du *Petit Français illustré*, p. 344.

P.-S. Georges Gaulard, sachant que je t'écris ce matin, me charge de te présenter, ainsi qu'à mon oncle et au docteur, ses affectueux et reconnaissants souvenirs, et de te dire qu'il se porte admirablement; pas la moindre petite rechute, pas le plus léger accès; et cependant il ne se ménage guère. Il paraît que tu l'as joliment retapé et que tu es la perle des infirmières! C'est à donner envie d'attraper quelque bonne fièvre ou quelque jolie dysenterie pour aller se faire soigner par toi. Malgré tout, si tu le permets, je me dispenserai de faire connaissance avec ces vilaines maladies, la plaie de Madagascar et la terreur du pauvre soldat!

Le premier mort de Marguerite.

Depuis que le capitaine Gaulard avait quitté Maevasamba, le personnel des hospitalisés de l'ambulance avait été presque entièrement renouvelé. Cette fois, loin de refuser au vieux Daniel de nouveaux pensionnaires, on lui en avait donné autant qu'il en avait voulu, d'autant plus volontiers que lui-même se chargeait de venir les chercher à Majunga et de les y reconduire après leur guérison complète, le tout à ses frais. L'ambulance avait, d'ailleurs, fait ses preuves; pas un décès n'était venu attrister les braves cœurs qui la dirigeaient; et, d'autre part, l'encombrement des malades et des indisponibles ne faisait que croître de jour en jour à Majunga, malgré les rapatriements qui presque chaque semaine emportaient des chargements entiers de fiévreux et d'anémiés.

C'était le corps du génie qui fournissait le plus fort contingent à ce lamentable stock de malades. Le corps du génie méritera une page spéciale dans l'histoire de la campagne; le lieutenant-colonel Marmier, ses officiers et ses soldats, ont fait plus que leur devoir; jamais on aura assez d'éloges et, espérons-le, assez de récompenses, pour la somme d'efforts et de dévouement dépensée par ces braves gens au détriment de leur santé et de leur vie. Leur œuvre est nne œuvre de géant. Sans parler de tous les ponceaux construits sur la route, des roches qu'ils ont fait sauter, de la brousse qu'ils ont déblayée, des marais qu'ils ont comblés, des pistes qu'ils ont élargies, des montagnes de terre et de détritns de végétaux en fermentation qu'ils ont remués, il faut citer à part leurs trois principaux travaux, qui sont tout simplement des merveilles d'habileté pratique et d'indomptable ténacité : le pont de Marovoay, celui d'Ambato et surtout celui du confluent du Betsiboka et de l'Ikopa.

Le pont de bois de Marovoay, d'une solidité à toute épreuve, est un pont de chevalets combiné avec des pieux dans sa partie médiane. Il a soixante-sept mètres cinquante de long, et sa construction présentait d'autant plus de difficulté que la marée marne de quatre mètres sur la rivière de Marovoay. Pour enfoncer les pieux, le « mouton » étant tombé à l'eau antérieurement pendant l'échouage d'un chaland, on employa un moyen original; on disposa une plaque de fer horizontalement sur la tête des pieux plantés légèrement, et sur cette plaque on fit détoner de la mélinite, dont le choc enfonça les pieux très profondément.

Le pont d'Ambato, en travers de la rivière du Canoro, a cent vingt mètres de long. Détruit malgré sa bonne exécution par nn accident, il fut refait avec une entière solidité.


Construction d'un pont sur la Betsiboka.

Mais l'œuvre maîtresse du Génie au cours de cette campagne, c'est le pont jeté un peu au-dessus du confluent du Betsiboka et de l'Ikopa, et qui n'a pas moins de trois cent soixante-sept mètres de long. On essaya d'abord du système des chevalets, mais le fond étant d'un sable extrêmement fluide, on dut l'abandonner. « Nous posions un chevalet avant d'aller manger la soupe, — racontait un des rares soldats qui aient travaillé à cette étonnante construction sans en rapporter au moins la fièvre, — et quand nous revenions, plus de chevalet! Les sables avaient tout avalé. Il fallait alors passer des heures dans l'eau jusqu'aux aisselles pour enfoncer les pieux à force, bravant les rhumatismes, sans parler des caïmans très nombreux dans ces

parages; et trois cent soixante-sept mètres, vous savez, c'est long! » Depuis 1809, les anuales militaires n'avaient rien enregistré de comparable à l'établissement de ce pont. Tous les jours, le nombre des travailleurs diminuait; les autres serraient les rangs et, se raidissant contre la fièvre et la souffrance, continuaient l'œuvre entreprise. On vit des lieuteuants et des capitaines empoigner la scie et le marteau pour suppléer aux soldats terrassés par la maladie, aider au transport et à la pose des matériaux de construction, et faire en même temps œuvre d'ingénieurs et d'ouvriers : ce simple fait ne montre-t-il pas éloquemment quelle solidarité existait entre tous les vaillants hommes de ce corps d'élite? Quand la besogne fut terminée, les survivants, dont le nombre était considérablement réduit, ramas-



On vit des officiers prendre eux-mêmes la scie.

sèrent leurs outils et repartirent en avant, prêts à de nouveaux travaux, à de nouvelles épreuves; et, comme le lieutenant-colonel Marmier, un peu ému, leur disait adieu, avec ces simples mots : « Allez! mes enfants, et bon courage! — Merci, mon colonel, on en aura! » répondit d'une seule voix cette poignée de héros.

Il y a un proverbe qui dit : « Remuer le sol des régions intertropicales, c'est y creuser sa tombe. » Or jamais, de mémoire d'homme, soldats n'avaient remué autant de terre sous les tropiques. Cependant la triste parole ne s'est point vérifiée au pied de la lettre, en ce qui concerne ces vaillants soldats du génie; bon nombre, fort heureusement, en ont été quittes pour fournir un contingent respectable aux fiévreux recueillis par les hôpitaux installés à Ambato, à Ankaboka, et à Majunga même.

L'ambulance de Maevasamba reçut une dizaine de ces modestes héros, et l'on pense de quels soins ils furent l'objet dès leur arrivée.

Quelques hommes du 200ᵉ furent également confiés au vieux Daniel et, parmi eux, un soldat nommé Nicole qui avait servi d'ordonnance au colonel Gillon. Il était déjà avec le malheureux officier au 49ᵉ, à Bayonne, et quand celui-ci avait été désigné pour commander et organiser le 200ᵉ, il avait emmené son ordonnance. A Lyon, à Marseille, pendant la traversée, et enfin à Madagascar, Nicole n'avait point quitté son colonel, et c'était lui qui l'avait veillé et assisté jusqu'au dernier moment.

Ce brave garçon, assez gravement atteint lui-même, était devenu bien vite le Benjamin de Marguerite. Très doux, très timide, avec des yeux bleus et un soupçon de moustache blonde, il semblait honteux des attentions vigilantes et délicates dont il était entouré; jamais une plainte, jamais un mouvement d'impatience ne lui échappaient; il fallait lui arracher les mots un à un pour le forcer à avouer qu'il souffrait, qu'il avait passé une mauvaise nuit, qu'il mourait de soif, etc. Marguerite parvint cependant à apprivoiser la discrétion presque farouche du pauvre Nicole : peu à peu il se familiarisa avec cette belle demoiselle, qui de ses mains blanches aux doigts effilés lui tendait la tasse de tisane, ou remontait les couvertures jusqu'à son menton; il finit même par la considérer comme une sorte de sœur aînée, lui racontant toutes ses petites affaires : comme quoi avant de partir au 49ᵉ il était employé chez un coiffeur de la rue Haute, à Saintes; pendant la saison des bains, il allait aider ses parents qui tenaient un petit établissement sur la plage du Bureau, près Royan. Parfois il lui lisait les lettres de « la vieille » — comme il appelait sa mère, avec un accent de tendresse qui relevait la vulgarité du mot — de bonnes lettres, pleines d'amour et de fautes d'orthographe, de recommandations touchantes dans leur puérilité, de questions sur l'époque de son retour, etc.

Après avoir traîné longtemps, il paraissait en bonne voie de guérison, lorsqu'une complication survint tout à coup et l'emporta en moins de vingt-quatre heures.

Marguerite fut atterrée par cette mort, la première qui avait lieu à l'ambulance, et d'autant plus qu'elle était survenue inopinément, traîtreusement presque, au moment où l'on croyait le pauvre soldat tiré d'affaire. La jeune fille ne le quitta pas d'une minute pendant ses dernières heures, écoutant le cœur serré les divagations du mourant qui n'avait déjà plus sa tête et racontait des histoires sans suite où revenaient son colonel ou ses camarades, et parfois aussi Royan et les villages des environs. Le triste dénoûment s'étant produit au coucher du soleil, la jeune fille, après avoir fermé les yeux du petit soldat, voulait le veiller toute la nuit; il fallut que son oncle et le Dʳ Hugon l'emmenassent presque de force.

(*A suivre*). A. B.

La chasse au crocodile.

Certains animaux, comme certains hommes, jouissent d'une fort mauvaise réputation. Le crocodile est de ce nombre. Peut-être mérite-t-il la suspicion dans laquelle on le tient; car enfin les exemples ne sont pas rares de gens qui se sont mal trouvés d'un tête à tête avec l'un de ces reptiles. Le crocodile du Haut-Nil, en particulier, s'est fait à cet égard une spécialité : sa manière à lui est de saisir et d'entraîner les femmes qui viennent puiser de l'eau et les enfants qui jouent sur les bords du fleuve. Voilà un pays où, si j'y vais jamais, je vous garantis que l'idée ne me viendra pas de prendre un bain de rivière.



Capture d'un alligator au Mexique

Par contre, il paraît que l'alligator d'Amérique, qu'on nomme aussi caïman, est, lui, relativement bon enfant. Je serais, pour ma part, assez disposé à le croire; car la facilité avec laquelle il se laisse prendre par les indigènes du Mexique semble indiquer qu'il a vraiment un bien bon caractère. Vous êtes, je suppose, au Mexique et vous vous promenez avec un ami. Vous rencontrez un caïman faisant sa sieste au soleil comme un bourgeois qui digère. Vous vous en approchez sans bruit. Vous sautez sur le dos de l'animal et vous lui maintenez solidement le museau avec les mains pendant que votre ami, muni d'une corde, le musèle habilement, lui mettant ainsi les mâchoires sous scellés. Après quoi, si le cœur vous en dit, vous pouvez assommer le patient, ou, si vous le préférez, le laisser regagner son humide demeure. Quelle que soit la résolution que vous aurez adoptée, le résultat définitif sera le même. Seulement, dans le deuxième cas, ce résultat se fera peut-être attendre, un crocodile pouvant, sans inconvénient, rester plusieurs mois sans manger.

Mais je devrais, pour être véridique, mettre mes verbes à l'imparfait. Il est, en effet, parfaitement vrai que naguère encore les Floridiens faisaient au caïman une guerre sans merci, guerre d'autant plus motivée que la peau de ces reptiles se prête admirablement à la confection de porte-monnaie, de portefeuilles, de blagues à tabac et autres objets de maroquinerie d'une vente avantageuse.

Or, grâce aux moyens aussi efficaces qu'originaux qu'ils employaient, les Floridiens avaient fini par rendre le caïman, et par suite sa peau, tellement rare que la maroquinerie jeta un cri d'alarme. D'autre part, les caïmans ou alligators prélevaient bien de temps à autre un tribut sur les troupeaux en s'emparant des moutons ou des chevreaux assez imprudents pour s'approcher de leur gîte; on les accuse même d'avoir parfois, comme le lion de la fable, mangé... le berger!.. Mais ce n'étaient là que des hors-d'œuvre; car la base de leur nourriture, leur plat de résistance, est le rat, très abondant en Floride.

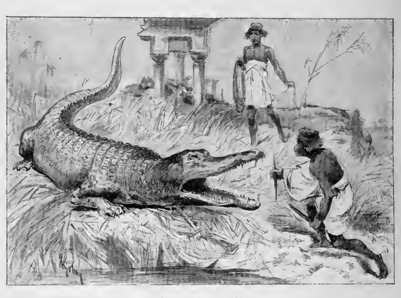
Mais voilà que les alligators devenant clairsemés, les rats se mirent à pulluler sans contrainte, détruisant les récoltes et devenant une véritable calamité publique. Les Floridiens se virent dans l'obligation de repeupler leurs rivières de crocodiles.

En Afrique, les nègres s'y prennent autrement, — affaire de tempérament! — L'un d'eux se place sur la route que doit suivre l'animal.

Celui-ci s'avance la gueule grande ouverte, montrant son formidable arsenal dentaire. Le nègre, impassible, attend. Quand l'ennemi est à bonne portée, l'homme enfonce le plus loin possible son bras dans la gueule du monstre. Celui-ci s'imagine naturellement qu'il n'a plus qu'à refermer les mâchoires pour happer le téméraire. C'est ce qui ne manquerait pas d'arriver si, en même temps que son bras, le nègre n'avait pris la précaution d'introduire dans le gosier du crocodile un morceau de bois mangé pendant la période d'apprentissage, on a des chances d'arriver, par l'exercice, à une certaine perfection.

Il est curieux de remarquer qu'au Mexique, pour faire périr un crocodile, on lui ferme la bouche, tandis que, sur les bords du Nil ou du Zambèze, on l'oblige, dans le même but, à la laisser ouverte. Comme les habitudes changent avec la longitude!!

Il y a d'autres méthodes employées pour chasser le crocodile. On le chasse au fusil



La chasse au caïman en Afrique.

de fer, pointu aux deux bouts. Ce morceau de bois étant placé verticalement, on comprend que le reptile, désormais condamné au bâillement forcé à perpétuité, peut difficilement donner suite à ses projets *négricides*. Il est vrai que son supplice n'est pas de longue durée; car, privé de son arme offensive, le crocodile est vite tué d'un coup de couteau au défaut de l'épaule, à moins que, solidement ficelé, il ne soit conduit en laisse comme un vulgaire toutou jusqu'au plus prochain village où il est accueilli par d'unanimes cris de joie, bien faits pour lui enlever ses dernières illusions au cas où il lui en resterait encore.

Triste retour, hélas! des choses d'ici-bas! Il voulait manger le nègre, et c'est le nègre qui le mangera.

Le procédé nègre est manifestement plus simple que le procédé mexicain. Il est aussi plus élégant et moins brutal. Quand on a du coup d'œil, du sang-froid et qu'on n'a pas été comme un lapin. C'est ainsi que les Anglais ont réussi à détruire presque complètement le gavial du Gange. Les nègres du Sénégal procèdent d'une façon moins banale mais infiniment plus dangereuse : ils plongent sous le crocodile endormi dans une sécurité funeste et lui enfoncent un couteau dans le ventre. Les Indiens d'Amérique le pêchent à la ligne comme un goujon avec un hameçon amorcé d'un agneau. Les Soudaniens le font tomber dans des fosses profondes traîtreusement dissimulées sous des branchages; mais le record de l'originalité semble être détenu par les habitants de la Floride, qui traitent le crocodile comme un vulgaire rat et le prennent dans une souricière. C'est ce que représente notre grande gravure.

On voit que l'animal, attiré par l'odeur d'un gigot d'agneau ou mieux de chien suffisamment faisandé, s'est pris dans un nœud coulant, caché sous l'eau à l'unique entrée d'une sorte de

cirque. Il a entraîné avec lui une traverse qui, engagée dans deux encoches des deux pilotis situés de part et d'autre de l'entrée, maintenait courbé un arbre d'assez grandes dimensions.



Le caïman se trouve pris et même enlevé par la détente de l'arbre.

Rendu libre, l'arbre forme ressort et se redresse en serrant fortement le nœud coulant. Le caïman se trouve pris et même enlevé par la détente de l'arbre, si son poids le permet. En tout cas, un *lasso*, habilement lancé comme savent le faire les Américains, a vite fait d'immobiliser la victime.

Vous voilà maintenant renseignés, et si jamais vous vous trouvez en présence d'un crocodile, vous n'aurez qu'à repasser rapidement cet article dans votre mémoire afin de chercher le moyen le plus pratique de vous rendre maître de la grosse bête, et si, par malheur, le moyen que vous aurez choisi ne vous réussit pas, si vous êtes vaincu dans la lutte, j'espère que vous serez assez aimable pour ne pas venir m'en faire des reproches.

G. C.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

Troisième jour. — Ce matin, au petit jour, le matelot de vigie s'écrie : « Une voile ! » Nous sommes tous debout, haletants ! Hélas ! c'est un goëland ! Nous retombons dans un morne accablement.

Un vol de goëlands nous accompagne et tournoie au-dessus de nos têtes en poussant des cris lugubres, ils attendent leur repas ! Si parmi eux se trouvaient quelques mouettes, ce serait un signe que la terre est proche, mais ce sont des goëlands de haute mer. Les requins rôdent autour du radeau, ces squales voraces semblent vouloir nous faire admirer leurs talents en natation en attendant le moment, le moment terrible, inévitable où nous leur servirons de nourriture ! Si du moins nous pouvions nous garantir des rayons de ce soleil qui nous dessèche la peau à tel point qu'il me semble la sentir collée à mes os... Tout à coup le capitaine Pamphile s'écrie : « Mangeons du requin, buvons du sang de requin. » Behanzin est saisi, attaché solidement à un cordage, jeté à la mer, il est happé en un clin d'œil. Quand le monstre a englouti sa proie, le cordage est amarré solidement au pied du mât. Le radeau oscille d'une façon inquiétante.

La perspective d'apaiser notre soif nous donne des forces ; le squale est hissé sur les planches, chacun fait une entaille, suce le sang, ou taille à même la chair encore palpitante. Quel horrible festin !... Notre soif semble apaisée pour quelques instants.

Midi. — Oh ! ce soleil ! quel supplice ! Cependant, je ne sais pourquoi, j'ai maintenant bon espoir. Je m'aperçois que, ô miracle ! Sarah-Bernhardt a fondu. Ce n'est plus elle, c'est une masse liquide, gluante qui s'étale sur le plancher du radeau mêlée aux débris de ses vêtements. Le signor Pompéius est accablé de désespoir, il est sombre, immobile. Les autres personnages de son « mousée », sauf la reine Victoria, déjà fondue, se comportent assez bien. La journée s'achève sans incidents.

Quatrième jour. — La faim et surtout la soif nous font de nouveau sentir leurs griffes aiguës, les requins ont dévoré les restes informes de leur camarade. Nos courageux matelots cherchent à prendre un autre requin. Un fidèle Brandebourgeois (le dernier !), est attaché au cordage, jeté à la mer, aussitôt happé ; c'est un requin de forte taille, nous en aurons pour plusieurs jours ; le cordage se tend, le radeau reçoit un choc formidable, le cordage casse, et la famille Pituitt est renversée les jambes en l'air.

C'est notre unique cordage. Nous n'avons plus d'espoir. « Mangeons les personnages en cire, s'écrie le capitaine Pamphile. — Manger de la cire ! dit le capitaine Dubec, vous n'y pensez pas. — Préfère côtelette, pommes de terre frites, monologue le Dr Poupardin. — Manger mon mousée, mes soujets essellentissimes ! gémit le signor Pompéius. — Moâ, capt'ain Dioubec, s'écrie Mr Pituitt, jé mangé le tsar et son femme. » — Nous nous levons tous comme un seul homme, menaçants, en criant : Non, non, jamais ; vive le tsar ! vive la tsarine ! (*Bravo, bravo ; vive la Russie !*) — « Commençons par ceux qui sont déjà fondus », fait observer le capitaine Dubec. Ce qui reste de la reine Victoria est dépecé, malgré les protestations indignées de la famille Pituitt. J'attrape un morceau de Sarah-Bernhardt. Quelle nourriture ! de la cire et du hareng salé ; il semble pour un instant que notre faim est apaisée, mais bientôt nous nous tordons sur le radeau, en proie à d'horribles souffrances. Si notre situation n'était pas aussi désespérée et si mes souffrances me le permettaient, je rirais bien en voyant les sauts de carpe exécutés par mister Pituitt sur les planches du radeau : il se tord et se retord !

Midi. Le soleil nous dessèche... Souffrances épouvantables. Je note le commencement du délire. Le radeau semble chargé de cadavres... vaguement... je me souviens d'une gravure : le radeau de la Méduse... c'est exact.

Cinquième jour. — La fraîcheur de la nuit nous a rendu quelques forces. Quelques-uns se mettent à lécher les poutres imprégnées d'humidité... je ne puis en faire autant ; ma langue, gonflée, s'est attachée à mon palais... la gorge contractée... il me semble que je suis étranglé lentement... Mes entrailles me font endurer d'épouvantables douleurs, ce sont des spasmes qui me mettent à l'agonie... je note le délire... Mr Pituitt montre des dents aiguës, le docteur Poupardin fait claquer ses mâchoires comme un singe, il parle... je m'efforce d'écouter... « Sources jaillissantes... prairies ombragées... Médoc .. Médoc... » Je voudrais lui crier de se taire. Oh ! cette miss Pituitt, j'en mangerais bien un morceau... je boirais son sang... elle doit être tendre comme du poulet.

Midi. — Le soleil nous tue.

Quatre heures. — Silence... on se regarde avec

[1] Voir le n° 382 du *Petit Français illustré*, p. 338.

des yeux luisants. Je vois un couteau briller dans la main d'un matelot.

Sixième jour. — Je note le délire... intermittent... Etrange! la journée se passe sans incidents... Nous sommes tous couchés sur le plancher du radeau... seul le capitaine Pamphile interroge l'horizon... je l'entends causer avec le capitaine Dubec... je ne comprends pas ce qu'ils disent...

Septième jour. — La faim! peut-être pourrait-on encore la supporter. Les bottes de Bismarck ont été coupées en lanières, chacun a eu son morceau de botte... mais la soif, cette soif inextinguible, mortelle... Le capitaine Dubec s'efforce de crier : « Il faut en finir!... » Tout le monde comprend. Personne ne se dévoue. Il faut un sacrifice. D'une voix étranglée le capitaine Pamphile dit : « On tirerera au sort. » Rien à dire à cela, c'est le sort, le sort aveugle qui décidera. Ce moment solennel rend à tous un peu de présence d'esprit, on se soulève sur les coudes pour mieux voir et mieux entendre. Le capitaine Dubec a un papier, il le déchire en petits morceaux ; autant de morceaux, autant de naufragés. Le Dr Poupardin délire et dit en mâchant sa langue : « Courte-paille! » Comme il n'y a pas de paille on ne peut avoir recours à ce moyen ; d'ailleurs, dans un moment aussi grave!... Les papiers sont mis dans le casque de Bismarck... « Il y a une tête de mort sur l'un des papiers, crie le capitaine Dubec d'une voix pâteuse, celui qui la tirera... ce sera celui-là... » On tire... silence solennel... Je serais satisfait de manger un morceau de miss Arabella Pituitt, je serais content de boire son sang assurément bien préférable au sang corrompu de cet affreux Poupardin. Elle me regarde et je lis dans ses doux yeux la même pensée! Miss vient de tirer..., ce n'est pas elle... ce n'est pas Poupardin... A mon tour... je tire... je jette un coup d'œil sur le papier... Horreur! la tête de mort!... C'est moi... Un matelot m'arrache des mains le fatal papier et le montre : « C'est lui... » On me regarde avec des yeux de convoitise... Mr Pituitt montre ses dents blanches et longues. Le capitaine Dubec me désigne du doigt en disant : demain matin on le mangera et on le boira. Je fais bonne contenance, j'affecte un visage souriant, je n'oublie pas que je suis de Beaucaire. (*Très bien!*) On crie : « Tout de suite! » Non, demain matin, au lever du jour... La nuit vient du reste et calmera un peu nos souffrances... Le capitaine Pamphile s'approche de moi, me serre la main et me dit : « Voilà où conduisent les ballons! »

Minuit. — Encore quelques heures à vivre... La lune brille dans un ciel sans nuages... je pense à cet instant que ma mère peut-être la regarde aussi!... J'envoie à mes chers parents ma dernière pensée... et puis cinq baisers, un pour mon père, deux pour ma mère et deux autres pour mes deux petites sœurs... Il me semble les voir monter vers la lune, rebondir sur sa surface argentée et je les entends s'appliquer sur les joues des destinataires... C'est le délire... Je suis sur le point de perdre connaissance... Je lutte et je reviens à moi. Comme ils me regardent tous, leurs yeux brillent et luisent



— Il tire... Je sens la balle me traverser le cœur.

dans l'obscurité comme ceux des chats. On me surveille ; cette viande, la mienne, est à eux!

Huitième jour. — J'ai compté les jours à partir du lever de l'aurore. Je ne verrai pas cette aurore... C'est fini... le soleil apparaît sur la ligne de l'horizon. J'élève mon âme vers les cieux, je demande pardon à mon père, à ma mère. (*Chut! chut! écoutez.*) Le capitaine Dubec s'approche de moi, froidement il arme son revolver ; cependant il me demande : « Préfères-tu un coup de couteau? c'est plus sûr. » (*Frémissement dans l'auditoire*) Je réponds : « Ça m'est égal... » Il approche de ma tête le canon du revolver, l'appuie sur ma tempe... mais il se ravise et me dit : « Tu es brave?... » Je réponds : « Je suis de Beaucaire... » Il défait ma chemise sur la poitrine, je l'aide... Il cher-

che la place du cœur... « C'est là, n'est-ce pas?... » — « Oui, c'est là... » Il tire... je sens la balle me traverser le cœur, je tombe... aussitôt j'entends un long hurlement... Ils sont là tous qui me dépècent comme ils ont dépecé le requin; des lames tranchantes s'enfoncent dans mon corps... ils boivent mon sang! ils mangent ma viande! (*Oh! oh! protestations dans l'auditoire.* Une voix : « *Mais te voilà! tu n'es pas mort!* »)

— Té! c'est vrai... me voilà, s'écrie Marius, je n'y pensais plus, le souvenir de ces horribles instants est encore tellement présent à mon esprit... (*Rumeurs...*) Mon imagination m'emporte...

— Eh! c'était un rêve! s'écrie Barigoule.

— C'était un rêve, en effet, illustre président. (*Cris : A la bonne heure!*) Car, au milieu des ombres de la nuit, notre radeau venait de donner sur un récif, il fut en partie brisé et c'est à cette circonstance que je dois d'avoir échappé à la mort. A quelques centaines de mètres à peine se voyait la terre vers laquelle nous étions poussés par le vent et la marée.

De l'eau! de l'eau! — Le campement. — Oune boîte d'alloumettes! — Le tsar et la gracieuse tsarine. — Le pérésol de Mr Pituitt. — Où le Dr Poupardin se livre au tir à l'arc. — Popo-Lulu. — Comment se signe un traité d'alliance. — Des poulets. — Nouvelle manifestation d'égoïsme de Mr Pituitt. — Tout! sauf les « ploumes »!

Ce choc sur un récif eut pour conséquence de secouer notre torpeur et de réveiller ce qui pouvait encore nous rester d'énergie; puis, les premières lueurs de l'aube nous montrant la terre à quelques centaines de mètres, et une terre fertile, car nous apercevions des arbres et, là où il y a des arbres, se trouve nécessairement de l'eau, l'espoir ranima nos forces défaillantes, le cri : de l'eau! de l'eau! sortit de toutes les lèvres. Seul le Dr Poupardin, qui avait le délire, s'écria : « du vin! du vin! » Quelques minutes après nous prenions pied sur la terre ferme, ceux d'entre nous qui se trouvaient trop faibles y furent portés par la marée, qui les déposa doucement, ainsi que le reste des personnages du musée Pompéius, sur le sable du rivage.

Puis, ce fut une course folle vers une dépression de terrain; là devait se trouver une rivière; en effet, nous aperçûmes une eau limpide, de l'eau douce, qui coulait lentement; ce fut une course dont je me souviendrai toute ma vie, nous devions ressembler à des hommes dont l'ivresse a troublé le cerveau, car nos jambes, ankylosées par huit jours d'immobilité, nous refusaient leur office. De même que mes compagnons d'infortune, je tombai plusieurs fois, me relevant avec peine et parfois me traînant sur les genoux pour m'avancer vers cette eau qu'il me semblait, dans mon impatience, ne jamais pouvoir atteindre. (*Une voix : C'était un mirage!*) Non, chers Barbissoustes, ce n'était pas un mirage, et la preuve c'est que, quelques minutes après, nous étions tous à plat ventre, dans l'eau, buvant à longs traits, ne pouvant nous lasser d'y baigner notre visage et nos mains. Quand on s'était bien abreuvé et baigné, on se laissait retomber sur le sable, puis, quelques minutes après, on recommençait! et, inconsciemment, dans notre joie folle, nous répétions : de l'eau! de l'eau!

Ce fut le capitaine Pamphile qui, le premier, parla d'autre chose, car, s'approchant de moi, il me serra la main en disant : « Mon petit Marius, tu as de la chance. » Je n'eus pas le temps de lui répondre; dans les fourrés qui bordaient la rivière, on entendait des cris d'appel: « Viens, me dit-il, ils ont trouvé quelque chose à se mettre sous la dent. » C'étaient des fruits sauvages; ils réussirent à calmer la faim qui nous rongeait les entrailles.

— Maintenant, dit le capitaine Dubec, voici ce que nous allons faire : nous resterons à cet endroit jusqu'à ce que nous nous soyions rendu compte de la nature de la terre, île ou continent, que nous avons le plaisir de fouler aux pieds; le plancher des vaches a du bon et je n'en veux plus médire comme je le faisais autrefois; les plus vigoureux d'entre nous partiront en reconnaissance...

Il fut interrompu par un éclat de rire partant d'un fourré...

— Ah! il y a des singes par ici, c'est un excellent gibier... quand on n'en a pas d'autre.

Quelques instants après, on entendait les détonations de son revolver et il rapporta plusieurs singes de petite taille. On les mangea crus, faute de feu; cette viande nous rendit des forces, personne ne se plaignait de son goût désagréable, un goût d'huile de ricin; cela valait mieux, en tout cas, que le cuir des bottes de M. de Bismarck. Un emplacement fut choisi pour établir un campement provisoire, à l'abri des rayons du soleil. Maintenant, nous avions bon espoir, le signor Pompéius eut encore la constance de recueillir les débris de sa « fortoune ». En voici l'inventaire : S.M. l'empereur Guillaume II (n'a plus de nez), aspect lamentable; S. M. le tsar Nicolas II et la gracieuse tsarine (intacts).

J'ai noté mes impressions sur les incidents de chaque jour.

Lundi 6 juin. — Notre campement s'organise, son emplacement a été bien choisi sur le bord de la rivière; les matelots ont réussi à couper quelques petits arbres avec leurs couteaux, et nous avons utilisé les débris du radeau;

des huttes ont été construites, nous sommes à l'abri du soleil et de la pluie. Quels délices de sentir sous ses pieds la terre ferme, de boire de l'eau à volonté et de manger du singe cru! Si nous pouvions faire du feu nous serions les plus heureux des hommes. Nos capitaines se préoccupent d'en trouver le moyen. Tout le monde, sauf la famille Pituitt qui nous regarde faire, s'efforce de frotter rapidement deux morceaux de bois secs l'un contre l'autre. Nous réussissons à enlever l'écorce et... c'est tout; cependant le signor Pompéius affirme que ses morceaux de bois ont « floumé », mais cela ne suffit pas... Pourquoi le Dr Poupardin, qui a élu domicile dans le tonneau vide de ses harengs secs, a-t-il perdu ses besicles aux larges verres ?

La famille Pituitt s'est installée dans la hutte la plus confortable. Nous considérons cela comme tout naturel, eu égard à ces dames. Le capitaine Dubec, auquel nous obéissons, car dans toute société il faut un chef, le plus digne, le plus capable et qui commande dans l'intérêt général, donc le capitaine Dubec prie Mr Pituitt de travailler, il l'invite à mettre la main à la pâte en écorchant un singe destiné à notre nourriture. Il répond du haut de ce qui lui reste de faux-col : « Laissez-moâ tranquille. » Au moment du repas nous lui répondons en chœur quand il réclame sa part : « laissez-moâ tranquille ». Il est en proie à la plus vive indignation. En cachette je passe une cuisse de singe à miss Arabella qui daigne me remercier, je suis sur le point de me trouver mal d'étonnement.

Le capitaine Pamphile et les matelots sont partis en reconnaissance. Nous comprenons bien que nous ne pouvons rester indéfiniment à cet endroit à boire de l'eau et à manger du singe cru.

Nos matelots reviennent à l'approche de la nuit, ils n'ont rien découvert, le pays ne présente rien de particulier. Un matelot qui a réussi à grimper sur un arbre a déclaré n'apercevoir qu'une mer de verdure, c'est la forêt inexplorée, profonde... mystérieuse! Nos capitaines pensent se trouver sur les côtes de Mozambique. En nous enfonçant dans le Hinterland nous trouverons certainement des indigènes.

Mardi 7 juin. — Le signor Pompéius vient de trouver dans la poche de S. M. l'empereur Guillaume II ... quoi ?.. « Des alloumettes, oune boîte d'allumettes ! » Cris de joie, nous aurons du feu, nous ne mangerons plus de singe cru, on s'approche anxieux... les visages se rembrunissent; hélas! c'est une boîte d'allumettes françaises : « Manufactures de l'État,



Il ne cesse de nous saluer en répétant « Popo-Lulu ! »

60 allumettes suédoises, contributions indirectes. Quel est ce mystère ? » Et comment se fait-il que cette « boîte d'alloumettes francese » se trouve dans la poche de..? Le Dr Poupardin fait entendre le mot de « contrebande ».

Le capitaine Pamphile jette la boîte. Le capitaine Dubec la ramasse en disant : Tout de même, si on essayait... il y en a quelquefois qui prennent.

Essayons. On ramasse des feuilles sèches, on entoure le capitaine Dubec, il est à l'abri du vent. Les vingt premières allumettes sont insensibles à la friction, la vingt et unième donne un peu de fumée..., c'est tout ! Il n'en reste plus. Mais il était écrit qu'aujourd'hui nous aurions du feu quand même.

E. P.

(*A suivre.*)

Variétés.

Le dentiste du crocodile. — L'oiseau auquel on a donné ce nom existe-t-il réellement, ou plutôt accomplit-il réellement son métier de dentiste?

Hérodote dit oui; il en avait entendu parler en Egypte. Depuis, le fait avait été le plus souvent contesté et traité de légende. Or, s'il faut en croire la *Revue scientifique*, Hérodote avait raison.

Pendant que le saurien dort au soleil, la gueule ouverte, le *Pluvianus egyptius*, s'y introduit avec le consentement tacite du monstre, et picore dans le râtelier formidable une foule de débris alimentaires. Il paraît même qu'il aurait à subir la concurrence d'un confrère, l'*Hoplopterus spinosus!*

*
* *

En Chine. — Les Chinois sont, comme on sait, fort réfractaires à nos usages occidentaux. La chose n'est pas étonnante, si l'on songe que tout est en quelque sorte, chez eux, la contre-partie de ce qui existe chez nous.

Ainsi, en Chine, on se réjouit à la mort de ses parents. Un Chinois s'informe toujours non de votre santé, mais de votre revenu. Il s'offense si on lui demande des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Il se couvre la tête quand il vous rencontre, revêt des habits blancs quand il est en deuil. Le titre d'un livre est à la fin; il se lit de droite à gauche et de bas en haut. Les écoliers récitent leur leçon en tournant le dos au maître. Les mères n'embrassent jamais leurs enfants. Les dîners chinois commencent par les fruits et finissent par la soupe. Les Chinois montent à cheval à droite. Dans leurs constructions, ils commencent par le toit. Les Chinois ne se coupent jamais les ongles et on voit des mandarins qui en portent de 10 centimètres de long. Leurs journaux ne parlent jamais de politique. Enfin, l'aiguille de la boussole, au lieu de se tourner vers le nord, se tourne vers le sud.

Contentons-nous de remarquer que beaucoup de ces usages chinois ont le tort non pas seulement d'être le contraire des nôtres, mais d'être illogiques et peu pratiques.

*
* *

Pour avoir une belle voix, il est, paraît-il, excellent d'avaler, avant de chanter, du thon salé ou des anchois; l'organe en serait fortifié, le timbre plus clair et plus sonore. Est-ce au thon lui-même ou aux anchois, est-ce simplement au sel qu'ils renferment qu'il faut attribuer ce résultat? Toujours est-il que certains chanteurs le donnent pour incontestable.

*
* *

Les mets bizarres. — La chair du requin, gluante et coriace, est en général peu estimée; pourtant, dans les régions boreales, on découpe dans le ventre de l'animal des tranches qu'on laisse sécher pendant un an et dont on se régale. Mais ce qu'on apprécie surtout, c'est un petit requin nouveau-né, cuit au court-bouillon, ou encore l'omelette aux œufs de requin, — ce qui n'est pas à la portée du premier venu.

*
* *

Les parasites. — Un bon curé, importuné par des parasites, qui s'invitaient indiscrètement à dîner au presbytère n'osait cependant pas mettre les intrus à la porte. Un jour ils arrivent cinq ou six ensemble.

— Cher monsieur le curé, nous venons dîner avec vous.

— A merveille, fait le bon curé, en mettant tranquillement un surplis et prenant son bréviaire. Je suis à vous dans un instant. Le temps d'aller jusqu'au bout de la rue réconcilier un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin.

Les pique-assiette avaient disparu à son retour, et il en fut débarrassé pour longtemps.

RÉPONSES A CHERCHER

Casse-tête géographique. — En prenant trois lettres dans chacun des départements suivants, composer le nom d'un autre département: Bouches-du-Rhône, Corrèze, Loir-et-Cher, Manche.

*
* *

Les chances. — Quand on joue à pair ou impair, vaut-il mieux parier pour pair ou pour impair?

*
* *

La pêche aux grenouilles. — Pourquoi peut-on pêcher des grenouilles à la ligne sans hameçon?

Charade.

Mon premier est souvent cité
Comme un lieu de captivité.
Mon second est négation
Et mon tout dans l'Indre un canton.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 382.

I. Devinette.

MÉPHISTO fait l'S
O fait l'I
FAURE fait l'X

II. Langue française.

Épigramme est du genre féminin et signifie une pièce de vers très courte, terminée par un trait malicieux. — Au figuré, une raillerie mordante.

Métagramme est du genre masculin et signifie changement d'une lettre dans un mot.

Anagramme est également du genre masculin et signifie une transposition de lettres, dans un mot donné, formant un mot nouveau.

La différence du genre, en ce qui concerne le mot *épigramme*, est une de ces bizarreries inexplicables comme il y en a beaucoup en français.

III. Géographie.

C'est la chose du monde la plus simple, pourvu que l'on parte de Paris (ville de l'état du Maine, États-Unis d'Amérique), ou de Paris (état de New-York), ou de Paris (état de l'Ohio), ou de Paris (état du Kentucky), ou de Paris (état de l'Illinois), ou de Paris (état d'Ontario, Canada), pour aller à Versailles, ville de l'état du Kentucky (États-Unis d'Amérique).

IV. Problème amusant.

$1 + 8 = 9$; $2 + 7 = 9$; $3 + 6 = 9$; $4 + 5 = 9$. Ce qui donne, en rapprochant les 4 totaux : 9999.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 384. 10 centimes. 4 juillet 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER · 7 fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



La petite bergère de Trion défendant ses moutons contre l'attaque d'un loup,
(Composition inédite de M. Martin, d'après les indications fournies par l'héroïne.)

La petite bergère de Trion (Actualité),

PAR M. GUY TOMEL.

Au mois de mai dernier, par une belle après-midi de dimanche, la Société protectrice des animaux procédait, au Cirque d'hiver de Paris, à la distribution de ses récompenses annuelles. Cette solennité, agrémentée d'un beau concert, réunit toujours un grand concours d'assistants. On y voit, outre les délégués de divers ministères et des notabilités du Tout-Paris scientifique et littéraire, un nombre considérable de spectateurs attirés là par la sympathie qu'ils veulent manifester pour les résultats humanitaires obtenus par la Société.

Par sa propagande infatigable, par son zèle relatif à l'application des lois qui empêchent de maltraiter les bêtes, par la répartition sagace des encouragements dont elle dispose, cette association de personnes de bien a, en effet, puissamment contribué à propager les sentiments de bonté envers les êtres faibles. Une de ses plus belles victoires est, selon moi, d'avoir su intéresser à la cause qu'elle défend la plupart des instituteurs, grâce aux conseils desquels l'écolier français est devenu l'enfant le moins méchant d'Europe envers les animaux.

Mon Dieu ! je sais bien qu'il se trouve encore chez nous des gamins pour dénicher, au printemps, les nids des petits oiseaux, mais ceux qui font cela agissent beaucoup plus par sottise que par désir de tourmenter les oisillons. Ils s'imaginent qu'ils élèveront la couvée en cage et l'apprivoiseront. Leurs captifs crèvent irrémédiablement, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, au grand dommage de l'agriculture, mais il ne viendrait jamais à l'idée des coupables de provoquer ce trépas par de mauvais traitements.

Par contre, j'ai vu cent fois des galopins espagnols ou italiens s'amuser à plumer vifs ou à noyer des oiseaux qu'ils avaient pris au piège sans que personne s'avisât de leur distribuer le nombre de calottes méritées par leur férocité stupide. Si des écoliers français commettaient un acte aussi répréhensible en présence de leurs camarades, ceux-ci ne se donneraient point la peine de recourir à l'intervention du maître d'école. Ils administreraient eux-mêmes au délinquant une correction qui lui enlèverait toute envie de recommencer.

Donc les enfants de la génération actuelle voient plus juste que leurs cousins de la famille latine, mais comme il n'en était pas ainsi il y a un demi-siècle, force est bien de constater là un des résultats obtenus par les efforts de la Société protectrice des animaux.

Tout cela est vrai, direz-vous; mais pourquoi cet article est-il intitulé : « La petite bergère de Trion » ? Jusqu'ici je ne vois pas poindre sa houlette. Patience !

A la distribution des prix dont je viens de parler, comme s'éteignait le dernier éclat des cuivres de la musique militaire qui venait de nous jouer la *Marseillaise* et l'*Hymne russe*, le lecteur chargé de détailler le palmarès appela le premier nom de la liste :

« *Médaille de vermeil et livret de Caisse d'épargne de 100 francs.* Mlle CAMILLE CAMELIN, âgée de 16 ans, bergère à Trion (Nièvre). »

On vit monter sur l'estrade une petite jeune fille, presque une enfant, dont la tenue très simple contrastait avec l'éclat des toilettes endimanchées de l'auditoire. Elle était vêtue d'une robe de lainage sombre sans ornements, la tête couverte d'un petit fichu de linon noué sous le menton, et considérait, avec ses jolis yeux bleus, où se lisait plus d'étonnement que de crainte, tantôt les graves messieurs en habit noir rangés autour de la table d'honneur, tantôt les rangs pressés de la foule attentive qui s'étageait au loin.

Comme elle étendait le bras pour recevoir sa récompense, le président, M. Uhric, se leva et dit :

« Mesdames et messieurs, nous sommes habitués à couronner ici des personnes de tout âge méritant cette distinction pour la bienfaisance qu'elles ont témoignée envers les animaux confiés à leurs soins, mais la fillette que voici a fait plus et justifie une mention spéciale. Toute petite et toute jeunette qu'elle est, elle a, à trois reprises différentes, sauvé de la dent des loups le troupeau commis à sa garde. La troisième fois, cela s'est produit dans des conditions véritablement périlleuses qui ont été relatées dans des procès-verbaux de gendarmerie dont je vais vous donner connaissance... »

Quand le président eut achevé sa communication, des bravos enthousiastes éclatèrent dans l'assistance. Je vais, à mon tour, expliquer ce qui les provoquait, en vous retraçant l'aventure de la petite bergère, d'après les documents officiels.

Camille Camelin est la quatrième née d'une famille qui compte sept enfants et dont tous les membres sont serviteurs de ferme. Elle-même exerce depuis sept ans, c'est-à-dire depuis qu'elle est sortie de l'école où elle a conquis son certificat d'études primaires, à la limite inférieure d'âge, la profession de bergère. Actuellement, elle est employée, ainsi que son père et son frère aîné, dans la ferme de M. Mulon, à Trion, près de Clamecy, et garde

un troupeau de 120 moutons. La ferme Mulon se trouve située sur la lisière de la forêt de Frétoy, grand bois, dont les clairières fournissent des pâturages excellents pour les bestiaux, mais qui abonde en fourrés et en massifs. Il ne faudrait pas croire que la forêt de Frétoy soit un repaire de bêtes féroces, pas plus qu'aucune étendue boisée du centre de la France. Depuis bien longtemps même on n'y avait pas vu la queue d'un loup, quand, il y a quelques années, on fut bien obligé de reconnaître qu'un de ces hôtes dangereux y avait élu domicile. Des chiens disparurent étranglés, dont on entendit les abois plaintifs dans la nuit, des volailles furent dévorées malgré l'abri de poulaillers solides, des agneaux manquèrent à l'appel, dont on retrouva entre les ronces des buissons des lambeaux de toison.

Enhardi par l'impunité de ses méfaits, l'animal vint en plein jour rôder plus près des maisons habitées. Une première fois, Camille l'aperçut à deux pas de son troupeau, roulant ses yeux torves de guetteur de proie, et comme l'enfant n'avait jamais vu de loup que sur les images d'Épinal, qui ne les représentent pas très ressemblants, elle le prit pour un grand chien perdu, peut-être enragé, dont la faim avait creusé les côtes et annelé l'épine dorsale. Ce n'est que lorsqu'elle vit ses propres chiens, le poil hérissé, donner des signes d'une inquiétude inaccoutumée, tout en grinçant cependant des dents d'une manière menaçante, qu'elle comprit à qui elle avait affaire.

Cette fois, maître loup trouvant tout le monde sur pied jugea inutile de prendre contact. D'un saut brusque, il se rejetta dans le fourré et y disparut.

Ce n'était que partie remise. Quelques jours plus tard, à la nuit tombante, comme la jeune Camelin rentrait ses moutons à la ferme, elle revit, avec angoisse, la maigre échine du fauve longer sous bois le sentier qu'elle suivait à découvert. Elle tremblait, mais pour ses bêtes et non pour elle, car elle se plaça bravement entre les arbres et son troupeau, se bornant à hâter son allure. Ce soir-là encore le loup n'attaqua point et, parvenu à un endroit où la forêt s'éclaircissait, il borna là sa poursuite.

Cependant, cette seconde alerte avait donné à réfléchir à Camille. Elle demanda et obtint de ne plus sortir sans l'escorte du fidèle *Bas-Rouge*. Bas-Rouge est un chien de berger, déjà sur l'âge, mais incomparable comme gardien, et d'un courage absolument sûr, encore qu'il ne soit pas de très forte taille. On va voir que ce compagnon ne fut pas de trop.

Pendant les fortes chaleurs de l'été, il est d'usage dans la Nièvre de faire coucher les bestiaux en plein air pour leur éviter les fatigues et l'air alourdi de l'étable. La petite bergère, enveloppée dans sa mante, s'était donc installée dans une clairière de la forêt de Frétoy avec ses 120 moutons, et suivait d'un œil déjà appesanti par le sommeil la marche des étoiles, quand soudain, sans qu'aucun bruit lui ait fait soupçonner l'approche du danger, elle vit ses bêtes se lever en désordre, puis, comme rabattues par un coup de vent, venir se serrer



Portrait de la petite bergère de Trion.

contre sa jupe. D'un bond elle fut debout et, sous la clarté falote de la lune, aperçut une forme noire qui entraînait une forme blanche.

Le loup, ayant jailli de l'ombre, s'était précipité sur un agneau, l'avait saisi par le con, puis d'un tour de mâchoires chargé sur son épaule, et s'enfuyait. Le fardeau étant lourd il ne pouvait néanmoins aller bien vite. L'agneau n'avait pas fait entendre un seul cri, déjà demi-mort de terreur.

Sans calculer un instant le danger qu'elle affrontait elle-même, Camille s'élance, empoigne l'agneau par ses pattes de derrière qui traînaient à terre, et l'arrache tout pantelant de la gueule du fauve, sur la tête duquel elle frappe à coups redoublés, avec une petite baguette qu'elle tenait à la main. Le loup, furieux de se voir ravir son butin, recule de

trois pas, prend du champ et bondit sur la bergère.

Il avait compté sans Bas-Rouge.

Le chien fidèle, accouru au secours de sa maîtresse, happe la bête féroce dans son élan, et tous deux roulent sur l'herbe.

— Hardi Bas-Rouge! pille! pille mon bon chien!

Par bonheur la ferme était proche et tout le monde n'y dormait pas. Aux premières clameurs le père Camelin s'était hâté de sortir, suivi de son fils aîné, et tous deux couraient maintenant dans la direction de la clairière.

Ils arrivèrent au moment ou Bas-Rouge, définitivement roulé par son ennemi, allait succomber. Devant ce surcroît d'adversaires le loup lâcha prise et, faisant entendre un dernier hurlement sinistre, battit enfin en retraite. Dans la nuit il fallut renoncer à le poursuivre. Il ne restait qu'à ramener les moutons à la ferme, à soigner l'agneau et à embrasser la petite Camille pour sa fière conduite.

Et maintenant, l'épilogue de l'histoire?

L'agneau a guéri et a fait depuis d'excellentes côtelettes, car il est de leur sort lorsqu'ils échappent à la dent des loups de ne point éviter celle des hommes.

Le loup... s'est marié, car on lui connaît actuellement plusieurs louveteaux qui sont loin de rassurer les voisins de la forêt. Que ne leur donne-t-on la chasse? penserez-vous. Ceci est l'affaire du lieutenant ou du capitaine de louveterie. On dit qu'il en existe encore, mais qu'ils tiennent à ne pas trop anéantir l'espèce pour justifier le maintien de leur propre institution.

Camille? — Vous savez déjà qu'elle a reçu sa récompense à la Société protectrice des animaux. Elle en a aujourd'hui une seconde également précieuse, puisque l'exemple de son courage est livré à l'admiration des nombreux lecteurs du *Petit Français illustré*. G. T.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

Tout à coup nous entendons le docteur Poupardin pousser des cris dans son tonneau, nous accourons : il nous montre un verre de ses bésicles qu'il vient de trouver dans son caleçon. Un quart d'heure après, le soleil aidant, flambe un feu clair et pétillant. Nous sommes maintenant les plus heureux des hommes. Que nous manque-t-il maintenant? Du sel! Il nous manquera toujours quelque chose.

La famille Pituitt se renferme toujours dans une indignation hautaine et se tient à l'écart.

Les singes ne se laissent plus approcher, ils se sont aperçus que leur confiance était méconnue. C'étaient des singes peu civilisés, assurément; nous nous trouvons dans un pays sauvage, très sauvage. Nos matelots reviennent d'une reconnaissance le long de la côte, nous les apercevons de loin, ils portent quelque chose de volumineux. Le signor Pompéius pousse des cris de joie! « Santa Madonna, mou soujet le plous beau, le plous esselleutissime! » En croirons-nous nos yeux. C'est M. le président de la République en personne, toujours souriant, l'air brave homme, qui répond, le chapeau levé, aux saluts et aux acclamations de la foule. (*Bravo! bravo! Vive le Président!*)

Capitaine Dubec, dit un des matelots, nous tirions une bordée à tribord par le travers de la montague que vous voyez là-bas, lorsque Mathurin me dit : « Reluque un peu, Mahurec, ce qu'il y a là-bas sur le rivage... » Nous approchons : c'était un requin qui était venu s'échouer sur le sable et qui ne donnait plus signe de vie, et, dans sa gueule entr'ouverte, nous apercevons un chapeau, ce chapeau était tenu par une main... Nous ouvrons le corps du monstre et nous en retirons M. le président de la République... toujours souriant!... (*Bravo! bravo!*)

Le capitaine Dubec exprime l'avis que notre radeau ainsi que tous les objets qui pouvaient surnager ont été poussés par un courant, la mer étant calme, sur les côtes de Mozambique, il n'y a pas à en douter, nous sommes sur les côtes inhospitalières de Mozambique. Le signor Pompéius se met à la recherche de ses « soujets ».

Le signor Pompéius est revenu à la tombée de la nuit après avoir vainement exploré la côte sur une longueur de deux kilomètres; il a trouvé un vieux parapluie et la cuirasse de Bismarck qui nous servira de récipient pour faire la cuisine.

Le parapluie nous rend rêveurs. D'où vient-il ce parapluie? Tout à coup Mr Pituitt se précipite; « c'été à moâ. » Le capitaine Dubec lui donne le parapluie sans observations, mais le capitaine Pamphile veut en avoir le cœur net et demande avec son accent bordelais en essayant d'imiter l'accent anglais : « Pourquoi à vô? » Toute la famille Pituitt se redresse fièrement comme un seul homme et Mr Pituitt répond :

1. Voir le nº 337 du *Petit Français illustré*, p. 356.

— Ce péréplouye...

— Est oune paraplouie dont ze souis propriétaire, interrompt le signor Pompéius.

— Nô, risposte Mr Pituitt, eette pérésol était oune... épève.

— Ah! oui, une épave, dit le capitaine Pamphile, je commence à comprendre.

— L'épève était à celui sur la terre de qui elle été...

— Bon, bon, nous comprenons, Mr Pituitt, allez toujours :

— Cette terre sur qui. . quoi... que... était le pérésol était lé terre de lé Angleterre.

— Oh! oh! nous n'en savons rien, s'écrie le capitaine Dubec.

— Écoutez moâ avec attencheune, cap'tain Dioubec, lé terre où il n'était personne apparténé toujours à le Angleterre, tout était à le Augleterre, le terre, le mer...

— Et la loune, s'écrie le signor Pompéius.

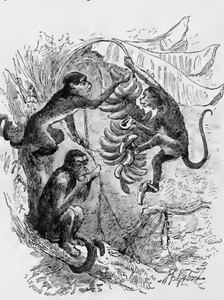
— Perfètement... tout pour le Angleterre!

— Nous sommes convaincus, sir Pituitt, voici votre pérésol!

Voilà une journée fertile en incidents de toute nature. Les singes deviennent rares, je l'ai déjà dit, nous sommes réduits à ne rien laisser perdre; ma part, pour mon dîner, se compose d'un foie et d'une rate de singe.

Mercredi 8 *juin.* — Ce matin, au petit jour, sous la conduite du capitaine Pamphile, nos courageux matelots sont partis en reconnaissance; ils doivent nous rapporter du gibier; à moins de le prendre à la course, je ne sais trop comment ils feront. Le Dr Poupardin, toujours industrieux, vient de confectionner un arc avec un cercle du tonneau qui lui sert de demeure; il a réussi à façonner quelques flèches, inoffensives, hélas! car elles manquent de pointes. Il est quand même satisfait de son travail, ce bon Poupardin, et il espère que sur le rivage on trouvera quelques clous; il essaye ses flèches et, comme il est horriblement myope, il en envoie une dans l'œil de mistress Pituitt! Aôh! Aôh! Cris, indignation, pleurs d'Arabella. M. Pituitt déclare qu'il se plaindra à son consul. Nous donnons tort à Poupardin qui rentre piteusement dans son tonneau après avoir fait des excuses à mistress Pituitt.

Mais que se passe-t-il donc? voici le signor Pompéius qui, sur le rivage, nous fait des signaux télégraphiques, nous accourons : ce sont nos courageux matelots qui reviennent de leur reconnaissance, et nous apercevons au milieu d'eux un naturel! O bonheur suprême! Cette terre ne sera donc pas inhospitalière! Cet indigène est un grand nègre maigre de six pieds, son costume se compose d'un pantalon et d'un chapeau de haute forme... d'accordéon; il porte, suspendues à une perche, sur son épaule une douzaine de poules qui battent des ailes à chaque pas. En arrivant auprès de nous il sourit en nous montrant ses dents blanches et dit : Popo-Lulu. C'est probablement une formule de salutation. Ce nègre a une figure heureuse, joviale; on voit bien que la civilisation l'a encore épargné. Il ne cesse de nous saluer en répétant : Popo-Lulu! Le capitaine Pamphile explique qu'il a échangé ces douze poulets contre les boutons dorés de son uniforme; en effet le nègre les porte suspendus à son cou en guise de collier et paraît très fier. Assurément



Les singes ne se laissent plus approcher.

ce nègre, sauf son couvre-chef, une épave sans doute, est un véritable sauvage. Il le prouve bien du reste, car il crache dans sa main droite et la passe sur la figure du Dr Poupardin qui se trouve à sa portée; le capitaine Pamphile explique aussitôt que nous devons nous conformer aux usages du pays, il ne faut pas effaroucher les indigènes, car ils peuvent seuls nous aider à nous tirer d'affaire; cette action de la part de cet enfant de la nature a un sens caché, symbolique, c'est une façon de contracter alliance ou de manifester son amitié. Il faut donc bien en passer par là. Quand arrive mon tour je subis l'épreuve sans broncher. Arrive Mr Pituitt, accompagné de sa famille, il a entendu le cri des poules. Le nègre s'avance vers lui et, après avoir craché dans sa main, le débarbouille de la belle façon. Indignation de Mr Pituitt : eette négrilloune était une... (je ne veux pas dire le mot), miss Arabella refuse ainsi que lady Pituitt. Aussitôt le visage du

nègre prend une expression de férocité épouvantable. Le capitaine Pamphile me pousse du coude et me dit : — Tu vois ce que je disais... puis le nègre s'asseoit par terre et contemple avec joie son collier de boutons. Le capitaine Dubec l'interroge, mais à toutes les questions il répond : Popo-lulu... et un autre mot : rina ou reina ; impossible d'en tirer autre chose ; puis, sans façon, il visite notre campement, s'arrête stupéfait devant les sujets du signor Pompéius



Je ploumais le poule de moâ, et le poule de lady, et le poule de miss.

et manifeste aussitôt une « terreur superstitieuse ».

Nous avons une telle hâte d'apaiser notre faim que nous procédons incontinent aux apprêts culinaires ; le nègre, que nous appelons maintenant Popo-Lulu, profite de notre inattention à son égard pour s'esquiver en emportant le pérésol de Mr Pituitt. Ce Popo-Lulu est d'un sans-gêne étonnant ! Quelle joie, nous allons enfin nous mettre sous la dent autre chose que du hareng salé, du requin, du cuir de botte et du singe. Ces poulets sont tendres comme de la rosée. On leur tord le cou sans hésitation. — Maintenant, dit le signor Pompéius, il faut les ploumer, ploumons ! Eh, mais pourquoi la famille Pituitt ne ploume-t-elle pas, ou tout au moins le grand Mr Pituitt ? Le capitaine Pamphile s'avance vers lui portant trois poulets et aussitôt Mr Pituitt s'empresse de dire : — Jé ploumais le poule de moâ, et le poule de lady, et le poule de miss. — Vous êtes un égoïste, esquire Pituitt, s'écrie le capitaine Dubec. — Vô disez ? Un égoïste... J'étais un homme... sérieux, entendez-vô. — Vous voulez dire un homme pratique, positif... — Oh yes, prétique. C'est entendu, esquire Pituitt, si nous étions aussi sérieux que vous, vous ne mangeriez pas ces poulets que le capitaine Pamphile a échangés contre les boutons de son uniforme, et nous sommes si peu sérieux que nous vous les ferons cuire, et nous les servirons à ces dames sur une feuille de bananier. — Aoh yes, j'aimais bien couyit. — Et Mme Pituitt ? — Elle aimait aussi bien couyit. — Et Mlle votre girl ? — Tout à fait couyit. — C'est entendu, esquire. — Vô couyissez pour moâ le premier... — Parfaitemement. — Ensuite lady... — Très bien. — Et pour miss et après pour vô. — C'est entendu !

C'est le signor Pompéius qui se charge de plumer les autres poulets pour le reste de l'association, pendant que l'un allume du feu, que l'autre puise de l'eau et que je m'efforce d'installer une rôtisserie en plein vent : deux fourches, une branche transversale dans laquelle on enfilera les poulets, et voilà ! Pendant que chacun s'emploie de son mieux dans l'intérêt général, Pompéius procède à la cuisson. Les poulets sont cuits.

— Ah ! si nous avions du sel ! et du pain ! et bon gros tonneau vin Médoc, s'écrie le docteur Poupardin. On n'entend plus que le bruit des mâchoires qui se livrent à une mastication formidable. Dix minutes après il ne reste plus rien, ni os ni carcasse, et en s'essuyant les mains sur son crâne chauve, le Dr Poupardin fait observer ceci : Homme jamais content, sur radeau ni eau ni poulet, sommes bien heureux maintenant. Cependant, Dr Poupardin, quelques bonnes lampées de vin du Médoc. Il lève les yeux au ciel et suce sa langue sans répondre. Un matelot fait remarquer que les poulets étaient gros. Il m'a semblé que le mien était un pigeon, répond un autre matelot. Ils étaient gros, dit le premier matelot, je veux dire qu'ils étaient pleins à l'intérieur. — Comment ! signor Pompéius, s'écrie le capitaine Pamphile, vous n'avez pas vidé les poulets ? — J'ignourais, je ne souis pas oune couisinière. — Alors nous avons tout mangé ? — Tout, sauf les ploumes...

A ce moment le président Barigoule agite sa cloche et s'écrie : Voilà cinq minutes que tu nous racontes cette histoire de poulets, tu pourrais bien nous parler d'autre chose. (*Protestations dans l'auditoire.* Cris : *Continue. Chut, chut, écoutez !*)

— Illustre Barigoule, répond le sauvage, maintenant que les poulets sont mangés, je poursuis mon récit.

E. P.

(A suivre.)



Le goûter des chats.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Tout le personnel de l'ambulance, à l'exception de quatre soldats du génie à qui leur état ne permettait pas de quitter le lit, tint à se joindre au cortège du pauvre Nicole. Le vieux Daniel, sans rien dire à personne, avait fait fabriquer des couronnes naturelles avec des fleurs et des feuillages enroulés sur des cercles de tonneau, et il en avait donné une à chacun des assistants, afin que le mort fût accompagné moins tristement jusqu'à sa demeure dernière.

En tête venaient deux enfants de chœur, improvisés avec deux garçonnets du village, leurs jambes chancelantes, et qui semblaient se demander si ce ne serait pas bientôt leur tour de suivre ce même chemin sur les épaules des quatre bourjanes.

Derrière enfin venait Marguerite, entre son oncle et le Dr Hugon; et bon nombre d'habitants du village, attirés par la curiosité et la solennité du spectacle.

Au commandement du lieutenant, le cortège s'arrêta devant une fosse creusée à l'avance par les soins de Daniel, non loin de la tombe où reposaient déjà Michel Berthier et sa



Obsèques de l'ordonnance du colonel Gillon

au teint noir, aux pieds nus, portant l'un l'eau bénite, l'autre la croix; derrière eux le Père missionnaire, puis le cercueil recouvert d'un drap noir sur lequel on avait étalé la vareuse, le képi et le sabre-baïonnette du malheureux soldat. Quatre anciens bourjanes, ayant pour tout vêtement une ample tunique en toile bleue qui leur descendait jusqu'à mi-jambe, portaient le mort comme naguère ils avaient porté les vivants, sans un cahot, marchant du même pas, se tenant deux à deux par les poignets et changeant d'épaule de temps en temps comme pour un filanzane, en faisant passer les brancards par dessus leur tête. Encadrant ce groupe, huit malades en tenue de service, l'arme basse, rendaient les honneurs. Immédiatement derrière le cercueil, deux camarades de Nicole au 200e conduisaient le deuil, portant chacun une couronne plus grande que les autres; puis, s'appuyant sur sa canne, un lieutenant du génie, très faible encore, s'avançait, suivi de tous les autres malades, et c'était un spectacle poignant que celui de ces pauvres gens, pâles, minés par la fièvre, se traînant péniblement sur femme. Le Père lut les dernières prières, puis il bénit le corps et jeta la pelletée de terre dont l'écho retentit sinistrement au cœur de tous.

Agenouillée dans l'herbe, Marguerite sanglotait, la tête entre ses mains; la triste cérémonie réveillait en elle une source de chagrin qui n'avait pas encore eu le temps de tarir.

Cependant, les bourjanes s'étant écartés sur un signe du lieutenant, les autres assistants s'approchèrent, et, au milieu d'un silence émouvant, l'officier prononça quelques paroles d'adieu :

— Victor Nicole, tu as été un bon soldat, un fidèle et dévoué serviteur de ton pays. Repose en paix dans le repos éternel. Tu méritais sans doute de tomber glorieusement sur le champ de bataille. Mais qu'importe? Il y a autant de courage à braver la fièvre que les Hovas; et ta fin, pour avoir été plus obscure, n'en est pas moins méritoire, car c'est pour le service de la France que tu as souffert et que tu es mort. Tu emportes dans la tombe l'estime de tes chefs, l'affection de tes camarades et celle des généreuses personnes qui ont entouré

1. Voir le no 383 du *Petit Français illustré*, p. 356.

de soins touchants les dernières journées de ta vie. Victor Nicole, au nom de ta famille absente, au nom de tes camarades du corps expéditionnaire, je te salue et je te dis : Adieu!

A tour de rôle, Marguerite, Daniel, le Dr Hugon et les malades défilèrent en jetant l'eau bénite sur le cercueil. La fosse fut ensuite comblée, et par-dessus on entassa les couronnes qui formèrent un tertre de fleurs et de verdure. Puis tout le monde reprit le chemin de l'ambulance, lentement et tristement, par petits groupes.

Rencontre inattendue.

Le 14 septembre, à cinq heures et demie du matin, le premier échelon de la colonne légère quittait ses cantonnements de Mangasoavina, au sud de la plaine d'Andriba, sur les bords du Mamokomita, et se mettait en route pour ne plus s'arrêter qu'au milieu de la place d'Andohalo, au cœur de la capitale hova.

Pour donner satisfaction dans une certaine mesure aux différents groupes du corps expéditionnaire, le général en chef a composé la colonne avec les éléments les plus valides, pris par moitié dans les troupes de la guerre et par moitié dans les troupes de la marine : légion étrangère, régiment d'Afrique, tirailleurs malgaches[1], 40e chasseurs et 3e bataillon du 200e de ligne (ce dernier, dont l'effectif était réduit à cent hommes, a reçu cinq cents hommes de renfort venus de France), artillerie, infanterie de marine, chasseurs d'Afrique, etc. Malheureusement, il a bien fallu limiter le choix des hommes et des officiers, et faire ainsi nombre de mécontents. Tout le monde aurait voulu être du coup de collier de la fin et prendre sa part de la prise de Tananarive.

Plus de route! Plus de voitures Lefebvre! La colonne légère emporte deux mille cinq cents mulets de bât, des troupeaux de bœufs et deux cent-quarante tonneaux de vivres, de façon à ne pas être obligée de s'arrêter en route, autrement que pour les repos réglementaires. Comme on ne veut pas laisser les *impedimenta* en arrière, la marche se poursuivra assez lentement, mais méthodiquement, étapes par étapes, sans que sa durée d'après les calculs les plus rigoureux puisse dépasser vingt jours au maximum; c'est-à-dire que les cent quarante-cinq kilomètres qui séparent Andriba de Tananarive seront franchis avant la fin du mois, et que le 1er octobre le drapeau tricolore flottera sur la terrasse du palais de la reine. Les reconnaissances envoyées le 7 et le 10 pour recueillir des renseignements sur les intentions de l'ennemi avaient rapporté qu'il était fortement retranché à Tsinainondry et à Ampotaka. Tsinainondry (boyaux de chat) est un défilé dans la vallée du Firingalava, qui eût pu arrêter nos troupes s'il avait été défendu par des soldats dignes de ce nom; mais, heureusement pour nous, avec les Hovas, les Sakalaves, les Makoas, fussent-ils armés des fusils et des canons à tir rapide que nos bons amis les Anglais se sont fait une joie de leur fournir (à beaux deniers comptants, il est vrai), ce danger n'était pas à craindre.


Henri empêche les tirailleurs de transpercer un noir affalé dans la brousse.

Attaquées sur trois points à la fois, le lendemain matin avant le jour, par la légion étrangère, le régiment d'Algérie et les tirailleurs malgaches, les crêtes qui dominent le défilé furent enlevées brillamment, et les Hovas, mis en pleine déroute, laissaient sur le terrain quatre-vingts morts et un canon, tandis que nous n'avions que trois blessés sérieux, deux légionnaires et un tirailleur malgache. Le premier échelon coucha sur les positions et le lendemain poursuivit sa route dans la direction d'Ampotaka.

Attachés tous deux à l'état-major du général Metzinger qui commandait le premier échelon, le capitaine Gaulard et Henri Berthier-Lautrec ne se quittaient guère, à moins qu'une affaire

1. Ce bataillon, qu'on appelle souvent « les Tirailleurs sakalaves », ne renfermait pas un seul Sakalave dans ses rangs, mais des indigènes de Nossi-Bé, de Mayotte, de Sainte-Marie et des Comores

de service ne les séparât. C'est ainsi qu'après la prise de Tsinainondry, pendant que Georges Gaulard allait porter au général Duchesne le rapport de son chef, Henri continuait au contraire à marcher à l'extrême pointe de l'avant-garde.

Un peu avant l'étape, l'attention du jeune homme fut attirée soudain par un grand bruit de voix et d'éclats de rire qui partait d'une section du régiment d'Algérie, à quelques pas en avant de lui; il se précipita et arriva juste à temps pour empêcher un tirailleur de clouer sur le sol d'un coup de baïonnette un pauvre diable de noir affalé dans la brousse comme une masse inerte; son lamba était en haillons et sa peau disparaissait tout entière sous une couche épaisse de poussière et de crasse. Il paraissait aux trois quarts mort, et ce fut presque par acquit de conscience qu'Henri essaya de le ranimer, en introduisant entre ses dents une gorgée d'eau-de-vie. Après un long moment cependant, le noir donna signe de vie, ses yeux s'ouvrirent et regardèrent à droite et à gauche avec une expression d'ahurissement complet; mais ses lèvres, tuméfiées par le soleil et par la soif sans doute, se refusaient à laisser passer aucun son. Après des efforts laborieux, il parvint à remuer un bras et tira des profondeurs de son lamba un chiffon de papier qu'Henri lui prit des mains. C'était une carte de visite, toute souillée de sang et de boue, sur laquelle le jeune homme finit par déchiffrer, à sa grande stupéfaction, l'adresse suivante, écrite en français :

PIERRE PETIT ET FILS
Opère lui-même
Photographes de la Présidence
9, 11 et 12, place Cadet.

et, au bas de la carte, en plus petits caractères :

HECTOR LA BRETÈCHE, représentant,
38, rue de Clignancourt.

Examinant alors avec plus de soin l'étrange bonhomme, Henri reconnut que l'ensemble de sa physionomie et la forme de sa tête surtout s'éloignaient sensiblement du type malgache. Il appela son fidèle Naïvo, qui n'était jamais bien loin, et lui donna l'ordre de débarbouiller à fond le pauvre diable; alors, sous la carapace de boue et de saleté qui le recouvrait, apparut un visage hirsute et fortement bronzé, mais qui incontestablement appartenait au type européen.

Un peu ranimé par ces frictions énergiques, l'homme, portant sa main à sa bouche, ébaucha le geste qui dans toutes les langues veut dire que l'on meurt de faim. Henri, n'ayant pas autre chose sous la main, broya dans son quart de fer-blanc du biscuit mélangé avec des grains de café, mouilla la mixture d'eau additionnée d'alcool, et l'introduisit non sans peine dans l'œsophage durci comme de la corne du patient.

— Encore ! fut le premier mot que prononça presque distinctement l'affamé, d'une voix rauque.

Patiemment, Henri recommença sa petite cuisine et lui en fit avaler une nouvelle portion qui disparut comme la première, avec le bruit sourd d'une pierre qui tombe au fond d'un puits. Après quoi, se redressant sur un coude, l'inconnu regarda Henri avec des yeux de chien à demi noyé qu'on vient de retirer de l'eau, articula un « Merci, monsieur ! » à peu près intelligible; puis brusquement il retomba dans un sommeil écrasant. Très embarrassé de ce compagnon passablement gênant, Henri ne pouvait pourtant pas l'abandonner, après l'avoir sauvé une première fois de la baïonnette des tirailleurs, et une seconde fois de la faim qui le torturait; d'autant que, d'après les quelques mots qu'on avait pu lui arracher, c'était d'un Européen, d'un Français même qu'il s'agissait. Les hommes de l'avant-garde avaient trop à faire de se porter eux-mêmes, avec leurs armes et leur sac, pour qu'on leur imposât la surcharge d'un corps aussi lourd. Heureusement, un mulet de bât étant venu à passer à ce moment, Henri ordonna à son conducteur de le débarrasser des deux caisses qu'il transportait et de les charger sur ses propres épaules ; puis, avec l'aide de Naïvo, il hissa tant bien que mal sur le dos de l'âne le ressuscité toujours endormi, et l'on gagna de la sorte l'étape, qui par bonheur était tout proche.

Ce fut le lendemain matin seulement qu'Henri put enfin savoir à qui il avait sauvé la vie. L'homme était bien un Français, et son nom était bien Hector La Bretèche. Photographe de son métier, il était venu à Madagascar pour le compte de la maison Pierre Petit, avec la mission de prendre un certain nombre de clichés, dont le débit ne pouvait manquer d'être une source de bénéfices extraordinaires après la fin de l'expédition. A Tananarive, où il avait réussi à s'introduire, il avait jugé prudent de se faire passer pour Anglais, ce qui lui était facile grâce à sa parfaite connaissance de la langue de nos voisins d'Outre-mer; il avait pu ainsi prendre sa collection complète de clichés sans être inquiété, jusqu'au jour où, dénoncé par un confrère, un vrai Anglais celui-là, il avait été obligé de quitter précipitamment la ville. — Heureusement, disait-il, il avait pu, avant de partir, mettre tous ses clichés en lieu sûr, et il comptait bien les retrouver intacts après l'entrée de nos troupes dans Tananarive.

(*A suivre*). A. D.



(Voir le post-scriptum à la lettre de notre correspondant).

Boîte aux lettres.

A MONSIEUR
LE PROFESSEUR PHILOXÈNE BILLENTOQUE.

Il est permis à la science de déserter quelquefois les sommets, d'abandonner un instant à eux-mêmes les phénomènes naturels et leurs petites combinaisons pour descendre à des sujets d'un ordre en apparence moins relevé.

Qu'un instant donc l'univers continue à marcher tout seul au petit bonheur; ne planons plus, cher maître, et daignez me prêter un instant d'attention.

J'ai cru voir en contemplant votre photographie qu'il y avait quelques petites brèches dans les deux rangées de perles auxquelles jadis votre sourire devait emprunter tant de charmes. Les préoccupations scientifiques, l'habitude des hautes spéculations, je le sais mieux que personne, ont une influence désastreuse sur la splendeur de la dentition et de la chevelure. Hélas ! cet apanage triomphant de l'insoucieuse jeunesse s'envole vite, si j'ose m'exprimer ainsi, un jour un cheveu, le lendemain une dent; nous connaissons tous cette débâcle, nous autres hommes de profondes études.

Permettez-moi donc de vous dédier un râtelier masticateur à gazoline que je viens d'élaborer, et dont le dispositif très simple vous agréera sans nul doute. Cet appareil marche tout seul et sans fatigue, ce qui, vous l'avouerez, n'est point le fait du mastificateur naturel si fragile, souvent douloureux, et dont l'usage, eu raison d'une foule d'inconvénients, devrait-être abandonné tout à fait.

Ne touchons à la Nature que pour l'améliorer — celui-ci laisse bien loin en arrière la mâchoire que nous connûmes tous en notre jeune âge. Mon râtelier mastificateur à gazoline, si vous le laissiez faire, serait capable de venir à bout d'un bœuf en 1h 23m. Voici les détails de l'appareil (voir la petite figure ci-jointe) : maxillaires articulées à billes, piston actionné par gazoline vaporisée fournie par petit réservoir. — Tourner à droite bouton Z pour mettre en route, tourner à gauche pour arrêter. Dépense de gazoline, 1 centime par repas.

On peut facilement rire, causer ou penser à n'importe quoi pendant que l'appareil fonctionne; la seule précaution à prendre est de n'y point porter le doigt par inadvertance, car par inadvertance aussi, il le mangerait.

Ne me remerciez pas, je vous prie, et croyez-moi votre admirateur et serviteur très humble.

THÉODULE ASEBROUCK.

P.-S. — J'ai reçu le tableau de 125 mètres de long qu'un peintre de vos amis a exécuté pour conserver la mémoire de votre accident et de l'émouvant sauvetage. J'en adresse une réduction à notre *Petit Français illustré*, toujours à l'affût des manifestations de l'art sous toutes ses formes.

Variétés.

Le Journal de l'Avenir. — On a, paraît-il, inauguré depuis peu à Budapest (Hongrie) un journal *téléphone*. Les abonnés, moyennant 2 sous par jour, reçoivent, non pas en une seule fois, mais à différentes heures de la journée, les communications *orales* émanant du bureau de rédaction et qui leur sont transmises à domicile par le fil électrique du poste téléphonique que chacun d'eux possède.

* * *

Le comble de l'Art. — Le peintre flamand Gossaert, plus connu sous le nom de Jean de Maubeuge, était attaché à la maison du marquis de Veere lorsque celui-ci reçut une visite de Charles-Quint. Pour la circonstance, le riche seigneur habilla somptueusement toute sa domesticité. Gossaert se fit remettre en pièces l'étoffe de son costume sous prétexte de la faire tailler à sa guise, mais il se hâta de la vendre et il en mangea, but, joua et perdit l'argent. Le marquis eut vent de cette fredaine, qui ne l'étonna pas de la part de son protégé, mais il ne dit rien et voulut voir comment l'artiste se tirerait d'affaire.

Le jour de la réception venu, alors que, placé à la droite du roi, de Veere lui présentait à mesure qu'ils s'avançaient les officiers de sa petite cour, on vit paraître maître Jean, la tête haute, content de lui, drapé dans le plus merveilleux costume qu'on pût rêver. L'empereur lui-même se récria sur le brillant du damas, l'éclat des fleurs, le goût des ornements. Le défilé fini, le marquis chercha son peintre à travers ses salons et ses jardins afin de le complimenter et aussi de savoir quelle était la merveilleuse étoffe. Il aperçut devant lui Gossaert qui lui tournait le dos, s'approcha, lui mit la main sur l'épaule et... par le seul contact sentit que c'était du papier collé sur un justaucorps de toile !

Le marquis poussa un cri qui se termina par un éclat de rire si violent que Charles-Quint en demanda la cause.

Jean dut en public confesser son cas : ce fut sa seule pénitence, car tout le monde lui fit compliment de son talent et son ingéniosité égaya la petite fête.

* * *

Soyons distingués. — Babylas partant au lycée :

— M'man y pleut, j'vas prendre mon pépin.

— Fi, monsieur, ne dites pas ce mot-là ; c'est d'un commun !

Le même à la classe d'histoire.

— Élève Babylas. Quel fut le père de Charlemagne ?

— Parapluie le Bref, M'sieu.

— Quelle est cette inconvenante plaisanterie, Monsieur ? Vous savez bien que c'est Pépin.

— Oui M'sieu ; mais m'man m'a défendu de dire ce mot-là : elle dit comme ça qu'c'est trop commun.

* * *

Les ingéniosités de la réclame.

Celle-ci émane d'un fabricant de bicyclettes allemand et elle est ainsi conçue :

« Je livre une machine de première qualité et un costume de cycliste, gratuitement, à toute personne qui versera un centime. Cependant l'acheteur doit s'engager à payer pendant quinze jours de suite le double de la somme qu'il aura payée la veille : c'est-à-dire le premier jour un centime, le deuxième jour deux centimes, le troisième jour quatre centimes, et ainsi de suite. »

Il n'est pas besoin de calculer comme feu Barrême, pour s'apercevoir que le crédit consenti est à peu près illusoire. A partir du huitième jour, le client verse 1 fr. 28 et, de ce moment, le doublement rapide des versements successifs l'amène à verser le quinzième jour 163 fr. 84 d'un coup.

La bicyclette et le costume de cycliste lui coûtent, au total, trois cent vingt-sept francs soixante-sept centimes.

REPONSES A CHERCHER

Questions historiques. — Quelles villes ont donné naissance aux peintres italiens Raphaël, Titien, Michel-Ange.

Aux peintres français Jean Cousin, Poussin, Eugène Delacroix.

Aux peintres flamands et hollandais Rubens, Rembrandt, Ruysdaël.

* * *

Question de langue française. — Quelle différence de sens y a-t-il entre genêt et genet.

Métagramme.

J'ai trois pieds ; changez six fois
Le dernier qui se présente.
Voici d'abord le harnois
Du copain de Rossinante.
Puis un débit de boisson
Mettant buveurs en liesse,
Une aimable réunion
Vrai bonheur pour la jeunesse ;
Ce qui passe au bleu, dit-on,
Chez savante doctoresse :
Le poil luisant d'un coursier
A l'ondoyante crinière.
Enfin, un bateau grossier
Qui traverse la rivière.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 383.

I. Casse tête géographique.

Seine-et-Marne (Bouches-du-Rhône, Corrèze, Loir-et-Cher, Manche).

II. Les chances.

Il vaut mieux parier pour impair ; les gens très forts sur le calcul des probabilités assurent qu'il y a une légère chance de plus en faveur d'impair.

III. La pêche aux grenouilles.

On peut pêcher les grenouilles sans hameçon parce que la grenouille saisit l'appât de drap rouge placé au bout de la ligne et le serre si fortement entre sa langue et son palais qu'on peut l'enlever ainsi sans craindre qu'elle ne se dégage.

IV. Charade.

Tournon.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 385. | 10 centimes. | 11 juillet 1896.

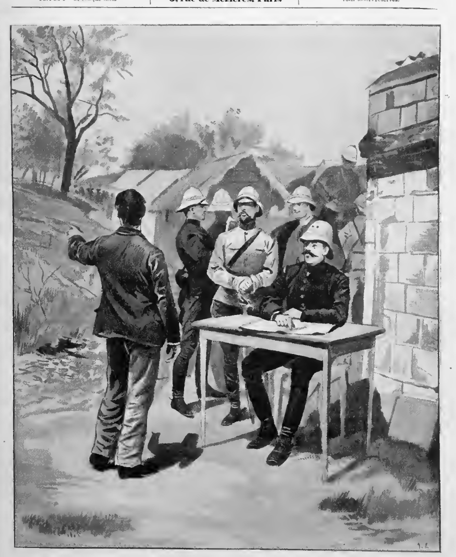
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



L'Ambulancière de Madagascar. — Interrogatoire du photographe.

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Hector La Bretèche n'avait emporté en se sauvant qu'un peu d'argent dissimulé de son mieux et quelques vivres. Naturellement, il était parti dans la direction d'Andriba en prenant des précautions pour ne pas se laisser voir; il pensait que le corps expéditionnaire ne devait plus être loin maintenant, et il espérait le rejoindre avant d'avoir épuisé ses provisions de bouche. Mais il ne se doutait pas des difficultés au milieu desquelles il se jetait. Tout d'abord il avait eu beaucoup de peine à éviter les troupes plus ou moins régulières qui battaient la campagne aux environs de la capitale; puis, à mesure qu'il s'était éloigné de Tananarive, il avait trouvé le désert complet, les Hovas faisant le vide devant l'envahisseur en brûlant les villages, détruisant les récoltes et chassant fort loin les troupeaux de bœufs; de sorte que, quand il avait été au bout de ses vivres, il s'était vu dans l'impossibilité de les renouveler. Pour comble de malheur, il avait rencontré à deux reprises différentes des bandes de Fahavalos qui l'avaient brutalement dépouillé de tout ce qu'il portait snr lui; c'était miracle qu'il se fût échappé vivant de leurs mains. Mourant de soif et de faim, il s'était traîné sur le sentier par où il pensait que nous devions arriver, jusqu'au moment où il était tombé, incapable de faire un pas de plus. Quand Henri l'avait recueilli, il y avait cinq jours qu'il n'avait mangé un grain de riz, ni bu une goutte d'eau.

Cette rencontre inattendue pouvait avoir quelque intérêt pour le quartier général, en raison des renseignements qu'Hector La Bretèche se trouverait à même de fournir sur la situation actuelle de Tananarive, sur l'état d'esprit de la population et du Gouvernement hovas, et sur les préparatifs de défense organisés aux abords de la capitale. Henri amena donc l'infortuné photographe au général, qui l'interrogea longuement.

D'après les dires d'Hector La Bretèche, le premier ministre était loin de s'attendre que le corps expéditionnaire pût dépasser Suberbieville. Il avait fallu la prise d'Andriba, pour lui ouvrir les yeux; il se berçait encore, toutefois, de l'espoir que jamais les Français ne pénétreraient dans l'Imerina. « Ils sont arrivés, — disait-il tout haut dans les *kabarys*, — jusqu'au *Vavatany* (littéralement la boucbe de la terre), mais ils sont encore loin du royaume d'Andrianampoinimerina, puisque plus de soixante-dix kilomètres les séparent encore du territoire des Vonizongo, la tribu hova qui occupe la frontière de l'Imerina. » Et cependant Raïnilaïarivony a un service d'espionnage très sérieusement constitué, qui le tient au courant de tous les mouvements des troupes françaises, depuis le commencement des opérations; mais il est tellement infatué de sa puissance que pour le désabuser il ne faudra pas moins que l'arrivée du général Duchesne en vue de Tananarive. Quant à la population, elle continue à vaquer à ses occupations ordinaires le plus tranquillement du monde, le premier ministre ayant soin de l'entretenir dans une complète sécurité en faisant circuler les bruits les plus extravagants. Tantôt c'était un soi-disant télégramme apporté par un schooner américain, annonçant que la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre, et que nos troupes, craignant de voir arriver une escadre britannique, se rembarquaient précipitamment. Tantôt c'était un des généraux hovas qui, par une manœuvre des plus habiles, avait attiré les Français dans un piège, massacré deux mille hommes du régiment d'Algérie et repris Mevatanana de vive force. Ou bien on venait de recevoir la nouvelle que le génie hova avait fait sauter une digue et que plus de mille soldats français avaient été noyés. En même temps, pour exalter l'enthousiasme des *Mahomitas*, on tenait sur la place d'Andohalo de nombreux *kabarys*, pendant lesquels le premier ministre et ses secrétaires les objurguaient, avec des flots d'éloquence intarissables, de ne point se décourager, leur promettant que pas un Vasaha ne sortirait vivant de Madagascar; alors même que ces maudits réussiraient à s'approcher de Tananarive, ils seraient enveloppés, comme dans un immense coup de filet, par des masses innombrables de guerriers venus de tous les points de l'île. Mais avant qu'ils n'arrivent jusque là, le passage leur serait chaudement disputé à Kinajy et à Maharidaza; si cela ne suffisait pas à les arrêter, ils trouveraient devant eux, dans les environs de Babay, trente mille hommes bien armés, à la tête desquels le premier ministre et la reine elle-même iraient se mettre. Les Français fussent-ils quinze mille, comme un homme vaut un autre homme, on les tuerait tous et il resterait encore quinze mille guerriers hovas pour rentrer triomphalement à Tananarive. Enfin, alors même que ces misérables Vasahas trouveraient moyen d'éviter le combat en prenant une autre route, rien ne serait perdu; il suffirait, pour préserver la

1. Voir le n° 384 du *Petit Français illustré*, p. 368.

capitale, de rompre les digues de l'Ikopa et de l'entourer ainsi de onze pieds d'eau, pendant que la population se retirerait sur les collines; on pourrait aussi faire de la ville un foyer d'épidémie, en y égorgeant plusieurs milliers de têtes de bétail qu'on laisserait se décomposer. Tout cela, bien entendu, n'était que hâbleries et vantardises; la menace de rompre les digues de l'Ikopa, notamment, pour ensevelir les envahisseurs dans les flots d'une inondation, était une pure absurdité, attendu qu'à cette époque il n'y a pas un mètre d'eau dans la rivière, et que ce n'est qu'en février, à la fin de la saison des pluies, qu'avec ce stratagème on aurait pu jeter deux ou trois pieds d'eau, tout au plus, dans les rizières qui entourent la ville.

En même temps la Reine et le premier ministre, entourés des principaux fonctionnaires de la Cour, passaient des revues fréquentes sur la place de Mahamasina, et faisaient aux soldats des distributions de vêtements, de vivres et d'argent. On exerçait aussi les recrues, les artilleurs surtout, sous la direction du major Graves, le seul officier anglais qui fut resté au service du gouvernement hova; les écoliers eux-mêmes consacraient six heures par semaine au maniement de la sagaie et du bouclier, les armes de prédilection du peuple malgache. Mais tout cela n'avait rien de sérieux; selon toute probabilité le premier ministre ne songeait qu'à «sauver la face», et le moment venu, il trouverait bien le moyen de se réfugier avec la Reine dans le sud, à Fianarantsoa, par exemple, à moins que la population ameutée ne s'oppose à leur fuite et ne les force à partager le sort qu'ils auront attiré sur elle. Quoi qu'il en fût, ce qui était certain, c'était qu'à la Cour et dans l'entourage de la Reine régnait un désarroi absolu; généraux, ministres, tous se rejetaient les uns sur les autres la responsabilité des événements; la pauvre Ranavalo, laissée jusqu'à ces derniers temps dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait, ne savait auquel entendre. A l'armée, même désordre et même irrésolution : il n'y avait ni plan, ni direction, ni unité de commandement; les ordres les plus contradictoires, les plus grotesques, émanant de n'importe qui, arrêtaient et bouleversaient toute tentative sérieuse de résistance. La situation des officiers subalternes et des soldats était effroyable : point nourris, point payés, ils étaient menés à coup de canne au combat par leurs chefs. Les collines qui entourent Tananarive étaient fortifiées, mais les défenseurs de ces fortifications n'attendraient pas l'attaque; dès qu'ils se verraient menacés d'être tournés, ils battraient précipitamment en retraite. Lorsque la colonne légère arriverait en vue de la capitale, il y aurait peut-être des coups de canon tirés par les artilleurs de Graves, toujours pour «sauver la face», mais quant à une défense sérieuse, à une lutte dans les rues, on pouvait assurer qu'il n'y aurait rien de semblable. Au premier obus à la mélinite qui éclaterait dans la ville, la Reine demanderait grâce, Rainilaiarivony enverrait des parlementaires, et toute la tourbe des généraux, honneurs, officiers, soldats, disparaîtrait, s'évanouirait, s'égaillerait comme une volée de moineaux.

Ranavalo.

C'est par cette conclusion rassurante qu'Hector La Bretèche termina sa réponse aux interrogations du Général; celui-ci, en le congédiant, le pria de se tenir à la disposition de son état-major, pour servir de guide à l'avant-garde lorsqu'on arriverait aux environs de Tananarive.

A Tananarive.

Tananarive, le 1er octobre 1895.

« Mon cher monsieur Berthier-Lautrec,

« Enfin, nous y sommes ! Nous sommes à Tananarive? Mais d'abord et au plus vite un

mot pour vous rassurer, ou plutôt pour prévenir chez vous toute inquiétude : Henri, votre neveu et mon ami, n'est ni mort, ni blessé, ni malade. Si c'est moi qui vous écris cette lettre, et non pas lui, c'est qu'aujourd'hui Henri est tellement pris par son service qu'il n'a pas une minute de libre, et que, d'autre part, étant chargé personnellement d'expédier la grande nouvelle à Andriba et Majunga par un courrier qui ne pourra partir que dans une heure, je me trouve avoir quelques instants à moi dont je profite pour causer un peu avec vous à bâtons rompus de notre victoire. Oui, cher monsieur Daniel, comme je vous appelais làbas, la campagne est finie, la paix est signée. Ouf! nous ne l'avons pas volé, après six mois de misères et de fatigues !

« Mais je pense que vous ne serez pas fâché d'avoir quelques détails sur nos dernières opérations, sur celles qui ont préparé et amené l'occupation de Tananarive. Nous nous sommes amusés, Henri et moi, à consigner au jour le jour, sur notre carnet, des notes sur la marche de la colonne. C'est avec ces notes sous les yeux que je vous écris, à la hâte, cette lettre, un peu décousue, en vous faisant grâce des détails techniques qui n'ont de véritable intérêt que pour nous.

« En partant d'Andriba le 14, le Général en chef avait fixé à l'avance à la fin du mois l'entrée à Tananarive. Or, hier 30, à six heures du soir, nos couleurs nationales flottaient sur la terrasse du palais de la Reine. C'est vous dire avec quelle précision mathématique nous avons marché. Chacune de nos étapes a été franchie, à son heure, sans que rien ait pu nous arrêter, ni les obstacles matériels, ni l'ennemi. La colonne était d'ailleurs d'un entrain admirable. Nous étions tous ravis, parce que nous sentions que la campagne était entrée dans une nouvelle phase, que désormais nous allions marcher vite et que la fin de nos misères était proche.

« Notre première rencontre sérieuse avec l'armée hova eut lieu à Ampotaka, le 15. Cette fois, l'ennemi a mieux résisté qu'à l'ordinaire. Commencée à six heures, l'affaire ne s'est terminée qu'à midi, et par quelle chaleur! Comme presque toujours, nos dispositions d'attaque étaient deux mouvements tournants aidant une attaque centrale. Avec les Hovas, cette tactique réussit infailliblement ; ils savent choisir d'excellentes positions défensives et les fortifier avec des épaulements et des retranchements, derrière lesquels ils tiennent assez bien ; mais dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont menacés d'être tournés et enveloppés, ils se replient immédiatement avec une telle précipitation qu'en un quart d'heure leurs innombrables lambas blancs disparaissent, s'évanouissent, s'évaporent comme par enchantement. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est le *fafondro*, le canon. Rien ne les impressionne, ne les terrifie autant. Le premier coup de canon leur fait faire demi-tour, le second les met en fuite, le troisième transforme leur retraite en déroute. En se retirant, toutefois, ils prennent le temps d'incendier derrière eux les villages, de façon à faire le désert devant nous; mais nous y sommes habitués et ne nous arrêtons pas pour si peu. Kinajy, Kiangara, Antanatébé brûlent; il n'en reste que des ruines fumantes. Pauvres diables d'habitants ! Nous traversons une rivière le 17, avec de l'eau



Les Hovas font le désert devant nous.

jusqu'à la ceinture. Le bain, après l'échauffement !

« Le 19, nous arrivons devant les monts Ambohimena, défendus par quatorze forts. Quatorze forts! et déjà la position est presque inaccessible naturellement. Si nous avions eu affaire à des troupes sérieuses, à des troupes comme les nôtres, jamais nous n'aurions pu passer. Mais les Hovas, après avoir tiré quelques coups de feu, évacuent précipitamment la place, dès qu'ils se sentent près d'être tournés, tirent sans même épauler et se sauvent affolés.

« De l'autre côté des monts Ambohimena, nous sommes en Imérina. Plus de hautes montagnes devant nous désormais, quelques petites collines seulement. L'air est plus vif, l'horizon plus ouvert, le sentier plus commode.

« Nous repartons avec une nouvelle ardeur.

A. B.

(*A suivre*).

Messidor.

Les blés, brunis par le hâle,
Étalent leur flot mouvant
Sous le vent,
Et l'invisible cigale
Fête en son aigre chanson
La moisson.

L'épi que Juin ensoleille,
Vers son voisin se penchant,
Dans le champ,
Lui dit sans doute à l'oreille
Quelque secret répété
Tout l'été.



« L'épi que juin ensoleille... »

Sur ce champ jaune qui bouge,
Bluets et coquelicots
Inégaux
Semblent l'aile bleue ou rouge
Des fidèles papillons
Des sillons.

Qu'on est bien, couché par terre,
Dans le silence et l'oubli
Recueilli,
Rêvant au mot de mystère
Dont sans cesse les grands blés
Sont troublés!

MARC LEGRAND.

Couronnement du Czar (Actualité).

Le 27 mai dernier, a eu lieu à Moscou une cérémonie qui a ému le monde entier: C'est, avec l'antique et solennel cérémonial, le couronnement du czar Nicolas II.

A 8 heures et demi sonnant aux sept églises de la vieille forteresse du Kremlin, le cortège impérial se met en marche.

Le vieux et traditionnel sanctuaire de l'Assomption est trop étroit pour recevoir les princes, les représentants de tous les États du monde. Quand le czar Nicolas II et l'impératrice Alexandra Féodorovna apparaissent, le peuple pousse des «hourra» frénétiques, auxquels se mêlent la voix des canons et le son grave des cloches des cent clochers de la capitale moscovite.

Le czar s'avance lentement, un peu pâle, mais le regard assuré. Il porte l'uniforme du



Le couronnement du Czar Le c



Le couronnement du Czar Le cortège impérial quittant l'église de l'Annonciation.

régiment Préobrajenski, avec le cordon de Saint-Alexandre-Nevski et le collier de Saint-André. L'Impératrice Alexandra Féodorovna a revêtu une robe de soie blanche entièrement brodée d'argent et porte l'ordre de Sainte-Catherine.

Les souverains marchent sous un dais de pourpre et d'or.

Sous le porche de la cathédrale, le métropolite de Moscou asperge les insignes impériaux : le manteau impérial, le globe, le sceptre, les couronnes. Il adresse une allocution aux souverains qui plient le genou, par trois fois, devant la porte sainte.

Les cérémonies commencent alors.

L'Empereur place d'abord la couronne sur sa tête, marquant ainsi qu'il ne la tient que de Dieu. Le métropolite prononce en même temps les paroles liturgiques : « Christ, le roi de « gloire invisible parmi nous, te sacre en « témoignage du pouvoir qu'il te donne sur « tes peuples. » Puis, ayant ceint le czar de l'épée de l'État, il ajoute : « Comme gages « du pouvoir autocratique que te confère le « Très-Haut pour le salut et le bonheur des « hommes. » L'Empereur appelle alors l'Impératrice et la couronne à son tour.

Nicolas II, descendant de son trône, couronne en tête, vêtu du porphyre (manteau de pourpre), tenant en mains le sceptre et le globe, tombe à genoux, alors que l'assistance entière reste debout, et prononce la prière suivante :

« O Seigneur, Roi des Rois et Dieu de mes « pères ! Il t'a plu de m'élire souverain et juge « de l'orthodoxe empire russe. Je confesse « être toujours sous ton œil vigilant, quoique « invisible ; aussi me voilà prosterné devant ta « Suprême Majesté. Je t'implore, ô mon Sei- « gneur et ô mon maître ! Daigne m'armer pour « mon formidable ministère ! Octroie-moi la « sagesse qui émane de ton trône, afin que je « conçoive toujours ce qui est agréable à tes « yeux ! Fais-moi suivre, ô Seigneur, la vérité « dans tes commandements ! Prends mon cœur « dans ta main, ô mon Dieu ! Et que je règne « pour le bonheur de mes peuples en te bénis- « saut toujours ! Que ton saint nom soit glorifié « avec ton Fils miséricordieux et ton Esprit « créateur en toute éternité. Amen ! »

Vient ensuite la cérémonie du sacre. C'est toujours le métropolite de Moscou qui officie. Avec un rameau d'or pur, constellé de pierreries, il puise le Saint-Chrême dans le précieux vase de cornaline, envoyé au XIIe siècle, par un empereur byzantin. Il oint le czar sur le front, les yeux, les narines, la bouche, la poitrine, les mains. L'Impératrice ne reçoit cette onction que sur le front.

Seul alors — et aussi pour la seule fois — le chef du peuple russe franchit la porte de l'*Iconostase* où il communie sous les deux espèces, tandis que l'Impératrice communie sur la porte. Sortis du lieu sacré, l'Empereur et le cortège visitent toutes les cathédrales du vieux Kremlin. Et, lorsque après avoir salué les tombeaux des vieux czars, les souverains arrivent sur l'historique terrasse qui domine les murs de la forteresse et la ville entière, Alexandre II se retourne, d'un regard il embrasse la foule qui se presse en bas, et de la main, par un geste large, il envoie un grand salut à tous ses sujets. Et de la foule s'élèvent alors des acclamations enthousiastes, qui se font entendre bien longtemps encore après que les portes du palais se sont refermées sur Leurs Majestés.

La cérémonie est terminée et voici que commencent les fêtes inoubliables pour ceux qui y ont assisté. C'est d'abord le banquet traditionnel dans la salle historique de la Ganovitaïa palata, où sont admis seulement les grands-ducs et les hauts dignitaires de la cour. Ce banquet se fait avec le cérémonial que prescrivit Ivan IV, dit le Terrible, en 1533.

Le czar et la czarine montent sur une estrade formée de trois gradins et recouverte d'un tapis de peluche cerise, avec torsade d'or.

Trois couverts ont été dressés sous le dais qui surmonte cette estrade. Le couvert de l'Empereur est placé entre celui de la czarine Alexandra Féodorovna à droite et celui de la czarine douairière Marie Féodorovna à gauche.

Sur l'estrade, en arrière des trônes, se tiennent les grands-ducs assistants des souverains, les hautes charges de la cour.

Le grand-écuyer-tranchant se place en face et les grands-échansons à droite et à gauche de la table impériale, à droite de la dernière marche de l'estrade, se tiennent l'aide de camp général et le général de la suite, de service. Au pied de l'estrade du trône, des deux côtés, sont postés quatre officiers du régiment des chevaliers-gardes, le sabre au clair et le casque en tête. En face du trône de l'Empereur, l'archi-grand-maréchal de la cour, derrière lui les grands-maîtres des cérémonies.

En France aussi c'était fête ce jour-là ; dans un grand nombre de villes on avait arboré sur les monuments publics et privés les couleurs françaises mêlées aux couleurs russes et, en signe de liesse, de joie, le ministre de l'Instruction publique avait accordé un jour de congé aux élèves de toutes nos Écoles publiques.

Depuis 1613 que la dynastie des Romanof règne sur la Russie, jamais un couronnement de czar n'avait eu pareil retentissement dans le monde.

Cela sans doute, parce que l'amitié de Nicolas II et du Peuple Russe pour la France assurent la paix du monde. L. R.

Une histoire de sauvage (*Suite*)[1].

Vers le Nord. — Popo-Lulu et les indigènes. — Enlèvement de la famille Pituitt. — En route. — Dans la case à côté! Ossements suspects. — Pan-Pan, boum boum! — Prisonniers! — Les gaveurs. — Projets de fute. — Oune idée de signor Pompéius. — Triste fin d'un empereur. — Combat singulier. — Hip! Hip! Hurrah pour M. Pituitt! — En route vers le Nord. — Auvergnatville. — Interruption de la seconde conférence.

Jeudi 9 juin. — Nous venons de prendre une résolution importante, nous partons, nous suivons la côte vers le Nord, toujours vers le Nord, nous rencontrerons sur notre route le village de Popo-Lulu, nous y trouverons aide et assistance, peut-être saurons-nous sur quelle terre nous avons pris pied, en tout cas il y aura de l'eau et grâce aux quelques boutons que nous possédons encore, nous pourrons nous procurer des vivres. C'est avec regret que le Dr Poupardin abandonne son tonneau, la famille Pituitt daigne nous accompagner. En route! En avant... arche, crie le capitaine Dubec..., Halte, crie aussitôt le capitaine Pamphile... O surprise, de toute part nous sommes entourés par les indigènes qui semblent sortir de « dessous terre ». Popo-Lulu les accompagne, il y a des négresses, des négrillons et des négrillonnes. Et il faut subir les manifestations malpropres de leur amitié, ils expectorent à l'envi et nous frictionnent la figure, c'est dégoûtant! J'en ai assez, crie le capitaine Pamphile, à moitié aveuglé; tant pis, je tape dans le tas. Ne faites pas cela, malheureux, lui crie le capitaine Dubec, pas d'hostilités, pouah! pouah! nous n'avons pouah! pouah! pas d'armes, pouah! pouah! je n'ai plus une seule cartouche. Le Dr Poupardin se laisse frictionner, — c'est un philosophe. Pourquoi se fâcher, dit-il, ont pas intention offenser,... au contraire... preuve d'amitié... alors pourquoi se fâcher! Le signor Pompéius a du succès, il riposte et rend avec usure ce qu'on lui donne tout en faisant observer que c'est « oune coutoume ridicoule, essessivement ridicoule ». Nous sommes tous de son avis. Ces enfants de la nature sont d'une candeur dont rien n'approche, et quels costumes étranges et pittoresques, beaucoup de chapeaux haut de forme, un schako de garde national, modèle 1830, quelques casquettes, voilà pour la coiffure; quant au reste, des pantalons incomplets de toutes les couleurs et, pour ces dames quelques crinolines; il faut supposer qu'un courant marin jette sur ces côtes les épaves de tous les navires naufragés. Et cette foule nous entoure, nous presse, nous importune; le signor Pompéius, aidé de quelques matelots, a toutes les peines du monde à protéger ce qui lui reste de son musée contre l'indiscrète curiosité de ces indigènes.



Il se sert du bâton pour les refouler avec force dans la gorge du malheureux Pituitt.

Quand donc s'en iront-ils, ils deviennent d'une familiarité qui dépasse toutes les bornes? Un petit négrillon me met le doigt dans le nez et me fait éternuer. O prodige! Effrayée, la bande noire se disperse, s'enfuit, disparaît. Mais qu'est donc devenue la famille Pituitt? Est-ce que ces démonstrations d'amitié ne seraient qu'un prétexte, une ruse de guerre. Eh! Pituitt, crie le capitaine Dubec; l'écho ne répond même pas à cet appel.

— Si nous étions des hommes sérieux, dit le capitaine Pamphile, nous ne nous inquiéterions pas de ces insulaires pas plus qu'ils ne se seraient inquiétés de nous en pareille circonstance.

— Sans doute, répond le capitaine Dubec,

1 Voir le n° 384 du *Petit Français illustré*, p. 364.

mais il est enteudu que nous ne sommes pas sérieux et notre devoir est de les délivrer.

Zai bien entendou crier le Pitouitt, dit le signor Pompéius, et ze souis assolument sour que c'est le Popo-Lou-Lou qui a fait le coup.

— C'est aussi mon avis, dit le capitaine Dubec, dirigeons-nous vers le village, c'est là que nous retrouverons nos infortunés compagnons; cette fois en avant... arche, vers le Nord, et pour tout de bon.

Une demi-heure après nous étions en vue du village qui se trouvait à l'embouchure d'une petite rivière, en ce moment presque à sec, mais qui, dans la saison des pluies, devait être assez importante. Les indigènes discutaient devant leurs cases avec animation. Nous nous arrêtons à cent mètres de la première palissade, sur un petit monticule, au milieu de nous, sur un brancard improvisé se trouvent nos personnages en cire, nous comptons sur eux pour nous tirer d'embarras; dans ce pays où on échange un poulet contre un bouton, nos personnages peuvent nous être d'une grande utilité, mais nous avons juré de ne jamais consentir à nous séparer du tsar et de la tsarewna. (*Très bien! vive la Russie!*) Nous allons parlementer avec ces moricauds, dit le capitaine Dubec, viens avec moi Marius. Nous entrons daus le village, un échange de boutons contre des poulets nous sert de prétexte; nous jetons des regards furtifs à droite et à gauche. Le capitaine Dubec me pousse du coude : ils sont là-bas dans ces cases gardées par une demi-douzaine de solides gaillards armés de sagaies. Eh! Pituitt, crie le capitaine Dubec. Un formidable hip! hip! hurrah! nous répond. Nous courons vers la case, sortez donc, crie le capitaine Dubec. Aôh! jé pouvé pas, le pioudeur me retient prisonnier, le Popo-Louliou il avait pris mon... mon... c'était très indigne pour moâ Anglais... En effet, nous voyons arriver l'air souriant ce brigand de Popo-Lulu vêtu du complet à carreaux de Mr Pituitt. Quand il voit que nous ne rions pas et que nous lui faisons comprendre qu'il ait à restituer le vêtement de Mr Pituitt, il se met à crier bien fort, indigné. Les guerriers aux sagaies se rassemblent et les brandissent d'un air menaçant, il est prudent de déguerpir pour l'instant. Mais auparavant assurons-nous de la présence de ces dames. Où est mistress Pituitt, demande le capitaine Dubec? et de l'intérieur de sa case Mr Pituitt répond ; dans le case à côté. Et miss Arabella? Aussi dans le case à côté. Ne vaudrait-il pas mieux parlementer avec les indigènes afin qu'ils nous rendent leurs prisonniers, nous n'avons pas d'armes, ils sont nombreux et nous sommes à leur merci. Popo-Lulu le sait bien; pour un sauvage, ce négrillon me semble assez civilisé.

Nous rejoignons nos compaguons d'infortune qui, sur le monticule où nous les avons laissés, faisaient de tristes réflexions sur le malheureux sort habituellement réservé aux pauvres naufragés par les peuplades sauvages des côtes de l'Afrique orientale, des monceaux d'ossements suspects avaient été entrevus auprès des cases.

Nous attendons l'arrivée des sauvages, les voici, Popo-Lulu marche en tête et porte avec une noble fierté le vêtement complet à carreaux de l'infortuné Pituitt, il s'avance à l'ombre du « pérésol » frauduleusement soustrait et que porte un négrillon.

Aussitôt le capitaine Dubec entame avec lui un langage par gestes, que l'on peut aiusi iuterpréter :

— Le capitaine : Pourquoi as-tu enlevé notre compagnon.

— Popo-Lulu expectore et frotte la figure du capitaine.

— Le capitaine: Pouah! Pouah! Enfin il faut en passer par là. Ah! je comprends, il n'a pas signé le traité d'alliance, mais nous sommes tes amis, Popo-Lulu, nous te demandons de nous rendre nos compagnons.

Popo-Lulu proteste, crie, roule des yeux féroces, prodigue des gestes, impossible de comprendre... eh mais, voici un noble vieillard devant lequel la foule s'écarte avec docilité, il porte un uniforme étrange, indescriptible et est coiffé d'un chapeau de haute forme. C'est un chapeau blanc de la Cie l'Urbaine. Un cocher a-t-il donc fait uaufrage dans ces parages? Où est la voiture? — O bonheur! Le noble vieillard parle, il nous comprend et répond en ces termes aux questions du capitaine Dubec : « Li blancs... pas amis, pan pan, boum boum! pschss... Ce noble vieillard a été bombardé par quelque navire de guerre, fait observer le capitaine Pamphile, il a gardé un mauvais souvenir de ce moyen de civilisation. Chut, dit le capitaine Dubec, écoutez. Li blancs... vêtements très chics (*Oh! oh! protestation de l'auditoire*), li pauvre nègre pas vêtement, prendre à blanc pou vêti... Et pourquoi cela, s'écrie le capitaine Dubec? — pou vêti li pauvre nègre... Voilà de la franchise, dit le capitaine Pamphile... Ces enfants de la nature veulent tout simplement nous dépouiller de nos vêtements. Et après, demande le capitaine Dubec, vous nous laisserez libre passage, vous nous aiderez à gagner des contrées plus civilisées où il y a des blancs?... Mais que fait donc le Popo-Lulu? il rit parce que l'interprète lui traduit nos paroles; décidément ce nègre est un bon nègre, cela se voit bien à sa mine réjouie..., et que répond l'interprète? — No, engraissir, mangir, li blanc être bon pou pauvre nègre. — Très bien, dit le capitaine Dubec, nous savons maintenant à quoi nons en tenir,

mais avant de te mettre sous la dent une cuisse de blanc frite dans de l'huile de palme, tiens, attrape, moricaud de mon cœur, l'interprète va mesurer la terre, tous nous imitons notre capitaine, mais hélas ! nous succombons sous le nombre, nous sommes bientôt terrassés, ficelés comme des saucissons et portés dans une grande case du village où nous retrouvons Mr Pituitt.

Vendredi 10 *juin.* — Ce matin, de bonne heure, car il faisait à peine jour, un gros nègre qui a l'air tout à fait bon enfant, vient nous tâter et nous palper. C'est le grand sacrificateur dit le capitaine Dubec, il vient pour constater si l'un de nous est à point. En effet, avec l'aide de deux négrillons qui semblent lui prodiguer des marques de respect, il nous classe par catégorie, les gras d'abord, parmi lesquels figurent le Dr Poupardin et le capitaine Pamphile, ensuite les... entrelardés et enfin les maigres, j'appartiens à cette dernière catégorie ainsi que le capitaine Dubec, le sigor Pompéius et Mr Pituitt. En palpant le Dr Poupardin, le grand sacrificateur à poussé des cris de joie et a fait claquer ses dents d'une manière significative, en répétant plusieurs fois : matacoto. Cela signifie bien certainement : il est bon à tuer.

Midi. — Six nègres vigoureux viennent d'entrer dans notre case porteurs d'ustensiles qui nous sont inconnus ; c'est d'abord un long roseau soigneusement évidé à l'intérieur, puis un non moins long bâton qui s'engage exactement dans le roseau, ensuite des paniers remplis de choses étranges ; l'un des nègres se penche sur Mr Pituitt et veut lui introduire l'extrémité du roseau dans la bouche. Ficelés comme nous le sommes il est bien difficile de résister. Protestations indignées de Mr Pituitt : Aôh ! aôh ! stioupide négrillonne, vôlez-vô laisser moâ tranquille, vôlez-vô vôlez-vô, aôh ! C'est fait, Mr Pituitt a l'extrémité du roseau dans la bouche, et, pendant qu'un nègre vigoureux lui tient la tête entre ses deux genoux, comme dans un étau, un autre nègre, non moins vigoureux, introduit des substances alimentaires dont j'ignore le nom par l'autre extrémité et se sert du bâton pour les refouler avec force dans la gorge du malheureux Pituitt, qui est obligé d'avaler sous peine de se voir étouffé.

E. P.

(*A suivre*).

Malin comme un singe.



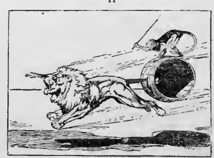
I



II



III



IV

HISTOIRE SANS PAROLES

Variétés.

Le pigeon messager. — L'emploi des pigeons comme messagers remonte à une haute antiquité. Les marins phéniciens s'en servaient pour annoncer, trois jours d'avance, leur retour a leurs armateurs, devançant de plus de vingt siècles les essais qu'on fait à present sur les escadres. Les chefs des grands empires asiatiques les employaient pour avoir rapidement des nouvelles de leurs provinces éloignées. Les Grecs s'en servaient aussi pour faire connaître les résultats des jeux olympiques, de même qu'on les utilise aujourd'hui pour faire connaître le cheval vainqueur du Grand-Prix.

En Orient, d'après les historiens arabes, les califes de Bagdad avaient organisé de vraies lignes télégraphiques, desservies par des pigeons messagers.

Les Sarrasins, dit Joinville, annoncèrent par des pigeons au Soudan d'Égypte l'arrivée des croisés et du roi de France. De nos jours, le commandant Monteil a trouvé que les divers chefs arabes étaient prévenus d'avance de ses projets et de sa marche par des pigeons.

Au moyen âge, les seigneurs féodaux n'ont pas négligé ce mode d'information rapide. Pendant la révolte des Pays-Bas, la ville de Leyde allait se rendre aux Espagnols, quand des pigeons annoncèrent l'approche d'une armée de secours et sauvèrent la place.

La maison Rothschild, assure-t-on, connut trois jours avant toute l'Angleterre, le résultat de la bataille de Waterloo.

* * *

Trop de soin. — Le président Bouhier raconte que le peintre Lebrun ayant un jour aperçu un gueux qui avait les cheveux hérissés et la barbe longue, lui dit : « Mon ami, viens me voir demain, je veux te peindre. » Ce gueux se fit raser la barbe et peigner les cheveux et alla ensuite trouver M. Lebrun. «Eh! mon ami, lui dit ce peintre, de quoi diable t'es-tu avisé là! Tu n'as plus les cheveux hérissés et ta barbe est faite! tu as perdu pour moi toute ta beauté. »

On voit que le correct et pompeux peintre du grand roi n'était pas, au moins dans ses études, l'ennemi du pittoresque.

* * *

Un gentilhomme de beaucoup d'esprit, mais de peu de discrétion, était venu rendre visite à Voltaire en sa maison de Ferney, et, s'y trouvant bien, il avait prolongé la visite pendant plusieurs mois.

Lorsqu'il fut parti, le maître de Ferney dit a ce propos : Ce pauvre Don Quichotte prenait les auberges pour des châteaux ; mon aimable visiteur prend les châteaux pour des auberges.

* * *

La politique de Babylas. — S'il était jamais question d'enlever la crête au Sultan, — ce qu'à Dieu ne plaise, — elle conviendrait mieux au coq gaulois qu'au lion britannique.

RÉPONSES A CHERCHER

Question de langue française. — Qu'appelait-on montre au dix-huitième siècle, en terme d'art militaire.

* * *

Questions géographiques. — D'où viennent les noms donnés aux États suivants de l'Union américaine :

Maine. — Pensylvanie. — Delaware. — Maryland. — Virginie. — Caroline. — Géorgie. — Floride. — Louisiane. — New-Hampshire. — New-York. — Rhode-Island.

* * *

Questions scientifiques. — Quelles ressemblances et quelles différences y a-t-il entre le caoutchouc et la gutta-percha?

Mots sans têtes.

Aux mots suivants, ajoutez une lettre en tête pour en former d'autres mots, et de la réunion de ces initiales, formez une sentence de trois mots.

Oie — zone — ni — aide — vide — mage — ail — hameau — taille — age — race — Ain — thon — sage — allée — tage — bis — appel.

Charade.

Mon premier est bête rampante
Mon second fuit le joueur décavé,
Mon tout est une fleur charmante
D'un parfum doux et relevé.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 384.

I. Questions historiques.

Raphaël est né à Urbino.
Titien, à Piève, province de Cadore.
Michel Ange, au M. de Caprèse, près Arezzo (Toscane).
Jean Cousin, près de Sens (Yonne).
Poussin, à Etrepagny, près les Endelys (Euro).
Eugène Delacroix, né à Charenton-St-Maurice (Seine).
Rubens, aux environs de Cologne.
Rembrandt à Leyde.
Ruysdaël à Harlenr.

II. Question de langue française.

Le *genêt* est un arbrisseau à fleurs jaunes dont plusieurs espèces croissent spontanément dans les landes et les bruyères (du latin *genista*).

Genet, sans accent, vient de l'espagnol *ginete*, et désigna : 1° un cavalier armé à la légère, de l'ancienne armée espagnole (on dit aussi un *genetaire*), 2° un cheval de race espagnole, petit de taille, mais bien proportionné.

III. Metagramme.

Bât, bar, bal, bas, bai, bac.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

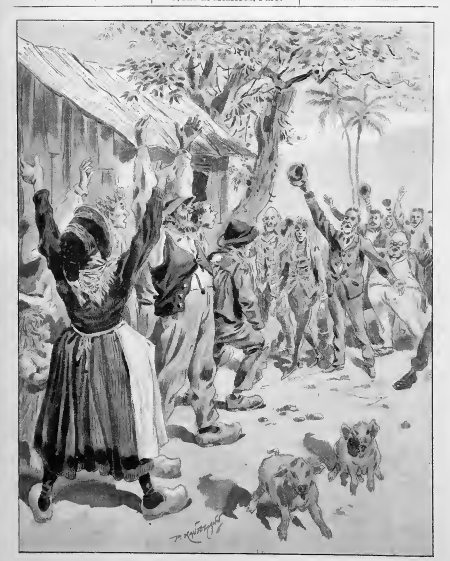
Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année — N° 386. 10 centimes. 18 juillet 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés

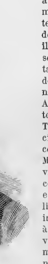


Une histoire de sauvage. « Quèche que vous faites là? D'où esche que vous venez? »

L'assassinat du marquis de Morès (Actualité).

Le Sahara vient de faire de nouvelles victimes : notre compatriote, le marquis de Morès, a été assassiné avec toute sa caravane, au début même de son entreprise.

Quelle était cette entreprise? Nos jeunes lecteurs n'ignorent pas que la France possède, au nord de l'Afrique, deux belles colonies, l'Algérie et la Tunisie. Elles se prolongent au sud jusque dans le Sahara, vaste désert qui les sépare de contrées beaucoup plus fertiles, connues sous le nom de Soudan. Les populations du Soudau sont très commerçantes ; elles ne reculent pas, pour écouler leurs produits, devant les voyages les plus pénibles à travers les steppes du Sahara. A certaines époques de l'année on peut voir de longues caravanes, composées de files interminables de chameaux chargés de marchandises, s'avancer péniblement au milieu des dunes de sable mouvant. Quel bonheur, quand on peut s'arrêter dans une de ces oasis, véritables bouquets de verdure qu'on rencontre de distance en distance!

Marquis de Morès.

Les habitants des oasis sahariennes comprennent de nombreuses tribus, véritables enfants du désert, où ils ont réussi à s'acclimater. On les désigne généralement sous le nom de Touareg, ce qui, en arabe, veut dire hommes nobles ou libres. Ils sont pour ainsi dire les gardiens des routes du Sahara. Malheur à ceux qu'ils ne veulent pas laisser passer! M. de Morès en a fait la triste expérience. Et pourtant il croyait avoir pris toutes les précautions nécessaires pour mener à bout sa périlleuse tentative.

Voulant pénétrer jusqu'au Soudan, en partant de la Tunisie et en passant par les oasis de Ghadamès et de Chat, le marquis s'était abouché avec un certain nombre de Touareg qui devaient l'accompagner jusqu'au terme extrême de son voyage. A peine s'était-on mis en route que ceux-ci le forcèrent à abandonner sa première escorte et à en choisir une autre parmi eux.

Après quelques jours passés à attendre l'arrivée des chameaux nécessaires à l'expédition, on reprit le chemin du Sud.

On n'avait pas encore fait une lieue, quand trois Touareg de l'escorte se jetèrent sur M. de Morès, le sabre à la main. Le marquis eut le temps de s'armer de son revolver ; il abattit l'un de ses agresseurs tandis que les deux autres prenaient la fuite. Au bruit des détonations, les Touareg se précipitent de tous côtés sur M. de Morès et ses serviteurs. Deux de ceux-ci sont pris et solidement liés. On s'occupe immédiatement à piller la caravane ; les chameaux sont agenouillés et déchargés.

Pendant ce temps, le marquis tenait courageusement tête à ses agresseurs. Il se voyait irrémédiablement perdu : au moins voulait-il vendre chèrement sa vie. Quatre heures durant il résista, mettant hors de combat un nombre considérable d'ennemis. A la fin cependant il succombe. Son corps était tellement criblé de blessures qu'il était impossible de distinguer celles qui avaient été produites par des armes blanches de celles des armes à feu.

Quelques-uns des serviteurs engagés par le malheureux marquis, faits prisonniers par les Touareg, réussirent à s'échapper. C'est par eux qu'on a appris la sanglante catastrophe. L'endroit où a eu lieu ce lâche assassinat n'est situé qu'à 150 kilomètres de notre dernier poste tunisien. Le coup fait, les agresseurs, se sont enfoncés dans le Sud, et il est à craindre qu'on ne puisse de sitôt leur faire expier leur forfait. Espérons du moins que l'on pourra ramener en France les restes du marquis de Morès ; il a mérité la sépulture des héros.

M.

Une histoire de sauvage *(Suite)*[1].

Pendant l'opération, le capitaine Dubec, qui est un peu Normand, explique que dans certains départements de l'ouest de notre belle France, renommés pour leurs volailles, c'est ainsi que l'on engraisse les poulets, on les gave. Quand l'opération est terminée, le pauvre Pituitt reste la bouche ouverte, congestionné, à bout de souffle, mais il roule des yeux où se peuvent lire la fureur, l'indignation. Le capitaine Dubec fait observer qu'il est bien regrettable qu'un consul anglais ne se trouve pas dans ces pays, car le pauvre Pituitt aurait parfaitement raison de se plaindre. C'est l'opinion générale. Attention! voici le tour du signor Pompéius qui a suivi avec intérêt, du coin de l'œil, l'opération du gavage pratiquée de cette façon primitive, car ces « stioupides négrillonnes », comme le dit si justement Mr Pituitt, pourraient bien se servir d'un entonnoir. Mais avant de commencer l'opération un nègre se met à palper et à tâter le signor Pompéius en faisant une grimace significative, il n'a que les os et la peau le pauvre signor, cela ne l'empêche pas de rire parce que, en le tâtant, le nègre le chatouille. « Ze souis çatouilleux... hi hi hi ! » et il pousse de petits cris, mais ensuite revenu au sentiment de la réalité, il crie, devenu furieux ! : « Ce Popo-Loulou est oune scélérate... oune sacripante... Zé sonis oune italiano... » — C'est fait, l'opération commence pendant que le capitaine Dubec fait observer, avec le ton indifférent dont il est coutumier, que les nationalités ne font rien à la chose. « Nous sommes actuellement de la volaille soumise à l'engraissement, pas autre chose, et la seule différence qui existera entre nous sera le goût que nous trouveront ces abominables antropophages lorsqu'ils auront sous la dent un morceau de notre individu. Certainement, dit le capitaine Pamphile, je n'aurai pas le même goût, moi qui me suis nourri toute ma vie de bouillabaisse, de gousses d'ail et d'oignons crus que Mr Pituitt esquire, qui a vécu de viande saignante ou que l'illustre signor Pompéius, qui a avalé dans son existence plusieurs kilomètres de macaroni. » Le Dr Poupardin, qui a jusqu'à présent gardé le silence, s'écrie : « Moi être premier mangé, mata-coto ! si peux empoisonner moricauds, être le plus heureux du monde. » C'est fini pour le signor Pompéius qui est gavé jusqu'à la pomme d'Adam et ne peut plus respirer. A mon tour, à quoi bon résister, d'ailleurs ma mâchoire a été ouverte et le roseau introduit dans mon œsophage avec une dextérité merveilleuse, ces négrillons connaissent leur métier de gaveurs, j'avale, j'avale, j'avale, j'entends cette exclamation : Vava! Vava! Cela signifie : très bien, sans aucun doute, les gaveurs sont satisfaits de leur volaille. Il me semble que ma poche stomacale est sur le point d'éclater et je sens un arrière-goût de thym et de laurier, ces aromates sont évidemment destinés à parfumer ma viande. Quand nous sommes tous gavés, les nègres vigoureux s'éloignent en nous jetant des regards dans lesquels nous lisons une tendre sollicitude.

Hélas! nous sommes couchés sur le dos, ficelés comme des andouilles, à bonne distance les uns des autres et dans l'impossibilité de faire un mouvement. Cependant, ô prodige, voilà le capitaine Dubec qui réussit à se déplacer; lentement, au prix d'efforts surhumains, il se rapproche de moi qui suis son voisin, il me demande : « As-tu de bonnes dents? » Je lui réponds : « Je mangerais du fer. » « Eh bien, coupe mes liens avec tes dents, me dit-il; une fois libre, nous le serons tous. » Par prudence, cependant, nous attendons la tombée de la nuit. Je commence mon œuvre! après bien des efforts je dégage les bras du capitaine Dubec, puis la poitrine. Enfin, il se lève; un quart d'heure après nous étions tous déficelés. « Qu'allons-nous faire maintenant? demande le capitaine Pamphile. » « Nous précipiter au dehors, répond le capitaine Dubec, nous frayer un passage et profiter des ombres de la nuit pour nous éloigner à marche forcée... » « Ils connaissent le pays mieux que nous, fait observer le capitaine Pamphile, nous serons poursuivis, bientôt repris et de nouveau gavés, pour être mangés. » « C'est juste, dit le capitaine Dubec, et nous ne pouvons laisser entre leurs mains les dames Pituitt. » « Z'ai oune idée, dit le signor Pompéius... Mais on vient. « Vivement nous nous couchons sur le dos, les bras collés le long du corps, en momies, et nous ronflons bruyamment. La porte de la case s'ouvre et, rapidement, un nègre s'assure que nous sommes bien encore là, dans la même position. La porte se referme... les pas s'éloignent. « Voyons votre idée, signor Pompéius. » « Oune idée essellentissime, répond celui-ci, vous avez entendou cette sacripante de Popo-Loulou s'écrier, quand il a von les soujets de mon monsée : Toutou-Toutou! » « C'est vrai, fait observer le capitaine Dubec, il a dit Tutu-Tutu, et il donnait les signes d'une grande frayeur; ces mots signifient probablement : fétiche, sacré, quelque chose d'analogue... » « Profitons de cette ter-

1 Voir le n° 385 du *Petit Français illustré*, p. 381.

rour superstitiouse... » « Nous ne demandons pas mieux, signor Pompéius, mais comment?... » « Que lé petit Marious dé Beaucaire, qui est oune serpent, se glisse sans être vou en dehors dou village, qu'il profite de l'obscourité pour rapporter dans notre case mes soujets essellentissimes, ze me çarge dou reste. » Une heure après, les débris du musée Pompéius étaient dans notre case, sauf l'empereur d'Allemagne, ce qui était vraiment incompréhensible; nos personnages étaient restés sur le monticule où nous les avions laissés, mais les indigènes avaient rangé autour d'eux, en cercle, leurs fétiches, des bons hommes en bois, de grandeur naturelle, grossièrement taillés dans des troncs d'arbres d'où nous pouvions conclure avec raison que nos personnages leur inspiraient une salutaire terreur.

Samedi 11 juin. — Le jour commence à poindre, nous plaçons nos personnages debout au milieu de la case et, après avoir fait un paquet de nos liens que nous dissimulons dans un trou creusé en terre, nous attendons. La porte s'ouvre, ce sont les gaveurs, ils s'enfuient épouvantés, en hurlant « Toutou-Toutou » Bientôt le village est en rumeur. Nous entendons autour de notre case les cris d'une foule toujours grossissante. Tout à coup le silence; que font-ils? Une fumée âcre nous prend à la gorge; ils viennent de mettre le feu à la case. « Sortons »! dit le capitaine Dubec. La porte est enfoncée. A la vue de nos personnages fétiches, les nègres s'enfuient en donnant tous les signes de la plus vive terreur... Toutou, Toutou. Nous nous dirigeons vers la case des dames Pituitt. « Pauvre mistress Pituitt! infortunée miss Arabella, ces stioupides négrillonnes se sont emparés de vos vêtements confortables et vous ont donné en échange des lambeaux d'étoffe! » Imprécations de Mr Pituitt. « Nous sommes tous vivants, c'est le principal, s'écrie le capitaine Dubec, en avant... arche! cette fois nous ne quitterons plus nos personnages... » Enfin! suivis par la foule à distance respectueuse, nous sortons du village en poussant des soupirs de satisfaction. A peine avions-nous franchi la palissade que nous apercevons Popo-Lulu, bien reconnaissable à son costume complet à carreaux, discutant avec un autre indigène, vêtu du pantalon et de la veste de hussard jaune de l'empereur Guillaume. Ce dernier roule quelque chose entre ses mains. Ce nègre a des notions de la civilisation; il connaît la fabrication et l'usage des bougies. Ce pays est étrange! Et c'est Guillaume II, coupé en morceaux d'égale grosseur, qui fournit la matière première. Le signor Pompéius est furieux et, comme il est Sicilien, il fait à l'égard de son « soujet » des remarques aussi justes que spirituelles; je ne puis les reproduire.

« En apercevant Popo-Lulu revêtu de son costume complet à carreaux, Mr Pituitt est pris d'une généreuse indignation : il fait un bond de tigre et se campe devant le « Popo-Liou-Liou » dans l'attitude d'un boxeur; il a soin de dire d'ailleurs : « Jé boxais vô! » et le poing de Mr Pituitt s'abat sur le crâne crépu du pauvre nègre, comme le marteau sur l'enclume; ensuite deux coups de poing, un pour chaque œil et le coup de la fin : une détente brusque du biceps qui atteint le Popo-Liou-Liou en pleine poitrine et l'envoie rouler sur le sol. En un clin d'œil Mr Pituitt est rentré en possession de ses vêtements et, en voyant cette dégelée, le fabricant de bougies, qui a compris, s'est empressé de quitter la veste et le pantalon de hussard jaune et de prendre la fuite en criant : Toutou, toutou. C'est mistress Pituitt, qui est trop sommairement vêtue, qui hérite de cette défroque. Toute la population indigène a assisté à ce combat singulier. La défaite de Popo-Lulu assure notre délivrance. Hip, hip, hurrah pour mister Pituitt!

Dimanche 12 juin. — Nous marchons sans discontinuer vers le Nord; nous dormons comme nous pouvons et nous mangeons ce que nous pouvons. Le souvenir des périls auxquels nous avons échappé nous est doux et nous donne des forces. Nous marchons gaiement, toujours vers le Nord. Rien de particulier, si ce n'est que depuis qu'il a repris possession de son « costioume », « Mr Pituitt est très fier et ne cesse de chanter : Rule, rule, Britannia. »

Lundi 13 juin. — Encore un jour de marche vers le Nord et nous n'avons rien découvert. Quel pays sauvage que cette Mozambique. Miss Arabella et mistress Pituitt sont fatiguées; cela se conçoit, et Mr Pituitt nous demande de les porter. « Comment donc, mister Pituitt, nous sommes cependant bien fatigués, mais la galanterie française n'est pas une vaine expression et il faudrait, pour ne pas porter ces dames, que nos jambes fussent usées jusqu'aux genoux. » Nous les plaçons sur le brancard en compagnie des trois personnages qui nous restent, S. M. la gracieuse tsarine, S. M. le Tsar et M. le Président de la République française (*Bravo! Bravo! Vive la Russie!*). Du musée Pompéius c'est tout ce qu'il en reste, mais le Sicilien ne cesse de répéter : « Cé sont mes soujets les plous beaux, les plous essellentissimes » (*Bravo! Bravo!*).

Mistress Pituitt, en hussard jaune, a beaucoup de succès.

Mardi 14 juin. — Toute cette journée nous avons marché vers le Nord. Nous sommes à bout de forces. Notre nourriture se compose de quelques coquillages récoltés à grand'peine sur les rochers, car nous avons soin de suivre la côte, toujours vers le Nord. Depuis trois jours

nous n'avons pas rencontré un être vivant. Nous nous arrêtons, à la tombée de la nuit, sur le bord d'une rivière « Il sera toujours temps de la traverser demain matin; nous camperons à cet endroit, » dit le capitaine Dubec. Nous nous étendons sur le sable et, la fatigue aidant, mes compagnons d'infortune ne tardent pas à faire entendre des ronflements sonores; quant à moi, je ne puis dormir et je regarde les étoiles. Tout à coup il me semble qu'au loin... mais

— Vous êtes à Madagachecar, et si vous n'avez pas encore dîné, venez chez nous manger une bonne « choupe » aux choux et un morceau de lard.

— Vous êtes des colons? demande le capitaine Dubec.

— Eh oui! nous sommes venus ici sous Louis XV le bien-aimé; ce n'est pas nous. bien entendu, mais nos « anchêtres » qui ont fondé Auvergnatville.



M. Pituitt est pris d'une généreuse indignation.

non... c'est une illusion d'acoustique... cependant... en croirais-je mes oreilles!... les sons criards d'une vielle me parviennent distinctement... et j'entends, ô prodige! :

Pour la bien dancha
Faut savoir la chanta,
Pour la bien chanta
Faut savoir la dancha.

« Je réveille le capitaine Dubec : — Écoutez, capitaine... — Il y a des Auvergnats par ici! s'écrie-t-il, c'est la bourrée! Nous sommes sauvés! et il se met à crier : You! you!

Nous sommes tous sur pied, prêtant l'oreille avec anxiété. Des : you, you, nous répondent. Quelques instants après nous sommes entourés par de braves gens qui n'ont rien de sauvage et qui nous demandent :

— Quéche que vou faites là? D'où esche que vous venez?

— Nous sommes des naufragés, répond le capitaine Dubec, mais dans quel pays sommes-nous donc?

Tout à coup, le Sauvage, s'interrompit : il venait d'apercevoir un jet d'eau qui montait, montait et retombait en pluie dans le jardin pendant que, dans la rue, retentissait un cri formidable de « Vive Gastambide! » auquel l'auditoire répondit par un cri non moins formidable de « Vive Barbissou! »

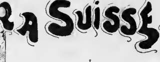
Mais il était impossible de tenir dans le jardin, les Gastambidistes électrisés par la présence du maire manœuvraient la pompe à incendie avec une vigueur surhumaine, les fidèles Barbissoustes, qui persistaient néanmoins à rester et se garantissaient de la douche gastambidiste au moyen des chaises qu'ils avaient placées sur leur tête, tout en criant à Marius de continuer, furent bientôt trempés jusqu'aux os, et la seconde conférence dût être forcément interrompue.

Le président Barigoule se retira, dignement, sans presser le pas, sous l'averse, accompagné de sa fanfare, mais il était aisé de s'apercevoir « qu'il n'était pas content. »

(*A suivre.*) E. P.

Voyages pittoresques du vieil Anacharsis

TEXTE ET DESSINS DE HENRIOT

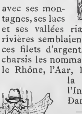






I

— Oui, mon ami, dit le vieux professeur Anacharsis à son élève, le jeune Snob, tandis que le chemin de fer à crémaillière les enlevait des bords du lac de Lucerne au sommet du Righi, oui mon ami, vous apprendrez la géographie, ou j'y perdrai mon grec!



— Mais, M'sieu, fit le petit Snob... j'ai jamais pu.

— Hé! bien, vous le pourrez... car je me propose de vous apprendre la géographie de chaque pays par un moyen différent. Ce soir, vous connaitrez la Suisse, ce pays qu'un méchant fantaisiste appelle « un lac allemand habité par des Anglais ».





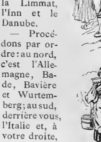
A ce moment, les deux voyageurs arrivaient sur la terrasse de l'hôtel du Righi-Kulm, et Snob vit avec étonnement un ballon captif se balançant au-dessus de la montagne.

— Voilà mon moyen pour aujourd'hui, déclara le vieil Anacharsis; vous aurez plus tard cinq millions de fortune, et votre père, plus malin en cela que beaucoup d'autres, m'en a confié les revenus pour faire votre éducation. Bénissez le sort qui vous permet d'apprendre aussi richement la géographie!

— Alors, ce ballon?...

— Est à vous; j'ai fait agencer dans la nacelle un télescope puissant qu'un inventeur avait construit pour examiner la lune; il figurera à l'Exposition de 1900!

Une demi-heure après un excellent déjeuner, et à l'effarement d'une grande quantité de touristes, le ballon s'éleva majestueusement dans le ciel bleu, emportant Snob et le vieil Anacharsis. Snob était émerveillé du panorama gigantesque qui se déroulait à ses pieds. Le lac de Lucerne apparaissait grand comme une pièce de cent sous, mais dans le télescope il reprenait ses proportions naturelles : c'était la Suisse entière qui s'étendait sous la nacelle, avec ses montagnes, ses lacs et ses vallées riantes; les rivières semblaient de minces filets d'argent, et Anacharsis les nomma : le Rhin, le Rhône, l'Aar, la Reuss, la Limmat, l'Inn et le Danube.





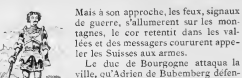
— Procédons par ordre : au nord, c'est l'Allemagne, Bade, Bavière et Wurtemberg; au sud, derrière vous, l'Italie et, à votre droite, a l'est, l'Autriche; au-dessous de vous, les vingt-deux cantons! Voyez là-bas, à l'ouest, la France; nous sommes entrés en Suisse par Bale et Genève; Genève, au bord du lac bleu, le Léman...



— Oh!... remarqua Snob... j'aperçois sur le lac de Genève des voiles et des bateaux à vapeur.

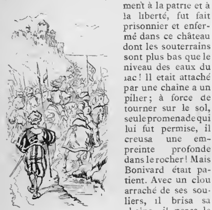


— Ils sont bourrés d'Anglais... Suivons les bords du lac : la rive française, la Savoie, que domine le mont Blanc; sur la rive, Evian; au fond du lac, Villeneuve et en revenant vers Genève, Montreux, Vevey...



— Qu'est-ce que c'est que ce vieux château qui se mire dans l'eau bleue?

— Chillon! Le château de Bonivar. Genève eut de rudes luttes à soutenir pour conquérir sa liberté. En 1430, Genève était au pouvoir d'un despote, Charles III, duc de Savoie. Bonivar, victime de son dévouement à la patrie et à la liberté, fut fait prisonnier et enfermé dans ce château dont les souterrains sont plus bas que le niveau des eaux du lac! Il était attaché par une chaîne a un pilier; à force de tourner sur le sol, seule promenade qui lui fut permise, il creusa une empreinte profonde dans le rocher! Mais Bonivard était patient. Avec un clou arraché de ses souliers, il brisa sa chaîne, il perça le mur. Il se crut libre. Mais un second mur l'entourait, il n'avait qu'agrandi sa cage. Enfin





Genève reconquit sa liberté et Bonivard retrouva la sienne après six ans d'une horrible captivité.

Au nord du lac de Genève, le lac de Neufchâtel, et à côté, un petit lac, Morat!

— Morat, interrompit Snob, plus fort sur l'histoire que sur la géographie, c'est là que Charles le Téméraire...

— Très bien... vous aurez dix bons points, Snob. Voyez-vous dans le télescope la petite ville de Morat, au pied d'une montagne et de riants côteaux?

— Parfaitement..., je vois des vignes sur les hauteurs.

— C'est là que le 10 juin 1476, le Téméraire avait dressé ses tentes, avec ses Picards, ses Flamands et ses Bourguignons. Battu à Granson par les Suisses, il avait une défaite à venger. Mais à son approche, les feux, signaux de guerre, s'allumèrent sur les montagnes, le cor retentit dans les vallées et des messagers coururent appeler les Suisses aux armes.

Le duc de Bourgogne attaqua la ville, qu'Adrien de Bubemberg défendait vaillamment. Soixante-dix bombardes canonnaient les murs, la brèche fut ouverte et les Bourguignons s'élancèrent à l'assaut en criant : « Ville gagnée. » Derrière le mur écroulé se dressa un mur vivant, les Suisses serrant leurs poitrines et présentant leurs lances. Vingt assauts furent repoussés. Alors on vit arriver les Suisses de l'Oberland et de l'Argovie, ceux de Brienne, d'Uri et de Berne, et les Strasbourgeois alliés qu'amenait le duc René de Lorraine. Charles le Téméraire fut battu; il s'était armé d'une massue « assez bonne pour ces animaux », disait-il. Le soir, la Suisse était libre, les Bourguignons en fuite et le lac de Morat rouge de sang.



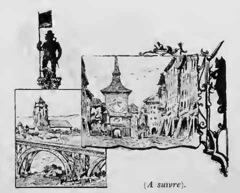
A l'est de Neufchâtel, sur les bords de l'Aar, Berne, la vieille ville de la Suisse féodale, avec ses rues aux arcades de pierre, ses enseignes de fer; Berne, la ville des Ours.

— Des ours, demanda Snob.

— Oui, l'ours est un dieu ici, ou plutôt un saint, car il y a un saint Ours dans le calendrier suisse! De l'autre côté du pont de l'Aar, en face de la colline verte sur laquelle s'étage Berne, voyez-vous un tout petit monument?

— Une fausse aux ours?

— Le sanctuaire! C'est là que les Bernois et les touristes jettent aux ours des poires que ceux-ci mangent et des sous qu'un gardien porte au trésor. Car les ours de Berne ont un trésor. Au siècle dernier, une vieille dame fort riche leur laissa soixante mille livres de rente, et ce trésor qui était devenu fort considérable disparut durant les guerres de la Révolution française.



(*A suivre*).

L'ambulancière de Madagascar *(Suite)*[1].

Au loin, de tous les côtés, des villages incendiés qui brûlent. Quant à l'ennemi, il est toujours insaisissable. Complètement démoralisé, poursuivi sans relâche, il ne tient nulle part et se replie précipitamment sur la capitale. On nous avait parlé d'Ampotaka, de Kinajy, des monts Ambohimena comme de points de concentration des troupes hovas, où nous aurions de gros efforts à faire. Aujourd'hui, on nous parle de Babay. Vous verrez qu'il en sera de Babay comme du reste.

« Nous ne sommes plus qu'à soixante kilomètres de Tananarive ; soit quatre étapes, entrecoupées de deux jours de repos pour permettre aux divers groupes de la colonne de rejoindre, de façon à marcher tous ensemble en formation de combat sur la capitale.

« Le 26, à Sabotsy, affaire assez chaude; les balles pleuvent dru sur la place du Marché; mais ça ne dure pas. Dès que notre artillerie prend la parole, c'est fini, plus personne ! Et pourtant il paraît que deux illustres personnages, Rasaujy, secrétaire du Premier ministre, et Razanakombana, ministre des Lois, étaient descendus l'avant-veille de Tananarive pour prendre le commandement des troupes, et se faire reconduire un peu plus vite encore qu'ils n'étaient venus.

« Quant à Babay, où nous devions nous heurter à des masses innombrables de redoutables guerriers, il n'en est plus question. D'ailleurs, au lieu d'aborder la position de front, nous avons préféré la tourner.

« Tananarive n'est plus loin maintenant. En quatre heures nous pourrions y être. Seulement il nous faudrait traverser les rizières de Betsimitatra, qui entourent la capitale, en restant constamment sous le feu de l'ennemi et par suite en risquant d'essuyer des pertes considérables. Le Général en chef s'est décidé à exécuter autour de Tananarive une marche de flanc, pour gagner la route du Nord, la route d'Ambohimanga.

« Bientôt une montagne isolée paraît au loin, et sur la montagne on distingue des constructions, des amas de maisons serrées les unes contre les autres. C'est Tananarive! Henri, qui marche à côté de moi, reconnaît et m'indique le palais de la Reine et celui du Premier ministre. Encore quelques jours, et nous y serons. Une grande joie nous soulève à la vue de cette capitale que nous allons conquérir. Il y a encore un fameux coup de collier à donner, mais c'est le dernier.

« Du côté où nous l'abordons, c'est-à-dire à l'est, Tananarive est couvert par deux chaînes parallèles d'égale hauteur, toutes les deux fortement défendues, et qu'il s'agit d'emporter successivement. Le point culminant de la seconde chaîne, celle qui est la plus rapprochée de la ville, est à Ambodidempona, où se trouve l'Observatoire des jésuites, qui domine et commande Tananarive. Une fois là, la ville est à nous.

« Le 29 au soir, l'ordre général pour la journée du lendemain commence ainsi : « Ensemble du mouvement : Demain enlèvement des positions situées à l'est de Tananarive. Capitulation de la ville, ou assaut et entrée de vive force. »

« Il est cinq heures du matin. Les deux brigades s'ébranlent à la fois, en combinant leur mouvement, celle du général Voyron par le Nord-Ouest, celle du général Metzinger par le Sud. Avec une rare vigueur, l'une et l'autre refoulent devant elles tout ce qu'elles rencontrent. Vers les midi, la première ligne est enlevée sans trop de difficulté. Après quelques minutes de repos, marche en formation de combat contre la seconde ligne. Les balles sifflent dru, mais on ne s'arrête pas pour si peu; et nous escaladons au pas de course le mamelon où se dresse l'Observatoire. Le bataillon malgache y arrive le premier, au moment même où les Hovas viennent de l'évacuer en y laissant sept cents cadavres; les braves Tirailleurs y trouvent un canon Hotchkiss et des



Arrivée de l'artillerie devant Tananarive.

1. Voir le n° 385 du *Petit Français illustré* p. 374.

munitions abandonnées, et tournant aussitôt la pièce contre la ville, ils tirent coup sur coup.

« Mais voici l'artillerie, la nôtre, qui arrive. Il est trois heures. Le bombardement commence. Les canons de la 1re brigade tirent sur le palais de la Reine et ceux de la 2e brigade sur le palais du Premier ministre.

« De la ville on riposte énergiquement. De partout, surtout de la terrasse du palais de la Reine, les Hotchkiss, les tirailleuses Gardner, les canons-revolvers font rage. D'où nous sommes placés, Henri et moi, nous apercevons distinctement les barricades élevées dans les rues de la ville, et derrière les barricades, un grouillement de lambas blancs.

« Patience! voici les obus à la mélinite, réservés pour la circonstance, qui entrent en danse. Le premier pénètre dans le toit du palais de la Reine et entraîne le drapeau blanc à coin rouge qui disparaît; le second tombe sur la terrasse, noire de monde, où il doit faire un dégât énorme. Les coups se précipitent. Le feu de l'ennemi se tait, éteint par celui de nos trois batteries. On n'entend plus rien. Dans les rues, sur les terrasses, on ne voit plus personne, il semble que la population ait disparu subitement.

« Le général en chef envoie un prisonnier signifier aux autorités que si dans un quart d'heure, c'est-à-dire à 3 h. 45, aucun parlementaire ne se présente, l'assaut sera donné.

« Les dernières dispositions de combat sont prises. Les bataillons destinés à être lancés les premiers sont désignés : ce sont le bataillon malgache, le 2e bataillon du régiment d'Algérie, le bataillon du 200e, le bataillon de la Légion étrangère, le 3e bataillon du régiment d'Algérie, soit cinq bataillons en tout pour marcher sur une ville de quatre-vingt à cent mille hommes. Les chefs reçoivent leurs instructions. Tous les officiers ont le plan de Tananarive à la main.

« Le moment est vraiment solennel. Les sonneries de clairon, répétées par les échos de la ville, vibrent au fond de tous les cœurs. Nous sommes avec le Général, Henri et moi, derrière le 2e bataillon du régiment d'Afrique; machinalement, nos yeux se fixent sur la porte de la ville qui est en face de nous, derrière laquelle c'est l'inconnu.



Entrée du général Metzinger à Tananarive

« Il est 3 h. 40. Cinq minutes encore, et nous partons. Tout à coup, par la porte, débouchent au pas de course deux soldats hovas brandissant des drapeaux blancs; derrière eux, des filanzanes dans lesquels sont transportés sans doute les parlementaires qu'on n'attendait plus. Je braque ma jumelle sur le Palais, le pavillon de la Reine a disparu, et je vois hisser à sa place un drapeau blanc. Décidément c'est la ville qui se rend.

« Aussitôt le feu cesse partout, et un soupir de soulagement sort de nos poitrines. Certes, tous nous étions prêts à marcher sous la mitraille; mais maintenant que tout est fini, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à la boucherie qui nous attendait peut-être dans cette ville bourrée de soldats armés, où

chaque rue à pic, chaque plate-forme étaient garnies de mitrailleuses ; et ce n'est pas sans un certain sentiment de bien-être que nous nous serrons les mains en nous disant que tout de même nous l'avons échappé belle. .

« Cependant le général en chef renvoie les parlementaires ; il en réclame d'autres plus qualifiés et munis de pouvoirs en bon ordre. Vingt-cinq minutes après, retour des parlementaires. Cette fois, ce sont des manières de personnages : Radilifera, fils du Premier ministre, Audriamifidy, ancien ministre des affaires étrangères, et Marc Rabibisoa, deuxième secrétaire et interprète du Premier ministre ; ils apportent des pouvoirs en règle, qui leur permettent d'accepter les conditions du vainqueur.

« Voici ces conditions : soumission absolue et sans réserve ; entrée immédiate dans la ville des troupes désignées pour l'assaut, avec cette assurance que si, pendant l'entrée desdites troupes, un seul coup de feu est tiré, huit cents obus mettront immédiatement le feu aux quatre coins de la ville ; et enfin désarmement des habitants et des soldats hovas, et envoi immédiat de courriers pour arrêter les hostilités possibles contre un convoi que nous attendons.

« Les trois parlementaires signent sans observation les conditions susdites et regagnent la ville, où nous entrons sur leurs talons.

« Les premiers qui pénètrent, clairons en tête, dans Tananarive sont les Tirailleurs du 1er bataillon du régiment d'Algérie.

« Immédiatement après eux viennent le général Metzinger, chargé de prendre possession de la ville, avec le titre et les fonctions de gouverneur, et son état-major, dans lequel, bien entendu, nous figurons à notre rang, Henri et moi.

« Derrière nous, les autres bataillons qui avaient été désignés pour l'assaut : Tirailleurs, Légion étrangère, 200e, etc.

« La porte franchie, nous nous engageons dans les rues, d'affreux passages rocailleux, qu'il faut escalader à la force des jarrets. Les maisons et les terrasses sont pleines de Hovas, qui se découvrent devant nous avec un empressement respectueux plus ou moins sincère. De leur côté, comme du nôtre d'ailleurs, silence absolu. Que d'armes et de munitions ! On ne voit partout que des fusils en tas, des barils de poudre, des mitrailleuses anglaises, belges et même françaises, etc. Un moment, nous sommes arrêtés par une barricade en maçonnerie, derrière laquelle s'ouvrent les trous noirs de deux canons-revolvers ; il faut envoyer chercher des soldats du génie pour y pratiquer une brèche. Enfin nous arrivons sans encombre sur la place d'Andohalo, où nous nous arrêtons. Henri, très fier de connaître la ville, m'en fait les honneurs ; il me nomme au passage les principaux palais, la maison qu'il avait habitée avec ses parents, puis, sur la place même, l'École des Sœurs, la Cathédrale catholique et la maison de M. Suberbie.

« Il est 6 heures ; nous sommes harassés de fatigue, mais ce n'est pas encore le moment de nous reposer. Le général-gouverneur fait parvenir aux autorités l'ordre d'interdire absolument à la population de circuler pendant la nuit ; puis il envoie les divers bataillons occuper les points importants de la ville. Ce n'est qu'à une heure assez avancée que nous sommes libres enfin de nos mouvements. Mais où aller ? Nous nous logeons tant bien que mal dans un temple protestant, avec les bancs des fidèles pour lit et leurs coussins pour matelas. De vivres, point ; nous partageons fraternellement un biscuit, Henri et moi, et nous finissons par céder au sommeil ; mais nous ne dormons que d'un œil, et de temps en temps je me lève pour aller voir si tout va bien. Mais, baste ! une nuit de fatigue est bientôt passée, même après une journée éreintante ; nous dormirons mieux demain. On n'a pas tous les jours occasion, n'est-ce pas ? de coucher dans une capitale conquise.

« Le jour nous trouve déjà sur pied. A 7 heures du matin, nous nous portons au-devant du général en chef, qui doit faire son entrée solennelle à 8 heures. Les troupes, entrées la veille, s'échelonnent tout le long du chemin que doit suivre la colonne, depuis la porte de Tamatave jusqu'au palais de la Résidence générale. 8 heures ! le général Duchesne, précédé d'un peloton de chasseurs d'Afrique, paraît, suivi de son état-major ; les clairons sonnent aux champs, les soldats portent les armes ; instinctivement tous les Hovas se découvrent. Après avoir escaladé non sans peine les rues hérissées de barricades, la colonne défile devant le palais de la Reine, traverse la place d'Andohalo et pénètre enfin jusqu'au palais de la Résidence générale, où le général en chef va s'installer. On hisse aussitôt le drapeau français sur le faîte du palais.

« Le peu que j'ai encore vu de la ville, en revenant prendre mon poste, ne m'enthousiasme guère. Le palais de la Reine n'est pas joli, joli comme architecture, ni celui du Premier ministre non plus. Les maisons des riches bourgeois hovas sont d'un style bizarre ; avec leurs balcons, leurs perrons, leurs carreaux de couleur, elles me rappellent les constructions en bois qu'on donne aux enfants, chez nous, pour les amuser. Quant aux autres, elles sont toutes semblables, bâties en terre rouge, avec un toit en chaume ou en tuiles. Cette couleur rouge est générale dans la ville et même aux environs. A. B.

(*A suivre*).

Petite physique anti-alcoolique.



Poids absolu d'un corps. — Affinité. — Centre de gravité.

Mobilité. — Équilibre.

Les vases communicants. — Inertie.

Toute force est considérée : Par son point d'application ou par sa direction

Variétés.

Un nouveau filtre. — M. Pfister, un ingénieur autrichien, vient d'inventer un système de filtre bien curieux, sinon très pratique, qui pourrait sans doute, après quelques perfectionnements, rendre d'importants services aux habitants des villes situées au bord de la mer.

Cet ingénieur a découvert que le premier arbre venu avait des propriétés filtrantes remarquables. Ayant coupé un tronc d'arbre, il y a injecté, dans le sens de la longueur, de l'eau de mer, au moyen d'une simple pompe. Après quelques minutes d'attente, l'eau s'est mise à suinter par l'autre extrémité, très claire et très pure. Elle n'avait plus le goût salé et donnait, à l'analyse, tous les caractères d'un liquide parfaitement potable, inodore et sain. Une bûche de bois vert suffit à faire l'expérience.

* * *

Haut la tête. — Pendant la désastreuse guerre de Cent ans, Henri V, roi d'Angleterre, avec l'arrogance d'un vainqueur impitoyable, traitait de haut les seigneurs français. Jean Villiers de l'Isle-Adam, rattaché au parti bourguignon, mais peu porté à s'incliner devant les Anglais, ayant été appelé à conférer avec le roi, se présenta devant lui simplement vêtu d'une robe de gros drap gris. Henri V, blessé de ce manque d'égards, le railla sur ce costume peu séant à un maréchal de France. L'Isle-Adam lui riposta sur le même ton et en le regardant en face.

« Adonc, dit le roi, comment osez-vous regarder « ainsi un prince au visage quand vous parlez « à lui? »

Et le sire de L'Isle-Adam répondit :

« Sire, la coutume des Français est telle que si « un homme parle à un autre, de quelque état « ou autorité qu'il soit, la vue baissée, on dit que « c'est un mauvais homme, et qu'il n'est pas « prud'homme, puisqu'il n'ose regarder celui à « qui il parle (au visage). »

Henri V, irrité, dissimula pour un moment, mais, quelques jours après, il le fit arrêter sous prétexte de trahison et enfermer à la Bastille.

* * *

A la consultation :

Le Docteur. — Ne vous effrayez pas, mon ami, il y a deux ans j'étais exactement dans le même état que vous et maintenant je suis guéri.

Le Malade (avec empressement). — Quel docteur aviez-vous?

RÉPONSES A CHERCHER

Question historique. — Quelle est l'origine du nom de cordonniers donné à ceux qui font les chaussures?

Énigme.

Je suis quand mon frère n'est pas,
Autrement je ne saurais être.
C'est en mourant qu'il me fait naître,
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas.

Charade.

Cinq voyelles et une consonne,
En français composent mon nom
Et je porte sur ma personne,
De quoi l'écrire sans crayon.
(Voltaire).

* * *

Problème. — Prouver que deux et deux font trois.

* * *

Calembredaine. — Combien y a-t-il de fauteuils à l'Académie française?

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 385.

I. Question de langue française.

La Montre était la Revue que faisait passer un officier pour prouver à l'intendant ou au contrôleur royal que sa compagnie était au complet.

Comme c'est à cette Revue que se faisait la solde, on appela aussi montre la somme que touchait le soldat en cette occasion.

Enfin les tacticiens donnaient aussi le nom de montre à une opération militaire destinée à cacher un mouvement réel et sérieux, c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une démonstration.

II. Questions géographiques.

L'État du Maine fut ainsi nommé en 1638 de Henriette Marie, reine d'Angleterre, duchesse du Maine.

La Pensylvanie de William Penn, chef des Quakers.

Le Delaware, de Lord de la Ware, gouverneur de la Virginie sous Jacques Ier. Il a aussi donné son nom à un fleuve de la région.

Le Maryland, de la reine d'Angleterre, Henriette Marie, femme de Charles Premier (Voir plus haut).

La Virginie de Élisabeth d'Angleterre, la reine vierge.

La Caroline, en l'honneur du roi de France Charles IX, en 1564.

La Géorgie, en l'honneur du roi d'Angleterre, Georges III, en 1772.

La Floride, parce qu'elle fut découverte par l'Espagnol Ponce de Leon le jour des Rameaux (Pâques fleuries, *Pascua florida*) de l'année 1572.

La Louisiane, en l'honneur du roi de France Louis XV.

Le New-Hampshire, du comté de Hampshire en Angleterre.

New-York, en l'honneur du duc d'York, depuis Jacques II. Avant 1664 la ville s'appelait Newamsterdam.

Rhode-Island, parce qu'une petite île faisant partie de ce territoire a été comparée pour la douceur de son climat à l'île de Rhodes.

III. Questions scientifiques.

Le caoutchouc ou gomme élastique, que les Anglais appellent *India Rubber*, est le suc (*latex*) qui s'écoule des tiges et du tronc d'un grand nombre de végétaux des régions tropicales (principalement des plantes de la famille des Artocarpées, Euphorbiacées, Apocynées). Le caoutchouc est imperméable, insoluble dans l'eau, soluble dans le naphte ; ce qui le caractérise avant tout c'est son *élasticité*.

La gutta-percha est, de même, le suc qui s'écoule d'un arbre, l'*Isonandra percha*, qui croît *surtout* dans l'Asie équatoriale et la Malaisie. Ce produit est également imperméable, *il n'est pas élastique*, il s'amollit dans l'eau bouillante et devient ainsi très facile à mouler. C'est un excellent isolateur de l'électricité.

IV. Mots sans têtes.

Vouloir c'est pouvoir.

v — oie	**c** — hameau	**p** — ain
o — zone	**e** — caille	**o** — thon
u — ni	**s** — age	**u** — sage
l — aide	**t** — race	**v** — allee
o — vide		**o** — tage
i — mege		**i** — his
r — ail		**r** — appel.

V. Charade.

Réponse. — Verveine.

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 387. 10 centimes. 25 juillet 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS — Part du 1er de chaque mois | Armand COLIN & Cie, éditeurs — 5, rue de Mézières. Paris | ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI — Tous droits réservés



Une promenade en Seine à la fin du XVIIIe siecle (1789).

L'ouverture de la pêche à Paris.

On estime qu'à Paris seulement, plus de cent mille personnes, appartenant à toutes les classes de la société, s'intéressent directement à l'ouverture de la pêche. On s'en aperçoit au nombre vraiment fantastique de fidèles qui, en ce jour si impatiemment attendu, trempent leur crin dans l'eau. L'affluence recommencera ainsi de dimanche en dimanche, avec diminution sensible les jours de semaine, car le pêcheur à la ligne qui opère dans les limites de l'octroi appartient surtout à la classe ouvrière, qui ne chôme qu'un jour sur sept.

Le boutiquier, le rentier, le retraité, tous ceux, en un mot, qui touchent de près ou de loin à « l'infâme capital », vont ferrer plus loin le poisson récalcitrant, jusque sur les bords de la Marne et de l'Oise, et combinent les joies de la villégiature avec la douceur d'un passe-temps favori.

Chemins de fer, déjeuners sur l'herbe, asticots de luxe, tout cela est coûteux et devient un plaisir de prince. Quant au prolétaire, à qui suffisent les berges des quais, voici les frais que nécessite son entrée en campagne : un cornouiller, 25 centimes ; une mèche crin et hameçons, 10 centimes ; asticots, 10 centimes : total, neuf sous !

Il est peu de passion moins ruineuse.

Je m'empresse de constater qu'avec une si mince provision d'appâts, le pêcheur de Seine ne peut avoir d'autre prétention que de se distraire et de passer une journée agréable. Quand on se préoccupe de la politique de résultats, il faut amorcer, et amorcer sérieusement. Cela exige au moins un litre d'asticots qui coûte de 1f 25 à 3 francs, suivant la qualité. L'amorce, me disait un professionnel, c'est la publicité de la pêche ! Mais de Bercy à Auteuil, on amorce peu ; le courant entraînerait trop vite la semence, et le pêcheur au filet, l'avide pêcheur au filet, l'ennemi-né du « lignard », viendrait d'un seul coup d'épervier ratisser le fruit de tant d'efforts. N'empêche que pour le jour de « l'ouverture » on a vendu à Paris environ 12,000 litres d'asticots, non compris le blé cuit et les vers de vase, qui coûtent de 7 à 8 francs le litre. Ces chiffres font rêver.

Je suppose l'opérateur abondamment pourvu de tout ce qu'il lui faut et en fonction sur le chemin de halage. Sa ligne, savamment plombée, descend entre deux eaux. Que va-t-il retirer ?

Vous allez répondre : « Des vieilles bottes, de la laine à matelas et peut-être un chien crevé. »

Eh bien ! Non. Vous vivez de préjugés et de traditions routinières. Voici ce qu'on prend et ce qu'on peut prendre encore à Paris.

D'abord un poisson qui a eu sa célébrité et qui affectionne particulièrement les environs du pont de l'Alma, où le fleuve est plus large et plus calme : j'ai nommé le barbillon. Il y en a d'énormes, mesurant jusqu'à 80 centimètres de long.

Jadis, à la nuit tombante, sur la rive du quai d'Orsay, on avait grande chance de rencontrer un vieillard, un obstiné pêcheur de barbillons, qui savait que c'était là le bon endroit et poursuivait, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ses tentatives silencieuses. C'était... Pajot, l'illustre professeur d'accouchement, qui venait se délasser de ses travaux scientifiques, et que la mort seule a pu faire renoncer à sa passion favorite.

On trouve ensuite la brème, qui peut atteindre un poids de 8 à 10 livres, mais n'excède jamais 500 grammes à 1 kilo. La brème se fait rare, il n'y a guère plus que les bonneteurs qui la *maquillent*.

Le gardon, exceptionnel quand il pèse une livre, et gros en général comme une forte sardine, était le fondement de toute bonne friture, avant l'envahissement de l'affreux hottu.

Le hottu nous vient d'Allemagne. Il pullule à l'infini, et bien qu'il ne mange pas ses camarades, il les éloigne par son humeur batailleuse. C'est en 1867 qu'il a commencé à déloger de la Seine le pacifique gardon. A l'Exposition universelle, on en avait envoyé un certain nombre à l'Aquarium. L'Exposition terminée, comme on ne savait trop que faire de ces hôtes, et qu'il était parfaitement inutile de les réexpédier à leur pays d'origine où ils n'avaient aucune valeur, on les jeta dans le fleuve. Ils y ont prospéré, les intrigants.

Le gardon n'a pas voulu vivre en cette détestable compagnie et personne n'a gagné au change. Le hottu est flasque, d'un goût fade, sa chair se corrompt vite.

Le goujon, ce héros de la poêle à frire, a mieux résisté aux envahisseurs. Sa galerie favorite est le quai du Pont-Neuf et les abords du Vert-Galant.

L'ablette n'a pas de préférence ; elle abonde un peu partout. C'est, disent les professionnels, un poisson créé par la nature pour nourrir les autres.

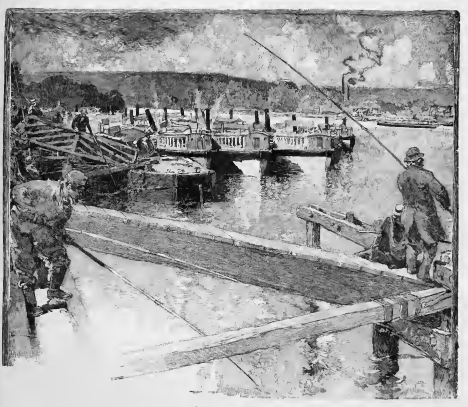
Plus rare, mais surtout plus difficile à prendre, est le chevaine ou juène, comme on l'appelle à Paris. C'est la capture que guettent ces enragés que vous voyez s'abîmer l'estomac, ployés en deux sur les parapets des quais, au quai aux Fleurs, par exemple. Vous vous êtes demandé peut-être ce qu'ils espéraient avec

l'immense ligne et les 25 mètres de ficelle dont elle est pourvue. Ils espèrent ferrer un juène trop méfiant pour côtoyer les rives ou pour s'approcher de bateaux. Le juène, qui atteint 2 ou 3 livres, se pêche à la crevette, à la cerise ou au sang caillé.

J'arrive au brochet et à la carpe et j'aurai indestructible, comme le lièvre de la plaine Saint-Denis

On a enterré il y a quelques années un vieux pêcheur qui n'opérait que le dimanche et les jours de fête, et depuis trente ans n'avait point dépassé les fortifications.

Chaque semaine il inscrivait avec régularité



L'ouverture de la pêche.

clos la liste des espèces parisiennes. Encore dois-je avouer que depuis bien des mois, si l'on a pris en Seine quelques carpillons, on n'a pas vu la queue d'un seul brochet.

Vous n'ôterez cependant pas de l'idée des vieux pêcheurs qu'il en existe encore et qu'ils se sont réfugiés... sous les bains de la *Samaritaine*. A voix basse, les initiés parlent mystérieusement d'un brochet énorme, fantastique, qui ne déloge pas de là, mais qui est plus roué à lui seul que tous ses frères réunis. Plusieurs fois on l'a ferré, mais il s'est toujours échappé, et maintenant il nargue toute la corporation. Le brochet de la *Samaritaine* a sa légende sur un registre spécial le détail de ses prises et leur poids total. Le relevé général a fait connaître que cet homme obstiné avait pris en trente ans plus de 3,000 kilogrammes de poissons, 100 kilogrammes par an.

Ce résultat est suffisant pour prouver qu'on ne perd pas son temps à pêcher en Seine.

G. T.

Ajoutons que récemment une société de pêcheurs à la ligne est devenue adjudicataire du droit de pêche pour la traversée de Paris. Les « lignards » seuls ont le droit de pêcher. Les « éperviers » sont rigoureusement exclus.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Tous les villages que nous avons traversés étaient rouges, les maisons comme le sol; seules, les rizières égayaient un peu le paysage. Quelle différence avec nos villages français si clairs d'aspect, si gais avec leur entourage de verdure!



Le capitaine Gaulard est reçu par Marguerite.

« A 1 heure, une partie des troupes quitte la ville pour aller camper sur une hauteur, à l'ouest, avec une batterie dont les canons sont braqués dans la direction du palais de la Reine, et sur une autre hauteur, à l'est, avec deux autres batteries; histoire d'appuyer l'action diplomatique.

« Pendant ce temps, les plénipotentiaires de la Reine, Razanakombana et Rasaujy, se rendent à la Résidence générale et sont introduits auprès du Général en chef, qu'assiste M. Ranchot. A 5 heures, tout est convenu et le traité signé. La paix est faite.

« En seize jours, comme l'avait dit le général Duchesne, la colonne légère, après avoir livré huit combats et poursuivi sa route étape par étape, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, est entrée dans Tananarive et a imposé la volonté de la France au gouvernement de la Reine.

« Maintenant, quand redescendrons-nous à Majunga? Quand rembarquerons-nous pour la France? Nous ne le saurons sans doute pas avant quelques semaines. Quoi qu'il en soit, je n'oublierai pas la promesse que je vous ai faite, que je me suis faite à moi-même. La dette que j'ai contractée envers vous et envers mademoiselle Berthier-Lautrec n'est pas de celles qu'on saurait jamais acquitter; mais, avant de quitter cette terre de Madagascar, où j'ai été si près de laisser ma vie, j'irai certainement vous renouveler l'expression des sentiments de reconnaissance et d'affection que je vous garderai éternellement à tous deux.

« A bientôt donc, cher monsieur Berthier.

« Votre très affectueusement reconnaissant

« GEORGES GAULARD. »

Retour d'Henri et du Capitaine.

La campagne terminée, Henri, jugeant ses services désormais inutiles, demanda au général de lui rendre sa liberté. Le général insista vainement pour le garder, se faisant fort de lui obtenir, par le général Duchesne, un poste important dans la future administration civile de l'île; rien ne put le retenir, pas même les instances de Georges Gaulard, auquel il était attaché cependant comme à un frère, et dont il ne se sépara point sans de vifs regrets; mais, la France victorieuse et les assassins de son père châtiés, il avait hâte de revenir à Maevasamba reprendre, pour ne plus les quitter, la direction et la mise en valeur de la concession Berthier-Lautrec.

Il profita donc du premier convoi de troupes que le général renvoya à la Côte pour y redescendre lui-même. Bien que la saison des pluies fût déjà commencée, son voyage de retour se fit assez rapidement, surtout à partir

1. Voir le n° 386 du *Petit Français illustré*, p. 392.

d'Andriba, où aboutissait la funeste route si chèrement payée de la vie de quinze cents de nos soldats.

Prévenu par une lettre de son neveu, Daniel était venu l'attendre à Majunga, et, sans lui laisser le temps de se retourner, il l'entraîna aussitôt à Manakarana, et de là à Maevasamba.

Ce ne fut pas sans une profonde et délicieuse émotion qu'après une si longue séparation Henri et Marguerite se retrouvèrent ensemble. La maison était encore pleine, du haut en bas, de malades et de convalescents; mais, après la rude campagne qu'il venait de faire, le jeune colon était déshabitué du confortable, et il déclara à sa sœur qu'il se contenterait parfaitement, et pour autant de temps que cela serait nécessaire, du moindre coin, aménagé tant bien que mal, dans une des dépendances de l'exploitation.

Vers la fin d'octobre, d'ailleurs, l'ambulance commença à se désencombrer; deux soldats du génie et un caporal d'infanterie de marine succombèrent presque coup sur coup malgré tous les soins dont ils étaient entourés, et s'en allèrent rejoindre le pauvre Nicole sous les grands tamariniers du parc, à côté de la tombe de Michel Berthier-Lautrec et de sa femme; puis les bâtiments affrétés pour le rapatriement du corps expéditionnaire commençant à arriver en rade de Majunga, tous ceux des pensionnaires de Maevasamba qui pouvaient être transportés sans danger furent évacués successivement sur Manakarana et de là sur Majunga. Deux seulement, encore trop faibles, durent être gardés presque malgré eux pendant trois semaines; après quoi, l'ambulance se trouva dissoute par le fait.

Malgré cela, Marguerite ne voulut pas encore laisser partir son oncle, qui parlait d'aller remonter sa maison, quelque peu compromise par sa longue absence.

— Puisque vous avez donné six mois de votre temps pour soigner des braves garçons qui ne vous étaient de rien, lui dit-elle de sa voix la plus câline, vous pouvez bien en perdre un de plus pour vous reposer et vous consacrer uniquement à votre aimable nièce, monsieur mon très cher oncle. Vos affaires attendront encore un peu, voilà tout. D'abord, vous êtes bien assez riche comme ça, et quand vous gagneriez maintenant un peu moins d'argent, le beau malheur!

Le vieux négociant adorait sa nièce et céda, comme aussi le Dr Hugon, que Marguerite retint également, malgré une belle résistance. Les deux hommes avaient d'ailleurs pour rester un excellent prétexte, que la jeune fille ne manqua pas d'invoquer : c'était celui d'aider de leurs conseils et de leur expérience les efforts d'Henri qui, dès la première semaine de son retour, s'était attelé à la rude besogne de rétablir sur ses anciennes bases l'exploitation qui avait tant tenu au cœur de son père. Presque tout était à refaire : les cultures, abandonnées à elles-mêmes pendant près d'une année, étaient retournées à l'état de nature; quant au personnel, on dut en recruter un nouveau, ce qui



L'oncle Daniel conseille au capitaine Gaulard de se fixer à Madagascar.

n'alla pas sans de grandes difficultés, l'ordre n'étant pas encore rétabli dans la région. Il ne fallut pas moins d'un bon mois pour remettre toutes choses en état de marcher. Quant à la maison d'habitation, minutieusement désinfectée par les soins du Dr Hugon, elle reprit peu à peu son ancienne allure confortable et coquette; et Marguerite, après s'être montrée six mois durant la plus infatigable des infirmières, redevint l'experte et aimable maîtresse de maison, dont le sourire et la jeunesse égayaient ce laborieux intérieur.

Un jour, le courrier, qui faisait maintenant trois fois par semaine le service de la poste entre Manakarana et Maevasamba, courrier établi, bien entendu, par l'oncle Daniel, apporta une lettre du capitaine Gaulard, annonçant à ses amis sa visite très prochaine, en exécution

de la promesse qu'il leur avait faite de ne point rembarquer pour la France sans être venu prendre congé d'eux.

Depuis qu'ils s'étaient quittés à Tananarive, où son ami Gaulard, décoré à la suite de la campagne, était resté avec le général Metzinger, Henri avait déjà reçu plusieurs lettres dans lesquelles le capitaine le tenait au courant de ses faits et gestes, et qu'il ne terminait jamais sans revenir sur la profonde gratitude qu'il avait gardée de son séjour à l'ambulance de Maevasamba.

La nouvelle de son arrivée prochaine fit plaisir à tout le monde : à Henri, pour qui Georges Gaulard était resté mieux qu'un camarade, un ami ; à l'oncle Daniel, qui avait conservé, lui aussi, une très vive affection pour l'officier, en dépit de leurs interminables discussions sur la façon dont la campagne avait été menée ; à Marguerite, enfin, qui s'était attachée à son ancien malade, comme il arrive souvent, en raison même du dévouement qu'elle lui avait témoigné.

Il se trouva précisément qu'elle était seule à la maison avec les domestiques lorsque le visiteur annoncé descendit de son filanzane à la porte de l'habitation. Sa lettre ayant mis plus de temps à parvenir à Maevasamba qu'il n'avait calculé, on ne l'attendait que deux ou trois jours plus tard, de sorte qu'Henri et son oncle, partis dès le matin à l'autre bout de la concession, n'étaient pas là pour le recevoir.

Le premier mouvement de Marguerite et du capitaine, en se retrouvant l'un en face de l'autre, fut un vif mouvement de surprise ; il semblait qu'ils eussent eu quelque peine à se reconnaître. Très crâne dans son veston à trois galons d'or, sa belle croix toute neuve sur la poitrine, Georges Gaulard ne rappelait guère le moribond qui, cinq mois auparavant, avait été apporté, inerte comme un colis, à l'ambulance. Quant à Marguerite, elle aussi avait changé singulièrement : c'était maintenant une vraie femme, avec le teint doré et les formes pleines d'un beau fruit mûr.

— Vous voilà ! Vous voilà ! s'écria-t-elle toute joyeuse, en accourant au-devant du jeune homme, le premier moment d'indécision passé. Comme c'est gentil de ne pas avoir oublié votre promesse !

Tout ému de cet accueil affectueux, le capitaine regardait la jeune fille, la gorge trop serrée pour pouvoir parler. Enfin un mot, le même qu'il avait dit naguère en revenant à la vie, lui monta aux lèvres, et, d'une voix tremblante, il murmura :

— Ma sœur !

Plus troublée qu'elle ne voulait le laisser voir, Marguerite répondit en riant :

— Oh ! mais, vous vous croyez donc toujours malade ? Ce temps-là est bien loin. Il n'y a plus d'ambulance maintenant, plus de sœur infirmière ! Ce qui n'empêche pas — ajouta-t-elle gentiment — que votre ancienne chambre vous attend toujours. Il faut même que j'aille y donner un dernier coup d'œil. Vous permettez ?

Puis, coupant court aux remerciements du jeune capitaine, elle se glissa prestement dans l'intérieur de la maison en lui criant :

— C'est mon oncle et Henri qui seront surpris quand ils vous retrouveront installé ici en rentrant !

A. B.

(*A suivre*).

Nos grands peintres. — Ingres.

Ingres (Jean-Aug.-Dominique), peintre français, né à Montauban en 1780, mort à Paris en 1867, d'abord élève, à Toulouse, de Joseph Roques, puis, à Paris, de David. Prix de Rome en 1801, membre de l'Institut en 1825, directeur de l'École de Rome en 1834. Sénateur. Premier séjour à Rome et à Florence de 1806 à 1824. Genre : histoire et portraits. Œuvres principales : Homère déifié, Œdipe expliquant l'énigme, la Source, le Martyre de saint Symphorien, portraits de Bertin, de Mme de Vauçay.

Homère déifié. — Au pied d'un temple ionien, et sur un piédestal, est assis Homère, aveugle, un sceptre à la main ; au-dessus de lui, un génie dépose sur son front une couronne de lauriers. A ses pieds, sont assises, sur les premières marches du piédestal, deux femmes : l'Iliade et l'Odyssée. Celle de gauche, vue de face, l'Iliade, est symbolisée par l'épée d'Achille ; l'autre, à droite, l'Odyssée, par la rame d'Ulysse. Dans le groupe de droite se trouvent Pindare, offrant sa lyre, Platon, causant à Socrate, Phidias, présentant son maillet de statuaire,

Alexandre le Grand tenant un coffret d'or dans lequel il renfermait les œuvres du poète. En avant, Racine, Molière, un masque à la main, La Fontaine, Camoëns, Fénelon.

Dans le groupe de gauche, Eschyle présente la liste de ses œuvres; Hésiode entretient d'encens un trépied allumé; Appelle conduit Raphael; Virgile s'appuie sur Dante. En avant, Poussin, le Tasse, Corneille.

ton amer, le roi s'est arrêté devant toutes les salles du Musée Charles X excepté devant la mienne.

Ce tableau, qui ne saurait, malgré son mérite, être considéré comme l'œuvre capitale d'Ingres, est cependant un des morceaux qui le caractérisent le mieux : la couleur en est plutôt froide, mais légère, transparente, d'une harmonie calme et reposante. On y sent l'influence



Homère déifié par Ingres (Musée du Louvre)

des peintres à fresques de la Toscane pour lesquels, d'ailleurs, Ingres a toujours professé la plus vive admiration. Par contre, le dessin en est irréprochable et la composition, sagement équilibrée, peut être considérée comme un modèle du genre.

Rappelons, en terminant, ce mot du maître qui, depuis, est devenu une sentence : « Le dessin, c'est la probité de l'art. »

Au fond, au-dessus du groupe de Phidias, de Pindare et d'Alexandre, Ingres avait esquissé une silhouette de temple qu'il n'a pas achevée et qui devait remplir un vide dans le plafond de la salle du Musée Charles X, que cette toile devait couvrir. A la suite de l'Exposition universelle de 1855, ce plafond fut transporté au Luxembourg et remplacé par une copie due à M. de Balze, qui se trouve encore dans une des petites salles du Musée du Louvre, voisine de la salle des Sept-Cheminées.

Amaury-Duval, un des élèves d'Ingres, raconte même qu'à l'inauguration du Musée Charles X le plafond de la déification d'Homère passa presque inaperçu, même du roi, et que, seul, un petit nombre d'artistes, parmi lesquels se trouvait Delacroix, y accorda une sérieuse attention. Oui, Messieurs, disait Ingres d'un

L'apothéose d'Homère, commandé en 1826 et achevé en 1827, a été payé 10 000 francs à son auteur. Il a été gravé par M. Martinet (Chalcogr. du Louvre) et reproduit en tapisserie par la manufacture des Gobelins. Cette tapisserie, destinée, à l'origine, au Musée de Versailles, se trouve, depuis 1890, à la nouvelle Sorbonne.

C. G.

Une histoire de sauvage *(Fin)*[1].

Une conversation mystérieuse (2e édition). — Succès de la pâte pectorale. — Où l'on s'aperçoit que Gastambide est un brave homme. — Ils croyaient que c'était vrai! — Réception réservée à M. le Préfet. — Et le Parisien? — Fureur du pharmacien Barbissou.

Le soir même de cette remarquable conférence, j'étais accoudé à la fenêtre de ma chambre et je regardais les étoiles, lorsque j'entendis



Maintenant il faut compter en outre l'étiquetage, le ficelage, l'emballage et le port.

dans la rue un pas furtif, et je vis un homme portant un manteau couleur de muraille qui s'approcha de la petite porte du jardin, glissa sans bruit une clef dans la serrure, entra et referma la porte avec précaution.

Alors je me souvins que l'avant-veille j'avais vu un homme pénétrer de la même façon chez le pharmacien Barbissou et que j'avais entendu des lambeaux de conversation qui m'avaient fort intrigué.

Cette fois je voulus en avoir le cœur net: je prêtai mes deux oreilles au moindre bruit; quelqu'un montait l'escalier, la porte de la chambre voisine de la mienne, qui était celle du pharmacien Barbissou, s'ouvrit et je perçus distinctement la voix de Barbissou, celle du sauvage et une autre voix, c'était bien celle que j'avais entendue l'avant-veille; je la reconnus, elle appartenait donc à ce visiteur étrange et mystérieux qui, une première fois, était déjà venu chez le pharmacien.

Ils parlèrent d'abord à voix basse, mais peu à peu, oubliant sans doute que j'étais leur voisin, ils prirent ce ton de voix sonore et bien timbré qui est particulier aux gens du Midi, le pharmacien disait :

— C'est un succès colossal, mon bon, je ne puis suffire à toutes les demandes que l'on m'adresse de tous les côtés; il m'est même venu une commande de Paris.

— Té! vraiment?

— C'est comme je te le dis, il me faudrait une usine pour satisfaire tous les clients. Tiens, lis, voici une lettre d'un pharmacien de Nîmes.

— Un pharmacien de première classe?

— Naturellement, et la première pharmacie de Nîmes, tu entends. Voici ce qu'il me demande : Livrez-moi sans retard 500 boîtes de votre délicieuse *pâte pectorale des princes de Zanzibar*, avec la remise d'usage.

— A propos de remise, combien vends-tu la boîte de ta délicieuse pâte?

— Deux francs.

— Et cela te revient à...

— Six sous environ, et encore je compte la boîte pour un sou, c'est une boîte en carton extra fort avec du papier argenté à l'intérieur, quelque chose d'extraordinaire; du reste, tu la connais, et il y a dessus une peinture qui représente le Sauvage, maintenant il faut compter en outre l'étiquetage, l'empaquetage, le ficelage, l'emballage et le port; enfin, avec la remise aux confrères, je gagne trente sous par boîte.

— C'est un joli bénéfice!

— C'est comme cela dans la pharmacie, à toi je n'ai rien à cacher, on met de l'eau distillée dans une bouteille avec une étiquette, on la coiffe d'un beau capuchon de couleur, on ficèle, on cachète, en voilà pour vingt sous; maintenant, il faut bien le reconnaître, nous avons des responsabilités.

— Oui, c'est vrai, et tout se paye, mais combien vas-tu me verser?

— Je n'ai pas encore fait nos comptes; nous partagerons les bénéfices comme c'est convenu, cela te fait 75 centimes par boîte, c'est depuis quatre jours une somme de 2250 francs.

— Et le *sirop dépuratif des radjahs?*

— Heu! j'en ai vendu, mais ce n'est pas brillant; enfin je te ferai le compte et je pense

1. Voir le no 386 du *Petit Français illustré*, p. 387.

que dans huit jours je pourrai te remettre 5000 francs.

— Ah! comme j'ai bien fait de penser à toi, mon bon Barbissou; quand j'ai vu qu'il n'y avait plus de place à la crèche pour les petits enfants, que nous ne pouvions leur donner du lait; que nos pauvres vieux de l'hôpital avaient tout juste de quoi manger et que je ne pouvais donner un peu d'argent à tous ces pauvres diables qui traînent la misère, je me suis dit : il faut que je trouve quelque chose d'extraordinaire, et alors la pensée m'est venue de te faire part de mes projets, c'est à toi du reste pour la plus grande part que revient l'honneur de l'invention, car, il n'y a pas à dire,... c'est trouvé.

— Oui, mon bon Gastambide, mais tu es conspué.

— Qu'est-ce que cela me fait? c'est pour les pauvres, et quand on découvrira la chose, car tôt ou tard cela se saura, eh bien, je crois que tous ceux qui ont du cœur, et qui aiment à rire, ce qui ne gâte rien, seront de mon côté.

— C'est certain, mais Beaucaire est en révolution.

— Eh bien, il n'y avait que ce moyen pour attirer sur nous l'attention; il fallait de l'opposition, deux partis les Barbissoustes et les Gastambidistes. Je t'ai persécuté et tu vas passer pour un martyr. Est-ce que je n'ai pas bien fait les choses? Est-ce que je n'ai pas bien joué mon rôle? je croyais que c'était arrivé!

— Moi aussi, j'étais furieux contre toi, encore maintenant j'ai de la peine à croire que c'était une mystification. Seulement tu as fait fonctionner trop tôt ta pompe à incendie.

— Té, je croyais bien faire.

— Sans doute, mais notre Marius avait encore quelque chose à dire et puis il devait à la fin de sa conférence attaquer Barigoule.

— Oh! oh!

— Oui, il devait blesser son amour-propre; tu connais Barigoule, il prend feu comme une allumette, alors Marius l'aurait blessé: Barigoule eût été le champion de Tarascon et Marius celui de Beaucaire.

— Il l'aurait défié? Je ne comprends pas bien...

— Eh oui; par exemple, c'était dans l'idée de Marius de proposer à Barigoule de partir de Valabrègues, descendre le Rhône, sur un radeau, en faisant des crêpes, celui qui en aurait fait le plus grand nombre avant d'arriver au pont suspendu eût gagné le pari.

— Et on eût vendu les crêpes au profit des pauvres?

— Naturellement, et sur le radeau on pouvait faire de la réclame pour la *pâte pectorale des princes de Zanzibar*, de grandes affiches... en forme de voiles.

— Alors je regrette ma précipitation.

— Tu as raison, nous perdons des sommes... considérables...

A ce moment j'entendis Marius qui disait :

— Il n'y a rien de perdu, Barigoule a été trempé comme une soupe, et il est parti furieux avec sa fanfare, je lui reprocherai son brusque départ, il se fâchera, je me fâcherai et... nous ferons les crêpes.

— Té, mon petit Marius, s'écria Gastambide, tu es le meilleur des sauvages, mais sais-tu bien que tu as été étonnant, extraordinairement étonnant, je dirai même fantastique, tu peux te



— Eh bien! ce matin même .

vanter d'en avoir de l'imagination, mais en attendant, tu as mis Beaucaire en révolution. Ah, à propos, j'ai une nouvelle à vous annoncer, M. le Préfet arrive demain.

— M. le Préfet!

— Lui-même, en personne, les journaux du midi ont fait un tel tapage, que la préfecture s'est émue, vois-tu mon bon Barbissou, la presse...

— C'est bon et c'est mauvais.

— Comme tu le dis, c'est bon et c'est mauvais, et il ne faut pas croire tout ce qui est imprimé; les journaux de Marseille prétendent que le maire de Beaucaire, l'infortuné Gastambide, a été assiégé dans sa mairie, saisi par une populace en délire, promené dans une boîte sur une charrette. « Le Journal des Arènes », du Gard, parle de dix morts et de trente blessés, toutes les troupes du département sont en marche sur Beaucaire, enfin, tu vois cela d'ici... cela prend des proportions .. té! tu te frottes les mains, Barbissou.

— Je crois bien, quelle réclame; je vais faire

passer à tous les journaux une petite note : C'est le pharmacien Barbissou, le père du Sauvage, qui est le créateur de la *pâte pectorale des princes de Zanzibar* et du *sirop dépuratif des radjahs*, produit qui... que..., enfin quelque chose d'extraordinaire ; je parlerai aussi du Sauvage, la gloire de Beaucaire et quand M. le Préfet viendra je n'aurai rien de plus pressé que de lui offrir une boîte de la pâte pectorale. Alors on lira dans le *Progrès :* ce catarrhe récalcitrant, ces bronches engorgées qui faisaient tant souffrir M. le Préfet ont été guéris comme par enchantement! Et comment? Par la mastication d'une boîte de la délicieuse pâte..., etc... Et puis, après tout, M. le Préfet verra bien que nous voulons rire; si c'est un homme d'esprit, comme cela est probable, il fera comme nous et il s'en ira comme il sera venu. Et voilà!

— Je ne m'étonne pas que Marius ait tant d'imagination.

— Seulement, vois-tu Gastambide, il y a une chose qui me chagrine : le Nord reste froid. Et c'est surtout dans le Nord que l'on doit faire des consommations considérables de pâte pectorale, le climat..

— C'est vrai. Eh mais, et le Parisien ! qu'est-ce qu'il dit de tout cela ?

— Le pauvre! il croit que c'est arrivé et il s'amuse ici comme il ne s'amuserait pas à Paris... les gens du Nord ont la gaieté lourde et ne savent pas se dilater la rate.

— Il est à côté, fit observer Marius, et s'il ne dormait pas !...

— C'est juste, dit le pharmacien, parlons bas.

. . . .

Le lendemain matin, le pharmacien Barbissou m'arrêta au passage, et me dit, l'air souriant : Monsieur le Parisien, j'ai une nouvelle à vous annoncer : dans quelques heures, M. le Préfet sera dans nos murs...

— Et vous n'aurez rien de plus pressé, ajoutais-je, que de lui offrir une boîte de pâte pectorale : et on lira dans le *Progrès :* ce catarrhe récalcitrant...

— Mais alors, hier soir... vous avez entendu...

— Toute votre conversation, monsieur le pharmacien.

— Il eut un air navré et me demanda doucement, en me prenant les mains tout en m'implorant du regard : Hein ! mon cher ami, vous ne me gardez pas rancune.

— Vous garder rancune, m'écriai-je, à vous qui m'avez fait passer trois bonnes journées ! Je vous dois quelques pintes de bon sang et je m'inscris pour cent boîtes de pâte pectorale. Mais dites-moi, cette histoire de ballon?

— Oh! celle-là est vraie, interrompit Barbissou, tout Beaucaire a été témoin de l'accident.

— Et vous êtes tombé de cinquante mètres de hauteur sur la toile du grand cirque olympien ?

— Cinquante mètres... heu ! c'est exagéré... très exagéré. je dois le reconnaître; mais ce qui est vrai, c'est que notre Marius est parti dans le ballon et je ne jurerais pas qu'il ne l'ait pas fait exprès ; du reste le capitaine Séraphin m'a fait un procès et j'ai été obligé de lui verser la forte somme.

— Et Marius le sauvage, la gloire de Beaucaire?

— Il est tombé à cinq lieues d'ici, a pris le chemin de fer et est allé se réfugier chez sa tante Palmyre, qui est des Martigues, tout cela pour ne pas rentrer au collège. Nous ne savions ce qu'il était devenu et vous comprendrez notre inquiétude... lorsque nous recevons une lettre timbrée de Batavia, c'était une lettre de Marius, il nous disait : « Vivant, sauvé, soyez sans inquiétude. » — *Signé :* MARIUS, et c'est tout... Le « couquïn » était tout simplement resté chez sa tante Palmyre, et, pour nous donner le change, il avait donné sa lettre à un capitaine de navire à Marseille pour la mettre à la poste à Batavia. Tout cela avait fait germer une idée dans notre cervelle toujours en ébullition et lorsque quelques mois après je reçus une lettre de la tante Palmyre qui me contait l'affaire, je lui répondis : Que Marius finisse son année, il reviendra en sauvage, mettra Beaucaire en révolution et lancera la pâte pectorale des princes de Zanzibar. Vous savez le reste !

— Oui, mais sachez aussi, mon cher Barbissou, et cela entre nous, que dès le premier jour, je me suis douté de quelque chose, votre fameux sauvage...

— Mais ils y croient tous à mon sauvage...

— En êtes-vous bien sûr?

— Té! vous me faites entrevoir... après tout c'est bien possible... Mais alors ils se moquent de moi...

Et le pharmacien Barbissou arpentait sa boutique, d'un pas rapide, répétant : « est-ce qu'ils se moqueraient de moi par hazard... est-ce que je serais la risée de mes concitoyens...

— J'en suis certain, lui dis-je...

— Ah! tu en es certain, s'écria-t-il, furieux... Eh bien ! ce matin-même, Marius se donnera un coup d'éponge avec de la benzine, enlèvera ses tatouages et ira s'asseoir sur les bancs de la classe de rhétorique, il n'y aura plus de sauvage!

— Et la pâte pectorale, et Gastambide, et M. le Préfet, et le pari sur le Rhône !

— C'est vrai, gémit sourdement le pharmacien, je suis condamné encore pendant quelques jours à être la risée de mes concitoyens, moi qui croyais me moquer d'eux ; mais la pâte pectorale est lancée, elle fera son chemin dans le monde. J'y trouverai mon petit bénéfice et ce brave homme de Gastambide aura de l'argent pour ses œuvres de bienfaisance.

E. P.

FIN

Choses et autres

PAR HENRIOT



— Voilà !.. je voudrais donner à mes cartes de visite un caractère pratique. Au recto, vous imprimerez mon nom et au verso la carte de Madagascar.



— Accusé, vous avez volé une pendule... manifestez-vous au moins quelques regrets?...
— Oh! oui, M. le président, elle n'a jamais voulu marcher.



— Vous paraissez aimer follement la danse, Monsieur.
— Oh! non... mais j'ai beaucoup sué tout à l'heure et j'ai peur d'avoir froid.



— Défense aux supérieurs de tutoyer leurs subordonnés, voilà l'ordre
— Pardon sargent et la subordonné est-ce qu'il peut tutoyer sa supérieur?...



— Il faudrait un type original pour la pièce de cent francs.
— Que pensez-vous d'un chêne rendant la Justice aux pieds de cinq louis?



— Ah! ça ne te réussit pas les banquets d'anciens élèves.
— On ne nous a donné que des haricots pas cuits, histoire de nous rappeler le collège.

Variétés.

Un déjeuner qui coûta cher. — (*Anecdote.*) — Trois jeunes gens bien mis se promenaient tristement dans Paris. Ils avaient faim et étaient sans le sou.

— Que ne donnerais-je pas pour un succulent déjeuner ? dit l'un d'eux.

— Que ne donnerais-je pas pour un déjeuner, ne fût-il pas même succulent? répondit le second.

— Que ne donnerais-je pas pour un déjeuner quelconque, pourvu que ce fût un déjeuner? répliqua le troisième.

— Combien nous coûterait un déjeuner à trois? reprit le premier.

— Il nous faudrait au plus bas chiffre dix francs au moins, répondit un des autres.

— Tiens, j'ai une idée ! Voici un marchand de musique, suivez-moi, dit le plus jeune des trois.

En entrant dans la boutique, il dit au marchand :

— Nous venons, monsieur, vous vendre une chanson, dont l'un de nous a composé les paroles, et un autre la musique. Comme je suis le seul qui ait un peu de voix, je vais vous la chanter.

Le marchand fit une grimace, mais ajouta :

— Eh bien, faites, je verrai ensuite.

L'autre entonna la chanson.

— Hum ! fit le marchand, elle ne vaut pas grand'-chose votre chanson. Je vous l'achète tout de même quinze francs.

Les jeunes gens ne s'attendaient guère à pareille offre. Ils s'empressèrent de lui remettre le bienheureux manuscrit, prirent les quinze francs et s'en allèrent les dépenser jusqu'au dernier centime dans le premier restaurant qu'ils rencontrèrent.

L'auteur de la chanson était Alfred de Musset; le musicien Hippolyte Monpou, et le chanteur, Gilbert Duprez. La chanson qu'ils venaient de vendre pour apaiser leur faim était intitulée : « Connaissez-vous dans Barcelone » et a eu un retentissement et un succès énormes. Elle rapporta à son nouveau propriétaire 40,000 francs.

* * *

Les rayons X. — Les fameux rayons Rœntgen sont, une fois de plus, à l'ordre du jour.

M. le professeur Hortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, a eu l'idée de soumettre à ces rayons trois cobayes auxquels il avait préalablement inoculé le bacille de la tuberculose.

Les bacilles ne se sont point développés chez ces petits animaux, tandis que d'autres cobayes, inoculés en même temps et de la même façon, ne tardaient pas a succomber.

C'est là une découverte de la plus haute importance.

On annonce aussi qu'on pourra désormais, sans avoir besoin de recourir à de longues et minutieuses analyses, se rendre compte instantanément de la pureté ou de la falsification des vins en les exposant aux rayons Rœntgen. — Et encore ces rayons serviront à distinguer les vrais diamants qui les laissent passer des pierres fausses qui les arrêtent.

* * *

Tout s'explique. — Le patron m'a mis *à pied*.

— Tiens, pourquoi?

— Parce que je lui avais écrit une lettre *à cheval.*

* * *

Pain sec. — Toto, je suis très mécontent; ce soir, à dîner, vous n'aurez que du pain sec... et de l'eau.

— Alors, petit père, y sera pas sec le pain, y sera mouillé.

Petit père, ayant eu l'imprudence de rire, s'est trouvé désarmé, et finalement Toto a dîné comme tout le monde après avoir promis qu'il serait un modèle de sagesse.

* * *

Entendu sur le boulevard. — Tiens, ce brave Durand ! Je ne vous savais pas ici.

— Parbleu ! je suis arrivé ce matin.

— Ah ! Et vous venez souvent à Paris?

— J'y viens à peu près toutes les semaines, passer une quinzaine de jours.

REPONSES A CHERCHER

Charade.

Mon premier, cher lecteur, animal patelin,
S'éclipse et disparaît en voyant mon second.
Mon tout devenu grand, en richesse fécond
Domine le pays et se voit au lointain.

Mots en losange.

1° Consonne.
2° Point difficile d'une affaire.
3° Oiseau de nuit.
4° Dans l'équipement des soldats.
5° Solide lien de chanvre et de lin.
6° Adjectif indéfini.
7° Voyelle.

* * *

Contraires. — Avec les initiales des contraires des mots suivants, formez une devise patriotique. Captivité, reconnaissance, haut, diversité, départ, gaîté, mince, large, petit, retard, court, savant, dur, pédestre, unité, monarchie, passif, hardiesse, amusant, pauvre, sud, utile, lumière, vieillard.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 386.

I. Question historique.

Au moyen âge, on appelait les ouvriers en chaussures « *cordouanniers* » parce qu'ils employaient le *cordouan*, cuir qui se fabriquait à Cordoue (Espagne). Par l'une de ces transformations très fréquentes dans notre langue, cordouanniers est devenu cordonnier.

II. Énigme.

Le mot de l'énigme est *la nuit.*

III. Charade.

Le mot de la charade est *oiseau.*

IV. Problème.

Sont ensemble Jean père, Jean fils et Jean petit-fils — comme Jean fils est le père de Jean petit-fils, il y a réunis deux pères et deux fils ce qui égale 3 personnes, donc 2 pères + 2 fils = 3 personnes.

V. Calembredaine.

Il y a 40 fauteuils à l'Academie française; mais il y a eu un moment, il y a quelques années, où il n'y avait que 39 fauteuils et un tabouret (le fauteuil Sandeau). Lorsqu'il s'agit d'élire un successeur à Sandeau, le secrétaire perpétuel ne manqua pas de dire à chaque candidat : il faudra remettre un dossier.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 388. 10 centimes. 1er août 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

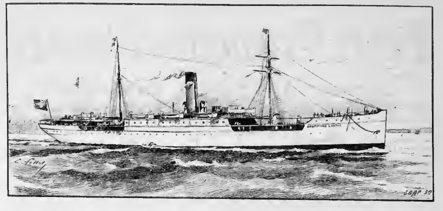
L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le naufrage du " Drummond Castle " — Les pêcheurs à la recherche des victimes.



Le " Drummond-Castle ".

Le naufrage du " Drummond-Castle ".

Une catastrophe épouvantable, un sinistre comme en ont rarement enregistré les annales maritimes, s'est produit récemment, répandant la stupeur dans le monde entier et plongeant de nombreuses familles dans la désolation.

Un navire anglais, le « Drummond-Castle », est venu s'éventrer sur un écueil, et, en trois minutes, a disparu sous les flots, engloutissant avec lui son équipage et ses passagers.

C'est dans les eaux françaises, à proximité de l'île d'Ouessant, que cet horrible naufrage a eu lieu. Ouessant est la principale île d'un petit archipel situé le long des côtes du Finistère, non loin de Brest, et fertile en récifs redoutés à bon droit par les navigateurs. Le plus dangereux est certainement celui dit « des Pierres-Vertes », à côté de l'île de Molène, et qui avance en mer son flanc de rochers à une très grande distance. C'est sur cet écueil que le navire anglais s'est brisé.

Le « Drummond-Castle » était un grand vapeur de la Compagnie britannique du « Castle Line » à la tête de laquelle se trouve un député écossais sir Donald Currie. Il avait été construit à Glascow : sa longueur était de soixante-treize mètres et il possédait une machine ayant la force de deux mille chevaux. Sa charpente était toute en fer et il a fallu un choc terrible pour le faire couler à pic.

D'ailleurs on sait ce que sont ces immenses et admirables paquebots qui transportent des centaines de voyageurs à travers les mers, véritables maisons flottantes, éclairées à l'électricité, renfermant tous les perfectionnements de l'industrie et de la civilisation, offrant à leurs passagers des cabines confortables, des cabinets de toilette admirablement installés, de superbes salons, un fumoir, une bibliothèque et une salle d'armes, sans parler de la salle à manger dont le luxe peut rivaliser avec celui des premiers hôtels du monde.

Le « Drummond-Castle », qui faisait le service des voyageurs du cap de Bonne-Espérance à Londres, avait à son bord cent cinq hommes d'équipage et cent quarante-six passagers, soit deux cent cinquante et une personnes sur lesquelles, à l'heure présente, il ne reste plus que trois survivants, échappés par miracle à l'effroyable naufrage; les deux matelots Charles Wood et William James Godbolt et un unique passager M. Marquard.

Et tous ces malheureux ont été engloutis juste au moment où ils abandonnaient leurs cœurs à la joie de revoir leur pays, car tous étaient de nationalité anglaise et ils n'avaient plus que quelques heures de mer avant de toucher le sol natal; la mort — et quelle mort! — est venue les saisir brutalement en plein espoir, en plein rêve !..

Le 16 juin, comme c'était la dernière soirée qu'ils devaient passer à bord, les passagers organisèrent un concert dans lequel, naturellement, chacun fut mis à contribution : à dix heures et demie, cette petite fête de famille était terminée. A ce moment, les hommes montèrent sur le pont pour fumer un cigare ou respirer la brise fraîche, et, tandis que jeunes gens et jeunes filles faisaient un tour de valse au salon, les mamans s'en furent les unes coucher leurs jeunes enfants, les autres s'assurer si leurs chers bébés dormaient paisiblement.

Il pouvait être onze heures; sur la mer très calme une légère brume; le capitaine Pearce

était sur la passerelle, le lieutenant Brown, en vigie à l'avant. Soudain, un grincement prolongé, puis un choc ! Un silence solennel se fit à l'instant et presque immédiatement le « Drummond-Castle » commença à plonger de l'avant.

Aussitôt, l'épouvante, l'affollement se répandirent sur tout le navire; des cris affreux se firent entendre — chacun cherchant sa femme, ses enfants, ses parents — des appels déchirants s'entrecroisaient. Le capitaine donna l'ordre de mettre les chaloupes à la mer, mais on n'en eut pas le temps : soudain le bâtiment piqua au fond comme un plomb. Alors, ce fut à la surface de l'eau un spectacle atroce d'êtres humains s'accrochant à des planches, à des panneaux, à des traverses — beaucoup à des bouées — se cramponnant les uns aux autres, luttant quelques instants et, leurs forces épuisées, disparaissant sous l'onde. Un grand nombre de ces infortunés avaient autour du corps des ceintures de sauvetage qui ne servaient, hélas ! qu'à prolonger de quelques minutes leur affreux supplice, les aidant bien sans doute à se maintenir sur l'eau, mais impuissantes à les préserver contre les paquets de mer, contre les vagues déferlantes qui venaient les assaillir sans leur laisser le temps de respirer et amenaient infailliblement l'asphyxie.



Le Récif des « Pierres-Vertes »

Quand le jour parut, trois hommes seulement surnageaient encore : sur un radeau improvisé, les deux hommes d'équipage Wood et Godbolt, et le passager M. Marquart couché sur une pièce de bois à laquelle il s'était attaché. Tous les trois, ballottés pendant dix heures, ayant plusieurs fois été rejetés à la mer par les vagues, étaient dans un état lamentable et avaient presque perdu connaissance. Ce ne fut que vers neuf heures du matin qu'ils furent aperçus par un pêcheur, un brave homme nommé Berthelle, qui les recueillit dans sa barque et les conduisit dans l'île de Molène.

Dès que la nouvelle du désastre se répandit sur les côtes, ce fut, de toutes parts, un admirable élan, parmi les populations, pour explorer la surface de la mer à la recherche des malheureux naufragés et porter des secours, s'il en était temps encore. Hélas ! pour ce dernier soin, leur zèle devait rester vain.

Mais, de tous les points du littoral, des embarcations furent envoyées assez loin au large, qui bientôt commencèrent à rapporter leurs lugubres trouvailles. Dès le premier jour, quinze corps ont été découverts entre les îles d'Ouessant, de Molène, Bannec, Banalec, Triclen et Béniquet. C'était un spectacle saisissant que la rencontre soudaine de ces cadavres flottant entre deux eaux : ici, c'est une admirable jeune fille, que la mort semble avoir à

peine pâlie; ses longs cheveux blonds sont dénoués qui lui font sur les épaules comme un manteau, comme un linceul; là, c'est une mère qui avec une corde a attaché son enfant après elle et dont les lèvres sont encore contractées par le suprême baiser; chez la plupart, l'angoisse et l'épouvante ont déformé les traits. Et toujours la funèbre pêche continue qui ne sera pas terminée de sitôt; car on présume que les courants sous-marins ont entraîné les corps au large; de plus, un grand nombre de passagers sont certainement restés enfermés dans les flancs du navire.

A l'heure actuelle, une cinquantaine de cadavres ont été inhumés dans le cimetière de Molène où il ne reste plus une seule place.

Cependant, en Angleterre, comme bien on pense, l'émotion fut de suite indescriptible. Une foule compacte se pressa dès la première heure devant les bureaux de la Compagnie « Castle Line », demandant avec angoisse si la nouvelle du sinistre était confirmée. Au moment où le naufrage fut définitivement annoncé, des scènes navrantes se produisirent: ce fut une véritable explosion de sanglots, de cris déchirants.

Depuis quelques jours un grand nombre d'Anglais arrivent à Ouessant et vont d'une île à l'autre le désespoir dans l'âme, cherchant parmi les cadavres à reconnaître les êtres chers qu'ils pleurent.

En présence d'une si horrible catastrophe, en songeant aux deuils innombrables qu'elle produit, on frémit en se demandant à quelle cause on doit l'attribuer. Il est inadmissible qu'un capitaine expérimenté, comme devait l'être celui du « Drummond-Castle », ait passé sciemment auprès d'écueils aussi connus et aussi dangereux. D'après les suppositions les plus vraisemblables, il comptait suivre l'itinéraire habituel des navires faisant ce parcours, c'est-à-dire passer au large d'Ouessant qui se trouve à l'extrémité nord-ouest du groupe d'îles; mais, arrivé dans ces parages plus tôt qu'il n'y comptait, il n'aura pas prévu les courants très forts qui s'y produisent à l'heure de la marée et qui l'auront entraîné vers les Pierres-Vertes que la brume épaisse l'ont empêché d'apercevoir. M. G.

L'ambulancière de Madagascar (*Suite*)[1].

Mais, aux premiers mots qu'il dit à Georges Gaulard, celui-ci l'arrêta net.

— Je n'ai guère que ma solde pour vivre, dit-il; et, si je quittais jamais l'armée, je serais obligé de chercher un emploi lucratif; à plus forte raison n'aurais-je pas d'argent à mettre dans une exploitation comme celle-ci, qui nécessite naturellement un fonds de roulement important, sans parler des frais de premier établissement qui doivent être considérables.

— Bah! l'argent, ça se trouve, répondit le vieux Daniel un instant déconcerté, car il croyait l'officier très à son aise. Vous avez bien des parents, des amis qui ne se feraient pas prier pour mettre des fonds dans une affaire étudiée sérieusemement et forcément rémunératrice dans un avenir très prochain.

— Ma famille n'est pas riche. Pour toute fortune, mon père possède, sur la route de Blois, à Bléré, un domaine qui me reviendra plus tard, puisque je suis fils unique et que je n'ai plus ma mère. Mais c'est plutôt une propriété d'agrément qu'une propriété de rapport, elle suffit tout juste à faire vivre son propriétaire. En supposant même que mon père ait mis quelque argent de côté, pour rien au monde je ne voudrais le lui demander. Quant à m'adresser à des amis pour solliciter d'eux un prêt que je ne serais pas sûr de pouvoir leur restituer, ou simplement une participation dans une entreprise dont les résultats pourraient ne pas répondre aux espérances fondées sur elle, cela, je le ferais encore moins.

— C'est bien! c'est bien! N'en parlons plus! conclut l'oncle Daniel, en rompant l'entretien avec sa brusquerie ordinaire.

Mais le vieil entêté tenait à son idée, et ne voulait pas en avoir le démenti.

— C'est une combinaison à trouver, voilà tout! se disait-il à lui-même, en poussant rageusement du pied les cailloux de la route.

Tout d'un coup il s'arrêta, et assénant, dans sa joie, un énorme coup de canne à un pauvre massif de fougères qui n'en pouvait mais, il s'écria :

— Mais je la tiens, ma combinaison!

Puis, d'un pas vif comme celui d'un jeune homme, il reprit le chemin de la maison. Tout en marchant, des paroles sans suite lui échappaient :

— Est-on bête, mon Dieu!... Dire que je l'avais sous la main, mon moyen, et que je n'y pensais pas!... Est-ce que cela n'était pas tout indiqué?... Il n'y aurait peut-être même qu'à laisser faire... Ça irait tout seul... on n'aurait qu'à pousser un peu à la roue, par derrière, sans en avoir l'air... Seulement, si on ne s'en mêlait pas un peu, ça pourrait bien aussi

1. Voir le n° 387 du *Petit Français illustré*, p. 400.

traîner longtemps... Savoir pourtant si je ne me mets pas le doigt dans l'œil, moi, avec mes idées... Il faudrait avant tout s'assurer... Oui, mais comment?... Bah! en s'y prenant adroitement... Avec Marguerite surtout, ce sera bien le diable si je n'arrive pas à en tirer ce que je veux!... Quelle heure est-il? Deux heures. Bon! je sais où je vais la trouver.

Et, faisant un détour savant du côté de la petite ferme où Marguerite devait visiter ses dernières couvées, l'astucieux Daniel s'arrangea de façon à se trouver brusquement en face de sa nièce; et tout aussitôt, sans lui donner le temps de se retourner, comptant précisément sur la surprise du premier moment pour provoquer une réponse non préparée :

— Dis-moi, mon petit, tu n'as pas encore songé qu'il faudra bien que tu te maries un de ces jours?

Le petit stratagème de l'oncle Daniel réussit au delà de ses espérances; la pauvre Marguerite devint de toutes les couleurs, et c'est à peine si elle trouva la force de balbutier :

— Moi, mon oncle? Pourquoi me demandez-vous cela? Quelle drôle d'idée!

— Ah! voilà, continua Daniel en prenant un air mystérieux : c'est que je t'ai trouvé un mari, moi!... Chut! Il ne faut pas le dire; c'est entre nous.

La recommandation était superflue, car l'enfant était hors d'état, pour le moment, de dire quoi que ce fût à personne, tellement elle était paralysée par l'émotion.

— Tu comprends, mon petit? poursuivait son bourreau avec un ton bonhomme. Tu ne peux pas rester fille indéfiniment. D'abord, moi, je ne veux pas m'en aller de ce monde avant d'avoir eu les poils de ma barbe tirés par une légion de petits-neveux. Sois tranquille, je ne veux pas te jeter à la tête du premier venu. Le mari dont je te parle est un charmant garçon qui te plaira certainement; c'est en outre un homme de mérite, qui a fait ses preuves, un officier d'avenir.

— Un officier? murmura la fillette toute tremblante. Et... je le connais? ajouta-t-elle, en cachant son visage sur la poitrine de son oncle.

Le brave homme hésita une minute; puis, avec une grimace qu'un physionomiste exercé eût pu traduire par ces trois mots : « il le faut! » il répondit en affermissant sa voix :

— Non!

Aussitôt il se produisit comme un changement à vue : la jolie tête blonde, qui s'était blottie toute frémissante sur la vaste poitrine du vieillard, se redressa brusquement, et la pauvre Marguerite, dépitée, s'écria :

— Mais où prenez-vous que je veux me marier? Je n'y pense pas, je n'y ai jamais pensé. Et je ne sais pas pourquoi vous venez me parler de tout cela. Et puis enfin, vous êtes un vilain de me tourmenter ainsi! Je vous déteste!

Et, s'arrachant des bras qui la retenaient prisonnière, elle se sauva précipitamment, pour ne pas laisser voir les grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Va toujours, mon petit! pensait le vieux Daniel, en la suivant des yeux, tu me remercieras plus tard. En attendant, je sais ce



Il en donna lecture à haute voix.

que je voulais savoir. A l'autre, maintenant!

Puis, comme il n'aimait pas laisser traîner les choses, il partit immédiatement à la recherche du capitaine. Il le trouva avec Henri dans une vaste pièce de terre récemment défrichée, qu'on était en train de préparer pour y mettre des plants de café de la Martinique. Passant son bras sous celui de l'officier, il l'emmena sous prétexte de lui faire voir une petite forêt de palissandres qu'il engageait son neveu à mettre en exploitation dès l'année suivante. Le bois consciencieusement exploré, le vieux Daniel, démasquant ses batteries, dit à brûle-pourpoint à Georges Gaulard :

— Ce n'est pas tout ça! Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit ce matin? Allons! un bon mouvement, mon Capitaine! Laissez-vous faire, que diable! Et je vous réponds qu'avant dix ans vous serez millionnaire, tandis qu'avec votre métier de meurt-de-faim, à quoi arriverez-vous?

— Mais, mon cher monsieur Daniel, répondit l'officier un peu étonné de cette insistance, je vous ai dit mes raisons.

— Vos raisons! Je m'en fiche pas mal de vos raisons! Si j'avais écouté dans le temps les raisons qui m'empêchaient, soi-disant, de m'établir à Madagascar, je ne serais pas aujourd'hui à la tête d'une maison de commerce qui jusqu'à la guerre m'a donné bon an, mal an une jolie moyenne de soixante-quinze mille francs.

— Soixante-quinze mille francs? fit le capitaine ébloui. Mais, dites-moi, les événements ont dû joliment jeter un grand désarroi dans une entreprise de cette importance?

— Certes! C'est six mois au moins qu'il me faudra pour remettre les choses au point. Aussi je me reproche amèrement de m'être laissé acoquiner ici. Mais que voulez-vous? Je me suis si bien habitué à me laisser câliner et dorloter par ma petite nièce que je me demande comment je vais faire pour m'en passer. J'ai besoin maintenant d'entendre autour de moi son gazouillement d'oiseau, son trottinement de souris. Et puis, je me sens bien vieux pour recommencer à vivre seul, à travailler dans mon coin comme un ours. Je ne peux pourtant pas abandonner ma maison et tous les braves gens qu'elle fait vivre, sans parler des bénéfices qu'elle me rapporte. J'aurais bien un moyen d'en sortir, ce serait de passer la main à un brave garçon, honnête et laborieux, qui m'offrirait des garanties sérieuses. Oh! je ne serais pas difficile sur les conditions, je vous prie de le croire. Mais j'y pense, au fait. Pourquoi ne traiterions-nous pas ensemble? C'est vrai; on cherche quelquefois bien loin... Savez-vous que vous feriez admirablement mon affaire? Laissez-moi parler. Je devine ce que vous allez me dire. Mais on peut toujours causer, ça n'engage à rien. Supposez un instant que nous nous arrangions. Je ne vous demanderai pas d'argent comptant, puisque vous n'en avez pas. Vous me réglez par annuités, après l'inventaire, en gardant, bien entendu, un fonds de roulement suffisant. C'est une sorte d'association que nous concluons ensemble. Je vous cède la direction de ma maison, et je deviens votre commanditaire. Vous me direz que vous n'avez jamais fait de commerce? Bah! ce n'est pas la mer à boire, vous verrez! Sans compter que je serai toujours là, en cas de besoin, pour vous donner un coup d'épaule. Au surplus, la maison est solide; dans les commencements, il y aura un coup de collier à donner; mais, une fois remise sur ses pieds, la machine roulera toute seule. Eh! bien, voyons, est-ce dit?

— C'est sérieusement que vous parlez? demanda Georges Gaulard, un peu étourdi sous le flot de paroles du vieux Daniel.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement.

— Mais c'est une fortune que vous m'offrez, à moi, que vous connaissez à peine?

— Je vous connais assez pour être certain que, si l'affaire est bonne pour vous, elle ne sera pas mauvaise pour moi; et c'est tout ce qu'il me faut. Donc, c'est fait?

— Pas encore. Je vous demande de me laisser réfléchir un peu.

— Bah! Qu'est-il besoin de tant de réflexions pour une chose aussi simple? Je suis très pressé d'en finir avec cette question de la reconstitution de ma maison. Je ne peux plus attendre.

— Encore faudrait-il que j'aie vu mon Général, pour lui expliquer la situation, lui remettre ma démission, et...

— Entendu! Tout cela se fera en temps et lieu. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est de me dire que vous acceptez en principe.

— Quel homme terrible vous faites! Assurément, votre proposition est des plus tentantes.

— Laissez-vous donc tenter alors, ou plutôt laissez-vous faire heureux et riche. Croyez-moi, quand une occasion comme celle-ci se présente, il faut la saisir au vol.

— Il est certain qu'il ne s'en rencontre pas tous les jours de semblables.

— Enfin! Voilà une affaire faite! Ah! encore un mot. Vous n'avez pas de répugnance à vous marier, n'est-ce pas?

— Me marier, moi? fit l'officier avec un grand saut en arrière.

— Vous comprenez qu'un homme marié inspire plus confiance. Dieu sait ce que j'ai manqué d'affaires pour être resté garçon!

— Plus j'y réfléchis, balbutia le capitaine, plus je crois qu'il ne me sera pas possible d'accepter votre généreuse proposition. Mais je ne vous en garderai pas moins une bien vive reconnaissance.

— Allons, bon! Tout à l'heure, vous aviez l'air à peu près décidé, et maintenant voilà que vous renâclez. Ce n'est pourtant pas, j'imagine, la petite condition dont je vous ai parlé qui peut vous arrêter?

— Eh bien! si, justement. Je suis stupide, j'en conviens; mais le mariage me fait peur, et je crois bien que jamais je ne me marierai.

— Même avec ma nièce? demanda brusquement le vieux Daniel, en regardant bien en face le pauvre officier, qui faillit en tomber à la renverse.

— Avec votre nièce? murmura-t-il. Comment? C'est avec mademoiselle Marguerite que vous...

— Je vais vous dire. Je n'ai pas d'autres parents, pas d'autres héritiers que Marguerite et Henri. Henri étant pourvu, et tout son temps occupé avec la concession de son père, je n'ai plus d'autre ressource que de donner un mari à Marguerite et de faire de ce mari mon successeur. Celui qui prendra ma maison devra donc prendre ma nièce en même temps, ce qui, après tout, ne me paraît pas une condition autrement désagréable.

— Désagréable ! Vous vous moquez! Mais êtes-vous certain que mademoiselle Marguerite se laissera marier ainsi avec le premier venu ?

— Avec le premier venu, non certes; car la petite a sa tête; mais, avec le mari que je lui présenterai de ma main, peut-être. Au surplus, ceci est mon affaire. Ne vous inquiétez de rien.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria le capitaine, inquiet.

Pour toute réponse, Daniel esquissa un geste vague, et s'enfuit précipitamment du côté de la maison, où il s'enferma dans son cabinet. Le vieux renard en était venu sans trop de difficulté à ses fins, qui étaient de pénétrer les sentiments du capitaine et de sa nièce l'un pour l'autre.

Le soir même, sans plus attendre, après une conférence secrète avec Henri et le Dr Hugon, il engagea la dernière partie, la partie décisive, de ses ingénieuses machinations. Après le dîner, le café et la fine bouteille de vieux cognac de Gemozac ayant été servis sur la table du salon, il tira gravement de sa poche un projet de cession de sa maison de commerce en quatorze articles, dont il donna lecture à haute voix.

Entre les soussignés :

1° Daniel-Prosper-Étienne Berthier-Lautrec, négociant propriétaire, à Manakarana, province du Bouéni, Madagascar, d'une part, et

2° Marie-Alexandre-Georges Gaulard, capitaine breveté, officier d'ordonnance du général Metzinger, chevalier de la Légion d'honneur, d'autre part :

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

Article premier. Le sieur Daniel-Prosper-Étienne Berthier-Lautrec vend et cède en toute propriété au sieur Marie-Alexandre-Georges Gaulard, qui l'accepte, sa maison de commerce sise à Manakarana, province du Bouéni, Madagascar, et le domaine y attenant avec toutes ses dépendances, dépôts de marchandises, etc.

Suivaient douze autres articles, où toutes les conditions de la cession étaient stipulées en grand détail, ainsi que le prix convenu, le mode et les époques de paiement, etc. Après, venait un quatorzième et dernier article ainsi conçu :

Article quatorze. Le sieur Marie-Alexandre-Georges Gaulard s'engage, et ce dans un délai de deux mois à dater du présent jour, à épouser la petite nièce du sieur Daniel-Prosper-Étienne Berthier Lautrec, dénommée Marguerite-Marie-Jeanne Berthier-Lautrec.

Jamais coup de théâtre ne produisit un effet plus extraordinaire. Marguerite et Georges Gaulard, écroulés sur leur chaise, n'osaient plus lever les yeux, tandis que l'oncle Daniel, Henri et le Dr Hugon les regardaient tout attendris.

Enfin, au bout d'un moment, Daniel, s'approchant de sa nièce, lui mit paternellement la main sur l'épaule en disant :

— En ce qui te concerne, mon petit, tu ne mets pas d'opposition à nos arrangements ?

— Mon bon oncle chéri ! balbutia la jeune fille, en se jetant toute sanglotante entre les bras de l'excellent homme.



Les deux fiancés

Se tournant alors vers Georges Gaulard, sans quitter sa nièce, Daniel ajouta, en frappant un coup vigoureux sur sa vaste poitrine :

— Allons ! mon Capitaine, un peu de courage, que diable ! Il y a encore une place pour vous.

Poussé affectueusement par Henri, Georges Gaulard secoua enfin le trouble qui l'étreignait, et se jeta à son tour au cou de Daniel; et ce fut là, sur la poitrine du vieux négociant de Manakarana, que les deux jeunes gens échangèrent leur baiser de fiançailles.

— Alors, reprit Daniel triomphant, lorsque l'émotion générale eût été un peu calmée, l'article quatorze est adopté sans opposition ?

Mais maintenant les deux fiancés, la main dans la main, n'écoutaient guère ; ils n'avaient plus d'oreilles, plus d'yeux que l'un pour l'autre.

(*A suivre*). A. B.

Voyages pittoresques du vieil Anacharsis

TEXTE ET DESSINS DE HENRIOT

La Suisse

(*Suite*)

II

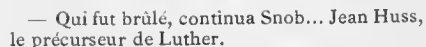
Anacharsis continua, du haut de son ballon scolaire :

— Voyez-vous maintenant Zurich, se mirant dans les eaux claires de son lac...

— Que de lacs ! que de lacs !...

— Ses collines semées de villages ; les Alpes forment au-dessus des prairies vertes une ceinture blanche ; plus loin Constance, avec ses riches pâturages, et ses chalets qui semblent sortir des boites de joujoux de Nuremberg ? C'est à Constance que se réunit le Concile qui condamna Jean Huss...





— Qui fut brûlé, continua Snob... Jean Huss, le précurseur de Luther.

— C'est étonnant comme les hautes altitudes vous rappellent votre histoire ! Vous aurez encore dix bons points...

— Oh ! oh !... j'aperçois de magnifiques chutes d'eau...

— Le Rhin, à Schaffouse ! des cataractes merveilleuses au clair de lune, quand les bateliers se dispensent d'allumer des flammes de bengale pour étonner les voyageurs naïfs.



Snob, qui n'avait heureusement pas le vertige, regarda au-dessous de la nacelle ; Lucerne, la ville qu'ils avaient quittée le matin, Lucerne avec ses clochers, ses vieux ponts de bois, dominés par le mont Pilate.

— Cette caravane qui passe derrière le Schweizerhof se dirige vers le « Lion de Lucerne ». Le



monument sculpté par Thorwaldsen rappelle la fidélité des Suisses, qui moururent en défendant Louis XVI, le 1er août 1792 — et rien n'est plus mélancolique que ce lion de marbre, expirant avec un bouclier à fleurs de lys, sur ce rocher entouré de verdure, tandis qu'un filet d'eau chante à ses pieds.

Le mont Pilate est le baromètre du lac des Quatre-Cantons. Voyez-vous ce léger nuage sur la cime ? Le beau temps est assuré.

« Si Pilate à son chapeau
« Le temps sera beau !
« Si Pilate à son collier
« On peut se risquer... »

— Je ferai graver ces vers sur mon alpinstock...

— Non, Snob, non...



1. Voir le n° 386 du *Petit Français illustré*, p. 390.

votre canne n'est pas un mirliton. Tournez-vous de ce côté, voici le lac de Zug, le lac Lowerz et plus loin Uri, Schwyz et Altorf, le pays de Guillaume Tell!

— Guillaume Tell!

— Oui, mon ami; il est possible que Guillaume Tell n'ait jamais existé, mais pourquoi démolir les légendes? Malheureux les peuples qui n'ont pas d'histoires!

« C'était donc en 1298, et l'Helvétie était sous le joug de la maison de Habsbourg. Comtes, évêques ou princes descendaient de leurs nids d'aigles et s'abattaient sur le pays pour pressurer les habitants. Au milieu de l'esclavage universel, trois communes étaient restées libres, Schwitz, Uri et Unterwald. Albert d'Autriche leur envoya un bailli, féroce et sanguinaire, Gessler, si cruel que les gens du pays se réunirent pour essayer de renverser le tyran, et reconquérir leur liberté. Le rendez-vous était au champ du Rutli. C'est dans cette prairie que Walter Furst, Werner Stauffacher et Mechtal jurèrent en s'adressant à Dieu : « devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre et de mourir pour leurs frères, de ne plus souffrir, de ne pas commettre d'injustice, mais de mettre un terme à la tyrannie des baillis impériaux! »

Or, le lendemain, Gessler arrivait sur la place d'Altorf : ayant fait planter en terre une longue



perche, au bout de laquelle il avait posé son chapeau, il fit annoncer au peuple, à son de trompe, que quiconque passerait sur la place sans saluer le chapeau, serait pendu.

Un homme passa, qui refusa de s'incliner.



— Je ne m'incline que devant Dieu, dit-il fièrement au bailli.

— Qui es-tu?

— Guillaume Tell!

— Le chasseur le plus adroit du pays... s'écria quelqu'un dans la foule!

— Ah! vraiment, fit Gessler, et tu as des enfants?... oui?... qu'on aille chercher le plus jeune, ce sont les petits qu'on aime le mieux.

Et quand l'enfant fut amené.

Qu'on l'attache à ce noyer, là-bas, commanda Gessler, qu'on place sur sa tête une pomme, et que cet adroit chasseur qui bafoue ma puissance se mette à cent-cinquante pas de son fils! Nous verrons bien si, d'une flèche de son arbalète, il pourra percer la pomme! Allons, et obéis; sans quoi, j'ordonne qu'on vous mette à mort tous les deux.

Guillaume se mit à genoux et pria. Puis, jetant à son fils un long regard d'amour, il prit lentement deux flèches; l'une qu'il mit à sa ceinture, l'autre dans l'arbalète. Il visa; le coup partit et la flèche traversa la pomme, le visage de l'enfant n'avait pas tressailli.

— Tu avais une seconde flèche? dit Gessler furieux.

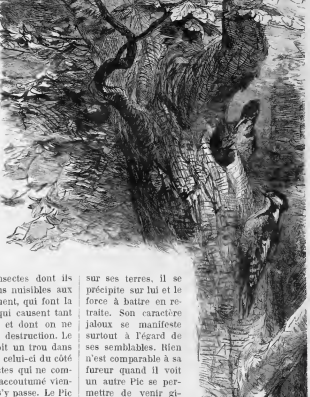
— Si j'avais blessé mon fils, cette flèche était pour toi!

Je ne vous raconte pas la mort de Gessler, ni la délivrance de la Suisse, mais souvenez-vous de Guillaume Tell!

(*A suivre*).



Le Pic.


Pic épeiche.

Ne vous est-il jamais arrivé de voir, dans les bois, un oiseau grimper le long des troncs d'arbres et frapper l'écorce de son bec ? C'est le Pic épeiche, l'un des oiseaux le plus utile de nos forêts. Ses mœurs intéressantes ont de tout temps appelé l'attention; tous les paysans et les bûcherons sont au courant de ses faits et gestes. Demandez-leur, notamment, pourquoi le Pic a la singulière habitude de frapper les arbres de son bec; ils ne manqueront pas de vous dire que c'est pour en faire sortir les insectes et les manger. Jamais observation n'a été plus juste. C'est même par là que les pics nous rendent de grands services, car les insectes dont ils font leur nourriture sont tous nuisibles aux arbres. Ce sont eux, notamment, qui font la chasse aux scarabées du pin qui causent tant de dégâts dans les pineraies et dont on ne connaît aucun autre mode de destruction. Le Pic est rusé : quand il aperçoit un trou dans un tronc d'arbre, il va frapper celui-ci du côté opposé. Les malheureux insectes qui ne comprennent rien à ce tapage inaccoutumé viennent voir à la fenêtre ce qui s'y passe. Le Pic en profite pour faire demi-tour et les manger sans autre forme de procès. Il a aussi une grande affection pour les fourmis noires dont il absorbe de grandes lampées à l'aide de sa langue, un peu comme le fait le fourmilier. Il pousse même cette affection un peu trop loin, au dire des forestiers, car, pour se procurer des fourmis, il ne se fait aucun scrupule d'écorcer l'arbre à grands coups de bec, ce qui est au moins indiscret.

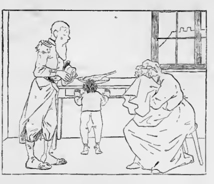
En hiver, n'ayant que peu d'insectes à sa disposition, il mange des graines et c'est un spectacle fort amusant de le voir perché sur des branches, occupé gravement à extraire les semences d'une pomme de pin.

Si, par les services qu'il nous rend, le Pic a droit à notre respect, il n'en est pas de même en ce qui concerne son caractère, car c'est un égoïste à nul autre pareil. Dans la forêt, il se choisit un district qu'il considère comme un domaine n'appartenant qu'à lui. Si un oiseau du voisinage a des velléités de venir chasser sur ses terres, il se précipite sur lui et le force à battre en retraite. Son caractère jaloux se manifeste surtout à l'égard de ses semblables. Rien n'est comparable à sa fureur quand il voit un autre Pic se permettre de venir giboyer dans sa chasse gardée : ce sont alors des combats d'où les deux combattants sortent toujours meurtris. Les enfants mettent cette circonstance à profit pour chasser le pic : ils tapent simplement, à petits coups secs, sur une branche; l'oiseau, croyant à la présence d'un Pic braconnier, accourt et se fait prendre. Le Pic ne fabrique pas un nid, comme le font les autres oiseaux; il se contente d'un trou naturel percé dans un arbre, et dont il garnit le fond avec des copeaux finement émiettés. Le mâle et la femelle veillent d'ailleurs avec un soin jaloux sur leur progéniture composée de quatre à cinq petits. Notre gravure représente ces derniers attendant, bec ouvert, leurs parents, retour de la chasse. Il serait superflu de leur souhaiter bon appétit, car à cet âge on est toujours affamé. H. C.

Camember part en guerre.



— Mamzelle Victoire, paraitrait qu'on va partir, faire le coup de feu sur le Rhin... Je confie Victorin à vos soins maternels, et pensez quelquefois au sapeur Camember, mamzelle Victoire !



— Mais vous semblez émnte ?
— Hi ! hi ! vous chandiez si pien en zirant les pottines et fous eblagiez si chendiment ues bommes te de-è-è-è-erre !



— Est-ce que, par hasard, mamzelle Victoire, vous s'inoculeriez de sentoment et autre à l'égard du sapeur qu'il serait-z-assez heureux pour s'abrenver de réciproque ?
— Eh ! pien ! Foui, là, monsieur Gamenpre !



— Je m'en avais douté ! Alorssse, mamzelle Victoire, pourquoi que vous ne permettreriez pas au sapeur, qu'il se dévore pour vous d'une flamme un-estant-guible, de déposer sur votre front pur le baiser des fiançailles ?



— Ah ! mossieu Gamempre, refenez... Mais refenez fainquenr et feillez pien sur le golonel



— Et maintenant, en avant le 57e ! Il ne peut pas être battu, puisque celui qui marche à sa tête est le fiancé de la Victoire !

Variétés.

Un sauveteur de douze ans. — Au mois de juillet dernier, un gamin de moins de douze ans, a accompli un acte de courage remarquable sur la berge du canal de l'Ourcq, à Pantin.

Tout près du nouveau bassin, plusieurs enfants jouaient, se poursuivant, quand l'un d'eux, Auguste Nicole, âgé de huit ans, dont les parents habitent à Bagnolet, 4, rue Parmentier, emporté par son élan, tomba dans l'eau.

Déjà le courant l'entraînait, quand un de ses petits camarades, Emile Fauconnet, âgé de douze ans, plongea bravement à sa suite, et nageant vigoureusement, atteignit le pauvre petit au moment où il allait disparaître, le saisit par le menton, et le soutenant ainsi revint vers la berge et le sortit tout seul du canal.

L'enfant respirait encore et put être bientôt rappelé à la vie.

Il va sans dire que le jeune sauveteur a été vivement félicité par les personnes témoins de son acte de dévouement.

* * *

Le vol des mouches. — S'est-on jamais demandé avec quelle vitesse volaient les mouches? Un physiologiste s'est livré, sur ce sujet, à de sérieux calculs et il est arrivé, en comptant que ses ailes battaient 30 fois par seconde, à établir qu'une mouche peut faire un kilomètre à la minute : c'est la vitesse d'un train express.

En volant toujours droit devant elle, sans s'arrêter, une mouche ferait donc le tour du monde en moins de vingt-huit jours.

* * *

Victime de l'étiquette. — La tyrannie du cérémonial inflexible qui régissait la cour d'Espagne causa la mort de Philippe III, roi d'Espagne.

Voici comment le maréchal de Bassompierre, ambassadeur de France en Espagne, raconte l'événement en un style que nous ne donnons pas comme un modèle de narration.

« Sa maladie lui commença dès le premier vendredi de carême; le jour étant froid, on avait mis un violent brasier au lieu où il était, dont la réverbération lui donnait si fort au visage que la sueur en dégouttait, et de son naturel il ne trouvait rien à redire et ne s'en plaignait. Le marquis de Pobar voyant comme ce brasier l'incommodait dit au duc d'Albe, gentilhomme de sa chambre comme lui, qu'il fît retirer ce brasier qui enflammait la joue du roi; mais comme ils sont très ponctuels en leur charge, il dit que c'était au sommelier du corps, le duc d'Usseda. Sur cela, le marquis de Pobar l'envoya chercher en sa chambre, mais par malheur il n'était point au palais, de sorte que le roi, avant que l'on pût faire venir le duc d'Usseda, fut tellement grillé que le lendemain son tempérament chaud lui causa une fièvre. Cette fièvre, un érysipèle, qui tantôt s'apaisant, tantôt s'enflammant, dégénéra enfin au pourpre qui le tua. »

* * *

Un peu de patience. — LE PAPA. — Ah çà! paresseux, il ne se passe pas de jour que tu ne sois mis à la porte de la classe! Est-ce que cela va durer longtemps?

PAUL. — Non p'pa! Dans 15 jours ce sont les grandes vacances.

* * *

Langage figuré. — Vous avez bien tort, ma bonne madame Durand, de vous lier avec ces personnes-là : ce sont des gens de bas étage.

— Vous êtes mal renseignée, ma pauvre madame Pochet : ils restent au sixième.

* * *

Maxime indienne. — Tiens-toi à cinq pas d'un chariot, à dix d'un cheval, à cent d'un éléphant; — d'un méchant, tu ne seras jamais assez loin.

RÉPONSES A CHERCHER

Néologismes et termes techniques. — Que signifient et d'où viennent les mots : Wharf, secouriste, exondé, tub, stand, curriculum vitæ, minerval.

* * *

Proverbe à expliquer. — D'où vient l'expression « homme de sac et de corde ».

* * *

Mot en triangle. — Fin d'un discours. — Chef-lieu maritime. — Espèce de radis. — Pronom possessif.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 387.

I. Charade

Chat eau — Chateau

II. Mots en losange.

```
      g
    b i c
  h i b o u
g i b e r n n
  c n r n c
    u n e
      e
```

III. Contraires.

Liberté! Égalité! Fraternité!

Captivité	L — iberté	Large	É — troit
Reconnaissance	i — ngratitude	petit	g — rand
Haut	b — as	retard	a — vance
Diversité	e — galité	court	l — ong
Départ	r — etour	savant	i — gnorant
Gaité	t — ristesse	dur	t — endre
Mince	é — pais	pédestre	é — questre

Unité	F — raction
monarchie	r — épublique
passif	a — ctif
hardiesse	t — imidité
amusant	e — nnuyeux
pauvre	r — iche
sud	n — ord
utile	i — nutile
lumière	t — énèbres
vieillard	e — nfant

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 389. 10 centimes. 8 août 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés



L'Ambulancière de Madagascar — Après le mariage.

L'ambulancière de Madagascar *(Fin)*[1].

Afin de les laisser savourer à l'aise ces doux instants, les plus doux qu'il leur était peut-être réservé de rencontrer dans la vie, le vieux Daniel emmena Henri et le Dr Hugou à l'autre bout du salon.

— Eh bien, mon vieux Hugon? demanda-t-il au docteur, qu'est-ce que tu dis de tout ça ?

— J'en suis aussi content que toi. Mais le diable m'emporte ! je n'avais vu que du feu à tout ce qui se mitonnait sous mes yeux ! Ce que c'est pourtant que de vieillir !

— Quant à moi, dit Henri à son tour, je m'en doutais bien un peu, mais j'étais loin de penser que les choses en étaient à ce point. Ce qui ne m'empêche pas, du reste, d'être le plus heureux des amis, des frères et des neveux; car c'est la perle des beaux-frères que l'oncle me donue là, et moi qui connais Georges Gaulard mieux que personne, je ne suis pas inquiet du bonheur de ma chère Margot.

Et l'histoire finit par un mariage.

Lorsque Georges Gaulard annonça à sou chef, qui venait d'arriver justement à Majunga, son intention de donner sa démissiou pour se marier et se fixer à Madagascar, le général Metzinger iusista vivement pour le faire revenir sur sa résolution, en lui parlant du brillant avenir auquel il renonçait de gaieté de cœur; puis, comprenant qu'il se heurtait à un parti pris absolument arrêté, il finit par lui dire :

— Je vois que vous êtes tout à fait décidé, je m'incline donc; mais je veux que vous sachiez, mou cher Gaulard, que je vous regretterai toujours comme officier et comme ami. J'espère que, de votre côté, vous couserverez un bon souvenir de votre Général et de la laborieuse campagne que nous veuous de faire ensemble. Et maintenant, ce mariage? c'est pour bientôt, n'est-ce pas? Vous savez que j'embarque pour la France à la fin de décembre, et je ne voudrais pas partir sans avoir pu assister à la petite fête.

— Justement, mon Général, répondit Georges Gaulard, je voulais vous demander de me faire l'honneur d'être mon premier témoin.

Pour second témoin, Georges Gaulard choisit le plus ancien de ses camarades, un capitaine breveté attaché comme lui à l'état-major de la 1re brigade.

Quant à Marguerite, elle u'en voulut pas d'autres que le brave docteur Hugon, son second oncle, comme elle l'appelait, et un ami de Dauiel, un excellent homme très simple et très modeste.

Bien entendu, ce fut à Majunga, devant le vice-résident, que le mariage fut célébré, attendu qu'à Maevasamba, ni du reste à Manakarana, il n'y avait personne pour tenir le rôle d'officier de l'état civil.

Ce fut un événement pour la petite ville, devenue, depuis l'ouverture de la campagne, une station d'une certaine importance. Georges Gaulard n'avait que des camarades et des amis dans l'élément militaire qui teuait le premier rang à Majunga. De son côté, l'oncle Daniel y était très populaire, depuis le temps que son brick la *Ville-de-Paris* y faisait de régulières et fréquentes apparitions. Aussi peut-on dire que le matin du mariage de Marguerite et de l'ex-capitaine, tout Majunga se pressait dans la petite église des Jésuites ; ceux qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur formaient, devant la porte, uu rassemblement si considérable que les mariés et leur cortège eurent la plus grande peine à se frayer un passage jusqu'à l'autel. Marguerite eut un véritable succès de beauté quand elle apparut aux bras de l'oncle Daniel, rayonnant de joie et d'orgueil dans uu magnifique habit noir qu'il s'était fait faire pour la circonstauce par le tailleur français de Majunga.

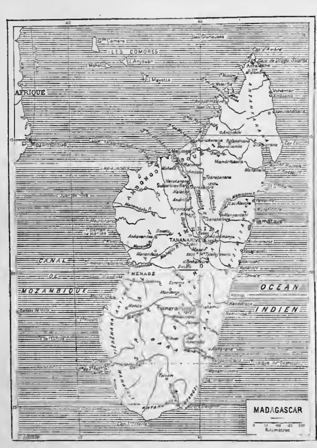
L'office achevé, ce fut à défaut de sacristie suffisante, sur le perron même de l'église qu'eut lieu la cérémonie des présentations et des félicitations aux nouveaux mariés. S'approchant le premier de Mme Georges Gaulard, radieuse de bonheur au bras de son mari, le général Metzinger lui adressa, d'une belle voix bieu timbrée qui remua profondément l'assistauce, le petit discours suivant :

« Madame,

« J'ai tenu à vous apporter moi-même les vœux des chefs et des camarades de votre mari. Nous devrions vous eu vouloir de nous enlever un de nos meilleurs officiers, qui ne laisse que d'affectueux regrets parmi nous ; mais nous vous pardouuons, parce que nous sommes sûrs qu'il sera heureux avec vous et par vous ; et aussi parce que uous savons qu'après avoir failli mourir pour la conquête militaire de Madagascar, il en poursuivra sous une autre forme et avec d'autres moyens la conquête morale, commerciale et industrielle, suivant eu cela le noble exemple laissé par d'autres. Peut-être ne devrais-je pas, en évoquant ici de

1. Voir le n° 388 du *Petit Français illustré*, p. 412.

cruels souvenirs, restés toujours vivants dans votre cœur, risquer d'attrister la joie d'un pareil jour? Et cependant, à une femme comme vous, Madame, on peut, on doit tenir un langage viril. Votre père, votre mère ont donné leur vie à cette terre de Madagascar, où ils étaient venus chercher une seconde patrie; et vaient suivre les destinées des êtres chers qu'ils ont laissés sur cette terre, ils se croiraient payés du sacrifice de leur vie en vous voyant aujourd'hui sur le seuil d'une existence nouvelle où vous êtes assurée de trouver le bonheur que vous méritez si bien, et que je vous souhaite de tout mon cœur. Il me reste un mot



Carte de Madagascar.

l'établissement qu'ils y avaient fondé, sans marchander leur peine, ni leur santé, est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'énergie et à l'esprit d'initiative de notre race. Courageusement vous et votre digne frère, — que je suis heureux de remercier publiquement ici des services dévoués rendus par lui au Corps expéditionnaire, — vous avez, malgré votre jeunesse à tous deux, repris et continué l'œuvre de vos parents, convaincus avec raison que c'était la meilleure et la plus noble façon d'honorer leur mémoire. Si, de là-haut, ils pouencore à vous dire, Madame. Permettez-moi de vous remettre mon cadeau de noce. Vous trouverez dans ce modeste écrin une croix de chevalier de la Légion d'honneur, que je vous laisserai la joie d'accrocher vous-même sur la poitrine loyale d'un homme que tous ici nous aimons et nous estimons, monsieur Daniel Berthier-Lautrec, votre oncle. »

Au premier moment, le vieux Daniel ne comprit pas. Mais quand Marguerite, les yeux pleins de larmes de joie, s'approcha pour épingler le ruban de la croix sur le côté gauche

de son habit, aux applaudissements de la foule entière, il sentit ses jambes flageoler sous lui, un flot de sang lui monta au visage et, les mots s'étranglant dans sa gorge, il eut à peine la force de balbutier :

— La croix, à moi ! La croix!... Mais non; ce n'est pas possible... Je n'ai rien fait pour cela... C'est une erreur, évidemment.

— Non, Monsieur Daniel Berthier-Lautrec, ce n'est pas une erreur, reprit le Général. C'est bien pour vous que, sur ma présentation, le Général en chef a demandé au gouvernement de la République cette juste récompense du dévouement de tous les instants que vous avez montré à l'œuvre accomplie par le Corps expéditionnaire. Du premier jour jusqu'au dernier, nous avons trouvé auprès de vous le concours le plus actif, le plus intelligent, le plus désintéressé. Aux heures critiques du débarquement des troupes, vous avez mis à notre disposition tous vos bâtiments et votre nombreux personnel, sans vouloir accepter aucune indemnité. Puis, sous la généreuse inspiration de Madame, vous avez installé à vos frais cette belle ambulance de Maevasamba, où nos malades et nos blessés ont trouvé les soins les plus admirables. C'est au nom de tous ceux qui vous doivent la vie, au nom de leurs familles et de leurs camarades, dont je me fais ici l'interprète, que je vous félicite et que je vous remercie.

Sur ces mots, le général Metzinger donna l'accolade au nouveau chevalier; puis, serrant la main de Georges Gaulard, il s'inclina respectueusement devant sa femme et se retira.



La croix de l'oncle Daniel.

— Décidément, murmura l'oncle Daniel en se penchant à l'oreille de Georges Gaulard, je ne serais pas éloigné de croire qu'après tout, cette affaire de l'expédition n'a pas été si mal menée qu'on voulait bien le dire!

A. B.

FIN

Un opéra en miniature. — Il existe actuellement en Espagne une troupe théâtrale composée d'enfants dont les plus jeunes ont cinq ans et les plus âgés onze ans.

Cette troupe a été organisée par le maëstro don Juan Bosch, sous le titre de « *Opéra en miniature* ».

Au delà des Pyrénées, cette troupe a un réel succès. Il paraît qu'on ne tarit pas d'éloges sur le compte de ces mignons artistes.

« Ces petits chanteurs, dit-on, sont d'une « intelligence remarquable et ils jouent leur « rôle avec une verve endiablée. Le soprano « dramatique et la chanteuse légère ont des « voix déjà puissantes. »

Les rôles plus importants sont confiés à un jeune garçon de sept ans qui chante les mezzo-soprano. La troupe compte, en outre, des choristes et un corps de ballet : soixante sujets en tout.

Ce genre de spectacle n'aurait peut-être pas en France — où l'on parle cependant de l'introduire — le même succès qu'en Espagne. De temps à autre nous voyons bien sur une des scènes parisiennes un « petit prodige » à qui le public fait fête et ne ménage pas ses applaudissements, presque toujours mérités, mais une exhibition « collective » enfantine causerait certainement quelque gêne et quelque tristesse aux papas et surtout aux mamans françaises, si orgueilleuses, ces dernières soient-elles de la précocité intellectuelle de leurs gamins et gamines.

Et puis, si les jeunes pensionnaires de l'opéra en miniature ont un réel talent, n'est-il pas à craindre qu'il ne s'use trop vite, ce talent; s'ils ont du génie, ne faut-il pas craindre aussi de l'étouffer, ce génie, pour l'avoir trop tôt voulu faire éclore.

Il y a quelque cinquante ans, une Mme Castelli eut l'idée de promener à travers les provinces de la France une troupe de jeunes artistes : une ordonnance de 1848 interdit ces représentations.

Cette interdiction fut sage.

A cet âge, les enfants doivent aller à l'école, courir, jouer à de bons jeux francs, respirer en liberté, faire les bons petits diables.

R.



Comment on fait un numéro du Petit Français.

Je me souviens qu'il y a quelque trente-cinq ans, alors que joli, blond et frisé, je regardais avec la plus parfaite insouciance s'effeuiller les calendriers et les roses, on m'avait abonné à l'une de ces publications, fort rares à cette époque lointaine, destinées à instruire et en même temps à récréer la jeunesse française.

Il était très intéressant, ce journal! La preuve, c'est que mon père, amateur de saine littérature et esprit cultivé, trouvait à sa lecture un plaisir infini, plaisir que je comprends maintenant, quand il m'arrive de lire les œuvres charmantes avec lesquelles on essayait, vers 1860, de faire naître en moi le goût des belles choses. Mais j'avoue, à ma honte, que ces belles choses me laissaient alors assez indifférent, pour la raison qu'elles dépassaient singulièrement la portée de ma jeune intelligence, et que j'aurais volontiers donné quatre ans d'abonnement pour une vingtaine d'images d'Épinal.

J'avais mauvais goût, je le confesse! Mais peut-être aussi ne savait-on pas... ou n'osait-on pas, alors, écrire pour les enfants simplement des choses simples, comme tant de gens de haut savoir ne dédaignent pas de le faire maintenant. Vous voyez que je suis en train de me chercher des excuses et de plaider les circonstances atténuantes.

Toujours est-il que mon père me surprit un jour confectionnant, avec les débris de mon journal, de magnifiques cocottes. Il y en avait tout un régiment.

Peut-être croyez-vous qu'en présence de ce sacrilège, mon père se mit en colère. Pas le moins du monde! Ce n'était pas sa manière. Il me fit asseoir en face de lui, et là, tranquillement, posément, avec la clarté qu'il savait mettre dans ses récits, il m'initia au mystère de la confection du journal que j'avais si indignement lacéré. Il me montra quelle somme énorme de travail et de tracas représentent ces quelques pages noircies d'encre. Il me demanda si je ne me trouvais pas presque coupable d'avoir, en quelques minutes, détruit un ouvrage qui avait coûté tant de peines à édifier; il fut persuasif, éloquent même, au point que je ne crois pas avoir depuis ce temps déchiré ni même taché volontairement une page d'imprimerie.

Je voudrais, mes amis, vous donner, si vous ne l'avez pas, le respect du livre, en usant du même moyen qu'autrefois employa, pour moi, mon père. Et c'est pour cela que j'entreprends de vous faire assister à la confection laborieuse d'un numéro de votre journal.

La première opération, et peut-être la plus importante, consiste à choisir les manuscrits destinés à être imprimés. Je dis que c'est l'opération la plus importante, car c'est d'elle, en effet, que dépend le bon renom du journal, et par conséquent son succès. Elle est, dans le cas qui nous occupe, l'objet des préoccupations constantes du Directeur et du Secrétaire de la Rédaction qui apportent au choix des manuscrits un soin tout particulier.

Un poète latin, Horace, a dit dans un vers resté célèbre, qu'on doit avoir pour l'enfance le plus grand respect. Horace avait raison, et s'il lui était donné de revenir sur terre et de lire la collection du *Petit Français*, il rendrait au Directeur cette justice qu'il a de tout temps appliqué son précepte avec une rigueur absolue.

C'est, en effet, par un véritable crible que passent tous les articles, nouvelles ou romans déposés par les auteurs au bureau du journal.

Que ces articles soient le résultat d'une entente entre le Directeur et l'auteur ou qu'ils soient entièrement dus à l'initiative personnelle de l'auteur, ils subissent tous les mêmes épreuves préalables et ce sont, je vous l'assure, de redoutables épreuves.

Le Secrétaire de la Rédaction les lit tous, ce qui n'est pas toujours drôle. Ce secrétaire-là aurait dû se faire bénédictin : il en avait la vocation et les aptitudes. Vous savez que les bénédictins étaient autrefois renommés pour leur puissance de travail.



Un auteur dans le cabinet du Directeur.

Songez, en effet, qu'on reçoit au journal une moyenne de 25 romans manuscrits par mois. Il faut donc que l'infortuné Secrétaire lise à peu près un roman par jour sans préjudice, bien entendu, des nouvelles, articles littéraires ou scientifiques, variétés, scènes et monologues, etc.; qu'il donne sur tous son avis motivé, transmis ensuite au Directeur lequel juge en dernier ressort, accepte ou rejette les conclusions du Secrétaire.

Il faut, pour remplir dignement ces délicates fonctions de Directeur et de Secrétaire de la Rédaction, posséder d'abord un tact et un « flair » peu communs, et ensuite connaître admirablement son public, savoir ce qu'il désire et ce qu'il aime. Nous autres, vieux barbons, nous sommes, en général, assez mauvais juges en pareille matière, et telle chose nous semblera intéressante qui peut fort bien déplaire à un public d'enfants ou tout au moins le laisser froid. L'histoire de mes cocottes en est une preuve suffisante. Aussi, malgré leur habileté et leur science, Directeur et Secrétaire de la Rédaction seraient-ils souvent bien embarrassés, si les jeunes lecteurs du journal ne prenaient soin de les renseigner à cet égard.

Chaque matin arrive à la librairie un flot, une marée toujours montante de lettres. Parmi lesquelles plusieurs centaines proviennent d'abonnés, émettant des vœux ou adressant des réclamations. Tout le haut personnel de la librairie s'emploie pendant la matinée au dépouillement de ce courrier monstre. Ce n'est pas, vous en conviendrez, une petite affaire. Chaque lettre est dirigée ensuite sur le Service compétent. C'est ainsi que toutes les lettres relatives au *Petit Français* finissent par se retrouver sur le bureau du Directeur, puis du Secrétaire de la Rédaction, qui en prennent connaissance et tiennent toujours grand compte, dans la mesure du possible, des observations qu'elles présentent. Il est bien évident, par exemple, que si un correspondant demande la lune pour s'en faire un masque japonais, la demande risque fort de ne pas être prise en considération.

De jeunes abonnés s'étonnent parfois de ne

pas recevoir de réponse directe. Mais, c'est que cela n'est pas toujours possible. Si l'on devait répondre à toutes les lettres que l'on reçoit chaque jour, il faudrait créer un Service spécial de correspondance pour le journal, et ce ne serait certes pas le Service le moins occupé.

On fait mieux que de répondre. Le Secrétaire de la Rédaction prend note de toutes les idées qui lui semblent heureuses et les fait exécuter par ceux de ses collaborateurs qui lui paraissent le mieux désignés.

abonnés eux-mêmes avec lesquels ils sont en incessante communicatiou et guidés plus sûrement encore par leur tact et leur goût naturels, le Directeur et le Secrétaire de la Rédaction font un premier choix parmi les nombreux manuscrits qui leur sont soumis.

Peut-être croyez-vous que le reste est l'affaire de l'imprimeur. Pas encore! Les manuscrits retenus après une première lecture, sont admis... à être relus par des personnes compétentes que leur caractère, leur haute moralité,



Le secrétariat de la Rédaction.

En voulez-vous des exemples?

Dernièrement une lettre arrive demandant des explications sur cette merveille qui fait courir tout Paris et qu'on nomme le Cinématographe. Le Secrétaire de la Rédaction pense que c'est là, en effet, un sujet d'actualité pouvant intéresser beaucoup d'esprits curieux. Aussitôt il adresse un petit mot à son collaborateur scientifique et quelques jours après, la question était exposée tout au long, avec figures, dans le journal.

Un autre, amateur de sciences naturelles, écrit dernièrement pour demander qu'on veuille bien lui enseigner le moyen de classer les insectes dont il compte s'emparer pendant les vacances : il y a en préparation, un supplément qui permettra de classer facilement et simplement les insectes, sans matériel encombrant ou coûteux. Beaucoup des aventures du Sapeur Camember ont été exécutées par l'ami Christophe sur des idées fournies par des abonnés ou des lecteurs.

C'est ainsi que dirigés souvent par leurs leur savoir, et leur esprit désignent d'avance à ces importantes fonctions de contrôle. La figure ci-dessous représente — de dos — l'un de ces farouches censeurs qui vient faire part au Secrétaire de la Rédaction des réflexions que lui a suggérées la lecture d'un article ou d'une nouvelle que l'on avait soumise à son appréciation et à son infaillible coup d'œil.

Voici donc l'œuvre littéraire écrite, reçue, mise au point; voyons, avant d'être lue par l'abonné, les phases diverses et nombreuses par lesquelles il lui faut encore passer.

G. C.

(*A suivre*).



Consolation (monologue).

PERSONNAGE : UN COLLÉGIEN

Cheveux frisés, coquettement habillé, comme pour une distribution de prix

(En entrant.) Bravo! bravo! bravo! je ne le dirais jamais assez : bravo! bravo! Et puis encore bravo! (Sur le devant de la scène.) Me voilà en règle avec mes camarades. (Montrant la cantonnade.) On vient de distribuer les prix : c'était très beau la foule des parents émus, l'estrade bondée, la musique très bruyante! J'ai applaudi



— C'est au-dessus de mes forces!...

tous mes camarades. 1er prix de... chose : un tel. Bravo! 2e prix de... machin : un tel Bravo! C'était splendide. Ils ont tous obtenu des récompenses... même des accessits d'encouragement! Moi, je n'ai rien eu. Rien! absolument rien.

(Souriant amèrement.) Je vous vois sourire ; vous pensez : voilà le paresseux de la classe, le cancre de l'école, celui qui n'écoute rien, ne retient rien, ne s'intéresse à rien, ne sait rien, ne... non! Ne portez pas sur moi ce jugement... téméraire : vous le regretteriez, quand je vous aurai expliqué pourquoi je me suis abstenu de figurer au palmarès.

Si je n'ai pas de prix, c'est que je n'y tiens pas. Je suis parfaitement timide, et dame! m'entendre nommer par mes nom et prénoms : le prénom de ma mère (Il lève les yeux au ciel.) et le nom de mon père, comme ça, en public!... Et puis, me faire embrasser sur une estrade, par des personnages de marque devant une assistance brillante et choisie, vraiment, c'est au-dessus de mes pauvres petites forces. (Baissant les yeux.) Ma modestie succomberait! je préfère rester à mon banc. (Haussant les épaules.) Je suis privé de livres de prix? Mais je les connais les livres de prix. Mon grand frère a reçu l'an passé deux volumes dorés sur toutes les tranches. Savez-vous ce qu'il y avait dans ces beaux volumes? L'*Histoire de la guerre de Cent ans*. On y parlait de Charlemagne... ou de Louis XIV, je ne sais plus au juste! Si vous croyez que c'est gai! (S'animant.) Et ma petite sœur, pour son prix de géographie, savez-vous ce qu'on lui a donné? Je vous le donne en cent? en mille? en... les *Oraisons funèbres de Musset*. (Se reprenant.) Non! de Bossuet!

D'abord, la guerre de Cent ans, Charlemagne, Louis XIV, Pépin le Bref, Bonaparte, Frédégonde, François Ier, tout cela, c'est de la politique! Et papa m'a dit, plus de dix fois, que la politique ne regardait pas les petits garçons de mon âge. (Avec malice.) Ah! si on nous faisait apprendre l'histoire dans le *Petit Journal*... je ne dis pas!

(De mauvaise humeur.) Et la géographie? Est-ce que vous croyez que j'ai besoin de connaître la carte pour me rendre à l'école, et même à la ville, quand il y a un chemin de fer et un chef de gare à qui je n'ai qu'à demander mon billet? Les cartes me font rire! Sur la nôtre, le département est peint en bleu. (S'adressant à l'auditoire.) Voyons, franchement, est-ce que notre terre est bleue?

(Avec un peu de mystère.) Quant au reste du programme, il est dangereux, très dangereux. Le calcul, les mathématiques (Faire attendre légèrement) ça rend fou, paraît-il! La musique... (Mimique.) fait pleuvoir! Ah! par exemple, la chose civique, l'instruction civique, ça, c'est très bien. (Avec enthousiasme.) « Il faut faire son service militaire », « être soldat », « servir sa patrie »! A la bonne heure! je ne suis pas le meilleur des élèves de ma classe, c'est entendu, mais de meilleur patriote, il n'y en a pas! Ni de meilleur citoyen : « Il faut voter, toujours voter, c'est un devoir! » Je comprends cela. (Presser le débit jusqu'à la fin.) Et je vote pour celui qui supprimera les prix d'histoire ou de grammaire, ou qui en donnera à ceux qui n'en méritent pas. Au moins, il n'y aura plus de jaloux et tout le monde sera content. Voilà comment je comprends les prix! (Saluer profondément et sortir très rapidement.) H. D.



Le square des Tuileries.

Dans les squares.

Voici le moment où le Tout-Paris quitte sa Ville pour s'en aller peupler les plages et les villas. Ceux qu'un labeur quotidien attache inexorablement au sol de Paris, ne renoncent pas, en cette saison si proche des vacauces, à l'espoir des villégiatures.

C'est pourquoi, daus nos squares, où les riches nounous, bientôt, ne laisseront plus le sillage de leurs rubans criards, vont camper les indigènes de la capitale, d'autant plus à l'aise que les gêneurs serout loin.

Et plus paterne, dans sa tunique vert-bouteille, le gardien sera indulgent aux siestes trop prolongées et aux dînettes en plein air.

Les squares les plus exigus sont les plus typiques, et ce n'est pas toujours le voisinage qui leur donne sa physionomie.

Entrez, par exemple, dans le square Louvois, aux approches de midi. Vous n'y verrez ni un des clients de la Bibliothèque nationale, ni un des boutiquiers des rues d'alentour. Détail particulier, les enfants n'y viennent point jouer. Par contre, il semble que ce soit le rendez-vous de tous les encaisseurs et de tous les garçous de banque. C'est là qu'ils se rallient entre la tournée du matin et celle du soir, sans doute parce que c'est un point central.

Par deux, par trois, ils se groupent autour de l'unique pelouse; les serrements de main sont rapides et les conversations brèves, car ce quart d'heure de récréation doit être consacré à la lecture du journal quotidien. Faute de cette lecture, le garçon de recettes devra prolonger jusqu'au soir son ignorance des événements. Fâcheuse infériorité, quand on doit parler à tout le monde! Aussi l'homme en bicorne se dépêche. Il lit les petits journaux à un sou, en commençant par les faits divers, pour continuer par le feuilleton et finir par les informations politiques.

A côté de lui, Messieurs les employés aux écritures, courtiers d'abonnements et apprentis des maisons de gros, prennent leurs repas que terminera une rapide cigarette. Par une tolérance qui est, je crois, occasionnelle, on ne

paye pas les chaises au square Louvois. Chaque dîneur en prend donc deux : l'une pour s'asseoir, l'autre pour lui servir de table, avec un papier huileux en guise d'assiette et un vieux journal en manière de nappe.

Le commerce, contrairement à ce que croient les gens de lettres qui disent : « Si j'avais su... j'aurais vendu de la chandelle, » n'enrichit pas ses adeptes, surtout au début. Il en résulte que Messieurs les employés aux écritures, qui sont entrés dans les maisons « où l'on gagne de suite », mais où l'on gagne peu, ne peuvent généralement pas dépasser le prix de 50 centimes par repas. Ils l'utilisent dans des menus de ce genre : pâté de foie, 10 centimes; pommes de terre frites, 15 centimes; pain, 10 centimes; une pêche, 5 centimes; petit noir, 10 centimes. On remarquera que ce menu comprend un hors-d'œuvre, un plat chaud, du dessert et du café; il est donc très confortable et susceptible de variations nombreuses, puisque le pâté de foie peut se remplacer par des rillettes, du fromage d'Italie, une saucisse plate et mille autres produits de la charcuterie urbaine. Par exemple, le plat chaud est et reste immuable, au moins à l'intérieur de Paris : c'est perpétuellement des frites. Dans les faubourgs, on a quelquefois un plat du jour à 20 centimes, mais la viande est toujours de provenance douteuse, tandis que les frites n'ont pas encore pu être falsifiées, jusqu'à présent. De plus, la viande appelle du vin, tandis que la pomme de terre s'accommode à merveille d'un verre de la prochaine Wallace. Quand on a pris son mazagran dans le bar voisin, il n'y paraît plus.


Un gardien de square à Paris.

Souventes fois, autour de ces repas champêtres, viennent, sans rien demander, rôder de pauvres diables à l'estomac creux, dont la mise dépenaillée contraste avec la tenue correcte des scribes de magasins. Jamais ils n'achèvent le tour de la pelouse sans avoir obtenu quelque relief. S'il passe un chien après le pauvre, le dîneur lui offre le papier huileux et les pierrots du square picorent les miettes du pain. A un repas de 50 centimes, on peut donc faire participer trois personnes et plus.

Moins connu et d'un accès plus difficile est le square du Vert-Galant à la pointe de la Cité. On y accède par l'escalier situé derrière la statue d'Henri IV, et on se trouve, par les plus chauds midis, sous d'épais ombrages. Seuls, les enfants des lavandières du bateau amarré sous le Pont-Neuf, semblent apprécier cette virgilienne fraîcheur; mais, sur le chemin de ronde entourant le square, derrière le dos des pêcheurs à la ligne, toute une rangée de pauvres hères est assise à la turque, tirant l'aiguille. Si vous approchez, vous vous apercevez que ces tailleurs bizarres raccommodent leur unique pantalon, quitté pour la circonstance. Les accrocs des autres vêtements peuvent se réparer au coin de n'importe quelle rue, assis sur le trottoir; mais quand il s'agit de mettre un fond à son pantalon et qu'on n'en possède qu'un, on ne saurait trop chercher la solitude discrète. Voilà pourquoi le Vert-Galant rassemble chaque matin, sur un kilomètre de rayon, tous les vagabonds dont les culottes ont trahi la confiance.

Nous pourrions continuer cette flânerie dans les squares et constater qu'ils ont chacun leur individualité bien marquée et leur clientèle propre. On comprend qu'ici, si j'emploie le mot *propre*, ce soit au figuré, mais je crains qu'en parcourant les sites lointains et les stations balnéaires les plus vantées, on n'y voie pas d'aussi drôles de choses qu'en nos petits squares parisiens.

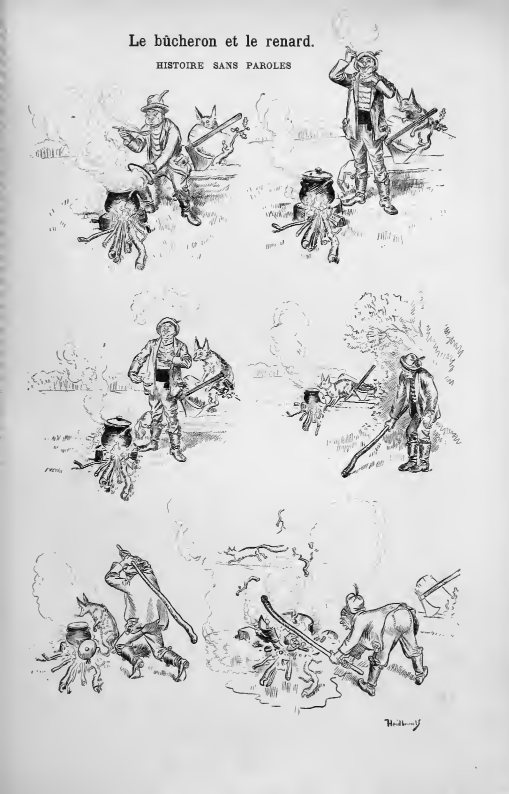
On ne saura jamais assez apprécier l'alpinisme à travers Paris.

G. T.

Sur mer. — Minuit en mer. Partout l'océan sans limites, l'ombre partout. Nulle étoile au ciel, pas un feu à bord. Seule une petite flamme, celle d'une mèche, péniblement défendue contre le vent brutal, et servant au pilote à distinguer l'aiguille de la boussole. — Pour nous guider à travers les ténèbres de la vie, nous avons tous, si nous y prenons garde, une petite flamme qui brûle silencieuse en notre cœur (d'après Uhland, un des plus grands poètes allemands après Gœthe et Schiller, 1787-1862).

Le bûcheron et le renard.

HISTOIRE SANS PAROLES



Variétés.

Maximes. — Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent. (CONDORCET.)

Poussez vos affaires et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. (FRANKLIN.)

Ceux qui ont le plus de défauts sont les premiers à remarquer ceux des autres. (F. BACON.)

Plus on remet une chose à faire, plus elle semble pénible. (MOY.)

* * *

Une nuit terrible. — Washington, encore tout jeune (il avait à peine vingt ans), avait été chargé d'une mission militaire très importante et s'en était tiré à son honneur.

Désireux d'aller lui-même, le plus tôt possible, donner des explications au Parlement, il laissa ses hommes et ses bagages suivre le chemin tracé et, avec un seul compagnon, il se mit à la recherche d'une route plus directe.

Un matin, ils arrivèrent au bord d'un torrent gonflé par une crue si forte qu'ils durent, pour le traverser, se construire un radeau et toute la journée fut employée à abattre des arbres à coups de hache et à assembler les troncs.

Vers le soir seulement, ils purent s'aventurer sur ce dangereux esquif, mais une forte gelée était survenue, le torrent charriait des glaçons dont le choc venait à chaque instant menacer le radeau d'un naufrage; tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'atteindre un îlot au milieu de la rivière, et l'abordage fut si difficile qu'ils perdirent leur radeau emporté par la violence du courant.

Ils passèrent la nuit sur cette langue de terre, sans abri contre les morsures d'un froid terrible, n'ayant rien, pas même des broussailles pour allumer du feu et luttant contre le sommeil en sautant, en courant, en se donnant le plus de mouvement possible.

Ils ne perdaient pas courage cependant, et plus le froid devenait intense, plus croissait l'espoir de voir la rivière se prendre.

C'est ce qui arriva au lever du soleil, une glace ferme et compacte la recouvrit et les hardis aventuriers purent la traverser et reprendre leur voyage.

* * *

Bon petit cœur. — La famille au grand complet vient d'accompagner à la gare le fils aîné embarqué pour une absence de quelques mois.

La maman a bien pleuré : « Tu n'aimes donc pas ton frère, dit-elle à Lili, la sœur du jeune voyageur; tu n'as pas pleuré?

— Ah! c'est vrai, maman, j'ai oublié.

RÉPONSES A CHERCHER

Question de langue française. — D'où vient le nom de couvert appliqué à tous les objets qu'on met sur la table pendant les repas.

* * *

Charade. — NOTA : Remplacer les points par les mots qui forment la charade.

Le cygne fend l'eau doucement
Il incline son ..... charmant
Et lisse son plumage blanc;
Le poète alors prend sa .....
Et chante en un divin délire
La beauté, la vie et les dieux.
Devinez, lecteur curieux,
Mon tout. — Il guérira vos yeux.

* * *

Synonymes. — Avec les initiales des synonymes des mots suivants, formez un proverbe de quatre mots.

Poltron, disciple, mutisme, inerte, pleurs, duvet, vaisseau, irascible, glaive, solitaire, érudit, loterie, famine, couchant, vélocité.

* * *

Calembredaine. — Quel est le comble de la prudence pour un médecin.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMERO 388.

I. Néologismes et termes techniques.

Wharf (prononcez ouharf). Quai de débarquement, formé le plus souvent d'une estacade s'avançant en pleine mer sur une plage qui autrement serait inabordable; mot anglais.

Secouriste. Celui ou celle qui porte secours aux malades et aux blessés. Le mot récemment remis en usage n'est pas nouveau. On l'appliquait aux infirmiers volontaires qui venaient en aide aux malades portés au cimetière Saint-Médard, sur la tombe du diacre Pâris (1727).

Exondé. Terme de géologie, se dit des terrains qui ont été inondés et que l'eau abandonne.

Tub (prononcez teub, *eu* bref). Mot anglais qui signifie cuve, cuvier; bassin généralement en zinc dont on se sert pour faire de l'hydrothérapie, pour s'administrer des douches ou des affusions d'eau froide.

Stand. Mot anglais, poste, station, lieu où l'on se tient debout. Long couloir disposé pour un tir à la cible.

Curriculum vitæ. Mots latins, littéralement « carrière de la vie ». Notes dont un candidat à un grade ou à un emploi accompagne sa demande pour faire connaître ses antécédents.

Minerval. Honoraires payés pour une cotisation des élèves à un professeur. Ce qu'on paye en retour des dons de Minerve (la science).

II. Proverbes à expliquer.

On dit encore aujourd'hui proverbialement d'un homme qu'on croit capable de tout, des plus mauvaises actions, que c'est un homme de « sac et de corde ».

Cette locution proverbiale est fort ancienne et on l'appliquait, il y a quelques siècles, aux voleurs de grands chemins.

Ceux-ci étaient appelés gens de sac, parce qu'ils avaient l'habitude de porter de grands sacs, comme les mendiants, pour y enfermer le produit de leurs vols et de leurs rapines, on les appelait en même temps gens de corde par allusion à la corde qui les attendait à l'extrémité de la potence.

Aujourd'hui les voleurs civilisés ne portent plus un sac, la corde qui les attendait a été remplacée par la prison, mais on n'en continue pas moins à appeler gens de « sac et de corde » ceux dont la probité douteuse ne reculerait devant aucun méfait.

III. Mot syllabique en triangle.

Pé — ro — rai — son
ro — che — fort
rai — fort
son

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 390 | 10 centimes | 15 août 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Histoire d'un honnête garçon. — Il fallut un gros effort pour démarrer la petite voiture.

Histoire d'un honnête garçon.

Dans la rue.

Vers la fin du jour, la neige se mit à tomber en flocons larges et serrés. En peu de temps, les toitures des maisons, les chaussées, les trottoirs disparurent sous un épais voile blanc. C'était le huit janvier, jour de terme pour les petits logements, jour de déménagement; et il y avait encore par les rues bon nombre de voitures à bras, allant cahin-caha, tirées par les uns, poussées par les autres, et semblant à tout moment, sur le point de verser sous l'amas croulant des choses les plus diverses, entassées à la hâte et pêle-mêle.

Les pauvres gens, qu'effrayait la perspective de coucher dans des lits humides, se mirent à presser le pas. Mais, de minute en minute, la marche devenait plus pénible et plus dangereuse, la neige gelant fortement à mesure qu'elle tombait.

Ce spectacle, si lamentable déjà, était rendu plus triste encore quand, derrière les charrettes, trottinaient de pauvres marmots transis, grelottants, la figure et les mains marbrés de froid, les yeux rougis par les larmes que la bise faisait couler.

En temps ordinaire, c'est pour les enfants un plaisir que de déménager. Joyeux, ils accompagnent les voitures en gambadant, et c'est à eux qu'échoit généralement la charge de transporter les menues choses : la cage du serin, un balai, les parapluies... Les tout petits, ceux auxquels on n'ose rien confier, trouvent quand même le moyen d'attraper un bout de corde ou un lambeau d'étoffe pendant au hasard, et ils prennent un air important, s'imaginant faire beaucoup d'ouvrage et rendre de grands services à la société.

Mais ce jour-là, l'air glacial mordait trop âprement leur chair délicate ; leurs pauvres petits membres étaient trop gourds de froid... Oh non! ce jour-là, ce n'était pas une fête de déménager!

Encore, ceux que l'on rencontrait ainsi escortant tout leur avoir n'étaient pas les plus malheureux Ils avaient un « chez eux » du moins, si modeste qu'il pût être, un abri, où, la nuit venue, ils pourraient se reposer.

Mais les misérables que l'on avait chassés les mains vides, et qui erraient sous la nuit tombante ne sachant où se réfugier... Ceux-là avaient vraiment le droit de se plaindre du sort impitoyable, surtout quant la malechance et non le vice étaient cause de leur détresse.

C'était le cas d'Eugénie Harivel et de son enfant.

Expulsée le matin même de son petit logement qu'elle habitait depuis son mariage, elle était sortie de la maisou inhospitalière, tenant son petit Jean par la main, tellement désolée, et anéautie qu'elle n'avait, pour ainsi dire, plus la force de penser. L'enfant, sans se rendre un compte exact de ce qui se passait, sentait bien qu'ils traversaient un mauvais moment. Il se serrait contre sa mère avec inquiétude; et, de temps en temps, levait les yeux vers elle d'un air de triste interrogation.

Par quelles rues traîna-t-elle tout le jour, sa marche tantôt hâtée, tantôt ralentie et comme hésitante...? elle n'aurait su le dire... Elle allait droit devant elle, comme si cette course forcée devait atténuer l'horreur de sa situation ou engourdir son chagrin.

Il y avait de longues heures qu'elle allait ainsi, hagarde, sans s'apercevoir seulement que la neige silencieuse tombait autour d'elle et mouchetait sa robe de veuve de larges plaques blanches.

Au jour finissant, elle remontait le boulevard Barbès quand une main, en se posant sur son bras, la tira de son cauchemar éveillé, si brusquement qu'elle en sursauta.

Un homme lui parlait, mais elle ne l'entendait pas; toute l'atteution dont elle pouvait disposer se concentrant sur le spectacle attristant qu'elle avait devant les yeux. Le père tirant une petite voiture lourdement chargée, et déjà à moitié recouverte de neige; la mère portant un eufant dans ses bras et en traînant deux autres accrochés à ses jupes ; tous glacés, tombant de fatigue; l'homme, jeune encore et paraissant intelligent, avait la mine mauvaise de ceux qu'une injustice criante, continue, finit par révolter; la femme semblait plus résignée, mais son attitude, ses mouvements étaient empreints de cette lassitude que donne aux malheureux une lutte incessante avec les misères de la vie, lutte dans laquelle, hélas! ils sentent bieu qu'ils seront vaincus. Les marmots étaient de ceux dont l'aspect fait dire aux braves gens : « Qu'est-ce qu'ils out fait, pauvres mioches, pour connaître déjà la souffrance! »

Oubliant une minute son propre dénûment, Eugénie eut un élan de pitié pour le groupe misérable, et fit un effort d'esprit pour entendre la requête qui lui était adressée.

— S'il vous plaît, madame, répéta une seconde fois l'homme, voyant qu'elle n'avait pas compris, vous êtes peut-être du quartier... pourriez-vous uous dire si nous sommes encore loin de la rue Riquet...? Nous y sommes bien venus quand nous avons loué; mais nous ne connais-

sons pas très bien la route...; avec cela la neige tourbillonne si fort que l'on ne voit pas à deux mètres devant soi...

La femme ajouta sur le ton passif des êtres accablés :

— Nous venons de Plaisance... pensez, ce n'est pas ici !

— La rue Riquet..., la rue Riquet..., réfléchit tout haut Eugénie dont les idées n'étaient pas très nettes, attendez... vous allez prendre, ici à droite, la rue Mirrha et la suivre jusqu'à la grande rue de la Chapelle...; là, on vous renseignera; la rue Riquet n'est pas loin.

Il fallut un gros effort pour démarrer la petite voiture, dont les roues s'étaient chargées de neige durcie. L'homme eut un juron de colère douloureuse; alors la femme, sans mot dire, se mit à pousser le véhicule de la main qu'elle avait de libre; et, si minime que fût son aide, cela suffit à vaincre l'obstacle. Eugénie, tant que ses yeux le lui permirent, suivit avec intérêt la marche des pauvres gens que la fatigue faisait ahaner; puis, ramenée au sentiment de la réalité par ce léger incident, elle songea à son pauvre petit à elle. Il avait aussi froid et était aussi las que ces enfants inconnus sur lesquels elle venait de s'apitoyer.

— Mon pauvre trésor, dit-elle en se penchant tendrement vers lui, tu es bien las... Je suis une méchante maman de t'avoir emmené si loin... mais j'ai tant de chagrin, si tu savais... Tu as faim, je suis sûre... et moi qui n'ai plus rien... rien...

Le désespoir qui, depuis le matin, couvait dans son âme, et que la stupeur seule avait empêché de se faire jour, éclata brusquement. Elle se reprocha avec amertume de n'avoir point conservé les quelques sous qui lui restaient, et elle maudit — autant que sa douce nature pouvait maudire — ceux qui les lui avaient enlevés.

Jean se taisait; c'était un brave petit cœur aimant, et le chagrin de sa mère le touchait plus encore peut-être que sa propre souffrance; il faisait des efforts inouïs d'imagination pour y trouver remède.

— Si tu demandais aux dames de te donner de l'ouvrage comme autrefois, maman, finit-il par dire.

— Comment veux-tu qu'on me donne de l'ouvrage, puisque nous n'avons plus de maison...? où est-ce que je travaillerais...?

Jean baissa la tête au souvenir de la scène du matin, et se remit à chercher. Au bout d'un instant, timidement, comme s'il avait eu honte de ce qu'il allait dire :

— Tu sais, maman, dans notre cour du faubourg Poissonnière, il venait des gens qui n'avaient pas d'argent non plus... ils chantaient... on leur jetait des sous...

.... La mère eut un geste de révolte vite apaisé par la vue des larmes de son Jean.

— Tu as raison, mon Tout-Petit, pour toi je ferais tout...... tout...... Viens!



Elle répondit : au 3e au-dessus de l'entresol, la porte à droite...

Et, avec une farouche résolution elle l'entraîna vers la maison la plus proche.

Tout à coup, dans sa pauvre cervelle tenaillée par l'angoisse, se fit une brusque éclaircie. Sur ce boulevard Barbès où elle allait se décider à tendre la main, elle avait une ancienne cliente qui lui devait de l'argent... une quarantaine de francs.

Bien des fois, elle avait été rappeler sa petite créance, mais sous un prétexte ou sous un autre, on l'avait toujours éconduite. Un jour qu'elle se montrait plus pressante, on lui avait jeté cinq francs avec de mauvaises paroles. Pour ne plus s'exposer à un accueil qui la blessait, la timide femme avait cessé ses pour-

suites, considérant cet argent comme perdu. Mais aujourd'hui, c'était tout autre chose. Cette somme, si modique qu'elle fût, suffisait pour parer aux premiers besoins : c'était un lit et du pain pour quelques jours; elle devait mettre tout en œuvre pour le recouvrer.

Bons cœurs.

— Madame Gertin, s'il vous plaît ? demanda Eugénie avec l'absolue persuasion qu'on allait lui répondre : « Il n'y a personne » ou bien : « Ils sont déménagés. »

La concierge regarda avec une certaine méfiance la veuve et son enfant ; leur accoutrement, fait, le matin, à la hâte et qu'une journée entière de pérégrinations était encore venue déranger, ne lui revenait qu'à moitié. Néanmoins l'air honnête et réservé de Mme Harivel, sa parole timide finirent sans doute par prévaloir, car, après une minute d'examen, elle répondit :

— Au 3me au-dessus de l'entresol, la porte à droite... Essuyez bien vos pieds et veillez à ce que le gamin ne fasse pas de tapage dans l'escalier.

Le cœur de la pauvre femme bondit dans sa poitrine et elle serra doucement la main de son enfant pour l'encourager.

— Mettons que je ne sois pas entièrement payée, se disait-elle intérieurement, mais on me donnera toujours bien quelque chose... de quoi manger ce soir et passer la nuit; demain nous verrons.

Elle en était au point où l'avenir un peu éloigné n'existe pas, et où l'heure actuelle seule compte pour quelque chose. Le besoin pressant, impérieux, lui avait donné une audace dont elle ne se serait pas crue capable.

— Je ne quitterai pas la place qu'ils ne se soient exécutés, répétait-elle obstinément en montant les degrés.

Et ce fut sans aucune hésitation qu'elle tira le cordon de sonnette.

La porte lui fut ouverte par une grande fille à l'air effronté dont une toison en désordre de cheveux tirant sur le roux couvrait en grande partie le front et les tempes. Un bruit d'éclats de rire et une bonne odeur de volaille à la broche se répandit aussitôt sur le palier, insultant à la fois à la tristesse des visiteurs et à leur estomac vide.

— Madame Gertin, s'il vous plaît?

— C'est ici, répondit la grande fille d'une voix rauque et désagréable, qu'est-ce que vous lui voulez?

— C'est pour une petite dette... ancienne déjà, murmura la veuve à qui l'aplomb excessif de la jeune personne rendait toute sa timidité.

— Une dette... de quoi... ?

— De lingerie, mademoiselle... des jupons brodés... Madame Gertin doit bien se souvenir... il y a dix-huit mois... deux ans peut-être...

— Tu dois des jupons brodés, mère ? interrogea la demoiselle en tournant la tête.

— Moi? fut-il répondu de l'intérieur, pas le moins du monde.

— Pourtant, madame, essaya de protester Eugénie.

— Je ne dois point de lingerie, répéta la mère toujours invisible ; mets cette femme à la porte, Pauline.

— C'est bon, reprit la veuve avec une assurance factice que démentait le tremblement de sa voix, que madame Gertin montre sa facture acquittée. Je suis en mesure de prouver que cet argent m'est dû... et depuis trop longtemps... Aujourd'hui j'en ai besoin et il faudra bien qu'on me le donne... S'il faut un huissier, j'emploierai un huissier.

— Employez autant d'huissiers qu'il vous plaira; mais pour vous épargner des frais et des démarches inutiles, j'aime mieux vous prévenir tout de suite que madame Gertin n'est pas chez elle ici; elle est chez moi, mademoiselle Pauline Gertin. Or, je ne vous dois rien, n'est-ce pas...? par conséquent...

— Très bien, j'irai trouver le patron de monsieur Gertin, en ce cas.

— Mon père et ma mère sont séparés de biens ; ils ne sont donc nullement responsables des dettes l'un de l'autre. Le jugement a paru, il y a un an, dans les *Petites Affiches :* c'était à vous d'en prendre connaissance.

— Mais vous êtes donc tous des malhonnêtes gens ici ! s'écria Eugénie dont la raison chancelait sous l'écroulement de ce dernier espoir.

— Des gens prudents tout simplement, ricana la grande fille qui lançait toutes ces énormités à pleine voix dans l'escalier, sans paraître avoir conscience de la situation honteuse qu'elle dévoilait aux allants et venants.

Il n'en fallait pas tant pour triompher de la résolution d'emprunt de la pauvre femme ; ce fut de son ton habituel, un ton doux et soumis qu'elle continua :

— Je ne demande pas tout, mademoiselle, je sais bien qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut pas toujours... mais un à compte... rien qu'un à compte, si minime qu'il soit... Je suis très gênée... oh ! sans cela, je ne me montrerais pas tourmentante, vous pouvez me croire... mais nous sommes dans une situation...

— Je n'y peux rien; que voulez-vous? répondit la jeune personne en essayant de repousser la porte.

(A suivre.) J. L.



Le tricycle-canon (d'après une photographie).

Vélocipédie militaire.

Délicieux instruments de distractions pacifiques, la bicyclette et ses dérivés semblent vouloir depuis quelque temps conquérir aussi le laurier de la guerre.

On sait que la petite machine à deux roues est communément employée dans notre armée et par les troupes étrangères, au service de reconnaissances et d'estafettes : elle y remplace, avantageusement parfois, la cavalerie.

Nous avons vu, en outre, aux grandes manœuvres dernières, un peloton de vélocipédistes militaires exécuter, sous les ordres du capitaine Gérard — dont nous parlerons dans un prochain article — tous les mouvements et feux de l'infanterie : voilà donc également les cyclistes passés fantassins.

Nous n'allons pas tarder à les admirer dans le rôle d'artilleurs, si se réalise le projet anglais que représente notre gravure.

C'est un tricycle à deux places, un tricycle-tandem, mais un tricycle agrémenté à l'arrière de deux mignons canons-revolvers.

Construit sous la direction de M. Maxim, l'inventeur des canons, il conserve les guidons des tricycles ordinaires à deux places. Les roues motrices — celles d'arrière — sont distantes de 4 pieds ($1^{m},22^{c}$). L'axe qui les relie est beaucoup plus large de diamètre et plus fort que celui des machines communes, pour pouvoir supporter une armature additionnelle sur laquelle sont fixés, de chaque côté, les deux canons et les deux brancards qui, posés à terre, constituent l'affût.

Le tricycle est montré ici avec les brancards abaissés, prêt à l'action.

Mais quand la machine est en route, les supports sont attachés à deux bras parallèles au guidon d'avant, à l'aide de colliers.

Les munitions sont contenues dans des étuis de cuir au nombre de quatre de chaque côté, suspendus aux supports. Mais, remarque importante, ces caisses ne peuvent renfermer des munitions en quantité suffisante pour alimenter pendant plus de deux minutes les deux canons à tir rapide. En conséquence, la machine en question devra être accompagnée à peu de distance d'un cycle-caissou, si l'on veut qu'elle rende de réels services.

Un trépied fixé sur l'axe permet au canon-revolver de prendre toutes les positions désirables, et chaque fusil peut décrire une courbe de 30 degrés de chaque côté.

Cette nouvelle machine de guerre a été exposée à Londres.

Mise à l'essai aux manœuvres du mois de mai, elle a été diversement appréciée par les autorités militaires. Son grand mérite est que deux hommes suffisent à la faire mouvoir et à la manœuvrer sur des routes ordinaires, le plus aisément du monde. Ils peuvent disposer l'affût et commencer à tirer en l'espace de quelques secondes.

Il est probable que nous entendrons reparler du tricycle-canon.

R. F.

Voyages pittoresques du vieil Anacharsis

TEXTE ET DESSINS DE HENRIOT

La Suisse[1]

III

(*Fin*)



Snob regardait la Reuss, au fond d'une étroite vallée, tantôt formant des cascades, tantôt bondissant sur d'énormes rochers; sur les flancs de la montagne, des masses blanches de neige, entassées par les avalanches.

Anarcharsis lui montra le village de Wasen, et un peu plus loin le Pont du Diable, ou plutôt les ponts, car il y en a deux. Mais le professeur ne raconta la légende que du plus vieux.

— Vous savez bien, Snob, qu'il n'y a de diable que dans l'imagination des peuples naïfs, mais j'adore les légendes, qui sont comme les fleurs de l'Histoire. Donc, on avait, il y a quelques siècles, vainement assayé de jeter un pont sur la Reuss.

Les gens d'Uri séparés des Grisons par l'immense gouffre ne pouvaient communiquer entre eux. Vingt fois, les tentatives furent infructueuses.

Le bailli de Goschenen — Goschenen est le village où aujourd'hui se trouve l'entrée du tunnel du St-Gothard — le bailli de Goschenen regardait le torrent, et frappant le sol avec sa longue canne :

— « Il n'y a que le diable qui puisse construire ce pont-là » s'écria-t-il.

Aussitôt, un gentilhomme vêtu de rouge,



« la plume au chapeau, l'épée au côté » comme tout bon diable qui se respecte, apparut devant le bailli. Une forte odeur de roussi se répandit dans les environs, et la voix du gentilhomme, vibrante comme vingt-six clairons, éclata dans la montagne.

— Me voici !... tu demandes un pont?

— A quel prix? demanda le bailli sans se troubler. Veux-tu de l'or?

Le diable eut un sourire dédaigneux, et le choc de ses dents ébranla tellement le sol que trois roches, hautes chacune comme les tours Notre-Dame, déboulèrent au fond du précipice.

Je te donnerai tout, continua le bailli, tout, sauf le salut de mon âme !

— Soit, reprit le diable... mais accorde-moi l'âme du premier être vivant qui traversera le pont...

Le bailli réfléchit, puis d'un air narquois :

— Soit... tu auras l'âme du premier être vivant qui traversera le pont.



Le bailli avait son idée.

Le lendemain, à l'aurore, un pont magnifique reliait les deux montagnes au-dessus de la Reuss. Le peuple accourut, rempli d'étonnement et d'admiration. Mais des gardes empêchaient qui que ce fût de passer. Ce fut alors que le bailli se présenta, tenant en laisse un gros chien qui traînait

1. Voir le n° 388 du *Petit Français illustré*, p. 416.

attachée à sa queue une énorme casserole.

— Le premier être vivant qui traversera le Pont, cria le bailli, appartient de droit au diable...

Et il lâcha le chien qui traversa le pont au galop, en aboyant désespérément.



Un cri furieux gronda dans la montagne, et l'écho des vallées le répercuta au loin. Le diable était volé.

Seulement, depuis quatre siècles, il ne passe pas quelqu'un sur le Pont du Diable sans que le chapeau de ce quelqu'un ne soit enlevé par une main invisible, et précipité dans le torrent.

C'est le diable qui se venge.

— Je crois plutôt que c'est le vent, insinua Snob.

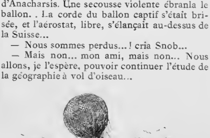
— Et vous avez raison, car il est autrement fort que le diable, dans ces gorges-là!

Tiens... je vois un chemin de fer... il disparaît dans la montagne... le voilà qui ressort de l'autre côté... et à un niveau beaucoup plus élevé...

— Les tunnels du St-Gothard!... Un ingénieur qui mourut sans avoir pu jouir de la gloire qu'il méritait, M. Favre, a construit cette œuvre



gigantesque. Le grand tunnel du Gothard a quinze kilomètres de longueur. Nous le traverserons cette semaine, en allant de Lucerne à Milan : quel admirable spectacle! Ici, les gorges effrayantes, les pics, les amoncellements de neige et de rochers; de l'autre côté du tunnel la nature est riante et gracieuse, le paysage charmant, les routes ravissantes, descendant vers Bellinzona et Come, au milieu des vignes et des châtaigniers.



— Est-ce par ici, demanda Snob que le Premier Consul...

— Non, Snob, c'est par le Saint-Bernard que passa Bonaparte. Remettez votre telescope dans la direction de Martiguy... à l'extrémité du lac de Genève... Voyez ce petit village, Bourg St-Pierre? C'est là que commence la montée qui conduit à l'hospice de St-Bernard.

— Ah! oui... les chiens du mont St-Bernard!...

— Il n'y en a presque plus! Ils ont disparu faute de passants, car on ne traverse plus le Saint-Bernard! Mais du 15 au 20 mai 1800, le Premier Consul fit traverser trente mille hommes, traînant leurs canons dans des troncs d'arbres pour aller gagner la bataille de Marengo! Hélas! continua tristement le vieil Anacharsis, regardez maintenant dans la direction de la frontière de France. Voyez-vous Pontarlier, et au-dessus de cette gorge qui s'appelle le defilé de la Cluse, ce petit point blanc, c'est le fort de Joux; à côté du défilé, les Verrières Suisses... C'est là qu'en 1871, meurtrie et mutilée, l'armée de Bourbaki livra ses derniers combats, et reçut de la Suisse une généreuse hospitalité... Nous n'avons pas toujours été vainqueurs, ami!... mais en travaillant, nous le redeviendrons un jour... Et maintenant, Snob, votre premiere leçon est terminée...

A ce moment Snob tomba dans les bras d'Anacharsis. Une secousse violente ébranla le ballon. . La corde du ballon captif s'était brisée, et l'aérostat, libre, s'élançait au-dessus de la Suisse...

— Nous sommes perdus...! cria Snob...

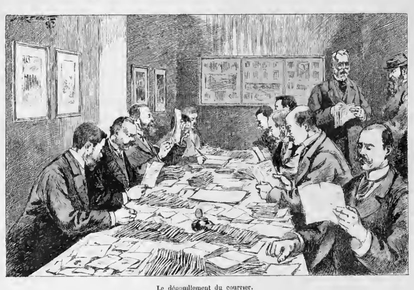
— Mais non... mon ami, mais non... Nous allons, je l'espère, pouvoir continuer l'étude de la géographie à vol d'oiseau...



Comment on fait un numéro du Petit Français (*Suite*)[1].

Prenons l'un des manuscrits qui ont subi avec succès, depuis son arrivée eu courrier, les nombreuses épreuves auxquelles on l'a soumis, et voyons ce qu'il va devenir.

Il y a encore des vers latins d'un auteur dont je ne me rappelle pas le nom et qui expriment une fort grande vérité, à savoir, que l'instruction pénètre par les yeux plus facilement et plus vite que par les oreilles.



Le dépouillement du courrier.

Or, le *Petit Français* étant une publication qui s'efforce d'être aussi instructive que morale et amusante, il est clair qu'on devait s'y inspirer de ce précepte latin, et faire une large place à l'illustration. Aucun manuscrit ne s'imprime, en effet, dans le journal, s'il n'encadre une ou plusieurs illustrations très soignées.

Le manuscrit choisi est donc transporté au bureau du chef du service de l'illustration et de la gravure, sur le compte duquel on me permettra de ne rien dire. Je craindrais de n'être pas suffisamment impartial. Appelons le M. B... pour simplifier la narration.

M. B...., donc, prend rapidement connaissance du manuscrit qu'on lui apporte et fait choix du dessinateur auquel il en confiera l'illustration.

Je vous garantis que ce n'est pas dans ce service-là qu'on prendra un danseur quand il faudrait un diplomate, et c'est ce qui vous explique la concordance qui existe toujours dans le *Petit Français* entre le texte et les dessins. M. B... connaît en effet très bien les artistes qu'il emploie. Il sait quel est le caractère de chacun d'eux, sa tournure d'esprit, quelles sont aussi ses aptitudes. Et cette connaissance parfaite de l'instrument dont il joue — toujours sous l'œil sévère et vigilant du Directeur — est une des raisons pour lesquelles le *Petit Français illustré* s'est fait, au point de vue de l'illustration, une si flatteuse réputation.

Le dessinateur a donc emporté le manuscrit confié à ses soins et bientôt il le rapporte avec les dessins qu'il faudra faire graver de façon à pouvoir les livrer avec le texte à l'*imprimeur*.

Si donc nous récapitulons ce qui vient d'être dit, nous voyons qu'avant qu'une ligne soit imprimée, il a fallu mobiliser déjà toute une pléiade de travailleurs.

Il y a d'abord l'auteur, qui invoque pour vous la Muse souvent rebelle de l'inspiration;

Le secrétaire de la rédaction, qui est forcé

1. Voir le n° 389 du *Petit Français illustré* p. 425

de lire et d'apprécier ce qu'a produit l'auteur;

Les lecteurs et les censeurs qui relisent les manuscrits et les épluchent;

Le nombreux personnel, qui dépouille chaque matin le courrier du jour, pour renseigner le secrétaire sur les désirs du public;

Le chef du service de l'illustration, qui distribue la besogne aux dessinateurs et aux graveurs;

Et ceux-ci, enfin, qui taillent leur bon crayon pour enfanter des chefs-d'œuvre.

Le travail de préparation est terminé et nous allons entamer l'histoire de la fabrication proprement dite du journal.



Chez le chef du service de l'illustration.

Il y a une fable célèbre du bon La Fontaine, intitulée « *le Meunier, son fils et l'âne* » dans laquelle se trouvent ces vers fameux et qui sont passés en proverbe :

« Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père ».

Il y a beaucoup de vrai dans cette remarque du meunier. Cependant je vous conseille, le cas échéant, de chercher à contenter d'abord Monsieur votre père, surtout s'il n'a pas l'habitude de plaisanter.

La réflexion du meunier s'exprime encore quelquefois sous une forme plus vulgaire; on dit « qu'il est bien difficile de savoir ménager à la fois la chèvre et le chou. » Les pauvres dessinateurs en savent quelque chose; pour eux le chou c'est eux-mêmes ou le public, et la chèvre, c'est l'auteur du manuscrit qu'on leur a confié. Il est rare, en effet, que l'auteur, consulté, se déclare satisfait et trouve que son texte a été suffisamment bien interprété. Aussi, quand le dessinateur a directement affaire à l'auteur, son travail ressemble-t-il singulièrement à la tapisserie de la femme d'Ulysse, cette fameuse Pénélope dont parle Homère et qui défaisait chaque jour ce qu'elle avait fait la veille, simplement pour avoir l'occasion de le refaire.

On comprend qu'avec une pareille méthode de travail, la tapisserie de la reine d'Ithaque n'ait jamais été finie. Il en serait certainement de même pour l'illustration de notre Journal, si M. B... n'avait pour rôle spécial de produire entre auteur et dessinateur un accord parfait, et cela par un procédé excessivement simple qui consiste à ne jamais les mettre en présence l'un de l'autre. C'est lui, M. B.., qui juge si l'illustration qu'on lui soumet est bien dans l'esprit du texte, qu'il connaît, et il porte son jugement en toute impartialité, au mieux

des intérêts de l'auteur et des goûts de son jeune pnblic.

Voyez-vous, là comme partout, il faut un chef responsable ayant une compétence et par conséquent une autorité telle que tout le moude s'incline saus peine devant ses décisions. C'est



Graveur sur bois.

là le principe même de toute discipline, sans laquelle rien de durable ne peut exister.

Voilà donc les dessins exécutés et acceptés par M. B... Il s'agit de les faire *graver*, c'est-à-dire d'en faire une *planche* capable d'être imprimée et de fournir par conséqueut un grand nombre d'exemplaires du dessin primitif.

Gravure sur bois. — Le plus antique de tous les procédés connus de gravure — et le meilleur au point de vue de l'excellence des résnltats — est le suivant : on choisit un plateau de bois dur, de buis par exemple, à fibres droites, c'est-à-dire scié de façon que les fibres du bois soient perpendiculaires à la surface du plateau. Cette précaution est nécessaire : car le plateau devant être, comme on le verra, soumis à une pression considérable, il faut qu'il offre à l'écrasement la plus grande résistance possible, et il est clair que la disposition perpendiculaire des fibres est la meilleure qu'on puisse choisir dans ce but.

Passons, sur ce plateau bien uni, un rouleau chargé d'encre d'imprimerie, c'est-à-dire d'une encre très grasse et très peu liquide. La surface du buis deviendra immédiatement toute uoire. Pressez alors contre elle une feuille de papier blanc. Je ne vous ferai pas l'injure de supposer que vous ne puissiez prévoir ce qui va se produire : vous comprenez, j'imagine, que le papier présentera une tache uniformément noire, donnant exactement la silhouette du plateau de buis. Mais si vous creusez dans le bois, avec un instrument poiutu et tranchant nommé *burin*, un sillon qu'en terme de gravure on appelle uue *taille*, et si ensuite vous passez sur le plateau le rouleau d'encre, celle-ci qui est très épaisse ne pénétrera évidemment pas dans la taille, qui est creuse, et par conséqueut lorsque vous presserez une feuille de papier blauc sur le plateau chargé d'encre, à l'endroit où se trouve la taille qui ne contient pas d'encre, apparaîtra sur le papier une ligne blanche.

Mais reprenons les choses à l'origine. Le plateau de buis que l'on a choisi bien dur, bien plan et bien uni, est recouvert d'un enduit blanc qui permet d'y dessiuer comme on le ferait sur uue feuille de papier. On confie ce bois à un dessinateur habile qui exécute son dessin à l'envers, c'est-à-dire que sur le dessin tous les personnages doivent être gauchers, — vous comprendrez pourquoi un peu plus tard.

C'est là une première difficulté, qu'on ne peut vaiucre qu'à force d'habitude. Aussi, la gravure sur bois tendant de plus en plus à être remplacée par d'autres procédés plus commodes, les bons dessinateurs sur bois se font de plus en plus rares.

Le dessin une fois exécuté, on envoie le plateau de buis chez le graveur qui s'arme de son burin, creuse ce qui doit rester blanc, et laisse intact, *ménage*, comme on dit, toutes les places qui doivent être noires. Dans les ombres il fait des tailles parallèles, qui, à l'impression dounent des traits blaucs. Par cooséquent, plus les ombres sont claires, plus les tailles doivent être rapprochées et larges.

C'est en combinant ses tailles, en les pratiquant dans des sens divers, en les entrecroisant même, que le graveur arrive à produire ces effets surprenants et en même temps harmonieux que vous avez pu constater dans les images qu'on vous soumet. Regardez par exemple ce petit oiseau, chaque trait blanc est



Gravure sur bois.

une taille dans laquelle l'encre n'a pas pénétré quand on a passé le rouleau. Chaque trait noir est une partie méuagée qui peut prendre l'encre du rouleau et la déposer ensuite sur le papier que l'ou presse sur la plaque gravée.

G. C.

(*A suivre.*)

Camember à la ferme de Flavigny.



La Fortune nous fut contraire. Camember était de ces héros qui, à Rezonville, défendirent toute la journée la ferme de Flavigny contre un corps d'armée prussien. Postés à un mur crénelé, Camember et Cancrelat, calmes et sereins, tiraient comme à la cible.

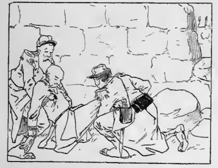


Le colonel étant venu observer l'ennemi, Camember lui dit :

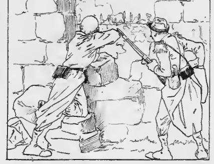
— Mon colonel, si je serais que de vous, je sais bien ce que je ferais.

— Et qu'est-ce que tu ferais ?

— Eh ben ! je n'resterais pas à c't'endroit-ci il fait trop chaud, vous pourriez attraper un coup de soleil.



— Là ! V'la ce que c'est, tu le vois, Cancrelat, de ne pas écouter les personnes d'expérience. J'lui avais pourtant bien dit à c'pauvre colo ! Tonnerre ! Ils me le paieront !



— Tiens, Cancrelat, pige-moi ce grand escogriffe d'officier... As-tu vu ce saut de carpe ? Pan ! .. Et c'lui-là à cheval. Pan !

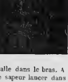
— Rigodon ! crie Cancrelat joyeux, c'est leur colo à eusses !



A 6 heures, Cancrelat fait remarquer à Camember que les clairons sonnent la retraite

— La retraite ? dit Camember. Connais pas cette sonnerie-là... Fusilier Cancrelat, vous me stupéfactionnez Est-ce que vous auriez l'aplomb d'abandonner votre colonel ?





A 6 heures 10, Cancrelat reçoit une balle dans le bras. A 6 heures 15, il voit ce diable à quatre de sapeur lancer dans l'embrasure de formidables coups de baïonnette. A 6 heures 16, s'étant évanoui pour cause d'hemorragie, Cancrelat ne voit plus rien.

Variétés.

Un vieux proverbe. — Tout le monde, en parlant d'une personne qui s'éloigne quand on l'invite à s'approcher, est habitué à dire : « En voilà un qui fait comme le chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand ou l'appelle. » Aussi le chien de Jean de Nivelle n'est-il pas moins populaire que celui de saint Roch, dont il fait la contre-partie.

Pourtant, Jean de Nivelle n'avait point de chien, et voici d'où vient le dicton :

Jean de Montmorency-Nivelle, mort à cinquante-cinq ans, en 1477, était fils de Jean II de Montmorency, qui fut grand chambellan sous Charles VII : il fut le grand-père du comte de Horn et du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter dans les Pays-Bas, en 1568 et 1570; il était, dit-on, d'une humeur fort violente ; il se serait emporté un jour au point de maltraiter son père et de lui donner un soufflet. Le Parlement le cita pour ce fait, et il ne comparut pas; alors le Parlement le fit sommer à son de trompe, à tous les carrefours de Paris, d'avoir à comparaître, et Jean de Nivelle tourna les talons pour s'en aller. « Tant plus on l'appelait, tant plus il se hâtait de courir et de fuir du costé de la Flandre. » Le peuple de Paris, qui avait pris parti pour le père contre le fils, traita Jean de Nivelle de chien, et l'on s'exclama : « Chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle ! »

* * *

L'obélisque de Saint-Pierre à Rome. — L'obélisque de Saint-Pierre, énorme monolithe que Caligula avait fait venir d'Égypte, s'élevait à Rome près du Vatican. Le pape Sixte-Quint, voulant l'amener sur la place Saint-Pierre où il se dresse encore aujourd'hui, chargea de ce travail l'architecte Dominique Fontana. Celui-ci inventa une machine d'un mécanisme tout spécial qui devait prendre le monument sur sa base et le transporter sur celle qu'on venait de lui préparer. Une foule énorme était accourue pour assister à l'opération. Fontana réclama le plus grand silence afin de pouvoir donner ses ordres. Sixte-Quint déclara que celui qui parlerait serait puni de mort. Tout marcha d'abord fort bien, mais au moment où l'obélisque était presque relevé, les cordes, trop tendues, faillirent se rompre. Un nommé Bresca, sortant de la foule, s'écria : De l'eau aux cordes ! Fontana fit aussitôt mouiller les cordes et celles-ci se resserrant, l'obélisque se redressa. On raconte que Bresca alla simplement se livrer au bourreau pour avoir désobéi au pape en élevant la voix. Il obtint d'ailleurs facilement sa grâce. Sixte-Quint lui accorda en outre une forte pension et le droit de fournir, le jour des Rameaux, les palmes pour toutes les églises de Rome, droit qui s'est conservé dans la famille Bresca depuis cette année 1587.

* * *

Une forêt d'arbres géants. — L'Australie possède des arbres qui peuvent rivaliser avec les antiques *sequoia* de l'Amérique du Nord.

A soixante-quatre kilomètres de Melbourne, non loin des sources de la rivière Watts, se trouve une forêt dont tous les arbres atteignent au moins 80 mètres de hauteur ; ils sont très droits et portent un bouquet de feuilles seulement au sommet, ce qui leur donne un aspect des plus singuliers.

Quelques-uns de ces arbres mesurent cent et même cent dix mètres. Enfin le plus élevé de tous n'a pas moins de *cent cinquante-deux mètres*, — la moitié de la tour Eiffel ! — Le diamètre du tronc de cet arbre gigantesque est de cinq mètres et demi.

Ces colosses de l'espèce végétale appartiennent tous au genre eucalyptus.

* * *

Après la distribution des prix. — Quel prix t'a-t-on donné ?

— Le prix de *physique*.

— Il faut que tes camarades soient rudement laids et mal tournés !

Fable-Éclair.

Un grand tambour-major, pressé par la famine,
Dinait modestement d'une simple sardine,
Et s'en trouvait fort bien, ma foi.

MORALE

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

REPONSES A CHERCHER

Anagramme. — Un habitant de Rome, le diminutif d'un prénom, un château, un prénom italien, un fleuve de l'Amérique.

* * *

Mots en losange. — 1° Consonne ; 2° note de musique; 3° qui vous ressemble ; 4° lauréate d'un prix de vertu ; 5° ville de Belgique ; 6° d'où l'on commence à compter les années ; 7° voyelle.

* * *

Coquilles amusantes. — 1° Les souris ont creusé des vides sur son front.

2° Ce pauvre Gascon est lourd comme un sol !

3° J'étais pendue après ma longue bourse ;

4° La pluie de ce matin a fait tousser mon oreille ;

5° Baptiste, vous me préparerez pour ce soir mon trac rouge, ma calotte noire, mon filet de veau et mon chapeau à plaque.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 389.

I. Question de langue française.

La crainte du poison avait dès le moyen âge et jusqu'au temps de la Renaissance introduit dans les maisons royales et princières l'usage de faire l'essai des mets et des boissons, dans la salle même du festin. Puis l'officier qui avait goûté servait l'assiette, le hanap, la salière, etc., recouverts d'un couvercle devant le maître et les invités de distinction. De là le nom de *couvert* donné à l'ensemble du service.

II. Charade.

Col — Lyre. = Collyre.

III. Synonymes.

Le silence est d'or.

poltron	L — âche		solitaire	e — rmite	
disciple	e — lève		érudit	s — avant	
			loterie	t — ombola	
mutisme	s — ilance				
inerte	i — mmobile		famine	d — isette	
pleurs	l — armes		couchant	o — ccident	
duvet	e — dredon		vélocité	r — apidité	
vaisseau	n — aviro				
irascible	c — olère				
glaive	e — pée				

IV. Calembredaine.

Éviter de se mettre devant un malade quand il a la langue chargée.

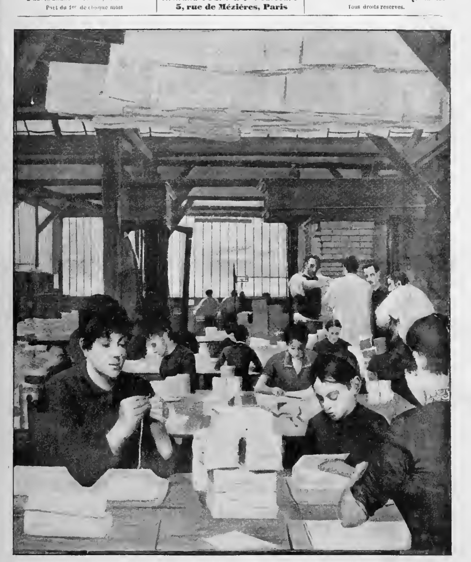
Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 391. 10 centimes. 22 août 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT UN AN, SIX FRANCS — Part du 1er de chaque mois | Armand COLIN & Cie, éditeurs — 5, rue de Mézières, Paris | ETRANGER 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reserves.



Comment on fait un numéro du Petit Français. — L'atelier de brochure.

Comment on fait un numéro du Petit Français (*Suite*)[1].

Cette méthode de gravure sur bois est très ancienne. C'est ainsi que Gutemberg imprima en 1450, à Mayence, son premier livre, qui était la Bible. Chaque page du livre était une plauche de bois gravée, dans laquelle on n'avait laissé en saillie que les lettres.

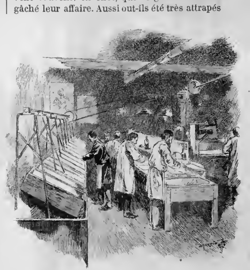


Fig. 1. — Epreuve de gravure sur zinc.

Si vous vous amusez à compter le nombre de tailles qu'il y a dans un centimètre carré de gravure sur bois, si de plus vous remarquez le parallélisme absolu qui existe eutre deux tailles voisines, vous admirerez la patience, la sûreté de main et l'habileté qu'il faut à un graveur pour mener à bien un pareil ouvrage. Vous vous direz qu'il doit falloir beaucoup de temps pour graver couvenablement une surface de quelques centimètres et vous tirerez vous-même cette conclusion que la gravure sur bois est une gravure chère.

Comme nous venons de le voir, la gravure sur bois a plusieurs inconvénients auxquels s'ajoute celui-ci : le dessin original du dessinateur disparaît sous le buriu du graveur. Une fois la taille exécutée, il devient donc impossible de comparer la gravure à l'original et, en cas de malformation, on ne sait plus à qui, du dessiuateur ou du graveur, il faut en faire porter la responsabilité, que parfois, je rougis de le dire, ils se rejettent de l'un à l'autre. Enfin il y a des artistes dont les originaux ont ou acquièrent avec le temps une grande valeur et qu'il serait bon par conséquent de pouvoir conserver. On y est arrivé, depuis l'invention de la photographie. Au lieu de faire dessiner l'artiste directement sur le bois, on lui fait exécuter son dessin comme il l'entend, sur papier ou sur toile, puis on photographie ce dessin original sur une plaque de buis dont on a seusibilisé la surface, comme on pourrait le faire sur du papier sensible destiné à la photographie. Ce n'est donc qu'une reproduction photographique du dessin que le graveur taille et creuse. Cela n'a pas d'importance ; l'original est toujours là pour servir de témoin et de point de repère. De ce qui précède, il résulte que si la gravure sur bois est celle qui donne les meilleurs résultats au point de vue de l'effet, elle constitue aussi le procédé le moins rapide et le plus coûteux. Elle n'est, par suite, guère applicable qu'aux publications de luxe. Et si d'autres méthodes plus abordables n'avaient pas été récemmeut imaginées, jamais, avec la meilleure volonté du monde, il n'aurait été possible de vous fournir autant d'illustrations dans un journal aussi bou marché que le *Petit Français*.

Gravure sur zinc. — Si les dessinateurs ont quelquefois à se plaindre de messieurs les auteurs, les graveurs n'ont pas toujours à se louer de messieurs les dessinateurs. Ceux-ci trouvent souvent, en effet, que le graveur leur a gâché leur affaire. Aussi out-ils été très attrapés



Les plaques sont plongées dans un bain d'acide.

le jour où l'on a imaginé des procédés supprimant complètement le graveur et le remplaçant par... le soleil. Oui! parfaitement, par le soleil. La planche gravée peut être en effet le résultat d'opé-

1. Voir le nº 390 du *Petit Français illustre*, p. 440.

rations mécaniques et de manipulations chimiques ayant toutes la photographie pour point de départ.

Rappelons-nous les conditions que doit remplir une planche gravée destinée à l'impression : il faut que les traits qui doivent venir noirs soient en relief et les blancs en creux.

Faisons donc faire à un artiste un dessin à la plume, uniquement composé par conséquent de traits plus ou moins rapprochés, et photographions ce dessin sur une plaque de verre, comme on a l'habitude de le faire pour toutes les photographies du monde.

Vous savez qu'on obtient de cette façon un cliché dit *négatif* parce que tout y est retourné, en ce sens que les parties claires de l'objet sont opaques et les parties noires ou ombrées transparentes. Si donc le dessin a été exécuté avec une encre de Chine bien noire, sur un papier bien blanc, le cliché négatif photographique sur verre présentera un fond noir opaque, sur lequel se détacheront, transparentes, les lignes qui étaient noires sur le dessin.



Fig. 2 — Épreuve de simili-gravure

Plaçons cette plaque négative sur une lame de zinc recouverte d'une sorte d'enduit peu épais de bitume de Judée ou d'une autre substance analogue, et exposons le tout à la lumière comme si nous voulions faire une photographie *positive* ordinaire. Seulement, ici, le papier sensible est remplacé par la plaque de zinc, couverte de bitume. Partout où le cliché négatif, c'est-à-dire le verre, est opaque, la lumière ne passe pas. Partout où il y a une ligne transparente, la lumière passe et vient frapper le bitume qui est au-dessous. Or, voici une propriété curieuse de ce bitume : quand il a été insolé, c'est-à-dire frappé par la lumière, il est devenu insoluble dans la benzine.

Donc sous les traits transparents du cliché négatif, le bitume insolé devient insoluble, tandis qu'il est resté soluble partout ailleurs.

Lavons donc la plaque de zinc bitumée dans la benzine ; celle-ci enlèvera tout le bitume sauf celui qui était sous les parties transparentes du cliché négatif, c'est-à-dire sauf les parties qui correspondent aux traits noirs du dessin et qui continueront à recouvrir le zinc, mis à nu partout ailleurs.

Attaquons maintenant la plaque par un acide. L'acide ronge, ronge et creuse le zinc partout où il n'est pas recouvert de bitume. Si bien qu'au bout de quelque temps il n'y a plus en



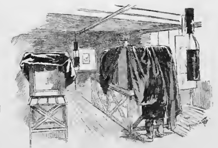
Fig. 3. — Frottis sur papier spécial, dit papier Gillot.

relief que des lignes de zinc protégées par le bitume persistant et qui représentent exactement le dessin fourni par l'artiste.

On cloue le zinc gravé sur un morceau de bois pour lui donner l'épaisseur nécessaire et on le livre à l'imprimeur qui n'a plus qu'à passer dessus son rouleau d'encre. L'encre s'attache aux saillies du zinc et ne pénètre pas dans les parties creusées par l'acide, de sorte qu'en pressant du papier sur le zinc, on obtient, comme le montre la *figure* 1, la reproduction exacte du dessin de l'artiste, qui ne peut plus s'en prendre au graveur des défauts de son œuvre. Comme le graveur, en somme, est dans ce cas le soleil, si le dessinateur voulait lui chercher noise, il pourrait lui en cuire.

— Mais, direz-vous, on ne peut reproduire par ce procédé que les dessins faits à la plume. Cela doit bien restreindre les moyens dont les artistes disposent.

— Rassurez-vous ! Les dessinateurs peuvent



Photographie des dessins originaux.

faire des dessins au lavis s'ils le désirent ; on en est quitte pour placer devant ce dessin un verre qui porte un quadrillage. Regardez la fig. 2 (épreuve de simili-gravure). Examinez-la de près, avec une loupe si vous en avez une, vous

verrez que les différentes teintes qui la composent semblent formées de petits points placés les uns à côté des autres, et cette apparence est due au verre quadrillé qu'on place devant le dessin quand on en prend un cliché photographique.

Mais ce n'est pas tout encore. Les dessinateurs ont à leur disposition du carton bristol *couché*, c'est-à-dire sur lequel on a étendu une couche d'une sorte de pâte blanche de céruse. Ce bristol est, de plus, *gaufré*, c'est-à-dire que sa surface est partagée comme une gaufre, en petits carrés creux, limités par des bords en relief. Ce gaufrage est obtenu au moyen de deux séries de lignes saillantes perpendiculaires l'une à l'autre. Les lignes saillantes d'une des deux séries sont noires, les lignes saillantes de l'autre série sont restées blanches. Mais si je frotte un crayon sur le papier, ce crayon ne noircit que les lignes saillantes et ne pénètre pas dans les creux, et alors le gaufrage devient apparent. C'est ce que l'on peut voir avec un peu d'attention dans le frottis foncé qui se trouve dans la partie médiane supérieure de la figure 3.

On voit qu'en crayonnant plus ou moins vigoureusement par-ci, en grattant par-là pour enlever la céruse, en étendant ailleurs une couche d'encre de Chine qui pénètre même dans les creux, le dessinateur habile peut obtenir des gris, des blancs ou des noirs et produire les effets qu'il désire.

Et grâce au papier employé, le dessin ne sera exécuté qu'avec des pointes et des traits comme un dessin à la plume, condition tout à fait favorable, comme on l'a vu, à la gravure par la photographie.

Les dessins sont maintenant gravés, sur bois ou sur zinc. On les envoie chez le clicheur.

— Qu'est-ce que c'est que ce nouvel industriel? demandez-vous. A quoi sert-il ? Il me semble être une cinquième roue à un carrosse. Pourquoi ne pas envoyer directement les planches gravées chez l'imprimeur?

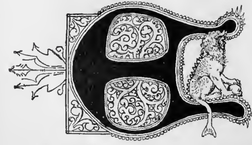
— Ce serait en effet le procédé le plus rapide et le plus expéditif si le *Petit Français* ne s'imprimait qu'à un très petit nombre d'exemplaires, si, comme on dit, son *tirage* était faible. Mais tel n'est pas précisément le cas. Dès lors le bois et le zinc sont trop mous pour supporter les pressions successives résultant d'un grand tirage. Chaque feuille imprimée doit être, pour bien prendre l'encre, très fortement pressée contre la planche gravée qui, si la substance dont elle est faite est trop molle, s'écrase et s'abîme. Si bien qu'au bout d'un certain nombre d'exemplaires, les traits écrasés grossissent et la gravure s'empâte. Il faut donc transformer les planches gravées sur bois ou sur zinc en planches faites d'un métal assez dur pour ne pas s'écraser sous la pression répétée des machines d'imprimerie. C'est le clicheur qui est chargé de jouer ce rôle capital et d'opérer la transformation nécessaire des clichés mous en clichés durs.

Il faut d'abord que je vous dise en quelques mots en quoi consiste la *galvanoplastie*.

Quand on lance un courant électrique dans une cuve contenant un sel métallique, du sulfate de cuivre par exemple, ce sel est décomposé et le métal, le cuivre, est emporté dans le sens du courant. Le courant électrique étant produit par une machine, on l'amène dans la cuve de sulfate au moyen d'un fil métallique, c'est le fil d'arrivée. Le courant traverse la cuve et en sort par un autre fil placé à l'autre bout, fil qu'on peut appeler le fil de sortie du courant.

(*A suivre*). G. C.

La Tarasque.



la bonne petite ville de Sceaux, un monstre terrifiant parcourait tout récemment les rues d'ordinaire si paisibles.

Rassurez-vous : il n'a pas fait de victimes; il avait été introduit dans la paisible cité par les *Félibres*, qui sont gens de trop d'esprit et de talent pour avoir des instincts sanguinaires; d'ailleurs il était en carton.

Les Félibres sont des poètes, des artistes, des écrivains, pour la plupart originaires du Midi qui, tous les ans, se réunissent à Sceaux et, après une visite au buste de Florian, célèbrent la poésie provençale et les souvenirs du Midi d'autrefois. Voilà pourquoi ils avaient déchaîné la *Tarasque* dans les rues de Sceaux.

La Tarasque, en effet — son nom l'indique assez — est originaire de Tarascon. Ce fut jadis la gloire de la ville qui a, depuis, donné le jour à l'illustre Tartarin. La Tarasque était, dit la

légende, un monstre effroyable doué d'une force extraordinaire et venu on ne sait d'où.

Il ravageait la contrée et personne n'osait l'affronter ; la désolation était générale. Une femme, sainte Marthe, résolut d'en délivrer le pays. Elle alla droit au monstre : à sa vue, il vomit des torrents de flamme, mais un signe de croix le rendit impuissant et la sainte put le tuer.

Pour célébrer le souvenir de ce fait miraculeux, une fête fut instituée en l'honneur de sainte Marthe. Elle comportait une procession où figurait la Tarasque sous forme de dragon composé d'anneaux recouverts d'une toile peinte ; sur le dos un bouclier imitait la carapace d'une tortue ; les pattes étaient armées de griffes, la gueule béante, les dents aiguës, la queue immense. Cette queue, formée d'une poutre que manœuvraient des hommes cachés à l'intérieur de la machine, assommait le curieux qui voulait contempler le monstre de trop près. Douze hommes le portaient dans la ville un certain nombre de fois. Dans l'intervalle de ces courses, les corporations exécutaient des jeux.

Le chef des portefaix promenait un jeune enfant sur son dos, en mémoire du Christ qu'avait porté saint Christophe, patron de la corporation ; ses compagnons, feignant l'ivresse, traînaient un lourd tonneau.

Les vignerons s'ingéniaient à faire passer une corde entre les jambes des spectateurs pour les renverser, symbolisant ainsi le vin qui fait vaciller les jambes de ceux qui s'y adonnent.

Les bergers escortaient trois jeunes filles montées sur des ânesses ; l'un deux, contrefaisant le niais, barbouillait d'huile de genièvre la figure des curieux qui s'approchaient trop des belles.

Les mariniers, sur un char traîné par cinq chevaux, entouraient une chaloupe pleine d'une eau dont ils arrosaient la foule.

Les courses finies, on reportait la Tarasque à l'église où on lui faisait faire trois sauts devant la statue de sainte Marthe.

La fête de la *Tarasque* n'était pas particulière à Tarascon ; elle existait sous un autre nom dans quantité de villes, depuis Rouen où *saint Romain* aurait enchaîné la *Gargouille*, jusqu'à Metz où *saint Clément* aurait tué la *Graouilli;* de Reims, délivré de la *Kraula*, à Poitiers délivré de la *Grand'Gueule*, en passant par Paris où saint Marcel était fêté pour avoir détruit un dragon gigantesque.

Ces fêtes cachent probablement quelques cérémonies païennes, reste des superstitions primitives vaincues par les premiers évêques. Le peuple aimait les récits merveilleux ; il avait peuplé les bois et les fontaines de fées et de farfadets ; les grottes et les cavernes de génies malfaisants ; il expliquait l'aspect sauvage d'une contrée par le séjour d'un être surnaturel. Rien d'étonnant à ce qu'il ait fait des saints qui le délivrèrent en partie de ses superstitions, les vainqueurs des monstres qui hantaient son imagination.

M. G.



Les fêtes foraines.

Autrefois, dans le bon vieux temps, les saltimbanques se rendaient de village en village cahotés dans une mauvaise roulotte que traînait un cheval étique. Arrivés sur la place publique, un coin de verdure ombragé de quelques grands arbres, ils installaient leur campement provisoire après avoir humblement demandé à monsieur le maire la permission de séjourner dans le pays. Et c'était alors le sujet de toutes les conversations : « Les bohémiens sont arrivés ! » — On les allait voir avec une certaine crainte respectueuse, les enfants n'osaient pas trop s'approcher d'eux, terrorisés par la peur d'être volés, car d'étranges histoires circulaient sur le compte de ces nouveaux-venus. Les bonnes femmes tremblaient pour leur poulailler, s'attendant à le voir dévalisé, et les riches fermiers regardaient d'un fort mauvais œil la troupe nomade dont l'allure pittoresque n'avait pour eux rien de séduisant.

Au bout d'un certain temps cependant, on s'enhardissait et l'on faisait cercle autour des saltimbanques pour voir leurs tours de force, ou bien on acceptait d'entrer dans leur baraque afin d'admirer quelques grossières figures de cire; les jeunes filles se laissaient prendre la main par quelque vieille femme qui en examinait les lignes et leur prédisait, moyennant deux sous, un très brillant avenir ; d'autres fois, lorsque les bohémiens étaient commerçants, on se risquait à leur acheter de la vannerie : hottes, paniers et corbeilles, ou on leur confiait des casseroles et des chaudrons à rétamer. Mais on savait que c'étaient là des « comédiens », comme disent encore avec mépris les paysans du Cher, et on n'accordait jamais qu'une médiocre confiance à ces parias de la société.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les saltimbanques, si toutefois ce nom un peu dédaigneux leur convient encore, voyagent en chemin de fer, faisant placer sur des wagons de marchandises leurs splendides roulottes privées momentanément de leurs roues; ou bien, s'ils se résignent à suivre la grand'-route comme leurs ancêtres, c'est avec le secours de bons chevaux qui traînent derrière eux de confortables voitures dont l'intérieur constitue un appartement complet, souvent très luxueux.

L'installation, pour toute la durée d'une fête, coûte plusieurs billets de mille francs de location au forain « fin-de-siècle » ; s'il dirige un cirque, son écurie comptera souvent une quinzaine de chevaux, et il emmène avec eux tout le personnel chargé de leur donner des soins ; s'il possède un théâtre, l'organisation extrêmement rapide lui permettra de le construire en un jour et il y recevra néammoins deux ou trois cents spectateurs. Plus de quinquets fumeux pour éclairer la représentation : c'est maintenant le gaz ou l'électricité; l'orchestre se compose d'une dizaine de musiciens, à moins qu'il ne soit remplacé par quelque puissant orgue de Gaviali qui étourdit les assistants avec la fanfare éclatante de ses trompettes de cuivre. Et le spectacle n'a plus rien de comparable non plus aux parades d'autrefois; ce sont des pièces connues qu'annoncent les affiches; succès des théâtres parisiens, opérettes, comédies, drames de cape et d'épée, le tout un peu estropié par les acteurs et arrangé de telle sorte que de certains lettrés y trouvent de piquantes surprises.

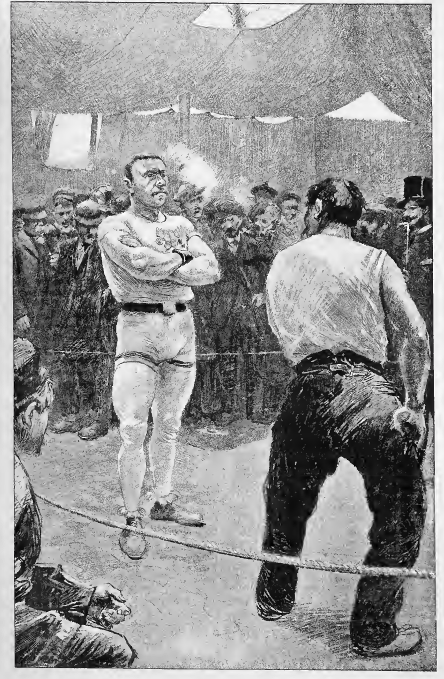
La plus belle fête des environs de Paris est, sans contredit, la Fête de Neuilly, qui a lieu tous les ans à la Saint-Jean d'été (24 juin) et se prolonge jusqu'à la fête nationale du 14 Juillet. Plus de trois cents bateleurs et forains s'y donnent rendez-vous et leurs nombreuses baraques occupent depuis la Porte-Maillot jusqu'à la Seine un parcours de quatre kilomètres environ.

C'est surtout dans la soirée que l'avenue de Neuilly offre un coup d'œil remarquable. On a renoncé aux lampions classiques et, cette année, des guirlandes de ballons de couleur en celluloïd éclairés à l'électricité se balançaient au-dessus des promeneurs; beaucoup de lanternes vénitiennes étaient accrochées çà et là devant les boutiques et, pour augmenter encore l'éclat de tout cet ensemble lumineux, les camelots avaient imaginé de gracieuses petites lampes à verres multicolores que les Parisiens se disputaient pour les attacher à leur boutonnière ou à leur chapeau.

Les plus beaux étalages de friandises, pain d'épice, sucre d'orge, galettes et gâteaux de toute sorte côtoient de magnifiques bazars de jouets, tentation perpétuelle des petits enfants ; conseillons en passant à nos jeunes lecteurs de beaucoup se méfier des sucreries dont la couleur bizarre est souvent due à un produit malsain; qu'ils refusent énergiquement les sucres d'orge bleus ou les pâtes de guimauve vertes dont l'aspect flatte leurs regards, mais dont le goût pourrait être nuisible à leur estomac! qu'ils évitent aussi de se laisser prendre aux boniments de certains personnages qui prétendent connaître et dévoiler l'avenir; ce qu'ils cherchent surtout, ce sont les naïfs dont le porte-monnaie se videra peu à peu dans leur bourse en écoutant leurs avantageuses promesses de félicité.

M. H.

(*A suivre.*)



Lutteurs à la fête de Neuilly

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Eugénie s'arc-bouta désespérément sur le battant qui allait se refermer.

— Mademoiselle, supplia-t-elle, mademoiselle, si vous saviez... On nous a expulsés de notre logement ce matin et nous ne savons où coucher. Depuis des heures et des heures, nous errons par les rues sans avoir mangé une bouchée de pain... Moi toute seule, ce ne serait rien encore... mais mon petit...



Le pauvre Jean, à bout de force, se trouvait mal et ne bougeait plus.

— Donne-lui donc deux sous qu'elle s'en aille, Pauline, cria de l'intérieur la voix de la mère, et viens retourner l'oie qui commence à brûler.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit la malheureuse mère en s'affaissant sur les premières marches de l'étage supérieur. Vous avez à manger, vous, quand mon petit meurt de faim... et cet argent m'est dû.

La concierge, à ce moment, montait l'escalier pour allumer le gaz; elle entendit la fin du colloque.

— Ah! ma pauvre femme, dit-elle à Eugénie sans crainte d'être entendue de l'autre côté de la porte, si vous m'aviez dit que c'était pour cela que vous veniez, je vous aurais évité la peine de monter... Du matin au soir, c'est une procession de créanciers pendus à leur sonnette, et il n'y a jamais le sou... Cela mange pourtant, cela s'amuse, cela fait des embarras de toilette... Voilà! on s'est arrangé pour rendre madame insolvable et c'est madame qu'on envoie faire des dettes... Du joli monde... Si j'étais propriétaire au lieu d'être concierge, c'est pas longtemps qu'ils saliraient nos escaliers!

Soudain, se penchant vers le groupe formé par la veuve et son enfant étroitement enlacés.

— Eh! mais! fit-elle, regardez donc votre gamin, il est blanc comme un linge... Mais il est malade, cet enfant-là!

Le fait est que le pauvre Jean, à bout de forces, se trouvait mal. Pâle, glacé, les yeux clos, il avait penché sa tête sur l'épaule de sa mère et ne bougeait plus.

— Tout-Petit! mon Tout-Petit, cria la mère avec une horrible angoisse, qu'est-ce que tu as? Oh! est-ce qu'il va mourir?

Si Mme Harivel n'avait pas été aussi absorbée par la douleur et l'inquiétude, elle aurait vu que, depuis un instant, la porte à gauche du palier s'était entr'ouverte et que deux personnes, une jeune bonne et une jolie fillette de quatre ou cinq ans, assistaient à la scène, sans mot dire, mais avec une curiosité sympathique.

A la dernière exclamation d'Eugénie, la bonne disparut, rentrant à la hâte dans l'appartement, pendant que la petite fille s'avançait résolument vers les deux malheureux.

— Viens chez nous, madame, dit-elle d'une voix émue et charmante, on va te donner à manger... aussi des sous... et tu coucheras ton garçon malade dans mon petit lit. Il y a du bon feu... viens vite, tu as froid.

La bonne reparut bientôt accompagnée d'une jeune femme, sa maîtresse sans doute.

— Les pauvres gens! fit la dame après un rapide coup d'œil. Vous avez bien fait de me prévenir, Marie. Prenez ce petit dans vos bras, la mère ne vaut guère mieux que lui; c'est tout juste si elle peut se tenir sur ses jambes.

— Ah! bien! fit la concierge en reprenant

1 Voir le n° 390 du *Petit Français illustré*, p. 434.

son office interrompu, du moment que madame Deshêtres s'en occupe, les voilà sauvés... Il y a des femmes qui ont si bon cœur!

On pénétra dans une confortable petite salle à manger où brillait un joyeux feu de coke, et Jean, qui n'avait eu qu'une syncope passagère, ouvrait déjà les yeux.

— Où as-tu mal, mon chéri? demanda la dame avec une voix câline de maman.

Tout-Petit était trop faible encore pour faire de longs discours; il porta la main à son estomac, puis à sa tête.

— Il a faim, je suis sûre... Pauvre mignon... Vite, Marie, un bol de bouillon pour tous les deux.

Après le bouillon, on servit un œuf à la coque, puis des confitures. La mère avait le cœur trop gros pour manger avec appétit, mais Jean fit honneur au léger repas qui lui était offert; et, à peine avait-il avalé la dernière bouchée qu'il appuya sa tête sur le bord de la table et s'eudormit d'un sommeil de plomb.

Pendant ce temps, gagnée par l'accueil bienveillant de Mme Deshêtres, petit à petit, par lambeaux, Eugénie arrivait à lui conter toute son histoire.

Orpheline de bonne heure, elle avait été élevée par une vieille parente, morte depuis, qui lui avait fait apprendre le métier de lingère. A dix-huit ans, elle avait épousé Harivel, un ouvrier imprimeur, qu'elle avait connu au temps où il faisait son service dans la petite ville de province qu'il habitait alors. Le nouveau ménage s'était établi à Paris, faubourg Poissonnière, dans la maison même d'où on les avait chassés le matin.

— On aurait pu être si heureux! expliquait Eugénie de son ton résigné. Son mari était bon ouvrier, elle ne manquait jamais d'ouvrage : à eux d'eux, ils gagnaient de bonnes journées.

Mais, au printemps, Harivel avait eu un chaud et froid. Comme l'ouvrage pressait et qu'on comptait sur lui à l'atelier, il avait négligé de se soigner; le mal s'était rapidement aggravé; il avait langui pendant huit mois, et puis...

Le mot terrible, irréparable, ne put sortir de la bouche d'Eugénie : ses sanglots parlèrent pour elle. Quand elle fut un peu calmée, elle reprit son récit, que la jeune femme écoutait avec un intérêt sympathique.

— On avait bien un peu d'argent de côté, mais les médecins, les médicaments... avec cela, il y avait eu plusieurs opérations... l'épargne d'un ouvrier ne peut jamais être bien grosse. Bref, les frais d'inhumation payés, il ne restait pas grand'chose au logis. Puis, elle avait commis la faute de s'alourdir dans son chagrin, au lieu de montrer du courage. D'abord, pendant la maladie de Harivel, elle avait négligé son travail pour se consacrer toute à celui dont, jusqu'au dernier moment, elle avait espéré la guérison. Puis après... après... il lui semblait que sa vie était brisée, qu'elle n'aurait jamais plus de cœur à rien, et elle s'était contentée de pleurer. Sans doute, elle aurait dû prendre sur elle, songer à son petit Jean... Mais, quand on a été huit ans ensemble, sans jamais un mot plus haut que



Il appuya sa tête sur le bord de la table et s'endormit.

l'autre, c'est si dur de se quitter... madame devait bien comprendre....

Madame, qui aimait tendrement son mari, comprenait si bien qu'il lui passa un frisson à l'idée qu'elle n'était pas à l'abri d'un pareil malheur.

— Enfin, termina Eugénie, ce matin, quand on m'a présenté la quittance et que j'ai été à mon tiroir pour prendre l'argent, j'ai été saisie de ne plus trouver que vingt-sept francs; pas assez pour régler entièrement, puisque notre loyer était de quatre cent-cinquante francs. La concierge a pris les vingt-sept francs, en acompte, et est descendue prévenir la propriétaire. Un moment après, son mari est monté me dire qu'il me fallait déménager. « Bien heureuse, a-t-il ajouté, qu'on ne me saisisse pas. » Et comme je lui faisais observer que je n'avais pas d'autre logement, que j'allais me trouver dans la rue avec mon petit, il a commencé à sortir mes meubles; alors je suis partie...

— Sans protester, sans rien dire...?

— Dire quoi...? ils étaient dans leur droit, puisque je ne payais pas.

— Mais on doune aux geus le temps de se retourner, au moins...

A ce moment, une clé tourua dans la serrure de la porte d'entrée.

— C'est mon mari, dit la jeune femme avec une légère pointe d'inquiétude.

Et elle se leva avec vivacité pour aller à la rencoutre du nouvel arrivant.

Explications peu cordiales.

On entendait un léger chuchotemeut dans l'antichambre. Monsieur, d'un ton un peu fâché, grondait sa femme d'avoir introduit chez eux des geus qu'elle ne conuaissait pas. Madame défendait ses protégés avec uue chaleur, saus doute communicative, car, petit à petit, la gronderie s'éteignait; elle cessa même tout à fait devant ce dernier argumeut, argument décisif pour un père aimant :

— Vois-tu notre Régine dans la neige..., sans pain..., et repoussée de ceux qui pourraient la secourir.

La fillette arrivait juste à ce moment pour embrasser son père. Celui-ci la prit dans ses bras en la serrant bien fort : cette pensée que la chère petite créature pouvait souffrir de quelque chose avait achevé de le convaincre.

Une fois entré même, quand sa femme, avec les mots persuasifs que savent trouver les cœurs compatissants, lui eut raconté d'une manière très succiucte l'histoire d'Eugénie, il jeta un regard de profonde pitié sur Jean, toujours endormi.

— Pauvre marmot, dit-il à mi-voix, si petit! qu'est-ce qu'il a fait pour connaître la souffrance?

Eugénie comprit que son procès était gagné.

— Où travaillait votre mari? lui demanda M. Deshêtres pour lever ses derniers doutes.

— Il était typographe, depuis huit ans, à la maison Lecharretier, monsieur.

— Mais, ma brave femme, comment, dans votre embarras, n'avez-vous pas songé à vous adresser au patron? C'est un excellent homme que Lecharretier, je le connais. Il n'aurait pas demandé mieux que de vous obliger.

— Mon mari est dessinateur, expliqua la jeune femme; il a quelquefois illustré des ouvrages édités par M. Lecharretier.

— Je ne me suis adressé à personne, monsieur, je n'ai pas eu le temps : tout cela est arrivé si vite! Et puis, on ne peut pas toujours être à la charge du monde. Quand mon pauvre homme est tombé malade, le chef d'atelier lui a envoyé le montaut de sa quinzaiue, bien qu'il n'ait travaillé que six jours...; il ne pouvait pas faire davantage.

— Il faut convenir que vous n'ètes pas exigeante, ma brave femme; vous vous contentez de peu... En tout cas, vous n'auriez pas dû souffrir qu'on vous mît à la porte de chez vous, ni qu'on sortît vos meubles... Le commissaire était-il préseut? vous avait-ou envoyé l'huissier?

— Non, monsieur, on ne m'a envoyé personne, et je n'ai pas vu le commissaire. C'est le concierge et le valet de chambre de la propriétaire qui ont fait le déménagement. Alors, quaud j'ai vu cela, je suis partie comme une folle, sans même réfléchir que je n'avais plus un sou.

— Mais ce que votre propriétaire a fait là est tout ce qu'il y a de plus irrégulier, et elle doit bien le savoir. En admettant même qu'elle ait le droit de vous faire saisir, les huissiers sout là pour cette besogne. Le premier veuu, fût-il propriétaire, n'a pas le droit de chasser les gens de chez eux, ni, à plus forte raison, de les déménager sans tambour ui trompette... On proteste..., on se remue... Ah bieu! si vous croyez que tous ceux qui n'out pas payé leur terme ce matin sout dans la rue à l'heure qu'il est...

— On ne sait pas, monsieur. Et puis, quand on saurait, ou u'ose rien dire. Les pauvres n'ont jamais raison, voyez-vous.

— Hélas! c'est une triste vérité que vous dites là... Il faut pourtant se décider à quelque chose. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis pas vous être d'uu grand secours : je suis loin d'être riche. C'est tout au plus si ma femme peut vous aider en vous donnant et en vous procurant de l'ouvrage; ce n'est pas beaucoup cela...

— Écoute, Georges, remarqua Mme Deshêtres, que sa sensibilité n'empêchait pas d'être très pratique, le principal, pour le moment, serait, je crois, de mettre à l'abri les meubles de ces pauvres gens. Si on les a laissés dans la cour, ils doivent être couverts de neige, à l'heure qu'il est. Vas-y avec elle. Tu t'expliqueras mieux, plus hardiment du moins.

— Tu as raison, Madeleiue. Et puis, je ne serai pas fâché de voir, de près, cette fameuse propriétaire et de lui dire son fait. Ma brave femme, ajouta-t-il en se tournant vers Eugénie, vous avez l'air d'une honuête personne, et j'ai confiance en vous autant qu'on peut avoir confiance eu quelqu'un que l'on ne connaît pas; mais vous ne trouverez pas mauvais que je me rende compte par moi-même de la situation.

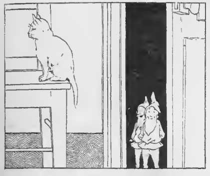
— C'est bien sûr, monsieur... et puis, je ne crains rien.

— Eh bien, en route, alors.

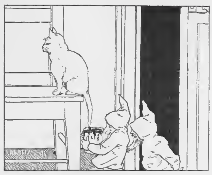
(A suivre). J. L.

Les malices de Plick et Plock.

« C'EST LE CHAT » (Sujet communiqué par un abonné).



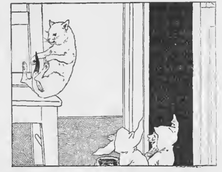
« Oh! Oh! dit Plick, voilà Poilopatte qui fait sa sieste.
— Attends, dit Plock, justement il y a un pot de noir dans le vestibule. »



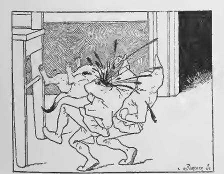
« Tu vas voir, ami Plock, nous allons métamorphoser Poilopatte en hermine... tu sais bien, ces petites bêtes qui ont la queue noire. »



« Tiens! se dit Poilopatte surpris, qu'est-ce que j'ai au bout de la queue? Est-ce que je serais malade? »
Plick et Plock commencent à donner des signes manifestes d'un immense contentement intérieur.



« C'est peut-être la gangrène, poursuit Poilopatte terrifié... »
(Le maître de Poilopatte est médecin, c'est ce qui explique que Poilopatte sache ce que c'est que la gangrène)
Plick et Plock sont dans la joie.



Dénouement tragique que n'avaient pas prévu MM. Plick et Plock.



Et dire que c'est Poilopatte qui sera corrigé pour avoir renversé le pot de noir!

Variétés.

Les oiseaux géants de Madagascar. — On sait qu'il a été trouvé à Madagascar des ossements et des coquilles d'œufs d'oiseaux gigantesques, l'Epiornis, échassier plus grand que l'autruche. Ces oiseaux géants jouent un grand rôle dans les légendes orientales. Voici ce qu'en disait en 1292 le voyageur vénitien Marco Polo, dont la relation originale fut publiée en français :

« Et diseut les hommes que là se trouvent des oiseaux grifons. Ce n'est pas vérité que ils soient mi oiseaux et mi lyons, mais vous dis qu'il est fait tout droictement comme l'aigle, et disent ceulx qui l'ont vu qu'il est *démisorément* grant. Il est si grant et si puissant que il prend l'*oliphant* et l'emporte en l'air bien haut, puis le laisse choir en terre et adonc le manje. Les èles ouvrent 30 pas et ses pennes d'èles sont longues 12 pas. »

*
* *

Le mouton accusateur. — Saus remonter au temps où les bêtes parlaient, nous trouvons, vers la fin du siècle dernier, un coupable confondu par un simple quadrupède.

Un paysan champenois s'apercevant qu'on lui avait volé un mouton, le rechercha par toute la paroisse et crut le reconnaître parmi le troupeau d'un de ses voisins. Le voisin nia comme un beau diable, si bien que le paysan déposa une plainte en règle devant le juge, qui rendit la sentence que voici :

« Parties ouïes, nous, avant faire droit, ordonnons que le mouton qui fait l'objet de la contestation sera transféré mardi prochain, heure de dix, dans notre auditoire, d'où nous le ferons sortir en présence des parties, et la partie dans la bergerie de laquelle le mouton se retirera sera présumée et jugée véritable et seule propriétaire légitime dudit mouton. Faisons défense, au surplus, aux parties, si elles sont présentes, de faire aucun signe d'invitation au mouton, que nous suivrons dans la route qu'il tiendra jusqu'à ce que le mouton lui-même ait fait choix d'une bergerie. Dépens réservés. Fait par nous, juge et prévôt de Saint-Denis-lez-Sézanne, le 19 avril 1785. »

Ce jugement fut exécuté en grand appareil. Le mouton, lâché à la porte de la salle d'audience, se rendit tout droit a la bergerie du plaignant. Le voisin fut condamné à la restitution, aux frais du procès et rentra chez lui poursuivi par les huées de toute la paroisse.

*
* *

La recette des fouaces. — Maître Rabelais vante fort, dans ses merveilleuses et horrifiques histoires de *Gargantua* et de *Pantagruel*, les fouaces fraîches. Ces gâteaux, qui furent la cause première de la guerre entre Picbrorole et Grandgousier, père de Gargantua, tenaient une grande place dans l'alimentation des bonnes gens du moyen âge ; on les faisait cuire suivant les pays dans les cendres chaudes ou au bain-marie.

Dans l'ouest, on prenait de la farine de millet, bien préférable au froment, à raison d'une livre par personne et on en faisait une bouillie que l'on mettait cuire, gonfler et réduire au bain-marie. Quand elle avait la consistance voulue, on la coupait en filets.

Dans l'est, on prenait de l'avoine séchée au four puis réduite en farine. De la pâte, on faisait des boules qui cuisaient au foyer sous les cendres.

Sergent et photographe. — Je voudrais une douzaine de portraits-cartes.

— Bien, sergent. Les voulez-vous en dégradé?

— Ah ! non, alorss ! C'est ça qui ferait mauvais effet au pays!

*
* *

Baccalauréat pour rire. — Pourquoi René, duc d'Anjou, comte de Provence céda-t-il son duché à Louis XI?

R. — Parce qu'il avait espéré que le Valois paierait.

(Pour les cerveaux lents : Levallois-Perret, Seine).

RÉPONSES A CHERCHER

France gastronomique. — Quels sont les produits alimentaires qui font la célébrité d'Amiens, de Bar-le-Duc, d'Agen, de Caen, de Ruffec, de Reims, de Commercy, de Dijon, d'Arles, de Troyes.

*
* *

Question de langue française. — Qu'appelle-t-on sculpture chryséléphantine ?

*
* *

Question historique. — Qu'était-ce que Geneviève de Brabant?

Charade.

Vil et méprisé, mon premier
N'éveille aucune sympathie.
Les fleurs, même la plus jolie,
Ne seraient rien sans mon dernier.
L'une lui doit sa pose enchanteresse,
L'autre son port majestueux;
Une autre lui doit sa souplesse;
Une autre son air gracieux.
Mais de ces fleurs hélas ! malgré leurs charmes
Il faut toujours se défier
Dans leur sein, la nature a déposé des armes
Qui peuvent cher lecteur, te causer mon entier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 390.

I. Anagramme.

Romain, Marion, Manoir, Marino, Maroni.

II. Mots en losange.

R
S O L
S O S I E
R O S I È R E
L I È G E
E R E
E

III. Coquilles amusantes.

1° Les *soucis* ont creusé des *rides* sur son front.
2° Ce pauvre *garçon* est *sourd* comme un *pot*.
3° J'étais *rendue* apres une longue *course*.
4° La pluie de ce matin a fait *pousser* mon *oseille*.
5° Baptiste, vous me préparerez pour ce soir mon *frac* rouge, ma *culotte* noire, mon *gilet* de *peau* et mon *chapeau à claque*.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 392 10 centimes 29 août 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



L'ouverture de la chasse.

L'ouverture de la chasse.

Déjà des milliers de chasseurs sont par monts et par vaux, le carnier au dos, le fusil sur l'épaule, de fortes chaussures aux pieds, les jambes serrées dans les guêtres de cuir. C'est que la chasse est un plaisir des plus goûtés, que certains même élèvent — ou abaissent, comme vous l'entendrez — jusqu'à la passion. La chasse ne fut-elle pas d'ailleurs la première occupation utile de l'homme? Mais, grands dieux!... que les temps sont changés : nos lointains ancêtres, armés de flèches de silex, de haches de pierre, et d'épieux de bois durci, rapportaient dans leurs cavernes des rennes, des ours, des sangliers abattus après de longs et dangereux combats; nous, armés de fusils perfectionnés Lefaucheux ou Koke-bored, nous regagnons souvent le logis, le carnier garni d'un moineau trop confiant, ou d'un mignon et imprudent roitelet, à moins que nous ne rentrions... bredouilles.

Le jour de l' *« ouverture »* a une physionomie toute spéciale, qui varie avec le milieu, le pays. A Paris, ce sont les gares envahies dès la veille, par des chasseurs élégants — il y a aussi quelques non moins élégantes chasseresses. — Beaucoup d'entre eux, qui rentreront le jour même, emportent cependant des munitions comme s'ils partaient en expédition dans le Soudan ou la Numidie, pour y chasser le lion. Dans la grande banlieue parisienne, ce ne sont que coups de fusil, pan... pan, pif... paf.., pouf.., pan...! une odeur de poudre sature l'air... des chiens, bien entretenus, grassouillets, au poil luisant, parcourent la campagne, poussant de longs aboiements après un gibier fabuleux... un lièvre de la plaine Saint-Denis, par exemple.

Mais le soir, dans les bosquets des villas, aux terrasses des châlets retentissent de longs éclats de rire. Que voulez-vous? on a toujours chassé les soucis, tué le temps... et c'est encore la meilleure prise. Ce jour là, je ne conseillerai pas à un poète d'aller rêver dans les bois, ce serait imprudent.

Mais il y a aussi le château, la chasse « réservée » . Ici tout se fait, tout doit se faire, selon les règles d'un strict cérémonial. Des piqueurs en livrée, des rabatteurs habiles mènent sous le plomb meurtrier, faisans et lapins bien élevés, dressés pour se faire tuer. J'ai entendu appeler cette chasse : « Tir de jardin sur cibles vivantes ! »

Où l'aspect du jour d'ouverture est tout autre, c'est en province, je parle de la province des guérets, des causses, des garigues, des montagnes, où foisonne un gibier nullement dressé à se faire massacrer. Là, le chasseur est vêtu d'une blouse ou d'un très authentique veston de velours, son fusil n'est point damasquiné d'or, c'est même très souvent une vieille arme fort démodée, mais dont le plomb atteint sûrement lièvres, lapins et perdreaux; le soir, harassé de fatigue, le chasseur rentre avec un carnier — vaste sac de cuir fort, légué de père en fils — bien rempli, lourd de plume et de poil.

Mais il faut dire un mot de gens pour lesquels il n'y a pas d' « ouverture », la chasse n'étant pour eux jamais fermée : ce sont les braconniers. Il y en eut de tout temps : sous le règne de Saint Louis, un seigneur, Enguerrand de Coucy, fit pendre trois jeunes gens qui chassaient dans ses bois. Le saint roi, révolté par cette cruauté, fit arrêter et condamner le seigneur.

Mais c'est là un fait exceptionnel : pas plus que les nobles, nos rois ne plaisantaient sur le chapitre de la chasse. Louis XI fut inflexible à ce sujet, et les seigneurs eux-mêmes eurent lieu plus d'une fois de s'en apercevoir. Henri IV, si bienveillant aux petits, « le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire », Henri IV porta la peine de mort contre tout braconnier qu'on aurait arrêté plusieurs fois chassant la grosse bête dans les forêts royales. Et cette loi terrible subsista jusqu'à Louis XIV.

Quant aux droits féodaux de chasse, les seigneurs les conservèrent jusqu'à la loi du 4 août 1789. Depuis cette époque la chasse, en France, est libre, moyennant un *permis* dont le coût est de 28 francs.

L. R.



Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

Jean dormait toujours d'un profond sommeil. Madame Deshêtres l'avait roulé dans un châle et posé sur un fauteuil. Elle avait déchaussé ses pauvres petits pieds meurtris par la route et les avait enveloppés dans des flanelles chaudes, sans qu'il fît un mouvement. Et sa mère qui, la veille encore, n'aurait jamais cru possible qu'elle pût confier son enfant à n'importe qui, était partie tranquille, bien sûre qu'il était entre bonnes mains.

M. Deshêtres accordait son pas sur celui de la veuve, ne sachant pas au juste où elle le conduisait. Il fut tout surpris de la voir s'engager sous la voûte d'une grande et belle maison, d'apparence tranquillement confortable, dont une grosse boule lumineuse éclairait l'entrée.

— Nous occupions un petit logement dans le bâtiment de derrière, expliqua-t-elle pour répondre au geste d'étonnement qu'il n'avait pu retenir.

Dans la loge, la concierge semblait en grande explication avec nne femme d une quarantaine d'années ayant le costume et les allures d'une ouvrière à la journée.

— Bonsoir, dit d'un air peu aimable le dessinateur en entrant; laquelle de vous deux est la concierge, s'il vous plaît, mesdames ?

— C'est moi, monsieur, dit la plus âgée.

— Très bien; pouvez-vous me dire, en ce cas, ce que sont devenus les meubles et les effets de madame?

— Ils sont à l'abri, monsieur; un locataire de la maison a bien voulu les laisser mettre dans sa remise.

— Probablement quand ils ont eu le temps d'être mouillés et couverts de neige. Savez-vous que vous avez fait là une chose tout à fait irrégulière et que Mme Harivel serait parfaitement en droit de vous faire un procès et d'exiger des dommages-intérêts? Comment! de votre propre chef, non seulement vous l'expulsez, mais encore vous sortez tout de chez elle sans même accomplir la simple formalité de lui donner congé.

— Je lui en avais parlé la semaine dernière, basarda la concierge; elle n'aura pas fait attention.

— La semaine dernière, c'était trop tard, vous le savez mieux que personne.

— Je ne suis pas la maîtresse, moi, je fais ce qu'on me dit.

— Même des choses qui peuvent vous conduire devant les tribunaux. Si vous aviez cru madame capable de se rebiffer, vous y auriez regardé à deux fois. Il faut être vraiment lâche pour s'attaquer à qui ne peut ou n'ose se défendre.

— Pour sûr, affirma l'ouvrière à qui la langue démangeait. Seulement, voilà : madame s'est mis en tête de ne plus avoir d'ouvriers dans sa maison et elle saisit toutes les occasions de les mettre dehors.

— A quatre cent cinquante francs, elle n'a cependant pas la prétention d'y loger des agents de change !

— C'est sur la seconde cour seulement qu'il y a des petits loyers, répliqua vivement la concierge désireuse de ne pas voir déprécier l'immeuble confié à sa garde. Sur le devant les appartements vont jusqu'à deux mille. Madame veut réunir ces petits logements deux à deux pour les louer plus cher; et comme celui qui est en face de la femme Harivel était justement libre...

— Elle n'a pas hésité à compromettre la santé, la vie même de deux malheureux pour satisfaire plus tôt sa fantaisie...

Monsieur Deshêtres écrivit quelques mots sur une page blanche de son portefeuille, puis la détacha et la donna à la concierge.

— Vous remettrez ceci à votre propriétaire et vous lui direz que j'attendrai sa réponse jusqu'à midi. Elle doit bien savoir qu'elle s'est mise dans un mauvais cas; si elle ne fait remettre à Mme Harivel, uon seulement la modique somme qui lui a été versée ce matin, mais encore le montant d'un terme, à titre d'indemnité, je mets l'affaire entre les mains de la justice et nous verrons qui aura raison.

Pendant ce discours comminatoire, l'ouvrière examinait l'habillement d'Eugénie.

— Mais, ma pauvre femme, lui fit-elle remarquer, vous n'avez presque rien sur le dos, vous devez être gelée; et puis, vous êtes partie en espadrilles ce matin et vous ne vous apercevez pas que vous êtes quasiment nu-pieds. Vous ne pouvez pas rester comme cela.

— C'est vrai, Estelle, balbutia timidement la veuve; seulement, je ne sais pas si je peux prendre mes affaires.

— Et pourquoi donc que vous ne le pourriez pas? fit Estelle Lenoir d'un ton tranchant. Ce serait drôle tout de même. Venez avec moi; je vois de la lumière dans la remise, le concierge doit y être encore.

Dès le seuil, Eugénie s'arrêta consternée à la vue de son mobilier et de ses effets entassés en désordre, mouillés, salis. Puis, avec une

1. Voir le n° 391 du *Petit Français illustré*, p. 452.

triste résignation, elle se mit à fouiller, de-ci de-là, pour trouver ce qui lui était nécessaire. Et quand, aidée de l'ouvrière, elle eut fait un petit paquet des choses les plus urgentes, elle demeura encore un moment à contempler son désastre, et des larmes silencieuses coulèrent de ses yeux.

Ainsi donc, c'était vrai... Ce petit logement où elle était entrée, dans sa blanche toilette de noces, au bras d'un mari qu'elle aimait... cette chambre qui avait reçu le premier vagissement de son fils et le dernier soupir du vaillant compagnon qu'elle avait choisi... ce coin béni qui lui tenait par toutes les fibres parce qu'il avait été le témoin de ses joies les plus grandes et de ses larmes les plus amères... elle n'y rentrerait plus... et ce n'était pas un affreux cauchemar!

Mais à ces larmes de cuisant regret se mêlèrent vite des larmes de reconnaissance pour ceux qui les avaient retenus, elle et son enfant, au bord de l'abîme où ils allaient rouler. La terrible épreuve qu'elle venait de traverser lui apprenait, du moins, que ce grand Paris, à la fois cruel et miséricordieux, possède un antidote pour toutes les détresses qu'il cause.

A Cendrillon.

— Venez demain vers une heure, avait dit Mme Deshêtres à Eugénie en prenant congé d'elle. D'ici là je vais réfléchir à quoi je puis vous être utile.

A une heure exactement, la veuve et son enfant sonnaient à la porte du dessinateur. On achevait de déjeuner, le dessert était encore sur la table. Sans rien dire, la petite Régine descendit de la haute chaise où elle était perchée, alla au buffet et en tira une assiette qu'elle présenta à sa mère.

— Donne des confitures d'abricot au « garçon », maman, dit-elle gentiment.

L'assiette garnie, elle la posa devant Jean après y avoir ajouté une demi-douzaine de biscuits anglais.

— Mange « garçon », dit-elle avec un affectueux sourire.

Le « garçon » servi, elle s'occupa de la mère. Elle prit une tasse, y mit du sucre, la fit remplir de café, puis l'offrit à Eugénie.

— Bois, madame, ça va bien te réchauffer.

La fillette faisait son petit ménage, à pas menus, sans bruit, un sourire aimable éclairant sa figure. La veuve, qui pourtant n'était pas bavarde et qu'une excessive timidité empêchait souvent d'exprimer sa pensée, ne put se défendre de faire cette réflexion :

— Oh! le bon petit cœur...! la jolie mignonne...! Qu'on doit être heureux d'avoir une petite fille aussi gentille!

Madame Deshêtres avait saisi l'enfant dans ses bras, et, des larmes d'attendrissement remplissant ses yeux, elle la couvrait de baisers.

— C'est vrai que c'est un trésor, cetteRéginette chérie...! aussi comme on l'aime!

Jean était naturellement discret, mais la discrétion d'un marmot de sept ans ne tient guère devant une assiette de confitures d'abricot, surtout quand ledit marmot a déjeuné d'une tartine de pâté de foie arrosée d'un verre d'eau; il fit donc honneur au dessert de Régine. Mais, de temps en temps, il s'arrêtait la bouche ouverte, la cuiller restée en route, admirant la petite fée souriante qui allait et venait par la pièce avec l'agilité d'un oiseau. Et tout ce que Régine dit et fit ce jour-là, le moindre de ses gestes, la plus indifférente de ses paroles restèrent gravées dans la cervelle du « garçon », au point que, vingt ans après, il pouvait les répéter sans une hésitation ni une lacune.

Pendant ce temps, Mme Deshêtres se disposait pour sortir.

— Allons, en route, dit-elle à Eugénie quand elle fut prête. Je vais vous conduire chez une amie de ma mère, patronne d'une maison de blanc... *Cendrillon*, rue de Lafayette. Je n'ose pas vous affirmer qu'elle vous donnera immédiatement du travail, mais j'espère que, sur ma recommandation, elle se souviendra de vous le jour où elle aura besoin d'une ouvrière de supplément.

— Oh! madame, comment pourrais-je jamais vous remercier, balbutia Eugénie confuse de tant de bienveillance.

— Ne me remerciez pas, répondit Mme Deshêtres. Ce que je fais pour vous, c'est un placement à gros intérêts. Le bien que nous faisons aux petits des autres est rendu en bonheur à nos propres enfants.

C'était un joli magasin que *Cendrillon* : l'agencement en était irréprochable, les étalages coquets et pleins de goût.

Toujours en éveil, l'œil au guet, M. Thourger, le patron, se tenait à la caisse pendant que sa femme allait et venait par la boutique, surveillant les demoiselles, décidant un acheteur hésitant, faisant ranger le *déplié* à mesure qu'il devenait inutile, tenant tout, personnel et marchandises, dans un ordre parfait.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, alerte et bien portante. Si son allure, son ton, ses manières trahissaient une certaine brusquerie, plus affectée encore que réelle, son œil, très bon, corrigeait et au delà ce que la première impression pouvait avoir d'inquiétant. Elle aimait à faire le bien, cela se voyait, mais elle le faisait en grondant.

Après un bonjour rapidement échangé, la femme du dessinateur présenta sa requête, requête qui, il faut en convenir, ne fut pas

accueillie avec un bien vif enthousiasme.

— Ah oui! de l'ouvrage! avec cela que le commerce va si bien et que les commandes abondent!

C'était encore une des idées de Mme Thourger que de prétendre que le commerce ne marchait pas. Cependant, les demoiselles étaient toujours occupées à servir quelque client; et les monceaux de travail entassés devant la coupeuse, dont les grands ciseaux grinçaient sans relâche, ne prouvaient pas que la commande fût si nulle.

La jeune femme laissa passer sans mot dire, la boutade ordinaire de sa vieille amie.

— Ah! ma pauvre femme, continua Mme Thourger en se tournant vers Eugénie, vous tombez dans un joli moment! Il n'y a pour ainsi dire rien à faire, et on ne peut pas venir à bout de faire rentrer le peu de travail qui est dehors. Car, ma parole, les ouvrières sont étonnantes! elles se plaignent de n'avoir point d'ouvrage et ne font point celui qu'on leur donne... Tenez, en ce moment, je suis en train de perdre une commande... une petite commande, c'est vrai... mais très avantageuse, par la faute... Et bien, et ces matinées? demanda-t-elle vivement à une petite apprentie qui rentrait à ce moment.



Elle posa l'assiette garnie devant Jean

— Elles ne peuvent pas être prêtes à temps, madame, c'est impossible.

— Mlle Irma n'y a pas encore touché, je suis sûre?

— Non, madame; elle n'avait pas compris que cela pressait. Elle pensait que vous n'en aviez besoin que pour l'exposition de mars, parce que des matinées de batiste ne sont pas de vente en hiver, Mlle Irma...

— Mlle Irma est une imbécile! Est-ce que je lui demande ses réflexions? Comment! voilà des matinées qui doivent partir à La Havane la semaine prochaine et elle trouve que c'est assez tôt de les livrer en mars...

Puis, s'adressant à la veuve :

— Vous savez faire la matinée?

— Oh oui! Madame.

— « Oh oui! madame! » reprit la patronne de *Cendrillon* en imitant le ton d'Eugénie. Ne répondez donc pas comme une linotte sans savoir de quoi il s'agit. Je ne vous parle pas de ces matinées qu'on vend trois francs cinquante toutes faites : il me faut du travail irréprochable... tout ce qu'il y a de fini et de soigné... Vous comprenez?

— J'ai toujours fait la commande, madame, jamais le *vendu tout fait.*

— Pour quelles maisons avez-vous travaillé?

— Depuis huit ans je travaillais pour la « Comète », rue Croix-des-Petits-Champs.

— C'est une bonne maison; pourquoi l'avez-vous quittée?

— Pendant la maladie de mon mari, j'ai été obligée de renvoyer plusieurs fois du travail inachevé... ils se sont fâchés... cela se comprend; et je n'ai plus osé y retourner.

— Céline! appela la patronne.

L'apprentie s'avança, la bouche encore pleine des amandes qu'elle croquait derrière le comptoir.

— Tu vas retourner chez Mlle Irma chercher étoffe, garnitures, tout enfin... Et tu profiteras de l'occasion pour liquider les gourmandises que tu caches dans ta poche : tu sais que je n'aime pas qu'on mange au magasin.

Se tournant vers Mme Harivel :

— Vous serez ici demain matin à huit heures.

Eugénie balbutia que... ce serait peut-être difficile, à cause de... Tout-Petit.

— Tout-Petit... Qui çà, Tout-Petit? ce grand garçon-là? Il ne va donc pas à l'école?

— Il y allait, madame... Mais il n'y est pas retourné depuis... depuis...

La pauvre femme sentait toujours sa voix s'étrangler quand elle faisait allusion au terrible malheur qui l'avait frappée.

— Je l'y reconduirai, reprit-elle en s'excusant, mais demain... c'est bien bref... je n'ai personne à qui le confier..., je ne sais même pas où le laisser, puisque nous n'avons pas de logis.

(*A suivre.*) J. L.

Les fêtes foraines *(Suite)* [1].

Beaucoup de jeux attrayants peuvent à bon droit séduire et captiver nos jeunes amis. Ils feront volontiers une partie de massacre pour exercer leur adresse en lançant des balles sur d'horribles pantins; ils monteront avec plaisir sur les chevaux de bois au son d'une musique entraînante; ils pourront sans danger se balancer dans les escarpolettes, monter dans les ballons que met en mouvement une énorme roue, faire un voyage dans les Montagnes russes ou même accepter, si leurs parents y consentent, une traversée en chemin de fer aérien — à la condition toutefois d'être soigneusement attachés sur la sellette.

Un spectacle à recommander aux enfants est le Cirque Corvi, avec ses chiens savants et les jolis singes si amusants qui apparaissent à table d'hôte, gravement assis et mangeant comme des personnes raisonnables les biscuits que leur apporte un petit cuisinier des plus comiques. Il ne faut pas dédaigner non plus le Musée de cire où se rencontrent les personnages les plus importants de l'Histoire ancienne et moderne; rien n'est plus à propos pour récapituler ce que l'on a appris à l'école. Enfin, au point de vue de l'enseignement de l'Histoire Sainte comme pour le simple plaisir des yeux, on peut sans hésitation entrer chez Lauret, qui représente d'une manière très solennelle les scènes de la Vie du Christ, depuis la Crèche et l'Adoration des Mages jusqu'à la Passion, au Crucifiment et à la Résurrection. Ces tableaux vivants, qui ne manquent pas d'un certain sens artistique, ont été composés d'après des toiles célèbres de musée, et les maîtres dont on s'est inspiré sont : Rubens, Paul Véronèse, Le Tintoret, le Poussin, Delacroix, Olivier Merson, etc.

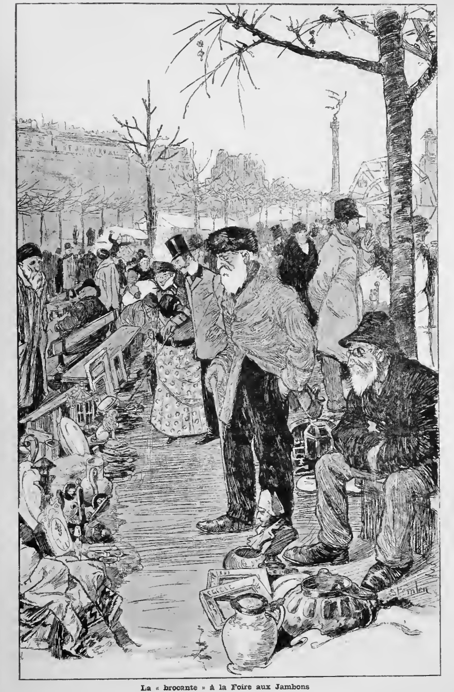
Parmi les étalages en plein vent auxquels il est très divertissant de s'arrêter, il faut citer le comptoir de Jean-Pierre, le marchand de pain d'épices connu depuis plus de trente ans sur toutes les places de fête. Ce brave homme attire les regards par un accoutrement bizarre de paysan normand : gilet court, faux-col aux longues pointes, casquette fantastique... à moins qu'il ne lui plaise de s'affubler d'un vieil habit Empire en velours d'Utrecht, cela fait, il appelle la clientèle en proposant de longues palettes de bois couvertes de numéros qui tiennent lieu de billets de loterie et donnent droit à gagner un immense pavé de pain d'épices. Si par hasard le public fait la sourde oreille, il a un moyen personnel et infaillible de le retenir et de le charmer : il attrape une ligne à pêcher, y suspend une bouchée de nonnette et la promène gravement au-dessus des badauds ébahis; les gamins comprennent aussitôt le jeu et se précipitent bouche béante pour happer ce hameçon d'un nouveau genre. Aussi Jean-Pierre ne manque pas d'acheteurs : le soldat qui flâne, le brave ouvrier qui sort de l'usine sa journée terminée, et les petits enfants qui reviennent de l'école panier au bras se pressent autour de lui afin d'écouter son mirifique bonimeut.

Les jeunes garçons qui s'intéressent à la gymnastique et aux exercices de force ne manqueront pas d'aller voir les lutteurs qui remettent en honneur les jeux de la Grèce antique; sûrs de leur vigueur, pleins de souplesse, ils combattent tour à tour sans se faire de mal, en cherchant simplement à se renverser l'un l'autre. Et lorsque les épaules de l'un d'eux ont touché le sol, on le déclare vaincu.

Quelquefois ils offrent au public de prendre part à leurs jeux et invitent un amateur à venir se mesurer avec eux. Il n'est pas rare, en pareil cas, de voir quelque solide ouvrier accepter le défi et bien que le lutteur de profession le regarde d'un air fort méprisant, il entre dans l'arène encouragé par les bravos de ses camarades. Peut-être sera-t-il vainqueur, car sa tâche journalière est rude et ses muscles d'acier sont habitués à de vigoureux efforts; ce sera pour lui un véritable triomphe, car la foule aime la crânerie et l'inattendu.

Si la fête de Neuilly est bien celle des enfants, par les nombreuses et intéressantes attractions qu'elle leur fournit, il en est une autre qui convient merveilleusement aux artistes, ces grands enfants, par ses qualités de pittoresque, d'imprévu, par l'entassement hétéroclite de ses marchandises, par l'incroyable mouvement d'animation qui y règne. Nous voulons parler de la Foire aux jambons, qui a lieu les premiers jours de la semaine sainte et se termine naturellement le vendredi. On peut la voir sous deux aspects différents. Les gens pratiques, petits bourgeois ou ménagères prévoyantes, iront seulement dans une vaste allée située boulevard Richard-Lenoir, réservée au commerce de la charcuterie et composée uniquement de baraques où se vendent les saucissons de Lyon, les jambons d'York et les mortadelles de Bologne. C'est certainement intéressant au

1. Voir le n° 391 du *Petit Français illustré*, p. 450.



La « brocante » à la Foire aux Jambons

point de vue gastronomique, mais c'est un peu uniforme, et, comme l'a dit Boileau :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Il est beaucoup plus drôle d'aller voir le long du canal Saint-Martin la partie où l'on rencontre de tout excepté du jambon. Ce sont des étalages de « brocante », clous, serrures, ferrailles, chiffons, rubans, fourrures, poteries, vaisselle dépareillée, outils hors d'usage, cuivres bossués, animaux empaillés, vieux meubles, cartes d'échantillons ayant fait leur temps chez les commissionnaires en marchandises, costumes défraîchis, tableaux crevés, statues en morceaux; on y voit de tout depuis des paquets d'aiguilles vendus dans un parapluie retourné, jusqu'à des installations complètes de magasins, échouées sur ce singulier marché après faillite faite. Au milieu d'un amas de choses innommables, vieux corsets, savons de Marseille, boîtes de sardines ou gants de soirée, les artistes fureteurs savent qu'ils peuvent découvrir quelque bibelot ancien qui leur servira de modèle pour une nature-morte ou qui contribuera à la décoration de leur atelier; aussi les peintres et les sculpteurs ne manquent-ils jamais de se rendre à la Foire aux jambons, certains d'y faire quelque trouvaille précieuse; les mondains qui ont le goût de la curiosité commencent à connaître aussi la ressource de ces bizarres exhibitions et ils s'y rendent « en baude », comme à une partie de plaisir. Mais il faut se méfier du vieux-neuf, de l'habile contrefaçon de l'antique, car le vénérable marchand à lunettes, assis indifféremment au pied d'un arbre, guette du coin de l'œil les riches amateurs et il ne se fera aucun scrupule de leur vendre très cher un étain de 1607 gravé la semaine dernière ou un brasero espagnol du XVe siècle en cuivre rouge repoussé, dû à l'ingénieuse fabrication d'un vulgaire chaudronnier de Montmartre. M. H.

Comment on fait un numéro du Petit Français (*Suite*)[1].

C'est par ce fil que le courant s'échappe de la cuve et revient à la machine qui l'a produit. Si nous suspendons au fil de sortie un objet quelconque, pourvu qu'il soit conducteur de l'électricité, c'est-à-dire qu'il ne s'oppose pas à son passage, il est évident que le cuivre de la cuve étant emporté dans le sens du courant viendra se déposer sur l'objet placé à la sortie, et l'objet recevra ainsi un dépôt de cuivre d'autant plus épais que le courant passera plus longtemps dans le sulfate de cuivre.

Il me semble qu'il n'y a rien là qui soit difficile à comprendre : l'électricité arrive dans le sulfate de cuivre, le traverse, prend le cuivre en passant et va le déposer à la sortie sur l'objet qui s'y trouve.

Ceci étant bien compris, voyons ce que fait le clicheur : il prend la planche gravée, de bois ou de zinc, presse fortement contre elle de la cire; celle-ci pénètre dans toutes les tailles, dans tous les creux, si bien que quand on sépare la cire de la planche gravée, elle présente en relief tout ce qui est en creux sur la planche, et en creux ce qui est en relief. En d'autres termes la cire forme un *moule* de la planche gravée.

Ce moule étant saupoudré de mine de plomb pour le rendre conducteur, on le suspend au fil de sortie dans une cuve de sulfate de cuivre traversée par un courant électrique. Le cuivre vient, comme nous l'avons dit, se déposer sur le moule où il forme bientôt une couche de 1 ou 2 millimètres d'épaisseur, et qui, naturellement, présente en relief tous les creux du moule. C'est-à-dire que la plaque de cuivre ainsi formée est la reproduction exacte et fidèle de la planche de bois ou de zinc telle qu'elle est sortie des mains du graveur.

On n'a plus qu'à couler derrière cette mince plaque de cuivre un peu d'alliage d'imprimerie pour augmenter sa solidité, puis on la cloue sur du bois, afin de lui donner l'épaisseur convenable, et on a ainsi un *cliché* de cuivre qui, beaucoup plus dur que la plaque gravée de bois ou de zinc, peut servir à tirer des milliers et des milliers d'exemplaires. Et puis, s'il s'use, ce qui arrive fatalement car tout s'use en ce monde, le mal n'est pas grand, car le bois et le zinc primitifs sont toujours là et on n'a qu'à les confier au clicheur pour qu'il refasse un nouveau cliché.

Pendant que s'opèrent toutes ces manipulations, le manuscrit est envoyé à la *composition*, c'est-à-dire chez l'imprimeur. Nous ne reviendrons pas sur la description des manipulations qui s'opèrent à l'imprimerie. Le *Petit Français* a déjà publié autrefois toute une série d'articles sur ce sujet et nous ne voudrions pas faire double emploi.

Rappelons seulement que certains ouvriers ayant devant eux des cases ou *casses* contenant des caractères mobiles, *composent* le texte

1. Voir le n° 391 du *Petit Français illustré*, p. 446.

manuscrit en plaçant les uns à côté des autres et à l'envers les caractères appropriés. Après quoi on passe un rouleau d'encre sur la composition. lettres Les prennent l'encre et en pressant sur elles une feuille de papier on obtient une épreuve que l'on envoie aussitôt à l'auteur, afin que, s'il y a lieu, il fasse les corrections nécessaires.

Messieurs les ouvriers imprimeurs vont très vite, ce qui est une qualité et ils preunent sans regarder, dans les cases qui sont devant eux, et dont ils ont une grande habitude, les lettres dont ils ont besoin. Or s'ils se trompent de case, ou bien si la case renferme une lettre etrangère qui s'y est fourvoyée par mégarde, il peut arriver et il arrive que l'épreuve présente des incorrections variées qu'en terme d'imprimerie on appelle des *coquilles*. Les coquilles sont parfois bien amusantes ou bien étranges. En voici une prise dans un roman contemporain.

« A l'aspect du visiteur, le père Isaac ôta poliment sa culotte » (au lieu de calotte).

En voulez-vous une autre ?

« Le sergent est un animal venimeux » (au lieu du serpent).

« Pierre tomba la bête la première dans le veau » au lieu de « tomba la tête la première dans le seau ».

« Ma petite cousine Lucie est une bonne camarde (pour camarade).

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de coquilles fameuses.

Mais quelle que soit l'origine de l'erreur l'imprimeur il faut qu'on la corrige et c'est pour commise qu'on doive l'attribuer à l'auteur ou à cela qu'on expédie l'épreuve à l'auteur, qui fait de son mieux pour rétablir les choses conformément aux règles du bon sens et de la correction grammaficale.

Cela fait, il renvoie l'épreuve corrigée à l'imprimerie, où fort heureusement se trouve un correcteur attitré chargé de revoir, non pas le style, les auteurs étant très chatouilleux fur ce point, mais les fautes d'orthographe, les coquilles et autres irrégularités typographiques qui ont échappé à l'auteur et Dieu sait s'il y en a !

Les auteurs n'ont pas, à mon avis, assez de reconnaissance pour ce modeste fonctionnaire qu'on nomme le Correcteur et qui leur évite tres souvent le désagrément de rencontrer une lourde et exhilarantecoquille au milieu d'une solennelle et pathétique tirade sur laquelle ils comptaient pour arracher d'abondaotes larmes au lecteur attendri :

« Viens, mon fils ! Viens mon sang ! Viens réparer ma mootre ! Viens me manger ! ! ! »

Vous voyez d'ici l'effet produit.

L'épreuve est donc corrigée, l'auteur a donné son « bon à tirer » c'est-à-dire qu'il autorise l'imprimeur à imprimer son son texte.

Il s'agit maintenant de chercher à utiliser tous les matériaux dont on dispose de façon à constituer un numéro varié, amusant, instructif et ayant un *aspect* agréable. Il s'agit de disposer les illustrations dans le corps du journal de façon qu'elles soient bien à leur place et autant que possible uniformément distribuées. Il ne faudrait pas, par exemple, que certaines pages regorgeassent d'illustrations taudis que les pages voisines en seraient totalemeot dépourvues. Il en résulterait un manque d'équilibre fâcheux. Le journal « n'aurait pas d'œil ». Il s'agit, en d'autres termes, de « mettre le numéro en pages ».

C'est ici qu'inter viennent l'esprit débrouillard, l'ingéniosité et le goût de l'employé chargé de cette opération délicate. Il commence par établir la « maquette » du numéro. C'est-à-dire qu'il s'arrange avec les gravures et le texte composé dont il a des épreuves. Armé d'une paire de ciseaux, d'un pot à colle et d'un numéro ancien du journal, il se met à l'ouvrage. Il taille, rogue, découpe des lambeaux de texte qu'il colle sur le vieux numéro en y intercalant les gravures appropriées. Bref, il fait un jeu de patience, une mosaïque de texte et de dessins qui doit être la reproductiou exacte, depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, du numéro tel qu'il le comprend.

Vous ne vous pas une idée de l'habileté et du savoir-faire qu'il faut pour établir convenablement une maquette. certains articles sont trop longs il faut en supprimer d'autres sont trop courts, il faut les allonger, et les retourner par conséquent à l'auteur, qui n'en est pas toujours fali, avec prière d'ajouter 15 lignes ou d'en supprimer 12.

Vous voyez que d'allées et venues ! et quelle cervelle bien organisée il faut à un Directeur et à un Secrétaire de rédaction qui surveillent tout, voient tout et contrôlent tout.

Enfin les adjonctions ou les soustractions ont été effectuées par les auteurs, la maquette est prête, approuvée du Directeur, signée du gérant. On l'envoie à l'imprimerie.

Là au moyen du texte antérieurement composé et soigneusement mis de côté, au moyen des clichés de gravures, le « metteur en pages » s'efforce de confectionner le journal confor ment au modèle. Il habille les gravures c'est-à-dire les encadre avec du texte si c'est nécessaire et refait avec les clichés et le caractère d'imprimerie le travail fait à la librairie par l'employé chargé d'établir la faquette.

Le tout est de nouveau renvoyé à corrections à la librairie où, s'il y a lieu, on effectue des changements nouveaux Puis lorsque tout est à point, on donne le « bon à tirer » définitif

(*A suivre.*) G. C.

L'oiseau-mouche.



L'une des plus charmantes créatures que l'on puisse citer parmi les oiseaux est le Zum-zum d'Amérique, connu vulgairement sous le nom d'oiseau-mouche, bien que les savants l'aient décoré du titre pompeux de colibri.

D'une dimension très exiguë, voletant sans cesse, il se dérobe presque à l'examen des naturalistes par la vivacité de ses mouvements ; sa longueur totale du bec à la queue est d'environ deux pouces; il est couvert de petites plumes si brillantes, si chatoyantes de couleur, qu'on pourrait le comparer à un véritable bijou orné de gemmes; en effet, son cou et sa poitrine semblent d'émeraudes et de rubis, sa queue et ses ailes, plus foncées, ont des reflets d'améthyste.

Aussi Buffon a-t-il pu dire avec raison : « L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur les habits de l'oiseau-mouche; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants.

Il est toujours en l'air; il vit du nectar des fleurs. »

Tout en butinant de fleur en fleur ainsi qu'une abeille, il fait entendre un léger sifflement d'où lui est venu le nom de Zum-zum à Santo-Domingo, sa patrie.

Il nous paraît inutile d'ajouter qu'il est absolument impossible de retenir en cage un aussi gracieux prisonnier : la captivité serait sa mort. Peu de personnes même ont eu la bonne fortune de pouvoir l'examiner à loisir, car il semble avoir résolu le fameux problème du mouvement perpétuel.

On accuse l'oiseau-mouche d'un certain penchant à la colère, ce qui nous paraît du reste compatible avec la vivacité de sa nature; on prétend que lorsqu'il trouve sur son chemin une fleur fanée il en arrache les pétales avec une sorte de fureur; peut-être est-ce un poète qui ne peut se résigner à l'anéantissement de ce qui est beau.

A Paris, l'oiseau-mouche n'est guère connu que comme ornement de chapeaux ou de coiffures; la Mode, si capricieuse, le reprend et le rejette tour à tour, tantôt lui faisant un nid de tulles et de dentelles, tantôt le piquant dans une blonde chevelure ou bien le laissant pendant des années dans les cartons d'un grand magasin.

Lorsque nous le voyons ainsi, réduit, desséché, ses pauvres petites ailes repliées sur elles-mêmes et entourées d'une mince bandelette de papier, nous songeons qu'autrefois il a traversé joyeusemeut dans un rayon de soleil les belles forêts d'Amérique, gai, libre, insouciant, heureux de vivre, véritable roi de l'espace, et nous pouvons le comparer à une triste momie d'Égypte oubliée derrière la porte d'un musée, et qui cependant est la dépouille authentique d'un monarque puissant, possesseur de vastes domaines et qui faisait trembler autour de lui des milliers d'esclaves. M. H.



— Non, Messieurs, non je ne chasse plus depuis l'horrible aventure qui m'arriva cet été. .

Il faisait une chaleur accablante je marchais depuis quatre heures. pas une pièce au tableau !

Je m'assis « sub tegmine fagi » et tirai un journal de ma poche. . La lecture de ce journal acheva de m'abrutir ..

Au même moment, je vis venir vers moi des bandes d'animaux dont quelques-uns étaient féroces !



Un animal bizarre, qui tenait du lion et du garde champêtre, me demanda pourquoi je chassais, étant membre de la Société protectrice des animaux ?

Puis, des lapins, brandissant des oreilles énormes, m'envahirent brusquement... l'un m'ôta la cravate, l'autre les guêtres, un troisième mes souliers.



Une bande d'oiseaux s'abattit sur moi, et une pie (gazza ladra, la pie voleuse), m'enleva ma montre ..



Des bataillons d'escargots rampaient lentement, tandis qu'un merle blanc me débarrassait de mon chapeau .. Ah ! la canaille !



Ensuite vint un homard extrêmement poilu des pattes, qui me chatouillait la plante des pieds.



Un cerf m'emportait mon pantalon, un sanglier me volait ma chemise ..



Enfin, une cohue fantastique m'entoura j'étendis la main vers mon fusil . je tirai dans le tas.



La détonation me réveilla . Ce n'était qu'un abominable cauchemar ..



mais j'avais tiré. . j'avais tué mon chien, pauvre bête !..



Et voilà pourquoi je ne chasse plus !

Variétés.

Les chiens ambulanciers. — Bons chiens! Les voilà dans les ambulances! On les trouvera donc toujours prêts à rendre service! On peut voir, depuis quelque temps, circuler dans les rues du village de Lechensch, près de Cologne, un véritable bataillon de chiens que leur maître dresse pour le service des ambulances, en vue des prochaines grandes manœuvres allemandes.

Chaque animal porte sur son dos une petite selle munie de poches contenant tout ce qu'il faut pour opérer un premier pansement provisoire, ainsi qu'une gourde remplie d'eau-de-vie.

On apprend aux chiens à reconnaître les blessés et à se baisser vers eux pour leur permettre, en attendant les brancardiers, d'étancher leur soif et de soulager un peu leurs souffrances.

Une grande croix rouge est marquée sur la selle et des bretelles de cuivre servent à fixer, sur la croupe de l'animal, une petite lanterne à réflecteur qu'on allume pour le service de nuit.

Les chiens ambulanciers ont déjà figuré l'année dernière aux manœuvres allemandes, où leur utilité a été reconnue; aussi, cette année, leur initiateur a-t-il été chargé de dresser, à cet effet, toute une meute. Il a choisi des chiens écossais de taille moyenne, dont l'intelligence et la docilité sont, paraît-il, remarquables.

*
* *

A deux de jeu. — Le docteur Jonathan Swift, l'auteur des *Voyages de Gulliver*, étant prêt à monter à cheval demande ses bottes; son domestique les lui apporte.

— Mais elles ne sont pas nettoyées, dit Swift au moment de les chausser.

— Bah ! dit le serviteur, vous allez les salir tout à l'heure. Vous ne serez pas à la première barrière qu'elles seront déjà pleines d'éclaboussures. Ce n'est pas la peine de les décrotter.

Un instant après le paresseux valet demande à Swift la clef du buffet.

— Pourquoi la clef? fait le malin doyen.

— Pour déjeuner.

— Oh! reprend le docteur, a quoi bon? Vous aurez encore faim dans deux heures d'ici : je vous assure que ce n'est pas la peine de manger maintenant.

*
* *

Tout en papier. — Le papier, le fragile papier, se prête aujourd'hui avec complaisance, grâce à une préparation spéciale, aux applications industrielles les plus diverses. On a fait dernièrement des poteaux télégraphiques et des conduites de gaz en papier; avec la même substance, on a fabriqué des voiles de navires, des roues de vagons, des vêtements fort hygiéniques, paraît-il. Un ingénieur de la maison Krupp a construit récemment, dit-on, un canon en papier, engin guerrier bien moderne par son originale conception.

Ce canon en papier comprimé, très léger et de faibles dimensions, est destiné à l'infanterie. Son calibre est de 5 centimètres et sa résistance serait supérieure à celle d'un canon d'acier du même calibre. Cette pièce, portée par les soldats en guise de havre-sac serait de très grande utilité sur les champs de bataille accidentés où l'artillerie manœuvre difficilement.

*
* *

Au rapport. — « Quatre jours de salle de police au cavalier Verduret par le capitaine Lesec, pour avoir beuglé comme un âne dans la chambrée en imitant le colonel. »

RÉPONSES A CHERCHER

Questions d'étymologie. — D'où viennent les mots : calcul, cerise, galetas, parapet?

*
* *

Questions de géographie. — D'où viennent les noms des villes de Sens, Bourges, Evreux, Chartres, Dreux, Poitiers, Marseille, Beauvais, Soissons, Reims?

*
* *

Question historique. — A quel âge Louis XIV prononça-t-il son premier discours au parlement ?

Triangle syllabique.

En Algérie. — Terme de marine. — Qui porte la fleur. — Négation.

Charade

Mon premier est une voyelle,
D'un petit accent surmonté;
Mon second, la part la plus belle
Du lièvre qu'on a dépecé;
Mon tout, un feuillage un peu triste,
Fournit son bois à l'ébéniste.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 391.

I. France gastronomique.

Amiens est renommée pour ses pâtés de canards, Bar-le-Duc pour ses confitures, Agen pour ses pruneaux, Caen pour ses tripes, Ruffec pour ses terrines de foies gras truffés, Reims pour son vin de Champagne, ses biscuits, ses jambons cuits, Commercy pour ses madeleines, Dijon pour sa moutarde et son pain d'épice, Arles pour ses saucissons, Troyes pour ses langues fourrées.

II. Question de langue française.

On appelle sculpture chryséléphantine celle qui met en œuvre l'or et l'ivoire. Les Grecs la pratiquaient; de nos jours le statuaire Simart a fait une fort belle Minerve en or et en ivoire.

III. Question historique.

M. Emile Wertz répond à cette question : « L'épopée de Geneviève de Brabant semble légendaire. Cependant l'histoire fait mention d'une Geneviève, fille d'un duc de Brabant. Cette enfant serait née en 681. Son alliance avec un comte palatin, du nom de Siegfrid, n'est que présumée. Devant l'historien, l'homme se complaît à conserver foi dans les traditions qui ont doré le printemps de sa vie, et l'homme a raison, car le cœur est un temple dont chacun est le pontife. »

Geneviève de Brabant est l'héroïne d'une légende populaire, historique dans le fond, mais qui a successivement reçu des embellissements dramatiques et merveilleux. Le premier texte de cette légende est une chronique de Mathieu Emmich, docteur en théologie et carme du couvent de Bopart en 1472. Ce texte paraît avoir été la source où ont puisé tous les auteurs qui ont parlé de Geneviève de Brabant.

IV. Charade.

Vertige.

Le Gerant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 393. 10 centimes 5 septembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT · UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le roi des jongleurs. — « Tu me parais sur le chemin de la perdition », s'écria maître Guillot.

Le roi des jongleurs.



L'Hôtel Saint-Paul.

Une famille de grands personnages.

Nous sommes dans le logis du roi à l'hôtel Saint-Paul, situé à l'orient de la ville, entre la rivière de Seine et la forteresse de la Bastille, construite par le roi Charles V après les gros troubles et désastreuses guerres de sa minorité, après le temps où le prévôt Étienne Marcel avait révolutionné le populaire de Paris, où tout était à feu et à sang dans le royaume de France.

Oui vraiment, c'est ici que le roi Charles VI demeure et tient sa cour, ainsi qu'a fait son père, le bon prince Charles le Sage; mais on ne le dirait pas, tant les vastes cours de l'hôtel des Grands Esbattements sont silencieuses et vides, tant les grands bâtiments ont l'aspect morne et triste. Aucun bruit ne sort des hautes fenêtres à vitres historiées, dont quelques-unes ont des trous dans les losanges de plomb; point de mouvement de gens d'armes cavalcadant dans les cours, vers les écuries et les lices, point de princesses arrivant sur des haquenées, avec des suites de nobles seigneurs et une séquelle de varlets, point de pages bruyants et malicieux vaguant partout des cuisines aux treilles du jardin, encombrante engeance qui cherche noise ou plaisanterie à tous, fait tapage et dégâts autant qu'elle peut, mais répand partout une vraie gaieté qui réchauffe le cœur.

Non, l'hôtel Saint-Paul, malgré la blancheur de ses murailles, est triste et sombre ; le logis royal, bien que le roi soit là, reste solitaire et comme abandonné. C'est que le pauvre roi Charles, tombé en démence depuis l'an 1392, dans sa fatale chevauchée aux plaines du Mans, n'est plus guère que de nom roi de ce pauvre royaume de France malheureusement tiraillé entre les princes, et particulièrement entre Jean sans Peur, duc de Bourgogne, cousin, et le duc Louis d'Orléans, frère du roi.

Depuis des années, le pauvre roi Charles à l'esprit obscurci végète, sans pouvoir s'occuper de rien, au fond des chambres de l'hôtel, presque seul, souvent enfermé par crainte de malheur au cours de ses grands accès, recouvrant à peine de temps en temps un éclair de raison et alors courant en rendre grâces à Notre-Dame, à la grande joie des braves gens de Paris, mais, hélas ! pour retomber presque aussitôt dans un état plus lamentable.

Aussi le bruit et le mouvement ont-ils depuis longtemps abandonné le triste logis de la folie royale, pour suivre la reine Isabeau, mauvaise reine qui n'a point le cœur de son peuple, mauvaise épouse toujours en cavalcades joyeuses, aux bois et chatel de Vincennes, en fêtes et

réjouissances à ses logis particuliers, au séjour Barbette ou à l'hôtel de Nesle, toujours en recherche de merveilleux atours et d'éblouissantes inventions pour le divertissement de sa cour.

A l'hôtel Saint-Paul, il n'est resté qu'un petit nombre de serviteurs, ceux que la reine a dédaigné d'emmener, pour la plupart vieux et d'humeur renfrognée, rendus encore plus moroses, par la tristesse des temps; aussi, n'est-il pas surprenant que dans ces préaux naguère si remplis de foules allègres et brillantes, on ne voie passer à de longs intervalles qu'un valet maigre et mélancolique, et qu'on n'entende plus de temps en temps que le long bâillement d'un chien plus mélancolique encore, et aussi maigre, par ma foi, ce qui n'indique pas qu'une grande profusion soit à reprocher au majordome de l'hôtel dans la distribution des vivres.

Dans un des bâtiments de l'hôtel, donnant sur les jardins qui avoisinent le monastère des Célestins, trois hommes sont assis autour d'une table, sur laquelle ne se trouve aucun broc ni le moindre hanap. Devant eux, un jeune homme se tient debout, la mine assez basse, comme chien qu'on fouette ou jeune bachelier que l'on morigène. Il n'est pas besoin de les regarder beaucoup ni d'écouter longuement leur conversation, pour voir que l'humeur de nos gens cadre avec l'aspect général de l'hôtel Saint-Paul, et que ce ne sont pas précisément de choses hilarantes que l'on discute.

Quelles figures soucieuses, quels froncements de sourcils, quels plis sur les fronts des trois hommes, gens mûrs et rassis, et quelle moue sur les lèvres du jeune gaillard! Et pourtant l'espèce de bonnet à cornes et à grelots que l'un de ces hommes mûrs vient de jeter sur la table pour se gratter soucieusement la tête, indique qu'il exerce une profession où la mélancolie ne sied guère. Cette marotte jetée sur un banc à côté complète l'indication : il n'y a pas à douter, cet homme mûr à grimace renfrognée ne peut être que le fou de sa triste Majesté, le roi Charles VI.

Après s'être tenu quelque temps le menton dans la main, en agrémentant par surcroît sa figure d'une lippe peu gracieuse, il prend par les cornes son bonnet à grelots et en frappe violemment sur la table.

— Des verges solides et convenablement appliquées, maître Jehan Picolet, mon neveu, s'écrie-t-il, c'est encore ce qu'il y a de meilleur pour induire la jeunesse en attention et bonne volonté vis-à-vis des maîtres chargés de la dure besogne de leur inculquer les bons principes et la science!...

— Manière inhumaine de forcer les gens à faire leurs humanités! dit vivement le jeune homme.

— Jeune polisson, dit un homme assis à la droite du fou et la figure aussi soucieuse que lui, je te défends de protester contre les choses pleines d'expérience que te disent et t'affirment des gens d'âge comme moi, comme tes oncles Tristan et Gilles, et en particulier contre ce que veut bien te dire ton oncle Tristan Picolet, fou de Sa Majesté le roi, homme de grand sens et de bon conseil, le chef de notre famille comme notre aîné!

— Certainement, mon garçon, dit le troisième Picolet, homme plus rond et d'aspect moins sombre que ses frères, écoute bien ce que te dit ton oncle Tristan, c'est la sagesse qui parle par sa bouche...

— Je dis, monsieur notre neveu et fils, déclara maître Tristan, que tu n'étais pas assez battu au collège Montaigu... que les verges du maître fouetteur étaient trop douces ou maniées trop mollement, puisqu'elles n'ont pu te rendre plus docile à te laisser gaver de la science dont regorgent les maîtres de ce collège illustre..... Malheureux enfant, au pain de l'intelligence, préfères-tu le chardon des ânes?

— On ne nous gave, comme vous dites, que de ce pain intellectuel, et en fait de choses vraiment solides, pauvres écoliers, nous n'avons que les caresses du maître fouetteur, soir et matin, à trop larges rations... Voilà pourquoi, à la fin, fatigué d'être nourri exclusivement de grammaire et de verges, j'ai fui cet illustrissime et savantissime collège Montaigu, avec tout l'empressement que je mettrais à fuir la roue et la potence... Non, non, non! poursuivit le jeune homme avec animation, je n'en veux plus, je n'y retourne plus, il ne me plaît point à ce prix de devenir homme de science, maître ès arts, pédant docteur.

— Silence, jeune drôle! dit le fou du roi en accentuant sa lippe de mauvaise humeur, c'est à ton père à décider de ceci.

— Avec les avis de tes oncles qui ont l'obligeance de venir tenir conseil là-dessus, ajouta le père, c'est un conseil de famille que nous tenons en vue de décider définitivement la voie à te faire suivre, car tes tristes dispositions nous affligent autant que ton avenir nous inquiète.

Les deux oncles acquiescèrent d'un signe de tête.

Le jeune homme, murmurant de sourdes protestations, demeura la tête basse, les mains derrière le dos.

— Tu me parais sur le vrai chemin de la perdition, continua maître Guillot, en route pour déshonorer ta famille, une famille qui, si elle n'est que modérément pourvue de biens au soleil, du moins peut se prétendre riche de considération... Demande partout sur le territoire de Paris et dans les bonnes villes

avoisinantes s'il n'est pas bourgeois bien posé et homme de mérite reconnu, le tout premier en son art, maître Guillot Picolet, jongleur ménestrel, cornemuseur, chef de la ménestrandie royale de l'hôtel Saint-Paul et grand prévôt de la Confrérie de Saint-Julien, roi des Jongleurs, ayant autorité non seulement sur les confréries du Parisis, mais encore sur les confréries et méuestrandies de toutes les villes importantes du noble royaume de France, même de celles qui échappent en ce moment à l'autorité du roi Charles VI, notre sire.

— C'est pour cela que... essaya de dire le jeune homme.

— Et ton oncle Tristan Picolet, mon aîné, le chef de la famille, fou du roi Charles, c'est-à-dire fonctionnaire important de la cour royale, aujourd'hui assez piteuse, hélas! mais si brillante jadis, avant que l'esprit du pauvre prince n'eût succombé à de sombres maléfices!.. Ton oncle, qui appelle le roi son compère, et le puissant duc de Bourgogne son cousin, pensestu qu'il puisse avouer pour neveu l'âne bâté, le pauvre diable affamé et râpé que tu seras si tu continues...

— Affamé et râpé, je le suis déjà...

— Silence! Veux-tu faire rougir aussi ton oncle Gilles Picolet qui, s'il n'a pas pris, comme ses aînés, la noble carrière des arts, aux sentiers ardus, difficiles, et non pavés d'écus, est devenu bourgeois notable, ayant pignon sur rue au quartier du Palais, pâtissier maître-queux à l'enseigne de la *Lamproie-sur-le-Gril*, glorieuse maison dont la réputation n'est plus à faire auprès de messieurs de l'Université, des présidents de chambre en Parlement ou des gentilshommes quelque peu portés vers les satisfactions de l'estomac!

Maître Gilles Picolet rougit modestement en entendant ces mots, avec un sourire pour remercier son frère. Ce troisième Picolet n'avait point la mine longue, maigre et soucieuse de ses aînés, il était rose et frais, de figure reposée et pacifique, et possédait l'embonpoint qui sied aux notables bourgeois. Ce maître-queux, s'il uourrissait confortablement ses clients, ne s'oubliait pas lui-même et ne se contentait vraisemblablement pas du fumet de ses plats.

— C'est justement pour ne pas vous faire rougir de votre fils et neveu, s'écria le jeune homme, que je demande à laisser désormais de côté la grammaire et les verges du collège Montaigu, pour embrasser dès ce jour la noble carrière paternelle. Je veux être jongleur-ménestrel-cornemuseur comme mon père, avec l'espoir de lui succéder un jour, si mes mérites arrivent à la hauteur de ma bonne volonté, dans la charge de Roi de la glorieuse Confrérie de Saint-Julien!

— Malheureux! fit douloureusement le fou.

— Jeune nigaud! dit le roi des jongleurs.

— La carrière des arts! exclama le maître-queux.

— Eh bien, oui! affirma le jeune homme.

— Mon pauvre garçon! reprit le roi des jongleurs, carrière gâchée, perdue, finie! je me tue à te le dire et répéter. A notre triste époque, Apollon gémit le ventre vide et les neuf Muses elles-mêmes sont au pain sec. Vu la rigueur des temps et les désastreux changements dans les mœurs et coutumes, les pauvres jongleurs ménestrels sont trop souvent obligés de serrer leur ceinture quand sonne l'heure du repas pour bourgeois et manants..., le ménestrel de l'hôtel royal comme les autres.

— Hélas! gémit maître Tristan.

— Et c'est quand tu nous vois maigrir de jour en jour que tu voudrais embrasser notre ingrate carrière! Ah! si les temps étaient ce qu'ils furent jadis, quand le bon pays de France était tranquille et heureux, quand, pour égayer les fêtes, banquets et cérémonies de chaque jour, en belle ou mauvaise saison, dans les grandes salles illuminées ou sous les frais ombrages d'été, les seigneurs et les princes s'arrachaient les jongleurs ménestrels, quand la charge de Maître de la Ménestrandie royale valait honneurs et richesses à foison à celui qui en était pourvu, oh! alors, il n'y aurait pas d'hésitation et je te conduirais moi-même par la main dans l'illustre carrière des arts... Mais où est-il ce temps-là, hélas!

— Hélas! répéta maître Tristan, si le fou du roi ne rit plus guère aujourd'hui, il y a bien de quoi! Où sont les jours de gloire d'autrefois? Le temps où il était la joie, le rire, l'épanouissement de son compère le roi de France, bien vu de tous les princes, flatté par les seigneurs empressés à lui faire mille caresses et cadeaux, admis au conseil, par la petite porte si vous voulez, mais admis, et jamais de trop dans les plus augustes solennités... le temps où il présidait aux divertissements d'une cour joyeuse et brillante... ah! mes enfants, j'ai vu des jours glorieux! En 1378, quand vint nous voir l'empereur Charles d'Allemagne, j'étais de toutes les fêtes, je chevauchais dans le cortège à l'entrée de l'empereur, derrière le roi et les princes du sang, sur ma mule rouge, caparaçonnée de jaune! Quels transports dans le populaire tout le long de la grande rue Saint-Denis! Devant le roi et l'empereur pleins de majesté, un silence respectueux, on écarquillait les yeux sans oser respirer; devant les princes on commençait à enteudre des oh! et des ah! puis quand j'arrivais faisant trotter ma mule, l'enthousiasme enfin éclatait dans une énorme acclamation : Noël! Noël! Vivat!... Quelle belle journée! Et quels festins! Et tous ces gens si joyeux il y a vingt-cinq ans ne songent

maintenant qu'à s'entr'égorger!... Où est-elle, ma belle mule rouge? Et quand trouvons-nous maintenant l'occasion de cérémonies magnifiques et de plantureux festins?

— Hélas!

— Et les fêtes du mariage et de l'entrée du roi Charles VI avec la reine Isabeau, en 89? Les derniers beaux jours! Je ne veux rien dire de Madame la Reine, c'est trop dangereux, mais c'est elle qui a apporté tous les maux de la France dans son tablier! Enfant, si tu m'avais vu dans toute ma gloire à l'entrée de la Reine... J'avais encore ma mule rouge, un peu vieillie... Et aux joûtes devant Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, dans les journées qui suivirent, j'étais armé comme les chevaliers qui tournoyaient... une armure faite pour moi, avec ornements particuliers, et un casque à oreilles et grelots si réjouissants, que ma seule apparition faisait courir le rire de tribune en tribune, et que les dames me voulaient couronner...

— Hélas! fit le roi des Jongleurs.

— Et demande à ton père, déjà chef de la ménestrandie royale, si sa charge était une sinécure en ces glorieux jours où maître Guillot Picolet, à la tête des soixante cornemuseux et jongleurs de l'hôtel de Saint-Paul, avait à organiser continuellement les mascarades, représentations de mystères, jeux et divertissements, et toutes sortes d'inventions galantes d'où il résultait pour lui honneurs et profits ..

— Ces temps ne sont plus! dit maître Guillot.

— Tout cela est passé et bien passé! fit maître Tristan d'une voix caverneuse.

— Las! gémit le maître-queux.

— Donc, après autant de soupirs et de regrets que vous voudrez pour le passé brillant, songeons à l'avenir, qui n'est point couleur de rose: Tu serais un véritable niais, mon garçon, de songer à te faire jongleur-ménestrel, et je serais condamnable de te laisser t'engager dans la carrière des arts en ces temps douloureux. Ce n'est pas pour cela que je t'ai mis au collège Montaigu où, sans reproche, ton éducation et ton entretien m'écornent mes derniers malheureux écus; c'est pour que ton esprit se munisse des fortes connaissances nécessaires pour se pousser dans la vie, à une époque aussi difficile que celle que nous traversons .. Mon idée, si tes oncles n'ont quelque autre avis à nous donner, c'est de faire de toi un médecin... L'art de la médecine, vois-tu, j'y ai bien réfléchi, c'est le seul art qui ait des chances de vivre, puisque selon les lois de la nature, il y aura toujours des maladies et des médecins... J'ai vécu de la gaieté, de l'épanouissement des cœurs et des esprits dans le monde en fête, tu vivras des ennuis et des maux de l'humanité; il y aura pour toi moins de mortes-saisons!

— Heu! dit le fou du roi, je n'aime pas beaucoup ça, la médecine, ni les médecins non plus. La médecine est farce triste et je fuis les médecins sachant trop bien qu'ils sauront me rattraper un jour... Je connais un métier plus agréable, qui n'est pas près de chômer non plus et qui, par ce temps de misères, prospère au contraire et nourrit gaillardement son homme! Mon petit Jehan, fais-toi plutôt beau-



Le fou était dans le cortège sur sa mule rouge.

mier fabricant d'armures, casques, bassinets, salades et morions, l'ouvrage ne te manquera point, sois tranquille, le monde n'aura jamais fini de se quereller et de batailler! Bonne profession! C'est ainsi que je comprends le métier des armes, moi. Je laisserais aux autres le plaisir de se faire casser bras et jambes, pourtant assez utiles, ou détériorer la tête, petite terminaison des corps sans laquelle le reste ne vaut plus rien, ou perforer le précieux organe de l'estomac, je me contenterais de fabriquer belles pièces d'armes ou instruments piquants, coupants ou assommants pour ceux que ces petits jeux amusent... Plus les gens d'armes batailleraient et mieux je gagnerais ma vie!...

— Moi, dit le maître-queux, si j'ose parler après mes aînés, j'ai une autre idée... Il y a encore un état, mon Dieu, où l'on peut avoir quelque agrément... Vois-tu, mon petit Jehan, on rencontre encore des gens qui n'aiment pas la musique et se moquent parfaitement des ménestrels, des jongleurs et de la Confrérie de Saint-Julien en général.

(*A suivre.*) A. R.



« **Gaiement** ». — La musique

« Je vois encore les 17ᵉ et 16ᵉ léger, les 14ᵉ et 27ᵉ de ligne aborder les lignes ennemies au milieu d



« **Gaiement** » — La musique à Iéna (d'après un tableau de L.-P. Sergent)

« Je vois encore les 17e et 16e léger, les 14e et 27e de ligne aborder les lignes ennemies au milieu de la fusillade et de la mitraille. Les clarinettes, qui dominaient dans la musique, ne perdaient pas une note »

(Souvenirs du capitaine Parquin)

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

— Amenez-le avec vous, s'il peut se tenir tranquille, répondit Mme Thourger qui enfla encore sa voix pour cacher l'émotion qui la gagnait.

— Oh! madame, il ne bougera pas, seulement...

— C'est sa nourriture qui vous embarrasse. Voilà-t-il pas une grosse question! Dans une maison où l'on fait tous les jours à manger pour onze personnes, cela paraîtra bien, le repas d'une mauviette comme cela! Ah! ma brave femme, il faut vous prêter aux exigences de la vie. Vous comprenez bien que je ne vais pas confier, à vous que je ne connais pas, soixante mètres de batiste fine et de la broderie à six francs. Et puis, ajouta-t-elle pendant que les joues de la veuve protestaient silencieusement en se couvrant d'une vive rougeur, pour une première fois, je désire me rendre compte de la manière dont vous travaillez.

— Bien sûr, madame, répondit Eugénie de sa voix timide.

— Allons, conclut la marchande, sauvez-vous vite pour être prête demain matin. Car, vous savez, quand je dis huit heures, ce n'est pas huit heures cinq.

Un an après.

Assise près de la fenêtre qui laisse pénétrer un jour clair dans la chambre, Eugénie Harivel tire activement l'aiguille. De temps en temps, elle jette autour d'elle un regard circulaire et paraît satisfaite de ce que son œil aperçoit. Le petit logement, toujours propre et rangé, est assez bien clos pour ne point livrer passage à la brise qui, en ce moment, tord les arbres et fait grincer les girouettes. Sur le poêle, ronronne un pot-au-feu qui répand par la pièce une bonne odeur de bouillon. La grande table est chargée d'ouvrage; il n'y a qu'un coin de libre : c'est celui où Tout-Petit va s'installer pour faire ses devoirs en rentrant de l'école.

La pile d'écus, posée bien droite sur le coin de la cheminée, rappelle que c'est aujourd'hui le terme. Mais la mère Léger, la propriétaire-concierge, peut monter avec sa quittance : l'argent est prêt depuis longtemps.

Quelle différence entre ce huit janvier et celui de l'année dernière! Oh! cette neige et ce froid noir qui vous pénétraient jusqu'aux os!

A ce souvenir la veuve frissonne encore. Ce jour terrible qu'elle avait erré dans Paris sans gîte, sans pain, ses souffrances personnelles décuplées par les souffrances de son enfant, elle avait bien cru que c'était fini pour eux, que la vie ne leur sourirait plus jamais... Et pourtant, l'horizon s'était éclairci, le soleil avait de nouveau brillé sur leur tête, l'espoir était rentré au logis... Les chances de la vie sont si hasardeuses qu'il est aussi déraisonnable de désespérer complètement qu'il est imprudent de compter d'une manière absolue sur la prospérité.

C'est à cela que songe Eugénie en revivant pour ainsi dire, mentalement, l'année qui vient de s'écouler.

L'ouvrage ne lui a jamais manqué.

Mme Deshêtres, qui lui avait déjà procuré de-ci, de-là, quelques commandes parmi ses relations, est arrivée chez elle, un beau jour, les mains chargées d'étoffes chaudes et souples, de fines broderies, de dentelles légères. Il s'agissait de tailler et de coudre un supplément de layette destiné au petit frère de Régine, que l'on attendait dans quelques mois. Ce travail, on peut dire qu'Eugénie le fit avec son cœur autant qu'avec ses doigts, essayant d'y mettre toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour sa bienfaitrice, aplatissant les coutures, abattant les angles, adoucissant les bords, afin que rien, dans ce mignon trousseau, ne vînt offenser le corps délicat qu'il devait recouvrir.

Maintenant, tout était terminé, réuni en petites piles que nouaient des rubans bleus, et Eugénie se disait :

— Dès que Tout-Petit rentrera de l'école, je l'enverrai porter chez madame Deshêtres, ce paquet qui n'est pas lourd. Il sera content, ce sera pour lui une occasion de voir son amie Régine.

Depuis que la fillette était apparue à Jean sous la forme d'une petite fée bienfaisante, le « garçon », comme elle continuait à l'appeler, était resté sous le charme. Il faisait d'elle une créature tout à fait à part, s'étonnant de bonne foi qu'elle foulât le même sol que les autres et qu'elle fût abritée par le même ciel. A l'entendre parler, à la voir agir, toujours aimable et prévenante, il lui venait aux yeux des larmes d'attendrissement. Et si parfois on le raillait de cette adoration qu'il laissait naïvement éclater, il plaignait du fond du cœur les gens assez aveugles pour ne pas voir comme lui.

Et quelquefois, sa mère songeait avec un soupir :

— Mon pauvre Tout-Petit ! comme il serait malheureux s'il avait dix ans de plus !

1. Voir le nº 392 du *Petit Français illustré*, p. 459

Mais le fond le plus sérieux de la clientèle d'Eugénie était, sans contredit, *Cendrillon*.

Mme Thourger avait été si contente du premier travail de la veuve, que depuis, elle lui donnait à faire tout ce que, dans les commandes, elle désirait voir particulièrement fini et soigné. Souvent grondeuse, mais payant largement et rendant très volontiers service à l'ouvrière, elle la prenait maintenant une journée par semaine pour l'entretien de son propre trousseau.

Comme ce jour se trouvait être un jeudi, Eugénie, la première fois, avait confié son petit garçon à la mère Léger qui aimait beaucoup Jean et s'était obligeamment offerte pour le garder.

Dans la matinée, la atronne de *Cendrillon* s'était aperçue de l'absence de Tout-Petit.

— Qu'est-ce que vous avez donc fait de votre gamin ? avait-elle demandé à l'ouvrière. Il n'est pas à l'école aujourd'hui jeudi ?

Eugénie avait expliqué que sa propriétaire — si modeste qu'elle fût, elle avait appuyée sur le mot *propriétaire*, cela fait bon effet d'être liée avec son propriétaire, — avait bien voulu s'en charger.

— Ne chargez donc jamais les autres de votre marmot, avait riposté Mme Thourger avec son ordinaire brusquerie ; aujourd'hui cela leur plaît et demain cela les dérange ; croyez-vous que ce soit drôle d'avoir l'embarras et la responsabilité d'un enfant qui ne vous appartient pas ? Amenez-le donc avec vous la prochaine fois.

Mme Harivel avait été ravie de n'avoir pas à se séparer de Jean, et maintenant, toutes les semaines, l'enfant accompagnait sa mère à *Cendrillon*.

Dès son arrivée, il aidait Céline à faire les *pendus*. La première fois qu'il avait entendu parler de *pendus*, il avait été effrayé, s'imaginant un peu voir des gens accrochés par le cou et tirant la langue. Mais, quand il avait su qu'il ne s'agissait que des étoffes blanches et des pièces confectionnées garnissant la devanture du magasin, il s'était rassuré et avait prêté de bonne grâce son concours à l'apprentie.



Tout-Petit fait ses devoirs en rentrant de l'école.

Il allait et venait de la boutique au trottoir et du trottoir à la boutique, portant les paquets de jupons et de chemises, les corbeilles de mouchoirs et les mille articles formant l'étalage du dehors.

Puis, vers dix heures, le magasin rangé et paré, les vendeuses prêtes à recevoir le client, Jean allait s'asseoir tout au fond, entre sa mère et la coupeuse dont les ciseaux grinçaient en taillant le tissu. Il faisait ses devoirs, apprenait ses leçons, puis s'amusait à dessiner, ou à lire des histoires dans des livres prêtés par les *demoiselles*, qui l'avaient pris en affection.

Si l'apprentie allait en course, Jean l'accompagnait. Eugénie, toujours craintive, avait d'abord hésité à le confier à une si jeune fille, mais la coupeuse avait levé ses scrupules.

— N'ayez aucune crainte, avait-elle dit, je connais Céline depuis qu'elle est au monde, c'est une honnête enfant.

Rieuse, oui, parce qu'elle est jeune, mais bien raisonnable au fond.

Curieuse aussi, par exemple ! Céline, qui parvenait toujours à lire les *faits divers* dans le journal de M. Thourger, emmenait Jean voir le théâtre des événements. Ils n'arrivaient jamais que pour voir le dos de gens qui n'en voyaient pas plus qu'eux, mais n'importe ; ils étaient quand même satisfaits d'avoir aperçu la fenêtre d'où une jeune fille s'était précipitée, la boutique où il y avait eu une explosion de gaz, la rue qui s'était effondrée, la maison qui avait brûlé.

Comme ils avaient perdu du temps, ils revenaient à la hâte et rentraient essoufflés.

— Où avez-vous été encore courir ? interrogeait la patronne.

Puis, le crime avoué, c'était elle qui demandait des détails, ne manquant jamais d'ajouter pour conclure :

— A l'avenir, Céline, tu tâcheras d'aller droit ton chemin.

Céline promettait, sachant très bien, en son for intérieur, qu'une autre fois, elle n'irait pas *droit son chemin* et qu'on lui pardonnerait encore.

D'autres fois, s'il n'y avait pas de courses à faire, Mme Thourger, voyant Jean sur le point de s'endormir au bruit monotone de l'aiguille de sa mère et des ciseaux de la coupeuse, l'envoyait à la cuisine.



« Tu boiras du bon lait, tu mangeras de la crème fraîche ».

— Va trouver Julie, elle te donnera à goûter.

Et Julie, une bonne grosse Normande, venue à Paris pour « amasser », mais qui rêvait de finir ses jours « au pays » racontait à l'enfant des histoires merveilleuses sur la campagne, les vaches, les pommiers. Tout-Petit, qui, en fait de campagne, n'avait jamais dépassé Vincennes et Meudon, ouvrait de grands yeux et écoutait avidement les récits de la brave cuisinière.

— Si jamais je vais faire un tour au pays de Caux, lui disait quelquefois celle-ci, je demanderai à ta mère de te laisser venir avec moi. C'est là que tu verras des champs, des herbages et de tout... Tu boiras du bon lait, tu maugeras de la crème fraîche... Ah! va, c'est autre chose que Paris.

Estelle Lenoir et Mme Harivel, de simples voisines, étaient devenues grandes amies depuis la triste aventure de la veuve. Tous les après-midi du dimanche, elles les passaient en société. La vieille fille, active, remuante, forçait Eugénie à secouer sa torpeur, à faire une petite promenade. Quelquefois, on allait au cimetière porter des fleurs au cher mari que le temps ne faisait pas oublier: plus souvent Estelle — qui déclarait carrément qu'on ne peut pas vivre avec ceux qui ne sont plus, et que ces idées-là sont mauvaises pour les enfants — amenait ses amis dans un jardin où Tout-Petit pouvait se divertir; aux Buttes Chaumont souvent, au Parc Monceaux quelquefois.

De quelque côté qu'elle se tournât, la veuve ne rencontrait qu'intérêt et sympathie, et c'était un baume précieux pour son cœur aimant.

L'avenir s'annonçait sinon brillant, du moins paisible et assuré; elle ne voulait plus songer aux maux passés.

— Ils ont raison, répétait-elle, ceux qui disent qu'il ne faut jamais désespérer.

J. L.

(*A suivre*).

Marceline Desbordes-Valmore. — Le mois dernier, on inaugurait à Douai le monument élevé à la mémoire de Marceline Desbordes-Valmore, née en 1780, morte en 1859.

Aucun de vous, écoliers et écolières, n'ignore le nom de cette grande poétesse qui a consacré aux enfants tant de pièces charmantes et qui eut pour les petits un cœur de mère.

Vous connaissez tous cette jolie pièce intitulée l'*Écolier*, qui commence ainsi :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école...

et où, sous forme de fable, une abeille, une hirondelle, puis un gros chien donnent au petit flâneur l'exemple du travail et lui rendent le courage qui l'abandonnait.

Laissez-moi vous en dire une autre, bien courte, celle-là, où une petite fille témoigne sa reconnaissance à l'institutrice qui l'a élevée :

Mon cœur battait à peine et vous l'avez formé.
Vos mains ont dénoué le fil de ma pensée,
Madame! et votre image est à jamais tracée
Sur les jours de l'enfant que vous avez aimé.
Si le bonheur m'attend, ce sera votre ouvrage,
Vos soins l'auront semé sur mon doux avenir.
Et si, pour m'éprouver, mon sort couve un orage,
Votre jeune roseau cherchera du courage,
Madame! en s'appuyant sur votre souvenir.

Qu'aucun de vous ne manque jamais à ce devoir de gratitude que vous enseigne l'écolière de Mme Desbordes-Valmore!

Héroïsme et dévouement de Camember.



Camember blessé revient à lui et constate avec plaisir que, s'il a perdu du sang, il n'a rien de grave : un pauvre petit coup de baïonnette qui a glissé sur les côtes.



Tout à coup, il entend un gémissement.

— Tiens ! le colo ! il n'est donc pas mort non plus, lui ? Ah ! mais, Camember, mon ami, tu ne vas pas le laisser là !



— D'abord j'ai promis à mamzelle Victoire de veiller sur lui. C'qu'il est lourd ! Non ! mais c'qu'il est lourd, jamais j'aurais cru ça de lui !... Si encore j'avais pas la peau trouée, mais v'là que ça resaigne, nom d'une bique !



— Toi, mon camarade, je n'ai pas l'honneur de te connaître ! mais comme tu ne me laisserais probablement pas passer sans vouloir entamer une petite conversation, faut que j'emploie les grands moyens pour te faire taire.



— Eh ! dis donc ! toi, fais donc attention ! Tu ne reconnais pas Camember, espèce de melon ?

— Eh ! c'est vrai ! mais pourquoi qu'tu mets un casque ?

— Ah ! ça, c'est un passeport que j'ai pris en route pour me garantir du serein.



Enfin, toujours portant son colonel, Camember arrive à 50 mètres de l'ambulance ; mais là, épuisé, il s'abat. Il a cependant encore la force d'appeler à l'aide :

— M'sieu le major ! V'là le colo que j'vous ramène !

Variétés.

Plus d'insolations. — En attendant le défilé à la Revue du 14 juillet dernier, on parlait devant un lieutenant-colonel en retraite des accidents d'insolation qui ne manqueraient pas de se produire.

— C'est cependant si simple à éviter! dit l'excellent officier. Jamais un de mes hommes n'a été malade dans ma compagnie, quand j'étais capitaine, dans mon bataillon quand j'étais commandant, ni dans mon régiment où mon colonel avait bien voulu appliquer mon procédé.

Dès que je prévoyais une marche au soleil, *j'obligeais* chaque homme (lui demandais pas son avis, bien sûr) à mettre au fond de sa coiffure, de son shako (j'ai commencé avec le shako), de son képi, un mouchoir mouillé. Comprenez bien que je ne demandais pas que ça leur dégouline sur le front et sur la nuque; je ne voulais pas non plus leur donner des rhumes de cerveau. Tout simplement un mouchoir mouillé et bien pressé. Cette humidité entretenait une fraîcheur qui suffisait à empêcher toute congestion. Il nous est arrivé, à la suite d'une marche, d'avoir des figures rissolées comme un abricot trop mûr, mais jamais un accident, jamais un malade.

Que les jeunes touristes profitent de l'avis aussi bien que les *militaires!*

* * *

Les singes chercheurs d'or. — Un voyageur arrivant du Transvaal raconte qu'un habitant de Prétoria, exploitant une des nombreuses mines d'or qui ont fait perdre la tête à tant de spéculateurs, avait deux petits singes fort intelligents qui avaient coutume de le suivre dans les galeries. Ils virent les ouvriers occupés à ramasser le minerai et, en vertu de leur tendance à l'imitation, ils en firent autant.

Distinguant très bien les traces du précieux métal, ils devinrent bientôt de vaillants collaborateurs et le propriétaire pensa qu'il y avait là une carrière tout indiquée pour d'autres singes.

Il s'en procura donc une équipe de vingt-quatre, lesquels, initiés par les deux premiers, devinrent assez experts pour remplacer cinq ou six ouvriers et ramassaient fort bien en petits tas le minerai voulu. Ces singes, paraît-il, étaient fort honnêtes, n'ayant point été pervertis par les mineurs humains; ils ne songeaient pas à soustraire ou à dissimuler des pépites, ils ne buvaient point, ils n'étaient pas exigeants en matière de salaire, ils ne songeaient pas à organiser un syndicat... Bref, ce sont des ouvriers modèles!

* * *

Peintre et sculpteur. — Le peintre vénitien Giorgione discutait, avec le sculpteur Verrocchio, les mérites respectifs de la peinture et de la sculpture.

— Mon art seul, disait le sculpteur, peut montrer au spectateur toutes les faces d'un objet.

— Oui, dit Giorgione, mais il faut qu'il fasse le tour de ta machine. Je me charge, moi, de te représenter sur la toile tous les aspects d'un corps. Je vais te faire une figure que tu verras des quatre côtés à la fois, sans avoir la peine de te déranger.

Quelques jours après, Giorgione conduisit son ami devant un panneau où l'on voyait un homme de dos. Penché au-dessus d'une claire fontaine, il y réfléchissait son visage, tandis qu'un miroir placé à droite et une brillante armure posée à sa gauche reproduisaient ses deux profils.

RÉPONSES A CHERCHER

France gastronomique. — Quels sont les produits célèbres des villes suivantes : Pont-l'Évêque, Lille, Tours, Le Mans, Arbois, Montélimar, Aix, Moret, Toulouse, Pithiviers?

* * *

Question historique. — En quelle année l'imprimerie, alors récemment découverte, fut-elle introduite en France, et où fut établie la première imprimerie parisienne?

* * *

Lettres inconnues. — Ajouter aux huit mots suivants huit autres mots pour en former huit noms d'oiseaux.

Age — hrio — atour — veuf — gens —
lions — toit — nos.

Anagramme.

Sur cinq pieds, je suis fort piquante.
Brouillez-les, je ne vaux pas mieux.
Et quand je suis d'humeur méchante,
Je puis d'un coup crever vos yeux.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 392.

I. Questions d'étymologie.

Calcul vient du latin *calculus* petit caillou, parce que l'on comptait à l'origine en se servant de petites pierres.

Galetas, logement sous les combles, se disait autrefois Galathas ou Galatas, du nom d'un quartier et d'une tour de Constantinople.

Cerise de la ville de Cérasonte, dans le royaume de Pont (Asie Mineure), d'où Lucullus rapporta à Rome le premier cerisier. Le cerisier se répandit promptement dans toutes les régions soumises à la domination romaine.

Parapet, de l'italien *parapetto*, qui protège la poitrine; c'était et c'est encore un terme de fortification, bien qu'on l'applique au garde-fou d'un pont ou d'un quai.

II. Question de géographie.

Lors de la conquête des Gaules par les Romains, Sens était la ville des Senons; Bourges, des Bituriges; Évreux, des Eburons; Chartres, des Carnutes; Dreux, des Durocasses; Poitiers, des Pictons; Beauvais, des Bellovaques; Soissons, des Suessions; Reims, des Remi.

III. Question historique.

Louis XIV, né en 1638, avait cinq ans lorsque son père Louis XIII mourut. Anne d'Autriche, sa mère, se fit reconnaître comme régente par le Parlement de Paris dans une de ces assemblées que l'on appelait « Lits de Justice ».

C'était le 18 mai 1643.

Le roi enfant, revêtu d'une robe violette et porté par son grand chambellan et l'un des capitaines des gardes, fut placé sur son trône. Puis il dit avec une grâce peu commune à ceux de son âge : « Messieurs, je suis venu vous voir pour vous témoigner mes affections; mon chancelier vous dira le reste. »

(*Mercure français*, 1643).

IV. Triangle syllabique.

Cons — tan — ti — ne
tan — ga — ge
ti — ge
ne

V. Charade.

É-reble. — Éreble.

Le Gerant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 394. 10 centimes. 12 septembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS — Part du 1er de chaque mois | *Armand COLIN & Cie, éditeurs* — 5, rue de Mézières, Paris | ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



Histoire d un honnête garçon — Deux agents montaient l'escalier en portant un vieillard.

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Le vieux Cacaouèche.

— Vite, maman, cria un jour Tout-Petit, entrant comme un coup de vent, dans la chambre où sa mère travaillait, viens soigner le vieux Cacaouèche qui est blessé...; les sergents de ville le rapportent dans une voiture.

— Qu'est-ce que ce vieux Cacaouèche? demanda la mère un peu effarée.

— Le vieux Cacaouèche du square d'Anvers, maman...; il saigne beaucoup à la tête...; le pharmacien lui a mis un chiffon... Vite..., viens...

— Mais de qui ou de quoi veux-tu parler, mon Tout-Petit? Je ne sais pas ce que c'est qu'un Cacaouèche, moi.

— C'est un monsieur..., maman; un bonhomme plutôt... Viens toujours, tu vas voir...

Abasourdie par l'incohérence des paroles de l'enfant, Mme Harivel le suivit sur le palier et arriva à temps pour voir deux agents qui montaient l'escalier en soutenant un vieillard. Le front du blessé était entouré d'une bande de toile où déjà apparaissait une tache rouge qui s'élargissait lentement.

— Mais c'est notre voisin, n'est-ce pas? fit Eugénie en reconnaissant le bonhomme.

— Vous êtes la parente de cet individu? demanda l'un des sergents de ville.

— Non, monsieur, sa voisine seulement, et je ne lui ai, je crois, jamais parlé... Toute disposée, néanmoins, à lui rendre service, et à le soigner, si cela est nécessaire.

— C'est bon, fit simplement l'agent qui ne jugeait pas utile de se mettre en frais d'éloquence.

Il fouilla dans la poche du vieux pour y prendre sa clé, et alla ouvrir la porte que Tout-Petit lui indiqua.

— Maintenant, ajouta le sergent de ville, quand le bonhomme fut posé sur son lit, s'il y avait urgence à le transporter à l'hôpital, vous feriez la déclaration au commissariat de police. Mais ne venez qu'à la dernière extrémité, parce que Lariboisière est joliment encombré, et je crois bien que c'est de même partout... ce n'est pas faute qu'il en parte tous les jours, les pieds devant; mais pour un qui sort, il y en a dix qui veulent entrer.

— Soyez sans crainte, répondit la veuve; je n'abuserai pas.

Aidée de Tout-Petit qui la secondait d'une manière très intelligente, Eugénie se mit en devoir de soigner le brave homme, lui passa sur le visage une éponge imbibée d'eau et de vinaigre, logea dans son lit un cruchon d'eau bouillante pour réchauffer ses pieds qui étaient glacés, et approcha de ses lèvres un verre contenant de l'élixir des Jacobins.

Après de longs instants le vieillard finit par revenir à lui, et fit, avec sa main, un geste comme pour dire *merci*, car il ne pouvait pas encore parler.

— Vous allez mieux, n'est-ce pas ? demanda la veuve, heureuse de voir ses efforts couronnés de succès.

L'homme inclina affirmativement la tête.

— Restez bien tranquille, pour achever de vous remettre; après vous me direz ce qui pourrait vous soulager ou simplement vous faire plaisir...; je reste tout à votre disposition.

— Merci..., madame, articula faiblement le vieillard.

Le mieux s'accentuait de minute en minute. Le blessé passa la main sur sa figure et poussa un grand soupir.

— C'est une congestion, expliqua-t-il à voix basse... Je suis resté trop longtemps près du poêle, à la gargote où je prends mes repas...; quand je suis sorti, le froid m'a saisi..., il gèle si fort...! Je me suis senti malade, j'ai voulu rentrer ..; mais, en route, mes forces m'ont trahi et je suis tombé... C'est un mal pour un bien, d'ailleurs..., car la petite saignée qui a été le résultat de ma chute, m'a, sans doute, sauvé de la mort.

— Il n'y a rien à faire pour votre front? interrogea la veuve pleine de bonne volonté, vous devez souffrir?

— Non, ce ne sera rien, je vous remercie : la blessure est très superficielle, elle guérira vite.

Eugénie se tut pour respecter le repos du vieillard, qui semblait vouloir s'assoupir. Mais pendant que sa langue restait inactive, ses yeux erraient autour d'elle, et le résultat de son examen se traduisait en une surprise qui allait croissant.

La chambre était très propre, l'étroit lit de fer bien dressé. En face du lit, se trouvait un ravissant petit meuble en marquetterie, entretenu avec le plus grand soin. Devant la fenêtre, une très belle table à écrire, en chêne sculpté, sur laquelle étaient rangés en bon ordre quelques livres qui paraissaient être souvent feuilletés. Enfin, suspendus aux murs, trois pastels, trois portraits : ceux d'un homme d'une trentaine d'années et d'une toute jeune femme,

1. Voir le n° 393 du *Petit Français illustré*, p. 476

habillés à la mode du temps de Charles X, entre lesquels souriait celui d'un bel enfant qui ressemblait à sa mère. Ce n'était point là le logis d'un marchand des rues.

Et Eugénie réfléchissait, en même temps, que l'habillement du bonhomme ne s'accordait guère non plus avec sa condition. Toujours en redingote et en chapeau à haute forme : redingote verdie par le temps, chapeau roussi par les averses, il est vrai, mais corrects quand même.

— Encore un que le malheur a frappé, pensait-elle; car il n'a certes pas fait toute sa vie un pareil métier.

— Ah ça! mon Tout-Petit, demanda Mme Harivel, quand, le vieillard décidément mieux, ils furent rentrés chez eux, me diras-tu pourquoi tu appelles notre voisin le vieux Ca... Ca...

— Cacaouèche?

— Oui. Si c'est son nom, c'est un nom bien singulier.

— Ce n'est pas son nom, maman; on l'appelle comme cela parce qu'il vend des cacaouèches.

— Et qu'est-ce que c'est que des cacaouèches?

— Des choses pour faire du chocolat.



Sa boutique est bientôt vidée.

— Mais quoi? des instruments? des machines?

— Oh! non; des choses qu'on mange. Cela a le goût de chocolat, seulement ce n'est pas sucré.

Il fallut bien du temps et bien des explications pour que Mme Harivel parvînt à comprendre, encore ne fut-ce qu'imparfaitement, qu'il s'agissait là de cabosses de cacao, en général de qualité inférieure ou légèrement avariées, dont les gamins sont très friands.

— Il se tient auprès du square d'Anvers, expliqua Tout-Petit, qui, comme tous les marmots, était fort au courant des menus détails du quartier; et à la sortie des élèves de Rollin et de l'école commerciale de l'avenue Trudaine sa petite boutique est bientôt vidée.

Eugénie n'était ni curieuse, ni bavarde. A voir le vieux sortir et rentrer avec sa boîte toujours recouverte d'une toile, elle s'était bien imaginée qu'il vendait quelque chose : des pelotes de fil ou des lacets de souliers, par exemple, mais elle n'avait pas poussé plus loin ses investigations.

— Écoute, Tout-Petit, dit-elle, notre voisin n'a pas toujours été marchand de cacaouèches.

— Comment sais-tu cela, maman?

— Je ne *sais* pas, je suppose.

— Mais, qu'est-ce qui te le fait supposer?

— Tout... ses manières, son langage, la bonne tenue de ses vêtements, le soin qu'il prend de sa personne... Et ces belles choses qu'il a chez lui! les portraits entre autres... Le monsieur et la jolie dame sont, sans doute, son père et sa mère, et le bébé est lui-même.

— Lui! un si vieux bonhomme! s'exclama Jean au comble de la surprise.

— Il n'a pas toujours été un vieux bonhomme; tu penses bien qu'il n'est pas venu au monde avec ses cheveux blancs et sa grande barbe. Il a été aussi petit, plus petit même que tu ne l'es maintenant : c'est alors qu'on a fait son portrait. Et je suis sûre que, dans ce temps-là, ses parents ne traînaient pas les rues en vendant des cacaouèches, comme il le fait lui-même.

— Ah! fit Jean tout pensif.

— C'est pour cela, mon Tout-Petit, ajouta la mère en caressant les cheveux de son enfant, qu'il faut être avec lui très poli et très complaisant. C'est si dur d'être réduit à la misère quand on a connu la prospérité!... Et comme il doit être bien triste, le soir, tout seul dans sa chambre, nous lui dirons de venir quelquefois se chauffer à notre feu.

De ce jour-là, en effet, les relations les plus cordiales s'établirent entre les locataires des deux petits logements. Tant que le vieux ne fut pas complètement rétabli, Eugénie s'occupa de son ménage et Jean fit ses commissions. Puis elle se mit à entretenir son linge, toujours scrupuleusement propre, mais où la main d'une femme faisait évidemment défaut.

Lui, de son côté, aidait Jean à faire ses devoirs au retour de l'école. Ce que l'enfant n'avait pas compris en classe, le père Cacaouèche le lui expliquait, d'une façon si claire, si bien à la portée de sa jeune intelligence, qu'il fit des progrès rapides et prit désormais la tête de sa division.

Quand Eugénie se trouvait avec Mlle Lenoir, leur conversation roulait souvent sur la position que le vieillard pouvait et *devait* avoir occupée autrefois. Les idées les plus contradictoires leur venaient à l'esprit... A l'entendre lui donner des conseils judicieux sur l'hygiène et la

santé de Tout-Petit, Mme Harivel pensait qu'il pourrait bien être un grand médecin que des circonstances malheureuses avaient contraint à se cacher. A moins qu'il ne fût un proscrit... Proscrit d'où... ? et par qui ..? elle n'approfondissait pas les choses; mais elle trouvait qu'il avait tout à fait les allures des proscrits dont elle lisait quelquefois l'histoire.

Estelle, moins romanesque, penchait pour un grand seigneur ruiné par la politique ou un financier dont la fortune avait sombré dans un krach quelconque.

— N'importe ce qu'il a été, finissaient-elles toujours par conclure, c'est un homme bien habile et bien savant, toujours.

— Et un brave homme.

Certes, en ouvrant sa porte au vieux « sans famille » la veuve ne se doutait guère que cette décision, dictée seulement par son cœur compatissant, aurait une si heureuse influence sur l'avenir de son fils.


« Refuse, et refuse carrément. . . »

Perplexité.

Tout doucement Jean grandit, se développe. Il a maintenant quatorze ans et vient de terminer sa dernière année d'école. Outre les premiers prix de sa classe, il a obtenu la récompense suprême réservée aux bons élèves : une bourse dans un des lycées de l'État à son choix.

La pauvre Eugénie est bien perplexe. Modeste à l'excès, un peu passive et effacée, elle n'est pas la femme des grandes résolutions. Le jour où le cher guide qu'elle avait choisi l'a laissée seule dans la vie, elle a été effarouchée comme un oiseau élevé en cage auquel on rend subitement la volée; comment, à cette heure osera-t-elle à elle seule trancher cette grande question de l'avenir de Jean ? Elle s'adresse aux personnes éclairées qui lui veulent du bien. Mais leurs avis, tous motivés, sont bien dissemblables.

M. Thourger penche pour l'acceptation de la bourse.

— C'est une aubaine dont il ne faut pas faire fi, dit-il en substance. D'autant moins que les garçons qui, comme Jean, ont déjà su se distinguer de la foule de leurs camarades, ont, plus que d'autres, chance d'arriver. Combien de grands ingénieurs, de brillants officiers, de médecins célèbres ont commencé par l'école communale et ne doivent leur situation qu'à une bourse chèrement gagnée par leur travail d'écolier.

Toute autre est l'opinion de M. Deshêtres.

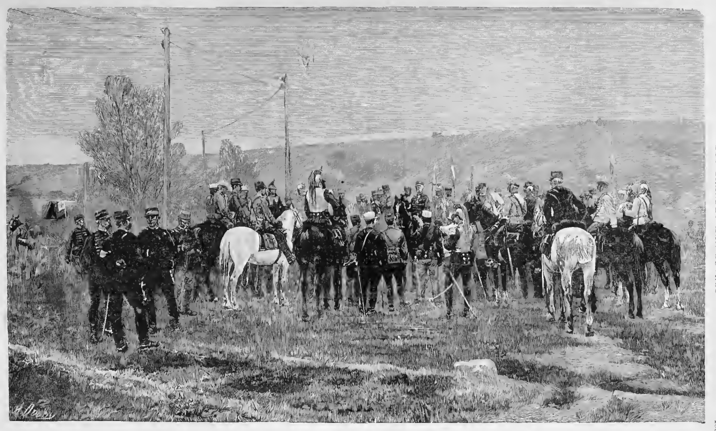
— Refuse... et carrément, déclare-t-il sans ambages... Admets que tu entres au collège et qu'à seize ans, tu sois bachelier... Te voilà bien avancé... Ce n'est pas ton diplôme qui te fera vivre... Si tu désires faire ton droit ou ta médecine, ta mère pourra-t-elle subvenir aux frais d'études, qui sont considérables...? Mettons les choses au mieux : tu obtiens encore une bourse..., tu en obtiens toujours: tu entres à Saint-Cyr..., à Polytechnique, où tu deviens un sujet hors ligne, et tu sors avec une position superbe.. Hélas! mon pauvre enfant, tu ne sais pas combien tu auras à souffrir de la différence qui existera entre ta fortune et la situation que tu occuperas. Je sais bien que tu peux devenir l'un de ces hommes supérieurs qui marchent à la tête de leur génération quelle que soit la carrière qu'ils embrassent. Mais tu as une chance sur cent d'être de ceux-là: les quatre-vingt-dix-neuf autres restent pour que tu sois toute ta vie un raté, un fruit sec... N'essaie pas d'imiter les oiseaux qui, cherchant à voler trop haut d'un coup, tombent rudement à terre et y demeurent. Tu es fils d'ouvrier, reste ouvrier. Avec le caractère et l'intelligence que je te connais, tu arriveras quand même à faire ta trouée; mais plus tard, quand tu auras les reins assez solides pour suivre sans broncher la route que tu te seras toi-même frayée.

Le père Cacaouèche évitait de se prononcer catégoriquement.

Certes Jean, selon lui, était un garçon sur lequel on pouvait compter. S'il n'avait pas un de ces esprits brillants qui étonnent et éblouissent, il possédait par contre une intelligence prompte et lucide, un jugement sain qui, joints à son travail suivi et à une inébranlable persévérance, le mèneraient droit au succès.

L. G.

(A suivre).



Aux grandes manœuvres : la critique de l'arbitre

Excursions de vacances. — Provins.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie.... ?

Ainsi Hégésippe Moreau, enfant de Provins, chanta la charmante rivièrette qui file « avec un murmure aussi doux que son nom », sous les saules et les peupliers, au bas des remparts de la vieille cité. La Voulzie n'est pas seule à jaser doucement au pied de ces vieux murs; elle a un compagnon, le Durtain, autre ruisseau coulant dans la fraîche vallée sous la muraille ébréchée de l'ancienne capitale de la Brie champenoise, qui fut une cité glorieuse, importante, une ruche travailleuse et commerçante comptant peut-être cent mille habitants, séjour de la cour brillante des comtes de Champagne jusqu'au treizième siècle.



La Tour de César.

Que de beautés recèlent nos vieilles provinces, petites cités endormies dont les noms furent éclatants jadis, donjons debout ou démantelés, châteaux et abbayes, sites merveilleux apparaissant au tournant de quelque rivière fameuse ou inconnue, débris pittoresques du passé enfouis dans les verdures.....

Provins, à deux heures de Paris, est un de ces coins délicieux de la vieille France, un décor du passé, presque un autre Carcassonne, mais un Carcassonne sans sévérité, caché dans le repli d'une vallée riante, la vallée de la Voulzie et des roses de Provins, un vrai sourire après les plaines un peu monotones traversées par le chemin de fer. La croupe d'un joli coteau, après les prairies de cette Voulzie, se hérisse d'une ligne de remparts irréguliers plus ou moins abîmés et troués, laissant ici apercevoir les cicatrices des guerres d'autrefois, les brèches faites par les sapes ou les bombarbes, des écroulements de tours, et à côté, des portes, d'autres tours en ligne toujours debout, avec une couronne de feuillage ou de fleurettes à la place des créneaux, et par-dessus ces remparts; des arbres toujours, des masses de verdures enveloppant les grands vieux toits, les antiques logis de la haute ville et le donjon des comtes de Champagne communément appelé la *Tour de César*, quoique les Romains n'y soient pour rien.

Cela forme d'en bas un merveilleux tableau, ce développement de la ville haute au sommet des pentes herbeuses. De près, à l'extérieur, dans l'embroussaillement des fossés, à l'intérieur, le long du rempart, ou par les rues aux vieilles maisons, le charme est le même et l'intérêt augmente. La grosse tour de César est un solide pâté de murailles, un massif carré flanqué de quatre tourelles et se terminant en une grosse tour octogonale; les murs ont 4 mètres d'épaisseur et renferment, outre de grandes salles, certains réduits ou cachots dans l'un desquels la légende veut que le comte Thibaut le Tricheur, au dixième siècle, ait fait emprisonner le roi de France Louis d'Outremer.

Thibaut le Tricheur est la souche de ces Thibaut de Champagne sous le règne desquels Provins eut trois siècles de grandeur et de prospérité. Alors tous ces remparts envahis par le lierre avaient leurs créneaux et leurs tourelles, la cité était pleine de beaux logis, d'édifices nombreux, églises ou couvents; il y avait

en ville nombreux ouvriers occupés au tissage des draps, gens de banque et de négoce, bourgeois opulents ; ces tours, silencieuses aujourd'hui, entendaient le bruit des luths et des violes dans le château des comtes, souvent en fêtes. Thibaut IV, dit le Chansonnier, qui était aussi un vaillant chevalier et batailla dans les plaines de Champagne et dans les champs de la Palestine, avait fait écrire ses poésies en lettres d'or tout le long des murailles de la grande salle, où il aimait à festiner, entouré de quelques nobles et joyeux trouvères.

Tout a croulé, la salle et les chansons de Thibaut, qu'une humble feuille de parchemin, plus solide que la solide muraille, nous a cependant conservées.

En suivant cette poétique ceinture de remparts aux poétiques souvenirs, nous trouverons des points particulièrement curieux, la *Tour aux Engins*, une grosse tour d'angle du rempart, la *porte Saint-Jean* bien abîmée, encadrée dans un moutonnement de verdure, le *trou-au-chat*, une brèche à la base d'une tour, dévalant sur un sentier au pied des remparts, la *maison du Bourreau*, curieuse tour carrée où fut assassiné en 1280 un maire de Provins, Guillaume Pentecoste, dans une révolte populaire cruellement réprimée, qui commença la décadence de Provins, achevée par les troubles du siècle suivant et par les guerres anglaises, pendant lesquelles ces remparts furent plusieurs fois attaqués et







emportés d'assaut, par ces brèches que nous voyons sous l'envahissement des broussailles.

Mais laissons ces remparts et entrons en ville. De belles églises, Saint-Quiriace, près de la Tour de César, Sainte-Croix, Saint-Ayoul, la Grange-aux-Dîmes, grande construction du treizième siècle, qui avait été une sorte de halle, et des maisons curieuses en grand nombre, comme les maisons romanes du douzième siècle, près de Saint-Quiriace, l'*hôtel de Vauluisant* dont le premier étage est éclairé par quatre belles fenêtres gothiques avec bancs dans les embrasures, vieux logis ayant appartenu à l'abbaye de Cîteaux, servant aujourd'hui de remise pour les pompes à incendies et de local pour les répétitions de l'orphéon, après avoir été longtemps une auberge.

Vieux murs, vestiges de la puissance féodale, de la grandeur monastique ou de la richesse bourgeoise, tout cela nous dit assez quelle fut jadis l'importance de ce paisible Provins.

X...

Le roi des jongleurs (*Suite*)[1].

— Hem! hem! fit le roi des jongleurs offusqué.

— Soit dit sans offenser personne, se hâta d'ajouter l'oncle Gilles, ces gens sont malotrus, c'est mon opinion! on trouve également d'autres mal embouchés que les plus belles chansons, les plus gracieux poèmes font bâiller à se décrocher la mâchoire. Mais l'art dont je veux parler n'a point à craindre les dédains de personne, chacun au contraire le tient en particulière et profonde estime du haut en bas de la société, au castel et à l'abbaye comme dans la maison du bourgeois ou le taudis du gagne-deniers. Celui-ci, à défaut de réalité, s'en pourlèche les lèvres en rêve et y trouve des satisfactions tout de même. . Cet art qui réjouit les âmes de tous et particulièrement des bonnes gens n'ayant ni tristesse de conscience ni remords d'estomac, cet art de délices et d'agrément auquel la plus jolie princesse du monde et le marchand de balais rendent le même hommage, c'est, vous l'avez deviné, l'art de la cuisine, illustre, antique et premier de tous!

Le fou du roi et le chef de la ménestrandie royale se regardèrent en soupirant et en serrant d'un mouvement machinal la boucle de leurs ceintures.

— Pour parler plus simplement, mon petit Jeban, vois-tu, le plus sûr état sera toujours celui de cuisinier, puisqu'en fin de compte, il faudra toujours se nourrir... ce qui après tout n'est point une obligation désagréable, de laquelle nous puissions faire reproche à notre Créateur... Qu'en pensez-vous? Un jeune homme commence par être gâte-sauce, guette-landiers, rince-vaisselle, mais s'il montre quelque intelligence et quelque goût, il arrive avec l'étude et l'expérience à des postes plus relevés... Il est bien entendu que j'offre à mon neveu de lui faire faire ses débuts dans notre art... à condition toutefois qu'il oubliera bien vite tout son fatras de latin!...

Le neveu Jeban Picolet sourit, ayant l'air de dire qu'il n'aurait point grand'peine à cela, mais son père hocha sévèrement la tête, tandis que le fou du roi accueillait par une moue assez dédaigneuse les propositions du maître-queux de la *Lamproie-sur-le-Gril*.

— J'avais rêvé autre chose, fit Guillot Picolet, j'espérais voir un jour mon fils maître ès arts libéraux, docteur éminent...

— ... issime! dit le fou.

— ... de la savante Faculté de médecine...

— Fi! pour qu'il en arrive à souhaiter de bonnes épidémies par la ville à chaque saison, à demander au ciel de répandre à pleines mains sur ses voisins la fièvre quartaine, le mal caduc, la gravelle, le mal de dents, l'hydrophobie et toutes les espèces de rhume connues. Allons donc! garçon, je te le dis, fabrique de bonnes armures de gens d'armes, marchandise toujours demandée et bien payée, invente instruments propres à découper son prochain le plus commodément du monde, ou cuirasses de bataille aussi hermétiques et impénétrables que possible...

— Mon petit Jeban, fais-toi marmiton...

Maître Guillot Picolet se leva.

— Je vous remercie de vos conseils, je réfléchirai... En attendant, pour nous donner le temps de penser encore à ce qui conviendrait le mieux à ce jeune drôle, je vais le reconduire au collège Montaigu pour qu'il y continue ses études..., en priant Monsieur le Recteur de lésiner encore moins que par le passé sur les admonestations et les verges, afin de faire entrer copieusement la raison et la science dans la tête de cet écolier de mauvais vouloir! Allons, Jehan, présente tes respects à tes oncles, et en route pour Montaigu.

Le jeune homme parut un instant sur le point de sauter par la fenêtre pour se sauver, mais il se ravisa et se contenta de soupirer en hochant douloureusement la tête.

— Je ne veux pas dire de mal du latin, ni

1. Voir le n° 39 du *Petit Français illustré*, p. 470.



La lourde porte du collège de Montaigu s'est refermée sur Jehan Picolet.

même des verges de Montaigu, fit timidement le maître-queux, mais j'ai trop souventes fois entendu plaindre les écoliers pour la chétive nourriture de ce dur collège...

— Les chiens des bourgeois ont meilleure cuisine, dit l'écolier, nous n'avons à Montaigu que pâtée de baricots moisis d'un bout de l'année à l'autre... et encore en voudrions-nous écuelles plus grandes !

— Aussi, mon garçon, avant de rentrer à Montaigu passe par la *Lamproie*, nous trouverons bien quelques saucisses pour te réjouir au moins l'estomac d'un bon repas...

Le faux jongleur.

C'est fait, la lourde porte du collège de Montaigu s'est refermée sur Jehan Picolet, l'écolier récalcitrant. Des quarante-cinq ou cinquante collèges d'importance diverse qui font du grand quartier de l'Université, sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève, une ville toute particulière, le collège Montaigu est connu pour être le plus pauvre et le plus dur. Les études y sont fortes, mais la misère des écoliers est grande. Le cardinal de Montaigu, évêque de Laon, qui l'a fondé en 1314, ne l'a pas gratifié de rentes suffisantes, les pauvres écoliers boursiers et autres qui viennent là se pourvoir de leurs degrés, grades et diplômes, y mènent des années une misérable existence, couverts de mauvais vêtements sous une cape de grosse bure, nourris lamentablement, mais festoyés largement, selon des règlements fort sévères, pour la moindre des fautes, de coups d'étrivières bien appliqués par la poigne de maîtres fouetteurs dont la vigueur légendaire se transmit de génération en génération presque jusqu'aux derniers jours de Montaigu.

Laissant le pauvre Jehan à ses études reprises, Guillot Picolet se disposait à rentrer tout doucement à l'hôtel Saint-Paul. Il n'était point pressé, aucun devoir ne le forçait à hâter son retour. Il n'avait à préparer aucune fête, ni à faire répéter les cornemuseux du roi, la ménestrandie royale licenciée, ou plutôt éparpillée peu à peu, se bornant à deux ou trois vieux ménestrels végétant comme leur chef dans un coin de l'hôtel, en vivant tant mal que pis des maigres rogatons de la table du roi.

Et plongé dans des réflexions d'une assez sombre couleur au sortir de Montaigu, Guillot Picolet, les mains derrière le dos, s'en allait tout doucement sans rien voir le long de la grande abbaye de Sainte-Geneviève, passant ensuite dans les vieilles rues des Études, sous les murs de quelques collèges, puis après Saint-Etienne-des-Grès tombant dans la populeuse rue Saint-Jacques, une des grandes artères de la ville, pleine de mouvement et de bruit, sillonnée de charrettes de paysans apportant leurs denrées, de troupes de voyageurs, cavaliers bien armés voyageant en troupes à cause de l'insécurité des routes, ou pauvres piétons à la recherche d'un gîte, parcourue par des bandes joyeuses d'escholiers, qui dans leurs

études en prenaient plus à leur aise que ceux de Montaigu, ou par des files de revendeurs criant leurs denrées à pleine gorge : harengs frais, harengs blancs!.... Poires de Chaillot! Les bonnes tartes!

Presque machinalement, le roi des jongleurs



Le faux jongleur.

tourna sur sa gauche et sortit par la porte Saint-Jacques pour respirer un peu le frais en dehors de la ville. Peut-être le calme des champs, le bleu du ciel, la verdure des prés et des arbres auraient une bienfaisante influence sur son esprit et le rasséréneraient un peu ; une petite promenade sur le revers du fossé lui ferait du bien et il réfléchirait plus à l'aise sur la détermination à prendre au sujet de son fils.

Mais son espoir de tranquillité fut déçu, le mouvement de la ville se continuait au dehors. De ce côté, où par-dessus le rempart et les combles aigus de ses tours rondes se dressaient des clochetons de couvents ou de chapelles, les grands pignons et les hautes tours de l'abbaye de Saint-Germain, le chemin herbeux bordant le fossé n'était point solitaire comme d'habitude. On y voyait du monde au contraire, des flâneurs, des curieux, des marchands de cervoise ou de petits pâtés, car au fond du fossé des compagnies bourgeoises s'exerçaient au tir de l'arbalète.

— Ah oui! murmura Guillot Picolet! Voilà nos chaussetiers, bonnetiers, épiciers et cabaretiers qui jouent aux gens d'armes et qui s'étudient à mettre le plus dextrement possible une flèche ou un carreau d'arbalète dans l'œil de leur voisin, un fer de pique dans le ventre du prochain! Regardez-moi ça, comme ils grouillent au fond du fossé. En voilà une bande qui pose ses arbalètes pour aller se rafraîchir et vider quelques pots de cervoise en récompense de ses hauts faits!... Par ma foi! leur capitaine c'est Oudart, le gros tavernier de la rue Saint-Jacques.... Et là-bas ces gaillards, qui s'escriment avec vouges et fauchards, je les reconnais aussi, ce sont écorcheurs et tripiers des boucheries du Châtelet... Je vous demande un peu s'ils ne feraient pas mieux de travailler honnêtement en leurs boutiques et de laisser se refroidir les disputes des princes, au lieu de venir ici pérorer, criailler tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre et s'exercer au métier des gens de guerre... Jeu dangereux! Tout va mal! Ces gens-là m'ont gâté ma promenade!

Le roi des jongleurs, renonçant à poursuivre sa promenade hors des murs, tourna le dos à ces belliqueux bourgeois et rentra en ville par le plus court.

En descendant la rue Saint-Jacques, à pas pressés cette fois, les sourcils froncés, en homme dont la mauvaise humeur s'est aggravée, maître Guillot Picolet entendit tout à coup des bruits de musique accompagnés de grands éclats de rire sortir d'une taverne de belle apparence à l'enseigne de l'*Oriflant*, celle précisément dont il avait reconnu le patron faisant tirer l'arbalète dans les fossés de la ville.

On avait l'air bien joyeux en cette taverne. Maître Guillot y jeta un coup d'œil en passant et vit au milieu d'un cercle un homme qui chantait en s'accompagnant d'une guiterne. Cet homme était vêtu d'un costume voyant, selon la coutume des jongleurs ménestrels ambulants; il avait un sac en bandoulière, sa cape et son bâton de voyageur étaient jetés sur une table à côté de lui. Guillot vit tout cela d'un coup d'œil et s'aperçut aussi qu'il ne connaissait aucunement ce ménestrel.

Ce n'était point un membre de la Confrérie de Saint-Julien, un ménestrel jongleur régulier. Maître Guillot Picolet, en sa qualité de grand prévôt de la corporation, connaissait tous ceux de Paris et celui-ci lui était complètement inconnu. Donc, il contrevenait aux règlements et enfreignait les privilèges des confrères affiliés à la communauté, puisqu'il exerçait son art sur le territoire parisien, chose abominable et attentatoire aux droits bien établis des confrères de Paris.

Et, de plus, il jouait faux, le misérable, archi-faux! Ces imbéciles de la taverne, gens de sens grossiers, ne s'en apercevaient peut-être pas, mais les oreilles en saignaient presque au chef des cornemuseux royaux. Il fallait l'en faire repentir sur l'heure. Maître Guillot ne pouvait fermer les yeux et les oreilles sur cette double et audacieuse infraction aux lois de la corporation et de la musique; son devoir de roi des jongleurs, jongleresses et ménétriers, de grand chef de la corporation, était tout tracé. Puis il était de mauvaise humeur : ce ménestrel malencontreux allait s'en apercevoir! A. R.

(*A suivre*).

Le mariage de Camember.

(CONCLUSION)



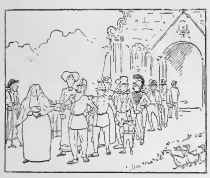
Camember s'est conduit comme un héros pendant la campagne. Mais il a eu tellement de misère que mamzelle Victoire elle-même hésite à le reconnaître.

Victorin, effrayé, refuse même de regarder son père adoptif.



Ayant appris que Camember est de retour, la colonelle accourt : — Merci, sapeur, merci ! sans vous le colonel serait mort, encore mille fois merci.

— Il n'y a pas de quoi, ma c... ma col... ma colonelle.



Deux mois après ces événements, Camember, restauré et remis en bon état par les soins éclairés de mamzelle Victoire, épousait la fiancée de ses rêves, Cancrelat étant garçon d'honneur.



Au dessert, chacun chanta la sienne, comme il convient. Camember eut un succès fou en chantant :

Petits voiseaux qui z'êtes dans le feuillââge...



Mais celui qui eut le plus de succès fut le colonel, venu tout exprès pour attacher la médaille militaire sur la poitrine de son sauveur. « Tous les bonheurs à la fois, quoi ! » dit Camember en regardant madame Victoire attendrie.



Et quand vint le soir, la société, joyeuse et émue, quitta la table pour aller se coucher. On raconte que Cancrelat ne parvint pas cette nuit-là à retrouver son logis. C'est probablement une calomnie.

Variétés.

Les distributions de prix autrefois. — Peut-être sera-t-il agréable aux lauréats — et même à ceux qui ne le furent point — d'apprendre ce qu'étaient jadis les distributions de récompenses aux élèves les plus méritants.

Jusqu'au quinzième siècle, l'usage de récompenser les bons élèves n'était répandu que dans les collèges. A partir de cette époque, la coutume passa des collèges dans les écoles *abécédaires*.

Les distributions de prix avaient lieu au 1er mai dans certaines régions. Dans d'autres, c'était à la Saint-Nicolas pour les garçons et à la Sainte-Catherine pour les filles.

En 1585, après un examen public, l'enfant le plus méritant recevait des mains du maître « deux plumes et un *ganivet* ». Le ganivet ou canivet était un petit canif destiné à tailler les plumes d'oie, les seules dont on se servît au temps jadis.

Dans les classes plus élevées, on donnait un livre, généralement une Bible, ou une écritoire.

En 1593, à Chalon-sur-Saône, la distribution des prix coûta cinq écus vingt-huit sols trois deniers, soit environ seize francs quarante-cinq centimes de notre monnaie actuelle; mais il faut dire que l'argent de ce temps-là avait une valeur relative bien supérieure à celle qu'il a de nos jours.

***

Un aveugle au Concours général. — Au concours général, au mois de juin dernier, le jour de la troisième classique, langues étrangères, on remarquait parmi les élèves des lycées, un jeune aveugle, qu'accompagnait un enfant plus jeune. C'était un élève des Quinze-Vingts, externe au lycée Buffon. Ce jeune homme fut installé dans une salle spéciale et l'un des professeurs lui dicta les textes. A l'aide d'une petite tablette de zinc, traversée de rainures légèrement creusées, et sur laquelle glisse une réglette percée de deux rangées de trous oblongs, le jeune aveugle fit, avec un poinçon, une série de points, dont les dispositions variées représentent les lettres de l'alphabet. L'élève relut lui-même son écriture, avec ses doigts qui suivaient le relief des points.

Une fois les textes relus avec soin, l'aveugle se mit à les traduire. Son petit camarade cherchait les mots dans le dictionnaire et les lui lisait.

Le travail de traduction terminé en points, l'aveugle transcrivit son brouillon sur le papier officiel ajusté à l'avance dans une machine à écrire. Ce dernier exercice ne fut qu'un jeu pour lui et lui demanda peu de temps. A l'heure dite, la copie était remise écrite. Elle mérita même un accessit, qui fut accompagné, le jour de la distribution, d'une mention spéciale.

***

Un coup de baguette. — Louis XIV avait témoigné qu'il souhaitait qu'un jour ou l'autre on abattît un bois qui lui ôtait quelque vue. Le duc d'Antin, alors surintendant des bâtiments et qui, mieux que personne, connaissait le secret de faire la cour à son maître, fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus. Des cordes étaient attachées au haut de chaque arbre pour les fixer, et plus de douze cents hommes étaient dispersés dans ce bois, prêts au moindre signal. Le duc savait le jour que le roi devait se promener vers ce lieu avec toute sa cour. Le prince ne manqua pas de témoigner encore que cette partie de la forêt lui déplaisait.

« Sire, ce bois sera abattu dès que Votre Majesté le voudra. » — « Vraiment, je voudrais que ce fût tout à l'heure. »

A l'instant, le surintendant donne un coup de sifflet et la forêt tombe comme par enchantement.

« Ah! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, je crois que si le roi demandait nos têtes, M. d'Antin les abattrait de même. »

RÉPONSES A CHERCHER

Question de langue française. — Quel est : 1° le sens étymologique du mot *anecdote;* 2° son sens actuel ?

Mot en losange.

Consonne. — Pronom possessif. — Antiquité égyptienne. — Perturbation atmosphérique. — Sur quoi l'on s'assied. — Saison. — Voyelle.

Énigme.

Que de fois, travailleuse habile,
Je m'aligne sous votre main!
Très bon pour l'écolier docile,
Je suis mauvais pour le mutin.
Sur la mer immense, incertaine,
Je suis cherché par le marin;
Le joueur qui poursuit la veine,
Se tourmente et m'appelle en vain;
Je suis un nom dans la grammaire,
Puis un adverbe un peu plus loin,
Et dans toute œuvre littéraire
C'est moi qui consomme la fin.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 393.

I. France gastronomique.

Pont-l'Évêque, fromage; Lille, couques et pain d'épice, Tours, pruneaux et rillettes; Le Mans, poulardes; Arbois, vin blanc; Montélimar, nougats; Aix, huile d'olives et calissons; Moret, sucre d'orge; Toulouse, pâtés de foies de canards truffés; Pithiviers, pâtes d'alouettes et gâteaux d'amandes.

II. Question historique.

L'imprimerie fut introduite en France en 1469, la même année qu'à Venise. Cette année-là, Jean Heynlin, dit de la Pierre, prieur de la maison de Sorbonne, et Guillaume Fichet, docteur en Sorbonne, firent venir de Mayence Ulric Géring, Michel Friburger et Martin Crantz et les établirent dans le local même de la Sorbonne.

III. Lettres inconnues.

Age	et	il	font	aigle
Brio	—	cil	—	colibri
Atour	—	vu	—	vautour
Veuf	—	état	—	fauvette
Gena	—	ame	—	mésange
Lions	—	gros	—	rossignol
Toit	—	réel	—	roitelet
Noa	—	pin	—	pinson

IV. Anagramme.

Ronce. — Corne.

Le Gerant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnee de l'une des dernieres bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 395. 10 centimes. 19 septembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le roi des jongleurs. — Le tavernier et d'autres bourgeois s'exerçaient à tirer l'arbalète aux buttes du fossé.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

— Holà hé! dit le roi des jongleurs frappant de son bâton sur l'appui de la fenêtre ouverte, l'homme à la guiterne, chevalier de la fausse note, dispensateur de grincements antimélodieux, de quel droit venez-vous faire miauler de douleur les chats de la bonne ville de Paris en vous permettant de pincer en public les pauvres cordes d'une malheureuse guiterne, qui me paraît, ma foi, digne d'un meilleur musicien?

— Hein? Quoi? fit le musicien s'arrêtant court au milieu du couplet de sa chanson. Passez votre chemin, bonhomme, si ma musique ne vous plaît pas.

— Non, elle ne me plaît pas, dit le roi des jongleurs en pénétrant dans la taverne et en se plantant les bras croisés devant le ménestrel, et pour plusieurs raisons que je vais vous dire. Elle offense mon goût, blesse mes oreilles, transperce douloureusement mon tympan et fait courir tout le long de mes nerfs des petits frissons peu agréables, tout comme si vous vous amusiez à me chatouiller avec une scie de charpentier depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds... Comprends-tu bien, mon garçon, l'effet que produit sur moi ce que tu appelles ta musique, et la réjouissance intime qu'elle me donne?

Le ménestrel, stupéfait d'abord, parut réprimer avec peine un geste de colère. Ses auditeurs, fâchés de voir la chanson interrompue, se tournaient, la mine mécontente, vers le survenant qui ne daigna y prendre garde.

— Je passe sur la souffrance que votre musique fait endurer à l'homme privé, mon garçon, mais je vous demande de quel droit vous vous en prenez si méchamment aux oreilles des Parisiens sans l'autorisation de la très honorable Corporation des Jongleurs, jongleresses et ménétriers de Paris, dont je suis le grand Prévôt.

— La corporation!... fit le jongleur d'un air surpris, quelle corporation?

— Là! voyez-vous cela, braves gens! il se dit jongleur et il ignore la Corporation de Saint-Julien, la communauté de tous les frères de la gaie science, qui reconnaissent pour patrons saint Genest, jadis comédien de Rome-la-Grande et martyr, et saint Julien l'Hospitalier! Mon garçon, tu n'es pas de la corporation, — ni surtout digne d'y être admis, car, par sainte Cécile, les oreilles m'en cuisent encore de ta musique! — tu n'as point passé par les examens difficiles qui maintiennent le niveau de notre art et le talent des maîtres, tu n'as donc point le droit d'exercer sur le territoire de la bonne ville de Paris — que le ciel la bénisse et lui envoie la bonne idée de s'occuper un peu plus de musique et un peu moins de politique!

— J'exerce mon métier de ménestrel où il me convient, répondit le musicien avec colère, et du moment où il plaît de m'écouter aux braves gens qui boivent en cette taverne, vous n'avez qu'à passer votre chemin... n'est-il pas vrai, dignes bourgeois?

— Sans doute! sans doute! dirent quelques-uns.

— Oh! oh! firent quelques autres, s'il y a des règlements de corporation, il faut les respecter...

— Tout ce que je pourrais te permettre, mon garçon, répondit le roi des jongleurs, — car je ne suis pas méchant, — ce serait d'écorcher, si tu y tiens et s'ils te laissent faire, les oreilles des rustres des villages environnants, le plus loin possible des miennes, par exemple..., mais je t'interdis de faire souffrir plus longtemps celles des Parisiens! ainsi donc, range cette guiterne, laquelle me paraît vraiment trop belle pour un apprenti aussi faible que toi et...

— Et? demanda le jongleur.

— Et déguerpis!

Pour toute réponse, le jongleur prit son bâton sur la table et le montra au prévôt de Saint-Julien.

— Je sais jouer d'un autre instrument à votre service, dit-il.

— De la rébellion! s'écria maître Guillot Picolet, c'est bien! Moi, roi des jongleurs, je m'en vais de ce pas, en vertu de mes droits et privilèges, requérir quatre archers qui vont te houspiller d'importance et t'incarcérer dans la geôle du Châtelet où tu expieras par quelques jours de pain sec et d'eau trouble, sans préjudice de l'amende, l'audace d'avoir contrevenu aux règlements de la corporation... je passe la souffrance infligée à mes oreilles, pour celle-là c'est à peine si la potence la punirait suffisamment! Est-ce dit, veux-tu déguerpir ou te rebeller?

— Va-t'en au diable, toi et ta corporation! exclama le jongleur, lançant à Guillot un coup de bâton que celui-ci eut grand'peine à esquiver.

— Attends! attends! s'écria le roi des jongleurs qui fut dehors en moins d'une seconde, et se précipita vers la porte Saint-Jacques où il savait devoir trouver quelques sergents.

1. Voir le nº 394 du *Petit Français illustré*, p. 488.

Le ménestrel maintenant avait l'air assez embarrassé de ce qu'il devait faire.

— Mon brave homme, dit un des assistants, Guillot Picolet est grand Prévôt de la Corporation; puisque vous n'êtes point reçu jongleur de Saint-Julien, ne vous obstinez pas, il pourrait vous en cuire...

— Oui, sauvez-vous, fit un autre, c'est le mieux.

— Par tous les diables! s'écria le ménestrel, que n'ai-je avec moi quelques-uns de...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Voyons, dit-il à la tavernière qui se tenait sur la porte, ennuyée de la tournure que prenait l'affaire, voyons, maître Oudart n'arrive pas? J'avais pourtant à lui parler!

— Ah bien oui! fit la tavernière, il est à tirer l'arbalète aux buttes du fossé. Il a bien besoin de s'en aller faire le soldat... Ah! jeune homme, voici le prévôt de Saint-Julien qui revient avec des archers; si vous voulez faire de la rébellion, ne la faites pas ici pour casser mes tables et mes bancs!

Le ménestrel donna un furieux coup de poing sur la table.

— Écoutez, bonne dame, dit-il tout bas, en attirant la tavernière dans un coin, il s'agit de choses sérieuses, dites seulement ces quelques mots à maître Oudart : « Tout est prêt... Qu'il voie l'échevin et s'entende avec lui, quelqu'un viendra le voir, le mot est : la « *Vendange en Bourgogne...* » Avez-vous retenu?

— Non! non! fit la tavernière, je ne retiens rien du tout, je comprends très bien..., c'est encore pour les disputes des princes, et quand les bourgeois s'en mêlent, ces affaires-là ne leur rapportent que du chanvre pour les pendre!

— Vous direz à votre mari...

— Je ne lui dirai rien, il n'est déjà que trop dans toutes ces affaires.

— Mille diables! jura le musicien, la peste les étouffe tous!... allons, passage, vous autres, laissez-moi décamper.

— Votre guiterne! cria l'un des bourgeois, allons, il oublie sa guiterne... drôle de ménestrel tout de même!

Le ménestrel, qui déjà s'élançait dans la rue, se retourna pour prendre l'instrument de musique qu'on lui tendait. Ce retard suffit pour empêcher sa fuite; comme il sautait d'un élan les quatre marches de la taverne, il tomba juste au milieu des archers que le roi des jongleurs poussait devant lui.

— Halte, compagnon! dit le chef des archers en saisissant vigoureusement le fuyard au collet, tandis que ses hommes lui maintenaient bras et jambes, on ne s'en va pas comme ça, il faut venir s'expliquer au Châtelet.



Les sergents, avec leur prisonnier, descendirent la rue Saint-Jacques.

Le ménestrel se raidit pour échapper à l'étreinte, mais il était solidement tenu et vit bien qu'il fallait se résigner.

— Comment, comment, dit-il, on emprisonne un homme pour quelques notes de musique...!

— Quelques fausses notes, ménestrel d'occasion, rectifia le roi des jongleurs, car tout me paraît faux en toi, le ménestrel comme la musique, et je conseillerai à M. le Prévôt de Paris de te regarder d'un peu près...

Le ménestrel lui lança un regard plein de fureur en grommelant des menaces et fit encore un effort qui secoua les archers sans leur faire lâcher prise.

— Allons! allons! dit le chef des archers en lui allongeant un coup du manche de son fauchard, voilà un gaillard qui fait bien des façons pour peu de chose... Mon garçon, pour

éviter une amende à la Corporation de Saint-Julien, tu cours le risque d'attraper deux mois de basse-fosse pour rébellion aux archers du guet! Tiens-toi donc tranquille dans ton intérêt!

Les sergents avec leur prisonnier, suivis de maître Picolet qui portait la guiterne, descendirent la rue Saint-Jacques. Derrière eux, quelques gamins malintentionnés qui espéraient encore le spectacle d'une belle mutinerie, marchaient en poussant de temps en temps des huées, à l'adresse tantôt du ménestrel et tantôt de messieurs les archers du guet. Les plus hardis, ou plutôt ceux que les plus malins poussaient par derrière, recueillaient à ce jeu quelques caresses du bois des fauchards ou des grosses chaussures des archers.



Gilles, le maître-queux.

Juste à ce moment arrivait maître Oudart revenant de tirer l'arbalète avec quelques bourgeois du quartier. Rapidement il se faisait mettre au courant de l'affaire par les clients de la taverne, et du pas de la porte, il essayait d'apercevoir le ménestrel emmené par la garde.

— Oui, murmurait-il, il me semble bien que c'est lui... c'est bien la tournure du jeune seigneur de... pourtant, non... mais si, diable de diable! quel contretemps!

— Voyons, dit-il à voix basse, en entraînant sa femme dans un coin, qu'est-ce que ce jeune homme, ce ménestrel? Il t'a parlé, il t'a dit quelque chose pour moi, il paraît?

— Des bêtises! répondit la tavernière, des niaiseries, seulement ceci : « Rien n'est prêt, laissez l'échevin tranquille! » Et voilà tout.

— Pas davantage? Tu es sûre?

— Rien de plus! Et je te conseille de ne pas bouger, de ne t'occuper de rien! toutes ces affaires de princes, ces trames avec les gens du duc de Bourgogne ne me disent rien de bon... Vois-tu? un tavernier ne devrait avoir affaire avec la Bourgogne que pour lui demander de bonnes futailles pleines...

— Tais-toi donc, va-t'en rincer les brocs, tu n'entends rieu à la politique.

Le Maître-queux de la Lamproie-sur-le-Gril.

L'excellent Gilles Picolet, chagriné de voir remettre son neveu Jehan au dur régime de fortes études, de maigre chère assaisonnée de vigoureuses bastonnades, si fort en houneur au collège Montaigu, avait voulu qu'au moins le pauvre garçon prît quelque consolation dans un substantiel repas, avant de se voir écrouer de nouveau dans les sombres et rébarbatives murailles scolaires, qui attristaient le haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Jehan et son père, l'un tenant l autre de peur de le voir s'échapper, avaient suivi le brave maître-queux à la *Lamproie-sur-le-Gril*. Installés à une table, tout près des fourneaux, un bon pâté à la croûte dorée, garni d'un merveilleux mélange de canard et de foie de veau, et un mirifique plat de saucisses croustillantes, frites à la graisse d'oie, furent déposés devant eux, flanqués d'un broc de vin de Coulanges, et ils furent invités à s'escrimer contre ces victuailles au gré de lours dents longues et de leur appétit fringaleux.

(*A suivre.*) A. R.

Le mensonge. — Bien des personnes ont le tort de considérer le mensonge chez les enfants comme une faute légère, à l'égal de la gourmandise et de la désobéissance. Il paraît qu'il n'en va pas ainsi en Amérique.

Une femme qui a fait beaucoup pour l'éducation de l'enfance dans notre pays, Mme Kergomard, en donnait récemmeut pour preuve le fait suivant qu'un de ses amis lui a rapporté de Chicago :

« Mon ami — raconte Mme Kergomard — était sur une route, près d'une école, quand il vit deux garçons occupés à mettre en berne le drapeau de l'*Union*, qui flotte comme notre drapeau tricolore sur les établissements scolaires.

« Il s'approcha, questionna les deux garçons, croyant qu'un malheur était arrivé; ceux-ci, la tête baissée, restèrent muets. Très intrigué, mon ami entra dans l'école où régnait un silence de mort...

« Le maître, tristement et laconiquement, lui apprit qu'un élève avait menti! »

Comment on fait un numéro du Petit Français (Suite)[1].

On vous a déjà décrit, dans le journal (voir le *Petit Français illustré*, numéros 139 à 144), comment, au moyen de lettres mobiles montées sur de petites tiges, toutes de même longueur et placées côte à côte, on obtient une *planche d'imprimerie*, c'est-à-dire uue surface sur laquelle toutes les lettres sont en relief et rangées à l'envers Pour en obtenir une *épreuve* qui permette de se rendre compte s'il n'y a pas eu d'erreurs commises dans l'arrangement des lettres et des caractères, on n'a qu'à passer sur la planche un rouleau chargé d'encre grasse. Les lettres, qui sont en relief, prennent l'encre; de sorte que si l'on presse ensuite sur la « planche » une feuille de papier blanc, les lettres s'y impriment et fournissent ainsi l'épreuve demandée.

Nous venons de voir comment la maquette du journal a été constituée à coups de ciseau et à grand renfort de colle, au moyen des épreuves de texte et de gravures. Cette maquette est alors expédiée à l'imprimeur qui la confie au *metteur en pages*.

Ce metteur en pages doit être un bon ouvrier et un homme de goût; car c'est en grande partie de lui que dépend l'aspect, plus ou moins agréable, plus ou moins élégant qu'aura le journal.

Il a à côté de lui tous les *blocs* de lettres préalablement composés, qui ont servi à fournir les épreuves d'auteurs, et qui, maintenant corrigés, représentent les articles devant faire partie du numéro sur le chantier. Le metteur en pages a d'autre part à sa disposition les clichés des gravures. Devant lui se trouve la maquette établie dans les bureaux et qui doit lui servir de guide et de modèle. Il s'arrange alors avec son texte et ses gravures, il se livre à un petit travail de patience pour lequel il doit faire appel à toute son ingéniosité et qui consiste à encadrer de texte les gravures, de façon que celles-ci se trouvent bien à leur place dans le corps du journal, place qui est indiquée par la maquette même. Cela n'est pas toujours très commode.

La mise en pages a des exigences telles qu'il est souvent impossible d'encadrer une gravure exactement dans le texte qui l'explique. L'habileté du metteur en pages consiste, dans ce cas, à la placer de façon qu'elle n'en soit pourtant par trop éloignée. Il ne faut pas cependant compromettre pour cela l'équilibre du journal: rien n'est en effet disgracieux comme une page veuve de gravures à côté d'une autre qui en est surchargée. Il y a là, comme vous le voyez, un certain nombre de conditions parfois très difficiles à concilier.

L'atelier de composition du *Petit Français illustré*.
(Imprimerie E. Capiomont et Cie).

Aussi quand, dans une publication illustrée, vous verrez, par exemple, une relation de voyage chez les nègres du Congo encadrant une vue de Castelnaudary, vous pourrez hardiment en conclure que ceux qui s'occupent de cette publication ne savent pas établir une maquette ou que le metteur en pages ignore les premiers éléments de son métier.

Quand le metteur en pages a fini son travail, il en tire une épreuve. C'est-à-dire qu'il imprime un numéro spécimen destiné à revenir aux Bureaux du Journal. Vous voyez quel va-et-vient nécessite la mise au point d'un seul numéro de votre *Petit Français*.

C'est là d'ailleurs le dernier voyage préliminaire, voyage absolument nécessaire; car c'est seulement lorsque tout est mis en place dans le journal qu'on peut savoir s'il y a lieu de remanier certains articles, d'allonger de quelques lignes ceux qui sont trop courts et de raccourcir ceux qui se trouvent être trop longs, afin que tous ceux qui ont une certaine importance commencent en tête de page. C'est là une précaution indispensable, sans laquelle le journal manquerait totalement d'élégance et d'équilibre.

Supposons donc effectués tous les remanie-

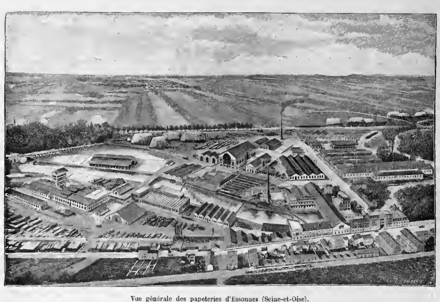
1. Voir le n° 392 du *Petit Français illustré*, p. 464.

ments jugés nécessaires. Le Directeur à qui est, en dernier lien, soumis le numéro spécimen sous sa forme définitive, s'est déclaré satisfait. Alors le gérant y appose sa signature, et il n'y a plus qu'à donner à l'imprimeur, en lui délivrant le « bon à tirer », l'ordre de faire fonctionner ses machines.

— Que vient faire ici le gérant, demandez-vous?

— Le gérant est exigé par la loi. C'est une personne qni, en signant le journal dont il doit gérant n'avait, à la lecture qu'il a dû faire de l'article incriminé, qu'à refuser sa signature sans laquelle le journal ne peut pas paraître. Il est, j'imagine, inutile de vons dire que le gérant du *Petit Français* n'a jamais eu à gémir sur aucune paille, hnmide on non.

Pendant tous ces préparatifs, l'imprimeur doit s'arranger de façon à avoir du papier en quantité suffisante pour les besoins du tirage. C'est qu'il en consomme, dn papier, le *Petit*



Vue générale des papeteries d'Essonnes (Seine-et-Oise).

avoir pris connaissance, déclare par cela même accepter la responsabilité légale de tous les articles qui y paraissent. Supposez, par exemple, qu'un auteur anarchiste vienne à publier dans le *Petit Français* un appel aux armes (la supposition est assez invraisemblable pour n'être pas dangereuse), une excitation à la gnerre civile, une provocation au meurtre, au pillage ou à l'incendie. Les articles n'étant pas signés, c'est le pauvre gérant qni répondrait devaut les tribunaux de cette prose séditieuse et qni, victime expiatoire, irait gémir sur la paille humide des cachots. Le gérant est le bouc émissaire, chargé des iniqnités des auteurs anonymes. Et si les anteurs signent leurs articles, cela n'atténne en aucnne façon la responsabilité du géraut, qui a néanmoins, dans ce cas, la consolation de n'être plns seul à s'asseoir sur le banc d'infamie. Que si vous trouvez injusto qu'un panvre ot timide iunocent paye ponr un gredin, je vous répondrai que le

Français ! Ceux de nos jeunes lectenrs qui habitent Paris ont pu rencontrer de lourds camions arrivant chaque semaine de la gare de Lyon et portant de gros ballots sur lesqnels se détachent de larges bandes portant ces mots « Papier du *Petit Français* ».

Ces ballots arrivent en ligne droite des papeteries d'Essonnes. Je n'ai pas à vous décrire ici la fabrication dn papier. Vous savez tous que le papier ne se faisait guère autrefois qu'avec des chiffons bien nettoyés, bien blanchis, hachés, broyés et réduits en une sorte de pâte que l'on étalait ensuite sur une surface plane où l'eau s'égonttait en partie. Puis, cette pâte passait sur des flanelles et entre des cylindres chands et tournants, qui la comprimaient, la desséchaient et la convertissaient en une longue bande de papier. Le procédé est toujours le même, il n'y a que la matière première qni diffère. On ne se sert plus guère de chiffons que pour le papier de luxe... et encore! Je connais

un fabricant de papier dont les produits sont justement renommés et qui me disait qu'il n'entrait par un centimètre carré de chiffons dans son usine, d'un bout de l'année à l'autre.

La pâte du papier s'obtient actuellement avec des fibres végétales de toutes provenances. Le papier du *Petit Français* provient d'une pâte faite avec des bois blancs tendres, et vous pouvez vous convaincre qu'il n'en est pas plus laid pour cela. Un atelier complet dans les papeteries d'Essonnes est uniquement occupé à la metteur en pages et qui doivent figurer au recto de la feuille qui sera un numéro du *Petit Français*. Sur la plate-forme d'une autre machine on place les formes du verso. Il est clair que si l'on presse une feuille de papier sur le premier groupe de formes, enduites d'encre, on imprimera d'un seul coup toutes les pages du recto, puisque chaque *forme* représente une page du journal.

En faisant ainsi passer sous la presse toutes les feuilles de papier dont on dispose, on



Atelier de façonnage du papier à Essonnes.

fabrication du papier de votre journal. Nous vous donnons ci-contre une vue d'ensemble de ces papeteries et vous pouvez voir quelle énorme superficie occupe l'établissement. C'est assez vaste pour qu'on ait jugé nécessaire d'y établir un petit chemin de fer qui relie entre eux les divers organes de cet immense organisme et facilite le service en l'activant. Une autre gravure, ci-dessus, vous représente un atelier de façonnage du papier dans cette même usine.

Le papier arrive donc à l'imprimerie. Dépliez votre journal avant de l'avoir coupé : vous verrez alors qu'il forme une grande feuille imprimée sur les deux faces.

Il est, dès lors, presque inutile de vous expliquer comment, en deux coups de presse typographique, l'un pour le recto, l'autre pour le verso, on arrive à imprimer le journal.

Sur la grande plate-forme en acier d'une machine d'imprimerie on dispose, dans l'ordre convenable, toutes les formes livrées par le imprime successivement tout le recto. On reprend ensuite ces mêmes feuilles déjà imprimées d'un côté et, les retournant, on les fait passer sous l'autre presse. De sorte qu'en fin de compte toutes les feuilles se trouvent être imprimées sur leurs deux faces.

Ces grandes feuilles imprimées sont alors expédiées à l'atelier de pliage, où des ouvriers, généralement des femmes, plient ces feuilles de façon à donner au journal l'aspect que vous lui connaissez.

Je vous ai dit tout à l'heure de déplier votre *Petit Français*, repliez-le maintenant en suivant les plis indiqués, et vous ferez le travail que les plieuses accomplissent 60000 fois par semaine puisque chaque semaine on fabrique 60000 numéros. Vous comprenez tous bien qu'une seule femme ne suffirait pas pour mener à bien un travail aussi fatigant.

G. C.

(*A suivre.*)

Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

M. Desbêtres avait raison; la pauvreté serait pour Tout-Petit une entrave, une gêne, une souffrance... Qui sait ce que le moral deviendrait au milieu des heurts, des froissements, des déboires qui l'assailleraient fatalement à ses débuts dans la vie...? Combien de caractères aigris, d'âmes ulcérées sans autre cause que celle-là... ! Jean avait le cœur sensible, l'âme délicate... mauvaises conditions pour la lutte acharnée qu'il aurait à soutenir, et où de moins scrupuleux l'étrangleraient sans pitié... Que l'enfant réfléchisse, qu'il se tâte..., qu'il juge s'il se sent assez solide pour affronter le combat sans craindre la défaite...

— Toi, maman, qu'est-ce que tu penses? demanda Tout-Petit, l'esprit un peu cahoté par cette divergence d'opinions.

Il était assis aux pieds de sa mère, dans une pose câline, la joue appuyée sur sa main, les yeux levés vers les siens, interrogateurs et anxieux.

— Hélas! mon petit, je ne suis pas une *discoureuse*, tu sais bien... J'ai si grand'peur de me tromper et de nuire à ton avenir.

— Dis toujours.

— Eh bien, le collège m'épouvante... Vois-tu, c'est une mauvaise chose que de vouloir trop s'élever au-dessus de son rang... Je serais bien glorieuse de te voir devenir un jour un grand personnage; mais si, comme le craint notre vieil ami, tu allais recevoir des affronts à cause de ta pauvreté....? Va, je n'ai jamais tant regretté de n'être pas riche... Et puis, je n'ai plus que toi, mon Tout-Petit; qu'est-ce que je deviendrai si tu me quittes...? Je penserai toujours que tu souffres et que je ne suis pas là pour te consoler..., que tu pleures et que je ne puis pas essuyer tes larmes... C'est égoïste, ce que je dis là...; il faut me pardonner...

Jean mit sa main sur la bouche de sa mère pour l'arrêter de parler, et l'embrassa avec tendresse. S'il lui vint des larmes de déception, personne n'en vit rien, car ce ne fut que longtemps après, le visage calme et les lèvres souriantes, qu'il reprit :

— Tu n'es pas, tu ne seras jamais une mère égoïste...; c'est moi qui serais un égoïste et un sans cœur si je t'abandonnais... Allons, ne penses plus à ces choses-là... Tout cela n'existe pas... Je n'ai point gagné de bourse..., et je vais entrer en apprentissage.

Oh! cette question de l'apprentissage! Depuis qu'Eugénie est veuve, elle a été son continuel souci. Le père vivant, tout aurait marché à merveille; il aurait pris l'enfant dans son atelier et aurait veillé sur lui. Mais seul, sans protection, sans défense, qu'allait-il devenir? Quels exemples allait-il avoir sous les yeux...? Quels propos allait-il entendre? Il était resté si gentil! timide et doux comme une fille...

Le vieux Cacaouèche essayait en vain de calmer les inquiétudes de la mère.

— Sans doute, il y avait des mauvais sujets dans tous les ateliers un peu nombreux, mais il y avait de braves garçons aussi, et plus, heureusement, qu'elle ne paraissait se l'imaginer. Ensuite Jean était une honnête nature, un enfant rempli de bon sens et de cœur, plus accessible certainement aux bons exemples qu'aux mauvais; il irait droit dans la vie et, ferait son devoir. Puis, enfin, il n'y avait pas à tergiverser; il fallait qu'il apprît à travailler et pour cela, il était nécessaire qu'il allât chez les autres. Il ne pouvait pas rester toute la vie cousu aux jupes de sa mère à confectionner de la lingerie, n'est-ce pas? Eh bien alors, pourquoi ne pas en prendre bravement son parti? Veiller sur lui..., évidemment...; sur sa conduite, sur les relations qu'il se créerait... mais lui laisser aussi un peu les coudées franches si l'on voulait qu'il devînt un homme.

Mme Harivel était mal convaincue.

Jean avait toujours eu un goût prononcé pour la mécanique. S'il avait tant désiré faire ses études au collège, c'était avec l'espoir secret de devenir plus tard ingénieur. Le père Cacaouèche l'encourageait dans ces idées; la mère essayait de l'en détourner.

— Pourquoi ne serais-tu pas serrurier, mon Jean? lui disait-elle. Mécanicien ou serrurier, la différence n'est pas si grande, va! Entrant dans la serrurerie, on peut te trouver dans le quartier un bon patron honnête, n'ayant pas d'autre apprenti, ce qui lui permettrait de veiller sur toi, de s'occuper davantage de toi... Et je serais bien plus tranquille que si tu allais au loin, dans un atelier que je ne connaîtrais pas... peut-être en société de malhonnêtes gens...

— Voyons, madame Harivel, répondait le père Cacaouèche, l'air très sérieux, réfléchissez un peu. En faisant apprendre à Jean un métier dans de pareilles conditions, vous le condamnez à végéter toute sa vie. Il devra donc se borner à remettre des ferrures aux persiennes et des roulettes aux lits de fer; ou bien, encore, à ouvrir pour cinquante centimes, la porte aux gens qui auront oublié leur clé. Allons donc! l'enfant

[1] Voir le n° 394 du *Petit Français illustré*, p. 482.

vaut mieux que cela... Qu'il fasse de la serrurerie, passe! mais mettez-le au moins dans la fabrication.

Ce fut Estelle qui apporta la solution à ce problème qui tracassait tant de cervelles.

— Tout-Petit, demanda-t-elle un jour, cela ne te dirait pas d'être horloger?

— Horloger...? tout de même. Cela rentre dans la mécanique, l'horlogerie.

— Oui, à condition qu'on y apprenne autre chose que les rhabillages de montres, remarqua le vieux.

— Ne craignez rien. Si les choses s'arrangent à mon idée, tout le monde sera content : Eugénie, parce que le gamin ne courra aucun risque d'avoir de mauvais conseils ni de vilains exemples ; vous, père Cacaouèche, parce qu'il apprendra sérieusement à travailler.

Le bonhomme hocha la tête : ce n'était pas cela qu'il rêvait pour son petit ami. Par contre la proposition fut tout de suite agréée de la mère, et il fut convenu que le dimanche suivant Jean serait présenté à son futur patron.


Au moment où son doigt allait toucher la vitre, il s'arrêta surpris...

Monsieur Aubry, l'horloger chez qui l'enfant devait faire son apprentissage, était un homme d'une trentaine d'années, faible, chétif, légèrement contrefait même, que sa mauvaise santé avait contraint à quitter une importante maison de fabrication où il avait longtemps travaillé. Il y avait de cela trois ans, il avait loué, rue Rochechouart, une petite boutique où il s'était mis à faire de la réparation. Comme il était habile et consciencieux, il avait eu promptement plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire. A plusieurs reprises, il avait bien essayé de prendre des apprentis, mais la malechance l'avait fait tomber sur de mauvais garnements qui, profitant de sa faiblesse, lui avaient joué des tours pendables et qu'il avait dû congédier au bout de peu de temps. Las de ces tentatives, il s'était résigné à travailler seul, bien qu'il se fatiguât à faire les courses, et que cela lui fît grand tort de s'absenter de la boutique.

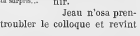
Mais quand mademoiselle Leuoir lui avait parlé de Jean, lui avait dit quel bon petit élève, quel gentil petit compagnon cela lui ferait, l'horloger avait tout de suite consenti à le prendre en apprentissage et à lui enseigner son métier.

Le dimanche suivant, Tout-Petit, accompagné de sa mère et d'Estelle, se rendit rue Rochechouart. Arrivés à la porte de la boutique dont les volets étaient mis, Mlle Leuoir frappa deux fois sans obtenir de réponse.

— Cela m'étonnerait pourtant que monsieur Aubry ne fût pas là, dit-elle, puisqu'il nous attend cet après-midi. Jean, va donc cogner à la porte du logement pendant que nous resterons ici à faire le guet.

Sur les indications de la vieille fille, Tout-Petit enfila le couloir, tourna à gauche et se trouva dans uue petite cour. Il s'arrêta à une porte dont la partie supérieure était occupée par un verre dépoli.

Mais, au moment où son doigt allait toucher la vitre, il s'arrêta surpris, presque effrayé. Il lui semblait entendre une dispute à l'intérieur : une voix courroucée, menaçante, quoique contenue, et une autre voix faible, essoufflée qui cherchait à placer un mot sans pouvoir y parvenir.



Jean n'osa prendre sur lui de troubler le colloque et revint vers la rue.

— Il y a du monde, dit-il, j'entends parler.

— Tu n'as donc pas cogné? demanda Estelle.

— Je n'ai pas osé.

Les deux femmes le suivirent dans la maison. Jean, prévenu, fut le seul à s'apercevoir que la discussion n'avait pas cessé. Au coup énergique frappé par la vieille fille, le bruit des voix s'éteignit et M. Aubry vint ouvrir.

La pièce était un peu sombre; néanmoins les visiteurs aperçurent en entrant un beau garçon, habillé avec le plus grand soin, ganté de frais et coiffé d'un chapeau de soie tout luisant, qui les salua avec un sourire.

— Mon frère, expliqua l'horloger aux arrivants.

Celui-ci prit aussitôt congé.

— Allons, Émile, je te quitte, dit-il d'un air de bonne amitié, je vois que tu es en affaires...

Ah! ajouta-t-il après une pause et comme en se ravisant, tu songeras à ce dont nous avons parlé, n'est-ce pas...? Mercredi soir au plus tard.

— Oui, oui, balbutia monsieur Aubry qui semblait à bout de souffle.

Dès que la porte fut refermée, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit dans son grand fauteuil.

— Eh bien, quoi donc...? fit Estelle. Cela ne va pas?

— Oh! pas du tout... J'avais beaucoup d'ouvrage, cette semaine... J'ai voulu tout livrer ce matin... je suis exténué.

— Alors, notre Jean arrive à propos : il vous secondera.

— Certes oui... Je vous demande pardon, madame, dit-il à Eugénie, je vous reçois bien mal...

— Il n'y a pas de faute ; c'est nous, au contraire, qui avons à nous excuser de vous déranger un jour que vous êtes malade. Si vous le désirez, nous reviendrons.

Non, non, j'ai hâte d'en finir. Comme le dit mademoiselle Lenoir, j'ai grand besoin d'aide... et de société aussi, car on se fait triste à être toujours seul.

— Votre frère ne peut donc pas venir vous voir plus souvent et vous tenir compagnie? fit Estelle avec son sans-gêne et sa brusquerie habituels.

— Mon frère a ses occupations, vous savez... ses amis..., répondit le pauvre horloger eu manière d'excuse... ; d'ailleurs, il vient parfois me rendre visite, comme vous l'avez vu.

— Oui, il vient rendre visite à la caisse surtout... Enfin, ces choses-là vous regardent; seulement, c'est une drôle d'idée que de s'esquinter à travailler pour que les autres fassent la fête.

M. Aubry semblait avoir hâte de changer la conversation; il se mit à traiter avec Eugénie la question de l'apprentissage.

Les derniers arrangements pris, on se quitta. Jean devait commencer dès le lendemain et être là à sept heures pour ouvrir la boutique.

Le patron tendit, en lui souriant, la main à son nouvel apprenti. Oh! la triste main, maigre et décharnée! et le navrant sourire! Le cœur compatissant de Tout-Petit y lut tant de souffrances accumulées, une si douloureuse résignation, qu'il en fut tout remué. Souvent aussi, la voix menaçante du beau garçon, les réflexions d'Estelle, hantèrent sa mémoire. Et quand, dans le baiser du soir, sa mère, désirant connaître son impression, l'interrogea : « Eh bien, Tout-Petit? » le brave garçon répondit avec un élan chaleureux :

—Je suis content, mamau, très, très content. Je vais travailler de tout mon cœur : d'abord pour que tu sois satisfaite; et puis, pour que monsieur Aubry ne soit plus malheureux.

En apprentissage.

Jean se mit au travail avec toute l'ardeur que lui donnait le désir de gagner promptement sa vie et de venir en aide à sa mère. Monsieur Aubry était surpris de la facilité avec laquelle il comprenait chaque chose : il avait, en quelque sorte, l'intuition de ce qu'il fallait faire. C'est au point que, dans les premiers temps, le patron lui disait quelquefois.

— Ah çà! tu n'as jamais fait d'horlogerie, toi?

— Non, monsieur.

— Tu n'as jamais vu travailler...? jamais entendu d'explications, ni rien lu sur le métier...?

— Jamais. Je ne sais même pas si j'avais vu l'intérieur d'une montre avant d'entrer ici.

— C'est à ne pas le croire. Certes, j'ai appris vite et bien; j'avais un bon maître; mais, du diable si, au bout de six mois d'apprentissage, j'aurais été capable de faire ce que tu fais.

Jean était heureux des éloges de son patron, et il redoublait d'efforts pour ne pas baisser dans son estime. Mais souvent, hélas! il avait besoin de toute son énergie pour ne pas se laisser aller au découragement. S'il avait la compréhension plus développée que beaucoup d'apprentis de son âge, l'habileté des mains n'était pas à la même hauteur.

Bien des fois il s'agaçait à saisir, à placer, à fixer des pièces presque microscopiques : les pinces fines s'échappaient de ses doigts; il était pris d'un tremblement nerveux, et sentait des larmes d'impatience lui venir au yeux.

— Là, là, disait l'indulgent horloger, ne t'énerve pas, mon garçon... Cela viendra, sois-en sûr. Tu veux aller trop vite, aussi. Tu comprends comme si tu travaillais depuis trois ans, mais les mains ne s'habituent pas immédiatement à une besogne aussi délicate, il faut le temps à tout... Quand tu vois que cela ne va pas à ton idée, à quoi bon t'entêter? tu ne ferais que de mauvais ouvrage...

Tout-Petit se levait, se secouait un peu, puis se mettait à un ouvrage moins absorbant : limait, polissait, tournait, taraudait suivant les cas. Puis, après une heure de diversion, revenait à son établi et s'étonnait de faire avec aisance et promptitude ce qu'il avait dû abandonner peu de temps auparavant.

D'autres fois, si le travail ne pressait pas trop, monsieur Aubry, lui voyant la figure congestionnée à force d'application, l'expédiait en courses, ou encore lui permettait d'aller dire bonjour à son père Cacaouèche. Le petit sortait, faisait un bout de causette avec le vieux, rentrait calmé, reposé et prêt à se remettre à l'œuvre.

J. L.

(*A suivre.*)

Les animaux perfectionnés.

PAR A. ROBIDA



Quelques améliorations apportées à certaines espèces du règne animal par de sages méthodes et le développement des aptitudes ou qualités spéciales ne feront pas mal. Ainsi : l'éléphant à une époque où les moyens de locomotion progressent si remarquablement, ne peut plus se contenter d'offrir une impériale à ses clients. l'intérieur aménagé avec tout le confortable possible peut offrir au moins 12 places.



Avec un peu de complaisance et de patience chez l'éleveur, il n'est pas impossible de faire fournir à la tortue sa soupière en guise d'écaille.



Peu à peu, par d'intelligents croisements, on doit parvenir à nous donner une race de moutons à 8 ou 10 gigots de pré-salé.



Toujours du lait et rien que du lait, c'est fade et bien arriéré; on nous annonce une excellente race de vaches normandes donnant café au lait, thé et chocolat. (Medaille d'or. Concours régional d Yvetot.)



Inquiété par la concurrence de la bicyclette, le cheval s'améliora de lui-même; outre ses sabots à pneus adoucissant le trot, il lui pousse une capote de cabriolet, abritant agréablement son cavalier.



Pourquoi transporter à grands frais des bateaux sur les fleuves lointains, quand l'hippopotame, jusqu'à ce jour plutôt gênant, peut être utilisé comme embarcation, bateau de plaisance ou de transport pour touristes, soldats, marchandises, etc. ?



Le crocodile lui-même, moyennant certaines précautions, se prête très bien au même usage; pour services accélérés, promenades, chasses, régates, etc...

Variétés.

L'Étudiant au paletot blanc. — L'excellent professeur B..., qui faisait un cours d'autant moins suivi qu'il était plus savant, était fort myope. Il y voyait juste assez pour compter ses auditeurs peu nombreux, mais il n'aurait certainement pas pu les reconnaître dans la rue. Un étudiant, qui avait un beau caniche blanc de grande espèce eut l'idée d'amener avec lui son toutou qui, fort bien élevé, se tenait, sans mot dire, assis sur le banc pendant toute la leçon. (Il paraît qu'en ce temps-là, une consigne indulgente laissait entrer les chiens dans le grand établissement dont il s'agit.)

Un jour qu'il pleuvait, l'étudiant n'amena pas Azor, qui aurait pu salir sa blanche toison.

A la fin de la leçon, B... s'approche de son auditeur assidu et lui dit :

« Je ne vois pas aujourd'hui votre ami, ce jeune homme qui a toujours un paletot blanc ; j'espère qu'il n'est pas malade. S'il ne vient pas la prochaine fois, ne manquez pas de me donner de ses nouvelles. Vous ne sauriez croire combien je m'intéresse à lui, il semble suivre mon cours avec tant d'attention ! »

*
* *

Un nouveau jeu. — Par les grandes chaleurs, voici une innovation qu'apprécieront les baigneurs d'eau douce ou d'eau salée : c'est le *Polo natatoire*. Les nageurs se disputent un gros ballon et s'amusent fort en prenant un exercice des plus hygiéniques. C'est M. G. de Saint-Clair qui, dans son petit traité de *Natation*, publiée dans la Bibliothèque des Sports athlétiques, fait connaître ce jeu passionnant qu'il appelle le *Water-Polo*.

*
* *

Trop courtisan. — L'abbé de Polignac se promenant à Marly avec le roi par un mauvais temps, disait que la pluie de Marly ne mouillait pas. Cela parut si fade qu'il déplut au roi lui-même.

(*Mémoires de Saint-Simon*).

*
* *

La monnaie d'aluminium. — On a souvent parlé de remplacer notre monnaie de billon, nos affreux sous, par une monnaie en nickel. Plus avancés que nous, les Américains vont avoir la monnaie en aluminium. Un bill vient d'autoriser le secrétaire du Trésor à faire fabriquer des pièces d'essai. Celles-ci remplaceront des pièces en cours de 1 et 2 *cents*, ainsi que la pièce de 5 *cents*, qui n'ont pas de valeur métallique intrinsèque. Cette expérience est très intéressante; il serait à souhaiter que l'aluminium, métal très léger, remplaçât de même le cuivre pesant, dans la fabrication de notre monnaie française.

*
* *

Monsieur l'a dit. — Baptiste, j'ai du monde à déjeuner; vous tirerez cinq bouteilles de vin blanc et vous les mettrez dans un seau d'eau bien fraîche.

— Bien, M'sieu.

A midi : — Baptiste, voilà le moment de nous servir votre vin blanc. Est-il bien frais?

— Voilà M'sieu! Et Baptiste apporte un seau d'écurie dans lequel clapote un liquide jaunâtre.

— Eh bien! Baptiste, vous perdez la tête. Ce n'est pas le seau qu'il faut servir; ce sont les bouteilles.

— Mais, not' maître, je les ai vidées *dans le seau*, comme Monsieur l'a dit. J' pouvons pas les trier maintenant.

RÉPONSES A CHERCHER

Questions d'étymologie. — D'où viennent les mots : *quincaillier, cuirasse.*

*
* *

France gastronomique. — Quels sont les produits célèbres des villes suivantes : Rouen, Marennes, Vire, Bayonne, Narbonne, Périgueux, Apt, Gex, Argenteuil, Lunel.

Charade.

Au trictrac, pour caser la dame,
Le joueur jette mon premier.
A mon second, monte Madame
Pour voir venir son Chevalier.
Mon tout n'entre pas dans une âme
Qui ne sait mentir ni tromper.

*
* *

Mots sans têtes. — Aux mots suivants, ajoutez une lettre en tête, et de la réunion de ces initiales, formez un proverbe de cinq mots :

Bord — ail — mission — ombre — oran — ère — ride — rame — œuf — raison — once — aide — rome — oise.

RÉPONSES AUX QUESTIONS OU NUMÉRO 394.

I. Question de langue française.

Le mot *anecdote* vient du grec et dans cette langue a le sens de chose *non divulguée;* c'était primitivement une particularité jusque-là inconnue d'histoire ou de biographie. Les anecdotes ayant été, à mesure qu'elles étaient publiées, recueillies et répétées, leur appellation a perdu tout naturellement ce sens d'*inédit* qu'elle renfermait, et aujourd'hui une anecdote est simplement le récit d'un fait épisodique, d'une scène, d'un dialogue donnant sur une époque, une situation historique, un personnage, quelque détail curieux, caractéristique ou pittoresque.

II. Mots en losange.

```
      T
    M E S
  M O M I E
T E M P Ê T E
  S I È G E
    E T E
      E
```

III. Énigme.

Point.

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 396. 10 centimes. 26 septembre 1896.

LE

Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



Jean Bart à la Cour. — Il se jette au milieu des courtisans, frappant à droite et à gauche

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Jean se demandait parfois ce qu'il serait devenu s'il avait eu un maître sévère, ne compatissant pas à ses défaillances et ne lui accordant pas, de temps à autre, quelques minutes pour se détendre un peu les nerfs. Il lui semblait qu'il n'aurait pas eu la force de continuer.

Aussi, était-il profondément reconnaissant à monsieur Aubry et cherchait-il, par tous les moyens possibles, à lui être agréable : faisant en sorte de lui éviter toute espèce d'ennui, cherchant à lire dans ses yeux ce qu'il y avait à faire, pour lui épargner même la fatigue d'un commandement.

Le patron, de son côté, se sentait tout heureux et réconforté par cette affection réelle, qu'il avait maintenant près de lui. Il y avait été si peu accoutumé... !

Enfant, son père l'avait rudoyé parce qu'il était chétif et contrefait... A l'école, ses camarades l'avaient tourné en ridicule et accablé de moqueries... Plus tard, les sarcasmes de l'atelier avaient remplacé ceux de l'école sans être ni moins blessants ni moins amers... Les apprentis qu'il avait eus jusqu'alors n'avaient songé qu'à lui jouer ce qu'on est convenu d'appeler de *bons tours* et qui, le plus souvent, ne sont que la manifestation de mauvais sentiments, surtout quand ils s'adressent à un être inoffensif et souffrant.

D'aussi loin qu'il se souvînt, il ne voyait que sa mère qui l'eût aimé. Mais qu'elle avait été bonne et tendre ! Quand il rentrait à la maison, le cœur meurtri par les méchancetés qu'il avait dû subir, elle le prenait dans ses bras; et cette chaude étreinte suffisait pour sécher ses larmes et calmer son chagrin.

Par malheur pour le pauvre enfant, elle était morte quand il n'avait que quinze ans; et son père, sans souci pour sa faible santé, l'avait tout de suite placé en apprentissage, reportant tout son orgueil paternel, toute sa faiblesse sur son autre fils, Louis, qui en profitait pour devenir égoïste, vaniteux, fainéant, en attendant pis.

Aussi, la sollicitude affectueuse et désintéressée que lui témoignait Tout-Petit avait-elle profondément touché monsieur Aubry. Il y avait puisé comme un regain d'énergie et de vitalité qui lui avait donné le désir d'améliorer sa position.

— Vois-tu, mon petit Jean, disait-il quelquefois, si tu restes avec moi, comme je l'espère, je ferai en sorte de te faciliter l'avenir. A la fin de ton année, d'abord, nous prendrons un autre apprenti et tu passeras ouvrier : ce ne serait pas juste que ta mère continuât à payer quand c'est toi qui me rend service. Puis nous ne nous contenterons pas de notre fonds de grosse horlogerie ; nous achèterons plus et meilleur, et tu verras que nous arriverons à fonder une bonne petite maison. Tu me succéderas, bien entendu, et comme tu es plus fort, plus actif que moi, tu réussiras mieux aussi. Je ne dis pas que ce sera la fortune pour toi, mais ce sera toujours la tranquillité. Le proverbe dit vrai : *Un petit chez-soi vaut mieux qu'un grand chez les autres.*

Jean remerciait son patron de l'intérêt qu'il lui portait; mais en voyant ses mains qui allaient s'amaigrissant, ses joues toujours plus creuses, ses yeux brûlés de fièvre, il se demandait si le pauvre horloger aurait le temps d'exécuter les bonnes intentions qu'il avait à son égard.

Certains jours, d'ailleurs, monsieur Aubry semblait avoir conscience de sa fin prématurée. Alors, il conseillait à Jean d'entrer aux ateliers Trégnilly, la première maison de France et du monde, affirmait-il, où lui-même avait travaillé avant de s'établir à son compte.

— Quand je n'y serai plus, disait-il, crois-moi, mets-toi dans la fabrication, c'est là seulement que tu apprendras sérieusement l'horlogerie. Tu n'es pas fait pour végéter toute ta vie dans une boutique de réparation.

Tout-Petit avait remarqué que son patron était plus triste, plus abattu quand son frère était venu le voir. Il avait également remarqué que rarement la visite se passait sans que l'horloger eût besoin de prendre de l'argent au comptoir. Il lui semblait aussi que Louis élevait la voix plus qu'il n'aurait convenu. Mais le jeune homme sortait toujours l'air si tranquille, il disait, en passant, un bonjour si cordial à l'apprenti, que celui-ci se demandait s'il n'y avait pas là une simple coïncidence, et si Louis n'avait pas naturellement la voix un peu forte.

Il arriva un jour, pourtant, où il ne lui fut pas possible de douter.

Après une séance longue et orageuse, l'enfant crut que son maître l'appelait d'une voix étouffée : « Jean ! ». Il prêta l'oreille, mais, craignant de s'être trompé, n'osa entrer dans la chambre où se tenaient les deux frères. Pourtant, comme il s'était rapproché de la cloison, il entendit distinctement Louis qui disait :

1 Voir le n° 395 du *Petit Français illustré*, p. 500.

— Cent francs, entends-tu? il me faut cent francs.. sinon, je t'achève...

Puis la voix du patron qui râlait.

— Jean! Jean!

Cette fois, il n'hésita plus, et ouvrant brusquement la porte, il se trouva en présence des deux hommes : l'un acculé à la muraille, blanc comme un linge et faisant de vains efforts pour se dégager de l'étreinte de l'autre qui le serrait à la gorge.

— Lâche! misérable! assassin! cria Jean dans son indignation.

Surpris par l'intervention de l'apprenti, le mauvais sujet lâcha son frère, qui alla retomber inerte sur le siège le plus proche.

Jean se hâta de secourir l'horloger en dénouant sa cravate et en baignant ses tempes avec de l'eau fraîche, pendant que Louis, assez décontenancé, ramassait son chapeau qui, dans la lutte, avait roulé par terre.

— Toi, dit-il à l'apprenti en s'en allant, tâche de te mêler de ce qui te regarde, et de ne pas te trouver sur mon chemin. Autrement, tu verrais de quel bois je me chauffe.



« Lâche! misérable! assassin! » s'écria Jacques.

— D'un mauvais bois, monsieur, j'en ai peur, répondit résolument Jean qui, d'ordinaire, pourtant, n'avait pas grande hardiesse à exprimer son opinion.

Quand le drôle eut refermé la porte sur lui, monsieur Aubry serra la main de son apprenti pour le remercier de l'avoir secouru et soigné; mais il ne crut pas nécessaire de lui demander le secret sur ce qu'il avait vu : il connaissait assez Jean pour savoir qu'il ne parlerait pas.

Le lendemain, dès que l'enfant arriva pour ouvrir la boutique, son patron alla à lui avec une sorte d'impatience.

— Veux-tu me rendre un grand service? lui demanda-t-il.

— De tout mon cœur, monsieur, répondit Tout-Petit avec effusion; j'espère que vous n'en doutez pas.

— Eh bien, va porter immédiatement ceci chez mon frère, 20 *bis*, rue Blanche. Va bien vite pour avoir plus de chance de le trouver... Il est jeune, ajouta-t-il, comme pour s'excuser de sa faiblesse, on ne peut pas le blâmer de se distraire un peu... Il aime les courses; et, comme il a demandé congé à son administration pour aller aujourd'hui à Chantilly, cela le désobligerait d'être sans argent.

Arrivé au 20 *bis* de la rue Blanche, une belle maison neuve avec un tapis dans l'escalier et des jardinières fleuries de chaque côté du vestibule, Jean ne put se défendre de faire la réflexion que le mauvais sujet, le fainéant était mieux logé que l'honnête homme; et que, à la place de M. Aubry, quand son frère lui dirait avoir besoin d'argent pour aller aux courses, il le prierait de le gagner lui-même.

Il dut sonner longtemps avant de se faire ouvrir. Il allait même se décider à redescendre quand il entendit à l'intérieur un pas traînant; et Louis, dans la tenue de quelqu'un qui sort du lit, parut dans l'entrebâillement de la porte.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? demanda-t-il brutalement en reconnaissant l'apprenti de son frère.

A la vue de l'enveloppe que Jean lui remit, à la vue surtout du billet qu'elle contenait, son front s'éclaira; non de reconnaissance, toutefois, car, pour tout remercîment, il dit d'un ton goguenard :

— Ah! notre « Apollon » s'est décidé! Il aurait aussi bien fait de s'exécuter hier; il m'aurait évité la peine de me lever à huit heures du matin.

Jean ne prit pas le temps de relever cette réflexion indigne; il partit, hâtant le pas, afin de laisser son maître seul le moins longtemps possible.

— Mon pauvre patron, pensait-il avec une profonde tristesse, ce chenapan le fera mourir à la peine!

Il ne savait pas si bien dire.

La coupe et les lèvres.

Ce lundi-là, par une radieuse matinée de juillet, Jean se rendait à son travail, alerte et joyeux. Il était sorti plus tôt que de coutume, chassé du logis par le désir de respirer le bon air, qu'un récent orage avait rafraîchi; et, tout doucement, en flânant, il avait descendu la rue de Lafayette.

Avec cette bienheureuse philosophie des

cœurs simples qui savent se contenter de leur bonheur sans s'inquiéter de savoir si d'autres en ont un plus grand, Tout-Petit songeait combien la vie, un instant si rude pour lui, s'annonçait maintenant calme et sûre.

Il y avait deux ans déjà qu'il travaillait chez M. Aubry, et, comme celui-ci le lui avait promis, à la fin de la première année, il avait compté comme ouvrier. On avait pris un autre apprenti, Moulin, brave garçon, un peu lourdaud, mais plein de courage et de bonne volonté. Non seulement Mme Harivel n'avait pas eu à payer les derniers cent francs du prix convenu pour l'apprentissage de son fils, mais encore, depuis six mois, celui-ci *gagnait* : cinquante centimes par jour, d'abord, puis soixante-quinze, puis un franc. Il y avait un mois qu'il rapportait chaque semaine dix francs à la maison.

Cet argent, joint à celui que sa mère n'avait pas eu à payer, servait à acheter des outils d'horlogerie ; et Jean, tout modeste qu'il fût, sentait déjà entrer dans son cœur l'orgueil de la propriété. Il travaillait avec plus d'entrain, quand il se servait de *ses* limes, de *ses* tarauds et de *ses* pinces.


Il parlait de Tout-Petit comme de son successeur certain.

Puis les bonnes promesses du patron tenaient toujours ; il parlait de Tout-Petit comme de son successeur certain.

— Ce n'est que pour toi, mon petit Jean, que je cherche à m'agrandir sans cesse... S'il n'y avait que moi, bah ! je ne suis pas d'une grande vie, j'en aurais toujours assez.

A force de voir M. Aubry vivre malingre et souffreteux, l'enfant finissait par croire qu'il pouvait aller longtemps comme cela ; et il le souhaitait de tout son cœur, plus encore par amitié que par intérêt.

Eugénie se réjouissait de voir l'avenir de Jean si bien arrangé, mais le vieux Cacaouèche, lui, trouvait fâcheux que Tout-Petit s'engourdît dans le bien-être et la sécurité. Il le gourmandait parfois d'être si tranquille.

Le fait est que Jean ne semblait se ressentir en rien de ce trop-plein de vie et de jeunesse, de cette espèce d'inquiétude physique et morale qui travaille les jeunes gens aux abords de la seizième année. Il allait à son travail et en revenait avec les allures paisibles et régulières d'un vieil employé, continuait à sortir le dimanche avec sa mère et Estelle, papotait avec les deux femmes des choses les plus plates et les plus banales : le prix des vivres, les affaires du magasin, les menus événements du quartier. Si ces sujets de conversation ne le captivaient pas outre mesure, du moins ils n'avaient pas l'air de l'ennuyer, et cela désolait le bonhomme. N'étaient son amour pour la lecture et sa soif d'apprendre, qui persistaient quand même, il aurait tout à fait désespéré du gamin.

— Voilà ce que font de leurs garçons les mères qui s'obstinent à les tenir trop longtemps sous leurs jupes... Jean végétera toute sa vie... Un petit gars si intelligent, si bien doué !... C'est dommage !

L'heure s'avançait, et Tout-Petit ne paraissait pas s'en douter. En passant devant *Cendrillon*, il s'était arrêté à dire bonjour à M. Thourger qui lui témoignait toujours beaucoup d'intérêt ; puis il avait flâné à l'étalage d'un libraire pour voir les journaux illustrés ; ensuite il avait aidé un charretier à relever son cheval et à pousser sa voiture pendant quelques pas ; si bien qu'en passant devant le *Petit Journal*, il avait constaté avec étonnement qu'il était huit heures moins dix. Comme il ne se mettait jamais en retard, il fut très ennuyé et grimpa au pas de course la rue Rochechouart.

— Heureusement que Moulin est là pour ouvrir la boutique, se répétait-il pour se rassurer.

Mais en arrivant, il vit avec stupeur les volets encore mis.

— Diable de Moulin ! se dit-il, il a flâné encore plus que moi. Le patron va être content !

Moulin n'avait pas flâné, il était arrivé bien exactement à l'heure, mais, il avait eu beau frapper à la chambre de l'horloger, comme il avait l'habitude de le faire : on ne lui avait pas répondu. Dix fois il avait renouvelé sa tentative, et toujours en vain.

— Tu n'as peut-être pas frappé assez fort, dit Tout-Petit ; attends que j'essaie...

(*A suivre*). J. L.

La bicyclette pliante.

La bicyclette pliante, dont on parle tant depuis quelque temps, a été inventée par le capitaine d'infanterie Gérard.

Il y a longtemps — si l'on peut employer cet adverbe à propos d'une invention aussi récente que la bicyclette — que l'attention des militaires s'est fixée sur la petite machiue d'acier.

Quels partis divers ne pouvait-on pas espérer tirer d'une monture qui va plus vite et plus longtemps que le cheval, qui ne boit pas, ue mange pas et rendrait, pour la docilité, beaucoup de points au mouton le plus obéissant?

Aussi, dès son apparition, la bicyclette fut introduite dans l'armée pour le service des estafettes.

Vous avez déjà vu défiler un bataillon avec, eu tête, entre les clairons et la troupe, son vélocipédiste en pantalon garance serré aux chevilles et vareuse bleue, qui fait des prodiges d'équilibre sur sa « bécane » pour ne pas écraser les talons des « camaros » qui le précèdent, ou se laisser choir sur ceux qui le suivent.



Fig. 1. — La bicyclette Gérard prête à rouler.

Quel est le rôle de ce pioupiou nouveau?

Aux manœuvres, il remplace parfois les cavaliers pour transmettre les ordres du général ou du colonel; il porte les dépêches; s'il est intelligent, on l'expédiera en éclaireur s'assurer que tel village offre les ressources nécessaires au campement d'un régiment ou d'un bataillon.

A la caserne, il fait les commissions des officiers et de l'adjudant. Le capitaine a-t-il oublié son tabac? le major désire-t-il avertir son épouse qu'il amènera un ami à dîner le soir? Vite, en selle! Le vélocipédiste militaire enfourche son instrument, et rapide comme l'éclair vole, arrive, revient.

Voilà bien des utilités, mais on était vraiment en droit, au point de vue militaire, d'espérer davantage d'une invention qui a pris aujourd'hui dans tous les pays un développement si extraordiuaire et qui est tout simplement en train de modifier de fond en comble les conditions de la vie sociale.

Quoi! nous voyons chaque jour nos grandes routes, nos chemins, nos sentiers, même dans les campagnes les plus reculées, sillonnés de cycles rapides et légers; les rues de nos villes, jusqu'aux plus encombrées de voitures de toutes dimensions et de toutes allures, semblent converties en pistes de course semées d'obstacles, où s'exercent la promptitude et la sûreté du coup d'œil, la légèreté de la main et la vigueur du jarret de uos amateurs, hommes, femmes, vieillards, enfants; — les mots de « promenade » et d' « excursion » sont en passe de changer de sens dans notre langue, les notions de distance et de temps évoluent et se transforment... et seule dans la nation tout entière notre armée échapperait à cette conquête par le cycle qui sans doute nous réserve encore tant de surprises dans l'avenir! La bicyclette militaire continuerait à n'être qu'un joujou de garnison, et le fantassin cycliste un malin qui aime mieux pédaler que de pousser du pied les cailloux de la route!

Un officier a rêvé pour le cycliste un rôle à la fois plus important et plus noble. Le capitaine Gérard a vu dans la bicyclette le moyen de résoudre le problème de l'infanterie montée, grave question qui a préoccupé beaucoup de spécialistes et dont la solution, en donnant à l'iufanterie, déjà formidable par la puissance de ses feux, la mobilité de la cavalerie, en ferait définitivement la Reine des Batailles, ainsi que l'appelait déjà le maréchal de Saxe, au dix-huitième siècle.

Seulement la bicyclette telle qu'on la connaissait, avec ses deux roues reliées par un cadre rigide et la délicatesse de certains de ses organes, était loin de répondre aux conditions du problème.

On lui reprochait surtout un défaut, capital

en effet dans l'espèce : celui d'être astreinte à suivre les grandes routes, et de se transformer



Fig. 2. — La bicyclette Gérard à moitié repliée.

en colis excessivement embarrassant dès qu'elle cessait d'être la plus agile des montures. Car si on se rend au lieu du combat par les routes, on se bat généralement en pleins champs. Que ferait de sa machine le cycliste obligé de traverser une terre labourée pour prendre position ? L'abandonnerait-il?... il risquerait souvent de ne jamais la revoir. La traînerait-il avec lui ? vous apercevez d'ici ce fantassin faisant le coup de feu tout en remorquant son inutile coursier !

Il fallait chercher autre chose. Partant de ce principe que lorsque la machine ne peut plus porter le cycliste, le cycliste doit porter la machine, le capitaine Gérard a trouvé la bicyclette pliante.

Les quatre figures que nous donnons ici vous montrent : la bicyclette Gérard prête à rouler (fig. 1); à moitié repliée (fig. 2); tout à fait pliée, de manière à être mise sur le dos ou portée à la main (fig. 3); enfin, installée sur le dos du fantassin cycliste (fig. 4).

Voici maintenant la description de l'appareil. Ainsi que vous pouvez le voir dans la figure 1, c'est une bicyclette dite *à corps droit*, c'est-à-dire que le bâti d'arrière est relié à la douille de direction non par un parallélogramme, comme dans les machines *à cadre* qui sont les plus communes aujourd'hui, mais par un simple tube rectiligne. Cette construction rappelle celle des premières bicyclettes, que l'on a abandonnée depuis pour défaut de rigidité, mais elle en diffère par un point essentiel : dans les anciennes machines, la tige de selle reposait directement sur le corps droit, qui fatiguait beaucoup par suite de cette disposition. Ici, la selle est placée exactement au-dessus de l'axe de la roue d'arrière, qui supporte tout le poids du cavalier. Le travail du tube de liaison est bien moindre, par conséquent, et ce tube a pu être allégé sensiblement quoiqu'il demeure la pièce délicate de la nouvelle machine. C'est sur lui en effet que s'opère le pliage. En son milieu, dans une partie pleine, le tube présente une section oblique qui le sépare en deux *becs de flûte* que vous apercevez nettement dans la figure 2. Ces deux biseaux tournent l'un sur l'autre autour d'une clef intérieure, pour permettre de rabattre la roue directrice sur la roue motrice. Un manchon, constitué par un fourreau ouvert portant trois colliers munis de vis à manettes, glisse sur l'articulation pour la découvrir ou la recouvrir. En serrant légèrement ces colliers, le manchon s'applique étroitement sur la partie articulée et l'immobilise.

Pour plier l'appareil, il suffit de desserrer les vis à manettes et de faire coulisser le manchon de serrage le long du tube de liaison.

Afin de rendre encore moins encombrante la



Fig. 3. — La bicyclette Gérard complètement pliée.

bicyclette, la tige de selle peut s'enfoncer dans les tubes du cadre. Le guidon lui-même se

dégage facilement de la direction et vient se



Fig. 4. — La bicyclette Gérard pliée sur le dos du fantassin cycliste.

placer dans un anneau fixé sur la fourche extérieure de la bicyclette pliée; ses branches prennent alors appui sur le bandage des roues. Grâce à une goupille logée dans le tube de direction, et qui s'engage dans une fente offerte par la tige du guidon à son extrémité, celui-ci se remet aisément et rapidement en place.

La bicyclette une fois pliée est fixée par les bretelles aux épaules de son cavalier.

Pliage et dépliage ne demandent pas plus de 15 secondes et n'exigent le secours d'aucune clef.

Enfin les bicyclettes Gérard qui ont été commandées pour le service de l'armée ne devront pas peser plus de 13 kilogrammes. C'est dire qu'elles n'écraseront pas nos robustes fantassins. J'ajoute que la machine est assez basse pour que le cycliste militaire puisse, en abandonnant les pédales, toucher terre des deux pieds et se servir de son arme sans quitter la selle. Cette arme est la carabine de cavalerie à répétition, plus portative que le Lebel de l'infanterie.

Pendant les manœuvres actuelles de septembre, une compagnie de 150 cyclistes montés sur des pliantes a pris part à toutes les actions de guerre. Si l'on en juge par les services que le petit peloton, formé par le capitaine Gérard, a déjà rendus en pareille occurrence, l'an dernier, il n'y a pas à douter que la nouvelle unité de combat va donner une preuve éclatante et décisive de ses mérites multiples.

Jean Bart à la cour. — Le fameux Jean Bart qui fut — nos jeunes lecteurs ne l'ignorent pas — un des plus célèbres corsaires et chefs d'escadre du règne de Louis XIV, se souciait fort peu de l'étiquette. Le grand roi, après avoir fait frapper une médaille commémorative de la victoire remportée par notre héros sur la flotte hollandaise en 1694, le manda la même année à sa cour. Il voulait lui donner un témoignage public de sa reconnaissance pour les services rendus à la France. Jean Bart partit immédiatement pour Versailles. L'aspect de cette cour, où les moindres détails de l'existence étaient réglés avec la plus grande minutie, n'intimida nullement le marin. Il ne s'y trouvait pas plus gêné qu'à bord de son navire. Les courtisans se montraient fort scandalisés de ce laisser-aller. Ils se moquaient entre eux des gaucheries de Jean Bart, qui feignait de ne pas s'apercevoir et ne renonçait pas à ses manières un peu brusques.

Un jour qu'il se trouvait mêlé aux seigneurs qui attendaient dans l'antichambre royale, ceux-ci le plaisantèrent. « Est-il bien certain, lui dit l'un d'eux, que vous ayez forcé, comme on le dit, les lignes de la flotte hollandaise pour faire pénétrer à Dunkerque un convoi de blé? La chose me paraît tellement invraisemblable, que malgré votre bravoure bien connue, j'ai de la peine à la croire. En tout cas, si votre exploit est véritable, je serais bien aise de savoir comment vous vous y êtes pris. »

Tous les courtisans firent chorus à ces paroles. Ils espéraient que Jean Bart ne saurait s'expliquer clairement. Leur attente fut déçue.

« Vous voulez savoir comment j'ai fait?

— Oui, oui, répondit-on de tous côtés. »

A ces mots, Jean Bart se jette au milieu des courtisans, il frappe à droite et à gauche, renversant tout ce qui se trouve sur son passage, jusqu'à ce qu'il se trouve à la porte du cabinet du roi. Comme Louis XIV, étonné du bruit, faisait demander ce qui se passait :

« Sire, répondit Jean Bart, je viens de montrer à ces messieurs comment je m'y suis pris pour forcer les lignes hollandaises. » N.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].



Jacquinette Picolet plumait des volailles.

La femme de l'oncle Gilles, Jacquinette Picolet, une robuste gaillarde au teint fleuri, au verbe un peu haut, qui plumait des volailles dans un coin de la cuisine à l'arrivée des deux convives, leur fit assez grise mine, et ne parut point montrer un grand empressement à seconder son mari dans ses attentions hospitalières. Elle répondit assez sèchement aux « *bonjour, petite belle-sœur* » et « *bonjour, ma tante!* » des surveuants, et les laissa jouer de la fourchette sans encourager leur appétit, ainsi que le brave Gilles s'évertuait à le faire, en dépit des signes et des haussements d'épaules de madame sa femme.

— Allons, mou neveu, avale-moi ces quenelles...... tes maîtres de Montaigu ne t'en offrent pas souvent comme ça, je parie! Tu ne serais pas efflanqué comme un matou de gouttière, si la cuisinière de la *Lamproie-sur-le-Gril* était chargée de l'ordinaire! Remercie ta tante, c'est elle qui est l'auteur de ce pâté, qu'en dis-tu? Hein, est-ce travaillé, ça?

Jacquinette, insensible au compliment, toussa d'un air de mauvaise humeur.

Jehan et son père s'escrimaient contre le pâté, avec une vigueur qui n'avait pas besoin d'être encouragée; maître Gilles les contemplait béatement.

— Va donc, petit Jehan, mon pauvre garçon, rembourre ton estomac en prévision des jeûnes futurs! allons, avale ce morceau de bœuf rôti maintenant, ça te donnera des forces pour avaler tout le latin de Montaigu.

Jacquinette remua bruyamment le tisonnier et les pincettes, Jehan leva la tête, mais ne perdit pas une bouchée.

— Tiens! pousse-moi ce délicat cervelas convenablement farci d'ail, avec un bon morceau de croûte de pâté... Tu vas pouvoir lutter un ou deux jours contre la famine et absorber plus convenablement par là-dessus la science de Montaigu...

Jacquinette fit tomber deux casseroles à terre.

Le neveu et le beau-frère continuaient leurs exploits à belles dents; bientôt les assiettes furent nettes et le broc mis à sec. Jacquinette, en désespoir de cause, quitta la cuisine en bousculant quelques broches et en tirant la porte avec fracas. Sur ce, maître Guillot s'était hâté de remercier son frère, et poussant devant lui Jehan, peu pressé de se lever, l'avait entraîné dans la direction du collège, à grandes enjambées, en le tenant d'assez près, pour ne pas le laisser glisser entre ses doigts.

Le digne maître-queux, sur le pas de la porte, les regardait disparaître au coin de la rue de la Barillerie, en hochant douloureusement la tête.

— Foin de l'ambition! disait-il, véritablement mon frère Guillot a des visées trop hautes et c'est le neveu Jehan qui en pâtit! Pauvre petit, il n'a plus que la peau par-dessus la science et les os!

Il rentrait pour s'occuper de quelques clients, une bande joyeuse de jeunes basochiens du

1. Voir le n° 395 du *Petit Français illustré*, p. 494.

Palais, en train de dîner à une large table mise devant les fenêtres grandes ouvertes sur la bruyante rue de la Barillerie, lorsque se remontra Jacquinette, les poings sur les hanches et le visage courroucé. Elle se planta devant lui, la colère qu'elle avait jusqu'alors contenue à grand'peine éclatait.

— Hé là! hé là! monsieur du tournebroche! s'écria-t-elle sans se soucier à son tour des signes de son mari qui lui montrait les dîneurs, faites le grand seigneur, faites largesses de prince, cela vous va parfaitement! Jetez tous nos biens par la fenêtre, distribuez les provisions de notre maison à tous vos affamés de parents! Mettez-nous à sec et à sac! allez-y! ne vous gênez pas!

— Quoi donc? quoi donc? fit le maître-queux.

— Eh bien! ce pâté, malheureux, que tu as fait dévorer à ton gringalet de neveu...

— Eh bien?

— Eh bien! Il était vendu, ce pâté, retenu par monsieur le greffier de monsieur le Président de la Grand' Chambre qui festoie ce soir quelques seigneurs de marque! Qu'est-ce que va dire maintenant le greffier du président de la Chambre, obligé de se passer de son pâté parce que monsieur notre neveu nous l'a avalé? Oui, vraiment, c'était bien pour ce jeune seigneur que je me suis donné tant de mal à confectionner ce délicieux morceau!

— Je croyais qu'il était d'hier...

— D'hier ou d'aujourd'hui, peu importe, monsieur le greffier s'en serait léché les doigts, lui et toute sa compagnie! Ça été l'affaire d'un coup de dent pour monsieur notre neveu! Et ces saucisses, elles ont été commandées par ces messieurs les basochiens qui s'impatientent à cette table... Nous perdrons la pratique du Palais! Voilà comment tombent les meilleures maisons... Quel gaspillage! Et dire que tous les signes que je te faisais ne servaient à rien. Mais tu te moques bien de moi et de ce que je pense! C'est une abomination! Tu n'es qu'un...

— Tais-toi, Jacquinette, ces messieurs t'entendent!

— Ça m'est bien égal qu'ils m'entendent, quand j'ai cent mille fois raison... Tu n'es qu'un sot! et un âne! et une bête! et... Crois-tu que je n'ai pas vu aussi ce que tu lui glissais dans sa poche à ton polisson de neveu?

— Rien du tout!

— Rien du tout? Une cuisse d'oie, toute chaude, encore! Ne dis pas que ce n'est pas vrai! Regarde cette oie que je viens de débrocher tout à l'heure, elle n'a qu'une cuisse! Elle n'est pas née comme ça, je suppose! Ah oui, ta famille! Monsieur ton frère, le roi des jongleurs-ménestrels, prévôt de cette racaille de paresseux à violes et cornemuses, maître Guillot, qui se croit un personnage important et nous regarde, nous, simples gens de métier, petits bourgeois, du haut de sa grandeur... Il y a longtemps que j'ai ses grands airs sur le cœur... J'en ai assez de ses façons protectrices quand il daigne condescendre à venir manger notre rôti!

— Chut!

— C'est comme ton autre frère, le fou du roi, un beau sire, ma foi! bien prétentieux aussi.. Je te dis qu'ils viennent trop souvent rôder autour de notre cuisine, ces grands personnages, trop souvent, beaucoup trop souvent!

— Jacquinette!

— Tu n'es qu'un oison...



Une cuisse d'oie, toute chaude encore...

une oie cent fois plus oie que les oies que tu mets à la broche.

— Jacquinette!

Gilles Picolet essayait de se faire terrible et de froncer les sourcils, ce qui n'allait pas beaucoup à sa bonne face épanouie. Jacquinette ne manifesta aucune frayeur.

— Et puis, tiens! dit-elle, tu me mets hors de moi, à la fin!...

Un vigoureux double soufflet claqua sur les joues du maître-queux qui devint plus rouge que le feu de ses fourneaux.

— Oh! oh! oh! exclama la tablée des basochiens qui n'avaient pas perdu une miette de la dispute, oh! oh! touché! pan! pan! voie de fait!

Le maître-queux s'effondra derrière une pile de casseroles et de plats, tandis que Jacquinette se retournait d'un air étonné vers les dîneurs.

— Quoi donc, messieurs?... ah oui! votre plat de saucisses? Tout de suite, tout de suite, c'est fait!

Jacquinette, le cœur soulagé par cette petite explication, rentra dans sa cuisine, laissant maître Gilles tout émotionné et rempli de confusion sous les regards moqueurs des basochiens.

— Hé! hé! maître Picolet, fit l'un d'eux, il m'est avis que madame votre femme, aux ressources de son éloquence ajoute les arguments touchants... bien appliqués, n'est-ce pas, messieurs?

— Oui, oui, nous avons entendu la conclusion du discours de dame Jacquinette, c'était net, clair, et bien envoyé!

— Vous ne pouviez rien trouver à répondre maître Picolet, cela vous a coupé la parole!

— Ça va bien, à la *Lamproie-sur-le-Gril!* On se dispute, on se chamaille; bientôt, messieurs, mes bons amis, voilà comme je vous souhaite de l'avoir plus tard dans vos ménages!

Les basochiens éclataient de rire.

— Très bien! voilà un homme qui ne se laisse pas démonter!

— Maître Picolet serait digne d'être procureur!

— Alors, maintenant, il paraît que c'est lui qui sermonnait madame son épouse!

— Oui, c'est moi, vous l'avez bien entendu! .. Je vous fais mes excuses pour vous avoir rendu témoins de cette petite scène de ménage... Je suis d'un tempérament un peu vif... je suis bouillant, moi!... Et par trop violent aussi, quelquefois! Par Saint-Gilles, mon patron, c'est plus fort que moi, ah mais! il faut que je querelle les gens, que je les bouscule... pour des riens!... Quand c'est passé, je redeviens doux comme un agneau, mais dans mes colères, voyez-vous, je ne me connais plus et...



Un vigoureux double soufflet claqua sur les joues du maître-queux.

— Vraiment? Et cette gifle de tout à l'heure?

— C'est moi qui l'ai donnée... et j'ai peut-être tapé un peu fort, je le crains!

Cette audacieuse prétention de Maître Gilles jeta toute la tablée des basochiens dans les convulsions du rire le plus violent. Les clercs semblaient tous sur le point de s'écrouler les uns sur les autres, les plats et les assiettes s'entrechoquaient et menaçaient de chavirer sous les coups de poing qui ébranlaient la table.

— Parfait! C'est lui! c'est lui qui a donné ce soufflet si bien appliqué! admirable!

— Et je regrette ma brutalité... Cette pauvre Jacquinette! La main m'en fait encore mal!...

Jacquinette passa la tête par la porte de la cuisine. Elle avait entendu les explications de son mari et venait à la rescousse.

— N'en parlons plus, dit-elle, Gilles, tu es un mari brutal que je devrais détester..., mais je suis trop bonne, et du moment où tu manifestes des regrets de m'avoir molestée, je te pardonne!

nous serons obligés de nous jeter entre ces époux belliqueux et de les empêcher de s'armer de broches et de lardoires pour vider leurs querelles.

— C'est égal, maître Picolet, je le regrette pour l'honneur masculin, mais vous vous êtes laissé houspiller par votre épouse...

Le maître-queux avait eu le temps de reprendre ses esprits, il voulut couper court aux moqueries de ses clients.

— Par exemple! au contraire! Puisque vous avez été témoins de la petite explication qui vient d'avoir lieu entre Jacquinette et moi, vous avez dû voir comme je lui ai fait quitter le champ! Hein? vous l'ai-je renvoyée sans barguigner à sa cuisine? Comme je l'ai rembarrée! Et elle ne souffle plus mot, maintenant! Elle est matée! Voilà ce que c'est que l'autorité,

(*A suivre.*)

A. R.

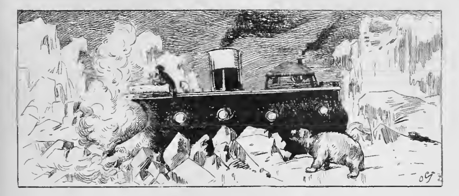
Boîte aux lettres.

« A Monsieur Théodule Aseubrouck,

« CHER ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

« J'ai suivi vos intéressants travaux sur le cheval-vapeur. Votre nom m'indique que vous êtes du Nord, moi je suis du Midi; mais la science n'a pas de latitudes. Vous connaissez sans doute mes ouvrages, remarquables à plus d'un titre : « Désestérilisation des eaux de pluie » (1895) — Désinfection des fromages (1894) — Des moyens de rendre les éponges imperméables (New-York, 1895). » Aussi, je tiens à vous communiquer, par l'intermédiaire du *Petit Français*, ma dernière découverte.

« Elle est géante!



« Il s'agit, au moment où de hardis explorateurs s'élancent en ballon vers le Pôle, d'arriver avant eux. Et voici comment l'idée m'est venue.

« Au mois de janvier dernier, j'avais inventé les patins automobiles : on pose les pieds sur deux simples fers à repasser, rougis à blanc, et isolés de la semelle des souliers par deux tiges de verre incassable. Le contact du fer avec la glace produit une vapeur; cette vapeur, je voulais l'emmagasiner pour actionner un piston, qui aurait fait marcher des roues.

« J'essayai mes patins automobiles un matin, sur le lac du Bois de Boulogne : mes fers étaient brûlants, je me lançai sur la glace.



Paf!... pif!... v'lau... ils étaient trop chauds, les fers .. La glace se rompt et je prends un vaste bain de pieds.

« Un autre eut pris un rhume de cerveau.

« Moi, je me contentai de pousser le cri d'Archimède.

« Oui, monsieur Asenbrouck, j'avais trouvé! La machine à dégeler le pôle était découverte!

« Qu'est-ce qui arrête les navires et les explorateurs? — La glace! Qu'est-ce qui peut faire fondre la glace, qu'est-ce qui peut pulvériser les icebergs? — La vapeur.

« Donc, scientifiquement, un navire cuirassé (torpilleur de haute glace), dont l'éperon et la coque seraient maintenus à une température de 100 degrés, se créerait une route lente, mais sûre vers le pôle, à travers les banquises. Qu'en dites-vous? et voulez-vous porter avec

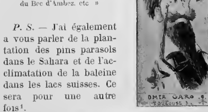


moi le fer rouge dans les mers polaires?

« Recevez mes compliments.

« OMER GARO, de Toulouse,

« Savant,
Chevalier de l'Etoile du Nord,
Commandeur de l'Ordre royal
du Bec d'Ambez, etc »



P. S. — J'ai également a vous parler de la plantation des pins parasols dans le Sahara et de l'acclimatation de la baleine dans les lacs suisses. Ce sera pour une autre fois[1].

1. Cela se corse! Voici donc qu'un troisième inventeur intervient dans la si intéressante correspondance de MM. Théodule Asenbrouck et Polyxène Billontoque. Nous n'avons pas cru devoir refuser à l'ingénieur Omer Garo l'insertion de sa lettre. Nos lecteurs ne peuvent manquer de nous en savoir gré, en ce temps d'expéditions polaires.

Variétés.

Le jubilé de l'éléphant. — Ceux de nos lecteurs qui ont gardé souvenir du joli récit de Judith Gautier : *Les Mémoires d'un Éléphant blanc*, ne seront pas trop surpris d'apprendre qu'une fête avec lunch et discours a été donnée à un éléphant.

C'est au jardin zoologique de Hambourg qu'on a célébré le 25e anniversaire de l'entrée d'un intelligent et sympathique pachyderme répondant au nom d'Antoine.

L'humour germanique s'accommode de cette majesté un peu lourde, de cette préparation solennelle qui font ses plaisanteries monumentales, et la grâce éléphantine le symboliserait assez bien.

Voici le toast prononcé par le professeur Balan devant la bonne bête qui l'écoutait en balançant sa trompe et en battant ses petits yeux de ses grandes oreilles.

« Je te salue, mon cher Antoine, vieil et véritable ami, la perle des éléphants, la gloire de notre jardin zoologique, l'ami de tous les Hambourgeois... Dès ta plus tendre jeunesse, tu as quitté ton beau pays, la Birmanie lointaine, pour montrer aux Hambourgeois comment sait se tenir un éléphant qui se respecte. Dois-je vanter ta reconnaissance ? Chacun la connaît. Et combien excellent ton appétit! Tu peux te vanter de consommer chaque jour de 120 à 130 livres de foin. Nous sommes heureux de constater que tu évites soigneusement les spiritueux : une bouteille de rhum qu'on te donne pour remédier aux troubles de la digestion est pour toi une véritable médecine.

« Tu bois beaucoup d'eau, chaque jour, de 200 à 260 litres; que serait-ce si tu voulais boire de la vraie bière de Bavière! Cela nous coûterait de 45 à 50000 marks par an. Mais pour toi, Antoine, il n'y aurait pas de sacrifices assez grands. »

***

Spartiates et Athéniens. — Il y avait entre les Lacédémoniens et les habitants de l'Attique des différences de caractères aussi tranchées qu'il y en a aujourd'hui entre les races latines et les Anglo-saxons.

Faisant passer l'art avant tout, les Athéniens admiraient l'éloquence pour elle-même ; les Spartiates n'en appréciaient que l'utilité.

On vantait devant Agésilas, roi de Sparte, un orateur si habile qu'il savait faire de grands discours sur les plus minces sujets.

— Admireriez-vous, dit le roi, un cordonnier qui ferait une grande chaussure pour un petit pied ?

Nous autres Français, nous avons par atavisme l'amour de l'éloquence, qui était le faible des Gaulois, nos ancêtres.

***

Premiers essais poétiques de Babylas.

Persévérer est d'un beau caractère,
C'est être fort;
Et cependant un réverbère est mort
S'il perd ses verres.

RÉPONSES A CHERCHER

Questions d'étymologie. — D'où viennent les mots livre, Bible, volume, tome?

***

Problèmes des noms locaux. — Comment appelle-t-on les habitants de Fontainebleau, Saint-Brieuc, Château-Gontier, Issoudun, St-Gaudens, Neufchâtel-en-Bray, Bar-le-Duc, Rambouillet ?

***

Question de langue française. — Par quel mot les grammairiens désignent-ils d'une manière générale les appellations données aux habitants d'un pays comme celles qui sont proposées dans la question précédente?

Anagrammes.

1. Sous mon effort, l'Océan se soulève,
   Et le flot lourd s'étale sur la grève.
2. Résigne-toi, mère, à donner ton fils,
   Si je le prends, c'est au nom du pays.
3. Le gai printemps me couvre de verdure
   Et l'hiver, j'aide à braver la froidure.

Mot en losange.

1° Consonne; — 2° Dans l'eau de mer; — 3° Prénom russe; — 4° Golfe asiatique; — 5° Plante flexible; — 6° Bière estimée; — 7° Voyelle.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 395.

I. Questions d'étymologie.

Quincailler, on disait autrefois *clincailler*. La racine d'où provient également le mot *clinquant*, vient de *clinque*, lame de fer. Clinque est très probablement une *onomatopée* imitant le tintement d'une lame de métal.

Cuirasse, de cuir, parce que la cuirasse était primitivement faite de cuir; mais on ne tarda pas à la renforcer de bandes d'acier, apparent ou non (Brigantine). Plus tard le cuir disparut et les deux pièces de la cuirasse, plastron et dossière, furent entièrement métalliques.

II. France gastronomique.

Rouen (vrai pays de Cocagne) : le sucre et la gelée de pommes; les canetons, les éperlans de la basse Seine, et toute sorte de mets locaux dignes d'être connus : les attignolles, les chemineaux, les douillons, etc. Marennes, huîtres vertes; Vire, andouilles; Bayonne, jambons; Narbonne, miel; Périgueux, pâtés de foie gras truffé; Apt, confitures et fruits confits; Gex, fromages; Argenteuil, asperges, figues... et vin qui n'est pas à dédaigner dans les bonnes années; Lunel, vin.

III. Charade.

Dé — tour — Détour.

IV. Mots sans tête.

A bon chat bon rat.

A — bord,

b — ail,
o — mission,
n — ombre,

c — oran,
h — ere,
a — ride,
t — rame.

B — œuf.
o — raison,
n — once.

r — aide.
a — rome,
t — oise.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année — N° 397. 10 centimes 3 octobre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières. Paris

ÉTRANGER : 7fr — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le roi des jongleurs — L'évasion de Jehan Picolet.
Composition inédite de A. Robida.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].



Comme ils travaillaient, avec ardeur!

Le terrible collège Montaigu.

Pendant ce temps, pendant que l'oncle Gilles brutalisait ainsi la tante Jacquinette, pendant que son père se querellait de son côté avec le faux jongleur de la rue Saint-Jacques, le pauvre Jehan Picolet, réintégré dans les sombres murailles du collège Montaigu, venait de s'affaler sur un mauvais banc de bois, devant un tas de cahiers couverts des hiéroglyphes de son écriture, dans une des plus tristes salles du collège, parmi une trentaine d'écoliers comme lui, d'âge divers, variant entre seize et vingt-deux ou vingt-trois ans.

Les pauvres écoliers de Montaigu! Ils avaient bien triste mine tous! Figures émaciées, pommettes saillantes, chevelures en désordre tombant sur les yeux, cachant les joues qui existaient à peine; et pour costume des habits misérables : chausses trouées, souquenilles râpées et rapiécées, poussiéreuses et sales...

Maître Gilles, certainement, n'avait point calomnié le régime de la maison, en disant que les chiens de bonne famille étaient mieux traités et plus copieusement nourris; cela se voyait à la maigreur générale de la classe. Et comme ils travaillaient avec ardeur, allongeant sous les tables leurs jambes dont les genoux se montraient au bâillement de quelque déchirure, serrant sur leurs flancs la bure rugueuse, usée par endroits jusqu'à la corde! Comme plongés dans leurs livres, ils s'efforçaient de se gaver de science, la seule nourriture à discrétion dans la maison, pour tâcher de quitter au plus vite le collège au terrible renom, si différent, heureusement, de la plupart des cinquante autres collèges de la Montagne-Sainte-Geneviève! A Montaigu, il faut le dire, le régime des maîtres n'était guère meilleur que celui des élèves, et ils étaient presque aussi maigres et habillés de la même bure grossière, avec un peu moins de trous seulement. La faute en était aux faibles ressources de la maison, obligée de subvenir avec très peu de revenus à l'entretien d'un assez grand nombre de maîtres et de boursiers.

Le cœur réchauffé, du sang plus vif dans ses veines, l'esprit net et disposé à toutes les hardiesses sous l'influence du plantureux repas que lui avait fait faire son oncle le maître-queux, Jehan Picolet sur son banc réfléchissait, sans se soucier de ses cahiers jetés devant lui simplement pour faire croire qu'il travaillait comme les autres.

Il semblait avoir une résolution arrêtée, un parti définitivement pris, et de temps en temps il jetait un regard de pitié sur ses camarades, si profondément plongés dans l'étude qu'à peine si, de temps en temps, l'un d'eux étendait les bras pour se détirer avec un bâillement prolongé mais silencieux.

— Oui, oui, se disait Jehan, attendez un peu! le collège Montaigu ne me gardera pas longtemps et je ne goûterai plus aux verges du frère fouetteur!... attendez un peu! Seigneur! Je passerais encore ici cinq ou six ans de ma vie, la faim aux dents, à étudier jour et nuit grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, astronomie... J'en frémis! et ensuite je passerais à la médecine dans des conditions aussi misérables, enfoui en quelque taudis de la rue des Rats, pour cinq ou six années, afin d'apprendre à saigner et purger mon malheureux prochain...

1 Voir le nº 396 du *Petit Français illustré*, p. 512.

Non! non! l'étude décidément n'est pas mon fait! Fils de jongleur-ménestrel, je serai jongleur-ménestrel.... ou si je ne puis davantage, je suis fort et agile, je me ferai simple bateleur, courant les fêtes des villes et des bourgs, au grand air libre.... Si j'ai faim quelquefois encore, eh bien, je connais cette maladie et le soleil m'en consolera... C'est dit! j'aurais pu essayer d'échapper à mon père quand il me ramenait à Montaigu, mais il m'eût cherché dans les rues de Paris et peut-être fait appréhender par quelque sergent... Tandis que m'envoler d'ici n'a rien d'embarrassant pour moi; des murailles, si hautes qu'elles soient, ne me gênent pas, Dieu merci, je sais grimper, escalader, sauter, passer par une fenêtre, me faufiler par un trou, ayant pris l'habitude de ces exercices à Montaigu, en cherchant la nuit à me procurer quelques victuailles de raccroc!...

A ce moment, toute la classe parut s'absorber encore davantage dans l'étude, s'il était possible. Un des maîtres de Montaigu venait d'entrer dans la salle, les mains derrière le dos, balançant une forte houssine. C'était un grand et fort gaillard, maigre, bien entendu, mais d'une maigreur honnête, laissant voir encore du muscle et de la chair entre la peau et les os. Il était solide d'aspect, avec des bras immenses et des mains formidables.

C'était le maître fouetteur Bonifacius, qui n'avait pas de cours particulier dans la maison, mais qui ne chômait point pour cela, homme sévère, poigne inflexible, jovial à ses heures, cependant, et plaisantant tout le premier messieurs les escholiers appelés à avoir avec lui des entretiens mouvementés.

— Ah! ah! fit maître Bonifacius en s'arrêtant devant Jehan Picolet, vous voilà, bachelier réfractaire, clerc déserteur, enfant volage! monsieur le Régent vient de me glisser quelques mots à votre sujet, vous avez été recommandé au prône, mon ami... Votre *pater illustrissimus* n'est pas content de vous, M. le Régent n'est pas content, je ne suis pas content, il va nous falloir faire la somme de ces mécontentements et solder l'addition.

Maître Bonifacius fit siffler sa houssine. Dans toute la classe la respiration sembla suspendue, on eût entendu une mouche voler, si une mouche avait osé s'aventurer à Montaigu.

Jehan Picolet osa regarder Bonifacius en face et sourire à sa plaisanterie.

— Oh! oh! reprit le maître fouetteur en se baissant pour regarder Jehan sous le nez, vous avez l'œil bien brillant, *carissime puer*, et les joues bien colorées et le nez tout guilleret! Auriez-vous trop copieusement dîné cejourd'hui?

— Assez bien, monsieur, répondit Jehan.

— Ce n'est pas chez nous, je suppose?

— Oh non!

— Je m'en doutais : 1° parce que je ne vous ai pas vu au réfectoire devant nos délicieux haricots secs; 2° parce que mes sens, entretenus par la sobriété dans une remarquable acuité, perçoivent je ne sais quels effluves mélangés de volaille et de saucisses, totalement inconnus aux doctes et frugales murailles de Montaigu! Vous savez que nos cuisiniers ignorent ces choses et que moi-même j'en ai seulement aperçu dans les rues ou entendu parler au temps lointain de mon enfance.


Maître Bonifacius dans l'exercice de ses fonctions.

— En effet... dit Jehan Picolet en songeant à la cuisse d'oie que son oncle avait fourrée dans sa poche et qui réellement apportait jusque dans la classe le savoureux parfum de la *Lamproie-sur-le-Gril*.

— Donc vous avez donné dans le vilain péché de gourmandise avant de rentrer au doux bercail de Montaigu. . Comme c'était sous la responsabilité paternelle, je n'ajouterai aucune correction à celles que je vous dois. Dette sacrée Quand réglons-nous, maître Jehan? Tout de suite ou tout à l'heure? Vous me paraissez si bien en train pour le travail que je me ferais scrupule de vous interrompre sans votre désir franchement exprimé?.. Quand donc?

— Maître, combien me devez-vous?

— Petit arriéré de l'autre semaine : cinq coups de houssine; solde dû avant votre départ furtif, dix ; pour votre escapade, quinze... cinq et dix, quinze, et quinze, trente!

— Maître, je ne voudrais pas vous déranger pour si peu... je vais noter les trente... Et puis, comme je dois l'avouer à ma grande confusion, je sens que j'aurai peut-être à y ajouter quelque chose en raison d'une certaine faiblesse dans les devoirs que j'aurai à livrer ce soir. Eh bien, si vous voulez, nous réglerons tout ensemble demain matin... Pendant que vous serez en train cela vous dérangera moins, et pour moi ce ne sera pas beaucoup plus cuisant!

— A votre aise, vous le savez, cher enfant, je ne demande qu'à vous être agréable!

Le maître fouetteur s'en fut, avec la même amabilité, toucher l'épaule d'un autre écolier; après un court colloque celui-ci se leva, laissa ses cahiers et le suivit, la mine penaude.

— A demain matin, murmurait Jeban, attendez-moi, maître Bonifacius et si vous me voyez venir, je consens à ce que vous doubliez la dose!

La conversation entre le maître fouetteur et l'écolier qu'il avait emmené fut courte mais animée, car on en perçut les échos dans la classe, puis on vit revenir le jeune homme, la figure rouge, faisant une grimace à chaque pas en se frottant les reins. On était habitué à ces choses à Montaigu, car personne ne parut faire attention au retour de l'écolier, ni ne lui fit de questions sur ce qu'avait eu à lui dire maître Bonifacius

A l'heure du dîner, tous les écoliers de Montaigu se précipitèrent avec une remarquable unanimité d'appétit vers le réfectoire et, les prières dites, chacun fit disparaître, ainsi que par un tour d'escamotage, le contenu d'une écuelle, un vague bouillon au milieu duquel des haricots et des choux formaient une petite île. Ensuite, pour tout dessert, on dit les grâces et ce fut fini. Les élèves, ayant fait la chasse à toutes les miettes qui avaient pu s'égarer sur la table, se levèrent et eurent la permission de prendre une récréation ou de retourner à leurs cahiers

Jehan avait fait comme les autres et absorbé aussi rapidement, mais avec moins de voracité, son écuellée de nourriture.

— C'est toujours autant de pris sur l'ennemi, se dit-il, ne touchons pas aujourd'hui à notre cuisse d'oie, don précieux de mon oncle.. hélas! si tous les jours de ma vie j'en avais autant, quelle joie !... N'y touche pas, Jehan, n'y touche pas, c'est une provision pour demain, tu es avec cela toujours sûr de déjeuner... quant au dîner, ce sera au ciel d'y pourvoir!

On entrait en avril, les jours étaient longs; on n'allumait plus aucune chandelle à Montaigu, par économie. Quand la cloche du collège de Sorbonne sonna la demie après huit heures, une clochette répondit dans la cour de Montaigu, et à ce signal tous, écoliers et maîtres gagnèrent les dortoirs. L'ombre et le silence s'abattirent sur le collège ; au dehors il y avait encore quelque bruit de passants dans la rue Saint-Étienne-des-Grès, ou d'écoliers libres qui traînaient encore par les carrefours en quête de distractions, quelques-uns peut-être vulgaires chenapans, attendant au détour d'une ruelle un brave bourgeois attardé pour lui voler son escarcelle ou son manteau. Puis tous ces bruits s'éteignirent; la cité des Études, travailleuse et studieuse, mais aussi fort turbulente dans le jour, était maintenant plongée dans le sommeil.

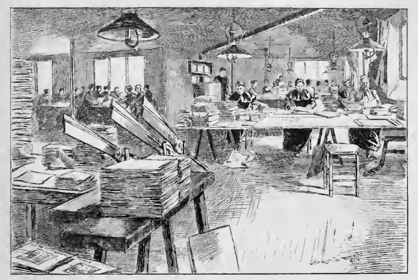
Évasion

Il allait être deux heures après minuit, les élèves de Montaigu, endormis depuis cinq heures, rêvaient sans doute fin des études, larges festins et autres belles choses. Il n'y avait pas de lune, la nuit était si profonde que, dans la cour du collège, maigres arbres et grands bâtiments avaient fondu pour ainsi dire dans les ténèbres. Dans toute cette ombre cependant quelque chose remuait lentement et silencieusement : l'ombre d'un homme marchant les mains tendues en avant, et posant le pied avec précaution pour ne faire crier aucun caillou. C'était l'ombre de Jehan Picolet qui se préparait à faire ses adieux à Montaigu et à s'enfuir par un chemin difficile, à travers des obstacles qui eussent semblé infranchissables à un garçon moins résolu.

Il s'agissait de gagner, dans un angle de la grande cour, un certain arbre qui projetait une assez grosse branche jusque assez près d'une petite fenêtre ouverte à la hauteur du deuxième étage, dans une mince tour carrée contenant un escalier et fermée sur la cour par une porte solide. Une fois dans cet escalier, il n'y avait qu'à monter encore un étage et à ressortir par une autre fenêtre donnant sur le toit d'un grand bâtiment occupé par M. le Régent. En suivant ce toit, on trouvait au bout un autre toit plus bas sur lequel il fallait descendre en s'accrochant à un corps de cheminée; de ce deuxième toit il n'y avait plus qu'à descendre par un moyen quelconque sur le chaperon du mur séparant la cour des cuisines d'une petite ruelle appelée ruelle des Chiens. Un saut de dix pieds ensuite pour tomber dans la ruelle des Chiens, ce n'était que jeu d'enfant, cela ne comptait pas à côté des premières difficultés de l'évasion

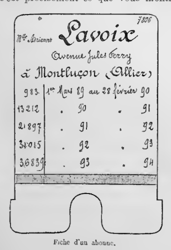
(*A suivre*). A. R.

Comment on fait un numéro du Petit Français (*Fin*)[1].



L'atelier des plieuses du *Petit Français illustré* (Magasins de la rue de Vanves).

Il y a un nombre considérable de plieuses et c'est précisément ce que vous montre la gravure ci-dessus qui représente l'un des ateliers de la rue de Vanves, spécialement affecté au pliage du *Petit Français*.



7806

Mlle Adrienne Lavoix

Avenue Jules Ferry

à Montluçon (Allier)

983	1er Mars 89 au 28 février 90
13212	» 90 » 91
21897	» 91 » 92
34015	» 92 » 93
36839	» 93 » 94

Fiche d'un abonné.

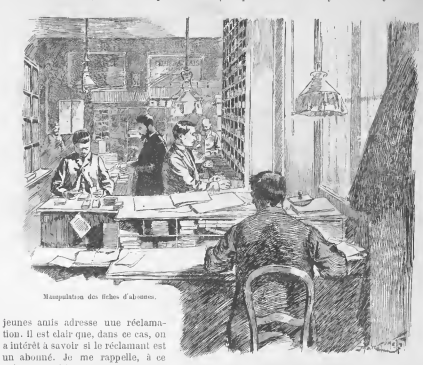
Le journal est donc imprimé et plié. Il s'agit de l'expédier aux jeunes lecteurs qui l'attendent avec impatience. Or ces lecteurs appartiennent à deux catégories : les abonnés et les acheteurs au numéro.

Le service des expéditions n'a à s'occuper que d'une façon très indirecte des acheteurs au numéro. En effet, ceux-ci n'ont généralement affaire qu'aux libraires ou marchands de journaux de la localité qu'ils habitent et qui savent à peu près quel est, chaque semaine, le nombre des jeunes clients qui viennent leur demander le journal. Ces commerçants ont donc soin de se munir en conséquence, de façon à ne pas être pris au dépourvu, et chaque semaine partent, à leur adresse, des paquets contenant autant de numéros que l'exige leur vente probable.

Quant aux abonnés, ils sont en relation plus directe avec le service des expéditions. Pour chaque abonné nouveau, on dresse une fiche semblable à celle dont nous vous donnons ci-contre le *fac-similé*, et toutes les fiches sont logées, par ordre alphabétique, dans un certain nombre de boîtes où il devient alors très facile de les retrouver. Quand un abonné ancien ne se réabonne pas, on cherche sa fiche et on la

1. Voir le n° 395 du *Petit Français illustré*, p. 497.

détruit. Grâce à ce système de fiches mobiles, on possède à chaque instant une liste des abonnés, très complète, facile à tenir au courant, d'un maniement commode et où le service des expéditions est toujours sûr de trouver, sans perte de temps, tous les renseignements qui lui sont utiles pour l'impression des bandes d'envoi, ou bien lorsqu'un de nos jeunes amis adresse une réclamation. Il est clair que, dans ce cas, on a intérêt à savoir si le réclamant est un abonné. Je me rappelle, à ce sujet, une histoire qui va vous convaincre de l'utilité que peuvent avoir les fiches lorsqu'il s'agit de faire l'éducation morale des jeunes Français.



Manipulation des fiches d'abonnés.

Un jour arrive à l'adresse du Directeur une lettre... conçue dans des termes que je rougirais de reproduire. On cherche naturellement la signature. Elle était absente ; mais, malheureusement pour lui, l'auteur de la missive était plus mal élevé que malin, et il n'avait pas songé que la poste a l'habitude d'apposer sur l'enveloppe des lettres qu'on lui confie, un timbre humide indiquant le jour et le lieu du dépôt. Or le timbre humide, dans le cas présent, montrait distinctement que la lettre avait été mise à la poste à... Châtillon-sur-Yvette (cette localité n'existe pas, mais nous devons être discret). Les fiches, consultées, déclarèrent qu'à Châtillon-sur-Yvette il n'y avait qu'un seul abonné, M. Paul Ysson (nous continuons à être discret). Ce ne pouvait donc être que lui l'auteur anonyme de la lettre. Celle-ci fut aussitôt renvoyée à M. Ysson père qui s'empressa d'écrire au Directeur une lettre fort émue dans laquelle, après avoir présenté ses excuses pour l'incongruité de son fils, il affirmait lui avoir appris, par des arguments... convaincants, deux choses qu'il semblait ignorer, à savoir : 1° qu'une lettre anonyme est toujours le fait d'un lâche et qu'il faut, en toute circonstance, avoir le courage de son opinion ; 2° qu'on a le droit d'être mécontent, mais que, si vous êtes bien élevé, la langue française est assez riche pour vous permettre d'exprimer votre mécontentement en termes polis et mesurés.

Le jeune Paul Ysson n'a jamais dû comprendre par quel procédé on était arrivé à démasquer son anonymat, et s'il lit encore le *Petit Français*, peut-être l'anecdote précédente lui causera-t-elle une certaine satisfaction en l'aidant à trouver la solution d'un problème que jusqu'à présent il avait très certainement considéré comme insoluble.

Ce qui nous reste à dire n'offre plus qu'un intérêt secondaire. Les paquets des libraires, les numéros des abonnés, dûment empaquetés, sont conduits à la poste par des hommes de peine. Jeunes Parisiens, vous pouvez, si le cœur vous en dit, aller le vendredi au bureau



Le départ pour la poste.

de poste de la rue de Vaugirard, celui qui se trouve en face du palais du Président du Sénat. Vous verrez arriver des hommes roulant devant eux de lourds paniers d'osier, bondés de paquets, et qui s'engouffrent dans le bureau où ils pénètrent par une petite porte spéciale, à gauche de celle par laquelle entre le public. Ce sont les porteurs qui conduisent à la poste les ballots du *Petit Français*. Ce qui se passe ensuite ne nous regarde plus. Il me semble cependant qu'il serait souverainement injuste d'oublier dans cette revue des collaborateurs du *Petit Français*, les employés de la poste qui sont astreints, chaque semaine, à timbrer cette montagne de journaux ou de paquets. Je vous assure, pour les avoir vus à l'œuvre, que s'il est vrai que l'exercice soit un excellent remède préventif contre les rhumatismes, ceux qui sont chargés de cette monotone et fatigante besogne, ne risquent guère d'en avoir jamais dans le bras droit.

Jetons maintenant un coup d'œil en arrière.

Depuis le moment où un auteur prenant sa plume a tracé les premières lignes de son œuvre jusqu'au moment où vous coupez les feuilles de votre journal, impatients de lire la suite des histoires commencées, que de travail accompli! que d'activités mises en jeu, si diverses et qui s'ignorent presque les unes les autres, mais qui pourtant aboutissent toutes au but fixé par l'idée directrice, gardienne de l'unité indispensable en une tâche si complexe!

Songez au nombre incroyable d'industries diverses, dont chacune a coopéré à la confection d'un numéro de votre journal : gravure et fonte de caractères, fabrication du papier, photogravure, clichage, impression, pliage, expédition! Et dans chaque industrie, que d'ouvriers divers : graveurs, compositeurs, metteurs en pages, correcteurs, conducteurs de machines, plieuses, expéditeurs, voituriers, etc.!

Rappelez-vous que le secrétaire de la rédaction a lu en manuscrit l'œuvre publiée; qu'il l'a soumise avec ses observations au directeur; que le chef du service des illustrations l'a lue à son tour pour faire choix de l'artiste qu'il a chargé de l'illustrer; que l'auteur a lu et corrigé ses épreuves; qu'un correcteur d'imprimerie a fait effectuer les corrections; que le secrétaire de la rédaction a de nouveau relu le tout avant de donner son visa définitif...

Vous ne pourrez vous empêcher d'admirer tant d'efforts et de vous étonner de la régularité presque absolue avec laquelle ils produisent leurs résultats.

C'est qu'il est reconnu qu'un organisme quelconque, qu'il soit animal ou végétal, social ou administratif est d'autant plus perfectionné



La vente au numéro.



que la « division du travail » y est poussée plus loin; c'est-à-dire que chaque organe doit remplir une fonction bien définie. Ainsi, dans le corps social, il est bien clair qu'un boulanger qui serait en même temps fumiste et peintre en bâtiments aurait de grandes chances pour n'accomplir convenablement aucune de ces trois fonctions. Il serait exposé à chaque instant à verser de l'huile dans son pétrin.

Eh bien, l'organisme administratif du *Petit Français* comporte une extrême division du travail : chacun y a une fonction bien délimitée, qu'il accomplit dès lors vite et bien, réalisant ainsi une économie considérable de temps et par conséquent d'argent. C'est ce qui a permis d'établir le journal à un prix extraordinaire de bon marché.

Tout le monde travaille, au *Petit Français*, et sans marchander, depuis le Directeur jusqu'au dernier homme de peine. Grâce à ces efforts continus et persévérants, le *Petit Français* a pénétré jusque dans les communes les plus reculées de notre France, et cela vous prouve une fois de plus cette saine et réconfortante vérité : que le monde appartient à ceux qui travaillent.

G. C.

Marchands de fumée. — On a l'habitude, avec quelque raison, de considérer la fumée comme n'ayant aucune valeur, et dire qu'une chose s'en va en fumée c'est exprimer qu'elle disparaît complètement sans qu'il soit possible d'en tirer aucun parti.

Et cependant si vous alliez dans le Turkestan, vous y verriez, les jours de marché, un grand nombre de marchands qu'on appelle des « marchands de fumée », et qui vendent effectivement de la fumée à une clientèle toujours empressée.

Vous savez que le Turkestan est cette grande province dont les Russes ont fait la conquête, à l'est de la mer Caspienne, et où ils ont si audacieusement construit le fameux chemin de fer de Merv. Dans ces vastes territoires vivent les Kirghiz, vêtus de manteaux crasseux, coiffés de bonnets fourrés en peau de mouton. Le Kirghiz, qui est le plus souvent très pauvre, par suite de sa paresse incurable, ne peut pas toujours se payer du tabac ou même une pipe, et cependant il adore fumer. C'est à son intention que, les jours de marché, l'on rencontre des loueurs de pipes et des marchands de fumée de tabac dans les rues de Tachkent ou de Samarkand.

Le Kirghiz, monté sur son petit cheval infatigable, s'approche du marchand, et saisit le long tuyau d'une pipe, mais d'une pipe superbe et de dimensions formidables; bien souvent il y en a qui sont montées en cuivre ou en argent ciselé et ornées de turquoises, de topazes. Il est vrai que la bouffée se vend d'un à trois *pouls* (une monnaie qui vaut à peu près un centime); suivant l'état de sa bourse, le cavalier tire une ou plusieurs bouffées, aussi longues, naturellement, qu'il le peut. Puis il rend la pipe, paye le *marchand de fumée*, et s'en va heureux.

D. B.

Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

Moulin était bien sûr d'avoir cogné aussi fort que possible; mais il laissa faire son ami. Celui-ci donna de grands coups de poing, puis des coups très secs avec une clé... Ensuite il appela bien haut, en appliquant sa bouche sur le trou de la serrure :

— Monsieur Aubry!... Patron!...

Rien.

Jean sentit une sueur d'inquiétude mouiller ses tempes et la paume de ses mains.

— Il ne peut pas être dans la boutique, dit-il après un moment d'attente, les volets n'étant pas ôtés, il ne verrait pas clair... Et puis, avec le tapage que nous faisons, il y a longtemps qu'il aurait ouvert... il faut demander à la concierge.

La porte de la loge était fermée, et, au bouton était accrochée la pancarte habituelle : *La concierge est dans l'escalier.*

Jean grimpa le premier étage.

— Madame, demanda-t-il à la portière, savez-vous si M. Aubry est sorti ce matin?

Tout-Petit se raccrochait à l'espérance que son patron, séduit par le beau temps, avait eu, comme lui, envie de faire une promenade matinale.

— M. Aubry, l'horloger? interrogea la concierge, comme si la maison était habitée par une légion de M. Aubry.

— Oui, M. Aubry... l'horloger... mon patron... répondit Jean pour ne laisser aucun doute dans l'esprit de la bonne femme.

— Non, mon garçon, non. Pour sûr il n'est pas sorti.

— Vous ne pensez pas qu'il ait pu sortir sans que vous le voyiez?

— Il aurait donc fallu que ce soit avant six heures... Et encore, je le saurais bien puisque je lui aurais tiré le cordon... Depuis que la porte est ouverte, je n'ai pas bougé du vestibule. Je prenais justement mon café au lait quand la chiffonnière est entrée, et c'était la première personne... Après, cela a été la laitière, puis la porteuse de pain avec *qui que* j'ai causé un moment sur son mari qui vient de sortir de l'hôpital et qui est sans ouvrage... Enfin, le facteur m'a tenue longtemps, rapport à une contestation que des locataires lui font pour une lettre... deux ou trois personnes ont encore passé : *bonjour, bonsoir.* Quand *j'ai monté* pour faire mon escalier, l'apprenti était déjà là qui tapait...Par ainsi, mon garçon, vous voyez bien que M. Aubry n'aurait pas pu sortir sans que je m'en aperçoive.

Jean sentit une grande angoisse lui serrer la gorge. De tout le verbiage de la concierge, il n'avait saisi qu'une chose : c'est que son patron était chez lui. Pour qu'il ne répondît pas, il fallait qu'il fût mort ou mourant.

Néanmoins, il eut encore une faible lueur d'espoir.

— Vous êtes certaine qu'il est rentré hier au soir?

— Il n'a pas eu de mal à rentrer, vu qu'il n'est pas sorti. C'est moi qui lui ait fait son manger — pas un gros manger, car c'est à croire qu'il vit de l'air du temps. — Enfin, pour tourner au plus court, à cinq heures, la vieille fille qui soigne son linge et ses habits est venue lui rapporter un paquet, elle est restée un moment avec lui, et depuis, je ne l'ai pas revu... Mais pour sûr, il n'en est pas sorti, car l'ouvrière m'a dit en s'en allant qu'il venait de se mettre au lit parce qu'il était fatigué.

— Et il n'est venu personne autre que mademoiselle Lenoir? interrogea Tout-Petit dont l'inquiétude allait croissant.

— Non, ma foi non, personne.

— Son frère...?

— Ah! oui, tiens, vous m'y faites penser... Son frère est venu vers les onze heures, onze heures et demie, même qu'il avait une voiture qui l'attendait à la porte.

— Son frère est venu! murmura Tout-Petit, chez qui cette nouvelle fit naître aussitôt les plus sinistres pressentiments.

— Faudrait peut-être prévenir le commissaire, hasarda Moulin qui jusque-là avait assisté au débat sans mot dire. Il ferait ouvrir la porte.

— Le commissaire! s'exclama la concierge, est-ce que vous plaisantez? pour qu'on nous mette sur le *Petit Journal*... Une maison si tranquille...! Le propriétaire serait content...

Mais les minutes, les quarts d'heure s'écoulant sans que le pauvre horloger donnât signe de vie, Jean passa outre les répugnances de la portière Il posa Moulin en faction en lui recommandant de ne quitter son poste sous aucun prétexte, et après avoir été, au square d'Anvers, consulter le vieux Cacaouèche, il se rendit chez le commissaire.

Celui-ci le reçut d'abord assez mal.

— Est-ce que vous vous imaginez qu'on ouvre comme cela la porte des gens? dit-il d'un ton bourru Ah! si ce monsieur Aubry avait disparu depuis plusieurs jours déjà, ce serait autre chose. . Mais enfin, il peut être sorti sans qu'on l'ait vu .

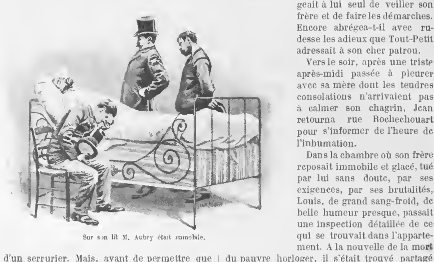
1. Voir le n° 396 du *Petit Français illustré*, p. 506.

Jean expliqua en balbutiant que, d'après la concierge, c'était chose impossible.

— Ou encore être chez lui et avoir des raisons pour ne pas le faire savoir... Croyez-vous, en ce cas, qu'il serait bien flatté qu'on s'introduisît dans son domicile ?

— Je ne dis pas, monsieur, mais il est toujours d'une très faible santé ; hier, il s'est couché de bonne heure parce qu'il était malade... il a peut-être empiré cette nuit... fit Jean qui n'osa dévoiler toute sa pensée.

A moitié convaincu, le commissaire finit par dépêcher un sergent de ville, à la recherche d'un serrurier. Mais, avant de permettre que l'on forçât la porte, il tint à s'assurer qu'on avait accompli le nécessaire pour se faire entendre. Lui-même frappa, appela en déclinant son titre, ce fut inutile.



Sur son lit M. Aubry était immobile.

— Allons, dit-il au serrurier après une longue attente, ouvrez la porte.

Jean tremblait si fort qu'il dut s'appuyer contre le mur.

Pourtant, il surmonta sa faiblesse, et ce fut lui qui pénétra dans la chambre, le premier après le commissaire.

Sur son lit, plutôt assis que couché, M. Aubry, était immobile. Il avait dû s'éteindre tout doucement, sans crise ni secousse, car rien autour de lui n'était dérangé. Sa figure était calme et la concierge ne put se défendre de faire la réflexion qu'il avait bien moins mauvaise mine que la veille.

Chacun resta un instant recueilli et silencieux devant le mort. On n'entendait par la chambre que la voix désolée de Tout-Petit qui sanglotait éperdument :

— Patrou ..! patron...! Oh! mon pauvre monsieur Aubry.. !

Dans l'embarras.

Quand Louis Aubry arriva, prévenu par un envoyé du commissaire, il trouva Jean pleurant toujours, la tête appuyée sur le lit, et Mlle Lenoir, qu'on était allé chercher, s'occupant avec la concierge de parer la chambre du mort. Elles avaient déjà allumé des bougies, posé une branche de buis dans une assiette d'eau bénite, mais avaient attendu la venue de l'héritier pour procéder à la funèbre toilette.

Dès son entrée, celui-ci déclara nettement qu'il n'avait besoin de personne, qu'il se chargeait à lui seul de veiller son frère et de faire les démarches. Encore abrégea-t-il avec rudesse les adieux que Tout-Petit adressait à son cher patron.

Vers le soir, après une triste après-midi passée à pleurer avec sa mère dont les tendres consolations n'arrivaient pas à calmer son chagrin, Jean retourna rue Rochechouart pour s'informer de l'heure de l'inhumation.

Dans la chambre où son frère reposait immobile et glacé, tué par lui sans doute, par ses exigences, par ses brutalités, Louis, de grand sang-froid, de belle humeur presque, passait une inspection détaillée de ce qui se trouvait dans l'appartement. A la nouvelle de la mort du pauvre horloger, il s'était trouvé partagé entre ces deux sentiments contraires : l'ennui de perdre cette vache à lait qu'il pressurait depuis si longtemps, et la satisfaction de palper immédiatement une somme assez rondelette. Aussi son premier soin avait-il été de s'assurer du montant probable de l héritage.

En entrant, Jean regarda avec stupeur l'armoire grande ouverte, les tiroirs du secrétaire en partie vides, la table pleine de papiers épars... Il lui semblait qu'il y avait là une affreuse et cynique profanation.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? demanda Louis brusquement. Viens-tu pour me moucharder ?

— Non, monsieur, répondit l'enfant à qui cet accueil fit perdre toute contenance; je venais seulement pour... pour... savoir l'heure de l'enterrement.

— C'est bien, je ferai prévenir qui bon me semblera.

La concierge, offusquée des manières de Louis, qui l'avait mise à la porte sans ménagements, avait suivi Jean afin d'apprendre quelque chose. Elle dut refréner sa curiosité.

— Écoutez, dit-elle à l'apprenti, il faudra toujours que je sois prévenue, d'une façon ou de l'autre; venez demain matin, je vous dirai ce que je sais.

Le lendemain, Jean apprit que ce serait pour quatre heures — l'heure des hôpitaux — qu'on ne tendrait pas la porte, qu'il n'y aurait nul apprêt, nulle cérémonie : un enterrement de charité, autant dire...

(A suivre). J. L.

A propos de nez.



Les formes du nez humain présentent des variétés infinies : nez crochu, aquilin, camard, pointu, épaté, en pomme de terre, en pied de marmite, et d'autres encore.

Les physionomistes attribuent au nez une importance capitale au point de vue de sa relation directe avec le caractère de l'individu. Assurément, il serait téméraire de juger un homme sans rémission d'après la forme de son nez; on peut cependant admettre que cette partie du visage, étant la moins susceptible de mobilité, se prête mieux que les autres à un examen attentif, et un examen mène tout naturellement à un jugement.

Quoi qu'il en soit, ce jugement a été porté ; il ressort clairement de certaines locutions qui sont devenues de véritables proverbes :

Se laisser mener par le nez est un indice de faiblesse.

Mettre son nez partout dénote un indiscret.

Ne pas voir plus loin que son nez indique peu de perspicacité.

Avoir du nez, le nez fin est une preuve de sagacité.

Avoir un pied de nez est le cas d'un vaniteux qui a échoué dans une entreprise où il espérait réussir. De là, *faire un pied de nez*, signe de moquerie.

Se laisser tirer les vers du nez est le fait d'un naïf qui dit, sans s'en apercevoir, ce qu'il voudrait garder pour lui.

Ce n'est pas seulement comme révélation du caractère que se manifeste l'importance du nez; on dit encore :

La moutarde me monte au *nez*.

Il n'a jamais mis le *nez* dans un livre.

Ne pas lever le *nez* de dessus son ouvrage.

Elle me jette toujours mon âge au *nez*.

Il m'a ri au *nez*.

Le nez eut ses mauvais jours ; c'était à lui que s'en prenaient jadis les musulmans lorsqu'ils persécutaient les chrétiens. Ils les leur coupaient et, lorsqu'ils en avaient fait une ample provision, ils les salaient et les envoyaient au sultan qui se délectait à les compter et à supputer le nombre de ses victimes.

Le nez n'a pas toujours été martyrisé. Il a été, dans l'antiquité, un objet d'attention particulière, et même d'admiration ; quelle a été, au milieu des formes nombreuses dont il est susceptible, la plus honorée? L'opinion a varié suivant les pays ! Les Romains manifestaient leur préférence pour le nez long et carré au bout. Ils n'avaient aucune estime pour le nez petit et relevé en crochet ; ils se défiaient de ceux qui en étaient pourvus. Cicéron, dont le nez tenait le milieu entre ces deux formes, était surnommé « l'orateur au nez équivoque ».

D'après Platon, le nez aquilin était très apprécié des gens qui l'appelaient : « nez royal ». Les Perses partageaient cette sympathie. Ils façonnent le nez des princes, dès leur plus jeune âge, afin de le rendre aquilin : ils prennent pour modèle celui de Cyrus, le fondateur de leur empire. Les Kalmoucks, au contraire, honorent le nez camard et pressent celui de leurs enfants pour l'aplatir.

Qui a raison ? Je crois que c'est nous qui acceptons, sans nous plaindre et nous glorifier, le nez que la nature nous a donné, tout en déclarant que jamais grand nez n'a déparé beau visage.

Variétés.

Un télescope géant. — En attendant que soit installé le fameux télescope aux dimensions colossales, qui doit permettre aux visiteurs de notre prochaine Exposition de voir la Lune, non à un mètre, comme on l'a dit par hyperbole, mais à quelques kilomètres seulement, ce qui est déjà bien gentil, les Allemands, pour détenir en optique un record momentané, ont fait transporter à l'Exposition industrielle de Berlin, ouverte tout récemment, le télescope géant de l'observatoire de Grünewald.

Il faut convenir que la pièce a quelque importance : le télescope exposé en ce moment a Berlin possède, en effet, deux objectifs, dont le plus petit a un mètre dix centimètres de diamètre, et le plus grand un mètre soixante-dix.

C'est le plus grand télescope d'Allemagne et probablement du monde entier. Et il en sera ainsi jusqu'à l'Exposition de 1900.

* * *

Un nouvel Icare. — Comme son prédécesseur de mythologique mémoire, l'ingénieur allemand, Otto Lilienthal, est mort en voulant imiter le vol des oiseaux. Il avait construit une machine volante appelée *hélicoptère*, avec laquelle il pensait avoir résolu le problème de l'*aviation*. De fait, plusieurs expériences qu'il avait faites avaient été assez satisfaisantes. Mais récemment, à Goldberg (Silésie), il se lança, muni de son appareil, du haut d'une colline; un violent coup de vent retourna sa machine, en déplaça le centre de gravité et il fut précipité sur le sol où il se brisa la colonne vertébrale.

* * *

Bonne grâce. — On cite, à la louange du savant anglais Hough, évêque de Worcester au siècle dernier, une plaisante répartie qui montre la bonté et la mansuétude de son caractère.

En introduisant un visiteur dans son cabinet, un domestique étourdi fit maladroitement tomber un baromètre de grand prix suspendu à la muraille.

Effarement du coupable, excuses du visiteur qui se considère comme la cause première de l'accident.

— Il n'y a pas de mal, dit l'aimable vieillard, la sécheresse avait assez duré, j'espère que nous allons avoir de la pluie, car je n'ai jamais vu de baromètre si bas.

* * *

Le chien percepteur. — Le préposé au péage du pont suspendu de Fin-d'Oise, près Conflans-Sainte-Honorine (Seine-et-Oise), possède un intelligent épagneul qui, sans avoir jamais été dressé à ce métier, surveille la recette, et sait rappeler a l'ordre, d'un aboiement sonore, le passant qui ne déposerait pas son sou au guichet. Si c'est un bicycliste qui essaye de franchir le pont sans s'arrêter et sans payer, l'épagneul lui donne une chasse persévérante et saute après son veston ou sa blouse jusqu'à arrêt complet.

RÉPONSES A CHERCHER

Question d'étymologie géographique. — D'où vient le nom de *plomb* donné à l'une des cimes des monts du Cantal ?

* * *

Question de langue française. — Quel est le nom véritable du sac que les dames portent à leurs bras quand elles sortent, et auquel, sous le Directoire, comme maintenant, on donnait par corruption le nom populaire de « ridicule » ?

* * *

Calembredaine. — Quel est l'animal qui est à la fois gai, noceur et batailleur? — Pour limiter le champ des recherches, disons que c'est un pachyderme.

* * *

Mots sans têtes. — Aux mots suivants, ajoutez une lettre en tête pour en former d'autres mots, et de la réunion de ces initiales formez un proverbe de trois mots.

Ordre — ail — thon — eau — artisan — dos — assis — est — pitre — appel — ou — ni — lot — race.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 396.

I. Questions d'étymologie.

Livre vient du latin *liber*, qui désignait la pellicule placée entre le bois et l'écorce dans certains arbres, comme le tilleul On s'en servait pour écrire, et on donna le nom de *liber* (livre) à la réunion de ces feuilles d'écorce.

Bible vient du grec *biblion* (livre), tiré lui-même de *biblos* (écorce du papyrus), employé, comme le *liber*, à écrire, à faire des livres.

Volume vient du latin *volumen* (rouleau); les livres des anciens étaient formés de longs rouleaux de papyrus ou de parchemin, non pas de feuillets juxtaposés comme les nôtres.

Tome vient du grec *tomos* (section). Comme sens, il y a une nuance entre *volume* et *tome*. On n'appellera jamais *tome* un volume unique. Puis *tome* désigne généralement une division rationnelle d'un ouvrage, déterminée par l'auteur. Il peut y avoir un tome de l'ouvrage en plusieurs volumes ou plusieurs tomes en un volume.

II. Problèmes des noms locaux.

Les habitants de Fontainebleau sont les Bellifontains; de Saint-Brieuc, les Briochins; de Château Gontier, les Castrogontériens; d'Issoudun, les Issoldunois; de Saint-Gaudens, les Saint-Gaudinois; de Neufchâtel-en-Bray, les Brayons; de Bar-le-Duc, les Barisiens; de Rambouillet, les Rambolitains.

III. Question de langue française.

Les appellations données aux habitants d'un pays, constituent ce que les grammairiens appellent le *gentile* (prononcez *gentilé*). Le *gentile* des habitants de Fontainebleau est Bellifontains, etc.

IV. Anagrammes.

Marée, — Armée, — Ramée.

V. Mots en losange.

B
S E L
S O N I A
B E N G A L E
L I A N E
A L E
E

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 398. 10 centimes 10 octobre 1896.

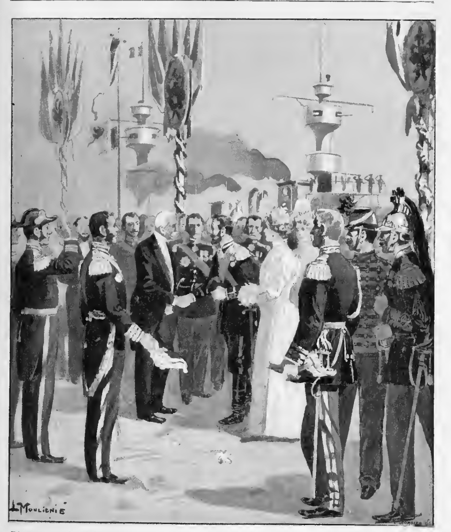
LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits reservés.



Réception des Souverains russes par le Président de la République, sur le quai de l'Arsenal, à Cherbourg.
Dessin original de L. Mouligné.

Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

A l'heure dite, un corbillard de dernière classe vint prendre la dépouille du pauvre horloger : Jean avait apporté une gerbe de fleurs, Moulin une couronne d'immortelles, Estelle et la concierge chacune une autre couronne de perles bleues. Louis n'ayant invité personne, personne ne s'était dérangé. Sans Tout-Petit, sa mère, Mlle Lenoir, Moulin et le père Cacaouèche, venus de leur propre mouvement, le défunt serait parti tout seul au cimetière.

Au moment de se mettre en marche, il y eut un moment d'hésitation ; on attendait Louis Aubry. N'était-ce pas à lui d'aller en tête ? Voyant qu'il ne paraissait pas, la vieille fille ouvrit résolument la porte, et de sa voix brève :

— Eh bien, monsieur, quand vous serez prêt...

— Laissez-moi tranquille, lui fût-il répondu, et occupez-vous de ce qui vous regarde.

— Par exemple ! fit l'ouvrière indignée, il ne faut pas tout de même avoir grand cœur, pour laisser partir un brave homme de cette façon-là, sans une couronne, sans un méchant bouquet, sans rien, quoi!

Furieux, Louis allait se jeter sur elle, mais elle était déjà partie, rejoignant le convoi qui s'éloignait rapidement.

En revenant du cimetière de Saint-Ouen, où avait eu lieu l'inhumation, Jean se rendit à la boutique pour reprendre ses outils.

— Ah çà ! encore toi ! s'écria Louis en l'apercevant.

— Oui, monsieur, c'est encore moi, répondit l'enfant avec plus de fermeté qu'il n'en montrait d'ordinaire; mais rassurez-vous, c'est la dernière fois que vous me voyez... Je viens chercher mes outils.

Jean était arrivé assez peu résolu, mais, en entrant, il avait constaté que les montres et l'horlogerie avaient disparu, que les meubles étaient dérangés et vides, qu'un commissionnaire chargeait de paquets une petite voiture à bras qui stationnait devant la porte. Ces préparatifs non équivoques d'un déménagement complet lui avaient donné de l'aplomb.

— Chercher quoi...? De quels outils veux-tu parler? demanda le jeune homme.

— Des outils qui sont à moi, Monsieur, que j'ai achetés et payés, et qui étaient sur l'établi où j'avais l'habitude de travailler.

— Tu avais des outils à toi ici...! A qui feras-tu croire une pareille bourde?

— Mais... .

— Tout ce qui était ici était à mon frère, et par conséquent à moi : les outils comme le reste... Tu n'es qu'un petit escroc.

— Oh! fit le pauvre Jean suffoqué.

— Et tu vas filer d'ici immédiatement, si tu ne veux pas que j'appelle un sergent de ville.

— Je ne crains pas les sergents de ville puisque je n'ai rien fait de mal. C'est moi, bien plutôt qui ai le droit d'aller me plaindre au commissaire.

— Va au diable, et laisse-moi tranquille.

L'indignation avait donné du courage à l'enfant. Dans son inexpérience de la vie, il ne doutait pas que, étant dans son droit, on ne lui rendît justice. Pourtant, son cœur battait bien fort quand il franchit de nouveau la porte que surmontait la lanterne rouge.

Comme la veille, il fut assez mal reçu par le commissaire. A force d'avoir affaire à des chenapans, ces magistrats finissent par avoir une piètre opinion de l'humanité : Tout-Petit s'en aperçut.

Il exposa son cas le plus clairement et le plus brièvement qu'il put. Pendant ce temps, le commissaire feuilletait des papiers, les classait, les rangeait sans avoir l'air de se douter qu'il y avait là un de ses administrés réclamant sa protection. Il faut croire cependant qu'il avait entendu et compris, car dès que l'enfant se tut, il releva la tête et le regarda droit entre les yeux.

— Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il. Vous m'affirmez que ces outils sont à vous, mais qu'est-ce qui me le prouve? Avez-vous des factures acquittées seulement?

— Non, monsieur, je payais comptant.

— Vous voyez bien... Et quand même vous les auriez, ces factures, ce ne serait pas encore une preuve bien convaincante. Car enfin, vous pourriez avoir gardé ou vendu les outils facturés et en réclamer d'autres.

— Oh, monsieur! protesta Tout-Petit.

— Il n'y a pas de *oh, monsieur*... Vous êtes peut-être un honnête garçon, mais je n'en sais rien. Ce monsieur est probablement un filou, mais il a raison quand il dit que tout ce qui était chez son frère était à son frère et par conséquent à lui.

— Heureusement, s'écria Tout-Petit avec élan, que l'ouvrage avait été entièrement rendu samedi et qu'il ne restait rien aux pratiques.

Ce cri d'honnêteté chez un enfant se félicitant d'être le seul volé, quand le vol le dépouil-

1. Voir le n° 397 du *Petit Français illustré*, p. 525.



Eh bien, monsieur, quand vous serez prêt...

lait complètement, intéressa et émut le commissaire. Son ton s'adoucit.

— Le cas, reprit-il, ne serait pas tout à fait le même. En donnant une exacte description de l'objet qui leur appartenait, en indiquant la source d'où il provenait, les personnes qui avaient quelque chose chez votre patron pouvaient facilement faire preuve de possession. Tandis que vous... quelle preuve pouvez-vous apporter...? Tous les outils d'horloger se ressemblent... Néanmoins, vous pouvez appeler ce monsieur en justice de paix... vous ou, en votre nom, les personnes qui s'occupent de vous. La première citation ne vous coûtera que quatre-vingts centimes.

Jean était atterré. Ses outils perdus, car, désormais, il les considérait comme tels, c'était près de trois cents francs dépensés en pure perte. Daus trois cents francs, que de points faits par sa mère! que de veillées! que de fatigues et de privations! Et pour lui-même, tant de travail et d'application!

Il rentra chez lui navré.

Le père Cacaouèche ne fut pas autrement surpris de la conduite de Louis et de la décision du commissaire : il y avait longtemps qu'il savait à quoi s'en tenir sur l'honnêteté et la justice humaines, mais Eugénie ne pouvait se résoudre à croire que tout fût définitivement perdu.

Découragement.

Le lendemain, Jean voulut tenter un dernier effort auprès de Louis. Il se rendit donc rue Rochechouart, pensant le surprendre au milieu des derniers préparatifs de déménagement, mais, à sa grande surprise, il trouva en arrivant la porte close et les volets mis.

La concierge, auprès de laquelle il alla se renseigner, lui apprit, non sans les commentaires les plus indignés que *ce vilain oiseau* était parti sans dire ni bonjour, ni bonsoir, ni adieu...; que, dès la veille, il avait liquidé tout le bazar : l'horlogerie, à un marchand du faubourg Montmartre; les meubles, le linge, les effets, à un brocanteur quelconque; la batterie de cuisine, la vaisselle, les loques dont les autres n'avaient pas voulu, à un chiffonnier de la rue Belhomme. Avec ses airs de *mylord*, il avait fait argent de tout, et n'avait seulement pas laissé à la loge une pièce de cent sous, qu'on n'aurait pourtant pas volée avec tout l'*aria* qu'on avait eu depuis deux jours.

Jean laissa passer le flux de paroles de la concierge. C'était une nature un peu concentrée : il n'aimait guère à parler ni de lui ni de ce qui le regardait; il ne souffla mot du vol dont il avait été victime.

— Merci, madame, dit-il simplement, je vais aller chez lui.

Ce « je vais aller chez lui » était une manière de prendre congé. En réalité, Jean ne savait à quel parti s'adresser. Ses instruments de travail lui semblaient irrémédiablement perdus. Si, comme la chose était certaine, Louis les avait vendus avec le reste, à qui les réclamer maintenant? L'arrêt rendu la veille par le commissaire retentissait à son oreille comme le glas de son unique avoir; le découragement le saisit. A quoi bon continuer des démarches qui coûtaient tant à sa timidité et qui sûrement n'aboutiraient à rien? Les tristes événements qui, depuis quarante-huit heures, bouleversaient sa vie, lui laissaient l'impression d'un cauchemar.

Indécis, il restait sur le trottoir, ne sachant de quel côté diriger ses pas, quand, dans une voiture découverte qui passait, il reconnut Louis en costume de voyage : chapeau mou, pardessus clair et sacoche en bandoulière. Devant lui, sur le strapontin, était posée une



Les hommes d'équipe déchargeaient les colis.

valise en cuir fauve et un plaid sanglé dans une courroie. Près du cocher, une grosse malle toute neuve était posée en travers.

Cette vue produisit sur la cervelle agitée de Jean l'effet d'une goutte d'eau froide dans un liquide en ébullition : elle fixa instantanément ses idées et lui rendit toute sa lucidité.

Il vit sa mère penchée sur son ouvrage, tirant l'aiguille sans relâche, veillant tard les nuits, s'imposant de dures privations pour économiser les trois cents francs que le filou emportait, le cœur léger.

— Je ne réussirai probablement pas, se dit-il, mais, du moins, j'aurai lutté jusqu'au bout.

Le courage lui était revenu.

La voiture allait lentement en montant la rue de Maubeuge dont la pente est assez rapide : Tout-Petit la suivit résolument. Arrivé devant l'administration du gaz, le cheval se mit à trotter, mais le gamin ne s'en inquiéta pas autrement : il était à peu près sûr que Louis se rendait à la gare du Nord et qu'il y serait en même temps que lui. En effet, les hommes d'équipe déchargeaient les colis quand il entra dans la salle des Pas-Perdus. Sans faiblesse, sans hésitation, il aborda le voyageur.

— Décidément, c'est de la persécution ! dit ce dernier en reconnaissant l'apprenti. Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Vous le savez bien ce que je veux : ce sont mes outils.

— Ah... ! Et tu crois que je les ai dans ma poche ?

— Non, monsieur, je me doute bien que vous les avez vendus au marchand du faubourg Montmartre avec ceux du patron... Mais vous avez de l'argent sur vous : remboursez-les-moi.

— Il est tenace, le crapaud, reprit en riant Louis que les préparatifs du voyage semblaient rendre de fort bonne humeur... Mais, au fait, hier, en me quittant, tu devais aller chez le commissaire... Qu'est-ce qu'il t'a dit le commissaire ?

Le pauvre Jean, dérouté par cette question directe, n'eut garde de répéter l'arrêt du magistrat : il se déroba.

— Monsieur, dit-il la voix suppliante, il n'est pas possible que vous vouliez me dépouiller. Trois cents francs, ce n'est guère pour vous en ce moment, et c'est tout pour moi... Maman travaille tant déjà... !

— Toi, tu es trop naïf..., à moins que tu ne sois profondément roublard. Écoute, je pars pour Londres, dénonce-moi, fais-moi arrêter, fais-moi guillotiner si bon te semble et si tu crois en avoir le droit... Mais, par grâce, laisse-moi prendre mon billet ou je manquerai le train.

J. L.

(*A suivre.*)

Les souverains russes en Danemark.

Lettre de Copenhague.

On sait que le tsar et la tzarine, après avoir visité à Vienne l'empereur François Joseph, et à Breslau l'empereur Guillaume, ont été se reposer en famille, auprès des souverains danois, grands-parents de Nicolas II, avant de se rendre en Angleterre, puis en France.

Un ami du *Petit Français illustré* habitant Copenhague a bien voulu nous envoyer sur le séjour du tsar et de la tsarine en Danemark les intéressants détails suivants.

« Le petit château de Berustorff, où résident l'été le roi Christian et la reine Louise, est situé à 8 kilomètres de Copenhague et entouré d'un beau parc. Construit en 1764 par l'architecte français Jardin, il a l'aspect d'une maison de campagne sans prétentions architecturales, blanche au milieu de la verdure. Au premier étage sont les appartements réservés au tsar et à la tsarine, à l'impératrice douairière de Russie et à sa sœur la princesse de Galles. Les personnes de leur suite sont logées dans les annexes du château, leurs domestiques dans un pavillon construit près des communs. L'appartement du couple impérial se compose de quatre pièces : un salon, une chambre à coucher et deux cabinets de toilette. Des fenêtres la vue s'étend par delà le parc jusqu'à Copenhague.

« A cause de la place très restreinte dont on dispose à l'intérieur du château, on a dressé dans le parc une dizaine de tentes en feutre, converties en salles à manger, en lingeries et en dortoirs pour la domesticité de Leurs Majestés danoises. En outre, une cuisine est installée dans un baraquement en bois.

« Si tous les hôtes habituels de la cour s'étaient trouvés réunis, la résidence aurait été transférée au château de Fredensborg, qui a vu dans les dernières quinze années tant de belles réunions de souverains et de princes. Mais il manquait cette fois à la fête de famille le prince de Galles, la reine de Grèce, le duc et la duchesse de Cumberland et un grand nombre de petits-enfants de Christian IX.

« A Bernstorff la famille royale mène une vie très simple. Le roi, qui n'aime pas le faste, apparaît dans cette résidence comme un représentant des anciennes mœurs patriarcales. Le public a journellement accès dans le parc, où Christian IV, âgé aujourd'hui de soixante-dix-huit ans, se montre souvent, entouré de ses petits-enfants.

« Il ne faudrait pas croire pourtant que l'étiquette se soit relâchée à la cour danoise sous ce règne. La reine, née princesse de Hesse-Cassel, veille avec soin à l'observation des règles du cérémonial dans les fêtes et réceptions et a mis en vigueur le code sévère des petites cours allemandes. Sa Majesté, qui d'ailleurs est très artiste, cultive la musique et la peinture. En 1878, elle visita Paris avec la princesse Thyra, sa troisième fille, aujourd'hui duchesse de Cumberland. Le duc de Cumberland est fils du roi Georges V de Hanovre, qui, dépossédé par la Prusse, mourut en exil à Paris en 1878.

« Le tsar et la tsarine ont passé douze jours en Danemark et profité de leur séjour pour parcourir en voiture les belles forêts du nord de l'île de Séeland. Pendant plus de quinze jours les Copenhaguais ont pu admirer chaque matin un attelage de six chevaux que des piqueurs royaux promenaient dans les rues; ces chevaux étaient réservés à Nicolas II. Leurs Majestés n'ont cessé de circuler sans escorte militaire; la garde de leurs personnes était confiée à des officiers de police en tenue civile, mêlés à la foule.

« Nicolas II s'est promené en bicyclette dans les environs de Bernstorff, en compagnie de son frère le grand duc Michel, de son oncle le prince Valdemar de Danemark et de sa cousine germaine Victoria de Galles.

« Les souverains russes ont tenu à visiter Fredensborg, le parc et les bois où Alexandre III, entouré d'une bande de jeunes neveux et nièces, se promenait, heureux d'oublier sous ces frais ombrages les graves soucis du gouvernement; ils ont fait une halte au pavillon russe qu'il fit construire au milieu du parc et où il menait la troupe enfantine prendre le thé et manger des gâteaux.

« On raconte ici beaucoup d'anecdotes relatives au genre de vie que menait à Fredensborg Alexandre III. En voici une entre mille : un jour le tsar et le prince royal de Danemark, son beau-frère, furent surpris par un orage dans une promenade qu'ils faisaient à pied dans la forêt. Ils furent heureux de rencontrer une charrette qu'un paysan conduisait à Fredensborg; tous deux montèrent et s'assirent à côté du paysan. Pendant le trajet le prince royal dit à ce dernier :

« Savez-vous qui nous sommes? Je suis le prince royal et mon compagnon est l'empereur de Russie.

— Ah ! fit le paysan, narquois, eh bien ! mettons que je sois le pape ! »

« Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'en arrivant devant le château il vit les factionnaires



L'Impératrice ALEXANDRA-FÉODOROVNA

Alix-Victoria-Hélène-Louise-Béatrix de Hesse, fille de Louis IV, grand-duc de Hesse et du Rhin († 1892) et de la princesse Alice († 1878), fille de la reine Victoria d'Angleterre.



NICOLAS II Alexandrovitch

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES

Tsar à Moscou, Kiev, Vladimir, Novgorod, Astrakan, de Pologne, de Sibérie, de Chersonèse Taurique.
Seigneur de Pskow, grand-duc de Smolensk,
de Lithuanie, Volhynie, Podolie et Finlande, prince d'Esthonie, Livonie, Courlande, etc., etc.

présenter les armes au passage de sa charrette! Le tsar et le prince royal descendirent en riant, après avoir laissé un souvenir à leur obligeant conducteur.

« Nombre de traits montrant la bonne humeur et la simplicité des mœurs d'Alexandre III feront revivre longtemps sa mémoire dans l'esprit des Danois. Sa veuve, l'impératrice douairière, est ici entourée d'un profond respect. Avant son mariage, c'était des trois filles de Christian IX celle que la nation affectionnait le plus. Son nom de Dagmar, qui signifie Aurore, et qu'elle dut changer à son mariage contre celui de Maria-Féodorovna, eût suffi pour envelopper la jeune princesse d'un charme poétique, car ce fut celui de la plus populaire des reines de Danemark, une princesse de Bohême mariée à Valdemar le Victorieux (1202-1241).

« Aux yeux des Danois, l'impératrice Maria-Féodorowna est toujours « la chère princesse Dagmar ». La douceur de son sourire a été remarquée de tous ceux qui l'ont approchée. Sa douleur de veuve et, bien avant, ses angoisses de femme et de mère ont répandu sur son visage un voile de mélancolie.

« Longtemps elle a vécu sous la terreur des complots nihilistes.

« Peu de temps après l'assassinat de son beau-père Alexandre II, elle écrivait à sa mère, la reine de Danemark : « Je m'attends au sort de Marie-Antoinette. » Malgré la surveillance exercée au Palais impérial, des lettres anonymes parvenaient jusqu'à la souveraine; elles renfermaient des menaces de mort contre elle, contre son mari et ses enfants. Elle en trouva, dit-on, sous son oreiller. Après l'odieux attentat de Borski, où des mains criminelles firent dérailler le train impérial, l'impératrice Marie souffrit longtemps d'un ébranlement nerveux; sa plus jeune fille, la grande-duchesse Olga, encore tout enfant à cette époque, fut projetée au loin sur la voie et resta longtemps affaiblie à la suite de cet accident. Aujourd'hui l'impératrice-mère vit dans un deuil profond dont elle ne sort que lorsque l'étiquette l'oblige à assister à des fêtes officielles.

« Les sentiments d'amitié que nourrit à l'égard de la France la famille impériale de Russie sont trop connus pour que j'aie besoin de m'étendre sur ce sujet. Ce qu'on sait moins c'est qu'une princesse française a beaucoup contribué à augmenter les sympathies pour la France à la cour de Danemark. La princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres et femme du prince Valdemar, a conquis une grande popularité en apprenant en fort peu de temps la langue danoise. Très simple d'allures, la princesse jouit à une vive intelligence un grain d'originalité. Pendant un violent incendie qui détruisit Christiansborg, le plus beau palais de Copenhague, elle se rendit sur le lieu du sinistre et fit distribuer du cognac aux pompiers pour les récompenser de leur zèle. Aussi le corps des pompiers tout entier se ferait-il tuer comme un seul homme pour elle. Elle s'intéresse beaucoup aux affaires de la marine, son mari étant capitaine de vaisseau; chaque année elle prend l'initiative des souscriptions faites en faveur des veuves de pêcheurs et de marins. L'été, lorsque la voiture dans laquelle elle promène ses cinq enfants roule sur la route qui borde le Sund, les pêcheurs de la côte se la montrent en disant : « Voici notre Marie! »

« Je souhaite que l'amour des voyages vous conduise un jour en Danemark. Les habitants, gens hospitaliers, d'esprit un peu caustique et d'humeur sentimentale, vous plairont par leur caractère à la fois gai et sérieux. Copenhague vous intéressera et vous amusera, avec son beau port, ses canaux qui lui donnent un aspect de ville hollandaise, ses musées, riches en souvenirs historiques, ses monuments de briques, ses maisons à tourelles et ses rues toujours pleines de promeneurs, où des escaliers qui s'ouvrent béants sur les trottoirs conduisent à des boutiques installées dans les sous-sols.

« Vous parcourrez avec plaisir les frais paysages de l'île Séeland, vous aimerez les forêts de hêtres séculaires, les étangs mélancoliques, les blanches maisonnettes couvertes de chaume, les moulins à vent qui semblent égarés au milieu des champs, les églises rouges où les cigognes viennent nicher sur les toits; et les bords riants du Sund, les villas entourées de jardins, semées le long de la route de Copenhague à Elseneur. Vous visiterez la ville d'Hamlet et le château de Kronborg, posé comme une sentinelle à l'entrée du détroit, en face des côtes de Suède; et vous ferez un pèlerinage au tombeau du prince philosophe, ne fût-ce que pour entendre raconter par le gardien que la grande tragédienne française Sarah Bernhardt s'y rendit lors de son séjour en Danemark, et y vida une coupe de champagne à la mémoire du héros de Shakespeare.

« Les paysages de Séeland sont faits pour servir de cadre à une idylle. Précisément les journaux danois ont constaté qu'une idylle familiale et charmante s'était déroulée à Bernstorff, où l'empereur de Russie a goûté les douceurs de la vie de famille et échappé pour quelques jours aux ennuis de la politique, comme le veut la devise inscrite en latin sur la porte d'entrée : *Honesto inter labores otio sacrum* — « Asile consacré au repos bien gagné. »

R. R.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

Jehan connaissait le chemin et se fiait à son adresse pour franchir tous les obstacles. Il traversa la grande cour sans avoir par le moindre bruit éveillé le chien du portier; il trouva son arbre et, sans perdre une minute, se hissa jusqu'aux premières branches. L'obscurité était si complète qu'il ne voyait plus le sol et ne distinguait pas la tonr d'escalier à quelques pieds de distance. Il se mit à cheval sur la grosse branche qui pliait sous le poids et la suivit le plus loin possible. En imprimant à cette branche un assez fort balancement de côté, il finit par rencontrer la muraille avec son pied qui tâtonnait dans le vide; il accentua le balancement et put saisir une corniche avec la main; c'était la fenêtre cherchée. S'accrochant à des sculptures sans quitter sa branche, il ouvrit cette fenêtre très simplement, en passant le bras par un des trous du vitrage, que faute d'argent on ne faisait pas réparer.

La fenêtre ouverte, Jehan se hissa, abandonnant sa branche et se trouva dans la tour d'escalier. Il y faisait peut-être encore plus noir que dans la cour, et les marches usées n'étaient qu'un casse-cou. Mais Jehan les connaissait, il escalada rapidement et sans faire de bruit un étage et trouva la fenêtre qui donnait sur le toit de M. le Régent. Sans hésiter, Jehan se mit à califourchon sur la fenêtre. De ce côté quelques étoiles projetaient une vague blancheur effleurant les tuiles en contre-bas de six pieds au-dessous de la fenêtre. Jehan ayant bien regardé avec ses yeux, déjà habitués à l'obscurité, se laissa pendre à bout de bras jusqu'à ce que ses pieds touchassent les tuiles. Il y était. Le toit avait une forte pente, et les tuiles étaient bien vieilles. Aïe! quelques-unes se brisèrent et, glissant à grand fracas, s'en allèrent tomber dans la cour.

Le chien du portier, réveillé par le bruit, poussa aussitôt des hurlements. Jehan, sans perdre la tête, se mit à imiter les grondements et les miaulements furibonds d'une bataille de chats. Une fenêtre s'ouvrit au-dessous de lui, un homme cria :

— Pjitt! Pjitt! les vilaines bêtes! Voulez-vous vous sauver, détestables matous!

Jehan reconnut la voix de Bonifacius, le maître fouetteur, qui couchait à l'étage au-dessus de M. le Régent, précisément sous le toit qu'il était en train de suivre.

— Je me sauve, maître Bonifacius, je me sauve! murmura-t-il en continuant ses miaulements.

Il suivit à genoux toute la crête du toit et arriva sans encombre à l'extrémité. C'était ici le passage difficile; il s'agissait de descendre sur le bâtiment en dessous, beaucoup moins élevé. Heureusement un corps de cheminée montait de ce bâtiment le long du pignon, avec des crampons de distance en distance.

— Un à gauche, deux à droite, murmurait Jehan accroché à la cheminée en cherchant avec le pied le premier crampon de droite; bon, je le tiens... à gauche maintenant... très bien... à droite... Où est-il, celui de droite?..... voyons donc? Est-ce que je me tromperais... Ah! le voilà!... Bon! Ouf! m'y voilà. Aïe! J'ai déchiré mes chausses aux genoux! Bah! il est inutile d'en gémir, un trou ou deux de plus...!

Maintenant fort tranquille, car tout le reste du chemin n'offrait plus de vraies difficultés, Jehan suivit le toit en continuant de miauler par précaution.

Il regardait au-dessous de lui, dans le noir, la cour des cuisines, une sorte de reserre étroite pratiquée derrière la triste officine où se préparaient les maigres repas des écoliers de Montaigu, par les soins de deux antiques et graillonneux marmitons, aidés de quelques sordides laveuses de vaisselle.

— Ah! fit Jean assis sur le toit, les cuisines de Montaigu ne répandent point les parfums délicieux qui émanent des fourneaux de mon oncle, à la *Lamproie-sur-le-Gril!* Pouah! ça sent les trognons de choux! Adieu, cuisines de Montaigu; adieu, haricots moisis, légumes fanés, lard rance! Je ne sais quels repas l'avenir me tient en réserve, mais ils seront assaisonnés de grand air et de liberté! Foin des études en chambre close et au pain presque sec! Je suis jongleur ménestrel à partir d'aujourd'hui, tant pis si je dois me serrer la ceinture encore davantage!

... Mais à propos, je suis bien près des cuisines... Hé! hé! oui... peut-être serait-il bon de dire un dernier adieu à ces cuisines avant de quitter Montaigu pour jamais!... Si par hasard on avait laissé traîner quelque chose... un peu de lard, par exemple?... Il serait rance, mais j'y suis bien habitué... Saint Boniface, patron du plus révéré des maîtres de Montaigu, saint Boniface me préserve des mauvaises pensées!.... Mais cependant, raisonnons..... Le collège Montaigu, si je restais en ces murs comme j'en ai le droit, me nourrirait mal, c'est possible, mais incontestablement il me nourrirait; d'ici la Noël il me devrait... voyons, huit

1. Voir le n° 397 du *Petit Français illustré*, p. 518.

mois ou deux cent quarante jours à trois repas, sept cent vingt repas! Tant que ça! Oh! j'abandonne sept cent vingt repas! C'est beaucoup dans ma position; je ne puis me résigner facilement à cet abandon! Si je trouvais dans les cuisines de quoi représenter cinq ou six dîners, il n'y aurait pas grand mal et il resterait encore un joli bénéfice pour Montaigu!..... Oui, décidément, je vais aller fourrager dans le garde-manger avant de partir tout à fait...

Jehan, passant immédiatement de la pensée à l'exécution, descendit de son toit sur le mur de clôture du collège. Au lieu de sauter tout de



Le baril était plein de harengs...

suite dans la ruelle des Chiens, il préféra descendre dans la cour. Pour donner de l'air on avait laissé ouverte une fenêtre de la cuisine, d'ailleurs solidement grillée. Jehan, comme la plupart des élèves de Montaigu, se jouait des grilles, sa maigreur lui permettant de passer à travers les barreaux. Il se trouva bientôt sur une espèce d'évier parmi des tas d'écuelles d'étain.

— Par saint Boniface! se dit-il restant debout sur l'évier et se frappant le front, c'est aujourd'hui vendredi, jour maigre! Et je n'ai qu'une cuisse d'oie, grasse à plaisir, dans ma poche... Il faut donc de toute nécessité que je trouve autre chose..... C'est jour de harengs salés à Montaigu... Où peuvent être les harengs salés? Pourvu que le cuisinier les ait tirés du cellier...

Il descendit de l'évier et se mit à chercher à tâtons dans la cuisine.

— Au diable cette obscurité que je bénissais tout à l'heure, grommelait-il; rien! je ne trouve rien! Montaigu veut m'affamer jusqu'au bout! Oh! qu'est-ce que c'est que ça? Quelques carottes ou navets, c'est maigre, mais enfin c'est toujours ça... Plus rien de ce côté... Tournons, et surtout pas de bruit, ces cuisiniers affameurs ne dorment pas très dur..... Rien! Toujours rien! Voyons si le flair ne me donnera aucune indication, si mon nez ne distinguera aucune odeur de vinaigre et de harengs?

Jehan respira et renifla fortement dans toutes les directions.

— Fatalité! Vais-je en être réduit à des carottes crues..... Ah! ah! qu'est-ce que c'est? Il me semble... oui... Odeur suave des harengs, je te reconnais! c'est par là... Courage, je brûle! oui, voilà!

Son pied venait de heurter avec bruit un petit baril rangé dans un coin; il y mit la main. C'était bien cela, le baril était plein de harengs mijotant dans la saumure.

— Chut! dépêchons-nous, j'ai fait du bruit, il me semble qu'on a remué là-haut chez les cuisiniers.... C'est qu'ils me tomberaient dessus à coups d'écumoire! Une douzaine de harengs, c'est tout ce que je veux prélever, je fais grâce de plus de sept cents repas à Montaigu! Mais comment les emporter? Ah! voilà l'affaire, dans mon capuchon d'écolier de Montaigu, que je porterai sur le bras et non sur les épaules. Et maintenant décampons, car on remue là-haut... Ah! et le treizième, prenons-le, on donne toujours le treizième à la douzaine!

Jehan ayant serré précieusement les harengs dans son capuchon regagna la fenêtre de la cuisine et se trouva dans la cour. Grâce à un tas de bûches dans un coin, il fut bientôt à califourchon sur le mur et se prépara à sauter dans la rue.

— Ah! il était temps, fit-il en se retournant vers la cour.

Une chandelle venait d'apparaître dans la cuisine, elle était tenue par un gros homme à demi vêtu qui entrait avec précaution, un gourdin à la main. C'était un cuisinier qui, réveillé par les recherches de Jehan, était descendu pensant surprendre un écolier plus affamé que les autres, et venu en quête d'un supplément de nourriture. Le gros homme tomba en arrêt devant le baril de harengs dont le couvercle était à terre; le larcin était évident. L'homme poussa des jurons en brandissant son gourdin et se mit à chercher dans tous les coins et jusque sous les tables.

Personne. Il ouvrit les armoires et jeta un coup d'œil dans la cour. Sa chandelle faisait danser sur les murs son ombre gigantesque, agrandie encore par les cornes d'un bonnet de nuit. L'homme en sursauta presque de frayeur. Puis l'air fit vaciller la flamme de la chandelle, il n'aperçut point Jehan sur son mur et rentra pour porter ailleurs ses recherches.

Jehan ayant d'abord laissé délicatement tomber dans la ruelle le capuchon renfermant ses précieux harengs descendit à son tour. Il

était sauvé, Montaigu ne le rattraperait point. Devant lui l'espace, la liberté ! Il n'avait pas un denier en poche, pas la plus petite pièce de cuivre, toute sa richesse consistait en sa cuisse d'oie et ses treize harengs pour les premiers repas. Mais, bah ! le ciel pourvoirait au reste ! Jehan avait confiance en sa bonne étoile.

Aussitôt sur le sol libre de la ruelle des Chiens, qui n'était qu'un simple couloir circulant entre les murs de plusieurs collèges, Jehan ramassa son capuchon, s'assura qu'il n'avait rien perdu et chercha un endroit un peu abrité pour prendre un peu de repos en attendant le jour.

— Je ne vais pas m'en aller traîner dans les rues de Paris pour être ramassé comme un vagabond par le chevalier du guet, ou détroussé de mes richesses par des malandrins comme il en fourmille. Je vais attendre le petit jour bien tranquillement ici, puis à la première heure, quand la porte Saint-Jacques s'ouvrira pour les paysans apportant leurs choux aux Halles, je vais prendre l'air des champs et filer tout droit devant moi.

Jehan trouva l'abri souhaité sous une porte des arrière-cours du collège de Reims. Il s'assit sur le seuil, s'accota convenablement et rêva en essayant de dormir.

Premières aventures.

Comme l'aube commençait à poindre, le chant du coq réveilla en sursaut l'écolier endormi. En même temps des cloches et des clochettes tintèrent un peu partout dans les collèges voisins, des angélus doux et légers s'envolèrent des chapelles et des églises, si nombreuses sur la montagne Sainte-Geneviève, et dans le grand Paris dormant encore.

Jehan bâilla et s'étira en gémissant. Il se croyait encore dans le dortoir de Montaigu. Mais le froid de la pierre le rappela à la réalité, il cessa de groguer contre les rigueurs de Montaigu et fut debout tout aussitôt.

— Alerte ! dit-il, voilà le jour, on se lève au collège, c'est le moment de décamper !

Il gagna bien vite la rue Saint-Jacques. Les maisons dormaient encore, mais déjà quelques passants se rencontraient, pour la plupart des paysans des environs immédiats de la ville ou de villages un peu plus éloignés, comme Montrouge ou Gentilly, la hotte pleine de légumes sur le dos et se rendant aux Halles. Jehan franchit sans obstacle la porte Saint-Jacques, près de laquelle des charrettes se pressaient.

— En voilà un qui se lève de bonne heure ! grommela le portier en le regardant passer, on dirait un escholier de Montaigu qui prend un petit congé... Va, va, mon garçon, ça n'est pas mon affaire...

Jehan siffla, sauta, chanta de joie quand. ayant, après le rempart, dépassé le faubourg assez long, il se trouva en pleine campagne, foulant l'herbe du bon Dieu et non plus le pavé de la ville. Il n'y avait plus maintenant que des maisons de paysans, çà et là quelques grandes fermes entourées de prés ou de vastes champs de légumes. Une route fuyait en avant, bordée de grands ormes, et des sentiers à droite et à gauche s'égaraient vers des coteaux couverts de vignes.

Il respira l'air à pleins poumons, et, au premier buisson, se coupa un bâton.



Un gros homme à demi vêtu entrait avec précaution.

— Le père Bonifacius à cette heure doit préparer sa houssine et me chercher pour régler sa dette, se dit-il tout en marchant. Il est bon payeur, le père Bonifacius, il va être bien contrarié de n'avoir pas terminé hier !... Voyons, maintenant il s'agit de se retourner !... J'ai une cuisse d'oie, treize harengs, un vieux croûton de pain et deux carottes; avec cela on va loin... A deux harengs par jour, cela fait six jours; la cuisse d'oie sera pour demain et le treizième hareng servira à calmer un accès ou un excès d'appétit imprévu .. donc j'ai presque une semaine devant moi. En six jours j'aurai bien le temps de méditer sur le moyen de gagner ma vie. En avant donc et confiance !

Jehan marcha tout droit devant lui sans s'inquiéter de savoir où la route conduisait; il traversa quelques villages ou hameaux. sans avoir d'autre aventure que la trouvaille d'un oignon, assez fort et très propre, qui vint grossir le trésor du voyageur.

A. R.

(A suivre.)

Variétés.

L'oracle de la brouette. — Par une nuit bien noire, Claude sort de chez lui avec une brouette. Il voudrait faire le moins de bruit possible parce qu'il va..., ça n'est pas beau..., il va faire sa provision de pommes de terre dans le champ d'un voisin. Il se rend compte que ça n'est pas correct et il hésite bien un peu. Ce qui l'agace c'est que, dans la nuit silencieuse, la roue de la brouette fait entendre à chaque tour un gémissement plaintif. La conscience troublée de Claude prête une voix à cette roue, et il l'entend distinctement qui répète d'un ton persuasif et insinuant : « *N'y vas pas, n'y vas pas.* »

Claude fait taire sa conscience; mais ne pouvant faire taire la maudite roue, il presse le pas. Avec l'allure, la voix de la roue change et, cette fois, elle répète avec insistance : « *Tu s'ras pris, tu s'ras pris, tu s'ras pris.* »

Claude arrive au champ du voisin, fiévreusement il déterre les pommes de terre et en remplit la brouette ; mais, comme il allait partir, il entend des pas sur la route et sous « cette obscure clarté qui tombe des étoiles » il distingue une silhouette athlétique surmontée d'un bicorne. Il détale grand train et la roue, tournant rapide sur l'essieu chargé, scande chaque enjambée d'un « *j't'l'avais dit, j't'l'avais dit, j't'l'avais dit.* »

Que faire? la brouette est lourde et Claude ne pourra pas longtemps conserver cette vitesse. Il passe justement devant la maison du maître du champ. Pan ! il lui verse sa récolte contre sa porte et file au triple galop, tout aise de s'en tirer et surtout de n'avoir pas été coquin jusqu'au bout. Et la roue, moins gémissante, lui murmurait doucement « *T'as bien fait, t'as bien fait.* »

*
* *

Un pont colossal. — Les Américains annoncent leur intention de construire un pont prodigieux sur la branche septentrionale de l'Hudson. Les études de ce pont métallique sont déjà faites. Les piles auront une hauteur de près de 200 mètres; les fondations de ces piles pénétreront dans le sol à une profondeur de 42 mètres. L'énorme écartement des piliers permettra aux plus grands bâtiments de passer et de se croiser sans peine, quel que soit leur nombre. De nombreuses lignes de chemin de fer utiliseront ce pont qui sera traversé chaque jour par des milliers de trains express. Les dépenses sont évaluées à 300 millions de francs.

*
* *

Ça ne compte pas. — Toto est gourmand mais il aime bien les histoires et l'autre soir à table, au moment du dessert, son oncle en racontait une si amusante que Toto n'en perdait pas un mot.

L'histoire finie, Toto regarde son assiette, jette un coup d'œil éploré à droite et à gauche et fond en larmes. On s'empresse autour de lui :

« Qu'as-tu mon petit ! Qu'as-tu mon mignon ?

— J'ai... J'ai mangé ma tartelette sans m'en apercevoir ! »

REPONSES A CHERCHER

Histoire et botanique. — Dans un roman populaire de Ponson du Terrail, cet écrivain fécond, fort lu il y a trente ans, décrit un château en Touraine dans la première moitié de ce siècle, et mentionne une terrasse plantée d'acacias *quatre fois séculaires.* Comment et pourquoi est-ce impossible?

Énigme.

Sous la main du tireur habile,
Toujours prête à de fiers combats,
Ferme, souple, intrépide, agile,
Je me joue en brillants ébats.

Sur l'Océan, pendant l'orage,
Avec de longs gémissements,
Je me roule et viens à la plage
Me briser en flots écumants.

Acrostiche.

Trouver huit mots de quatre lettres tels que la réunion dans l'ordre donné des premières et des dernières lettres de chacun d'eux donne les noms de deux petits oiseaux.

1° Où l'on cuit le pain.
2° Fleuve d'Italie.
3° Ville d'Italie près de Gênes.
4° Forte brise.
5° Arme blanche.
6° Sous-préfecture de l'est de la France.
7° Fer battu réduit en feuilles.
8° Pays ayant un gouvernement.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 397.

I. Question d'étymologie géographique.

Les autres sommets du Massif central reçoivent les noms de Puys, de Sucs, de Dômes ; aucun autre n'est désigné sous celui de *plomb* qui est resté longtemps inexpliqué.

Plom en vieux français désignait le pommeau arrondi de l'épée (voir Victor Gay, *Glossaire archéologique* au mot *Épée*, documents de 1309 à 1386.) Le profil arrondi de l'ancien cône volcanique du Cantal l'a fait comparer à la boule aplatie qui terminait les épées ; dans une vieille charte, citée par M. Antoine Thomas dans les *Annales de Géographie*, on trouve le *pom de Cantal*, ce qui ramène facilement à pomme et pommeau. En tout cas, on devrait écrire *plom* et non *plomb.*

II. Question de langue française.

Le vrai nom du sac que nos contemporaines ont remis à la mode et qui se portait déjà sous le Directoire est, non pas *ridicule*, mais *réticule* (même racine que rêts, filets), petit filet.

Chez les Romains le *réticulus* était la résille, le réseau qui retenait les cheveux des femmes. De là, le nom donné aux sacs de nos grand'mères, lesquels étaient primitivement en filet.

III. Calembredaine.

Le pachyderme qui est gai, rit ; — qui est noceur, noce ; — qui est batailleur, rosse. = Rhinocéros.

IV. Mots sans têtes.

Trop parler nuit.

T — ordre	**p** — artisan	**n** — on
r — nil	**a** — dos	**u** — ni
o — thon	**r** — assis	**i** — lot
p — oau	**l** — est	**t** — race
	e — pitre	
	r — appel	

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

8e année. — N° 399. 10 centimes. 17 octobre 1896.

LE
Petit Français illustré
JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Histoire d'un honnête garçon. — A midi, l'on se mit à déjeuner.

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Louis avait ouvert un portefeuille qui paraissait suffisamment garni de billets de banque; il avait atteint une bourse d'argent entre les mailles de laquelle scintillaient des pièces d'or — on aurait dit qu'il se faisait un jeu d'exciter la convoitise du pauvre enfant, — puis tranquillement, il se dirigea vers le guichet.

Jean restait cloué à la même place. Ce ne fut qu'après avoir vu le voyageur disparaître dans les salles d'attente où il ne pouvait le suivre, après avoir entendu son ironique adieu, qu'il se décida à quitter la gare.

Avec la tête basse et la démarche affaissée de ceux qu'un coup violent, inattendu vient de frapper et qui ne voient plus clair dans leur vie, Jean erra longtemps par les rues, formant vingt projets aussitôt abandonnés que conçus.

Le soir pourtant, au moment où il devait rentrer chez lui sous peine d'inquiéter sa mère, il prit une détermination subite.

— Demain, se dit-il, j'irai trouver Louveau.

Jean se met à son compte.

Louveau était un ami de M. Aubry. C'était chez son patron que Jean l'avait connu, quand il venait au magasin faire un bout de causette en fumant sa pipe. Horloger lui aussi, il avait toujours été un travailleur actif, exact, laborieux, mais non pas ce qu'on appelle un fin ouvrier. Aussi avait-il depuis longtemps abandonné les ouvrages minutieux et délicats pour se mettre à la *camelote*. Il confectionnait des mouvements de réveils et de coucous destinés à l'exportation. Et Dieu merci! du matin jusqu'au soir qu'il travaillait sans relâche, il en abattait de l'ouvrage!

Au reste, s'il était un logis où la devise chère aux Anglais « *Le temps, c'est de l'argent* » fût appréciée et observée, c'était bien celui de Louveau.

A neuf heures, quand Jean arriva, tout était propre et rangé, le carreau frotté, les meubles époussetés, les enfants débarbouillés. A côté de l'établi où l'ouvrier travaillait depuis longtemps déjà, une petite fille de cinq à six ans, assise sur une chaise basse, défilait un vieux tricot et mettait la laine à mesure dans un panier posé devant elle. A quelques pas de là, une autre, un peu plus grande, ourlait des mouchoirs. Par la porte grande ouverte de la cuisine, on apercevait une troisième fillette occupée à repasser du linge.

Et le joli était que ces enfants, dont la plus vieille n'avait pas douze ans, travaillaient sans ennui, sans fatigue ni dégoût. On babillait, on riait, mais les petites mains allaient toujours. L'aîné de la famille, un garçon en apprentissage chez un peintre-décorateur, était parti à l'atelier dès le matin, et la mère revenait du marché au moment où Jean arrivait.

— Tiens! le petit Harivel, dit l'ouvrier. Quel bon vent t'amène, mon garçon? C'est Aubry qui t'envoie?

— Monsieur Aubry! s'écria l'enfant au comble de la surprise; mais vous ne savez donc pas?

Et Tout-Petit recommença le pénible récit que, depuis trois jours, il avait déjà tant de fois répété. Les Louveau abasourdis le laissèrent aller jusqu'au bout sans l'interrompre.

— Comment veux-tu que je sache quelque chose? demanda l'ouvrier quand Jean se tut. J'ai laissé Aubry samedi soir en bonne santé... En bonne santé n'est pas le mot, puisqu'il était toujours dolent..., mais pas plus malade que d'habitude, au moins; et depuis, je n'ai pas entendu parler de lui. Son frère ne m'a prévenu de rien...; il n'y a pourtant pas si loin de la rue Rochechouart à la Poterne des Poissonniers... Quel misérable que ce Louis...! Ah! il t'a filouté tes outils? Cela ne m'étonne pas, tu sais : je ne l'ai jamais connu qu'avec de mauvais penchants... Gredin, va! voleur! fainéant!

Louveau avait gardé l'épithète de fainéant pour la fin : aux yeux de ce travailleur acharné, un fainéant était le dernier des êtres.

— Et maintenant, que comptes-tu faire? demanda l'ouvrier quand il eut fini d'exhaler sa bile contre les paresseux en général et Louis Aubry en particulier.

— Voici, monsieur Louveau, répondit l'enfant avec un peu d'embarras : j'étais venu vous trouver parce que je sais que vous êtes considéré dans la maison qui vous emploie, et je voulais vous demander si vous ne pourriez pas me procurer de l'ouvrage. Il y a à peine deux ans que je travaille; n'importe où j'entrerai, on ne me payera pas... Les derniers temps, le patron me donnait dix francs par semaine, vous savez... j'aurais voulu trouver l'équivalent.

Louveau se gratta la tête au-dessus de l'oreille avec un air embarrassé et glissa à sa femme un regard interrogateur.

— Bien sûr, mon garçon, fit celle-ci en manière de réponse, que mon mari ne te laissera pas dans l'embarras. Quand ce ne serait qu'en

1. Voir le n° 398 du *Petit Français illustré*, p. 530.

souvenir de ce pauvre Aubry qui t'aimait comme si tu avais été de sa famille.

— Pour de l'ouvrage, dit Louveau fort de l'approbation de sa femme, j'en aurai certainement autant que j'en voudrai. Il y a même longtemps que j'aurais pu avoir une entreprise et occuper des ouvriers. Mais quoi... ? Avoir des raisons pour de l'ouvrage mal fait ou livré en retard..., ce n'est pas la peine. Je gagne bien ma vie et celle de la nichée ; j'aime mieux me contenter de ce que j'ai que de m'exposer à mécontenter le patron... Avec toi c'est autre chose, je suis sûr que tu ne me causeras pas d'ennuis, si je me fie à ce que disait ton pauvre patron.

— Oh ! soyez tranquille monsieur Louveau.

L'ouvrier serra la main que le garçon lui tendait en signe de reconnaissance.

— C'est entendu, dit-il ; tu vas rester avec moi trois ou quatre jours... la fin de la semaine, tiens ; car, si peu difficile que soit un ouvrage, encore faut-il savoir le faire, et samedi soir je rapporterai de la besogne pour deux... Allons, mon garçon, au travail ; tu déjeuneras avec nous sans façon.

Jean ne se le fit pas dire deux fois. Heureux de voir les choses si bien s'arranger, il se mit à travailler au milieu du babil et des éclats de gaîté des enfants, que leur application et leur docilité n'empêchaient pas d'être de joyeuses fillettes.

A midi, la maman posa sur la table un journal déplié en guise de nappe et l'on se mit à déjeuner. Chacun eut un œuf dur, une tartine de pâté de foie et une poignée de cerises. Le premier repas se faisait toujours ainsi sur le pouce : comme cela, pas de feu à allumer, pas de cuisine à faire, pas de vaisselle à laver. Économie de temps pour l'employer au travail : tel était le rêve de tous les membres, petits et grands, de la famille Louveau.

Quand tout fut en ordre, Mme Louveau mit dans un panier des bas à repriser, une pelote de coton, son dé et ses ciseaux.

— En route, mes enfants, dit-elle ; venez vous dégourdir les jambes.

Le temps de prendre des cerceaux et une corde à sauter, les petites étaient déjà parties.

— C'est jeudi, expliqua le père, on ne peut pas les tenir à la chambre toute la journée : elles sont déjà si raisonnables ! Alors la maman les emmène jouer aux fortifications, et, tout en les surveillant, elle coud, elle raccommode... elle s'occupe, enfin... C'est une brave femme, vois-tu, Jean, courageuse, rangée, propre comme pas une et point coquette... Si toutes les ménagères lui ressemblaient, les ouvriers n'endureraient pas tant de misère !

Et en avant ! le tour, les limes, les tarauds marchèrent sans arrêter jusqu'à ce que, le soir venu, la maman vînt appeler les travailleurs à la soupe.

— Mon garçon, dit Louveau à la fin de la semaine, tu en sais autant que moi sur les réveils et les coucous. Je dirai même que tu travailles trop bien pour des articles de commission. Que tu t'y mettes un moment afin de sortir d'embarras, bon ! mais dès que tu te trouveras



« J'aurais voulu d'autres outils pour travailler. »

avoir un peu d'avance, reprends l'horlogerie sérieuse, crois-moi. Aubry disait qu'il y avait en toi l'étoffe d'un fin ouvrier, et Aubry s'y connaissait... Mais au fait, puisque ce filou t'a vendu ton établi, comment vas-tu t'y prendre ? Je sais bien que tu n'as pas besoin d'un outillage complet, mais il te faut au moins un tour, un étau, des limes...

Louveau touchait là au point sensible pour l'enfant. Il avait presque espéré que Louveau le garderait à travailler chez lui, et peut-être l'ouvrier y aurait-il consenti si Jean le lui avait demandé ; mais il eut la discrétion de ne pas le faire. Il avait du travail, c'était beaucoup déjà, il verrait à s'arranger pour le reste. Ce fut avec l'air de quelqu'un parfaitement sûr de soi qu'il répondit :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Louveau, vous aurez vos mouvements samedi.

L'enfant avait en tête un projet : projet hardi pour lui si timide, si réservé. Il s'agissait d'aller au *Réveil-Matin*, un magasin de fournitures d'horlogerie où il avait souvent fait des emplettes

soit pour le compte de son patron, soit pour son propre compte, et d'y demander crédit.

Le cœur lui battait à l'idée de cette démarche, mais il avait grande envie de se suffire et de venir en aide à sa mère : cela lui donnait du courage. Après bien des hésitations, bien des arguments *pour* et *contre*, fort de l'approbation de M. Tbourger, auquel il avait demandé conseil, il se mit en route pour le quartier du Marais.

Arrivé au *Réveil-Matin*, il passa plusieurs fois devant la porte sans oser l'ouvrir; mais, à la fin, honteux de son manque d'énergie, il se décida à tourner le bec-de-cane et à entrer.

Dans la boutique, plusieurs employés étaient occupés à servir des clients. Un vieux monsieur, coiffé d'un antique bonnet grec en velours noir, écrivait à la caisse. Près de lui, le fils du patron, élégant et soigné, lisait des lettres qu'il passait ensuite à son voisin en les commentant.

— Vous désirez, jeune homme ? demanda un commis qui pour le moment n'était pas occupé.

— Je voudrais parler au patron, articula péniblement le pauvre Tout-Petit.

L'employé jeta un coup d'œil du côté de la caisse, et le jeune homme aux lettres, après avoir levé la tête pour voir ce qui se passait, se tourna vers le vieux :

— Voyez donc ce que c'est, Rémy.

— Approchez, mon garçon, dit le caissier.

Jean avança en tremblant.

— Monsieur, dit-il d'une voix mal assurée, je suis venu ici assez souvent pour acheter des fournitures et des instruments, soit pour moi, soit pour mon patrou...

— En effet, mon ami, je crois vous reconnaître, fit le vieux Rémy en regardant l'enfant à travers ses lunettes.

— ... Mes outils, à moi, étaient chez mon patron. Il... il est mort... subitement et son frère, son unique béritier, est parti en les emportant... J'ai été chez le commissaire pour me plaindre; il m'a été répondu que je n'avais aucun recours contre le voleur, parce que je ne pouvais faire preuve de possession...

Jean s'arrêta à bout de salive, n'osant continuer Le jeune patron, avait cessé de lire ses lettres pour l'écouter. Il n'y avait pas, à ce moment, de clients à servir, et les employés, prêtant l'oreille pour mieux entendre, avaient cessé leur petit *train-train :* l'enfant se sentait profondément intimidé par le silence qui se faisait autour de lui.

Le caissier, imperturbable, attendait la conclusion. Voyant qu'elle ne venait pas :

— Très bien, mon ami, dit-il avec le plus grand calme. Cela est très fâcheux pour vous, mais... que voulez-vous que j'y fasse ?

Le pauvre Jean, décontenancé, allait se diriger vers la porte; uu sourire encourageaut du jeune patron le retint.

— Monsieur, continua-t-il d'une voix hésitante, j'aurais voulu d'autres outils pour travailler : j'ai de l'ouvrage, mais je n'ai pas d'argent pour payer.

— Ah! vous n'avez pas d'argent pour payer... Vous demandez crédit, à ce que je crois comprendre?

— Oui, monsieur, s'il vous plaît... un crédit de huit jours.

Avez-vous, tout au moins, quelqu'un qui réponde pour vous? Vous demeurez chez vos parents, je suppose ?

— Je demeure avec maman qui est veuve.

— Et que fait-elle, votre maman ?

— Elle est lingère, monsieur.

— Lingère établie?... ou ouvrière lingère?

— Elle travaille chez nous pour un magasin; et aussi pour des bourgeois... quand elle trouve.

J. L.

(*A suivre*).

Le tzar et la chemise. — Un tzar, se sentant malade, dit : « Je donnerai la moitié de mon empire à qui me guérira. »

Les savants se concertèrent pour guérir le tzar, mais ils ne trouvèrent aucun moyen. Cependant l'un d'entre eux dit :

— Si l'on peut trouver sur terre un homme heureux, qu'on lui enlève sa chemise, que le tzar la mette, et il sera guéri.

Le tzar fit rechercher dans le monde un homme beureux; ses envoyés se répandirent dans tout l'empire, mais il ne trouvèrent pas un homme qui se déclarât satisfait.

L'un était riche, mais malade ; l'autre bien portant, mais pauvre ; celui-là, riche et bien portant, se plaignait de sa femme. Tous désiraient quelque chose.

Un soir, le fils du tzar, passant devant une pauvre demeure, entendit quelqu'un s'écrier : « Grâce à Dieu, j'ai bien travaillé, bien mangé, je vais bien dormir; que me manque-t-il ? »

Le fils du tzar, rempli de joie, ordonna qu'on allât enlever la chemise de cet homme en échange de tout l'argent qu'il exigerait.

Les envoyés se rendirent chez cet homme beureux pour lui enlever sa chemise.

Mais l'homme était si pauvre qu'il n'avait pas de chemise.

(Traduit du russe, de *Tolstoï*).

Au pays russe.

La rue à Moscou.

La rue moscovite a un aspect débonnaire et bon enfant : elle me fait involontairement penser à un visage de gamin barbouillé. J'y suis frappé surtout par l'attitude conciliante des sergents de ville; je ne m'étais pas attendu à trouver si peu rébarbatifs ces représentants de la police la plus soupçonneuse et la plus grossière et de crottin de cheval. Tranquillement, il s'essuie, sans un geste de colère, tout en regardant la voiture disparaître au loin. — « *Svini!* » (les c...!) dit quelqu'un en passant près de l'agent pour traverser la rue. — Ça ne fait rien! *nitchévo!* » répondit celui-ci avec un sourire.

Une autre fois, passant, un dimanche de novembre, près du *Dévitché Polié*, j'aperçus un homme du peuple qui marchait à grands pas,



La place Rouge, à Moscou

sière de l'Europe. Nous sommes devenus familiers, et maintes fois j'ai pu observer leur longanimité. Voici une scène que je revois encore, dans une grande rue droite : un sergent de ville, jeune et bel homme, vient de prendre son service; c'est dimanche; il est tiré à quatre épingles, rasé de frais, avec la moustache relevée au fer. Une voiture à deux chevaux, munie de ces roues en caoutchouc qui lancent la boue jusqu'au premier étage, arrive tout là-bas, à un train d'enfer, si vite que plusieurs passants s'arrêtent à la regarder. La voiture approche, elle est là, elle a passé, lançant un double jet boueux; le sergent de ville a été inondé du haut en bas : son manteau ruisselle, et son visage est criblé d'une boue jaunâtre faite de poussière et de crottin de cheval.

vêtu seulement d'un pantalon, le torse nu, malgré le froid : il était ivre. Un camarade qui courait après lui voulut lui donner son paletot, mais l'ivrogne n'en voulut pas et le jeta à terre. Il allait traverser l'allée; un sergent de ville l'aperçut; sans hâte, il vint au-devant de lui, et, doucement, sans gestes et sans éclats de voix, lui adressa la parole. Au bout d'un instant, l'homme ivre tendit la main au camarade qui s'était rapproché, remit sa chemise, son paletot et sa casquette, et s'en alla... Chez nous, on eût sans doute saisi le malheureux, on l'eût brutalement conduit au poste, meurtri par la pression de poignes exaspérées sur la chair nue.

Ces bons sergents de ville sont, en général, les fonctionnaires les plus doux de la police

russe. Le plns infime gratte-papier dans un commissariat est bien autrement grossier et brutal que ces *moujiks* en uniforme. Ceux-ci sont polis, affables, prêts à rendre un service. Ils se tieunent toujours au milieu des rues. Aux carrefours, ils se dressent comme des bornes, que les cochers, sous peine d'amende, doivent contourner.

Pas d'élégance dans la rue, le climat s'y oppose. Les pieds des passants sont emprisonnés de caoutchoucs, ou, s'il y a de la neige, enfouis dans d'informes et chaudes bottes en feutre; les corps disparaissent dans des manteaux amples, sans forme, mais chauds, qui touchent presque à terre et se boutonnent sous le menton. Hommes et femmes sont coiffés de toques. Assurément, la toque peut être en astrakhan fin ou en fourrure choisie, et valoir cent ou deux cents francs; mais eu passant on ne la distingue point. Il en est de même pour les fourrures, qui sont tournées à l'intérieur, ou bien pour les cols, qui sont relevés. Ajoutez que les Russes n'aiment pas aller à pied, que les fiacres sont bon marché, et qu'uue aisance moyenne vous permet cheval et voiture.

Les trottoirs sont bordés de bornes en pierre destinées, lorsque la neige exhausse la chaussée, à protéger les piétons contre les traîneaux qui font parfois, de biais, d'involontaires glissades. Ces trottoirs sont très élevés; de plus, ils sont étroits. Le trottoir n'est pas ici un lieu de promenade et de bavardage, c'est seulement un moyen de communication. D'ailleurs, quand il fait froid, on n'aime pas plus parler que fumer dehors : le contact de l'air glacé avec l'arrière-gorge est aussi désagréable que dangereux. La rue est donc faite pour se rendre d'un endroit à un autre et nou pas pour s'y attarder, pour voir ou être vu. Les étalages, sauf dans denx ou trois rues, sont rudimentaires et ne tirent pas l'œil. C'est même une coquetterie de certaines grosses maisons de manier des articles précieux dans des magasins nus, sans apparence. Les boutiques les plus élégantes, dans les rues ordinaires, sont celles des pharmaciens et des honlangers — le pain de Moscou est célèbre; quant aux boucheries, béantes sur la rue, avec leurs viandes ouvertes dans la peau, on étalées sur des tables, sans apprêt, sans soin, elles sout répugnantes.

Une rue de Londres est bruissante d'affairement, de gens pressés qui vous croisent ou vous dépassent, indifférents. Une rue de Paris est auimée sans hâte, active sans bousculade, élégante sans tapage. Une rue de Berlin est d'une propreté minutieuse qui, dans certains quartiers, fait presque mal, parce qu'un chien qui passe ou un ouvrier en chapeau défoncé y font tache; en outre, elle est si large qu'elle ue paraît jamais remplie. Uue rue de Moscou n'est ni active, ni élégante, ui propre; elle a une vie paisible, avec de petits véhicules, fiacres on traîueaux, et des files de chariots, interminables et lentes, qui semblent des déménagements résignés d'on ne sait quels inépuisables magasins. C'est assurément la plus aimable des rues qne je connaisse en Europe.

Je descends parfois jusqu'à la Moskova, par des rues peuplées de misérables bouges, maisons d'uu blanc sale, où les fenêtres font des trous noirs. Arrivé près du pont de Borodino, je me retourne, et je coutemple le panorama blanc et vert qui s'étage au-dessus de la rivière. Les teintes du soir, reflétées par l'eau, sont infiniment tendres; du bleu doux, puis du gris clair, puis du lilas, tendu en écharpe autour de l'horizon. La rive d'en face semble très escarpée; quelques arbres et des buissons y ont poussé, et, sur la pente raide, presqne à pic, de petites maisonnettes aux toits plats peinturlurés de vert se sont cramponnées. A certains jours, ici, vers l'heure du crépuscule, tout se tait. Les laveuses ont plié leur linge; les dragons, là-bas, sur la rive, ont fini de panser leurs chevaux, et, sous les rayons obliqnes, délicatement tamisés, que jette le dernier regard du soleil couchant, toutes ces verdures, toutes ces blancheurs, ces tons neutres de la berge et ces étincellements des coupoles saiutes, se mêlent dans une adorable paix, comme dans une religiense attente de la nuit.

Le *Khitrove-rynok* est la Cour des miracles de Moscou; il occupe tout un quartier. Physionomie à part, les misérables sont là chez eux; on ue les loge pas gratis, ils payent leur coin de planche ; aussi sont-ils tranquilles, la tête haute. J'ai fait chez eux bien des excursions; d'abord, avec le médecin municipal, puis, m'enhardissant, tout seul, avec mon appareil de photographie. Des Russes m'avaient détourné de ce projet, et, la première fois, j'étais ému. Jamais, pourtant, malgré mon acceut étranger, on ne m'a bousculé ni insulté; deux fois même, dans des salles où je causais, on a expulsé des ivrognes qui me gênaient.

C'est un incroyable entrelacis de chambres poussiérenses et infectes, où se pressent les types les plus divers : depuis le voleur jusqu'au travailleur régulier, tombé là un soir d'ivresse, et qui reste parce qu'il s'y trouve bien et s'y sent libre. On rit, on chante, on fume, on discute, mais on travaille aussi à toutes sortes de métiers et à de bizarres rafistolages. En somme, c'est une impression de misère, mais de misère acceptée avec résignation, sans penchement de tête, comme sans révolte; et puis, une superhe insouciance, qui fait ces hommes aussi fiers de leur place de nuit sur la planche louée deux sous, qu'ils le seraient d'une maison possédée par eux seuls. J. L.



Moscou. — Vue générale du Kremlin.

Le roi des jongleurs (*Suite*)[1].

Un joli buisson sur le bord d'un ruisseau qui chantait en se dirigeant vers la Seine, dont le ruban d'argent s'apercevait au loin, tenta le jeune Picolet. La journée promettait d'être superbe, l'air était doux et tiède. Jeban s'assit sur un tapis de marguerites, le dos au soleil, et développa le capuchon qui lui servait de bissac.

— Il y a bien maintenant trois lieues entre les murailles de Moutaigu et moi, j'ai gagné mon déjeuner, dit-il; entamons-donc le bareng du matin... Ah! un instant, prends-le les yeux fermés, Jehau, je te connais, tu choisirais le plus gros...

Jehan ayant pris un hareng au hasard et remis soigneusement les autres dans le capuchon pour éviter toute tentation tira son couteau et se mit à manger le plus lentement possible.

— Oh! le bon soleil qui me chauffe le dos! oh! la bonne odeur des prés qui se mêle à celle de mon hareng! oh! le ramage des petits oiseaux! Que l'on est bien ici, quelle douceur de vivre! Vrai, ce hareng me paraît délicieux... bien meilleur que ceux de vendredi dernier à Montaigu! Je me sens aussi joyeux et aussi tranquille que si j'avais une cinquantaine d'écus d'or dans mon escarcelle... Et je n'ai même pas d'escarcelle!... mais à propos, où coucherai-je ce soir, puisque je n'ai pas un sol pour payer mon hébergement? Je n'y pensais pas!... Une bonne meule de foin, il paraît que c'est chaud et doux,... oui, mais il n'y a pas de meules en cette saison. Bah! nous verrons ce soir à trouver quelque grange ou quelque cabane abandonnée qui m'offrira l'hospitalité sans rétribution...

L'eau du ruisseau était limpide et fraîche, Jeban y but à larges traits, puis s'offrit comme dessert une de ses deux carottes. Sa pensée se porta un instant vers son oncle de la *Lamproie*, et vers la grande cuisine où fonctionnaient broches et lèchefrites daus le si réjouissant parfum des sauces, mais il se hâta d'entraîner son esprit ailleurs en proclamant qu'il n'avait jamais si bien déjeuné qu'avec ce hareug et cette carotte.

Il s'allongea ensuite sur l'herbe, la tête dans une couronne de pâquerettes, et rêva en suivant la course des petits nuages blancs dans le bleu du ciel. Après trois quarts d'heure environ ainsi passés à faire la sieste, il lui parut que l'instant était venu de se remettre en marche. Une paysanne qui passait, le voyant se dresser subitement parmi les buissons, fit un sursaut de frayeur et tourna comme si elle allait se sauver.

— Hé! bonne femme! cria Jehan, je vous fais donc peur? Je ne suis point un loup ni un brigand, que je sache! Je suis un voyageur qui voudrait savoir ou mène cette route; pouvez-vous me le dire?

La bonne femme examina un instant Jehan, puis, rassurée, s'arrêta au milieu du chemin :

— Vous avez l'air d'un honnête garçon, ou peut vous répondre, fit-elle; cette route mène à Juvisy, qui n'est plus très loin, et à la ville de Corbeil ensuite. Je vous avais pris pour quelque malandrin comme il y en a trop, mais je vois que je me trompais... Et où allez-vous?

— Je vais à Corbeil, puisque cette route y mène.

La femme hocha la tête.

— Faites attention aux mauvaises rencontres, alors; les temps sont durs, il y a bien des soudards par les champs.

— Quels soudards?

— Est-ce que l'on sait! Tautôt des bandes qui se disent au duc de Bourgogne, tantôt d'autres qui tiennent pour le comte d'Armagnac et les enfants du défunt duc d'Orléans, tué à Paris l'année du grand hiver!... Mais qu'ils marcheut pour l'un ou pour l'autre, c'est toujours sur le pauvre paysan qu'ils piétinent... Et teuez, voyez-vous ça, là-bas?

— Quoi donc?

Jehan regarda dans la direction qu'indiquait la paysanne et vit daus le ciel une haute colonne de fumée noirâtre qu'il s'étonna de n'avoir pas aperçue plus tôt.

— Ça, c'est uu hameau du côté de Palaiseau, que des routiers ont brûlé cette nuit, à ce qu'il paraît... Et tout de suite des gens d'armes qui tiennent garnison à ce grand château, là sur la gauche, à deux petites lieues, sont montés à cheval pour leur courir sus.

— Quel est ce château? Que de tours et de tourelles sur la colline, sous ce donjon tout en baut!

— C'est Montlhéry, qui est au roi, ou peut-être au duc de Bourgogne... Est-ce qu'on sait...? Ces gens d'armes ont passé dans notre village à l'aube, cherchant les routiers...

— Puissent-ils les trouver et leur passer sur le corps!...

— S'ils ue s'entendent avec eux pour le partage du butin! En attendant ils nous ont pris nos oies... Tâchez de ne rencontrer ni les uns ni les autres.

1 Voir le n° 398 du *Petit Français illustré*, p. 537.

Jehan remercia la bonne femme et se remit en route, un peu moins gaiement qu'auparavant, et l'œil au guet, pour tâcher d'éviter les mauvaises rencontres. Il serrait soigneusement sous son bras le capuchon contenant toute sa fortune et brandissait son bâton d'un air belliqueux, quoique tout prêt cependant en cas d'alerte à confier à ses bonnes jambes le soin de son salut.

Peu à peu, comme la campagne restait fort tranquille et que nulle bande armée n'apparaissait, comme la fumée de Palaiseau diminuait dans le lointain, l'allégresse revint au cœur du jeune homme et il se remit à siffler insoucieusement en faisant tourner son bâton.

Le temps était si beau! C'était de la joie qui tombait du ciel avec les rayons du soleil. Était-il possible que des gens de guerre s'en vinssent, sur cette gaîté de la nature, jeter le sang des meurtres et la flamme des incendies!

A gauche, de bleuâtres coteaux s'élevaient au-dessus de la Seine, parsemés de maisons blanches où pointaient quelques tourelles çà et là, le long des pentes couvertes de vignes; à droite la plaine s'allongeait à perte de vue, mamelonnée et boisée dans le fond, avec des villages nombreux, de grosses fermes, des abbayes, des châteaux, que le fier Montlhéry, hérissé de tours et de tourelles étagées sur l'abrupte déclivité de son piédestal, contemplait en dominateur.

Jehan arriva vers deux heures de l'après-midi à Corbeil sans avoir fait de mauvaises rencontres. Au loin, sur sa droite, il avait vu dans les plaines passer comme une troupe en marche. Ce devaient être les gens d'armes de Montlhéry rentrant au château. Les villages qu'il traversa étaient tranquilles, les gens travaillaient aux champs, les bergers gardaient leurs moutons dans la plaine comme si, à quelques lieues, la guerre et le brigandage n'avaient point cette nuit même promené leurs violences.

— Une ville! se dit Jehan en arrivant à la porte du pont de Corbeil, je vais passer ici le reste de la journée et quand la nuit tombera, je m'en irai à la recherche d'un gîte dans quelque hangar des faubourgs ou du premier village que je rencontrerai... D'ici là, en bâillant aux corneilles par les rues, peut-être aurai-je quelque aubaine, ou trouverai-je l'occasion que je cherche de gagner honnêtement ma vie.

Après s'être accordé une demi-heure de repos, couché sur la berge de la Seine, à regarder par dessus les remparts de Corbeil les clochers de ses cinq églises s'effiler dans le ciel, Jehan, qui n'était plus fatigué, entra dans la ville et se mit à flâner çà et là, allant visiter les églises Notre-Dame, Saint-Jean-en-l'Isle, Saint-Jean-de-l'Ermitage, Saint-Guénault et Saint-Spire et, après ses dévotions faites, s'efforçant d'entrer en conversation avec les gens rencontrés sur les places, pour tâcher de découvrir cette occasion qu'il cherchait.


Jehan considérait la chapelle d'un couvent de Cordeliers.

Jehan battit les rues de la ville pendant deux heures, considéra longuement les monuments, les maisons et les gens, bavarda un peu au seuil des boutiques, mais ne vit rien pour lui dans le pays. Il ne perdit pas tout à fait son temps; comme il considérait en passant la chapelle d'un petit couvent de Cordeliers proche le pont, un moine l'interpella :

— Vous êtes écolier, brave jeune homme?

Jehan fit une réponse vague qui se perdit dans un subit accès de toux.

— Sans doute bien léger d'argent? ajouta le cordelier.

A cela, Jehan put répondre franchement qu'il était en effet très léger d'argent.

— Et vous allez prendre vos grades à l'illustre université de Paris... C'est très bien, mon enfant, l'amour de la science vous donne la force de supporter fatigues et privations sur votre route...

Jehan vit que le cordelier le prenait pour un de ces pauvres écoliers qui viennent chercher la science à Paris en mendiant sur leur chemin, et qui, souvent, pendant tout le temps de leurs études, n'ont pour vivre que les rogatons distribués aux Halles, la soupe des couvents et les

aumônes des bourgeois charitables. Jehan, en honnête garçon, allait expliquer au cordelier qu'il était en effet fort dépourvu, mais qu'au lieu d'aller chercher la science à Paris il la fuyait, ayant reconnu qu'elle n'était point son fait, mais le moine ne lui en laissa pas le temps.

— Mon ami, dit-il, entrez : le frère cuisinier va vous servir une bonne écuellée de soupe bien grasse et bien chaude, qui vous donnera des jambes pour continuer votre route.

Jehan se laissa conduire à la cuisine où l'écuellée de soupe lui fut servie avec l'accompagnement d'un plat de choux. Après avoir remercié vivement les moines, il s'en alla fort content de l'aubaine, enchanté d'avoir ainsi économisé un hareng.



Des individus ressemblant plutôt à des malandrins qu'à de vrais soldats.

Avant de se mettre en quête d'un gîte pour la nuit, Jehan flâna sur les bords de la Seine, tout près du pont. Il était hésitant sur le chemin à choisir parmi ceux qui s'offraient à lui. Devait-il continuer sa route vers Melun, se diriger vers la grande ville d'Orléans, ou tourner du côté de la campagne? Comme il prenait des informations, il fut accosté par trois individus à mine patibulaire, en jaques de mailles sur des hardes assez déloquetées, avec de grandes épées au flanc, ressemblant plutôt à des malandrins qu'à de vrais soldats.

— Hé! l'ami, dit l'un d'eux lui frappant sur l'épaule, nous cherchons un bon emploi de notre activité et de notre belle personne, n'est-ce pas?

— Oui, répondit naïvement Jehan.

— J'ai ton affaire, tu as l'air d'un gaillard solide, viens avec nous, tu me plais et tu plairas certainement au capitaine...

— Aimes-tu les coups? dit un second sacripant avec une grande tape sur l'autre épaule.

— Pas trop, répondit Jehan, essayant de se tirer de leurs mains.

— Les coups à donner, s'entend, et pas les coups à recevoir, ceux-là nous ne les aimons pas plus que toi! fit le premier en riant; viens avec nous, notre capitaine, un brave chevalier, recrute les bons garçons aux bras vigoureux pour sa compagnie... En avant pour la guerre! vive la guerre! Joyeuse vie, bons repas fournis par les paysans, point de paye, mais droit au pillage...

— Ah! vraiment! disait Jehan cherchant à battre en retraite, vous recrutez... pour Bourgogne ou pour Armagnac?

Les malandrins éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce que ça te fait? ne nous inquiétons pas de ça, le capitaine saura bien distinguer le parti le plus avantageux...

— Non, décidément, fit Jehan se coulant entre leurs mains, je suis un clerc pacifique et les coups ne me vont pas plus à donner qu'à recevoir... Adieu.

— Tu as bien tort, va, il n'y a pas de plus belle carrière...

Et les trois soudards, qui certainement s'étaient longuement abreuvés dans les tavernes de Corbeil, s'accrochant par le bras, traînant leurs épées, le suivirent quelque temps en lui vantant les charmes et les avantages du métier des armes, compris à la façon de leur capitaine.

Heureusement, comme un groupe de populaire stationnait devant le pont, il put se glisser dans ce groupe pour se débarrasser des soudards; ceux-ci prirent le pont et disparurent.

— Ces mauvais gueux vous tourmentaient, mon garçon? lui dit un homme qu'à son costume couvert de farine on reconnaissait pour un des meuniers établis sur le pont.

— Oui, dit Jehan, ils voulaient à toute force m'enrôler dans leur bande.

— On laisse aller et venir librement ces chenapans dans la ville où ils causent du désordre, au lieu de les jeter dans les bons coffres de pierre de la prison... on a bien tort...

— Pourquoi ne le fait-on pas?

— Ah! dame, parce que l'on ne veut pas se mettre mal avec les bandes du sire de Montcornet, leur capitaine, qui courent les environs... Mais j'ai peur que ça finisse mal tout de même pour la ville et que le sire de Montcornet ne cherche à nous mettre à mal! Les temps sont bien mauvais! Ainsi la grande foire de Saint-Spire, qui s'est terminée dimanche, en a bien souffert... il ne s'y est pas fait la moitié du commerce des années ordinaires... presque pas de bœufs, très peu de toiles et draps, des blés encore moins...

(*A suivre.*) A. R.

Le grand terme.

Le 15 octobre est pour la population parisienne l'époque du grand terme, c'est-à-dire celle où ont lieu le plus de changements de domicile.

On estime à 20 000 environ le nombre des ménages qui, chaque année, à cette date, transfèrent leurs pénates d'un logement à un autre. Tous, bien entendu, ne déménagent pas le 15. La période du grand terme, au dire des agences, dure depuis le 20 septembre jusqu'au 20 octobre; mais dans la semaine qui va du 8 au 15 octobre on fait plus de transports que pendant les trois autres réunies.

L'industrie des déménagements est à Paris exercée par une douzaine de grosses maisons et deux cents petites. Ces dernières, groupées spécialement dans la région du faubourg Saint-Antoine, n'emploient guère que trois ou quatre voitures et une demi-douzaine de chevaux chacune. Entre termes, elles vivent du transport des meubles vendus par les ébénistes du quartier, et qu'elles vont livrer à la clientèle moyennant 1 fr. 50 l'heure de travail.

Les grandes maisons emploient toutes plus de 100 voitures. Leur cavalerie n'excède pas 70 à 80 chevaux, car à l'époque où la besogne abonde, elles triplent ou quadruplent leur effectif en louant des bêtes aux camionneurs en gros et aux carriers qui véhiculent le sable et les matériaux pour la construction des maisons. Leur personnel subit les mêmes variations : il se renforce, aux approches du terme, de 200 à 250 travailleurs recrutés surtout parmi les porteurs aux halles et les débardeurs des ports de la Seine. La journée d'un déménageur, en comptant le pourboire d'usage qui n'est jamais inférieur à 5 francs, et l'allocation de la maison, se montant à 2 francs, est assez lucrative. Les patrons ne manquent donc pas d'offres de service, mais parmi tous ces travailleurs de rencontre la qualité ne vaut pas la quantité.

Les ouvriers sérieux préfèrent un salaire régulier, même quand il est médiocre, à une haute paye accidentelle. De là l'invasion dans les rangs des déménageurs de profession d'un certain nombre de gaillards à mines peu rassurantes, qui font trembler les malheureux locataires obligés de fuir un propriétaire incommode ou de chercher un concierge moins rébarbatif.

Rendons pourtant cette justice aux déménageurs que, s'ils sont plus grossiers que nature, on ne peut leur refuser une certaine probité. Les vols, si faciles dans le désordre d'un déménagement, sont relativement rares.

Le mal vient de cette malheureuse question du pourboire, que le client considère comme un impôt inique et le travailleur comme une gratification toujours insuffisante, puisqu'elle constitue la presque totalité de son gain.

Les bons déménageurs, car il y en a, sont les premiers à souffrir de cette situation, et tout récemment ils ont constitué un syndicat déjà fort de plus de 300 membres, dans le but d'obtenir des patrons un salaire fixe de 7 francs par jour et la suppression du pourboire. Espérons que cet exemple sera encouragé et suivi, ce qui est vivement à désirer dans l'intérêt du public et des déménageurs.

Le pourboire des déménageurs ne consiste pas seulement en argent, mais souvent en objets mobiliers ou autres, que le propriétaire trouve un peu encombrants.

On conserve encore le souvenir, dans une maison du quartier Saint-Sulpice, d'un singulier cadeau qui fut fait ainsi, en 1860, à un déménageur chargé d'opérer un transport à Fontainebleau. Le client fit présent à notre homme d'un... sanglier vivant pris dans la forêt.

— Vous le mangerez, lui dit-il.

Très embarrassé, l'employé rapporta l'animal à son patron, lequel l'enferma dans une cage à claire-voie visible aux passants, au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice. Toute une génération défila devant cette enseigne originale, qui fit plus pour populariser la maison Bailly que toutes les réclames du monde. Mais le sanglier, qui s'appelait Jack, ne devait pas échapper à sa destinée comestible. Après avoir grogné dans sa cage pendant dix ans il fut mangé durant les mauvais jours du siège.

G. T.

Hâblerie et mensonge. — Que de gens ne savent pas résister au plaisir de colorer la vérité et de l'embellir; que de gens ne savent pas s'interdire l'exagération! Alors même que le mensonge est un jeu et sera pris pour tel, quel pauvre usage c'est faire de son esprit que de s'en servir pour abuser les autres! Il y a bien de la vulgarité, bien des sentiments de mauvais aloi dans les récits mensongers qu'on fait pour en imposer aux autres. (H. Marion.)

Variétés.

La flore parisienne. — La pioche des démolisseurs va s'abattre enfin sur les ruines de la Cour des comptes. Il y a là toute une flore d'une vivacité stupéfiante et qui mérite d'arrêter l'attention de nos botanistes. L'un d'eux, M. Joseph Vallot, s'est amusé à en dresser le catalogue. Il n'a pas trouvé moins de cent cinquante-deux espèces de plantes, notamment des pâquerettes, des marguerites, des chardons, des mille-feuilles et jusqu'à des érables...

M. Vallot, qui a tout spécialement étudié la flore parisienne, au cours de ses herborisations, a fait d'étonnantes découvertes. Il a trouvé la moutarde sauvage quai d'Austerlitz et autour de l'Arc de Triomphe; le chou, quai d'Orsay; la verveine, sur le terre-plein du Pont-Neuf; la lentille, boulevard Voltaire; la garance, sur les berges du canal de l'Ourcq, à la Villette; la chicorée, quai de Grenelle, et enfin la laitue place du Carrousel. En tout, plus de deux cents espèces de plantes.

*
* *

Les femmes alpinistes. — M[lle] Pommier, une Parisienne de trente ans, accompagnée de trois guides, a fait, le mois dernier, l'ascension du mont Blanc.

Quatre-vingt-une femmes ont fait jusqu'à ce jour l'ascension du mont Blanc à son point le plus élevé. Ce sont les Anglaises qui arrivent en tête, puis viennent dans l'ordre suivant : les Françaises, les Américaines, les Russes, les Autrichiennes, les Suissesses, les Espagnoles, les Allemandes et les Italiennes.

La première femme qui soit parvenue au sommet du mont Blanc s'appelait Marie Paradis, de Chamonix... Elle entreprit cette ascension en 1809 avec quatre jeunes gens du pays. Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de voyage en Suisse*, a fait le récit de cette ascension qui fut extrêmement dangereuse.

La deuxième, M[lle] Henriette d'Angeville, avait quarante-quatre ans quand elle renouvela, en 1838, la prouesse de sa devancière.

Parvenue au sommet du mont Blanc, l'intrépide alpiniste grimpa sur les épaules de l'un des guides qui l'accompagnaient afin de pouvoir dire qu'elle était montée plus haut que tout autre être humain.

*
* *

Un nouveau sport. — Les Anglais viennent d'inventer un nouveau sport. Encore un!

On a substitué, dans les garden-parties, au lawn-tennis un jeu inédit encore sur le continent et qui a reçu le nom de lawn-billard. Ce n'est autre chose que le billard multiplié, le drap vert prenant des proportions colossales sur une pelouse de gazon, les billes devenant des boules, et les queues étant remplacées par des marteaux semblables à ceux dont on se sert pour le crocket. Les dimensions du billard étant arrêtées sur l'herbe au moyen de lignes tracées à l'eau de chaux, il s'agit d'y exécuter des carambolages à longue distance sans le secours de bandes à ressort. Cela est, paraît-il, d'une très grande difficulté.

*
* *

Un calembour historique. — Lorsque l'indépendance de la Grèce ayant été proclamée, le prince Othon, deuxième fils du roi de Bavière, fut élu roi des Hellènes (7 mars 1832), on fit courir à Paris ce jeu de mots : « Pour tisser aux Grecs une heureuse destinée il faut coton, soie, fil et laine » (qu'Othon soit philhellène, c'est-à-dire ami des Grecs).

*
* *

Logique. — « Dis, maman, qu'est-ce ça veut dire *tsarowitz?*

— Cela signifie le fils du tsar.

— Alors le fils de George Sand, dis, maman, c'est le sandwich ? »

RÉPONSES A CHERCHER

Problèmes des noms locaux. — Comment s'appellent les habitants de : Château-Thierry, Aubenas, Mézières, Sainte-Menehould, Moutiers-en-Tarentaise, Sens, Melun, Montélimart, Saint-Lô, Gap?

*
* *

Question d'histoire. — Napoléon I[er], qui assista à tant de batailles, fut une seule fois blessé; où et quand?

Anagramme.

Un cheval légendaire. — Un mangeur de chair humaine. — Un grain qui donne à boire et à manger. — Un mot latin qui sert aux ergoteurs. — Une ville d'Abyssinie, — et une ville de la Nouvelle-Zélande.

Mots en triangle.

Fruit des colonies. — Prénom féminin. — Ile de l'Archipel. — Prénom italien. — Coursier aux longues oreilles. — Préposition. — Voyelle.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 398.

I. Histoire et botanique.

Le bel arbre qu'on appelle vulgairement *acacia*, et dont le vrai nom est Robinier faux acacia, est originaire de l'Amérique du Nord. Il est de notoriété qu'il ne fut introduit en France qu'en 1635 par Jean Robin, médecin et naturaliste, à qui Linné dédia ce végétal en le nommant. Les acacias dont parlait Ponson du Terrail ne pouvaient donc avoir plus de deux siècles et demi, ce qui est déjà joli. Lors même qu'on admettrait qu'ils avaient été plantés en Touraine dès la découverte de l'Amérique, les quatre siècles n'y étaient pas au moment où le romancier écrivait.

II. Énigme.

Lame.

III. Acrostiche.

F	o	u	R
a	r	n	o
u	o	v	i
v	e	n	t
e	p	e	e
t	o	u	l
t	ô	l	e
e	t	a	t

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 400. 10 centimes. 24 octobre 1896.

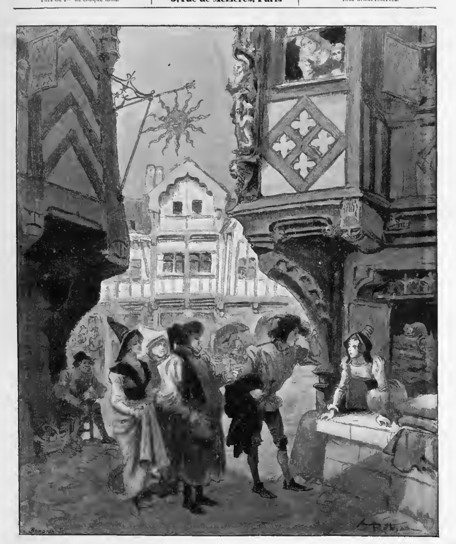
LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

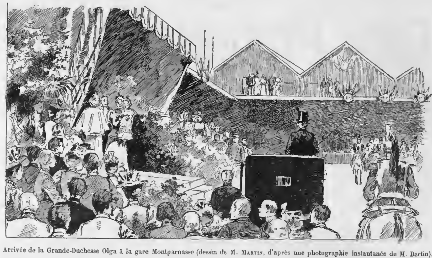
L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Le roi des jongleurs. — « Vous n'auriez pas vu l'âne qui vielle? » (Voir page 561.)
Composition inédite de A. Robida.



Arrivée de la Grande-Duchesse Olga à la gare Montparnasse (dessin de M. MARTIN, d'après une photographie instantanée de M. Bertin).

Les Souverains russes en France.

Les cinq journées de leur existence que l'empereur Nicolas II et la gracieuse impératrice Alexandra Feodorovna ont données au peuple de France, compteront parmi les pages éclatantes de notre histoire. Il n'est pas téméraire d'espérer qu'elles laisseront également dans la mémoire des augustes souverains et du peuple de Russie un sillage étincelant que rien ne pourra plus effacer.

On avait déjà vu en effet un tzar rendre visite à des nations amies; des entrevues de monarques puissants avaient propagé le souvenir de réceptions solennelles ou magnifiques. Mais c'était la première fois que l'univers attentif contemplait ce spectacle inouï : l'hymen enthousiaste de deux grands pays sous des apparences manifestes et palpables.

Car c'est bien, n'est-ce pas? le cortège nuptial de l'Empire russe et de la République française que le jeune tzar a conduit parmi les démonstrations de l'amour le plus unanime, de l'ouest à l'est de la France, de notre flotte à notre armée, — les deux témoins, pour ce côté-ci de l'Europe, de ce mariage d'inclination, — avec une halte triomphale dans la nef du monde civilisé, Paris, orné de plus de fleurs, de lumières et d'étendards qu'il n'en flamboya jamais dans aucune cité, retentissant des acclamations de quatre millions d'hommes dont les voix grondaient moins haut que ne chantaient les cœurs.

Pour raconter ces fêtes grandioses, dans leur magnificence intégrale, il faudrait la plume d'un grand écrivain et toute une année du *Petit Français illustré*. Je me bornerai donc à vous présenter un raccourci fidèle des divers épisodes qui nous ont tour à tour émus ou charmés, en même temps que j'esquisserai d'un pinceau, bien incolore, hélas! les tableaux merveilleux dont les Parisiens et leurs hôtes ont eu les yeux éblouis.

1re JOURNÉE. — A Cherbourg.

C'est au mois d'août seulement que la nouvelle se répandit de la venue probable en France du tzar Nicolas II. Avec quelle joie elle fut accueillie, je n'ai pas besoin de vous le dire. Si l'entourage impérial avait voulu tâter l'opinion française en lançant un ballon d'essai, il dut être rapidement éclairé.

— Venez, Sire! Tel fut le cri qui jaillit de toutes les poitrines. Et dès lors tous les yeux se tournèrent vers le point de la côte où devait atterrir notre illustre ami. Il ne resterait que quelques jours parmi nous, à peine de quoi voir nos visages et presser nos mains. Qu'importe! On aurait le temps de lui montrer ce qu'en frappant du pied le sol de la France, on peut faire apparaître de splendeurs improvisées pour fêter un hôte chéri.

La satisfaction générale redoubla quand il fut connu que l'empereur serait accompagné de la tzarine et de son enfant premier-né, la grande duchesse Olga, un bébé de dix mois. Ce n'était

donc pas seulement le chef d'Etat, le commandant d'armée qui venait remplir un devoir politique auprès de ses alliés : c'était le père de famille, le « Petit Père » de tous les Russes qui allait se confier, et avec lui ce qu'il avait de plus cher, à la grande famille française...

Aussi, avec quelle sollicitude inquiète ne suivit-on pas les variations menaçantes du baromètre à la veille du débarquement à Cherbourg! Grâce à Dieu, tout se passa bien. Trente vaisseaux de guerre étaient allés au-devant de l'*Etoile-Polaire* et du *Standard*, et lorsque ces deux yachts impériaux (qui sont de grands navires longs de 100 mètres et plus) accostèrent le rivage de notre patrie après une traversée très houleuse, le 5 octobre à deux heures quarante-cinq minutes de l'après-midi, le beau soleil de France écartant brusquement les nuages, salua le premier nos visiteurs.

A ce moment se produisit un léger accident qui eût fait reculer un Romain. La plate-forme de l'escalier de débarquement se rompit. Ce contretemps n'eut pas d'autre conséquence que de retarder d'un quart d'heure l'instant où le Président de la République put souhaiter la bienvenue à Leurs Majestés. Il baisa la main de l'impératrice et serra la main de l'empereur.

Vous êtes peut-être curieux de savoir quelles paroles extraordinaires ont échangées en l'occasion ces très grands personnages? Mon Dieu, les mêmes qu'auraient prononcées les premiers bourgeois venus. M. Félix Faure a demandé au tzár s'il avait fait un bon voyage et à l'impératrice si elle n'avait pas trop souffert du mal de mer. Ils ont répondu sur le même ton. Pourquoi ne voulez-vous pas que les potentats parlent comme nous, dans la plupart des cas, puisqu'ils sont des hommes pareils à nous ?...

Le Président de la République et les deux souverains moutèrent aussitôt après à bord de l'aviso l'*Elan* pour passer l'escadre en revue. Le ministre de la marine lui ayant fait observer respectueusement que cette nouvelle épreuve nautique pouvait la fatiguer : « Je suis trop heureuse de poser le pied sur un navire français pour me rendre à vos raisons, » fit la tzarine avec une bonne grâce exquise.

Les marins montés dans les vergues ou rangés en bataille sur le pont des cuirassés poussaient trois « hourrahs » en étendant les bras horizontalement, suivant l'usage, tandis que les canons de la flotte emplissaient la rade de leur voix majestueuse.



Le Tzar, la Tzarine et la Grande-Duchesse Olga.

Le soir, au banquet, dans l'arsenal, le tzar leva son verre « en l'honneur de la nation, de la flotte française et de ses braves marins ». Puis, en route pour Paris. Mais auparavant quelques rares personnes avaient assisté à une scène d'une grandeur simple et impressionnante : la prière du soir dite par Nicolas II sur

la passerelle de l'*Étoile-Polaire*, dominant l'équipage aligné, tête nue, sous le regard de son père et empereur, tandis que la musique jouait lentement un cantique.

2e JOURNÉE. — **Entrée triomphale dans Paris.**

Le lendemain, à dix heures du matin, un coup de canon tiré du Mont-Valérien annonçait aux habitants de Paris que l'épopée commençait pour eux. Ce bruit impérieux résonna comme une musique délicieuse aux oreilles de tous les Français réunis sur le sol de la capitale, de ceux que des obligations diverses ou la maladie retenaient en d'autres quartiers, aussi bien que des heureux, rangés en masses profondes sur le parcours du défilé impérial. Tous, nous avions la sensation, nette ou confuse, que l'heure dont le mugissement lointain du bronze ponctuait les minutes, inaugurait une ère nouvelle pour notre pays : l'ère de sa grandeur reconnue enfin sans conteste.

Rien n'avait été négligé pour faire de la plus belle ville du monde, la mieux parée, la plus joyeuse d'aspect. Les drapeaux français et russes dont le peuple était ravi de découvrir la ressemblance, mariaient aux fenêtres leurs trois couleurs identiques, disposées seulement dans un ordre différent. Un arc de triomphe décoré aux armes de Russie faisait pendant, à l'entrée de Paris, au colossal portique de la place de l'Etoile. Des miliers de corolles artificielles blanches et roses avaient transformé les arbres dépouillés du Rond-Point des Champs Élysées en amandiers et maronniers fleuris. Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les surprises accumulées sur le passage de nos hôtes. La plus étonnante à coup sûr fut la foule. Dès cinq heures du matin, d'innombrables groupes s'étaient acheminés vers l'ouest de Paris. Les balcons sur le parcours se garnissaient de milliers de têtes. Tout ce monde avait revêtu les vêtements des jours de fête. Toutes les physionomies reflétaient une joie contenue. Un vent d'allégresse rafraîchissait les fronts où persiste depuis vingt-cinq ans l'obsession de la défaite.

Soudain, un peu avant onze heures, les deux cent mille personnes qui avaient envahi l'espace immense des Champs-Élysées s'agitèrent pour mieux voir. Quelque chose venait d'apparaître au haut de l'avenue. « Les voilà ! » Cette exclamation descendit, répétée par mille bouches à la fois, gagna la place de la Concorde où moutonnait à flot pressés la multitude débordée là, incapable d'avancer, et qui ne verrait que de loin.

Entre deux haies de soldats, dans la large allée complètement déblayée, blanche sous le ciel bleu, telle un fleuve entre des rives palpitantes, le cortège s'allongea. Des piqueurs aux vestes galonnées d'or ouvraient la marche. Puis c'étaient des chasseurs d'Afrique aux dolmans bleu de ciel soulignés de jonquille, des spahis aux rouges burnous, enfoncés dans leurs selles profondes comme des fauteuils, un groupe de caïds arabes, superbes et multicolores dans leurs habits de soie, beaux comme des oiseaux des îles.

Déjà, la foule criait d'admiration, quand à dix pas derrière Montjarret, le populaire piqueur de l'Élysée salué par les rires et les bravos, brilla l'éclair tant attendu, la calèche à la daumont portant l'empereur et l'impératrice de Russie. Entraînée au trot de ses quatre carrossiers, elle passa trop vite au gré des yeux qui la dévoraient.

Le tzar, vêtu de l'uniforme vert sombre à aiguillettes d'or de colonel du régiment Préobrajensky, saluait en approchant la main de son bonnet d'astrakan noir. Son visage, doux et fin, encadré d'une barbe soyeuse de nuance châtain clair, était extrêmement pâle et grave. La tzarine au contraire avait les joues colorées par l'émotion; un charmant sourire entr'ouvrait ses lèvres, tandis que son pur profil s'inclinait en réponse aux acclamations courant le long de la voiture, sans trêve, toujours égales.

Le Président de la République était assis en face du couple impérial. Deux autres daumonts, six calèches, quatre landaus suivaient, remplis d'uniformes russes et français : on les acclama sans les voir. Tous les regards s'efforçaient de distinguer encore, là-bas, la physionomie loyale et la beauté rose déjà disparues.

3e JOURNÉE. — **La visite de Paris.**

L'après-midi du mardi avait été occupée par une cérémonie religieuse à l'église russe, la présentation au Tzar des membres du Parlement; la soirée, par une représentation de gala à l'Opéra.

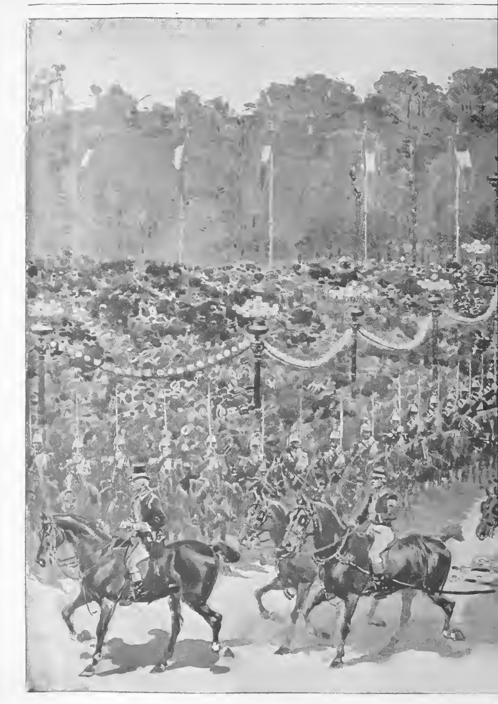
La journée du mercredi appartint complètement à Paris, aux monuments qui l'embellissent, aux institutions qui l'honorent. Dans le choix qu'ils firent des lieux où ils désiraient s'arrêter, les souverains montrèrent un goût sûr, une connaissance parfaite des trésors de la grande cité.

C'est ainsi que Notre-Dame, la merveille de nos vieux âges, les reçut d'abord au son de son gros bourdon. Puis ils parcoururent le Palais de Justice, entrèrent dans la Sainte-Chapelle où le tzar étonna fort son entourage en lisant couramment un fameux manuscrit en vieux slavon sur lequel, d'après la tradition, les rois de France prêtaient autrefois serment, à Reims,

6 OCTOBRE 1896



Le cortège impérial débouchant sur la place de la Concorde à la descente de l'avenue des Champs-Élysées.



Le cortège impérial debouchant sur la place de l



Un coin de la Place de la Concorde
(d'après une photographie instantanée).

démie française, visita l'Hôtel de Ville où une réception splendide lui avait été ménagée, et finit la soirée au Théâtre-Français où les ovations se multiplièrent. En regagnant leur palais, les souverains russes traversèrent une partie de la ville illuminée, comme la veille, *a giorno*. Les boulevards, la rue de la Paix, la place de la Concorde formaient des perspectives féeriques. L'affluence du populaire était toujours aussi grande. A minuit, on se pressait encore sur le passage de la berline dorée qu'escortaient les cuirassiers. Cependant partout l'ordre est si parfait, le respect envers son auguste personne si absolu, que le tzar peut dire à son ambassadeur, M. de Mohrenheim : « Ce n'est pas dans les rues de Paris que je me promène, c'est dans une suite de salons. »

bien qu'ils fussent vraisemblablement incapables d'en déchiffrer un mot.

Au Panthéon, Nicolas II déposa une éblouissante gerbe de lilas blanc et d'orchidées sur la tombe du président Carnot, en présence des trois fils du grand citoyen. Une couronne en or, commandée par l'empereur, remplacera bientôt ces fleurs.

La veille, l'impératrice avait reçu Mme Carnot de la façon la plus affectueuse.

Avant de déjeuner à l'ambassade de Russie, où ils étaient descendus, les souverains se rendirent aux Invalides; le jeune tzar demeura un instant pensif auprès du tombeau du plus fameux conquérant des temps modernes.

L'après-midi avait lieu la cérémonie de la première pierre du pont Alexandre III et de l'Exposition de 1900. Le fils du sage héros dont on a donné le nom à cette œuvre d'art scella le monolithe de granit avec une truelle d'or. Une pièce de vers de M. José Maria de Heredia fut récitée par M. Paul Mounet, de la Comédie-Française. Comme il terminait, on vit une barque se détacher de la rive opposée de la Seine et traverser le fleuve. Elle déposa sur la berge un essaim blanc de seize jeunes filles qui vinrent offrir à la tzarine un bouquet placé dans un précieux vase d'argent. Cette scène empruntait un caractère si touchant à la manière poétique dont elle avait été composée que l'impératrice, doucement émue, laissa couler ses larmes.

Mais la journée n'était pas achevée. Nicolas II alla frapper lui-même à la Monnaie, comme au siècle dernier son ancêtre Pierre le Grand, la médaille que le gouvernement français avait fait graver en souvenir de son séjour parmi nous. Il assista ensuite à une séance de l'Aca-

4e JOURNÉE. — Fête de Versailles.

Le jeudi à une heure, Leurs Majestés quittaient Paris pour n'y plus revenir — cette fois du moins — après une visite au musée du Louvre. En route, ils s'arrêtèrent à la célèbre manufacture de Sèvres.

La population parisienne les accompagna jusqu'à Versailles, qu'ils gagnèrent en poste, entre deux files ininterrompues de cyclistes pittoresquement plantés au revers du chemin. Le tzar se montra enchanté des grandes eaux ainsi que de la demeure du Grand Roi, remeublée pour un soir, avec un luxe archaïque digne d'éloges. Trois artistes célèbres, Sarah Bernhardt, Réjane et Coquelin, donnèrent le soir la comédie. Un ballet exécuté par les meilleures danseuses de l'Opéra, dans des costumes et sur des airs anciens, plut surtout dans ce décor évocateur.

5e JOURNÉE. — Grande revue au camp de Châlons ; les adieux.

Quel spectacle, à tous les points de vue, pouvait mieux couronner le voyage des souverains, nos amis, qu'une revue de notre vaillante armée? Celle de Châlons dépassa toutes les espérances. Une revue, cela se voit; cela ne se raconte pas. Chasseurs alpins, chasseurs à pieds, zouaves, turcos, spahis, rivalisèrent de

correction et d'entrain avec l'infanterie et la cavalerie de ligne. Le tzar, qui s'y connaît, put étudier là les différentes types du soldat français, lesquels se résument au demeurant en un seul : le soldat qui a remporté plns de victoires, sous tous les uniformes, que n'importe quel autre soldat du globe, et qui en gagnera d'autres, s'il est besoin, avec l'aide de son camarade, l'héroïque soldat russe. Le uoble empereur pensait à ces choses lorsqu'il s'est exprimé, après la revue, en ces termes : « La France « peut être fière de son armée... Il existe entre « nos deux armées un profond sentiment de « confraternité d'armes. » ... Quelques heures après, comme il franchissait la frontière, Nicolas II télégraphiait au Président de la République : « ... le souvenir de ces qnelques jours passés parmi vous restera profondément gravé dans nos cœurs. »

Nous non plus, Sire, les plus petits comme les plus grauds, nous n'oublierons pas la vision réconfortante que votre passage en France a été pour nous ; nous aurons toujours devant les yeux le sourire de l'impératrice Alexandra Feodorovna ; le baiser fraternel que vous avez donné à notre Président à la gare de Châlons, tous les Français l'ont reçu et le rendent de cœur à la nation russe.

R. F.

Le roi des jongleurs (*Suite*)[1].

— Ah ! la foire de Saint-Spire ? fit Jehan soudain intéressé. Et des gens de joyeux métiers, comme jongleurs, ménestrandiers, bateleurs, en est-il venu ?

— Presque point !

— Ah, tant pis !

— Nous n'avions qu'une petite troupe de bateleurs ménestrels, avec la truie qui file, l'âne qui vielle, la chèvre qui harpe, et différentes hêtes étranges et remarqnables...

— Ah! ah! Et pouvez-vous me dire quelle route ils ont prise ?

— Ça vous intéresse donc?

— Je puis bien vous le dire, je suis un apprenti de l'art joyeux de la ménestrandie en quête d'une condition.

— Je vous prenais pour un écolier.

— Je le fus. Mais, je ne vous le cache pas, poussé par la vocation et aussi par le besoin de gagner ma vie, je désirerais maintenant rencontrer l'âne qui vielle et la chèvre qui harpe, pour me joindre à la troupe s'il était possible...

— État hien médiocre en nos temps de guerres et de séditions... l'Ane qui vielle m'a paru hien maigre... Tenez, voulez-vous être garçon meunier? Vous paraissez vigoureux, parlez-moi de la meunerie... bon état, bien nourri, et qnelques écus à la Saint-Michel et à la Noël.. Aux années de disette, qui donc aura du pain avant le meunier, s'il vous plaît? Pas même le boulanger, gentilhomme de même farine que nous, mais qui vient derrière! Si cela vons va, mon garçon ayant bu le jour de la Saint-Spire s'est fait prendre la jamhe sous la meule et il est maintenant à l'hôpital estropié pour le reste de ses jours .. Sa place est libre, la voulez-vous ?

— Non, merci, dites-moi seulement de quel côté sont partis l'âne qui vielle et la chèvre qui harpe.

— Jeunesse inconsidérée qui dédaigne un bon état! Enfin ! c'est votre affaire ! L'âne qui vielle, je l'ai vu passer, derrière la charrette des bateleurs, ils ont pris la route de Melun... Décidément la farine ne vous dit rien?

— Merci ! dit Jehan en s'enfuyant à grands pas du côté indiqué.

Il faisait encore grand jour. Jehan résolut de continuer à marcher deux ou trois heures, afin de se trouver le lendemain de bon matin aux portes de Melun. Sans perdre de temps, il retraversa la ville et s'engagea sur la bonne route. Quand la nuit tomba, il eut la chance de trouver bien à point une ferme où on lui permit de coucher au chaud dans la paille d'une grange. Jehan, dans l'espérance de rencontrer bientôt les bateleurs, et considérant qu'il avait beaucoup marché ce premier jour, crut pouvoir s'offrir un hareng pour souper. Il dormit ensuite à poings fermés jusqu'au matin.

Après avoir remercié les gens de la ferme, il se mit vivement en ronte, ayaut décidé qu'il ne déjeunerait qu'en vue des clochers de Melun. Les deux lieues qu'il y avait avant Melun furent rapidement faites, l'estomac de Jehan poussant vivement les jambes. Jehan, malgré les criailleries dudit estomac, se tint parole, il ne s'arrêta pas avant d'avoir pu distinguer les coqs des clochers de la ville; alors, assis au pied d'un arbre, il expédia un hareng accompagné de sa dernière carotte.

1. Voir le n° 399 du *Petit Français illustré*, p. 548.

— Avez-vous vu passer l'âne qui vielle? demanda-t-il à la première personne de figure avenante qu'il rencontra.

— L'âne qui vielle?

— Oui, avec la truie qui file et la chèvre qui harpe?

— Non, fit l'habitant de Melun étonné, qu'est-ce que ces bêtes-là?

— Des animaux habiles et savants autant que des humains...

— Connaissez-vous ça, ma cousine, dit l'habitant de Melun se tournant vers une drapière en train d'installer ses marchandises sous l'auvent de sa boutique, connaissez-vous l'âne qui vielle?...

— Oui, je l'ai vu dimanche dernier à la foire de Saint-Spire, à Corbeil... j'ai bien ri...

— Et depuis, madame la drapière, vous ne les auriez pas rencontrés ici, l'âne qui vielle, la chèvre qui. .

— Non, mais je sais que l'autre jour, mardi ou mercredi, ils étaient ici...

— Oui, dit une voisine, charcutière, ils ont fait voir leurs bêtes à l'hôtellerie du Singe et joué le beau mystère de Perséus, duc de Grèce ou quelque chose comme ça, qui délivre une princesse qu'un dragon allait dévorer... La chèvre et l'âne sont des bêtes tout à fait aimables, mais leur dragon est vraiment épouvantable, s'il n'est pas en carton comme le prétendent des gens.

— Merci de votre obligeance, madame la charcutière, sont-ils encore à Melun, savez-vous?

— Non, cria la voix du charcutier au fond de la boutique, je les ai rencontrés sur la route de Montereau avant-hier...

— Avant-hier? Je les rattraperai! de quel côté, cette route de Montereau?

— Tout droit, mon garçon, prenez par la grande place et toujours tout droit.

— Merci!

Alerte et joyeux, Jehan traversa Melun sans s'arrêter et prit à la sortie le chemin de Montereau. Il fit environ trois lieues, puis, l'heure du repos et du déjeuner arrivant, il chercha, comme la veille, un talus d'herbe engageant, un peu d'ombre, un petit ruisselet limpide.

Somptueux repas, cette fois! L'heure était venue de sacrifier la cuisse d'oie de la *Lamproie-sur-le-Gril*. Elle avait un peu le goût de poisson salé, ayant séjourné dans le capuchon de l'écolier pêle-mêle avec les harengs, mais Jehan, que la cuisine de Montaigu n'avait pas habitué aux délicatesses raffinées, n'y regardait pas de si près. D'ailleurs les harengs, en compensation, devaient, dans ce voisinage sans façon, avoir contracté un certain parfum de cuisse d'oie rôtie et par conséquent gagné beaucoup.

Repas succulent! Le pain seul manquait. Jehan, mis en appétit et se croyant à peu près certain de rencontrer bientôt les bateleurs, sacrifia encore un hareng. Hélas! le dessert manquait aussi. Point de fruits dans la campagne, point de pommes sur les routes. Charmant le printemps, mais bien sec! C'était ennuyeux de voir tant de cerisiers et de pommiers par les champs, et rien que des fleurs dessus!

Après une bonne sieste dans un petit bois où, de peur de mauvaises rencontres, Jehan dissimulait son capuchon garde-manger, notre voyageur fit tournoyer son bâton et se remit en marche. Il était sur la bonne route, dans chaque village il prenait des informations.

— Avez-vous vu passer la chèvre qui harpe et la truie qui file? Une troupe de bateleurs avec une charrette, des bêtes étranges ou savantes...

— Oui, oui, avant-hier soir ils étaient ici.

Il approchait. Dans un gros bourg de bonne apparence, on ne lui dit plus avant-hier, mais hier. La chèvre qui harpe avait couché dans une des auberges du lieu en payant son écot d'une représentation, où malheureusement, vu la rigueur des temps, bien peu de gens étaient venus s'esbaudir.

Jehan marcha encore quelques heures. Comme l'instant approchait où il devait se mettre en quête d'un abri pour la nuit, l'idée lui vint de s'informer encore de ceux qu'il cherchait.

— Avez-vous vu passer la chèvre qui harpe et l'âne qui vielle? demande-t-il à un groupe de bûcherons dans un pauvre hameau entouré de bois que traversait la route, avez-vous vu hier une troupe de joyeux bateleurs?

— Des bateleurs? oui, je les ai vus, répondit un paysan, mais joyeux, ça n'est pas tout à fait ça... ils n'en avaient pas l'air...

— Vraiment? Enfin, joyeux ou non, je pourrai peut-être les rattraper ce soir, ils doivent être à Montereau...

— A Montereau? Non, ils lui tournaient le dos, ils doivent être à Melun...

— Mais non, ils en viennent... Ils allaient par là!

Jehan montrait la direction de Montereau.

— Mais non, par là! répondit l'homme indiquant la direction de Melun, j'étais dans le bois en train de soigner mon charbon.

— Mais j'en viens, de Melun!...

— Attendez, vous êtes d'accord, dit un autre paysan; c'est vrai qu'ils allaient bien du côté de Montereau d'abord, mais c'est vrai aussi qu'ils vont de l'autre côté maintenant, vu qu'ils ont rebroussé chemin à cause des bandes qui battent le pays. Quelques marchands, échappés d'une embuscade de ces écorcheurs aux portes de Montereau, leur ont fait peur et ils ont changé de route.

— De quel côté sont-ils passés? fit Jehan désolé.

— Je n'en sais rien, si vous ne les avez pas rencontrés, c'est qu'ils ont pris une traverse quelque part. Vous êtes donc de leur compagnie?

— Pas tout à fait, mais je les cherche pour me joindre à eux...

— Et vous n'avez pas votre bissac trop bien garni, peut-être?

— Allons, mon garçon, dit un des bûcherons voyant la déconvenue du jeune homme, vous les rattraperez demain, ce soir on va tâcher de savoir de quel côté ils ont tourné et on vous mettra sur la bonne route... En attendant, si vous voulez un gîte pour la nuitée, venez avec moi, vous ne serez pas couché comme un prince, mais vous serez au chaud, comme un brave charbonnier des bois, et il y aura bien dans la marmite quelque chose pour vous aussi, par le saint patron des charbonniers, dont j'ignore le nom!

Jehan, après un instant d'hésitation, comprit que c'était le meilleur parti à suivre, et emboîtant le pas du brave bûcheron-charbonnier, il s'enfonça dans le bois derrière lui.

A la poursuite de l'âne qui vielle.

En dépit de ses préoccupations, Jehan dormit comme un loir sur le lit de feuilles sèches que le bûcheron lui avait préparé au fond d'une hutte de terre et de branchages bien close, élevée dans une clairière de forêt, à côté d'un énorme tas de bois destiné à se transformer en charbon.

Il faisait grand jour au dehors quand il s'éveilla tout surpris, ne se rappelant plus très bien où il se trouvait. Ébloui par le rayon de soleil qui se glissait par la porte de la hutte, il écarquillait les yeux, distinguant vaguement dans le clair obscur quelques meubles rustiques, sièges en bois brut, ou cadres en madriers servant de lits.

On entendait des voix dans la clairière et aussi des coups de hache. Jehan fut sur pied tout de suite et gagna la porte. Le tableau qui se présenta à ses yeux était plein de gaîté. Dans la fraîcheur du matin, une grande clairière encadrée de frondaisons printanières montrait des piles de rondins, des troncs d'arbres abattus, des tas de branchages, puis quelques huttes d'habitation groupées devant la montagne de menu bois que l'on se préparait à convertir en charbon. Quelques bûcherons travaillaient déjà, en train de débiter à grands coups de hache les branches d'un vieux hêtre abattu, sur un sol bouleversé par l'extraction de ses puissantes racines.

Des enfants jouaient au soleil, derrière les huttes, des fumées montaient d'une cuisine installée en plein air où des chaudrons et des coquemars chauffaient, posés sur de grosses pierres.

— « Voulez-vous être garçon meunier?. . »

— Hé, garçon! dit le bûcheron qui l'avait amené la veille, vous avez bien dormi?

— Grâce à vous, répondit Jehan en secouant la main qu'on lui tendait.

— Réveillé par l'appétit, hein?

A. R.

(*A suivre.*)

Variétés.

Un chien philosophe. — Il existe, à Paris, un chien indépendant, mâtiné de boule-dogue et de ratier, noir, gris et fauve, qui porte un collier orné de cette inscription : *Chocolat, chien philosophe.* Ce collier lui fut donné par les habitués d'un restaurant de la place de la Madeleine, qui le considèrent comme un ami. Chocolat a élu ce restaurant pour y déjeuner, car il aime les bonnes maisons. Il a aussi son couvert mis dans un autre restaurant de la rue Royale.

Chocolat a ses petites habitudes. Quelquefois, il juge qu'un peu d'exercice lui sera favorable, et le voilà parti pour le Bois; il y déjeune aux environs de la Cascade, dans un restaurant où l'on a su apprécier ses bonnes manières et son heureux caractère.

Au retour du Bois, à l'heure où les habitués des cafés viennent y lire les journaux du soir, ce qui est pour lui l'indice que l'heure du dîner n'estpasbien éloignée, Chocolat ne quitte plus la place de la Madeleine.

Le soir venu, c'est-à-dire vers minuit ou une heure (car Chocolat est bien trop Parisien pour se coucher avant le dernier omnibus), Chocolat disparaît. Où loge-t-il? Mystère. Il noctambule; peut-être a-t-il fait choix d'un hôtel, de même qu'il a choisi un restaurant.

Il lui arrive quelquefois d'être arrêté et conduit à la fourrière. Mais Chocolat n'en a cure : il y est connu, on le relâche aussitôt.

* * *

Le moineau imitateur. — Jusqu'ici, les perroquets, les sansonnets, les pies, les geais, avaient le privilège d'imiter les sons. Voici que les moineaux s'en mêlent. La *Revue scientifique* nous apprend qu'il existe à Nîmes un vulgaire moineau, pris au nid et nourri à la becquée, puis placé dans une cage avec un pinson, un chardonneret et deux serins, qui, au bout de peu de temps, s'est approprié le chant de ses compagnons à tel point qu'on s'y méprend. Mais voici le plus étonnant : le propriétaire du moineau a l'habitude, au printemps, de capturer des grillons des champs et de les garder vivants dans des petites cages *ad hoc*, qui sont placées à côté de celle des oiseaux. Il a fait de même cette année. Deux jours après la capture, le moineau imitait avec sa voix le chant des grillons. Aujourd'hui, les grillons sont morts depuis longtemps, et le pierrot n'a pas cessé d'imiter le chant du cri-cri, qu'il entremêle avec celui des oiseaux. Détail curieux, il ne sait pas piailler comme le font ses congénères. Ne pourrait-on pas peut-être rappeler que c'est un moineau du Midi?

Les vases brisés.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé.
Le coup dut l'effleurer a peine :
Aucun bruit ne l'a révélé...

Ce petit poème exquis, le *Vase brisé*, de Sully-Prudhomme, est bien connu. Combien de regrets aussi lorsqu'un heurt maladroit a endommagé un de ces jolis récipients dans lesquels on se plaît à placer des fleurs!

Il suffira de frotter la fente avec une amande amère pour remédier à cet accident. L'amande dépose une huile essentielle que la porcelaine absorbe, et après cette petite opération, le vase conserve l'eau comme s'il n'était pas fendu. Ce procédé, d'une application bien aisée, peut également servir pour des plats, des compotiers, tous les objets en porcelaine que l'on est forcé de réformer dès qu'ils sont fendus. L'amande amère seule possède une telle propriété.

* * *

Conseil à ne pas suivre. — Quand le temps est à l'orage, frotter vivement, à rebrousse-poil, le dos d'un chat : l'existence de l'électricité vous saute immédiatement aux yeux... et le chat aussi!

RÉPONSES A CHERCHER

Question d'étymologie. — D'où vient le mot magasin qui, en français et dans plusieurs langues de l'Europe, désigne le lieu où l'on dépose des marchandises ou bien où on les vend.

* * *

Question géographique. — Pourquoi l'ancienne province de l'Ile-de-France, qui comprenait les départements actuels de Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, plus une petite portion de la Nièvre et du Loiret, a-t-elle reçu ce nom?

* * *

Mot en triangle. — 1° Légume vert; 2° Déesse des fruits; 3° Qui n'a pas de religion; 4° Fruit du noyer; 5° Quadrupède; 6° Note de musique; 7° Consonne.

Anagramme.

Sur quatre pieds, je fends les ondes;
Brouillez-les, vous allez trouver
La pièce d'eau carrée ou ronde
Où la caoe aime a barboter.
Puis ce qu'en tout pays du monde,
On voit dans la main d'un guerrier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 399.

I. Problèmes des noms locaux.

Les habitants de Château-Thierry s'appellent les Castrothéodoriciens ; d'Aubenas, les Albenaesiens ; de Mézières, les Macériens ; de Sainte-Menehould, les Ménéchildiens ; de Moutiers-en-Tarentaise, les Tarins ; de Sens, les Sénonais ; de Melun, les Mélodunois ; de Montélimar, les Montéliens ; de Saint-Lô, les Saintlois ; de Gap, les Gapençais.

II. Question d'histoire.

Napoléon Ier fut blessé au pied à la bataille de Ratisbonne, le 23 avril 1809.

III. Anagramme.

Oger. — Ogre. — Orge. — Ergo. — Rogé. — Gore.

IV. Mots en triangle.

g r e n a d e
r e g i n e
e g i n e
n i n a
e n e
d o
e

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 401. 10 centimes. 31 octobre 1896.

LE

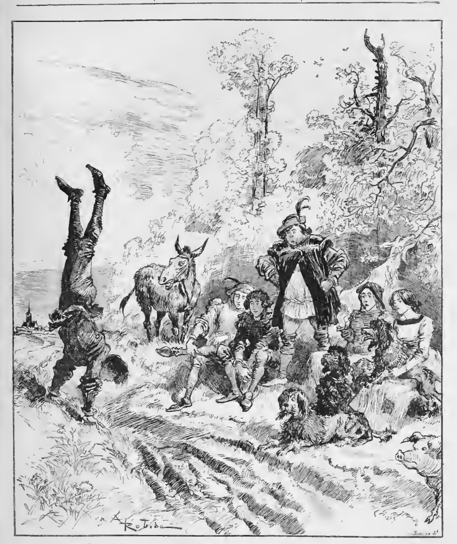
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Le roi des jongleurs — Jehan se mit la tête en bas et marcha sur les mains.
Composition inédite de A. Robida.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

— Réveillé par le soleil, le chant des oiseaux, répondit Jean.

— Et nos coups de hache sur le bois... Mon garçon, je sais où sont partis les gens que vous cherchez ; ils ont quitté la route de Melun à la croix que vous avez rencontrée à une petite lieue d'ici, pour prendre sur la droite une traverse qui doit les conduire à Coulommiers.

— Merci.

— Et vous allez tâcher de les rattraper?

— Je vais me dépêcher.

— Pas avant d'avoir avalé une écuellée de soupe. Hé, garçou, réfléchissez bien avant de partir : vous avez de bons bras ; si le cœur vous en dit de manier la cognée avec nous, vous vous ferez bûcheron et charbonnier comme nous. Le métier est quelquefois dur, mais on vit en liberté et tranquillité dans les bois... Par le temps qui court, vous savez, les villages du plat pays, les bonnes villes dans leurs remparts ne sont pas toujours aussi en sûreté que nous dans nos cabanes, où l'on ne trouverait peut-être pas, en fouillant bien, la valeur d'un écu!

Jehan remercia le bûcheron, mais déclara qu'il allait se mettre en route. Il lui fallut auparavant prendre sa part du repas matinal mangé par les bûcherons et leurs familles, des femmes et une quantité d'enfants sortis des huttes, tous à cheval sur des troncs d'arbres ou assis sur des rondins autour du feu.

Puis, après force poignées de main, il prit congé de l'hospitalière clairière et fut guidé jusqu'à la route par la bande des gamins, les plus grands remorquant les plus petits.

Le chemin de traverse coupait à travers un pays de petits vallons couverts de bois, où les hameaux étaient bien rares, où l'on ne rencontrait de loin en loin que de grandes fermes closes de hautes murailles comme de petites forteresses, avec granges aux murs solides percés de meurtrières, et logis flanqués d'échauguettes, semblables à de petits donjons. Jehan marcha rapidement pour tâcher de rattraper les bateleurs qui ne devaient avoir qu'une faible avance sur lui.

A chaque ressaut de terrain franchi par le chemin, véritable ornière boueuse par endroits, pierreuse ailleurs, mauvaise partout, Jehan portait ses regards le plus loin possible, espérant découvrir ceux qu'il cherchait. Il marcha ainsi toute la journée, ne rencontra qu'un seul village sur sa route, et, comme c'était dimanche, ne manqua point d'entrer à l'église pour y faire ses dévotions un peu tardives et demander humblement au ciel d'inspirer aux bateleurs la bonne pensée de daigner l'admettre dans leur troupe.

Vers le soir, comme il commençait à songer à un gîte pour la nuit, la piste parut tout à coup perdue, personne n'avait vu la troupe de l'âne qui vielle. Malgré sa fatigue, Jehan rebroussa courageusement chemin jusqu'au dernier endroit où les bateleurs avaient été rencontrés, et se mit en quête d'informations.

Ce ne fut pas long. Sur cette mauvaise route de traverse, s'embranchait une autre traverse plus mauvaise conduisant par un raccourci à la grande route de Meaux. Les bateleurs, changeant tout à coup de direction, s'étaient engagés par là. Ils avaient peu d'avance maintenant, sans doute ils devaient avoir l'intention de coucher dans un gros village nommé Rozoy, dont on lui montra le clocher à une bonne lieue et demie de là. Jean, plein d'espoir, força le pas pour arriver à Rozoy avant la nuit. Maintenant qu'il était certain de rejoindre bientôt la troupe de bateleurs, il se sentait pris d'émotion et d'inquiétude. La troupe de l'âne qui vielle consentirait-elle à l'admettre dans ses rangs? Quelle raison aurait-elle de l'accueillir ? à quel titre ?

Tout en marchant, Jehan se grattait la tête. Que savait-il faire? Il avait bien quelques petits talents acquis d'instinct en fréquentant les jongleurs ménestrels de Paris : il jouait quelque peu de tous les instruments de musique, mais aussi médiocrement, il s'en rendait compte, des uns que des autres; il pouvait joindre à ces petits talents, une souplesse de corps et une certaine habileté aux jeux et exercices de gymnastique, mais c'était peu.

Et il allait se proposer dans la compagnie avec un si faible bagage! L'accepterait-on? Son meilleur titre c'était surtout d'être le fils du roi des jongleurs, du prévôt de la corporation de Saint-Julien de Paris, car il pouvait être avantageux à la troupe de se concilier les bonnes grâces du roi des jongleurs de Paris, pour le cas où elle viendrait un jour exercer ses talents dans le Parisis.

Jehan, tout à ses réflexions, marchait d'un bon pas, la tête basse, en proie à une grande anxiété. Tout à coup, au tournant d'un petit bois qui longeait le chemin, il s'arrêta brusquement.

La troupe de l'âne qui vielle était devant lui, arrêtée à la lisière de ce bois. Il n'y avait pas à

[1] Voir le n° 400 du *Petit Français illustré*, p. 551.

se tromper : une petite carriole remplie de bagages, de hardes multicolores et d'instruments de musique, reposait, les brancards en l'air; un âne et une chèvre tondaient les herbes du bois, une truie fouillait du groin sous les broussailles. Assis sur les talus de la route, trois hommes et deux femmes vêtus de costumes bizarres, fanés et troués, se reposaient, la mine assez fatiguée, à côté de quelques chiens qui soufflaient et tiraient la langue.

Jehan rougit d'émotion. Le moment était venu où tout allait se décider. Allait-il être admis à la joie de gagner son pain dans la joyeuse troupe de l'âne qui vielle, ou bien devait-il poursuivre sa route à la recherche d'une autre compagnie ?



Jehan prit sa part du repas matinal des bûcherons.

Jehan était un gaillard de décision. Il fallait, par une entrée en matière originale, frapper l'esprit des bateleurs. L'inspiration lui vint subitement. Comme les gens levaient la tête en l'entendant marcher, il bondit soudain, sauta sur le revers de la route faisant face aux bateleurs, et après avoir jeté à terre son capuchon garde-manger, il se mit la tête en bas, marchant sur les mains, et dans cette attitude assez peu fréquemment adoptée dans la vie ordinaire, il apostropha les bateleurs stupéfaits.

— Illustre compagnie, joyeux enfants du soleil, fils des trouvères et ménestrels du bon temps d'autrefois, ouvrez les portes de vos cœurs, les fenêtres de votre entendement, c'est un confrère en Saint-Genest, comédien romain et martyr, qui vous salue! Salut et gloire à tous! Prêtez-moi vos oreilles, je vous les rendrai, je ne les dévorerai nullement, quoique l'appétit ne soit point ce qui me manque; je ne les offenserai ni par mes discours, où vous verrez surtout, j'espère, les marques respectueuses de l'immense bonne volonté dont je déborde et que je ne puis contenir; ni par les rivières d'harmonie que je suis prêt à tirer de n'importe lequel des instruments de musique que vous voudrez bien me confier, quand ce serait la harpe du roi David, la trompette des assiégeants de Jéricho ou celle du jugement dernier, si vous la possédez, le psaltérion des petits angelots du Paradis, la flûte sarrazinoise...

— Qu'est-ce que celui-là et que nous veut-il? fit un des bateleurs retrouvant la parole, pendant que Jehan respirait.

— En l'honneur de messire Apollo, reprit Jehan, du divin Apollo, qui fut si grand ménestrel au pays des Grégeois anciens, que ceux-ci — le vrai Dieu pardonne aux pauvres païens de naissance, car c'était bien avant la première Noël du monde et le petit Jésus n'était point né — le vénérèrent comme Dieu, le mirent en leur Paradis, qu'en leur ignorance ils appelaient Olympe... En l'honneur d'Apollo, voulez-vous entendre ma requête, écouter mon humble supplication, prendre en gré mes vœux, combler mes espérances ?.., Dites, le voulez-vous?

Jehan agita fréuétiquement les jambes en l'air eu signe de supplication, puis exécutaut

un saut périlleux, il se remit sur ses pieds et se tint debout, humblement courbé devant les bateleurs.

— As-tu compris, Lesbahy? dit le plus vieux des bateleurs en se tournant vers un de ses compagnons.

— Du tout, monsieur Courtejoye, répondit l'interpellé.

— Et toi, Patience?

— Encore moins!

Jehan sauta de nouveau sur ses mains et se remit à déclamer.

— Fils du grand Apollo, j'exposais devant vous l'immensité de mes prétentions, la vastitude démesurée de mon ambition, et foulant effrontément aux pieds la modestie qui va si bien d'ordinaire à la timide jeunesse, je me préparais à étaler en regard l'ampleur et la variété des talents que je suis en mesure de mettre au service de l'association dont je brûle de faire partie, pour continuer avec elle, dans la mesure de mes moyens, à remplir le monde d'étonnement et d'admiration, et à faire circuler des torrents de joies pures à travers les tourments et les tristesses du siècle...

Il agita les jambes en l'air et fit deux fois le saut périlleux.

— Qu'est-ce qu'il veut dire? Parle plus clairement, mon garçon, si tu veux qu'on t'entende? dit la plus vieille des femmes de la troupe.

— Tout de suite, princesse! En deux mots, joyeux ménestrels qui m'écoutez, je suis un pauvre garçon qui, poussé par la vocation du noble art de jonglerie et ménestrandie, s'est enfui du collège où par la vertu des étrivières on voulait faire de lui un *savantissimus doctor*, et je vous demande de m'accueillir dans votre troupe, de m'accepter comme apprenti bateleur... je vous le dis, la vocation me tient et je dédaigne tout autre moyen de gagner ma vie!

— Par saint Guignon, patron des pauvres gens, tu tombes bien mal, vraiment, mon camarade!

— Je vous disais que je sais faire beaucoup de choses, chanter, déclamer, sauter, facciner, tambouriner, cornemuser, jouer de tous instruments, attendu que chez mon père, qui est roi des jongleurs de Paris, prévôt de Saint-Julien, j'ai vu passer ménestriers de toutes sortes et essayé de toutes les musiques. Je sais...

— Sais-tu manger?

— Plaît-il?

— Je te demande, garçon, si tu sais manger?

— Mais c'est justement pour manger, avec frugalité, mais régularité, que je demande à entrer dans votre troupe, à gagner mon pain par mon travail à côté de vous...

— Alors, je te le disais, mon garçon, tu tombes mal, par saint Guignon! nous aussi nous voudrions bien faire ponctuellement nos trois ou quatre repas quotidiens, mais, depuis quelques jours, il est bien difficile d'arriver à cette régularité!

Toute la troupe soupira.

— Si encore il ne s'agissait que de frugalité! dit Lesbahy, mais c'est la disette, la famine, tout simplement!

— Les temps sont durs et saint Guignon s'occupe trop de nous vraiment! La chèvre qui harpe, l'âne qui vielle, la truie qui file n'intéressent plus personne; on ne rit plus! Avec les tracas des guerres et séditions, des tailles à payer, des logements de gens d'armes, des pillages à craindre, les gens ont bien autre chose dans l'esprit que nos chansons, nos jeux, nos représentations de mystères... Hélas! les escarcelles des bourgeois sont vides, ou les cordons trop serrés!

— Nous avons beau tambouriner et facciner par les carrefours, presque personne ne vient se divertir à nos jeux, saint Guignon s'endorme! A Corbeil, pendant la foire de Saint-Spire, nous avons pu, tant bien que mal, gagner de quoi contenter notre appétit, mais depuis!...

— Depuis, quelques malheureux deniers grapillés çà et là, pas même de quoi payer notre gîte! Hier encore, un peu plus on nous gardait la chèvre qui harpe en paiement de notre écot!

— Et aujourd'hui, rien pour déjeuner, peu de chose pour dîner et néant pour souper... Ah! c'est gentil! Si nous ne sommes pas plus heureux demain matin, en exerçant nos talents chez les gens de Rozoy, nous mourrons de faim... ou nous serons obligés de manger un de nos animaux savants!

— Eh! dit une des femmes, tais-toi, glouton! Est-il gourmand, ce Patience!

— Tu vois, garçon, les agréments du métier, reprit Courtejoye, le chef de la troupe, les temps sont durs, je le disais, et la malechance nous poursuit .. L'autre semaine, un des nôtres nous a quittés et s'est fait charretier. Il tenait à manger tous les jours, celui-là .. Puis en quittant Corbeil, des routiers nous ont volé notre cheval, un brave serviteur, franc du collier, qui s'était bien promené avec nous sur les routes de France!

Jehan regarda la carriole qui portait les bagages.

— Oui, depuis Corbeil nous la traînons nous-mêmes, avec Barnabé l'âne qui vielle, et Barbichette la chèvre qui harpe... maintenant que tu es au courant, mon garçon, reste avec nous si le cœur t'en dit, mais je te préviens qu'il ne faut pas compter sur nos provisions pour souper, tout ce que nous avons pu récolter sur notre route, c'est un peu d'épinards et de pissenlits que nous sommes en train de manger en salade, sans assaisonnement... Tiens! il n'en

reste plus ; pendant que tu me faisais parler, les autres ont achevé le festin !

— Je reste avec vous ! s'écria Jehan, je suis de la troupe de l'âne qui vielle ! Et tenez, je paie ma bienvenue ! Mettons-nous à table !



« Nous avons beau bucciner, tambouriner. »

Il brandit son capuchon garde-manger en l'air.

— Saint Guignon s'endorme ! Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Courtejoye.

— Mes provisions de route.

— Quoi donc ? ça sent l'oie rôtie, fit Patience les narines dilatées.

— Hélas ! non, ce sont seulement des harengs salés... Tout ce qui me reste, neuf harengs.

— Neuf harengs ! festins et bombances ! Et gros ! et gras ! Et sentant la graisse d'oie, je ne m'en dédis pas !

— Plus une carotte, dit Jehan, que je vais offrir à Barbichette pour gagner sa bienveillance !

— Gardons-la toujours pour demain, dit Courtejoye l'attrapant au passage. Tiens, Barbette, range-la soigneusement...

Toute la troupe s'était groupée autour du nouveau venu qui, les deux mains étendues, étalait ses richesses.

— A table ! s'écria-t-il, nous sommes combien ? Un, deux, trois, quatre, cinq et moi six, cela fait un hareng et demi par personne !

— Un instant, gardons chacun ce demi-hareng pour demain. Par saint Guignon, tu as besoin d'apprendre la prudence et l'économie, mon garçon ! Soupons donc, puisque tu régales !

Les préparatifs du festin furent bientôt faits, les bateleurs s'assirent en rond dans un creux herbeux, chacun avec un hareng sur une assiette d'étain, et commencèrent à s'escrimer du couteau.

— Lentement, mes enfants, plus lentement, fit Courtejoye, en allant doucement vous croirez en avoir mangé deux... Lesbahy, veux-tu bien ne pas avaler comme ça... et toi, Patience, épluche tes arêtes une à une pour amuser ton estomac... Ah ! et toi, notre ami tout neuf, comment t'appelles-tu ?

— Jehan, répondit l'ex-écolier, Jehan Picolet, fils de Guillot Picolet, roi des jongleurs de Paris !

— Honneur et gloire ! s'écria Patience, un fils de roi avec nous !

— Moi, dit le chef des bateleurs, je suis Courtejoye, courte joie et long guignon, patron et éducateur de l'âne qui vielle, de la chèvre qui harpe et de la truie qui file. Tu les verras tout à l'heure, mon ami, ils sont en train de chercher leur souper dans le bois... Et voici mon fils Patience Courtejoye, ma femme Perrette Courtejoye, ma fille Barbette Courtejoye, et mon neveu Lesbahy. Et maintenant, nous sommes compagnons !

Jehan serra les mains à la ronde.

— Un garçon qui court les campagnes avec un demi-baril de harengs dans son capuchon, doit être un homme de ressources, proclama Lesbahy ; ce gaillard-là me va !

— Et il paraît qu'il a des talents par-dessus le marché, dit Patience.



« Ça sent l'oie rôtie ! »

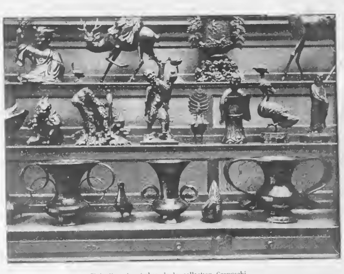
— Mais il m'irait encore mieux, reprit Lesbahy, s'il avait aussi dans les poches un demi-muid de vin de n'importe quelle couleur.. Les harengs sont délicieux, mais diablement salés... la gorge me brûle !

A. R.

(A suivre.)

Un musée offert à la Ville de Paris.

M. Cernuschi, ancien banquier, Italien naturalisé Français, mort l'été dernier, a fait don à la Ville de Paris d'une magnifique collection de bronzes japonais et chinois qu'il avait composée lui-même en Orient et pour laquelle, au retour de ses voyages, il avait bâti dans le parc Monceau, 7, avenue Velasquez, un remarquable hôtel; lui-même y campait, plutôt en gardien de ses trésors artistiques qu'en propriétaire soucieux de se donner ses aises.



Statuettes et potiches de la collection Cernuschi.

Aux termes du testament, l'immeuble pourra être conservé par la Ville, avec son aménagement actuel, et être ouvert, à titre de musée particulier, à tous ceux qui voudront le visiter, ou vendu avec affectation du prix de la vente à la conservation de la collection, qui en ce cas, serait installée au Louvre. Il est probable que c'est la première combinaison qui sera adoptée.

Les circonstances dans lesquelles M. Cernuschi a réuni ses richesses sont toutes fortuites, car il n'avait rien du collectionneur par tempérament. Très lié avec le journaliste Chandey, qui fut incarcéré par la Commune en 1871, il s'employait de son mieux à la mise en liberté de son ami, quand un jour il apprit brusquement que ce dernier venait d'être fusillé après un jugement sommaire et inique. Dégoûté des hommes et des choses, Cernuschi résolut alors de faire un voyage le plus loin possible qui l'éloignât du théâtre de ces abominations, et il entreprit le tour du monde en partant par l'Amérique et en revenant par l'Asie.

Au Japon, il tomba en plein dans la révolution qui détruisit l'autorité des shogouns pour restaurer celle du mikado. Les prêtres bouddhistes, partisans du shogoun, sentant l'avenir incertain pour eux, faisaient argent de tout et vendaient leurs temples en gros et en détail. Mais les acheteurs manquaient, et quand Cernuschi, ébloui par la splendeur des inestimables joyaux qu'on lui offrait pour un morceau de pain, eut manifesté l'intention d'opérer des acquisitions nombreuses, ce fut chez lui un interminable défilé de brocanteurs improvisés, jaloux de profiter de l'aubaine.

Il faisait ranger en lot dans la cour de son hôtel tout ce qu'on lui apportait, et achetait en bloc, laissant aux vendeurs le soin de se partager l'argent. On lui céda même un gigantesque Bouddha de bronze de près de cinq mètres

de haut, seul reste d'une pagode brûlée, et qui, après de grandes difficultés de transport, constitua la plus belle pièce de la collection.

Nous donnons une reproduction de ce Bouddha, d'un travail merveilleux et auquel rien ne peut être comparé dans les musées orientaux, publics ou privés, d'Europe.

Quand M. Cernuschi partit du Japon, il était devenu collectionneur dans l'âme et alla compléter ses acquisitions de bronzes anciens en Chine.

Le legs par lequel il assure à la Ville de Paris la possession de son trésor a augmenté encore la popularité qui s'attachait à son nom en France où tous, sans exception, se rappelaient avec reconnaissance qu'il avait demandé à être naturalisé Français à l'époque précise où notre patrie subissait ses plus cruels revers.

Nous aurons donc un musée Cernuschi, comme nous avons déjà un musée Guimet. On sait que M. Guimet, grâce à de longues et patientes recherches, est arrivé à réunir un grand nombre d'objets relatifs aux cultes de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Égypte ancienne, de la Grèce et de Rome.

C'est un bel exemple que celui de ces hommes désintéressés, dont les efforts ont pour but de contribuer à développer le goût artistique de leurs semblables, tout en augmentant la somme de leurs connaissances. G. T.



Le Bouddha de bronze de la collection Cernuschi.

Une sphère géographique monstre. — Quel sera le clou de l'Exposition universelle de 1900? le « clou », c'est-à-dire ce qui dans cet entassement de merveilles fera le plus courir les foules débarquées à Paris de tous les points du globe. Tantôt il est question d'un télescope monstre qui nous ferait voir la lune à 100 mètres, disent les uns, à 1 mètre disent les autres; tantôt on propose de creuser en plein Champ-de-Mars un trou de 300 mètres de profondeur... Voici que l'on parle d'un projet plus facilement réalisable et dont on peut saisir immédiatement la portée.

L'auteur de ce projet n'est autre que le grand géographe Elisée Reclus. Ce savant voudrait que nous eussions une connaissance plus exacte de notre planète.

On sait qu'il est très difficile, même à l'aide des cartes les plus perfectionnées, de se rendre un compte exact de l'aspect offert par les montagnes et les fleuves, de leur situation, de leur hauteur, du rapport qui existe entre l'altitude d'une chaîne de montagnes et l'espace qu'elle occupe réellement.

C'est ce grave inconvénient auquel M. Élisée Reclus a voulu parer. A cet effet, il a eu l'idée de faire construire une sphère de 100 mètres de circonférence et de 33 mètres de diamètre, qui serait une réduction de la terre, de 400 000 fois plus petite que son modèle. Vous croyez peut-être que sur cette sphère gigantesque on verra de loin les montagnes les plus élevées de notre planète, et que les vallées des grands fleuves comme le Mississipi, le Nil ou l'Amazone frapperont les regards à une grande distance? Détrompez-vous. Ces montagnes et ces fleuves sont si peu de chose dans l'ensemble du globe, que sur la sphère projetée les collines de 8 à 900 mètres ne seront représentées que par de très légères surélévations, le mont Blanc par 1 centimètre, l'Himalaya et les Andes par 2 centimètres. Les fleuves les plus puissants ne creuseront que d'imperceptibles sillons.

A l'intérieur de cette sphère de 100 mètres de diamètre s'en trouvera une plus petite que contournera une piste en spirale. Là des tableaux représentant les costumes, types et habitations des différents pays permettront d'étudier aussi les mœurs et coutumes des principales populations du globe.

L. N.

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

— Ce n'est pas une garantie cela, mon ami, dit le caissier.

La sueur mouilla les tempes de Jean que ces longueurs mettaient au supplice. Heureusement le jeune patron mit fin au débat.

— Faites-lui faire une fourniture de cinquante francs, Rémy, dit-il en montrant bonne figure à Tout-Petit; il a l'air d'un brave garçon, et s'il est vrai qu'il a été volé, il faut lui faciliter les moyens de gagner sa vie. Allons, va choisir les outils dont tu as besoin, jusqu'à concurrence de cinquante francs.

— Vous savez, monsieur Léon, fit le vieux caissier à mi-voix pendant que Jean s'éloignait, c'est autant de perdu.

— Mais non, mais non, Rémy... Et puis, après tout... quand ce serait perdu? nous ne ferons pas faillite pour cinquante francs, n'est-ce pas?

— Sans doute... quoique, avec cinquante francs d'un côté, cinquante francs de l'autre, on arrive facilement à vingt mille francs au bout de l'année. Je doute que M. Naudin soit satisfait de l'arrangement.

Le jeune homme ne s'attarda pas à chercher au moyen de quelle opération d'arithmétique on obtenait vingt mille livres avec cinquante francs d'un côté et cinquante francs de l'autre. Il se contenta de répondre, l'air bon enfant :

— Ne craignez rien, Rémy; je prends tout sur moi. Mon père n'en dira rien.

Le vieil employé fit un salut de soumission ironique et ne hasarda plus aucune observation.

Jean revenait vers la caisse, tout joyeux de tenir entre ses mains les instruments tant désirés.

— Monsieur, dit-il au fils Naudin, je vous remercie de tout mon cœur du service que vous me rendez; je vous en serai toujours reconnaissant. Dans huit jours juste, je viendrai vous apporter un premier acompte.

— Oui, compte dessus, murmura le vieux Rémy d'un ton goguenard... Monsieur Léon, ajouta-t-il quand la porte se fut refermée sur Tout-Petit, je vous ferai observer que vous avez négligé de demander à ce... client, son nom et son adresse... Il est vrai que, si vous l'aviez fait, il vous aurait donné un nom et une adresse de fantaisie...

— Il payera, vous dis-je, Rémy.

— Je suis fâché de vous contredire, monsieur Léon, mais il ne payera pas

Comme si Jean voulait donner un démenti immédiat au caissier peu confiant, il rentra dans le magasin.

— Monsieur, dit-il, je vous demande bien pardon; j'ai oublié de vous dire comment je m'appelle et où je demeure : *Jean Harivel*, 6, rue du Delta. Mon patron était M. Aubry, 165, rue Rochechouart, et c'est chez le commissaire de la rue Bochard-de-Saron que j'ai déposé ma plainte. C'est lui également qui avait constaté le décès de mon patron... Ma mère travaille depuis huit ans pour *Cendrillon*, 4, rue de Lafayette... Si vous voulez prendre des renseignements...

Sans en parler à personne, le vieux Rémy courut aux adresses indiquées, et comme les dires de Jean se trouvèrent confirmés, il ne souffla mot du résultat de ses démarches.

Le samedi suivant, quand il eut réglé ses comptes avec Louveau, Jean, en toute hâte redescendit vers la rue de Poitou ; mais ce fut dans de tout autres dispositions que la semaine précédente : il apportait vingt francs. Le vieux caissier fut fort surpris, le jeune patron aussi, pour tout dire : la figure de Jean lui avait inspiré confiance, mais il ne s'était pas attendu à un acompte si fort, ni si prompt.

— Tu ne dois pas être trop bien monté, dit-il à Tout-Petit dont le visage rayonnait de joie. Prends des fournitures pour les vingt francs que tu apportes, et jusqu'à nouvel ordre, tu resteras notre débiteur des premiers cinquante francs qui t'ont été avancés... Il faut bien encourager le travail et l'honnêteté, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux Rémy.

Celui-ci ne voulait pas désarmer encore. Il mâchonna quelque chose comme : « Qui vivra verra... Il ne faut pas se fier aux apparences... » Mais il ne répondit rien; il était partagé entre l'ennui de s'être trompé et la satisfaction de voir que la maison ne perdrait sans doute rien.

L'ami de Jean.

Pendant vingt mois, Jean fit de la grosse horlogerie pour le compte de Louveau, et ce furent vingt mois d'un rude labeur. Dès le petit jour, on le trouvait à son établi, travaillant sans relâche jusqu'à ce que la nuit fût tombée. Le soir, il se rendait aux Arts et Métiers où il suivait les cours ayant trait, de près ou de loin, à sa profession : dessin, physique, mécanique, chimie même ; il étudiait avec ardeur tout ce qui était capable de le perfectionner.

1. Voir le n° 399 du *Petit Français illustré*, p. 542.

En cela, le père Cacaouèche lui fut d'un grand secours. Aidé des notes que prenait Jean, il lui servait en quelque sorte de répétiteur, faisant la lumière sur des points restés obscurs dans son esprit, commentant les données forcément arides des professeurs, lui expliquant les choses avec tant de patience et de clarté que Tout-Petit en était émerveillé.

La veuve les écoutait tout en tirant l'aiguille; les termes scientifiques, auxquels elle ne comprenait rien, la remplissaient pourtant d'admiration.

— Va, répétait-elle à son fils quand ils se retrouvaient seuls après le départ du bonhomme, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit : notre vieux voisin a été autre chose qu'un marchand de cacaouèches.

Pendant toute cette période, l'esprit du pauvre Jean se trouva sans cesse tiraillé par deux idées contraires : tantôt il était fâché de ne faire que de la camelote; tantôt il se félicitait d'être libre de son temps pour parfaire son instruction. Certes, il gagnait bien sa vie : non seulement, il avait remplacé les outils qui lui avaient été volés, mais encore il avait fait quelques économies. Cependant il se désolait parfois de ne pas savoir travailler comme son premier patron travaillait et comme il aurait désiré travailler lui-même. La question de son avenir se trouva tranchée sans qu'il eût à y mettre du sien.

Un beau jour Louveau hérita d'un oncle établi horloger à Pierrefonds, qui lui laissait, outre une petite boutique bien achalandée, quelques terres et un magnifique jardin. Tout de suite l'ouvrier décida de s'installer avec sa famille dans ce bien qui lui tombait du ciel, et par contre-coup, Jean dit définitivement adieu aux coucous et aux réveille-matin.

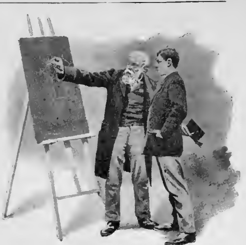
Sa mère fut désappointée quand il lui parla de rentrer chez un nouveau patron. Elle était si heureuse de le garder auprès d'elle, s'imaginant par là le voir échapper aux mille dangers qui menacent la jeunesse.

— C'est donc que tu t'ennuies avec moi, mon Tout-Petit ? demanda t-elle avec regret. Il me semble que, sur la recommandation de Louveau, on t'aurait bien donné de l'ouvrage dans la maison qui lui en fournissait.

— C'est probable, maman; mais.., c'est que je ne sais pas encore mon métier.

— Tu faisais pourtant de bonnes journées. Il ne faut pas être trop ambitieux, vois-tu.

— Je ne sais pas si je suis ambitieux, maman; mais je sais que je voudrais devenir un bon ouvrier afin d'entrer plus tard dans la fabrication; et, pour en arriver là, il me faut travailler encore beaucoup avec quelqu'un qui s'y connaisse.



Il lui servait en quelque sorte de répétiteur.

Le père Cacaouèche approuvait fort la décision de Jean.

— Laissez-le donc aller, dit-il à la mère, vous l'élevez comme une fille... Est-ce que c'est l'affaire d'un garçon de dix-sept ans bientôt que d'aller au marché avec vous et de surveiller le pot-au-feu?... Jusqu'à ce nom de *Tout-Petit* que vous lui conservez comme s'il était encore au maillot... Retenez bien ceci, Mme Harivel: il y a en votre enfant l'étoffe d'un homme, mais vous finiriez par atrophier ses bonnes dispositions si vous continuiez à le confiner ainsi. Il ne s'est pas créé d'amis — j'entends d'amis de son âge.... de camarades pour mieux dire, car il a comme amis tous ceux qui le connaissent — et c'est mauvais pour lui... Oui, je dis bien, mauvais... : mauvais pour sa santé, mauvais pour son esprit, mauvais pour son cœur. Les jeunes gens ont de la force à dépenser. Il ont un impérieux besoin de changer de place, de bavarder, de s'épancher. Il ne faut pas qu'une tendresse mal éclairée entrave le développement des qualités physiques et morales de votre fils Jusqu'à présent vous ne l'avez que trop cousu à vos jupes : il est temps que vous lui donniez un peu la volée.

Eugénie n'était pas entêtée; elle vivait dans la crainte perpétuelle de nuire en quelque chose à l'avenir de son Jean Elle céda.. avec un gros soupir, il est vrai, mais sans restriction.

— Fais comme le dit ce brave père Cacaouèche, mon Tout-Petit : il est plus savant que moi... et... ma parole... ! je crois qu'il t'aime presque autant.

Quand la chose fut définitivement résolue, le jeune homme s'adressa au *Réveil-Matin* où

chacun, même le vieux caissier d'abord récalcitrant, lui témoignait beaucoup d'estime et d'amitié, depuis qu'on l'avait vu travailler avec tant de courage et si bien remplir ses engagements. Le placier de la maison le présenta chez Hastical, horloger rue Saint-Martin, un ancien *visiteur* de Tréguilly et qui passait pour fort habile.

Le nom de Tréguilly produisit sur Jean un effet magique. D'après ce que lui avait dit autrefois M. Aubry, Tréguilly était le grand maître de l'horlogerie française; jamais un ouvrier médiocre n'était toléré dans ses ateliers; de sorte qu'un séjour un peu prolongé chez Tréguilly équivalait à un certificat d'habileté et de conscience dans le travail. Ce fut donc avec un heureux empressement qu'il entra chez son nouveau patron.

C'est là que, par une belle après-midi de printemps, nous le trouvons installé, s'occupant assidûment à la réparation d'un mouvement très compliqué, quand s'ouvre la porte du magasin.

— Monsieur Hastical, s'il vous plaît?

La voix était d'un si joli timbre, si fraîche, si gaie que Jean releva la tête pour voir à qui appartenait cette musique humaine.

Un jeune homme de son âge à peu près, à la figure ouverte et intelligente, mais avec l'air un peu gouailleur des Parisiens de race, était devant lui, le chapeau à la main.

— Monsieur Hastical? répéta-t-il.

— C'est ici... Vous désirez lui parler.

— Si c'est possible... Mais il est absent peut-être ?

— Oui; pour toute la journée. . Il est à Châtillon avec la patronne et les enfants

— Et... il va bien, monsieur Hastical?

— Très bien, je vous remercie.

— Madame Hastical, aussi, je suppose ?

— Parfaitement, répondit Jean un peu étonné.

— Et les petits Hasticaux ?

— Les petits...

— Les petits Hasticaux... Pas *asticots*, vers à pêcher..., non, *Hasticaux* pluriel de Hastical.

— Ah bon! fit, en riant de tout son cœur. Jean qui comprit alors que ces marques de sollicitude pour la santé de la famille Hastical étaient uniquement destinées à amener un mauvais calembour.

La glace rompue par l'éclat de rire de Jean, les deux garçons continuèrent la conversation sur le ton d'une parfaite intimité.

— Il y en a beaucoup de petits Hasticaux?

— Sept! fit Jean qui s'attendait à voir son interlocuteur se récrier sur le nombre.

— Tiens, reprit l'autre le plus simplement du monde, comme chez nous.

— Vous êtes sept enfants?...

— Mais oui... Ce n'est pas déjà tant... Combien êtes-vous donc, vous? Je parie que vous êtes un.

— Oui, un.

— Ce n'est pas assez, prononça sentencieusement le jeune homme. Vous avez dû horriblement vous ennuyer quand vous étiez petit.

— Mais, non... je ne me rappelle pas; vous savez, c'est une affaire d'habitude... Et, pour en revenir au but de votre visite, vous auriez désiré voir le patron?

— J'aurais désiré... ce n'est pas un désir bien impérieux, dans tous les cas. En deux mots, voici l'affaire. Une cliente de votre maison, amie de ma mère, lui a dit que M. Hastical cherche un apprenti sachant déjà un peu travailler...

— Et vous êtes venu vous présenter?

— Pas précisément, puisqu'il est convenu que l'apprenti en question doit être présenté par ses parents. — Entre nous, je trouve cela un peu *moule*, un grand garçon comme moi qui a besoin de papa et maman pour l'accompagner. Mais avant la présentation officielle, j'ai voulu prendre un peu l'air de la maison, savoir comment est le *singe*, si la patronne a l'air d'une bonne femme, et si la marmaille n'est pas trop encombrante.

— Et justement, vous ne rencontrez personne!

— Au contraire, je rencontre un brave garçon qui va me donner tous les renseignements dont j'ai besoin. A tout seigneur, tout honneur. Le patron... quel homme?

— Un très brave homme, confiant, pas chicanier... Au reste, il est presque toujours dehors.

— Bon, pas gênant, alors. La patronne...?

— Très gentille, très douce...; un peu dolente, peut-être, mais elle a tant de mal avec tous ses petits !

— Ni criarde, ni grognon...?

— Oh! pas du tout.

— Alors, cela me changera agréablement. Celle que je quitte était toujours de mauvaise humeur, trouvait à redire à tout. Quand les choses marchaient bien, elle se fâchait de n'avoir aucun sujet de se mettre en colère.

— Il y avait des enfants?

— Un seulement, Dieu merci! Une jeune personne de six ans que je devais accompagner quatre fois par jour à sa pension et qui pleurnichait tout le long de la route.

— Cela devait bien vous ennuyer!

— Pas trop encore, parce que je sifflais assez fort pour couvrir ses gémissements, auxquels d'ailleurs, je ne prêtais nulle attention. Et puis, de quelque manière que ce soit, j'adore être dans la rue. Et vous?

— Cela dépend.

— Moi, cela ne dépend pas. Je suis toujours

ravi de flâner dehors... Et les marmots ici, ne sont pas trop désagréables?

— Ma foi, non, les pauvres petits! Ils sont très gentils et très caressants. Dame! parfois, il est prudent de les moucher avant de les embrasser; mais que voulez-vous...? Sept! et si petits! La mère a beau se donner du mal, elle ne peut pas les tenir aussi propres qu'elle le voudrait.

— Alors, la boîte n'est pas mauvaise?

— Non, certainement. Je ne me plains que d'une chose, c'est que le patron soit si souvent absent.

— Si ce n'est que cela...

— Cela seulement.

— En ce cas, tout va bien. A demain donc. Comment vous appelez-vous?

— Jean Harivel.

— Et moi, Marcel Bouchard. Je suis sûr, Jean, que nous serons très bons amis. Votre physionomie me revient tout à fait.

— Moi aussi, je crois que nous nous entendrons très bien. Au revoir, Marcel.



Je suis sûr que nous serons bons amis.

La maison Hastical.

— Ainsi que l'avait dit Jean, ce n'était pas un méchant homme que M. Hastical, mais c'était bien l'être le plus irrésolu qui fût au monde. Chez Tréguilly, où il avait été assez longtemps *visiteur*, on le considérait comme un travailleur habile et zélé, et il était payé de vingt à vingt-cinq francs par jour. Le malheur pour lui, fut que, ayant épousé une orpheline qui lui apportait une petite dot, il se mit en tête d'abandonner une position sûre et exempte de responsabilités pour prendre une maison à son compte, pour s'*établir* enfin, le rêve de la plupart des ouvriers.

Or, le pauvre homme était aussi peu apte que possible à faire du commerce. Toujours hésitant, indécis, ayant au plus haut point l'horreur des conflits et des discussions, il n'avait su se défendre, ni des placiers qui lui fourraient des marchandises plus que son magasin n'en pouvait contenir, ni des clients qui, non contents d'exiger des rabais considérables, lui faisaient subir d'interminables crédits. Petit à petit, le dégoût lui était venu de cette boutique où les affaires ne battaient que d'une aile; et il s'était mis à sortir, pour fuir un milieu où, malgré tout, il était souvent contraint de faire acte de volonté.

Sorties bien inoffensives, d'ailleurs; car, fort heureusement, il n'avait été séduit ni par le jeu, sous aucune de ses formes, ni par la brasserie, ces deux grands écueils du pavé parisien. Il se contentait de flâner. Aussi, nul mieux que lui n'était au courant des voies que l'on repavait, des rues que l'on perçait, des bâtiments que l'on élevait, des égouts que l'on creusait. Il connaissait à cinq centimètres près le niveau de la Seine, savait les arbres de quel boulevard avaient les premières feuilles, et aurait pu donner tous les renseignements désirables sur les lignes d'omnibus qui, pour une raison ou pour une autre, avaient momentanément changé leur itinéraire. Depuis quelque temps, il avait une nouvelle marotte; il suivait tous les procès, si peu à sensation qu'ils fussent, et le Palais de justice n'avait pas d'hôte plus assidu.

J. L.

(*A suivre.*)

Malice d'un bouffon. — Balakireff, bouffon du tsar Pierre Ier, se disposait à implorer auprès du souverain la grâce d'un de ses parents. Or, l'empereur avait dit dans son entourage : « Je ne ferai pas ce que Balakireff me demandera. » Instruit de ce propos, le bouffon vint se jeter aux pieds du tsar : « Miséricordieux seigneur, dit-il, je te demande en grâce de châtier mon cousin ». Et le tsar fit le contraire de ce que le bouffon lui demandait.

Variétés.

Les oiseaux à Paris. — La faune de Paris est, comme sa flore, d'une extraordinaire variété. Les merles, les chouettes, les chardonnerets y vivent en grand nombre.

On a aperçu cet été une caille aux Champs-Élysées, une caille en liberté, vivant là comme en pleine campagne. Le matin et le soir, et parfois aux rares et courts silences des après-midi de soleil, des promeneurs ont pu entendre son chant mouillé, dans le roulement sourd des voitures et les mille bruits étouffés de la ville.

Des arroseurs et des gardiens l'ont aperçue aux tranquilles heures matinales, traversant furtivement quelque allée de sable, de son petit pas pressé, ou encore voletant d'un massif à l'autre, au ras d'une pelouse, en quête de nourriture ou d'abri.

Elle se tenait généralement près du Cirque d'Été.

D'où venait-elle? Comment s'était-elle égarée là, en plein bruit, en plein mouvement, cette pauvre petite bête peureuse des campagnes?

* * *

Planchers en papier. — Des planchers en papier viennent d'être expérimentés aux États-Unis.

Le résultat des essais est, paraît-il, satisfaisant.

Ces sortes de planchers présenteraient de nombreux avantages : d'abord, point de rainures dans lesquelles s'accumule la poussière, comme dans nos parquets ordinaires; ils conservent la chaleur, sont d'un contact très doux et ne résonnent pas sous les pieds.

Enfin, ce qui est plus appréciable encore, le prix de revient est peu élevé.

C'est mélangé d'un peu de ciment et réduit en une pâte épaisse, que le papier est étendu sur les sol et comprimé à l'aide de rouleaux.

* * *

Un nouvel essai d'aviation. — La mort de M. Otto Lilienthal, dans son expérience d'aviation, n'a pas découragé ceux qui rêvent la conquête de l'air.

Le docteur Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine et directeur de la *Revue scientifique*, vient de construire à son tour un aéroplane qui sera expérimenté sous peu. Sa forme est celle d'un oiseau de vingt-deux mètres de longueur et d'une surface relativement très petite.

De chaque côté, deux ailes gigantesques d'une étendue totale de soixante mètres. Ces différentes pièces sont en aluminium et creuses, de manière à les rendre peu pesantes et à laisser circuler l'air. Un moteur à vapeur à haute pression actionne les deux ailes et deux hélices disposées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière.

Les premiers essais seront faits avec un modèle réduit, de 1 m. 50 de longueur.

* * *

Papier à la minute. — Une fabrique allemande vient d'établir ce que nous pourrions appeler le record de vitesse de fabrication du papier d'imprimerie.

Un arbre sur pied a été abattu, écorcé, défibré, réduit en pâte de bois et transformé en papier sur lequel on imprime un journal. Ces multiples opérations n'ont demandé que deux heures vingt-cinq minutes. C'est là une preuve frappante de la rapidité de l'industrie moderne.

* * *

Utilité de l'arithmétique. — Lu sur la pancarte d'un vieil aveugle installé sous le porche d'une église :

« Batailles, 8; — blessures, 10; — enfants 6; — années de service, 20; — TOTAL : 44!

RÉPONSES A CHERCHER

Question de langue française. — Par quelles expressions particulières désigne-t-on la droite et la gauche d'un navire, d'un cheval, d'une scène de théâtre, d'une église à l'intérieur?

* * *

Étymologie curieuse. — Quelle est l'origine du verbe *lambiner?*

* * *

Acrostiches. — Trouver sept noms tels que la réunion dans l'ordre donné des premières et des dernières lettres de chacun d'eux donne deux prénoms masculins. 1° Tissu léger; 2° Pays ayant un gouvernement; 3° Évêque mérovingien; 4° Petite étendue d'eau; 5° A la fin d'une prière; 6° État asiatique; 7° Ville du midi de la France.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 400.

I. Question d'étymologie.

Magasin vient de l'arabe *makhzen* au pluriel *makhâzin*, dépôt de marchandises, du verbe *khazan*, rassembler, amasser.

II. Question géographique.

L'Ile-de-France a reçu ce nom parce que, primitivement, les limites de cette province suivaient le cours de fleuves et de rivières : la Seine, l'Oise et son petit affluent, la Thève; la Marne et le Beuvron son affluent, qui en faisaient *presque* une île.

III. Mots en triangle.

```
o p i n a r d
p o m o n e
i m p i e
n o i x
â n e
r e
d
```

IV. Anagramme.

Rame, mare, arme.

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 402. 10 centimes. 7 novembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières. Paris
ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Cosaques capturant des chevaux dans la steppe

Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

Au début de leur établissemeut, Mme Hastical, très aimable et toujours parée, se tenait à la caisse. Mais un enfant était venu, puis deux, puis sept. Les ressources, diminuaut à mesure que les charges augmentaient, ne lui avaient point permis de se faire aider d'une manière efficace, et elle avait dû consacrer la plus grande partie de son temps aux petits, qu'elle soignait du reste avec une sollicitude et un dévouement dignes d'éloges.

Elle ne parut donc plus au magasin qu'en l'absence de son mari, appelée par les clients qui se faisaient chaque jour plus rares. Encore n'était-ce trop souvent que coiffée à la diable, son corsage de nourrice mal reboutonné, sa robe gardant les traces visibles des petites mains qui s'y étaient accrochées. Propre et soigneuse, elle l'avait été comme personne, et l'était même encore autant que faire se pouvait; mais elle était véritablement débordée, et si vaillaute qu'elle fût, elle se décourageait à l'idée que malgré un labeur incessant elle ne parvenait pas encore à faire le nécessaire.

Ce qui jusqu'alors avait maintenu le magasin sur un certain pied, c'était la réparation. Quand Hastical voulait s'en donner la peine, c'était un ouvrier hors ligne, la chose était connue ; et de bien loin à la ronde, on lui apportait les pièces délicates qui nécessitaient des soins entendus.

Mais, de ce côté encore, les affaires commençaient à péricliter sérieusement, et les clients se fâchaient de voir que l'ouvrage traînait en longueur. C'est ce qui avait donné à Hastical l'idée de preudre un second ouvrier. Jean pensait que si le patron avait pu se résoudre à rester à l'établi, les choses n'en auraient que mieux marché, mais il n'osait le dire.

Marcel, présenté, fut tout de suite agréé.

— Je désire que mon fils ne soit employé à aucun ouvrage domestique, recommanda le père. Il est ouvrier, mais non valet.

— Ne l'envoyez en course que le moins possible, ajouta la maman. Il n'aime déjà que trop la rue... Et ne lui faites porter rien de lourd : il n'est pas bien robuste, comme vous voyez.

Le jeune homme qui n'avait pas bronché à la première observation, fit la grimace à la seconde. Il ne se voyait pas du tout coufiné tout le jour à son établi, un verre grossissant fiché à l'œil gauche.

La présentation à peine terminée, l'horloger prit sou chapeau.

— Monsieur Harivel, dit-il à Jean, vous savez ce qu'il y a à faire, n'est-ce pas? et vous êtes bien capable de mettre au courant votre nouveau camarade...

— Oui, monsieur; mais c'est qu'il y a beaucoup d'ouvrage et je crains, malgré l'aide qui m'arrive, de ne pouvoir tout terminer. De plus, je n'ose guère entreprendre l'horloge de la brasserie Gayler qu'on a promise pour demain...

— Mais si, vous saurez l'arranger. Vous travaillez très bien quand vous voulez.

— Je veux toujours, insista Jean; mais j'ai déjà examiné le mouvement, et je...

La patronne intervint, d'une voix très douce et un peu suppliante :

— Le jeune homme a raison, dit-elle à son mari; tu devrais faire cet ouvrage toi-même... M. Gayler est uu bon client, et il a tant recommandé son horloge!

— Tu crois, fit Hastical avec l'air d'un homme qui est à cent lieues de ce qui se passe autour de lui.

Il eut deux ou trois gestes d'hésitation, ôta son chapeau, puis le remit sur sa tête, et posa sa canne plusieurs fois avant de se décider à l'abandonner tout à fait.

— C'est qu'il y avait aujourd'hui, au Palais, l'affaire... chose... tu sais, ce courtier en diamants qui... voyons, aide-moi donc... c'était très intéressant à suivre... Enfin, si tu crois indispensable que je reste...

Et subitement résolu, il s'assit et se mit à la besogne.

Une fois à l'œuvre, ce ne fut plus le même homme; toute trace d'indécision avait disparu chez lui, et il agit avec une sûreté de coup d'œil, une habileté de main étonnantes, donnant aux jeunes gens stupéfaits, des explications nettes, précises sur les différentes phases par lesquelles passait son travail.

— Il n'y a pas à dire, glissa Marcel à l'oreille de son camarade, comme patron c'est une *moule*, une vraie *moule!* mais, sapristi, c'est un rude ouvrier!

Jeau et Marcel furent vite amis, bien que leurs caractères et leurs dispositions fusseut en tout dissemblables. Autant le premier était réservé et timide, autant l'autre était gai, bavard, exubérant, railleur sans malveillauce, taquin sans méchanceté. Sous le rapport du travail, même différence. Si Jean saisissait les choses d'emblée, mais exécutait avec une peine et une fatigue relatives, Marcel, que tout examen lassait vite, agissait, une fois qu'il avait compris, avec une aisauce, uue adresse extraor-

1. Voir le n° 401 du *Petit Français illustré*, p. 572.

dinaires : ils se complétaient pour ainsi dire l'un l'autre.

Le seul point sur lequel ils se rencontraient, c'était la conscience avec laquelle ils accomplissaient leur tâche, et la bonne volonté qu'ils apportaient pour que les affaires de la maison souffrissent le moins possible de l'absence du patron. En braves garçons, ils se prêtaient aux circonstances. Bien souvent, quand l'ouvrage ne pressait pas trop, ils s'occupaient des enfants pour que la mère eût un instant de liberté.

Jean, qui n'était pas très imaginatif, se contentait de leur acheter des bonbons, des images ou de menus jouets. Marcel, lui, les faisait jouer, leur racontait les histoires les plus étranges avec un sang-froid admirable. Et des deux amis, c'était Marcel qui avait le plus de succès auprès du petit monde.

Il arrivait même bien quelquefois au jeune Bouchard, la patronne étant appelée au magasin, d'aller prendre le bébé qui se fâchait dans son berceau, de le promener, de l'amuser pour que sa mère, ne l'entendant plus crier, eût l'esprit tranquille.

— Si mon père me voyait faire ainsi l'office d'une nounou, disait-il à Jean, lui qui tient tant à ce qu'aucun de nous ne soit employé à une besogne domestique..! Mais, tu sais, c'est parce que la patronne est une bonne femme et qu'elle ne nous le commande pas, autrement...

Marcel excellait encore aux besognes diplomatiques. Dès qu'il s'agissait d'effaroucher — comme il disait — un importun, créancier ou placier, de dépister un débiteur récalcitrant et de le forcer à s'exécuter, ou encore de se débarrasser d'un rossignol encombrant, on était sûr de le trouver avec des arguments victorieux.

Si la débâcle finale avait pu être retardée, le dévouement des deux garçons aurait peut-être suffi; mais, ce qui faisait défaut, c'était le concours du patron, que le découragement gagnait de plus en plus.

Le jour où le premier huissier fit son apparition, un protêt à la main, il perdit totalement la tête, ne parlant de rien moins que s'en aller au loin en quête d'ouvrage, laissant là boutique et marchandises, et abandonnant le tout aux créanciers.

Les supplications de sa femme, les raisonnements de Jean et de Marcel étant impuissants à le remonter, et le spectacle de son chagrin n'étant pas fait pour donner aux autres le courage et la décision nécessaires, madame Hastical le pria affectueusement de quitter tout à fait le magasin, où il n'était d'aucun secours, et de prendre ses quartiers à Châtillon, chez ses parents, où elle irait le



Il lui arrivait souvent d'aller prendre le bébé dans son berceau.

rejoindre avec la nichée dès que tout serait arrangé.

Il partit avec un *ouf* de délivrance, laissant une entière liberté d'action à sa courageuse compagne.

En huit jours, les affaires furent réglées à la parfaite satisfaction de chacun. Hastical avait retrouvé son ancien poste chez Tréguilly, le fonds était vendu, les créanciers payés jusqu'au dernier sou.

Il n'y eut que le pauvre Jean de marri. Il restait chez les successeurs de Hastical pour les mettre au courant de la clientèle, mais seul : son ami, remercié par les nouveaux patrons, était placé ailleurs... très bien. Il se désolait de voir que tous les maîtres auxquels il s'attachait le quittaient l'un après l'autre. M. Aubry d'abord, qui l'avait aimé comme son propre fils; puis Louveau, qui le traitait en camarade; les Hastical enfin, qui le considéraient comme un ami... tous... Jusqu'à Marcel, dont il était séparé, pour combien de temps...? pour toujours, peut-être. Car il n'était pas sûr qu'ils retrouvassent jamais une maison où on les reprendrait tous deux... Et il ne savait plus travailler sans Marcel...

Le soir, quand il rentrait du magasin, ayant eu à subir tout le jour le ton bourru du patron, les airs dédaigneux de la patronne, le grand garçon, triste, découragé, cachait sur l'épaule de sa mère sa tête lassée, et d'une voix qui implorait des consolations :

— Dis, maman, murmurait-il, est-ce qu'il en sera toujours ainsi?

Chez les Bouchard.

« Mon cher Harivel,

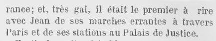
« Je viens vous dire que, si vous avez toujours « le désir de travailler aux ateliers Trégnilly, « il y a une place à prendre; et je n'aurai qu'à « vous présenter pour que vous soyez admis « tout de suite. Dans le cas où vous accep- « teriez, comme je le pense, venez dimanche « à Châtillon, m'apporter votre réponse, en « nous faisant l'amitié de dîner avec nous. Ma » femme et les enfants seront très contents de « vous voir.

« Je vous serre très cordialement la main.

« E. Hastical. »

Si Jean acceptait...! Mais c'est avec enthousiasme qu'il acceptait cette proposition, la réalisation de son rêve depuis qu'il faisait de l'horlogerie! Il n'eut garde de manquer au rendez-vous, et, le lundi suivant, grâce à une chaude recommandation de Hastical, qui avait parlé de lui comme d'un *sujet*, il faisait ses débuts sous la direction immédiate de son ex-patron.

Celui qui aurait été à même de comparer le Hastical des ateliers de Tréguilly avec le Hastical de la rue Saint-Martin ne les aurait jamais pris pour le même homme. Dégagé de toute préoccupation mercantile, l'horloger avait repris son assiette et était redevenu le travailleur habile et consciencieux qu'il avait été autrefois. L'indécision de son esprit, le vague de ses idées avaient complètement disparu pour faire place à une tranquille assu-



rance; et, très gai, il était le premier à rire avec Jean de ses marches errantes à travers Paris et de ses stations au Palais de Justice.

Hastical avait véritablement reconnu chez Jean des aptitudes remarquables, et il eut à cœur d'en tirer tout le parti possible. C'est pourquoi, au lieu de le cantonner dans un genre de besogne spécial, il voulut qu'il suivît la filière des multiples opérations de l'horlogerie, et qu'il apprît à tout faire.

Docile, laborieux, aimant profondément son métier, le jeune homme fit des progrès si rapides qu'au bout d'un an il était capable de prendre part au Grand Concours établi par la *Chambre syndicale de l'horlogerie.*

Ce ne fut pas de lui-même, certes, que Jean eut l'idée de concourir. Il était très modeste et n'avait pas une haute idée de son talent.

Aux premières ouvertures de Hastical à ce sujet, il leva les bras puis les laissa retomber avec découragement, en même temps qu'il proférait un *oh!* qui, pour être à moitié étouffé, n'en était pas moins significatif.

— Eh bien! fit Hastical avec une belle tranquillité, vous désertez avant la lutte ?

— Mais songez-y donc : un concours auquel prennent part des patrons... des horlogers de vingt-cinq à trente ans...! vous voulez que moi, qui sors à peine d'apprentissage...

— Vous êtes jeune, c'est vrai, interrompit le maître sans se départir de son calme, mais il y a de l'exagération à dire que vous sortez à peine d'apprentissage. Quoi qu'il en soit, je persiste à affirmer que vous avez des chances. D'abord, vous possédez de grandes dispositions naturelles; ensuite, vous avez été assez heureux pour débuter avec un ancien ouvrier de chez nous qui savait travailler... le pauvre Aubry. Je ne parle pas des deux ans que vous avez passés sous ma direction, tant à la rue Saint-Martin qu'ici, mais encore puis-je dire, sans trop de vanité, que vous n'avez pas perdu votre temps... Et les cours des Arts-et-Métiers, croyez-vous qu'ils ne vous aient pas été d'une grande utilité...? Vous y avez puisé toutes les connaissances théoriques ayant trait à l'horlogerie... Sérieusement, Harivel, n'hésitez pas : peu de concurrents ont, autant que vous, d'atouts dans leur jeu.

— Mais le temps... le temps... ?

— Le temps... c'est à vous de le trouver. D'abord vous avez les veillées... vos dimanches... Puis, vous pouvez demander ici un congé qu'on ne vous refusera pas... Enfin, il ne vous est pas défendu de vous faire aider ; pourvu que le plan et la direction du travail viennent de vous. (*A suivre*). J. L.



« Eh bien ! vous désertez avant la lutte ? »

L'école de pêche de Groix.

Depuis 1840, les habitants de l'île de Groix, les *Groisillons*, ont entrepris les grandes pêches du large, et aujourd'hui plus de 160 chaloupes (qu'ils appellent là-bas des *dundees*) emmènent pour plus de neuf mois 1200 marins qui ont mérité, par leur courage et leur habileté, le nom de « Rois du golfe ». Mais comment ces barques étaient-elles autrefois dirigées? Par un vieux loup de mer qui, comme le petit navire, avait beaucoup navigué, mais qui sans instruction, sans calculs et sans instruments, naviguait au petit bonheur ou, comme disent les marins eux-mêmes, *à l'estime*. Ces marins connaissaient par expérience tous les fonds de la mer voisine, tous les écueils du golfe, et cela leur suffisait. Mais qu'un soir le vent balayât le golfe, qu'un brouillard épais cachât la côte, que le capitaine eût absorbé un verre d'eau-de-vie de trop (et on peine tant dans le métier!) et voilà la barque chavirée, les hommes depuis le plus vieux jusqu'au petit mousse en pleurs disparus; et le cimetière comptait quelques tombes de plus, tombes trop souvent vides, hélas! Même lorsque les vagues souriaient aux pêcheurs, que le soleil était fidèle, que les poissons étaient abondants, le pêcheur ne savait que faire d'une si belle capture; il savait prendre mais non conserver « les fruits de la mer » et chaque année il fallait jeter hors des barques pour plus de trois cents mille francs de thons pourris.



Le fiord Saint-Nicolas (Ile de Groix)

Il y avait quelque chose à faire pour former cette belle et vaillante population à laquelle ne manquait qu'un peu d'instruction. C'est de cette idée que naquit l'école de pêche de Groix. La direction en a été confiée à M. Guillard. Petit, maigre, d'une grande bonté, avec des yeux intelligents et vifs et portant fièrement à la boutonnière la décoration si bien gagnée. Sous sa conduite nous nous dirigeons, à travers le village empressé sur nos pas, vers la petite maison blanche qui de toutes ses fenêtres regarde vers la mer moutonnante.

Ah! elle est bien petite la maison, bien simple la salle d'études et bien pauvre aussi! Une chaire vermoulue, des bancs en bois, une longue table. C'est tout! J'oubliais que les murs blancs ont été décorés par les soins de M. Guillard : une rose des vents splendide pousse ses pointes dans toutes les directions; ici une boussole, là un sextant et, au fond de la salle, en lettres énormes le tableau contre l'alcool, ce poison fatal aux pêcheurs plus encore que les vents et les tempêtes.

Faut-il citer aussi cet humble musée maritime qui tient tout entier dans une armoire, et cette bibliothèque à l'aise sur quelques planchettes? Si vous avez quelques livres maritimes ou quelques instruments de reste, en-

voyez-les là-bas; vous vous ferez des amis.

Et de bons, de charmants amis! C'est plaisir de voir ces enfants réservés à la mer, à ses dangers, à ses fatigues, penchés sur des cartes marines, armés de compas et d'équerres, et attentifs à leur besogue. Sous nos yeux, M. Guillard dicte à ses élèves un problème redoutable où il est question de *latitude*, de *hauteur méridienne* et de *point*. Mais ils n'ont pas l'air effrayé du tout, les bons petits mousses. Au bout de cinq minutes, le problème est naviguer pendant huit jours sous la tutelle de ses disciples. Les surveillait-il du coin de l'œil? Je n'oserais en jurer.

On leur apprend aussi à conserver le poisson à l'aide de la glace, à user des signaux à grande distance, à connaître et à observer les règlements maritimes. Puis ce sera le médecin de l'île qui leur donnera les notions d'hygiène utiles à la mer; puis un vieux patron de pêche leur apprendra à confectionner des filets et à en raccommoder les mailles; puis les instituteurs



La salle de classe.

résolu et nous applaudissons à tout rompre.

Ainsi donc, ces enfants seront un jour des marins au cœur aussi ferme, au bras aussi rude, à la volonté aussi énergique que leurs aînés; mais ils seront plus instruits. Ils auront des cartes marines qu'ils liront sans difficulté; ils auront des instruments et ils sauront s'en servir; au milieu des tempêtes les plus redoutables ils garderont leur sang-froid parce qu'ils seront sobres. Ni le sextant, ni le loch à hélice, ni le sondeur-enregistreur, ni l'octant ne leur seront étrangers. Et si l'on songe que de cette île de Groix sortent chaque année plus de cent officiers mariniers, n'est-on pas heureux de penser que la marine française peut compter sur de pareils serviteurs?

Ce n'est pas tout; quand on leur a enseigné à se diriger sur mer à l'aide de calculs exacts et d'instruments précis, on les embarque et on les charge de la conduite du minuscule navire. M. Guillard, lui-même, n'a pas craint de du canton dirigeront leurs doigts fatigués par les lourds travaux et leur enseigneront à rédiger de magnifiques livres de bord.

Ce sont d'abord les plus jeunes qui sont venus. « Va à l'école, a dit la mère impatientée, tu me laisseras tranquille! » Mais quand le petit homme est devenu mousse, ses compagnons ont été émerveillés de sa science. Bientôt les vieux ont suivi les jeunes et le professeur a eu l'agréable surprise de grouper autour de lui des patrons à tête moussue, des pêcheurs au teint hâlé, des novices encore timides, qui sont venus, humbles toujours, demander à la science ce que l'expérience ne leur avait pas encore appris.

Après le travail, les récompenses. Nous avons assisté à la distribution de prix. Maigre distribution avec quelques livres dorés sur tranche et une dizaine de lauréats. Trois ou quatre seulement sont venus recevoir des mains du président le volume qui leur était destiné. Quant aux

autres, lorsqu'est arrivé leur tour : « En mer », a répondu laconiquement le vieux maître. Et cela était profondément émouvant. *En mer!* C'était, pour nous autres terriens, l'évocation des nuits sans sommeil, des jours sans repos, des mois passés loin de la famille et loin de la maison. Et tous les cœurs se sont serrés, tous les yeux se sont mouillés à ce moment. Pauvres gens! Nous avons donné tout ce que nous avons pu, pièces d'argent, livrets de caisse d'épargne, livres, etc. Mais quoi? Ils manquent encore de tant de choses. De pareilles visites seraient souvent nécessaires, mais la vie nous tient et le vent nous emporte. Nous les avons laissés debout, devant la maison, leur professeur au milieu d'eux, nous remerciant simplement, sans éloquence, mais avec un indéfinissable accent de conviction.

Le bateau nous attendait pour nous ramener à terre; la mer, si calme l'après-midi, moutonnait au large; le jour tombait rapidement et malgré la tristesse du crépuscule, tous bavardaient à bord et se montraient joyeux, car nous avions vu de beaux dévouements et nous avions fait de notre mieux une bonne action.

C. G.



Le musée maritime.

L'alcoolisme en Normandie. — L'opinion publique a été très vivement émue dernièrement, lorsqu'il a été établi par des chiffres qu'une grande ville de Normandie, Rouen, consommait à elle seule annuellement cinq millions de litres de prétendue eau-de-vie! Cela représente une dépense de plus de douze millions de francs, pris surtout dans les petites bourses. L'ouvrier qui va au cabaret, à Rouen, demande souvent « quatre sous de café et un franc de goutte ! » Dans plus d'une famille, la femme, les jours de fête et les jours de presse, trempe la soupe dans un litre d'eau-de-vie... Songe-t-on à la série effroyable de maux qui attendent ces malheureux : maladies, misère, folie, crime! Tous les honnêtes gens doivent s'associer pour combattre un pareil fléau, car si de telles mœurs se développaient en France, c'en serait bientôt fait de notre pays.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

— Allons, Barbette, à la cave, dit Perrette Courtejoye.

Barbette se releva et prenant un broc dans la carriole, s'en fut le remplir à une source qui faisait une mare à l'entrée du bois. Chacun eut son gobelet et put se rafraîchir...

— On est vraiment bien, maintenant, saint Guignon s'endorme! fit M. Courtejoye quand il posa son assiette vide à côté de lui. Jehan, nous t'estimons tout plein, je suis sûr que demain devant les habitants du Rozoy, tu te tireras très convenablement d'affaire... Dis donc Perrette, dis donc, Barbette, il va falloir trouver le moyen de fabriquer un surcot un peu joyeux à ce garçon pour mettre par-dessus sa souquenille d'écolier...

— Nous avons ce qu'il lui faut, dit Perrette, nous verrons cela demain au soleil levant, ce soir il est trop tard, voici la nuit qui tombe...

— Et les préoccupations qui reviennent, soupira Lesbahy. Notre chambre à coucher à l'auberge de la belle étoile, carrefour des quatre vents, rue de la pleine campagne, va être un peu froide tout à l'heure...

— Nous n'y pensions pas tout à l'heure, l'inquiétude du souper manquant venait tout naturellement en premier...

— C'est la première fois que vous avez à camper en plein air?

— Mon ami, fit M. Courtejoye avec dignité, nous sommes, sans qu'il y paraisse ce soir, gens d'importance dans notre métier! Autrefois, quand les temps n'étaient pas si durs et les gens si serrés, nous fréquentions les meilleures hôtelleries dans les bonnes villes, autrefois nous étions bien reçus, hébergés et festoyés dans les châteaux et manoirs, par les campagnes... Alors on était tout heureux de nous voir arriver, on s'empressait autour de nous; nobles et bourgeois s'entassaient dans les salles où nous donnions nos jeux et représentations! Il n'était pas de bonne fête sans nous, noces de gros bourgeois, festins de princes, cérémonies dans les châteaux... Peu à peu tout a changé, les querelles ont pris le pas sur les divertissements; plus de joyeuses réunions; châteaux et manoirs se sont fermés, les seigneurs ont endossé leurs armures, les bourgeois ont mis le bassinet en tête pour monter la garde sur leurs remparts, et la détresse s'est abattue sur nous... de malechance en triste aventure, nous nous trouvons en mauvais point; sans toi nous ne souptions pas...

— Et maintenant, Seigneur! fit dame Perrette d'un ton doleut, où allons-nous coucher ce soir?

— Il n'y a pas de grange aux environs?

— Non, rien avant Rozoy, où notre dignité et l'intérêt de la représentation de demain nous interdisent d'arriver en baladins transis; nous nous sommes arrêtés ici pour profiter du couvert du bois... mais c'est maigre... Brrr! l'endroit n'est pas très abrité!...

Jehan s'élança à travers le taillis pendant qu'il faisait encore un peu jour; il tomba dans un buisson au milieu des animaux de la troupe; l'âne qui vielle sauta de frayeur, la chèvre qui harpe bêla, la truie qui file grogna sur un ton courroucé, des chiens aboyèrent. Jehan passa sans s'arrêter. Il allait s'enfoncer dans les profondeurs du bois où peut-être on trouverait un abri dans quelque ravin, mais il se rappela la carriole aux bagages qu'on ne pouvait abandonner, et il revint fureter le long de la route. On l'entendit bientôt crier dans le lointain :

— Venez donc, M. Courtejoye, j'ai trouvé!

Les bateleurs le rejoignirent à quelque distance en avant.

— J'ai trouvé, leur cria Jehan, voyez-vous ces tas de bois et fagots?

— Ah! bon, tu veux faire un feu qui nous attirera peut-être quelques routiers en maraude.

— Non, nous allons avec ces tas de fagots, nous construire une hutte, vous allez voir! J'ai trouvé gîte la nuit dernière chez des charbonniers qui ne sont pas beaucoup mieux logés que nous le serons tout à l'heure...

— Ah! il a raison, le garçon, bonne idée! Ce n'est pas toi, Lesbahy, qui aurais pensé à ça! Allons, à l'œuvre!

Jehan était à l'ouvrage déjà; à l'abri du tas de bûches, il disposa les plus longues perches comme un toit en pente, en assura la solidité au moyen d'autres bûches, puis couvrit le tout de fagots et de menus branchages. Il ne restait plus que les deux côtés à fermer. Lesbahy et Patience s'en chargèrent en bloquant un des côtés au moyen de souches et en rapetissant le plus possible le côté qui devait servir de porte. M. Courtejoye ramassait des feuilles sèches, des branches vertes et préparait un lit moelleux et aussi chaud que possible.

— Allons, les garçons, pendant que je mets les matelas et la couverture, vite allez chercher les dames, les bêtes et le char aux bagages...

Les trois hommes regagnèrent vivement l'endroit où dame Perrette et Barbette, assises sur les brancards de la carriole et déjà saisies

1. Voir le nº 401 du *Petit Français illustré*, p. 566.

par le froid du soir, regardaient tristement la lune se lever à l'horizon.

— Dame Perrette! cria Lesbahy, réjouissez-vous, à cinq minutes d'ici, un jeune seigneur nous offre l'hospitalité...

— Oui, tu as trouvé quelque trou à renards.

— Non, non, nous avons un toit pour nous couvrir et un lit bien rembourré.

Jehan et Patience s'attelèrent aux brancards de la carriole, Lesbahy poussa derriere. Dame Perrette alla prendre la corde attachée à la patte de la truie qui file, Barbette tira sur le collier de la chèvre, on siffla les chiens qui sortirent du buisson au premier appel, et la troupe se mit en route suivie de l'âne Barnabé qui trottait à l'arrière-garde.

M. Courtejoye les attendait les mains dans ses poches.

— Entrez, mes enfants, dit-il, nous sommes chez nous! Tiens, Perrette, dis-moi si nous n'allons pas être mieux là-dessous que dans le nid à puces de notre dernière auberge? Et la nuitée ne nous coûtera pas un denier! Voyez comme nous allons être bien tous, là-dessous.

Dame Perrette et Barbette se rassérénèrent.

— Oui, disent-elles, il y fait bon, on aura chaud.

— Dites, si je ne suis pas homme de ressources! ajouta Courtejoye; il est vrai que je me suis fait aider par les autres, mais c'est moi qui dirigeais... Et j'ai pensé aux bêtes aussi; voilà un abri pour elles à côté du nôtre... Elles seront très bien... Tout le monde a soupé, tout le monde va dormir...

— Nous avons soupé, dit Jehan, la chèvre, la truie et l'âne ont pu trouver leur repas dans le bois; mais les chiens, ont-ils donc soupé d'herbette et de feuillage?

— Non, dit Courtejoye, tranquillise-toi, cependant! Cette après-midi nous les avons cru perdus pendant quelque temps, puis les scélérats nous ont rattrapés la mine frétillante, avec des plumes dans les dents. . Poussés par leur malheureux appétit, ils avaient dû étrangler et dévorer quelque poule; c'est une indélicatesse, mais va donc faire comprendre cela à des chiens affamés, même savants! Je n'ai pas essayé!. .

La chèvre, l'âne et la truie attachés sous leur toit de branchages, les Courtejoye, Jehan et les chiens s'enfoncèrent dans leur lit de feuilles et, bien au chaud, s'endormirent vite, les soucis oubliés, l'espérance revenue au cœur.

La famille Courtejoye et Long-Guignon.

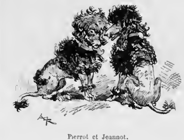
Des hihans sonores, des bêlements plaintifs et des grognements pleins d'énergie réveillèrent la tribu Courtejoye sous son abri de fagots; les chiens aboyèrent et se précipitèrent dehors; Jehan fut sur pied en même temps qu'eux. L'âne qui vielle, la chèvre qui harpe et la truie qui file cherchaient déjà leur déjeuner et mangeaient les branchages qui servaient de toit; leur maison s'écroulait sous leurs coups de dent.

— Déjà en appétit! fit Courtejoye sortant à son tour de son tas de feuilles en se tirant les bras. Allons bon, il pleut!

— Lâchons les bêtes, dit Lesbahy se montrant la chevelure ébouriffée, pleine de verdure. Il faut qu'elles trouvent leur déjeuner...

— Il pleut! reprit Courtejoye, il ne nous manquait plus que cela! Notre entrée à Rozoy est compromise. .

Les hommes ayant détaché les bêtes, s'en furent sur la route regarder l'état du ciel. Oui,



Pierrot et Jeannot.

la pluie tombait assez sérieusement et de gros nuages dans l'Ouest en promettaient encore davantage.

— Mauvaise affaire! dit Courtejoye rentrant sous bois où, fort heureusement, la carriole aux bagages était un peu à l'abri, nous aurions pourtant bien besoin d'une bonne journée à Rozoy pour remonter notre boursicot.

— Bah! dit Jehan qui était optimiste, déjeunons toujours, n'oubliez pas qu'il nous reste trois harengs... pendant que nous les expédierons la pluie passera.

— Et ces gros nuages qui accourent sur nous?

— Tant mieux s'ils courent, ils passeront plus vite!

La famille Courtejoye revint tristement se mettre à couvert. Barbette Courtejoye s'était réveillée aussi avec appétit, car déjà elle préparait les assiettes.

— Figure-toi, disait-elle à sa mère, j'ai rêvé que nous étions à Rozoy et que nous donnions une représentation devant une foule de seigneurs et de nobles dames, tous tellement enchantés de nos jeux et des talents de nos bêtes, qu'ils se disputaient pour nous emmener dans leurs châteaux, si bien que pour ne faire d'affront à personne, nous étions obligés d'aller dîner et souper successivement le même jour

chez sept ou huit seigueurs, ducs ou princes pour le moins...

— Ça, c'est gentil, dit Lesbahy.

— Et quels repas, mon ami! quels repas! que de bonnes choses!

— Alors tu ne dois pas avoir faim, Barbette, et tu peux me donner ta moitié de hareng, je m'en chargerai volontiers.

— Allons, à table, dit Courtejoye, mais où est Jehan?

— Voilà, voilà, répondit le jeune homme, je coupais de l'herbe avant la pluie; il en faut amasser une provision pour Barnabé et Barbichette.

Mme Courtejoye partagea les trois harengs en six morceaux égaux avec un soin méticuleux et distribua sa part à chacun.

— Lentement, mes enfants, lentement, disait Courtejoye donnant l'exemple, savourons tout doucement, épluchons les arêtes, nous avons le temps, hélas!

Les chiens, quatre bêtes de races diverses, un peu efflanqués, amaigris par les traverses et les jeûnes de leur carrière d'artiste, assis devant les convives, considéraient les assiettes d'un œil anxieux. Quand ils virent disparaître les dernières bribes des harengs, ce qui ne fut naturellement pas long, ils se regardèrent tous les quatre remuant la tête, jappant et semblant tenir conseil. Ils attrapèrent au vol les arêtes qu'on leur jeta, vinrent flairer les assiettes, et après s'être concertés de nouveau, n'attendant plus rien, partirent tout à coup avec ensemble et disparurent au grand trot.

— Eh bien, Pierrot! Fricot! Janot! Poulot! voulez-vous revenir! cria Barbette, ici donc!

— Laisse, dit Courtejoye, tu n'as donc pas compris ce qu'ils se sont aboyés lorsqu'ils ont vu que nous n'avions rien à leur offrir que des arêtes? Pierrot a dit à Janot : te rappelles-tu la poule d'hier? — Oui, a répondu Janot. — Était-elle bonne? — Ne m'en parle pas! — Eh bien elle devait avoir des sœurs!... — Allons-y voir, a jappé Fricot... Et les voilà partis!

— Mais ce sont des voleurs!

— Que veux-tu que j'y fasse... Je leur ferai de la morale quand ils rentreront, mais j'ai peur de ne pas réussir à leur inspirer de bonnes résolutions pour l'avenir... Ils ont eu trop de misère depuis quelque temps, la faim a eu raison de leur honnêteté d'autrefois, ils chassent maintenant au chat et à la poule... Comment les empêcher?

— Voyons, ne perdons pas notre temps pendant que nous sommes à peu près à l'abri, dit Mme Courtejoye, n'avons-nous pas quelques hardes à raccommoder pour tâcher de paraître dignement à Rozoy? (*A suivre.*) A. R.

Tournois d'enfants au moyen âge.

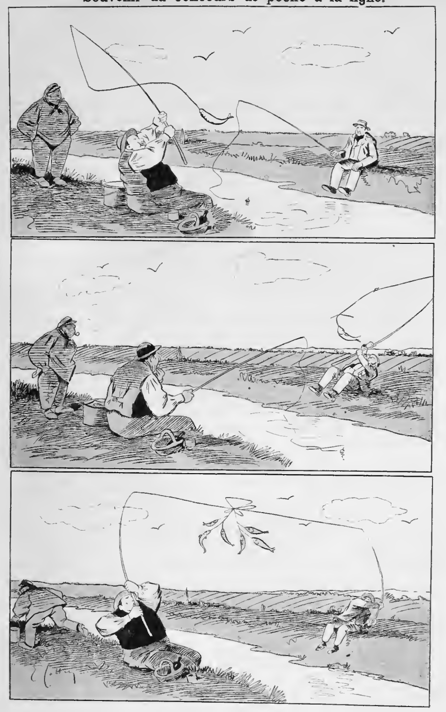


Comme complément aux remarquables articles et très curieuses gravures que nous avons publiés dans nos numéros 363 et 365 (février 1896) sur les Tournois au XVe siècle, nous donnons aujourd'hui la reproduction d'une gravure ancienne montrant la parodie d'un tournois par de jeunes enfants.

De tout temps les enfants ont imité, parodié, ce que font les grandes personnes : gamins, nous avons joué au cocher avec une chaise pour véhicule, — comme les enfants de notre gravure ont un tonneau pour monture, — nous avons joué aux petits soldats avec un manche à balai pour fusil, et, dans le Midi, il n'est point rare de voir les enfants jouer à la « corrida », le toréador armé d'une baguette en guise de « espada ».

L. R.

Souvenir du concours de pêche à la ligne.



Variétés.

La couleur du jaune d'œuf. — Quelle est la couleur de mon mouchoir blanc? demande Calino. Or la couleur du jaune d'œuf peut n'être pas toujours jaune. On rencontre quelquefois des œufs en deuil : ce sont des œufs de canard. La coloration noire est due à l'ingestion de glands par les canes. Les glands de chêne sont très riches en tanin; le jaune d'œuf est très riche en fer. De ces deux richesses résulte par combinaison chimique le tanate de fer, c'est-à-dire l'encre, la vraie encre de nos pères.

Pour avoir des œufs noirs il n'y a donc qu'à donner aux canes des glands de chêne.

On pourrait aussi bien se procurer des jaunes d'œufs écarlates en faisant manger aux poules des carapaces d'écrevisses, dont elles sont très friandes. En cherchant encore, on arriverait peut-être à épuiser avec les jaunes d'œufs toute la gamme des couleurs.

* * *

Un record musical. — La manie des « records » a gagné jusqu'aux musiciens. Il y a quelques semaines, deux pianistes italiens s'attelaient à leurs instruments et le vainqueur de cet affreux tournoi pianotait cinquante heures sans désemparer! L'autre jour, à Turin — car l'Italie est toujours la terre bénie de la musique (!) — on instituait un concours du même genre entre mandolinistes. Quatorze candidats, hommes et femmes, se rangeaient en ligne devant un Jury d'amateurs et commençaient à gratter avec un bec de plume les cordes de leur instrument. Les héros de cette petite fête avaient le droit de boire et de manger pendant l'épreuve, mais sans cesser de jouer, ce qui ne devait pas laisser que d'être un peu gênant. Un premier prix, consistant en une médaille d'or, était destiné au vainqueur, qui n'a demandé grâce qu'après vingt-trois heures et cinquante-cinq minutes d'un travail ininterrompu. Les femmes n'ont pas brillé dans cette lutte : trois d'entre elles ont cependant tenu dix-huit heures, ce qui est déjà joli; mais les quatre autres ont été promptement mises hors de combat.

* * *

Instinct ou intelligence. — Le savant Flourens, qui fut professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, raconte le fait suivant :

On avait trop d'ours à la ménagerie. « On résolut de se défaire de deux d'entre eux et l'on imagina de se servir pour cela de l'acide prussique.

« On versa donc quelques gouttes de cet acide dans de petits gâteaux. A la vue des gâteaux, les ours s'étaient dressés sur leurs pieds de derrière; ils ouvraient la bouche : on réussit à faire tomber quelques gâteaux dans leur bouche ouverte, mais aussitôt ils les rejetèrent et se prirent à fuir. On pouvait croire qu'ils ne seraient plus tentés d'y toucher.

« Cependant nous vîmes bientôt les deux ours pousser avec leurs pattes les gâteaux dans le bassin de leur fosse; là les agiter dans l'eau, puis les flairer avec attention et, à mesure que le poison s'évaporait s'empresser de les manger.

« Ils mangèrent ainsi tous nos gâteaux impunément : ils nous avaient montré trop d'esprit pour que notre résolution ne fût pas changée, nous leur fîmes grâce. »

On racontait ce fait curieux devant notre jeune amie Balbine, qui se mit à hausser les épaules :

« Ça n'a rien d'étonnant, dit-elle. Des ours sauvages y auraient été pris; mais ceux-là avaient suivi les cours du Muséum! »

RÉPONSES A CHERCHER

Origine curieuse. — Quel est le sens et quelle est l'origine de l'expression : *Prendre quelqu'un sans vert?*

* * *

Coquilles à rectifier. — Chacune des phrases suivantes contient une ou plusieurs *coquilles* ou fautes d'impression produisant un sens grotesque.

— Notre percepteur est un abrégé des sciences.

— La barbe de la Reine est redoutable après les grandes marées.

— Pour bien réussir les crèmes, il faut les faire sauver.

* * *

Mots en losange. — Voyelle. — Un des points cardinaux. — Liquide noir. — Contraire de maitre. — Emprelnte. — Notre mère. — Voyelle.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 401.

I. Question de langue française.

La droite et la gauche d'un navire, pour celui qui, étant sur le pont, regarde l'avant, s'appellent *tribord* et *babord*.

Lorsqu'on monte à cheval, on se présente au côté gauche de la bête pour mettre le pied gauche à l'etrier : c'est le côté de *montoir;* l'autre côté, la droite, s'appelle *hors montoir*. On dit aussi pour la main droite du cavalier ou le pied droit du cheval, la main *de la lance*, le pied *de la lance*, parce que c'est de ce côté que le cavalier suspendait sa lance ou la faisait reposer sur l'étrier.

L'acteur en scene, faisant face à la salle, avait autrefois plus que maintenant, l'habitude d'appeler la droite *côté cour*, la gauche *côté jardin*. Cette convention, qui avait l'avantage d'eviter toute confusion, venait du théâtre du roi, à Versailles, lequel donnait d'un côté sur la cour, de l'autre sur le jardin.

Le côte droit d'une église, à l'intérieur, *en regardant l'autel*, est souvent désigné sous le nom de côté de *l'epitre;* et le côté gauche, côté de *l'Évangile*, ce qui dispense d'une longue périphrase pour expliquer la position du visiteur.

II. Étymologie curieuse.

Denis Lambin, professeur de langue grecque au Collège de France, était, en 1561, un savant d'une prodigieuse érudition et d'un zèle infatigables, mais scrupuleux jusqu'à la minutie; il épluchait les moindres détails dans ses commentaires sur les auteurs qu'il traduisait. Cette méthode de travail lui faisait employer un temps si considérable à chaque ouvrage sorti de sa plume, que ses adversaires, en se raillant de ses lenteurs, les caractérisèrent par le verbe *lambiner*, qui est resté dans la langue.

III. Acrostiches.

g	az	**e**
e	la	**t**
r	ém	**i**
m	ar	**e**
a	mo	**n**
i	ra	**n**
n	ic	**e**

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

8e année. — N° 403. 10 centimes 14 novembre 1896.

LE
Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés.



Histoire d'un honnête garçon. — La maman s'occupait des derniers préparatifs du dîner.

Histoire d'un honnête garçon *(Suite)*[1].

Du moment où on avait le droit de se faire aider, les choses changeaient de face. Car Jean n'était pas très partisan d'un congé. Il n'avait pas précisément peur qu'on prît sa place en son absence, mais il trouvait plus sûr de la garder lui-même. Si seulement, il pouvait s'assurer de l'aide de Marcel, dont les doigts déliés et habiles faisaient de si joli ouvrage... Hastical l'avait répété cent fois : il n'avait pas de rival dans les pièces détachées... C'est que Marcel aimait bien sa liberté... et le canotage... et les parties de campagne... Sacrifierait-il tout cela à l'amitié...? Sa bonne volonté n'était pas mise en question, mais sa persévérance...

Le jeune homme rentra chez lui très nerveux et, immédiatement, fit part à sa mère du sujet de sa préoccupation.

— Mon pauvre garçon! fit-elle apitoyée, comme tu vas te fatiguer et te casser la tête !

Ce fut bien autre chose quand il lui lut le sujet de la composition :

Un régulateur à cheminée, échappement à force constante, quantième perpétuel et phases de la lune, balancier compensateur au mercure.

— Tu sauras faire cela... toi... mon Tout-Petit... ! s'écria-t-elle avec un effarement glorieux.

— J'essayerai, tout au moins, maman. Seulement, je voudrais être sûr que Marcel consentira à m'aider; et, comme je suis très anxieux de connaître sa réponse, je vais dès maintenant lui soumettre la chose. Mets-toi à table sans moi, je dînerai chez les Bouchard : tu sais qu'ils ne rentrent de bonne heure ni les uns ni les autres.

Après avoir monté le faubourg Poissonnière, Jean prit le boulevard Rochechouart, puis la chaussée de Clignancourt et bifurqua à la rue Ramey. Arrivé au n° 78, il s'arrêta à une petite porte jadis verte, mais dont il était difficile de reconnaître la couleur primitive, tant les éclaboussures du ruisseau et les dessins informes faits à la craie ou à la brique par les gamins du quartier y avaient laissé de traces.

Jean souleva le loquet à demi perdu dans une retombée de clématite, et entra dans le jardin qu'il traversa en deux enjambées. La famille Bouchard occupait la maison tout entière. Il faut dire aussi que la maison n'était pas bien grande et que la famille était nombreuse.

Du temps où la barrière Poissonnière formait une des limites extrêmes de Paris, l'un des vieux Bouchard, maître charpentier, avait acheté une parcelle de terrain, alors en pleins champs, avec l'intention d'y bâtir une bicoque où il pût se retirer. Mais, afin d'aller à l'économie, il avait décidé qu'il édifierait lui-même sa maison, avec l'aide de quelques amis qui avaient bien voulu lui consacrer leur dimanche. Le charpentier dirigeait les travaux qu'exécutaient sous ses ordres un ébéniste, un serrurier et un marchand de crépins; chacun, du reste, apportant, au plan primitif, des modifications de son cru. L'architecture s'en ressentait. Jamais on n'avait vu une bâtisse aussi stupéfiante : des pièces tout de guingois, des bouts de corridor, des coins, des marches à chaque pas. L'harmonie ne régnait pas davantage au point de vue des matériaux, que le père Bouchard avait achetés au rabais chez un entrepreneur de démolitions : il s'y trouvait de grandes fenêtres et des lucarnes, des portes massives et des portes vitrées, des contrevents pleins et des persiennes, des boiseries à peine dégrossies, et d'autres ornées de charmantes moulures. Avec une teinte vert-bouteille étendue sur le tout, les braves gens étaient convaincus d'avoir assez fait pour l'homogénéité.

Telle qu'elle était pourtant, l'antique maison avait suffi au vieux charpentier, à son fils et à son petit-fils. Mais, la jeune génération, Marcel et ses frères, demandait avec insistance que l'on vendît la cahute pour habiter un appartement plus moderne. C'était peine perdue ! Sur cette question, le chef de famille, peu autoritaire cependant, demeurait inflexible.

— Quand je ne serai plus là, répondait-il invariablement, vous ferez ce que vous voudrez; mais moi, c'est ici que je veux mourir.

— Voyons, appuyait la mère, songez donc à l'énorme loyer qu'il nous faudrait avoir pour vous caser tous convenablement... Ce jardinet, que vous raillez aujourd'hui, vous avez été bien aise de l'avoir pour y prendre vos ébats quand vous étiez petits, et il est bien précieux encore pour Loulou.

C'étaient de braves enfants que les Bouchard. Pour ne point faire de peine aux vieux, ils n'insistaient pas davantage, quitte à reprendre le sujet à la première occasion. Les garçons appelaient pompeusement la bicoque *notre hôtel de la rue Ramey :* c'était la seule vengeance qu'ils tiraient de leur déconvenue.

Dans l'immense cuisine, assis près du feu, les pieds sous l'âtre, bien qu'il fît assez chaud, le père Bouchard lisait son journal, commen-

1. Voir le n° 402 du *Petit Français illustré*, p. 578.

tant pour sa femme les faits les plus intéressants.

La maman allait et venait, s'occupant des derniers préparatifs du dîner, dérangeant le bonhomme chaque fois qu'elle avait besoin à la cheminée.

— Attention, père.

Père se reculait sans protester, mais aussi sans avoir l'idée de porter son fauteuil et son journal un peu plus loin.

Loulou, le plus jeune de la famille, un gamin de huit ans que chacun gâtait à l'envi, était dans le jardin fort occupé à dresser des pièces de pâtisserie en terre; son tablier était trempé et il avait de la boue jusqu'aux yeux. De temps en temps, quand il ne voyait plus clair, il s'essuyait la figure avec un petit mouchoir très sale.

— Il faut bien que les enfants s'amusent, disait le père en manière d'excuse, quand la maman se plaignait du gâchis.

Au bruit que fit la porte quand Jean l'ouvrit, Loulou leva le nez.

— Tiens, Jean Harivel ! s'écria-t-il; bonjour Jean Harivel. Entre t'asseoir; les grands frères ne sont pas encore là.

Les vieux reçurent très cordialement le jeune homme qu'ils aimaient beaucoup; et, presque aussitôt, comme si son arrivée avait été un signal, le défilé des Bouchard commença.



Titi rentrait avec son filet à provisions.

Le premier qui parut fut Édouard, un bon garçon tranquille et toujours de bonne humeur, qui était employé au Marais dans les produits chimiques. Deux jeunes filles, Hélène et Valentine, le suivirent de près : la première, brodeuse rue d'Aboukir, passait chaque soir prendre la seconde qui était éventailliste et travaillait boulevard de Sébastopol. Armand vint ensuite. Praticien du sculpteur Doisy, dont l'atelier est derrière le Luxembourg, il rentrait généralement le dernier. Aussi s'étonna-t-il de ne trouver, ni Amélie qui était fleuriste rue de Richelieu, ni Marcel, maintenant premier ouvrier dans une importante maison du Palais-Royal.

— Quand on parle du diable... fit le jeune Harivel en s'avançant, les mains tendues, vers son ami qui arrivait.

— Allons, à table, fit la maman après avoir embrassé tous ses grands enfants.

— Qu'est-ce que tu as pour dîner m'man? J'ai excessivement faim, fit une voix.

— Moi aussi.

— Et moi!

— Et moi!

— Bon, vous avez tous faim ! à ce que je vois. Heureusement j'ai de quoi vous satisfaire... D'abord, une bonne soupe aux légumes...

Ce fut un *tolle* général.

— Au maigre, appuya la mère.

— Au maigre ou au gras, tu peux la garder ta soupe m'man. Pouah!

— Ensuite, un beau morceau de veau aux carottes.

Les cris recommencèrent.

— Du veau!

— Des carottes!

— Un rata!

— Mes pauvres enfants, fit la mère désolée, je ne sais comment faire, vous n'aimez rien.

— Comment, nous n'aimons rien! Attends un peu, m'man, dit Valentine, je vais t'organiser un petit dîner soigné; et chacun sera servi selon ses goûts.

— C'est cela Titi; occupe-toi du marché.

Vingt minutes plus tard, Titi rentrait avec son filet à provisions rempli jusqu'aux bords, de toute espèce de choses. Elle en tira successivement des cerises, une tranche de galantine, un pâté, une boîte de sardines et un melon.

— A la bonne heure ! firent unanimement les jeunes Bouchard.

— Je vois que mon veau va me rester, comme l'oie de l'autre jour, fit la mère avec résignation

et que le père et moi, nous sommes condamnés à en manger toute la semaine.

— Mais, madame Bouchard, j'aime beaucoup le veau, moi... et la soupe .. dit Jean, désireux de faire plaisir à la bonne femme. J'en mangerai volontiers avec vous.

— Moi aussi m'man, ne te désoles pas, ajouta Édouard qui était de bonne composition.

— Si vous croyez que vous vous faites l'estomac, avec votre charcuterie! remarqua le père, sans aucun espoir d'ailleurs que sa réflexion trouvât un écho.

Tous prirent du café, même Loulou qui, pour toute concession, laissa mettre un peu d'eau dans sa tasse.

— Dans ma jeunesse, fit encore observer le père, on n'aurait jamais souffert que les enfants prissent du café.

— Ah bien! on avait de drôles d'idées dans ta jeunesse, p'pa! C'est très bon le café et cela ne fait aucun mal.

— Possible. Seulement, c'est à tous ces excitants que vous devez d'être une génération de gens nerveux, à moitié toqués pour la plupart.

— Merci bien, p'pa!

Le repas terminé, les trois garçons allumèrent tranquillement une cigarette devant le chef de famille qui, lui, ne fumait pas.

— Lesquels d'entre vous, demanda M. Bouchard, ont lu le compte rendu du congrès ouvrier du Havre?

Les enfants se regardèrent avec étonnement. Il y avait donc eu un congrès ouvrier...?

Pourtant, Marcel répondit avec aplomb :

— Moi p'pa. C'était excessivement drôle.

— Drôle...! fit le père abasourdi, je voudrais bien savoir ce que tu peux trouver de drôle dans ce congrès. Il s'y est au contraire agité des questions...

— Ah! non, p'pa! s'écrièrent en chœur les garçons, qui jetèrent leur serviette et se levèrent de table.

— Vous pourriez bien écouter votre père, au moins, quand il parle, leur dit Mme Bouchard d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre sévère; quand ce ne serait que par politesse...

— Voyons, m'man, fit Marcel en embrassant câlinement sa mère, tu ne peux pas exiger de pauvres garçons qui ont travaillé toute la journée comme des nègres, qu'ils écoutent le soir une dissertation économique en guise de dessert.

— Ainsi, reprit le père qui semblait tenir à son idée, chacun de vous achète un journal le matin... tous un journal différent... et ce congrès a passé inaperçu à vos yeux... à tous; qu'est-ce que vous y lisez donc dans votre journal...?

— Tout p'pa, excepté les comptes rendus des congrès ouvriers, répondirent les garçons en se disposant manifestement à sortir.

— Bon! fit la mère, c'est samedi, j'étais bien sûre que tous mes pigeons allaient prendre la volée... Jusqu'aux petites...! Où allez-vous encore...?

Édouard, qui devait se marier au commencement de l'hiver, passait la soirée chez sa fiancée. Amélie et Valentine avaient enjôlé leur frère Armand qui les emmenait au Gymnase. Hélène, devant passer la journée du lendemain à la campagne avec sa patronne et ses camarades d'atelier, restait seule pour arranger son chapeau.

— Et toi, Marcel?

— Moi, je vais en soirée.

— En soirée..., où?

— A l'ambassade d'Angleterre, répondit le jeune homme avec un grand sérieux.

— C'est donc que l'ambassade est transférée avenue Trudaine, remarqua Valentine qui paraissait fort au courant.

— Précisément... Attends-moi deux minutes, Jean, je monte m'habiller et je t'emmène.

— Comment tu m'emmènes ..? Pas en soirée, au moins...

— Mais si, mais si... Ne t'inquiètes pas, tu seras admirablement reçu.

Marcel disparu, il y eut un envolement général.

— Au revoir, p'pa!

— A bientôt, m'man!

Jean resta un instant seul avec les vieux en attendant son ami.

— Vois-tu, Jean, lui dit Mme Bouchard avec un sourire attendri, il ne faut pas les juger sur leurs manières : ce sont de braves enfants, va... et qui nous aiment bien... Quand le père s'est cassé la jambe, voilà trois ans, il ne s'est point passé un jour, même le dimanche, sans qu'il en restât un ou deux avec lui... Et c'était à qui ferait sa partie, lui lirait le journal... Ah! le cher homme pouvait leur parler politique, ils ne lui disaient pas : « cela nous ennuie ».... Tiens! l'hiver dernier, j'avais un gros rhume, et sans y attacher autrement d'importance, je fais un jour la réflexion qu'il me faudrait bien un bon châle de tricot pour aller et venir, faire mes commissions... Le soir, j'en avais six; ils m'en avaient rapporté chacun un... Pour Loulou, leur petit frère, tu ne peux pas t'imaginer à quel point ils sont gentils. Ce sont à chaque instant des jouets, des bonbons, des gâteries de toute sorte... Et quand il lui arrive de tousser, si peu que ce soit, mes grands font acquisition pour lui de tous les médicaments qu'ils voient annoncés dans les journaux ou exposés aux vitrines des pharmaciens... Ah oui! on peut bien leur pardonner un peu d'étourderie : ils ont si bon cœur! *(A suivre.)* J. L.

Au pays de l'or.

Si vous voulez visiter le pays des Boers, si vous voulez connaître la vie, les mœurs et le caractère de ce peuple étrange, prenez un chariot à mules à Kimberley, et, marchant du sud au nord, allez à Pretoria. Vous traverserez des plaines qui s'étendent à perte de vue, parfois arides comme des landes, parfois couvertes de la plus riche végétation. Dans ces luxuriants pâturages, paissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, se frayant péniblement un passage à travers les herbes hautes de cinq à six pieds.

Après dix à douze jours de marche, vous verrez poindre à l'horizon les premiers mamelons des montagnes de Makvosi. Le pays devient plus accidenté, plus pittoresque; encore deux jours de voyage, et vous verrez toute la chaîne se dessiuer eu masse vigoureuse sur le ciel bleu.

Transportez-vous sur le sommet le plus élevé de ce plateau montagneux, et de là jetez un coup d'œil autour de vous : vous verrez une plaine, une vaste plaine avec de continuelles inclinaisons de terrain parsemé de roches et coupé çà et là de trouées profondes. Ce sont les champs d'or du Transvaal, qui s'étendent sur une superficie de 18 à 20000 miles carrés.

Des hommes sont venus d'Europe, d'Amérique et d'Australie, aventuriers braves, hardis et entreprenants, tous poussés par la vision prodigieuse de l'or. Beaucoup ont trouvé la récompeuse de leur courage et de leur travail; chacun, selon son activité et sou intelligence, a pris une part de ces immenses richesses.

Un seul a réalisé l'idéal suprême, un seul a accompli l'œuvre grandiose, c'est J.-B Robinson dont l'histoire est curieuse et instructive.

J.-B. Robinson est né dans la colonie du Cap. Il avait vingt-trois ans à l'époque où le premier diamant, l'Étoile de l'Afrique du Sud, fut découvert. Comme beaucoup de jeunes gens, il partit pour le Vaal, qui était le rendez-vous des chercheurs de diamants.

Il y séjourna quelque temps, mais ce champ d'exploitation n'était pas assez vaste pour lui : il partit à la découverte.

Il parcourut le pays, réunissant tous les indices qui pouvaient le mettre sur la trace de l'Éden merveilleux, quand, à Helborn, il apprit que souvent les indigènes ramassaient des pierres pareilles à celles dont il donnait la description. Non seulement il fit l'acquisition de ces pierres, mais il encouragea les nègres à continuer leurs recherches. Le résultat fut concluant, et il acheta la vaste terre connue depuis sous le nom de « ferme Robinson ».

Peu après, il partit pour Kimberley, où il fit le commerce de diamants, achetant et faisant exploiter des *claims* (morceau de terre) dans tous les pays environnants.

Un jour, un homme se présenta chez lui.

— Je ne possède rien, dit-il, mais je suis probe et courageux, voulez-vous acheter un claim, je le travaillerai et vous donnerai la moitié du bénéfice.

Robinson regarda l'homme avec attention :

— J'accepte votre proposition, lui dit-il.

Deux ans après, comme il passait près de l'endroit où se trouvait le claim, l'homme vint à lui.

— J'ai trois mille livres sterling à vous remettre, dit-il, c'est la moitié du produit de la mine.

— Vous êtes un honnête homme, répondit Robiuson. A l'avenir ne songez plus à moi, le claim vous appartieut, je vous en fais cadeau.

Sept ans s'étaient écoulés depuis l'aventure. Robinson n'y songeait plus, quand uu matin il reçut, du même homme, une dépêche ainsi conçue : « J'apprends que dans les plaines, au sud des montagnes de Makvosi, on trouve de l'or; peut-être ferez-vous bien d'explorer le pays. »

Robinson n'hésita pas un iustant et se mit en route. Longtemps il marcha de l'ouest au sud-est, et il découvrit trois filons de quartz courant parallèlement, l'un très riche, le second moins riche, le troisième pauvre.

Il acheta de vastes propriétés situées sur le filon riche et y fonda deux mines, la mine de Robinson et la mine de Langlaagte, réalisant du coup une fortune de deux à trois millions de livres sterling.

Dans l'immense plaine, parsemée çà et là de quelques bâtiments carrés dont les murailles blanches scintillent au soleil, des rivières, pareilles à des fils d'argent, étroitement encaissées dans leur lit de roches superposées, coulent à travers les vastes prairies.

A chaque orage elles deviennent torrents.

Pas de culture, pas de champs fertiles, rien de cette brillante végétation qui réjouit le voyageur dans les pays d'Europe, rien de ce qui montre le triomphe du travail sur la nature sauvage. Sur sa terre immense, le Boer fait paître ses troupeaux, et, si sur le versant d'un coteau ou dans les bas-fonds d'une vallée il remue le sol pour y jeter les graines qui lui fourniront le blé et le maïs, c'est qu'il y a urgence absolue : il faut vivre, et pour vivre il faut bien un peu de travail persévérant.

Le voyageur peut frapper sans crainte à la maison du Boer. Qu'il entre hardiment et aille s'asseoir à la table de la famille en disant : « Je suis votre hôte. » Alors le plus riche couvert

d'argent sera placé devant lui et la meilleure part du repas lui sera servie dans une assiette de Delft ou de faïence anglaise, et tant qu'il le voudra, il chassera avec le fusil du Boer sur ses terres et pêchera avec ses filets dans sa rivière.

Le Boer est un nomade, un berger, un homme dont la vie uniforme et contemplative ralentit, pour ainsi dire, toutes les facultés intellectuelles. Peu lui importe le monde, peu lui importent les événements politiques, scientifiques et littéraires. Il vit de la vie des plaines, surveillant les troupeaux que ses Cafres conduisent de pâturages en pâturages. Toujours à cheval, avec son fusil appuyé sur la cuisse droite ou couché sur l'avant de la selle, il parcourt ses propriétés, buvant la rosée, l'air, le soleil par tous les pores. Il manie sa monture avec l'habileté d'un centaure, il franchit les rivières, les torrents, les ravins, il côtoie les précipices hérissés de roches perpendiculaires, rapide comme l'antilope, fouillant la plaine et la montagne du regard, car, à 8 ou 10 kilomètres à la ronde, il verra ses troupeaux paître, il comptera ses bêtes à cornes, il saura si ses ordres de la veille ont été exécutés.

Sa maison est tenue avec une simplicité toute monacale, construite de pierres fortement cimentées, avec des murs de 2 à 3 pieds d'épaisseur blanchis intérieurement à la chaux, le toit couvert de chaume; elle est généralement divisée en huit ou dix vastes pièces d'égale grandeur. Le mobilier se compose de lits de fer, tables, chaises, escabeaux et armoires de bois de chêne de dimensions colossales.

La batterie de cuisine est des plus primitives: quelques marmites de fonte, des terrines et de grands pots de terre à anse. Cela suffit, la cuisine du Boer ne varie pas, à chaque repas, du mouton, toujours du mouton, grillé, bouilli ou préparé en ragoût. Comme boisson, de l'eau et parfois de la bière.

La famille est nombreuse et cependant rien n'est plus calme, plus tranquille que l'intérieur de cette maison, il semble que le dieu du silence y ait élu domicile.

La monotonie de la vie, l'isolement ont marqué leur empreinte sur les habitants; pas de gaîté, pas de rires, pas de paroles sonores. L'absence de nouvelles et d'événements extérieurs a tari les sources de l'imagination et de la parole; pas de livres, pas de journaux. On questionne à demi voix, on répond par monosyllabes.

Comme les nomades de l'Écriture sainte, le Boer n'a qu'à se laisser vivre; comme les patriarches, il révère Dieu avec une foi profonde. Dans tous ses actes, dans toutes ses pensées, Dieu est avec lui. Il n'a qu'un livre, la Bible, qu'il lit et relit sans cesse; il en commente les textes avec la science et la componction d'un homme d'église. Tout ce qu'il sait de l'humanité, de l'histoire, de la géographie et des sciences naturelles lui vient du saint livre; c'est pour lui le commencement et la fin de toutes choses.

Dans la maison du Boer il y a une chambre réservée aux cercueils. Chacun a le sien: la mort peut surprendre, il faut être prêt à toute éventualité. La précaution est d'ailleurs nécessitée par l'absence de charpentiers et de menuisiers.

Au Transvaal, on rencontre souvent au sommet d'un monticule ou à la lisière d'un bois le dôme et les murailles d'un cimetière de famille. Le dôme couvre une chapelle. Les noms des morts sont inscrits sur les murailles latérales. Une porte toujours ouverte donne accès au cimetière. Quelques tombes surmontées de croix grossièrement taillées dans le bloc portent les noms des derniers venus. La terre est couverte de fleurs sauvages; des saules ombragent les tombes.

Le climat de l'Afrique et la facilité de la vie ont imprimé au caractère des Boers une sorte d'apathie et d'indifférence qui les rendent peu sensibles à l'idée de progrès. Quelles que soient les raisons excellentes qu'on puisse leur donner en faveur d'un changement de procédé pour l'agriculture ou pour l'élevage du bétail, procédé qui doublerait le rapport de leurs terres et de leurs troupeaux, la démonstration reste, le plus souvent, nulle et non avenue.

Un enfant est perché sur l'unique arbre qui décore la façade de la maison; il regarde fixement au loin.

— Que vois-tu, mon fils? dit le père.

— Je vois un Cafre qui court là-bas dans la plaine.

D'un bond le père a rejoint l'enfant et de son regard d'aigle il parcourt la vaste prairie.

L'herbe est à hauteur d'homme, mais, parfois au passage d'un terrain dénudé le fuyard est forcé de se découvrir.

— C'est Jonas! dit le père.

Il court à l'écurie, passe le mors à son cheval; muni de son fusil et d'une corde à nœuds il se lance à la poursuite du nègre. Alors d'une course rapide comme le vent, il franchit les ravins, les fondrières, les pierres déracinées, poursuivant son chemin sans que rien puisse le faire dévier de sa route.

Cheval et cavalier disparaissent dans l'herbe. Comme l'antilope, l'animal se ramasse des quatre jambes, franchissant les hautes herbes par bonds prodigieux. Il tourne vers l'homme son œil hagard, ses naseaux fumants pour lui demander grâce, pour lui faire comprendre qu'il est à bout de forces, qu'il est brisé d'efforts.

Mais lui, inexorable, le pousse plus vivement.

Le fuyard a entendu le battement rapide et

sonore des sabots du cheval sur les terres pierreuses. Frappé d'épouvante, il franchit l'espace d'une course désespérée; mais, quelles que soient sa force et son agilité il est évident que s'il ne parvient pas à se faire perdre de vue il sera rejoint. Courbé, la tête à la hauteur des genoux il se glisse dans l'herbe, il rampe plutôt qu'il ne marche, essayant de ne pas agiter les hautes tiges, cherchant à se diriger vers une région plus accidentée où il pourra disparaître derrière une roche ou se laisser rouler dans un ravin.

A tout autre qu'à un Boer il échapperait sans doute. Mais, l'homme qui le poursuit a le coup d'œil de l'aigle et le flair du fauve. Il court le gibier humain comme il court l'antilope et le léopard. Le hasard seul peut sauver le nègre.

Tout à coup un cri retentit dans l'espace, cri de rage et d'angoisse. Le cavalier a rejoint le fugitif. D'un coup du poitrail de son cheval il l'a culbuté et, avant qu'il ait eu le temps de se remettre du choc, ses poignets sont pris dans un nœud coulant et serrés à lui rompre les os.

La corde est attachée au pommeau de la selle et le Boer rentre à la ferme avec son prisonnier.

Au Transvaal la loi punit le valet nègre qui fuit la maison de son maître de vingt-cinq coups de fouet et de trois à six mois de prison.

Suivre les voies légales dans un pays où la distance d'une ferme à la plus prochaine cour de justice varie de cent à cent cinquante kilomètres est matériellement impossible.

Aussi le Boer exerce-t-il les droits de haute et de basse justice sur ses terres.

Jonas a reçu cinquante coups de fouet.

Le Cafre au service du Boer est pourtant un homme heureux. Dans son kraal, au contraire, s'il ne possède ni terres ni bétail, et s'il a femme et enfants, c'est un paria, un être méprisé, un malheureux condamné à la misère perpétuelle.

Au service du Boer, qu'il soit agriculteur ou berger, il est payé à raison de deux ou trois moutons par mois et de quelques boisseaux de millet par semaine. Sa vie matérielle est assurée pour lui et pour sa famille.

L'esclavage est aboli au Transvaal et dans l'État libre d'Orange, mais le Cafre qui veut prendre service chez le Boer est forcé de contracter un engagement dont la durée varie de deux à trois ans.



Un chariot à bœufs au Transvaal.

Sous aucun prétexte il ne peut rompre cet engagement. En cas d'incapacité pour le travail ou de mauvaise conduite, le maître a le droit de congédier son valet; il suffit qu'il fasse constater les faits délictueux par un magistrat.

Les Hollandais sont les plus admirables colonisateurs du monde. Après avoir réduit à merci les races guerrières des pays de l'Est, ils ont discipliné les vaincus, ils les ont forcés au travail en leur inculquant du même coup les salutaires principes du respect et de l'obéissance.

Dans les villes du Transvaal, il est défendu aux noirs de circuler sur les trottoirs. Le séjour dans la ville leur est permis jusqu'à huit heures du soir; au dernier coup de cloche il faut qu'ils rentrent à leur kraal, toujours situé à quelques milles de la demeure des Blancs.

(*A suivre.*) P. DE K.

Le roi des jongleurs (*Suite*)[1].

— Il y a la licorne à réparer un peu, fit Courtejoye, puis le surcot de Jehan à rafistoler, puis les cornes du dragon à redresser, puis nos flammes de l'enfer qui ont des accrocs, puis... ah! nous ne manquons pas d'ouvrage!

— Va me chercher tout ça!

Lesbahy et Patience s'en furent à la voiture chercher, sous la grosse bâche, que fort heureusement la pluie n'avait pas traversée, les costumes et accessoires ayant besoin de réparations. Hélas! tout cela parut à Jehan bien vieux, bien usé, bien misérable!

Perrette Courtejoye, Barbette et Patience prirent l'aiguille et se mirent à ravauder les hardes. Courtejoye fit essayer à Jehan ce qu'il appelait un surcot de ménestrel, et qui n'était qu'un grossier vêtement de tiretaine à grands carreaux bleus et blancs, raccommodé déjà en maints endroits.

— Ça va très bien, dit Courtejoye, on va te donner une aiguille, mon garçon, et tu verras aux petites déchirures par-ci, par-là...

Diables cornus, monstres griffus,
Horrifiques dragons dentus,
Ces payens qui nous sont venus,
Jetez, poussez vite aux chaudières...

chanta Barbette Courtejoye en tirant l'aiguille.

— Oui, je te conseille de chanter, fit Mme Courtejoye, nous pouvons nous réjouir! Regarde comme ces vêtements de diables sont usés! Le pourpoint vert de Lucifer montre la corde, nous ne pourrons bientôt plus jouer notre *Mystère de l'Enfer*, qui faisait tant d'effet autrefois... Et cette licorne, elle ne tient plus, vois donc!

— La prochaine fois que nous ferons une belle recette, nous nous mettrons en dépense pour un enfer tout neuf, déclara M. Courtejoye.

— Une belle recette, ah bien, oui! nous attendrons longtemps. J'ai oublié la couleur des florins...

— La prochaine fois que la recette dépassera notre écot, là!

— En attendant, ravive-moi les flammes de l'Enfer, tu vois bien qu'elles sont tout à fait passées, on ne sait plus ce que c'est...

— Tu sais bien qu'il ne nous reste plus de peinture, nous n'avons pas pu en acheter à Corbeil...

— Et tu comptes jouer avec ça le *Mystère de l'Enfer* à Rozoy?

— Il faudra bien, c'est tout ce qu'il nous reste. Nous ne pouvons pas jouer la *Prise de Jérusalem*, puisque Jérusalem et toute une caisse de costumes sont restés en gage pour notre dépense chez l'hôtelier d'Orléans.. nous ne pouvons plus jouer le *Mystere du Paradis*, puisque le Paradis s'est trouvé tout à fait usé à Rouen... tu le sais, tout ce que nous avons pu en sauver a servi à raccommoder l'Enfer.

— Il ne reste pas de nuages? .

— Mais non, tu sais bien qu'on les a changés en flammes pour l'Enfer... Il ne nous reste que l'Enfer, je te dis. Nous jouerons l'*Enfer* et nous ferons travailler les animaux, ce sera encore un assez beau spectacle pour les gens de Rozoy, qui n'est qu'un petit bourg.

Madame Courtejoye tirait d'une grande caisse un tas d'oripeaux ou d'accessoires terriblement fanés et usés, en poussant des hélas! hélas! hélas! de plus en plus lamentables à chaque objet. Ses soupirs de détresse impatientèrent Courtejoye qui lui enleva la caisse et procéda lui-même à la vérification.

— Par saint Guignon! s'écria-t-il, pleurnicher n'avance guère! allons donc! un peu de gaieté est bon pour la santé! Je vais te raccommoder tout ça et tu vas voir! Bon! Jehan, passe-moi la chaudière, sur l'herbe derrière toi, là... en toile peinte...

— Ça? dit Jehan.

— Oui, ça, c'est la chaudière de l'Enfer, elle ne tient plus, il y a des trous, je vais y mettre des morceaux...

Jehan hocha la tête.

— Tu trouves donc notre enfer bien usé?

— Une idée! dit Jehan, quoique vous fassiez, vos flammes, votre chaudière, vos pourpoints de diables resteront en bien triste état; eh bien! laissez le tout en cet état, ne raccommodez rien...

— Comment?

— Oui, et modifions plutôt notre pièce, nous l'appellerons le *Mystère de l'Enfer en mal de misère* ...Avez-vous le cahier des rôles, je vais faire les modifications, je suis clerc, moi...

— Oh! mon ami, tu t'appelles Jehan la Ressource, tu nous sauves! je crois deviner ton idée, explique!

— Le monde est devenu si vertueux, si tranquille, si parfait, que l'Enfer va chômer, les diables crient la faim, le grand Lucifer affamé, transi, gelé, a la peau trouée aux coudes; les fourches, les broches et les chaudières toutes rouillées ne sont plus bonnes qu'à mettre à la ferraille. L'Enfer se lamente et Lucifer cherche en vain un usurier qui voudrait bien lui prêter

1. Voir le nº 402 du *Petit Français illustré*, p. 584.

quelques malheureux écus pour acheter du charbon...

— Très bien! Très bien! c'est un beau, un superbe mystère à jouer à Paris devant le roi, ou dans la grande salle du château de Dijon, devant monseigneur le duc de Bourgogne, qui est un prince plus riche et plus généreux que le roi! C'est gâcher le métier que de le donner aux manants de Rozoy, mais enfin, il faut vivre! Jehan, tu nous sauves! Alerte, voici la pluie qui cesse, hâtons-nous d'en profiter!

— Le coup de l'étrier! s'écria Courtejoye. Allons, les enfants, chacun une lampée de lait avant de partir, ça va nous mettre du cœur aux jambes après le demi-hareng. Mais chacun son compte : pour qu'on ne triche pas, je vais compter jusqu'à dix; à dix on s'arrête et on passe la cruche à son voisin! Y êtes-vous? Honneur aux dames: Mme de Courtejoye, à vous!

Madame Courtejoye porta le pot à ses lèvres.

— Un, deux, trois...

— Qu'il est bon, hélas! fit Perrette Courtejoye



Il attrapa un des chiens et l'examina de près.

qui ne perdait pas une occasion de se plaindre du sort.

— Tant pis pour toi si tu gémis, je compte : sept, huit, neuf, dix! Assez, madame de Courtejoye, passez la cruche à Barbette!

— Laissez-moi me mettre en train, dit Barbette.

Cuisez, flambez dans vos chaudrons,
Diables d'enfer!

Là, j'y suis, comptez!

— Sept, huit, neuf, dix! Halte! A Jehan Picolet, maintenant...

Chacun à la ronde but au pot de lait. Patience eut la fin, M. Courtejoye comptant avec volubilité put aller jusqu'à vingt-cinq pour lui faire bonne mesure.

— En route maintenant! Hop là, les enfants! Du nerf pour démarrer de ce chemin boueux! Allons, Barnabé. Hue donc!

Chacun s'y mettant, Barnabé, la chèvre et Patience tirant aux brancards, Jehan, Courtejoye et Lesbahy poussant par derrière, la carriole des bateleurs se mit en marche.

Chacun se mit fébrilement à la besogne. En moins d'une demi-heure, les raccommodages urgents furent terminés. Grâce à quelques clous, la chaudière de l'Enfer tint à peu près debout, puis Jehan endossa son surcot à carreaux; les hardes et les accessoires divers furent remis dans la carriole.

— Hélas, notre bon cheval! gémit Perrette Courtejoye, comme il nous manque aujourd'hui.

— Bah! il nous faudrait de l'avoine pour lui et nous n'avons pas d'argent pour en acheter. Nous allons traîner notre char nous-mêmes, nous n'avons pas besoin d'avoine, nous; tu vois bien que c'est tout avantage! Eh Barnabé! ici, mon camarade, qu'on t'attelle avec nous!

Perrette se mit en devoir d'atteler l'âne qui vielle au moyen d'un harnais compliqué, formé d'une quantité inouïe de petites cordes et de grosses ficelles, puis il appela Barbichette, la chèvre qui harpe, bonne aussi à donner un coup de collier jusqu'à Rozoy.

— Un instant, dit Barbette, que je finisse de la traire, au moins!... Là c'est fini, nous avons une bonne potée de lait.

Barbette et Perrette suivirent, l'une tirant sur la ficelle de la truie qui file, l'autre cinglant de temps en temps cette artiste d'un coup de baguette pour l'empêcher de flâner.

Il y avait une bonne lieue à faire avant d'arriver à Rozoy. La route était mauvaise, mais chacun mettait tant d'ardeur à tirer ou pousser la carriole que cette lieue devait être bientôt faite. Déjà le clocher de Rozoy grandissait et l'on apercevait les maisons, humbles toits de chaume ou logis plus importants, serrés autour de l'église.

Tout en poussant, M. Courtejoye donnait ses instructions à sa famille.

— Vous voyez les derniers arbres là-bas avant les maisons, disait-il, nous nous arrêterons là pour souffler... N'oublions pas qu'il faut faire une entrée convenable dans le bourg, notre recette en dépend, par saint Guignon! vous vous arrêtez là, et moi je vais en avant avec Jehan, la baguette sous le bras, comme des hommes d'importance, et je choisis l'hôtellerie, puis je vous envoie chercher par Jehan.



« Quelle est la meilleure hôtellerie? »

— Et les chiens? dit tout à coup Jehan.

— Ne nous en inquiétons pas, ils sauront bien nous retrouver... tiens, écoute, ils aboient au loin... Ils sont sur nos talons.

En effet cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les quatre chiens, la mine joyeuse, sautaient en aboyant autour de la carriole et se frottaient tout frétillants aux jambes de M. Courtejoye.

— D'où venez-vous, gredins? clama Courtejoye, bandits! voleurs! vilains bêtes trop portées sur leur bouche! Vous aviez eu des arêtes de hareng pour déjeuner et ça ne vous a pas suffi! Vous avez encore été marauder quelque part, hein?

Il allongea un coup de pied au premier qui se fourvoya trop près de lui. Perrette Courtejoye protesta contre cette sévérité.

— Et l'honnêteté, madame de Courtejoye? Vous ne comprenez donc pas que ces chiens vont nous déshonorer!

Il attrapa l'un des chiens au passage et l'examina de près.

— Tu sens le canard, toi! dit-il, vilain brigand; hier vous avez occis une poule, aujourd'hui, c'est un canard, tout ça finira mal!

On arrivait au tournant de la route, à sept ou huit minutes des premières maisons de Rozoy. Suivant le programme, la caravane s'arrêta. Courtejoye et Jehan, après avoir donné un coup d'œil à leur toilette et frotté leurs souliers boueux dans l'herbe, partirent en avant, à petits pas, comme en se promenant, et faisant des moulinets avec leurs baguettes.

Dès les premières maisons une troupe d'enfants les entoura et des bonnes femmes se mirent aux fenêtres, intriguées par le surcot à grands carreaux de Jehan et par l'espèce de houppelande d'un rouge déteint que Courtejoye avait passée sur ses habits de route.

— Bonnes gens, dit Courtejoye, d'un ton plein de bienveillance au premier groupe rencontré dans la grande rue, pouvez-vous me dire quelle est la meilleure hôtellerie? Nous sommes une troupe de jongleurs appelés de très loin pour les noces de la fille d'un très illustre seigneur des Flandres, et nous ne serions pas fâchés de prendre quelque repos...

(A suivre).

A. R.

Héroïsme d'un marin japonais. — Un marin du navire japonais *Itsukushima Kan* avait été placé de faction à l'entrée de la chambre aux poudres. Pendant une bataille, le feu de l'ennemi se concentra sur le navire et les balles entraient à chaque instant dans le réduit où se trouvait notre marin, qui se plaça devant la porte même de la chambre pour la couvrir de son corps. Quand après l'engagement, on envoya quelqu'un pour relever le marin de sa faction, on le retrouva debout devant la porte, la défendant toujours, mais mort et le corps perforé de trente-six balles. A coup sûr il avait expiré avant le trente sixième coup; mais, mortellement blessé, il n'en était pas moins resté stoïque, et fidèle, au poste d'honneur qu'on lui avait confié.

D'après nature.

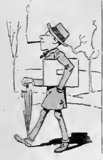


Pinton (Rafaël) quitta, un matin de printemps, la capitale pour aller faire une étude à la campagne.

Mais il rentra le soir bredouille, les effluves printanières l'ayant rendu horriblement poétique et paresseux.

Il repartit pour la campagne un matin de l'été suivant avec les meilleures et les plus énergiques dispositions.

Mais il rentra le soir bredouille, l'excès de la chaleur ayant cuit l'inspiration dans son cerveau.



Il se décida, un matin d'automne, à tenter de nouveau quelque étude sérieuse de paysage mélancolique.



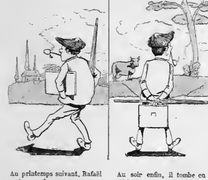
Mais il rentra le soir bredouille, par un temps contraire à toute peinture quelconque.



Un matin d'hiver il décida de braver les rigueurs du climat pour aller enfin chercher un sujet digne de lui.



Mais l'amour de l'art l'ayant conduit trop loin, il ne dut la vie qu'à un gendarme et au plus grand des hasards.



Au printemps suivant, Rafaël repart pour la campagne avec de nouvelles bonnes dispositions et des pinceaux tout neufs.

Au soir enfin, il tombe en arrêt devant une superbe plante, qu'il se promet de venir faire le lendemain matin.



Le lendemain matin, hélas! sa plante avait changé de forme, ayant servi de déjeuner à une vache peu artiste.



Depuis ce jour-là, Pinton (Rafaël) a renoncé au plein air et juré de se consacrer à la nature morte.

Variétés.

Le timbre qui chante. — Est il rien de plus désagréable que la sonnerie électrique, stridente et sèche, qui vous fait tressauter brusquement ? Il y a trois siècles, le père de Michel de Montaigne, pour ménager les nerfs de son fils, le faisait réveiller chaque matin par une douce musique. Un inventeur a tenté d'avoir pour nous cette aimable attention : il a supprimé l'odieux marteau qui frappe et fait vibrer si brutalement le timbre, et l'a remplacé par une pointe de platine qui produit, par son contact avec le bord du timbre, des sons musicaux.

* * *

Engrais pour plantes d'appartement. — Les plantes d'appartement coûtent en général fort cher ; il n'est donc pas indifférent de pouvoir leur communiquer, pendant les mois d'hiver, autant de vigueur et de durée que possible. On obtient ce résultat en déposant, de temps à autre, au pied de ces plantes, une pincée d'un mélange formé de deux parties de salpêtre et d'une partie de superphosphate de chaux, puis en arrosant légèrement. Les plantes feuillues se trouvent particulièrement bien de ce régal chimique.

* * *

La pose de la première pierre du Pont-Neuf. — Cette cérémonie, dont la pose de la première pierre du pont Alexandre III évoque le rappel, eut lieu dans le plus grand apparat, le 31 mai 1578.

Ce fut un jour de fête populaire : le roi Henri III la présidait, bien qu'il eût, le matin même, fait inhumer, en l'église de Saint-Paul, les restes de ses deux favoris, Quélus et Maugiron, tués dans un duel fameux.

L'après-midi, le roi accompagné de la reine, Louise de Vaudremont, de la reine-mère Catherine de Médicis, et de leur suite, descendit par les escaliers du Louvre jusqu'à la berge de la Seine, où l'attendait une embarcation magnifiquement ornée.

La flottille portant le cortège se dirigea vers le quai des Grands-Augustins, où les échevins, les notables et toute la ville attendaient le roi pour la cérémonie.

Une parabole russe. — Un avare était tombé dans un puits. Passe un moujik compatissant, qui se penche sur le puits et crie à l'avare : « Donne-moi ta main, je vais te tirer de là... »

A ce mot de « donner », l'avare ne veut pas comprendre et ne bouge pas, au risque de périr.

« Alors, prends ma main... » dit le moujik.

L'avare s'en saisit avec empressement et le bon moujik le tire du puits.

Un avare prend, mais ne donne jamais. (*Traduit d'Oupckine.*)

* * *

Parisiens en vacances. — Deux petits Parisiens en vacances visitent le jardin public d'une ville de province.

« Sont-ils bêtes, dit tout à coup l'un d'eux, ils appellent cela un Jardin des plantes et il n'y a pas d'animaux ! »

* * *

A l'examen. — « Monsieur Babylas, veuillez me dire ce que signifie cette expression : œuvres posthumes ?

— M'sieu, c'est les ouvrages qu'un auteur a écrits après sa mort. »

RÉPONSES A CHERCHER

Langue française. — Quel est le sens primitif et quelle est l'origine du mot *saison* ?

* * *

Lettres inconnues. — A chacun des dix mots suivants, ajouter une lettre pour en former dix noms de rivières de France :

Arme — Anse — Soi — Ardu — Rome — Tarse Amie — Noyé — Rue — Asie.

* * *

Triangle syllabique.

Fête des rois mages
Aventurier espagnol
Qui guide les marins
Impératif de la 1re conjugaisou.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 402.

I. Origine curieuse.

Au douzième siècle, un singulier usage existait à Saint-Quentin. Il fallait, le 1er jour de mai, porter sur soi une branche de verdure, sans quoi on était exposé à recevoir un seau d'eau sur la tête ; celui qui le jetait, disait en même temps : *Je vous prends sans vert.* L'ablution fut remplacée plus tard par des punitions légères. Cette vieille coutume a donné naissance à l'expression : « Prendre quelqu'un sans vert », c'est-à-dire prendre quelqu'un au dépourvu.

II. Coquilles à rectifier.

— Notre précepteur est un agrégé des sciences.

— La barre de la Seine est redoutable après les grandes marées.

— Pour bien réussir les crêpes, il faut les faire sauter.

III. Mots en losange.

```
      e
    e a t
  e n e r e
e s c l a v e
  t r a c e
    e v e
      e
```

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste

8e année. — N° 404. 10 centimes. 21 novembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.

Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières, Paris

ÉTRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le roi des jongleurs. — La répétition avant le spectacle.
Composition inédite de A. Robida.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

Les gens semblèrent se consulter.

— Vous me comprenez, ajouta Courtejoye, indiquez-moi celle où nous pouvons être assurés de trouver la meilleure chère et les lits les plus doux? Eh bien, vous hésitez? Elles sont toutes bonnes, peut-être? Ditesnous où descendent les seigneurs et les gros bourgeois?

— Il n'y en a qu'une, mon bon monsieur, le *Coq-Hardi*...

— Une seule hôtellerie dans la noble cité de Paris!

— Mais vous n'êtes point à Paris, vous êtes à Rozoy, sur la route de Coulommiers...

— Je ne suis point à Paris! Saint Guignon s'endorme! quel contretemps! au bon aspect de votre ville, je me croyais arrivé... Excusez-moi, nous nous sommes égarés... Mais va pour Rozoy et le *Coq-Hardi!*

L'auberge du *Coq-Hardi* n'était pas difficile à trouver, elle était à deux pas, devant le porche de l'église, et l'hôte était sur le pas de sa porte à observer le rassemblement Courtejoye et Jehan se dirigèrent vers lui et se laissèrent tomber sur le banc placé sous les fenêtres.

— Mon bon monsieur du *Coq-Hardi*, fit Courtejoye, nous ne sommes que l'avant-garde, mettez je vous prie vos fourneaux en train et fourbissez vos lèchefrites... mais dites-moi, avez-vous de la place, beaucoup de place, chez vous?

— Certainement, fit l'hôte.

— Nous sommes jongleurs et peut-être après avoir dîné aurons-nous la fantaisie de donner aux habitants de ce bourg l'esbaudissement de certains jeux et de divers étranges animaux pour lesquels on nous appelle dans les châteaux d'un haut et puissant seigneur des Flandres...

— Entrez, dit l'hôte, partagé entre le désir de ne pas manquer une aubaine et certaine défiance inspirée par l'aspect un peu râpé des deux jongleurs.

Courtejoye suivi de Jehan, entra dans l'auberge, visita la salle commune, la cuisine, demanda à voir les chambres, en ayant l'air de réfléchir et de se consulter. Puis, ayant vu la cour, il daigna se déclarer satisfait, prêt à donner la préférence au *Coq-Hardi*. La cour était vaste, et se terminait par un grand hangar dont les jongleurs pourraient faire les coulisses de leur théâtre.

— Mon ami, le roi des jongleurs de Paris, dont vous voyez le fils, à moi confié par lui pour faire son instruction dans notre art, le premier de tous, m'avait bien dit que je trouverais au *Coq-Hardi* un hôte et une maison à ma convenance... Il avait bien raison, je le vois, déclara Courtejoye.

— Ah! le roi des jongleurs?... de Paris?

— Lui-même!... je le remercierai... Maintenant, préparez-nous, je vous prie, à dîner pour six personnes.

Sur un signe du bateleur, Jehan partit chercher la famille Courtejoye, pendant que celui-ci s'installait sur le banc devant la porte et servait ainsi d'annonce vivante à la représentation qu'il comptait donner.

Tous les enfants du pays étaient accourus et avec eux nombre de braves gens, les quelques bourgeois du pays, les bonnes femmes, les petits marchands, tout ce qui n'était point aux champs. A tout ce monde, Courtejoye, sous prétexte de répondre aux questions de l'hôte, donnait des détails sur les bêtes savantes qui récemment avaient fait l'étonnement de la cour de Bourgogne, sur leurs mirifiques talents et aussi sur certain mystère joué par la troupe dans la grande salle de l'évêché d'Orléans, à la grande édification de tous les seigneurs de la ville, des prélats et des abbés de tous les couvents du pays...

L'intérêt et la curiosité étaient ainsi savamment excités, et tout le pays fut bientôt, par les allées et venues des curieux, au courant des merveilles promises. Tout à coup des bruits de trompe et des modulations de cornemuse éclatant au bout de la grande rue, firent retourner toutes les têtes dans le groupe formé devant le *Coq-Hardi*. C'était la famille Courtejoye qui faisait son entrée dans un équipage bien propre à émouvoir les habitants de Rozoy.

La carriole bien nettoyée, débarrassée de toute trace de boue, roulait tirée par l'âne Barnabé, la chèvre Barbichette, la truie qui file et les quatre chiens attelés fraternellement à grand renfort de ficelles, et guidés avec quelque peine d'ailleurs, et de nombreux coups de fouet, par Mme Courtejoye d'un côté, et Lesbahy de l'autre. Sur les hardes entassées dans un désordre pittoresque, Barbette Courtejoye était fièrement assise vêtue d'une robe étincelante, quoique fortement reprisée un peu partout, et coiffée d'un grand hennin de carton, comme une princesse. Comme une princesse aussi, Barbette distribuait des sourires à la ronde et tenait sur son poing, en guise de faucon, un oiseau assez piteux, au plumage passé tirant sur le roux, une vieille pie répondant au nom

1. Voir le n° 403 du *Petit Français illustré*. p. 596

de *Gracieuse*, extraite d'une cage enfouie dans le tas des bagages.

En avant de la voiture, marchaient Patience et Jehan, sonnant l'un de la trompe et l'autre de la cornemuse, faisant le plus de bruit possible pour forcer les gens de Rosoy à sortir de leurs maisons.

L'étrange attelage aboyant, bêlant, grognant et hihannant s'arrêta devant le *Coq-Hardi*, au milieu des cris et des rires, et l'on vit le père Courtejoye se précipiter au-devant de sa fille, pour l'aider à descendre de son char, avec les façons cérémonieuses d'un prince offrant le poing à une noble dame. Bien vite, pour ne pas laisser à la curiosité des badauds le temps de se satisfaire, Courtejoye fit entrer l'équipage dans la cour de l'auberge et de là dans l'écurie, dont il ferma soigneusement la porte. Puis, appelant Jehan et laissant aux autres le soin de dételer les bêtes, il partit avec lui pour faire aux quatre coins du bourg l'annonce de la représentation.

— A tout à l'heure! monsieur du *Coq-Hardi!* dit-il en passant à l'hôte, et leste pour le dîner, car, décidément, il me passe l'idée de montrer aux gens de Rozoy ce que nous savons faire, nos bêtes, mes gens et moi....

En s'en allant, Jehan put entendre l'hôtesse dire à son mari :

— Dîner, c'est très bien, mais tu aurais dû demander à ces gens de te faire voir d'abord la couleur de leurs écus!

— Bah! tu ne vois pas qu'avec la chèvre, l'âne ou la truie, ils ont toujours bien de quoi répondre de la dépense....

Représentation au *Cop-Hardi.*

Jehan, devant le porche de l'église, joua un air de cornemuse, à la suite duquel Courtejoye, ayant bien toussé pour s'éclaircir la voix, clama de toute la force de ses poumons :

— Ouvrez vos oreilles et vos yeux, nobles, bourgeois et vilains! Moi, Courtejoye, bateleur, jongleur-ménestrel, bien connu et apprécié dans les bonnes villes et dans les châteaux de tous les pays de France, je vous avertis que ce jourd'hui, à trois heures, à l'hôtellerie du *Coq-Hardi*, je vous montrerai trois curieuses et étranges bêtes, exécutant à mon commandement des travaux d'intelligence comme des personnes véritables et naturelles! Puis, après la chèvre qui harpe, l'âne qui vielle et la truie qui file, vous aurez la représentation par moi et mes compagnons du terrifique et horribilifique mystère de l'*Enfer en mal de misère!...* J'ai dit!

Cette annonce, consciencieusement faite aux deux bouts de la grande rue, Courtejoye et Jehan, toujours cornemusant, revinrent au *Coq-Hardi*, et s'enfermèrent avec le reste de la troupe dans l'écurie pour vaquer aux préparatifs de la représentation.

En vain, l'hôte, l'hôtesse et les garçons essayèrent, l'un après l'autre, de pénétrer dans cette écurie pour apercevoir quelque chose de ces préparatifs, personne ne fut admis. De la cour, on entendait seulement les éclats de voix de Courtejoye dirigeant la répétition, des bribes de vers déclamés d'une voix suraiguë, ou quelques grognements de la truie qui file, scandés par quelques cinglements de fouet.

Il fallut, pour que Courtejoye se décidât à ouvrir, que l'hôte vînt crier par le trou de la serrure que le dîner allait refroidir. Alors tout s'arrêta comme par enchantement, le fouet, les grognements, la déclamation, et soudain toute la troupe apparut, prête à se mettre à table, après que M. Courtejoye eut enfermé soigneusement les artistes à quatre pattes.



« Nobles, bourgeois et vilains, ouvrez vos oreilles et vos yeux! »

Jehan eut un sourire de satisfaction en s'asseyant devant une vraie table chargée d'un vrai dîner, d'une bonne soupe à la viande accompagnée d'un plat de choux et d'un ragoût de canards aux légumes, dont le fumet embaumait toute l'hôtellerie. Depuis le repas que lui avait fait faire son oncle avant la rentrée à Montaigu, le jeudi précédent, son appétit n'avait connu vraiment que des satisfactions d'aventure.

La famille Courtejoye ne semblait pas moins contente, et la soupe fut expédiée par tous avec un entrain parfait Seule, Perrette Courtejoye eut un instant comme un nuage sur son front.

— Comment paierons-nous ? glissa-t-elle tout bas à son mari.

— N'allons-nous pas encaisser uue belle recette tout à l'heure ?

Courtejoye fit durer le dîner le plus longtemps possible au moyen de fromages divers. Il était heureux de se sentir devant une table, de s'allonger sur son banc. Ce sentiment de bien-être épanouissait son cœur et il se montrait plein d'affection pour l'hôte, qu'il daignait appeler son cousin, en lui donnant de grandes tapes sur le ventre chaque fois qu'il passait devant lui.

Cependant, comme l'heure avançait, il fallut se décider à se lever de table. M. Courtejoye, pour se mettre en train, jougla avec les assiettes, enleva l'hôte à bras tendus. Cela fait, il se déclara prêt et fit lestement décamper son monde pour achever les derniers préparatifs. Tous les bancs de la maison mis en réquisition furent descendus dans la cour et aligués pour le public, devant uu grand rideau formé de cinq ou six pièces d'étoffe de diverses couleurs, criblées d'innombrables raccommodages, de morceaux rapportés, ingénieusement découpés en forme d'étoiles, de soleils ou de cœurs.

— Maintenant, habillez les artistes, commanda Courtejoye, mettez aux bêtes leurs plus somptueux vêtements. Et toi Jehan, prends ta cornemuse et va-t'en faire le tour de cette illustre cité de Rozoy pour rabattre ses six ou sept cents habitants sur le *Coq-Hardi!* Leste ! En avant, saint Guignon s'endorme !

Jehan, le cœur joyeux sous l'influence du copieux repas venant après quelques jours de privations, saisit la cornemuse avec empressement et partit refaire le tour du pays, ne s'arrêtant de souffler dans l'instrument criard que pour avertir à pleins poumons les habitants de Rozoy d'avoir à se dépêcher de courir au *Coq-Hardi* s'esbaudir devant les jeux merveilleux des artistes à deux et à quatre pattes de la troupe Courtejoye. Il était en verve et s'amusait à mélauger son annonce de plaisantes harangues dans un latin très frelaté, dont ses maîtres de Moutaigu eussent rougi, mais qui plongeait les geus de Rosoy dans l'ahurissement.

Quand il eut fiui sa touruée, suivi d'une bonne partie de la population il revint à la porte de l'auberge et continua sa musique.

— Seigneur ! pensait-il en soufflant dans son instrument, si mes professeurs de Montaigu me voyaient ! Si le père Bonifacius me reconnaissait là, avec quelle énergie il empoignerait sa houssine !

Cependant, les badauds de Rozoy restaient plantés devaut la porte de l'auberge sans songer à entrer, tandis que Jehan s'épuisait en harangues et eu musique. Courtejoye, Barbette ou Lesbahy se montraient de temps en temps vêtus de leurs oripeaux de jongleurs, sans que les gens se décidassent à sortir de leurs poches les quelques deniers demandés pour les premières places. On continuait à rire, à applaudir les jongleurs à leurs apparitions, mais on n'entrait pas. La cornemuse de Jehan ne décidait personne. Des gens, cependant, sous différents prétextes, se glissaient dans l'auberge et cherchaient à se placer à des tables ayant vue sur la cour, pour assister au spectacle en contrebaude.

Patience, monté sur l'âne Barnabé, fit une course sur la place. Cinq ou six personnes enfin percèrent le groupe et passèrent dans la cour. Ceux-ci étaient des richards du pays, des commerçants qui pouvaient s'offrir ce plaisir coûteux, les autres ne bougèrent pas.

Courtejoye et Mme Courtejoye se consultaient. On fit paraître à la fenêtre de l'auberge la truie qui file, habillée d'une espèce de jupe, coiffée d'un bennin et tenant tant bien que mal une quenouille à sa ceinture; cela décida quatre entrées, ce qui faisait en tout une dizaine de spectateurs daus la cour.

— Allons, dit Courtejoye à sa femme, ne te désole pas, par saint Guignon, nous souperons tout de même ce soir, tu vas voir !

Il prit une trompe et s'en fut se camper à la porte de l'auberge.

— Excellents bourgeois de Rozoy ! s'écria-t-il, après avoir soufflé dans sa trompe de façon à faire éclater les oreilles des badauds du premier rang ou à décrocher le coq du clocher de l'église, je comprends très bien qu'il soit ennuyeux de porter la main à la poche quand les temps sont durs ; je loue votre prévoyauce et votre sage économie, habitants de Rozoy ! L'art joyeux de jonglerie en souffre, mais enfin c'est justement quand la tristesse règne qu'il doit redoubler d'efforts pour dérider les fronts ! En conséqueuce, braves gens de Rozoy, prenant en considération la pénurie de vos escarcelles, nous consentons à recevoir à notre caisse, en lieu et place d'écus et de florins, des produits de la terre ! Payez en nature, habitants de Rozoy, et entrez ! une botte de carottes, de poireaux ou d'oignons, un gros choux, quatre œufs bien frais, — surtout pas de tricherie ! — pour les premiers rangs sur les banquettes ; deux œufs, une douzaine de navets et un chou ordinaire, aux places debout, en arrière ! Qu'on se le dise, nous allons commeucer ! On vous donne un quart-d'heure, gens de Rozoy !

Cette aunonce produisit son effet immédiatement, on vit des gens sortir du groupe et se hâter vers leurs maisons. Courtejoye revint calmer l'impatience du public payant et envoya Mme Courtejoye à la porte avec des paniers empruntés à l'auberge.

(*A suivre*). A. R.

Une reconstitution du vieux Paris.

Dès qu'on connaît un peu l'histoire et qu'on se prend à l'aimer, c'est-à-dire dès qu'on envisage son étude non plus comme un exercice de mémoire mais comme une prise de possession du passé, une existence en arrière avec nos ancêtres défunts, on se passionne vite pour tous les détails qui ajoutent un peu de vie à cette pittoresques que précis, et ils agissaient un peu comme ces peintres primitifs, qui représentaient les personnages de l'Ancien Testament sous le costume et avec les accessoires des bourgeois de leur temps.

Vous savez que jadis cela ne choquait personne. Pourtant, dessiner la Vierge Marie,



La place de Grève au XIVe siècle d'après un tableau de M. Hoffbauer, acquis par la ville de Paris pour le Musée Carnavalet.

résurection. C'est ainsi que les historiens les plus populaires et les plus aimés sont ceux qui ont le mieux su galvaniser les morts et non point ceux qui ont tiré de l'enchaînement des faits les considérations les plus savantes. De là le succès même des romanciers historiques, comme Alexandre Dumas père, qui pourtant ne se gêne pas pour donner des entorses à la vérité : on lui pardonne ses inexactitudes à cause de sa puissance d'évocateur.

Certes, si une simple phrase peut nous donner une vision du passé, combien plus éloquente et plus magique est à nos yeux l'image, qui ne se borne pas à décrire mais qui montre. Le mal est que, jusqu'à la seconde moitié de ce siècle, on ne se préoccupa guère de faire des tableaux exacts. Les artistes chargés de l'illustration des volumes d'histoire cherchaient plutôt à être en costume flamand du seizième siècle est d'un anachronisme aussi étrange que de figurer l'ange Gabriel montant la garde à la porte du Paradis avec un mousquet sur l'épaule.

Mais depuis un demi-siècle le public se fait plus exigeant. L'archéologie est devenue une science exacte, et l'on veut que les gens qui nous ouvrent une fenêtre sur le passé ne nous fassent pas voir des décors de fantaisie. Quelques spécialistes se sont mis résolument à la tâche et ont réussi à restituer avec une certitude quasi-mathématique des paysages depuis longtemps disparus. Le plus réputé de tous est un peintre-architecte, M. Hoffbauer, dont la ville de Paris vient récemment d'acheter un certain nombre de tableaux pour mettre dans les collections de son Musée Carnavalet, ce qui indique tout l'intérêt et la valeur documentaire

qui s'attachent à ces œuvres, en dehors de leur mérite artistique.

Nous avons obtenu l'autorisation d'en reproduire quelques-unes et nous en offrons aujourd'hui deux spécimens à nos lecteurs.

Comment s'établissent ces reconstitutions?

Il va de soi que l'auteur doit avoir une connaissance approfondie de l'histoire, non pas de celle seulement qui s'apprend dans les livres, mais de celle qui se recueille dans les mémoires et les manuscrits dont un seul mot met quelquefois sur la trace d'une mine de documents. Mais ce qui lui importe surtout, c'est de rechercher minutieusement les plans des diverses époques.

Il prend d'abord un plan du Paris actuel, où sont tracés toutes les rues et tous les monuments, puis un plan du siècle dernier repéré aux mêmes points et dessiné sur papier calque, puis un plan du siècle précédent, et ainsi de suite jusqu'à l'époque qu'il veut restituer. Il voit donc ainsi par transparence et superposées les modifications successives du terrain.

Cela fait, il s'occupe de rétablir les perspectives. Jusque-là, en effet, il n'a obtenu que l'indication de l'emplacement des édifices à ressusciter. Maintenant il va élever ces édifices eux-mêmes sur le tracé de leurs fondations. Il suffit d'un coin de façade, d'une muraille, et de la connaissance de la nature du bâtiment, pour le rétablir dans tous ses détails avec le style du temps. Suivant les époques, l'architecture, en effet, s'est soumise à certaines lois qui ne laissent aucune place à l'arbitraire. Les constructions militaires entre autres obéissaient à des règles invariables.

Lorsque dans tel ou tel monument les ornements sculpturaux abondent, il devient utile de retrouver quelque fragment de l'ornementation employée, pour se mettre sur la trace des autres. C'est alors une chasse dans les musées d'archéologie, à Cluny, au Trocadéro, à Saint-Germain, pour découvrir une parcelle authentique de ces décorations.

Bref l'artiste procède comme Cuvier qui, avec une vertèbre d'animal antédiluvien, reconstituait le squelette complet d'une espèce éteinte; mais on voit que pour mener son œuvre à bonne fin il doit être non seulement un dessinateur habile, mais encore un architecte consommé et un archéologue impeccable.

La première de nos deux gravures représente la place de Grève au XIVe siècle. Ce nom de « Grève » fut donné de bonne heure à l'emplacement qui s'étend aujourd'hui devant l'Hôtel de Ville, et qui, avant la construction des quais, descendait en pente douce jusqu'à la Seine. La place de Grève devint surtout importante lorsque Étienne Marcel acheta en 1357 la *Maison aux Piliers* pour y établir l'Hôtel de Ville. Cette *Maison aux Piliers*, la première à gauche sur la gravure, qui avait appartenu aux dauphins du Viennois, était ainsi nommée parce que ses étages supérieurs, en saillie sur la façade, étaient soutenus par des piliers. C'est sur la place de Grève que se donnaient les fêtes publiques, les feux de la Saint-Jean, et qu'avaient lieu les exécutions capitales.

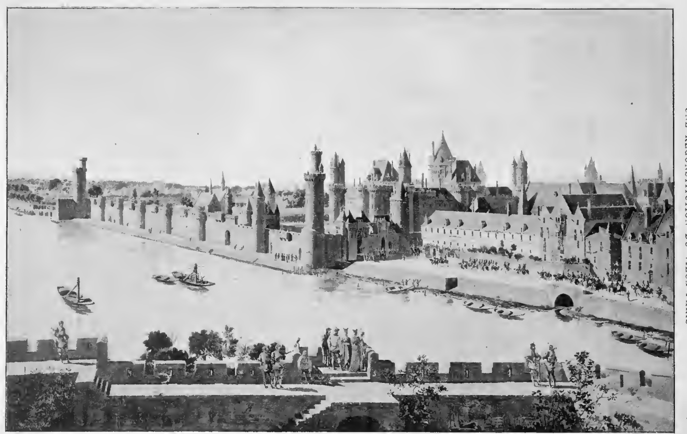
Le Louvre d'aujourd'hui ne ressemble guère au Louvre du XIVe siècle, comme on pourra s'en assurer en regardant notre seconde gravure. Commencé sous Philippe-Auguste, le Louvre ne devint véritablement le palais officiel des rois que sous Charles V. Jusqu'à cette époque, nos souverains avaient habité le Palais de la Cité, devenu notre Palais de Justice. Charles V transforma le Louvre en un manoir digne d'abriter le roi, tout en lui conservant ses hautes murailles de château fort, son donjon et surtout son emplacement si favorable à la fuite, moitié dans la ville, moitié dans la campagne.

C'est au Louvre que fut déposé le trésor comprenant les objets précieux. Charles V, qui eut dans l'hôtel Saint-Paul une demeure moins solennelle, installa en 1368 sa bibliothèque dans une tour du Louvre, tour qui pour cette raison, s'appela *Tour de la librairie*. Cette bibliothèque, dit M. Bournon se composait à peine d'un millier de manuscrits ; elle fut cependant le noyau de notre *Bibliothèque nationale*, qui jusqu'à la Révolution fut la *Bibliothèque royale*.

Notre gravure représente le Louvre à cette époque. Un long cortège s'achemine sur le quai vers le palais : c'est la reine Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, qui fait son entrée solennelle dans sa demeure (22 avril 1389). Paris était en fête à cette occasion. Toutes les rues étaient tendues de tapisseries ; la rue St-Denis, notamment, était décorée de draps de soie. Un grand nombre de fontaines laissaient couler du vin, du lait et d'autres boissons délicieuses; il y avait des théâtres élevés en plein air, où se faisaient entendre des airs de musique et où l'on applaudissait des représentations de mystères (les pièces de théâtre de cette époque).

« Le spectacle le plus surprenant qu'il y eut à l'entrée de la reine, dit un vieil historien, fut l'action d'un homme qui, se laissant couler sur une corde tendue depuis le haut des tours de Notre-Dame jusqu'à l'un des ponts où la reine passait, entra par une fente de taffetas dont le pont était couvert, mit une couronne sur la tête de la reine, et ressortit par le même endroit comme s'il s'en fut retourné au ciel. »

Heureuse époque, où l'on pouvait installer dans Paris des fontaines laissant couler du vin, du lait et d'autres boissons délicieuses! Combien de personnes se seraient réjouies d'une telle aubaine, lors des fêtes données en l'honneur du séjour du Tsar à Paris! G. T.



Le Louvre vu du Palais de la Cité, au XIVe siècle (Entrée d'Isabeau de Bavière au Louvre, 23 avril 1389), d'après un tableau de M. Hoffbauer, acquis par la ville de Paris pour le Musée Carnavalet.

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Jean savait bien ce que valaient ses amis : il les appréciait mieux que personne. Travailleurs assidus, francs comme l'or, gais, vivaces, Parisiens jusqu'au bout des ongles, leur nature droite, loyale, généreuse pouvait bien faire passer par-dessus leur tête, qu'on accusait d'être près du bonnet. C'est pour cela qu'il se plaisait dans l'intérieur des Bouchard, si différent du sien que la mort prématurée de son père avait frappé d'un deuil ineffaçable.

Leur entrain était si communicatif que lorsque Jean avait passé quelques heures à la petite maison de la rue Ramey, il n'était pas le même ; sa mère s'en apercevait tout de suite.

— Tu viens de chez les Bouchard, — lui disait-elle sans jamais se tromper.

Cela avait été une grande tranquillité pour elle, la liaison de son fils avec ces jeunes gens que, sous une apparente légèreté, elle savait profondément honnêtes et sensés, incapables, non seulement de lui conseiller une sottise, mais encore de la lui laisser commettre s'ils en avaient connaissance.

Marcel descendit habillé, prêt à sortir : redingote et pardessus d'une coupe irréprochable, chapeau de soie bien posé sur ses boucles brunes, ses mains, naturellement fines et que les travaux délicats de l'horlogerie n'avaient point déformées, gantées de Suède demi-teinte.

L'ouvrier parisien, celui du moins qui se livre à un métier intelligent, touchant aux arts et aux sciences — et c'était le cas de tous les Bouchard, — a aussi bon air que n'importe quel fils de famille. La fortune peut lui venir : il ne sera déplacé nulle part.

Une fois dans la rue, Jean dit à Marcel, l'air un peu fâché :

— C'est une plaisanterie, cette soirée, n'est-ce pas?

— Mais pas du tout... je t'emmène.

— D'abord, je ne tiens pas le moins du monde à aller en soirée chez des gens que je ne connais pas, même présenté par toi... Ensuite, je ne suis pas habillé.

— Tu es toujours habillé... soigné de la tête aux pieds, comme si tu allais faire une demande en mariage.

— Mais compare ta toilette à la mienne.

— Le jeune Bouchard regarda son ami avec ce sourire gouailleur qui lui était habituel et qui relevait sa moustache naissante.

— Tu es encore naïf si tu crois que c'est pour la soirée que je me suis mis en frais... Bête! c'est pour Daisy.

— Daisy...! Qui ça, Daisy? fit Jean l'air ahuri.

— Tu ne connais pas Daisy...? Daisy, c'est Daisy, bien sûr..., la nièce de M. Renaudot, mon professeur de chant.

— Je ne savais seulement pas que tu avais un professeur de chant.

— Dis donc, mon vieux, es-tu sûr de ne pas descendre de la lune...? Tu ne vas pas me faire croire que je ne t'ai encore parlé ni de mes leçons de chant, ni, surtout, de Daisy.

— Depuis trois mois, je ne te vois qu'en courant.

— C'est possible, au fait; je suis si absorbé!

Et dans un récit, coupé de digressions sur les jolis yeux, la chevelure blonde, le teint éblouissant de Daisy, Marcel raconta à son ami comment ledit M. Renaudot, client de son patron, étant venu au magasin, accompagné de sa nièce, une ravissante petite Anglaise, récemment orpheline; il était tombé sous le charme et avait eu immédiatement l'idée de prendre des leçons de chant pour se rapprocher de son idole, saisir l'occasion de la voir, de lui parler...; comment le professeur lui avait trouvé des dispositions remarquables, et ne parlait de rien moins que de le faire entrer au théâtre.

A l'annonce de ce projet, Jean sentit crouler tous ses rêves, toutes ses espérances.

— Nous voici avenue Trudaine. Au revoir, Marcel. Bon plaisir et bonne chance.

L'air chagrin avec lequel fut fait cet adieu, un peu court, contrastait si fort avec le ton affectueux ordinaire à Jean que le jeune Bouchard s'arrêta net, et regardant son ami bien en face :

— Tu as quelque chose, toi... Qu'est-ce tu as?

— Oui, j'ai quelque chose. Mais le chant et Daisy t'absorbent trop en ce moment; tu ne comprendrais pas.

Marcel prit le bras de Jean, le passa sous le sien, et le retint d'une pression sympathique.

— Je ne te quitte pas que tu n'aies déchargé ton cœur. J'ai droit à ta confiance, si l'amitié n'est pas un vain mot —, comme disent les gens graves en des livres ennuyeux.

Et, bon gré, mal gré, Jean dut faire jusqu'au bout sa confidence qui fut accueillie par un bel éclat de rire.

— Ce n'était que cela... ?

— Oui, ce n'était que cela...; seulement, j'ai

1. Voir le n° 401 du *Petit Français illustré*, p. 590.

mal choisi mon temps... Va, je ne t'ennuierai guère.

Le visage de Marcel redevint très sérieux.

— Jean, dit-il, si j'avais besoin de toi, ne sacrifierais-tu pas *tout* pour m'obliger?

— Oh oui! Marcel, et de grand cœur.

— Et bien, alors!

Sur ces simples paroles, accompagnées d'une longue, d'une chaleureuse poignée de main, les deux amis se séparèrent, plus attachés, plus dévoués l'un à l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été.

Triomphe.

Tous les dimanches, depuis bien des semaines, on lime, on tourne, on taraude, on polit, on plane avec un entrain magnifique dans le petit logement de la rue du Delta. Moulin est venu renforcer l'équipe des travailleurs. C'est un solide ouvrier que Moulin, il n'a pas son pareil pour dégrossir les pièces, et la besogne marche rondement.

Par exemple, la patience de Jean est mise à une rude épreuve. Pendant qu'il se livre à des combinaisons sur le travail à faire, il lui faut entendre un nom, toujours le même et cent fois répété : *Daisy*.

C'est devenu une obsession pour le pauvre garçon. Ce nom est tellement entré dans sa cervelle que la moindre vibration suffit à le faire résonner jusqu'à son cerveau. Les mouches agaçantes bourdonnent *Daisy...!* L'omnibus Montmartre — Place Saint-Jacques qui l'emmène chaque matin à l'ouvrage, crie *Daisy!* en cahotant sur les pavés... Les vitres qui à grand fracas tremblent dans leurs gaines : *Daisy...!* Les légers marteaux qui cognent à l'atelier : *Daisy...!* Les tours qui ronronnent auprès de lui *Daisy... Daisy* partout... *Daisy* toujours.

Mais le moyen de tenir rigueur à un ami dont le travail est la perfection même..., qui pousse la conscience jusqu'à fabriquer lui-même ses outils quand ceux du marchand ne lui semblent pas absolument irréprochables... qui se prête si volontiers à tous les essais, et refait dix fois le même travail sans jamais manifester la moindre mauvaise humeur...

Marcel peut, tant qu'il lui plaît, chanter les louanges de son idole : jamais son ami ne proteste. Il y a bien Moulin qui subit par ricochet les effets de l'enthousiasme de son camarade, mais Moulin n'est pas impressionnable : les divagations de Marcel le laissent froid, au point qu'il sifflote généralement aux endroits les plus pathétiques. Le jeune Bouchard, alors, le ramène au sentiment des convenances :

— Dis donc, toi...! malhonnête !

Moulin s'excuse de son mieux : il n'a pas l'esprit ouvert comme ses amis; impossible à lui de suivre deux idées à la fois. Le travail et Daisy ne font pas bon ménage dans sa tête.

Ce sont d'ailleurs les seuls nuages : l'accord le plus parfait règne continuellement dans le petit cénacle.

Madame Harivel regarde souvent son garçon tandis qu'il travaille. Elle le trouve changé, maigri; il a perdu son bel appétit, et, la moitié du temps, il est à cent lieues de ce qui se passe autour de lui.

On lime, on tourne, on taraude...

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir, père Cacaouèche? demande-t-elle au bonhomme, qui, pour elle, comme pour Estelle Lenoir, est une espèce de *rebouteux* se connaissant bien aux maladies.

— Rien, répond le vieux, toujours optimiste, ou du moins rien de grave. L'idée de son concours le tourmente : c'est tout naturel. Ne le plaignez pas : ce sont ces émotions-là, précisément, qui font la vie intéressante. Son existence, jusqu'alors, n'a été que trop plate.

La mère ne dit rien pour ne pas décourager son Tout-Petit — comme elle continue à dire — mais elle donnerait de bon cœur tous les concours et toutes les médailles pour revoir ses joues roses et ses yeux brillants.

C'est un samedi après-midi que Jean doit porter sa pièce à l'École d'Horlogerie où elle sera jugée. Ses collaborateurs tiennent à l'accompagner dans sa présentation, d'autant plus qu'il leur semble nerveux, agité...

Le fait est que Jean n'est pas tranquille ; il est persuadé que son ouvrage n'arrivera pas intact jusqu'au faubourg du Temple. Il ne saurait dire ni comment ni pourquoi, mais il surviendra bien sûr quelque obstacle fâcheux. Les rues de Paris sont si vite et si facilement bouleversées ; les chevaux s'emportent... les voitures versent... les maisons s'écroulent... une révolution éclate...

— Tout de même, fait Moulin, avec son air placide, ce ne serait pas avoir de chance qu'une révolution éclatât juste au moment où nous avons besoin d'avoir la rue libre.

Jean reste sombre, inquiet. Il regarde d'un œil morne son régulateur qui occupe la belle place au milieu de l'établi. Hier encore, il avait confiance, maintenant des doutes le prennent... Est-ce qu'on n'aurait pas dû faire ceci... ? Est-ce que cela calculé d'une autre façon n'aurait pas été préférable... ? Puis, en fin de compte, à quoi servait de s'être donné tant de tracas ? d'avoir imposé tant de peine aux autres ? Comme si lui, un gamin... un apprenti... allait décrocher un prix que des hommes de trente ans, instruits, expérimentés ont tant de mal à obtenir !

Découragé, il s'asseyait ; et, la tête dans ses mains, demeurait plongé dans une rêverie pénible, sans même avoir la force de prendre une résolution.

— Voyons, mon vieux, finit par dire Marcel, d'un ton d'amicale gronderie, il faut pourtant te décider. Admets que tu ne sois pas récompensé — et c'est le pis qui puisse t'arriver — tu n'en mourras pas, voyons ! et il y en aura bien d'autres dans ton cas. Mon avis, à moi qui juge les choses d'une manière plus lucide parce que je n'y suis qu'indirectement intéressé, est que ta pièce est très bien. Hastical l'a vue, hier ; tu ne nieras pas sa compétence à celui-là ? qu'en dit-il ?

— Qu'elle est bien, répondit le pauvre Jean du ton dont il aurait dit : « Il la trouve exécrable. »

— Parbleu !

Jean, malgré tout, se sent réconforté par les bonnes paroles de ses amis.

— Allons, en route, dit-il avec effort.

On arrête un fiacre. Jean examine le véhicule avec méfiance.

— Le cheval paraît solide, au moins ? demande-t-il à Moulin. Et le cocher... ? il a l'air sûr... ?

— Mais oui, mais oui, va donc, répond l'autre qui aspire au moment où l'on sera revenu.

— 99, faubourg du Temple.

Malgré les sinistres prévisions de Jean, on arrive sans encombre à l'École ; mais une fois là, le cœur lui manque de nouveau.

— Tiens, Marcel, dit-il, porte la pièce au Secrétariat, moi je n'en ai pas le courage... Voici ma devise, ajoute-t-il en tendant une enveloppe à son ami : *Soyons juste et ne craignons point.* C'est le père Cacaouèche qui me l'a donnée en me conseillant de la mettre en pratique ; je trouve cela joliment difficile... Être *juste*, passe ; mais *ne craindre point*, c'est autre chose.

(*A suivre*). J. L.

Un rôti de trompe d'éléphant. — On vous a peut-être déjà parlé d'un rôti de trompe d'éléphant comme d'un mets délicieux.

Le fait est que c'est un morceau de choix : quand les nègres de nos colonies africaines, ceux par exemple qui accompagnent nos explorateurs, vont à la chasse de l'éléphant ; quand, à coups de sagaie, ils ont mis à mort l'énorme pachyderme, ils s'empressent à le dépecer. Chacun en coupe des tranches formidables, mais on détache toute la trompe, et on la porte aux blancs pour leur ménager un régal. Si la bête est de forte taille, c'est une belle pièce de venaison : on y passe un solide bâton, et il faut souvent 5 à 6 hommes pour la transporter.

Il faut faire cuire maintenant ce rôti monstre, et c'est une besogne assez délicate qui demande tout le soin d'un cuisinier nègre. On allume sur le sol un immense brasier qu'on entretient durant plusieurs heures ; on écarte ensuite tout le charbon. Dans le sol qui se trouve alors brûlé, rougi et porté à une température élevée, on creuse un trou profond d'au moins trente centimètres et de bonne dimension ; on le garnit de feuilles de bananier, de ces immenses feuilles qu'on voit quelquefois dans nos jardins, et on dépose la trompe dans le trou, après l'avoir entourée elle-même d'autres feuilles de même espèce. On n'a plus alors qu'à ramener la terre encore toute chaude qu'on avait enlevée pour faire le trou : c'est comme une espèce de four où va cuire l'immense rôti. On allume un brasier par-dessus et l'on entretient le feu jusqu'au lendemain.

On voit que cette préparation donne beaucoup de mal : il n'est pas démontré que le mets en vaille bien la peine. Le rôti de trompe d'éléphant a certainement un goût assez agréable, et encore à condition qu'il n'ait pas été fourni par un vieil animal ; mais enfin cela rappelle tout simplement la saveur d'une langue de bœuf, et le principal mérite de cette cuisine en est l'étrangeté.

D. B.

L'inventeur du timbre-poste.

Il n'y a guère plus d'une quarantaine d'années qu'on se sert du timbre-poste. Le service des postes existait depuis longtemps, mais fonctionnait d'une manière très imparfaite, bien que Mme de Sévigné écrivît dès le dix-septième siècle : « Que c'est une belle invention que la Poste! » Ce qui compliquait singulièrement ce service, c'était l'inégalité du tarif qui d'ailleurs devait être acquitté par le destinataire. C'est ainsi qu'en 1817 encore, on payait 1 fr. pour une lettre de Paris à Marseille et 0 fr. 20 pour une lettre de Paris à Versailles. Pour l'étranger, le port d'une lettre était encore bien plus élevé. Le timbre-poste permettant de taxer uniformément le transport des lettres d'un point à l'autre d'un pays, et d'un pays à l'autre fit disparaître tous ces inconvénients. Son invention est due à Sir Roland Hill, né à Kidderminster en 1795. Voici à la suite de quelles circonstances cet homme fut amené à concevoir l'idée du système ingénieux en vigueur aujourd'hui.

Un jour, Sir Roland vit un facteur rural présenter à une femme indigente une lettre étrangère pour laquelle il lui demanda deux *shillings* (2 fr. 50) de port.

— Ah! s'écria la pauvre vieille, tremblante d'émotion et de joie, c'est une lettre de mon fils : il vit, il m'écrit, mon Dieu, merci! Puis, baisant l'adresse, elle serra la lettre sur son cœur et la rendit au facteur d'un air résigné.

Celui-ci la reprit et fut sur le point de s'éloigner quand Sir Roland l'arrêta et lui demanda pourquoi il avait repris la lettre.

— Je connais la brave vieille, lui répondit celui-ci, elle n'a pas les moyens de payer le port d'une lettre venant de l'étranger, elle me rend toutes les lettres que je lui apporte.

Ému de cette réponse, Sir Roland versa au facteur les deux shillings réclamés et s'en vint tout heureux remettre à la pauvre veuve la lettre de son fils en disant :

— La voici, elle vous appartient, lisez-la!

La vieille se confondit en remercîments, baisa de nouveau l'écriture de son fils, et, après s'être assurée du départ du facteur, elle dit avec simplicité :

— Je vous remercie de votre générosité, Monsieur. Pardonnez-moi si je vous dis que cette lettre ne m'apporte aucune autre nouvelle de mon fils que celle que j'ai pu lire sur l'enveloppe : qu'il vit, qu'il ne m'a pas oubliée. Je suis vieille et infirme, trop pauvre pour payer le port élevé d'une lettre d'outre-mer; mais comme je n'ai pas voulu me priver de la jouissance bien légitime d'avoir des nouvelles de mon fils, je lui ai dit en partant : « Fais comme si tu m'écrivais, mon fils, envoie-moi une lettre dont ta main aura tracé l'adresse, alors je saurai que tu es en vie, que tu ne m'as pas oubliée quelque loin que tu sois. » Et c'est ce qu'il n'a jamais négligé de faire, seulement quand le facteur m'apporte sa lettre, quand j'ai contemplé sa chère écriture et que je me suis assurée que mon fils est vivant, je lui rends le papier que mes lèvres ont embrassé à l'endroit où sa main a tracé mon nom. Ah! Monsieur, continua la pauvre mère, je sais que je suis coupable d'employer un tel subterfuge, mais ne m'en voulez pas, j'ai beau m'accuser de circonvenir la loi, je ne puis faire autrement. Savez-vous ce que peut souffrir une mère si elle ne connaît même pas l'endroit où son fils vit, souffre et meurt?

Sir Roland garda le secret de cette supercherie ingénieuse. Il fit mieux, il rédigea une brochure traitant des prix exagérés du port des lettres et indiquant les moyens de les diminuer. Il proposa de taxer les lettres d'après leur poids, d'en faire payer le port par celui qui les expédie et de faire contrôler ce versement par une marque en papier collée sur l'enveloppe.

Il rencontra beaucoup d'opposition. Même après avoir obtenu du gouvernement anglais l'application de ses propositions, il eut le chagrin de les voir abandonnées comme peu pratiques.

Ce fut alors le public qui se leva en masse pour son projet. Une souscription, qui se couvrit des noms les plus respectés, réunit en peu de temps la somme de 375 000 francs qu'on pria Sir Roland d'accepter comme un témoignage de la reconnaissance de ses concitoyens.

En 1854 enfin, nommé directeur des postes de l'État, il eut toute liberté d'appliquer sa réforme qui, de l'Angleterre, s'étendit bientôt sur toute l'Europe.

Le soir de sa vie fut une longue suite d'honneurs de toute espèce. La reine lui conféra les titres nobiliaires, et lorsqu'il fut mort, âgé de 86 ans, elle lui fit faire des funérailles somptueuses et lui décerna une tombe en l'abbaye de Westminster où reposent tous les grands hommes de l'Angleterre. Une statue de bronze, au centre même de Londres, rappelle à tout passant les traits nobles de cet homme ingénieux qui fut en même temps un grand homme de bien.

H. H.

Variétés.

La vitesse des oiseaux. — Les zoologistes discutent encore sur la vitesse des oiseaux. M. A. Verschuren a fait dernièrement à ce sujet une expérience intéressante. Il a capturé à Anvers une hirondelle qu'il fit lâcher à Compiègne avec des pigeons voyageurs de la Fédération colombophile. L'hirondelle franchit les 236 kilomètres qui séparent Compiègne d'Anvers en une heure et huit minutes ; les pigeons franchirent la même distance en quatre heures.

Cette vitesse de deux cents kilomètres à l'heure que peut atteindre l'hirondelle explique la rapidité des migrations de cet oiseau, qui ne doit guère mettre qu'une demi-journée pour venir, par exemple, du nord de l'Afrique en Belgique.

* * *

Histoire de la fourchette. — L'emploi de la fourchette ne s'est généralisé chez nous qu'au dix-septième siècle. La fourchette était cependant inventée depuis longtemps, mais elle ne décorait la table qu'à titre d'exception, presque de curiosité, et servait uniquement pour manger des fruits et des gâteaux. Au quatorzième siècle elle commence à figurer sur la liste de la vaisselle de nos rois. En 1328, après la mort de la reine Clémence de Hongrie, femme de Louis X, l'inventaire mentionne trente cuillers, et une seule fourchette. Quelques années auparavant, en Angleterre, un favori d'Edouard II, réputé pour son luxe, était cité comme possédant trois fourchettes « pour manger les poires ». Au seizième siècle, la fourchette fait son apparition en Pologne et en Russie. Au dix-septième siècle seulement, le Pape en autorise l'usage dans les couvents.

* * *

Un maire qui ne peut plus marier. — Un cas des plus singuliers s'est produit l'été dernier dans le département de la Lozère.

Les 2 et 5 août, il était procédé à deux publications de mariages, qui devaient être célébrés en la mairie de S.-R. ; mais le maire ne s'était pas aperçu qu'il n'avait plus de place pour inscrire les actes sur le registre, celui-ci étant rempli jusqu'à la dernière ligne.

Les futurs du premier mariage se sont donc présentés à la mairie le 22 août et le maire les a renvoyés en leur disant qu'il n'y avait pas de place sur ses registres pour les marier : il a, en conséquence, délivré au fiancé ce certificat :

« Le maire de la commune de S.-R-de-D. déclare qu'il est absolument dans l'impossibilité de marier le sieur C.-F. M..., tailleur à A., avec M.-J. P..., les registres de la ville étant terminés.

« D'autres feuilles demandées à la sous-préfecture arriveront incessamment. — Fait à S.-R., le 22 août 1896. Le maire, M. »

* * *

Argument vainqueur. — Entre un Marseillais et un Normand l'éternelle et insoluble discussion sur les mérites respectifs du beurre et de l'huile. Tout à coup, le Marseillais, illuminé, s'écrie :

« Va donc voir à Moscou si on a sacré le tzar avec du beurre ! »

* * *

Salon de coiffure. — Un client étonné et s'adressant au patron très chauve :

« Et vous vendez de l'eau pour faire repousser les cheveux?

— Oui, mais c'est le garçon qui en fait usage... aussi, voyez sa tignasse... Moi, j'expérimente la pâte épilatoire : aussi, voyez mon crâne ! »

REPONSES A CHERCHER

Question d'histoire. — Que désignait-on autrefois par le terme de « garnisaires » ?

* * *

Curiosités de la langue française — D'où viennent les expressions : un *chaland*, une boutique *achalandée*, pour dire : un acheteur, une boutique dans laquelle il vient beaucoup d'acheteurs ?

Que signifie l'expression : *battre la chamade?*

* * *

Acrostiche double. — Trouver sept mots tels que la réunion dans l'ordre donné des premières lettres de chacun d'eux forme le nom d'une colonie française, et la réunion des dernières celui d'une autre colonie française :

Graine aromatique — notre satellite — produit du travail — arme blanche — place assignée — prénom féminin — loin de la patrie.

REPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 403.

I. Langue française.

Le mot *saison* sort ici à désigner les quatre grandes divisions de l'année, chacune de 3 mois environ, et, au point de vue astronomique, le temps employé par le soleil pour passer d'un solstice à un équinoxe ou d'un équinoxe à un solstice.

Il dérive du latin *sationem*, action de semer. Ainsi le sens a été successivement : action de semer : temps propice aux semailles ; temps propice à n'importe quoi ; et enfin les époques diverses de l'année

II. Lettres inconnues.

Arme	et	*n*	font	Marne.
Anse	—	*o*	—	Saône.
Soi	—	*e*	—	Oise.
Ardu	—	*o*	—	Adour.
Rome	—	*d*	—	Drôme.
Tarse	—	*h*	—	Sarthe.
Amio	—	*n*	—	Maine.
Noyé	—	*n*	—	Yonne.
Rue	—	*e*	—	Eure.
Asio	—	*n*	—	Aisne.

III. Triangle syllabique.

E — pi — pha — nie
Pi — zar — re
Pha — re
Nie

Le Gérant : MAURICE TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une des dernières bandes et de 50 centimes en timbres-poste.

8e année. — N° 405 10 centimes. 28 novembre 1896.

LE Petit Français illustré

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES

L'ABONNEMENT : UN AN, SIX FRANCS
Part du 1er de chaque mois.
Armand COLIN & Cie, éditeurs
5, rue de Mézières. Paris
ETRANGER : 7 fr. — PARAIT CHAQUE SAMEDI
Tous droits réservés



Le roi des jongleurs — L'attelage de la troupe Courtejoye.
Composition inédite de A. ROBIDA.

Le roi des jongleurs *(Suite)*[1].

Peu à peu, la cour se remplissait. Courtejoye soulevait à chaque instant son rideau pour compter les spectateurs. Enfin les entrées cessèrent, et Perrette Courtejoye reparut avec ses deux paniers qu'elle alla soigneusement ranger au fond de l'écurie.

— Eh bien? demanda Courtejoye.

— Six bottes de poireaux, douze choux, beaucoup d'oignons et d'ail, quatre bottes de carottes, dix-huit bottes de navets et trente-quatre œufs! répondit Mme Courtejoye.



Peu à peu la cour se remplissait...

— Parfait!

— Mais pas d'argent pour payer l'auberge.

— Quelques deniers seulement, on tâchera de s'arranger!

Courtejoye fit immédiatement lever le rideau et, salué par un brouhaha joyeux, présenta au public Barbichette, la chèvre qui harpe, vêtue d'un jupon bariolé. Barbichette, assise sur ses pattes de derrière et s'appuyant sur une espèce de harpe grossière, avait à tirer de son instrument quelques sons vagues que le bateleur appuyait avec quelques grincements de guitare.

Les gens de Rozoy se déclarèrent satisfaits et jetèrent même à l'artiste quelques carottes pour lesquelles Barbichette abandonna vivement la harpe. Elle fut reconduite à la coulisse et remplacée par l'âne Barnabé.

Courtejoye promena Barnabé, en lui donnant le bras, devant l'assemblée et lui fit montrer ses divers talents, qui étaient de dire son âge, de chanter au commandement, d'embrasser la personne la plus belle de la société, et d'exécuter un petit pas de danse avec son maître. Puis, Courtejoye lui mit une vielle entre les pattes, et le brave Barnabé, très obéissant, mais secouant les oreilles à sa musique, tourna la manivelle d'un air mélancolique, achevant son petit air par un hihan prolongé qui fit éclater les rires dans la salle.

C'était le tour de la truie qui file, que l'on entendait grogner dans la coulisse. On applaudissait encore Barnabé quand la truie fit son entrée sur les pas de Jehan. Elle mit une véritable mauvaise grâce à saluer le public, et il fallut quelques bons cinglements du fouet de M. Courtejoye pour la décider à jouer son rôle. Enfin on réussit à lui faire prendre place sur un petit escabeau, sa jupe baissée convenablement et son henuin bien droit, la quenouille fixée dans la ceinture de sa jupe. La truie ne s'arrêtait point cependant de protester; ses grognements aigus sous le henuin mirent le public en joie.

— Et maintenant, s'écria Courtejoye, filez, madame Souillonnette, filez de la toile pour vêtir monsieur votre époux et vos petits enfants; filez! filez! là, c'est très bien, et ensuite vous irez, à votre tour, comme votre ami Barnabé, embrasser la personne la plus charmante de la société.

Le public se pâma lorsque Courtejoye, avec un air de gravité solennelle, conduisit la truie devant le premier rang des spectateurs en faisant mine de donner le groin de l'artiste à embrasser.

Après un court entr'acte commença la représentation du *Mystère de l'Enfer*, arrangé par Jehan en vue de faire admettre l'état de ruine des costumes et des accessoires. Toute la troupe donnait là dedans et se multipliait, chacun étant forcé de jouer plusieurs rôles. Jehan, tantôt représentait un diable ou une diablesse, tantôt un mécréant damné pour ses crimes nombreux et que Lucifer ne pouvait jeter en ses chaudières faute d'argent pour acheter du bois, tantôt un usurier qui refusait de prêter la moindre somme au diable dans la gêne.

Courtejoye, heureux des applaudissements du public, ne pouvait cependant s'empêcher de maugréer tout bas quand son rôle lui laissait quelques minutes.

— Un mystère aussi amusant, fait pour

1. Voir le nº 404 du *Petit Français illustré*, p. 602.

dérider des seigneurs et des princesses, si bien joué devant des manants de Rozoy! Et pour quelques bottes de poireaux ou de navets, encore! Triste décadence du métier!

Tout à coup, la pièce fut interrompue. Comme la triste et dolente Mme Lucifer, c'est-à-dire Mme Courtejoye, sortait de scène chassée par Lucifer furieux de ce qu'elle n'avait à lui offrir pour déjeuner que les épluchures de son garde-manger, c'est-à-dire quelques âmes de païens rissolés depuis trois mille ans, Mme Lucifer poussa un grand cri qui n'était point dans son rôle et fit se précipiter dans la coulisse tous les pauvres malheureux diables râpés.

— Qu'y a-t-il? demanda Courtejoye de sa voix naturelle.

— Là! là! gémit Mme Courtejoye, paralysée par l'émotion et montrant d'une main tremblante le fond de l'écurie.

Horreur! Au fond de l'écurie la truie qui file, oubliée pendant la représentation du mystère, avait trouvé le moyen, en tirant sur sa corde, d'atteindre les deux paniers contenant les produits en nature apportés par les gens de Rozoy pour payer leurs places, et elle fourrageait du groin au milieu des choux et des carottes, et aussi, hélas! parmi les œufs, soigneusement empilés au fond de l'un des paniers

Courtejoye, saisi de terreur à son tour, cassa net sa trique sur le dos de la truie. Jehan, Patience et Lesbahy se précipitèrent sur l'animal glouton, et l'arrachèrent à son festin pendant que Perrette et Barbette Courtejoye ramassaient les légumes éparpillés.

— Saint Guignon s'endorme! quel gâchis! nos bons choux, nos carottes!

— Et les œufs, grand Dieu!

Il n'y avait qu'à regarder la truie pour voir que le désastre n'avait pas épargné les œufs! Elle en avait bien cassé les deux tiers, fabriquant au fond du panier une lamentable omelette aux feuilles de choux. Quelle catastrophe! La truie poussait des cris effroyables sous la correction bien méritée que lui infligeait son patron; Mme Courtejoye s'en arrachait les cheveux, pendant que Perrette s'efforçait de sauver tout ce qui pouvait être sauvé.

— Comment allons-nous faire maintenant? dit Courtejoye. Par saint Guignon! la malechance s'obstine.... Mais assez gémi, mes enfants, vite, le public s'impatiente!

La revue de la Basoche.

Il nous faut laisser la troupe Courtejoye à ses embarras et revenir chez l'excellent oncle de l'écolier Jehan, maître Gilles Picolet, pâtissier maître-queux à l'enseigne de la *Lamproie-sur-le-Gril*, à qui justement l'accès de munificence qui l'avait porté à combler son neveu affamé des produits de son art avant la rentrée à Montaigu, allait susciter de nombreux désagréments.

Nous avons vu le commencement de ces désagréments : la querelle avec Mme Picolet, la gifle reçue comme conclusion en présence des basochiens qui n'avaient point épargné les moqueries au brave maître-queux, bien que pour sauver sa dignité, celui-ci eût prétendu avoir donné et non reçu cette gifle. Le pauvre maître Gilles allait en voir bien d'autres!



Courtejoye cassa sa trique sur le dos de la truie.

Ce jour-là, maître Gilles venait de rentrer des Halles avec une provision de canards et une charge de poissons destinés à entrer dans la composition de succulents pâtés, la réputation de la *Lamproie-sur-le-Gril*, et il causait bien tranquillement avec sa femme Jacquinette, qui se trouvait de bonne humeur et avait complètement oublié la gifle reçue ou donnée huit jours auparavant.

— Et alors, ton frère Guillot continue à ne rien savoir de son méchant garnement de fils?

— Rien de rien, répondit mélancoliquement le maître-queux. Ce pauvre Jehan... ce sacripant, veux-je dire, s'est sauvé de Montaigu le soir même de sa rentrée... où est-il passé? que fait-il? qui peut savoir! Mon frère Guillot l'a cherché un peu partout, mais il n'en a pu découvrir la moindre trace.

— Voilà un garçon qui ne promet pas de faire honneur à la famille!

La conversation des deux époux fut interrompue par l'entrée de quatre personnages qu'à première vue on reconnaissait pour des gens de loi, pour des clercs de procureurs du Palais, un peu râpés, ainsi qu'il sied à des gens qui ne sont pas encore procureurs eux-mêmes, l'écritoire à la ceinture, la mine assez chafouine sous des chevelures embroussaillées.



Le cortège de la Basoche.

— Eh bonjour, maître Picolet, dit l'un d'eux, nous venons vous parler d'une petite chose.

— Ah! vraiment, dit le maître-queux, vous voulez dîner?

— Maître Picolet, il ne s'agit point d'un petit dîner... non... non... non... pour le moment du moins! Vous voyez devant vous une ambassade, une petite ambassade...

— Ah!

— Oui, du haut et puissant roi de la Basoche, notre souverain, qui passe aujourd'hui au Pré-aux-Clercs, comme vous n'êtes point sans le savoir, la revue de ses sujets, les enfants de la plume et de l'écritoire, l'illustre corporation, honneur de ce quartier de la Justice!

— Je sais, dit le maître-queux.

— Or donc, nous sommes chargés de vous inviter à venir parler au roi de la Basoche, qui désire avoir une petite entrevue avec vous...

— Un petit entretien, maître Picolet.

— Une petite conversation...

— Très bien, très bien, se hâta de répondre le maître-queux, il s'agit probablement de commander quelque festin à la *Lamproie*...

— Il doit y avoir quelque petite conclusion comme cela, répondit un des basochiens; nous nous permettons de le supposer et de le souhaiter ..

Gilles Picolet se frotta les mains et se tourna vers sa femme :

— Qu'on fourbisse lardoires et rôtissoires! dit-il, je cours de ce pas parler au prince de la Basoche.

En ces temps où tous les corps de métiers, toutes les professions étaient organisés en maîtrises et corporations ayant leurs lois, leurs droits et leurs privilèges, la réunion des clercs du Palais de Paris, devenu le Palais de Justice depuis que les rois ne l'habitaient plus, constituait la corporation des basochiens, association puissante, jouissant de nombreux privilèges et dont le chef portait le titre de roi de la Basoche. Le royaume de la Basoche avait ses coutumes particulières. Tous les ans, à certains jours, le monarque basochien passait une grande revue de ses sujets, les innombrables clercs du Parlement, des procureurs et des notaires du Palais, marchant militairement par compagnies, enseignes déployées, revue guerrière qui se terminait par quelque cérémonie burlesque, mascarade ou représentation dramatique, mystère, farce ou sottie, car les basochiens avaient aussi leur théâtre et leurs acteurs, jouant le plus souvent sur la grande table de marbre du Palais, la table des festins des rois de France, concédée pour ces jeux au roi de la Basoche.

Tout le quartier du Palais-de-Justice était en rumeur et le maître-queux de la *Lamproie-sur-le-Gril*, au moment de l'entrée des quatre basochiens, attendait le passage devant sa porte de l'armée des clercs du Palais, réunie à grand bruit dans la Sainte-Chapelle. C'était ce qui l'avait fait penser à Jehan Picolet, ce neveu errant actuellement par les chemins, qui eût pu entrer chez quelque procureur et vivre de la chicane et des procès, comme les autres, comme tous ceux de la pullulante et bien portante corporation.

— Le roi de la Basoche, certainement, veut me faire la commande de quelque festin, dit le maître-queux à sa femme; je vais m'empresser de courir lui parler.

(*A suivre.*)

A. R.

Une reconstitution du vieux Paris *(Fin)*[1].

Les deux reproductions du vieux Paris que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs proviennent, comme les précédentes, des acquisitions récentes du musée Carnavalet et sont dues au peintre Hoffbauer dont nous indiquions, précédemment, la manière de procéder pour arrriver à des reconstitutions rigoureusement exactes.



La Tour de l'Horloge et la Conciergerie après l'incendie du Pont-au-Change du 23 octobre 1621, d'après un tableau de M. Hoffbauer, acquis par la ville de Paris pour le musée Carnavalet.

Elles représentent, la plus grande, le Louvre et ses environs au matin même de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572, le spectateur étant supposé placé dans la Cité à l'endroit occupé par la place Dauphine actuelle; l'autre, la Tour de l'Horloge et la Conciergerie, après l'incendie du Pont-au-Chauge, le 23 octobre 1621.

Dans la seconde de ces deux gravures, on remarquera à l'extrémité gauche du paysage la *Tour du Bois*, qui terminait, à l'occident, l'enceinte de Paris sous Charles V. Formée de trois étages elle ressemblait beaucoup à la tour de Nesles. et, comme cette dernière, était flanquée d'une tourelle qui contenait l'escalier à vis. La construction en remontait à 1383 et avait été précédée d'une fortification provisoire en bois de charpente appelée « bastide, bretèche, ou château du bois. » C'est ce qui la fit nommer *Tour du Bois*.

En suivant de gauche à droite, le monument assez bas, en façade sur le quai, est la *Petite Galerie*.

La *Petite Galerie*, ainsi que la *Grande Galerie* en retour sur le quai, furent commencées en même temps, vers 1566, sous la direction de Pierre Chambiges, architecte, fils de l'architecte de l'Hôtel de Ville, et ne se composaient primitivement que d'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse.

C'est de la dernière fenêtre d'angle, face au quai, que, suivant plusieurs historiens,

1 Voir le nº 404 du *Petit Français illustré*, p. 603

Charles IX aurait tiré, le jour de la Saint-Barthélemy, sur les huguenots qui cherchaient à passer la rivière pour se sauver par le Pré-aux-Clercs.

D'autres historiens affirment que le roi tirait de sa propre chambre à coucher, c'est-à-dire de la 3e fenêtre du 2e étage du *Pavillon du Roi*, formant le centre de notre gravure. Mais ce pavillon était éloigné de plus de 95 mètres du fleuve!

Nicolas Barnaud, gentilhomme dauphinois de la suite de l'amiral Coligny, conte ainsi le drame.

« Plusieurs seigneurs et gentilshommes huguenots, logez aux faubourgs, ne se pouvans persuader que le Roy fust, je ne dis pas autheur, mais seulement consentant de la tuerie, se résolurent de passer avec barques la rivière et aller le trouver, aimant mieux se fier à luy, qu'en fuyant monstrer d'en avoir quelque deffiance; d'autres y en avoit, lesquels cuidans que la partie fut dressée contre la personne du roy mesmes, se vouloient aller rendre près de sa personne pour luy faire très humble service et mourir si besoin estoit à ses pieds. Et ne tarda guères qu'ils veirent sur la rivière, et venir droict à eux qui estoient encore es faubourgs, jusques à deux cents soldats armez de la garde du roy, crians : Tue! tue! et leur tirans harquebouzades à la veue du roy *qui estoit aux fenestres de sa chambre*... et pouvoit estre alors environ sept heures du dimanche matin. Encore m'a t'on dict que le roy prenant un harquebouze de chasse entre ses mains et reniant Dieu dit : « Tirons! mort-Dieu! ils s'enfuyent! »

Brantôme aussi place le roi à la fenêtre de sa chambre et raconte le même fait de cette manière :

« Le roy y fut plus ardent que tous, si que lorsque le jeu se jouait et qu'il fut jour, et qu'il mit la teste a *la fenestre de sa chambre*, et qu'il voyoit aucuns dans le faubourg de Saint-Germain qui se remuoient et se sauvoient, il prit un grand harquebuz de chasse qu'il avoit et en tira tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'harquebuz ne tiroit si loin. Incessamment crioit : Tuez! Tuez! ».

D'Aubigné atteste aussi les coups d'arquebuse de Charles IX, en prose et en vers, en vers notamment dans ses *Tragiques* :

Ce roy, non juste roy, mais juste arquebusier,
Giboyait aux passants trop tardifs à noyer

On voit aussi sur notre gravure les appartements de la reine qui faisaient suite à ceux du roi; l'entrée principale du Louvre qui donnait accès à la cour du Louvre par un pont dormant, sur lequel fut tué Concini, maréchal d'Ancre, le 24 avril 1617, puis, à droite et limitant la vue, l'hôtel de Bourbon, construit en 1309 par Louis de Bourbon, fils aîné du comte de Clermont.

Notre première gravure représente, ainsi que la légende l'indique, la *Tour de l'Horloge* et la *Conciergerie* après l'incendie du Pont-au-Change le 23 octobre 1621.

Qu'était-ce que ce Pont-au-Change, dont le nom est conservé encore à un pont actuel, construit sur le même emplacement?

Dès le douzième siècle il eu est fait mention. Louis XII avait ordonné aux changeurs d'aller y établir leurs boutiques. De là son appellation. Au cours de sa longue existence il avait éprouvé bien des vicissitudes. Au quinzième siècle il avait déjà été ruiné par les inondations et reconstruit trois fois, soit en bois, soit en pierre. Les fêtes et dimanches, les oiseliers y venaient veudre toutes sortes d'oiseaux entre les deux files de boutiques des changeurs. Cette permission leur avait été accordée sous la condition de donner la liberté à deux cents douzaines de leurs captifs ailés au moment où les rois et les reines passeraient sur ce pont, lors de leurs entrées solennelles.

Dans la nuit du 22 octobre 1621, le tocsin apprit aux Parisiens que leur Pont-au-Change était en proie à l'incendie. Les flammes firent rage au point qu'il ne resta plus que le squelette informe de la construction, qui s'aperçoit sur notre gravure. « Chose étrange, dit un témoin oculaire, on voyait les piliers de bois brûler dans l'eau, et les sauveteurs venus de toutes parts furent aussi impuissants que les capucins à sauver la moindre chose. »

C'étaient en effet les capucins qui étaient, à cette époque, chargés d'éteindre les incendies. Nos pompiers connaissent-ils ces précurseurs de leur régiment?

La Conciergerie, ainsi que l'indique sa dénomination, servait, à l'origine, de logement au concierge du Palais qui n'était pas, comme on pourrait le croire, un simple « pipelet », mais un officier de justice préposé au maintien de l'ordre dans l'intérieur du Palais et prononçant sur tous les différends qui pouvaient s'élever dans son enceinte. Le palais ayant été, au quatorzième siècle, abandonné au tribunal souverain de la justice, la Conciergerie devint une prison; elle l'est encore de nos jours.

Quant à la Tour de l'Horloge, elle tirait son nom de la première grande horloge que l'on ait vue à Paris et qui y fut installée par un horloger nommé Henri de Vic, que Charles V fit venir d'Allemagne et qui resta logé dans la tour même pour mieux surveiller le mécanisme de son œuvre. Le lanternon de cette tour contenait une cloche appelée « tocsin du Palais » qui n'était mise en branle que lors de la naissance et de la mort des rois ou de leur fil· aîné. Elle partagea avec les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois la honte d'avoir donné le signal de la Saint-Barthélemy. G. T.



Tour du Bois — Petite Galerie — Pavillon du Roi — Entrée du Louvre. — Hôtel de Bourbon

Une reconstitution du Louvre et ses environs tels qu'ils étaient au matin de la Saint Barthélemy (24 août 1572), d'après un tableau de M. Hoffbauer, acquis par la ville de Paris pour le musée Carnavalet.

Histoire d'un honnête garçon (*Suite*)[1].

Les appréhensions de Jean ne devaient pas se justifier. Un beau jour, en rentrant de l'atelier, il trouva, à son adresse, une grande enveloppe portant le cachet de l'École d'Horlogerie.

Les lettres papillotaient si fort devant ses yeux, qu'il lut à grand'peine cette lettre lui apprenant qu'il avait obtenu la première place dans le concours.

Il resta un moment hébété, puis s'apercevant que sa mère le regardait avec une anxieuse interrogation :

— Maman, lui dit-il la voix tremblante, maman, j'ai le prix !

— Ah ! mon Tout-Petit ! mon Tout-Petit... ! que je suis contente... ! à te voir un moment la mine si sérieuse, j'ai craint...

— Vite, interrompit le jeune homme très affairé, il faut que j'aille aviser Marcel... et Moulin aussi... Ils ont assez pris de part au travail, pour avoir part au succès.

— Va, mon Jean.

— Cela ne te contrarie pas, au moins ?

— Me contrarier... !

— C'est qu'il m'avait semblé voir des larmes dans tes yeux.

— Des larmes de bonheur... et peut-être un peu des larmes de regret au souvenir de ton père, répond l'affectueuse femme qui pensait toujours au compagnon disparu quand il lui arrivait quelque chose de bon dans la vie. Aurait-il été fier de toi, le pauvre homme... ! Va chez tes amis; c'est si naturel. La jeunesse avec la jeunesse. Laisse-moi seule, je n'en aurai que plus de loisir pour savourer ton triomphe.

Jean sentit alors, pour la première fois peut-être, de quel amour profond, unique, dénué de tout égoïsme, sa mère l'avait aimé : amour sans phrases qui l'avait réchauffé et soutenu sans jamais s'être imposé; et, ému lui-même jusqu'au fond du cœur, il lui entoura le cou de ses deux bras.

— Oh! maman! murmura-t-il à son oreille, ma chère, bien-aimée maman! Pourrai-je jamais te donner assez de bonheur pour tout le dévouement que tu me prodigues depuis vingt ans?

Une vie manquée.

Les jours passèrent. Jean délivré de l'inquiétude qui le torturait depuis tant de semaines, fêté de tous ses amis que son triomphe réjouissait, aurait dû reprendre sa bonne mine et sa belle humeur. Mais non, il restait pâle, triste, absorbé par des idées pénibles qu'il gardait pour lui.

Eugénie commençait à s'inquiéter sérieusement, d'autant plus qu'à la dérobée elle avait surpris entre son fils et le père Cacaouèche, des colloques qui ne disaient rien de bon.

— Eh bien, Jean?

— Toujours la même chose, père Cacaouèche; le travail aussi difficile, la main aussi rebelle... ce que j'avais éprouvé, parfois, au commencement de mon apprentissage, mais plus marqué, plus continu... plus pénible aussi.

— Le sommeil... ?

— Aussi mauvais

— L'appétit... ?

— Nul.

— L'humeur... ?

— Exécrable. Ah! je dois faire un être bien amusant à fréquenter..! Tenez, père Cacaouèche, je ne suis pas digne de vivre, et je me dégoûte moi-même...

— Veux-tu te taire...! indigne de vivre. .!

— Écoutez-moi, jusqu'au bout. Je *sens* que je ne peux plus travailler ; et, c'est même tellement visible pour les autres, qu'aujourd'hui même Hastical m'a conseillé de prendre huit jours de repos.

— Ah bien ! huit jours ! Cela ferait grand'-chose ! C'est trois mois qu'il te faut ; mais trois mois d'un repos complet, absolu, et passés autant que possible à la campagne, dans une atmosphère apaisante : en pleine forêt ou dans une vallée.

Le pauvre Jean tressauta.

— Trois mois! Y pensez-vous, père Cacaouèche? Est-ce que j'ai les moyens de passer trois mois à ne rien faire ?

— Évidemment, tu n'as pas les moyens de perdre trois mois et quelques centaines de francs à t'amuser; mais il faudra bien que tu te décides à les sacrifier pourtant, parce qu'il y a là une question d'avenir pour toi.

— Mais qu'est-ce que j'ai, enfin ?

— Tu as ce qu'on appelle la crampe de l'écrivain.

— Moi... ? moi qui n'écris presque jamais !

— Les écrivains ne sont pas les seuls à être atteints de ce genre d'affection. Tous ceux dont le travail s'exerce sur de très petits objets et qui sont astreints à des mouvements étroits et répétés, y sont exposés : les horlogers plus que les autres. Depuis longtemps déjà, tu te sur-

1. Voir le n° 404 du *Petit Français illustré*, p. 608.

mènes. Outre une fatigue excessive, tu es en proie à une surexcitation nerveuse qui a favorisé chez toi les légers accidents dont tu te plains. La maladie n'est encore qu'à l'état embryonnaire, mais il est temps que tu t'arrêtes.

— Il en sera ce qu'il en sera, père Cacaouèche, je ne resterai pas trois mois sans travailler .. Et la maman...? et mon patron...?

— Ta mère n'a pas besoin de toi pour vivre. Quant à ton patron, il t'attendra, que diable! et, si par extraordinaire il ne voulait pas t'attendre, tu trouverais à ton retour dix maisons pour une qui accepteraient tes services avec empressement. Ton prix t'ouvrira toutes les portes .. Et puis, il faut te f..re une raison : il est indispensable..., tu m'entends, *indispensable* que tu te reposes pendant quelque temps. Autrement tu serais forcé, et pour toujours, d'abandonner l'horlogerie.

Jean eut un haut-le-corps.

— Je ne veux pas abandonner l'horlogerie... pour rien au monde.

— Fais donc ce que je te dis... Au surplus, je ne veux pas que tu t'en tiennes à mon seul avis. Va demain à la clinique du docteur Jeanvrin, qui est le grand maître dans ces sortes d'affections, tu verras bien ce qu'il te dira.

— J'irai, père Cacaouèche; mais, jusque-là, ne parlez de rien à ma pauvre maman : il sera toujours bien temps de l'inquiéter.

Le lendemain, en rentrant de chez le docteur, Jean n'avait pas l'air joyeux, mais il était certainement moins bouleversé qu'à son départ. Tout de suite, il raconta à son vieil ami ce qui s'était passé.

Le médecin avait répété mot pour mot ce que le père Cacaouèche lui avait déjà dit, et s'était montré on ne peut plus affirmatif sur la nécessité d'un repos de trois mois au minimum et passé à la campagne; affirmant d'ailleurs, qu'à ce prix, la guérison serait certaine et radicale.

Alors Jean s'était rendu chez son patron qui l'avait immédiatement mis à l'aise. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un de ses ouvriers atteint de ce mal qui frappait presque toujours les travailleurs les plus assidus. Il avait accordé sans aucune difficulté le congé demandé, et avait même offert au jeune homme une avance sur son travail futur. Tout en remerciant M. Tréguilly, Jean avait refusé, expliquant qu'il avait assez d'économies pour supporter le chômage et les frais de villégiature que lui imposait la nécessité. Le patron lui avait serré la main en le félicitant d'être non seulement laborieux, mais encore économe et rangé.

Enfin Hastieal lui avait confié en secret, qu'il était question à son retour, de le faire rentrer en qualité de *visiteur*.

Ce bon accueil et cette bonne nouvelle avaient un peu consolé Jean de la certitude qu'il avait acquise d'être malade.

— Tu vois, Jean, que je ne m'étais pas trompé, dit le vieux après une pause.

— Vous êtes donc médecin, père Cacaouèche?

— Pourquoi me demandes-tu cela? interrogea vivement le bonhomme.

— Pour rien... c'est une idée que j'ai depuis bien longtemps.

— Et qu'est-ce qui te l'a donnée, cette idée ?

— Une foule de choses : la manière dont vous avez soigné mes petites indispositions d'enfant, les conseils d'hygiène que je vous ai entendu donner aux uns et aux autres, l'aisance avec laquelle vous vous servez des expressions scientifiques qui semblent vous être familières, le plaisir que vous prenez manifestement à traiter cette sorte de sujets, les livres de médecine que j'ai vus chez vous...; et, par-dessus tout cette consultation sur les troubles nerveux dont je suis atteint, qui se trouve être juste celle du grand praticien auquel vous-même m'avez envoyé...



« Oh ! maman ! » murmura-t-il à son oreille.

Le vieux releva lentement la tête.

— Médecin, répondit-il, j'aurais dû l'être... si je ne le suis pas... c'est bien par ma faute...

Il avait l'air si triste que Jean, au regret de

l'avoir questionné, restait maintenant silencieux. Ce fut le père Cacaouèche qui reprit la conversation.

— Vois-tu, mon petit Jean, j'ai gâté ma vie... J'avais tout pour moi cependant : la fortune, la situation de mes parents, une très grande facilité pour le travail... Tant que je suis resté sous la direction immédiate de mon père, on n'a pas eu de reproches à m'adresser, et j'ai fait de très bonnes études au lycée de ma ville natale. Mais j'étais comme ces arbres qui toute leur vie ont besoin de tuteurs. Quand le tuteur m'a manqué, je me suis incliné lentement mais irrémédiablement vers la terre, et je ne me suis jamais redressé. Les premiers temps, j'étais un étudiant comme un autre, ni meilleur ni plus mauvais. Je suivais les cours assez assidûment, et il n'y avait trop rien à dire. Seulement, j'avais la langue bien pendue, j'écrivais assez facilement. Je devins un des orateurs habituels des brasseries où l'on pérore... je fis partie de la rédaction de tous les petits journaux qui naissent chaque année à la réouverture des écoles, et dont les plus heureux ont dix numéros... Encore si je ne m'étais livré à l'éloquence et à la littérature que dans mes moments perdus...! Mais non, le travail sérieux devint promptement l'accessoire pour disparaître bientôt tout à fait... Et cela a duré des années et des années...! jusqu'à ce que les recrues qui viennent, chaque année, renforcer la troupe des étudiants, m'aient trouvé trop vieux, et se soient insensiblement éloignées de moi. Mon père était mort, désolé de voir que ses conseils et ses remontrances demeuraient inutiles. La fortune dont j'avais hérité de ma mère avait fondu comme une motte de beurre au soleil; celle que me laissa mon père disparut plus vite encore, grâce à la nuée de parasites que j'avais sans cesse autour de moi... Enfin, de chute en chute, tu vois où je suis tombé... Ah! si l'on m'avait prédit une chose pareille à mes débuts dans la bohème, je ne l'aurais pas cru. Car je n'avais pas l'intention de rester un désœuvré : je ne regimbais pas aux bons avis qui m'étaient donnés, j'étais même décidé à me remettre sérieusement au travail... mais mon incurable nonchalance était plus forte que tout. Je disais : « J'ai le temps. » Ah oui ! le temps... Comme si quelqu'un est le maître du temps qui s'enfuit et ne revient pas... C'est avec ce mot-là que j'ai perdu ma vie, vois-tu... Tu as bien raison de travailler, mon petit Jean. C'est encore le meilleur moyen de passer agréablement l'existence, si longue et si courte à la fois. Si tu savais combien une jeunesse inoccupée laisse de vide et de regrets...! Voilà mon histoire, tu vois qu'elle est simple et bien moins romanesque que toutes les imaginations de ta mère et d'Estelle... Je ne suis ni un grand seigneur, ni un proscrit politique, ni un financier ruiné par un krach... Je suis tout bonnement un homme qui, ayant eu en main les plus beaux atouts, les a, l'un après l'autre, laissé tomber à terre et piétinés avec insouciance... Il y en a beaucoup comme moi... et ce n'en est que plus triste...! Quand je pense à ce que sont devenus des camarades que je valais certes! comme intelligence, et que le sort n'avait point favorisés comme moi : habiles ingénieurs, artistes distingués, médecins célèbres comme celui que tu as vu ce matin et qui a été mon condisciple... Quand je pense à ce que j'aurais dû être et à ce que je suis ..! J'aurais pu être, tout au moins un vieillard respecté, heureux de choyer ses petits enfants... et je ne suis qu'un misérable vagabond à qui ta mère et toi faites, sur ses derniers jours, l'aumône d'un peu d'amitié... Mais voilà *j'avais le temps*... C'est pour cela qu'au lieu d'être le docteur Beaugrand, je suis le *vieux Cacaouèche*.

J. L.

(*A suivre*).

Indiscrétion et curiosité. — L'indiscrétion, quand elle consiste à dire les secrets des autres, surtout ceux qui nous ont été directement confiés, est une véritable trahison. Par cela seul qu'on reçoit confidence d'un secret, ne s'engage-t-on pas à le garder?

Mais, il est une autre forme de l'indiscrétion, non moins grave : elle consiste en une certaine curiosité, qui nous fait chercher à savoir ce qui ne nous regarde pas, qui nous fait lire, par exemple, une lettre trouvée par hasard. Cela paraît être sans conséquence : c'est là pourtant à la fois une imprudence et une injustice. Une imprudence : car on lira peut-être dans cette lettre quelque chose qui changera pour jamais nos sentiments envers une personne qui ne peut pas se défendre? Mais c'est surtout une injustice, car n'est-il pas admis que le contenu d'une lettre est secret, excepté pour celui à qui elle est destinée? Gardons-nous donc de cette curiosité. La faute est la même, si elle n'est pire, que d'écouter aux portes ou de regarder par les serrures, indiscrétions si grossières qu'elles n'inspirent que du dégoût à tout ceux qui se respectent.

H. M.

Les écoles en Chine.



Une salle d'école en Chine (d'après une photographie).

Les écoles publiques sont plus nombreuses en Chine que nous ne le croyons généralement en Europe.

Le premier *manuel* d'instruction primaire chinois fut composé par un des élèves de Confucius, qui vivait 400 ans avant J.-C. Il y a donc plus de 2000 ans que les petits Chinois se balancent sur ce même livre, car c'est l'habitude des élèves chinois de se balancer en étudiant leurs leçons à haute voix.

En Chine, il n'y a point de vacances et, par conséquent, d'année scolaire. Les écoles sont ouvertes du lever du soleil à dix heures du matin, et de midi à cinq heures. L'été, il n'y a point d'école l'après-midi, mais les classes sont ouvertes le soir pour les apprentis.

Les programmes scolaires ne comportent guère que l'enseignement des lettres et de la morale; peu de mathématiques ou de sciences exactes, auxquelles du reste les Chinois sont peu aptes. Dans le Céleste-Empire, instruction et religion ne sont qu'une seule et même chose. L'écriture étant hiéroglyphique, le maître commence à expliquer à l'élève les premiers hiéroglyphes, jusqu'à ce qu'il les connaisse tous, puis il lui donne une leçon à apprendre. L'écolier qui sait sa leçon va trouver le maître, le salue, lui tourne le dos et récite la leçon.

L'instruction générale consiste à apprendre par cœur trois ouvrages : le *San Tzy-Tzyn* qui contient cent soixante-dix-huit vers ; le *Sy-Schou*, ou les quatre livres classiques ; enfin le *Tzyn*, ou les cinq livres sacrés. Le premier de ces ouvrages indique l'importance des devoirs de l'homme envers la société et enseigne les cinq vertus : l'esprit, la vérité, la philanthropie, la justice et la possession d'un bien propre. Le *San Tzy-Tzyn* enseigne l'histoire universelle et l'ordre chronologique des dynasties ; il donne les préceptes de morale parmi lesquels nous citerons : « Le devoir est égal pour tous, « aussi bien pour l'homme le plus haut placé « que pour celui de la plus basse condition » « — Se corriger et se perfectionner soi-même, « telle est la base la plus solide de tout progrès « et de tout développement moral. »

Les punitions corporelles sont encore en vigueur dans les écoles chinoises : on y tire les oreilles aux écoliers, on leur donne la férule, on les met à genoux, etc.

L. R.

Variétés.

L'ennemi de l'huître. — Quel est le pire ennemi de l'huitre? On pourrait croire que c'est l'homme : c'est l'étoile de mer. Au premier abord, il semble difficile que cet animal inférieur ait la force d'ouvrir les rudes écailles d'une huître vivante. C'est une opération qui exige une certaine dextérité de ceux-là même qui peuvent manier un couteau; la tactique de l'étoile de mer est longtemps restée un mystère pour les hommes de science. On avait pensé, tout d'abord, qu'elle établissait le siege devant le mollusque, et le réduisait par la famine, ou bien qu'elle l'empoisonnait à l'aide d'une sécrétion venimeuse. Aucune de ces suppositions n'était fondée. Le docteur Paulus Schiemenz a démontré, par de nombreuses expériences, que l'étoile de mer attaquait l'huître directement, sans aucun stratagème, et n'arrivait à l'ouvrir que grâce à une persévérance d'efforts véritablement extraordinaire et à une pratique du levier qui semble révéler chez cet animal une connaissance inattendue des principes de la mécanique.

L'étoile de mer se nourrit aussi de la moule, qu'elle ouvre de la même façon; la moule est même sa nourriture principale et ordinaire.

*
* *

Les fromages de Zermatt. — Les fromages jouent un rôle très spécial dans la vie sociale de Zermatt, en Suisse. Quand un enfant naît, on fabrique un fromage qui porte son nom. Ce fromage est mangé en partie le jour du mariage de cet enfant; on l'achève le jour de ses obsèques.

Quand un jeune homme désire épouser une jeune fille, il s'invite à dîner, un dimanche, dans la famille de sa prétendue; si le père exhibe au dessert le fromage qui porte le nom de la jeune fille, et en donne un morceau au jeune homme, c'est qu'il l'agrée pour gendre.

*
* *

Une épitaphe. — Népomucène Lemercier, auteur de tragédies célèbres sous le premier Empire, mais bien oubliées de nos jours, était un homme d'un caractère élevé, loyal, noble et sympathique.

Il avait fait preuve d'une grande indépendance d'esprit aussi bien envers la Restauration qu'envers Napoléon, et cela à une époque ou l'indépendance n'etait pas sans périls.

Membre de l'Académie française, comblé d'honneurs par ses contemporains, il ne permit que cette simple épitaphe sur sa tombe :

« Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

*
* *

Maximes. — Ne souffrez aucune malpropreté ni sur votre corps, ni sur vos vêtements, ni dans votre maison. (Franklin).

— Voulez-vous savoir si un peuple est civilisé? demandez s'il dépense beaucoup de savon. (Franklin).

*
* *

Distraction. — Un mendiant suit dans la rue un médecin en tournée de visites, et cherche à l'apitoyer :

« Je n'ai rien mangé depuis trois jours...

— Depuis trois jours! je vais vous faire une ordonnance; prenez quelques cuillerées de la potion indiquée, vous retrouverez l'appétit en 48 heures. »

RÉPONSES A CHERCHER

Locution populaire. — Qu'est-ce que l'on désignait plaisamment autrefois sous le nom d' « académicien de Montmartre »?

*
* *

Phrase à compléter. — « L'... aigrit et aliène les cœurs; la douceur les... »

Dans cette phrase il manque deux mots, remplacés chacun par trois points. Rétablir ces mots en faisant usage exclusivement des lettres ci-dessous et en les employant toutes :

AACEEEEIIMMNNPRT.

Énigme.

Dans les bois, sous le feuillage,
J'étends un tapis verdoyant;
Sur mer, dans un équipage,
J'occupe le dernier rang;
D'un amer et frais breuvage
Je m'échappe en écumant.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DU NUMÉRO 404.

I. Question d'histoire.

On désignait autrefois sous le nom de « garnisaires » des agents que l'État établisseit à demeure chez ses débiteurs pour les amener, par la crainte dee frais qu'entraînait la présence de ces garnisaires, à payer leur dette. Ce moyen de contrainte s'appelait « voie de garnieon ».

Souvent ausei les garniseircs étaient dos soldats qu'on imposait à ceux qui refusaient d'obtempérer à une loi ou à une mesure quelconque considérée par eux comme inique. C'est ainei que les dragons envoyés, sous Louie XIV, chez los protostante qui no voulaient pas abjuror leur religion, étaient de véritablos garnisairos.

II. Curiosités de la langue française.

Au treizième siècle, on désignait soue le nom de *chalands* les bateaux qui naviguaient sur nos fleuves et rivieres. C'eet ainsi que les Parisiens appelèrent *pain chaland* le pein que leur apportaient des bateeux descendant la Seine; ceux mêmos qui achetaient de ce pain étaient eppelés *chalands.* Peu à peu l'expression s'étendit à tous ceux qui fréquentent dee boutiques; d'où aussi l'expression do *boutique achalandée.*

La *chamade* est une battorie de tambour indiquant que l'ou a une propoeition à faire : armistice à demander. capitulation à régler, otc. De là vient que l'expression *battre la chamade* a dans le langage courant le eens de céder à une attequo.

III. Acrostiche double.

a ni s
l un e
g ai n
é pé e
r an g
I rm a
e xi l

Le Gérant : Maurice TARDIEU.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnee de l'une des dernieres bandes et de 50 centimes en timbres-poste.



TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

de la Huitième année du *Petit Français illustré*

1896

*

VI. — SCIENCE ET INDUSTRIE.

VII. — ÉCOLES ET ÉCOLIERS.

VIII. — MORALE, MAXIMES.

IX. — CURIOSITÉS, STATISTIQUES, CITATIONS.

X. — RECETTES.

XI. — RÉCRÉATIONS, JEUX ET SPORTS.

XII. — ANECDOTES.

XIII. — PLAISANTERIES ET BONS MOTS.

XIV. — VARIÉTÉS.

XV. — LE SAPEUR CAMEMBER.

XVI. — BOITE AUX LETTRES.

XVII. — RÉPONSES A CHERCHER.

XVIII. — GRAVURES SANS TEXTE, HISTOIRES SANS PAROLES.

XIX. — IMAGES EXPLIQUÉES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME

Paris. — Imp. E CAPIOMONT et C[ie], rue des Poitevins, 6.

